FATHERS' LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, CAL.
ALMA COLLEGE
LIBRARY

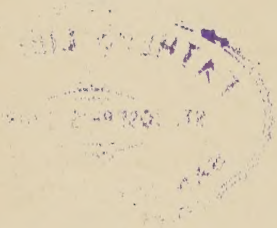
FATHERS LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, - - CAL.

SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

III



SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

SES MYSTÈRES, SES EXCELLENCES, SON CULTE

PAR

L'ABBÉ Z.-C. JOURDAIN

Chanoine honoraire d'Amiens.

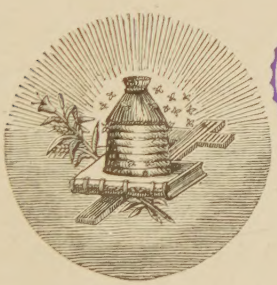
NOUVELLE ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE POUR LA PRÉDICATION MODERNE

TOME TROISIÈME

MARIE DANS LA GLOIRE DES CIEUX

ALMA COLLEGE
252.54
LIBRARY
J825
Alma California



FATHERS LIBRARY,
ALMA COLLEGE
ST. JOSEPH'S CHURCH,
LIBRARY
SAN JOSE, CAL.

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DE MÉZIÈRES, 7

1900

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

35893

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/sommedesgrandeur0000labb

SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

TROISIÈME PARTIE

MARIE AU CIEL

LIVRE PREMIER

GLOIRE ET GRANDEUR DE MARIE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC DIEU ET DANS SA PROPRE EXCELLENCE

CHAPITRE PREMIER

IMMENSITÉ DE LA GLOIRE DE MARIE. — SES CAUSES

§ I. — *Idée générale de cette immensité.*

L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu et son esprit ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. S'il en est ainsi, au témoignage de l'Apôtre (I Cor., II. 9), pour tous les bienheureux, qui pourrait parler dignement de la gloire et du bonheur qui sont le partage de Marie dans le royaume de son Fils? Cependant il n'est pas impossible de nous former une idée, quoique bien incomplète, de leur grandeur presque infinie. Si nous étudions avec une respectueuse et légitime curiosité les bases fondamentales de cette gloire et de cette béatitude; si, prenant une à une les pieuses invocations que la sainte Église adresse solennellement à Marie, nous nous efforçons d'en pénétrer le sens, nous ne comprendrons pas, sans doute, la gloire et le bonheur de cette auguste Vierge, mais nous en concevrons mieux la sublimité, notre admiration

pour elle, notre confiance et notre amour grandiront en même temps que la lumière de ses excellences brillera d'un plus vif éclat à nos yeux. Nous la servirons mieux et nous aurons une plus large part à ses bienfaits et à ses bénédictions maternelles.

Remarquons d'abord avec S. Thomas, commentant ces paroles de l'Evangile de S. Mathieu (XXV, 21) : *Intra in gaudium Domini tui :* « Entrez dans la joie de votre maître », que les bienheureux entrent dans la joie du Seigneur : elle est trop grande et ils sont trop petits pour qu'on puisse dire qu'elle entre en eux, quoiqu'elle les pénètre entièrement. On peut comparer, à la suite d'un pieux auteur[1], les saints, dans la béatitude et la gloire célestes, à une éponge plongée dans l'océan : elle est comme perdue dans cette immensité ; mais en même temps que les eaux la contiennent, elle en contient elle-même autant que ses dimensions le permettent.

Mais ce qui est vrai pour les autres bienheureux, ne l'est plus pour Marie : la joie du Seigneur entre en elle plutôt qu'elle n'entre dans cette joie. N'est-elle pas le temple par excellence de Dieu, le tabernacle où il fait ses délices d'habiter ? et Dieu n'est-il pas à lui-même son propre bonheur et sa propre gloire ?

Il ne faudrait pas entendre cependant qu'il existe une sorte d'égalité entre la gloire de Marie et la gloire infinie de Dieu : *Quis ut Deus?* « Qui est semblable à Dieu ? » Il faut entendre seulement que la très sainte Vierge est élevée à un degré de gloire qui surpasse toutes nos pensées ; qu'elle est supérieure aux anges du ciel, plus que le ciel lui-même n'est au-dessus de la terre, et que, par une sorte d'immensité toute particulière à la gloire qu'elle possède, elle approche, autant qu'il est possible à une pure créature, de la gloire même du Créateur.

On comprendra cette immensité de la gloire de Marie et en même temps de sa béatitude, car nous ne les séparerons pas dans notre pensée, quoique, pour plus de simplicité, nous nous contentions désormais de nommer ordinairement sa gloire ; on comprendra que telle doit être cette immensité, si l'on se souvient que la gloire des saints dans le ciel se mesure selon la doctrine commune des théologiens : 1° à la grâce qui fut leur partage pendant leur vie mortelle ; 2° à leurs mérites ; 3° à leur amour de Dieu. Voici la raison qu'ils en donnent.

La gloire céleste est accordée aux saints, comme l'héritage des enfants de Dieu ; — comme la récompense des serviteurs de Dieu ; — comme la fin dernière des amis de Dieu.

Comme héritage, la gloire est mesurée à la grâce qui nous adopte pour enfants de Dieu.

[1] Voir D'ARGENTAN, *Sur les grandeurs de Marie*, confér. XXVII, à qui nous empruntons presque littéralement ce chapitre.

Comme récompense, elle est mesurée aux mérites qui nous rendent dignes de recevoir ce précieux salaire.

Comme fin dernière, elle est mesurée à l'amour qui fait que nous tendons vers elle comme vers le centre de notre repos éternel.

Prenons en main ces trois mesures, la grâce, les mérites et l'amour, et peut-être arriverons-nous par elles à concevoir quelle est la grandeur de la gloire de la sainte Vierge.

§ II. — *La grâce de Marie pendant sa vie mortelle, première cause de l'immensité de sa gloire.*

La corrélation parfaite qui existe entre la gloire dont les saints sont couronnés au ciel et la grâce qui fut leur partage sur la terre est évidente. On sait en effet que la gloire de la vie future n'est, en dernière analyse, que la grâce consommée, de même que la grâce est la gloire commencée[1].

Chacun des bienheureux sera donc glorifié en proportion du degré de grâce qu'il aura atteint pendant sa vie mortelle. Or il faut admettre trois sortes de grâces. La première est la grâce de l'innocence; la seconde est la grâce de la rédemption; la troisième est une grâce qu'on peut appeler divine, ou plutôt c'est Dieu lui-même se communiquant à l'homme. La bienheureuse Vierge Marie a reçu chacune de ces trois grâces, et elle les a reçues avec une abondance incomparable.

Adam, le premier homme, avait reçu du Seigneur, au jour de sa création, la grâce de l'état d'innocence. Non seulement il n'y avait pas de tache en ce premier chef-d'œuvre de la puissance de Dieu sur la terre, mais la grâce surnaturelle qui lui avait été communiquée pouvait suffire non seulement à sa propre sanctification, mais à celle de tous les descendants qui sortiraient de lui. Si Adam n'avait pas péché, quiconque fût né de sa race eût été admis au nombre des enfants de Dieu et des héritiers du royaume céleste. Je dis plus, ses enfants eussent été les enfants bien-aimés du Seigneur avant même d'avoir vu le jour. Adam était assez riche pour enrichir toute sa postérité, fût-elle plus nombreuse que les étoiles qui brillent au firmament. Il était ce vase admirable dont parle l'Ecclésiastique, ce vase merveille unique entre les œuvres du Très-Haut[2]. Mais hélas! il était d'argile. Élevé si haut, il tomba et se brisa; et, comme dit S. Augustin, il remplit tout l'univers des pièces de son débris; tout fut perdu pour lui et pour nous. Cette infinité de grâces

[1] Gratia et gloria ad idem genus referuntur; quia gratia nihil est aliud quam quædam inchoatio gloriæ in nobis. S. Thom., IIª IIæ, quæst. xxiv, art. 3, ad 2.

[2] Sol in aspectu annuntians in exitu, vas admirabile opus Excelsi. *Eccli.*, xliii, 2.

que comportait l'état d'innocence, ces innombrables couronnes de gloires destinées aux enfants du premier homme, s'il fût demeuré fidèle, cette félicité qu'ils devaient goûter sur la terre en attendant le bonheur infini du ciel, tout était perdu; les malheureux descendants d'Adam n'avaient plus qu'à verser des pleurs inconsolables sur la perte de leur héritage, la ruine de leurs espérances, les maux sans nombre et sans mesure devenus leur partage. C'est pour cela sans doute que, selon la remarque de Salomon, l'enfant qui vient au monde commence par pleurer[1].

Toutes ces grâces d'innocence que Dieu avait mises en Adam pour lui et sa postérité, seront-elles donc à jamais perdues? Dieu permettra-t-il qu'un semblable trésor périsse et que personne ne le recueille?

Le Créateur n'a pas coutume de laisser vaincre sa puissance et renverser les plans de sa sagesse par la fragilité ou la malice des créatures. Ce qu'Adam a perdu, la très sainte Vierge Marie l'a retrouvé. Le messager céleste, l'ange Gabriel, lui dit : *Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur.* Vous l'avez retrouvée, cette grâce originelle dont Dieu avait gratifié le premier homme; vous la possédez comme lui et mieux que lui par votre conception immaculée. Cette grâce qu'il devait communiquer à tous ses descendants, vous la possédez et vous la communiquerez plus abondante qu'il n'aurait pu le faire, en devenant la Mère du Rédempteur. Toute la grâce qu'Adam reçut de Dieu est à vous, mais avec ce surcroît que Dieu ne pouvait refuser à sa fille bien-aimée, à sa Mère et à son Épouse. Adam craignait le Seigneur et se cachait après avoir perdu le trésor de la grâce. Marie n'a pas à se cacher, ni à craindre, parce qu'elle possède ce trésor précieux dans toute son intégrité : *Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu*[2]. Et si l'on regardait comme incroyable qu'une seule et unique créature eût reçu de Dieu toutes les grâces données primitivement à Adam, et toutes celles destinées à sa postérité, que l'on se souvienne qu'il s'agit de la Mère de Dieu, et tout étonnement cessera.

Une comparaison fera mieux comprendre qu'il en doit être ainsi. Que l'on se figure une famille nombreuse composée de personnes possédant toutes une grande fortune. Si tous les

[1] Vocem similem omnibus emisi plorans. *Sap.*, VII, 3.

[2] Ne timeas, Maria, invenisti enim apud Deum gratiam perire nesciam; invenisti apud Deum gratiam præ qualibet eximiam; invenisti apud Deum gratiam omnibus votis expetendam; invenisti apud Deum gratiam omnium gratiarum splendidissimam; invenisti apud Deum gratiam nunquam elanguentem; invenisti apud Deum gratiam quæ te salvam præstet; invenisti apud Deum gratiam quæ nullo impetu quatiatur; invenisti apud Deum gratiam plane invictam; invenisti apud Deum gratiam perenniter duraturam. S. SOPHRONIUS, Hom. *in Annunt.*

membres de cette famille viennent à mourir, à l'exception d'un seul, n'est-il pas juste que cet unique survivant soit l'héritier de tous leurs biens quelque nombreux qu'ils soient? Il en fut ainsi de Marie. Seule entre tous les enfants d'Adam, elle ne mourut pas de la mort du péché qui frappa Adam le premier et ses autres descendants après lui, ou plutôt en lui. Tous les biens qui leur appartenaient déjà, au moins dans les desseins de Dieu, devenaient donc le partage de Marie, leur unique héritière. L'innocence originelle, la sainteté dont chacune de ces créatures déchues était privée se retrouvait concentrée en Marie. La grâce de Dieu ne se perd pas, c'est un trésor trop précieux pour que celui qui ne laisse pas périr un atome de la création, ne veille pas à sa conservation. Mais ce trésor qui ne saurait être anéanti définitivement, l'humanité l'avait néanmoins perdu. Marie l'a retrouvé tout entier; Marie l'a retrouvé augmenté dans des proportions inconcevables; Marie l'a retrouvé pour ne le perdre jamais : *Invenisti apud Deum gratiam perenniter duraturam*, dit S. Sophrone de Jérusalem. Qu'elle est donc riche Marie! Qui pourrait supputer jusqu'où va l'abondance de ses biens? Et toutefois ce n'est encore qu'une partie des grâces qu'elle a possédées.

Une autre grâce, plus abondante et plus noble sans comparaison que la grâce primitive d'Adam, remplissait en même temps que celle-ci l'âme privilégiée de la bienheureuse Vierge : c'était celle de Jésus-Christ, qu'on doit appeler *la grâce de la rédemption*. Elle ne fut pas donnée à Marie pour suppléer à la grâce d'innocence qu'elle possédait déjà, mais comme une addition et comme un nouveau trésor plus précieux et plus divin que le premier. Et c'est pour cela que le même ange qui l'avait déjà saluée pleine de grâce, l'assurant qu'elle était remplie de ce qu'elle avait trouvé : *Ave, gratiâ plena, invenisti gratiam*, lui parle après cela d'une surabondance nouvelle de grâce que le Saint-Esprit lui devait donner. Quelle peut être cette grâce nouvelle qui supposait en elle celle de l'innocence, sinon la grâce de la rédemption? *Spiritus Sanctus superveniet in te.*

Il semble que Marie avait un droit particulier à la possession de toute cette grâce, puisqu'elle est la mère de l'auteur de toutes les grâces de la rédemption. A qui appartiennent les fruits, sinon au possesseur de l'arbre qui les produit? A qui donc appartiennent mieux toutes les grâces de la rédemption, qu'à la sainte Vierge? N'a-t-elle pas un droit naturel sur son Fils unique Jésus-Christ qui les produit toutes comme les fruits de son Incarnation? D'autres y peuvent participer, selon qu'il plaît à la miséricorde de Dieu de leur en donner plus ou moins, mais la sainte Vierge a le droit de les réclamer toutes, comme lui appartenant. « La plénitude de toute la grâce qui est en

« Jésus-Christ est venue en Marie, dit S. Jérôme, les autres ne « font qu'y participer[1]. »

Quel immense océan que celui des grâces de la rédemption, qui se sont répandues partout sur tous les enfants d'Adam, qui ont sanctifié tant de pécheurs, produit dans tous les lieux et dans tous les temps des millions de saints et de saintes, et qui ne cessent encore tous les jours de remplir le ciel et la terre de leurs fruits miraculeux!

Quelle efficacité que celle de cette grâce qui transforme une créature souillée de mille crimes en un enfant de Dieu digne par sa pureté de prendre place au milieu des anges! La grâce d'innocence primitive sanctifiait des créatures qui sortaient sans aucune tache des mains de leur Créateur; la grâce de la rédemption prend de malheureux êtres, objet de répulsion et d'horreur pour Dieu lui-même, des esclaves du péché et de Satan, et elle en fait des saints; elle les élève plus haut qu'ils n'eussent pu monter avec la seule grâce originelle. Or, cette grâce si abondante, cette grâce d'une puissance et d'une efficacité sans mesure, elle est toute en Marie. Cependant elle ne s'y trouve pas de la même manière qu'en Jésus-Christ lui-même. S. Jérôme, dans le texte cité plus haut, ne semble pas mettre d'inégalité entre l'abondance de leurs grâces, car il ne fait pas de difficulté de dire qu'elles sont toutes en l'un et toutes en l'autre : mais il remarque une différence essentielle en la manière de les posséder, et lorsqu'il dit : *In Mariam totius gratiæ quæ in Christo est, plenitudo venit :* « La plénitude de « toute la grâce qui est en Jésus-Christ est venue en Marie », il a soin d'ajouter ces paroles nécessaires : « Quoique d'une autre « façon », *quanquam aliter*. En effet, la grâce est dans le Fils de Dieu fait homme comme dans le principe qui la produit; elle n'est en Marie que comme dans le plus digne sujet qui la reçoit de son Fils. Le Fils en est le propriétaire; la Mère en est la fidèle dépositaire. Le Fils la possède comme son propre bien qu'il donne aux misérables, par miséricorde, comme il lui plaît; sa Mère ne l'a en sa puissance que comme le trésor de son Fils, sur lequel, par l'amour qu'il lui porte, et par sa dignité de Mère de Dieu, elle a un tel pouvoir qu'elle le distribue à qui il lui plaît, et tant qu'il lui plaît. Ce sont les paroles de S. Bernardin de Sienne, dans un sermon sur la Nativité de la Vierge, où il dit en termes exprès : *Virtutes et gratiæ Spiritus Sancti, quibus vult, quando vult et quantum vult, per manus ipsius administrantur.*

Il semble qu'on ne puisse rien ajouter à ce que nous venons de dire, à la suite du pieux et savant P. d'Argentan, pour faire

[1] Cæteris per partes præstatur; in Mariam vero totius gratiæ quæ in Christo est, plenitudo venit. D. Hieronym., Serm. *de Assumpt.*

ressortir la grandeur des grâces de Marie qui sont la vraie mesure de sa gloire. Toutes les grâces de l'état d'innocence perdues par Adam et trouvées par Marie; toutes les grâces de l'état de rédemption produites par Jésus-Christ et reçues comme un sacré dépôt par sa divine Mère, n'est-ce pas tout ce que l'on peut dire? Non: ce ne sont là que deux parties des richesses de son trésor. Il reste la troisième qui vaut mieux à elle seule que les deux autres : il reste la grâce non seulement surnaturelle mais divine: il reste Dieu lui-même qui est grâce en Marie, si l'on peut ainsi parler.

Ce qui est nature n'est point grâce, et ce qui est grâce n'est point nature. Le Fils de Dieu n'est point grâce par rapport à son Père éternel, mais nature, parce que son Père le produit naturellement; mais ce même Fils unique est grâce à l'égard de sa sainte Mère, parce que, quoiqu'elle le produise naturellement de sa propre substance, néanmoins ce n'est pas par nature qu'elle est sa mère, c'est par grâce. Elle pouvait être mère d'un fils par nature, mais elle n'est Mère du Fils de Dieu que par grâce. Ce n'est point par nature qu'elle est une mère vierge c'est par grâce; ce n'est point par nature qu'elle l'a conçu du Saint-Esprit, c'est par grâce; ce n'est point par nature qu'elle l'a enfanté sans douleur, c'est par grâce.

Le bienheureux Albert le Grand, sur ces paroles de l'Évangile : *Invenisti gratiam apud Dominum :* « Vous avez trouvé « grâce devant le Seigneur », ne craint pas de dire : « Vous avez « trouvé la grâce incréée » : *Invenisti gratiam increatam.* Toutes les autres grâces sont créées; il ne fut jamais de grâce incréée que le seul Fils de Dieu : encore il n'est grâce que pour vous seule, ô très sainte Vierge, parce qu'il s'est donné gratuitement à vous pour être votre Fils naturel, de sorte que le Fils naturel de Dieu le Père est aussi votre Fils par nature; mais il l'est, par nature, en tant qu'homme, et il l'est par grâce, en tant que Dieu. Et, par une merveille incompréhensible, votre Fils par nature est aussi votre Fils par grâce. En ce qu'il est votre Fils par nature, il vous est commun avec le Père éternel; mais qu'il soit aussi votre Fils par grâce, cela vous est particulier. Néanmoins, s'il est une grâce pour vous et s'il n'en peut pas être une pour le Père éternel, ce n'est pas une imperfection en lui, mais c'est une grande perfection en vous. O prodige! ô miracle! Ce qui est nature au Père éternel s'est voulu faire une grâce, pour se donner à vous et pour être la mesure de votre gloire. Le Père éternel est infiniment saint par nature, et Marie est rendue, en quelque façon, infiniment grande et infiniment sainte par privilège. C'est là véritablement le plus haut comble de ses grâces, et l'on ne conçoit pas que Dieu lui-même puisse aller plus loin dans ses libéralités infinies envers une pure créature. Arrêtons-

nous donc ici pour tirer la conclusion de cette doctrine. Nous avons vu réunies en Marie toutes les grâces divisées en trois ordres : la grâce de l'état d'innocence, la grâce de la rédemption et la grâce incréée qui est Dieu lui-même : nous avons d'autre part posé ce principe indiscutable, que la grâce que Marie a reçue sur la terre est la mesure de la gloire qu'elle possède au ciel ; que nous reste-t-il donc à faire, sinon d'appliquer cette mesure à la gloire de Marie pour essayer d'en connaître la grandeur?

Puisqu'il est vrai que la très sainte Vierge a reçu ici-bas toute l'abondance des grâces de l'état d'innocence, qui, distribuées à Adam et à tous ses enfants, en eussent fait autant de saints, qui eussent possédé chacun son degré de gloire pour l'éternité ; que tout cela, qui était perdu en Adam, a été retrouvé par la sainte Vierge, et que tout est recueilli en sa personne ; il s'ensuit donc qu'elle possède à elle seule toute la gloire qu'ils eussent reçue de Dieu, s'ils eussent conservé leur grâce. Et maintenant considérons avec attention, supputons tout l'un après l'autre si nous le pouvons, mesurons cette immensité de gloire dans son étendue, dans sa durée, dans sa grandeur. N'est-il pas vrai que l'éternité entière n'y suffirait pas, et que bientôt notre esprit, fatigué, accablé par ce travail de géant, avouera que la grandeur de cette gloire l'opprime et l'anéantit : *Opprimetur a gloria* (Eccli., xxv, 27)? Reconnaissons notre impuissance à concevoir même l'immensité de la gloire de Marie. Cependant il faut aller plus loin encore.

La grâce de la très sainte Vierge est la mesure de sa gloire. Puis donc qu'elle a été enrichie sur la terre de tout le trésor des grâces de la rédemption, et que toute la plénitude qui était dans le Rédempteur était aussi en sa divine Mère ; il s'ensuit que toute la gloire qui répond à cette grâce est aussi réunie dans sa personne, pour la couronner dans le ciel ; car il est certain que la grâce est la mesure de la gloire. A la gloire incommensurable qui eût été le partage des saints, si l'homme avait persévéré dans l'état d'innocence, il nous faut donc ajouter celle qui est et qui sera le partage de tous les bienheureux habitants du ciel, puisque personne ne peut être sauvé que par la grâce du Rédempteur. La gloire des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, celle des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges et de tous les Saints, toutes ces gloires ne sont que de simples fleurs qui contribuent à orner la couronne de Marie. Quelle sera donc l'immensité de sa gloire et qui pourra la concevoir? Pour rassurer l'esprit humain et les anges eux-mêmes, à la vue de tant de grandeur, ce n'est pas trop de la pensée qu'il s'agit de celle que Dieu a choisie pour être sa Mère.

Que sera-ce enfin si, faisant un troisième effort, nous essayons de mesurer la gloire de Marie par le dernier comble de la grâce,

qui est la grâce divine; cette grâce qui lui est si particulière, qu'aucun autre qu'elle n'y a jamais participé; grâce si élevée au-dessus de toutes les autres, qu'elle n'a aucune mesure, parce qu'elle est infinie comme Dieu lui-même? La grâce de la très sainte Vierge est la mesure de sa gloire : or cette mesure est Dieu lui-même, ou du moins sa divine Maternité : car son Fils unique et son Dieu, qui est nature à l'égard de son Père, est grâce pour elle. O Dieu, fermons les yeux en présence d'un si grand mystère; suspendons nos pensées, supprimons nos paroles : abîmés et anéantis en présence de Marie et de sa gloire, admirons, révérons ce que ni nous, ni aucun entendement créé ne saurions comprendre! Que la sublime élévation de ces mystères ne soit pas un obstacle à notre croyance : ce qui regarde la majesté de Dieu et la dignité de sa Mère est si grand que tout ce que nous pouvons concevoir n'en approche point, et s'il nous semblait le comprendre, c'est alors que nous aurions raison de craindre de nous tromper.

§ III. — *Les mérites de Marie, seconde cause de l'immensité de sa gloire*[1].

Pour connaître la grandeur d'une récompense, il faut connaître la grandeur du mérite, qu'elle doit égaler, si elle est donnée selon les règles de la justice. Pour connaître la grandeur du mérite, S. Thomas pose cette règle[2] : « Pour juger de la « grandeur du mérite, on a égard principalement à deux choses: « la première est la charité de la personne qui agit; la seconde « est l'excellence de l'œuvre qu'elle fait. » Il en est une troisième qui ressort des deux premières : la dignité de la personne qui agit : et cette dignité, lorsqu'il est question de Marie, qui pourrait en dire suffisamment la grandeur? Il ne s'agit pas de quelque puissant de la terre ni même du plus élevé des princes de la Cour céleste. Leur grandeur disparaît en présence de celle de Marie, comme la lumière des étoiles lorsque le soleil monte à l'horizon : elle est la Mère de Dieu, c'est-à-dire la personne la plus digne après les trois adorables personnes de la sainte Trinité. Savez-vous quel est le mérite de Jésus-Christ Dieu et homme? Il est tel que tous les docteurs catholiques conviennent qu'il méritait infiniment dans chacune des actions de sa vie; en sorte qu'une seule de ses paroles, une pensée de son esprit, un clin d'œil, une respiration, un seul pas qu'il faisait sur la

[1] Nous avons parlé déjà de la grâce et des mérites de Marie dans la IIe Partie de cet ouvrage, mais il nous a paru nécessaire de revenir ici à un autre point de vue sur ce double sujet.

[2] Quantitas meriti ex duobus potest pensari, uno modo ex ratione charitatis, alio modo ex claritate operis. D. Thomas, Ia p., quæst. xcv, art. 4.

terre, tout était en lui d'une valeur et d'un mérite sans mesure et sans borne. Toute la raison qu'ils en donnent c'est la dignité infinie de sa personne, c'était une personne d'un mérite infini.

Or, après la personne du Fils de Dieu fait homme, suit immédiatement celle de la très sainte Vierge. Elle n'est pas si digne à la vérité, aussi n'est-elle pas d'un si grand mérite que lui; mais elle lui ressemble et elle en approche d'aussi près qu'il est permis à une pure créature. Il faut donc dire que la dignité de Marie remplissait d'un très grand mérite toutes les actions de sa vie, même les plus indifférentes, parce qu'elles étaient toutes faites par la personne la plus digne et du plus grand mérite qui fût au monde après Jésus-Christ.

Mais pour connaître mieux l'excellence et la valeur de ses mérites, remarquez que, selon la parole expresse de S. Thomas, c'est *de la racine de la charité que procède le fruit des mérites.* Cherchez cette racine dans son cœur, et voyez combien l'amour dont il brûlait pour Dieu était ardent, fécond, vigoureux: voyez l'abondance de ses grâces qui surpassait celle de tous les saints et de tous les anges. Et comme l'amour est la plus forte et la plus agissante de toutes les affections du cœur, le sien n'était jamais sans application, et n'était occupé qu'à des œuvres d'un très grand mérite; car, veillant ou dormant, solitaire ou en compagnie, il n'y avait ni jour, ni heure, ni moment en toute sa vie, qui ne fût rempli de nouveaux mérites; de sorte que, même pendant son sommeil, elle était toujours attentive à Dieu ; elle le contemplait et l'aimait si parfaitement que S. Bernardin, un des saints qui ont parlé le plus dignement d'elle, nous assure (serm. 61) qu'en dormant elle surpassait en amour tous les autres saints lorsqu'ils veillaient. N'est-ce pas ce qu'elle semble nous dire elle-même dans le sacré Cantique (v. 2) : *Ego dormio et cor meum vigilat* · « Je dors, mais mon cœur veille ».

Mais ce coup d'œil général jeté sur les mérites de Marie ne suffit pas pour en voir la beauté et en reconnaître la valeur. Pour savoir ce que vaut un trésor, il faut en compter toutes les pièces et constater ce que vaut chacune d'elles. Aussi, pour qu'il me soit permis de dire que je connais la valeur du trésor des mérites de la sainte Vierge, il faudrait compter toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes les affections de son cœur, toutes ses actions particulières, les recueillir très soigneusement, considérer le prix que leur donnait la dignité de Mère de Dieu, de celle qui les produisait, et la grâce presque infinie et toujours croissante qui les accompagnait et les vivifiait. Et après en avoir supputé le nombre et pesé en détail leur valeur, en faire la somme totale et voir quel prix mériterait tout ce comble. On pourrait voir alors toute la grandeur de ses mérites, et l'on

aurait trouvé la mesure de sa gloire. Mais qui pourrait le faire? Tous les esprits des anges et des hommes ensemble n'y suffiraient pas : la sainte Vierge elle-même, selon la pensée de S. Augustin, ne connaît pas la grandeur entière de ses richesses; il n'appartient qu'à celui qui s'est épuisé pour l'enrichir, de connaître parfaitement ce que vaut tout ce qu'il lui a donné; qu'il nous suffise de savoir qu'il nous est impossible d'imaginer rien d'aussi grand, et que ses mérites et ses récompenses, sa grâce et sa gloire sont infiniment au-dessus de toutes les pensées que nous pouvons avoir. Mieux vaut étudier ses vertus pour les imiter, que regarder seulement ses grandeurs pour les admirer. Nous en saurons assez si nous savons les aimer et y participer un peu.

Cependant, parmi les œuvres de Marie, il en est une que nous devons considérer un moment à part, et qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence ou de confondre avec les autres, quelque saintes et méritoires qu'elles soient. Tout disparaît à la vue de son grand chef-d'œuvre, et ce chef-d'œuvre c'est la naissance qu'elle a donnée au Fils de Dieu. Elle enfante pour nous un Dieu-Homme, un Sauveur; elle nous procure le plus riche trésor du ciel et de la terre, Jésus-Christ son Fils unique. Voilà son ouvrage : laissons tout le reste et ne regardons que cela seul; pesons-en la valeur, et nous verrons ce qu'il mérite. Mesurons par là le mérite de Marie, et nous connaîtrons la grandeur de sa récompense, c'est-à-dire de la gloire qu'elle possède au ciel.

Dieu le Père produit seul son Fils de sa propre substance, et la sainte Vierge le produit aussi elle seule de sa propre substance ; mais Dieu le Père le produit sans aucun mérite, et la sainte Vierge le produit avec un très grand mérite. Pourquoi, direz-vous, le Père ne mérite-t-il rien en le produisant? Il ne mérite rien parce que Dieu est incapable de récompense, parce qu'il le produit naturellement et nécessairement, et qu'il n'a jamais été en sa liberté de ne pas lui donner tout son être. Mais si, par impossible, il avait été capable de mériter, il est certain qu'il eût mérité infiniment, parce qu'il faisait une œuvre d'un prix infini.

Mais la sainte Vierge n'est pas incapable de récompense. Quand donc elle produit ce même Fils, qui est l'objet de toutes les divines complaisances, elle lui plaît davantage et, par conséquent, elle mérite plus devant lui que si elle avait créé mille mondes, et tous les mondes possibles à Dieu lui-même; parce que tout cela n'est que fort peu de chose à ses yeux si on les compare à son Fils bien-aimé, à son Fils unique que la sainte Vierge lui reproduit. Mais combien doit-on croire qu'elle mérite par là? La justice veut qu'elle mérite autant qu'il

vaut : or il vaut infiniment, puisqu'il est véritablement Dieu : il faut donc conclure qu'elle mérite infiniment autant que l'infini est communicable à une créature.

Et parce que, pour être méritoire, il faut qu'une action procède d'une volonté libre, Dieu a voulu que Marie devînt librement la Mère de son divin Fils. Le Père tout-puissant lui-même n'est pas libre de donner ou de ne pas donner l'être à son Fils unique : mais ayant choisi la très sainte Vierge pour être sa mère, il a bien voulu lui donner cette liberté étonnante que l'être nouveau de son Fils unique dépendît si bien de sa volonté, qu'il a demandé et attendu son consentement. Il a dépendu de sa liberté de le donner ou de le refuser : et c'était afin qu'un si grand œuvre lui étant tout à fait volontaire, il lui fût aussi comme infiniment méritoire. O puissance admirable de la volonté libre de la sainte Vierge, qui passe au-delà du domaine de Dieu sur toutes ses créatures, puisqu'il s'étend jusqu'à l'être de Dieu !

Une autre considération encore. Chacun connaît cette maxime de la philosophie : *Quod est causa causæ est causa causati* : c'est-à-dire que ce qui produit une cause en produit aussi les effets : par exemple, celui qui est le père de votre père est aussi le vôtre. Selon cette maxime, la sainte Vierge qui a produit Jésus-Christ, cause universelle de tous les biens des prédestinés, est aussi véritablement la cause de tous ces mêmes biens. Considérez-en l'étendue, l'excellence et la multitude. Que de grâces, que de bonnes œuvres, que de sainteté, que de mérites, que de gloire qui remplissent les âmes de tous les Saints qui ont été dès le commencement, qui sont à présent et qui seront jusqu'à la fin des siècles ! Que de biens infinis qui remplissent le ciel et la terre ! D'où vient tout cela ? Il est certain que tout vient de Jésus-Christ : il est la cause universelle de tous ces admirables effets. Or la sainte Vierge est la cause de cette cause. Elle est donc aussi la cause de ces effets.

Reprenons maintenant la doctrine de S. Thomas. Il faut, d'après ce saint docteur, mesurer le mérite à la dignité de la personne et à l'excellence de l'œuvre. La personne est une Mère de Dieu, et son œuvre principale est Dieu lui-même. Si vous saviez au juste ce que vaut une Mère de Dieu, et ce que vaut un Dieu incarné, vous sauriez la grandeur des mérites de la sainte Vierge. Mais l'un et l'autre est impossible à une intelligence créée, il nous est donc impossible de mesurer la grandeur de la gloire de Marie. Néanmoins de telles considérations nous aident à en concevoir une idée plus haute et par conséquent approchant plus de la vérité. Nous en ajouterons donc une troisième.

§ IV. — *L'amour de Marie, troisième cause de l'immensité de sa gloire.*

D'après la doctrine de S. Augustin, le poids de toutes les choses du monde n'est autre que l'inclination donnée par le Créateur à chacun des êtres existants, de tendre toujours vers son propre centre, pour se mettre dans l'ordre et se rendre au lieu qui lui est marqué par la Providence[1]. C'est pour cela qu'il est écrit que Dieu a fait toutes choses avec nombre, poids et mesure : *Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti* (Sap., XI, 21). Le nombre veut dire qu'elles sont toutes rangées en un bel ordre comme les unités d'un nombre, dont chacune tient son propre lieu qu'elle ne peut changer. Le poids signifie qu'elles ont toutes une forte inclination pour se mettre en leur rang et occuper le lieu qu'elles doivent tenir dans le nombre des œuvres de Dieu La mesure nous marque que leur poids est mesuré à proportion du rang qu'elles doivent tenir : la pierre a son poids qui la porte en bas, et le feu a son poids qui le fait monter en haut; mais leurs poids sont mesurés : ils ne tendent pas vers leur centre avec une égale impétuosité. Partant de ce principe, S. Augustin s'élève à des considérations d'un ordre supérieur[2]. Mon âme, dit-il, a son poids comme tout le reste des êtres, et comme elle est plus noble que toutes les créatures corporelles, parce qu'elle est spirituelle, son poids aussi est le plus noble et le plus fort de tous les poids, parce qu'il est proportionné à sa noblesse et au lieu où il la doit emporter pour qu'elle arrive à son centre et trouve le repos. Le poids de mon âme, c'est mon amour; c'est lui qui l'emporte à son centre : et où trouve-t-elle son propre centre, si ce n'est en Dieu seul? Car son Créateur n'a pas voulu lui assigner de rang

[1] Pondus est impetus cujusque rei conantis ad locum suum. D. Augustin., *in Psal.*, n. 10.

[2] Ita enim corpus pondere sicut animus amore fertur, quocumque fertur. Quoniam igitur homines sumus, ad nostri Creatoris imaginem creati, cujus est vera æternitas, æterna veritas, æterna et vera charitas, estque ipsa æterna et vera et chara Trinitas.... in nobis autem ipsis ejus imaginem contuentes, tanquam minor ille Evangelicus filius ad nosmetipsos reversi surgamus, ut ad illum redeamus. S. Augustin., *de Civit. Dei*, liv. XI, cap. XXVIII.

Corpus pondere suo nititur ad locum suum. Pondus non ad ima tantum, sed ad locum suum. Ignis sursum tendit, deorsum lapis. Ponderibus suis aguntur loca sua petunt... Minus ordinata inquieta sunt, ordinantur et quiescunt. Pondus meum amor meus ; eo feror quocumque feror. Dono tuo accendimur, et sursum ferimur. Inardescimus, et intus. Ascendimus ascensiones in corde, et cantamus canticum graduum. Igne tuo, igne tuo bono inardescimus et imus, quoniam sursum imus ad pacem Jerusalem, quoniam jucundatus sum in his qui dixerunt mihi : In domum Domini ibimus. S. Augustin., *Confess.*, lib. XIII, cap. IX.

ni de lieu dans les créatures, afin que lui-même fût son propre centre et qu'elle ne pût trouver de repos si ce n'est en lui. Qu'elle fasse tout ce qu'elle voudra, qu'elle aille partout ailleurs, elle sera toujours inquiète et dans un état violent, hors de lui.

Chaque chose a son poids qui l'entraîne vers son centre : chaque centre aussi a ses attraits qui la sollicitent à s'y rendre. Au moins en est-il ainsi pour notre âme. Elle a son poids qui est son amour, qui la fait s'élever vers Dieu; mais ce divin centre a aussi ses attraits qui l'attirent puissamment à venir se reposer en lui. Elle y court, elle y vole, elle s'y élance à proportion de la force de son amour, mais bien plus encore à proportion des puissants attraits de son centre, qui sont les grâces dont Dieu la prévient, les amabilités avec lesquelles il la sollicite, l'ardent amour par lequel il l'attire efficacement.

Jamais aucune créature ne s'est élancée vers son centre avec une impétuosité irrésistible comparable à celle de Marie s'élançant vers Dieu, parce que jamais personne n'a eu autant d'amour. Il est vrai aussi que le divin centre où elle tendait, n'a jamais eu des attraits si puissants pour attirer une âme à soi, que ceux déployés en faveur de cette âme incomparable, la plus tendrement et la plus fortement aimée de toutes les âmes. Qui pourrait donc nous dire avec quelle ardeur elle montait vers Dieu, ou à quel degré d'élévation Dieu daignait l'attirer pour la faire jouir d'un repos éternel dans son propre sein? Le feu comprimé brise tous les obstacles ; il soulève les montagnes, réduit les rochers en poudre ; le fer et le bronze ne résistent pas à sa puissance. Le feu spirituel, l'amour est plus puissant encore que le feu matériel. S. Paul n'a-t-il pas dit : *Qui donc nous séparera de l'amour du Christ? Est-ce la tribulation? est-ce l'angoisse? est-ce la faim? est-ce la nudité? est-ce le péril? est-ce la persécution? est-ce le glaive? Je suis certain que ni la mort ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre Seigneur*[1]. L'Apôtre sent en son cœur la force invincible de son amour qui l'emporte vers son Dieu, et il défie toutes les forces de l'univers de l'empêcher d'y tendre et de s'y attacher fortement. Il brûle d'une telle ardeur qu'il n'est obstacle qu'il ne renverse, et travail qu'il ne supporte pour se reposer éternellement en lui. La mort est terrible, l'enfer est effroyable, toutes les misères de la vie sont cruelles, les douleurs, les mépris, les persécutions et toutes les calamités du

[1] *Rom.*, VIII, 35-38.

monde sont insupportables : mais que tout cela s'assemble sur moi, rien n'empêchera mon feu d'exhaler ses flammes ; mon cœur a son poids qui l'entraînera toujours vers son centre, et malgré les obstacles les plus difficiles à vaincre, rien ne l'empêchera jamais de dire qu'il aime son Dieu de toutes ses forces.

Telle était la force irrésistible de l'amour de S. Paul. Que dirons-nous de celui de Marie, fille bien-aimée du Très-Haut, épouse mystique et mère de Jésus? Oh ! que le feu divin de son amour l'emportait avec rapidité jusque dans le sein de Dieu, pour y trouver sa joie et son repos. N'espérons pas la suivre des yeux. Tandis qu'elle vivait sur la terre, on la pouvait voir dans la course de géant qu'elle continuait toujours, pour suivre de près et pour imiter Jésus-Christ ; mais à l'instant que l'amour eut dégagé son âme de la prison du corps, cet amour l'emporta si vite et l'enleva si haut dans la possession de son divin centre, que c'est en vain que l'on s'efforcerait de la suivre des yeux : son élévation est plus haute que la vue des plus sublimes intelligences : le vol de leur esprit ne saurait monter jusque-là. Qui peut, en effet, concevoir quelque chose de la grandeur de son amour? Dire qu'il surpasse seul tout l'amour du reste des saints, c'est à peine en toucher la base ; dire qu'il est plus élevé que celui des Anges et des Séraphins, ce n'est pas avoir trouvé sa mesure, puisqu'on avoue qu'on n'y est pas encore et qu'il surpasse tout cela. Mais de savoir combien il est au-dessus, ne vous efforcez point de le comprendre, car vous n'y arriveriez jamais. Vous ne saurez donc pas quelle est la mesure de sa gloire, puisque vous ne saurez pas quelle est celle de son amour. Non, cette troisième mesure ne suffira pas plus que les autres à la connaître, mais au moins elle nous fera voir toujours plus clairement que c'est tenter l'impossible, et qu'elle est tout à fait incompréhensible.

§ V. — *Les rapports d'affinité de Marie avec Dieu, quatrième cause de l'immensité de sa gloire.*

Nous avons parlé ailleurs, dans les preuves que nous avons apportées de la convenance, ou plutôt de la nécessité de l'immaculée conception de Marie, des liens d'affinité, des rapports intimes et profondément mystérieux qui unissent cette auguste Vierge à l'adorable Trinité et à chacune des personnes divines en particulier. Il est nécessaire que nous y revenions ici, parce que ces rapports sont justement la cause première de la gloire incomparable de Marie et de sa félicité.

Quelle grandeur que celle de Marie ! Quelle dignité que la sienne! Les grands de la terre se glorifient de leurs alliances et

de leur noble origine : Marie est alliée à la sainte Trinité. Elle est alliée au Père dont elle est la Fille ; alliée au Fils dont elle est la Mère ; alliée au Saint-Esprit dont elle est l'Epouse. Elle est le miroir des personnes et des processions divines, le complément de la très sainte Trinité, son sanctuaire intime où s'accomplissent les plus adorables mystères. La parenté et l'affinité selon la chair, entre les hommes, naissent de la nature ; mais, entre Dieu et ses créatures, l'affinité et la conjonction spirituelles naissent de la grâce. Plus sont nombreuses, excellentes et parfaites les faveurs célestes dont quelqu'un est comblé, plus elles le rapprochent parfaitement de Dieu et l'unissent intimement à lui. Aussi, entre toutes les pures créatures, la bienheureuse Vierge Marie, que Dieu a comblée des dons les plus inestimables, est-elle la plus rapprochée de lui, et participe-t-elle plus parfaitement à sa gloire et à son bonheur.

Marie est la Fille du Père. Elle est honorée sous ce titre dans les ouvrages de S. Ildefonse, de S. Bernard et de plusieurs autres docteurs. « Marie, dit S. Germain de Constantinople, est « la Fille de Dieu dont il est écrit : *Ecoutez, ma fille, et consi-* « *dérez ; prêtez l'oreille et oubliez votre peuple et la maison de* « *votre père ; et le roi désirera votre beauté.* C'est d'elle encore « qu'il est écrit au livre des Proverbes : *Beaucoup de filles ont* « *signalé leur vertu, beaucoup se sont amassé des richesses, mais* « *vous l'emportez et vous les surpassez toutes*[1]. »

Tous ceux qui croient en Dieu et en Jésus-Christ son Fils sont les enfants de Dieu : il suffit pour porter légitimement ce titre de vivre de la foi et de la charité. Mais les droits de Marie au titre de Fille de Dieu ont quelque chose de plus particulier et de plus intime. Comme homme, Jésus-Christ est le fils de Marie, par nature et non pas seulement par adoption. On peut dire de même que la bienheureuse Vierge Marie est fille de Dieu, non

[1] Filia Dei, de qua scriptum est, *Psal.* XLIV : Audi filia, et vede, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum. Et de qua legitur, *Prov.* XXXI : Multæ filiæ fecerunt virtutem, multæ congregaverunt sibi divitias : præcellis et supergressa es universas. S. GERMAN. CONSTANT., Serm. *in Nativ. B. V. M.*

Filia regis Dei Patris per creationem et gratiam, cujus omnis gloria ab intus, quando Christum gestabat in suo utero virginali, vel omnis gloria ejus ab intus, id est conscientia ejus pura. Si enim gloriam foris quæreret, intus gloriam quam rex concupisceret non haberet. IDIOTA, *de B. Maria*, par. 14, contempl. 4.

Non solum autem cœlum et firmamentum, Domina rerum intelligitur, sed aliis nominibus convenienter appellatur, et rerum vocabulis designatur. Ipsa tabernaculum Dei, ipsa templum, ipsa domus, ipsa atrium, ipsa cubiculum, ipsa thalamus, ipsa sponsa, *ipsa filia*.... et ut breviter concludam, de hac, et ob hanc et propter hanc, omnis Scriptura facta est ; propter hanc totus mundus factus est, et hæc gratia Dei plena est, et per hanc homo redemptus est, Verbum Dei caro factum est, Deus humilis et homo sublimis. S. BERN., Serm. 3, *in Salve Regina.*

seulement par adoption, comme le sont les autres saints, mais d'une manière qu'il est permis de comparer au lien de la filiation naturelle. Dans la signification la plus large du mot, on pourrait dire, à la rigueur, qu'elle est fille de Dieu par relation de nature, puisque le même Fils de Dieu qui, comme Dieu, est consubstantiel à son Père, a daigné, par son humanité, devenir consubstantiel à la bienheureuse Vierge Marie. Telle est du moins la doctrine soutenue et parfaitement expliquée par Salazar[1] et plusieurs autres grands théologiens s'appuyant sur l'enseignement des Pères.

Autre affinité de Marie avec la première personne de l'adorable Trinité.

La bienheureuse Vierge qui est déjà la Fille du Père, semble rivaliser avec lui dans la génération du Fils. De toute éternité, Dieu engendre un seul Fils consubstantiel à lui-même, et c'est ce même Fils que Marie a mérité d'avoir en commun avec le Père. La personne du Fils de Dieu n'est pas distincte de la personne du Fils de l'homme, il n'y a qu'un même et unique Fils de Dieu et Fils de Marie. C'est pour signifier ce mystère que sainte Agnès disait, en parlant de Notre-Seigneur : « Lui dont la Mère « est vierge et dont le Père ne connaît point de femme ». Elle paraît mettre au même niveau le Père et la Mère du Sauveur, comme ayant tous deux, quoique d'une manière différente, concouru à sa génération.

On peut même dire que la manière dont Marie enfante le Fils de Dieu dans le temps, ressemble à celle dont le Père l'engendre de toute éternité. C'est de son sein fécond que le Père engendre un Fils consubstantiel et en tout égal à lui-même, et cela sans passion, sans séparation, sans corruption. Et la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, n'enfanta-t-elle pas ce même Fils dans son très chaste sein, et cela sans concupiscence, sans lésion de ses organes, sans corruption?

S. Ildefonse, cet ardent et profond panégyriste de la Mère de Dieu, dans son *Traité sur la Virginité et l'enfantement de Marie*, méditant sur ces paroles de S. Mathieu : *Or la génération de Jésus-Christ était telle*, s'exprime ainsi : « Pourquoi l'Évangé- « liste ne dit-il pas au temps passé : *La génération* a été, ou a « été faite *de la sorte*? Parce qu'avant sa génération maternelle, « il y avait la génération éternelle, dont celle-là était une image « et un symbole, génération éternelle que S. Jean a célébrée en ces mots : *Au commencement était le Verbe.* »

Marie Fille, par excellence, du Père *est la Mère du Fils.*

Le lien de la maternité est le plus étroit qui puisse exister entre deux créatures, à plus forte raison entre une créature et le

[1] Salazar, cap. VIII *Prov.*, n. 384-388.

Créateur lui-même. S. Bernardin enseigne[1] que la glorieuse Vierge Marie a été unie à Dieu de quatre manières : 1° dans l'Incarnation; 2° dans la vie intime; 3° dans la passion; 4° dans la gloire.

1° Dans l'*incarnation*, à cause de l'identité de la chair. Cette même chair qui avait été celle de Marie est devenue la chair du Fils de Dieu. S. Bernard dit dans sa 3e homélie sur le *Missus est* : « Tandis que Dieu est avec tous les saints, par l'union des « volontés, il est spécialement avec Marie, se lie à elle par une « conjonction si intime qu'il se joint non seulement la volonté, « mais encore la chair de Marie, de sorte que sa substance et « celle de la Vierge ne font qu'un seul Jésus-Christ, ou que plu- « tôt un seul Jésus-Christ en est fait, qui, sans être fait tout « entier de la Vierge, est cependant tout entier de Dieu et tout « entier de la Vierge, car il n'y a pas deux fils, mais un seul, « fils de l'un et de l'autre[2]. »

2° Dans la *vie intime*, par ses rapports familiers. Ce Fils qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a mis au monde par un enfantement si heureux, la bienheureuse Vierge l'a nourri, l'a pressé dans ses bras, l'a couché dans la crèche. Elle l'a couvert de langes et, dans sa fuite loin d'Hérode, elle l'a caché en Egypte. Son affection maternelle a sans cesse poursuivi les jeunes années de Jésus-Christ. Elle a vécu côte à côte avec lui, l'accompagnant et ne le quittant pour ainsi dire jamais. Avec lui elle priait; avec lui elle jeûnait; avec lui elle prenait ses repas; avec lui elle se livrait à la contemplation; avec lui elle parlait; avec lui elle s'enflammait des désirs du ciel; avec lui elle vaquait aux bonnes œuvres; avec lui elle croissait en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Jours bénis où, sous le même toit, la Vierge passait son temps et conversait avec son Fils unique!

3° Dans la *passion*, par sa part aux souffrances de Jésus-Christ. Tandis que les disciples du Sauveur, ses amis, toutes ses connaissances prirent la fuite, que quelques-uns même le renièrent, la Vierge s'attacha à ses pas et souffrit avec lui les douleurs d'une même passion, endurant dans son cœur ce que

[1] Sermon 1 *sur le glorieux Nom de Marie*, art. 2, ch. v.

[2] A ratione [illegible] omnibus quidem capi potest (Deus) per cognitionem, sed a bonis tantum capitur etiam per amorem. In solis ergo bonis ita est, ut etiam sit cum ipsis propter concordiam voluntatis. Nam dum suas voluntates ita jungunt subdunt, ut Deum non dedeceat velle quod ipsi volunt : per hoc quod [illegible]s voluntate non dissentiunt, Deum sibi specialiter jungunt. Sed [illegible]it cum omnibus Sanctis, specialiter tamen cum Maria : cum qua [illegible]nta ei consentio fuit, ut illius non solum voluntatem, sed etiam [illegible]i conjungeret; ac de sua Virginisque substantia unum Christum efficeret, vel potius unus Christus fieret; qui etsi nec totus de Deo, nec totus de [illegible], totus tamen Dei et totus Virginis esset; nec duo Filii, sed unus utriusque Filius. S. Bernard., Serm. 2 *super Missus est*, n. 4.

son Fils endurait dans sa chair. C'est pour cela que S. Jean Chrysostome, dans le très saint mystère de la passion du Seigneur, nous montre deux autels : le premier était la croix sur laquelle Jésus-Christ s'offrait en victime et expirait pour nous; le second, l'âme de Marie, transpercée par la compassion que lui inspiraient les souffrances de son divin Fils.

4° Dans la *gloire* et la béatitude. *La reine s'est tenue à votre droite, couverte d'un vêtement enrichi d'or, et environnée de divers ornements*, dit le Psalmiste (Ps. XLIV, 10). Tous les Pères s'accordent à reconnaître Marie dans la glorieuse reine dont parle le prophète [1]. De même en effet que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père, c'est-à-dire jouit de toutes ses richesses, de toute sa puissance et de toute sa grandeur, de même la bienheureuse Vierge partage toutes les excellences de son Fils adorable, la divinité exceptée. C'est ainsi qu'elle se tient à sa droite, incomparablement plus élevée qu'aucune créature : et la sainte Eglise peut chanter en son honneur : « La sainte Mère de « Dieu a été exaltée, au-dessus des chœurs des Anges, jusqu'au « haut des royaumes célestes. — La Vierge Marie a été trans- « portée dans les célestes parvis de sa chambre nuptiale, où le « Roi des rois siège sur un trône étoilé [2]. »

[1] Regina adstans a dextris Dei, in vestitu deaurato circumamicta varietate : eo quod secundum sexum femineum, Regina, et Domina, et Mater Dei appellari debeat. D. Athanasius, Serm. *in Evang. de S. S. V. M. Deipara.*

Regina quæ assistens a dextris Filii ubique regnantis, quasi in vestitu deaurato incorruptionis et immortalitatis circumamicta, et variegata, sacris et solemnibus verbis celebratur, non quidem secundum spiritualem simplicitatem, aut quasi sine corpore, et carne assistat, sed quod induta sit (quantum spectat ad sanctissimam ejus carnem, incorruptibilitate et immortalitate. Idem, *ibid.*

Regina suprema, stans a dextris Regis, qui ex utero ejus natus est, quemadmodum in Psalmo scriptum est. S. Joan. Damasc., *Paracl. B. V. M.*

Regina adstans a dextris Christi, vere circumdata fimbriis aureis, meditatione sua, et intercessionibus suis cœlorum regnum nobis acquirens. S. Joseph. Hymnog., in *Mariali.*

Regina a dextris Regis, splendens decore, et circumamicta dote Trinitatis, universis simul gratiis, et ornata varietate et dignitate eorum qui per ipsam fuere salvati. Joan. Geometra., Serm. *in Annunt. S. S. Dei Genitricis.*

Regina sedens a dextris Dei virtutum in vestitu deaurato, in corpore semper immaculato circumdata varietate, virtutum multiplicitate distincta. D. Petrus Damianus, Serm. *de Assumpt. B. M. V.*

Regina adstans Regi gloriæ, in vestitu deauratissimo, splendidissimo, ac rubicundissimo, quoniam ipsa charitate Dei et proximi ineffabiliter atque excellentissime æstuabat, et æstuat ardentissimo, optans affectu Christi Filii sui mortem, et sanguinem fructificare in nobis. Dionys. Carthus., *in Psalm.*, LXIV.

Regina unica ac summa adstans semper a dextris Filii sui, quæ ineffabiliter delectat Patrem æternum, et placet incomparabiliter Sponso, ac Filio suo. Idem, *ibid.*

[2] Exaltata est sancta Dei Genitrix super choros Angelorum ad cœlestia regna. Maria Virgo assumpta est ad æthereum thalamum, in quo Rex regum stellato sedet solio. Antiph., ex Officio Assumpt. B. V. M.

Marie est l'Épouse du Saint-Esprit.

Toute âme juste est l'épouse de Dieu par la foi, la charité, la justice, la miséricorde, la virginité. *Alors*, dit le prophète Osée[1], *je vous rendrai mon épouse par une alliance de justice et de jugement, de compassion et de miséricorde, et je vous rendrai mon épouse éternelle par une inaliénable fidélité.* S. Paul dit de même dans la seconde épître aux Corinthiens : *Je vous ai fiancés à cet unique époux qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure* [2].

Mais la bienheureuse Vierge Marie est l'Épouse de Dieu ou du Saint-Esprit, d'une manière plus excellente que toutes les autres âmes pures [3]. Ce n'est pas seulement par la foi, la dilection et les autres vertus infuses que le Saint-Esprit se l'est unie pour épouse, mais c'est d'une manière admirable, nouvelle, suréminente que Dieu a célébré ses noces avec elle, au moment où il descendit dans son sein très sacré. Alors il sanctifia son corps et son âme, et leur fit mériter de devenir un sanctuaire digne du Fils de Dieu. Par une opération incompréhensible de sa toute-

[1] Et sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitia, et judicio, et in misericordia, et in miserationibus. Et sponsabo te mihi in fide, et scies quia ego Dominus. Ose. II, 19, 20.

[2] Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. II Cor., XI, 2.

[3] Sponsa beata Trinitatis individuæ. — Sponsa cœlestis quæ donorum ante nuptialium nomine Spiritum sanctum accepit, dotis vero gratia una cum paradiso. S. Epiphan., in Serm. *de Laud. Sanctiss. V. M.*

Sponsa Dei immaculata, et casta, sanctificans animas nostras passionibus inquinatas. — Sponsa Dei immaculatissima. — Sponsa Dei quam unum divinum verbum, quod illuminat omnem orbem inhabitavit. — Sponsa Dei sanctissima, quæ sola incomprehensibilem Deum indefinite in utero suo conceptum gestavit hominem factum, propter suam bonitatem. — Sponsa Dei unica inter mulieres. — Sponsa Patris. S. Joan. Damasc., passim.

Sponsa expers nuptiarum Patris qui non potest comprehendi. — Sponsa pura, impolluta, intacta, pulcherrima et ab omni reprehensione aliena Patris, qui nec videri, nec comprehendi potest. Euthymius, encom. *in Adorat. ven. Zonæ.*

Sponsa Dei Patris, in qua completa est causa cur Synagogam, id est Ecclesiam prioris populi, idem Deus Pater se adamasse, atque in conjugium assumpsisse, tam multis testatur Scripturæ locis.

Sponsa a Deo Patre electa. — Sponsa Domini delicatissima. — Sponsa Domini quæ nulla amabilior. — Sponsa justissima Domini Spiritus Sancti. — Sponsa Spiritus Sancti formosissima in conversatione, dulcissima in allocutione. — Sponsa sumni Consolatoris. S. Bonav., in *Specul. B. V. M.*, passim.

Sponsa charissima Spiritus Sancti, in qua potissime Spiritus Sanctus sibi complacuit. — Sponsa Dei divinissima. — Sponsa Deifera. — Sponsa summa Spiritus Sancti. — Sponsa unica Patris æterni. — Sponsa præcipua Dei Patris, quam mystico spiramine fœcundavit, induens Unigenitum suum substantia carnis ejus. Dion. Carth., passim.

Sponsa singularis Spiritus Sancti, a quo ab origine mundi electa, ex millibus præelecta, dote bona dotata, singulari amore ei copulata, a quo umbrata, et quodam modo, si dici liceat, imprægnata. Joan. Maburnus, in *Rosario de præconiis B. V.*

puissance, il forma de la substance corporelle de Marie, le corps même du Fils de Dieu s'incarnant pour notre salut, et joignit à ce corps sacré l'âme créée de Jésus-Christ, âme bénie entre toutes. Ce fut ainsi que, par le mystère trois fois saint de l'Incarnation du Verbe, la très sainte Vierge devint réellement l'Epouse de Dieu lui-même, et particulièrement de l'Esprit-Saint à qui l'on attribue plus spécialement ce mystère d'amour : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.*

Marie est le miroir des personnes divines[1].

Telle qu'un miroir pur et sans tache, elle exprime et fait voir les processions et les origines des personnes de l'adorable Trinité. Car de même que les trois personnes divines donnent ou prennent leur origine en ne violant d'aucune manière leur intégrité, sans concupiscence, sans passion, aucune souillure, aucune impureté ne se mêlant, d'une part, à l'acte de la génération éternelle, et, d'autre part, aucun amour passionné ni aucune convoitise ne ternissant l'éclat de la spiration; ainsi, sans détriment, sans imperfection pour son intégrité, la bienheureuse Vierge Marie a conçu et enfanté un Dieu. Dans son enfantement, il n'y a aucune trace d'impureté ni de concupiscence de la chair, aucune volupté. « Le Saint-Esprit, dit « S. Jean Damascène (Lib. IV *de Fid.*, xv), a complètement isolé « l'âme de la bienheureuse Vierge Marie de toute concupiscence « charnelle, comme il était dû à celle qui allait recevoir Dieu « dans son sein. » De même que le Père ne tire son être de personne, pas même par mode d'origine; de même que, de toute éternité, il engendre un Fils sans concupiscence; de même que, sans passion, sans volupté de la part du Père ou du Fils, le Saint-Esprit procède par spiration de l'un et de l'autre; ainsi, dans le temps, la bienheureuse Vierge Marie a fait sortir de son sein et mis au monde le Fils de Dieu. C'est pour ces motifs qu'elle a contracté une certaine affinité avec la très sainte Trinité; car elle reproduit en elle une ombre et une image des processions divines.

[1] Speculum clarissimo clarius, Seraphim tersius et purius, et tantæ puritatis, ut purius intelligi non posset, nisi Deus esset, quod summus Artifex fecit in ostensionem pleniorem artis suæ. S. Thom. Aquin., *Opuc.* 61.

Speculum ex quo summus Artifex mirabiliter produxit aliud nobilius speculum, quod ineffabiliter in unitatem divinæ personæ assumptum, ut conjuncta summe et immedialissime faciei divinæ ipsam plenissima et totali similitudine repræsentat. Idem, *ibid.*

Speculum omnis pulchritudinis et innocentiæ ad primam pulchritudinem dirigens. — Speculum purissimum virtutis Altissimi. — Speculum sine macula Dei majestatis. B. Albert. Mag., *sup. Missus est.*

Speculum omnis virtutis divinæ, nulla enim est virtus in Deo, quæ non fulgeat in ea, licet Deus sit fons et dator omnium. S. Brigitta, in *Serm. Angel.*

Marie est le complément de la très sainte Trinité.

Un disciple de S. Grégoire de Nazianze, Hesychius, prêtre de Jérusalem, donnait ce titre glorieux à Marie dans un de ses sermons, et les fidèles serviteurs de Marie aiment à le répéter après lui. Comme nous l'avons expliqué ailleurs, il ne faudrait pas entendre ces mots en ce sens que Marie complète intrinsèquement Dieu, un en trois personnes, absolument et infiniment parfait et complet en lui-même. Mais étant la plus parfaite de toutes les créatures existantes, elle complète en quelque sorte la toute-puissance de la très sainte Trinité dont elle est le chef-d'œuvre par excellence. C'est certainement dans Marie que le Père éternel a le plus élevé, le plus étendu sa puissance, s'il ne l'a pas complètement déversée et pour ainsi dire épuisée. Le Fils a fait de même pour sa sagesse, et l'Esprit-Saint pour sa bonté.

La bienheureuse Vierge Marie peut encore être appelée le complément de la très sainte Trinité, parce qu'elle a, dans elle-même, retracé d'une manière si parfaite la figure des processions et des origines divines, que de sa propre génération ont résulté, dans le temps, de nouvelles relations entre les personnes divines.

C'est évidemment ici le point le plus élevé. Je l'explique : Jésus-Christ, Fils de Marie, est non seulement Fils de Dieu en tant que Dieu, mais encore, en tant qu'il est homme, il est Fils de Dieu par une relation de nature, et nullement par adoption. Ainsi l'enseigne S. Thomas [1], et avec lui l'Eglise catholique. Aussi le Fils éternel de Dieu, par sa génération dans le temps, acquiert-il, dans le temps, par rapport à son Père, une sorte de nouvelle relation de filiation par nature (relation non réelle mais de pure raison), et l'on comprend, dans le Père, la coexistence d'une semblable relation par rapport à son Fils. Le Père éternel jouit ainsi du nom de Père comme à un double titre : il est Père du Fils qu'il engendre de toute éternité, et ce même Fils, fait homme dans le temps par cette même filiation unie à l'humanité, regarde son Père comme père par une nouvelle raison. Et, bien que l'union de l'humanité au Fils soit l'œuvre de la Trinité tout

[1] Ambrosius dicit (in lib. *de Incarnat.*, cap. 8, in fine) : « Adoptivum filium non dicimus filium esse natura ; sed eum dicimus natura esse filium qui verus est filius. » Christus autem est verus et naturalis Dei Filius, secundum illud (I Joan., ult. 20) : *Ut simus in vero Filio ejus Jesu Christo.* Ergo Christus, secundum quod homo, non est filius adoptivus.... Dicendum quod filiatio proprie convenit hypostasi vel personæ, non autem naturæ. Unde et in prima parte dictum est (quæst. xxxiii, art. 2 et 3), quod filiatio est proprietas personalis. In Christo autem non est alia persona vel hypostasis quam increata, cui convenit esse filium per naturam. Dictum est autem supra (art. præced.) quod filiatio adoptionis est participata similitudo filiationis naturalis. Non autem recipitur aliquid dici participative, quod per se dicitur. Et ideo Christus, qui est Filius Dei naturalis, nullo modo potest dici filius adoptivus. S. Thom., III, quæst. xxiii, art. 4.

entière, cependant le Fils, en tant qu'uni à l'humanité, et en tant que Fils, l'est respectivement du Père seul, duquel il tire son origine; d'où il arrive que le Saint-Esprit, qui est le lien du Père et du Fils, les lie l'un à l'autre doublement, bien que sous le même rapport, par une relation dans l'éternité, et par une relation dans le temps.

C'est donc avec exactitude et vérité que la bienheureuse Vierge Marie est appelée le complément de la très sainte Trinité, puisque, par son divin enfantement, il est survenu aux trois personnes de l'adorable Trinité une certaine relation nouvelle, dans le temps, qui ne leur convenait pas dans l'éternité. Tel est l'enseignement de Salazar, dans sa dissertation sur l'immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie (ch. III, n. 19).

Marie est le triclinium d'honneur de la très sainte Trinité.

Le docteur angélique S. Thomas a expliqué ce titre glorieux donné à la très sainte Vierge dans son VIIIe Opuscule[1]. Il l'avait appris de son maître le bienheureux Albert le Grand, ce serviteur de Marie si pieux et si dévoué à son culte. — On appelle *triclinium* un appartement disposé pour un triple rang de convives. La glorieuse Vierge Marie fut le *triclinium* où descendirent les trois personnes divines pour y accomplir, d'une manière particulière et vraiment admirable, l'incarnation du Fils. Le Saint-Esprit a formé et organisé, du plus pur sang de la Vierge, le corps de Jésus-Christ, et l'a disposé pour qu'il pût être uni à l'âme. Le Père a créé l'âme et a uni à la personne du Fils cette âme et cette chair que le Saint-Esprit avait constituée, et cela dans le même instant. Sans que la Vierge eût à intervenir,

[1] Sic ergo familiarior cum Deo est beata Virgo, quam Angelus, quia cum ipsa Dominus Pater, Dominus Filius, Dominus Spiritus Sanctus, scilicet tota Trinitas. Unde cantatur de ea : « Totius Trinitatis nobile triclinium. » S. Thom., Opusc. VIII.

Triclinium nobile totius beatissimæ Trinitatis. Idem, Serm. de *B. V. M.*

Triclinium Trinitatis. Pater enim potens cui competit vis irascibilis roboravit eam contra extollentiam superbiæ ; Filius sapiens cui rationalis, contra insipidatorem totius voluptatis pravæ ; et Spiritus Sanctus cui concupiscibilis, contra venenum totius malitiæ. Richard. a S. Laur., *de Laud. Virg.*, lib. III.

Triclinium in quo Deus fuit tanquam hospes prandens ; sedens enim Infantulus Virginis utero et Patre plenissime fruebatur et mundis affectibus matris, ac sanctis operibus delectabiliter poscebatur. B. Albert. Mag., Serm. 1, *in Annunt. B. M.*

Triclinium nobile continens corpulentam substantiam Christi, animam et Deitatem, vetus et novum et æternum. Vetus in materia corporis, novum in anima tum de novo creata, æternum autem in Deitate. Idem, in *Postillis super Luc.*, 1.

Triclinium vere nobile et præcipuum, a Patre mirabiliter fabricatum, a Filio specialiter inhabitatum, a Spiritu Sancto singulariter adornatum. Joan. Mauer *Rosario de præconiis B. V.*

il a fait que le Fils dont elle devenait la mère eût deux natures, la nature divine et la nature humaine, mais qu'il n'y eût en lui qu'une seule personne, la personne du Fils de Dieu fait homme. Le Fils à son tour accepta et prit cette chair ainsi formée par le Saint-Esprit et unie par le Père à une âme et à la personne du Verbe. De sorte que les trois personnes divines, par une action unique et indivisible, ont formé et animé la chair de Jésus-Christ, l'ont unie à l'hypostase du Fils ; mais seul le Fils a été uni à la chair. Toute la Trinité, pour ainsi dire, a incarné le Fils : mais le Fils seul s'est incarné.

C'est ainsi que la bienheureuse Vierge Marie a été le *triclinium* d'honneur de la très sainte Trinité ; car les trois personnes divines se sont reposées en elle pour y accomplir l'œuvre de l'Incarnation de Jésus-Christ, et s'y sont pour ainsi dire reposées sur un triple lit, alors que, par une action une et indivisible, elles ont exécuté toutes trois les opérations que nous venons d'expliquer.

On peut dire aussi que la Vierge a été le *triclinium* d'honneur de la très sainte Trinité parce qu'elle a dignement donné l'hospitalité dans son cœur aux trois personnes et leur a offert un triple rang de lits ou de tables. Elle a offert au Père une parfaite obéissance ; au Fils la substance de sa chair, au Saint-Esprit une conscience pure.

A son tour la très sainte Trinité s'est plue à orner ce *triclinium* de trois ordres de grâces : de la grâce excitante, de la grâce prévenante, et de la grâce efficace. « En consacrant cette « Vierge, dit S. Bernardin, dans un de ses sermons *sur l'Ave* « *Maria*, c. XXV, le Père a montré sa splendeur, le Fils son hu- « milité, le Saint-Esprit sa charité. Le Père a montré sa puis- « sance, le Fils sa sagesse, le Saint-Esprit les grâces de toutes « les vertus. Le Père lui a donné l'autorité contre le péché, le « Fils l'humilité contre le monde, le Saint-Esprit la charité à « l'égard de Dieu et du prochain. Le Père lui a fait don de la « contemplation des choses célestes, le Fils de la mortification « de la chair, le Saint-Esprit de la componction. Le Père l'a « formée à la contemplation des mystères de Dieu, le Fils à la « pratique des œuvres de Dieu, le Saint-Esprit à la dilection tant « active que passive. Le Père l'a perfectionnée, le Fils l'a ins- « truite, le Saint-Esprit l'a épousée. Le Père la glorifie, le Fils « la purifie, le Saint-Esprit la pacifie. » Ainsi parle S. Bernardin, et il ajoute : « En disant cela, je ne sépare ni les œuvres ni les « dons du Saint-Esprit, mais je les affirme comme étant fidèle- « ment inséparables ; car on ne reconnaît qu'une identité dans « l'opération, de même qu'une seule unité dans l'essence. »

Honorons donc, louons, célébrons et invoquons cette Vierge, immédiatement la première après Dieu. Honorons-la comme

l'amie de Dieu, unie par les liens de l'intimité et de la parenté la plus étroite avec les trois personnes de la très sainte et très adorable Trinité. Comprenons, s'il se peut, combien ces relations avec la divinité élèvent Marie au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu lui-même.

§ VI. — *Gloire particulière du corps de Marie.*[1]

La gloire presque infinie de la très sainte Vierge, dont nous avons parlé jusqu'ici, est la gloire de toute sa personne, mais principalement de son âme. Il ne faut pas oublier son corps virginal, ce tabernacle très saint où s'accomplit l'adorable mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu.

Ce n'est pas encore, il est vrai, un article de foi, que le corps de Marie soit maintenant glorieux dans le Ciel avec son âme, mais c'est une doctrine hautement professée par la sainte Eglise catholique tout entière dans sa liturgie. Elle a pour garants tous les SS. Pères, tous les docteurs, tous les théologiens : ses seuls adversaires sont les hérétiques et les impies. Il n'est pas un chrétien fidèle qui n'admette avec bonheur cette pieuse croyance. L'auguste Vierge Marie avait voulu subir la mort afin de ressembler davantage à son divin Fils; il n'était que juste que Dieu lui épargnât à son tour la corruption du tombeau et lui donnât ce nouveau trait de ressemblance avec Jésus. La corruption du corps est une suite nécessaire de la corruption de l'âme par le péché. Marie toujours pure et immaculée n'était pas soumise à la condamnation générale portée contre les descendants d'Adam : *Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière*. Cette loi ne la concernait pas, et son divin Fils ne pouvait imposer à sa Mère cette humiliation inutile et non méritée. Ainsi l'ont compris les Pères. S. Jean Damascène fait parler ainsi la très sainte Vierge quelques moments avant sa mort . « Mon « Fils, *je remets mon âme entre vos mains*. Recevez donc cette « âme qui vous est si chère et que vous avez conservée pure de « toute tache. Je vous remets aussi mon corps : ce n'est pas à « la terre, c'est à vous que je le confie. Gardez intacte cette « demeure que vous avez daigné habiter, et à laquelle votre

[1] Mox consentanea istis et congruentia, et contigisse opinor. Nimirum regis ipsius ad matrem suam adventus, ut divinis suis ac purissimis manibus, sanctam, intaminatamque, et labis expertem ejus animam susciperet. Atque ipsa quidem ut a vero non abhorret, dixit : In manus tuas, Fili, commendo spiritum meum. Accipe ergo caram animam, quam immunem a culpa servasti. Tibi, ac non terræ corpus meum trado : salvum hoc custodi, in quo dignatus es inhabitare, et quod nascendo incorruptum conservasti. Transfer me ad te, ut ubi tu es, viscerum meorum proles, illic quoque tibi sim contubernalis. Ad te enim propero, qui ad me citra ullam spatii distantiam ventitasti. S. Joan. Damasc., Orat. 2 *de Dormit. B. Mariæ*.

« naissance n'a rien ôté de son intégrité. O fruit béni de mes « entrailles, transportez-moi dans votre séjour; que j'y demeure « avec vous. J'ai hâte de vous rejoindre, vous qu'une distance « infinie n'a pas empêché de venir jusqu'à moi. » Jésus-Christ pouvait-il laisser dans la poussière du tombeau le corps sacré de sa Mère? Que les corps des pécheurs soient abandonnés à la corruption et aux vers du sépulcre, à toutes les humiliations que comporte la mort, rien de plus juste. Mais la Mère de Dieu doit être discernée d'avec ses ennemis.

Aussi l'Église, applaudissant à la gloire de son triomphe, au jour de son Assomption, chante par toute la terre ces belles paroles « de S. Jean Damascène[1]. « Aujourd'hui l'Arche animée du Dieu « vivant n'est pas retournée dans le sein de la terre, mais étant « un Ciel animé, elle a été placée dans les tabernacles éternels. » Mais, ô mon Dieu, qui pourrait dire avec quel honneur elle y a été reçue et de quelles magnificences elle y est environnée?

Il ne faut pas oublier en effet que le corps virginal de Marie possède plusieurs avantages précieux que ne pouvait partager sa sainte âme. Son âme ne peut concevoir que la pensée de Dieu, et son corps en conçoit la propre substance. Son âme ne peut rien faire que ce que font les anges, et son corps très pur fait ce que fait Dieu le Père: tous deux produisent la même personne divine. C'est un père vierge et une mère vierge, c'est un père qui est un pur esprit, et c'est, dans la mère, un corps humain, qui n'est nullement esprit; et ce corps néanmoins conçoit et produit la même personne que l'Esprit tout-puissant de Dieu. Voilà le corps de la sainte Vierge associé à la gloire infinie de Dieu le Père, jusque-là que tous deux produisent chacun à part la même seconde personne de l'adorable Trinité, mystère admirable que jamais aucune créature ne pourra comprendre.

Le corps virginal de Marie est donc plus glorieux et plus heureux en cela que son âme; car son âme n'a rien donné de sa substance au Fils de Dieu, et son corps l'a revêtu de sa propre substance; son âme n'a pas produit l'âme, et son corps virginal a produit le corps adorable de Jésus-Christ; son âme n'a pas rempli les trésors de Dieu, lui fournissant quelques richesses qu'il n'eût pas de lui-même, et son corps a rempli les veines du Sauveur du précieux sang qu'il a répandu en croix pour le prix infini de notre salut. Enfin le corps de la sainte Vierge a un si grand avantage par-dessus son âme, que c'est par son corps, et non pas par son âme, qu'elle a possédé l'incomparable dignité de Mère de Dieu. Si donc on peut concevoir de si hautes idées du sublime

[1] Hodiè sacra et animata arca Dei viventis quæ suum in utero concepit Creatorem requievit in templo Domini quod nullis est extructum manibus... Cum esset animata in cœlum, in cœlestibus tabernaculis collocatur. In., *ibid.*

degré de gloire où son âme est élevée dans le Ciel, que faut-il penser de son corps?

Ce n'est pas encore tout : il faut reconnaître que son sein virginal est le premier paradis où Dieu s'est laissé voir dans sa gloire, et où le premier des bienheureux a commencé de voir clairement l'essence divine : car n'est-il pas vrai que le premier des bienheureux, c'est Jésus-Christ? N'est-il pas vrai encore qu'à l'instant même qu'il a été conçu, et qu'il a été Fils de Dieu, il s'est trouvé dans le paradis, où son âme a vu clairement l'essence de Dieu? Où donc a-t-il commencé à goûter les délices de ce paradis? Ne fut-ce point dans le sein de sa Mère? A l'instant qu'il y est entré, il est entré dans le paradis de sa gloire. Le corps de la sainte Vierge est donc le Paradis de Dieu[1]; il est donc véritablement un ciel, comme l'appelle S. Jean Damascène, et c'est de là qu'il conclut fort bien, qu'il n'était pas juste qu'il demeurât enseveli dans la terre, mais qu'il fallait que le ciel fût reçu dans le Ciel : *Cum esset animatum cœlum, in cœlestibus tabernaculis collocatur.* Encore faut-il dire qu'il n'a pas tant reçu d'honneur du Ciel qui n'est pas animé, que le Ciel en a reçu de lui, qui est un ciel animé.

Quelle consolation pour nous, sur cette terre d'exil, de savoir que notre Père et notre Mère, Jésus et Marie, sont ensemble au Ciel, en corps et en âme, que tous deux s'appliquent, avec toutes les tendresses de leur amour, à y établir notre fortune pour l'éternité; que tous deux prennent à cœur nos intérêts, qu'ils y plaident notre cause, et qu'ils y négocient avec un très grand soin la grande affaire de notre salut. S. Jean, le disciple bien-aimé, nous assure et nous donne pour article de foi que nous avons, en la personne de Jésus-Christ, un avocat puissant et fidèle auprès de son Père, qui lui parle sans cesse en notre faveur : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum* (I Joan., II, 1). S. Bernard nous assure à son tour que nous avons aussi une avocate très charitable dans la personne de la très sainte Vierge, qui plaide pour nous de tout elle-même. Il fallait bien, pour notre plus grand bonheur, qu'elle fût au Ciel en corps et en âme comme Jésus-Christ, afin qu'elle eût comme lui plusieurs bouches, pour parler en notre faveur. Elle a son sein et les mamelles qui ont allaité le propre Fils de Dieu durant son enfance, plaident en notre faveur comme les plaies du Fils de Dieu et le sang qui en a coulé. Ces voix puissantes forment au Ciel une harmonie irrésistible qui charme le cœur de Dieu, qui l'apaise, qui l'adoucit, et qui le gagne pour nous. Serait-il possible que nous perdions courage au milieu des épreuves de

[1] Hodie Eden, novi Adam Paradisum suscipit animatum, in quo soluta est condemnatio, in quo plantatum est lignum vitæ, in quo operta fuit nostra nuditas. S. Joan. Damasc., *ibid.*

la vie, lorsque nous savons que Jésus et Marie, en corps en âme, au sein de la gloire céleste, s'intéressent à nous, intercèdent pour nous et nous appellent à partager leur bonheur et leur gloire ?

§ VII. — *Marie proclamée sainte.*

Nous avons jeté un regard d'ensemble sur la gloire dont la bienheureuse Vierge Marie notre Mère jouit dans le royaume des cieux; mais pour entrer plus profondément dans le mystère de ses grandeurs, il est à propos d'étudier un à un les titres glorieux qui lui sont décernés par la sainte Eglise. Les Pères et les docteurs ont multiplié à l'infini les appellations honorifiques destinées à exalter Marie. Ne pouvant tout redire, nous devrons faire un choix et nous nous attacherons particulièrement aux titres que l'Eglise a consacrés, en les inscrivant dans les litanies de la très sainte Vierge[1].

La Maternité Divine, telle est la première des grandeurs de Marie, celle sur laquelle toutes les autres reposent, et c'est en rappelant à Marie cette maternité glorieuse que nous implorons tout d'abord son secours, soit dans les litanies, soit dans la récitation de la Salutation angélique. Mais avant de saluer Marie, Mère de Dieu, nous proclamons d'abord sa sainteté incomparable : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous.* En quoi consiste donc la sainteté et, en particulier, celle de l'auguste Vierge dont nous célébrons ainsi les louanges?

1° Les théologiens s'accordent à donner le nom de *saint* à celui qui possède en soi la véritable sainteté, qu'elle soit essentielle comme en Dieu, source, auteur, dispensateur de toute sainteté, ou bien accidentelle, comme celle qui est dans les anges et dans les hommes. L'Apôtre salue du nom de saints les chrétiens de son temps (I Rom., I, 7); dans sa préface sur Josué, S. Jérôme appelle saint un admirable chrétien qui vivait encore, et S. Thomas disait de S. Bonaventure écrivant la Vie du séraphique François d'Assise : « Laissez le saint travailler pour un saint. »

Mais ce titre convient plus particulièrement aux morts qui, déjà introduits dans le Ciel, jouissent de la bienheureuse vue de Dieu, et que l'Eglise propose canoniquement à notre vénération et à nos prières.

[1] Les savantes et pieuses conférences du P. Justin de Mieckow, de l'ordre de S. Dominique, nous serviront ordinairement de guide dans cette 3e partie ; mais nous ne nous interdirons pas de recueillir dans les autres auteurs ce qui nous paraîtra le plus propre à orner et à enrichir la couronne que nous nous efforçons de tresser à Marie. Puisse cette bonne et tendre Mère agréer nos humbles efforts, et par sa bénédiction rendre notre labeur utile à la gloire de Dieu, à sa propre gloire et au salut des âmes!

En général, on appelle *saint :* 1° ce qui est consacré à Dieu : c'est ainsi que le peuple fidèle est appelé une nation sainte. « Vous êtes », dit S. Pierre (I Ep., II, 9) aux premiers chrétiens, « une race choisie, une nation sainte » : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta.* C'est ainsi que les prêtres sont appelés saints, et le Souverain Pontife très saint. Les choses inanimées particulièrement consacrées à Dieu sont de même appelées saintes. On dit : le temple saint, le propitiatoire saint, l'arche sainte, l'Ecriture sainte. S. Thomas (II^a, II^ae, q. XCIX, art. 3) met les images au nombre des objets auxquels on accorde la qualité de saint. On la donne aussi aux jours de fêtes solennelles, par exemple à la solennité pascale.

2° On appelle *saint* ce qui est agréable à Dieu, ce qu'il daigne accepter. Ainsi S. Paul nous invite à offrir à Dieu nos corps comme une *hostie vivante, sainte et agréable à Dieu.*

3° On appelle *saint* ce qui est pur et sans mélange, ce qui est complétement détaché de toute souillure du péché : c'est dans ce sens que l'Apôtre (I Cor., VII, 24) ordonne aux vierges d'être *saintes,* c'est-à-dire pures de corps et d'esprit. C'est ainsi que Dieu veut que ses ministres soient saints : *Vous serez mon peuple saint, parce que je suis saint, moi qui suis le Seigneur* (Levit., XX, 26). « La sainteté, dit S. Denys, est une pureté qu'au- « cune faute ne ternit, qui est parfaite, et qui échappe à toute « souillure » : ces termes définissent les obligations et les conditions de la sainteté véritable.

La sainteté, en effet, résulte de l'assemblage de trois conditions. La première est l'exemption de toute tache, de toute faute, même de la plus légère. La deuxième exige que cette fleur de pureté et cette candeur d'innocence virginale ne puissent être flétries en aucun moment. C'est pourquoi le mot *saint* renferme une idée de stabilité et de perpétuité ; les anciens appelaient *saintes* les décisions qui, corroborées par les lois, devenaient inviolables. La troisième condition veut que cette pureté soit ornée de l'éclat des autres vertus, comme le ciel est paré de ses étoiles. Aussi, l'enfant qui vient d'être baptisé, bien qu'il soit pur de toute tache, n'est pas appelé *saint*, parce que sa pureté n'est pas encore relevée par l'éclat des vertus et des saintes œuvres : or ce n'est pas tant par l'habitude des vertus que par la pratique de leurs actes qu'on mérite le titre de *saint.*

Il est maintenant facile de conclure combien grande, combien sublime a été la sainteté de Marie pendant sa vie sur la terre, combien grande et combien sublime est la gloire que cette sainteté incomparable lui procure dans les cieux.

Entendez-vous par *saint* ce qui est consacré à Dieu? Que pensez-vous trouver de plus saint que celle qui fut unie à Dieu,

non seulement par l'esprit, mais encore par la chair, de la manière la plus étroite et la plus intime? Rien parmi les pures créatures, autant que l'esprit de l'homme le peut concevoir, ne saurait être lié plus étroitement à Dieu que ne l'est la Vierge sa mère. Tant que le Fils de Dieu fait homme sera Dieu, il sera le Fils de Marie, et l'on ne peut pas même imaginer un cas où le lien qui les rassemble se dissolve ou se relâche.

Marie est sainte et même très sainte, parce qu'elle est unie de la manière la plus intime à Dieu, source de toute sainteté, et que, par conséquent, elle participe, plus que tous les autres êtres, aux qualités essentiellement attribuées à Dieu, susceptibles d'être communiquées aux créatures. Elle est la plus voisine de la source de la sainteté, et personne ne possède une sainteté approchant de la sienne. Ce que Laban disait autrefois à Jacob son neveu, fils de sa sœur : « Vous êtes mes os et ma chair » : *Os meum et caro mea* (Gen., xxix, 13 ; ce que disait Juda en parlant de Joseph : « Il est notre frère et notre chair » : *Frater enim et caro nostra est* (Gen., xxxvii, 27), la bienheureuse Vierge Marie, avec plus de raison, peut le dire au Fils de Dieu que seule elle a conçu de son sang très pur. « La chair de Jésus-Christ est la « chair de Marie », dit S. Augustin. Si les mains des prêtres sont saintes parce qu'elles touchent le corps du Sauveur, si les vases et les ciboires qui le renferment sont saints, combien plus est sainte la Vierge sacrée, Mère de Dieu, qui pendant neuf mois a porté dans son sein ce même Sauveur, l'a touché mille fois de ses mains, après sa naissance, l'a présenté à la contemplation, à l'adoration, aux baisers et aux embrassements du peuple[1] ?

Marie est sainte, parce qu'elle est très agréable à Dieu qui se complaît en elle. Quelle créature a jamais été plus agréable à Dieu que celle qu'il a choisie pour la Mère de son Fils, qu'il a comblée au-dessus de toutes les créatures, des grâces, des dons, des prérogatives les plus grandes[2]? La grâce de la seule

[1] Si igitur excellens bonitas et præcipuæ sanctitatis donum exigitur in his qui altari deserviunt, et Christi Domini corpus sub speciebus panis et vini occultatum, manibus suis contractant, quid de Virgine cogitandum? Ipsa siquidem ad hoc præelecta est ut sacratissimum Domini corpus non alienis accidentibus velatum, sed in ipsa humanæ naturæ forma retectum, visceribus suis portaret, manibus suis contingeret, uberibus lactaret, ulnis stringeret, gremio gestaret, sinu foveret, indueret, nudaret, in lectulo reponeret, jugiterque tractaret ; et quod semel in die sacerdotes peragunt, ipsa diu noctuque incessanter expleret. Qua ergo reverentia, qua devotione, qua perfectione, qua virtute, qua postremo sanctitate eam fuisse præditam, credendum est? Ex hoc capite abundantiam ejus gratiæ infert D. Augustinus (Lib. XXXVI *de Natura et Gratia*) aiens : « Inde novimus tantam gratiam esse Virgini collatam, quia Deum meruit concipere et parere. Paciuchellius, *in Deiparam*, Psal. lxxxvi, exercit. 8.

[2] Maria Mater electa est, et super omnes creaturas præelecta, omnibus

Mère de Dieu ne dépasse-t-elle pas, selon l'opinion des plus graves théologiens, la grâce accumulée de tous les saints et de tous les anges réunis? S. Jean Chrysostome, dans un sermon *sur la Nativité de Marie*, s'écrie[1] : « Qu'a-t-on trouvé à « aucune époque, de plus grand ou de plus glorieux que Marie? « Seule elle surpasse en grandeur et le ciel et la terre. Quoi « de plus saint qu'elle? Non, ni les prophètes, ni les apôtres, « ni les martyrs, ni les patriarches, ni les séraphins, ni les ché- « rubins, ni, en un mot, quoi que ce soit parmi les créatures « visibles ou invisibles, ne se trouvera jamais plus grand, plus « excellent que Marie. »

S. Pierre Damien, dans un sermon sur le même sujet, dit à son tour[2] : « Marie a tenu renfermée, dans les secrets replis « de son sein, la souveraine grandeur de la divinité. Que pour- « rait-on lui comparer? Contemplez un séraphin, et compre- « nez ceci : tout ce qu'il y a de plus grand est moins grand « que Marie. L'ouvrier seul peut être supérieur à un tel « ouvrage. »

Citons encore ces paroles du pieux et savant Idiota[3] : « Tous « les privilèges des saints, ô Vierge, vous les avez tous réunis « en vous. Nul n'est votre égal, nul n'est plus grand que vous, « excepté Dieu lui-même. »

Marie est sainte parce qu'elle a été immaculée dans sa conception et complètement préservée de toute souillure de péché et de tout contact impur et terrestre. Plus une âme est éloignée du péché et de toute affection déréglée pour les choses d'ici-bas, plus elle s'élève facilement vers Dieu; plus aussi elle est sainte et pure. Sa sainteté est en raison directe de son détachement de tout vice et de toute chose de ce monde. Marie a toujours été toute pure et toute immaculée.

gratiis fœcundata, omni virtute et sanctitate in utero repleta, ut de mundissima Matre mundissimus Filius nasceretur. Et sicut in cœlis Filius habet Patrem immortalem et æternum, sic et in terra haberet matrem omni corruptione carentem. D. Augustinus (vel alius auctor), Serm. 20 *ad Fratres in Erem.*

[1] Quid illa majus aut illustrius ullo unquam tempore inventum est seu aliquando inveniri potuit. Hæc sola cœlum et terram amplitudine superavit. Quidnam illa sanctius? non prophetæ, non apostoli, non martyres, non patriarchæ, non seraphim, non cherubim, non denique aliud quidpiam inter creatas res visibiles, aut invisibiles majus aut excellentius inveniri potest. S. Joan. Chrysost., Serm. *in Nativ. Mariæ.*

[2] Quid grandius Virgine Maria, quæ magnitudinem summæ divinitatis intra sui ventris conclusit arcanum? Attende seraphim et videbis, quidquid majus est minus est Virgine, solum opificem opus istud supergredi. S. P. Damian., Serm. *de Nativ. Virg.*

[3] Sanctorum omnium privilegia, o Virgo, omnia habes in te congesta; nemo æqualis est tibi, nemo major te, nisi Deus. Idiota, tom. III, *Bibl. sanctæ*, lib. VI.

« Elle n'aurait pas été propre à devenir la Mère de Dieu si elle « avait une fois péché », dit le Docteur angélique[1].

Il convenait que la Mère de Dieu fût exempte de toute tache du péché. Cet arbre de vie qui devait porter pour fruit le Fils de Dieu lui-même, ne pouvait pas être empoisonné par le souffle du serpent infernal. Cette terre bénie, d'où est sortie la vérité, dont a été formé le nouvel Adam, méritait bien de n'être arrosée d'aucune eau corrompue. Dans ce nouveau paradis, aucune épine, aucun chardon ne devait naître ; ce lis mystérieux, croissant au milieu des épines, ne pouvait souffrir aucun dommage de leurs atteintes ; ce jardin fermé, réservé pour Dieu seul, ne pouvait être violé par la ruse ou la méchanceté d'aucun esprit malin.

Marie est sainte parce qu'elle a été confirmée en grâce. Cette grâce que Marie a reçue de Dieu d'une manière ineffable, au moment même de sa conception immaculée, elle ne l'a jamais perdue ; jamais l'ombre même d'une faute, quelque légère qu'on la suppose, n'en a terni le merveilleux éclat ou n'en a arrêté un instant le développement admirable. Il est certain que plusieurs saints ont passé leur vie entière sans commettre aucun péché mortel ; mais, bien qu'ils n'aient jamais perdu la grâce qu'ils avaient d'abord reçue, ils ont cependant, par des péchés véniels, obscurci quelque peu l'éclat et la beauté que cette grâce communiquait à l'âme. Il est écrit au livre des *Proverbes* (XXIV, 16 : *Le juste tombera sept fois* ; et l'apôtre S. Jean (I, ch. I, 8, ajoute : *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous.*

Mais, par un privilège tout spécial de Dieu, la bienheureuse Vierge Marie veillait si bien sur tous ses actes, demeurait si bien établie en justice et en sainteté, que jamais elle n'a offensé Dieu, même vénielement. C'est ainsi que l'a défini le saint Concile de Trente[2] : « Si quelqu'un dit que l'homme, une fois justifié, peut, durant toute sa vie, éviter tout péché, même tout péché véniel, si ce n'est par un privilège spécial de Dieu, comme le croit l'Église de la bienheureuse Vierge Marie, qu'il soit anathème. »

Marie est cette arche de Noé, préservée de l'inondation du déluge. Les montagnes, même les plus hautes, étaient recouvertes des eaux du déluge ; seule l'arche de Noé en fut si bien préservée que pas une goutte d'eau n'y put pénétrer. C'est ainsi que le péché s'est répandu sur les plus hautes montagnes, je veux dire les saints les plus illustres, les patriarches, les prophètes,

[1] Non esset idonea Mater Dei si peccasset aliquando. S. Thom., III, quæst. XXVII, art. 4.

[2] Si quis hominem semel justificatum dixerit posse in tota vita peccata omnia, etiam venialia vitare, nisi ex speciali Dei privilegio, quemadmodum de B. M. Virgine tenet Ecclesia, anathema sit. *Concil. Trid.*, sess. VI, can. 23.

les apôtres[1] ; seule la bienheureuse Vierge en est restée tout à fait libre, et c'est pour cela que, véritablement et à proprement parler, elle doit être appelée sainte. Elle est sainte comme son divin Fils, avec cette différence que la sainteté de Jésus-Christ lui est essentielle, parce qu'il est Dieu, tandis que la sainteté de Marie est accidentelle et lui a été accordée par grâce.

Marie est sainte enfin, parce que toutes les vertus et tous les dons de la grâce sont rassemblés en elle. Dieu a déversé sur elle, avec la plus grande profusion, toutes les grâces, les vertus, les dons, les privilèges de tous les anges et de tous les hommes tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Il l'a placée dans l'Eglise comme un trésor de grâces. C'est pour cela que les SS. Pères ont célébré Marie par des titres si flatteurs et des éloges si pompeux : leurs écrits en sont pleins. Tous la louent, l'honorent et la glorifient comme la sainte par excellence, la toute pure, la toute immaculée.

Apprenons de là avec quelle pureté de cœur, avec quel respect et quelle dévotion nous devons honorer et aimer la bienheureuse Vierge. Puisqu'elle est pure, puisqu'elle est sainte, elle exige de ceux qui la servent une très grande pureté. A celle qui est sainte et pure, rien ne peut plaire si ce n'est ce qui est pur et saint. Elle exige le respect dû à sa sainteté. Elle attend de nous la dévotion et l'amour. Servons-la donc avec empressement et fidélité ; aimons-la, glorifions-la, invoquons-la, car elle est digne de toute gloire, de toute louange, de tout honneur, de toute vénération, de toute confiance, de toute obéissance et de tout respect.

CHAPITRE II

MATERNITÉ DIVINE DE MARIE

§ I. — *Marie Mère de Dieu*[2].

Il est rapporté au troisième livre des Rois (II, 19) que la mère de Salomon se présenta devant lui pour implorer une grâce.

[1] Virgine excepta, si cunctos sanctos et sanctas, qui in Scripturis sanctis, non modo non peccasse, verum etiam juste vixisse referuntur, cum hic viverent, congregare possemus, et interrogare utrum essent sine peccato; quid fuisse responsuros putamus? Quantalibet fuerit in hoc corpore excellentia sanctitatis, si hoc interrogari potuissent, una voce clamassent quod ait Joannes : « Si dixerimus quia peccatum non habemus, nos ipsos seducimus, et veritas in nobis non est. » S. August., Serm. *de Natura et Gratia.*

[2] Genitrix Dei, qua nemo major et sublimior. S. Petrus Apost., in serm. habito *de Transitu B. V.*, apud Amadeum, rapt. 8.

Salomon à la vue de Bethsabée descendit de son trône, alla au-devant d'elle, la salua profondément et la fit asseoir sur un trône à sa droite. Salomon était la figure de Jésus-Christ, et les honneurs rendus à Bethsabée n'étaient qu'une image affaiblie de

Genitrix Dei, quæ nunquam desiit esse virgo. D. Basilius, Hom. *de humana Christi Generatione.*

Genitrix Dei, beata, quæ præputium impudicitiæ scivit a se penitus circumcidere. D. Hieronym., in *Epist. de Assumpt. B. Virginis.*

Genitrix Dei cui nihil comparandum est in hoc mundo. S. Proclus, in Orat. 5.

Genitrix Dominatoris Dei. S. Petrus Chrysol., Serm. 142.

Genitrix intactæ Dei creatio, a nato formata suo. Arator subdiac. lib. I *Historiæ Apost.*

Genitrix Dei speciosa et incontaminata et sancta. Anastas. Antioch., Orat. 2 *in Annunt. B. M. V.*

Genitrix Dei, cujus Deus memoriam in cœlo et in terra magnificavit. D. Severus Alexand., in libro *de Ritibus Baptismi.*

Genitrix Dei bona quæ misericordiæ fontem concepit. S. Joannes Damasc., in *Cantic. Eccles.*, sono 2.

Genitrix Dei genuina, quæ sola libere Natum adire potest. Idem, *ibid.*

Genitrix Dei innupta, cujus sacro partu, cunctis scaturiit piis immortalitas. S. Joannes Chrysost., Hom. *in Christ. Natal.*

Genitrix Dei sancta, non tanquam Deus, sed ut Dei Mater adoranda. S. Joannes Damasc., Orat. 2 *de Imaginibus.*

Genitrix Dei, per quam mortalium genus redintegratum est, et primigeniæ matris Evæ mœror in lætitiam mutatus. Idem, Orat. 1 *de Nativ. B. V. Mariæ.*

Genitrix Dei, quæ incarnatum Verbum Dei peperit. Idem, in Canone *de S. S. Trinitate.*

Genitrix Dei sancta, quæ personam genuit in duabus naturis agnitam. Divinitatis quidem ratione citra ullum temporis spatium ex Patre genitam, ad extremum autem in tempore ex ipsa incarnatam ac carne procreatam. Idem, lib. IV *de Fide orthodoxa*, cap. VII.

Genitrix Dei vere ac proprie. Idem, *de Fide orthod.*, lib. III, cap. XII.

Genitrix Dei, cujus qui sibi providerit auxilium, ad æterni Judicis non poterit perire conspectum. Petrus Diac., Serm *in Assumpt. B. Virg.*

Genitrix Dei et Domini nostri, per cujus fœcunditatem, captivi sumus redempti; per cujus partum de morte æterna sumus exempti; per cujus prolem perditi, sumus restituti, et de exilio miseriæ in patriam beatitudinis reducti. Idem, in Orat. *ad B. Virg.*

Mater Dei, Dei manu fabricata. S. Augustinus, in Orat. *de quinque Hæresib.* cap. V.

Mater Dei propria. Idem, in lib. *de Assumpt. B. M. Virg.*

Mater Dei inculpata. S. Sophronius, in Orat. *de Angelorum excellentia.*

Mater Dei, quæ supra vim sermonis et supra intelligentiam rerum admirabilium præstantissima quæque obtinet. S. Germanus, Orat. 1 *in Dormitione B. V.*

Mater Dei qua nihil revera est, aut audiri potest admirabilius. Idem, Serm. *in Nativ. B. V.*

Mater Dei cui Filius res omnes conditas in servitutem addixit. S. Joan. Damasc., Orat. 2 *de Assumpt.*

Mater Dei omnia superans creata, atque omnibus rebus conditis dominans. Idem, *ibid.*

Mater Dei cujus ornamentum atque illustrissimum encomium, Deus extitit Verbum. Idem, *ibid.*

ceux que la bienheureuse Vierge Marie reçoit dans le royaume de son divin Fils. Là, il n'y a plus de Nestorius ou d'autre suppôt de Satan pour essayer d'obscurcir sa gloire ou même de lui ravir le titre de Mère de Dieu qui lui est donné. Là d'innombrables phalanges de saints et d'esprits célestes lui rendent des hommages dignes de sa grandeur, et célèbrent à l'envi ses louanges.

Sur la terre aussi toute bouche fidèle trouve son bonheur à saluer Marie Mère de Dieu, et les blasphèmes des anciens hérétiques n'ont eu d'autre résultat que de faire proclamer plus authentiquement par la sainte Eglise la vérité de la Maternité divine.

Nous n'avons pas à développer ici les preuves de cette maternité : nous en avons parlé ailleurs. Qu'il nous suffise de dire que Jésus-Christ est Dieu et que Marie est sa Mère. Il y a, il est vrai, deux natures en Jésus-Christ, mais il n'y a qu'une seule et unique personne : or ce n'est pas de la nature de son fils, mais de ce fils lui-même, c'est-à-dire de sa personne, qu'une mère est mère. Laissons de côté toute discussion sur ce point, et disons plutôt quelques mots de la grandeur de cette dignité.

La dignité de Mère de Dieu est si sublime qu'aucune intelligence humaine ou angélique ne peut la comprendre ni l'expli-

Mater Dei, ex qua Dei, Agnus, qui mundi peccata tollit, in lucem edi placuit. Idem, Orat. 1 *de Nativ. B. Mariæ.*

Mater Dei prædeterminata, et ante sæcula consilio Dei prælecta. Idem, Orat. 3 *de Assumpt. B. V.*

Mater Dei, qua nihil suavius, mentem nostram captivam faciens, et linguam deprædans. Idem, *ibid.*

Mater Dei beata, cujus excellentia supereminens est omni, quod post hominem Deum, creatum est. S. Anselmus, in hymn. 1 *B. Dei Genitricis.*

Mater Dei magis propter peccatores quam propter justos. S. Anselmus, in lib. *de Excellent. Virg. Mariæ*, cap. 1.

Mater Dei dilectissima. D. Bonaventura, in Opusc. *de Compass. B. M.*

Mater Dei dilectissima, cujus præconiis devote humiliterque exhibitis, superbonus et optimus ille æterni Patris, ac ipsius Virginis Matris unigenitus Filius summopere delectatur. Dionysius Carthus., *de Laud. Virg.*, lib. I, art. 1.

Mater Dei electissima, quam ipse Deus voluit ex mundissimo conjugio procreari. Idem, lib. I *de Laud. Virg.*, art. 6.

Mater Dei perfecta et absque peccato originali. Paulus de Hered., *Tract. de Concept. B. Virg.*

Mater Dei gloriosa, solis jubare clarior, et omni auro purior, singulari meritorum prærogativa sine peccato concepta, super choros Angelorum sublimata. Claudius Rap., Serm. 2 *de Concept. B. V.*

Mater Dei vere sanctissima, quæ caput serpentis contrivit antiqui, et grave jugum a nobis abstulit seductoris primi. Joannes Trithem., lib. III *de Mirac. B. Virg.*

Mater Dei indulgentissima, tenerrima generosissima, optima, piissima, suavissima, benignissima, sacratissima, gloriosissima. Joannes Picus, lib. III, in *Canticis*, cap. IX.

Mater corporalis Dei et hominis. Idem, lib. I, in *Cant.*, cap. 2.

quer. Elle participe en un certain sens à l'infinité de Dieu lui-même. Aussi S. Bernard doute-t-il que la bienheureuse Vierge, éclairée de lumières supérieures à celles de toute autre créature, ait compris elle-même pleinement cette dignité. « Qu'est-ce « à dire, s'écrie-t-il [1], *et la vertu du Très-Haut vous couvrira « de son ombre?* Que celui qui peut comprendre comprenne. Qui « donc, si ce n'est *peut-être* celle qui mérita d'en faire l'heu- « reuse expérience, peut le comprendre et le discerner? » Le mot *peut-être* indique que S. Bernard a douté. S. Augustin affirme sans hésitation que la dignité de Mère de Dieu n'a pas même été pleinement connue de la Vierge elle-même. Voici ses paroles [2] : « Je le dis hardiment, elle ne pourrait pas expliquer « entièrement ce qu'elle a pu renfermer » dans son sein. D'après S. Anselme [3], proclamer cette grande dignité de la Vierge c'est dire une chose qui dépasse toute sublimité qui puisse être nommée ou imaginée après Dieu.

En effet, la dignité de la Mère de Dieu ressort de l'excellence de son Fils. La dignité du Christ dépasse infiniment toute dignité humaine ou angélique ; de même la dignité de Marie dépasse sans comparaison celle de toutes les créatures. Les créatures ne peuvent rien donner à Dieu, car il n'a besoin de rien. Ainsi l'atteste le Psalmiste (Ps. xv, 2) : *Vous êtes mon Dieu et vous n'avez aucun besoin de nos biens.* Seule, la bienheureuse Vierge Marie a donné à Dieu un corps dont il avait besoin pour accom-

[1] Quid est : « Et virtus Altissimi obumbrabit tibi? » Qui potest capere capiat. Quis enim (excepta fortassis illa quæ hoc sola in se felicissime meruit experiri) id intellectu capere, vel ratione discernere possit? S. Bern., Hom. 4 *sup. Missus.*

[2] Audacter pronuntio quod nec ipsa plene explicare poterit quod capere potuit. S. August., *Sup. Magnificat.*

[3] Hoc solum de sancta Virgine prædicari (nimirum quod sit Genitrix Dei) excedit omnem altitudinem quæ post Deum dici vel cogitari potest. S. Anselm., lib. *de Excell. Virg.*, cap. II.

S. Thomas de Villeneuve parle dans le même sens (Conc. 3 *de Nativ. Virg.*) : Quæ autem inquit excellentia, quæ perfectio, quæ magnitudo decuit eam, ut esset idonea Mater Dei? Hic jam silet lingua carnis, excedit enim intellectum, et loquelam Virginis, magnitudo, non modo nostram, imo forte et suam. *Fecit mihi magna*, inquit, *qui potens est.* Sed quam magna? Nescio, an ipsamet valeat comprehendere suam magnitudinem. Quod etiam hac ratione fulcetur. Ad comprehendendum quid infinitum, infinitus intellectus exigitur. Maternitas Dei habet quandam dignitatem infinitam ex bono infinito, quod est Deus, ut alias D. Thoma docente retulimus. Quocirca et D. Bonaventura non dubitavit asserere : « Ipsa est qua « majorem Deus facere non posset. Majorem mundum facere posset Deus : « majus cœlum facere posset Deus, majorem matrem, quam matrem Dei, « non posset facere Deus. » Si namque majorem condere posset, majorem etiam Filium ei deberet tribuere. At quis ipso Dei Filio, cujus Virgo est Mater, dignior, melior et major esse potest? Virgini autem intellectus est finitus ; quonam igitur pacto hanc suam infinitam dignitatem comprehendere valet?

plir l'œuvre de notre rédemption. Elle lui donna le lait de ses mamelles qui lui servit d'aliment dans son enfance. « A Dieu qui « ne manque jamais de rien, dit S. Méthode[1], vous avez donné « une chair qu'il n'avait pas ; et c'est ainsi que le Tout-Puissant « apparut vraiment homme. Quoi de plus grand ! quoi de plus « beau ! Celui qui remplit le ciel et la terre, qui est le maître de « tout ce qui vit, de tout ce qui existe, a eu besoin de vous. »

Marie Mère de Dieu est, en un certain sens, cause de Dieu lui-même, c'est-à-dire de Dieu incarné, de Jésus-Christ. « O mer- « veille, s'écrie S. Anselme[2], ravi d'admiration, je vois Marie « placée dans une dignité sublime. Toute nature vient de Dieu, « et toute nature de Dieu, de la Vierge ! »

Cette dignité appartient de quelque façon à l'ordre de l'union hypostatique. Elle la regarde intrinsèquement et a une union nécessaire avec elle. En effet la chair du Christ, unie hypostatiquement au Verbe, fut d'abord la chair de Marie, et cette chair, que le Christ a empruntée à sa Mère, il ne l'a jamais abandonnée ; ce fut encore la substance de Marie qui, pendant les premiers temps de sa vie mortelle, servit à lui donner l'accroissement : « Dieu « qui est en toute chose de trois manières, dit S. Damascène[3], « a voulu être en la Vierge d'une quatrième manière toute spé- « ciale, à savoir, par identité, car il est même qu'elle. » Puis il ajoute : « Que toute créature fasse silence et tremble, osant à « peine contempler l'immensité d'une si grande dignité. »

Mais la maternité de Marie nous montrera des choses plus merveilleuses encore : la créature supérieure à son Créateur ; l'homme honoré par Dieu lui-même ; le Seigneur obéissant et condescendant en toute chose aux volontés de sa servante. Que peut-on imaginer de plus sublime à l'honneur de Marie et pour exalter sa grandeur ?

Ajouterons-nous que la dignité de Mère de Dieu l'emporte sur elle des anges, des justes de l'ancienne loi et de tous les habitants de la Cour céleste ? Ce ne serait rien dire[4]. Que sont

[1] Tu Deo alioquin nunquam indigo carnem quam non habebat, dedisti, quo inquam hac ratione omnipotens, id quod dignatus est, homo videlicet vere appareret. Quid hoc illustrius ? quidve sublimius ? Qui cœlum et terram implet, cujus præterea sunt omnia quæcumque moventur, atque subsistunt, is tui factus est indigus. S. Method., Orat. *in Hypapante Domini.*

[2] Mira res ! in sublimi contemplor Mariam locatam. Omnis natura est a Deo orta, et omnis natura Dei ex Virgine. S. Anselm., Orat. *ad B. Virginem.*

[3] Cum Deus in aliis rebus sit tribus modis, in Virgine fuit quarto speciali modo, scilicet per identitatem, quia idem est quod ipsa... Hinc taceat, et contremiscat omnis creatura et vix audeat aspicere tantæ dignitatis immensitatem. S. Petr. Damian., Serm. *de Nativ. Mariæ.*

[4] Sufficit eis et pro magno habent, cum sint spiritus, et conditione et gratia facti sunt et vocati angeli, testante David : « Qui facis angelos tuos « spiritus. » Maria vero matrem se agnoscens, Majestatem cui illi cum reverentia consentiunt, suum appellat Filium. S. Bernard, Hom. *de B. Virgine.*

les anges, sinon les ministres de Dieu? *Tous les anges,* dit l'Apôtre (Hebr. I, 14), *sont des esprits qui tiennent lieu de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être héritiers du salut.* La très sainte Vierge au contraire donne le nom de Fils au Dieu que les anges adorent. *Mon Fils*, dit-elle, *qu'avez-vous fait?* Quel est l'ange qui oserait parler ainsi? « Il leur suffit, dit S. Bernard, et ils tiennent « pour grand honneur, en qualité d'esprits, d'avoir été faits et « appelés, par état et par faveur, anges de Dieu, au témoignage de « David : *C'est Dieu qui vous a faits anges.* Marie, se sachant « Mère, appelle Fils la Majesté devant laquelle tous inclinent « respectueusement leur volonté. »

Quel est l'ange à qui Dieu a dit : Tu es ma Mère; je suis ton Fils. Dieu dit aux anges : Vous êtes mes ministres, et à la Vierge : Vous êtes ma Mère; vous m'avez conçu et enfanté, allaité et nourri pendant mon enfance, et élevé pendant mon adolescence. Vous avez rempli à mon égard l'office de mère tendre pendant toute ma vie?

S. Grégoire le Grand (*in cap.* II *Reg.*) rappelle ce texte d'Isaie, II, 2 : *Erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini, in vertice montium et elevabitur super colles et fluent ad eum omnes gentes.* La montagne, selon ce saint docteur, est Marie dont la sainteté surpasse celle des anges et des bienheureux, comme une haute montagne s'élève au-dessus de la plaine. Il dit : Potest hujus montis nomine Beatissima Virgo designari. Mons quippe fuit, qui omnem electæ creaturæ altitudinem electionis suæ dignitate, transcendit. An mons sublimis Maria, quæ ut conceptionem Æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem supra omnes Angelorum choros, usque ad solium Deitatis erexit? Hujus enim montis præcellentissimam dignitatem Isaias vaticinans ait : *Erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium.* Mons quippe in vertice montium fuit quia altitudo Mariæ super omnes Sanctos refulsit, et sicut mons altitudinem, ita domus designat habitationem : mons quippe et domus aperte dicitur, quæ dum incomparabilibus est meritis illustrata, Dei Unigenito, in quo recumberet, sacrum uterum præparavit. Nam mons in vertice montium Maria non fieret, si supra Angelorum altitudinem hanc divina fœcunditas non levaret, et domus Domini non fieret, si in ejus ventrem per assumptam humanitatem Verbi divinitas non jaceret.

De ce texte l'on peut conclure que dans la pensée de S. Grégoire, la sainteté de Marie, dès le premier moment de son existence, s'élevait déjà bien au-dessus de celle de tous les anges. C'était une montagne dont la base reposait sur le sommet des plus hautes montagnes.

Citons encore ces paroles de S. Proclus (*Encom. Virg.*) : Nihil in mundo cum Dei Genitrice comparandum est. Res omnes conditas, o homo, cogitatione peragra, ac perspice, an quidquam sit, quod sanctam Dei Genitricem æquet, ac superet. Vide an in omnibus rebus conditis sit ullum ejusdem modi miraculum. Etenim Cœli quidem enarrant gloriam Dei, Angeli cum metu inserviunt, Archangeli cum tremore adorant. Cherubim gloriæ magnitudinem minime ferentes cohorrescunt, Seraphim circumvolantes propius accedere non audent, verum cum tremore clamant : Sanctus, sanctus, sanctus... Quid Virgo? Dei Filium, filium suum et suum Deum, ac Dominum secura de possessione, gaudens tota cordis lætitia amplectitur, palpat, ubere lactat de cœlo pleno. Quis Angelorum sic ausit?

O vierge admirable qui est mère, et mère de son Créateur! ô dignité étonnante! Une femme a un fils qui lui est commun avec Dieu. Elle lui dit comme le Père : *Filius meus es tu :* « Vous êtes mon Fils. » Le Fils est assis à la droite du Père, la Mère à la droite du Fils, et tous deux contemplent d'un regard d'amour leur Fils commun. Le Père voit dans le Fils la personne qu'il a engendrée de toute éternité. La Mère voit dans le Fils la nature humaine qu'elle lui a communiquée de ses propres entrailles. Le Père se complaît dans le Fils, la Mère se réjouit dans le Fils. Le Père dit au Fils : *Je vous ai engendré de mon sein, de toute éternité ;* la Mère dit au même Fils : « Vierge, je vous ai engendré de mon sein. » Quelle grandeur que cette dignité de la Vierge! quelle union! quelle société avec Dieu!

Que dirai-je des justes de l'ancienne loi? Quand Abraham apprit que le Christ naîtrait de sa race, il tomba la face contre terre, à la pensée d'un si grand don et d'un si grand bienfait. Si, à une pareille distance, c'était déjà une gloire immense d'être le père du Christ, que penser de la dignité de Marie qui l'a conçu, enfanté, allaité, nourri, porté dans ses bras et élevé?

Que dirai-je des autres saints? Dieu, dans l'Église, distribue des charges comme un roi dans sa cour. C'est ainsi qu'il a institué des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs, des docteurs, pour les fonctions du ministère. Mais la bienheureuse Vierge a la dignité de Mère : elle ne sert pas, elle domine. Dans une demeure royale, la reine-mère n'est pas une suivante, mais une souveraine ; elle n'est pas pas une servante, mais une reine. Marie n'a pas pour sujets les créatures, mais Dieu lui-même : « Et il leur était soumis » : *Et erat subditus illis* (Luc., II).

S. Bernardin de Sienne n'a pas craint de soutenir que la maternité divine de la Vierge n'est pas moins admirable que la génération du Verbe. Il va plus loin et la proclame plus merveilleuse encore. « Que Dieu engendre Dieu[1], dit-il, cela n'exige « aucune disposition particulière en Dieu, puisqu'il convient à « sa nature que, par la voie de la nature, son intelligence pro- « duise le Verbe en tout semblable à lui. De plus, il est impos- « sible que Dieu n'engendre pas, à cause de sa fécondité. Mais « qu'une femme conçoive et enfante un Dieu, voilà le miracle des « miracles. Il a fallu pour opérer ce prodige que cette femme fût

[1] Quod Deus generaret Deum, nulla requirebatur in eo dispositio, cum ei ex natura conveniret, ut per vim naturæ intellectus produceret Verbum per omnia sibi æquale ; immo impossibile est quod non generet Deum, propter suam fecunditatem. Sed quod femina conciperet, et pareret Dominum, est et fuit miraculum miraculorum ; oportuit enim, ut sic dicam feminam elevari ad quamdam quasi æqualitatem divinam, per quam infinitatem perfectionum et gratiarum, quam creatura nunquam experta est. S. Bernardin., Serm. 6 *de B. V. M.*, cap. XII.

« élevée à une sorte d'égalité avec Dieu, à une perfection tou-
« chant à l'infini, que nulle autre créature n'a jamais possédée. »

S. Épiphane[1] explique ainsi les paroles du Sauveur en croix : *Femme, voici votre Fils :* « Pourquoi appelle-t-il Marie *femme* et
« non pas *mère?* Jésus-Christ l'a fait à dessein, car s'il avait
« appelé mère celle qui devait être prêchée et connue partout
« comme Mère de Dieu, on aurait pu la prendre pour une déesse,
« et le monde aurait eu occasion de tomber dans de graves
« erreurs ». S. Denys l'Aréopagite, voyant en Marie tant de majesté et de sainteté, pensa qu'elle pourrait bien être une divinité, et si sa foi n'eût éloigné de lui cette pensée, il serait tombé dans l'erreur. Il le dit lui-même : « Si la foi ne s'y oppo-
« sait, je vénérerais la Vierge comme un Dieu[2]. »

Que la sublime dignité de Mère de Dieu que nous admirons en Marie nous porte à lui témoigner notre vénération. Prosternés à ses pieds, tâchons de mériter, par ses suffrages, d'entrer en participation de la vie éternelle.

Toutes les œuvres divines annoncent la gloire de Dieu. *Dieu*, dit le Sage, *a tout fait pour sa gloire*. Ces œuvres nous procurent aussi de l'honneur et de précieux avantages, comme notre propre expérience nous l'apprend chaque jour Or, dans aucune des œuvres divines, la gloire de Dieu, l'honneur de la sainte Vierge et notre utilité n'ont paru avec plus d'éclat que dans l'incarnation du Fils de Dieu, et, par suite, dans la maternité de Marie.

Dans l'œuvre de la création, Dieu a manifesté sa toute-puissance en créant tout du néant ; dans l'œuvre de la justification, en changeant les enfants de perdition en enfants de Dieu. Mais cette divine omnipotence a surtout brillé avec éclat dans la maternité de Marie. L'ouvrier est devenu l'ouvrage de ses

[1] Cur eam *Mulierem* vocat et non potius matrem ? Christus id fecit, ne si Matrem eam vocasset, quæ postea Dei Mater prædicanda et manifestanda erat, quispiam eam ob id, et propter eximiam ejus sanctitatem, Deam aliquam esse putaret.

[2] Cum ductus fui ad aspectum Virginis, tantus me immensus divinus splendor circumfulsit exterius, et plenius irradiavit interius, tanta enim omnium odoramentorum in me superabundavit fragrantia, ut nec corpus infelix, nec spiritus posset tantæ felicitatis insignia sustinere. Testor Deum, qui aderat in Virgine, si tua divina eloquia non me docuissent hanc Deum verum credidissem. S. Dionysius Areopag., *Epist. ad B. Paulum Apost.*

Plusieurs Pères remarquent après S. Epiphane (*Hæres.* 79) que Jésus-Christ appela en quelques circonstances solennelles sa Mère simplement *femme*, *mulier*, pour éviter à ses disciples le danger de tomber dans l'idolatrie ou dans l'hérésie en regardant Marie comme un être d'une essence supérieure et même divine : « Revera sanctum erat corpus Mariæ, non tamen Deus. Revera Virgo erat, et honorata, non tamen ad adorationem nobis data. Propterea Evangelium munit nos dicens, quod Dominus dixerit : Quid mihi et tibi est mulier ? quo non putarent aliqui magis eximiam ejus sanctam Virginem, mulierem eam appellavit.

propres mains ; Dieu est né de l'homme, et la créature a été faite la Mère de son Créateur. A la vue de cet admirable ouvrage, de cet abrégé le plus parfait des œuvres divines, le Docteur angélique s'écrie[1] : « Marie, comme Mère de Dieu, emprunte au « bien infini, qui est Dieu, comme une dignité pareillement « infinie ; sous ce rapport, il ne peut rien y avoir de meilleur « qu'elle, car rien ne l'emporte en bonté sur Dieu. »

S. Bonaventure dit de même :

« Dieu pourrait faire un monde plus grand, mais il ne « pourrait pas faire une mère plus grande que la divine « Vierge »[2]. Il faut observer cependant que Dieu pourrait faire une vierge plus grande, à ne considérer que les dons de la nature et de la grâce : la puissance infinie ne s'épuise jamais. Mais il ne peut faire une mère plus grande, car il faudrait que cette mère eût un fils plus grand que le Fils de Marie, la noblesse de la mère dérivant de la noblesse du fils. On ne peut pas supposer, et il ne peut pas exister un fils plus grand que le Fils de Marie, car il est Dieu, et qu'imaginerait-on de plus grand que Dieu ?

Il est superflu de nous étendre sur les avantages que la maternité de Marie procure à cette auguste Vierge et à tous les enfants d'Adam. Les grâces sans mesure qui lui ont été données et la gloire qui l'environne dans le royaume céleste ont pour cause première cette divine maternité, et c'est aussi par elle et à cause d'elle que Dieu comble les hommes de dons si précieux, malgré leur indignité. Mais il est une question qui s'impose ici : Pourquoi, puisque la bienheureuse Vierge Marie est si grande et si glorieuse, les Evangélistes semblent-ils avares de toute parole à sa louange ? Eux que la lumière de l'Esprit saint éclairait, ne comprenaient-ils pas, ou voulaient-ils dissimuler les grandeurs de Marie ?

Les Evangélistes donnent à Marie le titre magnifique de Mère de Dieu. Ce titre est l'abrégé de toutes les gloires de la Vierge, et, lorsque le saint Évangile l'a proclamé, que peut-il ajouter ? S. Matthieu, dans la généalogie du Christ, après avoir énuméré les ancêtres du Messie, patriarches, rois et princes, arrive à Marie et lui donne cette unique louange : *Marie, de qui est né Jésus appelé le Christ.* Il ne dit rien de plus : on ne peut donc en dire davantage. L'histoire sacrée énumère avec complaisance, et en détail, les éloges et les vertus des saints hommes et des

[1] B. V. Maria ex hoc quod est Mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam ex bono infinito, quod est Deus ; et ex hac parte non potest aliquid fieri melius ea, sicut non potest aliquid melius esse Deo. S. Thom., I p., quæst. xxv, art. 6, ad 4.

[2] Virgo est Mater, qua majorem Deus facere non posset. Majorem mundum facere posset Deus. S. Bonav., in Opusc. *Virg.*, cap. viii.

saintes femmes. Les qualités admirables, les actes héroïques, la douceur, la piété de Moïse, sont consignés tout au long par l'Esprit saint dans l'Exode, le Lévitique et le Deutéronome. La naissance, la vie, la piété de Josias, sa sollicitude pour le culte du vrai Dieu ; la probité des deux Tobie, la constance de leur foi au milieu des infidèles; la patience de Job, le courage et les vertus de Judith, tout cela et mille autres éloges des saints sont consignés dans la Sainte Écriture. Mais les gloires de Marie ne sont décrites dans aucun ouvrage séparé. Il n'en est question que par occasion et en passant. Ainsi il est parlé de sa virginité à propos de l'enfantement, à l'occasion du trouble de Joseph qui la vit enceinte sans pouvoir s'expliquer la cause de cet état. Sa profonde humilité paraît dans la visite de l'Ange qui lui annonce son élection à la Maternité divine : elle lui répond : *Voici la servante du Seigneur*. Sa foi et sa charité pour Dieu et le prochain brillent dans sa visite à Elisabeth; sa bienveillante sollicitude, aux noces de Cana, quand les époux manquèrent de vin ; son zèle et sa religieuse observation de la loi divine, dans la purification; sa constance et sa grandeur d'âme, au pied de la croix; l'Evangile dit en effet : *La mère de Jésus se tenait debout au pied de la croix.*

Pourquoi l'Évangile parle-t-il ainsi sommairement, et comme par occasion, de la Vierge Marie, dont la vie et la dignité l'emportent cependant sur celles de tous les autres saints ? Pourquoi ne consigne-t-il pas par écrit sa conception et sa naissance, son enfance, ses qualités, ses vertus, ses rapports avec son Fils et ceux qu'elle eut avec les apôtres après l'Ascension du Sauveur? Elles étaient grandes ces choses, et dignes de passer à la postérité. Les fidèles les auraient lues avec amour, et les peuples les auraient apprises avec empressement. Cependant l'Évangile garde le silence et nous dit en deux mots : *Marie de qui est né Jésus qu'on appelle le Christ.*

Ce récit de l'Evangile, dans sa brièveté, en dit beaucoup. Il était impossible de célébrer la vertu de la Vierge avec plus de plénitude et de perfection qu'en l'appelant Mère de Dieu : *Marie de qui Jésus est né.* Sous ce titre toutes les perfections sont comprises. En déclarant Marie Mère de Dieu, l'écrivain sacré exprime une si grande dignité qu'on ne peut rien supposer de plus grand.

Marie de qui est né Jésus. Quel est ce Jésus? Le Fils de Dieu, vrai Dieu lui-même, la splendeur du Père, la figure de sa substance, l'éclat de la lumière éternelle, l'ornement et la gloire du monde, la beauté de l'univers que les anges contemplent avec délices, que la terre entière s'efforce d'imiter. Il n'est pas besoin d'une longue histoire pour exalter la Vierge. Il suffit de dire : *Marie de qui est né Jésus.* Au témoignage de S. Anselme, « dire

« de Marie qu'elle est Mère de Dieu, cela surpasse tout ce que « l'on peut dire au-dessous de Dieu[1]. » C'est le plus beau titre de gloire que puisse posséder une créature, au ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité.

§ II. — *Marie Mère du Christ*[2].

Il ne suffirait pas à la sainte Eglise et à la piété des fidèles que l'auguste Vierge Marie fût proclamée Mère de Dieu. Ce titre

[1] De Virgine dicere quod Mater Dei est, superat omne quod sub Deo dici potest. S. Anselm., lib. *de Forma et Moribus.*

[2] Mater Domini nostri Jesu Christi. S. Simon Apostolus, in Serm. *de Transitu B. V.*, apud Amadæum, rapt, 8.

Mater Christi ex conjugio procreata, et sine viro concipiens. S. Lucas Evang., in Serm. *de Transitu B. V.* apud, Amadæum, rapt 8.

Mater alma Christi Filii Dei vivi, D. Ephrem, en serm. *de Laud. B. M. V.*

Mater Christi veneranda. D. Greg. Nazianz., in Tragœdia *de Christo patiente.*

Mater Domini Christi. D. Hieronym., in serm. *de Assumpt. B. M. V.*

Mater Domini, quæ Deum nobis genuit et hominem, neque hominem sine Deo, neque sine homine Deum, sed Deum et hominem, unum et verum Jesum Christum. Idem, *ibid.*

Mater Christi corporaliter. D. Augustinus, in libro *de Sancta Virginitate.*

Mater Christi spiritu et corpore. Idem, *ibid.*

Mater Christi spiritualiter faciendo voluntatem Dei. Idem, *ibid.*

Mater Christi simplex, humilis et immaculata, nullo germine extrinsecus cohærente, et ad Dei imaginem fœcunda unione. D. Electherius, Serm. *de Natal. Dom.*

Mater Domini nostri Jesu Christi, non quia Deitas naturaque Verbi in ipsa exordium acceperit, sed quod anima rationali ex ejus impolluta alvo, illud sacratissimum Christi corpus animatum natum sit, cui Dei verbum adunatum substantialiter scimus esse natum carnaliter. Idem, Serm. *de Incarnat. Domini.*

Mater visbilis ex qua Christus absque matre ante sæcula natus de invisibili Patre natus est secundo sine carnali Patre. Idem, in serm *de Natali Domini.*

Mater Christi ad quam qui accedit, pudore non afficitur. Eutychianus, in *Vita S. Theophili.*

Mater vere et proprie Salvatoris nostri Jesu Christi. Idem, *ibid.*

Mater Christi Dei in exitu nostro nobis assistens, nobisque salutem concedens. S. Joannes Damasc., in *Paracl. Beatæ Virg.*

Mater Christi juxta carnem quæ ex Davidis genere promanavit partu, qui nullis verbis exprimi potest edita. Idem, Orat. 2 *de Nativ. B. Virg.*

Mater Virgo per quam divinis e finibus Artifex veniens Christus, Deo Patri adductus est infans. Cosmas Hierosol., in *Theogon.*, hymn. 13.

Mater Agnitionis, id est Christi, qui dicitur agnitio emphatice, quia solus novit omnia, quia solus dat gratiam veræ agnitionis. Richard. a S. Laur., lib. VI *de Laud. Virg.*

Mater gratiæ, id est, humanitatis Christi, quæ appellatur gratia, *ad Hebr.* II : *Gratia Dei*, id est Filius humanatus pro omnibus, *gustavit mortem* ; et dicitur Christus, *gratia*, vel quia gratis dat, vel quia datus est nobis a Patre. Idem, lib. VI. *de Laud. Virg.*

Mater misericordiæ, id est Christi qui antonomastice dicitur misericordia : unde Psal. CXLVII : *Misericordia mea et refugium meum.* Idem, *ibid.*

incomparable aurait pu nous laisser jusqu'à un certain point indifférents, ou du moins une produire qu'une admiration stérile. Il fallait montrer comment la gloire de Marie rejaillissait jusqu'à nous, comment sa maternité divine était pour nous la source de tous les honneurs et de toutes les félicités. Aussi les chrétiens de tous les siècles ont-ils ajouté au titre de Mère de Dieu, décerné à Marie, d'autres titres non moins glorieux et qui expliquent le premier. Ils ont proclamé Marie Mère du Christ, Mère du Sauveur, Mère du Rédempteur, affirmant ainsi chaque fois, avec une énergie nouvelle, qu'elle est véritablement Mère de Dieu et que ce Dieu dont elle est la Mère, est celui à qui nous devons toutes choses, notre création, notre rédemption, notre consécration à Dieu, notre salut enfin.

Le Fils de Dieu fait homme est appelé Christ, et Marie est sa Mère : *Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.*

Dans le langage des Saintes Écritures, le mot Christ signifie *sacré*, *consacré* avec l'huile sainte, et l'on désignait généralement sous ce nom, dans l'ancienne loi, tous ceux qui avaient été consacrés par une semblable onction, tels que les rois, les prophètes, les prêtres. Moïse versa, par l'ordre de Dieu, l'huile sainte sur la tête d'Aaron et de ses fils, le prophète Samuel consacra Saül et après lui David, rois d'Israël, par une onction semblable. Mais c'est à Jésus que ce titre appartient tout particulièrement, parce que, sans avoir été oint d'une huile matérielle, il réunit dans sa personne, d'une manière suréminente, les qualités de roi, de prophète et de prêtre. Les onctions extérieures qu'avaient reçues David et les rois, Élisée et les prophètes, Aaron et les pontifes, n'étaient qu'une faible figure de l'onction sainte et mystique réservée au Fils de Dieu. « O Christ ! s'écrie Bossuet

Mater vitæ, id est Christi qua vivunt universi, quam dum ex se genuit, omnes, qui ex ea victuri sunt, quodammodo regeneravit. Idem, *ibid.*

Mater Agni Jesu Christi regis magni. D. Bonaventura, in *Psalterio minori B. V.*

Mater carnalis Christi, quem genuit de veritate suæ substantiæ. Jacobus de Voragine, Serm. *4 de Nativ. B. Virg.*

Mater Christi studiosa, quia ipsum studiose et sollicite educavit, et omnia opera misericordiæ in eum sollicite exercuit. Idem, *ibid.*

Mater Christi tota, quia totam substantiam ministravit, ita quod nullus pater aliquid ibi dedit. Idem, *ibid.*

Mater Christi per conceptionem, et fidelium per doctrimam, et exemplarem instructionem : fuerunt autem in Virgine duo exemplaria bene vivendi, castitas et humilitas, quas nobis in exemplum proposuit, quibus quasi quibusdam uberibus, fidelem populum, tanquam Mater Filium lactavit. Alanus de Insulis, *in cap.* 1 *Cant.*

Mater Christi virtutibus et natura, imo nec solum concipiendo, et pariendo, sed multo magis bene vivendo de virtute in virtutem infatigabiliter proficiendo, ac æstuantis amoris desiderio ad eum assidue vociferando : *Indica mihi, dilecte, quem diligit anima mea.* Dionysius Faber, *Tract. 1 de Concep. Bt. Virg.*

« (*Élévations, 13e sem.*), vous êtes connu de tout temps « sous ce beau nom. Le Psalmiste vous a vu sous ce nom, lors- « qu'il a chanté : *Votre trône, ô Dieu, est éternel, et votre Dieu « vous a oint d'une huile ravissante* (Ps. XLIX). C'est vous que « Salomon a célébré dans son divin cantique : *Votre nom est « une huile, un baume répandu* (CANT., I, 2). Quand l'ange « Gabriel a annoncé le temps précis de votre venue, il s'en est « expliqué en disant : *Que le saint des saints serait oint, et que « l'Oint*, ou le Christ *serait immolé* (DAN., IX, 21, 25, 26). Et « vous-même qu'avez-vous prêché dans la synagogue, lorsque « vous expliquâtes votre mission? Qu'avez-vous, dis-je, prêché « que ce beau texte d'Isaïe : *L'Esprit du Seigneur m'a envoyé, et « c'est pour cela qu'il m'a oint* (ISA., LXI, 1 ; LUC., 10, 18)?

« Vous avez paru vouloir expliquer par ce texte d'Isaïe, que « vous êtes oint par le Saint-Esprit; et n'est-ce pas aussi ce qu'a « enseigné votre apôtre S. Pierre au saint centurion Cornélius, « lorsqu'il lui prêcha Jésus de Nazareth : et comment Dieu « l'avait oint du Saint-Esprit et de puissance pour opérer des « prodiges et remplir toute la Judée de ses bienfaits? »

Bossuet dit encore : « Jésus donc est oint par le Saint-Esprit, « comme l'ayant en lui par sa divinité, comme ayant reçu du « Père qui est en lui, la vertu de le produire; comme le donnant « en propre à l'homme qu'il s'est uni en unité de personne. C'est « ce qui a fait dire aux saints qu'il a été oint de la divinité ; et « c'était ce que voyait ce prophète, lorsqu'en disant qu'*il a été « oint par son Dieu* (Ps. XLIV, 8), en même temps lui-même il « l'appelle Dieu. »

Dans son livre *Contre Praxéas* (ch. XXVIII), Tertullien dit que ce nom de Christ n'est pas un nom propre, mais bien un nom appellatif, suivant le témoignage de l'évangéliste S. Matthieu I, 16 . C'est ainsi que chez les Juifs il était aussi nommé le *Messie*.

Ce nom, d'après Eusèbe (*Démonst.*, l. IV, ch. XV), exprime l'idée de l'onction de l'huile de la divinité sur l'humanité, ou, selon d'autres, de l'huile de la grâce créée, ou, selon S. Basile, de l'huile du Saint-Esprit, par une descente extérieure. S. Éloi (hom. 8) explique que ce nom signifie que Jésus a été oint par la prédestination, pour que le Fils de Dieu devînt homme. D'autres veulent que ce nom signifie qu'il a été oint sur la croix de son propre sang. Ces diverses interprétations ne s'excluent pas mutuellement et rien n'empêche de les admettre en même temps.

Néanmoins on dit généralement que cette onction a été faite lorsque le Fils de Dieu prit la nature humaine. L'onction de l'huile invisible eut en effet lieu au moment où la nature humaine fut unie au Verbe divin, dans le sein virginal, et devint avec lui

une même personne. Le nom de Christ est dérivé de cette onction et lui convient, comme roi, prêtre et prophète tout ensemble; car les rois, les prêtres et les prophètes recevaient ordinairement l'onction.

Or, l'huile dont il est dit que le Christ a reçu l'onction, c'est la divinité. L'huile, en effet, augmente la lumière, soulage dans la fatigue, calme la souffrance, donne aux membres la flexibilité, la force et la beauté : toutes choses qui conviennent parfaitement à la divinité, source inépuisable et infinie de tout bien et de toute beauté.

Comme l'incarnation, cette onction du Christ est attribuée au Saint-Esprit. L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a conféré son onction » : *Spiritus Domini super me eo quod unxerit Dominus me*, dit le prophète Isaïe (LXI, 1). L'incarnation du Christ ayant été faite par amour, est à bon droit attribuée au Saint-Esprit, appelé *amour du Père et du Fils.*

Selon la remarque de Tertullien (*Martyrs*, liv. V), le Fils de Dieu fait homme est appelé Christ, non seulement parce qu'il a reçu l'onction mystérieuse qui lui est propre, mais parce qu'il nous a communiqué quelque chose de cette onction. Il nous a consacrés et fortifiés par l'onction de sa grâce, par le baptême, la confirmation, l'extrême-onction et les autres sacrements, pour que nous puissions lutter avec avantage contre le monde, la chair et le démon. Nous aussi nous sommes des christs ; mais il est le Christ par excellence, et toute notre gloire est de participer en quelque chose à sa sublime dignité de prêtre, de prophète et de roi.

La bienheureuse Vierge Marie est la Mère du Christ, et elle peut revendiquer à double titre cette dignité. Elle est sa Mère parce qu'elle l'a engendré : *Marie de qui est né Jésus qui est appelé le Christ*, dit le saint Evangile. Elle est sa Mère encore, parce qu'elle a observé en toutes choses sa très sainte et très adorable volonté ; car, *quiconque*, dit Jésus (S. Matth., XII, 50), *aura fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.* La première maternité s'appelle la maternité de la chair ; la seconde, la maternité de l'esprit. Celle-là n'appartient qu'à Marie et nul être quel qu'il soit n'en partagera jamais avec elle la sublime grandeur. Celle-ci lui est commune avec toutes les âmes fidèles, mais elle la possède à un degré incomparable et dont aucun être créé ne saurait approcher. L'une et l'autre maternité l'unissent à Dieu par les liens les plus intimes ; elles se complètent en Marie et sont inséparables : la maternité spirituelle a pour but de préparer la maternité selon la chair, qui fait entrer Marie dans la famille de Dieu, et la maternité selon la chair serait peu avantageuse par elle-même, si elle n'était unie à la maternité selon l'esprit. C'est en

ce sens que S. Augustin a pu dire[1] : « Marie fut plus heureuse « en concevant son Fils par l'esprit que dans son sein ; elle l'a « porté plus heureusement dans son cœur que dans sa chair. »

Il dit encore ailleurs[2] : « Le nom de Mère n'est qu'un nom ter- « restre, même chez la Vierge, en comparaison de la céleste « parenté que contractent ceux qui font la volonté de Dieu. »

La malice des hérétiques s'est attaquée de tout temps au glorieux titre de Mère du Christ que l'Eglise, interprète fidèle de la Sainte Ecriture, reconnaît à Marie. Dès le premier siècle, Cérinthe, séparant le Christ de Jésus, faisait la très sainte Vierge mère de Jésus, mais non pas du Christ. Cerdon qui a dit que le Christ n'avait pas une chair véritable ; les Manichéens qui ont soutenu que sa chair n'était qu'une pure apparence ; Apelle qui la représentait comme formée des seuls éléments ; Valentin, selon qui la chair de Jésus-Christ serait descendue du ciel et n'aurait fait que passer par le sein de Marie, sans y avoir puisé rien de sa substance ; les Anabaptistes et plusieurs sectes de Luthériens qui ont renouvelé ces anciennes erreurs, furent autant d'ennemis de la maternité de Marie. Ils lui ravissaient sa glorieuse dignité de Mère du Christ.

Cependant, s'ils ne voulaient pas écouter docilement l'enseignement de la sainte Eglise et des Pères, les preuves tirées de l'Ecriture ne leur faisaient pas défaut. David, parlant à Dieu dans la personne du Christ (Ps. XXI, 10), ne lui dit-il pas : « Vous êtes mon Dieu, dès le sein de ma mère » : *De ventre matris meæ, Deus meus es tu ?* Il nomme Marie sa Mère ; et cette interprétation n'est pas arbitraire, car c'est l'opinion commune des docteurs et le sens admis par l'Eglise qu'il faut entendre tout ce psaume, non pas de David, mais du Christ. S. Thomas et Lyranus rapportent que Théodore de Mopsueste fut condamné dans le concile de Tolède, parce qu'il appliquait ce psaume directement à David. Comment Marie ne serait-elle pas véritablement la Mère de celui qu'elle a porté dans son sein et qui lui donne le nom de Mère par la bouche du roi-prophète ?

Isaïe VII, 14 dit à son tour : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium :* « Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils. » Elle concevra donc, le Fils qui naîtra d'elle sera formé de sa substance, et rien ne manquera à cette Vierge bienheureuse pour avoir droit au titre de Mère. Le Fils qu'elle enfantera sera réellement son Fils.

L'Evangéliste S. Matthieu nous dit que *de Maria est né Jésus*

[1] Beatior fuit Maria concipiendo mente quam ventre. S. Augst., lib. *de Sanct. Virg.*, cap. III.

[2] Maternum nomen etiam in Virgine esse terrenum in comparatione cœlestis propinquitatis, quam illi contrahunt qui voluntatem Dei faciunt. Idem, *Epist.* 38.

qui est appelé le Christ. L'Ange dit à Marie : *Voilà que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez un Fils*. Il dit encore : *Le Saint qui naîtra de vous*, etc. Il ne dit pas *en vous*, mais *de vous*, pour montrer que le Verbe n'a pas pris un corps fantastique et imaginaire, mais un corps vrai, un corps de chair et substantiel, emprunté au sang très pur et très immaculé de la bienheureuse Vierge. Nous ne citerons pas les autres textes qui proclament la maternité de Marie. Il nous suffit d'avoir vu par ceux que nous avons rapportés, que la sainte Ecriture ne pouvait pas exprimer avec plus de force et de clarté cette vérité que Marie est réellement la Mère de Jésus-Christ.

Mais nous pouvons aller plus loin et dire, à la suite des plus illustres théologiens, que Marie est la Mère du Christ d'une manière plus complète et plus parfaite que les autres Mères ne le sont de leurs enfants. En effet, elle n'a pas partagé avec un père l'avantage de procurer à son divin Enfant la substance dont il fut formé. Il est d'elle et d'elle uniquement. Aussi S. Anselme, dans son Livre *de l'Excellence de la Vierge* (ch. III), s'exprime-t-il ainsi : « Cette très heureuse Mère doit à son Fils l'amour « que les pères et les mères doivent à leurs enfants ; et l'amour « que tout fils doit à son père et à sa mère, celui qui est vrai- « ment fils d'une Vierge le doit à sa mère toute seule[1]. »

C'est donc véritablement la Mère de Dieu et c'est la Mère de l'Homme-Dieu, du Christ par excellence, que les anges et les saints glorifient dans le ciel. O Marie, du sein de vos grandeurs et de votre gloire infinie, n'oubliez pas vos humbles enfants exilés encore dans cette vallée de larmes, et daignez les bénir.

§ III. — *Marie Mère du Créateur.*

Marie est la Mère de Dieu; elle est la Mère du souverain Prêtre et du souverain Roi Jésus-Christ, mais il est encore un autre titre de gloire qui fait l'admiration et provoque la reconnaissance de tous les êtres au ciel et sur la terre : elle est la Mère du Créateur. Ce titre est une conséquence nécessaire des deux autres, cependant il était bon de le donner à Marie pour faire ressortir davantage encore sa grandeur, et pour réprimer l'audace des hérétiques. Les uns en effet, comme les Ariens, prétendaient que Jésus-Christ, Fils de Dieu, n'est pas le Créateur, mais une pure créature, quoique la plus excellente de toutes. D'autres, les Ebionites, que Jésus-Christ n'a pas existé avant Marie. D'autres enfin, comme les Collyridiens, faisaient de

[1] Amorem quem pater et mater filiis debent, Filio debet hæc felicissima Mater. Amorem etiam quem debet quilibet filius simul suo patri et matri; ille Filius vere Virginis debet soli Matri. S. Anselm, lib. *de Excell., Virg.*, c. III.

Marie une déesse. En la proclamant Mère du Créateur, la sainte Église réduit à néant toutes ces hérésies. Elle rend hommage à la divinité de Jésus Fils de Marie, et elle reconnaît que la Mère de Dieu est la créature de son propre Fils. C'est bien d'elle qu'il est écrit au Psaume LXXXVI : *Le Très-Haut lui-même l'a fondée*, et c'est elle qui dit au livre de l'*Ecclésiastique* (ECCLI., XX, 12) : *Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle.*

Il est vrai de dire que Marie n'a pas été Mère de Dieu considéré comme Dieu, mais Mère du Fils de Dieu considéré comme homme, et par conséquent comme créature. Mais il ne faut pas oublier qu'en Jésus-Christ, Fils de Marie, la nature divine incréée et la nature humaine créée ne sont qu'une seule et unique personne, et que la très sainte Vierge, en engendrant l'humanité, est devenue mère de la personne tout entière qui est indivisible. Elle est par conséquent Mère du Verbe incarné, de celui par qui tout a été fait : *Omnia per ipsum facta sunt : et sine ipso factum est nihil quod factum est* (JOAN., I, 3). C'est en ce sens que l'Écriture appelle souvent Jésus-Christ *Créateur*. S. Paul, s'adressant à Jésus-Christ, lui dit HÉBR., I, 10) : *C'est vous, Seigneur, qui avez fondé la terre au commencement.* L'Église, de son côté, appelle souvent Marie Mère de son Créateur. Dans le temps consacré à honorer l'enfance de Jésus, elle répète plusieurs fois chaque jour ces paroles de l'Antienne *Alma Redemptoris :* « Vous « avez mis au monde, à la grande admiration de la nature, celui « qui vous a créée » : *Tu quæ genuisti natura mirante tuum sanctum Genitorem*, et dans l'hymne des Laudes de l'office des fêtes de la très sainte Vierge, elle dit encore : « Celui-là même qui vous a créée, vous le nourrissez petit enfant, de votre lait » : *Qui te creavit, parvulum lactente nutris ubere.*

Et c'est là ce qui ravit surtout les saints Pères en Marie : qu'elle soit la créatrice de son créateur, la mère de son père, la nourrice de son nourricier ; qu'elle contienne celui qui contient tout, qu'elle gouverne celui qui gouverne tout. Écoutons S. Pierre Damien : « Cet étonnant sujet nous réduit « à l'impuissance d'en parler. Quelle langue pourra l'expri- « mer ? Quelle raison ne s'arrêtera frappée de stupeur à la « seule pensée que le Créateur naisse d'une créature, que l'ar- « tisan vienne de son œuvre, que dans le sein d'une jeune Vierge « soit conçu Celui que ne peut contenir ce vaste univers « tout entier[1] ? — O Virginité merveilleuse, s'écrie encore « le même saint, qui a conçu l'Immense, a enfanté l'Éternel,

[1] Tollit facultatem sermonis materia singularis. Quæ enim lingua explicare sufficiat, vel quæ ratio humana non obstupescat, cum cogitare cœperit, quia Creator oritur ex creatura, factor fit ex factura, quod in virginea puellæ vulva concipitur, qui vastissima totius mundi machina non tenetur. S. P. DAMIAN., Serm. 2 *de Nat. Virg.*

« a engendré Celui qui est engendré avant tous les siècles[1] ! ».

Origène, dans sa 1re homélie *sur S. Matthieu*, contemplant ce mystère en Marie, s'écrie, ravi d'admiration[2] : « O mystère su-
« blime, ineffable ! la même Vierge est à la fois la Mère du Sei-
« gneur et sa servante, elle est l'ouvrage de Celui qu'elle a mis
« au jour. » Eusèbe Emissène, illustre entre tous les écrivains des premiers siècles, exalte ce prodige en ces termes[3] : « Le
« Créateur procède de sa créature, une femme donne l'être
« à l'auteur de son être ! Où doit commencer, où doit finir l'ad-
« miration ? »

S. Pierre Chrysologue, dans une pieuse contemplation sur ce prodige sans exemple, s'adresse ainsi à la Mère de Dieu[4] : « O Vierge, votre Créateur est conçu par vous, votre origine
« vient de vous-même, votre tige est dans votre rejeton, votre
« Dieu est dans votre chair. » Et S. Augustin s'écrie à son tour[5] : « O femme, sur toutes les femmes bénie, qui avez porté
« dans votre sein votre Époux. »

[1] O mirabiliter fœcunda virginitas quæ novo et inaudito miraculo immensum concepit, æternum genuit, genitum ante sæcula parturivit. Idem, Serm. 3.

[2] O magnum et inenarrabile sacramentum, ipsa eademque Virgo, ipsa et Mater Domini, ipsa et Genitrix, ipsa ejus ancilla, plasmatio ejus ipsa quæ genuit. Origen., Hom. 1 *in Matth.*

[3] Creator oritur ex creatura, et femina auctoris sui auctor efficitur. Quid primum mirere? quidve postremum? Euseb. Emiss.

[4] Virgo, concipitur ex te auctor tuus, tua ex te oritur origo, in tuo germine est genitor tuus, et in tua carne est Deus tuus. Pet. Chrysol., Serm. 144.

[5] O femina super feminas benedicta, quæ virum suo utero circumdedit! S. August., Serm. 9 *de Tempore*.

On peut à ces textes ajouter les citations suivantes :

Genitrix Creatoris, ad cujus votum summa quæque dona fidelibus suis communicat. Philotheus, in *Menæis Græc.*

Mater Creatoris. D. Augustinus, Serm. 14 *de Nativ. Domini.*

Mater Creatoris Angelorum, quam Spiritus Sanctus adimplevit, quam sapientia Patris, id est Filius Dei possedit. S. Ildephonsus, Serm. 3 *de Assumpt.*

Mater Creatoris nostri. Idem, Serm. 4 *de Assumpt. B. M.*

Mater Creatoris et Salvatoris nostri, per cujus sanctitatem peccata nostra purgantur, per cujus integritatem nobis incorruptibilitas donatur, per cujus virginitatem, anima nostra adamatur a Domino suo. S. Anselmus, in oratione *ad B. Virg.*

Mater Creatoris, qua nihil sanctius, dignius, præcellentius. Cæsar Cisterc., in hom. *de Nomine Mariæ.*

Mater Creatoris et Redemptoris. D. Albertus Magnus, *Super Missus est.*

Mater potentissima Creatoris, vere tam in cœlis quam interris potestatem habens. D. Bonaventura, in opusculo *de B. V.*, cap. viii.

Mater ineffabilis Creatoris, quæ Angelorum superat intelligentias, et partu suo illos stupore percellit. Joannes Hondem., in *Mariali.*

Mater et filia sui Creatoris; illum quippe genuit temporaliter, qui a Patre æternaliter genitus, omnia cum Patre operatus est. D. Brigitta, lib. IV *Revelat.*, cap. xi.

Ce mystère d'une créature devenue Mère de son Créateur, comme d'ailleurs tous ceux que la foi nous propose, ne peut être pénétré par notre raison. C'est un mystère unique, et selon la remarque de S. Augustin, si nous pouvions en pénétrer la raison, il ne serait plus un mystère; si nous pouvions en trouver un exemple, il ne serait plus unique. L'union hypostatique de la nature divine et de la nature humaine en la seule et unique personne du Verbe de Dieu incarné explique seule ce mystère : mais quelle intelligence créée pourra jamais comprendre l'union hypostatique elle-même? Il nous suffit de croire et d'adorer.

Mais si nous ne comprenons pas le mystère même de cette divine Maternité, par laquelle une simple créature donne le jour à son Créateur, il nous est permis de rechercher pourquoi le Créateur a voulu devenir le Fils de celle qu'il avait créée, et s'abaisser jusqu'à prendre rang au nombre des créatures. Il faut d'abord observer que N.-S. Jésus-Christ ne peut pas être appelé *créature* d'une manière absolue, et qu'on doit toujours ajouter à ce mot ce correctif ou quelque autre semblable, *quant à la nature humaine*, qui n'est pas un être incréé, comme la personne du Christ, mais créé par Dieu. Encore ne faut-il pas prendre le mot *création* dans le sens strict, car il n'y a de créé, dans ce sens, que les substances, d'après l'enseignement de S. Thomas [1], mais dans le sens ordinaire, pour ce qui est fait, soit par création ou par génération.

Le Fils de Dieu s'est donc fait créature, et il a daigné s'humilier à ce point, 1° pour lui-même; 2° pour nous; 3° pour le complément de l'univers; 4° pour la gloire des saints.

1° *Pour lui-même.* Il est écrit au livre des *Proverbes* (XXI, 4) : *Le Seigneur a tout fait pour lui-même.* Et comme il n'a créé le monde que dans le dessein et le but de mettre en lumière, par ces visibles effets de sa puissance, les attributs invisibles de la divinité : *Car ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible, depuis la création du monde, par la connaissance que ses créatures nous en donnent, même sa puissance éternelle et sa divinité* (Rom., I, 20 : de même il a voulu se faire homme afin que sa

Mater Verbi Creatoris, non ea tantum ratione, quod eum peperit, sed etiam veluti creatricis ejus bonitatis mater; utpote argumentum et causa manifestandæ bonorum effectricis potentiæ. Joannes Gross. Prolog., 1 part. *Viridarii.*

Mater Creatoris sui. S. Thomas de Villanova, Serm. 1 *de Annunt. B. V. M.* Mater generosissima summi Conditoris. Ludov. Blosius, in Endologia 3 *ad B. V.*

[1] Dicendum quod creari est quoddam fieri. Fieri autem ordinatur ad esse rei. Unde illi proprie convenit fieri et creari quibus convenit esse : quod quidem convenit proprie subsistentibus, sive sint simplicia, sicut substantiæ separatæ; sive sint composita, sicut substantiæ materiales. S. Thom., I p., quæst. XLI, art. 4.

bonté, sa sagesse, sa puissance, sa justice, sa miséricorde et ses autres attributs divins nous fussent de plus en plus connus. Les perfections de Dieu resplendissent en vérité dans toutes ses œuvres, mais c'est dans l'œuvre sublime de l'Incarnation qu'elles brillent de l'éclat le plus vif.

Le Fils de Dieu s'est fait homme pour manifester *sa bonté*. Il est de la nature du bien de se communiquer, de se répandre, comme l'enseigne S. Denys. Il est donc de la nature du souverain bien qui est Dieu, de se communiquer souverainement. C'est ce qu'il a fait lorsqu'il s'est revêtu de notre chair. Il est impossible d'imaginer une communication plus parfaite de Dieu à sa créature, que celle en vertu de laquelle le Verbe s'est fait homme. Ainsi raisonne S. Thomas[1]. En effet Dieu n'a pas seulement accordé à l'homme une sorte de ressemblance avec lui, ni un don naturel ou surnaturel quelconque, mais il a uni sa personne divine à la nature de l'homme, de telle sorte que Dieu et l'homme ne soient plus qu'une seule personne divine, incréée, infinie.

Le Fils de Dieu, en se faisant homme, en devenant le Christ, a aussi manifesté *sa sagesse*. C'était une chose difficile de satisfaire à la justice pour une offense infinie. L'homme était débiteur, mais il était hors d'état de payer sa dette : que faire ? La divine Sagesse réunit les deux natures par un lien si étroit que le même sujet, Fils de Dieu et Fils de l'homme à la fois, fut riche en satisfaction d'un côté, et fut en quelque sorte débiteur de l'autre. Ainsi le problème était résolu, la justice de Dieu satisfaite, et l'homme libéré de sa dette infinie. C'est ce qui fait dire au Docteur angélique[2] : « Quoi de plus sage que de réunir, pour le « complément de l'univers, le premier être et le dernier, savoir : « le Verbe de Dieu, qui est le principe de tous les êtres, et la na- « ture humaine qui, dans l'œuvre des six jours, fut la dernière de « toutes les choses créées ? »

Le Verbe s'est uni à l'homme, c'est-à-dire, le premier être au dernier, de manière à former pour ainsi dire un cercle. Dieu commença par un point quand, par son Verbe, il créa tout ; or, il aboutit au même point quand, par l'incarnation, il réunit le

[1] Quidquid pertinet ad rationem boni, conveniens est Deo. Pertinet autem ad rationem boni, ut se aliis communicet, ut patet per Dionysium (*de Div. Nom.*, c. IV). Unde ad rationem summi boni pertinet quod summo modo se creaturæ communicet : quod quidem maxime fit per hoc quod « naturam creatam sic sibi conjungit, ut una persona fiat ex tribus, Verbo, anima et carne », sicut dicit Augustinus (*de Trin.*, lib. XIII, cap. XVII). Unde manifestum est quod conveniens fuit Deum incarnari. S. THOM., I p., quæst. I, art. 1.

[2] Quid sapientius quam quod ad completionem totius universi fieret conjunctio primi et ultimi, hoc est Verbi Dei, quod est omnium principium et humanæ naturæ, quæ in operibus sex dierum fuit ultima omnium creaturarum. S. THOM., Opusc. 60.

même Verbe à l'homme, qui était en quelque sorte le dernier point de la création.

Il manifesta *sa puissance* qui, dans cette œuvre, est plus étonnante et bien plus éclatante que dans l'œuvre de la Création[1]. « C'est la preuve d'une grande puissance », dit S. Basile (sur le Ps. XLIV), « que Dieu puisse subsister dans la nature humaine, « car la création du ciel et de la terre, de la mer, de l'air et « des autres éléments, si l'on peut concevoir quelque chose « au-dessus du monde, ou s'il se trouve quelque chose sous les « profondeurs de la terre, tout cela n'exprime pas la puissance « du Verbe divin au même point que l'économie de son incarnation « et son abaissement jusqu'à notre bassesse et notre infirmité. »

Il manifesta *sa justice*. L'homme s'était laissé vaincre par le démon. Dieu aurait pu l'arracher de force au démon, comme à un despote : mais il ne le voulut pas, et demanda un prix d'une exacte justice pour son rachat. C'était à l'homme de donner satisfaction, mais il ne le pouvait. Dieu le pouvait, mais il ne le devait pas. Qu'advint-il alors? Le Verbe se fit chair, pour avoir un sang qu'il pût offrir en prix de ce rachat, et une divinité qui donnât à ce sang la valeur d'un prix adéquate. Voilà donc la justice divine abondamment et surabondamment satisfaite.

Nous ne dirons rien de la manifestation de *sa miséricorde*. On comprend assez que Dieu lui-même ne pouvait pas se montrer plus miséricordieux qu'en s'abaissant, pour sauver de misérables créatures révoltées contre lui, jusqu'à revêtir notre chair de péché et accepter toutes les humiliations, toutes les souffrances, la mort même, et la mort de la croix.

En second lieu, le Fils de Dieu s'est fait homme, il est devenu le Christ, *pour nous*. Il voulait par ce moyen *nous racheter de la damnation éternelle*, et nous réconcilier avec Dieu. Telle était sa fin principale. Une fois le Verbe divin revêtu de la nature humaine, comment la justice éternelle pourrait-elle se montrer inexorable envers cette nature? Dieu était inflexible dans sa sentence jusqu'à ce qu'enfin son Fils unique, Dieu lui-même égal au Père, consubstantiel avec lui, l'objet de ses éternelles complaisances, prit la nature humaine et, par un lien admirable, se l'associât dans une seule et même personne. Dès lors Dieu le Père, à cause de cette union, commença à user de bienveil-

[1] Maximæ potentiæ demonstrationem habet posse Deum in natura esse humana, nam cœli et terræ constitutio, maris et aeris et maximorum elementorum generatio, et si quid supra mundum intelligitur, et si quid subtus terras usquam reperitur, non hæc usque adeo exprimunt divini Verbi potentiam, quantum dispensatio assumptæ carnis, et ad humilitatem debilitatemque nostram usque suscipiendam condescensio. S. BASIL., *Super Psal.* XLIV.

lancée à l'égard du genre humain qui auparavant lui était odieux, et abdiquant toute colère, il conçut envers lui tant d'amour qu'il adopta pour enfants tous ceux qui portaient la ressemblance de son Fils, et qu'il en fit les héritiers de son royaume.

Il s'est fait homme *pour montrer sa charité envers nous*. « Quelle fut la principale cause de l'Incarnation du Sauveur, « dit S. Augustin, si ce n'est de faire voir son amour pour nous, « afin que s'il nous en coûtait de l'aimer, il ne nous en coûtât « plus de lui rendre amour pour amour ». Dans l'Incarnation il a prodigué toutes les richesses de sa gloire, tous les trésors de sa bonté, de sa charité pour nous que S. Paul appelle *excessive* (Ephés., II, 4).

Il s'est fait homme *pour nous attirer à son amour*. Il avait employé d'abord pour atteindre ce but la crainte et les bienfaits, mais ni les premiers hommes, ni les descendants de Jacob ne répondirent à ses desseins. Il choisit donc un moyen plus efficace, la ressemblance de nature [1]. « Rien n'est si conforme à « la nature, dit S. Ambroise [2], que d'aimer celui qui se revêt « de notre nature. » Donc, afin de nous attirer à son amour, Dieu a voulu nous associer à sa nature.

Il s'est fait homme encore *pour nous adopter pour enfants*. C'est S. Paul qui donne cette raison : *Dieu a envoyé son Fils afin que nous reçussions l'adoption des enfants* (Galat., IV, 4). Ce qui revient à dire que le Fils de Dieu par nature est devenu, par une femme, Fils de l'homme, afin que par lui nous fussions faits enfants adoptifs de Dieu, et en quelque sorte dieux. D'où S. Augustin a dit : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme « devînt Dieu. »

Il s'est fait homme encore pour exciter *notre foi*, *notre espérance*, *notre charité;* il s'est fait homme pour montrer combien est grande la malice du péché et quelle horreur nous devons en concevoir. Il s'est fait homme pour guérir parfaitement l'homme et lui donner un remède qui l'aidât, non seulement à détester les fautes passées, mais à éviter les fautes à venir. Il s'est fait homme pour nous donner l'exemple de toutes les vertus : pour être notre modèle, il était nécessaire qu'il se rendît visible [3]. Il s'est fait homme afin que, par l'Incarnation, nous

[1] Quæ major causa adventus Domini, nisi ut ostenderet dilectionem suam in nobis, ut si amare pigebat, redamare non pigeat. S. August., lib. *de catechizandis Rudibus*, cap. IV.

[2] Nihil tam secundum naturam quam amare naturæ consortem. S. Ambr. Ideo Deus factus est homo ut homo fieret Deus. S. August., Serm. 9 *de Nativ. Dom.*

[3] Homo sequendus non erat qui videri poterat : Deus sequendus erat qui videri non poterat. Ut ergo exhiberetur homini, et qui ab homine videretur, et quem homo sequeretur, Deus factus est homo. S. August., Serm. 52 *de Diversis.*

eussions non seulement Jésus-Christ pour Père à la place d'Adam, mais encore Marie pour mère à la place d'Ève, mère de vie pour une mère de mort, mère prudente pour une mère insensée, mère humble pour une mère orgueilleuse, mère miséricordieuse pour une mère cruelle, mère fidèle pour une mère infidèle, mère obéissante pour une mère désobéissante, mère sainte pour une mère pécheresse, mère qui veillerait sur nous tous, qui procurerait le salut de tous les élus, qui serait la patronne, la gardienne, la protectrice, le secours de tous les fidèles. En effet, du moment où Dieu voulut que tout nous vînt par Marie, il devint nécessaire qu'il la créât et qu'il nous la donnât pour avocate et pour mère.

On peut dire encore que le Fils de Dieu s'est fait homme pour *la perfection et le complétement de tout l'univers.*

Le Verbe, par son humanité, a élevé à lui tous les hommes, et par eux, tout l'univers dont l'homme est le nœud et le lien, et ainsi il a ennobli, perfectionné et complété l'univers. Ce qui a fait dire à Cajetan[1] : « L'*Incarnation* est l'élévation de tout « l'univers à la personnalité divine. » Son sentiment est confirmé par S. Paul qui assure (Ephés., I, 10) que *tout a été restauré en Jésus-Christ, ce qui est au Ciel et ce qui est sur la terre*, puisque, en effet, toutes les créatures, leurs espèces et leurs degrés sont contenus en l'homme comme dans un abrégé. C'est pour cela que l'Écriture, par le mot *univers*, désigne l'homme : *Allez dans l'univers entier prêcher l'Évangile à toute créature* (Marc., XVI, 15), c'est-à-dire à l'homme, selon l'explication des Pères.

Enfin le Dieu Créateur s'est fait homme *pour la gloire des Saints*. La glorieuse humanité de Jésus-Christ est maintenant dans le Ciel comme une lumière qui illumine et réjouit merveilleusement les yeux corporels des bienheureux. En le regardant, les yeux des Saints en reçoivent une certaine gloire accidentelle et une joie immense. De là S. Jean, décrivant cette céleste Jérusalem, dit : *Sa lumière c'est l'Agneau* (XXI, 23); c'est-à-dire, Jésus-Christ considéré comme homme ; car, en tant que Dieu, il est le soleil de cette cité, de même que les autres personnes divines. Or cette lumière si brillante qui manquerait aux Saints si le Créateur ne s'était pas fait homme, est sortie de Marie : *Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens :* « C'est moi qui ai fait naître dans le Ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais. » (Eccli., XXIV, 6). Elle est la Mère du grand Prophète, la Mère du Souverain Prêtre, la Mère du Roi des Rois, la Mère de

Nisi esset verus Deus, non afferret remedium ; nisi verus esset homo, non præberet exemplum. S. Leo, *de Nativ. Dom.*

[1] Incarnatio est elevatio totius universi in divinam personam. Cajetan, III p., q. I, art. I.

Jésus qui est appelé le Christ : *Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus :* elle est la Mère du Créateur!

§ IV. — *Marie Mère du Sauveur*[1].

Le saint Évangile (Matth., I, 16) nous apprend que *de Marie est né Jésus qui est appelé le Christ*. Jésus est Dieu, Jésus est le Christ selon ce texte de S. Matthieu, Jésus est le créateur puisqu'il est le Verbe incarné et que par la Verbe de Dieu toutes choses ont été créées, mais Jésus est surtout *Jésus*, c'est-à-dire *sauveur*, selon que l'ange Gabriel le déclara lui-même à Joseph de la part de Dieu (Matth. I, 20, 21) : *Joseph fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie, votre épouse, car ce qui a été engendré en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils auquel vous donnerez le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera le peuple de ses péchés.* Marie est donc la Mère du Sauveur et ce nouveau titre ajoute encore à sa gloire une splendeur nouvelle qui ravit les élus. N'est-ce pas au Sauveur, et par conséquent à sa Mère, qu'ils doivent le bonheur du Ciel ?

Ce qui rehausse la gloire de Marie comme Mère du Sauveur, c'est que son divin Fils est véritablement *sauveur*, dans le sens le plus complet que l'on puisse donner à ce mot. Il est le sauveur unique : *Il n'y a pas de salut en aucun autre*, dit le prince des Apôtres (Act., IV, 12) ; *car nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.* Il n'est pas seulement le ministre, mais la source, la cause première, le principal auteur de notre salut. Il ne nous a pas apporté le salut et donné la vie éternelle par la seule puissance de Dieu, en qualité de son ministre et de son ambassadeur, comme les Ariens et les Sociniens l'entendaient, mais bien par sa vertu et sa puissance propres.

En effet, S. Jean (I, 4) dit de lui : *In ipso vita erat :* « La vie était en lui. » On ne pourrait pas dire que la vie était en Jésus-Christ, s'il n'était lui-même la cause principale de la vie et du salut, et s'il ne pouvait nous les donner par sa vertu propre.

[1] Mater Domini Salvatoris, donum possidens perpetuæ virginitatis. S. Ildephonsus, Serm. 2 *de Assompt. B. V. M.*

Mater Salvatoris, quæ virgo fuit ante partum, virgo in partu, virgo post partum. Ratramnus Corbeiensis, in opusc. *de Partu, B. Virg.*, cap. XI.

Mater Salvatoris nostri, per cujus sanctitatem peccata nostra purgantur, per cujus integritatem nobis incorruptibilitas donatur, per cujus virginitatem anima nostra adamatur a Domino suo. S. Anselmus, in *Hymno B. Dei Genitricis.*

Mater Salvatoris nostri. Gofridus Abbas, Serm. 4 *in Nativ. Domini.*

Mater Sacratissima Salvatoris. Matth. Cantacuzenus, *in cap.* V *Cantic.*

Mater Salvatoris sui. D. Bernardinus, Serm. 7 *de Verb. B. V.*

Mater Salvatoris per naturam et salvandorum omnium per gratiam. Joannes Picus, lib. III *in Cantic.*, cap. IX.

Mais l'Écriture ne dit pas seulement que la vie est en lui, elle affirme qu'il est lui-même la vie : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (Joan., xiv, 6), dit Notre-Seigneur. Il n'est donc pas seulement la voie conduisant à la vie, ni la vérité qui la fait connaître ; mais la vie elle-même, c'est-à-dire son origine et sa source. C'est ainsi que l'appelle S. Paul (Coloss., iii, 4) : *Quand Jesus-Christ, notre vie, aura paru :* c'est-à-dire l'auteur de notre vie, comme l'explique S. Thomas. S. Jean (1re Ep., i, 2) donne le même nom à Jésus-Christ : *Nous vous annonçons la vie éternelle qui est dans le Père, et qui nous est apparue.* Et plus bas : *Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils. — Celui qui a le Fils a la vie.* Si Jésus-Christ est la vie, la vie éternelle, sans doute c'est qu'il est la vie par essence, et par conséquent la cause principale de la vie et du salut.

En outre, l'Écriture dit absolument que Jésus-Christ donne la vie : *Moi*, dit Jésus-Christ, *je donne* (à mes brebis) *la vie éternelle*. Il donne donc la vie, non comme un ministre, mais comme le seigneur, la source, l'auteur, la cause première de la vie éternelle, possédant la vie en lui-même. *De même*, dit-il encore, *que le Père a la vie en lui-même, de même il a donné à son Fils d'avoir la vie en lui-même* (Joan., v, 26). Jésus-Christ a donc la vie en lui-même, et par conséquent il est la source première et le principal auteur du salut et de la vie éternelle.

Il est vrai que Jésus a été envoyé par son Père pour sauver le monde. On lit dans l'Évangile selon S. Jean (iii, 16) : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique.* On lit encore dans la 1re Épître du même apôtre : *Le Père a envoyé son Fils, le Sauveur du monde ;* mais il ne l'a pas envoyé comme ministre. Cette mission n'a pas eu lieu en vertu d'un commandement, comme celle que reçoit un ambassadeur ou un général, ni en vertu d'un conseil, mais en vertu de l'origine par laquelle le Fils procède du Père. Il a été envoyé, suscité pour être le Sauveur du monde, non comme ministre, mais comme Fils, ayant par conséquent, avec son Père, la même nature, la même puissance, la même vertu, la même efficace. Donc il est également avec son Père le principal auteur de notre salut.

Ce sauveur né de Marie n'est pas non plus un sauveur figuratif ou symbolique, comme le furent Joseph que Pharaon appela, en langue égyptienne, *Sauveur du monde ;* ni comme Josué, fils de Nun, vaillant à la guerre, successeur de Moïse parmi les prophètes, selon le texte de l'*Ecclésiastique* (xlvi, 1) ; ni comme Jésus, le grand-prêtre fils de Josédech ; ni comme Jésus, fils de Sidrach, qui écrivit sous l'inspiration de l'Esprit saint, le livre de l'*Ecclésiastique :* il est le véritable Sauveur qui nous donne vraiment le salut et qui nous le donne abondamment. Aussi, dans sa circoncision, fut-il *appelé du nom de Jésus,* qui

veut dire Sauveur. Tous les autres n'étaient que des sauveurs temporaires et particuliers, tandis que le Sauveur enfanté par Marie est le Sauveur universel, et qu'il nous gratifie d'une liberté éternelle.

Le Fils de Marie, Jésus, est tellement notre sauveur, que travailler à notre salut est son œuvre propre, tout comme c'est le propre du feu de brûler, de la lumière d'éclairer. Sa nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé, et d'accomplir son œuvre, c'est-à-dire le salut des hommes, comme l'observe Euthyme : il n'exerce pas d'autre profession, si l'on peut ainsi parler, que celle de sauver. Il est tellement sauveur qu'à la demande d'un simple souvenir que lui adresse le bon larron crucifié à sa droite, il lui promet pour bientôt, et il lui donne une place dans son royaume. Il est tellement sauveur qu'il a travaillé au salut de ses ennemis, même au moment où ils assouvissaient contre lui leur haine diabolique ; il priait pour eux et disait à son Père : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Il est tellement sauveur que non seulement il attire les hommes qui lui sont dociles, mais qu'il force souvent nos volontés rebelles.

Joseph procura aux Égyptiens et à d'autres peuples le salut qui leur était commun avec les animaux ; mais notre Sauveur, le Fils de Marie, nous a donné le salut qui nous est commun avec les bienheureux habitants du Ciel. Josué fit entrer les Hébreux dans la terre promise; Jésus, notre Sauveur, Fils de Marie, nous ouvre le royaume de son Père et nous y fait pénétrer au prix du sang qu'il a versé. Le fils de Josédech éleva et construisit le second temple; le Sauveur Jésus éleva et édifia l'Église dont la gloire surpasse de beaucoup celle de la Synagogue ancienne. Jésus, fils de Sidrach, tira de son cœur de nouveaux trésors de sagesse ; notre Sauveur, le Fils de Marie, a changé l'ancienne loi en la loi nouvelle, la loi de crainte en la loi d'amour.

Le Fils de Marie, dans sa Passion, fut un guerrier vaillant comme Josué ; dans l'institution de l'Eucharistie, il fut un prêtre très saint comme le fils de Josédech; dans la concession du Saint-Esprit et dans la conversion du monde, il fut comme le fils de Sidrach un très sage docteur.

Tel est donc le Sauveur que nous a donné Marie. Il n'a pas été le ministre de notre salut, mais la source, la cause première et le principal auteur de la vie. Il n'est pas un sauveur en figure, mais en réalité. Il n'a pas délivré un peuple en particulier de quelque captivité ou de quelque ruine temporelle, mais il a arraché le genre humain tout entier à la puissance du démon, au péché et à la mort : il nous a donné la vie éternelle.

Quelles actions de grâce ne rendrons-nous pas à la Mère de Dieu! Comment la remercierons-nous de nous avoir donné un

Sauveur, qui a apporté l'allégresse au monde entier ? Les Israélites proclamaient qu'ils devaient à Moïse une reconnaissance éternelle, pour leur avoir montré Dieu voilé sous une nuée : quelle reconnaissance ne devrons-nous pas à Marie qui a enveloppé Dieu, non pas d'une nuée, mais de notre chair, qui nous a amenés non seulement à converser, mais jusqu'à communiquer avec Dieu de la manière la plus intime, jusqu'à nous unir à lui par la sainte communion ?

Elle n'exige de nous aucune autre reconnaissance que de nous voir aimer son Fils notre Sauveur, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ; méditer pieusement sur les bienfaits qu'il nous a accordés ; lui rendre grâce d'un esprit et d'un cœur dociles ; le glorifier, l'honorer et lui rendre hommage. C'est ainsi que celui qui, pour notre salut, est devenu participant de notre mortalité, nous rendra participants de sa divinité.

Arrêtons-nous un peu maintenant à considérer les grandes choses qu'a produites en Marie la dignité de Mère du Sauveur.

Nous avons dit déjà que par la maternité divine, la très sainte Vierge a reçu de Dieu tous les dons célestes, toute la beauté, toute la grâce, toute la perfection, tant du corps que de l'âme. Mais par le seul fait spécial qu'elle a mis le Sauveur au monde, elle est devenue notre corédemptrice, la réparatrice de l'univers, l'auxiliatrice de notre rédemption, et la coopératrice du salut des hommes. S. Augustin dit dans son discours *sur l'Assomption* [1] : « Marie a réparé les pertes de notre première mère, elle « a procuré la rédemption à l'homme perdu. » Et dans le discours *sur la Nativité de la bienheureuse Vierge* [2] : « La mère du « genre humain a apporté au monde la peine : la Mère de Notre-« Seigneur y a apporté le salut. Eve est l'auteur du péché : Marie « est l'auteur du mérite. Eve nous a été nuisible en nous don-« nant la mort : Marie nous a été utile en nous vivifiant. La pre-« mière nous a blessés : la seconde nous a guéris. »

Il dit encore [3] : « Je pense, bien plus, je crois avec certitude « que vous avez mis au monde le Créateur, quoique vous soyez « sa créature, que vous avez engendré le Seigneur, quoique « vous soyez sa servante, que par vous Dieu a racheté le monde, « que par vous il l'a illuminé, que par vous il l'a rappelé à « la vie. »

[1] Hæc prima matris damna resolvit, hæc homini perdito redemptionem adduxit. S. August., Serm. *de Assumpt.*

[2] Mater generis nostri pœnam intulit mundo. Genitrix Domini nostri salutem attulit mundo. Auctrix peccati Eva, auctrix meriti Maria. Eva occidendo obfuit, Maria vivificando profuit. Illa percussit, ista sanavit. Id., Serm. *de Nativ. B. V. M.*

[3] Puto immo et veraciter credo ut creatura ederes Creatorem, famula Dominum genereres, ut per te Deus mundum redimeret, per te illuminaret per te ad vitam reduceret. Idem, *ibid.*

La Sainte Vierge chante d'elle-même (Prov., VIII, 30) : *J'étais avec lui, créant toutes choses.* Bien que les saints Pères entendent généralement ces paroles, de la sagesse incréée, l'Eglise catholique les applique avec raison à Marie dans le sens mystique ; car elle créait toutes choses avec Jésus-Christ, en sous-œuvre et en coopérant à la rédemption du genre humain. Lanspergius, dans une pieuse et docte considération sur ce sujet, dit [1] : « Jésus-Christ a voulu que sa Mère fût témoin de ses douleurs, « afin que le spectacle qu'elle avait sous les yeux la blessât « intérieurement, et qu'elle eût part à notre rédemption, comme « elle avait part aux souffrances de son Fils. »

Sainte Brigitte, en ses révélations, apprit de la bienheureuse Vierge elle-même ce qui suit [2] : « La douleur de Jésus, dit la sainte Vierge, était ma douleur parce que son cœur était mon « cœur. Comme Adam et Eve vendirent le monde pour un seul « fruit, de même mon Fils et moi nous avons racheté le monde « comme par un seul cœur. » Il est vrai que Jésus a seul foulé le pressoir, qu'il a seul vaincu et détruit la mort, qu'il a seul satisfait pour nous à la justice de son Père. Mais S. Bernard nous dit dans son sermon *sur l'Assomption* [3] : « Jésus-Christ pou-

[1] Voluit Christus adesse Matrem suam doloribus, ut ex eis quæ oculis cerneret, intus animo vulneraretur, ut sicut Christi passionis, redemptionis quoque nostræ particeps fieret. Lansperg., Hom. 48 *de Passione Dom.*

[2] Dolor Christi erat dolor meus, quia cor ejus erat cor meum. Sicut enim Adam et Eva vendiderant mundum pro uno pomo, sic Filius meus et ego, redimimus mundum quasi uno corde. S. Brigitta, *Revel.*, cap. xxxv.

[3] Ad restaurationem humani generis sufficere poterat Christus, sicut omnis sufficientia nostra ex ipso est : sed bonum non erat, ut adesset nostræ reparationi sexus uterque, quarum corruptioni neuter defuisset. S. Bern., Serm. *de Assumpt. B. M. Virg.*

Outre ces textes, voici un certain nombre de citations des Pères et des auteurs ecclésiastiques justifiant et expliquant la doctrine de la coopération de Marie à l'œuvre de la Rédemption.

Adjutorium quod Dei bonitas homini prospexit, ne quid non boni. Non est enim, inquit, bonum solum esse hominem, sciens illum sexum Mariæ, et deinceps Ecclesiæ profuturum. Tertullianus, in lib. II *Advers. Marcionem.*

Adjutorium Dei. B. Albertus Mag., in *Bibl. Mariæ, super lib. Job.*

Adjutorium redemptionis. Idem, *Super Missus est*, cap. xliii.

Adjutorium secundi Adæ, secundum cor suum. Ernest Pray, in *Mariali*, cap. cxix.

Adjutorium simile Christo, in nostra reparatione, non quidem majestatis similitudine, sed immunitatis a crimine, et pœnalitatis assumptione, quanquam et in hoc quoque non nihil sit differentiæ, quia Christus natura fuit inter mortuos liber, Maria ex gratia. Anton. Pocq., Serm. 8 *de Concept. B. V.*

Adjutorium nostræ salutis simile primo Adæ in Christo sine peccato. Bernardinus de Bustis, in *Mariali*, Serm. 3 *de Concept. B. M. V.*

Adjutorium Christi. D. Antoninus, in *Summa*, part IV, tit. 15, c. xliv.

Adjutorium Dei in salvatione generis humani. Idem, in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. xxi.

Adjutrix unica peccatorum, et auxilio destitutorum. D. Ephrem, in Serm. *de Laude B. V.*

« vait suffire à la restauration du genre humain, de même que « toute notre efficace vient de lui : mais il n'était pas bon pour « nous que l'homme fût seul. Il nous était plus avantageux que « les deux sexes prissent part à notre restauration, puisque « tous les deux avaient eu part à notre corruption. » Toutefois, il faut admettre ces paroles avec discernement, et comprendre que la sainte Vierge n'est pas une rédemptrice égale à notre

Adjutrix fidelium animam reddens virtutibus feracem. S. Andreas Cret., Can. *in Concept. B. Virg.*

Adjutrix nostræ redemptionis. B. Albert. Mag., in *Bib. Mar. sup. lib. Genes.*

Adjutrix Redemptoris per compassionem. Idem, *Super Missus est*, cap. clxxxvii.

Adjutrix nostræ redemptionis et nostræ justificationis. Jacob. de Vorag., in *Mariali*, Serm. 3, A.

Adjutrix Dei quotidiana ac secretissima. Dionys. Carthus., lib. I *de Laud. Virg.*, art. 31.

Cooperatrix divinæ dispensationis. Balduinus Divion., in tract. *de Salut. Ang.*

Cooperatrix nostræ salutis. D. Bernard. Sen., Serm. 1 *de Consensu Virg.*

Cooperatrix Redemptionis sive Incarnationis. Idem, *ibid.*

Cooperatrix præcipua nostræ salutis ideo voluit Deus, ut sua fidelissima compassione vehementissima, ac materna, mereretur copiose exaudiri pro multis, et illis obtinere fructum Dominicæ passionis, qui eidem passioni sunt facti ingrati. Dion. Carthus., lib. III *de Laud. Virg.*, art. 26.

Cooperatrix Filio suo in Redemptione humana, et ruinæ Angelorum reparatione. Claudius Rap., *Cœlestin.*

Reparatio gentis humanæ post Christum. S. Sabbas, in *Menæis Græc.*, die 22 Februarii.

Salvatrix mundi suo modo. S. Joannes Damasc., in *Menæis Græc. die* 15 August.

Salvatrix nostra apud Deum omnipotentem. S. Anselmus, in orat. *ad B. Virg.*

Salvatrix generationis. — Salvatrix nostra. — Salvatrix perditorum. D. Bonaventura, in *Cantic. Psalt. B. Virg.*

Salvatrix omnium peccatorum. B. Albert Mag., *Super Missus est*, cap. ccxxv.

Salvatrix mundi, quia eum, qui orbem refecit, ipsa concepit et edidit, lactavit et fovit. Dionys. Carth., lib. II *de Præc. B. M.*, art. 9.

Salvatrix nostra; si enim Paulo Christi ministro licuit dicere de Judæis : *Ut salvos faciam aliquos ex eis*, quanto magis potentissimæ Matri Christi, adscribitur, quod sit eorum salvatrix, quibus indesinenter auxiliatur, pro quorum salutis utilitatur salute, quorum est fidelissima advocata, affectuosissima mater, conciliatrix piissima, adjutrix et protectrix assidua. Idem, lib. II *de Laud. Virg.*, art. 23.

Salvatrix Orbis, non propter efficientiam, quoniam nec salutem, nec gratiam ipsa effecit, sed propter subventionem, quia gratiam felicitatemque nobis precatur atque procurat. Idem, lib. II *de Præc. B. M.* art. 9.

Salus firma universorum Christianorum ad eam sincere et vere recurrentium. D. Ephrem, in Serm. *de Laud. Virg.*

Salus certa confidentium in ea. S. Joannes Damasc., in *Paracl. B. Virg.*

Salus omnium illorum, qui eam verissimam Domini genitricem cognoscunt. S. Joseph. Hymnog., in *Mariali.*

Salus mundi, quia omnium salutem, qua nihil Deo gratius, semper desideravit, quæsivit et obtinuit, et quia per ipsam salus mundi facta est. Dionys. Faber, Tract. *de Concept. B. V. M.*

Seigneur. Elle ne fut pas comme lui, par elle-même, la cause de notre réparation; elle ne nous racheta pas, elle ne coopéra pas en aucune manière à notre rédemption par mode d'efficacité, ni rigoureusement par mode de mérite. Mais on l'appelle notre rédemptrice et la restauratrice du genre humain, parce qu'elle a enfanté Jésus-Christ le rédempteur, le restaurateur, le sauveur de l'univers, parce qu'elle l'a mérité jusqu'à un certain point, d'un mérite de convenance et nous l'a obtenu, parce qu'elle a, comme mère, donné son consentement à l'immolation de son divin Fils, et que, debout au pied de la croix, elle s'est unie à lui comme pontife et comme victime.

Il ne faut point d'ailleurs s'étonner si l'on appelle Marie l'auxiliatrice de Jésus-Christ, la rédemptrice du monde, puisque S. Paul I Cor., III, 9e se dit l'auxiliaire de Dieu : *Nous sommes*, dit-il, *les auxiliaires de Dieu;* et puisque le prophète Abdias appelle les apôtres des sauveurs : *Les sauveurs*, dit-il I, 21), *monteront sur la montagne de Sion*. Moïse est appelé dans l'*Exode* (VII, 1) *le Dieu de Pharaon*, et la sainte Vierge Mère de Dieu est appelée *Déesse* [1] par S. Grégoire de Nazianze, par S. Pierre Damien et plusieurs autres à cause de sa participation très excellente à la souveraine perfection de Dieu. Esychius, prêtre de Jérusalem, n'hésite pas à l'appeler *le complément* de la Trinité, non pas qu'elle complète intrinsèquement le Dieu en trois personnes, mais parce qu'étant la plus parfaite entre les créatures, elle est la manifestation la plus complète que Dieu ait faite dans ses œuvres, de sa sagesse, de sa bonté, de sa puissance et de tous ses attributs, comme nous l'avons expliqué déjà.

Telles sont, en abrégé, les grandeurs de Marie considérée comme Mère de Dieu. Mais cette maternité divine est pour elle la source d'autres excellences dont nous avons à parler dans le chapitre suivant.

[1] Dea ornata æternitatis pallio. D. Gregorius Nazianz., in tragœdia *de Christo patiente*.

Dea Dearum, nam si Deos sacra eloquia vocant, non tantum supercœlestes essentias, sed et apud nos amantissimos Dei, et mirabiles viros, ex Dionys., *de Div. Nom.*, cur non Dea Dearum Virgo Dei amantissima et mirabilissima? B. Albert. Mag., *Super Missus est*, cap. CXCIV.

Dea misericordiæ. Idem, *ibidem*.

Dea amoris. Ernest. Prag., in *Mariali*, c. VII.

Dea facta per gratiam, cui subditus fuit humilis Deus. Idem, in *Summ.*, part. IV, tit. 15, cap. XLIV.

Dea Dearum. S. Bernardinus Senens., tom. I, Serm. 16.

Dea peccatorum vel dæmonum. Idem, *ibidem*.

Dea Ecclesiæ universalis. Idem, *ibid.*

Dea non immerito, cum sancti in Scriptura vocentur Dei. Ludov. Blos. in *Canone vitæ spiritualis*.

CHAPITRE III

LA MÈRE DE DIEU COMPARÉE AUX AUTRES MÈRES

§ I. — *Marie Mère de la divine grâce.*

Jusqu'à ce moment, nous avons considéré la maternité de la glorieuse Vierge relativement à son Fils. Il nous reste à comparer cette maternité à celle des autres mères, pour en faire ressortir plus encore la suprême excellence.

Les autres femmes sont mères suivant les lois de la nature, la glorieuse Vierge est la *Mère de la divine grâce.* Les autres sont mères avec le péché et les souillures de l'enfantement ; celle-ci sans péché, sans tache, sans souillure : aussi est-elle *la Mère très pure.* Les autres conçoivent avec la concupiscence et la délectation charnelle ; celle-ci sans le désir charnel, mais avec une joie spirituelle ineffable : aussi est-elle la *Mère très chaste.* Les autres, dans la conception et l'enfantement, perdent l'intégrité corporelle, la fleur de la virginité ; celle-ci est vierge avant la conception, vierge par la conception, vierge dans la conception, vierge après la conception ; vierge avant l'enfantement, vierge par l'enfantement, vierge dans l'enfantement, vierge après l'enfantement. On lui donne le nom d'épouse, et elle est vierge ; on la croit épouse et elle est vierge ; elle a un époux et un fils et elle est toujours vierge : aussi est-elle la *Mère sans tache.* Les autres, avant et après l'enfantement, sont soumises à une infinité de souillures et à de cruelles douleurs, selon cette parole : *Vous enfanterez dans la douleur* (Gen., III, 16) ; celle-ci, toujours vierge, n'encourut aucune souillure, et enfanta sans douleur : aussi est-elle la *Mère sans souillure.* Les autres, à cause des misères et des infirmités qui sont les conséquences de leurs enfantements, perdent leurs charmes et leurs attraits ; celle-ci, sous tous les rapports, dans son corps et dans son âme, est toujours belle et gracieuse : aussi est-elle la *Mère aimable.* Les autres conçoivent et enfantent d'une manière naturelle, ordinaire, commune ; celle-ci conçut et enfanta d'une manière inouïe, extraordinaire, admirable : aussi est-elle la *Mère admirable.* Nous avons dit déjà qu'elle est la *Mère du Créateur*, tandis que les autres donnent le jour à des créatures, et qu'elle est la Mère du Sauveur, tandis que les autres ne mettent au monde que des pécheurs.

Il nous faut d'abord considérer en Marie la dignité de ***Mère de la divine grâce***, que lui reconnaît la sainte Église.

Telle fut l'abondance et la plénitude de la grâce accordée par le Seigneur à Marie, que cette bienheureuse Vierge mérite d'être

appelée et qu'elle est en effet la Mère de la divine grâce dans tous les sens que la sainte Ecriture donne à ce mot de *grâce* qui s'emploie : 1° pour désigner l'auteur de la grâce, Dieu lui-même : *La grâce de Dieu, notre Sauveur, nous est apparue afin de nous instruire*, dit S. Paul (Tite, II, 11). 2° Le même mot désigne tout don divinement conféré à quelqu'un en dehors des moyens naturels : *Dieu donnera sa grâce et sa gloire*, dit le Psalmiste (Ps. LXXX, 12). 3° Il désigne encore le même don considéré comme accordé gratuitement et sans mérite de la part du sujet : c'est dans ce sens que S. Paul appelle notre justification une grâce, quand il dit (Rom., II, 6) : *Si c'est une grâce, elle ne résulte pas de nos œuvres; ou bien la grâce n'est plus une grâce.* 4° Ce mot s'emploie pour désigner un certain agrément qui rend un sujet aimable et agréable aux yeux d'un autre; de sorte que cet agrément n'indique pas seulement une faveur de la part de celui à qui l'on plaît, mais encore des qualités et des dons résidant en celui qui plaît; ainsi il est dit de Joseph : *Joseph trouva grâce devant son maître* (Gen., XXXIX, 4). 5° Ce mot désigne aussi toutes sortes de vertus : en ce sens l'*Ecclésiastique* (XXVI, 19) dit : *Une femme sainte et pudique, c'est une grâce au-dessus de toute grâce.* 6° Il est synonyme de bienfait : *N'oubliez jamais la grâce que vous fait celui qui répond pour vous*, dit encore le Sage (Eccli., XXIX, 20), et dans ce sens tout bienfait octroyé à quelqu'un par un pape, un roi, un empereur, un prince, s'appelle une grâce. Dans toutes ces diverses significations on peut donner à Marie le nom de Mère de la divine grâce.

1° Elle est la *Mère de la divine grâce*[1], parce qu'elle est la

[1]. Mater cui plenitudo gratiæ debebatur. D. Cyprianus, Serm. *de Nativ. Christi.*

Mater cujus cor dulcedines quæ superant intellectum imbuerunt. Idem, *ibidem.*

Mater Domini tantam consecuta gratiam, quantam nulla unquam mulier consequitur. Titus Bost., in Commnet. *super cap.* I *Luc.*

Mater ex qua Dominus Jesus plenus et perfectus Deus, plenum et perfectum hominem sine patre suscipiens, plenitudinem et perfectionem omnium gratiarum ei contulit, sicut ad ipsam Gabriel archangelus loquitur dicens : *Ave Maria gratia plena*, nec integritatem et gratiam virginitatis illi abstulit. S. Eligius, Hom. *in Festo Purific.*

Mater agnitionis Dei et spei, in qua gratia omnis spes vitæ et virtutis. D. Ildephonsus, Serm. 1 *de Annunt. B. M.*

Mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei; harum scilicet cæterarumque virtutum, non solum exempla præbendo, sed etiam illum, qui est dilectio, fides, timor et spes omnium fidelium generando. Radulph. Ardens, Hom. *in Nativ. Virg. M.*

Mater ipsius sanctitatis qua nihil sanctius. Guerricus Abbas, Serm. *de Purific.*

Mater Christi sanctissima. Goffridus Abbas, Serm. *de Purific.*

Mater Domini benignissima atque sanctissima. D. Bernardus, Serm. 2 *in Dom.* I *post. Octav. Epiph*

Mère du Christ, qui est la source et l'auteur de toute grâce, et qui de plus est plein de grâce, autant du côté de la nature divine que de la nature humaine. *Vous êtes mon Fils bien-aimé, en vous j'ai mis toutes mes complaisances*, est-il écrit dans l'Evangile selon S. Luc (III, 22), à propos de la nature divine, et dans l'Evangile selon S. Jean (I, 14), nous lisons de sa nature humaine : *Nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.*

2° Marie est la *Mère de la divine grâce* parce que ce n'est pas à la nature qu'elle doit d'être devenue mère, mais à la grâce divine qui l'a disposée à concevoir et à enfanter Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Ce qui est né en elle*, dit le saint Evangile, *est l'œuvre du Saint-Esprit* (MATTH., I, 20). Et ailleurs (LUC. I, 25) : *Le Saint-Esprit viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Ces paroles attribuent clairement l'œuvre de la conception et de l'incarnation du Christ, non à la nature, mais à la grâce et à la vertu du Saint-Esprit.

3° Marie est la *Mère de la divine grâce* parce qu'elle a été élue de toute éternité pour être Mère de Dieu. Cette élection s'est faite sans qu'elle y eût jamais songé : elle ne l'aurait pas osé ; bien plus, elle ne pouvait pas y penser.

La prédestination des saints n'est pas l'œuvre de leurs mérites, mais celle de la grâce, suivant cette parole de l'Apôtre (EPHÉS., I, 11) : *In quo etiam et nos, sorte vocati sumus, prædestinati secundum propositum ejus qui operatur omnia secundum consilium voluntatis suæ* : « Nous aussi nous avons été appelés, par le sort ayant été prédestinés selon le décret de celui qui fait toutes choses suivant le conseil de sa volonté ». De même que dans un tirage au sort il n'est tenu aucun compte des mérites de ceux qui sont favorisés, de même Dieu, dans l'éternelle prédestination, n'a aucun égard aux mérites de ceux qu'il a désignés pour

MATER Agni Dei, cui nullum bonum defuit ad cumulum totius humanæ perfectionis, nec in se aliquod malum habuit ad testimonium cujuslibet, vel minimæ corruptionis. PETRUS COM., Serm. *de Concept. B. V.*

MATER gratiæ, id est, humanitatis Christi, quæ appellatur gratia, *ad Hebr.* II. RICH. A S. LAUR., *de Laud. Virg.*, lib. VI.

Mater honorificata multitudine bonorum operum, et dilucidata doctrina verbis et exemplis. IDEM, *de Laud. Virg.*, lib. II.

MATER Domini, quæ dum viveret residens in arce sublimissima virtutum, et pelago divinarum affluens charismatum, et abyssum gratiarum, qua cunctos excellerat, credenti et sitienti populo largissima emendatione profundebat : salutem namque corporibus et animis medelam afferebat, potens suscitare a morte carnis et animæ. S. AMADEUS, Hom. 7 *de Laud. Virg.*

MATER communicationis omnium bonorum. B. ALBERTUS MAGNUS, in *Biblia Mariæ, super librum Sapientiæ.*

MATER gratiæ et gloriæ. B. ALBERTUS MAGNUS, *Super Missus est*, cap. CLXXXII.

MATER omnium bonorum, juxta illud *Sapientiæ*, VII : *Quatenus omnium bonorum mater est.*

la gloire. C'est sa pure bonté, c'est sa grâce qui a prédestiné les élus [1]. Toutefois la grâce de Dieu a brillé d'un éclat particulier dans l'élection de Marie. Les autres saints sont prédestinés et élus seulement à la gloire. Pour Marie elle est prédestinée et élue bien plus qu'à la gloire, à la maternité divine! A qui d'entre les anges ou les saints Dieu a-t-il jamais dit : « Vous êtes « ma Mère ? » D'où S. Grégoire dit [2] : « Marie, après Jésus-« Christ, surpasse toutes les créatures par l'excellence de sa « prédestination [3]. » Et S. Bernardin de Sienne : « Vous « avez été prédestinée dans la pensée de Dieu, avant toute « créature, pour mettre au monde Dieu lui-même devenu « homme. »

L'Eglise enfin confirme cette doctrine en chantant : « Dieu l'a « élue et prédestinée. »

Cependant personne ne peut douter que la bienheureuse Vierge Marie a été disposée et préparée dignement à devenir la Mère du Fils de Dieu, qu'elle a correspondu de la manière la plus parfaite aux grâces reçues de Dieu, et que, par conséquent, elle a mérité d'un mérite de convenance, d'être la Mère de Dieu. Dieu la choisit pour sa Mère, à cause de ses excellentes qualités d'esprit, de sa belle virginité, ne son insigne sainteté de vie, de son humilité et de ses autres vertus; mais il avait commencé par l'enrichir de ces biens précieux. Il n'eût pas choisi en effet un vase gâté et sali, rempli de toute espèce de souillures, une femme ayant mille défauts : mais il avait d'abord fait lui-même le vase merveilleux seul digne de son choix, cette femme destinée à être la Mère du Verbe divin. Les perfections incomparables de Marie, tels furent les mérites qui lui valurent d'être la Mère du Fils de Dieu, sans lui donner en justice un droit réel à cette auguste dignité. Mais c'était assez pour que la sainte Eglise puisse chanter : « Réjouissez-vous, Reine du ciel, parce « que celui que vous avez *mérité* de porter dans votre sein est « ressuscité : *Regina cœli lætare.* » Et ailleurs : « Bienheureuse « Vierge dont les entrailles ont mérité de porter N.-S. Jésus-

[1] Alio modo potest considerari prædestinationis effectus in communi. Et sic impossibile est quod totus prædestinationis effectus in communi habeat aliquam causam ex parte nostra, quia quidquid est in homine ordinans ipsum in salutem, totum comprehenditur sub effectu prædestinationis, etiam ipsa præparatio ad gratiam. Neque enim hoc fit nisi per auxilium divinum; secundum illud (*Thren.* ult. XXI) : *Converte nos, Domine, ad te, et convertemur.* Habet tamen hoc modo prædestinatio ex parte effectus, pro ratione, divinam voluntatem ad quam totus effectus prædestinationis ordinatur, ut in finem, et ex qua procedit sicut ex principio primo movente. S. THOM., I, quæst. XXIII, art. 5, in corp.

[2] Maria post Christum omnes transcendit creaturas dignitate suæ electionis, S. GREGOR., *In I Reg.*, cap. I.

[3] Tu ante omnem creaturam in mente Dei prædestinata fuisti, ut Deum ipsum hominem procreares. S. BERNARD. SEN., Serm. 51 *de B.M. Virg.*, cap. III.

« Christ. » S. Thomas résume ainsi l'enseignement commun des Pères sur ce point[1] :

« Nous disons que la sainte Vierge a mérité de porter le « Maître du monde, non pas parce qu'elle a mérité qu'il « s'incarnât, mais parce que, en vertu de la grâce qui lui a « été donnée, elle a mérité le degré de pureté et de sainteté « requis pour pouvoir devenir convenablement la Mère de « Dieu. »

Le Dieu très bon et très grand a daigné venir en ce monde et se faire homme par un effet de sa grâce et de son amour pour nous, mais il a, par certaines dispositions, préparé le monde à le recevoir dignement et à mériter son avènement en quelque manière. Ce fut Marie qu'il choisit, qu'il combla de dons assez grands pour qu'elle fût digne de lui et méritât de devenir sa Mère.

4° Marie est la *Mère de la divine grâce* parce qu'elle est très agréable à Dieu, ou pleine de grâce devant lui. L'Apôtre appelle Notre-Seigneur son Fils bien-aimé, parce qu'il est l'objet unique de l'amour de Dieu. C'est dans le même sens que Marie est appelée Mère de la divine grâce, parce qu'elle est pleine de grâce et que, tant par les qualités de son corps que par celles de son âme, elle est très agréable à Dieu et souverainement aimée de lui. Et cette amabilité de Marie rejaillit sur nous. Dieu cesse de nous regarder comme des enfants de colère. La désobéissance d'Adam et d'Ève avait irrité contre nous la justice de Dieu : l'obéissance de Jésus et de Marie réveille sa miséricorde. Enfants d'Ève, nous redevenons des enfants de grâce, parce que Marie, la Mère de la divine grâce, nous adopte pour ses enfants. C'est pourquoi l'Église chante dans l'hymne des Laudes de l'Office de la très sainte Vierge : « Ce que notre triste mère « Ève nous a fait perdre, vous nous le rendez par votre divin « enfantement, et, pour ménager aux mortels gémissants « l'entrée du ciel, vous en êtes devenue la porte. »

5° Marie est la *Mère de la divine grâce*, parce qu'elle est merveilleusement riche en grâce. Par un hébraïsme analogue, l'Écriture sainte appelle hommes de sang, hommes de miséricorde, hommes de douleur, hommes de courage, ceux qui se firent remarquer par leur caractère sanguinaire ou miséricordieux, par leurs souffrances ou par leur courage. Marie singulièrement et éminemment enrichie de la grâce de Dieu, possède tous les dons les plus précieux que la Trinité sainte ait jamais accordés à une créature. Le Père lui a donné la puissance

[1] Beata Virgo dicitur meruisse portare Dominum omnium, non quia meruit ipsum incarnari, sed quia meruit ex gratia sibi data illum puritatis et sanctitatis gradum, ut congrue posset esse Mater Dei. S. Thom., III, quæst. II, art. 11, ad 3.

d'engendrer son Fils ; le Fils sa sagesse ; le Saint-Esprit sa bonté. L'auguste Trinité lui a départi de plus bien d'autres dons célestes, comme la pureté des anges, l'espérance des patriarches, la foi des prophètes, la charité des apôtres, le courage des martyrs, la sainteté des confesseurs, la sagesse des docteurs, l'abstinence des anachorètes, la modestie des religieux, la piété des prêtres, la chasteté des vierges, la continence des veuves, la fécondité des épouses. S. Bernard a donc raison de s'écrier [1] : « Il n'est aucune vertu qui ne brille en vous : ce que « tous les saints ont en particulier, vous le réunissez en vous « seule » ; et S. Jérôme [2] : « La grâce divine est répandue dans « les autres âmes par parcelles, mais en Marie, c'est la plénitude « de la grâce qui s'est répandue. » On dit que l'homme est le résumé de toute la création, un petit monde. Marie est un résumé du monde de la grâce, ou plutôt toutes les grâces répandues dans les autres créatures se concentrent en elle et s'y élèvent à un degré de puissance auprès duquel ce qu'on en voit ailleurs semble être un pur néant. Marie est le monde que Dieu a fait particulièrement pour lui-même, le monde qu'il aime à habiter, selon cette parole de S. Bernard dans un discours *sur la très sainte Vierge* [3] : « Dieu s'en est fait un monde très « intime. » « C'est un petit monde, dit sainte Brigitte, mais il « procure plus de gloire à Dieu, plus de joie aux anges, plus de « bien à l'homme disposé à profiter de sa bonté, que ne pourrait « le faire tout ce vaste univers. » N'appelons donc plus Marie un petit monde, mais un monde plus grand et plus magnifique que l'univers même ; car celui que le monde entier ne peut contenir et ne méritait pas de recevoir, elle a mérité de l'abriter dans son sein. C'est donc à juste titre qu'elle est appelée la Mère de la divine grâce, puisqu'elle a été si féconde en grâces et qu'elle a possédé ces trésors de grâces qui ont ravi le Seigneur, en si grande abondance qu'elle fut souverainement agréable à Dieu, non seulement par les agréments et les charmes extérieurs, mais encore et surtout par la grâce habituelle, par la bonté et la sainteté divinement accordées à son âme.

6° Enfin Marie est la *Mère de la divine grâce*, pour les bienfaits de la grâce qu'elle nous obtient de Dieu. Les anciens appelaient la terre la grande Mère, et l'honoraient comme une déesse, à cause des propriétés dont elle est douée et des effets merveilleux qu'elle produit. En effet, elle contient toutes

[1] Nihil est virtutis quod ex te non resplendeat ; et quidquid singuli habuere sancti, tu sola possedisti. S. Bern., Serm. 4 *super Salve Regina.*

[2] Cæteris per partes, Mariæ vero simul se tota infudit gratiæ plenitudo. S. Hieron., Serm. *de Assumpt.*

[3] Tanquam specialissimum mundum Deus sibi creavit. S. Bern., Serm. *de B. V. M.*

choses ; elle produit les moissons, elle nourrit et sustente tout ce qui a besoin d'aliment ; elle est une mère féconde, et aucun végétal ne peut croître si ses racines ne sont fixées dans la terre. Marie possède éminemment les mêmes propriétés, aussi l'appelle-t-on la grande Mère, en la proclamant Mère de la divine grâce. Quels effets ne produit-elle pas ? Elle soutient tout ; elle retient les vertus pour qu'elles ne nous échappent pas ; elle retient les mérites pour qu'ils ne périssent pas, elle retient les démons pour qu'ils ne nous nuisent pas ; elle retient son Fils pour qu'il ne frappe pas les pécheurs. Elle produit le froment, c'est-à-dire le Christ éternellement béni, qui s'est lui-même appelé le grain de froment : *Si le grain de froment tombant à terre ne meurt pas*. Et c'est sa chair, c'est son sang, qui dans l'Eucharistie nous nourrit, nous désaltère, nous fortifie, nous sustente, nous conserve. Marie vivifie tout, elle revêt tout de sa protection, en obtenant aux coupables le pardon, aux malades la santé, aux faibles la force, aux affligés la consolation, à ceux qui sont dans le danger, le secours et la délivrance. Elle est donc la Mère de la divine grâce, puisqu'elle est la Mère de l'Auteur de la grâce ; puisque ce n'est point la nature mais la grâce qui l'a rendue mère ; puisqu'elle a été choisie pour Mère de Dieu non par suite de ses mérites, mais par effet de la grâce divine. Elle est la Mère de la divine grâce, parce qu'elle est agréable à Dieu, parce qu'elle est pleine de grâces, parce qu'elle est notre avocate, et nous obtient grâce devant Dieu. Disons-lui donc d'un cœur pieux et d'une voix suppliante : Salut, Mère de grâce ! salut, joie de notre cœur ! salut à vous qui êtes la paix, la joie et le salut du monde.

D'autres femmes ont obtenu de Dieu comme une faveur insigne le bonheur d'être mères, que leur refusait la nature. Ce fut par grâce que Sara devint mère d'Isaac, que Rachel donna le jour à Joseph, Anne à Samuel, Élisabeth à Jean-Baptiste. Mais la grâce qui leur fut accordée, comparée à celle de Marie, n'est qu'une goutte d'eau en face de l'Océan. Leurs fils étaient des hommes ; Marie est la mère de Dieu lui-même. Elle seule possède à la fois l'honneur de la virginité et les joies de la maternité dont elle ne connaît ni les souffrances ni les angoisses. Elle seule est à l'abri de la condamnation portée contre Ève et toutes les mères, dès le commencement. La douleur, la tristesse, la soumission à la domination de l'homme sont le partage des autres femmes. Marie seule est saluée pleine de grâce, elle est bénie entre toutes les filles d'Ève et le fruit de son sein virginal est béni [1].

[1] Evæ dictum est : In doloribus, in tristitia paries ; et ad virum conversio tua, et ipse dominabitur tui. Tribus ergo his malis se subjugant feminæ,

La générosité de Dieu dans la distribution de ses grâces est admirable, mais à celles qu'il accorde avec tant d'abondance aux plus saints personnages, il y a toujours un côté faible. La grâce de la justification est infiniment précieuse, mais nul ne sait avec une entière certitude s'il la possède. La confirmation en grâce ne met pas à l'abri pendant cette vie de plusieurs imperfections et même de fautes vénielles. Le courage et la force pour vaincre les tentations ne délivrent pas de l'humiliation d'être obligé sans cesse de lutter contre elles. Marie seule reçoit toutes les grâces de Dieu dans leur intégrité. Jamais la grâce justifiante n'éprouve en elle la moindre défaillance : point de faute originelle, point de faute vénielle, pas même la plus légère imperfection, mais des progrès immenses dans la sainteté, chaque jour et à chaque instant de sa vie. En elle aucun de ces combats de la chair contre l'esprit, dont se plaignait l'Apôtre. Sa beauté est merveilleuse, mais sans aucun danger ni pour les autres ni pour elle-même. Elle possède une science admirable à laquelle ne se mêle aucune erreur ni aucune vanité. Elle a le don de la prière, et jamais les pensées étrangères ne troublent son recueillement et son attention à la présence de Dieu. Elle est mère, mais la maternité ne lui ravit pas son intégrité virginale ; elle en est la consécration. Elle mourra pour être en tout semblable à son divin Fils, mais son corps vénérable ne connaîtra pas la corruption du tombeau. Elle ressuscitera comme Jésus et montera au ciel pour y régner en corps et en âme avec lui.

Il est donc juste d'appeler Marie Mère de la divine grâce. Et si nous ignorions que Dieu a épuisé pour ainsi dire en sa faveur tous les trésors de ses bénédictions, nous pourrions encore la saluer de ce titre, puisqu'elle est la Mère de Jésus-Christ source de toute grâce et de toute bénédiction.

§ II. — *Marie Mère très pure.*

Dieu est souverainement pur et il veut que tout ce qui approche de lui, tout ce qui lui est consacré rappelle sa pureté infinie. L'arche d'alliance, le temple de Salomon où il daignait quelquefois manifester sa présence et recevoir les adorations du peuple choisi, nous montrent, par la richesse et le choix des matériaux dont ils furent construits, combien le Seigneur tient à cette pureté. Que penser donc de la bienheureuse Vierge qui

dolori, tristitiæ, servituti. Maria autem e contrario quam præclarissimis donis sublimetur, ausculta : salutationis angelicæ, benedictionis divinæ, et plenitudinis gratiæ. Ave, salutationem ei cœlestem exhibuit. Cum dicit : Gratia plena, ostendit ex integro iram exclusam primæ sententiæ, et plenam benedictionis gratiam restitutam. Cum dixit : Benedicta tu in mulieribus, virginitatis ejus benedictum fructum expressit. S. Fulgent., Serm. *de B. V. M.*

fut comme un ciel animé, qui fut plus digne et plus grande que les cieux, qui put contenir dans son sein Celui que l'univers entier ne pouvait renfermer, arche de vie, sanctuaire de la divinité, propitiatoire du monde entier, temple de la gloire de Dieu ? Que faut-il penser d'elle ? De quelle splendeur, de quelle beauté, de quelle gloire, de quelle genre de dons, de quelle multitude de grâces, de quelle pureté, enfin, n'a-t-elle pas dû briller ? « Il convenait, dit S. Anselme[1], que la bienheureuse « Vierge brillât d'une pureté supérieure à toutes les puretés, « après celle de Dieu. » Les Pères ne se lassent pas de célébrer la pureté de Marie[2]. C'est la bienheureuse Vierge qui, parmi toutes les pures créatures, tous les saints et tous les esprits, s'approche le plus de la souveraine Lumière, de la Pureté infinie qui est Dieu ; sa pureté est donc si grande qu'elle efface toute pureté créée, et l'on a raison de chanter devant ce soleil de pureté : *Mère très pure, priez pour nous !* parce qu'elle dépasse

[1] Decebat ut B. Virgo ea puritate niteret, quæ sub Deo nequit major intelligi. S. Ambr., cap. xviii, *de Concept. Virg.*

[2] Mater Dei, tanta puritate splendens, tantaque pulchritudine fulgens, ut sub Dei pulchritudine, nulla in terris, vel in cœlis major cogitari possit. S. Andreas Apost., Serm. *de Transitu B. V.*, apud Amadæum, raptu 8.

Mater Dei sanctissima, immaculata, gloriosissima. S. Jacobus Minor Apost., in sua Liturgia.

Mater Dei tota pura. Anonymus, in *Rituali Græc.*

Mater Dei supersanctissima, per quam cœlum et terra ornamentis aucta sunt. S. Germanus, Orat. 1 *in Dormit. B. V.*

Mater Emmanuelis immaculata, et perpura animis puris et insordidis labris magnificanda, ut per ipsam et ex ipsa afferatur cultus divino Nato. Cosmas Hierosolym., in *Theogoniam*, hymno 8.

Mater pura atque intacta, ex qua omnium causa et datrix vitæ infinita sapientia Dei ædificavit domum suam. Idem, *ibid.*

Mater Dei immaculatissima. S. Joann. Damasc., in *Paracl. B. Virg.*

Mater Numinis semper et ubique inculpatissima. Idem, in *Menæis Græc., die 22 Januarii.*

Mater mundissima Verbi Dei, principio carentis, atque omnia antecedentis. Idem, in *Paracl. B. Virg.*

Mater Dei inculpata et ab omni reprehensione aliena. Simeon Metaphr., in orat. *de Ortu, Vita et Assumpt. B. M.*

Mater puritatis. Radulphus Ardens, Hom. 2 *in Purific. B. V.*

Mater purissima, cujus tam singularis et in partu et post partum fuit puritas, ut totius puritatis nobis proferret Auctorem. Adam de Pers., Serm. 1 *de Purific.*

Mater Dei mundissima, Deo obsequiosissima, et super omnem creaturam charissima. B. Albertus Magnus, in *Biblia Mariæ, super librum III Reg.*

Mater Domini purissima. Joannes Hondemius, *in Invocat B. Deiparæ.*

Mater electissima, flammanti rubo, sed læsionis inexperto persimilis. S. Brigitta, in Serm. Angelico *de Excellentia Virg.*, cap. xv.

Mater Domini innocentissima et sanctissima. D. Antoninus, in *Summ.*, part. 4, tit. 15, cap. ii.

Mater Dei vere sanctissima, quæ caput serpentis contrivit antiqui, et grave jugum a nobis abstulit seductoris primi. Joannes Thritem., lib. III *de Mirac. B. Virg.*

de beaucoup toutes les pures créatures en sainteté, en beauté, en splendeur, en pureté.

Ils sont bien purs les cieux qui ne subissent aucune influence étrangère ; le soleil est pur, la lune est pure, le feu est pur, l'air est pur, les saints sont purs, les anges sont purs, mais la bienheureuse Vierge est plus pure encore. Les ténèbres obscurcissent quelquefois les cieux : dans la bienheureuse Vierge, jamais rien ne fut, je ne dis pas ténébreux, mais obscur ou moins lumineux ; tout a été splendide, blanc comme la neige, pur et brillant au delà de toute expression. Parfois le soleil et la lune s'éclipsent, mais la lumière de la grâce divine ne fut jamais soustraite à Marie ; jamais en elle rien d'impur, même en apparence. L'air se trouble fréquemment, le feu se couvre d'une fumée noire : la bienheureuse Vierge ne fut jamais troublée par une impression désordonnée, jamais obscurcie par la noire fumée de l'erreur ; elle exhalait toujours une admirable odeur de vertus.

La lumière des saints ne brille pas toujours ; ce qui faisait dire à S. Jean (Ire Epit., I, 8) : *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.* Et Job (IX, 30) avait dit avant lui : *Quand j'aurais été lavé dans l'eau de neige, et que la blancheur de mes mains éblouirait les yeux par son éclat, votre lumière, Seigneur, me ferait paraître à vos yeux tout souillé de taches.* Mais la bienheureuse Vierge Marie n'a jamais ressenti la contagion d'aucune faute soit en action soit en pensée.

S. Bernard, après avoir contemplé cette admirable pureté de Marie, s'écrie dans un transport d'admiration : « Quelle pureté « même angélique pourrait être comparée à cette pureté, qui « mérita de devenir le sanctuaire de l'Esprit-Saint[1] ? » Le bienheureux Arnold, abbé, parle comme S. Bernard ; dans un sermon *sur les Louanges de la sainte Vierge*, élevant Marie au-dessus des anges, il s'écrie[2] : « Parmi tant d'âmes humaines qui sont « sauvées, une seule est comme la colombe élue, c'est celle qui « a engendré Jésus, la Vierge Mère, la Vierge Marie qui sur- « passe la pureté des Chérubins et des Séraphins. »

[1] Quæ enim vel angelica puritas virginitati illi audeat comparari, quæ digna fuit Spiritus Sancti sacrarium fieri, et habitaculum Filii Dei? Si rerum pretia de raritate pensamus, quæ prima in terris angelicam proposuit ducere vitam, super omnes est... Quanta vero et quam pretiosa humilitatis virtus cum tanta puritate, cum innocentia tanta, cum conscientia prorsus absque delicto, immo cum tanta gratiæ plenitudine? Unde tibi humilitas et tanta humilitas, o Beata? Digna plane quam respiceret Dominus, cujus decorem concupisceret Rex, cujus odore suavissimo ab æterno illo paterni sinus attraheretur accubitu. D. Bern., Serm. 4 *in Assumpt. B. M. V.*

[2] Inter tot animas hominum quæ salvantur, ut electa columba est una illa sola quæ Jesum genuit, Virgo Maria, puella Maria, quæ puritate profecto Cherubim et Seraphim antecellit. Arnold., Serm. *de Laud. Virg.*

Le Docteur angélique affirme la même vérité dans son VIIIe Opuscule, quand il dit[1] : « La Vierge a dépassé les anges « en pureté. Non seulement elle était pure en elle-même, mais « elle procurait la pureté aux autres. Elle était très pure quant « à la coulpe et quant à la peine. Dans la 44e distinction sur le Ier livre des *Sentences*, il dit[2] : « On peut, parmi les choses créées, « trouver un être si pur qu'il ne soit dépassé en pureté par « aucune créature, s'il n'est souillé d'aucune tache, et telle fut « la pureté de la Vierge Marie, exempte du péché originel et du « péché actuel. » S. Anselme, invoquant la Vierge-Mère, s'écrie[3] : « O vous qui êtes bonne par-dessus toutes les femmes, qui « vainquez les anges en pureté, qui surpassez les saints en « piété. »

Marie était donc très pure dans son âme; il n'y avait rien en elle qu'il fallût purifier, rien de dans ses actes, ses pensées ou même son origine qui blessât le regard de Dieu.

La souillure de la chair n'a pas non plus existé pour elle, car elle est vierge avant l'enfantement, vierge pendant l'enfantement, vierge après l'enfantement. Les autres mères sont impures dans leur âme, impures dans leur chair. Impures dans leur âme, parce que pécheresses, elles enfantent des pécheurs : *Voici*, dit le Psalmiste (Ps. L, 6), *que j'ai été conçu dans l'iniquité, et que ma mère m'a conçu dans le péché.* S. Paul (Ephés., II, 2) dit à son tour : *Nous étions, par nature, des enfants de colère.* Et le saint homme Job avait dit avant eux, d'après la version des Septante : *Personne n'est exempt de souillure, pas même l'enfant dont la vie n'a duré qu'un jour sur la terre.* Mais il n'en fut point ainsi de Marie. Pure dans sa chair, elle ne fut pas comme les autres mères soumise au châtiment infligé à la première femme contre qui Dieu porta cette sentence : *Je multiplierai tes angoisses et tes conceptions, et tu enfanteras* dans la douleur (Gen., III, 16). Seule, elle conçut sans confusion, enfanta sans tristesse, sans gémissements, sans douleur, sans aucune souillure qui pût ternir sa pureté virginale. Secondée par l'Esprit saint, elle donna le jour à son divin Fils avec une joie incroyable, parce qu'elle répandait sur le monde une lumière éternelle. Avant de se lever, le soleil produit une agréable aurore : avant de naître, le Christ rendit heureuse sa Mère, « l'Etoile du matin, » comme l'appelle

[1] Virgo angelos quantum ad puritatem excessit : non solum enim pura erat in se, sed etiam procurabat puritatem aliis; ipsa enim purissima, et quantum ad culpam, et quantum ad pœnam. S. Thom., Opusc. VIII.

[2] Potest aliquid creatum inveniri, quo nihil purius esse potest in rebus creatis, si nulla contagione peccati inquinatum sit : et talis fuit puritas B. M. Virginis, quæ a peccato originali et actuali immunis fuit. Idem, I *Sent.*, dist. 44, art. 3.

[3] O tu benedicta super omnes mulieres, quæ Angelos vincis puritate, sanctos superas pietate. S. Anselm., *in Invoc. V. Matris.*

la sainte Église. Elle enfanta sans gémissement ni douleur. « Il « est évident, dit Rupert [1], que la douleur ne put exister à cet « enfantement, puisque la virginité et la pureté y présidèrent. » Mais c'est de la pureté de l'âme de Marie qu'il convient particulièrement de parler ici.

La pureté de l'âme consiste dans l'absence de toute faute. On dit en effet de l'âme qu'elle est pure, quand, libre de tout manquement, elle n'est souillée par aucune contagion ou tache de péché. La faute souille l'âme, puisqu'elle lui ôte l'éclat de la grâce et la beauté spirituelle. La grâce, par contre, rend l'âme pure, car elle lui enlève la tache ou difformité du péché, et lui rend sa beauté première. Voilà pourquoi les saints sont dits immaculés, parce qu'ils n'ont point de faute. Il est dit dans les *Psaumes* (Ps. CXVIII, 1) : *Bienheureux ceux qui se conservent immaculés dans la voie de Dieu et qui marchent dans la loi du Seigneur!* Ailleurs (Ps. XIV, 1, 2), on pose cette question : *Seigneur, qui demeurera dans votre tabernacle?* Et on répond : *Celui qui vit sans tache.* Dans l'*Épître aux Éphésiens* (V, 2), l'Église de Jésus-Christ est désignée comme n'ayant ni tache ni ride, et dans l'*Apocalypse* il est dit des bienheureux : *Ils sont sans tache devant le trône de Dieu.*

Lors donc que nous disons que la bienheureuse Vierge Marie a été très pure dans son âme, nous confessons qu'elle n'a eu aucune faute, qu'elle n'a été atteinte par aucune contagion, ou souillure du péché.

Mais le péché est de deux sortes : il y a le péché originel commis par la volonté d'Adam, et qui nous a été transmis par la génération, et le péché actuel que commet la volonté du pécheur. Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons traité avec quelque étendue la question de l'immaculée Conception de la très sainte Vierge, et nous ne reviendrons pas ici sur les preuves de cette vérité si chère aux véritables serviteurs de Marie, et devenue désormais un dogme de notre foi. Nous avons eu plusieurs occasions aussi, soit dans la première, soit dans la seconde partie, démontré que jamais la très sainte et immaculée Vierge Marie n'avait été coupable de la moindre faute actuelle, ni de la moindre imperfection. On nous permettra donc de nous étendre peu sur ce sujet, quoiqu'il nous semble indispensable d'en dire quelques mots.

Au témoignage de l'archange S. Gabriel, la bienheureuse Vierge Marie était pleine de grâce, avant même que le Saint-Esprit ne descendît en elle, et que le Fils de Dieu ne s'incarnât dans son sein virginal. Les chrétiens de tous les temps ont

[1] Perspicuum est in eo partu dolorem non potuisse habere locum, in quo locum virginitas habuit, et incorruptio. RUPERT., lib. XIII, *in Joan.*

compris que cette plénitude de grâce excluait toute faute, toute faiblesse, tout ce qui aurait rendu Marie moins digne de la maternité divine à laquelle elle était appelée. Tous l'ont proclamée d'une voix unanime, très pure, très sainte, immaculée, sans souillure, plus pure même que les anges.

S. Thomas expose cette belle doctrine dans la IIIe partie, de sa *Somme Théologique* (quest. XXVII, art. 4). Il l'appuie sur des raisons excellentes. Quoique militant directement en faveur de l'exemption de tout péché actuel, elles peuvent très bien s'appliquer à l'exemption du péché originel, comme le remarque Bellarmin. Tous les autres motifs allégués par les autres théologiens qui ont traité cette question de l'exemption du péché originel ou actuel en Marie, peuvent parfaitement être ramenés aux cinq raisons que donne S. Thomas.

La première raison, c'est que *Marie n'aurait pas été digne de la maternité divine si jamais elle avait péché.* Lorsque Dieu choisit quelqu'un pour accomplir une œuvre, il ne lui confère pas seulement sa mission, mais il lui donne encore la capacité et les dons suffisants pour s'en acquitter, capacité plus ou moins grande selon les exigences de cette mission ou de cette dignité. Parmi les êtres qui remplissent la nature, nous trouvons chacun pourvu des moyens d'atteindre à la fin qui leur est échue : les oiseaux ont des ailes pour voler, les poissons des nageoires pour nager, les chevaux et les bœufs des os et des muscles pour travailler, l'homme une stature droite pour contempler les cieux et les choses du ciel. De même, dans le monde surnaturel, Dieu confère les moyens et les secours nécessaires à ceux qu'il destine à accomplir quelque fonction surnaturelle.

Dieu choisit autrefois Moïse et Aaron pour délivrer son peuple de la servitude d'Egypte, et confère à l'un le don d'opérer des miracles, à l'autre celui de parler avec éloquence et sagesse.

Il choisit Isaïe, Jérémie, les autres prophètes pour rappeler son peuple dans les voies de la vérité et de la justice, et il leur confère le don de prophétie et toutes les vertus nécessaires à l'accomplissement de leur mission.

Sous la loi nouvelle, il choisit des pêcheurs pour l'apostolat, afin qu'ils pêchent des âmes, et aussitôt il leur donne tout ce qu'il leur faut pour remplir cette mission : *Je vous ferai pêcheurs d'hommes.*

Il les crée docteurs des nations, et il les envoie prêcher dans l'univers entier, et aussitôt il leur confère le don des langues.

Il s'est choisi Pierre comme fondement de son Eglise, et il l'a pour ainsi dire transformé en pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (Matth., XVI, 18).

Aujourd'hui encore, lorsque Dieu veut promouvoir des pontifes, des prélats, des prêtres, des prédicateurs, il les doue

aussi libéralement des grâces spéciales convenables à l'accomplissement de chaque office, afin qu'ils s'en acquittent dignement.

Or la sainte Vierge a été élue de Dieu pour l'œuvre la plus éminente et la plus excellente, pour être la Mère de Dieu. Il fallait donc lui conférer la capacité qui la rendrait apte à remplir dignement cette fonction sublime. Mais elle n'aurait pas pu la remplir dignement, si elle avait jamais été souillée de quelque péché, car il n'est pas vraisemblable que le Fils de Dieu ait voulu choisir une mère difforme, viciée, souillée, esclave. Un roi, un monarque de la terre, un homme du commun même ne le ferait pas. Le Fils de Dieu n'eût jamais choisi Marie pour sa mère, si elle fût née dans le péché comme tout le reste des hommes, privée de vertus, soumise aux vices et à leurs suites.

Donc la bienheureuse Vierge Marie n'a été digne de la maternité divine que parce qu'elle était très pure, très agréable à Dieu et très pieuse.

La deuxième raison, c'est que l'*honneur des parents profite aux enfants,* suivant cette parole des *Proverbes* (XVII, 6) : *Les parents sont la gloire des enfants,* d'où il suit que la honte de la Mère aurait rejailli sur le Fils. Tout cela est de S. Thomas d'Aquin.

Avant lui S. Grégoire de Nazianze l'avait chanté dans son poème *à Nicobule*[1] : « La gloire du père, c'est la renommée et « l'honneur des enfants. La gloire aussi bien que l'ignominie « leur sont communes. »

S. Ambroise, dans ses commentaires *sur le Ier chapitre de S. Luc*, donne la raison de cette réciprocité entre les parents et les enfants; c'est que les enfants sont censés avoir reçu leur naturel bon et honnête, ou honteux et dénaturé, de leurs parents. De là vient que les enfants des nobles tiennent de leurs parents la noblesse, et ceux des roturiers la roture comme un héritage. Si donc Marie eût été pécheresse, le Fils de Marie serait lui aussi considéré comme pécheur. La honte de la Vierge aurait rejailli sur le Fils de Dieu.

Mais, direz-vous, est-ce donc que le Christ a pris de sa Mère sa splendeur, sa gloire et sa beauté? N'en doutez point, ne vous en étonnez point. Le sein virginal n'a pas abaissé, il a exalté le Christ. S. Augustin proclamant la chasteté et la grandeur de la naissance du Verbe, dit[2] : « D'où lui vient donc sa bassesse? « De ce qu'il est homme né d'homme. D'où lui vient sa gran- « deur? De ce qu'il est né de la Vierge. » Le prophète Jérémie

[1] Gloria namque patris natorum fama decusque, ut rursus natis est gloria fama parentum, gratia communis, labes communis utrisque. S. GREGOR. NAZIANZ., Carm. *ad Nicobulum.*

[2] Unde humilis? Quia homo natus ex hominibus. Unde excelsus? quia ex Virgine. S. AUGUT., lib. I *de Symb.*

(XXXI, 22) annonce en ces termes l'incarnation du Verbe : « Une femme environnera un homme » : *Femina circumdabit virum.* Comment « environnera ? » « Comme une couronne environne la tête, « car le Christ est la tête de l'Eglise [1]. » Voyez-vous l'ornement que le Christ a reçu de sa Mère ? Il est sorti de son sein, et il est apparu au monde comme un roi couronné. De même donc que le Christ a reçu de sa sainte Mère son ornement, de même il en aurait reçu le déshonneur, si celle-ci avait été une pécheresse.

La troisième raison, c'est l'*intime affinité que la bienheureuse Vierge eut avec le Christ, puisque c'est d'elle qu'il a reçu son corps.* Elle a donc dû être, autant qu'il se pouvait, semblable au Christ. Il convient en effet qu'il y ait entre le fils et la mère la plus grande ressemblance possible, qui écarte nécessairement toute dissemblance inconvenante ou contre nature. Or le péché est une dissemblance inconvenante et dénaturée, vis-à-vis de Dieu, puisqu'il fait déchoir de la justice et de la droiture dont la bonté divine est la règle première et très parfaite. Si donc la sainte Vierge avait jamais péché, elle n'aurait pas été semblable à son Fils, et, partant, n'aurait pu avoir aucune affinité avec lui. *Quelle alliance peut-il y avoir entre le Christ et Bélial?* dit l'Apôtre (II COR., VI, 15). C'est comme s'il disait : L'alliance de l'homme avec Dieu se fait par la grâce. Or la sainte Vierge non seulement a été unie à Dieu par la grâce, mais encore elle a contracté une affinité nouvelle, inouïe, exceptionnelle, elle a contracté une consanguinité avec Dieu, quand elle lui fournit sa chair et son sang tirés de sa propre chair et de son propre sang, et que par cette chair et ce sang reçus de Marie, il est devenu Dieu-Homme et Homme-Dieu.

La quatrième raison, c'est que le *Fils de Dieu qui est sa sagesse substantielle a résidé en Marie d'une manière toute spéciale, non seulement dans son esprit, mais encore dans son sein.* Marie a donc dû être très spécialement exempte de tout péché, car il est écrit : *La sagesse n'entrera point dans une âme mal intentionnée, et n'habitera point dans un corps soumis au péché* (SAGESSE, I, 4).

L'habitation doit être proportionnée à l'habitant. Le Fils de Marie a été très saint, très pur, immaculé, et, comme dit l'Apôtre (HÉBR., VII, 16) : *Saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs.* Marie a donc dû être très sainte, très pure, immaculée et innocente, sans tache et séparée des pécheurs. *Si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi,* dit encore l'Apôtre (ROM., IX, 16). Or ce rameau mille fois béni qui est issu de Marie est très saint : il a donc fallu pour le produire que la racine fût

[1] Circumdabit quomodo corona circumdat caput : caput enim Ecclesiæ Christus est. GILBERT., Serm. 21 *in Cant.*

très sainte. Voilà pourquoi l'Église chante : « Salut, racine sainte ; « salut, gloire du monde. »

La cinquième raison, c'est l'*accomplissement de cette parole : Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous.* Comme nous l'avons dit, le péché souille l'âme, parce qu'il lui ôte l'éclat de la grâce et la beauté spirituelle. Lors donc que la sainte Vierge est appelée *toute belle*, et qu'il est dit qu'elle a été sans tache, cela signifie qu'elle est libre de toute contagion et de toute souillure du péché. Pour donner au Fils de Dieu, splendeur du Père et figure de sa substance, la substance de sa chair, il fallait que Marie fût toute belle et toute pure : elle ne pouvait qu'à ce prix engendrer une vraie splendeur. Voilà pourquoi l'Église chante : *Je suis la mère du bel amour* (Eccli., xxiv, 24). « Quoi de plus noble que la Mère de « Dieu ? Quoi de plus splendide que celle qui a été choisie par « la splendeur ? Quoi de plus chaste que celle qui a engendré « un corps sans aucune souillure corporelle [1] ? » Aussi S. Anselme dit-il au livre *de la Conception de la Vierge* [2] : « Il convenait que la Vierge brillât d'une pureté si grande qu'après « Dieu on ne pût en concevoir de plus grande. »

Marie a donc été très pure de tout péché originel, puisqu'elle fut immaculée dans sa conception ; de tout péché mortel, puisqu'elle fut confirmée en grâce par la puissance du Père ; de tout péché véniel, puisqu'elle a été imprégnée de la pureté du Fils.

Nous ne nous arrêterons pas à défendre la pureté de Marie contre les attaques de ses ennemis. Ils ont osé lui reprocher d'avoir manqué de vigilance lorsque Jésus, à l'âge de douze ans, se sépara d'elle et de Joseph pendant trois jours, pour s'occuper des œuvres de son Père, comme si tout n'était pas arrivé par une disposition particulière de la sagesse divine ; d'avoir manqué de discrétion en demandant un miracle aux noces de Cana, comme si le divin Maître ne s'était pas hâté lui-même de justifier sa demande en devançant, pour y satisfaire, le moment fixé pour opérer ce premier signe de sa mission publique ; d'avoir péché par ambition et importunité en donnant l'ordre qu'on appelât Jésus pendant qu'il prêchait, tandis que l'Évangile ne dit aucunement qu'elle eût donné un ordre semblable, mais seulement que l'on avertit Jésus que sa mère était à la porte et désirait le voir ; d'avoir manqué de foi au temps de la Passion, tandis que l'Évangile nous la montre debout au pied de la croix

[1] Quid nobilius Dei Matre ? quid splendidius ea quam splendor elegit? quid castius ea quæ corpus sine corporis contagione generavit? S. Ambr., lib. II *de Virginibus*.

[2] Decebat ut Virgo ea puritate niteret, qua sub Deo nequit major intelligi. S. Anselm., lib. *de Concept. Virg.*

et recueillant les dernières paroles qui l'instituaient la mère et la protectrice de tous les disciples de son divin Fils.

Ajoutons encore une observation. Non seulement la Mère très pure, Marie, n'a jamais péché, mais de plus elle était impeccable.

Elle n'était pas telle par nature, car ce degré de sainteté n'appartient qu'à Dieu seul, et toute nature créée est faillible par elle-même. Elle ne l'était pas non plus intrinsèquement comme les bienheureux qui jouissent de la vue de Dieu dans le royaume du ciel, parce qu'elle vivait comme nous sur la terre, dans l'état de voyage, et non de compréhension. Néanmoins, à cause de sa dignité de Mère de Dieu, Marie était impeccable. En voici les raisons :

Le foyer de la concupiscence n'a jamais existé en elle, ou s'il a existé, selon l'opinion de quelques anciens théologiens, il a été, dès l'instant même de sa conception immaculée, réduit à l'impuissance absolue, au point de ne jamais pouvoir incliner son appétit sensible à quelque mouvement désordonné, et de ne pouvoir causer à son esprit aucune distraction.

La tentation n'eut aucune prise sur Marie, parce que la malice, l'ignorance ou la faiblesse qui sont les causes de la chute du pécheur n'existaient pas en elle. La puissance du Père la prémunit contre la fragilité, la sagesse du Fils contre l'ignorance, la bonté du Saint-Esprit contre la malice.

Elle fut particulièrement privilégiée et gardée par une providence spéciale de Dieu, à cause de sa haute destinée, et les anges l'assistaient, écartant d'elle tout danger.

La plénitude de grâce qu'elle avait reçue et qui croissait sans cesse la rendait invulnérable aux attaques des ennemis.

Elle posséda, dès les premiers instants de son existence, l'usage parfait et continuel de sa raison, ce qui lui permit de considérer et de prévoir tout ce qui pouvait exciter sa volonté et ce qu'elle devait faire ou éviter.

Elle s'exerça continuellement à la pratique des œuvres saintes ; l'amour de Dieu l'absorbait tout entière, et nul ici-bas ne vécut plus longtemps, plus étroitement, plus délicieusement et plus familièrement unie que Marie avec Jésus. Comment aurait-il donc été possible qu'un péché existât parmi tant et de si brûlantes ardeurs de charité ?

Ce privilège n'imposait pourtant pas à la sainte Vierge la nécessité de persévérer dans la grâce, au point de ne pouvoir pas absolument en déchoir. De soi et de sa nature, elle pouvait pécher, mais parce que la providence et la protection de Dieu la fortifiaient singulièrement, elle ne pouvait jamais pécher en effet, surtout après la conception du Fils de Dieu.

Voilà donc l'innocence de la Vierge, voilà la pureté de la Mère de Dieu. Que si nous voulons l'admirer et l'imiter selon la faible portée de nos moyens, nous en retirerons d'admirables accrois-

sements de vertus. Puissions-nous imiter la bienheureuse Marie, la Mère de Dieu, par la grâce de N.-S. Jésus-Christ!

§ III. — *Marie Mère très chaste et vierge dans la conception de son Fils.*

Les théologiens distinguent trois degrés dans la chasteté : la chasteté conjugale qui s'abstient des plaisirs charnels défendus et n'use qu'avec modération des plaisirs permis ; la chasteté propre à l'état de veuvage, qui s'en sèvre après les avoir goûtés dans le mariage ; la chasteté virginale qui s'abstient de tous les plaisirs et de toutes les satisfactions de la chair, même licites. Ils ajoutent que cette dernière espèce de chasteté est plus excellente que les deux autres. En effet, la virginité vaut mieux que le mariage, parce qu'elle détourne l'homme des voluptés de la chair, le débarrasse d'innombrables soucis, le rend plus apte aux choses de l'esprit et plus semblable aux anges. Voilà pourquoi l'Apôtre disait (I Cor.) : *On sera plus heureux en demeurant ainsi*, dans la virginité. Et quoique le mariage de plusieurs soit nécessaire à la société, la virginité est plus utile aux individus. En effet, par lui-même le mariage remplit la terre et procrée des hommes, enfants de colère. La virginité au contraire remplit le ciel et fait des enfants de Dieu, parce qu'elle dispose admirablement ses disciples à le devenir.

Telle fut la chasteté de la Mère de Dieu, chasteté pure et virginale, car elle demeura constamment à l'abri de toute souillure charnelle [1].

[1] Mater Domini casta, in qua non fuit virilis appetitio, sed Spiritus Sanctus, quam non violavit Joseph vir Judæus, sed solus imprægnavit omnipotens Deus, quæ non commixta est, nec Joseph sponso, nec cognita alieno viro, sed omnipotenti Deo. S. Augustinus, Serm. 14 *de Nativ. Dom.* qui est 18 *de Tempore.*

Mater secundi hominis, in qua gratia Dei et mentem integram servavit et carnem, menti conferens firmissimam fidem, carni auferens omnino libidinem. D. Fulgentius, in Serm. *de S. Stephano Protomartyre.*

Mater incorruptionis, quæ virgines exemplo suo genuit, et mansit integra. S. Leander, in *Regula et Institut. Virg.*

Mater Virgo, cujus impollutum uterum Dei Verbum æternum ex æterno Patre ortum habens, propter nos inhabitavit, veramque in illa et ex illa carnem accepit. S. Sophron., Orat. *in Christi Natal.*

Mater castissima. D. Ildephonsus, Serm. 6 *de Assumpt. B. V. M.*

Mater casta, quæ sola Creatore digna erat. S. Joannes Damasc., Orat. 1 *de Nativ. B. M.*

Mater Dei quam castitas obsignavit, atque virginitas conservavit, cujus mysteria transcendunt mentem et opinionem. S. Joannes Damasc., in *Cantic. Eccl. Græcorum*, sono 2.

Mater castissima magni Dei Salvatoris nostri. Simeon Metaphr., in Orat. *de Ortu, Vita et Assumpt. B. M.*

Mater casta, munda et perpetuæ virginitatis præmunita. D. Petrus Damianus, Serm. 1 *de Nativ. V. M.*

Ce n'est pas seulement parmi les femmes mariées et parmi les veuves que la Mère de Dieu brille par sa chasteté : elle dépasse encore toutes les vierges sous ce rapport.

Cette supériorité vient de ce que la chasteté virginale de Marie a été confirmée par un vœu très parfait, conservée par l'inspiration d'un amour de Dieu supérieur à tous les autres amours, libre de toute contrariété et répugnance, accompagnée des vertus qui pouvaient en augmenter la perfection, dirigée vers une fin plus noble que toutes les autres, savoir, la génération du Fils de Dieu.

Et d'abord, la chasteté virginale de Marie a été *confirmée par un vœu très parfait*. S. Thomas d'Aquin, comme tous les théologiens, enseigne qu'il est plus agréable à Dieu et qu'il vaut mieux faire le bien avec vœu que sans vœu [1]. Voici les raisons qu'on en donne.

1° Dieu conseille de faire des vœux et de tenir les promesses faites par vœu. *Faites et rendez des vœux*, est-il dit au psaume LXXVe. Or, les conseils ont pour objet un bien plus grand. De plus, en vingt endroits, l'Ecriture loue les vœux : *Les vœux des justes apaisent Dieu* (PROV., XV, 8). — *En ce temps-là*, au temps de la loi nouvelle, *ils honoreront Dieu par des sacrifices et des oblations : ils lui feront et rendront leurs vœux* (ISA., XIX, 28). — *Je vous rendrai mes vœux* (Ps. LXV, 12). Lorsque Anne voue son fils Samuel au Seigneur et le consacre pour toujours au service du temple, Dieu l'exauce (I ROIS, I, 11). Or s'il valait mieux faire le bien sans vœu, l'Ecriture et l'Esprit saint lui-même, auteur de l'Ecriture, nous tromperaient. Pourquoi louer les vœux? Pourquoi nous exhorter à les faire et à les tenir?

2° L'œuvre accomplie par vœu procède de vertus plus nombreuses que l'œuvre accomplie sans vœu. Ainsi, par exemple, garder la continence sans vœu, est uniquement un acte de tempérance : la garder par vœu c'est de plus un acte de religion. Or l'œuvre qui procède d'un plus grand nombre de vertus est meilleure et plus agréable à Dieu.

MATER Dei semper Virgo excellentissima et piissima. GOFFRIDUS Abbas, Serm. *in omni Festiv. B. V.*

MATER Dei virginea. D. BONAVENTURA, in *Psalt. B. V.*

MATER per omnia integerrima et immaculata integerrimi et immaculati Dei Filii. BERNARDINUS DE BUST., Serm. *de Nativ. B. M.*

VIRGO pura, casta, et impolluta, ex qua Dominus noster Jesus Christus inconfuse et immutabiliter progressus est in deitate et humanitate perfectus, Patri per omnia similis, et nobis per omnia consubstantialis. D. GREGORIUS THAUMAT., Serm. 3 *in Annunt. B. V.*

VIRGO, Dei genitrix amabilis et dilecta, pura et sancta, victrix et triumphans, gloriosa et perfecta, quæ genuit Filium virginitate sua salva et illæsa. JACOB. NISIBENSIS, in Cantic. *in Laude B. Virg.*

GENITRIX Dei speciosa et incontaminata, et sancta. ANASTAS. ANTIOCHEN., Orat. 2 *in Annunt. B. M. Virg.*

[1] S. THOMAS, IIII, quæst. LXXXVIII, art. 6.

Voilà pourquoi S. Augustin, dans son livre *de la Virginité*, disait[1] : « La Virginité n'est pas honorée comme virginité, mais « parce qu'elle est consacrée à Dieu. »

3° Ce qu'on fait par vœu est offert à Dieu avec plus de charité et de libéralité que ce qu'on fait sans vœu. En effet, faire un bien sans vœu, c'est offrir seulement une œuvre à Dieu ; tandis que faire un vœu, et faire une œuvre par vœu, c'est offrir une œuvre et la faculté de l'accomplir. C'est ce que S. Anselme explique élégamment par une comparaison, dans son livre *des Similitudes*, quand il dit[2] : « On donne plus en livrant l'arbre « et les fruits, qu'en ne cédant que les fruits. »

4° Celui qui accomplit une œuvre par vœu, se soumet à Dieu davantage, et, partant, lui devient plus agréable et plus cher. C'est ainsi qu'un serviteur devient plus agréable à son maître, un soldat à son général, un magistrat à son peuple, un débiteur à son créancier, lorsqu'ils engagent leur foi par serment, que lorsqu'ils promettent seulement de faire ce qu'ils doivent.

5° Le vœu captive la volonté de l'homme et la fixe irrévocablement dans le bien. Or, faire les œuvres de justice avec une volonté constante, affermie dans le bien, c'est la perfection de la vertu, de même que commettre les œuvres d'iniquité avec un cœur obstiné dans le mal, est une prévarication plus grave; c'est un péché contre le Saint-Esprit. De là vient que ceux qui font le bien avec une volonté affermie dans le bien, sont semblables aux bienheureux, tandis que ceux qui font le mal avec un cœur affermi dans le mal, sont semblables aux damnés.

6° Le vœu arme un homme contre les tentations du démon, ainsi que contre sa propre fragilité et son inconstance. Elle le rend plus constant à accomplir son œuvre, et il lui est plus difficile d'abandonner le bien projeté, qu'il ne le serait s'il n'y était pas obligé par vœu. Nous voyons en effet que, dans les choses qui ne sont pas protégées par les lois, quelques bonnes et utiles qu'elles soient d'ailleurs, les hommes changent facilement de résolution et s'en inquiètent peu.

Or, comme la chasteté de la Mère de Dieu, selon ce qui a été prouvé ailleurs, a été confirmée par ce vœu, il s'ensuit qu'elle a été meilleure et plus excellente que la chasteté des autres vierges.

La chasteté de la Mère de Dieu fut, en second lieu, *gardée avec un plus grand amour de Dieu.* Qui pourra parler dignement de la charité de Marie envers Dieu? Qui donc parmi les simples créatures a été, plus que cette divine Vierge, enflammé d'amour

[1] Virginitas, non quia virginitas, sed quia Deo dicata est, honoratur. S. August., *de Virgin*, cap. viii.

[2] Plus donat qui arborem cum fructibus, quam qui solos fructus donat. S. Anselm., lib. *de Similitud.*, cap. lxxxiv.

pour lui? La similitude engendre l'amour; mais qui est plus semblable à Dieu que Marie? La communauté de biens entretient l'amour; mais à qui Dieu communiqua-t-il plus de biens qu'à Marie? L'amour s'enflamme par l'amour; mais qui Dieu a-t-il plus aimé que Marie? La connaissance entretient l'amour; mais qui a connu Dieu plus que Marie? Oui l'amour de Marie pour Dieu est un amour excellent! C'est pourquoi, dans les *Cantiques* (II, 4), elle dit d'elle-même : *Il a réglé en moi la charité;* ou suivant une autre version : *La charité est son étendard levé sur moi;* parce que, de même que, dans une armée, l'étendard flotte au-dessus de tout, de même la charité de la Vierge surpasse celle des autres saints, anges ou hommes. Ailleurs (VIII, 6), l'Epouse céleste compare sa charité au feu : *Ses flambeaux sont de feu et de flammes,* ou, comme dit Symmaque : *Son impétuosité est celle du feu.*

La charité qui brûlait dans le cœur de la Vierge, élevait son âme jusqu'à Dieu, par son ardeur et son impétuosité, et l'unissait à lui. Cette charité souveraine éleva tellement sa chasteté que, de même qu'aucune créature ne peut lui être comparée en charité, de même aucune vierge n'osera se comparer à elle en chasteté.

La chasteté de Marie fut, en troisième lieu, *exempte de toute contrariété et opposition.* Notre terre, je veux dire notre corps, produit des ronces et des épines. De là tous ces dards acérés des tentations, toutes ces révoltes, ces mauvaises pensées qui attaquent et minent sans cesse notre chasteté. La sainte Vierge n'a jamais produit la moindre petite épine, parce qu'elle n'a jamais senti le foyer du péché. Entourée de toutes parts par les roses, les lis, les fleurs odorantes, elle reposa toujours dans son corps très pur comme en un lit de fleurs : *Notre lit est un lit de fleurs,* dit le *Cantique des cantiques* (I, 13). L'aiguillon du péché n'existait point en elle, et elle ne pouvait pas s'appliquer le mot de S. Paul : *Je vois dans mes membres une autre loi qui contredit la loi de mon esprit.*

Salomon a dit avec raison, en parlant de Marie : *Elle est comme un lis parmi les épines.* Marie fut pour elle-même un lis, car jamais elle ne sentit les atteintes de la concupiscence. *L'Esprit-Saint survint en elle, et la vertu du Très-Haut la couvrit de son ombre.* Elle la couvrit de son ombre, en protégeant sa virginité, en la défendant contre les ardeurs de la volupté suivant le commentaire de S. Augustin. Oui, la sainte Vierge est un lis. Ce lis croît parmi les épines, et les épines ne le déchirent pas. Adam de S. Victor dit à ce propos[1] : « Salut, sainte Mère

[1] Salve Christi sacra Parens, flos spina carens, flos spineti nescius. Nos spinetum, nos peccati spina sumus cruentati, sed tu spinæ nescia. ADAM. DE S. VICT., *de Virgin.*

« du Christ, fleur sans épine, fleur qui n'a pas connu les piquants « des ronces ! Nous sommes, nous, ces ronces; nous avons été « ensanglantés par les épines du péché, mais vous, vous n'avez « point connu ces piqûres. »

Marie fut un lis pour les autres : sa beauté ne blessa jamais personne. Elle brilla d'une telle chasteté, qu'elle pénétrait les cœurs de ceux qui la regardaient, sans pouvoir être à personne une occasion de tentation.

En quatrième lieu, la chasteté de la Mère de Dieu fut *accompagnée des vertus qui pouvaient en augmenter la perfection.* Ces vertus sont :

1° L'*humilité :* « Plus une vierge veut être chaste, plus elle « doit être humble, » dit S. Ambroise [1].

2° La *pudeur :* « Le nom de Vierge est un titre de pudeur, » dit encore S. Ambroise [2].

3° La dévotion : *La vierge pense aux choses de Dieu* (I Cor., VII, 34).

4° L'*abstinence :* « La faim est l'amie de la virginité et l'ennemie « de la luxure, » dit S. Jérôme [3].

5° La *modestie* qui éloigne la légèreté, la pétulance, l'inconstance, le bavardage, le murmure, et devient le meilleur ornement des femmes chastes. S. Pierre voulant instruire les femmes leur ordonne d'avoir un *esprit modeste.*

Toutes ces vertus, et d'autres encore, la Mère de Dieu les a eues à un degré éminent. Voici comment S. Ambroise en parle dans son IIe livre *des Vierges* [4] : « Elle était vierge non seulement « de corps, mais de cœur. Humble de cœur, grave dans sa « conversation, prudente dans son esprit, avare de paroles, « appliquée à la lecture, plaçant son espoir non point dans « l'incertain des richesses, mais dans la prière du pauvre ; « attentive à ce qu'elle faisait, pudique dans ses discours, « habituée à chercher Dieu et non l'homme, comme juge de ses « intentions ; elle s'appliquait à ne blesser personne, à vouloir

[1] Decet enim ut quanto castior Virgo, tanto humilior sit. S. Ambr., lib. II *in Luc.*

Nomen Virginis, titulus est pudoris. Idem, lib. I *de Virginibus.*

[3] Fames amica est virginitati, inimica lasciviæ. S. Hieron, *Ep. ad Furiam*, 5.

[4] Virgo erat, non solum corpore, sed etiam mente. Corde humilis, verbis gravis, animo prudens, loquendi parcior, legendi studiosior, non in incerto divitiarum, sed in prece pauperis spem reponens ; intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita non hominem, sed Deum quærere; nullum lædere, bene velle omnibus, assurgere majoribus natu, æqualibus non invidere, fugere jactantiam, rationem sequi, amare virtutem. Quando ista vel vultu læsit parentes ? Quando dissensit a propinquis ? quando fastidivit humilem ? quando derisit debilem ? quando vitavit inopem ?... Nihil torvum in oculis, nihil in verbo procax, nil in actis inverecundum. Non gestus fractior, non incessus solutior, non vox petulantior, ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis figura probitatis. S. Ambros., lib. II *de Virginibus.*

« du bien à tous, à témoigner du respect à ses anciens, à ne « point porter envie à ses égaux, à fuir la jactance, à suivre la « raison, à pratiquer la vertu par amour. Quand donc a-t-elle « jamais fait fâcher, même par une expression de physionomie, « ses parents ? Quand a-t-elle eu une discussion avec ses « proches ? Quand a-t-elle brusqué un petit ? Quand s'est-elle « moquée d'un faible ? Quand a-t-elle évité un indigent ? »

Un peu plus loin, S. Ambroise, louant la modestie de Marie, ajoute : « Il n'y avait rien de dur dans son regard, rien de hautain « dans son langage, rien d'inconvenant dans sa manière d'agir. « Son geste n'était point violent, sa démarche n'était point « hardie, sa voix n'avait point trop d'éclat. Toute son apparence « extérieure était une image de son âme, une figure de sa « perfection intérieure. »

Ornée de ces vertus, la chasteté de la Mère de Dieu brilla d'un éclat merveilleux, et leur appoint lui donna un tel accroissement qu'elle a dépassé facilement toutes les autres.

Enfin la chasteté de Marie fut réglée *et dirigée par Dieu vers une fin très élevée*, la génération du Fils de Dieu. Il convenait en effet que le Très-Haut, le Fils de Dieu, naquît d'une vierge très chaste.

Satan, ennemi perpétuel de Marie, a de tout temps soulevé la haine des hérétiques contre la chasteté de la bienheureuse Mère de Dieu. Inspirés par lui, les Ebionites et les disciples de Cérinthe ont nié sa virginité avant l'enfantement, disant que la sainte Vierge avait conçu comme les autres femmes, par un commerce charnel ; Jovinien admettait que Marie était demeurée vierge en concevant, mais non pas en enfantant, et qu'elle perdit son intégrité en mettant Jésus au monde. Helvidius, après avoir confessé la virginité de Marie avant et pendant l'enfantement, a nié qu'elle l'ait conservée depuis. Toutes ces hérésies solidement réfutées par les Pères et en particulier par S. Jérôme, S. Augustin et S. Ildefonse, sont tombées depuis longtemps dans l'oubli, malgré les efforts des hérétiques des temps modernes pour les ressusciter. Pour nous, Marie est la Mère toujours vierge : mère et vierge très chaste au moment de l'incarnation du Verbe dans son sein ; mère et vierge sans tache au moment de l'enfantement divin ; mère toujours vierge et parfaitement vierge après cet enfantement. C'est ce que la sainte Eglise nous donne à entendre lorsque, dans les Litanies, elle adresse à la Mère de Dieu les trois invocations suivantes : *Mater castissima*, *Mater inviolata*, *Mater intemerata*. Toutes trois ensemble, elles proclament admirablement contre les hérétiques l'intégrité de Marie, avant, pendant et après l'enfantement. Il était bon de louer, à des titres divers, ce privilège admirable de la Mère de Dieu, afin de célébrer, d'exalter et de vénérer davantage

cette œuvre divine, et de faire reconnaître plus clairement en Marie la puissance, la sagesse et l'admirable bonté de Dieu.

Nous avons donné ailleurs [1] les principales preuves de la virginité perpétuelle de Marie. Cependant, puisque notre sujet nous y invite, nous les rappellerons ici en quelques mots, y ajoutant plusieurs considérations nouvelles.

Trois ennemis implacables ont osé attaquer la croyance à la virginité de la Mère de Dieu : ce sont les païens, les juifs et les hérétiques.

Les païens ont toujours regardé comme incroyable et impossible tout ce qu'ils lisaient ou entendaient dire de l'enfantement de la Vierge.

Notre foi, au contraire, nous dit, non comme une possibilité, mais comme un fait, que la bienheureuse Marie a été vierge en devenant mère : *Rien n'est impossible à Dieu*, disait l'Ange à Marie, en lui annonçant qu'elle était choisie pour donner le jour au Sauveur du monde; et les païens qui refusaient de croire à l'enfantement virginal de Marie pour lequel Dieu, souverain maître de toutes choses, avait déployé sa puissance, admettaient les fables les plus étranges concernant leurs faux dieux, et sur la parole de quelques philosophes qui avaient mal observé la nature, ils n'hésitaient pas à croire que des animaux et des insectes nombreux se reproduisaient sans le concours des deux sexes. S. Ambroise leur reprochait cette contradiction : « Un « oiseau, dit-il [2], produit ses petits de lui-même, sans l'action « d'un autre oiseau, et personne ne se refuse à le croire ; mais « parce que Marie a enfanté, après avoir pris un époux, on met « sa pudeur en question. » Lactance dit aussi, se fondant sur la même erreur des païens de son temps [3] : « Puisque, au su de tout « le monde, certains animaux conçoivent par le vent et par l'air, « pourquoi trouver surprenant que nous disions que la Vierge « a conçu par l'Esprit de Dieu, à qui tout ce qu'il veut faire est « facile? » S. Augustin nous enseigne la même vérité par une comparaison empruntée au soleil et au miroir [4] : « Le rayon du « soleil pénètre le miroir, il ne le brise point pour entrer, et ne « le casse point pour sortir, puisque, à l'entrée et à la sortie, le « miroir demeure entier. » Si le rayon de soleil ne rompt point

[1] IIe Partie, liv. I, ch. VII et liv. II, ch. II.

[2] Avis sine masculo parit, et nullus refellit, et quia desponsata viro Maria peperit, pudoris ejus faciunt quæstionem. S. Ambros., l. V *Hexameron*, c. XX.

[3] Si animalia quædam vento et aura concipere solere omnibus notum est, cur quisnam mirum putet, cum Spiritu Dei, cui facile est quidquid velit, gravidam factam esse virginem dicimus? Lactant., lib. IV *de Vera Sapientia*.

[4] Solis radius penetrat, nec cum ingreditur violat, nec cum egreditur dissipat, quia ad ingressum et egressum speculum integrum perseverat. S. August., Serm. 3 *Adventus*.

le miroir, l'entrée et la sortie de la divinité auraient-elles pu briser l'intégrité de la Vierge?

L'incrédulité du paganisme est encore refutée par les oracles des sibylles qu'ils vénéraient comme les maîtresses de l'univers, divinement inspirées, et qui toutes s'accordent à proclamer la virginité de la Mère de Dieu. Ces vierges païennes ont chanté l'enfantement virginal de Marie avec une clarté, une précision, une splendeur admirables. On dirait qu'elles racontent des choses qu'elles ont vues, plutôt que de prophétiser l'avenir. Notre foi, il est vrai, n'est pas fondée sur les oracles des sibylles, mais bien sur le fondement des Apôtres et des Prophètes; il est cependant fort important d'avoir un témoignage de cette foi chez tous les peuples et dans toutes les nations. Voilà pourquoi les SS. Pères, afin de réfuter les erreurs des païens, se sont souvent servis des oracles sibyllins, au point que les païens eux-mêmes appelaient les chrétiens des sibyllistes, comme l'atteste Origène dans son livre *Contre Celse*. S. Paul lui-même réfutait les gentils avec les oracles des sibylles, comme le raconte Clément d'Alexandrie dans ses *Stromates* [1]. « L'apôtre Paul disait : « Prenez également les livres grecs, reconnaissez l'autorité de la « sibylle et voyez comment elle proclame l'unité de Dieu et pré- « dit l'avenir. Prenez celle de l'Inde et lisez-la; vous trouverez « là un traité parfaitement clair et explicite de l'incarnation du « Fils de Dieu. » On croit généralement, il est vrai, que la forme sous laquelle les prédictions des sibylles nous sont parvenues, n'est pas authentique, mais nul ne peut mettre en doute ces prédictions elles-mêmes, puisque Virgile et d'autres auteurs qui ont vécu avant la venue du Sauveur en font clairement mention.

Les païens étaient donc mal inspirés lorsqu'ils contestaient un fait admis comme possible en mille circonstances, et que leurs oracles les plus vénérés annonçaient clairement.

Les seconds ennemis de la virginité de Marie sont les Juifs. « Les Juifs, dit S. Bruno [2], poursuivent et exècrent particuliè- « rement trois choses : le Christ, Marie et la sainte Eucharistie. « Ils les maudissent tous les jours, et les exècrent trois fois « par jour. » Ils furent les inspirateurs de Cérinthe, Ebion et Carpocrate, ces hérétiques des premiers siècles dont ceux de notre temps ont recueilli les blasphèmes contre la chasteté et la virginité de la Mère de Dieu.

Si les Juifs avaient voulu comprendre le sens des saintes Écri-

[1] Paulus Apostolus dicebat : Libros quoque græcos sumite; agnoscite sibyllam, quomodo unum Deum significet, et ea quæ sunt futura. Hydaspem sumite et legite, et invenietis Dei Filium multo clarius et apertius esse scriptum. Clemens Alex., lib. VI *Stromat.*

[2] Tria Judæos maxime insectari et execrari Christum, Mariam et sacram Eucharistiam. S. Bruno, Serm. *de Annunt. Virg.*

tures, ils auraient reconnu avec bonheur que la virginité perpétuelle était un attribut réservé par Dieu à la Mère du Messie, et annoncé par les Prophètes. Ils auraient lu dans la *Genèse : Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne*, et ils auraient compris que cette *race*, ce descendant de la femme qui écraserait la tête du serpent infernal, était appelé, *descendant de la femme*, parce que la femme seule, et non pas l'homme avec elle, aurait immédiatement part à sa venue sur la terre.

Ils auraient lu dans le *Lévitique* (XII, 2) : *Si une femme, ayant usé du mariage, enfante un fils*, et ils auraient compris que le livre saint parlait ainsi parce qu'il devait se trouver une exception à la loi générale, et qu'une femme, une vierge enfanterait un fils sans avoir rempli la condition indispensable à toutes les autres mères.

Ils auraient lu ce texte d'*Isaïe*[1] : *Voici qu'une vierge conçevra et enfantera un fils*, et ils auraient conclu que cet enfantement ne devait pas ressembler à ceux des autres femmes qui ayant été vierges cessent de l'être pour devenir mères ; autrement le prophète n'eût pas annoncé ce fait de chaque jour comme un signe extraordinaire que Dieu réservait à son peuple. La vierge dont parle Isaïe devait être et demeurer vierge en même temps qu'elle devenait mère. Mais les Juifs, aveuglés par leur haine contre Jésus et Marie, n'ont pas voulu le comprendre[2]. D'autres textes du même prophète, que nous ne pouvons pas développer ici, auraient de même ouvert les yeux à ces malheureux aveugles s'ils ne s'étaient pas obstinés dans leur aveuglement.

Ils auraient encore reconnu la maternité virginale de Marie dans ce prodige extraordinaire que le prophète Jérémie[3] annonce comme quelque chose de nouveau sur la terre : *Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige : une femme environnera un homme.* Autant de mots, autant de témoignages en faveur de l'intégrité de la Vierge Mère de Dieu. Oui, c'est une nouveauté qu'une vierge conçoive ; une nouveauté qu'elle demeure vierge en concevant ; une nouveauté qu'une vierge enfante sans violer sa virginité, une nouveauté qu'elle enfante sans douleur ; une nouveauté qu'elle porte son fruit sans pesanteur et lui donne le jour sans souffrances.

[1] Ecce Virgo concipiet et pariet Filium. ISA., VII, 14.

[2] Plane mentiris ; fallax es Judæe, et falleris, falso criminaris, falso contendis, falso proponis, falso arguis, falso defendis. Si enim, ut ais, juvencula, non virgo parere posset, quod signum sicut promisit daret Dominus? quod miraculum faceret? quid admirabile demonstraret? quid inusitatum ostenderet? Si juvencula pareret quod consuetudinis est, si puella pareret, quod ætatis est, quid mirabile fieret? S. ILDEPHONSUS, cap. III, Serm.

[3] Creavit Dominus novum super terram : *Femina* circumdabit virum. JEREM., XXXI, 22.

Ils auraient compris que la *Porte fermée* dont parle Ezéchiel[1] est encore Marie toujours vierge. *L'Ange*, dit le Prophète, *me fit ensuite retourner vers le chemin de la porte du sanctuaire extérieur qui regardait vers l'orient ; et elle était fermée. Et le Seigneur me dit : Cette porte demeurera fermée ; elle ne sera point ouverte et nul homme n'y passera ; parce que le Seigneur, le Dieu d'Israel est entré par cette porte, et elle demeurera fermée en faveur du prince. Le prince s'y assiéra.* S. Augustin, dans un sermon sur la naissance du Seigneur, commente ainsi ce texte[2] : « Qu'est-ce à dire : *Il y a dans la maison du Seigneur* « *une porte fermée*, sinon que Marie sera toujours intacte ? « Qu'est-ce à dire : *Nul homme n'y passera*, sinon que Joseph « n'a pas eu de commerce avec elle ? Qu'est-ce à dire, que *cette* « *porte sera fermée pour l'éternité*, sinon que la Vierge Marie est « vierge avant l'enfantement, vierge pendant l'enfantement et « vierge après l'enfantement ? Que Marie dise donc : Je suis « devenue porte du ciel, porte du Fils de Dieu. J'ai été une porte « fermée pour celui qui, après sa résurrection, est entré à tra- « vers les portes closes, qui, né de mon sein, m'a laissée « intacte. Il a rempli mon sein de sa divinité, et il a conservé « dans mon sein la chasteté, sa conception a été sans confusion, « et sa mise au monde s'est opérée sans douleur pour moi. »

Les autres parties des livres saints sont remplies de textes et de figures qui pourraient fournir encore mille autres preuves de la virginité de la très chaste Mère de Dieu, mais il faut nous borner[3]. Ce que nous avons dit suffit pour montrer que les Juifs pouvaient, s'ils l'avaient voulu, reconnaître la virginité de Marie avant le divin enfantement, et que les hérétiques, qui ont les mêmes lumières, auxquelles il faut ajouter celles que donne l'Évangile et l'autorité de la sainte Église, sont encore plus inexcusables et plus coupables, lorsqu'ils s'obstinent dans leurs blasphèmes contre ce précieux privilège de la Mère de Dieu.

[1] Porta hæc clausa erit; non aperietur, et vir non transibit per eam; quoniam Dominus Deus Israel ingressus est per eam; eritque clausa Principi; Princeps ipse sedebit in ea. Ezech., xliv, 2.

[2] Quid est porta in domo Domini clausa, nisi quod Maria semper erit intacta? Et quid est, homo non transibit per eam, nisi quia Joseph non cognovit eam? Et quid est quia Dominus solus intrat, et egreditur per eam, nisi quia Spiritus sanctus impræguavit eam? Et quid est quod clausa erit in æternum, nisi quia Maria virgo est ante partum, virgo in partu, et virgo post partum? Dicat ergo Maria : Porta facta sum cœli, janua facta sum Filii Dei. Illi facta sum janua clausa, qui post suam resurrectionem ingressus est per ostia clausa, qui natus de utero meo me matrem dimisit intactam. Adimplevit ventrem meum divinitate, et uterum meum non evacuavit castitate : nec in conceptione inventa sum sine pudore, nec in parturitione inventa sum cum dolore. S. Augusr., Serm. 14 *in Natali Dom.*

[3] Justin de Miecków que nous résumons dans ce livre, entre dans de longs détails sur ce point. Voir *Confer.* 161 à 168.

§ IV. — *Marie mère parfaitement vierge dans la Nativité de son Fils.*

Ce titre que la sainte Église donne à Marie, *Mater inviolata, Mère parfaitement vierge*[1], signifie que la très sainte et très pure Mère de Dieu a conservé sa virginité intacte lorsqu'elle a donné le jour à son divin enfant. Il ne faut pas qu'il manque une fleur à la couronne virginale que nous tressons à Marie sur la terre, ni à celle que les saints et les anges lui offrent dans le ciel. Il ne faut pas que l'ignorance, l'hérésie ou l'impiété puissent dire : La Mère de Dieu fut très pure avant l'incarnation, elle conserva même sa virginité intacte alors qu'elle porta dans son sein le Fils de Dieu fait homme, mais elle cessa d'être vierge en lui donnant le jour. Non : Marie est la Mère parfaitement vierge, c'est-à-dire une mère que l'enfantement n'a pas violée, une mère demeurée intacte, intègre, sans corruption ; telle est la foi et la croyance professée constamment par l'Église, qui, dans le symbole des Apôtres, met sur les lèvres de tous les chrétiens ces paroles : « Je crois en Jésus-Christ... qui a été conçu du Saint-« Esprit, est né de la Vierge Marie. »

Marie a donc conçu du Saint-Esprit, non point dans ce sens que le Saint-Esprit lui ait donné de sa substance, mais bien dans ce sens que, par l'amour et l'opération du Saint-Esprit, elle a fourni à l'enfantement divin la substance corporelle de sa propre chair. De plus nous croyons encore que Jésus-Christ « est né de la Vierge Marie. » La naissance admirable du Dieu fait homme a eu cela de particulier que sa mère était vierge. La dignité de celui qui naissait l'exigeait ; la sainteté de la Mère le demandait ; la piété des croyants le désirait. Il n'était pas d'ailleurs plus difficile à Jésus de sortir du sein de sa bienheureuse Mère, sans nuire à son intégrité, qu'il ne lui fut difficile, au moment de sa résurrection, de sortir du tombeau où l'avaient ren-

[1] Mater et virgo intacta. Origenes, Hom. 1 *in Diversos*. D. Cyprianus, in serm. *de Nativ. Christi*. D. Anastasius, etc.

Mater Dei intactissima impollutissimaque. D. Athanas., Orat. *in Purific. B. V.*

Mater intacta. S. Augustinus, Serm. 14 *in Annunt. Virg.*

Mater partus sine semine ; non enim cognovit qua ratione fœtus in utero suo inventus esset, cum divina fuerit illa conceptio. Andreas Cret., Can. *in Dominica Palm.*

Mater quam nobilitat pudor virgineus. S. Ildephonsus, in lib. *de Virginitate S. M.* cap. v.

Mater Dei intacta et incorrupta. D. Bernardus, Hom. 2 *super Missus est.*

Mater inviolata. D. Antoninus, in *Summ.*, part. V, tit. 15, cap. xv.

Mater omnium in virginitate, quæ prima sine præcepto, consilio et exemplo, gloriosum virginitatis munus Deo obtulit, et sic omnes virgines per imitationem sui genuit. Idem, in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. xxvi.

fermé les juifs, sans déplacer la pierre, ou d'entrer dans le Cénacle les portes étant closes.

Comment s'accomplit ce miracle, il est peu utile de le rechercher et difficile de l'expliquer; nous ne nous y arrêterons donc pas.

On peut citer quelques textes des anciens Pères qui semblent aller contre la croyance générale ou plutôt la foi de l'Eglise; mais outre que ces pieux et saints auteurs n'étaient pas infaillibles et se trompèrent effectivement, les uns sur un point, les autres sur un autre, il est ordinairement facile d'expliquer leurs paroles dans un sens orthodoxe, si l'on se reporte au contexte et aux circonstances dans lesquelles ils écrivaient. Ainsi plusieurs illustres docteurs ont dit que « le Christ a véritablement « ouvert le sein de sa Mère », d'où l'on pourrait naturellement conclure qu'elle a perdu son intégrité virginale en lui donnant le jour. Mais ces expressions, « ouvrir le sein maternel », chez les Pères ne signifient pas « rompre le sceau de la virginité », puisque d'autres textes de ces mêmes Pères proclament que la virginité de Marie est demeurée intacte. « Ouvrir le sein » signifie conférer la fécondité à sa mère et montrer qu'elle n'est pas stérile. Et parce qu'aucun autre fils que le Christ n'a pu conférer la fécondité à sa mère, il est le seul dont il soit dit qu'il a ouvert le sein de sa mère. Cette interprétation semble avoir son fondement dans l'Ecriture, où il est dit que Dieu, ouvre le sein d'une femme, quand il la rend féconde. Dans la *Genèse* (XXIX, 31), on lit de Lia : *Le Seigneur ouvrit son sein pendant que sa sœur demeurait stérile*; et de Rachel : *Le Seigneur se souvenant de Rachel l'exauça et ouvrit son sein*, c'est-à-dire lui donna la fécondité. Et si l'on n'admettait pas cette explication comme suffisante, on peut dire que les expressions des Pères signifient simplement que Jésus sortit du sein virginal de Marie comme si ce sein eût été ouvert. C'est ainsi que nous disons qu'une fenêtre est ouverte quand les vitres seules sont fermées, parce que la lumière extérieure peut y pénétrer et la lumière intérieure en sortir, comme si elle n'était fermée en aucune manière. Admirons ici deux grands mystères de la sagesse et de la bonté divine.

Dieu qui pouvait prendre un corps humain fait avec une matière quelconque a voulu être conçu et naître d'une femme.

Dieu, naissant d'une femme, voulut que sa Mère fût et demeurât vierge.

Il est certain que le Fils de Dieu aurait pu emprunter la substance de son corps indifféremment à n'importe quel être, animé ou inanimé, homme ou femme, innocent ou coupable. Au commencement, n'avait-il pas formé le corps d'Adam du limon de la terre, et celui d'Eve, de la chair d'Adam. Mais il choisit une

femme pour lui emprunter sa substance préférablement à un homme, et l'on peut donner plusieurs motifs de ce choix.

1° Il ennoblissait ainsi la nature humaine tout entière, ce qui fait dire à S. Augustin[1] : « L'affranchissement de l'homme a dû « éclater dans les deux sexes; comme il fallait donc que le Fils « de Dieu prît le sexe le plus noble, il convenait que cet homme « naquît de la femme, pour manifester en elle les effets de sa « rédemption. »

2° Il établissait beaucoup mieux de la sorte la vérité de l'incarnation. « Ainsi, dit S. Ambroise[2], on peut considérer dans « le Christ, sous plusieurs aspects, ce qu'il a de conforme à « la nature humaine et ce qu'il a de supérieur à cette même « nature. Sous le premier rapport, il a voulu être renfermé dans « le sein d'une femme, conformément aux lois de la nature; « mais voilà qu'en dehors de ces lois, une vierge l'a conçu, une « vierge l'a enfanté, pour qu'il fût manifeste à vos yeux que « c'était là un Dieu qui venait renouveler la nature, que c'était « là un homme qui tirait son origine, comme nous, du sein de « la nature humaine. »

S. Augustin dit au même sujet[3] : « Si Dieu, dans sa toute-puis- « sance, avait formé cet homme à part, et non dans le sein « d'une mère, s'il l'avait produit tout à coup à nos regards, « n'aurait-il pas, en quelque sorte, accrédité de fausses opi- « nions? et comment aurait-on cru qu'il avait pris réellement « notre nature? Peut-être qu'en laissant trop tôt éclater les « merveilles de sa puissance, il nous eût dérobé les œuvres de « son amour. Mais tel qu'il est, il se montre si bien le média- « teur entre Dieu et l'homme, qu'en réunissant les deux natures « dans l'unité de sa personne, il relève les choses ordinaires par « ce qu'il y mêle d'extraordinaire, et qu'il adoucit un éclat « inaccoutumé par une vie commune. »

[1] Hominis liberatio in utroque sexu debuit apparere. Ergo quia virum oportebat suscipere, qui sexus honorabilior est, conveniens erat ut feminei sexus liberatio hinc appareret, quod ille vir de femina natus esset. S. Augustin., in lib. LXXXIII *Quæst.*, q. xi.

[2] Multaque in eodem, et secundum naturam invenies, et ultra naturam. Secundum conditionem; etenim corporis in utero fuit, natus est, lactatus est, in præsepio est collocatus : sed supra conditionem virgo concepit, virgo generavit; ut crederes quia Deus erat qui novabat naturam : et homo erat, qui secundum naturam nascebatur ex homine. S. Ambr., *de Incarn.*, l. I, cap. vi.

[3] Si omnipotens Deus hominem ubicumque formatum non ex materno utero crearet, sed repentinum inferret aspectibus, nonne opinionem confirmaret erroris, nec hominem verum suscepisse ullo modo crederetur? Et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit? Nunc vero ita inter Deum et hominem mediator apparuit, ut in unitate personæ copulans utramque naturam, et solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret. S. Augustin., *Epist. ad Volusianum.*

3° Dieu complète ainsi les diverses formes sous lesquelles pouvait se produire la génération humaine : le premier homme est formé du limon de la terre, et ne doit son origine ni à l'homme ni à la femme. Ève est formée de l'homme à l'exclusion de la femme. Le reste du genre humain provient de l'homme et de la femme. Il était réservé au Christ, comme son caractère distinctif, d'être formé de la femme à l'exclusion de l'homme.

Ces trois premiers motifs sont empruntés à la *Somme théologique* de S. Thomas (III p., q. XXXI, art. 4). On peut en ajouter plusieurs autres encore.

4° C'est par la femme que la maladie ou la ruine de la nature humaine a commencé : c'est par la femme aussi que le commencement de la réparation a été accompli.

5° Jésus-Christ voulait montrer qu'il était le rédempteur de la femme aussi bien que de l'homme.

6° Il voulait montrer encore qu'il n'était pas venu pour condamner, mais pour faire miséricorde, le sexe féminin étant très enclin à la miséricorde et à la bonté.

Mais il fallait que la Mère du Fils de Dieu incarné fût et demeurât vierge. La dignité même de Jésus-Christ l'exigeait. Afin de prouver qu'il était homme, le Christ naissait d'une femme ; afin de prouver qu'il était Dieu, il devait être conçu et naître d'une vierge intacte. Il convenait aussi que le Fils de Dieu naquît sans père sur la terre, de peur que la dignité du Père céleste ne parût amoindrie par ce partage de sa paternité avec un homme.

Il le fallait encore parce que l'incarnation du Verbe avait pour but de donner aux hommes une nouvelle naissance qui les rendît enfants de Dieu, et non plus enfants de la chair et du sang. Jésus-Christ naquit d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit, pour que nous naissions de l'Église vierge par l'opération du même Esprit divin.

Il le fallait pour l'honneur de Marie qui ne devait pas déchoir de sa dignité virginale, en devenant mère d'un tel fils.

Il le fallait enfin pour que Marie fût et demeurât le porte-étendard de la virginité, selon l'expression de S. Ambroise, et qu'une multitude infinie de vierges l'imitassent sur la terre, et s'attachassent après elle aux pas du divin Agneau dans le ciel.

Jetez un regard sur l'univers entier, et voyez que de personnes des deux sexes pratiquent la virginité. Ce n'est ni S. Augustin, ni S. Benoît, ni S. Dominique, ni S. François, ni sainte Claire, ni sainte Thérèse, ni aucun autre saint ou sainte qui a institué la pratique de garder la virginité : c'est Jésus-Christ, c'est Marie qui ont d'abord guidé, commandé et instruit les vierges, qui les premiers ont inventé, institué, fondé les ordres religieux. S. Cyrille de Jérusalem dit : « Le Christ naissait pour « faire des vierges. » S. Augustin dit aussi : « En naissant d'une

« vierge, le Christ a mieux aimé approuver que commander la « virginité. »

Aimons donc la chasteté, pratiquons la sainte virginité, si nous voulons obtenir la grâce de Jésus-Christ et les faveurs de Marie. Ils aiment souverainement la chasteté, ils s'offensent des souillures de la chair, ils abhorrent les affections honteuses; vierges ils aiment les vierges; purs ils aiment la pureté. Quiconque veut être aimé de Jésus et de Marie doit fuir toute impureté, rechercher la chasteté. O Jésus, donnez-nous de vivre chastement. O Marie, Mère très chaste et toujours vierge, obtenez-nous la chasteté! faites que nous la désirions, que nous l'aimions, que nous la conservions précieusement dans notre corps et dans notre âme, et que nous soyons remplis de ses doux fruits.

§ V. — *Marie Mère et Vierge sans tache. — Après la naissance de son Fils.*

Marie est appelée « Mère sans tache », *Mater inviolata*[1], parce que son sein virginal, consacré par le séjour du Fils de Dieu

[1] Mater incorrupta. S. Dion. Alexand., in *Epistola contra Paulum Samosat.* (et innumeri alii).

Mater Domini quæ supra legem existens, se legi submisit, et pura cum esset, tempus tamen quadraginta dierum in pollutas constitutum præfinitumque observavit. S. Methodius, Hom. *in Festo Purif. B. V.*

Mater intemerata. D. Hieronymus, in Epist. sive Serm. *de Assumpt. B. V.*

Mater mundissima mundissimi Filii. S. Augustinus, Serm. 20 *Ad Fratres in Eremo.*

Mater Emmanuelis intemerata et super omnes virgines purissima. S. Sabba, in *Menæis Græc.*

Mater quæ sola superexcellenti et incommutabili dono potuit esse virgo, servare pudorem et intactis suis visceribus edere Deum et hominem. S. Ildephonsus, Serm. 6 *de Assumpt. B. M.*

Mater integritatem servans. S. Germanus, Serm. *in Nativ. B. V.*

Mater non experta quæ sunt matrum. Idem, *ibid.*

Mater illibata quæ Deum supernaturaliter in utero concepit. S. Joannes Damasc., Can. *in S. Leontium.*

Mater thalami nuptialis nescia, quæ Deum Verbum in utero suo comprehendit, et incarnatum peperit, tanquam Deum simul et hominem. S. Joannes Damasc., Can. *in Appar. S. Crucis.*

Mater innupta, sola illibata inter matres, quæ sunt matrum, more virginum nacta : res scilicet inter miracula, omnium maxime singularis ac portento nova. Idem, Orat. 4 *de Nativ. B. V.*

Mater semper Virgo, sola inter mulieres Deo desponsata. Idem, Orat. 3 *de Nativ. B. M.*

Mater sine viro pariens, ulnis suis gestans eum qui universam regit machinam. Idem, in *Canticis Eccl. Græc.*, sono 2.

Mater Redemptoris nunquam virum experta. Theophanus Nicenus, in *Menæis Græc.*, *die* 17 *Januarii.*

Mater in conceptu intacta, et in partu, et post partum illæsa et integra. Rupertus Abbas, lib. V *Commentar. in Cant.*

Mater incorrupta Verbi æterni Dei et hominis. Idem, in *Prologo in Cant.*

a toujours été préservé de toute souillure, et qu'après la très sainte conception et l'admirable enfantement du Sauveur, elle est demeurée pure, chaste et toujours vierge. Telle est la croyance de l'Eglise, et il serait inutile de s'arrêter pour montrer sur quelles bases elle repose, tant le contraire paraît inacceptable et honteusement blasphématoire. Mais dans nos temps où l'impiété ne respecte plus rien, on ne possède jamais trop de lumière, soit pour sa propre consolation, soit pour combattre, à l'occasion, et dissiper les ténèbres de l'erreur.

Ce fut Marie, dit S. Ambroise [1], qui leva la première l'étendard de la sainte virginité et de l'intégrité parfaitement gardée en l'honneur de Jésus-Christ. C'est elle qui nous invite tous par son exemple à demeurer vierges : comment quelqu'un serait-il si hardi de prétendre qu'elle n'a pas été fidèle jusqu'à la mort à marcher dans la voie où elle nous appelle ?

Quoique la virginité perpétuelle de Marie ne soit nulle part exprimée clairement dans les livres sacrés, c'est cependant un article nécessaire de notre foi. L'Eglise catholique a toujours cru et enseigné que la Vierge Marie, Mère de Dieu est demeurée vierge après l'enfantement divin, comme elle l'avait été avant et pendant que s'accomplissait cet adorable mystère. Cette croyance est fondée sur la définition de l'Eglise et sur le consentement unanime des Pères: elle l'est aussi sur l'autorité de l'Écriture sainte qui, sans établir ce dogme d'une manière expresse, en fournit la preuve par voie d'interprétation et comme par une conséquence nécessaire.

S. Ambroise appuie son raisonnement en faveur de cette vérité sur le texte du prophète Ezéchiel.

Que ceux qui mettent en doute la virginité perpétuelle de Marie, dit-il [2], expliquent alors ce que signifient ces paroles que le Seigneur a prononcées par la bouche du Prophète [3] : *Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Maintenant je ramènerai les captifs de Jacob, et j'aurai pitié de toute la maison d'Israël, et je m'armerai de zèle pour mon saint. Et ils sauront que je suis le*

Mater intemeratæ virginitatis. Arnoldus Carnotens., in tract. *de Laud. Mariæ.*

Mater etVirgo incorruptissima. D. Bonaventura, in *Speculo B. V.*, cap. viii.

Mater incorrupta, quia post partum Virgo permansit. B. Albertus Magnus, in Postillis *super cap.* i *Matth.*

Mater Dei intemeratissima. Jacobus Monach., Orat. *de Nativ., B. Virg.*

Mater ab integritatis corruptione, et pudoris violatione, in conceptu et partu immunis. D. Bernardinus Senens., Serm. *de Assumpt.*

[1] Egregia igitur Maria, quæ signum sacræ Virginitatis extulit, et intemerata integritatis pium Christo vexillum erexit. Et tamen cum omnes ad cultum Virginitatis sanctæ Mariæ advocentur exemplo, fuerunt qui eam negarent virginem perseverasse. S. Ambr., *de Institut. Virg.*, l. I, cap. v.

[2] S. Ambros., *de Institut. Virg.*, c. viii et seqq. passim.

[3] Ezech., xxxix, 25 et seqq.

Seigneur leur Dieu, lorsque j'aurai été sanctifié parmi eux aux yeux des nations. Et je ne leur cacherai plus ma face.

Plus loin (XLIV), le prophète ajoute qu'il a vu une cité bâtie sur une montagne. Elle avait plusieurs portes mais une était fermée, et il dit : *Il me fit retourner vers la voie de la porte du sanctuaire extérieur, qui regardait vers l'orient; et elle était fermée. Et le Seigneur me dit : Cette porte sera fermée; elle ne sera pas ouverte, et aucun homme n'y passera, parce que le Seigneur Dieu d'Israël est entré par cette porte; et elle sera fermée pour le Prince. Le Prince lui-même s'y assiéra, afin de manger le pain devant le Seigneur; par la voie de la porte du vestibule il entrera, et par sa voie il sortira.*

Quelle est cette porte, demande le saint docteur, sinon Marie ? Et pourquoi la porte est-elle fermée, sinon parce que la virginité de Marie n'eut rien à souffrir de sa maternité divine? *Cette porte sera fermée et ne sera pas ouverte*, dit le prophète. Marie est cette porte ; Jésus-Christ est entré par elle dans ce monde, mais en respectant le sceau virginal dont elle était marquée, comme il sortit du tombeau sans rompre la pierre et entra dans le cénacle les portes étant fermées. Cette porte mystérieuse demeure fermée avant et après le passage du Seigneur, car elle est réservée pour lui seul. *Elle ne sera pas ouverte et aucun homme n'y passera, parce que le Seigneur Dieu d'Israël*, celui qui a dit par la bouche d'Ezéchiel : *je ne leur cacherai plus ma face*, a passé par cette porte pour venir habiter parmi nous.

Cette porte, dit encore S. Ambroise, regardait l'orient, parce que d'elle est sorti l'Orient ; elle a donné le jour au Soleil de justice. Et celui qui a passé par cette porte est le même dont David a pu dire au psaume CXLVII : *Jérusalem loue le Seigneur; loue ton Dieu, ô Sion; parce qu'il a affermi les serrures de tes portes.* Louez votre Dieu, ô Marie, parce que la naissance de votre divin Fils a consacré et rendu glorieuse à jamais votre très pure virginité.

Et que l'on ne dise pas que l'application de ce texte à la très pure et très immaculée Vierge Marie, par S. Ambroise et les autres Pères, est arbitraire. Le temple matériel du Seigneur, à Jérusalem, n'avait pas de porte qui fût ainsi fermée et par laquelle le Prince, le Messie attendu fût seul passé. Il s'agit donc d'un autre temple, temple mystique dans lequel le Prince Fils de Dieu s'est assis, et d'une porte réservée pour lui seul et toujours fermée, c'est-à-dire de Marie. C'est dans son sein béni qu'a demeuré et a mangé celui qui dit de lui-même : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui est dans les cieux* (JOAN., IV, 34).

Votre virginité, ô Marie, est donc la porte fermée, le jardin fermé, la fontaine scellée dont parle l'Écriture, Dieu seul a

goûté les fruits de votre jardin et respiré l'odeur de vos parfums. Dieu seul s'est désaltéré à vos eaux sacrées. Dieu seul a pénétré dans votre sanctuaire et la porte fermée par lui est demeurée inviolablement fermée.

S. Ambroise, en proclamant avec tant de clarté la virginité perpétuelle de Marie, était l'écho fidèle de l'enseignement des Apôtres, l'interprète de la doctrine universellement acceptée dans l'Eglise, et dont on retrouve les traces en mille endroits des écrits des Pères et des écrivains ecclésiastiques de tous les siècles [1]. Il serait trop long de les citer, mais un seul mot suffit à résumer leur foi : tous sans exception ils appellent

[1] Voici quelques passages des Pères les plus anciens, affirmant la virginité de Marie après le divin enfantement.

Virgo sola ante partum et post partum. S. Lucas, apud Amadæum, cap. VIII.

Virgo et Mater prorsus sancta, quæ etiam antequam pareret, ea quæ mulieribus propria sunt effugit, sine viri quippe congressu cum concepisset, Spiritu sancto sibi eam jam antea desponsante et sanctificante, peperit. Primogenitum et Unigenitum Patris Filium, eum qui in supernis unigene, absque Matre ex paterna substantia eluxit, virginitatemque naturalis unitatis indivisam, inseparabilemque conservavit, quippe hic in terris ex Virginis nuptali thalamo, sponsi instar, Adami naturam sibi firmiter adunans, consociansque, indivisam atque incorruptam Matris puritatem custodivit; cum, inquam, qui in supernis incorruptibiliter genitus, in inferioribus hisce ineffabiliter natus est. S. Method. M., Hom. *in festo Purific. B. M.*

Virgo quæ genuit permanens Virgo. Origen., Hom. 1 *in Diversis.*

Virgo sancta quæ genuit Deum et intacta permansit. Idem, *ibid.*

Virgo in cujus partu nulla est intelligenda corruptio. S. Cyprian., Serm. *in Imposit. Symb. Apost.*

Virgo castissima quæ in corpore vitam transegit incorruptam, in castitate, ac virtutibus vivens. S. Gregor. Thaumat., Orat. 2 *in Annunt. B. Virg.*

Virgo casta ante partum, in partu et post partum. S. Athanas., in *Quæst. ser.* q. X.

Virgo naturæ corruptibilis, quæ intemerata pudoris integritate, et infractis virginalibus claustris, mirabili incorruptionis integritate Filium genuit. Idem, in disput. Laodiceæ habita *contra Arium.*

Virgo post partum quæ gemmam produxit et coronam regiam plexuit. S. Epiph., lib. III *Advers. hæres.*, hær. 78. — Virgo post partum purior Id., ibid.

Virgo, cujus natura non perdidit sigillum Christo concepto, et ob id, neque eo genito, reserata est, ut partum in lucem ederet, neque vero rupta est, dum gigneret, nam neque rupta erat dum conciperet. S. Ephrem., serm. *de Margarita pretiosa.*

Virgo lucem pariens sine corruptione quemadmodum olim rubus ignem accendit sine combustione. Idem, Orat. *in Christi Nativ.*

Virgo gignens, sed post partum virgo inventa, genuisse enim arguit natus infans, mansisse autem post partum Virginem, propria ejus corporis natura docuit. S. Joan. Chrysost., Hom. *in Christi diem Natal.*

Virgo manens Virgo, etiamsi vere matris nomen obtinuerit. Idem, Orat. *in Natal. Dom.*

Virgo pariens, virginitate minime vitiata. S. Proclus, Orat. 18. — Virgo, quæ virginitate non violata, imo integritate obsignata peperit. Id., *ibid.*

Virgo quæ partu suo recepit, et virginitatem dum pareret duplicavit.

Marie, *la Vierge*, qu'ils parlent des mystères qui la concernent, avant ou après la naissance du divin Enfant, elle est toujours pour eux la Vierge par excellence. C'est le nom que lui donne la sainte Église dans la liturgie, c'est le nom qu'elle reçoit dans le symbole des Apôtres où il est dit que Jésus-Christ *est né de la Vierge Marie*, et dans la confession générale : *Je me confesse à Dieu tout-puissant et à la bienheureuse Marie toujours Vierge.* La fureur des hérétiques poussés par le démon n'a rien pu contre ce titre glorieux de la Mère de Jésus.

Plusieurs fois les conciles ont dû se prononcer sur ce dogme de notre foi, pour réprimer l'erreur toujours renaissante. Ainsi dans le Ve concile, canon 6, on lit : *Deipara semper Virgo immaculata :* « Mère de Dieu, toujours Vierge immaculée. » Dans le VIe concile, acte 11 : *Mariæ Virginitas ante partum, in partu et post partum intemerabilis :* « La Virginité de Marie « fut à l'abri de toute souillure avant l'enfantement, pendant « l'enfantement et après l'enfantement. » Le VIIe concile acte 3, dans la confession de Tarèse, contient une déclaration semblable. Le concile de Latran, tenu sous Martin I, canon 3, et le IIe concile de Nicée formulent cet anathème : *Si quis non confitetur sanctam semperque Virginem Mariam proprie et vere Deiparam, anathema sit :* « Si quelqu'un ne confesse pas « que la sainte Vierge Marie, toujours Vierge, est véritablement « la Mère de Dieu, qu'il soit anathème. »

S. Thomas, dans la IIIe partie de sa *Somme théologique* (Quæst. XXVIII), traite la question de la Virginité de Marie, avant, pendant et après sa divine maternité. D'après cet illustre Docteur, la dignité du Père céleste et celle du Fils de Dieu qui s'incarnait dans le sein de Marie, exigeaient que l'intégrité de cette auguste Vierge ne souffrît aucun dommage de l'honneur insigne qui lui était fait. Le Christ, qui venait guérir notre corruption, ne pouvait pas faire son apparition dans le monde en nuisant d'abord à la pureté inviolable de sa Mère. Et cette intégrité virginale respectée par le Fils de Dieu, au moment de

S. Greg. Mag., Serm. 6 *de Nativ. Dom.* — Virgo in libro Isaïæ præfigurata, quæ concipiens in utero, non de viro, sed de Spiritu Sancto, et gravida fuit, et incorrupta permansit. Id., Serm. 2 *in Annunt. S. Virg.*

Virgo beata, cujus virginitas sic non est violata partu, ut non fuerat temerata conceptu. S. Leo, Serm. 3 *de Nativ. Dom.*

Virgo in cujus conceptu, in cujus partu, crevit pudor, aucta est castitas, integritas roborata est, solidata virginitas. S. Petrus Chrysgon., Serm. 142.

Virgo quæ permanens in castitate Dei Filium terris edidit, et post admirabilem partum in virginitate consistens, Christum Jesum divino lacte nutrivit. S. Eleuterius, Orat. *ad Deum pro fide.*

Virgo quæ sola post partum incorrupta apparuit et pura, quippe quæ sola sine passione et corruptione secundum carnem Deum nostrum concepit. Andreas Cret., can. *in Exalt. S. Crucis.*

son incarnation et de sa naissance, ne serait-ce pas un sacrilège et un odieux blasphème de penser et de dire qu'elle reçut plus tard une atteinte, et qu'après avoir donné le jour au Fils de Dieu lui-même, la Mère de Jésus devint mère d'autres enfants? Jésus-Christ voulut que personne ne fût enseveli ni avant ni après lui dans le sépulcre où il séjourna trois jours : il est juste d'en conclure à plus forte raison, qu'il voulut la même chose pour le sein de sa mère. Aurait-il souffert que ce temple sacré, ce Saint des saints contractât quelque souillure? Marie n'était-elle pas l'Epouse du Saint-Esprit, et cet Esprit divin ne devait-il pas veiller avec un soin jaloux sur l'honneur, l'intégrité, la chasteté de la Vierge son épouse bien-aimée, la très digne Mère de Dieu? Nous lisons dans la Vie des saints que Dieu envoya souvent des anges du ciel pour protéger l'innocence et la pureté des Vierges martyres contre la fureur et les passions ignobles des persécuteurs: Agnès, Théophile, Lucie, Cécile et plusieurs autres en sont d'illustres exemples. Peut-on admettre que Dieu ait eu moins de sollicitude pour celle qui fut choisie pour être le temple du Saint-Esprit, la demeure privilégiée du Fils, le sanctuaire par excellence de la sainte Trinité?

Marie de son côté avait fait vœu de virginité. Pour accepter la dignité sublime de Mère de Dieu, il lui avait fallu connaître que telle était expressément la volonté du Seigneur, et que les saints engagements qu'elle avait pris en sa présence n'auraient pas à souffrir de la maternité qui lui était offerte. Ne fallait-il pas, après cela, toute l'impudence des hérétiques, pour oser supposer que la Mère de Dieu, infidèle à son vœu, aurait recherché une autre maternité, et que le Fils auquel elle avait donné le jour ne lui aurait pas suffi?

De son côté, Joseph, époux de Marie, pouvait-il être autre chose pour elle que le gardien de sa virginité? Joseph, au témoignage du S. Evangile, était un homme juste. Il avait entendu ces paroles de l'Ange : *Ce qui est né dans elle est l'ouvrage du Saint-Esprit.* Pouvait-il concevoir la pensée de souiller ce temple saint, ce sanctuaire de l'Esprit de Dieu? Qui pourrait croire que celui que Dieu avait, à cause de ses mérites, chargé d'une si haute mission, et rendu témoin de tant de miracles qui s'accomplirent autour du berceau du Christ, ait pu former quelque dessein contraire à l'inviolabilité de sa sainte Epouse? N'avait-il pas entendu le concert des anges à la naissance du divin Enfant? N'avait-il pas vu l'étoile miraculeuse? N'avait-il pas entendu les paroles prophétiques de Siméon et d'Anne dans le temple de Jérusalem?

Que si, avant l'admirable nativité du Christ, se sentant indigne de vivre avec Marie, il voulait se séparer d'avec elle, se disant en lui-même ces choses ou d'autres semblables : « Pourrai-je

vivre dans des relations étroites avec celle qui est pour moi et pour tous le miroir, l'exemple vivant d'une si grande austérité, d'une si exquise pureté, de toutes les vertus, que nous pouvons admirer plutôt qu'imiter? Peut-être a-t-elle conçu du Saint-Esprit? Aussi, bien loin d'être son mari, suis-je digne de remplir seulement auprès d'elle les fonctions d'un très humble serviteur? Il faut donc que je m'éloigne plutôt que d'habiter avec une femme d'une si grande vertu. Et c'est pour cela *qu'il se proposa de la quitter secrètement*, comme le rapporte le saint Evangéliste. Celui-là donc qui, avant que la Vierge eût enfanté, se jugeait indigne même d'habiter avec elle, aurait-il osé, après l'enfantement de Dieu et, s'oubliant lui-même, inviter la Vierge à un commerce charnel? pouvait-il tomber dans une si grande démence qu'il osât s'unir à la Mère de Dieu? Loin de nous l'hérésie impie! Nous confessons que la glorieuse Mère de Dieu, après l'enfantement de même qu'avant, ne connut jamais aucun homme, et nous soutiendrons constamment qu'elle demeura toujours une vierge pure et chaste, sans souillure et sans tache.

Nous voyons la pureté des fiançailles de Marie retracée dans les Ecritures sous le voile d'images et d'allégories magnifiques. Arrêtons-nous un moment à considérer l'une de ces images, l'*Arche d'alliance*.

Cette arche était recouverte à l'intérieur et à l'extérieur d'un or éblouissant (Exode, xxv, 11).

Dans la bienheureuse Vierge et dans Joseph son époux, brillait, au dedans comme au dehors, l'or spirituel, c'est-à-dire la candeur, la chasteté pure et parfaite, non seulement du corps, mais aussi de l'âme. « De même qu'il fallait, dit Gerson[1], que « la Vierge brillât d'une grande pureté, il fallait aussi qu'elle « eût un fiancé très pur comme elle, et qui demeurât vierge avec « une épouse toujours vierge. »

Deux chérubins supportaient cette arche, dont l'un avait les dehors d'un homme, l'autre les dehors d'une femme, comme Arias Montanus en a fait la remarque dans son livre de *Noé*, au chapitre du *Propitiatoire*. Par suite de leur mariage, Marie et Joseph étaient les deux personnes qui portaient dans leurs bras l'arche de la divine humanité du Christ; c'est le nom que lui donne David: *Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre repos, vous et l'arche où éclate votre sainteté.*

Ces deux chérubins, ne se détournant jamais du propitiatoire, se regardaient l'un l'autre : Marie et Joseph ne se détournant jamais du Christ, qui est la propitiation de nos péchés, se

[1] Sic decuit, ut Virgo summa puritate reniteret: sic decuit ut haberet suo modo sponsum purissimum qui cum perpetua Virgine virgo permaneret. Gerson, *De Beato Joseph.*

regardaient avec amour. Aussi y avait-il entre eux un véritable mariage qui ne consistait pas dans l'union des corps, mais dans l'union des promesses conjugales, dans l'union admirable des esprits.

Devant cette arche était suspendu un voile où se mêlaient avec une admirable variété l'hyacinthe, l'écarlate et le lin. Devant la Vierge, Mère de Dieu, et devant Joseph, Dieu suspendit le voile d'un saint mariage, afin que l'éclat de leur virginité, le mystère très caché de l'Incarnation fussent couverts, l'honneur des deux époux protégé. Oh! avec quelle admirable variété ce voile fut tissé par le Saint-Esprit avec l'hyacinthe céleste, avec la pourpre royale et le lin éclatant de blancheur! Il fut bien céleste comme l'hyacinthe, ce mariage consacré au service du Roi des cieux! Il fut royal comme la pourpre, ce mariage qui, par un nœud indissoluble, unit à Joseph la Reine du monde entier! Il fut candide comme le lin, ce mariage qui fut toujours empreint d'une candeur virginale! Aussi Rupert, à la lecture du chapitre Ier de S. Mathieu, s'écriait avec raison [1]: « O mariage réel, mariage « saint et céleste et non terrestre! Un même esprit, une même « foi étaient en eux: ils furent seulement préservés de la cor « ruption de la chair. »

Le voile antique couvrait l'arche, le propitiatoire et le chérubin, c'est-à-dire qu'il dérobait aux regards la Vierge Mère de Dieu, le Dieu incarné dans son sein, et Joseph, ce glorieux chérubin. Là, on voyait le voile, mais le propitiatoire, l'arche et le chérubin étaient cachés; ici, le voile du mariage est apparent: tous connaissent que la Vierge et Joseph sont époux; mais le propitiatoire, c'est-à-dire l'incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge, est ignoré, la virginité de la Mère de Dieu et de Joseph est cachée. Qui pouvait croire, en effet, que Joseph avait conservé la pureté de son corps? Qui pouvait, en voyant la grossesse de la Mère de Dieu, lui attribuer l'honneur d'une virginité sans tache?

C'est ce qu'elle dit elle-même dans le *Cantique des cantiques* (I, 4): *Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem;* et, dans le verset suivant: *Ne considérez pas que je suis devenue brune, car c'est le soleil qui m'a ôté ma couleur;* c'est-à-dire: « Voyez en moi autre chose, croyez autre chose; *je suis noire, mais belle.* Je parais noire à vos yeux, votre foi doit me trouver blanche. Je suis noire aux yeux de ceux qui sont dans l'erreur, mais belle à l'esprit des fidèles. Les hérétiques prétendent que je suis noire, mais les catholiques confessent que je suis belle. Je suis noire pour ceux qui sont dans l'ignorance, je parais

[1] O conjugium verum et sanctum, conjugium cœleste, non terrenum. Unus spiritus et una fides erat in eis; sola illic carnis corruptio defuit! Rupert., *in Matth.* cap. I.

avoir perdu ma virginité ; mais je suis belle, parce que je porte conçu dans mon sein le Fils de Dieu, en conservant tout l'éclat de ma virginité. » *Ne considérez pas que je suis devenue brune*, c'est-à-dire : « Ne jetez pas les yeux sur mon mariage, ne pensez pas qu'il en est résulté pour moi quelque souillure, parce que j'ai conçu ; ce n'est pas l'œuvre d'un homme, car je ne connais pas d'homme. *Le soleil m'a ôté ma couleur*, le véritable soleil, Dieu, plus beau que le soleil, m'a ôté ma couleur, dis-je, parce qu'il m'a remplie de lui-même. »

Est-ce là perdre sa couleur, ô Vierge très sainte ? Elle ne la perd pas pour vous, ô filles de Jérusalem, qui avez des yeux simples, mais pour les filles de Babylone, les enfants de la confusion et de l'orgueil, comme Ebion, Cérinthe, Jovinien, Helvidius, Bèze et les autres hérétiques semblables. Pour vous, filles de Jérusalem, c'est-à-dire fidèles, cette Mère bénie par-dessus toutes n'a pas perdu sa couleur ; elle n'est pas noire, mais belle. Car son mariage ne lui ôte pas sa couleur, ne la rend pas noire, mais l'embellit.

L'admirable chasteté de ce très saint mariage est figurée aussi dans le mariage de la Sunamite Abigaïl et de David. David prit pour épouse la Sunamite, non pour satisfaire sa passion, ni pour se donner une postérité, car il est dit au IIIe *Livre des Rois* (I, 4) : *Et le roi la laissa toujours vierge*. Ce ne fut pas par concupiscence ni par le désir de se donner une postérité, que Joseph fut amené à épouser la bienheureuse Vierge Marie ; aussi le saint Evangile dit : *Et Joseph ne la connaissait pas*. La Sunamite fut donnée pour épouse à David afin de réchauffer, de ranimer avec la chaleur de son jeune corps le vieillard glacé par un froid excessif ; Joseph fut donné pour époux à Marie, afin de faire respecter son honorabilité et sa renommée, et non pour en avoir des enfants.

Le *Cantique des cantiques* (I, 9) fait une belle allusion à la chasteté de ce mariage, dans ces paroles par lesquelles l'époux vante la beauté de l'épouse : *Vos joues ont la beauté de la tourterelle*. Cette tourterelle exprime la pureté sans tache de Marie. La tourterelle, après une première union, ne connaît point d'autre époux ; la bienheureuse Vierge, après son union avec le Saint-Esprit par la vertu duquel elle a conçu le Fils, ne connut aucun autre époux, puisqu'elle fut toujours respectée par Joseph.

Votre sein est comme un monceau de froment tout environné de lis[1]. Le sein très divin de la Mère de Dieu est comme un grenier ; ce grenier, Dieu l'a ouvert pour nourrir le monde épuisé par la faim, lorsqu'il en fit sortir le Sauveur. Mais, afin qu'on comprît bien que Joseph n'avait point mis le froment dans ce grenier, il

[1] *Cantique*, VII, 2.

est dit que le sein de la Mère de Dieu est « environné de lis ; » ces lis marquent la très parfaite pureté de la Vierge. Aussi Rupert, commentant ces paroles du *Cantique* (VI, 2) : *Mon bien-aimé qui se nourrit parmi les lis*, appelle avec raison Marie et Joseph des lis éclatants de blancheur. Marie n'est-elle pas un lis de chasteté, elle dont la vie et la glorieuse virginité sont imitées, comme l'idéal de la chasteté, par les époux, les veuves et les vierges ? N'est-elle pas un lis, elle qui a adopté une vie sans exemple dans les siècles antérieurs? elle qui, s'élevant au-dessus de la nature humaine, a eu dans le mariage une vie angélique, en s'abstenant de toute liaison charnelle ? N'est-elle pas un lis, celle qui fut une vierge si pure, si chaste, si sainte, si parfaite, que rien dans la création n'a pu être trouvé qui mérite d'être comparé à sa virginité, puisque N.-S. Jésus-Christ, la source de toute pureté, l'a choisie pour sa Mère ?

L'Ange vit la Vierge comme environnée de lis, lorsqu'il dit à Joseph tout rempli d'inquiétude et songeant à se séparer de Marie : *Ne craignez pas de prendre chez vous Marie, votre femme ; car ce qui est né dans elle est l'ouvrage du Saint-Esprit.* Voilà qu'il déclare lui-même que le sein de Marie est si bien gardé qu'il ne reconnaît à personne, si ce n'est au Saint-Esprit, la possibilité d'en approcher.

Que l'hérésie impie cesse donc de combattre la virginité sans tache de la Mère de Dieu, qui est une vierge très chaste, très pure, sans souillure et sans tache : l'Écriture le démontre, la raison le prouve, la dévotion de tous ceux qui veulent obtenir, par son intercession, la miséricorde divine, le rend évident.

§ VI. — *Marie Mère aimable.*

L'Église, après avoir appelé Marie Mère de Dieu, Mère du Christ, Mère de la divine grâce, Mère très pure, Mère très chaste, Mère toujours vierge, Mère sans tache, lui décerne le titre glorieux de *Mère aimable*, *Mater amabilis*, c'est-à-dire digne d'amour. N'est-elle pas en effet digne d'être aimée, celle qui, pour notre salut, a enfanté ce Dieu, roi et Sauveur de nos âmes, cette vierge incomparable, unique, glorieuse, qui est la vierge des vierges, le chef, le coryphée, le porte-drapeau des vierges, cette Mère pleine de grâce, très pure, très chaste, vierge avant l'enfantement, pendant et après l'enfantement?

Mais il faut considérer avec plus de détails les droits que possède la très sainte Vierge à ce titre de *Mère aimable* par excellence [1].

[1] Mater suavissima. S. Andreas Apost., Serm. *in transitu B. V.* apud Amadæum, raptu 8.
Mater mitis. Juvencus, in *Histor. Evang.* lib. II.

Les titres établissant que Marie est digne de tout amour sont presque infinis. Donnez un libre essor à vos pensées, représentez-vous dans votre esprit une vierge très pure, très prudente,

MATER pia. D. AUGUST., lib. II *de Symb. ad cathecum*, cap. V.

MATER simplex, humilis, et immaculata, nullo germine extrinsecus cohærente, et ad Dei imaginem fœcunda unione. D. ELEUTHERIUS, serm. *de Natale Domini.*

MATER Verbi Dei charissima. S. BRIGITTA, lib. I *Revel.*, cap. L.

MATER dilectissima et singularis sapientiæ Dei Patris Domini nostri Jesu Christi. RADULPHUS ARDENS. Hom. 2 *in Annunt. B. M.*

MATER summæ misericordiæ, singulariter habens ubera uberis misericordiæ. GUARRICUS Abbas, Serm. 1 *de Purific.*

MATER dulcis. MAURILLUS ROTHOM., in orat. *ad B. Mariam.*

MATER pietatis. D. ANSELMUS, in *Psalt. B. V.*, part. 1.

MATER vera misericordiæ, apud quam desolati recte ingemiscunt, et deplorantes mala totius calamitatis et miseriæ. MAURILLUS ROTHOM., in orat. *de B. V.*

MATER clementissima ipsius pietatis et misericordiæ. D. PETRUS DAMIANUS, in hom. *Nativ. B. V.*

MATER Domini dilectissima ac dulcissima. S. ANSELMUS, in libr. *de Excellentia Virg. Mariæ*, cap. I.

MATER speciosa speciosi forma præ filiis hominum. S. BRUNO CARTHUS., in Serm. *de Annunciat.*

MATER dulcissima, quæ mortis peperit mortem, vitam hominis, diaboli confusionem, absolutionem peccatorum omnium, justorum beatitudinem. GOFFRIDUS Abbas, Serm. *in omni Festivit. B. V. M.*

MATER misericordiæ omnibus amabilis, omnibus concupiscibilis, quia tota pulchra; omnibus venerabilis, quia plena gratia. ADAM DE PERS., Serm. *de Assumpt. B. V.*

MATER pulchræ dilectionis, quia dilectores et amicos suos Christo Filio suo qui est pulcherrimus, similes facit similitudinem Filii in his per gratiam refigurans, quam peccando amiserant. RICHARD. A S. LAUR., *de Laud. Virg.* lib. VI.

MATER Dei speciosa propter ruborem verecunditatis, et candorem innocentiæ, cujus quanta sit species ille solus novit qui dedit. HAILGRINUS, *in cap.* IV *Cant.*

MATER benignissima. D. BONAVENTURA, in *Exposit. super salve Regina.*

MATER charissima. IDEM, in *Litaniis Psalterii B. V.*

MATER piissima cunctorum omnium illius opem flagitantium. JOANNES THAULER., Serm. *in Festo Purif. B. V.*

MATER gratiæ indulgentissima. HENRICUS SUSO, cap. XVI *Dialog. Sapientiæ et ministri ejus.*

MATER charitatis, omnes visitans charitate. D. BRIGITTA, lib. IV *Revelat.*, *cap.* LXXIV.

MATER Christi dulcissima. S. BERNARDINUS SENENS., Serm. *de* 7 *Verb. B. V.*

MATER singularis diligentiæ, quia nulla unquam mater tantum dilexit et sollicita pro Filio suo. Imo nec omnes aliæ simul sumptæ. IDEM, Serm. *de Assumpt. B. V.*

MATER omnis consolationis, quam beatissima Trinitas divinitus adamavit, instanter gubernavit, et potenter fœcundans sublimiter exaltavit. GULIELMUS VINC., Serm. *de Concept. B. V.*

MATER affectuosissima. DION. CARTHUS., lib. I *de Laud Virg.*, art. 18.

MATER amabilissima. IDEM, *ibidem*, art. 3.

MATER benignissima omnium nostrum, quam nos laudare et glorificare congruit. IDEM, *ibid.*, art. 2.

très belle, brillant par sa fidélité à Dieu, par les qualités de son esprit, par sa noblesse, sa grande sagesse, sa profonde humilité ; figurez-vous-la pleine de douceur et de grâce, remplie de toute sainteté, ornée de toutes les vertus, très agréable à Dieu, irréprochable en tout, et consommée en toutes sortes de perfections ; augmentez, ajoutez toujours autant que vous le pouvez : cette vierge est la Mère de Dieu, et sa grandeur dépasse tout ce que vous imaginez.

« Quelle est cette femme, dit S. Fulgence [1], qui fut proposée « à l'imitation de tous les saints? Sur sa tête elle porte une cou- « ronne de douze étoiles, c'est-à-dire, elle est ornée et décorée « de toutes les grâces, de tous les dons et de toutes les vertus. » Cette femme n'est-elle donc pas aimable? Elle l'est certainement, et beaucoup plus qu'on ne peut le dire. Car le beau et le bon sont aimables dans leur nature, d'après S. Thomas [2]. Mais pour qui et par quoi Marie est-elle aimable?

S. Bernard, ce pieux et suave docteur, répond très bien à cette question [3] : « *Salut, pleine de grâce!* vous êtes pleine de « grâce, parce que vous êtes agréable à Dieu, aux anges et aux « hommes. Vous êtes agréable à Dieu par votre humilité, aux « anges par votre virginité, aux hommes par votre fécondité. »

Marie est aimable *pour Dieu* par son humilité. Dieu ne se plaît que dans l'humilité ; il aime cette vertu plus que toutes les

Mater Dei dilectissima, cujus præconiis devote humiliterque exhibitis, superbonus et optimus ille æterni Patris ac ipsius Virginis Matris unigenitus Filius summopere delectatur. Idem, *ibidem*, art. 1.

Mater speciosissima. Dionysius Carth., lib. I *de Laud. V.* art. 3.

Mater benignissima misericordissimi Jesu. Thomas a Kempis, in 3 parte *Sermonum*, serm. 2.

Mater misericordiæ, plena charitate et dulcedine. Idem, in *Soliloq.*, cap. xxiv.

Mater misericordiæ, cujus misericordia omnibus misericordiis aliorum sanctorum omnium excellentior, generalior, communior et major. Bernardinus de Busto, in suo *Mariali*, serm. 5 *de Nominat.* B. M.

Mater dulcissima et supra modum amabilis, lacte et melle manans Virgo Maria. Arnoldus Bost., lib. I *de Patronatu*, etc. cap. xii.

Mater pulchræ dilectionis, et tam corpore quam animo speciosissima mulierum : quis eam plenam omnium gratiarum flagrantissimi amoris igne non concupisceret, non redamaret? Certe nemo, nisi qui ejus dulcedinem, amabilitatem, gratiositatem, fidelitatem charitatemque non novit. Idem, *ibidem*, cap. I.

Mater Dei mellitissima. Ludov. Blosius, in *Endol.* 1 *ad B. V.*

[1] Quænam est ista femina, quæ omnibus sanctis proponitur ad imitandum, et corona duodecim stellarum in capite ejus, id est omnibus gratiis, donis et virtutibus insignita est et decorata. S. Fulgent., Serm. *de B. V. M.*

[2] I Part., quæst. xxvii, art. 1, ad 3. S. Denis l'Aréopagite dit aussi (*de divinis Nominibus*) : « Le beau et le bon est aimé, désiré, convoité par tous. »

[3] *Ave Maria gratia plena.* Bene plena, quia Deo et angelis et hominibus grata. Hominibus per fœcunditatem, angelis per virginitatem, Deo per humilitatem. In hoc tertio a Domino se respectam testatur qui humiliare spicit et alta a longe cognoscit. D. Bernard., Serm. 47 *ex Diversis*, alias 3 *ex Parvis.*

autres. Elle est, en effet, la racine et la source de tout ce qu'il y a de bon et de vertueux. Aussi humilie-t-il les superbes et exalte-t-il les humbles, selon les paroles du Prophète (Ps. XVII. 27) : *Vous sauverez le peuple qui est humble et vous humilierez les yeux des superbes.* Job dit aussi de Dieu (v. 1), qu'*il élève ceux qui s'abaissent.* C'est pourquoi le Seigneur n'a pas élevé au trône de Juda les frères aînés de David, mais il a pris David, le plus jeune de la famille, celui qui faisait paître les brebis. De même il n'a pas choisi pour l'apostolat des philosophes, des orateurs, des juifs recommandables par leur noblesse, leurs richesses et leur sagesse ; mais il a appelé Pierre, André, Jacques et Jean, pauvres et méprisés, dont la vie se passait à prendre des poissons. Il en est de même pour la sainte Vierge : il n'a regardé que son humilité, et il l'a faite si admirable que toutes les nations la proclament bienheureuse, comme Marie l'atteste elle-même, en disant que Dieu a regardé la bassesse de sa servante[1] : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

[1] Adverte quod in his Virginis verbis, virtus humilitatis non significatur voce, sed exercetur opere, nam hic est intimæ humilitatis actus, existimare se infimam, exiguam, parvam. Et hoc magis quadrat humilitati B. Virginis.

Ainsi parle Cajetan d'accord avec la plupart des théologiens modernes. Selon eux, en effet, la bienheureuse Vierge Marie, en proclamant que Dieu a regardé l'*humilité*,— *humilitatem*, de sa servante, ne parle pas de la vertu qui porte ce nom, mais bien de sa propre petitesse, du peu de chose qu'elle était à ses yeux. Mais en parlant ainsi, elle faisait un acte sublime de cette vertu précieuse dont S. Thomas dit, dans ses *axiomes*, que c'est par elle qu'on peut reconnaître les saints sans crainte de se tromper : Interrogatus Div. Thomas Aquinas (ut in ejus *Axiomata* refertur) quo judicio vere sanctus et perfectus dignosci posset? Respondit : *Humilitate*, contemptu sui, contemptu honoris et laudis, tolerantia ignominiæ, et vituperii. Si enim, inquit, videris aliquem, dum negligitur, contemnitur, postponitur, dare sensum doloris, vel indignationis, dejicere vultum, nasum contrahere, rugare frontem; scito hunc non esse sanctum, non esse magnum, etiamsi is miracula faceret. Ostendit namque in sui neglectu suam superbiam, tristitiam, iram, impatientiam; ac proinde vilem se facit et contemptibilem. Ex adverso humilis, qui gaudet suo contemptu, dignus est qui ab omnibus laudetur et glorificetur.

Mais pourquoi Dieu a-t-il regardé l'humilité de Marie (*petitesse* aux yeux de cette auguste Vierge, *vertu* d'un prix inestimable aux yeux de Dieu), plutôt que sa chasteté et ses autres vertus? Le bienheureux Albert le Grand répond à cette question :

Non dicit castitatem, quia sicut dicit D. Augustinus (*lib. de S. V.*), plus humilitas Virginis quam castitas placuit. Aliquando cum humilitate ea quæ non casta fuit placuit, sicut mulier quæ erat in civitate peccatrix. Nunquam autem placuit castitas sine humilitate ; unde virgines fatuæ vanitate superbiæ evanescentes displicuerunt.

S. Bernard (Hom. 2 *super Missus est*) dit de même :

Laudabilis virtus virginitas, sed magis necessaria humilitas. Illa consulitur, ista præcipitur. Potes sine virginitate salvari ; sine humilitate non potes. Potest, inquam, placere humilitas, quæ virginitatem deplorat amissam : sine humilitate autem audeo dicere nec virginitas Mariæ placuisset.

On aime volontiers ce qui est beau. L'humilité était la beauté de Marie. Dieu l'a aimée à cause de son humilité. De là ces exclamations de l'Epoux des *Cantiques* (I, 14) : *O que vous êtes belle, ma bien-aimée! ô que vous êtes belle!* L'Epoux l'appelle deux fois belle ; c'est à cause de son humilité profonde unie à sa parfaite innocence, comme l'expose S. Bernard dans son XVe sermon *sur les Cantiques*[1]. « Elle n'a pas perdu sa sainteté, dit ce grand docteur, et elle n'a pas manqué d'humilité, et c'est « pourquoi le roi du ciel a conçu de l'amour pour sa beauté. »

Il est rare celui qui ne perd pas la sainteté ou l'humilité. La Vierge Mère de Dieu n'est pas seulement cet être exceptionnel et rare, mais elle est l'être unique qui a su conserver sa sainteté sans aucune souillure du péché, et allier à l'innocence toujours immaculée une humilité incomparable. Dieu a vu cette rare humilité, il l'a contemplée d'un œil favorable : elle lui a plu par-dessus toute chose ; il l'a aimée uniquement, et c'est pour cela que Marie est vraiment, aux yeux de Dieu, la Mère tout aimable.

Mais d'autres motifs encore rendaient Marie digne d'être aimée de Dieu plus qu'aucune autre créature.

C'était d'abord l'amour divin dont elle était embrasée elle-même. Et comment ne l'aurait-elle pas été plus que les Chérubins et les Séraphins ? La ressemblance engendre l'amour. Pourquoi n'aimerait-elle pas Dieu dont elle est l'image la plus parfaite ? La communauté de biens entretient l'amour. Pourquoi n'aimerait-elle pas Dieu qui a fait en elle de si grandes choses, et l'a comblée de biens immenses ? Pourquoi ne serait-elle pas transportée d'amour pour celui à qui elle a offert son corps et son âme, à qui elle s'est donnée tout entière ? L'amour s'enflamme par l'amour. Pourquoi n'aimerait-elle pas celui qui l'a aimée par-dessus tout ? Pourquoi ne serait-elle pas embrasée d'amour pour celui qu'elle a aimé plus que tout ? La connaissance entretient l'amour. Pourquoi n'aimerait-elle pas celui qui l'a considérée avant toutes les autres créatures ? Pourquoi ne brûlerait-elle pas d'amour pour celui qu'elle connaît plus que tous les autres ?

Si donc la sainte Vierge Marie a aimé Dieu souverainement, elle en a été, en conséquence, souverainement aimée. Il n'a pas menti celui qui a dit (JEAN, XIV, 21) : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai.*

Super quem, inquit (*Isa.* LXVI, 2), *requiescet spiritus meus, nisi super humilem et quietum.* Super humilem dixit, non super virginem. Si igitur Maria humilis non esset, super eam Spiritus Sanctus non requievisset. Si super eam non requievisset, nec impræ̃gnasset... Et si placuit ex virginitate, tamen ex humilitate concepit.

[1] Sanctitatem non amisit et humilitate non caruit : et ideo concupivit Rex decorem ejus. S. BERN., Serm. 15 *in Cant.*

Ajoutez que la Vierge Mère de Dieu a vécu dans une union et une familiarité très grandes avec Dieu, non seulement à cause de la méditation, la contemplation et l'union de son âme avec lui ; mais il lui a de plus accordé ce qu'il n'accordera jamais à aucune autre créature : pendant neuf mois, elle a porté Dieu dans ses entrailles. De son lait virginal elle a allaité son Dieu : pendant un grand nombre d'années, elle a eu le bonheur d'élever son Dieu ; elle l'a vu soumis à ses ordres ; avec la familiarité la plus intime, elle a serré dans ses embrassements son Dieu enfant sur son cœur ; elle l'a couvert de ses baisers. Comment Marie n'aurait-elle pas aimé Jésus, et comment Jésus n'aurait-il pas considéré Marie comme digne de tout son amour ?

Une preuve évidente de l'amour que Dieu a porté à Marie se trouve dans les biens mêmes dont il l'a comblée. L'amour divin diffère de l'amour humain en ce que l'amour humain est stérile, impuissant, inefficace. L'homme est presque toujours impuissant s'il veut venir en aide à son ami, le guérir dans la maladie, l'enrichir dans la pauvreté, l'instruire dans l'ignorance. L'amour divin au contraire est très fécond et très efficace, puisqu'il est la cause et la source de tous les biens. Voilà pourquoi être aimé de Dieu n'est rien autre chose qu'en être comblé de biens ; en être aimé davantage, c'est en être comblé de plus grands biens, selon la doctrine de S. Thomas[1]. Aussi l'Église chante-t-elle à un bienheureux orné de l'auréole de la sainteté : « *Amen! quia Dominus te amavit nimis.* Le Seigneur l'a aimé et il l'a aimé ». La sainte Vierge est la créature que Dieu a le plus aimée. Il a versé en elle une si grande abondance de grâces et de vertus, il lui a prodigué ses dons avec un excès tel que non seulement l'esprit de l'homme, mais même l'esprit de l'ange ne peut le comprendre. Il l'a choisie et prédestinée de toute éternité. Il l'a promise aux patriarches, annoncée par la voix des prophètes, et par mille figures et symboles admirables. Il a voulu que seule entre tous les enfants d'Adam, elle fût conçue exempte de la tache originelle et que, dès le premier instant de son existence, elle fût plus riche en grâce et en perfection que tous les autres élus après Dieu. Enfin il l'a choisie pour sa Mère, et cette seule grâce suppose et résume toutes les autres, qu'il serait trop long ou plutôt impossible d'énumérer.

Ces preuves de l'amour de Dieu envers Marie montrent qu'elle est la Mère digne de tout amour, puisque Dieu ne saurait aimer à ce point ce qui ne mériterait pas d'être aimé ainsi.

Marie aimable aux yeux de Dieu par son humilité et tous ses autres dons, est aussi particulièrement *aimable aux yeux des anges* par sa virginité.

[1] I Part., quest. XX., art. 3.

L'amour naît de la ressemblance. *Tout être animé aime son semblable*, dit l'*Ecclésiastique* (XIII, 19). La virginité est l'imitation de la vie pure des anges, car les anges ne se marient point ; ils sont tout entiers au service de Dieu : c'est ce que font aussi les vierges. Voilà pourquoi les SS. Pères comparent, et même préfèrent les vierges aux anges. S. Athanase parle ainsi [1] : « La « virginité est la vie des anges. » S. Jean Damascène dit [2] que « le célibataire imite la vie des anges. » Selon S. Bernard [3] : « La chasteté fait un ange de l'homme. » L'homme pur diffère de l'ange par la félicité, mais non par la vertu. La chasteté de l'ange est plus heureuse : celle de l'homme plus estimable. S. Ambroise, dans son livre *sur la Virginité*, nous assure que [4] « c'est la chasteté qui fait les anges. Celui qui la garde est un « ange ; celui qui la perd est un démon. » S. Grégoire de Nazianze appelle la virginité la rivale de la gloire des anges. S. Augustin, dans son livre *sur la Virginité*, la nomme le partage des anges. Ecoutons encore S. Cyrille de Jérusalem : « Connaissons », dit-il, « la gloire de la chasteté : elle est la couronne des anges ». Cette perfection élève l'homme au-dessus de lui-même. Si la virginité nous rend à ce point semblables aux anges, il n'est pas étonnant que la Mère de Dieu ait été aimable aux yeux des anges à cause de sa virginité.

De plus, l'amour se fonde sur la ressemblance avec Dieu. Ainsi nous sommes tenus d'aimer notre prochain, qu'il soit ami ou ennemi, parent ou étranger, fidèle ou infidèle, homme ou ange, par cela même qu'il nous est uni par la ressemblance avec Dieu, vu qu'il a été créé à son image. Les vierges sont l'image vivante de Dieu. On lit au livre de la *Sagesse* (VI, 20) : *La parfaite pureté approche l'homme de Dieu*. Les vierges retracent et reproduisent l'image de la très sainte Trinité. Comme le dit S. Grégoire de Nazianze, dans son livre *sur la Virginité*, la très sainte Trinité est la première vierge. En effet, le Père n'a été engendré par personne ; le Fils a été engendré par le Père seul, sans mère ; le Saint-Esprit n'a pas été engendré, mais il procède du Père et du Fils. La virginité étant la ressemblance avec Dieu, c'est avec raison que la Mère de Dieu est, à cause d'elle aimable aux yeux des anges : ces esprits bienheureux aiment parfaitement Marie en qui l'image de Dieu se reflète parfaitement. L'histoire des saints sur la terre nous montre mille

[1] Virginitas est angelorum vita. S. Athan., lib. *de Virg.*

[2] Cœlibatus angelorum vitam imitatur. S. Damasc., l. IV *Fidei.*

[3] Castitas angelum de homine facit, differunt quidem homo pudicus et Angelus felicitate, non virtute. S. Bern., *Epist.* 62.

[4] Castitas angelos facit; qui eam servat angelus est qui perdit, diabolus. S. Ambros., lib. *de Virginit.*

[5] Non ignoremus castitatis gloriam, angelica enim est corona, et super hominem hæc perfectio. S. Cyrill. Hierosol., *Cateches.* 12.

exemples de l'amour particulier que les anges ont toujours témoigné aux vierges. Les trois jeunes hommes dans la fournaise, S. Jean, S. Vincent, sainte Cécile, sainte Agnès, sainte Théophile, sainte Lucie, sainte Ermelinde, S. Amon, S. Thomas d'Aquin ont reçu des témoignages particuliers de la sollicitude affectueuse que leur portaient les anges à cause de leur amour pour la sainte virginité. Comment n'auraient-ils pas aimé Marie?

Mais que dirons-nous des titres de Marie à l'amour des hommes? C'est pour nous surtout que la Mère de Dieu est *la Mère tout aimable*. Si l'on envisage sa dignité, elle est digne de tout notre amour, parce qu'elle est la Mère du Dieu très bon et très grand. Si l'on envisage sa sainteté, elle est aimable, parce qu'elle nous apparaît ornée des plus grandes vertus, d'une grâce privilégiée, d'une gloire inouïe. Elle est aimable par sa beauté corporelle qui fait d'elle l'ornement et la gloire de son sexe. Elle est aimable par la beauté de son âme qui fut ennoblie par des grâces tellement éclatantes, qu'elle laisse bien loin derrière elle tous les hommes et les anges. Si l'on considère notre avantage, elle est aimable, car elle est notre Mère, notre protectrice. Enfin, pour résumer en deux mots les titres de Marie à notre amour, elle est pour nous la Mère très aimable, à cause de sa ressemblance et de son union avec Dieu; à cause de sa ressemblance avec notre nature; à cause de son amour; à cause de sa beauté et de sa bonté

Marie ressemble à Dieu dont elle est la plus parfaite image. Or Dieu est le bien souverain; il est un océan infini de bonté et de béatitude; il renferme en lui tout être, tout bien, toute vérité, toute beauté, toute joie, toute douceur, tout repos, toute consolation, toute dignité, toute majesté, toute gloire, toute sagesse, toute vie, toute félicité. Si la plus petite parcelle de sa beauté ou de sa bonté dans une créature, la rend aimable, que dirons-nous de Marie qui participe aux perfections infinies de Dieu dans une mesure aussi rapprochée que possible, pour une pure créature, de l'infinité même de Dieu?

Mais ce qui rend Dieu aimable par-dessus tout, à nos yeux, c'est son incarnation. Qui ne serait rempli d'amour en contemplant ce Dieu fait homme pour nous, souffrant mille tourments, couronné d'épines et crucifié? C'est par Marie que Dieu a accompli ce grand mystère de l'incarnation. Tout ce que son divin Fils a souffert pour notre salut, elle l'a enduré avec lui. Nous devons aimer Marie notre corédemptrice, parce que nous aimons notre rédempteur.

Marie a droit à notre amour parce qu'elle est notre sœur par sa nature, qu'elle est comme nous descendue d'Adam et que nous avons été ennoblis par elle. Formé de sa chair, le Fils de Dieu est devenu notre frère, et la nature humaine a été divinisée

en lui. En même temps il l'a élevée, dans Marie, au-dessus de toute autre nature créée. Marie est la maîtresse et la reine de toutes les créatures, même des anges. Aucune d'elles ne lui est comparable en grandeur et en perfection.

Qui donc n'aimerait pas Marie que le Père a choisie pour sa Fille, le Saint-Esprit pour son Épouse, le Fils pour sa Mère, le monde pour son avocate, les saints pour leur protectrice, les anges pour leur reine?

Ajoutons que Marie nous aime et que l'amour engendre l'amour. Elle nous aime et elle a de chacun de nous un soin particulier. Elle nous dirige dans la voie de Dieu, nous console dans nos tribulations, nous protège dans toutes les nécessités et les périls de la vie. Elle ne repousse personne, ne méprise personne, elle prête son assistance à chacun, nous vient en aide à tous avec bienveillance; en elle rien de sévère, rien de rigoureux, rien de dur, rien de redoutable. Elle ne dédaigne pas d'instruire les ignorants, de conduire par la main ceux qui s'égarent, de corriger les pécheurs: elle veut que nous soyons tous les enfants de Dieu, que nous nous élevions au-dessus des choses de ce monde, que nous vainquions le péché, que nous soyons plus forts que le démon. « Le ciel et la terre périront, » dit Louis de Blois dans son *Miroir*, « avant qu'elle prive de son appui celui qui l'im-« plorera avec ferveur. »

O Mère aimable! qui n'aimerait pas une Mère si bonne, une Mère si douce? Qui ne révérerait pas une patronne si utile? Qui n'honorerait pas cette avocate si pleine de sollicitude pour tout ce qui touche à notre salut? Qui ne vénérerait pas celle qui après Dieu est notre espérance, le salut de ceux qui l'invoquent, la protectrice des justes: qui ramène les pécheurs égarés, qui nous protège sous ses ailes, qui nous préserve du choc des ennemis, qui nous affermit dans la voie du salut, nous conserve au dernier moment de la vie, éloigne de nous la vision ténébreuse et horrible des démons, nous délivre de la damnation au jour redoutable du jugement, et par son intercession, nous fait entrer au nombre des élus?

Enfin parlerons-nous de la beauté et de la bonté de Marie? Il y aurait trop à dire et aucune parole humaine ne suffirait à l'exprimer. Souvenons-nous seulement que la beauté n'est que le resplendissement de la bonté, et que Dieu lui-même s'écrie dans le *Cantique* (IV, 2), en s'adressant à elle: *Que vous êtes belle, ô mon amie, que vous êtes belle!* Un peu plus loin il dit: *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée*. Ailleurs, il la compare à la rose, à l'olive, au lis, à la lune, au soleil, aux étoiles, à tout ce qu'il y a de plus beau et de plus gracieux dans la nature; il proclame qu'elle est la plus belle des femmes (CANT., V, 17) et il décrit sa merveilleuse beauté (CANT., VII, 5, etc.).

Si donc la bienheureuse Vierge est belle à ce point, elle est certainement aimable. Aimons-la donc, et chérissons en elle Dieu, qui est la source de toute beauté. Aimons-la, car c'est la volonté de celui qui l'a faite si belle, si pleine de charmes, si aimable. Aimons, honorons, vénérons cette bienheureuse Vierge Marie comme notre mère excellente, très belle, très gracieuse, très semblable à Dieu, très ornée de tous les dons de la nature, de la grâce et de la gloire, afin de sentir sa protection dans nos besoins, et de partager un jour sa gloire au ciel.

§ VII. — *Marie Mère admirable.*

En chaque saint reluit une vertu héroïque spéciale qui excite plus particulièrement notre admiration. On admire S. André à cause de son merveilleux amour de la croix; S. Paul, à cause de la puissance incomparable de sa prédication; S. Jean, à cause de sa pureté virginale; S. Étienne, à cause de sa force d'âme; sainte Marie-Madeleine, à cause de la rigueur de sa pénitence; S. Antoine, à cause de sa contemplation; S. Laurent, à cause de son courageux martyre; S. Athanase, à cause de son intrépidité pour la défense de la foi; S. Bernard, à cause de son ardente piété envers la sainte Vierge; S. Dominique, à cause de son zèle pour le salut des âmes; S. Thomas d'Aquin, à cause de sa science; S. François d'Assise, à cause de sa pauvreté; et ainsi des autres. Mais sur ce point, la Mère de Dieu a été rare et unique. Sous le rapport de la pauvreté, elle s'éleva sans mesure au-dessus de l'ordre commun de la grâce. Vous la diriez tout miracle : rien qui ne soit miraculeux en elle. Elle est née par miracle de parents stériles; elle a été élevée non sans miracle dans l'intérieur du Temple; elle a épousé Joseph avec miracle, conservant sa virginité intacte; elle a conçu dans son sein le Fils de Dieu venant racheter les hommes, par le miracle le plus grand de tous; elle a porté son fruit sans fatigue; elle a enfanté sans douleur; elle est morte sans souffrance; elle a été ensevelie sans corruption. Femme élevée au-dessus des anges, Mère du Fils de Dieu, elle est vraiment la *Mère admirable*, *Mater admirabilis* (1).

[1] Mater Dei qua nihil nobilius. S. Ambros., lib, II *de Virginit.*
Mater sublimitatis. S. Augustinus, in *Exposit. super Magnificat.*
Mater Dei, quæ supra vim sermonis, et supra intelligentiam rerum admirabilium, præstantissima quæque obtinet. S. Germanus, Orat. 2 *in Dormit. B. V.*
Mater Dei, qua nihil revera est, aut audiri potest admirabilius. Idem, Serm. *in Nativ. B. V.*
Mater Dei creata omnia superans, atque omnibus rebus conditis dominans. S. Joannes Damasc., Orat. *de Assumpt. B. M.*
Mater Dei cujus ornamentum atque illustrissimum encomium, Deus extitit Verbum. Idem, *ibid.*

S. Ignace martyr, dans sa lettre à S. Jean l'Évangéliste, l'appelle[1] « un prodige céleste et un spectacle très saint ». S. Ephrem, dans son discours *sur les louanges de la Vierge*, la salue en s'écriant[2] : « Je vous salue, ô le plus éclatant des miracles du monde entier! » S. Jean Damascène, dans son discours *sur la Nativité*, s'écrie tout stupéfait[3] : « O miracle le plus inouï de tous

Mater lucis inaccessibilis, quæ ab eo qui caret principio et est vere Pater luminum effulsit. Idem, Orat. 4 *de Nativ. B. M.*

Mater summi Regis, omnibus generationibus et rebus conditis excellentior. Idem, Orat. 2 *de Assumpt. B. M.*

Mater inexplicabilis mysterii; Deum enim, qui in omnibus est incomprehensibilis, sine coarctatione comprehendit, ac peperit, atque uberibus nutrivit, cum voluisset misereri nostri. S. Joseph., Hymn. in *Mariali.*

Mater admirabilis. Simeon Metaphrastes, in Orat. *de Ortu et Vita et Assumpt. B. M.*

Mater magna et felix, ex cujus visceribus caro Christi desumpta est, ex qua rursus, per aquam et sanguinem profluxit Ecclesia. S. Petrus Dam., Serm. 1 *de S. Joan. Apost.*

Mater admirabilis virginitatis. Idem, *ibid.*

Mater et Domina omnium, suis meritis cuncta reparando. Idem, *ibid.*

Mater beatissima per partum mirabilem et mundissimum magis decorata. D. Bernardus, in tractatu *de Passione Domini.*

Mater illius cujus Deus est Pater. D. Bernardus, Hom. 2 *super Missus est.*

Mater divinæ Majestatis. D. Bonaventura, in Cant. *Psalterii B. V.*

Mater ineffabilissima. D. Idem, in *Speculo B. V.*, cap. vi.

Mater admirabilis, admirabilis Dei nostri. B. Albertus Magnus, Serm. 2 *de Assumpt.*

Mater honorificata quæ cibat esurientem Filium, potat sitientem, exaltat vivificatum, et implet vacuum, thesaurisat gratiam et gloriam super egentem, et nomine æterno se diligentem. Idem, in *Biblia Mariæ, super libr. Ecclesiastici.*

Mater incomparabilis universi. Jacobus Monach., Orat. *in Nativ. B. V.*

Mater illius qui toties nominatur Dominus exercituum, Dominusque virtutum, qui electus est ex millibus, tam Angelorum quam Sanctorum. Joannes Gerson, Tract. 8 *sup. Magnificat.*

Mater Dei ab æterno prædestinata. D. Bernardinus Sen ns., Serm. 51.

Mater vere optima, piissima et perfectissima omnibus modis. D. Antoninus, in *Summa*, part. IV, tit. 15. c. II.

Mater singularis magnificentiæ, quoniam nulla præter eam Deum genuit nulla præter eam post partum virgo permansit. Dion. Carthus., lib. III *de Laudibus B. V.*, art. 9.

Mater singularis sufficientiæ, quoniam sine semine viri, sola de Spiritu Sancto concepit. Idem, *ibid.*

Mater Dei gloriosa, solis jubare clarior et omni auro purior, singulari meritorum prærogativa sine peccato concepta, super choros Angelorum sublimata. Claudius Rap., Serm. 2 *de Concept. B. V.*

Mater magna humani generis quæ nobis Deum majestatis affinem, fratrem parentem effecit. Robertus Bellarm., Conc. 1 *super Missus est.*

[1] Cœleste prodigium et sacratissimum spectaculum. S. Ignat. Martyr., *Epist. ad S. Joan.*

[2] Ave præstantissimum universi orbis miraculum. S. Ephrem., *de Laud. Virg.*

[3] O Miraculum omnium miraculorum maxime novum! Mulier seraphinis sublimior effecta est. S. Damasc, Orat. *de Nativ. Virg.*

Miraculorum officina. S. Andreas Hierosolym., in *Salut. Deiparæ.*

« les miracles! Une femme a été élevée plus haut que les Séra-
« phins! »

S. André de Jérusalem appelle Marie *une officine de miracles*. De même, en effet, que les artistes ont d'ordinaire des officines où ils conservent leurs œuvres, de même Dieu, l'artisan suprême de toutes choses, a voulu se construire une officine où il accomplirait et conserverait ses œuvres les plus prodigieuses et les plus admirables : c'est la bienheureuse Vierge Marie. En elle Dieu a renfermé des prodiges nouveaux. Le Verbe éternel, Dieu tout puissant, créateur du ciel et de la terre, Seigneur du monde entier, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, s'est incarné en elle. C'est là qu'eut lieu l'union hypostatique de l'humanité et de la divinité, la conception du Fils de Dieu se faisant homme. C'est là qu'au même instant, le corps du Sauveur fut formé avec tous ses membres et toutes ses lignes, animé par une âme très sainte et uni à l'hypostase divine. Là l'Enfant fut conçu uniquement par l'admirable opération du Saint-Esprit. Là l'Enfant n'a pas lésé la virginité de sa Mère, et, tout au contraire, l'a consacrée. Là l'Enfant-Jésus fut, au premier instant, en ce qui concerne l'usage de la raison, l'homme le plus sage de tous, le plus rempli de grâce et de sainteté. Là, l'âme de l'Enfant divin, illuminée de la lumière de la gloire, commença de voir l'essence divine, et le Christ fut tout à la fois compréhenseur et voyageur, rempli de la plénitude de toute douceur et de toute suavité. Qui jamais vit de semblables prodiges? Oui vraiment la Mère de Dieu est une *Mère admirable;* elle est l'officine des miracles! Ce que l'Écriture raconte du trône de Salomon : *Une œuvre semblable n'a jamais été faite en aucun royaume* (III Rois, x, 20), peut très bien s'appliquer à Marie. En effet, ni dans le royaume céleste, ni sur la terre, ni dans les enfers, on ne trouva jamais une œuvre semblable. Sauf la nature humaine prise par le Verbe, il n'est aucune créature où la gloire divine resplendisse comme en Marie.

Mais pour qui donc la glorieuse Vierge Mère de Dieu est-elle admirable?

Les hommes intelligents et instruits n'admirent que ce qu'ils estiment, avec juste raison, véritablement grand, rare, nouveau et insolite. Or, nous voyons que Marie est un objet d'admiration pour Dieu lui-même, pour les anges et pour les saints.

S'adressant à elle dans le *Cantique* (IX, 3), le divin Époux lui dit : *Ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur.* Les Septante traduisent : *Vous avez stupéfié mon cœur.* La stupeur est une vive admiration. Dieu lui-même, le Père éternel est dans la stupeur à cause de la dignité de la Vierge, admirant qu'elle lui soit semblable dans la génération de ce même Fils, dont elle est la Mère selon l'humanité, comme il en est le Père selon la divinité. Le Fils et le Saint-Esprit admirent aussi en elle la maternité

qu'ils n'ont pas, le Fils, en Dieu, n'est pas le père du Saint-Esprit qui ne vient pas de lui par génération mais par procession. Aucune autre personne divine ne procède du Saint-Esprit, ni par génération ni par procession. Bien que le Saint-Esprit soit survenu dans la sainte Vierge, l'ait couverte de son ombre, l'ait fécondée, cependant il ne peut pas être appelé le Père du Christ, parce qu'il ne lui est pas semblable en nature incarnée, et ne lui a rien communiqué de sa propre substance pour la formation de l'humanité unie au Verbe. Le Fils et le Saint-Esprit admirent donc la maternité de Marie, non pas comme une chose inconnue, puisqu'ils l'ont faite eux-mêmes Mère de Dieu, ensemble avec le Père : mais ils nous font connaître que nous devons l'admirer, à cause de la grandeur et de l'excellence de sa dignité. Admirer, pour Dieu, n'est pas autre chose qu'estimer à haut prix, réputer une chose grande.

Pour les Anges aussi Marie est la Mère admirable.

Parmi les admirateurs des grandes choses, ceux-là admirent davantage qui sont doués d'une plus haute intelligence, parce qu'ils comprennent mieux les secrets de la sagesse divine. De là vient que les saints et les esprits prudents sont toujours occupés à admirer les œuvres de Dieu, tandis que les mondains ne les observent pas et, partant, les admirent peu. Les anges, parmi toutes les créatures, comprennent mieux les œuvres de Dieu en Marie, les pénètrent plus profondément, et, partant, les admirent souverainement.

Les Anges admirent la pureté par laquelle Marie les dépasse, eux et toutes les hiérarchies plus élevées, et les ordres de chacune d'elles.

Les Archanges admirent la puissance illuminatrice par laquelle elle éclaire non seulement l'Église militante, que ses mérites font briller et que ses exemples honorent, mais encore l'Église triomphante dont l'Agneau est la lumière, que la splendeur et l'éclat des vertus et des grâces de Marie font briller merveilleusement.

Les Vertus admirent sa puissance, laquelle s'étend si loin qu'elle atteint et embrasse le ciel, la terre et les enfers : *J'ai fait seule tout le tour du ciel, j'ai pénétré la profondeur des abîmes, j'ai marché sur les flots de la mer et j'ai parcouru toute la terre; j'ai eu l'empire sur tous les peuples et sur toutes les nations, j'ai foulé aux pieds par ma puissance les cœurs de tous les hommes grands et petits* (Ecclésiastique, xxiv, 8, 11).

Les Principautés admirent l'autorité qu'elle exerce non seulement sur les créatures, mais qu'elle a eue encore sur le Créateur lui-même revêtu d'une chair humaine. *Et il leur était soumis* (S. Luc, ii, 51).

Les Puissances admirent sa force coercitive sur les démons, lesquels la redoutent si fort qu'ils ne peuvent même souffrir le

nom de Marie. Ils s'enfuient et s'évanouissent aussitôt qu'on le prononce.

Les Dominations admirent la hauteur de laquelle elle préside tous les chœurs des anges, leur commandant comme une souveraine à ses serviteurs, comme une reine à ses sujets.

Les Trônes l'admirent, voyant la très sainte Trinité résider d'une manière beaucoup plus parfaite en elle, comme dans une arche vivante, qu'en eux-mêmes.

Les Chérubins admirent la science et la sagesse de leur souveraine. Comparés à elle, ils se voient ignorants et semblables à de petits enfants. Aussi la révèrent-ils comme leur institutrice.

Les Séraphins admirent son ardente charité qui les enflamme eux-mêmes, surtout quand ils se voient froids en comparaison d'elle.

De là vient que lors de son assomption au Ciel, les anges, respirant le parfum de ses vertus, s'écrièrent, ravis d'admiration : *Qui est celle-ci qui monte par le désert comme une petite vapeur d'aromate, de myrrhe et d'encens, et de toute sorte de poudre de senteur* (Cantique, III, 6), symbole de toute sorte de vertu? Quelques-uns, charmés de son éclat et de sa beauté, s'écrièrent dans leur surprise : *Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore quand elle se lève, qui est belle comme la lune, éclatante comme le soleil et terrible comme une armée rangée en bataille* (Cantique, VI, 2).

Enfin Marie est admirable pour les saints.

Ils voient sa beauté, sa grâce, sa sainteté; ils contemplent son immense clarté par laquelle elle efface les clartés des autres saints, comme des étincelles qui disparaissent en présence d'un vaste incendie; ils la voient si fort élevée que l'on peut à peine l'atteindre, et ils admirent avec stupeur un spectacle si rare, si inusité, si glorieux.

Les Patriarches l'admirent. En voyant leur fille désirée depuis tant de siècles, celle dont le souvenir tout seul les réjouissait, quand ils étaient exilés loin de la patrie céleste, ils disent : « Fille, vous êtes bénie par le Seigneur, parce que, par vous, nous avons communiqué le fruit de la vie. »

Les Prophètes admirent celle qu'ils contemplaient si longtemps d'avance des yeux de l'esprit, celle dont ils voyaient la gloire sublime figurée par des symboles et des images.

Les Apôtres et les Évangélistes admirent leur conductrice, leur illuminatrice et leur très sainte maîtresse. Ils la félicitent avec effusion de cette grande gloire.

Les Martyrs admirent celle qui fut leur force après Dieu, au milieu des tourments, celle dont le puissant secours leur a procuré la gloire et l'éclat du triomphe.

Les Confesseurs admirent en elle leur soutien, leur refuge,

leurs délices les plus suaves. Ils reconnaissent que la gloire incomparable qui l'environne est bien due à son intégrité singulière, à son admirable sainteté.

Les Vierges admirent leur chef, leur coryphée et leur porte-étendard, qui, la première, a levé le drapeau immaculé de la virginité, sous lequel sont venus se ranger des myriades de vierges de l'un et l'autre sexe.

Tous les enfants d'Adam qui font partie de la cour céleste, toute l'humanité glorifiée l'admire comme l'os de ses os, la chair de sa chair. Elle s'étonne de le voir exaltée au-dessus de ce qui a pu être jamais dévolu à une pure créature. En effet, tout ce qu'il peut y avoir au ciel de plus beau, de plus doux, de plus large dans cette gloire des bienheureux, tout cela est à Marie, tout cela est dans Marie, tout cela est par Marie, comme l'atteste, S. Bonaventure dans son *Miroir de la sainte Vierge*. Pour nous, admirons aussi une Mère si admirable, imitons ses vertus, et méritons ainsi d'arriver par son suffrage à cette admirable gloire.

CHAPITRE IV

VIRGINITÉ INCOMPARABLE DE MARIE

§ I. — *Marie Vierge des vierges.*

La maternité et la virginité de Marie sont les deux plus magnifiques fleurons de sa couronne. Dieu pouvait-il accorder à une simple créature quelque don qui leur fût comparable? La maternité est le premier et le plus noble privilège, puisqu'elle est la source de toutes les grâces de Marie. La virginité est un privilège non moins sublime, qui accompagne nécessairement le premier, en la personne de Marie. Nous avons parlé de la maternité : considérons maintenant les gloires de la virginité.

Marie est célébrée au ciel et sur la terre sous le titre glorieux de *Vierge des vierges*, c'est-à-dire de la Vierge par excellence, de celle dont la virginité brille d'un éclat incomparable. C'est ainsi que pour nommer le vrai Dieu, nous disons avec le Psalmiste (Ps. CXXXV, 2, 3) : *le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs*. Nous appelons Jésus-Christ (APOC., XIX, 16) : *le Roi des rois, le Dominateur des dominateurs;* le ciel où Dieu se manifeste à ses élus : *le ciel des cieux* (Ps. CXLVIII, 4); le cantique de Salomon : *le Cantique des cantiques;* la partie principale du temple : *le Saint des saints*. Dans l'ordre de la nature nous

appelons la rose, *la fleur des fleurs*. C'est dans le même sens que la Mère de Dieu est appelée du nom de *Vierge des vierges*[1]

[1] Virgo super omnes decora virgines et maxima. Veneranda, casta, felicissima, viri nesciens thorum, quæ se parituram Deum audivit Angeli verbis. D. Gregorius Nazianz., in tragœdia *de Christo patiente*.

Virgo multo ac divino lumine circumfusa, super omnes inculpata, et omnibus modis sancta, per illum qui habuit domicilium in ea. Timoth. Hierosol., Orat. *de Simeone Dei susceptore*.

Virgo de toto mundo electa. S. Augustinus, Serm. 10 *de Nativ. Dom.*

Virgo quæ sola præter naturam fuit electa ad naturam renovandam, et quæ sola serviit Opifici universæ naturæ. S. Andreas Cret., Orat. 3 *de Dormit. B. Virg.*

Virgo semper florens, ex qua Deus carnem assumpsit. Idem, in Can. *de Nativ. B. V.*

Virgo quæ usque adeo omnibus antecellit, ut ipsum Deum Verbum volentem susceperit, quem ipsa citra ullam loci angustiam comprehendit. Ischyus, Serm. *de Laud. SS. Virginis.*

Virgo sancta, quæ sola refulsit inter filias, ac lilium inter spinas. S. Ildephonsus, Serm. 1 *de Assumpt. B. M.*

Virgo sola pura et illibata. Anonymus, in *Eucolog. Græc.*

Virgo omnium purissima. Gregorius Nicomed., Orat. *in Annunt. B. V.*

Virgo a Deo magnificata, ac præordinata, atque in maximam nostram utilitatem creata. S. Joannes Damasc., Orat. *in Annunt. B. Virg.*

Virgo prolem enixa, sola inter virgines puerpera, matrumque more gestans quæ sunt virginum propria, quæ res stuporis immensitate omne longe portentum superat. Idem, Orat. 4 *de Nativ. B. M. V.*

Virgo sanctissima, sponsa Dei semper gloriosa, quam Deus sanctificavit et elegit singulari apud Deum gratia pollens, singularis quam Verbum purum, puram et incorruptam dilexit, et ex ea incarnatum reformavit omnem hominem. S. Joseph. Hymnographus, in suo *Mariali.*

Virgo virginitate singularissima pollens. Idiota, *de B. V.*, part. 6, Contempl. 6.

Virgo plus quam beata, nullo genere vacans virtutum, quodcumque enim donum alium sanctorum unquam datum fuit, illi non fuit negatum, sed omnium sanctorum privilegia omnia habuit in se congesta. Idem, *ibid.*, part. 17, Contempl. 11.

Virgo plus quam gloriosa, præbenedicta, cumbenedicta et postbenedicta. Idem, *ibid.*

Virgo admirabilis, quia quamvis de regia stirpe nata esset, quamvis ab Angelo salutata, quamvis gratia et benedictione expleta, quamvis Mater Dei electa, tamen in tanta sublimitate nescit elevari, sed potius se ancillam profitetur, et subjectam. Radulphus Ardens, Hom. 2 *in Annunt. B. Mariæ.*

Virgo plena gratia, quantum nihil virtutis, nihil meriti, nihil honoris est, quod in ea non abundet; et gratiæ quæ singulis sanctis sigillatim distribuuntur, Mariæ universaliter conferuntur. Idem, *ibid.*

Virgo cunctis prælucens virtutibus, ac creatis omnibus præcellens. Theophylact., in Orat. *de Præsent. B. V.*

Virgo beatissima, cui non excellentissimus ille patriarcharum chorus, non providus prophetarum numerus, non judex Apostolorum senatus, non martyrum victor exercitus, non aliquis antiquorum, non quisquam sequentium Patrum potuit comparari. D. Petrus Damianus, Hom. *in Nativ. B. M.*

Virgo Dei Genitrix, cujus pulchritudinem sol et luna mirantur. Idem, Serm. *de Nativ. B. Virg.*

Virgo beatissima et incomparabilis, cui partus deificus fœcunditatem quidem attulit, sed salvam fecit ejus virginitatem, et sic ut voluit, ut ipsa fieret una persona Mater et Virgo. Cui serviunt Angeli, famulantur Archan-

La virginité de Marie surpasse en perfection non seulement la virginité des hommes, mais celle des anges. Ceux-ci ont une virginité de nature, Marie une virginité de grâce ; chez les premiers elle est nécessaire, dans Marie elle est volontaire ; les esprits célestes la possèdent dans l'impassibilité de leur nature, Marie dans la fragilité de la nature humaine.

La virginité de Marie surpasse celle des hommes. La résolution qu'elle forma de conserver sa virginité, résolution qui, au dire de S. Thomas, est la raison formelle de la virginité, fut plus parfaite, plus arrêtée, plus noble chez elle que chez toute autre créature humaine. Elle fut plus parfaite, parce qu'elle fut prise sous l'influence d'une grâce plus grande, d'un

geli, quam omnis etiam militia cœlestis exercitus laudat et veneratur. Goffridus Abbas, Serm. *in omni Festiv. B. Mariæ.*

Virgo Virginum singularis integritate, unica castitate, excellens dignitate. Hugo de S. Victore, Serm. *in quolibet Festo B. Mariæ.*

Virgo singularis, quam de Spiritu suo Deus Pater gloriose fœcundavit. Nicol. Mos., in Epistola *de Concept. B. Virg.*

Virgo gloriosissima, de qua nihil nisi virgineum excogitari potest ; quod autem aliter præsumitur ex corruptione mentis progreditur et ex cogitantis vitio proficiscitur. Petrus Comestor, in Serm. *de Concept. B. Virg.*

Virgo plena Deo, major mundo, celsior cœlo, fœcundior Paradiso. B. Ælredus, Serm. *in Annunt. B. Virg.*

Virgo exaltata, sicuti cedrus in Libano, obumbrans angelicæ excellentiæ cacumen. Arnoldus Carnot., *de Laud. S. Mariæ.*

Virgo puerpera in supernis et infernis admirabilis ; sancta in qua antiquum consilium de incarnato Verbo palam factum est mundo. Solitaria, vacans meditationibus sanctis. Idem, *ibid.*

Virgo virginum, quæ carnem et sanguinem de intactis et sacrosanctis visceribus incarnando Verbo pro nostra reparatione præparavit. Petrus Cellens. Abbas, Serm. 4 *in Annuntiat. B. M.*

Virgo virginum, de qua splendor gloriæ de Patre luminum ante tempora sæcularia æterna procedens genitura, carne sumpta in plenitudine temporis, in humana verus Deus et verus homo apparuit sine peccato natura. Idem, in Serm. 3 *de Assumpt. B. M. Virg.*

Virgo genere nobilis, insignis moribus, præ filiabus hominum speciosa, litteris sapiens, humilis spiritu, meritis gloriosa. Philippus Abbas, in *Explic. tituli Cantic. Cant.*

Virgo præ cunctis virginibus digne læta, et dignis muneribus totius gratiæ repleta. Philippus Abbas, lib. I, *in Cantic. Cant.*, cap. I.

Virgo virginum, vernans in floribus et in fructuum suavitate delicians. Richard. a S. Laur., Hom. 1 *de Laudibus SS. Virginis.*

Virgo virginum in cujus virginea carne beata Deitas almæ humanitati se voluit sociare. B. Albertus Mag., in Oratione *ad B. Virg.* incipiente : Salve, in utero virginali.

Virgo quæ proprie permansit virgo, quæ sola mentem illibatam ab illicebrarum insidiis semper servavit, quæ sola ab omnibus mulierum legibus fuit immunis, et divinæ dispositionis Verbo reservata. Jacobus Monachus, Orat. 6, in *Mariali.*

Virgo virginum, quia prima virgines per imitationem generavit. D. Antoninus, in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. XXII.

Virgo virginum, quia virgines omnes in fomitis extinctione, in puritate, et in fœcunditate excellit, quia nulla virgo fœcunda nisi ipsa. Idem, *ibidem.*

amour de Dieu plus parfait, le plus parfait même que l'on puisse concevoir. Elle fut plus arrêtée, car un vœu perpétuel la fixa, et aucun foyer de mal en Marie ne put gêner ni contrarier sa liberté. La Mère de Dieu ne ressentit, en effet, ni les ardeurs du foyer du péché, ni la rébellion des sens ; sa présence seule suffisait pour inspirer aux autres l'amour de la chasteté. Enfin elle fut plus noble ; car elle atteignit la fin la plus sublime, la maternité divine.

Marie est appelée *Vierge des vierges*, parce que sa virginité n'est pas comme la virginité ordinaire. La sienne est rare, unique, illustre et inconnue à tous les siècles, dans tout l'univers. Elle est rare, car Marie est à la fois mère et vierge; elle a eu un fils qui n'a pas de père selon la nature ; elle est un jardin fermé et pourtant fertile ; elle est fiancée à un époux terrestre; mais c'est l'époux céleste, l'Esprit saint qui opère en elle. Elle conçoit dans la pureté et elle enfante sans douleur. Elle est vierge avant, pendant, après l'enfantement. Une vierge enfante, une vierge allaite, et cette vierge ne connaît point d'homme. La conception et l'enfantement virginal de Marie non seulement ne connaissent point la douleur, mais sont remplis de joie.

La virginité de Marie est unique. Loin d'être stérile, elle est seule féconde; seule sans tache elle enfante sans douleur ; seule elle ignore les maladies et les infirmités de la nature ; seule elle porte la couronne de la virginité rehaussée par l'éclat d'une riche maternité. Seule, Marie est vierge et mère : Mère de Dieu ; Vierge à perpétuité, sans exemple, sans égale. Aussi l'Église l'appelle-t-elle dans ses hymnes : *Virgo singularis,* « Vierge singulière, Vierge unique. » Elle l'est véritablement, car la nature et même la grâce n'ont jamais rien produit de tel ; le monde n'a jamais rien vu de semblable; jamais non plus intelligences humaine et angélique ne conçurent rien de plus beau. Elle est vraiment *singulière*, car entre toutes les saintes, elle est la plus sainte, entre toutes les vierges pures, elle est la plus pure. Elle est le prodige du ciel, le miroir de la vertu, la merveille du monde, la joie des deux mondes, de l'Église du ciel et de celle de la terre. Sa virginité est illustre. Marie est entièrement vierge : vierge par l'esprit, vierge par le corps, vierge dans son aspect, vierge dans son approche, vierge dans ses pensées, vierge dans ses affections, vierge dans ses paroles, vierge dans ses actions, vierge dans son âme et vierge dans ses sens.

Jamais le monde n'avait vu ni ne verra une vierge semblable à Marie, mère et vierge tout à la fois. Selon l'ordre habituel des choses, la virginité ne s'allie pas à la maternité et la maternité détruit la virginité, loin d'ajouter à sa splendeur. Marie seule a conçu miraculeusement, et le fruit de son sein met le

sceau à sa virginité sans tache. C'est donc avec raison qu'elle est appelée la *Vierge des vierges*, c'est-à-dire la première vierge, la vierge par excellence.

Marie a, la première, fait à son Dieu le vœu de continence et de virginité : elle en a levé le drapeau aux yeux de la postérité, et sous ce drapeau sont venues s'enrôler des milliers de saintes vierges.

Les vierges étaient peu nombreuses avant que Jésus-Christ et sa sainte Mère eussent donné l'exemple de mener dans la chair une vie semblable à celle des anges. Ne point devenir mère était pour une femme un sujet de honte et de douleur. Lorsque Rachel connut qu'elle allait enfin être mère, elle s'écria : *Le Seigneur m'a délivrée de l'opprobre* (Genes., xxx, 23). Au chapitre IVe d'*Isaïe*, nous voyons sept femmes choisir un époux et lui dire : *Nous gagnerons nous-mêmes notre pain et nos vêtements*; *prêtez-nous seulement votre nom;* c'est-à-dire soyez notre époux, délivrez-nous de l'opprobre de la stérilité. C'était une ignominie d'être sans enfant, c'est-à-dire de demeurer vierge. *Aucune femme sans fruit n'habitera la terre* (Exod., xxii, 26). *Aucune créature humaine ne sera stérile chez toi* (Deut., viii, 14). Mais dès que Jésus et Marie ont levé l'étendard de la virginité, on voit se former une armée immense de vierges, qui, à l'ombre des cloîtres et des asiles sacrés, consacrent à Dieu, à la fleur de leur âge, le lis de leur virginité, et sous le drapeau de la bienheureuse Vierge Marie, combattent avec succès le démon de la chair. La Vierge Mère de Dieu est donc, avec raison, regardée et invoquée comme le chef et le porte-drapeau de cette admirable armée.

Voilà pourquoi le Prophète royal s'écriait : *Les vierges seront conduites après elle; celles qui s'approcheront d'elle vous seront amenées au sein de l'allégresse et du contentement* (Ps. xliv, 16). Un grand nombre de vierges ont été amenées et seront présentées à Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde; mais toutes ne viennent qu'après Marie leur conductrice et leur reine. Les vierges à proximité de Marie sont ceux et celles qui vécurent à la même époque qu'elle, comme S. Joseph, S. Jean-Baptiste, S. Jean l'Évangéliste, sainte Marthe et tant d'autres. Ces prémices des vierges sont appelées *proches* de la Mère de Dieu, parce qu'elles imitèrent sa perpétuelle intégrité. Les vierges sont amenées à Jésus-Christ dans l'allégresse et le contentement, car l'allégresse et le contentement sont le propre des vierges qui, vivant dans l'intégrité de leur corps et l'incorruptibilité de leur esprit, triomphent de la chair, et au sortir de cette prison mortelle, se présentent dans le temple du souverain roi avec la joie la plus parfaite.

S. Jean, vierge lui-même, dit dans l'Apocalypse (xvi, 3, 4) : *Ils chantaient comme un cantique nouveau, devant le trône et*

devant les quatre animaux et les vieillards. Personne ne pouvait chanter ce cantique si ce n'est ces cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre.

Ce cantique nouveau est la louange de Dieu, le joyeux remercîment des vierges pour le rare et éminent bienfait de la chasteté que le Seigneur leur a accordé de préférence à tant d'autres. Ce chant est vraiment nouveau, parce que la virginité est une vertu nouvelle, propre au Nouveau Testament et presque inconnue de l'Ancien. La Vierge Marie, avec toutes les autres vierges et plus que toutes les autres, fait résonner ce cantique d'une plus douce et plus parfaite harmonie. Elle donne le ton à toutes. Écoutons à ce sujet S. Bernard dans son *Traite sur la Passion* (ch. XXXI) : « Le cantique chanté par toutes les « vierges ne le sera-t-il pas par Marie leur souveraine? Oui elle « le chantera, et d'autant plus suavement qu'elle a été plus « chaste que les autres. A ce grand chœur virginal, elle donnera « les leçons de la mélodie, comme elle lui a donné les leçons « d'amour de la virginité[1]. »

Ce cantique est chanté devant le siège de Dieu, c'est-à-dire devant la Vierge-Mère qui est le vrai siège de Dieu, le trône où la sagesse divine a daigné se reposer.

Il est chanté devant les quatre animaux et les vieillards, c'est-à-dire devant les quatre Évangélistes, les Apôtres et les Prophètes qui, par leur doctrine, leurs écrits et leur prédication, ont fait connaître et aimer la virginité et ont pratiqué, pendant leur vie, toutes les autres bonnes œuvres qui les ont rendus illustres. Et les vierges chantent d'autant plus volontiers ce cantique devant le trône de l'Eternel, c'est-à-dire devant la bienheureuse Vierge Mère de Dieu, que c'est à son exemple qu'elles doivent leur amour pour la virginité, et leur consécration au Seigneur par un vœu ; elles doivent à sa protection, à ses prières et à ses exemples la conservation de cette vertu.

Marie marche comme une reine à la tête des vierges qui chantent le cantique nouveau: la première, elle élève la voix. Figure de la divine Vierge, Marie, sœur de Moïse, après l'ensevelissement de Pharaon dans les flots de la mer Rouge, forma des chœurs de musique avec les femmes israélites, et chanta la première, au son des tambours, en disant : *Chantons des hymnes au Seigneur, car il a fait éclater sa gloire et sa grandeur.* Ainsi la Mère de Dieu, après la défaite de Pharaon, c'est-à-dire après la victoire sur le démon et sur la chair, chante la première, avec les autres

[1] Jam si omnes virgines canticum illud cantabant, numquid Maria virginum primiceria non cantabit? Cantabit utique et tanto jucundius quanto castior præ cæteris, præbebitque tanto choro cantando exemplum, quas ad virginitatis amorem suo incitavit exemplo. S. Bern., *Tract. de Passione*, cap. XXXI.

vierges, l'hymne du triomphe : *Cantemus Domino*. S. Augustin appelle la bienheureuse Vierge : « Celle qui la première chante en « s'accompagnant du tambour [1] ; » et S. Ambroise dit dans le même sens : « Alors Marie, prenant un tambour, excitera le chœur des « vierges à chanter des hymnes au Seigneur, qui leur a fait tra- « verser saines et sauves les flots du siècle. Qu'il sera grand le « nombre des vierges au-devant desquelles elle ira, et qu'elle « présentera au Seigneur, disant : Voici les épouses de mon Fils, « voici celles qui n'ont souillé d'aucune tache leur lit virginal [2]. »

Elle chante Marie, et ses accents sont si doux et si élevés qu'aucune autre vierge ne peut les égaler. Elle chante, et plus nouveau et plus admirable est son cantique, car elle est vierge et mère, mère très pure et très chaste. Elle chante donc parmi les vierges le cantique de la virginité, elle chante parmi les femmes le cantique de la fécondité : ce que jamais personne autre qu'elle n'a pu chanter. Elle est donc véritablement la Vierge des vierges, en qualité de vierge excellente, rare, sublime, illustre, et mère, guide, princesse, souveraine et maîtresse de l'assemblée des vierges. Aussi serait-il injuste de la réduire au rang des autres vierges. Elle doit être proposée à tous comme le prototype et l'idéal de la virginité, comme l'unique modèle et la gloire la plus parfaite du glorieux chœur des vierges. Implorons-la donc avec confiance et humilité, supplions-la de nous instruire, de nous aider, de nous protéger. Son exemple nous invite à garder avec un soin extrême le trésor précieux de la sainte chasteté. Sa protection, ses prières, ses mérites nous obtiendront la grâce de le conserver intact jusqu'à l'heure de la mort [3].

§ II. — *Marie Vierge très prudente.*

La Vierge des vierges est en même temps la *Vierge très prudente*. La prudence de Marie est une de ses gloires. Les saints du ciel admirent ce don précieux dans leur reine bien-aimée : nous devons l'admirer aussi, et pour mieux le faire, rechercher d'abord en quoi il consiste.

[1] Principem tympanistriam. S. Augst., Serm. 18 *de Sanctis*.

[2] Tunc Maria tympanum sumens, choros virginales excitabit, cantantes Domino, quod per mare sæculi sive sæcularibus fluctibus transierunt. O quantis illa virginibus occurret, quantas complexa ad Dominum trahet dicens : Hæc thorum Filii mei, hæc thalamos nuptiales immaculata servavit pudore. S. Ambr., lib. II *de Virgin.*

[3] Nous avons traité avec quelque étendue, dans la IIe partie, livre Ier, chapitres VI et VII, du vœu de virginité émis par la très sainte Vierge, de la convenance de ce vœu et du mariage de Marie avec S. Joseph malgré ce vœu de virginité. Nous ne pouvons y revenir ici et nous prions le lecteur de vouloir bien se reporter à l'endroit indiqué.

Tous les sages sont d'accord pour dire que les vertus se manifestent par leurs actes, car la vertu se produit au dehors de l'âme lorsqu'elle éclate extérieurement par son action. Si donc la prudence est une vertu, elle ne peut briller autrement qu'en se montrant au dehors, en se manifestant par son action. Par quels actes s'est manifestée la prudence de Marie et pourquoi le ciel et la terre la saluent-ils du nom glorieux de Vierge très prudente ?

Le premier acte de la prudence est de mépriser les choses de la terre et d'aimer les choses du ciel.

S. Augustin dit en effet : « La prudence est une affection « ou un mouvement de l'âme, par lequel on comprend que « les choses éternelles sont supérieures, et les choses ter- « restres inférieures[1]. » Ailleurs, il dit de même : « On est pru- « dent lorsqu'on ne place ni son espoir dans les biens temporels, « ni sa crainte dans les maux[2]. »

Il y a une fausse prudence qui se propose pour fin la jouissance des biens de la terre. C'est d'elle que l'Apôtre a écrit (Rom., VIII, 6) : ***La prudence de la chair est la mort.***

La véritable prudence, la prudence parfaite, celle qui se propose pour but suprême la possession de l'éternelle vie, est surnaturelle et céleste. C'est elle dont sont douées ceux qui aiment Dieu, qui pratiquent la justice, dédaignant les richesses d'ici-bas, et ne soupirant qu'après celles du ciel.

Telle fut la prudence dont fut douée la Vierge Mère de Dieu, la Vierge très prudente[3]. Elle écarta de ses regards et de ses

[1] Prudentia est affectio animæ, vel motus quo quis intelligit æterna superiora esse, et inferiora esse terrena. S. August., l. IV *Musicæ*.

[2] Prudentia spiritus est, quando neque in temporalibus bonis spes nostra est, neque in malis timor. Idem, *Epist. ad Rom.*, Propos. 49.

[3] Virgo in qua fervor divini honoris et zelus divinæ venerationis super omnia effulsit. S. Petrus Abbat., in Serm. Labbæi *Monachi B. V.* apud Amadeum, raptu 8.

Virgo sapientissima, cui plurima de Filii sui divinitate patefacta compertaque erant. Titus Bostr., in comment., *super cap.* II *Lucæ*.

Virgo non qualiscumque, sed una ex numero prudentum, et prima omnium inter primas, quæ vadit post Agnum proximior quamcumque fuit. S. Ildephonsus, Serm. I *de Assumpt. B. M.*

Virgo disciplinata in cogitatu, in auditu, in respectu, in olfactu, in gustu, in risu, in loquela, in tactu, in incessu et in omni motu, ut de ea dicitur *Eccli.*, XXVI, 17 : *Disciplina [...] Sancta Dei*. Ubertus, *de B. V.*, part. 14. Contempl. 8.

Virgo non solum de numero prudentum, sed omnium prudentissima, habens oleum misericordiæ in omnibus vasis suis, in vase cordis per affectum, et in vase oris per benignitatem orationum. Ubertus, *de B. V.*, part. 6, Contempl. 2.

Virgo prudens, quæ oleum, id est nitorem bonæ conscientiæ, pietatis et misericordiæ habuit in vase triplici, scilicet oris, cordis, et operis cum lampade integerrimæ virginitatis. Ubertus, *de B. V.*, part. 14, Contempl. 4.

Virgo prudentissima, quæ non tantum habuit unum vas oleo gratiæ repletum, quæ lampadem suam extinguibilem nutriret, sed aliud vas habuit

affections, elle méprisa et laissa de côté tout éclat de gloire temporelle, toute faveur et toute caresse de la fortune. Elle regardait le ciel et les choses célestes, elle y songeait, les aimait. Parcourez toute la vie de la Mère de Dieu, vous ne trouverez pas qu'elle ait demandé aux hommes les choses de la terre ou qu'elle ait prié son Fils pour les choses du temps. Aux noces de Cana, elle fait bien remarquer à son Fils le manque et l'absence du vin, mais ce n'est pas pour elle, c'est pour les autres par charité. Semblable au feu qui consumait l'holocauste perpétuel et qui brûlait continuellement sur l'autel, la flamme de la charité brûlait continuellement dans le cœur virginal de Marie, et ne laissait place à aucun amour pour les choses d'ici-bas. Elle fut la Mère du bel amour, elle qui ne fut ni souillée ni touchée d'aucune affection terrestre, d'aucune attache aux biens temporels.

Nous appelons souvent prudents ceux qui sont instruits, expérimentés, savants, et l'on peut avec raison définir la prudence :

redundans, et indeficiens, ex quo effuso oleo misericordiæ omnium lampades illuminaret, ut vas omnium usque ad summum repleret, et in eo nihil deficere inveniret; prudens igitur virgo fuit, ut sibi provideret, nec timida fuit, ut aliis subveniret, nec dixerit : *Ne forte non sufficiat*, scilicet mihi, et vobis; sciens quod sufficeret sibi et nobis sufficienter retinuit, et sufficienter tribuit ut ex illius plenitudine effunderetur, quo lampades nostræ extinctæ illuminarentur. Idiota, *de B. V.*, part. 5, Contempl. 5.

Virgo prudens lampadem habens, et in vase oleum portans. S. Bernardus, in Serm. 2 *in Assumpt. B. Mariæ*.

Virgo sapiens, quæ fatuis virginibus remanentibus foris, cum Sponso ingressa est ad gaudium nuptiale. Petrus Blessensis, Serm. 34.

Virgo prudentissima, quæ oleum in lampade habuit, cum gratiæ plenitudinem in spiritu puritatis suscepit. Adamus de Pers., in *Mariali*, fragm. 3.

Virgo prudentissima in cujus uteri vestibulo tres doctissimæ puellæ de Israel, in omni varietate et pulchritudine texentes, scilicet prædestinatio, sapientia et gratia divina simul, et similiter in præparanda unica Verbi Dei cooperatæ sunt. Petrus Cellensis Abbas.

Virgo prudens et in omnibus prudenter erudita. Philippus Abbas, lib. II *in Cant. Cant.*, cap. xxiii.

Virgo prudens quæ oleum, id est nitorem bonæ conscientiæ, vel pietatis et misericordiæ, habuit in vase triplici, scilicet cordis, oris et operis, cum lampade integerrimæ virginitatis. Richard. a S. Laur., *de Laud. SS. Virg.*, lib. VI.

Virgo non solum una de numero prudentum virginum, sed omnium prudentissima, habens lampadem integerrimæ virginitatis et oleum misericordiæ in omnibus vasis suis, in vase cordis per affectum; in vase manus per effectum; in vase oris per benignitatem orationis. Idem, *de Laud. SS. Virg.*, lib. IV.

Virgo prudentissima. D. Bonaventura, in *Exposit. super Salve Regina*.

Virgo prudens, quæ lampades suas, id est corpus suum et animam ornavit oleo puritatis, lichno pietatis, lumine veritatis, et igne charitatis. Jacobus de Voragine, in *Mariali*, serm. 9.

Virgo prudentissima et vita animæ meæ optatissima. Joannes a Jesu Maria, Tractat. *de Theolog. mystic.*, p. 65.

Virgo sapientissima. Robertus Bellarminus, Conc. 3 *super Missus est*.

« La connaissance des choses divines et humaines, la science « du juste et de l'injuste. » La Vierge Mère de Dieu fut douée au plus sublime degré de cette connaissance, et pour cela on la proclame justement la *Vierge très prudente*.

D'abord, la bienheureuse Vierge eut l'intelligence la plus parfaite de la sainte Écriture. Richard de S. Laurent liv. X *des Louanges de Marie*) l'appelle « l'Arche des Écritures » ; S. Germain, archevêque de Constantinople, « le sceau de l'un et l'autre Testament ». S. Vincent Ferrier (sermon *sur la Nativité du Seigneur*) affirme que « la Vierge savait mieux la Bible que « ne la connaissaient les Prophètes ». *Marie*, dit S. Luc (II, 19, 51), *conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur*. Elle conservait non seulement les paroles que Jésus-Christ avait dites alors, mais aussi tout ce qui avait été dit et fait avant et après l'Incarnation, la salutation de l'Ange, la conception virginale, l'enfantement sans douleur et tous les autres mystères accomplis en elle, par elle ou à sa connaissance. Son cœur ne ressemblait pas au cœur de l'homme insensé dont il est dit (Eccli., XXI, 17) : *Le cœur de l'insensé est comme un vase rompu; il ne peut rien retenir de la sagesse*. Mais il ressemblait à ceux dont Jésus a dit : *Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent* (S. Luc., II, 28).

C'est à cause du soin extrême que Marie apporte à conserver les paroles de N.-S. Jésus-Christ que S. Jean (Apoc., XII, 1) la représente revêtue du soleil et foulant la lune sous ses pieds : *Une femme revêtue du soleil et qui avait la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête*. Autrefois le manteau était le signe de la sagesse, ou du moins le vêtement des hommes qui professaient la philosophie. Marie est donc revêtue du soleil comme d'un manteau, parce qu'elle a sondé l'abîme de la divine sagesse. C'est la pensée de S. Bernard expliquant ce passage de l'Apocalypse : « C'est, avec raison, dit-il, que « Marie nous est représentée revêtue du soleil, elle qui a sondé « au delà de tout ce qu'on pourrait dire, le très profond abîme « de la divine sagesse. » Et pourquoi paraît-elle avec la lune sous les pieds ? Sans doute parce qu'elle méprise les choses d'ici-bas, néglige celles du temps, foule aux pieds toutes les mondanités que représente la lune. Elle est vaine et insensée la sagesse de ceux qui s'efforcent de revêtir le soleil en ayant les étoiles sous les pieds et la lune sur la tête, c'est-à-dire qui préfèrent les choses du temps à celles de l'éternité. Il n'en est pas ainsi de Marie. Revêtue du soleil de la sagesse, elle a les étoiles sur la tête et la lune sous les pieds, parce qu'elle préfère les biens du ciel à tous ceux de la terre, et foule aux pieds toutes les choses terrestres.

La connaissance que Marie possédait des choses divines était

telle que souvent les pensées de son divin Fils lui-même ne lui étaient pas cachées, comme on le vit aux Noces de Cana. Comment celle qui fut la Mère du Verbe de Dieu, la mère de la science et de la sagesse substantielles de Dieu aurait-elle pu ne pas posséder au plus sublime degré cette science et cette sagesse de Dieu, ce Verbe divin incarné en elle? De plus, elle lisait souvent les Ecritures et en découvrait les plus sublimes mystères; sa prière continuelle, ses profondes et saintes méditations étaient encore pour elle une autre source de lumière.

La prudence, avons-nous dit, est aussi la science du juste et de l'injuste. Le principal devoir de la prudence est non seulement de savoir ce qu'il faut faire, mais encore d'examiner soigneusement comment on doit agir, pour que ce que l'on fait soit juste et non injuste. S. Bernard a dit de cette prudence, qu'il nomme discrétion[1] : « La discrétion est le modérateur et le « guide des vertus. Elle règle notre affection et forme nos « mœurs : supprimez-la et la vertu sera un défaut. »

La vraie prudence consiste, en troisième lieu, suivant les philosophes, à se garder des maux et à choisir les biens. Telle fut la prudence dont fut douée la Vierge Marie, Mère de Dieu.

Elle se garda des maux, parce qu'elle garda son cœur avec une extrême vigilance, suivant l'avertissement du Sage (Prov., vi, 23) : *Appliquez-vous, avec tout le soin possible à la garde de votre cœur.* C'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, comme le dit Jésus-Christ lui-même (S. Matth., xv, 19). Celui qui veille sur son cœur avec soin se tient en garde contre tous ces péchés et autres semblables; il n'ouvre l'entrée de son cœur à rien de ce qui pourrait en altérer la pureté ou en troubler la paix.

Ainsi la sainte Mère de Dieu garda son cœur, qui n'éprouva jamais aucune agitation des passions, aucun tumulte de pensées diverses; mais elle le posséda dans une paix parfaite, et par là se tint facilement à l'abri de tous les maux.

Les cinq sens de l'homme sont comme autant de fenêtres par lesquelles la mort entre dans nos âmes. *La mort est montée par nos fenêtres*, dit le prophète Jérémie (ix, 21). La bienheureuse Vierge garda si bien ces fenêtres, qu'il ne pénétra pas même le plus petit germe de malice en son âme.

Non contente de repousser le mal, la très sainte Vierge Marie choisit le bien. Méprisant les choses de la terre, elle ne rechercha et ne voulut que Dieu pour son unique trésor, gardant parfaitement la loi, renonçant aux joies et aux honneurs de la

[1] Discretio quædam moderatrix est et auriga virtutum, ordinatrixque affectuum et morum ductrix : tolle hanc, et virtus vitium erit. S. Bern., Serm. 49 *in Cant.*

maternité, embrassant la virginité que l'on estimait peu avant elle et que plusieurs regardaient comme un opprobre. Telle fut la prudence de Marie ; mais elle se manifesta encore de plusieurs autres manières.

En quatrième lieu, la vraie prudence, la prudence parfaite est celle qui sait trouver le moyen d'atteindre la fin totale de la vie, c'est-à-dire la béatitude éternelle. Ce moyen, ce sont les bonnes œuvres. L'apôtre S. Pierre nous invite d'une manière pressante à y recourir, lorsqu'il dit : *Mes frères, efforcez-vous d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres* (I Ep., I, 10).

La très prudente Vierge Marie employait les moyens propres à obtenir cette fin dernière : toujours elle s'occupait à des œuvres saintes. « Jamais la sainte Vierge ne fut oisive, » dit S. Vincent Ferrier[1] ; « elle fut au contraire occupée sans cesse à « de saintes œuvres. Elle se levait au milieu de la nuit ; elle « priait, puis elle filait et tissait. » Et Denis le Chartreux raconte (serm. *sur la Concept. de la T. S. V.*), d'après la révélation de sainte Brigitte, que la très sainte Vierge fut continuellement occupée à de saintes méditations, et pria assidûment pour le salut de tout le genre humain, et néanmoins elle se livrait à des travaux manuels. Mais ce n'eût pas été assez pour la bienheureuse Vierge Marie de faire de bonnes actions, de se livrer à la prière et au travail si elle n'avait tout rapporté à Dieu. Toutes ses œuvres tendaient à lui, étaient conformes à la volonté divine ; toutes ses actions, même les plus petites, tendaient à la gloire du Seigneur. L'Esprit saint était descendu en elle, et ce divin Esprit qui est l'amour substantiel de Dieu ne pouvait rester inactif. « L'amour de Dieu, dit S. Bernard[2], n'est jamais « oisif ; si vous aimez vraiment Dieu, vous ne demeurerez « jamais un seul instant inoccupé. » Marie aimait Dieu d'un incomparable amour ; aussi travaillait-elle pour lui, et ce travail fruit de son amour et de sa prudence la conduisait à la fin sublime que le Seigneur lui avait marquée.

Apprenons donc la prudence par l'exemple de Marie ; recherchons les moyens de parvenir au véritable bonheur ; faisons de bonnes œuvres et faisons-les pour Dieu. Si parfois le découragement cherche à s'emparer de notre âme, écoutons et suivons ce conseil de S. Bonaventure[3] : « Allez à elle vous tous qui

[1] Virgo nunquam fuit otiosa, immo erat semper occupata in sanctis operibus, surgebat in media nocte, et orabat; deinde filabat et texebat. S. Vincent. Ferrer., Serm. *in Nativ. Dom.*

[2] Amor Dei nunquam est otiosus ; si vere Deum diligis, nulla hora otiosus, eris. S. Bern., lib. *de Modo vivendi*, serm. 51.

[3] Venite ad eam omnes qui laboratis, et onerati estis, et dabit refrigerium animabus vestris. S. Bonavent., in *Psalt. Mariæ.*

« travaillez et qui êtes chargés, et elle soulagera vos âmes. » Il n'est pas d'œuvre si grande, il n'est pas de travail si pénible qui ne devienne léger avec l'aide de la Sainte Vierge. Écoutez ce que dit le bienheureux Amédée : « La Sainte Vierge couvre « de son ombre ceux qui travaillent[1]. »

En cinquième lieu, la très sainte Mère de Dieu a été très prudente en ce qu'elle sut bien régler le présent, se souvenir du passé, et prévoir l'avenir. Cicéron enseigne, dans sa *Rhétorique*, que la prudence consiste essentiellement en ces trois points.

Marie remplit dans la perfection ces trois devoirs de la prudence, surtout quand l'archange Gabriel se présenta devant elle, lorsqu'il la déclara mère et épouse de Dieu, lorsqu'il la salua Reine de tout l'univers. Marie, en entendant les paroles de l'Ange, se demandait quelle était cette salutation. Elle songeait au passé, se rappelant la chute d'un grand nombre, craignant que ce ne fût l'antique serpent qui jadis séduisit Ève par un langage rempli d'une apparente douceur; mais en même temps elle se gardait d'oublier les paroles des prophètes concernant le Messie, fils de David, qui devait naître d'une Vierge.

Elle réglait le présent, réfléchissant avant d'agir, et s'assurant qu'elle n'était le jouet d'aucune illusion, avant de donner le consentement que le messager divin venait lui demander de la part de Dieu.

Enfin, en entendant cette étonnante et glorieuse salutation, elle prévoyait l'avenir et se demandait comment elle préparerait une demeure à un tel hôte, comment elle pourrait donner l'étroite hospitalité de son sein à celui que l'ensemble des créatures ne saurait contenir, comment la créature enfanterait le Créateur, l'œuvre son ouvrier, la fille son père. Aussi S. Basile, évêque de Séleucie, nous représente-t-il Marie hésitant à remplir ses devoirs envers son Fils nouveau-né, et lui adressant ces paroles[2] : « Que ferai-je? Vous nourrirai-je de mon lait, ou « vous adorerai-je comme mon Dieu? Vous donnerai-je les soins « d'une mère, ou vous rendrai-je comme servante le culte « d'adoration? Vous serrerai-je dans mes bras comme mon « Fils, ou vous invoquerai-je en suppliante, comme mon Dieu? « Vous offrirai-je mon lait ou de l'encens? » O admirable prudence de la Vierge très prudente!

[1] Beata Virgo laborantes sub umbra sua protegit. B. Amadæus, Hom. 4 *de Laudibus Virgin.*

[2] Quid aggrediar? Tene lacte nutriam, an vero ut Deum colam? Tibine maternum præstabo obsequium, an sicut ancilla cultum adorationis impendam? Tene ut filium amplexu meo fovebo; an tanquam Deum supplex invocabo? Tibine lac porrigam, an offeram thymiama? S. Basil. Seleuc., Serm. *de Nativ.*

En sixième lieu, la Vierge Mère de Dieu a été très prudente en ce qu'elle sut conformer tous ses actes à la droite raison.

La prudence est une vertu qui règle tout suivant la raison. Elle est comme le chef et le guide de toutes les vertus. Elle dirige toutes nos actions et nous montre ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter. De même qu'un aveugle ne peut que se heurter partout et marcher à tâtons, de même, sans prudence, on ne peut que se tromper.

La Vierge Mère de Dieu fut très prudente. Tout ce qu'elle pensait, tout ce qu'elle faisait, était entièrement conforme à la raison. Son âme fut comme une horloge habilement construite, dans laquelle la roue principale entraîne dans son mouvement les roues secondaires. La roue principale fut, en Marie, la raison, et la roue secondaire l'appétit sensitif. Jamais cette roue principale ne fut irrégulière dans son mouvement, car la volonté de Marie fut toujours subordonnée à la raison, et la raison à la règle divine. Les roues secondaires ne dévièrent jamais non plus, parce que les appétits sensitifs étaient subordonnés en tout et pour tout à la raison. Marie conformait tous ses actes à la raison, la raison à la volonté, et la volonté à la disposition, c'est-à-dire à la règle divine. Elle ne sentit, en effet, aucun mouvement, si léger fût-il, contre la raison, en quelque partie de son corps ou de son âme. Jamais il n'y eut en elle de révolte de la partie inférieure contre la partie supérieure, aucun combat de la chair contre l'esprit, ou de l'esprit contre la chair.

En nous, cette lutte de la chair contre l'esprit et de l'esprit contre la chair est continuelle : *Car la chair*, dit l'Apôtre (Galat., v, 17), *a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair*. En Marie seule il n'exista aucune trace de ce désaccord, de cette lutte issue du péché et conduisant au péché. En elle, la chair, le cœur, les sens, les appétits, tout était soumis à la raison, et raison, intelligence, mémoire, volonté, étaient soumises à Dieu.

En septième lieu enfin, la Vierge Mère de Dieu fut très prudente, en ce qu'elle sut modérer ses paroles.

Une parole rare et modérée révèle l'homme prudent. L'Esprit de Dieu lui-même nous en avertit au livre des *Proverbes* (x, 19) : *Celui qui est modéré dans ses paroles, est très prudent*, dit-il. On lit encore dans le même livre (xvii, 27) : *Celui qui est modéré dans ses discours est docte et prudent; l'homme savant ménage la pensée de son esprit comme une chose précieuse*. Aussi le Verbe incarné nous a-t-il enseigné ce genre de prudence en l'observant lui-même, lorsqu'il s'est fait enfant et muet, lorsqu'il est demeuré jusqu'à l'âge de trente ans sans enseigner et ne parlant presque pas.

La Vierge sa Mère fut une admirable imitatrice de cette

vertu. Elle aimait et gardait le silence. Cependant elle ne se tut pas toujours, mais seulement alors qu'elle le pouvait sans inconvénient : elle parlait quand la volonté ou l'honneur de Dieu l'exigeaient.

C'est ainsi que l'Évangile nous fait connaître quatre circonstances dans lesquelles Marie rompit le silence qui lui était cher, et ces quatre fois, elle parla avec tant de prudence et d'efficacité, qu'à chaque parole qu'elle prononça, elle fit un miracle et une œuvre admirable.

1° Elle parle à l'Ange du Seigneur, cet ambassadeur chargé d'une si haute mission, et quand elle termine l'entretien par ces mots : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole*, à l'instant, le miracle des miracles s'accomplit; le Verbe est fait chair, l'homme vrai, parfait, plein de sagesse, de grâce et de vérité est uni à Dieu.

2° Elle parle à Elisabeth en la saluant, et aussitôt, que de miracles s'accomplissent dans le fils et la mère! Les mères prophétisent par l'inspiration de leurs enfants; le fils d'Elisabeth tressaille dans son sein: il reconnaît et adore le Christ incarné, son Dieu. Au même instant, il reçoit le Saint-Esprit qui le purifie du péché originel, l'usage de la raison et le don de prophétie sont conférés à un enfant qui n'est pas encore né!

3° Elle parle après avoir perdu, puis retrouvé dans le temple son Fils à l'âge de douze ans : *Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous?* Et voici le miracle : *Il leur était soumis.* Qui et à qui? Le Dieu qui a fait tout ce qu'il a voulu au Ciel et sur la terre, soumis à ses humbles créatures!

4° Elle dit, aux noces de Cana en Galilée : *Ils n'ont point de vin.* Elle ordonne aux serviteurs d'obéir à son Fils, et voilà qu'aussitôt l'eau est changée en vin.

Il n'est pas étonnant que la bienheureuse Vierge Marie ait été si sobre de paroles. En effet, l'âme qui s'attache à Dieu, qui lui est unie par la contemplation, qui converse avec lui dans l'oraison, ne sait pas se répandre en vains discours. L'entretien avec Dieu laisse peu de place et peu de charme à l'entretien avec les hommes.

Imitons, autant que notre faiblesse nous le permet, la Vierge très prudente; c'est ainsi que nous ressemblerons aux vierges sages de l'Evangile, à celles dont les lampes ne manquent jamais de l'huile de la grâce et des actes de la vertu; c'est ainsi que nous serons admis aux noces de l'Epoux divin.

§ III. — *Marie vierge vénérable.*

Les sages et les prudents méritent la vénération et l'honneur. Leur prudence en effet les rapproche de Dieu et les rend semblables à celui à qui l'honneur et la gloire appartiennent par droit de nature. La Vierge très prudente mérite donc d'être vénérée plus qu'aucune créature. L'Eglise de la terre est l'écho de l'Eglise du ciel lorsqu'elle proclame Marie la Vierge vénérable[1].

Jamais aucun chrétien digne de ce nom n'a refusé à la glorieuse Vierge Marie l'honneur, la vénération, le culte qui lui

[1] Virgo gloriosa, quam prono vertice omnes veneramur. S. Jacobus Minor, Serm. *in Transitu B. Virg.*, apud Amadæum, raptu 8.

Virgo altissima, cujus præsentia deiformis. S. Dionysius, in *Epist. ad S. Paulum.*

Virgo deiformis. — Virgo divina. Idem, *ibidem.*

Virgo habita a Deo in honore tanquam ancilla digna et mater. D. Epiphan., in serm. *de Laud. B. V. M.*

Virgo honorata, sed non ad adorationem (nempe latriæ) nobis data, sed ipsa adorans eum qui ex ipsa carne genitus est, de cœlis vero e finibus paternis accessit. Idem, lib. III *Advers. hæres.*, hæres. 78.

Virgo tota venerabilis, tota gloriosa, tota bona, omnem caritatem superans, tota lucis fulgoribus consecrata, concreta, veneranda, incomparabilis, celsissima, Deo digna, beatificanda. S. Joannes Chrys., Orat. *in B. Virgine.*

Virgo venerabilis, in cujus utero subsistens Spiritus, sapientia templum sibi non manu factum ædificavit et habitavit in nobis. Idem, *ibidem.*

Virgo sacra et Deipara. S. Proclus, in orat. 4, quæ est *in diem Natal. Domini.*

Virgo beata ac venerabilis. D. Augustinus, Serm. 2 *in Annunt. Virg. M.*

Virgo pretiosissima, cui timor et reverentia debetur, ne coram oculis ejus aliquid indecens cogitare, considerare, consentire, aut facere aliquid audeat, ne illos misericordes oculos, qui non possunt respicere iniquitatem avertat. Idiota, *de B. V.*, part. 16, Contempl. 4.

Virgo virtuosissima, cujus servus debet esse aromaticus per fragrantiam bonæ opinionis, per exemplum castitatis, et pietatis, et humilitatis. Idem, *de B. V.*, part. 17, Contempl. 11.

Virgo venerabilis, ipsis quoque sanctorum ordinibus Angelorum, ex dignitate divinæ maternitatis; quod opere manifesto declaravit ille magnus atque fortis archangelus Gabriel, qui eam antequam Dei mater fieret, quia futuram noverat, tanta veneratione salutando prævenit. S. Fulbertus Carnot., Serm. 1 *de Nativ. B. V.*

Virgo admiranda, et omni honore dignissima. D. Bernardus Abbas, hom. 2 *super Missus est.*

Virgo regia, gemmis ornata virtutum, geminoque mentis pariter, et corporis decore præfulgida, specie sua et pulchritudine sua in cœlestibus cognita, quæ cœli civium in se provocavit aspectus: ita ut Regis animum in sui concupiscentiam inclinaret, et cœlestem nuntium ad se de supernis educeret. Richard. a S. Laur., *de Laud. Virg.*, lib. I.

Virgo sacratissima, quam salutant corda omnia, et linguæ omnibus laudibus vehunt; quando quidem quidquid in nos beneficii conferre voluit be-

sont dus. Le démon, ennemi-né de la femme destinée à lui écraser la tête, s'est efforcé de lui mordre le talon, en suscitant contre elle des blasphémateurs, mais les outrages des hérétiques ont été comme un aiguillon puissant pour exciter les fidèles à rendre de plus grands honneurs à leur divine Mère. Nous honorons et vénérons de tout notre cœur après Dieu cette glorieuse Vierge. Nous croyons et nous sommes heureux de proclamer hautement qu'elle doit être honorée et vénérée, aimée et glorifiée par tous.

Pourquoi ne rendrions-nous pas les plus humbles hommages à celle que Dieu lui-même a daigné honorer spécialement de toute éternité, en la favorisant d'une prédestination toute particulière? Le premier nom du livre de vie est le nom de Jésus; le second, après lui, est le nom de Marie. Le Christ est le premier, le chef de tous les prédestinés. La très sainte Vierge, après le Christ, a la première place, une place à part au milieu d'eux. Tous la vénèrent comme leur souveraine, comme la seconde cause de leur éternelle béatitude.

Pourquoi ne vénérerions-nous pas celle que les anges ont connue et vénérée dès avant sa naissance, et à laquelle ils rendent, dans le royaume du Ciel, tous les honneurs qui sont dus à la Mère du Roi des rois? S. Thomas enseigne qu'au commencement de leur béatitude, les anges ont connu, dans le Verbe, le mystère de son incarnation. L'Apôtre assure expressément que, dès lors, ils reçurent l'ordre d'adorer le Christ: *Et lorsqu'il introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent* (Hébr., I, 6). Les anges ont donc reçu deux fois l'ordre d'adorer le Christ : d'abord, lorsqu'il leur a été proposé par la foi, et ensuite lorsque, réellement incarné, il sortit du sein de la Vierge. Si donc les anges ont alors prévu que le Christ naîtrait, sans nul doute ils ont aussi prévu sa Mère, car les deux termes sont relatifs et réciproques dans la connaissance.

De plus, s'ils ont alors vénéré le Christ, certainement aussi ils ont vénéré la Mère, car, selon l'expression de S. Jean Damascène,

nignitas Dei, per ejus manus in nos derivatum est. Henricus Suso, cap. xx *Dialogi Sapientiæ et ministri ejus.*

Virgo in cunctis mirabilis, et præ cunctis amabilis, et ab omnibus invocanda, et ab universis honoranda, cujus singularis gratia conceptionis, cujus decor puritatis, cujus honor dignitatis, cujus odor sanctitatis, dæmones exterminat, morbos sanat, et languores et mœstos lætificat, cui sub Deo nihil comparari potest, conferri, aut æquari, nec in cœlo, nec in terra, nec in abyssis, quantumvis spiritualium charismatum copiosa varietate floreat, quippe quæ sanctorum omnium, beatorumque spirituum universa transcendit merita, virtutes, gratiamque, et gloriam superat, et transcendit, non minus quam mons sublimis terræ circumjacentis superficiem. Dionysius Faber, Tract. 1 *de Concept. B. V.*

les honneurs rendus à la Mère se rapportent au Fils. Enfin, prévoyant dès ce moment que la bienheureuse Vierge devait être exaltée avec son divin Fils par-dessus tous les esprits célestes, ils la reconnurent d'avance comme leur maîtresse et leur reine future. Par conséquent, il est hors de doute qu'ils ne l'aient vénérée.

Maintenant aussi les anges rendent hommage à la bienheureuse Vierge, et de même qu'au saint nom de Jésus ils fléchissent les genoux, selon cette parole de l'Apôtre (Philip., II, 10) : *Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse aux cieux, sur la terre et dans les enfers,* de même ils se prosternent au saint nom de Marie. Le bienheureux Damascène l'insinue clairement dans un sermon *sur la Nativité de Marie :* « Il est de toute convenance « que la Mère possède tout ce qui est au Fils, et qu'elle aussi « soit honorée de tous, » dit-il[1].

L'archange S. Michel était représentant et mandataire de Dieu dans une affaire de la plus haute importance, lorsqu'il prédit qu'une femme viendrait avec son fils, et qu'elle écraserait la tête du serpent : *J'établirai,* dit-il, *l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle t'écrasera la tête.* En prédisant que Marie partagerait un si grand honneur, il est impossible que Michel, représentant de Dieu dans le Paradis terrestre, ne l'ait lui-même profondément vénérée.

L'archange Gabriel, délégué de Dieu vers Marie pour une cause bien plus importante encore, l'aborda en ces termes : *Je vous salue pleine de grâce.* Selon le pieux sentiment de quelques auteurs, c'est à genoux qu'il prononça ces paroles.

Pourrait-on ne pas vénérer celle que tous les patriarches ont appelée de leurs vœux les plus ardents; celle que tous les prophètes ont prédite, que toutes les figures ont annoncée, que tous les signes ont désignée? Que signifiait cette union du premier Adam avec Eve, si ce n'est l'union de Marie avec le Christ? Que signifiaient le paradis de délices, l'arche de Noé, le buisson ardent, l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, le trône de Salomon, le beau temple qu'il fit bâtir, cette porte de l'Orient, porte toujours fermée, et cette montagne du flanc de laquelle se détache une pierre que nulle main n'a touchée? Que représentaient toutes ces figures? n'est-ce pas Marie? Et Rébecca, épouse d'Isaac; et Rachel, épouse de Jacob; et Abigaïl, épouse de Nabal? Et cette jeune Abisag, restée vierge dans la couche du saint roi? Et la triomphante Judith, et la puissante Esther, salut de son peuple, que figuraient-elles? n'est-ce pas Marie? Que nous prédisaient l'échelle mystérieuse, l'étoile de Jacob,

[1] Decet Dei Matrem ea quæ Filii sunt possidere et ab omnibus adorari. S. J. Damasc., Serm. 1 *de Nat. V. M.*

cette nuée légère, ce jardin fermé, cette fontaine scellée, ce Paradis avec ses grenades et ses fruits si doux, la fontaine des jardins, le puits des eaux vives, la colonne de nuée, la rose de Jéricho, l'aurore naissante? Tout cela n'était-ce pas Marie? C'est bien celle que Dieu a proposée aux hommages des anges et des hommes; celle que les saints Pères ont reconnue et vénérée; celle que nous devons tous révérer encore.

Comment donc ne pas vénérer celle que le Fils de Dieu lui-même a daigné honorer dans les cieux et sur la terre? Sur la terre, il l'a honorée parce que, épris de son amour, il s'est préparé dans son sein un tabernacle choisi qu'il n'a pas dédaigné d'habiter. Et, chose qui surpasse toute intelligence, il a voulu être soumis à cette humble Vierge, lui, le glorieux Prince de toute chose et le souverain Juge de l'univers. Il l'a honorée dans les cieux, car il l'a placée à sa droite, selon ces paroles du Psalmiste (Ps. XLIV, 10 : *La Reine s'est tenue à ta droite*. Cet honneur avait été figuré bien longtemps à l'avance en Bethsabée, mère de Salomon. La voyant venir, ce prince *se leva, alla au-devant d'elle et lui rendit hommage; puis, s'asseyant sur son trône, il en fit placer un pour sa mère qui s'assit à sa droite* (III Rois, II, 19). Et c'est avec raison que le Fils de Dieu s'est conduit de la sorte. Quoiqu'il n'y fût pas soumis, il a voulu par là accomplir la loi qu'il nous a faite lui-même, d'honorer nos parents. S. Hippolyte martyr, dans son discours *sur le Sacrifice*, s'exprime ainsi[1] : « Celui qui a dit : *Honore ton père et ta mère*, « a comblé sa mère de toute grâce et de tout honneur, pour « observer la loi qu'il avait portée lui-même. » Et S. Augustin, dans un sermon *sur l'Assomption*, nous dit[2] : « Il était de la « bonté de Dieu de rendre honneur à sa Mère, lui qui n'est pas « venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir. » C'est pourquoi nos Saints Livres appellent la Mère de Dieu : « Mère très honorée » : *Mater honorificata* (Ecclés., XV, 2).

Comment ne pas vénérer celle à qui l'Église a prodigué dès le commencement tant de louanges dans ses chants, et rendu de si grands hommages, celle qu'elle chante, qu'elle loue, qu'elle honore aujourd'hui? Aussi loin que l'on peut pénétrer dans la suite des siècles, aussi haut que l'on peut remonter la tradition chrétienne, nous trouvons toujours que la Mère de Dieu a été l'objet d'un culte tout spécial. Sainte Brigitte, dans son *Discours anglique*, nous dit qu'Adam, Abraham, Isaac, Jacob et David furent transportés de joie quand l'Esprit du

[1] Qui dicit : honora patrem et matrem, ut decretum a se promulgatum observaret, omnem gratiam Matri et honorem impendit. S. Hippolyt., Orat. *de Sacrif.*

[2] Ad bonitatem Domini pertinet Matris servare honorem, qui legem non solvere venit, sed adimplere. S. August., Serm. *de Assumpt.*

Seigneur leur fit connaître que la Mère de Dieu naîtrait de leur postérité.

Les Apôtres, ces premiers Pères de l'Église, rendaient à la bienheureuse Vierge Marie tous les hommages d'une vénération profonde. S. Pierre, leur glorieux prince, se trouvant en Syrie, dans une ville qui s'appelle aujourd'hui Tortosa, y bâtit, des deniers des chrétiens, un petit sanctuaire en l'honneur de Marie. Ce fait nous est rapporté par des auteurs très graves, tels que le cardinal Jacques de Vitry, dans son *Histoire d'Orient*, Adrien Junius dans sa *Nomenclature*, Thomas de Vaud, et Raphaël de Volaterra dans sa *Géographie;* ce dernier ajoute que S. Pierre lui-même fut le premier à offrir le saint sacrifice dans ce sanctuaire. C'est aussi cet apôtre qui introduisit dans le canon de la messe la commémoraison de la sainte Vierge ; on peut s'en convaincre par la liturgie romaine que S. Thomas, après le pape S. Léon le Grand (*Lettre à Michel*), attribue à S. Pierre.

S. Jacques, lui aussi, éleva à Saragosse, en Espagne, un temple en l'honneur de la Mère de Dieu, pendant qu'elle vivait encore. C'est Antoine Benter qui nous l'apprend dans sa *Chronique espagnole ;* d'autres historiens très dignes de foi l'attestent également.

Enfin une lettre du concile d'Éphèse au clergé de Constantinople, rapportée par Abdias dans la *Vie de S. Jean l'Évangéliste*, nous apprend que cet apôtre consacra un temple à la bienheureuse Vierge Marie. Les premiers chrétiens suivirent avec empressement l'exemple des Apôtres, et élevèrent partout des sanctuaires à l'auguste Mère de Dieu.

Comment ne pas vénérer celle que les hommes de toute nation, de tout âge, de toute condition, honorent, prient, proclament et célèbrent chaque jour? Comment ne pas vénérer celle que les antiques oracles des païens ont désignée dans tant de mystérieuses réponses? Celle que les sibylles ont annoncée dans leurs chants prophétiques? Celle que tant d'hommes instruits, tant de poëtes ont célébrée dans un langage qu'on n'a pas toujours compris, mais qui se ressentait de l'inspiration divine? Comment ne pas vénérer celle que les prophètes divins ont exaltée dans leurs oracles par des louanges admirables? Celle que l'Ancien et le Nouveau Testament célèbrent comme deux chérubins alternant leurs concerts? Celle dont la trompette évangélique, la prédication de l'Evangile, a proclamé la grandeur avec tant d'éclat? Celle que les livres hébreux représentaient sous mille figures avant qu'elle naquît? Celle qui depuis sa naissance est honorée, priée, louée, célébrée par l'univers entier, et dont chacun aime à publier la gloire?

Comment ne pas vénérer Marie quand tous les chrétiens fidèles, avec un ensemble merveilleux, l'honorent tellement qu'il n'y a

rien de beau, rien de précieux, aucun chef-d'œuvre de la nature ou du génie que tous ne s'empressent de consacrer à sa louange ? Comptez les volumes écrits en son honneur; comptez les temples augustes qui, dans tout l'univers, avant et aussitôt après la naissance du Sauveur, ont été élevés à la gloire de Marie, et bâtis à grands frais, et décorés des plus somptueux ornements par des villes, des princes, des rois, des reines, des empereurs, par les personnages de la plus haute distinction. Comptez les oratoires, les autels qu'on lui a dédiés. Comptez les inscriptions, les présents, les ex-voto qui tapissent les murs de ses sanctuaires. Vous compteriez plutôt les étoiles du ciel ou les grains de sable de la mer, que tous ces témoignages d'honneur offerts à Marie.

Comment ne pas vénérer celle devant qui tout genou fléchit non seulement sur la terre, mais dans les cieux? Celle dont le nom redoutable reçoit même les hommages de l'enfer?

Si nous avons des témoignages d'honneur pour ceux qui, sur la terre, surpassent les autres en dignité, quels hommages pensez-vous que nous puissions rendre à Marie, la Mère de Dieu, celle qui est la Reine des cieux et la Souveraine du monde? Elle est le fille du saint roi David, du pieux Ezéchias, du juste Josias. Sur son tableau généalogique sont inscrits, d'après S. Matthieu, quatorze rois et une longue suite de héros, de chefs d'armée, de princes, de pontifes, de patriarches, de prophètes. Quoi que vous regardiez en elle, tout y est digne de la plus grande admiration. Sa conception? Elle est prédite par les prophètes et sanctifiée par la grâce du Saint-Esprit. Sa nativité? Elle est pour tous un sujet d'allégresse. Sa race? Mais elle est Reine du monde et fille des rois. Son nom? C'est celui de Mère des lumières. Son jeune âge? C'est l'exemple de toutes les vertus. Son état? C'est une Vierge consacrée au Seigneur. Son âme? Elle est pleine de grâce. Sa dignité? Elle est la Mère du Fils de Dieu. Le cours de sa vie? Il est exempt de toute souillure. Sa mort? Marie a été portée dans les cieux en corps et en âme. Sa gloire ? Elle est exaltée dans les célestes royaumes au-dessus des chœurs des anges. Son office? Elle est notre avocate, notre médiatrice. Sa puissance? Elle peut tout; tout ce qui regarde notre salut, elle le fait. Son amour pour nous? Elle est la Reine de la miséricorde. Enfin c'est l'ensemble de toutes les perfections. Quoi que vous regardiez, quoi que vous cherchiez en elle, tout y est digne du plus grand honneur et de la plus haute vénération.

Qui ne vénérerait celle que tant et de si belles vertus décorent de leurs rayons? La force, l'éclat et la majesté de son mérite sont si grands qu'elle commande à tous l'admiration, l'hommage et le respect. Pour qui sont les honneurs du premier rang dans

les assemblées des hommes? Pour quoi se lèvent-ils ; pour quoi leurs hommages, leurs saluts respectueux? N'est-ce pas pour la vertu? Qui sont ceux qui jouissent partout de la plus haute et de la plus vraie considération, sinon ceux que la vertu décore? A qui l'antiquité a-t-elle fait les honneurs de l'histoire? A qui éleva-t-elle toutes ses statues d'or, d'argent, d'airain ou de marbre destinées à durer des siècles? N'est-ce pas aux hommes vertueux? Quels fronts ceignirent ses verts rameaux de lierre, ses couronnes de fleurs et ses diadèmes d'or? Ne sont-ce pas ceux que la vertu illuminait de son auréole? Et chez les chrétiens, la vertu serait-elle moins estimée? A Dieu ne plaise, car l'Apôtre nous dit : *Gloire et honneur à qui fait le bien. Au Juif d'abord, et puis au Grec, car il n'y a pas en Dieu acception de personne.* Quel qu'il soit donc, Juif, Scythe, barbare ou païen sauvage, s'il a été régénéré dans les eaux du baptême, tout homme doit avoir en Dieu honneur et gloire : *Gloire et honneur à quiconque fait le bien.* C'est pourquoi si nous honorons, si nous glorifions les hommes de bien, à combien plus forte raison devons-nous rendre honneur et gloire à la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à celle dont les vertus et les grâces brillent d'un si grand éclat, que si l'on peut trouver tous les dons de la munificence de Dieu réunis quelque part, c'est en elle qu'on les verra; c'est en elle qu'on trouvera dans leur plénitude et leur ensemble toutes les faveurs accordées aux autres isolément et avec mesure. Quel respect, quels hommages ne lui devons-nous pas à celle qui a cru mieux que les patriarches, espéré plus que les prophètes, aimé plus que les Apôtres, à celle qui a surpassé les martyrs par sa constance, les confesseurs par sa mortification, les vierges par sa chasteté, et qui, par sa pureté, éclipse les anges eux-mêmes?

Si Dieu nous ordonne d'honorer les justes qui sont à son image : *gloire et honneur à quiconque fait le bien*, comment ne voudrait-il pas que nous rendions honneur à celle qui fut sur la terre sa plus parfaite image, dessinée par l'ensemble de toutes les vertus et ornée de toutes les grâces?

Pourrions-nous donc ne pas vénérer l'auguste Vierge Marie, Mère de Dieu, qui brilla par-dessus tous les esprits célestes, elle, notre souveraine, notre avocate, notre Mère si bonne, qui chaque jour nous comble de bienfaits? Les anciens honoraient comme des dieux ceux qui découvraient quelque chose d'avantageux à la conservation de la vie humaine. C'est ainsi que Cérès, Bacchus, Esculape reçurent les honneurs divins. Et nous, qui sommes éclairés des lumières de la foi, vénérons cette Vierge si rapprochée de Dieu ; cette patronne universelle qui seule a versé sur nous plus de bienfaits que l'antiquité ne croyait en avoir reçu de tous ses dieux ensemble. Les prêtres

de l'idolâtrie adoraient le soleil à cause de la salutaire influence qu'il ne cesse d'exercer sur la terre. N'avons-nous pas mille fois plus de raisons pour vénérer Marie qui, *éclatante comme le soleil*, ne fait briller sur nous que des rayons bienfaisants?

Comment ne pas rendre hommage à celle que les synagogues mêmes des démons, que les assemblées de ceux qui se sont séparés de l'Eglise ont célébrée par d'admirables louanges? La vertu a tant de force, tant d'éclat, tant de majesté, que les méchants eux-mêmes l'honorent, l'admirent et la louent. C'est la remarque de S. Jean Chrysostome (Hom. 47 *sur S. Matth.*). Ainsi Mahomet, Luther, Calvin, Erasme, au milieu de leurs impiétés et de leurs blasphèmes, ont dit de Marie des choses admirables.

Vénérons donc cette bienheureuse Vierge, chef-d'œuvre des mains divines, que les saints et les anges révèrent dans les cieux, rendons hommage à la Mère du Seigneur, notre souveraine et notre avocate. Portons le tribut de notre admiration, de notre piété, de notre profond respect à cette souveraine si glorieuse et si belle: à celle que Dieu a exaltée par-dessus tous les saints; à celle devant qui les anges se sont prosternés et que l'assemblée des fidèles a louée pendant tous les siècles. Le monde entier l'honore; devant elle tout front s'incline et tout genou fléchit; son nom béni fait la terreur des enfers et l'admiration des cieux; vénérons-la. L'Eglise catholique lui offre, après Dieu, ses plus profonds hommages; elle célèbre le saint sacrifice en son honneur; pour elle, elle bâtit des temples, des chapelles, des oratoires; elle élève des statues et consacre des autels. Les enfants, les jeunes gens, les vieillards, les vierges et les femmes chantent ses louanges, on se fait une gloire de porter son nom, et tous aiment à célébrer sa vie toute sainte, sa mort et sa gloire. Vénérons-la, car elle est celle que les païens eux-mêmes honorent, celle que les prophètes ont chantée comme exemple de la malédiction commune, et bénie entre toutes les femmes.

J'ose même dire que si quelqu'un n'honore pas Marie, il n'honore pas Dieu lui-même, se proclamât-il hautement son plus dévot serviteur. Quand deux armées se livrent un combat; quand, dans la mêlée, les hommes confondus en viennent aux mains, si l'on veut savoir pour qui chacun se bat, il faut remarquer le drapeau que chacun suit et que chacun défend. De même, voulez-vous savoir si telle âme est au service de Dieu ou du démon, si elle combat pour le ciel ou pour l'enfer, regardez quel drapeau la protège, quel drapeau la conduit, quel drapeau elle défend. Le drapeau de l'armée du Seigneur, c'est une Vierge qui le porte; que dis-je? elle en est elle-même

l'étendard glorieux. *C'est pourquoi*, dit le prophète Isaïe (XVII, 14), *le Seigneur vous donnera un signe*. Certains auteurs lisent, *un étendard*, et ce signe, cet étendard, quel sera-t-il ? Le voici : *Une vierge concevra et enfantera un fils*. Tous ceux donc qui combattent dans les armées du Seigneur sont à son service ; tous ceux, au contraire, qui dénigrent et méprisent le culte de la Mère de Dieu, sont évidemment les soldats du démon, de l'ennemi de Jésus-Christ.

Que Marie reçoive donc nos vœux et nos hommages. Le Psalmiste (Ps. CXXX, 7) demande que nous ayons en vénération *le lieu où se sont posés les pieds* du Seigneur. Eh bien ! voici Marie en qui le Seigneur a daigné descendre, dans le sein de laquelle il a habité pendant neuf mois. *Honorez*, répétait le saint roi David, *honorez l'escabeau de ses pieds, parce qu'il est Saint*. Voici Marie, vrai trône du Seigneur, sanctifiée par-dessus tous les autres. Vénérons-la, bénissons-la, et rendons-lui de profonds hommages, si nous voulons mériter sa puissante protection.

§ IV. — *Marie vierge digne de louange.*

La Vierge vénérable, Marie, digne de tout honneur, de tout respect et de tout culte, est digne en même temps de toute louange, de tout éloge et de toute glorification[1]. Ce n'est pas trop de la voix des saints de la terre et du ciel, unie à celle des anges, pour célébrer ses grandeurs, sa puissance et ses miséricordes.

[1] VIRGO gloriosa. D. PETRUS APOST., in sua Liturgia.

VIRGO omni laude dignissima, in qua omnia splendida, omnia pulchra, omnia decora. S. JOANNES APOST., Serm. *in Transitu B. Virg.*, apud Amadæum, raptu 8.

VIRGO laudatissima, in cujus laude omnes deficiunt. S. MARCUS, Serm. *in Transitu B. Virginis*, apud Amadæum, raptu 8.

VIRGO cui gloria abundantior debita erat. D. CYPRIANUS, in serm. *de Nat. Christi.*

VIRGO multis virtutibus exornata, in lampade gestans lucem inextinguibilem, sole splendidiorem. D. EPIPHANIUS, Serm. *de Laud. B. V. M.*

VIRGO semper beata et gloriosa, de stirpe regia, et familia David oriunda, in civitate Nazareth nata. S. GAUDENTIUS, in Epist. *de Nativ. S. Mariæ.*

VIRGO intemerata, corruptionis omnis expers. S. JOANNES CHRYSOST., Tract. 7 *in SS. Deiparam.*

VIRGO sanctissima, sive ter sancta, de qua qui cum laude graviterque dixerit, non ille quidem a veritate aberrabit, seu pro merito haud fecerit satis. D. BASILIUS SELEUC., Orat. *in Annunt. Deiparæ.*

VIRGO Mater diva summeque laudabilis. S. AMPHIL., Sydæ Episc., Orat. *in S. Deiparam.*

VIRGO tam casta, ut esse poterit virgo post partum. D. AUGUSTINUS, Serm. *de Assumpt. B. V. M.*

VIRGO tam speciosa, ut eam Deus sibi elegerit in sponsam. IDEM, *ibid.*

VIRGO tam sancta, ut ad eam venire dignatus est Spiritus Sanctus. IDEM, *ibid.*

Les auteurs sacrés et profanes ont toujours considéré comme un devoir de louer les femmes de grand mérite. Sara est louée d'obéir à Abraham; Rébecca, d'avoir été généreuse envers ses hôtes; Rachel, d'avoir été pudique, belle et charmante d'aspect; Marie, sœur de Moïse, d'avoir chanté les victoires du Seigneur. Elles sont nombreuses les femmes que la sainte Ecriture glorifie. On pourrait citer encore Déborah, la mère de Samson, Ruth la Moabite, Anne mère de Samuel, Abigaïl, la Thécuite, la reine de Saba, Esther, Judith, la mère des sept frères Machabée; et dans le Nouveau Testament Elisabeth, mère de S. Jean-Baptiste; Anne, fille de Phanuel; la Samaritaine; Marie-Madeleine, l'humble pécheresse pénitente.

Mais la bienheureuse Vierge Marie dépasse de beaucoup toutes ces femmes illustres. Que dis-je ? en comparaison de la Mère de Dieu, l'or de ces femmes n'est qu'un grain de sable. Ainsi S. Methodius, voulant dépeindre vivement la bienheureuse Vierge Marie, l'a appelée une *nuée foudroyante*. De même, en effet, que le bruit du tonnerre est entendu au loin, tellement qu'en comparaison de la foudre, les autres bruits ne s'entendent

Virgo ipsorum Seraphim vincens naturam, miraculo Dei generationis. S. Andreas Cret., Orat. 1 *de Dormitat. B. Virg.*

Virgo purissima et omni celebratione et veneratione digna. Gregor. Nicomed., Orat. *in Annunt. B. M.*

Virgo laudabilissima, a dæmonum vexatione ac tyrannide, atque ab omni pœna liberans nos. S. Joannes Damasc., in *Paracl. B. Virg.*

Virgo laudatissima, quæ lumen, quod est ex lumine, nobis oriri fecit. Laudibus omnibus celebranda. Idem, *ibid.*

Virgo beatissima semper laudabilis, semper extollenda, semper glorificanda, semper magnificanda, semper veneranda, et semper timenda. Idiota, *de B. Virg.*, part. 14, Contempl. 10.

Virgo Deifica donis cœlestibus repleta, in terris manens corpore, et in cœlis mente. Idiota, *de B. V.*, part. 9, Contempl. 9.

Virgo laudabilis atque sanctissima, in qua Creator ipse factus est creatura. Goffridus Abbas, Serm. *in omni Festiv. B. M.*

Virgo admiranda et omni laude dignissima. S. Bernardus, Hom. 2 *super Missus est.*

Virgo Mater piissima, sanctissima, ac beatissima. Idem, in *Lament. V. Mariæ.*

Virgo natura pavida simplex, verecunda, venerabilis, humilis, sancta, sobria, devota. Idem, Hom. 1 *super Missus est.*

Virgo plena gratia, plena Deo, plena Spiritu Sancto et virtute Altissimi. S. Petrus Cluniac., lib. III *Epistolarum*, Epist. ultima.

Virgo laudibus omnium cumulata. Purissima, nullius criminis labe, Christo simillima. Purissima, per quam vera creationis redintegratio et vita effloruit, una angelis sanctior, communi infortunio superior. Purissima, quæ sua lucida nativitate terræ affulsit, suaque luce creaturam superiorem et inferiorem implevit. Isidorus Thessalonic., in orat. *de Annunt.* B. V.

Virgo omni laude digna, et præconio, per quam valvæ cœli patent miseris. Puerpera semper munda et fœcunda. S. Casimirus, Poloniæ princeps, hymn. *de B. V.*

point; ainsi lorsque les actions héroïques de la bienheureuse Vierge Marie retentirent dans tout l'univers, les vertus illustres des autres femmes se turent, pour ainsi dire, devant sa sainteté. Et S. Jérôme, après avoir loué les saintes femmes de l'Ancien Testament, ajoute[1]. « Je ne dis rien d'Anne, d'Elisabeth et des autres « femmes dont la faible lueur, comme celle des étoiles, a été « effacée par la vive lumière de Marie. » Que dirai-je des femmes païennes dont les qualités, comparées aux vertus de la bienheureuse Vierge Marie, peuvent être, à bon droit, regardées comme des vices? C'est donc justement que le ciel et la terre saluent en Marie la Vierge digne de toute louange.

La Vierge, Mère de Dieu, est digne de toute louange parce qu'elle a conçu le Christ, Fils de Dieu, l'a porté dans son sein et mis au monde. S. Paul (II Cor., IX, 6) dit : *Celui qui sème dans les bénédictions, moissonnera dans les bénédictions.* Pourquoi donc la Vierge, Mère de Dieu, ne moissonnerait-elle pas la bénédiction et la louange de tous, elle qui a semé la bénédiction de tous? Elle l'a moissonnée sans doute, et avec assez d'abondance. C'est pour ce motif que cette femme de l'Evangile qui s'écria : *Heureux le sein qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées!* l'a comblée de louanges et d'éloges publics. C'est pour ce motif que les saints Pères ont épuisé toutes leurs louanges en l'honneur de ces entrailles virginales et saintes. « O sein immaculé, s'écrie S. Epiphane [2], qui, ayant la « dimension des cieux, avez porté le Dieu que rien ne limite! « O sein plus grand que les cieux! Dieu n'est pas à l'étroit en « vous. O sein formé des sept cercles des cieux et plus vaste « qu'eux! » C'est pour ce motif encore que Chrysippe[3] loue et salue la bienheureuse Vierge. Ravi d'admiration, il s'écrie : « Je vous salue, ô Vierge qui avez conçu en dehors des lois de « la nature, dans un sein plus vaste que les cieux mêmes, « puisque vous y avez tenu enfermé Celui que les cieux mêmes « ne peuvent contenir. » Et S. Grégoire de Nysse[4] : « O bienheu- « reuses entrailles, dit-il, qui par leur excellence ont attiré en

[1] Taceo de Anna, de Elisabeth, et cæteris mulieribus, quarum velut siderum igniculum clara Mariæ lux abscondit. S. Hieronym.

[2] O uterum impollutum habentem circulum cœlorum, qui Deum incomprehensum portasti. O uterum cœlo-ampliorem, qui Deum in te non coarctasti. O uterum qui cœlum es septem circulis constans, et capacior illis existis. S. Epiph., Serm. *de Laud. Mariæ.*

[3] Ave virgo, quæ vulvam adepta es præter naturam, vel ipsis cœlis latiorem, quando quidem per hanc comprehendisti eum, quem nec cœli quidem capiunt. Chrysipp., Orat. *de Virg.*

[4] O beatum uterum illum qui bonitatis præstantia ad se animi traxit bona. In reliquis enim omnibus vix animus purus Spiritus Sancti præsentiam capit : hic autem caro fit Spiritus Sancti receptaculum. S. Gregor. Nyss., Orat. *de Natal. Domini.*

« elles le bien suprême de l'âme. Dans toutes les autres créatures « humaines, c'est à peine si une âme pure peut jouir de la pré- « sence de l'Esprit saint. Et, en Marie, la chair devient la demeure « du Saint-Esprit. » Et S. Augustin[1] : « O femme bénie par- « dessus toutes les femmes, qui n'avez pas connu d'homme et « avez renfermé un homme dans votre sein. » Et S. Bernard[2] : « Il n'y a pas sur la terre de lieu plus saint que le temple du « sein virginal dans lequel Marie reçut le Fils de Dieu. » Et l'abbé Guerric[3] : « Combien il est heureux ce sein précieux d'où « a été prise la chair précieuse du Rédempteur, prix des âmes, « siège de la majesté suprême, trône de la Toute-Puissance, « nourriture de la vie immortelle, remède du péché, gage « de la santé de l'âme! »

La Vierge, Mère de Dieu, est digne de toute louange parce qu'elle a eu souvent entre ses mains le Verbe incarné, parce qu'elle l'a vu de ses yeux, parce qu'elle lui a parlé et a conversé avec lui familièrement et dans l'intimité, l'a porté entre ses bras, l'a réchauffé sur son sein, l'a nourri de son lait, et enfin a fait les plus douces caresses maternelles à la chair du Fils de Dieu. C'est pour ce motif que S. Augustin s'écrie[4] : « O heureux baisers « imprimés par les lèvres de ce petit enfant, lorsque, au milieu « des nombreux indices de l'enfance où il se cachait, il jouait « avec vous, sa mère, comme votre vrai fils, et régnait en maître « comme vrai Fils du Père céleste! »

Si Jésus-Christ a proclamé bienheureux ses apôtres, parce qu'ils le voyaient, parce qu'ils l'entendaient, parce qu'ils jouissaient de sa présence corporelle et de sa très douce familiarité, en disant (S. Luc. x. 23 : *Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez!* Combien plus la très sainte Vierge sa Mère doit-elle être proclamée bienheureuse, elle qui non seulement l'a vu de ses yeux, non seulement a entendu ses paroles, mais encore l'a porté, l'a allaité, l'a nourri, l'a vêtu, et est demeurée tant d'années avec lui!

Oh! combien il faut féliciter Marie d'une si sainte et si douce familiarité avec Jésus! L'esprit ne peut comprendre, la langue ne peut dire de quelle joie, de quel bonheur fut comblée la

[1] O tem ra super feminas benedicta, quæ virum omnino non novit, et virum suo utero circumdedit. S. Augst., Serm. 9 *de Temp.*

[2] Non in terris locus dignior uteri virginalis templo, in quo Filium Dei Maria suscepit. S. Bern., Serm. 1 *de Assumpt.*

[3] Quam beatus ille venter eburneus, unde caro eburnea sumpta est Redemptoris, pretium animarum, miraculum Angelorum, solium, summæ majestatis, thronumque potestatis, cibus vitæ immortalis, medicina peccatit restitutio sanitatis. Guerricus, Serm. 1 *de Annunt.*

[4] O felicia oscula lactentis labiis impressa, cum inter crebra indicia reptantis infantiæ, utpote verus ex te filius tibi matri alluderet, cum verus ex Patre Dominus imperaret. S. Augst., Serm. 2 *de Assumpt.*

Vierge allaitant le Fils de Dieu, imprimant ses lèvres sur ses lèvres et sa bouche sur sa bouche. Si les anges se sont réjouis de son enfantement, et s'ils l'ont chanté ; si les mages, à la seule vue de l'étoile qui les conduisait au Christ, *ont été remplis d'une joie immense ;* de quel extrême bonheur ne pensez-vous pas qu'était comblée la Vierge glorieuse, quand elle concevait le Fils de Dieu, quand elle l'enfantait, l'allaitait, le réchauffait sur son sein, le nourrissait, le vêtissait et causait avec lui?

C'est à cela que faisait allusion Richard de S. Victor, lorsqu'il enseignait qu'il fallait louer, bénir, exalter, saluer non seulement le sein et les mamelles de la Vierge, mais encore tous ses membres. « Chacun des membres de la Vierge[1], disait-il, doit être « béni tous les jours, afin que par elle nous obtenions chaque « jour les bénédictions de nos membres. Nous devons bénir les « pieds à l'aide desquels elle porta le Seigneur ; le sein où elle « le porta ; le cœur par lequel elle crut invisiblement en lui et « l'aima avec ferveur ; les mamelles avec lesquelles elle l'allaita ; « les mains avec lesquelles elle le nourrit et lui donna mille « soins ; la bouche et les lèvres avec lesquelles elle lui fit ces « heureuses caresses de notre rédemption ; les narines avec les- « quelles elle respira le suave parfum de son humanité, les « oreilles avec lesquelles elle écouta avec délices ses entretiens ; « les yeux avec lesquels elle le regarda pieusement. »

Marie doit être louée et exaltée parce que Dieu est loué en elle et par elle. Louer la Mère, c'est louer le Fils. Ainsi, quand nous célébrons les grandeurs de la Mère, nous ne cessons pas de louer le Fils. Voilà pourquoi cette pieuse femme, qui voulait glorifier le Christ, fit entendre les louanges de sa mère, en s'écriant : « *Heureux le sein qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées!* » Le Saint-Esprit lui faisait comprendre que le Fils était glorifié par les louanges qu'elle donnait à la Mère.

De même, dans le *Cantique des cantiques* (II, 1), après que le Fils s'est loué : *Je suis la fleur des champs et le lis des vallées*, il passe aussitôt aux louanges de sa Mère en ces termes : *Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles ;* afin que nous comprenions que ses louanges sont les louanges de sa Mère, et que les louanges de la Mère se tournent à la louange du Fils.

[1] Benedicenda sunt quotidie singula membra Virginis, ut in singulis membris nostris benedictionem reportemus ab ea. Benedicendi sunt pedes, quibus Dominum portavit ; venter in quo portavit ; cor unde in eum fortiter credidit, et ferventer eum dilexit ; ubera, quibus lactavit ; manus, quibus nutrivit ; os et lingua, quibus ei dedit felicia oscula nostræ redemptionis ; nares, quibus sensit suaveolentem fragrantiam humanitatis ejus ; aures, quibus dulcia ejus eloquia delectabiliter auscultavit ; oculi, quibus ipsum devote respexit. Richard. a S. Laur., lib. II *de Laud. Virg.*, p. 5.

Les docteurs font observer que la gloire et les louanges de toutes les générations (*de génération en génération*) n'ont été attribuées qu'à Dieu. Parcourez les Ecritures, et vous verrez qu'il en est ainsi. D'abord c'est de Dieu seul qu'il est dit (Ps. LXXVIII, 13) : *Nous publierons vos louanges de génération en génération*. Et (Ps. CXXXIV, 13) : *Seigneur, le souvenir de votre gloire s'étendra de génération en génération*. Que si c'est là une gloire propre à Dieu, pourquoi la Vierge très prudente et très humble s'est-elle attribué cet honneur et cette louange dans son *Magnificat*, en disant : *Toutes les générations me diront bienheureuse?* Sans doute que, remplie des lumières de l'Esprit-Saint, elle a compris que louer la Mère de Dieu, c'était le louer lui-même. Or, comme elle savait bien qu'elle avait conçu Dieu, et qu'elle allait être sa mère, elle se promettait justement les louanges de toutes les générations, puisqu'elle devait enfanter celui à qui est due la louange de toutes les générations.

Aussi toutes les générations, tous les peuples, tous les ordres, tous les états, tous les âges, ont tellement loué la bienheureuse Vierge Marie, qu'il n'y eut jamais ni âge, ni nation, ni état, ni ordre qui ait omis ou supprimé les louanges de cette auguste Vierge.

Elle a été louée de Dieu qui, de toute éternité, se l'est choisie pour mère et l'a prédestinée la première de toutes les pures créatures. Il l'a louée lorsqu'il a gravé sa connaissance dans l'intelligence des anges, dès leur création ; lorsqu'il l'a proposée aux vœux et aux désirs des patriarches ; lorsqu'il a voulu la faire prédire par les prophètes, indiquer par des figures, signifier par des noms symboliques.

Elle fut louée par les anges lorsqu'ils chantaient à sa naissance : *Quelle est celle-ci qui s'avance brillante comme l'aurore, lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune et éclatante comme le soleil* (CANT., VI, 9)? Et tous les anges qui virent avec admiration son assomption glorieuse célébrèrent ses louanges et s'écrièrent : *Quelle est celle-ci qui monte par le désert comme une petite vapeur d'aromates, de myrrhe et d'encens, et de toutes sortes de poudres de senteur* (CANT., III, 6)? Ce qui fait que S. Athanase, méditant sur les paroles de Marie : *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse*, s'exprime ainsi[1] : « Toutes les hiérarchies des « anges et des créatures terrestres vous proclament bienheu- « reuse, et élevant leurs mains, elles vous bénissent. Ainsi « vous êtes bénie dans les cieux et proclamée bienheureuse sur « la terre. »

La très sainte Vierge Marie a aussi été comblée de louanges

[1] Beatam te prædicant omnes angelorum et terrestrium hierarchiæ, et hierarchicas manus attollentes, benedicunt tibi, quæ et in cœlis benediceris, et in terris beata prædicaris. S. ATHAN., ex *Comment. in Luc.*

par les hommes. Dès les premiers temps de l'Église naissante, ils ont toujours honoré la Vierge, ils ont admiré sa dignité, sa majesté, sa grâce ; ils l'ont proclamée bienheureuse. C'est d'eux qu'il est dit (Cant., vi, 8) : *Les filles l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse, les reines et les autres femmes lui ont donné des louanges.* Par les filles, il faut entendre les âmes fidèles qui, depuis notre premier père Adam jusqu'au dernier fidèle, qui est né, ou qui doit naître à la fin du monde, ont compris la gloire de la Mère de Dieu et l'ont proclamée bienheureuse. Elles furent nombreuses ces âmes sous la Loi de nature et sous la Loi écrite ; mais qui pourrait dire leur multitude infinie depuis que la Vierge, digne de toute louange, a paru sur la terre, depuis surtout qu'elle est montée au ciel pour y prendre possession de sa gloire?

Cependant tant de louanges adressées à Marie par les plus saintes et les plus pures des créatures n'égalent pas encore sa dignité. La bienheureuse Vierge dépasse toute mesure, parce qu'elle est la Mère de Dieu, et que nulle créature ne peut parfaitement, je ne dis pas exprimer, mais même comprendre une dignité si sublime. Dieu seul peut le faire. Les Pères, dont l'autorité est la plus grande, attestent ce que j'avance ici. « Quelle « langue, dit S. Bernard [1], fût-elle celle des anges, pourrait « exalter par de dignes louanges la Vierge-Mère. » S. Jean Damascène[2] dit à son tour : « Ni la langue des hommes, ni l'intel- « ligence des anges, bien supérieure au monde, ne peut donner « à la Vierge des louanges dignes d'elle. » Armand de Chartres dit, à propos des louanges de Marie[3] : « Si je parlais la langue « des anges et des hommes, je ne pourrais rien dire de suffisant « sur la gloire de la sainte et toujours Vierge Marie, Mère du « Christ. » Les saints Évangélistes l'attestent aussi, eux qui dans l'Évangile n'ont rien écrit à la louange de Marie, pour montrer par leur silence qu'elle était au-dessus de tout éloge. Il faut néanmoins la louer, et si nous ne pouvons le faire selon qu'elle en est digne, il est juste de faire au moins tout ce qui est en notre pouvoir.

Nous trouvons dans les saintes Écritures quatre sortes de louanges :

1° *Le silence.* Quiconque se reconnaît incapable de louer Marie la déclare supérieure à tout éloge. C'est le genre de louanges dont se sont servis les Apôtres qui n'ont rien dit sur la très

[1] Quæ lingua, etiamsi angelica sit, poterit dignis extollere laudibus Virginem Matrem? S. Bern., Ser. 4 *de Assumpt.*

[2] Virginem non hominum lingua, non mundo sublimior angelorum mens sat dignis laudibus efferre potest. S. Joan. Damasc., Serm. 3 *de Assumpt.*

[3] Si linguis hominum loquar et angelorum, nihil proprie de sanctæ ac perpetuæ Virginis Matris Christi Mariæ glória eloqui potero. Arnold. Carn., *de Laud. Mariæ.*

sainte Vierge. Écoutez S. Thomas de Villeneuve[1] : « Les saints « Evangélistes se taisent sur ses louanges parce que sa grandeur « est ineffable. Il a suffi de dire : *De qui est né Jésus qui est « appelé le Christ.* » C'est le genre de louanges que lui ont donné les Pères lorsqu'ils se sont reconnus incapables de la louer ; ce qui ne les a pas empêchés d'écrire des pages admirables en son honneur, ce qui n'empêche pas la sainte Eglise et toutes les âmes pieuses de célébrer ses louanges ; mais tout ce que l'on peut faire n'est qu'une goutte d'eau comparée à la mer.

2 *L'éloge*. Bien que nulle créature ne puisse assez louer Marie, dont la gloire se confond avec celle de Dieu lui-même, personne néanmoins ne doit cesser de le faire. Car c'est la volonté du Fils de Dieu que nous bénissions sa Mère, notre souveraine, en tout temps, le jour et la nuit, dans le bonheur et dans l'adversité : que sa louange soit toujours dans notre cœur et sur nos lèvres ; qu'elle soit l'objet de nos méditations, de nos cantiques, de nos prières, de nos actions de grâces ; que nous redisions ses grandeurs. La louange de la Mère est la louange du Fils : comme nous bénissons Dieu à chaque instant, nous devons bénir la sainte Vierge à toute heure.

3 *L'obéissance*. Ce genre d'éloge n'est pas à dédaigner. C'est ainsi que le soleil, la lune et les étoiles louent Dieu en lui obéissant et en ne s'écartant jamais de leur devoir. C'est de cette manière que les anges le louent (Ps. CII, 20) : *Bénissez le Seigneur, vous qui êtes ses anges, qui êtes puissants et remplis de force pour faire ce qu'il vous dit, pour obéir à sa voix et à ses ordres.*

4° *L'imitation*. La meilleure manière de louer la Vierge est de reproduire ses mœurs, c'est d'imiter la sainteté de sa vie et de se rendre digne d'éloges avant d'entreprendre l'éloge de la Vierge. Toute louange est sans charme, toute langue balbutie, toute recommandation est inutile, si les vertus de la Vierge ne sont pas reproduites par le panégyriste. Le Sage dit en parlant de Marie : *Ses enfants l'ont comblée de louanges* (PROV., XXI, 28). Le Fils de Marie est celui qui par sa vie et ses mœurs rappelle la bienheureuse Vierge, comme un fils, par ses traits, rappelle sa mère. Quiconque ne se conforme pas à sa conduite dégénère. Il ne loue pas bien Marie, celui qui n'est ni son fils, ni son imitateur. En conséquence, louons, célébrons, exaltons-la de telle sorte que l'on trouve en nous des enfants dignes d'elle.

[1] Sancti Evangelistæ de ejus laudibus silent quoniam ineffabilis est ejus magnitudo. Satis fuit de ea dicere : *De qua natus est Jesus qui vocatur Christus.* S. THOM. VILL., Conc. 3 *de Nativ. B. V. M.*

§ V. — *Marie vierge puissante.*

Nous ne dirons que peu de mots ici de ce titre glorieux de la Mère du Sauveur, nous réservant d'en parler plus au long dans le livre suivant.

La grande puissance[1] de Marie provient de ce qu'elle est puissante sur Dieu lui-même, sur Dieu dont Isaïe (XL, 12) a dit : *Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux? Qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre, et qui met les collines dans la balance?* Marie a été puissante sur ce Dieu si puissant, lorsqu'elle l'a

[1] Virgo quæ peperit Filium ad colligendum fortem armatum, et conculcandum serpentis impii caput, ad conterendas vires ejus et prædam ejus diripiendam, atque captivitatem populi sui convertendam ac denuo reparandum Adam, ad erigendum jacentium genus, quod per mulieris temerariam credulitatem fuerat antea dejectum. Origenes, Hom. 1 *in Divers.*

Virgo sancta, per quam medius obstructionis paries inimicitias dissolvit, per quam pax cœlestis donata est mundo, per quam illuminati sunt fines terræ, per quam homines facti sunt angeli; per quam homines appellati sunt amici, servi et filii Dei; per quam homines meruerunt esse conservi angelorum, et cum eis familiariter conversari; per quam notitia cœlestis a terra transmittitur in cœlos; per quam homines fiduciam habent in cœlo erga Altissimum; per quam Crux resplenduit per universam terram; per quam ceciderunt idola, et excitata est notitia cœlestis; per quam cognovimus Unigenitum Filium Dei, quem ipsa peperit. D. Epiphanius, lib. III *Adversus hæreses*, hæres 79.

Virgo per quam cessarunt Evæ tristia, per quam perierunt mala, per quam abscessit error; per quam maledictio abolita, per quam Eva redempta. Sanctum enim quod ex ea natum est, sanctum, ac omnium sanctorum sanctum, ac cujus sit ut sanctitatem impertiat. S. Joannes Chrysost., Orat. *ad B. Virginem.*

Virgo cui terra et mare satellitum mare subserviunt, hoc quidem placida sua navigantibus dorsa substernens; illa vera natorum vestigia expedite deferens. S. Proclus, in orat. 1 *de Laud. SS. Virg.*

Virgo quæ Paradisum Adamo reseravit, imo et quæ Paradiso ipso splendidior extitit, quando quidem ille a Deo fuit excultus, at ista Deum ipsum excoluit in carne. Idem, in orat. 4, quæ est *in diem Natal. Dom.*

Virgo quæ partu suo immaculato, Evam a doloribus solvit. Idem, in *Paracl. B. Virg.*

Virgo potentissima. Idiota, *de B. V.*, part. 14, Contempl. 37.

Virgo edens miracula magna, sacra, alta, una concipiens Dei Natum. Joannes Geometra, Hymn. *in B. Virg.* 2.

Virgo Domina, cujus supplicationibus Deus habitavit in nobis. Immaculata quam Spiritus Dei increatus obumbravit. Omnium Regina. Joannes Zonares, in canone *de SS. Virg. contra hæreses.*

Virgo per quam omnis mortalitas emersit ad vitam. D. Bernardus, in Epist. 174 *ad Canon. Lugdun.*

Virgo Dei Genitrix confringens virtutem serpentis antiqui; Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam in utero concipiens, non ex concupiscentia viri, sed ex gratia Dei. Petrus Cellensis Abbas, in serm. 2 *de Annuntiat.*

Virgo cui cœlum militat, quam trepidant Erebi sedes, cui terra fretumque vota precesque ferunt. Baptista Mantuanus, lib. I, Parthen. 1 *Marianæ.*

attiré du Ciel sur la terre, pour procurer le salut du genre humain, en prononçant ces mots : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* La grandeur de la puissance de Dieu a éclaté lorsque, d'un seul mot, il a créé tout ce qui est dans le Ciel et sur la terre : *Il a dit, et tout a été fait; il a ordonné, et tout a été créé.* Mais une puissance plus grande encore a éclaté dans le *Fiat* de la Vierge. Au *Fiat* de Dieu, le monde a été fait. Au *Fiat* de la Vierge, le Verbe s'est fait chair. Au *Fiat* de Dieu, l'homme a été créé vivant et animé par l'union de l'âme et du corps. Au *Fiat* de la Vierge, Dieu s'est fait homme par l'union du Verbe avec l'humanité.

Grande fut la puissance de ceux qui opérèrent des miracles dans le ciel, comme Moïse, Josué, Samuel, Elie. Mais la puissance de la Vierge est plus grande, puisque ce n'est pas le feu du ciel, mais le Fils de Dieu qu'elle a attiré du sein du Père sur la terre.

On peut trouver une allusion à la puissance incomparable de Marie auprès de Dieu dans les paroles de l'épouse des Cantiques (II, 4) : *Il a réglé en moi mon amour.* Pagnini traduit d'après l'hébreu : *Son amour est comme un étendard au-dessus de moi.*

L'étendard qui flotte sur les murs d'une forteresse indique qu'elle a victorieusement repoussé les assauts de l'ennemi, à moins que ce soit l'ennemi lui-même qui, après s'en être rendu maître, y ait planté son propre étendard en signe de son triomphe. On peut dire que l'étendard du divin amour enveloppe Marie dans ses plis à ce double titre. Elle a été vaincue elle-même par l'amour de Dieu, et Dieu s'est laissé vaincre à son tour par les charmes infinis de cette auguste Vierge. Il s'est laissé réduire en captivité, lorsqu'il s'est incarné dans son sein et s'est soumis à elle comme un fils à sa mère.

Marie avoue qu'elle a été vaincue par le divin amour lorsque, dans le Cantique mystérieux (V, 8), elle dit : *Je vous en conjure, ô filles de Jérusalem, si vous rencontrez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour!* Les Septantes traduisent : *Parce que je suis blessée d'amour.* Elle est blessée ; il y a donc eu une sorte de combat dans lequel elle a reçu cette blessure, elle a été vaincue, subjuguée. Or elle a été blessée quand l'époux a passé la main par l'ouverture de la porte et a lancé dans son cœur le trait de l'amour de vie : *Mon bien-aimé*, dit-elle, *passa sa main par l'ouverture, et mes entrailles furent émues au bruit qu'il fit* (V, 4).

Mais, d'autre part, la bienheureuse Vierge a vaincu Dieu. L'époux lui-même l'avoue (*Ibid.*, IV, 8) : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, par un cheveu de votre cou.* Les Septante disent : *Vous m'avez mis hors de moi*, c'est-à-dire, par

votre beauté vous m'avez vaincu et pour ainsi dire abattu ; et dans cet abattement, venant effectivement vers moi, vous m'avez ravi mon cœur. Puis donc que l'épouse a ravi le cœur de son époux et l'a fait sien, elle a certainement remporté sur lui une insigne victoire. Elle a subjugué le cœur de Dieu lui-même.

Ce n'est pas assez : le divin époux ajoute : *Par un de vos yeux, par un cheveu de votre cou.* De même qu'à la guerre on est d'abord vaincu, puis pris en charge de fers, ainsi l'époux est renversé par un simple regard de l'épouse, c'est l'unique trait qui le frappe. Un cheveu de l'épouse sera le lien qui le retiendra captif. Voilà donc la puissance de cette bienheureuse Vierge. D'un seul regard elle triomphe du Roi des rois, elle le tient enchaîné par un seul cheveu de son cou. Que Salomon cesse maintenant de chercher la femme forte, elle a paru enfin. C'est la Vierge qui peut vaincre par un regard le tout-puissant Messie, le retenir captif et le montrer comme un prodige à la terre et au ciel.

Qui dira la puissance de l'intercession de Marie auprès de Dieu ? Sa prière ne ressemble pas à celle des autres saints. Écoutez S. Antonin[1] : « La prière des saints s'appuie sur la grâce « divine, celle de Marie sur le droit naturel et sur la justice de « l'Évangile. Car le fils n'est pas seulement tenu d'aimer sa « mère, mais encore de lui obéir, suivant cette parole de « l'Apôtre : *Fils, obéissez à vos parents*, ce qui est même « une obligation de la nature. Nulle prière n'est comparable à « celle de Marie. Elle ne prie pas seulement, elle commande en « quelque manière, et il est impossible qu'elle ne soit pas « exaucée. C'est ainsi que Salomon disait autrefois à Bethsabée, « figure de Marie : Ma mère, dites ce que vous demandez, car il « ne serait pas juste de vous renvoyer mécontente. »

Saint Thomas aimait à répéter que Jésus-Christ exauce facilement les prières de S. Joseph, son père adoptif. Il aime à faire entrer la volonté de Joseph comme autrefois dans la maison de Nazareth. Combien plus s'empressera-t-il d'exaucer la bienheureuse Vierge, sa véritable mère, dont il a reçu tant de services dans son enfance et pendant tout le cours de sa vie !

On peut donc admettre avec le prince des théologiens, Suarez, que l'efficacité de ses prières est plus grande que celle des prières de la cour céleste tout entière. « Si nous pouvions supposer,

[1] Oratio sanctorum innititur gratiæ Dei, non juri naturali et justitiæ Evangelii. Nam Filius non tantum tenetur amare matrem, sed et obedire, juxta illud Apostoli : *Filii, obedite parentibus vestris*, quod etiam est de jure naturæ... Oratio Deiparæ erat nobilissimus modus orandi, tum quia habebat rationem jussionis et imperii, tum quia impossibile erat eam non exaudiri, juxta id quod in figura ejus dixit Salomon matri suæ Bethsabee (III *Reg.* II, 20), cum aliquid petere vellet. Pete, inquiens, mater mea ; neque enim fas est, ut avertam faciam meam. S. Anton., part. IV tit. XV, cap. XX.

« dit Suarez[1], que la bienheureuse Vierge Marie demandât « quelque chose, et que toute la cour céleste s'y opposât, « comme nous voyons dans *Daniel*, un ange résister à un autre « la prière de la Vierge serait plus puissante, d'une valeur « et d'une efficacité plus grande que celle de tous les autres « saints. »

Rien ne résiste à sa puissance, rien n'arrête ses forces, tout obéit à son empire, et la multitude des pécheurs n'épuise pas son immense miséricorde[2]. « Votre Fils, Jésus-Christ notre « Sauveur, dit S. Anselme[3], accordera avec la plus grande bonté « tout ce que vous voudrez; il est tout disposé à vous exaucer. « Il nous suffit que vous vouliez notre salut. » S. Bernard dit aussi[4] : « Mes petits enfants, voilà l'échelle qui m'aidera à re- « monter de l'abîme de mes péchés; voilà ma grande confiance; « voilà toute la raison de mon espérance. »

S. Anselme attribue aux prières de la Vierge tant de puissance et d'efficacité, qu'il va jusqu'à dire que, plus d'une fois, le salut est obtenu plus vite par l'invocation du nom de Marie que par celle du nom de Jésus; ce qui ne provient pas de ce qu'elle est plus grande et plus puissante que lui, car au contraire c'est de lui seul qu'elle tient sa puissance. Mais Jésus est le maître et le juge de tous : c'est lui qui mesure les mérites de chacun. Il doit faire la part de sa justice. Marie peut n'écouter que sa miséricorde : son intercession pèse dans la balance et permet à Dieu d'exaucer les prières du pécheur.

Marie, la Vierge puissante auprès de Dieu, est puissante aussi

[1] Si cogitatione fingimus beatam Virginem aliquid postulare totamque cœlestem curiam illi resistere, sicut apud Danielem unus angelus alteri resistebat, potentior esset, majorisque efficaciæ et valoris apud Deum Virginis, quam reliquorum omnium sanctorum oratio. SUAREZ, tom. II, part. III, disp. 23, sect. 2.

[2] Habes vires insuperabiles, robur inexpugnabile, ne immensam tuam clementiam superet multitudo peccatorum. Nihil tuæ resistit potentiæ, nihil tuis repugnat viribus. Omnia cadunt tuo jussu, omnia tuo obediunt imperio, omnia tuæ potestati serviunt. Te omnibus operibus suis reddit excelsiorem qui e te natus est. Tuam enim gloriam Creator existimat esse propriam. S. GREGOR. NICOD., Orat. *de Oblat. Deiparæ.*

[3] Benignissimus Filius tuus Dominus noster Jesus Christus erit ad concedendum quidquid velis, promptissimus et exaudibilis : tantummodo itaque velis salutem nostram. S. ANSELM., *de Excell. Virg.*

[4] Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, tota ratio spei meæ. S. BERN., Serm. *de Aquæductu.*

[5] Velocior est nonnunquam salus memorato nomine Mariæ, quam invocato nomine Jesu unici Filii sui. Et id quidem non ideo quod ipsa major et potentior eo sit; non enim ipse magnus et potens per eam, sed ipsa per ipsum, quia Filius ejus Dominus et Judex est omnium, discernens merita singulorum. Dum igitur ipse a quovis suo nomine invocatus non statim exaudit, profecto id juste facit. Invocato autem nomine Mariæ, etsi merita invocantis non merentur, ut exaudiatur, merita tamen Matris intercedunt ut exaudiatur. S. ANSELM., lib. *de Excell. Virg.*, cap. VI.

contre le démon, cet ennemi acharné du genre humain qui nous attaque sans cesse.

Aucune force, sur la terre, n'est comparable à celle du démon, et là où la violence ne lui suffit pas, il a recours à la ruse et à la perfidie. Cet ennemi est vraiment terrible, si nous considérons notre faiblesse ; mais, avec le secours de Marie, nous pouvons nous rire de ses attaques. Non seulement elle l'a vaincu, mais encore elle lui écrase la tête, comme l'atteste la parole divine : « Elle écrasera ta tête » : *Ipsa conteret caput tuum.*

Les anges et tous les saints sont redoutés des démons, que leur seule présence effraie ; l'invocation de leurs noms jette la terreur dans les légions infernales. Mais Marie toute seule inspire au démon autant de terreur que tous les saints ensemble. C'est pour exprimer cette vérité que dans le *Cantique des Cantiques* elle est comparée à une armée rangée en bataille.

D'après S. Bonaventure citant S. Bernard[1], « les puissances « aériennes redoutent le nom, le patronage, l'exemple de Marie « plus que les ennemis ne craignent les nombreuses mul- « titudes des camps ; elles se fondent et s'écoulent comme « la cire devant le feu, toutes les fois qu'elles rencontrent le « fréquent souvenir, la dévote invocation, la fervente imitation « de Marie. » L'histoire de la vie des saints et les recueils de pieux exemples nous offrent mille preuves de la puissance de Marie sur les esprits malins.

La bienheureuse Mère de Dieu n'est pas moins puissante contre la race du démon, c'est-à-dire contre le péché, les tentations et les mauvaises pensées.

Vierge très pure et tout immaculée, jamais elle ne fut soumise en rien à ce qui peut ternir la sainteté de l'âme ou de la chair, et, ce qu'elle n'éprouva pas par elle-même, elle procure aux autres la grâce de le repousser et de le vaincre. Elle est puissante aussi contre l'idolâtrie, la perfidie judaïque et toutes les hérésies dont la sainte Église triomphe par son secours et triomphera jusqu'à la fin des siècles.

Si l'on nous demande maintenant d'où vient à Marie, fille d'Adam comme nous, une si grande puissance, nous répondrons que c'est de son humilité. C'est par cette vertu qu'elle a triomphé de Dieu lui-même. « L'humilité plaît à Dieu, dit S. Bernard[2] : et ce « Dieu puissant jette les yeux sur les humbles ; le parfum de

[1] Non sic timent hostes visibiles castrorum multitudinem copiosam, sicut aerias potestates Mariæ vocabulum, patrocinium, exemplum. Fluunt, pereunt sicut cera a facie ignis, ubicumque inveniunt hujus nominis recordationem, devotam invocationem, sollicitam imitationem. S. Bern. a S. Bonaventura citatus, in *Speculo B. Virg.*

[2] Solite placet Deo humilitas, solite plane atque ex consueto excelsus Dominus humilia respicit, et ideo cum esset rex in accubitu, id est excelso

« l'humilité monte jusqu'à son trône; elle l'entraîne et le fait « descendre dans le sein de Marie. » L'humilité fut l'échelle par laquelle le Fils de Dieu vint jusqu'à nous. S. Augustin l'affirme dans son 35e sermon *de Sanctis*, où il s'écrie[1] : « O humi- « lité vraiment glorieuse de Marie, qui devint la porte du para- « dis, l'échelle pour monter au ciel! L'humilité de Marie a été « certainement l'échelle céleste par laquelle Dieu est descendu « sur la terre. *Car*, dit Marie, *il a jeté les yeux sur l'humilité de* « *sa servante*. Et que veut dire : *Il a jeté les yeux*, si ce n'est : « Mon humilité lui a plu, a été approuvée par lui? »

L'humilité de Marie a fait d'elle la Mère du Fils unique de Dieu, la reine de toute la terre, la Mère très douce et très miséricordieuse des hommes.

La Mère du Fils unique de Dieu est nécessairement puissante auprès du Père éternel dont elle partage la paternité vis-à-vis du Verbe incarné; auprès du Fils dont elle est la Mère; auprès du Saint-Esprit qui a coopéré avec elle à l'incarnation. Fille, Mère et Épouse du Roi des Rois, elle partage nécessairement cette royauté suprême et possède les privilèges qui y sont attachés. Mère très douce et très miséricordieuse de tous les hommes, elle a reçu de Dieu, en même temps que cette maternité, les grâces nécessaires pour en accomplir dignement les devoirs, la force et la puissance indispensables pour soutenir, protéger et défendre ses enfants.

Louons donc la puissance de Marie et célébrons-la dignement. Honorons cette Vierge si puissante, vénérons-la, attachons-nous à elle comme à notre patronne et à notre protectrice, et Satan ne pourra rien contre nous. Ses efforts sont inutiles et vains contre les fidèles serviteurs de Marie.

§ VI. — *Marie vierge clémente.*

Le moment viendra de parler plus au long de la clémence et de la miséricorde de Marie, mais puisque nous énumérons les principaux titres de gloire de cette très sainte et très auguste Vierge, nous ne pouvons passer sous silence la qualité que la sainte Église lui donne en la nommant la Vierge clémente[2].

habitaculo suo, illuc quoque humilitatis odor ascendit et regem attraxit, ac in Matris sinum inclinavit: S. Bern., Serm. 42 *in Cant.*

[1] O vere gloriosa Mariæ humilitas, quæ porta paradisi efficitur, scala cœli constituitur. Facta est certe humilitas Mariæ scala cœlestis, per quam descendit Deus ad terram. *Quia respexit*, inquit, *humilitatem* ancillæ suæ; et quid est dicere respexit, nisi comprobavit, placuit ei humilitas mea. S. August., Serm. 35 *de Sanctis.*

[2] Virgo clemens, pia et dulcis. Herman. Contractus, *in Salve Regina.*

Virgo eximiæ pietatis et misericordiæ. B. Albertus Magnus, Serm. 2 *in Annunt. B. M.*

La clémence est la douceur du juge dans l'application des peines. Elle provient d'un sentiment d'affectueuse bonté qui inspire de la répulsion pour tout ce qui peut contrister quelqu'un; aussi a-t-elle une liaison intime avec la charité, la première des vertus, ainsi que l'enseigne S. Thomas.

Cette vertu existe, avec une grande perfection, dans la Vierge Mère de Dieu, reine du monde. Elle intercède auprès de Jésus-Christ pour qu'il nous remette ou diminue les peines que nous avons justement méritées par nos crimes. Par ses prières pleines d'efficacité, elle détourne entièrement de nous les punitions de Dieu, ou du moins les adoucit. Aussi ces paroles de Salomon sur la femme forte, par laquelle il faut entendre Marie, s'appliquent-elles très bien à la Mère de Jésus : *La loi de la clémence est sur sa langue* (PROV., XXXI, 26).

La clémence de Marie, ou si l'on veut, sa bonté, est pleine d'empressement pour venir en aide à ceux qui sont dans le besoin, mais surtout pour les réconcilier avec le souverain Juge. Nous n'en citerons ici qu'un seul exemple. A peine eut-elle conçu dans son sein le Fils de Dieu, qu'elle alla en toute hâte vers la montagne : *Marie se levant partit pour s'en aller vers la montagne*. Et qui la poussait à tant d'empressement? Sa bonté, sa clémence. Elle savait que Jean dans le sein de sa mère était coupable du péché originel et, par conséquent, ennemi de Dieu, malgré la sublimité de sa vocation. Elle savait aussi que sa présence serait agréable et utile à Elisabeth. Afin donc de purifier l'âme de Jean de la tache originelle, par la puissance du Christ qu'elle portait dans son sein, afin d'être elle-même utile à sa vénérable parente, elle se dirige avec empressement vers la maison de Zacharie. Elle porte à la mère la consolation et la joie, au fils la réconciliation avec Dieu et l'abondance des grâces les plus précieuses.

Trois figures de Marie que nous trouvons dans la sainte Écriture peuvent nous faire comprendre ce qu'est la clémence de la très sainte Vierge : ce sont l'arc-en-ciel, l'olivier et la ville de refuge.

Je mettrai mon arc dans les nuées, dit le Seigneur à Noé (GENÈSE, IX, 13), *afin qu'il soit le signe de l'alliance et de la paix*

VIRGO misericordissima. IDEM, *Super Missus est*, cap. CCXVIII.

VIRGO sanctissima quæ innumerabiles sententias terribilium flagellorum, quæ meruit mundus propter peccata sua, misericorditer revocavit. D. ANTONINUS, in *Summa*, part. III, tit. XXXI, cap. IV.

VIRGO tota mitis, tota amœna, tota fulgens, tota benigna. LUDOVICUS BLOSIUS, in *Endologia* 2 *ad B. Virg.*

VIRGO dulcissima super omnes mitis mater. JOANNES A JESU MARIA, tract. *de Theolog. myst.*, p. 67.

VIRGO amabilissima, fons inexhauribilis misericordiæ. IDEM, tom. IV operum suorum, p. 269.

entre Dieu et les hommes. L'arc-en-ciel réjouit la terre et lui procure une pluie abondante et bienfaisante. De même Marie console les faibles, donne la joie aux affligés et arrose abondamment les cœurs arides des pécheurs par la pluie féconde de la grâce.

L'arc-en-ciel semble entourer et protéger notre hémisphère. La Mère de Dieu entoure et protège par ses prières l'Église militante, comme elle l'a révélé elle-même à sainte Brigitte[1] : « De même que l'arc de Dieu est sur les nuées, j'étends sur le « monde des prières continuelles. » Aussi peut-on lui appliquer avec beaucoup de raison ces paroles du psaume LIX : *Vous avez donné à ceux qui vous craignent un signal, afin qu'ils fuient de devant l'arc, afin que vos bien-aimés soient protégés.* Dieu l'a donnée comme un signe de clémence et de miséricorde à ceux qui craignent son nom, afin qu'ils soient protégés par un si grand signe contre l'arc que Dieu tend lui-même, en nous envoyant des travaux et des peines, et le démon, en nous tentant.

Au temps de Noé, l'arc-en-ciel fut un signe de paix, de réconciliation et d'alliance entre Dieu et les hommes. De même la Mère de Dieu fut, par l'incarnation du Fils de Dieu, le signe de la miséricorde divine donné par Dieu au genre humain pour sa rédemption, rédemption qui fut accomplie par le Christ, Fils de Marie. Dieu, jetant les yeux sur la Vierge, fut apaisé par ses prières et révoqua miséricordieusement les justes châtiments qui devaient frapper les pécheurs. Il l'a dit lui-même à sainte Brigitte[2] : « Sans l'intervention des prières de ma Mère, il n'y « avait point d'espoir de miséricorde. »

En second lieu, la bienheureuse Vierge est comparée à l'olivier : *Je me suis élevée comme un bel olivier dans la campagne*, dit-elle dans l'*Ecclésiastique* (XXIV, 19). L'olivier est le symbole de la paix et de la miséricorde. Aussi lorsque les anciens voulaient demander la paix, ils avaient l'habitude de s'avancer en suppliants, un rameau d'olivier à la main, vers ceux qu'ils voulaient implorer. C'est à ce signe de la miséricorde divine que Noé comprit que le déluge avait cessé. C'est ainsi que Marie, conservant toujours le verdoyant éclat de sa sainteté, fut le signe de la miséricorde divine. Comme une autre colombe, elle apporta au monde le rameau d'olivier pour lui faire connaître que le temps de la miséricorde et du pardon était venu.

L'olivier est encore l'image de Marie et le symbole de sa clémence. Dieu voulut que l'huile d'olive servit à la consécration des rois, des prêtres, des prophètes. Au jour de son incarnation le Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ, roi, prêtre et prophète,

[1] Ego sto super mundum continua oratione, sicut arcus Dei super nubem. S. Brigitta, *Revel.*, l. III, cap. III.

[2] Nisi preces Matris meæ intervenirent, non esset spes misericordiæ. S. Brigitta, *Revel.*, l. IV, cap. XXVI.

reçut dans son sein l'onction de l'huile de la miséricorde : aussi sa mère fut-elle pénétrée de cette huile. Si tandis que la tempête soulève l'océan, on répand de l'huile sur ses flots, aussitôt sa fureur se calme et s'apaise ; de même, après que le Christ fut descendu dans le sein de la Vierge, nos peines et nos douleurs ont été dissipées. C'est pour cela qu'il est dit dans le *Cantique* (I, 2 : *Votre nom est comme une huile qu'on a répandue.* De même que l'huile surnage au-dessus des autres liquides, active le feu, guérit les blessures ; de même le nom de Marie qui est plus efficace que le nom des autres saints, et vient après celui de son Fils, enflamme notre amour, guérit les malades, donne la vue aux aveugles, amollit les cœurs durs, réconforte les faibles.

Marie est, en troisième lieu, comparée à l'olivier, parce que les autres saints sont représentés par l'huile. Les cinq vierges prudentes qui reçurent des lampes avec de l'huile dans des vases, sont l'image des saints qui ont reçu dans leurs vases, c'est-à-dire dans leurs cœurs, l'huile de la miséricorde, afin de venir au-devant de l'Epoux, c'est-à-dire du Christ, et de l'Epouse c'est-à-dire de l'Eglise, avec des lampes dans lesquelles l'huile brûlait et pouvait s'épuiser. Mais Marie pourvue abondamment de l'huile de la miséricorde, est comparée à l'olivier, pour marquer l'abondance de cette huile. S. Bernard dit [1] : « Dieu a « mis le bien dans Marie, dans toute sa plénitude, afin que nous « sachions que l'espérance, la grâce, le salut nous viennent « d'elle. »

Ailleurs il dit encore[2] : « Tous puisent dans cette abondance : « le malade, sa guérison ; le triste, sa consolation ; le pécheur, « son pardon ; le juste y puise la grâce, les anges y puisent leur « joie. »

Pour bien comprendre la grandeur de la clémence et de la miséricorde de Marie, il faut la comparer, avec S. Bernard, à une grandeur matérielle selon ses quatre dimensions, qui sont la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur[3].

« Sa longueur, dit S. Bernard, durera jusqu'au dernier jour « pour ceux qui l'invoquent. » Jetez un regard sur les temps passés, vous ne trouverez aucun siècle, aucune année, aucun mois, aucun jour, aucun instant qui ne soit rempli de ses bienfaits, et

[1] Deus totius boni plenitudinem posuit in Maria, ut proinde, si quid boni, si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare. S. Bern., Serm. *de Aquæductu.*

[2] De ejus plenitudine accipiunt universi, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam, angeli lætitiam. Idem, Serm. *super Signum magnum.*

[3] Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocatam te in necessitatibus suis sibi meminerit defuisse. Nos quidem servuli tui cæteris in virtutibus congaudemus tibi, sed in hac potius nobis ipsis. Laudamus virginitatem, humilitatem miramur : sed misericordia miseris sapit dul-

ses bienfaits sont venus jusqu'à nous, découlant de son amour comme d'une source inépuisable.

« Sa largeur, dit encore S. Bernard, remplit le monde « entier. » Si en effet nous considérons la multitude de ses bienfaits, nous reconnaîtrons aisément que tous ceux qui sont accordés aux hommes aussi bien pour le corps que pour l'âme leur viennent par Marie et à cause de Marie.

La hauteur de la clémence de la sainte Vierge ne peut être limitée par les confins de la terre; elle pénètre jusqu'au plus haut des cieux. Elle y réjouit les anges, y charme les bienheureux, y rehausse la gloire de la très sainte Trinité. « Par Marie, dit[1] S. Pierre Damien, non seulement la vie autrefois perdue est « rendue aux hommes, mais l'immense félicité angélique est aug- « mentée. » Et S. Anselme dans son livre *sur l'Excellence de la Vierge*[2] : « Tout ce qui est dans le ciel reçoit un éclat incompa- « rable de votre gloire, » dit-il.

La profondeur de la miséricorde de la Vierge descend jusqu'aux enfers. Elle est un secours et un rafraîchissement pour les âmes qui sont tourmentées par les flammes du purgatoire, et bien qu'elle étende sa protection à tous, elle a cependant une préférence pour ceux qui, sur cette terre, se sont consacrés à son service et à son culte.

Marie vient aussi en aide à ceux qui ont mérité les flammes éternelles, afin qu'ayant obtenu de Dieu le pardon de leurs fautes, ils sortent du lamentable état où ils se trouvent. En outre elle brise la rage cruelle des lions rugissants de l'enfer, et elle triomphe de leurs efforts pour nous perdre.

La grandeur et la sublime majesté de Marie ne font pas qu'elle se montre moins attentive à nos prières. Elle a bien voulu le

cius, misericordiam amplectimur carius, recordamur sæpius, crebrius invocamus. Hæc est enim quæ totius mundi reparationem obtinuit, salutem omnium impetravit. Constat enim pro universo genere humano fuisse sollicitam, cui dictum est : *Ne timeas, Maria, invenisti gratiam*, utique quam quærebas. Quis ergo misericordiæ tuæ, o benedicta, longitudinem et latitudinem, sublimitatem et profundum queat investigare? Nam longitudo ejus usque in diem novissimum invocantibus eam subvenit universis. Latitudo ejus replet orbem terrarum, ut tua quoque misericordia plena sit omnis terra. Sic et sublimitas ejus civitatis supernæ invenit restaurationem, et profundum ejus sedentibus in tenebris et in umbra obtinuit redemptionem. Per te enim cœlum repletum, infernus evacuatus est, instauratæ sunt ruinæ cœlestis Jerusalem, expectantibus miseris vita perdita data. Sic potentissima et piissima charitas et affectu compatiendi, et subveniendo abundat effectu, atque locuples in utroque. D. Bernardus, Serm. 4 *in Assumpt. B. V. M.*

[1] Per hanc, non solum amissa olim vita hominibus redditur, sed etiam beatitudo angelicæ sublimitatis augetur. S. Petr. Dam., Serm. 3 *de Nativ. B. V. M.*

[2] Omnia quæ in cœlo sunt, per glorificationem tuam inestimabiliter decorantur. S. Anselm., lib. *de Excell. Virg.*, c. viii.

découvrir elle même à sainte Brigitte, comme nous le lisons dans le livre de ses *Révélations*[1]. « L'humilité de mon Fils, dit-elle, « au milieu de la puissance de sa divinité, est la même que « lorsqu'il reposait dans l'étable, couché entre deux animaux. « Comme Dieu, il avait une science universelle, et cependant, à « cause de son humanité, il ne parlait pas. De même que mainte- « nant, assis à la droite de son Père, il écoute tous ceux qui « lui parlent avec amour, et il leur répond, selon qu'il lui plaît, « par les inspirations du Saint-Esprit, qui sont comme une « conversation directe : ainsi, moi qui suis sa Mère et qui « ai été exaltée au-dessus de toute créature, je suis aussi humble « que lorsque j'étais fiancée à Joseph. » Et plus loin, à la fin du chapitre : « Assise sur un trône magnifique, et prête à offrir à « Dieu les justes supplications de tous, je suis aussi humble que « lorsque j'étais connue de Dieu seul et de Joseph. Aux uns je « réponds en répandant en eux les grâces divines; aux autres, « plus secrètement, selon qu'il plaît à Dieu. »

Ce n'est pas sans mystère que l'*Apocalypse* (XII, 1) dépeint Marie revêtue du *soleil : Une femme revêtue du soleil et qui avait la lune sous ses pieds.* Le soleil en effet se montre si généreux envers tout ce qui est au-dessous de lui, qu'il dispense ses bienfaits à tous; et il parcourt tout l'univers, de peur que quelque partie ne soit privée de son action vivifiante. La Vierge, Mère de Dieu, est aussi libérale envers tous; elle répand ses bienfaits sur tous les mortels sans exception; les rayons de sa clémence s'étendent à un si vaste espace qu'il n'est personne si éloigné, qui n'en éprouve les effets. « De même, dit S. Bernard[2], « que le soleil se lève indifféremment sur les bons et sur les « méchants, ainsi Marie ne juge pas les mérites passés, mais elle « se laisse fléchir par tous et se montre clémente envers tous. « Elle compatit enfin avec une affection sans pareille à nos be-

[1] Eadem humilitas est nunc in Filio meo, in potentia deitatis suæ, sicut tunc fuit quando reclinabatur in præsepio, jacens inter duo animalia; licet omnia sciret secundum deitatem, nihil tamen loquebatur secundum humanitatem. Sic etiam nunc sedens ad dexteram Patris, audit omnes loquentes ad eum cum charitate, et respondet per infusiones Sancti Spiritus quibusdam verbis, et cogitationibus, quibusdam quasi ore ad os loquitur, sicut ei placet. Similiter ego, quæ sum mater ejus, ita humilis sum nunc in corpore meo super omnia quæ creata sunt exaltato, sicut tunc fui quando Josepho desponsata eram... Sicut ego humilis fui cognita soli Deo et Joseph, sic etiam nunc sum humilis, sedens in sublimissimo throno, parata præsentare Deo omnium orationes rationabiles; sed aliquibus respondeo per divinas infusiones, aliquibus autem loquor secretius, sicut placitum est Deo. S. Brigitta, lib. *Revel.*

[2] Quemadmodum sol oritur super bonos et malos indifferenter, sic Maria præterita non discutit merita, sed omnibus se exorabilem, omnibus clementissimam præbet, omnium denique necessitatibus amplissimo miseretur affectu. S. Bern., Serm. *super Signum magnum.*

« soins. » Personne ne comprend, personne ne conçoit les innombrables bienfaits que Dieu accorde aux hommes par Marie. A peine invoquée, elle s'empresse au secours des malheureux, souvent elle vient en aide à ses ennemis eux-mêmes : mais que ne fait-elle pas pour ses amis, pour ceux qui détestent leurs péchés et s'efforcent de pratiquer la vertu?

La miséricorde de Marie sur cette terre d'exil, fut grande; mais elle est bien plus grande dans la gloire du Ciel. Ainsi l'assure le Docteur Séraphique dans le *Miroir de la Vierge*; il lui applique cette parole de Ruth III, 10 : *Ma fille, que le Seigneur vous bénisse! Cette dernière bonté que vous témoignez passe encore la première.* Par la splendeur de sa miséricorde sur la terre, Marie est belle comme la lune : mais par la beauté de sa miséricorde et de sa clémence dans le Ciel, elle brille comme le soleil.

Si l'on veut maintenant connaître la source où Marie puisa cette miséricorde qui lui mérite le glorieux nom de Vierge clémente, c'est principalement dans l'amour divin dont elle était embrasée qu'il faudra la chercher. « Le divin amour, dit S. Jé-« rôme[1], consumait Marie tout entière, de sorte que c'était en « elle un amour continuel et comme l'enivrement de l'amour. » Il n'en pouvait être autrement, puisqu'elle avait porté dans son sein Celui qui est venu apporter le feu sur la terre. Il alluma en elle une flamme plus vive que chez les autres : il voulut que tout entière elle fût consumée par la charité, la bonté, la miséricorde et la clémence, et qu'elle devint l'espérance des chrétiens, l'appui des orphelins, le secours des opprimés, l'aide de ceux qui désespèrent, la consolation des pauvres, la rédemption des captifs, le refuge des pécheurs. Le Dieu très clément et très miséricordieux, se souvenant de sa miséricorde, a pris dans le sein de Marie son enveloppe mortelle, et il a voulu que sa mère fût comme lui, très clémente et très miséricordieuse.

Allons donc à Marie, et si quelqu'un est effrayé par la puissance et la justice du souverain Juge, qu'il recoure à cette tendre Mère, qu'il implore sa clémence. Il n'y a rien de sévère, rien de terrible en elle : tout est douceur et miséricorde.

§ VII. — *Marie vierge fidèle.*

La fidélité n'est pas la moindre des vertus que nous ayons à louer en Marie. Elle est commandée par les lois divines, elle est estimée et chérie de tous. Le Psalmiste proclame que *Dieu est fidèle dans toutes ses œuvres* (Ps. CXLIV, 4); on lit dans le *Deu-*

[1] Mariam totam incenderat divinus amor, ita ut in ea esset amor continuus, et ebrietas perfusi amoris. S. HIERONYM.

téronome (XXXII, 4) : *Dieu est fidèle dans ses promesses; il est éloigné de toute iniquité.* Il demande des serviteurs fidèles. *J'ai jeté,* dit-il (Ps. C, 8), *mes yeux sur ceux qui sont fidèles sur la terre.* Dans l'*Apocalypse* (II, 10), il fait cette recommandation : *Sois fidèle jusqu'à la mort.* Aussi veut-il qu'on soit fidèle à ses engagements, même envers un ennemi. La perfidie est l'objet de sa haine et de son horreur. Il permet que ceux qui manquent de fidélité soient exposés à mille dangers et à mille souffrances, tant dans la vie présente que dans la vie future. Sédécias causa la ruine de son royaume et de sa dynastie, parce qu'il viola la fidélité qu'il avait jurée aux Chaldéens (JÉRÉM., XXXIX, 5). La famille de Saül fut déchue du trône et détruite, parce que ce prince avait violé la parole donnée aux Gabaonites.

La fidélité est honorée chez toutes les nations, parce qu'elle est le soutien le plus assuré des royaumes. Tant que la fidélité est en honneur, un royaume, quelque petit qu'il soit, est fort : il possède la stabilité. Les Romains attirèrent à eux toutes les nations, parce qu'ils conservaient, tant à l'égard de leurs amis que de leurs ennemis, une fidélité irréprochable.

La fidélité reçoit des louanges à part entre toutes les vertus. On lit dans les *Proverbes* (XXVIII, 20) : *L'homme fidèle sera grandement loué.* Et c'est avec raison, car l'homme fidèle est rare et se trouve difficilement. Salomon l'atteste dans le même livre. *Qui trouvera,* dit-il, *un homme fidèle?* Et l'Apôtre (I COR., IV, 2) dit à son tour : *Ce qui est à désirer dans les dispensateurs* des choses divines ou terrestres, *c'est qu'ils soient trouvés fidèles.* La fidélité est d'un prix inestimable. *Rien,* dit l'Ecclésiastique (IV, 15), *n'est comparable à l'ami fidèle : l'or et l'argent ne méritent pas d'être mis en balance avec la sincérité de sa foi.* Elle est salutaire, car *l'ambassadeur qui est fidèle est une source de salut pour lui-même et pour celui qui l'a envoyé.*

Marie fut un modèle incomparable de fidélité, comme elle le fut de toutes les autres vertus. Nul ne garda comme elle les engagements pris à l'égard de Dieu ou des hommes.

Être fidèle à Dieu, c'est croire à ses promesses, s'y attacher perpétuellement, garder ses secrets et ne s'attribuer pas un honneur qui ne revient qu'au souverain Maître du monde. Marie pratiqua parfaitement toutes ces choses, et c'est pour cela qu'on l'appelle à juste titre la *Vierge fidèle*[1].

[1] VIRGO obaudiens, sive obediens. D. IRENÆUS, lib. III *advers. hæreses,* cap. XXXIII.

VIRGO neque persuasione serpentis decepta, neque ejus flatibus venenosis infecta. ORIGENES, Hom. 1 *in Divers.*

VIRGO non solum corpore, sed etiam mente, quæ nullo doli ambitu sincerum adulteravit affectum, corde humilis, verbis gravis, animo prudens, loquendi parcior, legendi studiosor, non in incerto divitiarum sed in prece pauperis spem reponens. S. AMBROSIUS, lib. II *de Virginitate.*

La sainte Vierge crut à la parole de Dieu et au mystère ineffable de l'Incarnation du Verbe que l'Ange lui annonçait. Elle crut qu'elle était la Vierge choisie pour l'accomplissement de cet auguste mystère. Elle crut, et sa foi fut vivante et parfaite; elle lui fit mépriser toutes les choses de la terre pour s'attacher à Dieu seul et lui demeurer indissolublement unie.

Sainte Elisabeth fait l'éloge de la foi de Marie lorsqu'elle dit : *Vous êtes heureuse, vous qui avez cru, car ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira en vous* (S. Luc, I, 45). L'épouse de Zacharie, inspirée par l'esprit de Dieu, attribue à la foi de Marie le mystère de la conception du Verbe [1].

La foi de Marie fut vive, ou plutôt vivante et agissante, comme le prouvent ses œuvres. Elle se livra aux travaux manuels pour procurer à son divin Fils et à elle-même les choses nécessaires à la vie, comme la femme forte dont parle Salomon au livre des *Proverbes* (XXXI, 13) : *Elle a cherché la laine et le lin, et elle les a travaillés elle-même avec des mains sages et ingénieuses.* S. Jérôme nous assure qu'il en fut réellement ainsi [2]. Elle s'adonna aux œuvres de piété et de miséricorde selon ces autres paroles du même livre (PROV., XXXIX, 20) : *Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses bras vers le pauvre.* Enfin elle n'a pas reculé devant les œuvres grandes et difficiles. *Elle a ceint ses reins de force et elle a affermi son bras*, dit encore Salomon, *et elle a porté sa main à des choses fortes.*

La foi agissante de Marie était une foi parfaite, parce qu'elle était jointe à une ardente charité. Toute son âme était embrasée de ce feu divin ou, si l'on aime mieux, elle se fondait comme la

VIRGO quæ meruit habitare in cœlo, quia cœlestem vitam vixit in sæculo. IDEM, lib. I *de Virgin.*

VIRGO constans, et in proposito animi perseverans, quia sicut accepit, sic semper in bono proposito perseveravit, signata per Annam, matrem Samuelis, cujus vultus non sunt in diversa mutati. IDIOTA, *de B. V.*, part. XIV, Contempl. 8.

VIRGO fidelissima, cui debemus fidem signiferam omnium virtutum. IDEM, *de B. V.*, part. XVI, Contempl. 1.

VIRGO vere fidelis, et veraciter magnæ fidei. RUPERTUS, lib. I *Commentar. in Cant. Cantic.*

VIRGO valde fidelis, quæ per fidem Deum castis visceribus suscepit. IDEM, lib. VII *Glorificat. SS. Trinitatis.*

VIRGO speciosissima, pariter et incorruptibilis, inconcupiscibilisque; cujus purissima perfectissimaque conversatio, corda aspicientium cœlesti quadam luce penetrabat, castioraque reddebat. LUDOVICUS BLOSIUS, in *Endologia* 1 *ad B. Virg.*

[1] Tel est l'enseignement de S. Augustin :

Virgo non libidine, sed fide concepit. Venit in Virginem qui erat ante Virginem, quam eligenter creavit, et quam creavit elegit. Attulit Virgini fœcunditatem, sed non abstulit integritatem. D. AUGUST., *de Verbis Dom.*

[2] Acu et colo sibi et filio necessaria acquirebat, et suæ indigentiæ subveniebat. D. HIERONYM. apud.

cire : *Mon âme s'est liquéfiée*, dit-elle dans le *Cantique des Cantiques* (v, 6) au son *de la voix* de mon bien-aimé. Et plus loin elle dit encore : *Je vous conjure, ô filles de Jérusalem ! si vous rencontriez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour.*

La foi de Marie, sa fidélité au Seigneur lui donna un profond mépris pour les choses de la terre. Elle témoigna ce mépris par le vœu de virginité, renoncement complet aux plaisirs sensuels du monde, par la pauvreté qu'elle choisit au lieu des richesses, par l'humilité qu'elle préféra aux honneurs.

Enfin la foi de Marie fut ferme et inébranlable. Ni la faiblesse apparente de Jésus pendant son enfance, ni les outrages subis au temps de la Passion, ni les tourments ignominieux, ni la mort sur la croix ne lui causèrent la moindre hésitation. La Vierge fidèle se tint toujours auprès de son Fils; elle l'assista toujours, alors que ses disciples, ses amis, ses parents l'abandonnaient et prenaient la fuite, alors que tous ceux qui semblaient un peu plus attachés que les autres à leur maître le reniaient, elle se tenait au pied de la croix, en public et dans un endroit exposé aux regards de la foule; de ses yeux pleins de larmes, elle contemplait les blessures de son Fils, elle ne rougissait pas de la croix et de l'ignominie du Christ; bien qu'elle fût la mère de celui que les Juifs et les autres bourreaux poursuivaient d'une haine si cruelle et si acharnée, elle ne tremblait pas devant eux. En elle s'accomplissait la parole de l'*Ecclésiastique* (VI, 7) : *Si vous possédez un ami, conservez-le au jour de l'épreuve.*

Marie était fidèle à Dieu en gardant ses secrets. Celui qui cache les secrets de son ami, celui qui cache ce qu'il a vu, celui qui se tait sur ce qu'il a entendu, celui-là est un fidèle, ainsi qu'on le lit dans les *Proverbes* (XI, 13) : *Celui qui a la fidélité dans le cœur, garde avec soin ce qu'un ami lui a confié.* Marie confidente du plus grand des secrets et coopératrice de l'Incarnation de Notre-Seigneur, ne livra pas ce secret, mais *elle conserva toutes ces paroles en elle-même, les repassant dans son cœur.* Ce secret était le secret des secrets de Dieu, non pas quant à la substance de l'œuvre, car presque tous les fidèles croyaient au Messie et étaient sauvés par la foi en Celui qui allait venir. Les prophètes l'avaient prédit, de nombreuses figures l'avaient représenté; Dieu lui-même avait dit au serpent, en parlant du Messie : *Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne : elle te brisera la tête.* Mais ce secret était le grand secret de Dieu quant à l'individu et quant à la personne, quant au temps et quant au lieu, c'est-à-dire qu'on ignorait le jour, l'année où naîtrait le Messie, et qui serait ce rédempteur promis. Ce secret, Dieu le cachait à dessein, afin que le démon n'entravât pas l'œuvre de notre rédemption, mais que plutôt il fût pris comme un poisson à l'hameçon qu'un ver dissimule. C'est, dis-je,

de ce ver qu'il a parlé en disant : *Je suis un ver et non pas un homme* (Ps. XXI, 7). C'est pour cela que le Christ voulut naître d'une vierge mariée. Le diable pensant que le Christ ne naîtrait pas d'une femme mariée, mais d'une vierge, c'était un moyen de lui cacher l'incarnation et la naissance du Verbe. Pour cela, il voulut naître pauvre, de parents pauvres, dans une pauvre cabane ; il souffrit la faim et la soif, il endura le chaud, le froid, la lassitude, la douleur. Tout ce mystère fut confié à la sainte Vierge parce qu'elle était fidèle, discrète, parce qu'elle avait comme un sceau sur les lèvres.

Marie a été la Vierge fidèle, parce qu'elle n'a pas usurpé à son profit l'honneur de Dieu. Celui qui ne s'attribue rien des biens de son maître et qui ne les dépense pas inutilement, celui-là passe pour un serviteur fidèle. Telle était la Vierge Mère de Dieu : lorsque Elisabeth la comblait de louanges, à cause des dons célestes qui brillaient en elle, ne s'attribuant aucun bien, elle renvoya toutes ces louanges à Dieu. Que dis-je ! comme une très fidèle servante, elle ne se réserva rien, elle rapporta à Dieu toutes les grâces qu'elle en avait reçues : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon sauveur.*

Celui qui administre avec sagesse et prudence les biens de son maître est un fidèle serviteur. On lit dans S. Matthieu (XXIV, 45) : *Qui est le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur tous ses serviteurs?* « Un serviteur fidèle[1], dit Théophylacte, « est celui qui ne dérobe pas les biens de son maître, et qui « les traite et les gouverne non pas comme s'ils étaient sa pro- « priété, mais comme ne lui appartenant pas. Il ne dit pas que « les biens de son maître sont à lui, mais au contraire que ce « qui est à lui appartient aussi à son maître. » Telle se montra la très sainte Vierge. Le précieux trésor du Verbe divin lui avait été livré pour notre utilité à tous ; elle nous le rendit, ce trésor, avec tant de fidélité qu'elle n'en réserva rien pour elle, mais elle le donna tout entier pour le salut des hommes. Elle savait que Dieu voulait qu'un seul fût livré pour tous, et s'il avait été nécessaire, elle aurait livré elle-même son Fils bien-aimé pour que la volonté de Dieu fût accomplie. Car la volonté et l'amour de Dieu le Père doivent être préférés à toutes les volontés et à tous les attachements.

La bienheureuse Vierge fidèle à Dieu a été aussi fidèle aux hommes.

Celui-là est fidèle qui porte dans son cœur l'amitié qu'il affiche sur ses lèvres. On lit dans les *Proverbes* (XIV, 5) : *Un témoin*

[1] Fidelis servus est qui heriliu bona sibi non subripit, non velut dominus res tractat, adoriturve; sed velut aliena et gentilitia dispensat, non sua dicens esse, quae sunt domini; sed e diverso quae sua sunt, domini esse. THEOPHYL., *in Matth.*

fidèle ne ment point. Celui qui montre de l'amour dans ses paroles et qui entretient la haine dans son cœur, celui-là est un perfide : il est semblable à Judas l'Iscariote. Il n'en est pas ainsi de la très sainte Vierge ; chez elle tout est franc, sincère, fidèle, irréprochable. Ce qu'elle a sur les lèvres, elle l'a aussi dans le cœur. Elle appelle, elle invite tout le monde à aller à elle : *Venez à moi*, dit-elle, *vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte* (Eccli., xxiv, 26). Elle reçoit tout le monde, elle aime tous ses enfants, elle les porte tous dans ses bras maternels, elle ne méprise les prières d'aucun d'eux, elle fait part à tous de l'abondance de ses grâces. S. Bernard, dans son 3e sermon *sur le Missus est*, a dit de Marie cette belle parole si pleine de sens[1] : « En suivant Marie, vous « ne dévierez pas; en la priant, vous ne désespérerez pas ; si « vous pensez à elle, vous ne tomberez pas dans l'erreur ; si elle « vous soutient, vous ne ferez pas de chute ; si elle vous protège, « vous n'aurez rien à craindre ; si elle est votre guide, vous « ne vous fatiguerez pas ; si elle vous est favorable, vous arri- « verez au salut. Que celui-là seul se taise et ne loue pas Marie, « qui, après l'avoir invoquée dans ses besoins par une fervente « prière, n'a pas éprouvé son secours. »

L'ami fidèle ne fait pas acception de personne. Il ne préfère pas le riche au pauvre, sa famille à l'étranger, le noble à l'homme du peuple ; il ne fait pas attention à la fortune, mais il cultive l'amitié en tout temps et avec tout le monde. On lit dans l'*Ecclésiastique* (xxiv, 28) : *Gardez la fidélité à votre ami pendant qu'il est pauvre, afin que vous vous réjouissiez avec lui dans son bonheur. Demeurez-lui toujours fidèle pendant le temps de son affliction.* Quiconque aime réellement et parfaitement est porté par le poids de l'amour à faire du bien, les yeux fermés, à la personne qu'il aime, sans s'inquiéter de ses mérites ni des obligations qu'il a contractées envers elle. Celui qui discute les mérites, qui examine les obligations qu'il a, celui-là pourra passer pour un homme prudent, sage et reconnaissant, mais ne méritera jamais le nom d'ami sincère et vrai. La très sainte Vierge Marie ne fait acception de personne : elle ne regarde pas la fortune ; elle aime également le riche et le pauvre, le noble et le roturier ; elle protège aussi bien le juste que le pécheur ; aussi Salomon dit-il d'elle avec raison dans *le Cantique des Cantiques* (vi, 9) : *Elle est éclatante comme le soleil.* Car de même

[1] Ipsam sequens, non devias; ipsam rogans, non desperas; ipsam cogitans, non erras; ipsa tenente, non corruis; ipsa protegente, non metuis, ipsa duce, non fatigaris; ipsa propitia, pervenis. Ille solus laudes hujus virginis sileat, qui fideli prece appellatam suis necessitatibus senserit defuisse. S. Bernard., Serm. 3 *super Missus est.*

que le soleil illumine et embellit le monde entier par l'éclat de ses rayons, ainsi la sainte Vierge Marie répand sur tous ses enfants les rayons de sa miséricorde. Écoutons S. Bernard dans une homélie *sur la Pentecôte*[1] : « Ceux qui habitent dans le ciel et « ceux qui sont en enfer, ceux qui nous ont précédés et nous « qui existons, ceux qui nous suivront et les fils de leurs fils, et « ceux qui naîtront d'eux, tous recourent à Marie comme au « moyen d'arriver au salut, comme à l'arche de Dieu, comme à « la souveraine du monde : ceux qui sont dans le ciel, pour être « renouvelés ; ceux qui sont en enfer, c'est-à-dire en purgatoire, « pour être délivrés ; ceux qui nous ont précédés, pour être « reconnus comme des prophètes fidèles, et ceux qui nous sui- « vront pour être glorifiés. »

L'ami fidèle aime toujours ; il est toujours constant dans ses affections, il cultive l'amitié non seulement dans la prospérité, mais encore dans l'adversité, sachant bien que la sincérité de la foi d'un ami se connaît principalement dans l'adversité, d'après cette parole d'Ennius[2] : « C'est dans les circonstances critiques « qu'on voit si un ami est fidèle. » Cette vérité est clairement enseignée par la sainte Écriture ; on lit dans l'*Ecclésiastique* XII, 8 : *L'ami ne se connaît point pendant la prospérité, et l'ennemi ne se peut cacher dans l'adversité.* S. Augustin s'exprime ainsi[3] : « Rien ne prouve l'amitié comme de partager les peines « d'un ami. » S. Isidore dit à son tour[4] : « Dans la prospérité, « l'amitié est incertaine ; on ne sait si c'est la personne ou la « félicité que l'on aime. »

Si un ami doit être fidèle à son ami, c'est surtout dans le malheur qu'il le fera connaître. Telle est Marie pour nous. Elle s'empresse de venir à notre aide non seulement dans la prospérité, mais bien plus encore lorsque nous sommes dans la peine et dans le danger. Qu'ils sont innombrables, ô Dieu miséricordieux, les affligés qu'elle a délivrés de leurs tribulations, arrachés aux périls de toutes sortes, secourus dans leurs nécessités, sauvés de la tyrannie du démon, défendus contre les tentations les plus dangereuses de l'enfer, du monde et de la

[1] Ad illam sicut ad medium, sicut ad arcam Dei, sicut ad rerum causam, sicut ad negotium sæculorum respiciunt et qui in cœlo habitant, et qui in inferno, et qui nos præcesserunt, et qui nos sumus, et qui sequentur, et nati eorum, et qui nascentur ex illis. Illi qui sunt in cœlis ut resarciantur; illi qui in inferno, id est purgatorio, ut eripiantur; qui præcesserunt, ut prophetæ fideles inveniantur; qui sequentur, ut glorificentur. S. Bernard., Hom. *de Pentecost.*

[2] Amicus certus in re incerta cernitur. Ennius.

[3] Nihil sic probat amicum quam oneris amici portatio. S. Aug., lib. LXXXI *Quæst.*, quæst. LXXI.

[4] In prosperitate incerta est amicitia, nec sentitur an persona, an felicitas diligatur. S. Isidor., l. . III *de Summo Bono.*

chair ! Qu'ils sont innombrables ceux qu'elle a soustraits aux embûches des méchants, ceux qu'elle a guéris des infirmités les plus graves ! Qui dira tous ceux qu'elle a consolés dans leurs tristesses et soulagés dans le malheur? Qui énumérera tous ceux qu'elle a rendus intrépides au milieu des ennemis et des brigands, tous ceux qu'elle a protégés au milieu des périls de la mer, tous ceux qui, par le secours de cette bonne Mère, ont échappé à la damnation éternelle? La Vierge qui nous a donné et nous donne tant de secours et tant de bienfaits dans l'adversité, est vraiment une amie fidèle.

L'ami fidèle chérit celui qu'il aime, non seulement pendant la vie, mais à la mort et après la mort. Ainsi Noëmi dit de Booz : *Qu'il soit béni du Seigneur, puisqu'il a conservé pour les morts la même volonté qu'il a eue pour les vivants* (Ruth. II, 20).

Telle est la sainte Vierge Marie, la Vierge fidèle. Non contente de nous protéger pendant toute cette vie en apaisant la colère de Dieu, en détournant de nous les attaques de nos ennemis et en nous plaçant dans la voie du salut, elle nous protège encore à l'heure de notre mort, elle veille à la conservation de nos âmes, elle repousse loin de nous la vue horrible des démons, et elle se tient auprès de nous au jour terrible du jugement. Aussi lui adressons-nous souvent cette prière : « Sainte Marie, « Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant « et à l'heure de notre mort. »

Les amis que le monde nous offre ne sauraient nous aider à l'heure de la mort. Le monarque le plus redouté et la mère la plus tendre sont obligés d'avouer leur impuissance. Il n'en est pas ainsi de la Vierge Mère de Dieu. Quiconque implore dévotement son secours, sent son assistance à ce redoutable moment. Oh ! qu'il agit sagement celui qui sert cette Vierge fidèle ! Préférablement à tous les autres Saints, elle a reçu la mission d'assister à la mort de ses dévoués serviteurs; et de même qu'elle assista, à l'heure de sa mort, le Christ, son Fils selon la nature, de même aussi elle assiste, à cette heure pénible, les fils spirituels qui se sont donnés à elle d'une manière toute particulière. Elle vient à leur secours, elle chasse les démons et fait qu'ils terminent leur vie par une sainte mort. C'est pour cela que Salomon, dans le *Cantique des Cantiques* (VI, 9), la proclame *belle comme la lune*. Car de même que la lune préside à la nuit parce qu'elle l'éclaire, ainsi, au moment de la mort, qui est pour nous comme la nuit, la Vierge éclaire ses dévoués serviteurs, chasse loin d'eux les ténèbres, et les défend contre les attaques des démons.

Dans toutes nos tribulations, dans toutes nos difficultés, confions-nous donc de tout notre cœur à la fidélité de cette auguste Vierge ; dans tous nos malheurs, dans toutes nos misères,

recourons à Marie comme à la fidèle amie de Dieu et comme à notre très miséricordieuse Mère et souveraine. S. Bernard nous donne l'avertissement suivant [1] : « Si vous ne voulez pas « être submergé par la tempête, ne détournez pas vos regards « de la lumière de cette étoile ; si les vents des tentations se « lèvent, si vous vous heurtez contre les écueils des tribulations, « regardez l'étoile, invoquez Marie. » Elle est fidèle, elle est puissante, ayons confiance en sa protection.

CHAPITRE V

TITRES EMBLÉMATIQUES DE MARIE

§ I. — *Marie miroir de justice.*

Ce que nous avons dit de la maternité divine de Marie et de sa virginité très sainte pourrait suffire pour démontrer combien est sublime le rang occupé par cette auguste Mère dans le royaume de son Fils. Mais les Pères, les pieux fidèles, et par-dessus tout la sainte Eglise, leur interprète, leur lumière et leur guide, ne se sont pas contentés de donner à Marie le glorieux titre de Mère de Dieu et celui aussi cher à son cœur, de Vierge des Vierges. Le langage humain ne suffisait pas pour redire dignement ses grandeurs, et l'on a multiplié les images et les métaphores, afin de retracer le moins imparfaitement possible les traits de cet admirable modèle. Parmi ces métaphores et ces images en nombre presque infini, parmi ces titres glorieux décernés à Marie il faut faire un choix, car les reproduire tous serait impossible. Nous nous arrêterons donc, comme nous

[1] O quisquis te intelligis in hujus sæculi profluvio magis inter procellas et tempestates fluctuare, quam per terram ambulare; ne avertas oculos a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis. Si insurgant venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam. Si iracundia, aut avaritia, aut carnis illecebra naviculam concusserit mentis ; respice ad Mariam. Si criminum immanitate confusus, judicii horrore perterritus, barathro incipias absorberi tristitiæ, desperationis abysso ; cogita Mariam. In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat a corde : et ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. Ipsam sequens non devias; ipsam rogans non desperas, ipsam cogitans non erras. Ipsa tenente non corruis, ipsa protegente non metuis, ipsa duce non fatigaris, ipsa propitia pervenis : et sic in temetipso experiris, quam merito dictum sit : *Et nomen Virginis Mariæ*. D. Bernardus, Serm. 2 *super Missus est.*

l'avons fait pour la maternité et la virginité de cette auguste Mère, aux invocations que l'Eglise elle-même a particulièrement adoptées pour en former les Litanies de la Sainte Vierge. Puisqu'il faut choisir, nul ne pourrait prétendre à faire un choix meilleur.

La première figure sous laquelle les Litanies offrent Marie à notre admiration est celle d'un miroir merveilleux dans lequel se reflète la justice divine : *Speculum justitiæ* [1].

Le monde entier est un miroir où se réfléchissent les diverses

[1] Speculum totius justitiæ. Guarricus Abbas, Serm. 4 *de Purific. B. M.*
Speculum virginalis munditiæ. D. Petrus Damianus, lib. II *Epist.*, Epist. 14.
Speculum honestatis. B. Albertus Magnus, in *Postillis super cap.* II *Joan.*
Speculum totius integritatis. D. Bernardus, Serm. 1 *super Salve Regina.*
Speculum sine nævo divinæ majestatis. Philippus Abbas, tom. II *Moral. in Cant.*
Speculum sine macula in quo debent fideles animæ, quasi duplici oculo, fidei scilicet et amoris, jugiter speculari. Richardus a S. Laur., *de Laud. Sanctissimæ Virg.*, lib. VI.
Speculum clarissimo clarius, Seraphim tersius et purius, et tantæ puritatis, ut purius intelligi non posset, nisi Deus esset; quod summus Artifex fecit in ostensionem pleniorem artis suæ. S. Thomas Aquin., Opusc. 61 *de* 10 *grad. charitatis*, gradu 10.
Speculum ex quo summus Artifex mirabiliter produxit aliud nobilius speculum, quod ineffabiliter in unitatem divinæ personæ assumptum, ut conjuncta summe, et immediatissime faciei divinæ ipsam plenissima et totali similitudine repræsentat. Idem, *ibid.*
Speculum bonitatis Dei. — Speculum divinæ imitationis. B. Albertus Magnus, in *Biblia Mariæ*, *super lib. Sapientiæ.*
Speculum imperialis palatii, quod omnes electorum animæ summo desiderio contemplantur, et in quo universorum beatorum facies resultant, et elucent, unde de ea dicitur, *Sap.* VII : *Candor est lucis æternæ et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius.* Idem, Serm. 2 *in Nativ. B. M. V.*
Speculum omnis pulchritudinis et innocentiæ ad primam pulchritudinem dirigens. Idem, *super Missus est*, cap. IX.
Speculum Dei, in quo nostræ mentis maculas debemus aspicere, ut sic mundi possimus Deo mundo corde et corpore deservire. Jacobus de Vorag., in *Mariali*, Serm. 7.
Speculum Dei omnes ad se venientes respiciens intra viscera suæ pietatis. Idem, *ibid.*
Speculum Dei, in quo refulsit Christus, qui est imago Dei Patris. Idem, *ibid.*
Speculum divinum in quo nos debemus speculari. Idem, Serm. 2 *pro Sabb. 4 hebd. Quadr.*
Speculum divinum in quo omnes debent prospicere et maculas suas videre. Idem, *ibidem.*
Speculum tersum et clarum, quod radius solaris, imo verus sol Christus intravit in conceptu, et exivit in partu sine corruptione. Idem, in *Mariali*, Serm. 7.
Speculum relucens splendoris æterni Solis. Henricus Suso, cap. XVI *Dialogi Sapientiæ et ministri ejus.*
Speculum omnis virtutis divinæ, nulla enim est virtus in Deo, quæ non fulgeat in ea, licet Deus sit fons et dator omnium. D. Brigitta, in Serm. angelico *de Excell. SS. Virginis*, cap. XIX.

perfections de Dieu, sa toute-puissance, sa bonté, sa sagesse, son immensité, son éternité, son omniscience et autres attributs essentiels ; aussi le monde a-t-il été nommé par un ancien philosophe (Trimégiste, liv. III, le livre de la divinité, et le miroir des choses divines, où Dieu, comme un grand peintre, s'est clairement, magnifiquement représenté lui-même. L'Apôtre (Rom., I, 26) nous en avertit en disant : *Les perfections divines de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que les créatures nous en donnent.*

La Vierge Mère de Dieu est regardée comme la plus excellente de toutes les créatures. Il est par conséquent nécessaire qu'elle soit le plus parfait et le plus brillant de tous les miroirs créés. On comprend mieux et on saisit plus clairement en Marie les invisibles perfections de Dieu. Plus l'effet est parfait, plus il amène l'homme à une connaissance parfaite de la cause.

Au livre de la *Sagesse* (VII, 29), le Christ est appelé *Pur miroir sans tache*. Il est vraiment un miroir, puisqu'il est le modèle de toute sainteté et l'exemplaire le plus parfait de toutes les vertus. Il est un miroir sans tache, puisqu'il est saint, innocent, pur, exempt de toute souillure. *Car il convenait*, dit S. Paul (Heb., VII, 26), *que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache.* Il convenait que telle fût la sainte Vierge. Elle aussi devait être un miroir sans tache. S. Anselme dit de Marie [1] : « Il était juste que la Vierge brillât d'une pureté « telle qu'on ne pût pas en imaginer une plus grande après Dieu. »

Un miroir ne peut recevoir une figure et une image, s'il n'est

Speculum christianæ vitæ, ad quod semper respicere debent, qui cum Christo regnare volunt. D. Bernardinus Senens., Tom. II, Serm. 51.

Speculum purissimum in quo Apostoli ipsum Dominum conspexerunt. Dionysius Carthus., lib. II *de Laud. Sanctiss. V. M.*, art. 26.

Speculum in quo splendet omne bonum. Bernardinus de Bustis, in *Mariali*, serm. 2 *de Coronat. B. M. Virg.*

Speculum novum, in quo Sol splendet æternæ quietis. Idem, Serm. 2 *de Assumpt. B. M. V.*

Speculum quod Christus, qui est verus Sol justitiæ, intravit in conceptu, et exivit in partu sine corruptione, id est, sine virginitatis ejus violatione. Idem, Serm. 2 *de Assimilat. B. M. V.*

Speculum Dei quia Dei imaginem, id est Dei Filium in se recepit. Mauritius de Villaprobata, Serm. 10 *Coron. Novæ B. M.*

Speculum imagines omnium ad se venientium recipiens intra viscera suæ pietatis. Idem, *ibidem.*

Speculum in quo peccatores respicientes, videre possunt quomodo, et qua parte sint infecti, et e contra virtuosi intueri virtutes et bonos mores ipsius, quos debent imitari. Idem, *ibidem.*

Speculum lucidissimum oculorum meorum omnibus diebus vitæ meæ. Joannes a Jesu Maria, Tom. II, tract. *de Mystic. Theolog.*, p. 63.

[1] Decebat Virginem ea puritate nitere, qua major sub Deo nequit intelligi. S. Anselm., *de Conceptu Virg.*

pas pur et net aux yeux de celui qui le regarde. Ainsi Dieu le Père n'aurait pas pu imprimer sa figure, c'est-à-dire son Fils, dans le miroir qui est Marie, si ce miroir avait eu quelque souillure ou quelque tache. Mais parce que la vie de la sainte Vierge a été une image parfaite de la vie de Jésus, parce que ses vertus, ses perfections admirables représentent avec une merveilleuse exactitude les perfections et les vertus dont son divin Fils a été le modèle, on peut dire d'elle aussi qu'elle est un miroir sans tache.

Quelque net que soit un miroir, il s'altère cependant et s'obscurcit au moindre souffle de la bouche. Marie fut un miroir si net, elle brilla de l'éclat d'une telle pureté, que le souffle de l'antique serpent dont tout le genre humain fut infecté, ne put la souiller ; le plus léger nuage du péché véniel ne put obscurcir sa limpidité. C'est elle qui a brisé la tête du serpent infernal : en lui brisant la tête, elle lui a ravi le souffle et la respiration.

Qu'un miroir soit petit, il pourra néanmoins réfléchir l'image d'espaces immenses et de monuments gigantesques. Telle fut Marie. Petite à ses propres yeux et la plus humble de toutes les créatures, elle reçut l'image substantielle de Dieu dans son sein, et le Père éternel qui l'a créée put contempler en elle la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance.

Certains miroirs ont la propriété, s'ils sont exposés aux rayons du soleil, de produire le feu par la concentration et la réverbération de ses rayons brûlants. Il en fut de même pour Marie : Dieu, le Soleil de justice, envoyait dans le miroir de la Vierge les rayons enflammés de sa vertu; aussitôt le feu divin dont il est dit dans le *Deutéronome* (IV, 24) : *Le Seigneur votre Dieu est un feu dévorant*, c'est-à-dire le Fils de Dieu fut conçu dans son sein virginal.

De même que le rayon de soleil entre dans le miroir et en sort sans l'altérer en rien, ainsi le Christ entra dans le sein de Marie et en sortit, par sa naissance, sans altérer la virginité de sa mère. Il ne détruisit pas la pureté de Marie, mais il ne fit que la consacrer et la rendre plus belle et plus éclatante. C'est la pensée que S. Augustin exprimait ainsi [1] : « Le rayon du soleil « pénètre le miroir (ou plutôt le cristal). Sa subtilité immatérielle « lui permet de traverser ce corps matériel, et il paraît à l'inté- « rieur tel qu'il est à l'extérieur ; entrant dans le miroir, il ne le « détruit pas : celui-ci demeure entier à l'entrée et à la sortie

[1] Solis radius speculum penetrat, et soliditatem ejus insensibili subtilitate pertransit; et talis videtur intrinsecus, qualis est extrinsecus ; ita nec cum ingreditur, illud dissipat, quia ingressu et egressu ejus speculum integrum perseverat. Speculum ergo non rumpit solis radius, et integritatem Virginis ingressus vitiare potuit radius divinitatis? S. Augustin., Serm. *de Nativ. Christi.*

« du rayon. Puisque le rayon du soleil ne brise pas le miroir, « comment le rayon de la divinité qui entre dans le sein de Marie « aurait-il pu souiller la pureté de la Vierge? »

Le miroir reçoit les images de tous ceux qui le regardent, qu'ils soient grands ou petits, beaux ou difformes. Ainsi en est-il de la Vierge Marie. Elle reçoit avec une affection maternelle tous ceux qui ont recours à elle, qu'ils soient nobles ou artisans, justes ou pécheurs. « Elle s'est faite toute à tous, » dit S. Bernard[1] ; « dans son abondante charité, elle s'est rendue redevable aux sages comme aux ignorants ; elle ouvre à tout le « monde le sein de sa miséricorde, pour que tout le monde vienne « recevoir de sa plénitude le secours dont il a besoin. »

Si nous regardons attentivement ce miroir admirable que Dieu nous a donné, non seulement nous reconnaîtrons l'image la plus parfaite de Dieu qui puisse exister en dehors du Verbe divin lui-même, mais nous apprendrons à nous connaître ; nous verrons, par comparaison, ce qu'il y a de répréhensible en nous-mêmes, pour le corriger ; ce qu'il y a de bon, pour le rendre meilleur. Quiconque se regarde dans un miroir bien net, reconnaît si quelque tache dépare son visage ou s'il brille de propreté ; le miroir dévoile également la laideur et la beauté, mais il ne porte pas remède aux défauts qu'il fait connaître. La Vierge Mère de Dieu est un miroir plus parfait. Elle nous montre ce qui nous rend moins agréables aux yeux de Dieu, nous en délivre et nous procure la beauté véritable.

Regardez la sainte Vierge Marie, mettez devant vos yeux son humilité profonde, et vous verrez combien cette vertu vous manque. Vous sentirez la folie de votre ambition insatiable, le ridicule de votre vanité. Considérez sa modestie, son innocence, sa pureté, et vous condamnerez nécessairement votre légèreté, vos faiblesses coupables, vos imprudences, vos dérèglements peut-être. Etudiez attentivement l'amour de cette Vierge pour le silence et pour la solitude, sa douceur, sa mansuétude, sa clémence, sa charité : pourrez-vous ne pas reconnaître que vous êtes loin de lui ressembler? Peut-être apercevrez-vous la loquacité, la dureté, la colère, la sévérité, la paresse, l'impatience, comme autant de taches qui déparent votre âme et détruisent en vous toute ressemblance avec cet admirable modèle.

La nature, dit Sénèque, nous a donné le miroir afin que l'homme qui ne peut jeter les yeux sur lui-même et sur son visage, pût se connaître.

Ainsi Dieu nous a donné la sainte Vierge pour que nous nous connaissions nous-mêmes, et que par la connaissance de notre

[1] Omnibus omnia facta est, sapientibus et insipientibus, copiosissima charitate debitricem se fecit, omnibus misericordiæ suæ sinum aperit, ut de plenitudine ejus accipiant universi. S. Bern., Serm. *in Signum magnum*.

être nous arrivions à la connaissance de Dieu. Celui qui reconnaît qu'il est une créature, reconnaît certainement que Dieu est son créateur ; celui qui sait qu'il est esclave, ne peut pas ignorer qu'il a Dieu pour maître ; celui qui voit qu'il ne peut pas subsister sans le secours d'autrui, ne manque pas d'implorer ce secours. Ces réflexions engendrent la crainte de Dieu, la charité, la foi, l'espérance et les autres vertus. Or, pour se connaître soi-même, il n'y a pas de miroir plus brillant que la Vierge Mère de Dieu. Dieu a donc voulu avec raison que Marie soit un miroir où nous puissions reconnaître les taches qui sont dans nos âmes.

En second lieu, ce miroir nous sert pour purifier nos taches. Au témoignage de S. Ambroise (liv. II *des Vierges*), la Vierge Marie est un miroir où brillent l'image de la chasteté et le modèle des vertus ; elle nous montre les défauts que nous devons corriger en nous et les vertus que nous devons conserver. Les orgueilleux, en se considérant dans ce miroir d'humilité, effaceront les taches causées par leur arrogance ; les avares, en regardant ce miroir de pauvreté, rejetteront de leurs cœurs le désir des choses terrestres ; les voluptueux, en jetant les yeux sur ce miroir si pur de chasteté, laveront de leurs larmes les souillures causées en eux par la concupiscence de la chair ; ceux qui sont adonnés à la colère, en contemplant ce miroir de douceur, éteindront le feu de leur irritation ; les tièdes, à la vue de ce miroir de dévotion, secoueront la langueur de leurs âmes et seront animés d'une ferveur merveilleuse. En un mot, l'homme qui se considérera dans ce miroir de pureté verra tout ce qu'il y a de turpitude dans son âme, et, s'il aime Dieu, s'il a le désir de son salut, il lavera et effacera les taches qui sont en lui.

Enfin ce miroir mystique nous sert pour acquérir la beauté qui doit orner nos âmes. Socrate, le plus sage des philosophes anciens, avait coutume de conduire les jeunes adolescents se regarder dans un miroir, afin que ceux qui se sentaient supérieurs par les qualités de l'intelligence et du corps, s'adonnassent volontiers à la vertu, pour n'être pas inférieurs à eux-mêmes, et que ceux qui manquaient de ces qualités s'appliquassent, avec plus d'effort et de courage, à acquérir la vertu et la science, pour s'élever au niveau de ceux qui leur étaient supérieurs. Dans un dessein beaucoup plus élevé, Dieu nous met les saints devant les yeux, comme des miroirs vivants et animés ; c'est pour qu'en les regardant et en y contemplant la beauté de ces héros chrétiens, nous travaillions à acquérir une beauté semblable à la leur.

La sainte Vierge Marie est le plus brillant et le plus poli de ces miroirs ; on y voit les formes les plus parfaites des diverses vertus qui sont proposées à notre imitation, mais de plus Marie est puissante pour nous aider à lui devenir semblables. Nous sommes en sa présence comme un peintre inhabile qui essaie de

reproduire un merveilleux tableau dû au pinceau d'un grand maître. Il ne sait même pas tracer les premières lignes du dessin, ni choisir ses couleurs. Marie fait pour nous ce que le tableau ne peut faire. Elle-même guide notre main; elle-même répare les maladresses fruit de notre inexpérience, et grâce à son aide de chaque instant, si le portrait que nous essayons de retracer en nous-mêmes de ses vertus n'est pas un chef-d'œuvre, il rappellera toujours quelques traits de l'original, et ce sera assez pour réjouir les yeux des anges et des saints, les yeux de Dieu lui-même.

C'est que l'auguste Vierge Marie est un modèle admirable. Elle est le *miroir de justice*. Or la sainte Écriture donne le nom de justice à une bonne et sainte vie, à une vie parfaite. Sous le nom de justice, on comprend non seulement toutes les bonnes œuvres extérieures, comme le jeûne, la prière, l'aumône, la sainte pauvreté, la chasteté, etc., mais encore les actes intérieurs, par exemple les actes de foi, d'espérance, de charité, de pureté d'intention, et des autres saintes affections. La sainte Vierge Marie est un modèle de toutes sortes de vertus, modèle tellement parfait que Dieu l'a donné à tous les fidèles pour être dans tous les siècles le miroir sur lequel ils devront jeter les yeux. « Les « autres saints, dit S. Thomas[1], n'ont pratiqué que certaines « œuvres de piété : l'un brilla par son humilité, l'autre par sa « chasteté, et c'est pour cela qu'on nous les donne comme mo- « dèles de ces vertus particulières. Mais la sainte Vierge a été le « modèle de toutes les vertus, » car si vous considérez attentivement ce modèle, il n'y a pas de beauté, pas d'éclat et de gloire dont il ne resplendisse.

Accourez donc, vierges avides de vertus et de perfections. Accourez, vous aussi, hommes et femmes, qui désirez avoir un modèle parfait pour régler votre vie. Contemplez Marie, contemplez le miroir de toute justice que Dieu vous a donné; avec son puissant secours il vous sera aisé d'avancer vous-mêmes dans la justice et de recueillir, pour vous les approprier, quelques rayons de ce brillant soleil. Les Hébreux vénèrent Rébecca pour sa beauté, Déborah pour sa grandeur d'âme, Bethsabée pour sa prudence, Rahab pour sa fidélité, Judith pour sa force, Esther à cause de son amour pour son peuple, Abigaïl à cause de sa modération. Pour nous, que la Reine des reines nous tienne lieu de tous ces illustres modèles, elle qui est si belle, si courageuse, si prudente, si fidèle, si forte, si pleine d'amour pour les siens, de sagesse, de pureté, elle, l'image la plus parfaite de toutes les

[1] Alii autem sancti specialia quædam, quia alius fuit humilis, alius castus, alius misericors, et ideo ipsi dantur in exemplum specialium virtutum, sicut beatus Nicolaus, in exemplum misericordiæ, etc. Sed beata Virgo in exemplum omnium virtutum. S. Thom., Opusc. VIII.

vertus, car vraiment il n'est pas d'éclat, pas de vertu qui ne resplendisse dans ce vivant miroir de la justice [1] !

§ II. — *Marie siège de la sagesse.*

Lorsque, dans le second livre de la première partie de cet ouvrage, nous avons relevé, à la suite du bienheureux Albert le Grand, les innombrables passages de l'Ancien Testament qui se rapportent à la très sainte Vierge, nous avons pu constater bien des fois qu'elle était appelée, le siège, le trône, la demeure de Dieu. Les Pères ont fait comme les Prophètes, ils ont donné ces noms glorieux à Marie, et la sainte Eglise les a résumés à son tour dans cette invocation : *Siège de la sagesse, priez pour nous* [2].

C'est ainsi qu'on lit dans la Vulgate (Ps. XXXII, 14) : *De præparato habitaculo suo respexit super omnes qui habitant orbem* : « De « la demeure qu'il s'est préparée, il a jeté ses regards sur ceux qui « habitent la terre. » Génébrand, Félix et Sexte Paginus traduisent sur l'hébreu : *De habitaculo sessionis suæ*, et S. Jérôme : *De firmissimo solio suo respexit.* Or ce mot *demeure*, *habitaculum*, s'applique très bien à la sainte Vierge, que Dieu a préparée pour en faire son habitation, et de laquelle il a jeté ses regards sur tous ceux qui habitent la terre, c'est-à-dire sur tous les pécheurs.

Secondement, beaucoup de saints enseignent que ce trône

[1] Nous ne pouvons entrer ici dans le détail et le développement des innombrables vertus dont Marie est pour nous le modèle. Nous en avons parlé déjà dans la seconde partie, livre IIIe, chapitre II, et nous y reviendrons dans la quatrième. Voici cependant l'énumération des principales vertus que l'on peut admirer et imiter en Marie.

Elle est un *miroir :* de foi, d'espérance, d'amour de Dieu, de force, de prudence, de tempérance, de justice, d'humilité, d'obéissance, de modestie et de pudeur virginale, de chasteté, de pauvreté, d'abstinence, de jeûne et de sobriété, de mansuétude, de clémence, de modestie extérieure, de modestie dans les paroles, d'amour du silence, de modestie dans les vêtements, d'amour de la solitude, de patience, de soumission à la volonté de Dieu, de charité envers le prochain, de douceur, de bénignité, de miséricorde, de tranquillité intérieure, etc.

[2] Sedes Numinis late patens, et omni cœlorum amplitudine major. Anonymus, in *Menæis Græcorum*, die 14 Aprilis.

Sedes incomprehensibilitatis divinæ. Cosmas Hierosolymit., in *Menæis Græc.*, die 25 Januarii.

Sedes Dei spatiosissima. S. Joseph. Hymn., in *Mariali.*

Sedes pura illius qui nullo potest loco contineri. Idem, *ibidem.*

Sedes Dominica, in terra parata. Photius Const., Orat. *in S. M. Nativ.*

Sedes sapientiæ. S. Anselmus Luc., *super Salve.* — S Bernardus, in *Medit. super Salve Regina.*

Sedes quam sibi paravit omnium Artifex et Sapientia Christus. D. Bonaventura, in lib. *de Ecclesiast. Hierarch.*, part. IV.

Sedes incarnandæ Dei sapientiæ ab æterno parata et prælecta. Antonius Pocq., Serm. 6 *de Concept. B. Virg.*

Voir tome Ier, livre II, aux nombreux paragraphes où il est question de trône, de maison, de temple, d'arche d'alliance.

d'ivoire de Salomon, recouvert d'or étincelant, ayant six degrés, soutenu de chaque côté par deux mains, était une figure de la sainte Vierge. En effet, la Vierge Mère de Dieu est la demeure du roi Salomon, du Christ Notre-Seigneur, roi pacifique qui est notre paix. Elle est d'ivoire, à cause de sa pureté et de son innocence. Elle est revêtue d'or étincelant, à cause de son incomparable amour. Elle a six degrés, qui sont les six ordres des saints, à savoir : les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges qu'elle domine tous. Deux mains la soutiennent : l'une est celle de Jésus-Christ en tant qu'homme ; l'autre est celle de Jésus-Christ en tant que Dieu. C'est pour cela que cet éloge consigné au même passage du IIIe livre des *Rois* (x, 20) lui convient parfaitement : *Il ne s'est jamais fait un si bel ouvrage dans tous les royaumes du monde*[1].

Troisièmement, Marie est figurée dans ce trône ou temple que vit Isaïe (XL) haut placé et élevé, sur lequel les séraphins voyaient le Seigneur assis, quand ils chantaient : Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées[2] ! S. Bonaventure fait une très belle application de ce trône à la sainte Vierge[3]. « Ce « trône, dit-il, est haut placé dans l'esprit, élevé dans le

[1] Thronus quem fecit Salomon de ebore grandem, et vestivit eum auro fulvo nimis. Sapientia enim Dei Patris, primum juxta Apostolum pacifica, thronum hunc sibi fecit dum sedem in Virgine, qua nihil unquam castius sibi posuit. Elephas enim cujus ossa sunt ebur, continentis et mundæ naturæ est ; porro grandem nimirum ex Filio, cœlis, terris et inferis præsidentem, hunc auro fulvo nimis vestivit, cum eam non virtutum scintillis, ut alios, sed ipsa substantialiter propria divinitate interius, exteriusque inferciit, qui habuit sex gradus, et summitas throni rotunda in parte posteriori ; sex enim gradus sunt : timor et pietas, scientia et fortitudo, consilium et intellectus, quibus pervenit ipsa ad eum, qui sibi specialiter præsedit, Sapientiam Christum. Summitas throni, singularis eminentia fuit Genitricis Dei ; hæc rotunda fuit a parte posteriori, quia humanis visibus despicabilis, dum adviveret quasi fabri uxor, jam nunc, ubi solus Deus videt supparem, quodammodo prodigiis se ostendit omnipotentiæ Dei. Guarricus Abbas, in lib. *de Laud. B. M. V.*, cap. III.

Thronus Salomonis, cujus sedile aureum, scilicet humilitatem, tenuerunt duæ manus, id est vita activa et contemplativa, et duo leones, id est Gabriel et Joannes Evangelista, vel Joseph et Joannes juxta contemplativam, et duodecim leunculi, id est duodecim Apostoli, hinc et inde venerantes et ei obsequentes. D. Antonius de Pad., Serm. *in Dom. V post Trinit.*

Thronus Christi eburneus per virginitatem, aureus per charitatem, grandis per humilitatem. Jacobus de Vorag., in *Mariali*, Serm. 6, T.

[2] Thronus excelsus et elevatus, in quo sedens Dominus Sabaoth, visus est prophetarum perspicacissimo Isaiæ. S. Andreas Cret., Orat. 1 *de Dormit. B. V. M.*

Thronus cherubicus, vastissimus, igneus, excelsus, quæ Christum regem in sinu gestavit. S. Germanus Const., *in Nativ. B. V. M.*

[3] Hoc solium excelsum est in intellectu, elevatum in affectu ; excelsum quoque inter homines, elevatum super homines, excelsum in gratia, elevatum in gloria. In solio mentis Mariæ Dominus sedet, et domus corporis Mariæ plena erat majestate ejus. S. Bonav., in *Speculo B. M. V.*

« cœur ; il est haut placé parmi les hommes, il est élevé au-« dessus des hommes ; il est haut placé en grâce, il est élevé « en gloire. Le Christ est assis sur le trône de l'âme de Marie, et « le corps de Marie, sa demeure est pleine de sa majesté. »

Isaïe (XVI, 5) parle d'un autre trône : *Il viendra*, dit-il, *un roi dans la maison de David. Son trône s'établira dans la miséricorde et il s'y assiéra dans la vérité ; il sera un juge équitable, s'informant avec soin de toutes choses.* Ce trône de miséricorde est la bienheureuse Vierge Marie ; sur ce trône s'est assis l'Agneau, le Dominateur de la terre, c'est-à-dire le Christ, qui nous a rachetés dans la vérité[1].

Quatrièmement, Jérémie (XVII, 12) se sert aussi du mot *trône* pour désigner la sainte Vierge : *Le trône de sa gloire est élevé dès le commencement parmi nous. C'est de ce lieu que vient la grâce qui nous sanctifie.* Marie est vraiment un trône et une demeure de gloire, parce que le roi Messie se l'est formée, afin d'habiter en elle, pour montrer à tous la gloire de sa majesté. C'est pour cela qu'au verset suivant le prophète ajoute : *Seigneur, qui êtes l'attente d'Israël*, ce qui ne peut désigner que le Messie, puisque lui seul était l'attente d'Israël.

Cinquièmement, le trône de saphir dont parle Ézéchiel (V, 16) signifie-t-il autre chose que la bienheureuse Vierge? Nous lisons dans ce prophète : *Et au-dessus de ce firmament qui était au-dessus de leur tête* (c'est-à-dire des quatre animaux), *on voyait comme un trône qui ressemblait au saphir, et il paraissait comme un homme assis sur ce trône.* Par le *firmament*, beaucoup entendent les Anges ; mais quant au trône de saphir qui était au-dessus du firmament, on croit qu'il désigne la sainte Vierge[2]. Et c'est à

[1] THRONUS gratiæ, ante quem procedere et procidere debemus, non solum illi præ mulieribus gloriam solventes, sed etiam reverentiam præ omni etiam angelica natura exhibentes. PETRUS CELLENS., Serm. 1 *de Nativ. Dom.*

THRONUS misericordiæ peccatoribus, gratiæ justis, gloriæ beatis. ERNESTUS, PRAG., in *Mariali*, cap. CXLVIII.

THRONUS divinæ misericordiæ. BERNARDINUS DE BUSTIS, Serm. *de Assimil. B. V. M.*

[2] THRONUS sapphiricus super firmamentum angelicum exaltatus. D. BONAVENTURA, in *Speculo B. M. V.*, cap. XI.

THRONUS sapphiricus, quia tota conversatio ejus in cœlis fuit, in tantum ut non modo nostræ humanæ, sed angelicæ naturæ puritatem ac pulchritudinem superaret, quod notatur aperte cum dicitur, quod super firmamentum, quod erat eminens capiti animalium, erat similitudo throni, nam per animalia sancti designantur, in quibus est natura humana; per firmamentum angelica in bono confirmata intelligitur. ERNESTUS PRAG., in *Mariali*, cap. X.

THRONUS ab Ezechiele visus, cujus aspectus lapidis sapphiri, super quem similitudo hominis, id est Dei Filius incarnatus, sive Messias. Dixit autem Ezechiel aspectum hujus throni, vel solii, sive sedis esse similem sapphiro, ut non solum innueret intemeratæ Virginis gloriam, sed ipsius quoque omnimodam puritatem. Quia sicut sapphirus, licet ex elemento terrestri,

juste titre ; car de même que le firmament est appelé de ce nom parce qu'il est regardé comme stable et incorruptible, ainsi les anges sont très stables, exempts de tout changement et de tout accident, puisqu'ils sont confirmés dans la grâce. Au-dessus de ce firmament, on voit un trône de saphir, parce que la bienheureuse Vierge Marie a été élevée au-dessus de tous les chœurs des anges. C'est avec raison que la sainte Vierge est comparée au saphir, car de même que le saphir, quoique formé d'une matière terrestre, opaque et obscure, a une couleur céleste et resplendit de points dorés, ainsi la sainte Vierge Marie, quoique née de parents soumis au péché, ne ressentit cependant aucune atteinte de la corruption terrestre, mais fut toute céleste.

Et pourquoi ne serait-elle pas céleste, elle qui a pour vêtement le soleil, pour marchepied la lune, pour couronne les étoiles? Sur ce trône de saphir, on voyait comme un homme, c'est-à-dire le Christ Notre-Seigneur, né d'une Vierge, dans le sein de laquelle il habita neuf mois, comme dans sa demeure la plus agréable. Le Christ lui-même est assis sur ce trône, parce qu'il est le Fils unique de sa Mère, et que sa gloire seule l'emporte sur les mérites et la gloire de sa Mère.

Marie est donc le trône, la demeure, ou si l'on veut le siège que Dieu a choisi pour s'y reposer délicieusement. Mais ici nous avons à expliquer pourquoi ce trône, digne du roi suprême, est appelé particulièrement le trône ou le siège de la sagesse.

Il y a deux sortes de sagesse, la sagesse créée et la sagesse incréée. Pour la sagesse créée, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de dire qu'elle avait été infuse dans la sainte Vierge, lorsque dans le volume précédent nous avons traité des dons gratuits qu'elle a reçus de Dieu, et nous l'avons montré également dans ce volume, en expliquant le titre de Vierge très prudente que l'on donne à Marie. Montrons maintenant que la sagesse incréée, laquelle ne peut être que le Christ qui est le verbe et la sagesse du Père, eut son siège dans la sainte Vierge.

Il y a dans la sainte Ecriture et dans les Pères beaucoup de passages où un siège, un trône, une demeure, sont attribués à Dieu. Le ciel lui-même est appelé la demeure de Dieu. *Le ciel est ma demeure et la terre mon marchepied*, dit-il lui-même dans *Isaïe* (XXVI, 1).

Les anges sont les demeures de Dieu, ils lui servent de trône : il est assis au-dessus des chérubins.

L'âme du juste est appelée la demeure de la sagesse : *Elle se transporte dans les âmes des saints*, est-il écrit au livre de la

opaco et obscuro, originem habeat, a sui tamen principio diaphanus, et clarus est : ita immaculata Mater Messiæ, et si a parentibus peccato obnoxiis prodierit, a sui tamen initio clarissima, et absque originalis peccati macula fuit. PETRUS GALATINUS, lib. VII *de Arcanis*, cap. XVIII.

Sagesse (VI, 27). En d'autres termes, l'âme du juste est le trône de Dieu. S. Grégoire cite ce passage de cette manière [1] : « *L'âme* « *du juste est la demeure de la Sagesse.* De même que tous « observent et vénèrent un roi assis sur son trône, ainsi l'âme « du juste dans laquelle Dieu resplendit d'un éclat particulier, « est honorée et vénérée. » C'est pour cela que S. Jérôme écrit dans la *Vie de S. Paul ermite*, à propos de S. Antoine visitant pour la première fois S. Paul [2] : « Antoine qui voyait « Jésus-Christ dans Paul et vénérait Dieu dans son cœur, « n'osa plus rien répondre. » C'est pour cela que l'Église, parlant au nom du Christ, dit à la très sainte Vierge : *Venez, ma bien-aimée, et je placerai en vous mon trône.*

L'Église est aussi la demeure de Dieu : *Le trône de la gloire du Seigneur est élevé dès le commencement parmi nous ; c'est de ce lieu que vient la grâce qui nous sanctifie*, dit Jérémie (XVII, 12). C'est bien à la sainte Eglise qu'il convient d'appliquer ce texte, et ainsi font les commentateurs.

Mais la bienheureuse Vierge est par excellence un ciel, un trône angélique, la gloire des justes, le membre le plus parfait de l'Eglise. Donc elle peut, à juste titre, s'appeler la demeure de Dieu par excellence, son trône glorieux, le *siège de la divine Sagesse.*

Elle est un ciel, parce qu'elle égale et surpasse le ciel naturel par la hauteur, la clarté, la fermeté, l'incorruptibilité, l'amplitude, la pureté et les autres vertus célestes ; parce qu'elle fait pleuvoir les grâces, les prières, les mérites, qu'elle tonne par ses exhortations, qu'elle lance la foudre par ses exemples, qu'elle brille par ses miracles ; parce que de même que le ciel, dans son mouvement, ne peut commettre aucune erreur, puisqu'il obéit toujours à la volonté de Dieu, ainsi la sainte Vierge ne pouvait commettre aucun péché, puisqu'elle obéissait à l'Esprit-Saint qui la faisait agir ; parce que le soleil, la lune et les étoiles sont ses ornements. Son soleil est la divinité de Jésus-Christ ; sa lune, l'humanité du Sauveur ; ses étoiles, les différentes vertus qu'on voit briller en elle.

Les anges, dans lesquels Dieu se repose, à cause de la supériorité de leur nature, et particulièrement les Trônes qui sont le troisième ordre de la hiérarchie suprême, sont appelés les demeures de Dieu ; combien plus que tous les esprits célestes, la Mère du Seigneur est digne de ce nom ! S. Jean Chrysostome,

[1] Salomon dit : *Anima justi est sedes sapientiæ.* Quemadmodum enim regem in throno sedentem omnes observant, et colunt, ita anima justi in qua singulariter resplendet Deus, colitur et adoratur. S. GREGOR., Hom. 38 *in Evang.*

[2] Antonius quasi Christum in Paulo videns, et in pectore ejus Deum venerans, ultra respondere nihil ausus est. S. HIERON., in *Vita S. Pauli.*

dans sa *Liturgie* [1], fait de la Vierge cet éloge remarquable : « Elle « est plus honorée que les chérubins et incomparablement plus « glorieuse que les séraphins, celle en qui Dieu s'est reposé, « non seulement d'une manière excellente, mais encore dans « son sein, d'une manière particulière. »

Dieu a dit qu'il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes [2] : « Si ses délices sont d'être avec les enfants des « hommes, dit Rupert, combien devait-il lui être plus agréable « d'habiter avec cette servante du Seigneur, le miracle de tous « les fils et filles des hommes. »

Les délices que Dieu trouva dans le sein de Marie furent si grandes que, dédaignant pour ainsi dire toutes les autres créatures, il sembla avoir placé dans Marie toutes ses joies et ses complaisances. C'est ce qu'enseigne S. Pierre Damien [3] : « Le Très-Haut a-t-il placé toutes ses complaisances dans les « anges en qui il trouva de la méchanceté? Les a-t-il placées « dans une constellation ou dans l'éclat des étoiles sujettes au « changement? Les a-t-il placées dans l'air ou le feu, ou les « vents? Non certainement, parce que le Seigneur n'habite ni « dans le feu, ni dans l'agitation, ni dans le vent, si le prophète « qui est monté au ciel sur un char de feu emporté par des « chevaux de feu, a dit la vérité. Les a-t-il placées dans les « eaux où demeure le cruel et tortueux Léviathan, ou sur la « terre, qui ne produit que des épines et des ronces, à cause « de la malédiction d'Adam? Il n'y a d'autre place pour les « voluptés de Dieu que le sein de la Vierge. » C'est pour cela que S. Bonaventure adresse cet hommage à Marie [4] : « Je vous « salue, Vierge repos de Dieu. »

Dieu se reposa dans la Vierge comme dans un paradis séjour de toutes les délices, et il y goûta tant de douceur que l'Esprit-Saint lui-même, qui l'avait fait si délicieux par sa grâce, en fut ravi d'admiration. *Quelle est celle-ci*, dit-il, *qui monte du désert,*

[1] Est honoratior cherubim et incomparabiliter gloriosior est seraphim, in qua Deus præstantissimo modo, non in anima tantum, sed in utero etiam singulariter requievit. S. Chrysost., in *Liturgia.*

[2] Si deliciæ ejus cum filiis hominum, quanto magis lubens erat et deliciabatur cum ista ancilla Domini, miraculo cunctorum filiorum, vel filiarum hominum. Rupert., lib. II *in Cant.*

[3] Numquid in angelis voluptatem habet Altissimus, in quibus ipse reperit pravitatem? Numquid in constellatione vel scintillatione stellarum, quarum aliæ convertuntur in sanguinem, aliæ cadunt de cœlo, aliæ in tenebris obscurantur? Numquid in aere, vel in igne, vel in ventis? Nequaquam, quia non in igne Dominus, non in commotione Dominus, non in spiritu Dominus, si verus est ille qui in curru igneo, et equis igneis est assumptus in cœlum. Numquid in æquis, ubi furens et tortuosus Leviathan immoratur, aut in terra, quæ sub maledicto Adæ spinas emittit, et tribulos? Non est locus voluptatis nisi uterus Virginis. S. Petrus Damian., Serm. 11.

[4] Ave, Virgo Dei quies! S. Bonav., in *Psal. minori.*

remplie de délices (Cant., viii, 5)? C'est-à-dire : Quelle est cette Vierge qui monte du désert aride de ce monde avec une si grande abondance de délices, qu'elle est devenue un paradis de voluptés dans lequel le nouvel Adam, l'Adam divin a choisi ses délices ; dans lequel est planté l'arbre de vie, non point celui qui laisse agir le temps et conduit à la vieillesse, mais celui qui procure la vie éternelle[1]? Voilà pourquoi les S. Pères se plaisent à donner à Marie ce titre de paradis. S. Grégoire le Thaumaturge fait ainsi parler Dieu à l'ange : « Va vers mon paradis doué de « raison. » S. Basile, évêque de Séleucie, salue la Vierge en ces termes : « Je vous salue, pleine de grâce; je vous salue, « paradis orné des fleurs de la virginité. »

L'ange Gabriel a exprimé l'excellence de cette résidence divine dans la Vierge lorsqu'il a dit : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* C'est-à-dire : Le Seigneur est avec vous ; il y est plus qu'il n'est avec moi. Vous êtes en plus grande communication avec lui que moi ; Dieu est avec moi comme un seigneur, avec vous comme un fils : il est avec moi seulement par sa grâce : il est avec vous parce qu'il habite corporellement en vous.

Non seulement la sainte Vierge reçut Dieu, mais elle le porta[2]. S'il est dit aux justes : *Glorifiez Dieu et portez-le dans votre corps* (I Cor., vi, 20), combien plus cela convient-il à la Vierge

[1] Abi ad paradisum meum ratione præditum. S. Gregor. Thaum.

Ave, gratia plena ; ave, florentissime virginitatis paradise. S. Bas. Seleuc., Orat. 30.

Voici quelques autres textes des anciens Pères dans lesquels Marie est désignée comme le Paradis de Dieu.

Paradisus virginalis habens omnia, ex qua unigenitus Deus Verbum genitus est. S. Dionys. Alex., *Epist. contra Paul. Samosatem.*

Paradisus virgineus, ex quo impollutis Domini manibus efformatus est secundus Adam. S. Proclus, Orat. 6.

Paradisus Dei, e quo fons vitæ æternæ Jesus Christus Dominus noster egressus est, qui potat omnes ad se venientes. Petr. Diac., Serm. *in Assumpt. B. M.*

Paradisus Dei amœnissimus et rationalis, ad orientem voluntatis Dei plantatus, ipsi Deo floridum lilium et immarcessibilem proferens rosam, ac nobis, qui ad occidentem mortis pestilentem ebibimus, animisque perniciosam amaritudinem. S. German. Const., Orat. 1 *in Præsent. B. V.*

Paradisus animatus, in cujus medio est arbor vitæ Dominus, qui dulcedine sua vivificat omnes sui participes et corruptioni obnoxios. S. Joseph. Hymn., in *Mariali.*

Paradisus novus et cœlestis, in quo non posuit Deus hominem, quem formaverat, sicut in Paradiso antiquo et terrestri, sed formavit hominem, qui apud ipsum in principio erat. Rupert. Abbas, lib. IV *Comment. in Cant.*

Paradisus Dei, quia lignum vitæ mundo protulit, de quo qui manducaverit, vivet in æternum. S. Bern., *Deprec. ad Mariam Virg.*

Paradisus Dei non solum mente, sed et ventre, continens in se lignum vitæ, Jesum Christum. S. Bonav., in *Speculo B. V.*, cap. v.

[2] Portatrix Dei et omnium creatoris. Ambros. Ansb., Hom. *in Purific. B. V.*

Portatrix infirmarum animarum, portavit enim Filium Dei pro nobis in

qui porta neuf mois dans son sein Dieu conçu de son sang, par une faveur toute particulière, et qui le transporta dans les montagnes de la Judée, pour la sanctification de Jean-Baptiste, le précurseur du Seigneur.

Les prêtres de la nouvelle loi portent Dieu entre leurs mains. Dans le sacrement de l'Eucharistie ils forment, ils touchent, ils portent le corps adorable du Sauveur. Ils sont pour ainsi dire le trône sur lequel Jésus-Christ repose. Mais combien Marie mérite mieux ce titre ! Pour elle le Fils de Dieu ne fut pas voilé sous les espèces eucharistiques. Le Verbe de Dieu revêtit dans son sein sa chair humaine, accessible aux sens et formée de la plus pure substance de cette auguste Vierge. Pendant neuf mois elle le porta dans son sein sacré, comme dans un ciboire d'une merveilleuse beauté. Puis, lorsqu'il fut né, elle le toucha de ses mains et le présenta aux autres pour le voir, l'adorer, le caresser et le tenir. Ce fut elle qui lui donna le jour, l'enveloppa de langes, le coucha dans une crèche. Elle veillait sur son sommeil, le réchauffait sur son sein, le transportait en Egypte pour le sauver des mains du cruel Hérode. Elle portait vraiment Dieu. Aussi, dès les premiers jours du Christianisme, aima-t-on à la représenter, comme le fit S. Luc, tenant entre ses bras le divin Enfant.

Marie est cette nuée légère sur laquelle le Seigneur monta pour entrer en Egypte, lorsqu'à son aspect les idoles d'Egypte furent ébranlées, selon la prophétie d'Isaïe (ch. xx). Nuée mystérieuse qui revêtit de sa chair le Soleil de justice, le Fils de Dieu ; nuée légère et toute céleste qui, planant à une hauteur incommensurable au-dessus de toutes les faiblesses d'ici-bas, ne fut pas chargée du poids des concupiscences terrestres. Elle est, selon la parole de David Ps. LXVII, 18), « le char de Dieu, plus « fort que dix mille chariots : » *Currus Dei decem millibus multiplex*[1].

Le Père éternel, le Fils et le Saint-Esprit avaient préparé, avec une sollicitude infinie, ce trône de la divine sagesse, ce char mystérieux dont le Verbe devait se servir pour venir au milieu de nous. Il fallait que le corps et l'âme de la bienheureuse Vierge Marie fussent dignes l'un et l'autre du Fils de Dieu, qui voulait reposer en eux. Aussi S. Jacques, dans la *Liturgie* qui porte son

utero sanctitatis, ut nos portet utero miserationis. B. Albert. Magn., in *Biblia Mar.*

[1] Tu es ille decies mille millibus multiplicatus Dei currus, quæ millia millium locupletum adduxisti ad eum in carne textum. S. Andr. Cret., Orat. 2 *de Dormit. Virg.*

Currus Dei multiplex eorum qui divinæ gratiæ copiis affluunt. S. J. Damasc., Orat. 1 *de Nativ. B. Virg.*

Currus regalis quo vectum Verbum cum carne in terram advenit. Greg. Nicom., Orat. *de Præsent. B. Virg.*

nom, dit-il à Marie [1] : « Notre Dieu a rendu votre sein plus grand « et plus vaste que les cieux. » S. Epiphane exprime ainsi la même pensée [2] : « O sein pur de toute tache, aussi spacieux que « le ciel, qui as porté en toi le Dieu que rien ne peut contenir ! « O sein plus vaste que le ciel, qui n'as pas resserré Dieu en toi ! » S. Bernardin ravi d'admiration s'écrie à son tour [3] : « O sein plus « vaste que les cieux, plus étendu que les terres, plus ample « que les éléments, qui as pu contenir Celui que le monde en- « tier de peut pas contenir et qui tiens la terre sur ses trois « doigts. » « Vous êtes plus vaste que le ciel, ô Marie, » dit enfin S. Bonaventure [4]. « parce que vous avez renfermé dans « votre sein Celui que les cieux ne pouvaient contenir ; vous êtes « plus vaste que le monde, parce que Celui que le monde tout « entier ne peut contenir s'est fait homme en vous et s'est ren- « fermé dans vos entrailles ! Si donc le sein de Marie fut si « vaste, combien plus le fut son âme ! Qui peut mesurer l'im- « mensité de Marie ? »

L'âme du juste est le siège de la sagesse. La très sainte Mère de Dieu tient le premier rang parmi les justes. « Qui donc serait « juste si Marie ne l'était pas, elle d'où s'est levé pour nous le « Soleil de justice, » dit S. Bernard [5]. L'Église met ces paroles dans la bouche de Jésus-Christ, s'adressant aux saintes vierges : « Venez, ma bien-aimée, et je placerai en vous mon trône : » *Veni, electa mea, et ponam in te thronum meum.* Marie est la Vierge des vierges, le porte-étendard de la virginité ; plus que toutes les autres vierges, plus que tous les justes et tous les anges ensemble, elle possède à elle seule les grâces, les faveurs, les prérogatives, les dignités qui ne répugnent pas à son sexe. Où donc le Seigneur aimerait-il à dresser son trône, sinon en cette créature, la plus parfaite de toutes ?

L'âme du juste est le trône de Dieu, le siège de la divine Sagesse, parce que Dieu y habite d'une manière toute particulière par sa grâce. Or, il est certain que la grâce dans la sainte

[1] Deus noster tuum ventrem latiorem et ampliorem cœlis ipsis reddidit. S. Jacob., in *Liturg.*

[2] O uterum impollutum habentem circulum cœlorum, qui Deum incomprehensibilem, in te vero comprehensum portasti. O uterum cœlo ampliorem, qui Deum in te non coarctasti. S. Epiph., Serm. *de Laud. B. Virg.*

[3] O venter capacior cœlis, diffusior terris, latior elementis, qui illum comprehendere valuit, quem totus mundus continere non potuit et qui tribus digitis molem terræ appendit. S. Bernard., *de Nomine Mariæ.*

[4] Tu immensissima Maria capacior es cœlo, quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti. Tu capacior es mundo, quia quem totus non capit orbis in tua se clausit viscera, factus homo. Si ergo Maria tam capacissima fuit ventre, quanto magis mente? Quis immensitatem Mariæ potest mensurare? S. Bonav., in *Spec.*, cap. v.

[5] Et quis justus, si non Maria justa, de qua sol justitiæ ortus est nobis? S, Bern., Serm. *de Aquæduc.*

Vierge fut, sans comparaison possible, plus abondante en la Vierge Marie qu'en aucune autre créature. Elle est donc, par excellence, la demeure et le trône de la divine Sagesse[1].

Si l'Eglise enfin est la demeure de Dieu, la Vierge l'est encore à plus juste titre, puisqu'elle est plus élevée que toutes les pures créatures, et que, soit dans l'Eglise militante, pendant sa vie, soit maintenant après sa mort, dans l'Eglise triomphante, elle tient le premier rang en dignité après Jésus-Christ. Aussi est-elle le membre le plus précieux de l'Eglise. C'est pourquoi André de Crète enseigne que les éloges si magnifiques que contient le *Cantique des Cantiques* sur l'Epouse du Christ, c'est-à-dire sur l'Eglise, conviennent aussi à la très sainte Vierge, comme à l'Epouse préférée par le Christ à toutes les autres, non seulement par interprétation, mais en un sens que l'Esprit-Saint avait en vue. « C'est vous dit-il, qu'a désignée le livre des « *Cantiques* en faisant d'avance votre portrait. » Et l'Eglise, dans la prose de la Nativité de la sainte Vierge, s'adressait à elle en ces termes : « C'est vous, que les bouches des prophètes « ont désignée; c'est vous que Salomon a chantée dans le *Can-* « *tique des Cantiques : Te signarunt ora prophetarum; tibi* « *Salomon canit Cantica canticorum.* » Tous les commentateurs de ce livre sacré s'accordent pour reconnaître Marie dans l'Epouse mystique.

Heureux ceux qui pourront approcher de Marie Mère de Dieu, de Marie trône de la divine sagesse ! Heureux ceux qui jouiront de sa protection toute-puissante. Les prophètes et les saints de la loi ancienne aspiraient au bonheur d'être admis dans le sein d'Abraham : mais il y a plus de bonheur et plus de gloire à être reçu dans le sein de Marie, car c'est là que le roi de gloire a placé son trône. Puissions-nous obtenir par nos ardentes prières d'être admis à y contempler un jour ce divin Jésus, ce Fils de Marie qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles !

§ III. — *Marie cause de notre joie.*

La sagesse du Père résidait en Marie, elle en était le siège ; et cette divine sagesse la remplissait d'une joie si abondante, que cette joie découla sur tout le genre humain, et fut plus que suffisante, pour remplir d'allégresse le cœur des hommes de bonne volonté, chasser toute tristesse et tout chagrin et les combler d'un bonheur inexprimable. Car Marie ne fut pas seule à ressentir la joie : mais elle fut en même temps pour les autres

[1] Te Canticorum liber prædescribens, mystice significavit. ANDREAS CRET., Orat. 2 *de Dormit. Virg.*

une cause de joie, un réservoir inépuisable d'allégresse, accessible à tous les hommes. Écoutez S. Grégoire le Thaumaturge[1] : « Je vous salue, pleine de grâce, dit-il, vous êtes un vase et « un réservoir de joie toute céleste. Je vous salue, pleine de « grâce, car par vous toute créature goûte la joie, et le genre « humain recouvre son ancienne dignité. » S. Méthode adresse à son tour ces paroles à la très sainte Vierge[2] : « Salut à jamais, « vous qui ne cessez pas d'être notre joie, Vierge Mère de Dieu. » Et S. Amédée dit de même[3] : « Qui s'est jamais retiré de Marie, « malade, triste ou ignorant les mystères célestes? »

Notre joie, c'est notre salut et notre rédemption. Jésus-Christ est la cause principale de cette joie : c'est lui qui nous procure le salut ; c'est lui qui est mort sur la croix pour nous. Mais la première cause de notre salut et de notre joie, après Jésus, c'est Marie[4]. Non pas qu'elle nous ait réellement rachetés, mais elle a

[1] Ave, gratia plena, quæ supercœlestis lætitiæ vas es et receptaculum. Ave, gratia plena, nam per te gaudium omni dispensatur creaturæ, genusque humanum antiquam dignitatem recuperat. S. Gregor. Thaum., Serm. 2 *de Annunt.*

[2] Salve, in æternum indesinens nostra lætitia Dei Genitrix Virgo. S. Method., Serm. *de Purific.*

[3] Quis unquam ab ea æger, vel tristis, aut ignarus cœlestium mysteriorum abiit? S. Amadæus, Hom. 7 *de Virg.*

[4] Causa nobis lætitiæ præsentis et futuræ. Gregorius Nicomed., Orat. 3 *de Concept. Deiparæ.*

Causa plenitudinis lætitiæ hominum. Idem, in oratione *in S. Mariæ assistent. in sepulchro.*

Causa gaudii cœlestis. S. Germanus, in suo *Mariali.*

Causa lætitiæ in domo Domini. S. Joannes Damasc., Orat. 2 *de Assumpt. B. M.*

Causa nostræ salutis, divinæque redemptionis, cujus intercessionibus salvamur. Idem, in *Paracl. B. Virg.*

Causa gaudii nostri. S. Joseph. Hymn., in suo *Mariali.*

Causa officialis nostrarum felicitatum. Guibertus Abbas, in lib. *de Laud. B. M.*, cap. VI.

Causa lætitiæ mundi. Theodorus Lasch. Imperatoris, in *Cantic. ad sanctissimam Deiparam.*

Causa gaudii et lætitiæ omnibus viatoribus et comprehensoribus. B. Albertus Magnus, *super Missus est*, cap. CXXI.

Causa exultationis terræ; ea enim terra lætabunda gloriatur, ea decoratur, atque augustior fit, tanquam proprio germine emundatur ab humanis inquinamentis, eam supra deorsum suum gestans sanctificatur immaculatis, et pretiosis gressibus ejus, perfunditur odore suavissimo ab unguento ejus puritatis; per eam confidentior, ac liberior evadit una cum rerum omnium serie atque ordine. Jacobus Monachus, in *Mariali*, Orat. 2.

Causa principalis, post Dominum, gloriæ omnium Sanctorum. Ernestus Prag., in *Mariali*, cap. CXXVI.

Causa veræ omnibus vitæ et cujusvis alterius boni. Isidorus Thessalon., in orat. *de Præsent. B. V.*

Causa finalis nostræ recreationis, quia totum opus redemptionis post Deum in ipsius gloriam et honorem ordinatum fuit. D. Antoninus, in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. XX.

été très véritablement la coopératrice du Rédempteur. Dieu avait dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-lui une aide semblable à lui.* Jésus-Christ, l'homme nouveau, ne fut pas seul pour renouveler le genre humain : il eut une aide, et cette aide fut Marie. Entrons ici dans quelques détails.

Marie est la cause de notre joie, parce qu'elle a coopéré à sa manière à l'incarnation et à la mort de Jésus-Christ, qui sont pour nous les sources de la joie véritable.

Il est certain que les désirs et les prières des anciens patriarches ont beaucoup contribué à hâter l'incarnation du Fils de Dieu, comme l'ont enseigné tous les théologiens après le Docteur Angélique. Mais c'est principalement à cause de l'intercession de

Causa finalis nostræ reparationis, quoniam salus nostra principaliter ordinatur ad gloriam Christi, deinde aliquo modo ad gloriam suæ Matris, quemadmodum profectus, et salus subditorum bonorum, ad suorum gloriam prælatorum, prout Thessal. scribit Apostolus : Quæ est spes nostra et corona gloriæ? Nonne vos in adventu Domini nostri Jesu Christi? Dionysius Carthus., lib. II *de Laude Virg.*, art. 24.

Causa formalis nostræ reparationis, quoniam luce gratiæ suæ et suarum splendore virtutum, atque exemplo suæ conversationis sanctissimæ, præbet omnibus bonis formam vivendi et redeundi a tenebris ad salutem. Idem, *ibidem.*

Gaudium nostrum ineffabile. S. Methodus, in Hom. *de Purif. B. Mariæ.*

Gaudium certum mundi universi. D. Germanus, in suo *Mariali*, frag. 4.

Gaudium omnium, gaudium enim et veram lætitiam universo mundo peperit, dissipans peccati tristitiam. S. Joannes Damasc., in *Paraclet. B. Mariæ.*

Gaudium commune omnium Christifidelium. Franco Abbas, lib. VI *de Gratia Dei.*

Gaudium plenum post Deum, omnium Beatorum. D. Bonaventura, in *Psalterio B. Virginis.*

Lætitia omnium afflictorum. S. Sabba, in *Menæis Græc.*

Lætitia omnium generationum. S. Andreas Cretens., Orat. 2 *de Annuntiat.*

Lætitia quam non excipit mœror. Georgius Nicom., Orat. 1 *in Concept. Deiparæ.*

Lætitia fidelium. — Lætitia martyrum. — Lætitia sanctarum fœminarum. — Lætitia Apostolorum. S. Josephus Hymn., in *Mariali.*

Lætitia satians cunctorum electorum. D. Anselmus, in hymn. 2 *B. Dei Genitricis.*

Lætitia Israel Deum contemplantis, id est omnium angelorum. D. Bonaventura in *Speculo B. Virg.*, cap. xii.

Lætitia Israel, id est omnium dolentium, et gementium pro peccatis in hoc mundo. Albertus Magnus, in *Bibl. Mariæ super libr. Judith.*

Lætitia cordis nostri. D. Brigitta, in orat. 4 *Revelat.*

Lætitia eorum qui peregrinantur in mundo. Eadem, lib. I *Revel.*, cap. xvi.

Lætitia Israel quoad captivos, quos liberavit. D. Bernardinus Senens., Serm 1 *de Consensu Virginali.*

Lætitia spiritualis sanctorum. Thomas a Kempis, in *Soliloq.*, cap. xxiv.

Lætitia Israel, quia a nobis melancholiam expellit, et lætitiam atque exultationem animis nostris infundit. Mauritius de Villaprobata, Serm. 10 *Coron. novæ Mariæ.*

Lætitia cœli dulcissima, et impetus deliciarum exhilarans civitatem Dei. Joannes a Jesu Maria, tom. II, in *Tract. Theolog. myst.*, p. 67.

Marie qui était la gloire du monde et à cause de sa pureté qui n'est dépassée que par celle de Dieu, que Dieu ne différa plus pour envoyer son Christ. La sainteté de Marie criait (Cantique, v, 1) : *Que mon bien-aimé vienne dans son jardin.* L'amour répondait : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse ; vous avez blessé mon cœur par un de vos yeux et par un cheveu de votre cou* (*Ibid.*, II, 9). Le Fils, dans son empressement, répétait : *Vos yeux m'ont obligé de me retirer promptement* (*Ibid.*, VI, 4). L'Esprit-Saint poursuivait : *L'odeur de vos parfums surpasse celle de tous les aromates* (*Ibid.*, IV, 10). Les trois personnes divines disaient ensemble : *Nous courons après vous à l'odeur de vos parfums* (*Ibid.*, I, 3). La Vierge Mère de Dieu fit avancer le Soleil de justice de dix lignes, comme autrefois Josué fit arrêter le soleil matériel, et comme Isaïe le fit reculer de dix lignes. La sainte Vierge ravit le cœur de Dieu et pressa le Verbe divin de hâter son incarnation. Et comment n'en serait-il pas ainsi? Si, à cause de quelques prédestinés, les jours de l'Antechrist seront abrégés, comme l'a dit Jésus-Christ (S. Matth., XXIV, 22) ; si, à cause de la perversité de quelques-uns, le déluge a été avancé de vingt ans, comme le pensent S. Jérôme et S. Jean Chrysostome, pourquoi ce miracle de sainteté, cette merveille des œuvres divines, la bienheureuse Vierge bénie entre toutes les femmes, n'aurait-elle pas pu hâter le temps de l'incarnation du Fils de Dieu?

Elle est la cause de notre joie, parce qu'elle a donné son consentement à l'incarnation du Christ. Lorsque Dieu unit à sa personne la nature humaine, il se la joignit comme une épouse. Voilà pourquoi S. Paul (Epîtres, v, 33) dit : *Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en son Église*, c'est-à-dire, le sacrement de mariage est grand, non pas en ce qu'il est l'union de deux personnes, mais en tant qu'il signifie et qu'il représente le Christ et l'Église, l'Époux divin et son Épouse mystique. Le mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ était en quelque sorte un mariage entre Dieu et la nature humaine ; par suite, le consentement des deux parties contractantes était nécessaire. L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à la Vierge Marie pour lui annoncer que le Verbe divin donnait son consentement et pour demander celui de cette bienheureuse Vierge qui représentait la nature humaine. Marie consentit lorsqu'elle répondit à l'Ange : *Fiat mihi secundum verbum tuum* : « Qu'il me soit fait selon votre parole, » et par ce consentement, elle devint la cause de notre joie. Telle est la doctrine de S. Thomas qui énumère les raisons pour lesquelles Dieu voulut que la bienheureuse Vierge Marie fût avertie du mystère qui allait s'opérer en elle. Le saint Docteur termine par ces mots[1] :

[1] Dicendum quod congruum fuit B. Virgini annuntiari quod esset Christum conceptura (*in utero*). Primo quidem ut servaretur congruus ordo con-

« Par l'annonciation de l'Ange, Dieu demandait et attendait le « consentement de la Vierge agissant au nom de toute la na- « ture humaine, pour ce mariage spirituel entre le Fils de « Dieu et cette nature. » Citons ici quelques paroles de Bossuet (4e Serm. *pour l'Annonciation*) : « Comme Ève a travaillé « à notre ruine par une action de sa propre volonté, il fallait que « la bienheureuse Marie coopérât de même à notre salut. »

C'est pourquoi les docteurs font un si grand cas de ce *Fiat* de la Vierge, qu'ils n'hésitent pas à le mettre au-dessus du *Fiat* par lequel Dieu créa le monde. Et ils ont raison, car au premier *Fiat*, le monde fut crée ; au second, le Verbe fut fait chair, ce qui surpasse infiniment la création de toutes les pures créatures ensemble. Aussi tout ce qui existe désirait le consentement de la Vierge, et l'appelait par les vœux les plus ardents. S. Augustin et S. Bernard contemplent le monde entier prosterné aux pieds de Marie pour la supplier de donner son consentement au message de l'Ange. « Répondez, ô Vierge sainte, » dit S. Augustin[1], « l'Ange attend votre consentement. Pourquoi le mes- « sager attend-il ? Vous l'avez entendu : L'*Esprit-Saint surviendra*

junctionis Filii Dei ad Virginem : ut scilicet prius mens ejus de ipso instrueretur quam carne eum conciperet. Unde Augustinus dicit (in libro *de Virginitate*, cap. III) : « Beatior est Maria percipiendo fidem Christi quam « concipiendo carnem Christi ; » et postea subdit : « Materna propinquitas « nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne gestasset. » Secundo, ut posset esse certior testis hujus sacramenti, quando super hoc divinitus erat instructa. Tertio, ut voluntaria sui obsequii munera Deo afferret, ad quod se promptam obtulit dicens : *Ecce ancilla Domini*. Quarto, *ut ostenderetur esse quoddam spirituale matrimonium inter Filium Dei et humanam naturam*. Et ideo per annuntiationem *expectabatur consensus Virginis, loco totius humanæ naturæ*. D. Thomas, Part., q. XXX, art. 1.

[1] Responde jam, Virgo sacra, assensum tuum Angelus præstolatur. Unde est quod nuntius iste moratur ? Jam audisti : Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi : ut prolem gignas et virginitatem non perdas. Janua cœli per Adam quondam clausa jam sonuit, per illam nuntius iste processit. Deus in porta est : Angelus quod moraris, expectat. O Maria, sæculum omne captivum tuum deprecatur assensum ; te Deo mundus suæ fidei obsidem facit ; per te parentum tuorum injurias abstergi deprecatur. Est nobis in cœlum aditus si assensus tuus fuerit commodatus : et nobis succurres et tibi ; quia nobis pœna facesset, et tibi nuptias Filio suo in tuo thalamo Pater præparabit. Et tu, o Angele, tanti Regis nuntie, et secreti divini legate, fave partibus sæculi, conscius secretorum cœli. Lætabuntur socii tui, si negotium juveris mundi. Nos a vestro consortio impietatis mucro divisit, per vos de reditu nostro tractetur. Inspice squalentem nostri carceris miseriam, et loquere festinus ad Mariam. Usquequo morari Virgo, nuntium festinantem ? Intuere Deum in cœli vestibulo me sustinentem : responde verbum, et suscipe Filium. Da fidem et senti virtutem. Pande sinus roseos, Virgo perpetua. Fides tua modo aut aperit cœlum aut claudit : *Ecce ancilla*, inquit, *Domini* ; introeat rex in cubiculum suum ; *fiat mihi secundum verbum tuum*. Nec mora ; revertitur nuntius et nuptialem thronum ingreditur Christus. Accipit stolam carnis in thalamo Virginis, intra thesaurum Majestatis sacculus carnis cessit, divinitati sponsatur homo, præmium accipit caro. S. August., Serm. 17 *de Nativ. Dom.*

« *en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, afin* « *que vous deveniez mère, sans perdre votre virginité.* La porte « du ciel, jadis fermée par Adam, s'est ouverte; c'est par elle « que ce messager est sorti. Dieu se tient à la porte; l'Ange « que vous mettez en retard attend. O Marie, le monde tout « entier captif vous prie de donner votre consentement; le monde « vous fait auprès de Dieu le répondant de sa foi; il vous prie de « laver les injures de vos parents. L'entrée du ciel nous est per- « mise si vous donnez votre consentement. Vous serez utile à « vous et à nous, car pour nous, vous ferez cesser les peines, et « pour vous, Dieu le Père préparera dans votre sein vos noces « avec son Fils. » Il s'adresse ensuite au messager : « O vous, « Ange de Dieu, messager d'un si grand roi, porteur d'un secret « divin, prenez parti en faveur du monde, vous qui connaissez « les secrets du ciel; vos compagnons se réjouiront, si vous « aidez le monde. Pour nous, le glaive de l'impiété nous a sé- « parés de votre société; faites que, par vous, nous soyons de « nouveau réunis. Regardez la misère aride de notre prison, « et hâtez-vous de dire à Marie : Jusques à quand, ô Vierge, « ferez-vous attendre un messager pressé? Voyez Dieu qui « m'attend lui-même dans le vestibule du ciel. Répondez un mot « et recevez son Fils. Ouvrez votre sein de rose, ô vous qui « serez toujours Vierge. Votre parole en ce moment ouvre ou « ferme le ciel. *Je suis*, dit-elle, *la servante du Seigneur*. Que « le roi entre dans son appartement; *qu'il me soit fait selon* « *votre parole*. Aussitôt le messager se retire, et le Christ entre « dans sa demeure nuptiale. Il reçoit le vêtement de la chair « dans le sein de la Vierge. La chair, tout humble qu'elle soit, est « unie à la majesté divine; l'homme épouse la divinité et la chair « reçoit sa récompense ». Écoutez aussi S. Bernard[1] : « L'Ange « attend la réponse, dit-il, nous l'attendons aussi, ô reine, « ce mot de commisération. Nous avons tous été créés par le « Verbe éternel de Dieu, et voilà que nous mourons. Une réponse « bien courte de votre bouche peut nous rappeler à la vie.

[1] Expectat Angelus responsum, expectamus et nos, o Domina, verbum miserationis, quos miserabiliter premit sententia damnationis. In sempiterno Dei Verbo facti sumus omnes, et ecce morimur. In tuo brevi responso sumus reficiendi, ut ad vitam revocemur. Hoc supplicat a te, o pia Virgo flebilis Adam, cum misera sobole sua, exul de paradiso; hoc Abraham, hoc David, hoc totus mundus tuis genibus provolutus expectat : O Domina, responde verbum quod terra, quod inferi, quod expectant et superi. Ipse quoque omnium Rex et Dominus quantum concupivit decorem tuum, tantum desiderat et responsionis assensum... Expectamus et nos, o Domina, verbum miserationis : ecce offertur tibi pretium salutis nostræ; statim liberabimur, si consentis : hoc totus mundus tuis genibus provolutus expectat, et ex ore tuo dependet redemptio captivorum. Responde ergo Verbum quod terra, quod inferi, quod expectant superi. D. Bernardus, *super Missus est*, hom. 4.

« C'est ce que vous demande humblement, ô pieuse Vierge, « l'infortuné Adam, exilé du paradis avec ses malheureux en- « fants. C'est ce que vous demandent Abraham, David et les « autres saints Patriarches vos pères, qui habitent, eux aussi, « dans les régions de l'ombre de la mort. C'est ce que vous « demande le monde entier, prosterné à vos genoux. Et ce n'est « pas en vain; car à votre bouche sont suspendus la consolation « des malheureux, la rédemption des captifs, la délivrance de « ceux qui sont dans les enfers, enfin le salut de tous les enfants « d'Adam et de toute votre race. Vierge, hâtez-vous de répondre. « O reine, dites ce mot qu'attendent la terre, les enfers et les « cieux! »

S. Fulgence fait aussi dépendre de ce consentement de la Vierge l'affaire de notre salut[1]. S. Laurent Justinien est du même avis, lorsqu'il commente ainsi ces paroles de Marie : *Je suis la servante du Seigneur*[2]. « Par cette seule réponse, « dit-il, elle a rempli de joie le ciel, elle a donné à tous les « anges un grand sujet d'allégresse; elle a rendu l'espoir au « monde captif: elle a épouvanté les démons; elle a rendu « joyeux le messager debout devant elle; elle a promis la grâce et la « liberté aux Pères retenus dans l'enfer; car ils attendaient cette « réponse avec un désir immense, les mains tendues vers le ciel, « les oreilles et le cœur attentifs. A cause de leur amour pour « la liberté qu'ils désiraient depuis si longtemps, ils observaient « la Vierge avec une sorte d'effroi, craignant que son humilité « ne la poussât à résister et à refuser son consentement. Dès « qu'ils connurent que la réponse de Marie était favorable, ils « éclatèrent en actions de grâce et chantèrent les louanges du « Seigneur en disant : *Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, qui « nous a visités et qui a apporté la rédemption à son peuple.* »

Marie est la cause de notre joie, parce qu'elle est la médiatrice entre les hommes et son Fils, qui était lui-même médiateur

[1] O beata Maria, quis tibi digne valeat jura gratiarum ac laudum præconio rependere, quæ singulari tuo assensu mundo succurristi perdito? Quas tibi laudes fragilitas humani generis persolvet, quæ solo tuo commercio recuperandi aditum invenit? S. Fulgent. Serm. 18 *de Sanctis*, inter Augustinos.

[2] Isto unico responso (Ecce ancilla Domini) complevit cœlum gaudio; nagelis omnibus exultationem præbuit; captivo sæculo spem dedit; dæmones universos exterruit; astantem lætum fecit nuntium, ac detentis in inferno Patribus libertatis gratiam repromisit. Affectu quippe avido extensis in cœlum manibus, propatulo cordis aditu hujuscemodi præstolabantur responsum. Erat nempe illis præ libertatis amore diuturna nimis expectatio, pavidaque observatio, ne ob humilitatis virtutem resisteret Virgo, consensumque negaret. Verum ut datum a Maria perceperunt responsum, omnes pariter prorumpentes in laudem, Domino decantavere : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* S. Laurent. Just., Serm. *de Annunt.*

entre les hommes et Dieu. Marie exposait à son Fils les vœux et les désirs qu'elle avait formés pour le salut des hommes, et le Fils à son tour offrait à son Père, soit les désirs de sa Mère, soit les siens propres, au sujet de la rédemption des hommes. Et le Père acceptait d'abord ceux du Fils et ensuite ceux de la Mère. « Lorsque, pour apaiser Dieu, le Christ offrait à son Père « tant ses propres vœux que ceux de sa Mère, le Père accor- « dait ce qui était demandé par la Mère et approuvé par le Fils, » dit Arnold, abbé de Chartres [1]. C'est ainsi que Marie est, avec son divin Fils, la cause de notre joie. Marie est enfin la cause de notre joie, parce que pour notre rédemption et notre bonheur éternel elle sacrifia volontairement ce Fils bien-aimé, et elle l'excita, le poussa en quelque sorte à subir la mort. La première Ève, par ses exhortations, entraîna l'ancien Adam au péché : il était convenable ou plutôt nécessaire que la seconde Ève excitât, par ses encouragements, le second Adam à réparer par sa mort la faute du premier, et les maux infinis qu'il avait causés. C'est ce que S. Bernard semble avoir indiqué lorsqu'il dit [2] : « La « Vierge fidèle présente aux hommes et aux femmes le remède « du salut. Ève fut l'instrument de la séduction. Marie fut le « ministre de la propitiation. La première suggéra le péché, la « seconde apporta la rédemption, » et par conséquent la joie.

On peut dire de la bienheureuse Vierge Marie, qu'elle est tout à la fois la cause matérielle, la cause formelle, la cause efficiente et la cause finale de notre joie.

Elle en est la cause *matérielle*, parce qu'elle reçut dans son sein sacré le Christ qui est notre joie, lorsqu'elle donna sa parole à l'ange messager, de même que la première femme fut la cause de notre tristesse, lorsqu'elle prêta l'oreille aux paroles du serpent [3].

[1] Cum ad propitiandum Deum, tam propria quam Matris vota charitas Christi deferret ad Patrem : tum quod Mater peteret, Filius approbaret, Pater donaret. Arnoldus Abb., *de Annunt.*

[2] Crudelis nimirum mediatrix Eva, per quam, serpens antiquus pestiferum etiam ipsi viro virus infudit, sed fidelis Maria, quæ salutis antidotum et viris, et mulieribus propinavit. Illa enim ministra seductionis, hæc propitiationis : illa suggessit prævaricationem, hæc ingessit reparationem. D. Bernardus, *Dom. infra octav. Assumptionis.*

[3] Missus est coluber tortuosus a diabolo, ut venenum per aures mulieris in ipsius mentem transfunderet, et sic redundaret in totius posteritatis originem : missus est interim Gabriel angelus a Deo, ut Verbum Patris per aurem Virginis in ventrem et mentem ipsius eructaret, ut eadem via intraret antidotum qua venenum intraverat. Vere vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre : quia totum paternum est, quod de corde Patris Christus attulit nobis, ut nihil in Filio nisi dulce, nisi paternum, humani generis trepidatio suspicetur. A planta pedis usque ad verticem non erat in nobis sanitas. Erraveramus ab utero, in utero damnati antequam nati, quia de peccato et in peccato concepti. D. Bern., Serm. 2 *in Festo Pentecost.*

Elle en est la cause formelle, parce que dans sa vie toute céleste elle est le miroir et le modèle de ceux qui veulent se tourner vers Dieu qui est la joie de tous, l'allégresse éternelle. Elle est le flambeau qui nous éclaire, la lumière très brillante qui illumine le monde par l'éclat de ses vertus et de sa science; elle est l'étoile de la mer, parce qu'elle dirige ceux qui naviguent sur cette mer immense et qu'elle les aide à éviter les écueils et à surmonter les tempêtes[1].

Elle en est la cause efficiente, non pas cause première, ce qui n'appartient qu'à son divin Fils, mais cause seconde, c'est-à-dire après Dieu, sous l'action de Dieu et avec Dieu, parce qu'elle a coopéré à notre rédemption, d'où s'est répandue sur le monde la véritable joie, la véritable allégresse. Ne s'est-elle pas en effet disposée dignement à devenir la Mère de Dieu et à enfanter notre joie? N'a-t-elle pas donné son sang très pur pour former le corps de Jésus-Christ, l'instrument de notre rédemption? N'était-elle pas unie à son divin Fils de telle sorte qu'elle souffrait avec lui, considérant comme siennes les douleurs de Jésus et coopérant avec lui à l'œuvre de notre salut? « Vous êtes devenue le principe de notre réhabilitation », dit S. Grégoire le Thaumaturge[2]. « Vous nous avez donné la con-« fiance que nous entrerons dans le paradis. Vous avez mis en « fuite la douleur et la tristesse qui régnaient avant vous. »

Elle est enfin la cause finale de notre joie, parce que l'œuvre

[1] Exemplar Ecclesiæ sponsæ Filii Dei : Spiritus enim Sanctus, qui in utero, vel de utero ejus incarnationem operatus est unigeniti Filii Dei, ipse de utero, vel per uterum Ecclesiæ, per vivificum lavacrum gratiæ suæ, multorum operatur regenerationem filiorum Dei. Rupertus Abbas, lib. I *de Operibus Spiritus Sancti*, cap. VIII.

Exemplar ad quod transcribendi et corrigendi sunt libri conscientiarum nostrarum, unde dictum est Moysi (*Exodo*, XXV) : Inspice et fac secundum exemplar, quod tibi in monte monstratum. Richardus a S. Laur., *de Laud. Virgin.*, lib. XII.

Exemplar verissimum, habens omnium virtutum plenitudinem perfectissimam et plenissimam, ad quam recurrere debet quicumque ascensiones in corde suo disposuit, ut ambulet de virtute in virtutem, donec videat Deum Deorum in Sion, id est in speculo æternitatis, nam per speculum in ænigmate, aut per exemplar. Ernestus Prag., in *Mariali*, cap. VIII.

Exemplar pulchritudinis, nobilitatis, boni amoris et honestatis omnibus eam aspicientibus. Joann. Gerson., Serm. *de Concept. Virg.*

Exemplar christianæ vitæ, ad quod semper respicere debent qui cum Christo regnare volunt. S. Bernard. Senens., Serm. 51 *de Festiv. B. M. V.*

Stella matutina, quæ in ortu suo dissipavit nebulam tristitiæ quæ obtexerat fideles omnes, adventum Christi magno cum desiderio præstolantes omnes ; illi enim, quibus revelatum fuit in spiritu, quod illa, quæ erat Mater Dei futura, jam esset nata, mirabiliter nimirum poterant exultare. B. Albert. Magn., Serm. 3 *in Nativ. B. M. Virg.*

[2] Tu principium reparationis effecta es ; tu fiduciam in paradisum et introitum nobis dedisti, et antiquum dolorem luctumque fugasti. S. Gregor. Thaumat., Serm. 2 *in Annunt.*

entière de notre rédemption, notre salut tout entier, et même tous les bienfaits qui descendent du ciel sur nous, lui sont attribués et rapportés à elle après Dieu et le Christ. Dieu, dit S. Bernard[1], a placé en Marie la plénitude de tout bien, afin que si nous avons quelque espérance et quelque salut, nous sachions que tout vient d'elle. La cause finale est ce pour quoi quelque chose se fait. Tout ce que nous avons reçu, nous l'avons reçu à cause de la sainte Vierge. S. Bernard dit encore[2] : « C'est « avec raison que les yeux de toute créature se tournent vers « vous, parce que la main généreuse du Tout-Puissant a créé « de nouveau en vous, par vous et de vous, tout ce qu'il a « créé. » S. Cyrille parle ainsi à Marie[3] : « Par vous, la Trinité « est sanctifiée ; par vous, la précieuse croix est célébrée et « adorée sur toute la terre ; par vous les cieux, les anges et « les archanges sont dans l'allégresse, les démons prennent la « fuite, et l'homme lui-même est rappelé au ciel. » Et il ajoute :

[1] *Invenisti enim gratiam apud Dominum.* Quantam gratiam ? Gratiam plenam, gratiam singularem. Singularem an generalem ? Utramque sine dubio, quia plenam, et eo singularem quo generalem : ipsa enim generalem singulariter accepisti. Eo inquam singularem, quo generalem, nam sola præ omnibus gratiam invenisti. Singularem quod sola hanc inveneris plenitudinem ; generalem quod de ipsa plenitudine accipiant universi. *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui.* Singulariter quidem fructus ventris tui est : sed ad omnium quidem mentes te mediante pervenit. Sic nimirum, sic olim ros totus in vellere, totus in area : sed in nulla parte areæ totus, sicut in vellere fuit. In te sola Rex ille dives et prædives exinanitus ; excelsus, humiliatus ; immensus, abbreviatus, et angelis minoratus est : verus denique Deus et Dei Filius incarnatus. Sed quo fructu ? Nempe ut omnes ejus paupertate locupletemur, ejus humilitate sublevemur, ejus minoratione magnificemur, ejus incarnatione adhærentes Deo incipiamus unus esse spiritus cum eo. D. Bernardus, Serm. 3 *in Annunt. B. V. M.*

[2] Et tunc jam operabatur salutem nostram in medio terræ, in utero videlicet Virginis Mariæ, quæ mirabili proprietate terræ medium appellatur. Ad illam enim, sicut ad medium, sicut ad arcam Dei, sicut ad rerum causam, sicut ad negotium sæculorum respiciunt, et qui in cœlo habitant, et qui in inferno, et qui nos præcesserunt, et nos qui sumus, et qui sequentur, et nati eorum, et qui nascentur ab illis. Illi qui sunt in cœlo, ut resarciantur ; et qui in inferno, ut eripiantur ; qui præcesserunt, ut prophetæ fideles inveniantur ; qui sequuntur ut glorificentur. Eo beatam te dicent omnes generationes, Genitrix Dei, Domina mundi, Regina cœli. Sunt enim generationes cœli et terræ. *Pater spirituum*, ait Apostolus (*Ephes.*, III, 15), *ex quo omnis paternitas in cœlo et in terra nominatur.* Ex hoc ergo beatam te dicent omnes generationes, quæ omnibus generationibus vitam et gloriam genuisti. In te enim angeli lætitiam, justi gratiam, peccatores veniam inveniunt in æternum. Merito in te respiciunt oculi totius creaturæ, quia in te et per te, et de te benigna manus omnipotentis quicquid creaverat recreavit. D. Bernardus, Serm. 2 *in Festo Pentecost.*

[3] Per te Trinitas sanctificatur, per te crux pretiosa celebratur, et adoratur in toto orbe terrarum ; per te exultat cœlum, Angeli et Archangeli, fugantur dæmones, et homo ipse ad cœlum revocatur. Per te unigenitus Dei Filius vera lux effulsit sedentibus in tenebris et umbra mortis. S. Cyrill., Hom. 4 *contra Nestor.*

« Par vous, le Fils unique de Dieu, la vraie lumière, a brillé pour « ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la « mort. »

Il est donc juste de donner à la très-sainte Vierge Marie toute notre vénération, tout notre respect, tout notre amour. Il est juste de vénérer dignement la maîtresse du monde, la reine des cieux et des anges, la réparatrice des hommes. Réjouissons-nous donc de son honneur, de sa gloire, de sa magnificence et soyons dans l'allégresse, puisqu'elle a été pour nous la cause de si grandes joies. Servons, avec toute la ferveur de notre âme, une si grande Vierge, une si noble mère, afin qu'elle plaide notre cause auprès de Jésus-Christ son Fils, et qu'elle nous fasse enfin participer à la joie éternelle.

Marie est la cause de notre joie, mais nous ne sommes pas les seuls à nous réjouir en elle. Elle est une cause de joie pour le Père éternel à qui elle procura un nouveau mode de paternité. De toute éternité, il engendre le Fils, son image substantielle, et grâce à Marie, il est Père dans le temps, non plus seulement du Verbe divin, mais du Verbe fait chair. Un homme existe qui est Fils de Dieu par nature, parce qu'il est en même temps Dieu, et c'est Marie qui lui donne le jour. Marie réjouit encore le Père éternel, créateur du ciel et de la terre, parce qu'il contemple en elle avec délices le chef-d'œuvre incomparable de sa toute-puissance.

Elle est une cause de joie pour Jésus-Christ qui voit en elle une mère digne en tout de lui, une mère à qui il doit son humanité avec laquelle il a glorifié Dieu et racheté les hommes, son humanité avec toutes les perfections, toutes les allégresses, toutes les grandeurs, toutes les gloires qui seront éternellement son partage.

Elle est une cause de joie pour le Saint-Esprit, dont la sainteté infinie se fit particulièrement connaître en elle et par elle. Feuilletez les pages de l'Ancien Testament, vous ne trouverez pas d'endroit où la troisième personne de la sainte Trinité soit nommée aussi clairement que lorsqu'il féconda la très-sainte Vierge, pour la rendre Mère de Dieu. Auparavant on l'appelait : *L'esprit de Dieu, l'esprit du Seigneur ;* mais dès qu'il eut opéré en Marie le miracle des miracles, l'incarnation du Verbe, il commença à être appelé clairement et absolument l'Esprit saint.

Elle est une cause de joie pour les anges, parce qu'elle a relevé leurs ruines. La chute de Lucifer et des anges prévaricateurs avait laissé des vides nombreux dans les célestes phalanges. Marie, en donnant le Rédempteur au monde, ouvrit les portes du ciel à la multitude des saints appelés à prendre la place des esprits rebelles. Elle les réjouit encore, parce que leurs regards ne se rassasient pas de contempler avec admiration et amour,

les trésors infinis de perfection que Dieu a mis en elle.

Elle est une cause de joie pour les saints et tous les bienheureux, parce qu'il n'est personne au ciel qui ne lui doive son bonheur et sa gloire. Après Dieu, c'est à Marie que les saints doivent de jouir de Dieu. C'est par elle que leur est venue toute grâce, toute gloire et toute allégresse.

Elle est une cause de joie pour le monde entier, parce que c'est par amour pour la Vierge que le monde entier fut créé. Elle fut le but et le modèle du monde, après Jésus. « Toute l'Ecriture, dit « S. Bernard [1], a été faite sur elle, pour elle et à cause d'elle. « Pour elle le monde entier a été fait ; elle est remplie de la « grâce de Dieu ; par elle l'homme a été racheté et le Verbe s'est « fait chair. Dieu s'est abaissé et l'homme s'est élevé. » Si la justice de Dieu irrité par les péchés des hommes, ne fait pas tomber sur nous les châtiments les plus terribles, et ne replonge pas le monde dans le néant, c'est aux prières de Marie qu'il faut attribuer la patience du Seigneur. La miséricorde et la clémence de Marie sont la sauvegarde de l'univers [2].

Elle est enfin une cause de joie pour tout le genre humain, à qui elle a donné un rédempteur et un réparateur. La première femme, en entraînant Adam au péché, avait déchaîné sur le monde un déluge de maux infinis, pour le temps et pour l'éternité. Tout le mal causé par Ève est plus que reparé par Marie, qui donne au nouvel Adam la chair et le sang avec lesquels il paye notre rançon, et nous ouvre des trésors de grâce si abondants, que nous pouvons nous écrier avec la sainte Église : « O heureuse « faute, qui nous a mérité un tel Rédempteur ! »

Et si Marie doit être regardée comme une cause de joie pour tout le genre humain, elle a cependant apporté à quelques-uns une joie particulière et les a comblés d'une allégresse plus abondante.

Adam et Ève dépouillés, après leur chute, de la grâce divine, et chassés du paradis, traînaient dans le deuil, le chagrin et les gémissements, une vie pénible et misérable. Mais ils avaient une consolation. Ils espéraient en cette femme qui naîtrait de leur race, écraserait la tête du serpent, et contribuerait, en enfantant le Sauveur, à réparer les maux causés par leur fatale désobéissance.[3] « Réjouissez-vous, Adam, notre père, dit S. Bernard ;

[1] De hac et ob hanc et propter hanc omnis scriptura facta est, propter hanc totus mundus factus est; et hæc gratia Dei plena est; et per hanc homo redemptus est. Verbum Dei caro factum est, Deus humilis, et homo sublimis. S. Bern., Serm. 1 *in Salve Regina.*

[2] Cœlum et terra jamdudum ruissent si non Maria precibus sustentasset. S. Fulgent., lib. IV *Mytholog.*

[3] Lætare, tu pater Adam, sed magis tu, o mater Eva, exulta, quia sicut omnium fuistis peremptores; immo prius peremptores quam parentes; ambo, inquam, consolamini super filia et tali filia. Si vir cecidit per femi-

« mais vous surtout, ô Ève, notre mère, réjouissez-vous, vous « avez été comme nos meurtriers à tous : que dis-je ? nos meur- « triers avant même d'être nos parents. Mais consolez-vous tous « deux par votre fille, et par une telle fille. Si l'homme est « tombé par une femme, maintenant c'est par une femme qu'il « est relevé. »

Noé fut préservé du déluge, Abraham du glaive des rois, Isaac de la colère d'Ismaël, Jacob de celle d'Esaü, le peuple juif du sort que lui réservait Pharaon, David de la gueule du lion, des coups de Goliath et de la lance de Saül : qui oserait dire que cette grâce ne leur fut pas accordée en vue du Rédempteur, et par conséquent de sa mère, qui devait naître de leur sang ?

Mais c'est surtout pour les femmes que Marie est une cause de joie. La faute de la première femme avait rejailli sur toutes les autres. A mesure que les hommes oubliaient Dieu, la femme n'était plus pour eux qu'une esclave ou un instrument de plaisirs. Mais du jour où la Vierge des vierges eut donné un Sauveur au monde : du jour où Dieu lui-même s'humilia devant une femme en lui demandant qu'elle l'acceptât pour fils et en lui rendant l'obéissance et les devoirs qu'un fils doit à sa mère, la femme était réhabilitée, elle reprenait son rang, elle s'élevait plus haut que jamais Ève elle-même n'eût osé l'espérer dans l'état d'innocence. Dans l'Evangile, nous voyons N.-S. Jésus-Christ adresser des reproches aux rois, aux docteurs, aux scribes, aux pharisiens, à ses disciples eux-mêmes ; il n'en fit jamais aux femmes ; bien plus, il les loua et prit leur défense lorsqu'elles furent attaquées devant lui. Lorsque le pharisien Simon murmure contre Madeleine, Jésus le reprend aussitôt, et préfère Madeleine à son hôte. Judas murmure aussi contre elle, et le Seigneur prend encore sa défense. On lui amène l'adultère ; il repousse les accusateurs, et ne dit à la coupable que ces seuls mots : « Allez, et « ne péchez plus. » Pourquoi cette conduite de Jésus, s'il n'agissait pas ainsi pour honorer sa mère, et pour enseigner aux femmes combien elles doivent à la bienheureuse Vierge Marie?

Sans doute, c'est cette auguste Mère qui a obtenu de son Fils, pour les personnes de son sexe, cette inclination à la piété plus générale et plus vive chez elles, que chez les hommes ; cette délicatesse de conscience, précieux apanage de plusieurs d'entre elles : cette facilité plus grande à revenir vers Dieu, lorsqu'elles ont péché ; ce regret vif est sincère qu'il leur est donné souvent d'éprouver, lorsqu'elles se sont laissées aller à quelque faiblesse. Ces grâces assurément ne sont pas exclusivement réservées aux femmes, et beaucoup d'hommes y participent dans la mesure la

nam, jam non erigatur nisi per feminam, S. Bern., Hom. 2 *super Missus est*.

plus large, mais les favorisés sont moins nombreux parmi eux que parmi les femmes.

Parlerons-nous des joies infinies dont Marie fut la cause pour Joseph, son saint époux et pour Jean-Baptiste, à qui elle procura la visite du Sauveur avant même sa naissance ? Dirons-nous ce qu'elle fut pour S. Joachim et sainte Anne, pour Zacharie et pour Elisabeth, pour les Apôtres, les saintes femmes et les autres disciples, pour les chrétiens de la primitive Eglise et pour ceux de tous les siècles? Le sujet serait infini et il faut nous borner.

Puisque Marie est la cause universelle de toute joie, après Jésus, réjouissons-nous en elle. Témoignons-lui toute notre vénération, tout notre respect, tout notre amour, et soyons heureux de son honneur, de sa gloire, de sa magnificence. Unissons notre allégresse à celle des anges et des saints. Elle sera notre défense auprès de Jésus-Christ son Fils; elle plaidera notre cause et elle nous obtiendra de participer enfin à la joie éternelle du royaume des cieux.

§ IV. — *Marie vase spirituel.*

Au livre des *Actes des Apôtres* (IX, 15), le Seigneur parlant à Ananie compare S. Paul à un vase : *Allez le trouver*, dit-il, *parce que cet homme est un vase d'élection pour moi; il doit porter mon nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël.* Commentant ces paroles de l'Ecriture, S. Thomas nous fait remarquer que les hommes sont comparés à des vases dans nos Livres saints, sous quatre rapports : leur facture, leur contenu, leur usage, et le profit que l'on en tire[1]. Or, entre toutes

[1] Homines in sacra Scriptura inveniuntur vasis comparati propter quatuor, scilicet propter constitutionem, repletionem, usum et fructum.

Primo enim, quantum ad constitutionem : vas enim artificis arbitrio subjacet (*Jerem.*, XVIII, 4) : « Fecit illud vas alterum sicut placuerat ei, etc. » Sic et constitutio hominum subjacet Dei arbitrio, de quo in Psal. XCIX, 2 : « Ipse fecit nos, et non ipsi nos. » Unde Isaias. (XLV, 9) dicit : « Numquid dicit lutum figulo suo, quid facis? » Et (*ad Rom.*, IX, 10) : « Numquid dicit figmentum, ei qui se finxit, quid me fecisti sic? » Et inde est quod secundum voluntatem Dei artificis diversa invenitur vasorum constitutio (II *Tim.*, II, 20) : « In magna autem domo non solum sunt vasa aurea et argentea, sed etiam lignea et fictilia. »

Secundo etiam ad vasa pertinere videtur, ut liquore aliquo impleantur, secundum illud (IV *Reg.*, IV, 5) : « Illi offerebant vasa et illa infundebat. » Invenitur etiam inter vasa diversitas quantum ad hujusmodi plenitudinem; nam quædam inveniuntur vasa vini, quædam olei, et diversa diversi generis; sic etiam et homines diversis gratiis, quasi diversis liquoribus replentur divinitus (I *Cor.*, XII, 8) : « Alii datur per spiritum sermo sapientiæ, alii, etc. »

Tertio, quantum ad usum considerandum est quod omnia vasa alicui usui deputantur, sed quædam ad viliorem, secundum illud (*Rom.*, IX, 21) : « An non habet potestatem figulus, luti ex eadem massa facere aliud quidem vas in honorem, aliud vero in contumeliam? » Sic etiam homines, secundum divinam ordinationem diversis usibus deputantur, secundum illud (*Eccl.*,

les créatures, aucune ne fut formée par la main de Dieu avec autant de soin et de sollicitude : c'est, après l'humanité du Sauveur, le chef-d'œuvre le plus parfait de l'artisan divin. Aucune matière ne lui parut trop riche pour ce vase précieux. Et de quoi daigna-t-il le remplir ? Il y déposa les plus riches trésors de sa grâce ; il s'y reposa lui-même, et le sein de la Vierge, plus favorisé que le Ciel, servit de première demeure au Verbe de Dieu fait homme ; bien plus, il lui fournit les éléments dont fut composé son corps adorable. A quel usage Dieu destinait-il ce vase merveilleux, rempli de tant de grâces ? A coopérer à l'œuvre de la rédemption du monde, à servir d'aide au nouvel Adam pour restaurer l'humanité, comme Ève avait aidé le premier homme à nous précipiter dans la perdition. Le but que Dieu se proposait fut rempli. Marie ne fut pas un vase inutile, comme on en voit dans les riches demeures. Ce pourquoi Dieu l'avait formée, elle l'accomplit. Elle coopéra au salut des hommes, et maintenant qu'elle règne dans la splendeur des Cieux, elle ne cesse pas un instant d'y travailler encore.

Il était donc juste que les pieux fidèles, et la sainte Église elle-même, empruntant aux *Actes des Apôtres* le mot dont Dieu se sert pour désigner S. Paul, et résumer les grâces et la mission qu'il avait reçues, donnassent de même à Marie ce nom de vase. Il convient si parfaitement à cette auguste Vierge que nous le trouvons répété jusqu'à trois fois dans les Litanies, avec des qualifications différentes. Marie est appelée *Vase spirituel*, *Vase d'honneur*, *Vase insigne de dévotion*. Chacune de ces appellations recèle des trésors de louanges. Il est donc juste que nous nous arrêtions à les considérer à part.

Marie, la Vierge Mère de Dieu, est un *Vase spirituel*[1].

XXXIII, 10) : « Omnes homines de solo et ex terra, unde et creatus est Adam, in multitudine disciplinæ Dominus separavit eos, et immutavit vias eorum, et ipsis benedixit et exaltavit, maledixit et humiliavit. »

Quarto, quantum ad fructum, considerandum est quod quidam sunt quasi vasa inutilia, vel propter peccatum, vel propter errorem, secundum illud (*Jerem.*, LI, 34) : « Reddidit me quasi vas inane. »

[1] Vas virtutis Dei. Mauritius de Villaprobata, Serm. 31 *Coron. novæ B. M.*

Vas exiguum cui ubique dignitas dilatata plenitudinem sui infudit. D. Cyprianus, in serm. *de Nativ. Christi.*

Vas Dei capax nunquam commaculatum. S. Athanas., Serm. *in Descript. SS. Deiparæ.*

Vas quod cœpit incomprehensibilem, et suscepit mysterium signi cœlestis et vitæ hominum. Idem, lib. III *Adv. hæreses*, hær. 78.

Vas quod ad suam descensionem Christus elegit. S. Ambros., in libro *de Bono Virg.*

Vas non aureæ instar arcæ, quæ manna cœpit, sed cœlestem panem alvo comprehendens, panem alimenti, roborisque causa credentibus datum. D. Basilius Seleuc., Orat. *in Annunt. Deiparæ.*

Vas ex quo recreationis manna nos malorum ardoribus arefacti ebibimus. S. Germanus Const., *in Zona Deiparæ.*

Le mot *vase*, dans la sainte Écriture, a une double signification.

Vas in quod se Deus infudit. Idem, Orat. 1 *in Dormit. B. M. Virg.*

Vas lucis vere lucentis. S. Joannes Damas., in *Canone de SS. Trinitate.*

Vas lucis illuminantis totum orbem, illuminans obtenebratam vitæ deliciis miseram animam nostram, quo, sicut in die per vias Dei ambulemus. S. Josephus Hymn., in *Mariali.*

Vas capax gratiæ adeo, et maxime per humilitatem, quod sola meruit impleri, ut sibi et toti mundo sufficeret copiosa. Idiota, *de B. Virg.*, part. xiv, Contempl. 57.

Vas admirabile per quod habemus Christum, qui est panis vivus, qui de cœlo descendit (*Joan.* vi), et qui est fructus fructuum in mensa altaris, et habituri sumus in mensa cœlesti, et per quod etiam suscipimus jugiter data optima, quæ descendunt a Patre luminum. Ricard. a S. Laur., *de Laud. SS. Virg.*, lib. XII.

Vas novum, de quo (IV *Reg.* II) dixit Elisæus : *Affer te mihi vas novum, et mittite in illud sal :* Maria siquidem vas novum per gratiam sine alicujus vetustate peccati, in quo vase omnia nova fecit Dominus, unde dicit (*Apocal.* xxi) *: Ecce nova facio omnia.* Cui vasi immissum est a tota Trinitate in incarnatione sal, id est Christus, qui est sapientia Patris, et sic sanatæ sunt aquæ Jericho, id est populi mundani, quia aquæ multæ populi multi (*Apoc.* xvii). Idem, *ibid.*, lib. X.

Vas quod vinum divinitatis et aquam humanitatis simul continuit, sine confusione mixionis naturarum, vel proprietatum. B. Albertus Magn., in *Biblia Mariæ, sup. lib. Exod.*

Vas clausum et non clausum ; clausum Diabolo, et non Deo : quia sicut torrens cupiens ingredi vas oppositum sibi, et non valens, inquirit alios exitus et ingressus ; sic Diabolus, quasi torrens vitiorum cupiebat totis adinventionibus suis appropinquare cordi Mariæ, sed nunquam ad aliquod quantumcumque minimum peccatum valuit inclinare animum ejus, quia clausum erat contra tentationes ; nam torrens spiritus Dei influxerat cor ejus, et spirituali gratia replevit eam. S. Brigitta, lib. V *Revel.*, rev. 13, in lib. *Quæst.*

Vas luminosum et non luminosum, luminosum quia omnis anima pulchra a Deo creata est, sed anima Mariæ crevit ad omnem perfectionem luminis, in tantum quod Filius Patris fixit se in anima ejus ; ex cujus pulchritudine gaudebat cœlum, et terra ; sed vas illud non luminosum fuit apud homines, quia mundi honores et divitias contemnebat. Eadem, *ibidem.*

Vas mundum et non mundum, quia tota pulchra, et tanta immunditia non inveniebatur in ea, ubi cupis acus infigeretur ; sed non munda, quia de radice Adæ processit et de peccatoribus nata est, licet sine peccato concepta. Eadem, *ibidem.*

Vas parvum et non parvum : parvum et modicum in humilitatis suæ contemptu ; magnum et non parvum in charitate Deitatis. Eadem, *ibidem.*

Vas vacuum et non vacuum : vacuum ab omni voluptate et peccato, non vacuum sed plenum cœlesti dulcedine, et omni bonitate. S. Brigitta, lib. V *Revel.*, rev. 13, in lib. *Quæst.*

Vas delectissimum Spiritus Sancti, quod idem Spiritus Sanctus summe et singulariter adimplevit, prius omni dono gratiæ ac virtutum, ac postmodum omni felicitate, donis ac dotibus gratiæ. Dionysius Carth., lib. III *de Laud. SS. Virg.*, art. 9.

Vas fluido liquore repletum, quod quacumque ex parte motum, mox se diffundit, atque communicat ; Maria enim misericordia, miserationibusque exuberans, prece pulsata, repente succurrit, omnibusque se exaudibilem ac propitiabilem exhibet. Idem, lib. III *de Precatione Mariæ*, art. 15.

Vas novum Elisæi, cœli sale singulari more respersum, prorsus super

Premièrement, il signifie un instrument quelconque : par exemple, les flèches sont appelées *vasa mortis*, instruments de mort (Ps. XII, 14). Siméon et Lévi sont appelés (GEN. XLIX, 5), *vasa iniquitatis bellantia*, instruments iniques de la guerre; c'est-à-dire instruments d'un carnage injuste et du massacre des habitants de Sichem. *Vasa psalmi* (Ps. LXX, 22) et *vasa cantici* (Amos, VI, 5) désignent des instruments de musique. Le corps humain est souvent appelé *vase*, et Platon lui-même a dit : *Corpus est vas animæ*, « le corps est le vase de l'âme, » c'est-à-dire l'instrument dont elle se sert, comme l'ouvrier, de la truelle ou du marteau.

Secondement, le mot *vase* signifie réceptacle. Ainsi la nappe qui était envoyée du ciel à Pierre (ACT., AP. IX, 15) était appelée *vase*, parce qu'elle contenait des mets de toute espèce et qu'elle les offrait à Pierre, pour apaiser sa faim; ainsi les bons et les prédestinés sont appelés *vases de miséricorde* et vases d'or, propres à conserver éternellement la grâce de Dieu. Les méchants au contraire sont appelés *vases de colère*, et ailleurs *vases de bois et d'argile*, propres à recevoir la colère de Dieu et la mort éternelle; ainsi S. Paul est appelé *vase d'élection*, c'est-à-dire vase choisi, parce qu'il conserva précieusement la pureté de son âme virginale dans un corps sans souillure, comme on le voit dans la première Epître aux Corinthiens (VII). Ainsi Grégoire IX appelait S. Antoine de Padoue l'*Arche du Testament*, parce qu'il conservait en lui-même, comme dans un vase d'or ou d'argent, la sagesse, l'éloquence, la connaissance des Ecritures.

C'est dans ces deux sens que la sainte Vierge est appelée par l'Eglise, *Vase spirituel*.

Premièrement, elle mérite ce nom, parce que le Saint-Esprit s'est servi d'elle comme d'un moyen ou d'un instrument pour faire notre salut et nous procurer tous les biens. C'est du plus pur de son sang qu'il a formé la chair du Fils de Dieu. Par elle il a réuni la nature divine à la nature humaine dans l'unité de la personne divine. Aussi S. Bernard a comparé Marie à cette femme de l'Evangile dont parle Jésus-Christ dans S. Mathieu (XIII). De même que cette femme mêla trois mesures de farine, ou trois sortes de substances, ainsi Marie réunit le Verbe divin, son âme et sa chair, comme trois mesures de farine, dans l'unité de la personne divine[1].

efficacissimum, non modo aquarum, sed et totius universi sanitatem conferens. ARNOLDUS BOST., cap. I lib. *Patrocinii Deiparæ Virginis.*

VAS novum in quo sal sapientiæ missum fuit, quando Christus, qui est Dei sapientia, in uterum ejus intravit. BERNARDINUS DE BUSTIS, Serm. 4 *de Assimil. B. M.*

[1] Sed et illa tria sata de Evangelio, mixta et fermentata in panem unum, si quis ad hæc tria (*divinitatem scilicet, animam ac corpus Christi*) dixerit

Hésychius appelle Marie l'*instrument de l'Incarnation*[1]; car par Marie, comme par un instrument, Dieu a accompli l'œuvre de notre rédemption et de notre salut; non pas qu'elle eût pu par elle-même payer notre rançon, mais parce que c'est de sa chair très pure qu'elle a conçu et enfanté le Christ, qui est le prix de notre salut, et parce que, dans son amour sans bornes, se tenant debout au pied de la croix de son Fils, elle a offert à Dieu sa vie, ses douleurs et sa mort si cruelle, en holocauste, pour les péchés du monde entier, comme jadis Abraham offrit à Dieu son fils Isaac. L'Esprit-Saint a donc opéré l'œuvre de l'Incarnation, et le Christ celle de la Rédemption, comme cause principale, et la Vierge les a opérées comme cause instrumentale. C'est ce que signifient ces paroles des *Proverbes* (VIII, 30) : *J'étais avec lui réglant toutes choses*. Et en effet, avant la naissance de Marie, tout était dans le désordre, tout était détruit par le péché; mais elle rétablit tout, puisqu'elle seule aida l'Auteur de la nature entière à la reformer.

Voilà pourquoi S. Bernard dit quelque part[2] : « C'est avec rai-« son, ô reine, que toutes les créatures tournent vers vous leurs « regards, puisque c'est en vous et par vous que la main bien-« faisante de Dieu a rétabli tout ce qu'il avait créé. »

En second lieu, Marie est un *vase spirituel*, ou un instrument dont Dieu se sert pour nous procurer toute grâce, tout don, toute vertu, tous les biens spirituels : enfin, par Marie, Dieu a

pertinere, non incongrue id mihi facere videbitur. Quam bene ea mulier fermentavit, ut nec divisione quidem facta carnis et animæ, a carne vel anima Verbum divideretur ! Mansit et in separatione inseparabilis unitas. Nec enim quæ ex parte contigit separatio, potuit unitati præscribere, permanenti in totis tribus. Sive conjunctis, sive disjunctis duobus, nihilo minus perseveravit in tribus unitas personalis. Æque unus Christus unaque persona, Verbum, anima, et caro, etiam mortuo homine perduravit. In utero Virginis (ut sentio ego) commixtio hæc et fermentatio facta est : et ipsa mulier quæ miscuit, et fermentavit. Nam fermentum non immerito fortasse dixerim fidem Mariæ. Plane beata quæ credidit, quoniam perfecta sunt in ea quæ dicta sunt ei a Domino. Perfecta autem non essent, si quo minus juxta Verbum Domini esset fermentatum totum et perpetuo fermentatum servans nobis tam in morte quam in vita, pariter unum atque integrum mediatorem Dei et hominum cum sua deitate hominem Christum Jesum. D. Bernardus, *De Consideratione*, lib. V, cap. x.

[1] Instrumentum incarnationis ejus, qui omnia produxit. Hesychius, Serm. *de Laud. SS. Deiparæ*.

Instrumentum lætitiæ, per quod tristis execrationis sententia in lætum gaudii indicium commutatur. S. Andreas Cret., Orat. *in Annunt. B. Mariæ*.

Instrumentum corrigentis, quo Deus usus est ad corrigendum genus humanum. Alanus Insul., in serm. *de S. Maria*.

Instrumentum a Deo assumptum ad novam creationem. Isidorus Thessal., in orat. *de Nativ. Virg.*

[2] Merito, o Domina, respiciunt in te oculi universæ creaturæ in qua et ex qua benignissima manus Dei quicquid creaverat recreavit. S. Bern., apud Mieckow. citatus.

planté sa vigne bien aimée, l'Eglise, et l'a rendue si fertile que, dès les premiers temps, elle porta des fruits et des fleurs de sainteté d'un mérite et d'une variété infinis. Elle produisit des hommes apostoliques, des vierges, des martyrs, des saints innombrables.

Par Marie, Dieu a exalté sa sainte Eglise dans tous les temps et chez tous les peuples : il l'a arrosée et l'a répandue dans tout l'univers ; il a fait surgir des évêques, des docteurs, des vierges, des martyrs, des confesseurs suivant les besoins des temps et des lieux, soit pour l'établir, soit pour l'accroître.

Par Marie, il a suscité et établi une multitude innombrable d'ordres religieux, de congrégations, de sociétés. L'histoire enseigne que presque tous les ordres religieux ont été fondés par son inspiration et son secours. En pratiquant la sainte obéissance, la pauvreté et la chasteté, elle avait posé les bases de la vie religieuse et donné l'exemple aux siècles à venir.

Par Marie, Dieu instruisit les docteurs de l'Eglise et les arma contre les hérétiques. C'est elle qui enseigna la sagesse à S. Grégoire le Thaumaturge ; c'est elle qui instruisit S. Cyrille et lui fournit des arguments victorieux contre l'hérésie de Nestorius ; c'est elle qui éclaira et aida S. Jean Damascène, dans sa lutte contre les Iconoclastes. C'est elle qui donna à l'abbé Rupert une telle connaissance des choses divines, qu'à son époque personne ne pouvait lui être comparé. C'est elle qui accorda au bienheureux Albert le Grand, homme auparavant peu instruit, une telle pénétration d'esprit qu'il fut le prodige et le maître des philosophes de son siècle. C'est elle enfin qui instruisit et arma S. Dominique contre les Albigeois, de sorte qu'elle anéantit en peu de temps cette hérésie, par lui et par les siens. Aussi l'Eglise a-t-elle inséré dans l'Office de la très sainte Vierge ce glorieux éloge[1] : « Réjouissez-vous, ô Vierge Marie, vous qui seule avez « anéanti toutes les hérésies dans le monde entier. » Par Marie, Dieu suscita et établit les pieuses congrégations et autres sociétés d'hommes séculiers qui, pour la plupart, sont directement placées sous son puissant patronage, et se glorifient de porter son nom.

Qui ne sait les fruits admirables que produisent dans l'Eglise ces saintes associations ? L'expérience enseigne que par elles la foi orthodoxe a été rétablie, l'antique piété rappelée, le goût et le zèle des bonnes œuvres rallumés. C'est ce qu'on voit surtout pour la confrérie du très saint Rosaire érigée par S. Dominique, l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, celle de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, et cent autres que chacun pourrait nommer.

Par Marie, Dieu a suggéré à une foule de personnes de saintes

[1] Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo. *Off. B. V. M.*

pensées, de pieux désirs, de bons desseins. Par elle, il a donné aux rois et aux chefs d'armées qui lui furent attachés, la gloire de vaincre et de triompher dans les combats : comme à Narsès contre les Goths, à Héraclius contre Chosroès, à Pélage Ier, roi d'Espagne, à l'empereur Basile, à Godefroy de Bouillon contre les Sarrasins, à Pie V contre les Turcs, et à une foule d'autres qu'il serait trop long de nommer ici.

Par Marie, Dieu sauve tous ceux qu'il veut sauver, et qui conque désire son salut doit honorer la Vierge, croître et avancer chaque jour dans son amour et sa dévotion.

C'est donc avec raison que S. Bernard a dit[1] : « Dieu a placé « en Marie la plénitude de tout bien, afin que, si nous sommes « sauvés, nous sachions que tout découle d'elle. » Et S. Bonaventure dit aussi dans le *Miroir de la Vierge*[2] : « Tout ce « qu'il y a après Dieu dans la gloire, de plus beau, de plus doux, « de plus agréable, c'est Marie. »

Si nous donnons au mot *vase* la signification qui lui est la plus habituelle, celle de *réceptacle;* dans ce sens encore la très sainte Vierge Marie peut être appelée *vase spirituel;* car de même qu'un vase matériel reçoit et contient une liqueur matérielle, ainsi Marie a reçu et contient en elle tout bien céleste. Dans ce vase fut conservée, pendant neuf mois, la manne si douce de l'humanité du Christ, destinée à servir de nourriture à nos âmes. Dans ce vase sont contenus les préceptes inestimables des commandements de Dieu. Dans ce vase sont conservés les trésors précieux des dons célestes et les immensités de la grâce, comme dans un vase immense et inépuisable. Dans ce vase sont réunies toutes les grâces des saints, des anges et des hommes. Là, sont contenus la foi des patriarches, l'espérance des prophètes, le zèle des apôtres, la constance des martyrs, la sobriété des confesseurs, la science des docteurs, la chasteté des vierges. Là, se trouvent la prompte obéissance des Anges, le brillant éclat des Archanges, la stabilité des Trônes, la grandeur des Dominations, l'excellence des Principautés, la sévérité des Puissances, le pouvoir des Vertus, la science des Chérubins, l'amour des Séraphins.

Marie est ce vase spirituel contenant dans la réalité ce dont le contenu des vases sacrés du temple n'était que la figure.

Elle est ce vase nouveau présenté à Dieu, dans lequel fut placé le sel de la sagesse divine, pour assainir les eaux de la

[1] Deus totius boni plenitudinem posuit in Maria, ut proinde si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare. S. Bernardus, a Mieckow citatus.

[2] Quidquid post Deum pulchrius, quidquid jucundius est in gloria, hoc Maria, hoc in Maria, hoc per Mariam. S. Bonavent., in *Specul. B. Virg.*, cap. vi.

génération humaine, afin qu'elles fussent délivrées de la stérilité et de la mort spirituelles. Elle est ce vase d'or et d'argent formé des trésors du temple du Seigneur, c'est-à-dire des mérites propres et d'un prix infini de Jésus-Christ ; elle est ce vase d'or solide et orné de toutes sortes de pierres précieuses ; elle est ce vase utile en la maison de Dieu, dans lequel se glorifie Dieu qui le possède : elle est ce vase unique dans lequel le froment de l'humanité du Christ a été déposé.

Enfin Marie est un vase spirituel, car de même que le vase matériel, c'est-à-dire la coupe, est rempli du vin que doivent boire les convives, ainsi la sainte Vierge n'est pas pleine de grâce pour elle seule, mais encore elle donne cette liqueur divine à boire aux autres et la leur communique.

Par Marie, le monde obtient et reçoit tout ce qu'il désire. Elle donne à tous avec abondance : elle ne refuse à personne l'huile et le baume de ses grâces, et elle ne craint pas, comme faisaient les vierges sages, de n'avoir pas assez pour elle-même et pour les autres en même temps, parce que ses provisions n'ont d'autre mesure que les richesses de Dieu lui-même et ses miséricordes[1]. « Si les vierges sages ont pris de l'huile dans leurs « vases avec leurs lampes, vous, Vierge très sage et la Vierge « des vierges, ce n'est pas un seul vase rempli de l'huile de « la grâce et destiné à entretenir votre lampe, qui brûle sans « jamais s'éteindre, que vous possédez. Vous avez porté dans « votre sein et vous possédez encore un autre vase, toujours rem- « pli et débordant de l'huile de la miséricorde. A l'aide de « cette surabondance inépuisable, vous entretenez les lampes « de tous : vous remplissez leurs vases jusqu'à déborder, et « votre provision ne diminue jamais. Vous avez donc été sage en « faisant votre provision pour vous-même ; vous avez agi libéra- « lement et sans crainte en subvenant aux besoins des autres. « Vous n'avez pas dit : *De peur que je n'en aie pas assez pour « moi et pour vous*, mais sachant qu'il y en avait assez pour vous « et pour nous, vous en avez gardé suffisamment, et vous nous « en avez suffisamment donné. »

Aussi S. Ephrem appelle-t-il Marie *Rédemption des captifs ;*

[1] Bene dicta es gratia plena et in tantum plena, ut ex tuo redundante totus hauriat mundus. Si enim prudentes virgines acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus (*Matth.*, xxv), tu prudentissima Virgo, et Virgo virginum, non unum tantum habuisti, oleo gratiæ repletum, quo lampadem tuam inextinguibiliter ardentem nutrires. Sed aliud gestasti vas redundans et indeficiens, ex quo effuso oleo misericordiæ omnium lampades illuminares, et vasa omnium usque ad summum et perfectum impleres, et in illo nihil minueres. Prudens ergo fuisti, ut tibi provideres, nec timida, ut aliis subvenires. Nec dixisti : Ne forte non sufficiat mihi et vobis, sed sciens quod sufficiens et tibi, et nobis, et sufficienter retinuisti, et sufficienter tribuisti. Richard a S. Laurent, lib. I, cap. iv.

Serge de Jérusalem dit que c'est elle qui chasse les ténèbres, qui a rétabli Adam, renouvelé Ève. Elle est la source de l'immortalité, la mort de la corruption. Tous puisent en elle, comme dans un vase immense et rempli jusqu'au bord, toutes leurs grâces spirituelles : les affligés, la consolation ; les tristes, la joie ; les ignorants, la science ; les aveugles, la lumière ; les captifs, la liberté ; les justes, la grâce ; les pécheurs, le pardon ; ceux qui n'ont ni secours ni espérance ici-bas, la confiance et l'espoir. Heureux ceux qui s'empressent de puiser à ce vase et ne se lassent pas de le faire. Ils y trouveront tous les biens véritables pour ce monde et pour l'autre.

§ V. — *Marie vase d'honneur.*

Saint Paul parle de deux sortes de vases, les uns destinés à l'honneur et les autres à l'ignominie. Il en est des vases spirituels, c'est-à-dire des anges et des hommes, susceptibles de recevoir les dons de la grâce, comme des vases d'or, d'airain ou d'argile ; les uns sont des vases d'honneur, les autres des vases d'opprobre. Il ne peut venir à la pensée de personne que Marie ne soit pas un vase d'honneur par excellence : mais il ne suffit pas de connaître ses grandeurs, il faut lui rendre hommage en les proclamant, et c'est pourquoi à la glorieuse appellation de *vase spirituel*, l'Église ajoute celle plus glorieuse encore de *vase d'honneur* [1]

[1] Vas electionis, quod non sustinuit justitia communibus laxari injuriis, quoniam plurimum a cæteris differens, natura communicabat, non culpa. D. Cyprianus, in serm. *de Nativ. Christi.*

Vas admirabile. D. Epiphanius, lib. III *Adv. hæreses*, hær. 78.

Vas honoratum et colendum. — Vas eximium. — Vas in quo advenit hominum salus. — Vas pretiosum, ac excellentissimum. Idem, *ibidem.*

Vas in honore Dei a facie templi. Venantius Fortunatus, *Elegia in laudem S. Mariæ.*

Vas virtutum pretiosum, ferens signa incorruptæ puritatis. Georg. Nicom., in orat. *de Præsentatione B. Virg.*

Vas pretiosum totius divini cultus, et divina mysteria continens, in quo Deus carne obsignatur, et sanctificat omnia, et occulte veniens ad homines, fit habitator, et patitur se peccatorum manibus tractari, et ori luteo admoveri, et nostræ carnis pulveri immisceri, temperans se non evanescens. S. Germanus Constant., Serm. *in Nativ. B. M. Virginis.*

Vas admirabile et novum, quia nunquam inventum est, in quo fuerunt multa mirabilia et multæ novitates. Idiota, *de Beata Virgine*, part. xiv, Contempl. 57.

Vas admirabile, de quo in *Psal.* cxvii : *A Domino factum est vas istud, et mirabile in oculis nostris.* In Maria siquidem convenerunt tres admirabiles conjunctiones, quasi contrariorum, quæ facta sunt non secundum naturam, sed supra naturam, quæ sunt : Deus et homo ; Mater et Virgo ; fides et cor humanum. Ricard. a S. Laur., *de Laud. Sanctiss. Virg.*, lib. x.

Vas auri solidum, ornatum omni genere pretioso : ornatum quidem omni lapide pretioso virtutum ; solidum quia humana virtute moveri non

Les vases en honneur dans le royaume de Dieu sont les élus et les prédestinés, soit Juifs soit Gentils, que Dieu forme par les tribulations, éprouve par les tentations, orne par la grâce et les vertus, garde et conserve dans son trésor, par le don de la gloire. Les vases destinés à l'opprobre sont les méchants, les endurcis, les réprouvés, qui deviennent tels par leur faute, et dont Dieu se sert, non pas pour conserver le baume de sa gloire, mais pour recevoir l'ignominie de sa colère. Cette différence ne vient pas de ce que l'un est fait d'une matière noble, l'autre d'une matière moins précieuse, car ils sont formés tous d'une seule et même matière ; mais elle provient de l'usage qu'on en fait. Il en est de même pour les hommes ; ce n'est pas la nature qui destine ceux-ci à la souffrance et au supplice, ceux-là à la gloire et à la vie éternelle ; mais la mauvaise volonté les damne, et la bonne volonté les rend dignes de la béatitude. La mauvaise volonté qui les damne vient de leur propre fond : la bonne volonté qui les sauve est celle de Dieu envers eux, et celle que sa miséricorde infinie leur communique pour le servir.

Dieu est la source et l'origine de l'honneur, car il est écrit (Ps. XVII, 21) : *Il m'a sauvé par un effet de sa bonne volonté pour moi.* Au contraire, la source de l'opprobre c'est l'homme lui-même : *Ta perte vient de toi, Israël* (OSÉE, XIII, 9).

La bienheureuse Vierge Marie est le vase le plus honorable de tous. Seule entre toutes les pures créatures, Marie est un vase solide qui ne se brise jamais, un vase précieux, un vase admirable, un vase immense, le plus beau des vases, un vase choisi, un vase orné, un vase qui n'est pas vide, un vase plus brillant et plus pur que les séraphins et les chérubins : car Dieu a trouvé des méchants même parmi ses anges.

passet, in divini conceptus præjudicium. B. ALBERT. MAGN., in *Postillis super cap.* XI *Lucæ.*

VAS admirandum, quia existens clausum conceptum Filii Dei recepit, et similiter in partu ipsum effudit. JACOBUS DE VORAG., in *Mariali*, serm. 1, V.

VAS integrum novum, mundum, et admirandum. IDEM, Serm. 2 *de Nativ. Domini.*

VAS purissimum, mundissimum et electissimum, præ omnibus angelis et hominibus. S. BRIGITTA, lib. I *Revelat.*, cap. XXXI.

VAS puritatis in quo jacuit panis angelorum, et in quo est omnis dulcedo, et pulchritudo. S. BRIGITTA, lib. I *Revel.*, cap. XXXI.

VAS gratia plenum : sicut enim vas liquore plenum, si movetur aliquatenus, liquorem effundit : sic beata Virgo supplicum precibus mota, statim peccatoribus gratiam impetrat integræ conversionis, qua purificati non priventur ineffabili dono divinæ fruitionis. ANTONIUS POCQ., Serm. 7 *de Concept. B. M. V.*

VAS Deitatis. BERNARDINUS DE BUSTIS, in suo *Mariali*, Serm. 8 *de Concept. B. M.*

VAS mirabilissimum et stupendissimum, quia illud quod in se continuit, majus in infinitum se fuit. IDEM, Serm. 4 *de Assimil. B. M.*

Marie est un vase solide qui ne se brise jamais ; il ne peut être rompu, ni par les suggestions violentes du démon, ni par le choc du péché. En outre, la maternité elle-même ne put nuire en rien à son intégrité virginale.

Marie est un vase précieux, parce qu'il est d'or. Elle brille de l'éclat royal, comme l'or le plus précieux, et son ardent amour lui donne l'éclat de l'or pur fondu dans le creuset. Elle est un vase d'or, parce qu'elle contenait en elle l'or de la divinité mêlé à la terre de notre humanité.

Marie est un vase admirable : *C'est un vase admirable, l'œuvre du Très-Haut*, dit l'*Ecclésiastique* (XLIII, 2), nulle part on n'en trouve de semblable[1]. Avant lui il n'y en a point eu de pareil, et il n'y en aura pas après lui. Dieu a opéré de grandes choses dans les autres créatures, cependant ses doigts n'ont pas fait d'œuvre plus sublime, plus excellente, plus magnifique que la Vierge Marie, Mère de Dieu. Ni dans les cieux, ni sur la terre, ni dans les enfers, rien ne fait, comme Marie, l'étonnement de la nature, l'admiration des hommes, l'effroi des démons, la vénération des anges.

Marie est un vase immense, comme la grâce de Dieu dont elle est remplie. Elle a contenu celui que le ciel ne peut contenir. Voilà pourquoi S. Bonaventure s'adresse à la Vierge en ces termes[2] : « O immense Marie, vous êtes plus vaste que « le ciel, parce que celui que les cieux ne pouvaient contenir, « vous l'avez porté dans votre sein. Vous êtes plus vaste que « le monde, parce que celui que le monde entier ne peut « renfermer dans ses bornes, s'est fait homme dans vos « entrailles. » Si donc Marie eut un sein immense, quelle dut être l'immensité de son âme!

[1] Antonomastice opus Domini mirabile est Maria, de qua dicitur (III *Reg.*, x, 20) : *Vas admirabile opus Excelsi.* Vere opus mirabile, quia nusquam reperitur simile : unde de hoc igitur : *Non est factum tale opus in universis regnis.* Non utique in regno cœlesti, non in regno terrestri, non in regno infernorum : quia nullum tale opus in cœlo, nullum tale in mundo, nullum tale in limbo fuit. Hoc enim opus plenum est dominica gloria, quia super omnem puram creaturam resultat et relucet plenissime in Maria. Nam præter assumptam a Verbo naturam, nullum est opus, nulla est creatura, in qua tanta divinæ gloriæ materia reluceat, sicut in Maria. Gloriam enim de restauratione facta est in cœlo, gloriam de redemptione facta in mundo, gloriam de liberatione facta in inferno, habet Dominus per Mariam, habet per plenitudinem Mariæ. Et ideo bene ait D. Anselmus : Tibi solum loquar Domina; beneficiis tuis plenum esse mundum, inferna penetravit, cœlos superavit. Per plenitudinem enim gratiæ tuæ, quæ in inferno erant, se lætantur liberata, et quæ supra mundum sunt, se gaudent restaurata. D. Bonaventura, in *Specul. Virg.*, cap. VII.

[2] Tu immensissima Maria, capacior es cœlis, quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti. Tu capacior es mundo, quia quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera factus homo. S. Bonav., in *Spec. Virg.*, cap. V.

Marie est le plus beau des vases. De même que les calices qui servent au saint sacrifice de l'autel sont d'ordinaire artistement travaillés, ingénieusement enrichis d'or à l'intérieur et à l'extérieur, embellis par des pierres précieuses ; ainsi Dieu orna Marie intérieurement, par l'abondance incomparable de toutes les grâces, par l'éclat et la splendeur de toutes les vertus ; extérieurement, par une beauté qui n'avait rien d'efféminé ou de séducteur, mais grave, digne, vénérable et auguste. Aussi le divin Epoux s'écrie-t-il avec admiration : *Que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle* (Cant., iv, 1).

Marie est un vase choisi. Si S. Paul a été surnommé *Vase d'élection* [1], parce qu'il portait et proclamait par toute la terre le nom vénérable du Christ : quel vase doit être la Vierge Mère de Dieu, qui reçut dans son sein et porta pendant neuf mois le Christ lui-même, le Fils de Dieu ! *Il est venu chez les siens*, et les siens ne l'ont point reçu. Seule entre tous, la Vierge le reçut et le cacha dans le vase immaculé de son sein. Par le parfum de ses vertus et de ses mérites, elle chassa tellement l'odeur repoussante du péché qui rendait la terre odieuse au Fils de Dieu, qu'elle fit descendre le Verbe divin et l'attira en elle, lui offrant son sein pour le recevoir, ses bras pour l'embrasser, sa langue pour le louer, son cœur pour l'aimer, toute sa personne enfin pour le servir.

Marie est un vase orné de toutes sortes de pierres précieuses. Les pierres précieuses étaient, chez les anciens, les symboles mystérieux des choses célestes et divines. Aussi sainte Agnès et les autres bienheureuses vierges ont-elles apparu vêtues de robes resplendissantes d'or et de pierres précieuses, comme le rapporte S. Ambroise, ce qui indique que leur âme était ornée des splendeurs des vertus célestes. Les pierres précieuses sont donc l'image des vertus qui ornent Marie et la font briller comme un vase d'un éclat merveilleux.

Marie n'est pas un vase vide, parce qu'elle est pleine de grâce [2]. Elle est pleine de grâce pour elle-même et elle en surabonde pour nous. Tous nous avons reçu de sa surabondance.

[1] Hoc autem vas ad nobilem usum est deputatum. Est enim vas portatorium divini nominis. Dicitur enim : « Ut portet nomen meum. » Quod quidem nomen necessarium erat portari, quia longe erat ab hominibus, secundum illud (*Is.*, xxx, 17) : « Ecce nomen Domini venit de longinquo. » Est autem longinquum propter peccatum. In hoc autem officio portandi nomen Dei ostenditur ejus excellentia quantum ad tria. Primo quidem quantum ad electionis gratiam, unde dicitur *vas electionis*, etc. D. Thomas, Prologus *Comment. in B. Pauli Apost. Epist.*

[2] S. Epiphane exalte en ces termes la plénitude de grâce que l'ange Gabriel reconnaît en Marie :

Ave gratia plena, multis virtutibus exornata Virgo, in lampade gestans lucem inextinguibilem, sole splendidiorem. Ave gratia plena, quæ sitientes perennis fontis dulcedine satias. Ave gratia plena, gloriæ spiritualis. Ave

Marie est un vase plus brillant et plus pur que les chérubins et les séraphins : c'est un ciel splendide, un trône plus éclatant que les esprits célestes qui sont le trône du Tout-Puissant. « O beauté la plus belle de toutes les beautés, ô Mère de Dieu, « ornement inimitable de toutes les belles choses ! » s'écrie S. Georges de Nicomédie [1].

Mais ce qui rehausse encore davantage l'honneur de ce vase sacré, qui est la très sainte et très glorieuse Vierge Marie, c'est le choix que Dieu en a fait et l'emploi auquel il a daigné l'élever.

Un vase, fût-il de l'or le plus pur, s'il est employé à un usage bas et ignominieux, n'en est pas moins un vase d'ignominie. Un simple vase d'argile ou d'étain, s'il sert à quelque usage noble et sacré, devient un vase d'honneur, malgré l'humble matière dont il est formé. *Le potier*, écrit l'Apôtre aux Romains (IX, 21), *n'a-t-il pas le pouvoir de tirer de la même masse d'argile, un vase de gloire et un autre vase destiné à l'opprobre ?* Il en est de même pour les hommes ; leur honneur ne dépend pas de leur nature, qui est la même pour tous, mais du choix divin ; car Dieu confère plus de grâces, plus de vertus, plus de bienfaits à celui qu'il veut élever à un honneur plus sublime, et il le rend plus honorable.

Entre toutes les pures créatures, Dieu a aimé spécialement la glorieuse Vierge Marie ; il l'a préélue et prédestinée d'une manière toute particulière à la maternité divine, dès l'origine des choses.

gratia plena, quæ sitientes perennis fontis dulcedine satias. Ave gratia plena, mare spirituale, habens gemmam cœlestem Christum. Ave gratia plena, splendidum cœlum, quæ in cœlis incomprehensum contines Deum. Ave gratia plena, quæ cherubicum thronum divinitatis fulgore superas. Ave gratia plena, quæ cœli circulum habes, et Deum incomprehensum angusto potissimum loco in te ipsa contines. Ave gratia plena, nubis columnæ similis, quæ Deum habes, qui populum deduxit per desertum. Quid dico, et quid proloquar? Quo pacto beatam prædicabo gloriæ radicem ? Solo enim Deo excepto, cunctis superior existit. D. Epiphanius, Serm. *de Laud. B. Virg. Mariæ*.

L'abbé Guerric parle en ces termes de la grâce contenue dans le vase d'honneur qui est Marie :

Plane incomparabilis gratia, inestimabilis divinæ virtutis potentia. Vox Mariæ, dum auribus Elizabeth insonat, ad cor Johannis penetrat, qui abstrusus intra materna latebat viscera ; spiritum ejus animat, gaudioque salutari vegetat. Et cui virtus naturæ vix adhuc totam infuderat animam, virtus vocis Mariæ pleniorem infudit prophetiam, adeo ut etiam de plenitudine filii copiose videatur in matrem refudi. Vere *gratia plena Maria :* manifeste Deus totius gratiæ in ea erat, de cujus munificentia, tam copiose, tam magnifice, principaliter in matrem, de matre in Joannem, de Joanne in parentes, gratiæ largitas profluebat. Flumina prorsus de ventre Mariæ fluebant aquæ vivæ, et fons vitæ et gratiæ oriebatur de medio paradisi, ad irriganda ligna paradisi. Guerricus, Serm. 1 *in Nativ. S. Joan. Bapt.*

[1] Ornamentum summum omnium pulchrorum quæ primæ imaginis extinctam venustatem ad pristinam reparavit pulchritudinem. Geor. Nicomed., Orat. 3 *de Concept. Deiparæ*.

Elle fut, dans sa pensée, l'idéal de la sainteté, d'après lequel il forma les saints anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les religieux. Lorsque Dieu conçut, par la pensée, la Vierge, il prédestina tous ces saints et par cela même tous les fidèles.

La sainte Vierge fut, de toute éternité, prédestinée par Dieu, en même temps que le Christ, non seulement pour être sainte, mais encore pour être la mère des saints, comme Jésus-Christ est le père, le prince, le chef, le guide de tous les saints, qu'ils soient des anges ou des hommes. De même que Dieu a accordé au Christ la primauté et la principauté sur toutes ses œuvres, soit naturelles, soit surnaturelles, et qu'il a voulu que toutes les grâces découlassent par lui dans les membres dont il est le chef; ainsi, d'une certaine façon, il a donné à Marie la primauté et la principauté sur ses œuvres.

« Elle est dans les cieux, dit Rupert [1], la reine des anges, et « sur la terre la reine des royaumes, puisqu'elle est la Mère du « Roi couronné, que le Seigneur a établi au-dessus des œuvres « de ses mains; elle est par conséquent reine et possède de droit « tout le royaume de son Fils. » De même que, par le Christ, comme étant la tête, toutes les grâces divines découlent dans les membres, ainsi par Marie, comme par le cou, ces mêmes grâces découlent jusqu'en nous.

De plus Marie est un *vase honorable,* parce que Dieu qui l'a destinée à l'honneur de toute éternité, l'a montrée au monde dans tous les siècles sous des figures, des symboles, des exemples divers. Il a fait briller sa virginité dans les anges, son amour dans les séraphins, son pouvoir dans les vertus, son autorité dans les puissances, sa grandeur dans les dominations, sa constance dans les trônes, sa clarté dans les archanges, son intégrité dans les cieux, sa splendeur dans les étoiles. Les vertus de tous les justes ne furent que des préludes figuratifs des grâces, des dons et des vertus de la Vierge. C'est pour l'orner et la couronner que tous les siècles agissent. Elle est, selon l'expression de S. Bernard, *l'affaire de tous les siècles* [2]. Tous les fidèles de tous les siècles ont aimé et glorifié Marie; il n'est presque pas

[1] Hæc in cœlis Regina sanctorum et in terris Regina regnorum est; quando quidem est mater Regis coronati quem constituit Dominus super opera manuum suarum, ac proinde Regina constituta totum in jure possidet Filii regnum. Rupert., *in Cant.* IV.

[2] Ad illam enim sicut ad medium, sicut ad arcam Dei, sicut ad rerum causam, sicut ad negotium sæculorum, respiciunt, et qui in cœlo habitant, et qui in inferno, et qui nos præcesserunt, et nos qui sumus, et qui sequentur, et nati natorum, et qui nascentur ab illis. In te enim angeli lætitiam, justi gratiam, peccatores veniam inveniunt. Merito in te respiciunt oculi totius creaturæ, quia in te, et per te, et de te benigna manus Omnipotentis quicquid creaverat recreavit. D. Bernardus, Serm. 2 *in Pentecost.*

une ville aujourd'hui qui n'ait un temple érigé en son honneur, il n'est pas un chrétien qui chaque jour ne lui adresse ces paroles avec l'Ange : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes.* Avant la naissance de cette auguste Vierge, toutes les générations désiraient ardemment sa venue et, depuis sa naissance jusqu'à la fin des siècles, toutes les générations se réjouiront en elle et la proclameront bienheureuse.

Marie est encore un *vase d'honneur*, parce que ce vase merveilleux a été choisi pour y renfermer le plus précieux parfum, le Christ notre Seigneur et notre Dieu. Par cet honneur, par cette dignité, la sainte Vierge surpasse tous les anges et les hommes, car sa maternité est une dignité incompréhensible. Elle est comme entrée dans l'ordre divin, ayant pour Fils consubstantiel à elle dans l'humanité, celui même que le Père a pour Fils consubstantiel à lui dans la divinité. Elle peut dire à Jésus avec le Père éternel : *Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré.*

Cette maternité la rendit en outre l'épouse du Saint-Esprit, parce que c'est par l'opération de sa grâce que, vierge toujours pure et tout immaculée, elle conçut et enfanta le Christ. Inconcevable parenté! Elle fut tout à la fois la Fille de Dieu le Père, l'Epouse de l'Esprit Saint, et la Mère du Fils de Dieu!

On ne saurait jamais assez admirer la sublimité des grandeurs auxquelles fut appelée Marie en vertu de sa maternité.

Être Mère de Dieu, c'est être en quelque sorte supérieure à Dieu par la maternité ; c'est avoir l'autorité maternelle sur Dieu comme sur son enfant, le fruit de son sein; c'est commander à Dieu comme à son Fils. Le fils, en effet, est, par nature, soumis à ses parents. Ravi d'admiration et d'étonnement à cette pensée, S. Bernard s'écrie [1] : « Dieu, à qui sont soumis les Anges, les « Principautés et les Puissances, était soumis à Marie et à Joseph « à cause de Marie. Admirez donc ces deux choses et dites celle « qui vous semble la plus merveilleuse, ou la condescendence si « pleine d'amour du Fils de Dieu, ou la dignité si excellente de « sa Mère. Des deux côtés je suis stupéfait ; des deux côtés il y « a miracle. Que Dieu obéisse à une femme, humilité sans « exemple ! Qu'une femme commande à Dieu, sublimité sans « égale ! »

Être Mère de Dieu, c'est enfanter Dieu et lui donner le jour, c'est donner à Dieu sa substance, son essence, son corps, sa

[1] Deus cui subditi sunt Angeli, Principatus et Potestates, subditus erat Mariæ et Joseph, propter Mariam. Mirare ergo utrumlibet, et elige quid amplius mireris, sive Filii Dei benignissimam dignationem, sive Matris excellentissimam dignitatem. Utrimque stupor, utrimque miraculum ; et quod Deus feminæ obtemperet, humilitas absque exemplo; et quod Deo femina principatur, sublimitas sine socio. S. Bern., Serm. 2 *super Missus est.*

chair, son sang; dignité immense surpassant à l'infini toutes les excellences et les dignités réunies ensemble, de toutes les créatures. Car de même que l'humanité du Christ, parce qu'elle est unie hypostatiquement à Dieu, est en quelque façon d'une dignité infinie; ainsi la sainte Vierge, parce qu'elle est Mère de Dieu, a pour ainsi dire une dignité infinie, à cause de ce lien qui l'unit à Dieu. A ce point de vue, il ne peut exister ni même se concevoir une dignité supérieure à celle de Marie, de même que rien ne peut être meilleur que Dieu.

Être Mère de Dieu, c'est avoir comme dans la racine, la source et le fondement de toutes les grâces divines, les dons, les prérogatives et les privilèges que les saints ont ou posséderont dans la suite des temps. C'est surpasser, par la grâce et la gloire, tous les anges et tous les hommes justes, non seulement pris à part, mais encore réunis et rassemblés en un tout. Car, par le fait même que Dieu appelle Marie sa Mère, il l'honore comme sa Mère, il l'aime comme sa Mère, lui obéit comme à sa Mère, et par conséquent l'enrichit de grâces et de bienfaits infinis. Ne faut-il pas qu'une telle Mère soit digne d'un tel Fils? De même que dans un royaume terrestre, l'honneur et la dignité de la reine surpassent toutes les dignités des princes et des grands de la cour, parce qu'elle est d'un ordre plus élevé et égal à la majesté royale; ainsi la dignité de Marie, reine du ciel et de la terre, surpasse dans le royaume des cieux les dignités de tous les anges et de tous les hommes, car ils sont ses sujets, leurs dignités seraient-elles réunies et rassemblées en une seule. « En exceptant « Dieu, vous êtes supérieure à tous, » dit S. Épiphane[1].

Des théologiens ont été jusqu'à dire que la plénitude de grâce n'était pas de beaucoup inférieure en Marie à celle que possède l'humanité de Notre-Seigneur, quoique sous certains rapports la différence entre la grâce de Jésus et celle de sa Mère soit en quelque sorte infinie. La grâce est en Jésus comme dans sa source toujours intarissable et d'une abondance sans mesure. En Marie, elle est comme dans un vase immense que remplissent les eaux de cette source, et où puisent toutes les créatures.

C'est Marie qui se rapproche le plus de son divin Fils, en sa qualité de Mère, c'est elle aussi qui en est la plus rapprochée par la plénitude de sa grâce.

Les autres saints sont grands sans doute, et rien ici-bas ne peut nous donner une idée de leurs perfections et des grâces dont ils sont comblés. Mais ils sont néanmoins à une distance incommensurable de leur reine, en dignité, en privilèges, en vertus, en dons, en grâce et en gloire. Ce sont de brillantes étoiles; mais elles disparaissent aussitôt que resplendit la lumière du

[1] Solo Deo excepto, cunctis superior existis. S. Epiph., Orat. *de Laud. Virg.*

soleil dont Marie est revêtue. Ils peuvent monter bien haut, mais il est une dignité infiniment supérieure à toute autre, qu'ils n'atteindront jamais, la maternité divine.

Aussi, l'Église qui accorde aux anges et aux saints le culte de *dulie*, c'est-à-dire un culte qui convient à leur dignité de serviteurs de Dieu, rend-elle à Marie des honneurs plus élevés, le culte d'*hyperdulie*, qui s'approche autant que possible du culte de *latrie* ou d'adoration réservé à Dieu seul. Joignez ensemble tous les honneurs qui sont dus et accordés aux anges et aux hommes, ils appartiendront tous au culte de *dulie*, et quels que soient leurs accroissements, ils n'arriveront pas au culte d'hyperdulie qui est dû à la sainte Vierge, parce que ce culte est d'un ordre supérieur.

On voit donc combien ce vase est admirable et digne de tout honneur. La reine de Saba se regarda comme très honorée d'être admise en présence de Salomon, Esther d'être choisie pour l'épouse d'Assuérus, David d'être enlevé à la garde de son troupeau pour prendre possession du trône d'Israël, Salomon de voir le temple qu'il avait bâti, sanctifié par la manifestation de la gloire du Seigneur, Daniel de recevoir la visite et le secours d'un ange dans la fosse aux lions, S. Paul d'être ravi au troisième ciel, et d'entendre les mystérieuses paroles que la langue humaine ne saurait répéter. Mais combien fut plus grand l'honneur de Marie Mère de Dieu, reine du ciel et de la terre!

Si la croix qui fut arrosée du sang de Jésus-Christ, si le sépulcre dans lequel son corps fut enseveli, si l'étable dans laquelle il naquit, si le cénacle où il institua l'Eucharistie, si le Jardin des Olives qui, semblable à un instrument de supplice, fit couler le sang de Jésus-Christ, si le Calvaire sur lequel il est mort, si enfin la terre sur laquelle il est demeuré, qui est appelée sainte, parce qu'elle a été foulée par ses pieds vénérables, si tous les lieux que sa présence sacrée a sanctifiés, sont pieusement honorés et vénérés par tous les chrétiens, combien doit-on plus honorer la sainte Vierge, qui a conçu le corps sacré du Christ, de son sang très pur, par la coopération du Saint-Esprit, qui l'a porté dans son sein pendant neuf mois, l'a réchauffé, l'a nourri et l'a mis au monde pour le salut du monde! On ne peut exprimer tout l'honneur qui s'est attaché à Marie, ce vase sacré, pour avoir été élevée à la dignité sublime de Mère de Dieu.

§ VI. — *Marie vase insigne de dévotion.*

Parmi les vases honorables, il en est qui se distinguent entre les autres par la richesse de leur matière et l'admirable variété de leurs ornements. La piété des fidèles ne s'est pas tenue pour satisfaite de ranger Marie au nombre des vases d'honneur: il

fallait témoigner qu'on lui reconnaissait un mérite à part, et c'est ce que l'Eglise a fait, en ajoutant aux deux précédentes invocations : *Vase spirituel*, *Vase honorable*, ce nouveau titre glorieux : *Vase insigne de dévotion ;* c'est-à-dire que Marie n'est pas un vase quelconque quoique honorable, mais un vase de grand prix, remarquable, noble et incomparable.

Ma colombe est unique, elle est parfaite, dit l'époux des *Cantiques* VI, 8. Elle est comme le phénix, seule et unique entre toutes les créatures. A quelque point de vue qu'on la considère, elle est la première en tout, la plus noble, la plus remarquable, la plus parfaite. Sa foi fut sans égale, car elle crut la première ce qui n'avait pas encore été révélé complètement au monde : *Bienheureuse, vous qui avez cru!* s'écrie sainte Elisabeth (S. Luc, I). Son espérance fut sans égale. Non seulement elle eut en Dieu la plus ferme espérance et la confiance la plus assurée, mais encore elle est devenue notre propre espérance, car, après le Seigneur, c'est surtout dans l'intercession de Marie que nous nous confions. Son amour fut sans égal. Dieu lui-même s'est chargé de rendre, en Marie, cet amour digne des sublimes destinées qui lui étaient réservées. *Il a réglé en moi son amour*, dit-elle dans le *Cantiques des Cantiques* (II, 4). Son humilité fut sans égale : car lorsque l'Ange l'honora du titre de Mère de Dieu, elle s'attribua la condition de servante : *Je suis*, dit-elle, *la servante du Seigneur*.

« Tout ce qui vous touche est admirable, ô Mère de Dieu! « tout est grand, tout surpasse les forces des autres[1], » s'écrie S. Germain. On pourrait dire avec quelque raison que Marie est plutôt la merveille de l'humanité qu'une créature humaine. Aussi S. Ignace Martyr appelle-t-il la très sainte Vierge[2] : « Pro- « dige céleste, spectacle très sacré ». S. Jean Chrysostome dit de même dans un sermon *sur la Fête de la Nativité de Marie*[3] : « Marie fut toujours réellement une grande merveille ; car qu'a- « t-on jamais trouvé, ou que peut-on jamais trouver de plus « grand ou de plus illustre? »

On appelle insigne, remarquable, éminent, ce qui se distingue

[1] Omnia tua admirabilia sunt, o Deipara, omnia ingentia, et aliorum vires superantia. S. GERMAN., Orat. *de Zona.*

[2] PRODIGIUM cœleste, spectaculum sacratissimum. D. IGNATIUS, *Epist.* 1 *ad Joan. Evang.*

PRODIGIUM incomprehensum. S. SABBA, in *Menæis Græc.*

PRODIGIUM stupendum, quod Joannes (*Apoc.* XII) scribit dicens : Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. D. BERNARDINUS SENENS., Serm. *de Assumpt. B. Mariæ Virg.*

[3] Revera miraculum, fratres dilectissimi, fuit semper B. V. Maria. Quidnamque illa majus, aut illustrius ullo unquam tempore inventum est, seu aliquando inveniri potuit? S. CHRYSOST, Serm. *de Nativ. B. V. M.*

du commun par quelque excellence particulière. Ainsi ceux qui surpassent les autres par leur noblesse, leur vertu, quelquefois leurs vices, sont signalés comme remarquables. Il est hors de doute que Marie excella en toutes perfections, soit au point de vue de la nature, soit à celui de la grâce[1]. « Les privilèges de tous les saints, « ô Vierge, vous les avez réunis en vous, » dit le savant et pieux Idiota; « nul n'est égal à vous; nul n'est plus grand que vous « si ce n'est Dieu. » Dieu a rassemblé en Marie tout ce qu'il vit de plus parfait dans chacune des créatures. Il la rendit plus pure que les anges, plus sage que les chérubins, plus ardente que les séraphins. Il fit en sorte qu'elle surpassât la foi des patriarches, l'espérance des prophètes, le zèle des apôtres, la force des martyrs, la justice des confesseurs, la sagesse des docteurs, l'intégrité des vierges, la continence des veuves, la fécondité des époux, car tous ces bienfaits, le Créateur de toutes choses les a réunis avec prodigalité dans sa Mère future, au degré le plus élevé et le plus éminent. Aussi l'ange Gabriel, saluant la Vierge, dit : *Je vous salue, pleine de grâce*. Il ne dit pas pleine de *grâces*, au pluriel, comme Esther à Assuérus (XV, 17) : *Votre visage est plein de grâces*. Ce ne sont pas quelques dons, quelques beautés particulières qui resplendissent en elle, mais tout l'ensemble de la beauté, de la richesse, de la perfection, de la grâce enfin dont Dieu peut orner une simple créature. Les saints ont reçu des grâces nombreuses et admirables, mais il y avait toujours en eux quelque vide, quelque place pour l'imperfection. La plénitude parfaite de la grâce était uniquement réservée à Marie : « La grâce, dit S. Jérôme, n'est accordée aux autres « que partiellement ; Marie au contraire fut inondée de toute la « plénitude de la grâce[2]. »

Vase insigne, œuvre magnifique sortie des mains de la Sagesse ; vase dans lequel s'est accompli et célébré un grand mystère de piété, l'Incarnation du Verbe.

Vase noble et très beau, plus beau que tous les anges, plus beau que les séraphins; l'idéal et le modèle de toute perfection, de toute vertu, de toute sainteté, de tout honneur et de toute grâce, qui brille chez les anges, les hommes et toutes les créatures.

Vase immense, principe de tout ce que Dieu a fait pour la rédemption des hommes. *J'ai été créée de toute éternité*, dit Marie. Un si magnifique ouvrage, un vase si vaste et si remarquable ne pouvait pas être l'œuvre d'une heure, d'un jour ou d'un siècle : il fallait l'éternité.

[1] Sanctorum omnium privilegia, o Virgo, omnia habes in te congesta ; nemo æqualis est tibi, nemo major te, nisi Deus. IDIOTA, tom. III *Biblioth sacræ*.

[2] Cæteris datur gratia per partes, Mariæ vero tota se infudit gratiæ plenitudo. S. HIERON., a MIECKOW citatus.

Vase artistement travaillé et richement orné, dans lequel Dieu a exprimé et présenté au monde, plus que dans les autres pures créatures, sa sagesse, sa puissance, sa bonté et ses autres perfections, autant qu'il lui était possible de le faire.

Vase très beau, que dis-je? océan de beauté, source du Paradis, temple et sanctuaire de Dieu, « abîme d'humilité, de grâce et de sagesse », comme l'appelle S. Ildefonse [1]; « abîme de miracles, » dit S. Jean Damascène [2]; « abîme dont Dieu seul a « mesuré la profondeur, » dit S. Bonaventure [3]. Qui pourrait expliquer la beauté et les splendides ornements de ce vase incomparable ?

Marie est un vase d'or. « Son corps sacré est la terre de « Hevilath d'où a été tiré l'or le plus pur, » c'est-à-dire la chair du Christ, « dont le prix inestimable a enrichi et racheté tous « les justes [4]. »

[1] Abyssus humilitatis, gratiæ et sapientiæ. S. Ildeph., *de Laud. B. V.*

[2] Abyssus miraculorum. S. J. Damasc., Orat. *de Nativ. B. V.*

[3] Abyssus cujus profunditatem solus Deus dimensus est. S. Bonav., in *Speculo B. V.*, cap. v.

[4] Terra Hevilath, in qua, et ex qua, et per quam Deum et hominem habuimus. Richard. a S. Laur., *de Laud. B. Virg.* lib. VIII.

Terra Hevilath in qua natum est aurum optimum, nempe Christus. Idem, *ibid.*

Terra, quia sicut de terra tollitur aurum et argentum, quo redimuntur captivi, Maria peperit illum qui est redemptio animarum. Idem, *ibid.*

Terra ex qua nascitur aurum optimum, id est caro Christi, quæ de ea nata est et formata, et ibi invenitur bdellium, et lapis onychinus, id est anima Christi, et Deitas; bdellium enim secundum Plinium est arbor aromatica et valde odorifera, et signat animam Christi, quæ totum mundum universis virtutum et exemplorum odoribus respersit, lapis vero onychinus qui pretiosus est valde, colore, candore, et humani unguis similitudinem exprimens, signat Deitatem Christi, quæ cum sit candor lucis æternæ, et speculum sine macula, splendor gloriæ et figura Patris, nihilominus tamen ad humani unguis similitudinem humanæ carni, in incarnatione supersedit, et ei personaliter inhæsit. Idem, *ibid.*

Vas auri solidum, ornatum omni genere pretioso; ornatum quidem omni lapide pretioso virtutum : solidum, quia humana virtute moveri non posset in divini conceptus præjudicium. B. Albertus Magn., in *Postillis super cap.* I *Lucæ.*

Vas omnium mysteriorum divinorum. — Vas miraculorum. S. Gregorius Thaumat., Orat. *de Annunt. B. M. V.*

Vas impollutum. S. Joannes Chrysost., Orat. 3 *in Annunt. B. M. V.*

Vas incontaminatum. Idem, *ibidem.*

Vas immaculatum virginitatis. S. Proclus, in orat. *de Præsent. B. M.*

Vas novum unguenti non deficientis. Andreas Cret., Orat. *de Dormitione B. Virg.*

Vas auro fictum ab omni vase secretum, ex quo mundus universus impensum manna accepit, vitæ scilicet panem, igne Deitatis excoctum. S. Joannes Damasc., in orat. 4 *de Nativ. B. V. M.*

Vas virginitatis aureum ac firmum. Idem, Orat. 4 *de Nativ. B. M. V.*

Vas innocentiæ purissimæ sine macula et labe. Idiota, in sua *Contempl. de SS. V. Maria.*

Vas admirabile propter pretiositatem, quæ superabat materiam; fuerunt

Marie est un *vase d'or* : la sainte Vierge fut tout entière d'or, c'est-à-dire étincelante d'amour et brillante comme l'or le plus pur, qui tient le premier rang parmi les métaux, comme l'amour parmi les vertus.

Ce vase d'or est *solide*, parce que rien ne pouvait ébranler la vertu de Marie, ni le vent de la tentation, ni le souffle de la paresse et de l'indolence : rien n'avait la puissance de la détacher de Dieu.

Lorsque S. Jean décrivit dans l'*Apocalypse* (XII, 19 et 20), les fondements de la nouvelle Jérusalem descendue du ciel, il les montra formés de pierres précieuses de sortes différentes, au nombre de douze. Le vase insigne de la dévotion qui est Marie, est orné de ces douze pierres.

Le jaspe représente la foi inébranlable de la Vierge ; le saphir, les célestes aspirations de son âme ; la calcédoine ou escarboucle est son ardent amour ; la sardoine, son mépris pour les choses de la terre et sa piété ; le chrysolite, sa miséricorde ; le béryl, sa patience et sa force héroïque ; la topaze, sa sagesse ; le chrysoprase, sa science ; l'hyacinthe, son attrait pour les choses célestes ; l'améthyste, son humilité et sa sobriété.

Telle fut la matière de ce vase d'honneur, de ce vase insigne entre tous ; tels furent ses ornements et telle fut sa beauté. Mais que contenait-il?

Nous avons parlé de la maternité de Marie, nous avons dit que Dieu lui-même avait habité dans son sein, ce qu'il n'a fait pour aucune autre créature. Ici ce n'est plus Jésus-Christ incarné

enim in hoc vase omnes varietates virtutum et bonorum, omnes sculpturæ sanctorum desideriorum, omnes picturæ sanctarum cogitationum ; ideo dicitur vas admirabile, opus excelsi. Richard. a S. Laur., *de Laud. SS. Virg.*, lib. XII.

Vas auri solidum, ornatum omni lapide pretioso, scilicet jaspide fidei, hyacintho spei, carbunculo charitatis, sapphiro contemplationis, sardonico martyrii, topazio universæ virtutis (et sic de cæteris lapidibus, quibus virtutes cæteræ designantur). Idem, *ibid.*, lib. IV.

Vas crystallinum, sapphirinum, smaragdinum, eburneum, aureum et argenteum, ad reponendum Dominici corporis sacramentum, et omnium reliquiarum, id est virtutum impretiabilem thesaurum. Idem, *ibid.* lib., X.

Vas electum ob aurum sapientiæ, et argentum eloquentiæ, et quia continuit Christum qui dicitur (*Ezech.* I), electum, propter aurum divinitatis, et argentum humanitatis. Idem, *ibid.*

Vas profundissimum per humilitatem, solidissimum per patientiam, integerrimum per virginitatem, amplissimum per charitatem, mundissimum per omnimodam puritatem, et capacissimum per desiderium ; et ideo balsamum divinæ gratiæ dignum et congruum continere. Idem, *ibid.*

Vas splendidissimum odoramentorum cœlestium. D. Laur. Justinianus, in libro *de Perfect. et discipl. monasticæ convers.*, cap. XV.

Vas electissimum Spiritus Sancti. Dionys. Carthus.

Vas plenum balsamo divinæ sapientiæ. Bernardinus de Bustis, Serm. 4 *de Assimilat. B. Mariæ.*

Vas solidum fabricatum ex auro charitatis (quam perfectius et excellentius habuit, quam alia quacumque pura creatura) et lapidibus pretiosis omnium virtutum aliarum. Petrus Bardus, *de Concept. B. Mariæ Virginis.*

dans le sein de Marie, mais la dévotion de cette auguste Vierge que le titre qui lui est donné nous invite à considérer.

Marie est le vase insigne de la dévotion. La dévotion louée et exaltée en Marie n'est pas seulement la vertu qui porte ce nom, entendu dans le sens qu'on lui donne ordinairement; c'est la dévotion prise dans un sens plus large et qui embrasse toutes les vertus par lesquelles nous rendons à Dieu le culte qui lui est dû[1]; lorsqu'on célèbre la dévotion de Marie, on célèbre en même temps toutes les autres vertus qui se rapportent à celle-là comme à leur principe, à leur cause, à leur effet, à leur signe, à leur motif, ou de toute autre manière.

A qui pourrions-nous demander une explication plus parfaite de ce qu'il faut entendre par la dévotion, qu'à S. François de Sales? Voici comment ce doux et illustre docteur s'exprime au chapitre Ier de l'*Introduction à la vie dévote*[2] :

« La vraie dévotion, Philothée, présuppose l'amour de Dieu; et

[1] Devotio specialis quidam actus est voluntatis promptæ et paratæ ad faciendu quæcumque ad Dei servitium et famulatum spectant.

Respondeo dicendum quod devotio dicitur a devovendo; unde devoti dicuntur qui seipsos quodammodo devovent, ut ei se totaliter subdant; propter quod et olim apud gentiles devoti dicebantur, qui seipsos idolis devovebant in mortem pro sui salute exercitus, sicut de duobus Deciis Titus Livius narrat (*Decad.* I, lib. VIII, cap. VIII et lib. X, cap. XIX). Unde devotio nihil aliud esse videtur quam « voluntas quædam prompte tradendi se ad ea quæ pertinent ad Dei famulatum. » Unde (*Exod.* XXXV, 1) dicitur quod *multitudo filiorum Israel obtulit mente promptissima atque devota primitias Domino.* Manifestum est autem quod voluntas prompte faciendi quod ad Dei servitium pertinet est quidam specialis actus... Et ideo cum devotio sit actus voluntatis hominis offerentis seipsum Deo, ad ei serviendum, qui est ultimus finis, consequens est quod devotio imponat modum humanis actibus, sive sint actus ipsius voluntatis circa ea quæ sunt ad finem, sive etiam sint actus aliarum potentiarum, quæ a voluntate moventur. D. THOMAS, II-II, quæst. LXXXII, art. 1.

Voici le résumé de la doctrine de Suarez sur l'essence de la dévotion, tel que le donne le P. Noel S. J.

Quamvis hæc vox *devotio* varie sumatur; modo enim sumitur pro tota oratione, modo pro attentione, modo pro meditatione, proprie tamen sumpta, est voluntaria quædam propensio ac promptitudo ad Dei cultum ac famulatum. Hinc videtur complecti *tria :* nimirum *velle*, *prompte velle*, et *suaviter velle;* adeoque devotio actualis est aliquis voluntatis actus (non modus aut qualitas actus, ut vult Cajetanus), sed pius affectus quo homo aliquo modo se devovet divino obsequio, non per votum aut promissionem, sed per actuale volendi exercitium ac propositum. Et insuper iste actus, quandiu aut formaliter, aut virtualiter permanet, reddit hominem *facilem et promptum* ad omne Dei obsequium ac cultum. *Suavitas* vero, delectatio, gustus seu consolatio spiritualis quæ ex illo erga Deum ac res divinas pio affectu provenit, est tantum devotio accidentalis, et quædam proprietas ex affectu colendi Deum, qui est vera ac substantialis devotio, resultans, ac quasi per modum passionis se habens, nec adeo necessaria, quamvis per se multum conferat ad operationis promptitudinem, ac facilitatem. NOEL, *Theol. Suarez Summa*, part. II, tom. XI, lib. II, cap. VI.

[2] Nous ne reproduisons pas le style ancien qui, malgré son charme incomparable, est moins à la portée du commun des lecteurs

pour parler plus juste, elle est elle-même le parfait amour de Dieu. Cet amour s'appelle grâce, parce qu'il est l'ornement de notre âme et en fait une belle âme aux yeux de Dieu. Quand il nous donne la force de faire le bien, il s'appelle charité ; et quand il nous fait opérer le bien *avec soin, avec promptitude et fréquemment*, il s'appelle *dévotion*, et il a toute sa perfection. J'explique ceci par une comparaison fort simple mais bien naturelle : les autruches ont des ailes, et ne s'élèvent jamais au-dessus de la terre ; les poules volent, mais pesamment, rarement et fort bas ; le vol des aigles, des colombes et des hirondelles est vif et élevé, presque continuel. Ainsi les pécheurs ne sont que des hommes de terre, et rampent toujours sur la terre ; les justes qui sont encore imparfaits s'élèvent vers le ciel par leurs bonnes œuvres, mais rarement avec lenteur, et une espèce de pesanteur d'âme ; il n'y a que les âmes solidement dévotes qui, semblables aux aigles et aux colombes, s'élèvent en Dieu d'une manière vive, sublime et presque infatigable. En un mot, la dévotion n'est autre chose qu'une certaine agilité, une vivacité spirituelle, par laquelle la charité opère en nous, ou nous-mêmes nous faisons avec la charité tout le bien dont nous sommes capables. C'est à la charité de nous faire observer universellement tous les commandements de Dieu, et c'est à la dévotion de nous les faire observer avec toute la diligence et toute la ferveur dont nous sommes capables... Enfin, la charité et la dévotion ne sont pas plus différentes l'une de l'autre que le feu ne l'est de la flamme, puisque la charité, qui est le feu spirituel de l'âme, étant fort enflammée, s'appelle dévotion : de sorte que la dévotion n'ajoute rien pour ainsi dire au feu de la charité, sinon la flamme qui rend la charité prompte, active et diligente dans l'observation des commandements de Dieu et dans la pratique des conseils et des inspirations célestes. » Reprenons cet enseignement de S. François de Sales et, serrons-le de plus près, afin d'en faire l'application à Marie et de montrer comment elle est véritablement le vase de la dévotion, insigne entre tous.

Le mot *dévotion* désigne premièrement un acte spécial de religion ; en ce sens, la dévotion n'est autre chose qu'une offrande intérieure de soi-même au culte divin. De même qu'un serviteur *dévoué* à son prince est celui qui se livre et se donne tout entier au service de ce prince ; ainsi celui qui, par amour pour le culte et l'honneur divins, se dévoue tout entier à Dieu, fait un acte particulier de religion qui est appelé dévotion, du mot *se dévouer*. La dévotion n'est donc pas autre chose qu'une « volonté de se « livrer sans arrière-pensée au service de Dieu [1]. »

[1] Voluntas quædam prompte se tradendi ad ea quæ pertinent ad Dei famulatum. S. Thom., II-II, q. lxxxii, art. 1.

En second lieu, le mot *dévotion* signifie une qualité particulière de cet acte intérieur. Dans ce sens la dévotion n'est autre chose qu'une détermination absolue accompagnée de ferveur pour le culte divin, c'est-à-dire pour la prière, la louange, le sacrifice, l'adoration, l'accomplissement des vœux. Aussi appelle-t-on dévots ceux qui font ces actes de piété promptement et avec ferveur. Promptement, dis-je, parce que la promptitude est nécessaire pour surmonter toutes les difficultés, les craintes et les troubles qui rendent l'homme lent au service de Dieu. Or cette promptitude consiste dans une volonté absolue et déterminée qui supprime toute crainte, tout désir de reculer, toute tergiversation : de sorte que l'on ne soit pas retardé dans l'exécution, dès que l'occasion se présente. La ferveur ajoute quelque chose : elle consiste dans l'intensité et la véhémence de la détermination. Voilà pourquoi nous appelons généralement dévots, ceux que nous voyons empressés, vifs, ardents pour les choses qui regardent le service de Dieu ; personne au contraire n'appellera dévots, ceux qui sont tièdes dans la prière ou dans le culte divin. Sous ce double rapport, promptitude et ferveur, la dévotion de la bienheureuse Vierge Marie fut incomparable.

Dès sa troisième année, elle s'éloigna de la maison paternelle, fut présentée au temple et consacrée au service du Seigneur. Là elle passa onze ans de son enfance et de sa jeunesse, peut-être plus selon quelques auteurs, s'occupant des choses spirituelles dans la maison de Dieu ; elle n'en sortit que lorsque Joseph l'eut reçue comme son épouse, des mains des prêtres, pour être le gardien de sa virginité.

Que faisait-elle dans le temple? Sainte Brigitte l'a appris d'une révélation divine, et nous le raconte[1]. « Pendant tout le temps que Marie resta dans le temple, elle fuyait, autant qu'elle pouvait le faire, les visites de ses amis et de ses propres parents. Jamais, ni le jour ni la nuit, son cœur ne se séparait de Dieu. Même lorsqu'elle était occupée à des travaux manuels, elle ne cessait de prier. Elle vivait continuellement sous le regard de Dieu, le seul objet de son amour. Jamais elle ne se livra au sommeil avant d'en ressentir le besoin. Et si son corps dormait, son âme veillait. » C'est aussi ce qu'avait remarqué S. Ambroise lorsqu'au second livre *des Vierges*, il énumérerait les vertus de Marie[2].

[1] *Révélat*, liv. I, chap. x et liv. III, chap. VIII.

[2] Quid nobilius Dei matre? quid splendidius ea, quam splendor elegit? Quid castius ea quæ corpus sine corporis contagione generavit? Nam de cæteris ejus virtutibus quid loquar? Virgo erat non solum corpore, sed etiam mente, quæ nullo doli ambitu sincerum adulteraret affectum : humilis corde, verbis gravis, animi prudens, loquendi parcior, legendi studiosior ; non in incerto divitiarum, sed in prece pauperum spem reponens : intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita non hominem, sed Deum

Nous pourrions faire ressortir combien fut grande la dévotion de la très sainte Vierge dans les diverses circonstances où le saint Evangile nous la montre pendant sa vie mortelle. Mais nous préférons laisser ce soin aux pieuses méditations de chacun, et nous contenter de quelques considérations plus générales.

La dévotion consiste à observer les commandements de Dieu, à obéir en toutes choses à sa volonté, à penser à lui, à le désirer, à tout faire pour lui. Telle fut la conduite de Marie tous les jours de sa vie sur la terre, s'attachant à plaire en toutes choses à Dieu seul et à le servir avec une conscience pure, dans la sainteté et la justice. La volonté de la Vierge était l'arche de la volonté de Dieu. Elle ne laissa passer sans l'accomplir ni un seul iota, ni un seul point de la loi du Seigneur. Il n'est pas de soldat, il n'est pas d'armée qui observe l'ordre qui leur est prescrit, comme les vertus de la Vierge conservèrent leur rang dans leur combat contre le démon. Aussi est-elle proclamée : *Belle comme une armée rangée en bataille*, par l'Esprit-Saint, dans le *Cantique des Cantiques* (VI, 3).

La dévotion consiste à méditer assidûment les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ. Avant même que s'accom-

quærere : nullum lædere, bene velle omnibus, assurgere majoribus natu, æqualibus non invidere, fugere jactantiam, rationem sequi, amare virtutem. Quando ista vel vultu læsit parentes? quando dissensit a propinquis? quando fastidit humilem? quando derisit debilem? quando vitavit inopem, eos solos solita cœtus virorum invisere, quos misericordia non erubesceret, neque præteriret verecundia? Nihil torvum in oculis, nihil in verbis procax, nihil in actu inverecundum : non gestus fractior, non incessus solutior, non vox petulantior; ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis, figura probitatis. Bona quippe domus in ipso vestibulo debet agnosci, ac primo prætendat ingressu, nihil intus latere tenebrarum, ut mens nostra nullis repagulis corporalibus impetita, tanquam lucernæ lux intus posita foris luceat.

Quid ergo exequar ciborum parcimoniam, officiorum redundantiam : alterum ultra naturam, superfuisse, alterum pene ipsi naturæ defuisse : illic nulla intermissa tempora, hic congeminatos jejunio dies? Et si quando reficiendi successisset voluntas, cibus plerumque obvius, qui mortem arceret, non delicias ministraret. Dormire non prius cupiditas quam necessitas fuit; et tamen cum quiesceret corpus, vigilaret animus : qui frequenter in somnis aut lecta repetit, aut somno interrupta continuat, aut disposita gerit, aut gerenda prænuntiat.

Prodire domo nescia, nisi cum ad ecclesiam conveniret, et hoc ipsum cum parentibus, aut propinquis. Domestico operosa secreto, forensi stipata comitatu ; nullo meliore tamen custode quam seipsa : quæ incessu affatuque venerabilis, non tam vestigium pedis tolleret quam gradum virtutis attolleret. Ut tamen alios habeat virgo membrorum custodes suorum, morum autem suarum, se habeat ipsa custodem : plures erunt de quibus discat si ipsa se doceat, quæ virtutes magistras habet; qui quidquid egerit, disciplina est. Sic Maria intendebat omnibus, quasi a pluribus moneretur; sic omnia implebat virtutis officia, ut non tam disceret, quam doceret. Talem hanc Evangelista monstravit, talem Angelus reperit, talem Spiritus Sanctus elegit. D. Ambrosius, lib. II *de Virginibus*.

plît le mystère de l'Incarnation, elle avait pleuré sur cet *homme de douleurs* dont parlait le Prophète. Après l'oracle de Siméon, le glaive acéré ne cessa point de déchirer son cœur maternel. Plus tard, lorsqu'elle eut vu de ses propres yeux son divin Fils mourant sur la croix, était-il possible que ce spectacle cessât un seul moment d'être présent à sa mémoire? Toutes ses paroles se rapportaient à Jésus; toutes ses pensées, tous ses soupirs étaient pour Jésus. Lorsqu'elle marchait, Jésus était avec elle. Si elle pleurait, c'était toujours sur les douleurs de Jésus, ou à coup sûr, à cause de lui. Si elle se réjouissait, c'était en lui. Enfin il n'était rien en elle qui ne rappelât et ne représentât son Fils adorable. Elle était tout entière unie à Dieu, tout entière dévouée à Jésus-Christ, et ce fut l'amour dont elle était embrasée pour Dieu qui délivra enfin son âme des liens de son corps virginal.

La dévotion consiste encore à visiter les lieux saints, particulièrement ceux où le Christ a daigné opérer notre salut. C'est ce que fit Marie après que Jésus-Christ fut monté au Ciel. S. Antoine, S. Vincent, Denis le Chartreux, l'abbé Guerric[1], S. Ildefonse, nous la représentent visitant souvent cette grotte de Bethléem où elle avait enfanté le Verbe incarné, l'avait enveloppé de langes, l'avait couché dans une crèche, l'avait vu adoré par les bergers et par les Mages. Elle allait à Nazareth où elle avait vécu si longtemps avec lui dans la plus douce intimité. Elle montait au Calvaire que le Christ avait arrosé de son sang, et là elle répandait des torrents de larmes; puis elle allait au sépulcre, où avait été enseveli son corps sacré; elle y entrait et adorait la gloire de son Fils ressuscité. Sur la colline des Oliviers, d'où le Christ était monté au Ciel, elle baisait les traces de ses pieds. C'est ainsi que Marie témoignait de l'ardente dévotion qui remplissait son âme.

La dévotion consiste à prier, à méditer les choses saintes. Il est dit de Marie qu'elle conservait dans son cœur tout ce qu'on disait de Jésus et le méditait sans cesse. Aurait-elle pu ne pas méditer de même les paroles et les actes de ce Fils bien-aimé? La dévotion consiste encore à recevoir souvent la sainte communion. C'est ce que fit Marie après l'Ascension du Sauveur. Les premiers chrétiens approchaient chaque jour, autant qu'ils le pouvaient, de la table sainte. Qui peut douter de l'empressement

[1] Quid est, obsecro, mi Domina, quod sic ægra videris et languida? Quid est quod præter solitum tristis et pigra, ab heri et nudiustertius, sicut solebas, non sancta revisis loca, quorum contemplatione amorem tuum pascebas? Jam per aliquot dies non vidimus te, aut rupem Calvariæ ascendentem, ut ibi locum crucis impleres lacrymis; aut ad sepulcrum Filii adorantem gloriam resurrectionis; aut in monte Oliveti deosculantem extrema vestigia ascendentis. Guerricus Abbas, Serm. 2 *in Assumpt. B. M. V.*

de Marie pour s'acquitter d'un devoir si doux à son cœur maternel. On peut dire que si Notre-Seigneur institua la sainte Eucharistie, ce fut pour toutes les âmes fidèles sans doute, mais principalement pour la consolation et le bonheur de sa divine Mère.

Enfin une œuvre de la dévotion est d'exciter les autres à la piété et au service de Dieu, de les instruire, de les aider, de les diriger, de les conseiller. Lorsque Jésus-Christ fut monté au ciel, Marie, outre les Apôtres et les Évangélistes, instruisait aussi des mystères de notre foi les autres fidèles de la primitive Eglise, les consolait dans la persécution, les excitait au martyre, et arrosait de ses conseils et de ses exemples, comme d'une eau vivifiante, cette plante encore tendre de la sainte Eglise.

Qui pourrait mesurer la grandeur presque infinie de la dévotion qui brillait en Marie? Il faudrait pour mesurer la perfection avec laquelle elle pratiquait les actes de vertu qui lui étaient habituels, la bonne volonté, l'esprit de générosité, de sacrifice et de ferveur qu'elle y apportait ; il faudrait mesurer son amour pour Jésus, amour qui s'accroissait à chaque instant dans une proportion inconcevable, en vertu même de la grâce qu'il méritait, et de la correspondance parfaite que Marie apportait à la grâce, même dans l'état de sommeil, si l'on en croit S. Bernardin de Sienne[1]. « Le sommeil, dit-il, qui suspend et ensevelit « en nous les actes du libre arbitre, et par conséquent l'acte « méritoire, n'eut pas, à mon avis, un effet semblable dans la « Vierge, mais, même alors, son âme tendait vers Dieu par un « acte libre et méritoire. Aussi, pendant son sommeil, sa con- « templation était-elle plus parfaite que celle d'aucune autre « personne éveillée. »

Ajoutez que ce fut à la personne même du Fils de Dieu fait homme que la bienheureuse Vierge Marie rendit directement tous les services et tous les hommages religieux qu'inspire la piété la plus vive, sacrifiant sans compter, non pas un superflu qu'elle ne possédait point, mais se dépensant elle-même tout entière et sans réserve[2], ce qui ajoute un nouvel éclat à sa dévotion. Les autres

[1] Somnus, qui abyssat, et sepelit in nobis liberi arbitrii actus, et per consequens actum merendi, non credo quod talia in Virgine fuerit operatus, sed anima ejus libero ac meritorio actu, tunc tendebat in Deum. Unde illo tempore erat perfectior contemplatrix, quam unquam fuerit aliquis alius dum vigilavit. S. Bernardin., Tom. II, serm. 2, art. 1, c. II.

[2] Alii hospitio quemlibet in domo sua suscipiunt : beata Virgo non quemlibet, sed proprium Dei Filium, qui non habuit ubi caput suum reclinaret, non in domo, sed in utero suscepit. Alii nudum quemlibet veste mutabili, atque corruptibili undelibet composita operiunt : beata Virgo Verbum Dei carne virginea, quam Deus in unitatem personæ assumpsit, quæ sine fine incommutabilis atque incorruptibilis permanet, velut veste operuit. *Habitu inventus est ut homo.* Alii quemlibet esurientem vel sitientem cibo, vel potu exteriori reficiunt : beata Virgo Deum hominem, in huma-

revêtent les pauvres de laine de brebis : Marie revêtit son Fils du plus pur de sa substance corporelle. Les autres nourrissent les pauvres de pain : Marie nourrit Dieu fait homme de son lait virginal. Les autres reçoivent les pauvres sous leur toit : Marie reçut l'immensité de Dieu dans son propre sein. Les autres soignent les malades à cause de Dieu : Marie soigna Dieu lui-même revêtu d'un corps faible et sujet à la souffrance. Les autres sont zélés pour secourir les besoins des malheureux : Marie fut zélée et travailla de ses mains pour subvenir aux besoins de l'homme-Dieu. Les autres visitent les prisonniers et les blessés, compatissent à leurs peines pendant leur vie, et les ensevelissent après leur mort : Marie souffrit tellement de voir son Fils chargé de liens pour nous, déchiré de coups et attaché à la croix, qu'une bouche angélique même ne saurait l'exprimer.

Enfin la sublime et tout admirable dévotion de Marie brilla en ce que jamais elle ne commit la moindre faute, la moindre imperfection. *La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu*, dit l'apôtre S. Jacques (Epit., 1, 27) *consiste... à se conserver pur du siècle présent.* La bienheureuse Vierge Marie fut vraiment, en cela, d'une rare piété, car elle se garda si soigneusement du siècle présent, que jamais aucune pensée, aucune tentation ne se glissa dans son esprit pour la souiller. Telle est la croyance de toute l'Eglise, au témoignage du S. Concile de Trente. L'Esprit-Saint l'assistait et réglait si bien toutes choses en elle que la moindre imperfection, même involontaire, lui était inconnue ; il possédait la demeure qu'il s'était consacrée, et la voulait toujours parfaitement digne de lui. D'autre part, l'ardent amour pour Dieu dont elle était embrasée ne permettait point qu'elle ressentît le souffle glacial du péché.

Cet amour n'était pas sujet à des variations toujours dangereuses. Il croissait sans cesse, et jamais ses progrès merveilleux ne se ralentissaient, tandis que les plus grands saints eux-mêmes sentent parfois leur ardeur faiblir, et sont ainsi exposés à des chutes dont plusieurs exemples sont capables d'effrayer les plus confiants, comme la chute de Lucifer, celle de Salomon, celle de Judas et de tant d'autres.

Que le Seigneur nous donne une étincelle de la charité de

nitate indigentem, non solum exterioribus cibis, et potibus pavit, verum etiam interiori suo lacte aluit. Et ut breviter illa septem misericordiæ opera percurramus, quæ cum quis uni de minimis suis facit, Deus sibi facta confitetur, beata Virgo non quemlibet ex minimis, sed summum Dei Filium hospitem suscepit, nedum carne, vel etiam pannis operuit, esurientem pavit, sitientem lacte potavit, infirmum per infantiam balneando, fovendo, leniendo, gestando frequentavit, ut merito de ea dicatur : *Martha satagebat circa frequens ministerium.* Comprehenso et crucifixo, quasi in carcere constituto præsto fuit. S. Anselm., Hom. super verba : *Mulier quædam Martha nomine.*

Marie et de son admirable dévotion. Que la très glorieuse Reine du ciel et de la terre, que la Mère de Dieu qui est aussi notre mère, nous obtienne la grâce de lui ressembler un peu, d'imiter selon notre faiblesse son dévouement au service de Dieu et la ferveur de son amour. Qu'elle nous donne un peu de ce baume divin de la dévotion dont elle est le vase admirable ! Alors nous serons véritablement morts au monde et notre vie sera digne d'elle et de son divin Fils.

CHAPITRE VI

AUTRES TITRES EMBLÉMATIQUES

§ I. — *Marie rose mystique.*

L'Eglise du Seigneur est un délicieux jardin planté de fleurs de toute espèce ; ainsi l'atteste la sainte Ecriture. *Ma sœur, mon épouse est un jardin fermé, oui, un jardin fermé*, dit le divin Epoux au *Cantique des Cantiques* IV. 12. Fermé sans doute parce qu'il est clos de tous côtés par l'amour, comme par un rempart, afin qu'aucun réprouvé ne prenne place au rang des élus. Dans ce jardin est toujours présent le jardinier céleste, qui confie à la terre les diverses semences des grâces et des vertus, puis cueille les fleurs printanières dans tout l'éclat de leur beauté, et transplante dans la réserve du royaume des cieux, ces lis éclatants de blancheur et de pureté, ces violettes colorées par leur ardeur céleste, ces roses empourprées par le martyre, et parmi elles, la plus belle des roses, la Vierge Marie, Mère de Dieu, que nous glorifions en l'invoquant sous ce titre : *Rose mystique*[1].

[1] Rosa optimi coloris in mulieribus germinans. S. Joannes Chrysost., Orat. 7 *in Sanctiss. Deiparam Virg.*

Rosa quæ e spinis, hoc est Judæis orta, divina fragrantia cuncta perfudit, S. Joannes Damasc., Orat. 4 *de Nativ. B. M. Virg.*

Rosa virginitate clarissima, odoreque gratiæ spirans. Idem, Orat. 3 *de Assumpt. B. M. V.*

Rosa divina, universos terræ tines replens suaveolentia, ac peccati nostri fœtorem eliminans. Josephus Hymn., in *Mariali.*

Rosa electa, quam cum in convallibus vitæ Verbum Dei invenisset, pulchritudinis ejus amore captum est, et incarnatum, odore replevit orbem terrarum. Idem, *ibidem.*

Rosa in medio spinarum hujus vitæ, quam cum Deus invenisset immaculatam, habitavit in utero ejus inviolato, et mystica suavolentia, mundum replevit. Idem, *ibid.*

Dans la sainte Écriture, l'esprit de Dieu a figuré la dignité et la supériorité de Marie sous divers noms de fleurs et de plantes ;

Rosa aromatica propter odorem unguentorum suorum, id est suarum virtutum. Idiota, *de B. Virg.*, part. XIV, Contempl. 24.

Rosa plantata in Jericho, quia in ea fuit summa perfectio amoris, et martyrium intensissimi doloris ; quanto enim diligebat ardentius, tanto est vulnerata profundius ; non enim fuit talis Filius, nec fuit talis Mater ; non fuit tanta charitas, sicut inter eam beatissimam Matrem, et benedictum Filium ejus ; non fuit tam digna mors, non fuit dolor tantus ; sciebat namque Mater inviolata, qualis erat ejus gloriosissimus Filius, et unde conceptus, et quomodo, et ideo quanto ipsum dilexit tenerius, tanto vulnerata fuit profundius, nil habens consolationis, sed tantum habens tribulationis et doloris ; nam absorpta sunt sacratissima viscera maternis doloribus ultra quod homo, vel angelus perpendere posset ; martyres namque passi sunt propter fidem, sed B. Virgo passa fuit propter charitatem. Ideo de ea scribitur : *Vulnerata charitate ego sum.* Et sicut charitas major est quam fides, sic martyrium B. Virginis excellit martyria sanctorum. Alii martyres diversis gladiis martyrizati sunt, sed beata Virgo eodem gladio quo Filius ejus benedictus. Idem, *de B. Virg.*, part. XII, Contempl. 6.

Rosa rubicunda per Dei et proximi charitatem, nam igneus color designat charitatem. Idem, *ibid.*

Rosa lenis. D. Anselmus, in hymn. 1 *B. Dei Genitricis.*

Rosa natura frigida, per vitiorum extinctionem ; forma lata per charitatem ; colore alba aut rubra per puritatem et passionem, vel certe compassionem ; odore grata per bonam opinionem. Hugo a S. Vict., Serm. *in Nativ. B. Mariæ.*

Rosa candida per virginitatem, rubicunda per charitatem, candida carne, rubicunda mente, candida virtutem sectando, rubicunda vitia calcando, candida affectum purificando, rubicunda actum carnalem mortificando, candida Deum diligendo, rubicunda proximo compatiendo. D. Bernardus, Serm. *de B. Maria*, cujus initium est *Ave, Maria.*

Rosa plantata super rivos aquarum, id est nutrita in plenitudine gratiarum, et tanquam exaltata super choros Angelorum. Helinandus Cisterc., Serm. 1 *de Assumpt. B. M.*

Rosa mystica, cujus candor subtilis juxta radices foliorum est perpetua cordis munditia, quam semper integram perfectissime custodivit. Idem, *ibid.*

Rosa mystica, cujus color roseus est verecundiæ rubor, castitatis ardor, et justitiæ zelus. Idem, *ibidem.*

Rosa, quia sicut rosa pulcherrima florum, sic Maria pulcherrima mulierum. Idem, *ibid.*

Rosa sine spina. Innoc. Papa III, Hymn. *de SS. Virg. M.*

Rosa charitatis, admirandæ suavitatis, toto corde complectanda, et nequaquam dimittenda. B. Joseph. Steinfeldensis, Opusc. 4.

Rosa capitis confortativa ; per caput mentem intellige ; confortavit enim Basilium, Julianum Apostatam formidantem, et Theophilum jam fere desperantem, quando locuta est ad cor ejus. Ideo dicitur *Rosa in Jericho*, quod interpretatur *defectus*, quia sæpe, nisi confortaret peccatores, deficerent. Richardus a S. Laur., *de Laud. Virg.*, lib. XII.

Rosa delicatissima ad olfaciendum, unde dicunt adolescentulæ *Cant.* 1 : *Curremus in odorem unguentorum tuorum* ; et propter pulchritudinem, et hanc suavitatem, dicit ei Ecclesia : *Speciosa facta est* ad intuendum, et suavis ad tangendum, et olfaciendum. Idem, *ibid.*

Rosa inclinis et humilis in statura per humilem obedientiam, juxta doctrinam Spiritus Sancti dicentis ad eam : *Audi, Filia, et vide et inclina aurem tuam.* (*Psal.* xliv). Idem, *ibid.*

sous le nom de lis : *Comme le lis entre les épines* (Cant., II, 2); sous celui de baume et de cannelle : *J'ai répandu une senteur de parfum comme la cannelle et le baume le plus précieux* (Eccli., XXIV, 20); de myrrhe excellente : *J'ai répandu une odeur comme celle de la myrrhe excellente* (*Ibid.*); de nard : *Le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur* (Cant., I); d'un buisson ardent que la flamme ne dévore point : *Le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson, et il voyait brûler le buisson sans que la flamme le consumât* (Exode, III, 2); d'un cèdre : *Je me suis élevée comme le cèdre du Liban* (Eccli., XXIV, 17); d'un cyprès : *Comme le cyprès de la montagne de Sion* (*Ibid.*); d'un palmier : *J'ai poussé mes branches en haut comme les palmes de Cadès* (*Ibid.*, 18); d'un platane : *Je me suis élevée comme le platane sur le bord des eaux* (*Ibid.*, 19).

Mais la bienheureuse Vierge Marie n'est comparée à aucune fleur mieux qu'à la rose : *Comme les plants de rosiers de Jéricho* (*Ibid.*, 18). — *Comme des rosiers plantés sur le bord des eaux* (*Ibid.*, XXXIX, 17). — *Comme les rosiers qui poussent leurs fleurs au printemps* (*Ibid.* I, 8).

Les propriétés de ces arbres et de ces fleurs représentent chacune quelque vertu déterminée de la Vierge Mère de Dieu. Le lis désigne la candeur et la pureté de sa vie; le baume,

Rosa pulcherrima ad intuendum; ipsa enim est pulcherrima mulierum (*Cant.* V), sicut rosa florum, cui dicit Filius, *Cant.* II : *Ostende mihi faciem tuam.* Dicit ei tota Trinitas: *Revertere, revertere, Sunamitis, ut intueamur te;* et in hoc verbo : *ut intueamur te,* ostenditur quod tota Trinitas ipsius speciem desiderat intueri. Idem, *ibid.*

Rosa quæ spinis adhæret, licet omnino eis dissimilis ; Maria enim peccatoribus qui sunt spinæ, pietate adhæret, et compassione, licet a peccato omnino immunis. Idem, *ibid.*

Rosa pulcherrima, quæ famæ suæ odore, totam pigmentat Ecclesiam. Hugo Carensis, *in cap.* XXIV *Eccli.*

Rosa quæ contrita, id est tribulationibus afflicta, quanto plus sustinuit majores contritiones, tanto majores reddidit odores; nam in Ægyptum expulsa dedit odorem patientiæ; in passione Filii gladio perforata, dedit odorem fidei perfectæ; in tribulationibus, quas patiebatur a Judæis, dedit odorem gratiarum actionis; in tribulationibus aliorum dedit odorem compassionis; in tribulatione quam post Christi ascensionem patiebatur ex Filii absentia, dabat odorem sancti desiderii et devotionis. Jacobus de Vorag., in *Mariali,* Serm. 4, R.

Rosa tota rorida, id est rore Spiritus Sancti plena, a qua rorem divinæ gratiæ excutimus, quando per ferventia desideria eam exoramus. Idem, *ibid.*

Rosa quam quanto aliquis magis contrectat de ea meditando, loquendo et scribendo, tanto majorem sentit devotionis odorem. Bernardinus de Bustis, Serm. *de Assimil. B. M. V.*

Rosa quæ sua pulchritudine et amœnitate delectat visum hominum, angelorum et Dei. Idem, *ibid.*

Rosarium in quo semper invenies rosas recentes, rosas immarcessibiles. Ernestus Prag., in *Mariali,* cap. XLIX.

l'admirable parfum de ses vertus ; la cannelle, sa profonde contemplation des mystères divins ; la myrrhe, sa mortification ; le nard, son humilité ; le buisson ardent qui ne se consume point, sa virginité ; le cèdre, l'incorruptibilité de son âme ; le cyprès, l'élévation de ses mérites ; le palmier, sa victoire sur toutes tentations, souffrances et adversités ; le platane, le refuge qu'elle offre à ceux qui ont recours à elle : quant à la rose, elle exprime exactement toute sa vie.

Cette rose très noble, issue des branches illustres des rois, s'est élevée même au-dessus des cieux et s'est étendue sur tout l'univers. Vers cette rose très odorante a volé l'abeille céleste, qui se nourrit au milieu des lis et habite la patrie des anges ; elle s'est reposée sur cette fleur ; elle s'y est attachée et en a recueilli le doux miel de l'humanité. Marie est bien la rose dont le soleil et la lune admirent la beauté, dont l'odeur guérit les infirmes, dissipe les maladies, ressuscite les morts ; la rose dont le parfum saint réjouit les habitants des cieux, attriste ceux des enfers, et réchauffe par sa grâce l'univers entier.

Marie est une rose sans épines. Il y a des auteurs qui disent qu'avant le péché, le rosier croissait sans épines, et qu'il ne se hérissa d'épines qu'après le péché. Ainsi l'ont cru S. Basile[1] et S. Ambroise[2].

Marie, notre rose, a fleuri, non point avant, mais après le péché d'Adam : cependant elle n'a emprunté aucun aiguillon aux buissons des pécheurs. Voyez la série des générations depuis Abraham qui engendra Isaac, jusqu'à Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus : vous trouverez parmi ses ancêtres plus d'un

[1] Sed et *lignum fructiferum*, inquit, *faciens fructum cujus semen ejus sit in ipso secundum genus, et secundum similitudinem, super terram.* Sane hoc verbo densabantur nemora omnia; omnesque emersere arbores, quæ scilicet in longinquissimam altitudinem exurgere solent, abietes, cedri cupressi, piceæ : item fructices omnes illico comati fiebant et densi. Prodiere etiam plantæ quæ dicuntur coronariæ, roseta, myrti et lauri. Omnia quæ prius super terram non extabant, in uno temporis puncto, eo devenere ut essent, cum tot pæne proprietate, manifestissimis quidem differentiis, ab iis quæ diversi generis sunt discreta, singula tamen proprio caractere insignita. *Verum rosa tunc sine spina erat;* postea vero floris pulchritudini fuit spina adjuncta, ut fruendæ voluptati foret dolor contiguus, dum recordaremur peccati, cujus causa ad hoc damnata terra est, ut nobis spinas proferret atque tribulos. D. Basil. Cæsar., in *Hexaemeron.*, hom. 5.

[2] Surrexerat ante floribus immixta terrenis sine spinis rosa, et pulcherrimus flos sine ulla fraude vernabat; postea spina sepsit gratiam floris, tanquam humanæ speculum præferens vitæ, quæ suavitatem perfunctionis suæ illatibus curarum stimulis sæpe compungat. Vallata est enim elegantia vitæ nostræ, et quibusdam sollicitudinibus obsepta, ut tristitia adjuncta sit gratiæ. Unde cum unusquisque aut suavitate rationis, aut prosperioris cursus successibus gratulatur, meminisse culpæ eum convenit, per quam nobis in paradisi amœnitate florentibus spinæ mentis, animæque sentes jure condemnationis ascripti sunt. D. Ambros., *Hexaemeron.*, lib. III, cap. XII.

pécheur ; vous trouverez plus d'un buisson chargé d'épines dans cet antique jardin. Parmi les femmes de qui la bienheureuse Vierge Marie tirait son origine, l'Écriture ne nomme-t-elle pas, comme autant de buissons épineux, Thamar, incestueuse ; Rahab, courtisane ; Ruth, idolâtre ; Bethsabée, adultère, toutes pécheresses par conséquent? Et parmi les hommes : David, adultère et homicide ; Salomon, Roboam, Achaz, Amon et d'autres encore adorateurs des faux dieux? La bienheureuse Vierge Marie a poussé et fleuri sur ces buissons d'épines comme une rose admirable ; elle ne leur a rien emprunté de dur ni de blessant ; mais elle fut douce, suave, délicieuse. « Ève, dit S. Bernard, fut « l'épine qui piqua son mari jusqu'à causer sa mort, et légua à « sa postérité l'aiguillon du péché : Marie est la rose. Ève est « l'épine qui blesse : Marie la rose qui adoucit tout. Ève est « l'épine qui cause la mort de tous : Marie la rose qui rend à « tous la possibilité d'arriver au salut[1]. »

Parmi les roses il en est de rouges et de blanches. La très sainte Vierge Marie est la rose mystique rouge et blanche tout à la fois. Dès l'instant même de sa conception immaculée, Marie fut une rose brillante de blancheur et de grâce ; mais au moment de l'annonciation, comme au midi de sa vie, le feu de la divinité s'incorporant dans son sein à la chair humaine, elle devint comme une flamme brûlante et toute rouge d'amour.

Elle est encore blanche par sa virginité, rouge par sa charité ; blanche par la chair, rouge par le cœur ; blanche par la vertu qu'elle pratiqua, rouge par les vices qu'elle foula aux pieds ;

[1] Eva ergo spina fuit, Maria rosa extitit. Eva spina vulnerando ; Maria rosa omnium affectus mulcendo. Eva spina infigens omnibus mortem, Maria rosa reddens salutiferam omnibus sortem. D. Bernardus, Serm. *de B. V. M.*

Les Poètes chrétiens ont célébré Marie sous le symbole de la rose.

Et veluti spinis, mollis rosa surgit acutis,
Nil quod lædat habens, matremque obscurat honore ;
Sic Evæ de stirpe, sacra veniente Maria.
Virginis antiquæ ut facinus nova Virgo piaret.

Sedulius, lib. II *Pasch.*

Ad nutum Domini nostrum ditantis honorem,
Sicut spina rosam, genuit Judæa Mariam.
Ut vitium virtus operiret, gratiæ culpam.

Fulbertus Carnot., in *Carminibus.*

Salve, Verbi sacra parens,
Flos de spinis spina carens,
Flos spinati gloria.

Nos spinetum, nos peccati
Spina sumus cruentati,
Sed tu spina nescia.

Adamus de S. Vict.,
in *Prosa de Assumpt.*

blanche par les sentiments qu'elle purifie, rouge par les passions qu'elle mortifie ; blanche par l'amour qu'elle a pour Dieu, rouge par la compassion qu'elle éprouve pour le prochain. Elle ressemble à Jésus-Christ son Fils, dont il est écrit au livre des *Cantiques* (v, 10) : *Mon bien-aimé se distingue par sa blancheur et sa rougeur*. Il est blanc par sa pureté, rouge par sa charité. Il en est de même de Marie, car elle possède, aussi parfaitement que possible, les vertus de Jésus. Elle est la rose rouge et blanche, la fleur de la virginité, parce qu'il faut aux vierges une pureté sans tache unie à la mortification des sens et de la chair. La rose est la reine des fleurs, Marie est la reine de tous les saints, fleurs admirables qui ornent le jardin du Seigneur. Elle est, comme la rose, une reine humble qui charme par sa beauté et embaume par le parfum de ses vertus : mais elle a sur la rose cet avantage, qu'elle ne blesse personne et fait du bien à tous.

La rose est la plus belle et la plus gracieuse des fleurs. La bienheureuse Vierge Marie fut très belle et la plus gracieuse des créatures. Elle le fut de corps, elle qui conçut dans ses chastes entrailles le plus beau des enfants des hommes. Elle fut plus belle encore par son âme, car sa beauté extérieure n'était qu'un reflet de sa beauté intérieure, selon la parole du Psalmiste (Ps. XLIV, 14 : *Toute la gloire de la fille du roi procède de l'intérieur*. Marie fut le trône du Verbe incarné, et par suite de la très sainte Trinité. Or quoi de plus beau que le trône de Dieu, sinon Dieu lui-même.

La beauté des autres femmes n'est pas semblable à la rose mais plutôt à l'épine : car elles blessent les yeux des hommes qui les regardent, déchirent leurs cœurs, transpercent leurs âmes et leur font souvent une blessure mortelle. Seule la beauté de Marie fut une rose sans épine, car elle ne piquait ni ne déchirait aucun cœur ; elle n'offensait ni ne blessait les yeux ni l'âme de personne. Mais elle attirait à elle les yeux de tous ceux qui la regardaient et pénétrait tous les cœurs de son inexprimable chasteté.

En outre notre rose est si belle, si gracieuse, que le Christ lui-même admire et loue sa beauté, en répétant à deux reprises (Cant., I, 14, 15) : *Que vous êtes belle, ma bien-aimée ! Que vous êtes belle !* A quoi elle répond de son côté : *Que vous êtes beau, mon bien-aimé ! Que vous avez de grâces*[1]. « Admirable société, » s'écrie Hugues de S. Victor, « celui qui est tout à fait beau se joint à celle « qui est toute belle. Je suis tout à fait beau, et vous êtes

[1] O qualis societas! Totus pulcher totam pulchram sibi sociat. Ego totus pulcher, et tu tota pulchra. Ego pulcher per naturam, et tu per gratiam. Ego pulcher, quia totum quod pulchrum est, in me est; tu tota pulchra, quia nihil quod turpe est, in te est. Pulchra in corpore, pulchra in mente. Hugo Vict., *in Cant.*

« toute belle. Je le suis par nature, et vous l'êtes par la grâce. « Je suis beau parce que tout ce qui est beau est en moi : « vous êtes belle, parce qu'il n'y a rien en vous qui blesse mon « regard. Vous êtes belle de corps et d'âme. »

Cette rose est si belle, si distinguée, que Sophronius n'a pas hésité à dire d'elle[1] : « Il n'y a pas de vertu, ni de beauté, ni d'éclat, « ni de gloire, qui ne lui doive sa splendeur. C'est donc bien « avec raison qu'on l'entoure de roses et de lis, afin que les « vertus s'appuient sur les vertus et que sa beauté soit aug- « mentée par les charmes de la chasteté. »

On lit dans les *Révélations* de sainte Brigitte que Jésus-Christ dit lui-même à sa mère : « Les anges considèrent la beauté l'un « de l'autre, et admirent celle de toutes les âmes et de tous les « corps; mais ils voient que la beauté de votre âme surpasse « tout ce qui est créé, et que la distinction de votre corps l'em- « porte sur tous ceux qu'a formés la puissance du Créateur. « Ainsi votre beauté l'emporte sur celle de tous les anges et « de toutes les autres créatures[2]. »

L'Eglise chante avec bonheur au jour de l'Assomption : « Et « comme les jours du printemps, l'entouraient les fleurs des « rosiers et les lis des vallées[3]. »

Les jours du printemps sont plus agréables que ceux de tout le reste de l'année. Ils font oublier les rigueurs de l'hiver et sont rarement troublés par les orages et les tempêtes. Il en est ainsi des vertus et des mérites de la très sainte Vierge. Ils sont très agréables à Dieu, aux anges et aux hommes, parce qu'ils n'ont été altérés par aucune tentation intérieure ou extérieure. *La vie de l'homme sur la terre est un combat*, disait Job (VII, 1); mais la vertu de Marie n'a jamais été troublée par aucune lutte. Elle jouissait toujours de la paix et de la tranquillité intérieure la plus parfaite[4]. « Pour les autres saints, « dit Richard de S. Victor, » il est beau de n'avoir pas été vaincu par les vices; « pour Marie, il est plus beau de n'avoir pas même subi la

[1] Nihil virtutis est, nihil speciositatis, nihil candoris gloriæque, quod non ex ea resplendeat; ideoque bene eam circumdant flores rosarum et lilia convallium, ut virtutes virtutibus fulciantur et formositas decore castitatis augeatur. Sophron., Serm. *de Assumpt.*

[2] Angeli considerant alter alterius pulchritudinem, et pulchritudinem omnium animarum et omnium corporum admirantur; sed animæ tuæ pulchritudinem vident esse super omnia quæ creata sunt, et corporis tui honestatem excellere omnes homines, qui creati sunt : et sic omnes angelos et omnia quæ creata sunt, excedit pulchritudo tua. S. Brigit., lib. I *Revel.*, cap. LXI.

[3] Et sicut dies verni circumdabant eam flores rosarum et lilia convallium. *Offic. festi Assumpt.*

[4] In cæteris sanctis magnificum fuit, quod a vitiis non sunt expugnati; in Virgine autem, quod nec in modico impugnata fuit. Richard. de S. Vict., lib. II *de Emmanuele*, cap. XXVIII.

« moindre attaque. » La chair et le monde ne pouvaient rien contre elle, et si peut-être il fut permis au démon de chercher à la tenter, ce ne fut que pour lui donner un nouveau trait de ressemblance avec son divin Fils.

Le rosier n'élève pas très haut ses rameaux et ses feuilles, mais le parfum de ses fleurs se répand au loin. Telle la bienheureuse Vierge Marie. Cette humble fille d'Israël répandait au loin, par ses vertus, une suave odeur et une senteur merveilleuse. Autrefois, dans le temple de Jérusalem, on se servait, pour le culte divin, d'un parfum composé de divers aromates, et exhalant une très agréable odeur. De même en fut-il dans ce temple animé de Dieu, temple de pudeur, de vertu et de pureté. Toujours pure, toujours sans tache, Marie conservait en elle la rose toute parfumée de l'innocence. Elle répandait sans cesse l'odeur suave de la virginité, par laquelle elle réjouit tellement le Ciel tout entier et le Fils de Dieu lui-même, qu'elle l'attira sur la terre. Aussi est-il dit dans le *Cantiques des Cantiques* (I, 3) : *Nous courons à l'odeur de vos parfums*, c'est-à-dire de vos vertus, de vos dons, de vos mérites.

Heureux ceux qui aiment le parfum de Marie : heureux ceux qui courent sur ses traces, imitent ses mœurs, sa vie, ses mérites, ses exemples; heureux ceux qui ne peuvent entendre son nom béni sans être transportés de joie et saisis de respect. Les hérétiques haïssent, détestent et fuient l'odeur de cette rose mystique. Ils ressemblent aux animaux immondes qui ne peuvent supporter la senteur des parfums les plus agréables; ils ne rencontrent pas une rose qu'ils ne la souillent et ne la foulent aux pieds. Les hérétiques ne peuvent supporter davantage les vertus les plus chères à Marie, celles dont le parfum ravit le cœur même de Dieu. Ils ont la chasteté, l'humilité, l'obéissance, la pauvreté volontaire en horreur; ils ne comprennent rien à l'amour de Dieu et du prochain, et ils poursuivent ces vertus partout où ils les rencontrent. Ils sont comme le scarabée qui fait ses délices du fumier, et que l'essence de rose tue. Heureux ceux qui ne leur ressemblent pas, ceux dont les vertus de Marie font la joie et les délices.

On dit que la rose purifie les humeurs, guérit et adoucit les douleurs des yeux et des oreilles; elle est utile aussi pour la sépulture des morts qu'elle protège contre la corruption du tombeau. La rose mystique, Marie, produit tous ces effets chez les hommes atteints de la maladie du péché. Combien, en effet, n'a-t-elle pas relevé de malheureuses âmes que les passions, les tentations du démon, le désespoir poussaient à leur perte éternelle? Que de morts dans le péché, qui sentaient déjà bien mauvais, n'a-t-elle pas rappelés à la vie?

Marie n'est pas comparée simplement à une rose, mais à la

rose de Jéricho; non pas de ce Jéricho maudit par Josué, amer, stérile, insalubre, tel qu'il est de nos jours, mais de ce Jéricho béni par Elisée, salubre, fécond et sacré. Jéricho produit des roses parfumées, plus grosses, plus belles, plus remarquables par leur blancheur ou leur couleur vermeille, que celles des autres contrées. La bienheureuse Vierge Marie est plus grande, plus belle, plus éclatante que tous les autres saints; rien de plus ardent que sa charité, rien de plus pur que sa chasteté.

Disons donc avec un poète à cette rose mystique, blanche et rouge tout à la fois, la plus illustre, la plus odorante, la plus belle, à cette rose bienfaisante, à cette rose de Jéricho : « Je « vous salue, rose brillante, rose douce et belle, rose rare, qui « seule méritez ce nom de rose. O belle, ô pure, ô candide « Vierge, telle qu'il n'en fut et qu'il n'en pourra jamais être! « Vous l'emportez en beauté sur les roses, en pureté sur les « lis; vous l'emportez en éclat sur les astres mêmes; vous « éclipsez les feux de la lune et les rayons du soleil. La splen- « deur de l'étoile du matin n'égale pas la vôtre. O visage à « jamais admirable! les heureux habitants des cieux ne cessent « de vous contempler. Vos yeux sont doux, votre front serein, « vos joues éclatantes de beauté, votre bouche est de rose : « toute grâce nous vient de vous [1]. » Soyez-nous favorable, Vierge sainte, fleur sans épine qui ne blessez personne. Gloire des fleurs, changez-nous en fleurs, nous qui sommes des buissons épineux; charmez-nous de votre beauté, guérissez-nous par votre vertu; réjouissez-nous par le parfum de vos exemples, afin que trouvés comme des roses parfumées parmi les ronces et les épines de ce monde, nous méritions enfin d'être transférés dans la colonie du Paradis céleste [1].

1. Ave, rosa speciosa
Rosa dulcis et formosa,
Tu es rosa singularis.
Sola rosa tu vocaris,
Nostris aspira mentibus.

O formosa, decens, o pulchra et candida Virgo
Qualis nulla fuit, nullave esse potest
Tu vincis formosa rosas, tu candida vincis
Lilia; tu vultu vincis et astra tuo
Tu superas solis radios lunæque vigorem;
Luciferi fulgor par nequit esse tibi.
O facies laudanda diu, quam numina cœli
Cum vident semper cernere et usque juvat.
Sunt oculi mites, frons læta, genæque decoræ,
Os roseum, hinc nobis gratia quoque venit.

(Apud Mieckow.)

§ II. — *Marie tour de David et tour d'ivoire.*

Après avoir gracieusement comparé la très sainte Vierge Marie à la reine des fleurs et l'avoir invoquée sous le nom de *rose mystique*, l'Église, dans les Litanies, veut nous donner une idée de la puissance de cette auguste Vierge. Elle a déjà célébré la Vierge puissante. Elle y revient encore et, se servant d'une image saisissante, elle nomme Marie la tour de David et la tour d'ivoire.

Les hommes entreprirent autrefois d'édifier une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Ils voulaient immortaliser leurs noms et se préparer un refuge, pour le cas où un nouveau déluge inonderait la terre. Dieu confondit leur orgueil, et la tour de Babel demeurée inachevée ne fut qu'un monument de confusion et de révolte. Mais ce que Dieu ne permit pas à l'orgueil des hommes de conduire à bonne fin, il se réservait de l'accomplir lui-même. Il nous a donné une tour qui s'élève jusqu'au plus haut des cieux, une tour qui est la gloire de l'humanité, une tour où tous les hommes sans exception peuvent trouver un refuge contre leurs ennemis et contre la colère du Seigneur lui-même. C'est l'auguste Vierge Marie, la tour de David et la tour d'ivoire, comme les âmes fidèles se plaisent à la nommer.

La bienheureuse Vierge est comparée à une tour et en reçoit le nom pour plusieurs raisons.

La première se tire de son humilité[1].

Une tour est un édifice dont la masse est considérable, dont la solidité doit être à toute épreuve, et qui, par conséquent, exige des fondations profondément creusées et reposant sur la roche vive. L'admirable humilité de Marie, qui attira sur elle les faveurs du Très-Haut, ainsi qu'elle le proclame dans son cantique, fut le fondement de la tour merveilleuse que Dieu voulut construire.

[1] Turris propter altissimum, id est profundissimum *fundamentum* quod turri necessarium est. Fundamentum hujus turris profundissima humilitas, quasi de lapidibus rudibus et impolitis, quia humilitas latet in profundo cordis, sicut fundamentum latet in terra, nec quærit apparentiam, vel ornatum mundanum, quod signatur in hoc quod lapides fundamenti nec dolati sunt, nec politi, sed multo cæmento vel bitumine compacti, quo charitas Virginis figuratur. Vel fundamentum hujus turris est fides, quæ fundamentum et principium est omnis spiritualis boni, sicut fundamentum principium ædificii. Vel hujus turris fundamentum est rupes nativa et firma, Christus scilicet, qui est firma petra (*Matth.* VII). Vel denique hujus turris fundamentum sunt eminentissimæ et præcipuæ virtutes, velut lapides prægrandes, qui idonei sunt fundamento. Richardus a S. Laur., *de Laud. SS. Virg.*, lib. XII.

Turris fundata super firmam petram, in montibus sanctis immobili fundamento, siquidem Deus in medio ejus non commovebitur. S. Thomas de Villanova, Conc. 1 *de Assumpt. B. Virginis.*

L'humilité en effet se cache et se dérobe aux yeux de tous. Elle n'a rien de commun avec ces pierres ou ces marbres précieux richement sculptés et polis qui sont l'ornement des temples et des palais; elle paraît ressembler plutôt aux pierres informes entassées dans les fondations et reliées entre elles par un ciment tenace, symbole de la charité. On peut dire aussi que le fondement de la tour mystique est la foi de Marie, puisque la foi est le principe de tout bien spirituel, comme le fondement est le principe de l'édifice. Ou bien encore, ce sont les principales vertus de Marie, qui, semblables à des pierres de dimensions inusitées, sont parfaitement propres à soutenir le poids incommensurable du monument que Dieu prépare. De toute manière, ce fondement profondément creusé, car nul ne fut plus humble que Marie, s'appuie tout entier sur la roche vive et inébranlable qui est Jésus-Christ : *Petra autem erat Christus.*

En second lieu, Marie est une *tour* par la sublimité de sa perfection[1]. Aussi bien dans la vie active que dans la vie contemplative, rien de comparable à la Mère de Dieu. Comme une tour domine tous les objets environnants, ainsi l'auguste Vierge s'élève, par la contemplation et la science des choses divines, par la pratique des vertus les plus héroïques, comme aussi des plus humbles et des plus méconnues, au-dessus des saints les plus illustres, au-dessus des chérubins et des séraphins eux-mêmes. Elle peut dire avec plus de vérité que S. Paul et les autres Apôtres : *Ma conversation est dans le ciel*, ma vie entière s'écoule en de célestes entretiens. Elle s'élève au milieu de la sainte Eglise comme une tour qui la domine et la protège de son ombre. Elle monte droit vers le ciel par la rectitude de son intention[2] qui ne recherche que la volonté de Dieu; par la rectitude de sa justice que ni l'adversité, ni la prospérité ne sauraient incliner soit à droite, soit à gauche, que l'attrait des choses

[1] Turris propter *altitudinem* et eminentiam utriusque vitæ, scilicet activæ et contemplativæ, vel propter contemplationem cœlestium, vel etiam propter eminentiam scientiæ de æternis, vel quia in cœlo mente conversabatur cum angelis, dicens cum Apostolo (*Philip.* III) : *Mea conversatio in cœlis est;* cœlos enim attingebat stans in terra (*Sapient.* XVIII); vel turris propter excellentiam suæ humilitatis; in his enim omnibus, et multis aliis supereminebat hæc turris toti castro Ecclesiæ. Idem, *ibid.*

[2] Turris propter *rectitudinem* et erectionem, seu directionem *intentionis*, juxta illud Psalmistæ orantis (*Psal.* V) : *Dirige, Domine Deus meus, in conspectu tuo viam meam.* Item (*Psal.* XXIV) : *Dirige me, Domine, in veritate tua, et doce me;* rectus est enim coram Deo, cujus intentio ad Deum propter Deum dirigitur, vel etiam rectitudinem justitiæ, quia nunquam ad sinistram per adversa, nunquam ad dexteram declinat per prospera, nunquam retro se reflexit ad mundana, nunquam ante, aliqua tentationis instantia; vel recta per paupertatem, quia *Job.* I : *Nudus egreditur homo de utero matris suæ, et nudus revertitur illuc :* ergo si medium paupertatis sit rectitudo, pendiculum igitur ad quod erigi et dirigi debet turris, paupertas est. Idem, *ibid.*

d'ici-bas ni les tentations du démon n'ont jamais fait courber soit en avant, soit en arrière. Que dire de l'élévation à laquelle elle atteint par ses mérites. Depuis que Dieu l'a choisie pour être la Mère du Verbe incarné, ni les Anges, ni les Archanges, ni les Trônes, ni les Dominations, ni les Chérubins, ni les Séraphins, ni les Prophètes, ni les Apôtres, ni rien parmi les choses créées, visibles ou invisibles, ne peut lui être comparé. *Plusieurs filles ont réuni des richesses*, est-il dit au livre des *Proverbes* (XXXI, 29), *mais vous les avez toutes dépassées*. Elle est la première des Vierges, le miroir des Confesseurs, la rose des Martyrs, la maîtresse des Apôtres, l'oracle des Prophètes, l'attente des Patriarches, la reine des Anges. Elle a le domaine et la primauté de toute la terre, la plénitude de toutes les grâces et de toutes les vertus, de tous les bonheurs, de tous les fruits spirituels, l'interprétation de toutes les sciences, l'esprit de prophétie, le discernement des esprits, le pouvoir des miracles; elle a la fécondité avec la virginité, la maternité avec l'intégrité. Elle est l'étoile de la mer, la porte du ciel, la maîtresse de tout; elle est supérieure à tout, excepté à Dieu. S. Jean l'Evangéliste (Apocalypse, XII) vit dans le ciel une femme vêtue du soleil et foulant la lune aux pieds. Cette femme, de l'avis de tous les docteurs, est la bienheureuse Vierge Marie qui a en effet la lune sous ses pieds, c'est-à-dire, selon l'interprétation de S. Bernard[1] et du bienheureux Albert le Grand[2], toute l'Eglise. Car comme la lune brille d'une lumière étrangère qu'elle emprunte au soleil, ainsi l'Eglise resplendit de la grâce qu'elle reçoit du Christ, vrai soleil de justice. Toute l'Eglise militante et triomphante est donc sous les pieds de la bienheureuse Vierge, parce que la Vierge la domine par l'immense quantité de ses grâces et de ses mérites. S. Grégoire dit que Marie est une haute montagne qui élève le sommet de ses mérites au dessus des chœurs des anges, jusqu'au trône de la divinité. S. Jean Damascène dit de même que la Vierge est une montagne surpassant en hauteur toute colline et toute montagne, c'est-à-dire la sublimité de tous

[1] Jam si Ecclesia lunæ magis intelligenda videtur vocabulo, quod videlicet non ex se splendeat, sed ab eo qui dicit : *Sine me nihil potestis facere;* habes mediatricem quam tibi paulo ante commendavimus evidenter expressam. *Mulier*, inquit, *amicta sole, et luna sub pedibus ejus.* Amplectamur Mariæ vestigia, fratres mei, et devotissima supplicatione beatis illius pedibus provolvamur. Teneamus eam, nec dimittamus donec benedixerit nobis : potens est enim, nempe vellus est medium inter rorem et aream, mulier inter solem et lunam, Maria inter Christum et Ecclesiam constituta S. Bernardus, Serm. *in Signum magnum.*

[2] Quicquid gratiæ in luna signatur in Ecclesia, procumbit ejus meritis; quicquid lucis refulget in cœlo, in beatis refertur in eam, eo quod Mater est redemptoris aperientis januam regni cœlestis. B. Albertus Magn., in *Postillis super cap.* X *Lucæ.*

les anges et de tous les hommes : c'est la montagne sur laquelle Dieu se plaît à habiter [1].

Marie est grande encore et s'élève à une hauteur sublime par la vertu même des qualités intérieures qui sont en elle [2]. *La force et la beauté lui servent de vêtement*, est-il écrit au livre des *Proverbes* (XXXI, 25). Marie fut revêtue de force et de beauté; elle excellait intérieurement par une grande constance d'esprit, et elle brillait au dehors par une modestie et une beauté semblables, gardant une admirable gravité de modestie et d'autorité dans tous ses mouvements, ses actes, ses paroles et ses gestes. Elle excellait de plus en toute sorte de vertus et de perfections, car elle les possédait toutes à un degré héroïque et inaccessible aux autres créatures. Enfin la beauté même de son corps était l'image de celle de son âme qui resplendissait au dehors, selon cette parole du psaume XLIV, 14, que nous avons citée : *Toute la gloire de la fille du roi vint du dedans.*

En troisième lieu, Marie ressemble à une tour par sa force invincible [3]. Elle est la femme forte dont parle l'Ecriture, et c'est elle dont la main soutient l'Eglise militante au milieu des luttes et des épreuves de chaque jour. Ce fut particulièrement au jour de la Passion de son divin Fils et pendant les longues heures du séjour de son corps dans le tombeau, que se manifesta la force de cette Mère de douleurs. Alors les plus saints furent ébranlés. Pierre renia son maître, la pensée même de sa résurrection semblait un rêve aux saintes femmes et aux Apôtres, et ce fut à peine si la présence de Jésus-Christ lui-même suffit à

[1] Virgo est mons ille qui collem omnem ac montem, id est angelorum omnium et hominum sublimitatem exuperat : mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo, ex quo citra ullam manuum operam, corporis modo excidi voluit, lapis angularis Christus una persona distinctas naturas copulans, divinitatem nimirum et humanitatem. S. JOAN. DAMASC., Orat. 1 *de Nativ. B. M.*

MONS Dei in quo ante omnia sæcula complacuit habitare Verbo divino. IDEM, in *Menæis Græcorum, die* 27 *Januarii.*

[3] MONS sublimis est Maria, quæ meritorum verticem super omnes Angelorum choros, usque ad solium Deitatis erexit. S. GREGOR., *in* I *Reg.*, c. I.

MONS in vertice montium, quia ejus altitudo supra omnes sanctos refulsit. IDEM, *ibid.*

MONS omnem electæ creaturæ altitudinem electionis suæ dignitate transcendens. IDEM, *ibid.*

MONS sublimis, quæ ut ad conceptionem æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem super omnes Angelorum choros, usque ad solium Deitatis erexit. IDEM, *ibid.*

[2] TURRIS propter fortitudinem, nam ipsa est mulier fortis, cui innititur Ecclesia militans, cujus fortitudo maxime apparuit sepulto Domino, quando defecit omnis sanctus vel titubavit in fide et tunc ipsa per fortitudinem fidei, spei et charitatis, totam sustentavit Ecclesiam; ipsa est etiam quæ suis orationibus dat lasso virtutem, et his qui fortes sunt fortitudinem et robur multiplicat (*Isa.* XL). Sicut turris munit et roborat existentes in ea. RICHARD. A S. LAUR., *de Laud. Virg.*, lib. XII

réveiller leur foi. Marie seule ne connut pas l'anxiété du doute. Elle suivit sans faiblir son adorable Jésus, jusque sur le Calvaire; elle donna son consentement au sacrifice de la rédemption, elle se tint au pied de la croix tant que son Fils y demeura suspendu, et elle attendit avec la foi la plus vive et la plus inébranlable, l'heureux moment de sa résurrection. Et maintenant c'est elle qui donne la vertu de force à tous ceux qui en ont besoin et qui recourent avec confiance à sa maternelle protection. Les Apôtres et les premiers chrétiens furent soutenus par Marie, au milieu des épreuves suscitées par la haine des juifs et des autres persécuteurs; ils furent soutenus dans les combats intérieurs, plus pénibles souvent et plus dangereux que les luttes du dehors. Elle était la tour puissante qui leur procurait un abri et les rendait forts et invincibles, en les défendant contre toute attaque. Ce qu'elle fut pour eux, elle n'a pas cessé de l'être, et ceux qui recourent à sa puissante protection triompheront de leurs ennemis.

Il est des tours élevées sur le bord de la mer[1] pour servir de point de repère aux marins et leur faciliter l'entrée du port. Grâce aux feux qui les couronnent pendant les ténèbres de la nuit, on évite les écueils où le vaisseau se briserait, et l'on arrive heureusement au port. Marie est notre phare, tant que nous sommes battus par les flots de la mer de ce monde. Par elle, l'humanité a vu briller enfin au milieu des ténèbres qui l'enveloppaient, la grande lumière qui est le Christ. Par elle, nous connaissons le port du salut où nous devons aborder. Ses précieux exemples nous tracent la ligne à suivre pour échapper au danger. La grâce qu'elle nous procure, semblable à un vent favorable, enfle les voiles de notre frêle barque; sa main, lorsqu'il est nécessaire, saisit le gouvernail et nous fait éviter les écueils cachés sous les eaux. Les phares élevés par la main des hommes ne font qu'indiquer la voie: le phare que Dieu nous a donné, nous marque le chemin qu'il faut suivre et nous aide à le parcourir.

La bienheureuse Vierge Marie est encore comparée à une tour, à cause de sa solidité. Les tours sont des édifices solides, destinés à la défense d'un camp, d'une plaine, d'une place, d'une

[1] Turris propter *portus ostensionem:* dicit enim Isidorus, quod Pharum est turris maxima quam Græci ac Latini in communi ex ipsius rei usu Pharum appellarunt, eo quod flammarum indicio longe videatur navigantibus, ad prævidendos portuum introitus, et ad præcavenda pericula scopulorum, ne decepti tenebris, male applicent. Tali turre congrue signatur Maria illuminatrix, quia per eam populus qui ambulabat in tenebris, per mare mundi, vidit lucem magnam, id est Christum (*Isa.* IX. Ipsa enim luminositate exemplorum suorum monstrat nobis viam rectam et portum salutis æternæ. Conservat enim servos suos a scopulis peccatorum si providerint Dominum in conspectu suo semper. Unde *Eccli.* IV: Qui intuetur illam, permanebit confitens. Idem, *ibidem.*

ville, dans lesquels, au temps d'un siège, d'un péril, les soldats et tout le peuple se réfugient pour y être en sûreté[1]. De là, ils font sentinelle et regardent de tous les côtés pour empêcher que l'ennemi n'entre dans le camp ou dans la ville. Quelle tour plus forte, plus solide, plus belle que la très sainte Vierge? Dieu l'a tellement fortifiée par sa grâce, qu'elle ne s'est jamais éloignée de lui ni en paroles, ni en actions, ni en pensées. Oh! combien forte fut cette tour, cette âme bénie, où le démon ne put pénétrer par aucune fraude, aucune suggestion! Il ne put jamais occuper un créneau de cette tour inexpugnable. C'est une tour solide, fondée sur la pierre ferme dont parle S. Paul : *La pierre, c'était Jésus-Christ.* C'est une tour immobile, puisque *Dieu au milieu d'elle ne sera point ébranlé.* La bienheureuse Vierge Marie est encore une tour forte, parce que, prenant notre défense contre les ennemis extérieurs, elle déjoue leurs ruses, leurs stratagèmes, énerve leur puissance, brise leur force, les met en fuite et les empêche de nous abattre et de nous vaincre. C'est pour indiquer cette vérité, disent les SS. Pères, que la bienheureuse Vierge avait été figurée par Jahel et Judith : comme Judith tua Holopherne, et Jahel Sisara, ainsi la bienheureuse Vierge Marie a vaincu le démon.

Une tour est le refuge des soldats : c'est là qu'ils se mettent en sûreté contre les ennemis. Ainsi la bienheureuse Vierge Marie est notre refuge, car nous sommes des soldats et nous avons à combattre des ennemis très forts et très cruels. Mais dans cette tour nous sommes défendus, nous sommes protégés lorsque nous y cherchons un refuge. Qui n'a pas fui vers cette tour? Qui n'a pas trouvé en elle un secours suffisant[2] ?

[1] Turris propter *præsidium*, et defensionem habitantium in castro, vel in civitate Ecclesiæ, qui in cunctis necessitatibus et angustiis suis necesse habent per orationem confugere ad hanc turrim, quia turris fortissima nomen ejus, sicut dicit D. Bernardus. Dicat ergo qui a carne, mundo, diabolo qualitercumque tentatur : *Esto mihi*, Domina, *turris fortitudinis a facie inimici* (Psal. LX). Idem, *ibid.*

Turris quam petere debet homo in quacumque tribulatione, sive peccatis afflictus, sive persecutionibus attritus, sive tentationibus turbatus. Idem, *ibid.*

Turris propter *speculationem*, quia per speculatores solent de turribus adversantium hostium insidiæ praevideri et visis hostibus solent clamare speculatores : Ad arma, ad arma (*Isa* LII) ; propter hoc dicitur (*Cant.* VII : *Nasus tuus*, id est B. Virgo, sicut turris Libani quæ respicit contra Damascum. Damascus sanguinem bibens significabat Diabolum, contra cujus insidias, opponitur nasus, id est discretio B. Virginis, quæ præsentit, quasi odoratur malitiam Diaboli, et ipsius insidias a longe prævidet, quasi de speculo, et pro nobis misericorditer et potenter se ei opponit. Idem, *ibid.*

[2] Blosius, résumant la doctrine des Pères, décrit en ces termes l'assurance du secours que l'on trouve en Marie :

Plane sub Deo, et D. N. J. C. nihil divinius Matre ejus intelligi potest. Hujus Virginis Matris bonitas, misericordia, pietas, amicitia, benignitas, cle-

Les tours sont destinées à la défense d'un camp ou d'une place. Elles sont faites afin que, de là, on repousse plus facilement le choc des ennemis. Marie est destinée à notre défense, parce qu'elle nous a été donnée d'une manière spéciale, pour mère, pour patronne, pour avocate[1], afin qu'elle secoure efficacement ses très chers enfants, avec une affection toute maternelle, qu'elle nous obtienne des secours de la grâce divine, contre toutes les tentations; que lorsque nous serons au dernier moment de la vie, elle nous donne assistance; qu'elle repousse les démons, nos plus grands ennemis et nous conduise à la patrie céleste : *Tu nos ab hoste protege, et mortis hora suscipe :* « Protégez-nous contre l'ennemi, et recevez-nous à l'heure de la « mort, » ô tour puissante, ô tour notre refuge!

Dans une tour, les soldats montent la garde et veillent de tous côtés, afin que l'ennemi ne s'empare pas de la ville ou de la forteresse. Ils veillent dans la bienheureuse Vierge comme dans une tour élevée, ceux qui étudient sa vie par une fréquente méditation de ses mystères, et suivent ses exemples avec une piété assidue. Grâce à cette vigilance sainte, ils déjouent toutes les ruses, tous les stratagèmes de l'ennemi et défendent énergiquement la cité de leur âme contre l'attaque de l'ennemi.

C'est assez de ces quelques considérations pour montrer que Marie est avec raison glorifiée sous le nom emblématique de

mentia, fidelitas, benevolentia, et charitas erga homines tanta est, ut nullis verbis explicari possit. Ipsa in potestate, sapientia, et cunctis charismatibus, donis, perfectionibus, atque excellentiis super omnes creaturas benedicto Filio suo redemptori nostro quam simillima et proxima est. Unde et nullum tam execrabilem peccatorem orbis habet, quem ipsa abominetur, et a se repellat, quemque dilectissimo nato suo (modo suam precetur opem) non possit, sciat et velit conciliare. Quamdiu tempus gratiæ agitur, nequit benignissimos oculos suos a miseris, ac pœnitentibus peccatoribus ipsam invocantibus avertere. Continuas enim pro eis fundit preces, ut germana soror, maternaque fidissima curam salutis eorum gerit. Enim vero in æternum perire non potest, quisquis illam devote, et perseveranter colit, atque invocat. O quantum beneficium tibi præstitit, et quanto honore te decoravit Dominus Deus tuus, qui hanc suam Genitricem longe piissimam voluit tuam esse matrem, advocatam, consolatricem atque adjutricem in hoc exilio! Blosius, *de Dictis Patr.* VI, vi.

[1] O laudabilis clementia Creatoris, qui sic afflictis tam nobile et laudabile subsidium dignatur elargiri! O certe Dei nostri mira benignitas, qui suis reis te Dominam tribuit advocatam, ut a Filio tuo inter nos, et ipsum judicem constituta, quod volueris, pro nobis valeas impetrare? Nec dubium est, quod nostra culpa juste damnabat, quos conservat tuæ advocata pietatis. O mirabilis erga nos misericordia Dei nostri, qui ne fugeremus pro sententia, non solum dignatus est communicare se in judicem, ut esset Deus et homo Jesus Christus, a quo debet sententia promulgari, sed voluit Matrem ac Dominam gratiæ nostram instituere advocatam! Et ideo non timendum est, quoniam miserearis miseris, et in illam partem inclines sententiam, quam defendis : et nobis exhibeas gloriam quam causaris. D. Bonaventura, *super Salve Regina.*

tour. Par les idées qu'il rappelle, ce titre nous aide à mieux comprendre quelques-uns des attributs de cette auguste Vierge et, par conséquent, à mieux célébrer ses louanges.

Mais la bienheureuse Vierge Marie n'est pas seulement une tour. Elle est « la Tour de David »[1] et « la Tour d'ivoire ».

Elle est la tour de David, parce qu'elle est sortie de la famille de ce roi : *Il sortira un rejeton de la racine de Jessé* (Isaïe, xi, 1), c'est-à-dire la Vierge, Mère de Dieu, qui est comme une très belle tige et une fleur d'une odeur très suave. De cette tige le Christ sortira à son tour.

Elle est la tour de David ; de ce David qui, pour combattre le géant infernal, a pris les armes dans cette tour, c'est-à-dire son corps et son sang, qu'il a offerts sur la croix à Dieu son Père pour prix de notre rédemption, et a vaincu sur le mont du Calvaire le superbe Goliath, avec les cinq pierres du torrent, c'est-à-dire ses cinq plaies et avec le bâton de la croix.

Elle est la tour de David, parce que son Fils a bâti la véritable maison du Seigneur sur la terre, la sainte Eglise, dont le temple de Jérusalem élevé par Salomon, fils de David, n'était que la figure.

Elle est la tour de David à laquelle mille boucliers étaient suspendus, et tout ce qui sert à armer les vaillants, parce qu'on trouve auprès d'elle les armes nécessaires pour repousser les assauts du démon.

Elle est la tour de David, parce que le véritable David, Jésus-Christ, l'a élevée dans son Eglise symbolisée par Jérusalem, pour servir de refuge et de protection aux pauvres pécheurs.

Et cette tour de David est une tour d'ivoire[2], parce que les

[1] Turris davidica, ædificata cum propugnaculis, id est cum præceptis et monitis Scripturarum, Prophetarum eloquiis, spirituali scientia litterarum. Phillippus Abbas, lib. IV *in Cant. Cantic.*, cap. xii.

Turris David, id est Christi. Honorius Augustod., *in Sigillo Beatæ Mariæ.*

Turris David, quia verus David, id est Christus, in Jerusalem, id est in Ecclesia sua ædificavit et erexit, ut esset peccatoribus refugium et munimen. Richardus a S. Laur., *de Laud. Virg.*, lib. XI.

Turris David, in qua fideles forte refugium inveniunt. B. Albertus Magnus, Serm. 2 *in Assumpt. B. M.*

Turris David, illius inquam David, qui superbum Goliath quinque lapidibus de torrente, id est quinque vulneribus, et crucis baculo, gloriantem, in Calvariæ monte prostravit. S. Thomas de Villanova, Conc. 1 *de Assumpt. Virginis.*

Turris David, in qua est omnium fortium armatura. Ibi fides Apostolorum, ibi fortitudo Martyrum, ibi puritas Virginum, Doctorum sapientia, Anachoretarum paupertas, devotio Confessorum, ibi denique omnium Sanctorum virtus agglomerata reperitur. Idem, *ibid.*

[2] Turris eburnea. Turris quidem, cum ab hostibus fortiter se defendat; eburnea autem cum a carnis æstu liberam se ostendit. Turris cum virtutum ejus congeriem occursus malignantium perhorrescit; eburnea cum rigore frigido, et brumæ gelicidio dealbescit. Philippus Abbas, lib. VI *in Cant. Cantic.*, cap. xiv.

anciens regardaient l'ivoire comme le symbole de la sagesse, de la pureté, de la tempérance, de la magnanimité et de la force, toutes qualités que l'on remarque dans l'éléphant d'où l'on tire cette matière précieuse.

La sainte Vierge Marie a été créée avec des perfections analogues. Elle est ornée d'une sagesse, d'une prudence, d'une équité, d'une justice souveraines. Elle surpasse toutes les créatures en pureté, en tempérance, en magnificence, en libéralité, en douceur, en force et en puissance. Elle ne fléchit le genou devant aucune créature, tandis que toutes l'honorent comme la souveraine et la reine de l'univers. Les rois et les princes, pour lui faire honneur, descendent de leurs chars dorés et inclinent leur tête nue, et l'on peut dire d'elle comme de son divin Fils, qu'*à son nom tout genou fléchit au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers.*

De plus, l'ivoire est pur, blanc, solide, froid, très propre à recevoir différentes couleurs, et enfin d'un grand prix[1].

Turris eburnea vere, proposita cunctis in exemplum sanctimoniæ, circumposita singulis in præsidium pugnæ, superposita omnibus in spectaculum gloriæ, reposita universis legitime certantibus, in præmium coronæ. Helinandus Cisterc., Serm. 2 *in Nativ. B. V.*

Turris eburnea vere, virginitate candida mentis integritate solida, casto, timore frigida, mundi contemptu nuda, zelo castitatis armata. Idem, *ibid.*

Turris eburnea sublimis voto, præcelsa merito, fortis proposito, recta consilio, erecta desiderio, inexpugnabilis inimico, virginitate candida, affectione munda, zelo castitatis armata. Idem, Serm. 1 *in Assumpt. B. M.*

[1] Ebur habet candorem, ruborem, frigiditatem et soliditatem.

Candor signat puritatem et virginitatem, ideo dicitur : *Venter tuus eburneus distinctus sapphiris* (*Cant.* v). Ebur, ut dictum est, habet candorem, sapphirus habet colorem cœlestem : quo datur intelligi quod ejus puritas fuit candidior quam humana, et fuit cœlestior quam angelica. S. Bernardus (serm. *de Assumpt.*) ait : « Si diligenter attendas in Maria singulas virtutes, « invenies singulares quæ videbantur esse communes. Quæ enim vel ange- « lica puritas illi puritati Virginis audeat comparari, quæ digna fuit fieri « sacrarium, scilicet, et habitaculum Filii Dei ? »

Rubor signat ejus charitatem, quæ in ipsa nunquam extingui potuit : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem* (*Cant.*, VIII). Quæ diabolum percussit : *Percuties eum labiis charitatis tuæ.* Quæ ipsam decoravit et ornavit. *Media charitate* constravit. Ordinavit in me charitatem (*Cant.*, III, 11). De ejus charitate dicit S. Bernardus : Ipsa est mulier amicta sole, quæ velut alterum solem induit, quia sicut ille indifferenter oritur super bonos et malos, sic ipsa quoque propria merita non respicit, sed omnibus exorabilem facit se, et clementissimam se exponit. Omnium necessitates amplissimo miseretur affectu.

Frigiditas signat refrigerationem et extinctionem fomitis, unde dicit Angelus : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi*, id est, te refrigerabit ab omni æstu concupiscentiæ. D. Augustinus in sermone *de Assumptione* : « Spiritus Sanctus superveniet in te, ita ut nec « æstum patiaris libidinis, et mater sis creatoris. » Et subdit : « Idcirco « quidem eam virtus obumbrat, ne portans Deum, fragilitas humana succum- « bat, æstu nostri corporis nesciat. »

Soliditas signat constantiam suæ virtutis, quæ tanta fuit tempore pas-

Telle est en toutes choses la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. Elle est pure à ce point que Dieu lui-même n'hésita pas à la prendre pour Mère. La pureté des anges disparaît, comparée à celle de Marie, et nous pouvons lui appliquer ces paroles de Job (XXV, 5) : *Les étoiles ne sont pas pures devant elle.*

La blancheur de l'ivoire est aussi le symbole de la conscience pure, chaste et sincère de Marie ; sa solidité représente la force invincible qu'elle oppose aux tentations, la fermeté de sa foi, de sa constance, les vertus héroïques qui brillèrent en elle.

L'ivoire est froid et possède par conséquent les propriétés du froid, qui sont de lier, de resserrer, de restreindre et d'affliger. C'est ainsi qu'en Marie la grâce de Dieu lia les vertus, la chasteté virginale resserra les liens de la chair, la tempérance restreignit les sensations inutiles, et la mortification affligea douloureusement la chair.

L'ivoire est très apte à recevoir les couleurs qu'on veut lui donner. La très sainte Vierge, par le fait de sa maternité divine, est très apte à recevoir les nuances de la divine grâce, c'est-à-dire les vertus et les dons de Dieu. L'aptitude à recevoir les dons surnaturels n'est point l'effet d'une puissance naturelle, c'est-à-dire ne procède pas d'une nature plus noble et plus parfaite ; elle procède d'une puissance d'obéissance qui est un effet de la grâce en vertu de laquelle l'âme fait, en tout, ce que Dieu juge à propos qu'il soit fait. La grâce de Dieu n'est pas donnée à l'homme en proportion de la capacité de sa nature, mais en proportion de la dignité plus grande à laquelle Dieu le destine. Puis donc que la sainte Vierge Marie, préférablement à toutes les créatures, aux anges et aux hommes, a été destinée à la dignité la plus éminente, celle de Mère de Dieu, il est rationnel qu'elle ait eu, au-dessus de toutes les créatures et des anges eux-mêmes, une aptitude plus grande à recevoir les grâces divines, à refléter parfaitement toutes les couleurs et les nuances des célestes perfections.

Enfin l'ivoire est d'un grand prix. La sainte Vierge Marie a plus de valeur à elle seule que tous les anges et les hommes ensemble, et que l'univers tout entier. C'est d'elle qu'il est dit au livre des *Proverbes* (XXXI, 10) : *Elle a plus de prix que les objets apportés des extrémités de la terre.* On peut lui appliquer encore ces paroles de Job parlant de la sagesse (JOB, XXVIII, 13) : *L'homme n'en peut connaître le prix.* Telle est en effet la grandeur de Marie, telles sont sa dignité et son élévation, qu'aucun artifice d'éloquence

sionis, quo cæteri Apostoli fuerunt confracti. Ipsa vero sola solida et firma permansit. Fecit sibi Salamon thronum grandem de ebore (III *Reg.*, 1). Ipsa quidem fuit thronus Dei, quia in ipsa Deus requievit ; et fuit de ebore, quia solida et firma permansit ; et fuit grandis, quia ejus dignitas omnem dignitatem angelicam transcendit. JACOBUS DE VORAGINE, *Sermones aurei*, lib. V.

ne saurait en donner une idée suffisante. Il n'appartient qu'à Dieu de connaître la dignité de la Vierge, de l'apprécier à sa juste valeur, et de l'exalter par des louanges qui lui soient proportionnées.

Que tous recourent donc à Marie, cette tour de David très haute, très solide, imprenable; que tous l'invoquent soigneusement dans leurs nécessités tant corporelles que spirituelles. Que tous admirent et révèrent la pureté de cette tour d'ivoire, qu'ils honorent sa blancheur, imitent sa solidité, revêtent sa froideur, considèrent son prix, afin d'arriver par elle au bonheur éternel.

O tour la plus élevée, tour la plus belle, citadelle la plus forte, rempart le plus solide, opposez-vous pour nous comme un mur, devant Dieu, notre juge redoutable; recevez-nous parmi vos clients, afin que, par votre entremise et votre puissance, nous méritions de participer à la gloire céleste. Qu'il en soit ainsi, ô Notre-Dame, notre Mère, notre avocate, notre médiatrice. Par le Fils que vous avez mis au monde et nourri de votre lait virginal, que vous avez porté dans votre sein, réchauffé, soigné, élevé, nous vous prions d'abaisser sur nous les regards de votre miséricorde : et faites que de cette vallée de misère nous parvenions à l'éternelle et bienheureuse patrie! Ainsi soit-il.

§ III. — *Marie maison d'or.*

Ce n'est pas assez pour la sainte Eglise et pour la piété des fidèles d'avoir admiré et célébré, sous le symbole de la tour de David et de la tour d'ivoire, les grandeurs et les excellences de Marie, sa force, sa pureté, son prix inestimable, il faut contempler sa beauté et la célébrer sous l'emblème de l'or plus beau, plus précieux, plus incorruptible que l'ivoire. Après la tour de David, le temple de Salomon, dont il est écrit (III Rois, VI, 22 : *Il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or.* Tous les deux sont la figure de l'auguste Vierge Marie : arrêtons-nous maintenant à contempler le second, le temple ou mieux la *Maison d'or*, *Domus aurea.*

Mes délices, a dit la Sagesse éternelle, *sont d'habiter au milieu des enfants des hommes.* Aussi, dès les premiers âges du monde, Dieu voulut-il avoir sa demeure parmi nous. Ce n'était pas une nouveauté que l'acte de Jacob, consacrant une pierre en y versant de l'huile, et lui donnant le nom de *Bethel*, qui fut conservé à ce lieu et qui signifie *Maison de Dieu.* Dans le désert, Moïse construisit le Tabernacle de l'Alliance, maison de Dieu portative qui voyageait avec les Hébreux à travers le désert. Salomon érigea enfin le temple magnifique, célèbre en tout l'univers.

Sous le Nouveau Testament, Dieu a trois sortes de demeures. La première, c'est notre corps : *Ne savez-vous pas*, dit l'Apôtre

(I Cor., VI, 19), *que vos membres sont le temple du Saint-Esprit.* Et dans la même Épître (III, 16) il dit encore : *Vous êtes le temple de Dieu, et l'Esprit de Dieu habite en vous.* La seconde, ce sont les âmes des justes, dans lesquelles Dieu habite par la magnificence de sa grâce, la magnificence des œuvres de vertu, la magnificence des sacrements, et la magnificence de sa gloire. *Je placerai*, dit-il, *mon tabernacle au milieu de vous, et mon âme ne vous repoussera point. Je marcherai parmi vous, et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple* (Levit., XXVI, 11). Dieu marche dans l'âme des justes comme dans une maison, quand, de la mémoire il passe dans l'intelligence, et de là, par les actes de foi, d'espérance et de charité, dans la volonté. Ou bien quand il fait, par sa grâce, que l'âme du juste s'avance de vertu en vertu et suive ses exemples. La troisième, ce sont les temples construits de la main des hommes, dont le Sauveur lui-même a dit : *Ma maison est une maison de prières* (Luc., XIX, 46).

Entre toutes ces demeures, la plus illustre est la bienheureuse Vierge Marie[1] dont Salomon a dit (Prov., IX, 1, 2) : *La Sagesse*

[1] Domus aurea illius quem cœlum et terra licet ampliora seipsis multo fierent, capere non valebant. Isidorus Thessalon., Orat *de Annunt. B. Virg.*

Domus in qua paratæ sunt nuptiæ Ecclesiarum Dei, et fœderata terrenis cœlestia. D. Hieronym., in *Epist. de Assumpt. B. M. V.*

Domus subnixa columnis septem, a Dei Filio ædificata. Idem, *ibid.*

Domus quam sibi Dei Sapientia ex sterili Annæ utero extruxit. S. Andreas Cret., Can. *in Concept. B. Virginis.*

Domus bona in qua tota simul divinitas illabitur Verbi, in qua Sapientia Patris septem sibi columnas erexit, super quam omnis innititur domus, et fabricatur Ecclesia. D. Ildephonsus, Serm. 3 *de Assumpt. B. Mariæ.*

Domus operis divini ad quam Deus veniens, carnis tantum modo vestem tulit, idem qui venerat rediit, sed aliter quam incesserat ipse inde processit. Idem, lib. *de Virginitate B. M.*

Domus Dei animata, quæ Deum in utero gestavit montibus cœlestium virtutum sublimior. S. Joannes Damasc., in *Octoec. Græcorum.*

Domus de qua per Salomon dicitur : *Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem.* Paulus Diaconus, Serm. 2 *de Assumpt.*

Domus virginalis septem suffulta columnis, quia septem Spiritus Sancti donis, sapientiæ, intellectus, consilii, fortitudinis, scientiæ, pietatis atque timoris Domini ditata. S. Bernardus, Serm. 2 *de Assumpt. B. Mariæ.*

Domus cujus ostium fuit mentis obedientia, per hoc enim ostium intravit ille verus rex Salomon, Jesus Christus. Idiota, in *Contempl. de Virgine Maria.*

Domus Domini quam decet sanctitudo. Guarricus Abbas, Serm. 1 *de Assompt. B. M.*

Domus Majestatis, quam Dominus ipse glorificavit, ut dicitur *Isai.* LX : *Domum majestatis meæ glorificabo*, quam, qui cum Domino, pro posse suo non glorificat, erit ignobilis. Richardus a S. Vict., *de Laud. Virg.*, lib. XVIII.

Domus tam solida et fortis a Deo ædificata, quod nullo modo potuit vacillare, cum omnes aliæ peccando vacillaverint; unde *Rom.* III : *Omnes enim peccaverunt.* Idem, *ibid.*, lib. X.

Domus veri solis justitiæ, in qua novem mensibus corporaliter habitavit. Idem, *ibid.*, lib. VII.

s'est bâtie une maison; elle a taillé sept colonnes; elle a immolé ses victimes, elle a mêlé le vin, et a dressé sa table. Je sais bien que les docteurs appliquent littéralement ces paroles à Salomon, qui bâtit une maison quand il construisit le temple et la synagogue du temple appelée Maison de la Sagesse, c'est-à-dire de Dieu. Ce temple était soutenu par sept colonnes, c'est-à-dire par des colonnes nombreuses. Pénéda et Carthagène, par ce mot *maison*, entendent l'Académie que la sagesse, c'est-à-dire Salomon, le plus sage des hommes, bâtit sur le mont de Sion, tout près de son palais et du temple, ou même dans l'enceinte de ce monument, et à laquelle il voulut donner ce nom « la Sagesse ». Ce fut la première académie, modèle de toutes les autres, le foyer lumineux d'où quelques rayons de vérité parvinrent jusqu'aux Pythagore, Platon, Socrate, Aristote et autres philosophes païens, comme l'enseignent Eusèbe (liv. III,

Domus obedientiæ, quæ quia voci Angeli obedivit, ideo Dei Filium suscipere meruit. D. Antonius de Padua, Serm. *Dominicæ Palm.*

Domus sapientiæ, cujus bonis replemur, quia ex ea effunduntur nobis dona gratiarum multa, videlicet refectio spiritualis, jucundissima ebrietas, medicamentum sanctitatis, protectio contra adversa, dulcedo spiritualis, qua allicimur, oleum consolationis, refrigerium contra æstus tentationum, victoria qua coronamur, odor quo attrahimur. Hugo Carens., *Psal.* lxiv.

Domus Dei, de qua David, *Psal.* xxxv : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos;* cujus abundantia plenitudo est charismatum, quæ plena gratiæ omnibus abundanter usque ad ebrietatem refundit et torrens ab ea erumpens impetu magno, pietatis ejus fluxu est, charitate cœpente impetuosus, et rapidus omnium ad se rapiens devotionem. B. Albertus Magn., in *Postillis super cap.* x *Lucæ.*

Domus Dei pulcherrima altissima contemplatione, luminosissima cognitione. S. Mechtildis, lib. I *Gratiæ spiritualis*, cap. lv.

Domus Dei, ubi recipiuntur pauperes, et abundant opera pietatis, sicut enim in domo Dei, quando dives est, et bene administrata, omnes ibi lætanter recipiuntur sine acceptione personarum, pauperes, peregrini, infirmi, et unusquisque procuratur juxta propriam infirmitatem : ita in Maria domo Dei spiritualiter omnes recipiuntur, et unicuique pulsanti aperitur, ut qui quærit invenit, et qui petit accipit, secundum quod suæ congruit infirmitati. Ernestus Prag., in *Mariali*, cap. xcv.

Domus Domini ex Patrum lapidibus constructa, polita, et picturata virtutibus, cooperta per totum auro charitatis, tanto gloriosior domo, seu templo Salomonis, quanto Filius inhabitator ejus est plus quam Salomon; tanto gloriosior, quanto ejus caro pura est dignior petra dura; tanto gloriosior, quanto anima ejus excellentior, quam fuerunt Sanctorum sancta; tanto gloriosior quam divina natura præsens est potior propitiatorio : tanto gloriosor, quanto Angeli comprehensores sunt meliores, quam illius ministri viatores; tanto gloriosior, quanto victima figurata, id est Jesus gratior est figura. D. Bernardinus Senens., Serm. *de Assumpt. B. Virg.*

Domus præelsa quam æterna sapientia paravit ad opus insolitæ claritatis, admirandæ dignitatis, dignæque admirationis, sibique fabricavit septem columnis, cum totius machinæ stipulamine robusto, vel mira artis industria excisis. Claudius Rapinus, Serm. 2 *de Concept. B. Virg.*

Domus maternalis, quam sibi Sapientia ædificavit, nunquam polluta. Idem, *ibid.*

de la Préparation, c. XIII), Clément d'Alexandrie et d'autres. C'est pourquoi Cornelius à Lapide, dans le commentaire de ce passage, dit que ce fut dans cette académie, dont il était le fondateur, que Salomon lui-même lut trois mille paraboles et cinq mille vers, et qu'il discourut sur tous les arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui sort du mur, et qu'il disserta sur les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles et les poissons. De toutes les nations on venait à cette académie pour entendre le sage Salomon, et tous les rois de la terre lui envoyaient des ambassadeurs pour connaître sa sagesse, comme il est dit au 3e livre des *Rois* (IV, 32, 33).

Dans le sens allégorique, tous les Docteurs veulent que cette sagesse soit Jésus-Christ, qui, étant la Sagesse incréée et incarnée, s'est bâti une maison, à savoir, l'Eglise, dans laquelle il a taillé sept colonnes, les sept sacrements qui soutiennent cet édifice inébranlable; ou bien les sept dons du Saint-Esprit, par lesquels lui-même soutient son Eglise. Les sept colonnes peuvent encore être tous les docteurs et les prédicateurs de l'Eglise : en effet ils la soutiennent comme des colonnes véritables. D'où S. Paul (GALAT., II, 9) appelle Pierre, Jacques et Jean les colonnes de l'Eglise. D'autres, par cette maison, entendent l'humanité du Christ; d'autres, l'âme fidèle.

Mais un grand nombre de Pères appliquent, dans le sens mystique, ces paroles à la sainte Vierge, Mère de Dieu. S. Ildefonse, dans son 3e sermon *sur l'Assomption*, S. Bernard [1] dans

[1] Hæc itaque Sapientia quæ Dei erat, et Deus erat, de sinu Patris ad nos veniens, ædificavit sibi domum, ipsam scilicet matrem suam virginem Mariam : in qua septem columnas excidit. Quid est in ea septem columnas excidere, nisi ipsam dignum sibi habitaculum fide et operibus præparare? Nimirum ternarius numerus ad fidem propter sanctam Trinitatem; quaternarius pertinet ad mores propter quatuor principales virtutes. Quod autem in beata Maria sancta Trinitas fuerit (fuerit dico per præsentiam Majestatis) ubi solus Filius erat per susceptionem humanitatis : testatur Nuntius cœlestis, qui ei arcana mysteria reserans, ait: *Ave, gratia plena, Dominus tecum*, et post pauca : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Ecce habes Dominum, habes virtutem Altissimi, habes Spiritum Sanctum, habes Patrem et Filium, et Spiritum Sanctum. Neque enim potest esse, aut Pater sine Filio, aut sine Patre Filius, aut sine utroque procedens ab utroque Spiritus Sanctus, ipso Filio dicente : *Ego in Patre et Pater in me est.* Et iterum : *Pater autem in me manens, ipse facit opera.* Manifestum est in corde Virginis fidem sanctæ Trinitatis.

Le saint docteur montre ensuite que Marie possédait les quatre vertus cardinales, et il conclut :

Fuit igitur beata Virgo Maria fortis in proposito, temperans in silentio, prudens in interrogatione, justa in confessione. His itaque quatuor morum columnis, et tribus fidei prædictis exstruxit in ea sibi domum Sapientia cœlestis; quæ adeo mentem ejus replevit, ut de plenitudine mentis fœcundaretur et caro, ac Virgo singulari gratia eamdem ipsam sapientiam carne tectam pareret, quam prius mente pura conceperat. Nos quoque si ejusdem Sapientiæ fieri domus volumus, necesse est ut eisdem septem columnis

son 52e (*de Diversis*), S. Pierre Damien et S. Jérôme, au chapitre III d'Isaïe, les entendent ainsi : la très sainte Vierge est vraiment la maison de Dieu, le palais ou la cour royale de laquelle le Fils du Roi éternel, revêtu de notre chair, fait son entrée en ce monde, « le palais sacré du Roi, l'unique demeure « de Celui qu'aucun lieu ne peut contenir [1] », comme dit S. André de Crète. S. Bonaventure veut qu'on lui applique cette parole du psaume XCII : *La sainteté, Seigneur convient à votre maison;* et cette autre de la *Genèse* (XXVIII, 17) que prononce le patriarche Jacob : *Il n'y a autre chose ici que la maison de Dieu.*

Pourquoi la sainte Vierge ne serait-elle pas la maison de Dieu que le Fils de Dieu se serait bâtie, pour en faire sa demeure spéciale? *La Sagesse*, c'est-à-dire le Fils de Dieu, *s'est* donc *bâti*, c'est-à-dire construit pour son usage personnel, *une maison* digne de lui, savoir le sein de la Vierge, Mère de Dieu, pour l'habiter pendant neuf mois. Et pour que cette maison fût une demeure divine et digne de Dieu, plus que les anges, les chérubins et les séraphins *il a taillé en elle sept colonnes*, savoir sept vertus : les trois théologales, la foi, l'espérance et la charité, et les quatre cardinales, la prudence, la justice, la force, la tempérance. Ou bien ces colonnes sont les sept dons du Saint-Esprit qui furent conférés à Marie avec une plénitude telle que ni les anges ni les hommes les plus parfaits ne les possédèrent jamais à un si haut degré. *Elle a immolé ses victimes*, ou, comme lisent les Septante : *Elle a mêlé son vin dans la coupe* et a dressé *la table*. Le sein de la Vierge fut, en quelque sorte, la coupe faite au tour, dans laquelle le vin qui fait germer les vierges nous fut donné en breuvage, par l'Eucharistie, pour la vie éternelle. Il fut aussi la table sur laquelle fut servi, pour la nourriture de nos âmes, ce pain du ciel, cuit par les feux du Saint-Esprit. O maison glorieuse! ô palais magnifique! ô cour vraiment royale!

Finalement, la très sainte Vierge Marie est la maison de Dieu. Si, comme le dit l'Apôtre, *ceux qui vivent chastement sont le temple de Dieu*, la Vierge, la très chaste Mère de Dieu pourrait-elle ne pas l'être? Oui, elle le fut, et jamais Dieu n'eut une demeure plus noble et plus digne de lui. C'est ce qui fait dire à S. Grégoire : « Salut, temple vivant de la Divinité! salut,

extruamur, id est, ut fide et moribus, ei præparemur. Et in moribus quidem solam puto sufficere justitiam, cæteris tamen virtutibus circumfultam. Itaque, ne errore fallatur ignorantiæ, sit ei prævia prudentia; sint hinc inde temperantia atque fortitudo, ne forte labatur; vel in dexteram, vel in sinistram partem declinando. D. Bernardus, Serm. 52 *de Domo divinæ sapientiæ.*

[1] Consecratum regis palatium, unicum illius qui nusquam capitur habitaculum. Andreas Cret., Orat. *in Salut Ang.*

« demeure équivalant au ciel et à la terre ! salut, temple digne « de Dieu ![1]. »

C'est bien ce que donnait à entendre le Prophète royal quand il chantait (Ps. XXVIII, 9) : *Et dans son temple tous célébreront sa gloire.* Quel est ce temple de Dieu, sinon sa Mère? Que tous chantent donc la gloire de Marie; qu'ils annoncent sa beauté; qu'ils confessent son éclat; qu'ils reconnaissent sa splendeur; qu'ils proclament sa pureté; qu'ils célèbrent sa noblesse; qu'ils exaltent son innocence; qu'ils admirent sa chasteté! Que toute langue, que toute bouche, que tout palais, enivrés par la douceur de ces louanges, soient inondés de délices et s'écrient dans un transport de joie : O maison d'or, temple animé du Seigneur, priez pour nous! O précieuse demeure! ô cellule sainte, si magnifique que le Roi de l'univers a voulu fixer en elle sa demeure; si religieuse qu'on peut l'appeler le Saint des saints; si gracieuse qu'elle surpasse la beauté des cieux; si pure que jamais le moindre atome de la poussière du péché ne la ternit; si solitaire que personne, Dieu seul excepté, n'y pénétra jamais; si ornée que les anges, ravis d'admiration, et le jour et la nuit s'écrient : *Quelle est celle-ci?* si riche qu'elle pourrait facilement enrichir tout l'univers si ses vertus lui étaient distribuées. Courons donc pleins de joie à cette maison; admirons, vénérons, publions sa magnificence, sa sainteté, sa beauté, afin que, dans tous nos besoins, nous puissions trouver en elle asile, protection et consolation.

On pourrait comparer la bienheureuse Vierge Marie au temple de Jérusalem. Parmi toutes les demeures consacrées dans l'antiquité au vrai Dieu, le temple de Salomon mérite sans contredit le premier rang. Il était, en effet, tellement agréable à Dieu, qu'aucun autre, sous la loi mosaïque, ne fut comblé de bénédictions aussi grandes et aussi manifestes. Mais que deviennent sa magnificence et sa grandeur, si on le considère en face de Marie?

Le temple fut bâti par Salomon, dont le nom signifie *Roi de la paix.* La maison de Dieu par excellence, Marie, eut pour architecte Jésus-Christ lui-même, la sagesse éternelle de Dieu. *La sagesse s'est bâti une maison*, et la sagesse c'est Jésus-Christ, le roi pacifique par excellence dont Salomon n'était que la figure, le *Prince de la paix,* selon Isaïe; *notre paix*, selon S. Paul.

Pour la construction de ce temple, David avait préparé des trésors immenses, comme il est écrit au livre Ier des *Paralipomènes*, parce que, disait ce saint roi, *l'entreprise dont il s'agit*

[1] Ave animatum Dei templum. Ave cœli et terræ æquivalens, dignumque domicilium. S. GREGOR. THAUM., Serm. 3 *de Annunt.*

est grande ; car ce n'est pas pour un homme, mais pour Dieu lui-même que nous voulons préparer une maison. Quand il s'agit de préparer la construction de cette maison mystique, Dieu réunit des trésors bien supérieurs en quantité et en valeur. Dès le premier instant de sa conception immaculée, il prépara les immenses trésors de la grâce sanctifiante, les innombrables richesses des vertus héroïques, les dons très précieux du Saint-Esprit, et les privilèges particuliers en rapport avec la dignité de Mère de Dieu : il conféra tout à Marie en même temps qu'il lui donnait la vie, à un degré si élevé et si intense, qu'on ne pourra jamais trouver rien qui en approche, ni dans les hommes et ni dans les anges[1].

Les chefs de famille, de leur côté, et les princes des tribus d'Israël, les tribuns et les centurions, ainsi que les intendants des biens royaux, donnèrent pour l'œuvre de la maison de Dieu cinq mille talents d'or et dix mille solides ; dix mille talents d'argent et une quantité énorme de cuivre et de fer. Mais pour l'œuvre du temple mystique qui fut Marie, les princes de la cour céleste, les chœurs des anges donnèrent de bien plus riches présents. Les anges donnèrent l'aptitude et la promptitude pour obéir à Dieu : les Archanges, la sublimité ; les Trônes, la constance ; les Principautés, la prééminence ; les Puissances, le pouvoir sur les démons ; les Vertus, la grâce des miracles ; les Chérubins, la science ; les Séraphins, la charité, dons merveilleux qui font l'ornement de cette maison.

Les ouvriers qui travaillaient à la construction du temple de Salomon étaient innombrables, comme il est dit au IIIe livre des *Rois* v, 15, 16. Plus nombreux encore sont ceux qui travaillent à l'autre maison royale, la Vierge Marie. Pour construire cet

[1] Probabiliter credi potest beatam Virginem consecutam esse plures gratiæ et charitatis gradus quam sint in omnibus sanctis hominibus et angelis collective sumptis, ita ut si ex multitudine gratiarum omnium sanctorum et angelorum concipiamus unam gratiam intensissimam consurgere, hæc B. Virginis gratiæ intensionem nundum adæquaret, ut colligitur ex modo loquendi Patrum Damasceni, Anselmi, Bernardi, etc., qui videntur illi adhuc majorem prædicta gratiam attribuere. Et ratio est, 1° quia Deus unicuique dat gratiam suo muneri accommodatam ; sed tota hæc gratiæ intensio ac plenitudo optime accommodatur et convenit dignitati Matris Dei quæ est altioris ordinis et suo modo infinita. 2° Quia Deus plus amat B. Virginem quam reliquos omnes sanctos, ergo plus gratiæ illi confert ; est enim ejus Mater. 3° Sicut creata Christi gratia utpote capitis, longe alias omnes simul sumptas superat, ita etiam gratia B. Virginis utpote Matris Verbi, cum proportione debet alias omnes superare. 4° Actus perfectæ charitatis, quos B. Virgo in hac vita elicuit, fuerunt innumerabiles, ita ut potuerint æquare omnium sanctorum numerum ; et per unicum horum actuum plus aut non minus meruit quam supremus Angelus per actum quo suum meritum consummavit ; meritum autem supremi Angeli non fuit minus perfectum quam totum cujuslibet hominis meritum. *Theologiæ* Suarez *Summa*, a Noël, part. II, XV, *de Incarnatione*, disput. XVIII.

édifice merveilleux et ajouter à sa beauté, tous les saints qui ont été depuis le commencement du monde, qui sont aujourd'hui dans l'Eglise, et qui seront jusqu'à la fin des siècles, ont fourni leurs bonnes œuvres, toutes leurs vertus, tous les biens surnaturels dont ils furent favorisés. C'est par elle que tout leur est venu, c'est sur elle, après Jésus, qu'en rejaillit toute la gloire.

Pendant la construction du premier temple, on n'entendit le bruit d'aucun marteau, ni d'aucun autre outil, au témoignage de la sainte Ecriture (III Rois, VI, 7); le bois et la pierre arrivaient travaillés et prêts à mettre en place. En Marie aucun bruit de marteau, de hache, ou de quelque autre instrument de travail, parce qu'il n'y avait en elle aucune aspérité du péché, que la pénitence dût polir et unir; aucun coup, aucun bruit, parce que, entre son esprit et sa chair, il n'y avait point cette lutte dont parle S. Paul (Rom., VII, 23): *La chair s'insurge contre l'esprit, et l'esprit contre la chair.* La volonté de Marie subissait sans résistance, et avec une joie infinie, l'influence de la volonté de Dieu, et entraînait tous ses sens et tous ses instincts dans cette voie bienheureuse.

Le temple de Salomon fut bâti sur le mont Moria. La maison qui est la Vierge a été bâtie sur une montagne, c'est-à-dire sur le sommet des vertus et des mérites. C'est pourquoi S. Grégoire l'appelle « une montagne sur le sommet des montagnes »; S. Jean Damascène, « une montagne fertile », et d'autres avec lui « une « montagne de laquelle la pierre fut enlevée sans le secours « des mains. » Les Pères ne se lassent pas de comparer Marie à une montagne [1].

Le temple de Salomon était fort grand. Marie est une maison bien plus grande, plus vaste que le ciel, plus large que la terre, plus spacieuse que l'univers entier, car elle porta dans son sein virginal un Dieu que tout le monde ne saurait contenir. « Celui,

[1] Mons Dei manifestus. D. Dionys. Alex., in *Epistola contra Paulum Samosatem.*

Mons umbratus Spiritus Sancti. S. Methodius, Hom. *Fest. Purific. B. V.*

Mons opacus et densus, ex quo venit Sanctus. D. Athanas., *de Dictis et interpret. Parabolarum Script. sacræ*, quæst. CXXXII.

Mons Sion, in quo habitavit Dominus noster Jesus Christus. Idem, *ibidem*

Mons de quo abscissus est lapis sine manibus, id est natus Christus sine opere nuptiarum. D. Hieronym., in *Epistola ad Eustoch., de custod. Virginit.*

Mons ex quo absque manuum injectione abscissus est lapis quem prædixit sapientissimus Daniel. S. Joann. Chrysost., Orat. 7 *in SS. Deiparam.*

Mons Dei pinguis, coagulatus, in quo beneplacitum fuit Deo habitare in eo. Andreas Cret., *in Annunt. B. Virg.*

Mons intelligibilis. Idem., in Can. *de Nativit. B. Virginis.*

Mons de cujus fructu David Deo exultans ait : Confiteantur tibi populi Deus, confiteantur tibi populi omnes, terra dedit fructum suum. D. Gregor. Magn., *in libro* I *Reg.*, cap. I.

Mons in vertice montium, quia eam super angelorum altitudinem divina fœcunditas levavit. Idem, *ibidem.*

« qui remplit le ciel et la terre, dont le ciel est le trône et la « terre l'escabeau de ses pieds, du sein de sa servante s'est « fait une demeure spacieuse.[1] » dit S. Jean Damascène. « Qu'y a-t-il de plus grand que Marie? » dit à son tour S. Pierre Damien: « elle renferme dans le secret de son sein la grandeur « d'une divinité souveraine. Considérez les séraphins, élevez- « vous au-dessus de cette nature si parfaite, et vous verrez que « ce qu'il y a de plus grand est inférieur à Marie; et seul l'artisan « l'emporte sur cet ouvrage[2]. » Avant eux, l'apôtre S. Jacques a senti et exprimé la même chose dans sa Liturgie : « Dieu, « dit-il, a rendu votre sein plus large et plus vaste que les cieux « eux-mêmes[3]. »

Salomon reconnut lui-même l'insuffisance de son œuvre, lorsque après l'avoir achevée, il dit à Dieu : *Si les cieux et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie* (III Rois, VIII, 27). Mais on ne saurait parler ainsi de la Vierge Mère de Dieu. Elle est plus étendue que le ciel, plus vaste que le monde, puisqu'elle contient en elle-même celui que ne peuvent contenir les cieux: celui que l'univers entier ne contiendrait pas, et qui, devenu homme, s'est renfermé dans son sein.

Le temple de Salomon était divisé en trois parties : l'*oracle* appelé le Saint des saints; le second compartiment appelé le *saint* ou le palais; et enfin le *parvis* ou vestibule : comme nos églises ont une partie qu'on appelle le sanctuaire, une autre le chœur, et une autre le corps de l'édifice dont l'accès est permis à tous. La maison de la bienheureuse Vierge Marie se divise aussi en trois parties : la partie supérieure de l'âme, où domine la raison : la partie inférieure, où siége la sensibilité ; l'apparence extérieure du corps, semblable au parvis de l'édifice.

Comme dans le Saint des saints du temple, il y avait, dans la partie supérieure de l'âme de Marie, des chérubins : l'intelligence et la mémoire de la Vierge, où Dieu avait fixé pour jamais sa demeure. Il y avait aussi un propitiatoire, ou pour mieux dire Marie était elle-même le vrai propitiatoire, c'est-à-dire le lieu qui apaise Dieu et le rend propice aux hommes. De plus il y avait l'arche d'alliance, dont nous aurons à parler bientôt.

Dans le parvis intérieur du temple était placé l'autel des parfums sur lequel, matin et soir, fumait un encens de la plus

[1] Is qui cœlum et terram implet, cujus cœlum thronus, et terra scabellum pedum est, ex ancillæ ventre, latissimum sibi domicilium fecit. S. Damasc., Oral. 1 *de Nativ. Mariæ.*

[2] Quid grandius Virgine, quæ magnitudinem summæ divinitatis intra sui ventris clausit arcanum? Attende Seraphim, et in illius superioris naturæ supervola dignitatem, et videbis quidquid majus est, minus est Virgine, solumque opificem, opus istud supergredi. S. Petr. Dam., Serm. *de Nativ.*

[3] Deus noster tuum ventrem latiorem et ampliorem cœlis ipsis reddidit. S. Jacob. Apost., in sua *Liturg.*

suave odeur. Il y avait en outre dix tables d'or sur lesquelles on posait les pains de proposition et autant de candélabres d'or qui supportaient des lampes pleines d'huile. Ces trois choses se trouvaient aussi dans la maison de la sainte Vierge. L'autel des parfums était son cœur brûlant de célestes désirs et répandant une merveilleuse odeur. L'âme très pure de Marie était la table de proposition de bois de sétim, embellie des plus précieuses vertus, revêtue de l'or le plus fin, et ornée d'une double gloire, la gloire essentielle qui consiste dans la vision de Dieu et la gloire accidentelle appelée auréole. Sur cette table de proposition a été placé le pain vivant descendu du ciel et offert à nos besoins. Sur ces pains, par l'ordre du Seigneur, on répandait un encens très pur qui figurait la divinité de Jésus-Christ, en l'honneur duquel on fait fumer l'encens. Les dix candélabres d'or étaient les trois vertus théologales et les sept dons du Saint-Esprit, et l'huile de la grâce alimentait toujours abondamment ces lampes admirables qui ne laissaient pas de place aux ténèbres.

La troisième partie du temple de Salomon était le parvis où se trouvait l'autel des holocaustes, sur lequel brûlait le feu sacré qui ne devait jamais s'éteindre. La maison de Marie avait pour parvis l'apparence extérieure du corps, qui par les yeux, les mains, la bouche, le visage, l'attitude et la démarche donnait l'idée de la plus parfaite modestie. « Dans le regard de la « Vierge, dit S. Ambroise, il n'y avait rien de fuyant; dans « ses paroles rien de hautain, dans ses mouvements rien de trop « libre. Son corps était, à l'extérieur, l'image de son âme et le « modèle de l'honnêteté [1]. » Le corps très chaste de Marie était l'autel des holocaustes : elle s'immolait à Dieu par la mortification des sens. C'était le sacrifice que recommandait S. Paul dans l'*Épître aux Romains* (XII, 1) : *Je vous conjure, mes frères, d'offrir vos corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux.* Un feu sacré qui ne s'éteignait jamais brûlait aussi dans la maison de Marie, comme dans le temple de Salomon : ce feu sacré venu du ciel était sorti de Dieu lui-même. C'était la charité, flamme divine que Dieu seul peut allumer dans les cœurs, selon cette parole de Jésus-Christ (Luc., XII) : *Je suis venu apporter le feu sur la terre.* Ce feu descendu du ciel brûlait constamment; il ne pouvait s'éteindre dans le cœur de Marie, toujours entretenu qu'il était par la contemplation des choses divines, les bonnes œuvres, les saintes lectures, la méditation fréquente de la croix et des souffrances de Jésus-

[1] Nihil erat torvum in oculis Virginis; nihil in verbis procax; nihil in actu inverecundum; non gestus fractior; non incessus solutior; non vox petulantior, ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis, figura probitatis. S. Ambros., lib. II *de Virg.*

Christ. Il n'y avait pas, sur cet autel, de place pour un feu étranger, pour l'amour du monde et la concupiscence de la chair.

Dieu, parlant du temple de Salomon, avait prononcé cet oracle (III Rois, VI) : *Mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui m'invoquera dans ce lieu, parce que j'ai choisi ce lieu et que je l'ai sanctifié, afin que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y soient toujours attachés.* Quel honneur pour ce temple! Dieu était attentif et prêt à exaucer dans ce temple les prières de tous. Mais opérera-t-il de moindres merveilles dans le temple animé qui est sa Mère? Au contraire, il en accomplira d'incomparablement plus grandes, et quiconque y cherche son refuge obtiendra sûrement le salut éternel.

Mais pourquoi l'auguste Vierge Marie n'est-elle pas simplement appelée *maison de Dieu*, mais *maison d'or?*

L'or est le symbole de la grâce, comme l'ont enseigné S. Athanase, Euthyme, le vénérable Bède, Cassiodore, sur le Psaume XLIV, et S. Cyrille à propos de l'adoration en esprit. L'or, en effet, est le métal précieux entre tous : la grâce, de son côté, est d'un prix inestimable, et toutes les richesses de la terre ne suffiraient pas pour en payer le moindre degré. C'est pourquoi Simon le Magicien, qui prétendait acheter la grâce, reçut cette réponse de la bouche de S. Pierre (ACTES, VIII). *Que ton argent périsse avec toi, car tu as cru que le don de Dieu pouvait s'acquérir avec de l'argent.* Une seconde propriété de l'or est la splendeur, figure de la grâce, en vertu de laquelle l'âme est agréable aux yeux de Dieu.

L'or est le symbole de la royauté. Marie est la reine du ciel et de la terre. Elle est donc toute revêtue d'or, comme nous la montre le Prophète royal : *La reine s'est tenue debout à votre droite, revêtue d'un habit d'or.*

L'or est aussi le symbole de la divinité. Marie a renfermé dans son sein cet or mystique qui est Dieu lui-même : elle est donc bien la *maison d'or.*

Il est dit dans l'*Apocalypse* (XXI, 18) que la céleste Jérusalem est toute d'or : la ville elle-même est de l'or pur et semblable au cristal. Les saints étaient d'or, c'est-à-dire brillants par la charité; leur or n'est cependant pas transparent comme le cristal; le péché originel, tout au moins, le rendait opaque. Mais la Vierge Mère, c'est l'or pur semblable au pur cristal. C'est l'or à cause de son prix, de sa solidité et de son éclat; c'est le cristal à cause de son innocence, de sa pureté et de sa chasteté; c'est l'or enflammé par la charité, dont il est dit dans l'*Apocalypse* (III, 18) : *Je te conseille d'acheter de moi de l'or enflammé et éprouvé afin que tu deviennes riche.* La Vierge Marie était un or enflammé, parce qu'elle était ardente et bouillonnante, un or

éprouvé, parce qu'elle était pure de toute faiblesse humaine.

O maison d'or, vous ne ressemblez pas aux pompeux édifices qu'élève la vanité des hommes et qui disparaissent en laissant à peine quelques ruines après eux. C'est le grand artisan qui vous a construite et ornée; c'est lui qui éternise votre durée après avoir ouvert et prodigué pour vous tous les trésors de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté. *Les perfections invisibles de Dieu*, dit l'Apôtre (Rom., I, 19), *aussi bien que son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde, par tout ce qui a été fait;* combien sont-elles devenues plus visibles en vous, bienheureuse Vierge, en qui les divins attributs brillent d'une si parfaite beauté et d'une si éclatante splendeur! La renommée de tous les siècles et de toute l'éternité célébrera cet ouvrage unique, ce palais exceptionnel, ce miracle sans égal. Les louanges de ce temple, bien plus que celles du temple de Salomon, retentiront dans toute l'éternité, parce qu'il a donné asile au souverain Roi du ciel et de la terre.

§ IV. — *Marie arche d'alliance.*

Dans le Tabernacle, cette maison que Dieu s'était fait dresser au milieu de son peuple, il y avait quelque chose de plus précieux et de plus saint que le Tabernacle lui-même, l'Arche d'alliance.

On a comparé souvent la bienheureuse Vierge Marie à l'arche de Noé qui seule échappa au naufrage; mais pour mille raisons, Marie est mieux représentée encore par l'Arche d'alliance, construite d'un bois incorruptible, ornée d'un or très pur, intérieurement et extérieurement, ne contenant que des objets saints et miraculeux, tandis que l'arche de Noé, construite en bois commun, enduite de bitume, renfermait des animaux purs et impurs, et quelques créatures humaines, parmi lesquelles se trouvait Cham, le père de Chanaan maudit de Dieu. Aussi les Pères donnent-ils souvent à la virginale Mère de Dieu ce beau titre : Arche d'alliance, et l'Église a-t-elle choisi ce nom pour l'invoquer [1].

[1] Arca Dei non legem, sed ipsum Legislatorem ferens. Theodor. Ancyr.

Arca Dei nova in qua Dei Spiritus conquiescit. S. Andreas Cret., Orat. 1 *in Annunt. B. V.*

Arca mundo excelsior, cujus figura fuit arca legalis. Idem, Orat. 3 *de Dormit. B. V.*

Arca Dei viventis, de qua natus est Christus Dei virtus. D. Ildephonsus, Serm. 1 *de Assumpt. B. Mariæ.*

Arca sanctificationis, quæ intus accepit eum qui dedit legem, quæ portavit manna cœleste, quæ a diluvio peccati servavit nostram naturam, et per partum liberavit orbem terræ. Georg. Nicomed., Orat. *de Exitu SS. Deiparentis.*

L'*Arche d'alliance* était ainsi nommée parce qu'elle contenait les tables de la loi par laquelle Dieu avait fait alliance avec les Juifs. On la nommait pour la même raison *Arche du témoignage*

Arca nova gloriæ Dei, in qua urna aurea et tabulæ testamenti, et virga Aaron quæ fronduerat. Joannes Episc. Aretinus, in tractatu *de Dormitione SS. Virg. Mariæ.*

Arca fœderis Domini, quia fœderavit nos Trinitati. Nam Patri attribuitur potestas, Filio sapientia, Spiritui Sancto benignitas, sive bonitas. Patrem offenderamus per superbiam, Filium per insipientiam, Spiritum Sanctum per malitiam, quæ omnia in peccato concurrerunt: scilicet, superbia, qua Adam voluit esse sicut Deus; insipientia, qua credidit fieri sicut Deus, malitia qua contra id fit ei quod præceperat Deus, vel consensit ea quæ prohibuerat Deus. Sed beatissima Virgo arca fœderis fuit, nam per humilitatem reconciliavit nos Patri, quoniam ipse respexit humilitatem ancillæ suæ: Filio nos univit et junxit, quoniam credendo ipsum concepit; et per eam Spiritus Sanctus nos replevit, qui eam implevit, ut de plenitudine ipsius omnes acciperemus gratiam pro gratia. Idiota, *de B. Virg.*, part. XIV, Contempl. 29.

Arca fœderis, quia per eam Dei fœdus ad nos firmatum est, nam antequam fieret hæc arca, id est Virgo Maria, eramus inimici, et firmatum chaos magnum inter nos et Deum, ut qui vellent hinc transire ad eum, non possent; et ideo per B. Virginem venit Dei Filius ad nos; factus est Emmanuel, id est, nobiscum Deus, ut tam Filius, quam Mater reduceret nos ad Patrem, et reduxit, et sic fœdus sempiternum conclamatum est, scilicet: *Pax hominibus bonæ voluntatis;* quia Christus est pax nostra, qui fecit utraque unum, id est et quæ in cœlis, et quæ in terris, in se reconcilians ima summis. Idem, *ibidem.*

Arca in qua fuerunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei absconditi. Idem, *ibidem.*

Arca in qua Jesus Christus custoditus et celatus fuit diabolo, et sæculi principibus, quia si eum cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent. Idem, *ibidem.*

Arca testamenti de qua scribitur, *Apoc.* xi : Apertum est templum Domini in cœlo, et visa est Arca testamenti ejus in templo ejus. Idem, *ibidem.*

Arca testamenti de lignis sethim facta, id est in spinoso et hispido Judæorum populo, et arido præcreata, qui utique spinosus detractatione, hispidus superstitione, aridus fuit unctione divinæ gratiæ. Unde spinosus spineam coronam regi suo exhibuit, et in eum sicut ignis in spinis exarsit; sethim enim interpretatur spina. S. Bernardus, in Serm. *de B. Maria*, cujus initium: *Ave, Maria.*

Arca in qua clausus est panis qui de cœlo descendit, ut ipsa daret nobis panem de arca sua, quia Filius datus est nobis; sed translata est arca ista ad cœlum, ut deinceps dicamus: Mater nostra quæ es in cœlis, panem nostrum quotidianum da nobis hodie de arca tua, id est de arca quæ tu es. Richardus a S. Laur., *de Laudibus Virginis*, lib. X.

Arca fœderis in qua fuit recondita urna habens manna, et tabula testamenti, id est Christus homo, habens manna misericordiæ, tabulas sapientiæ et scientiæ. Hugo Carensis, *in Psal.* cxxxi.

Arca fœderis in qua responsa accipimus, quæ manna continet et reservat, quo pascantur in deserto hujus sæculi vagantes, usque dum veniamus ad terram promissionis. Idem, *in cap.* vi *Cant. Cantic.*

Arca fœderis quæ præcessit nos in cœlum ad præparandum nobis locum. B. Albertus Magn., in *Biblia Mariæ, super librum Numer.*

Arca testamenti, quia in suo ultimo testamento Christus, cum esset spoliatus, et nudatus omnibus quæ habebat, et nudus penderet in cruce, istam solum arcam, quæ sibi auferri non potuit, uni discipulo commisit,

ou du *Testament*. On l'appelait encore la *gloire d'Israël* et l'*Arche de Dieu*. Mais la véritable Arche d'alliance fut Marie, qui renferma dans son chaste sein non pas seulement la loi, mais le Législateur lui-même.

Marie est véritablement l'Arche d'alliance, donnée à tous les hommes en signe de l'alliance que Dieu a voulu contracter avec eux. Elle est la Mère de la miséricorde, et comme le signe et la messagère avant-coureuse de la miséricorde apportée aux hommes, par Jésus-Christ son Fils. Elle est l'Arche du témoignage et du testament. Dieu a témoigné par elle son amour envers les hommes ; il a montré ce qu'il veut que les hommes fassent pour lui, et attesté l'amour qu'il attend en retour de tant de dilection.

Elle est la gloire du peuple chrétien comme l'Arche d'alliance était la gloire du peuple d'Israël. Par elle, Dieu a glorifié le genre humain, lorsqu'il a uni à sa personne un corps humain formé du sang de Marie, afin de racheter les hommes, et de rendre de nouveau accessibles pour eux la vie de la grâce et celle de la gloire ; lorsqu'il la fit asseoir comme une reine à sa droite ; lorsqu'il voulut en faire notre avocate et notre mère. C'est pourquoi on peut redire en son honneur les paroles du peuple juif à Judith (xv, 10) : *Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple.* Enfin Marie est l'arche de Dieu, en qui Dieu daigna habiter durant neuf mois, y prenant notre chair et s'y faisant l'un de nous.

L'Arche d'alliance occupait la place d'honneur parmi les objets du culte renfermés dans le Tabernacle dressé par Moïse, la table de proposition, le candélabre, l'autel des parfums, l'autel de l'holocauste, etc. Elle était placée au milieu du Saint des saints, comme l'arbre de vie au milieu du Paradis et le soleil au milieu des astres. Ainsi, la très sainte Vierge brille dans l'Église

et omnibus discipulis prælegavit. Ernestus Prag., in *Mariali*, cap. cxiv.

Arca in tabernaculo Ecclesiæ triumphantis in qua fuerunt, et sunt manna dulcedinis gratiæ et pietatis, virga potestatis, et tabulæ sapientiæ, claritatis. D. Antoninus, in *Summa*, part. IV, tit. 7, cap. II.

Arca animata divini humanique fœderis, manna continens salutiferum, materia imputribili, manu cœlestis Architecti ad unguem fabricata, et ab initio sui esse, et immaculatæ Conceptionis, toto animo et corpore, virtutum splendoribus illustrata, mira gratiarum varietate decorata, sanctarum cogitationum floribus, ac cœlestium desideriorum odoramentis perornata, jugi, atque vigilanti custodia constantiæ suæ candorem, puritatem mentis et cordis sui munditiam conservans. Dionysius Faber., Tract. 1 *de Concept. B. Virg.*

Arca cœlestis sapientiæ fulgore intus, et foris deaurata, ac divinæ inspirationis irradiata splendore, pretiosum nostræ redemptionis pignus in se continens, ante quam corruit Dago trunco capite, et abscissis manibus, id est sublatis a cultu ejus regibus terræ et principibus, qui convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus. Idem, *ibidem.*

parmi tous les autres membres de ce corps mystique dont Jésus-Christ est le chef, en sorte qu'aucune créature ne peut lui être comparée. S. Bernard [1] le disait : « Sur la terre il n'y a point « de lieu plus digne d'honneur que le temple du sein virginal où « Marie reçut le Fils de Dieu, ni au ciel, que le trône royal où le « Fils de Marie éleva cette divine Mère. » La lune est représentée sous les pieds de la femme de l'Apocalypse, parce que l'Église militante et triomphante, représentée par la lune, est sous les pieds de la très sainte Vierge. Marie, en effet, la dépasse de toute la hauteur de ses grâces et de ses mérites. Pour honorer les justes, on met sur leur tête des auréoles en forme de demi-lunes. On place la lune aux pieds de la Vierge seule, parce que ce qui est le sommet le plus élevé auquel les autres saints puissent atteindre, n'est qu'une base pour la Vierge, suivant ces paroles du Psalmiste (Ps. LXXXVI, 1) : *Ses fondements sont sur les montagnes saintes.* Là où les autres saints ont leurs têtes, la très sainte Vierge pose ses pieds ; le comble de leur mérite et de leur gloire est la racine et le fondement de sa gloire et de son mérite.

L'Arche d'alliance était placée au milieu du Tabernacle. La très sainte Vierge, Mère de Dieu, se tient entre Dieu et les pures créatures, reliant, rejoignant, unissant l'homme avec Dieu. Dans le corps mystique qui est Jésus-Christ et son Église, Marie est en quelque sorte le cou réunissant le chef aux membres, et souvent elle a été désignée sous ce symbole [2]. De même, en

[1] Nec in terris locus dignior uteri virginalis templo, in quo Filium Dei Maria suscepit, nec in cœlis regali solio in quo Mariam hodie Mariæ Filius sublimavit. D. Bernardus, Serm. 1 *in Assumpt. B. V. M.*

[2] Collum Ecclesiæ propter conjunctionem divinitatis quæ per caput, et humanitatis quæ per corpus significatur, quia in ejus utero virginali facta est conjunctio divinæ et humanæ naturæ, et unitum genus humanum Christo capiti suo, ut in natura humana simus unum cum eo. Idiota, *de B. Virg.*, Part. I, Contempl. 13.

Collum, quia sicut collum conjungit caput corpori, sic B. Virgo conjungit Christum, qui est caput Ecclesiæ, quæ est corpus, scilicet corporaliter Christum gignendo, et spiritualiter ipsum peccatoribus reconciliando ; et quia sicut collum universis membris, post caput supereminet in corpore, sic beata Virgo, post Christum, qui caput est nostrum, excellentissimum est Ecclesiæ membrum. Idem, *ibid.*

Collum per quod exit ad nos Verbum Dei. Radulphus Ardens, Hom. 2 *in Assumpt. B. M. V.*

Collum, quia sicut collo mediante, descendit in corpus quidquid est ei necessarium, cibi, potus, medicinæ et hujusmodi ; ita per Mariam descendit ad nos Filius Dei, qui vera est medicina, cujus caro, et sanguis vere cibus et potus, quia per Mariam panem angelorum manducavit homo in sacramento altaris. Richardus a S. Laur., *de Laud. Virg.*, lib. V.

Collum Ecclesiæ firmissimum, et candidum, tanquam turris eburnea, et suavissimum quasi vinum, connectens Ecclesiæ membra suo capiti Filio suo, vitales haustus prima suscipiens et refluens, aspirans, et respirans in Ecclesiæ corpus universum. Joannes Gerson., Tract. 9 *super Magnificat.*

effet, que dans le corps naturel, le cou est plus élevé que les autres membres et n'a que la tête au-dessus de lui ; de même, la bienheureuse Vierge Marie, dans le corps mystique de l'Église, dépasse éminemment les autres saints. Il n'y a que le Christ tout seul qui la dépasse, en grandeur et en dignité. Le cou unit les membres à la tête : la sainte Vierge réconcilie les fidèles à Dieu. Voilà pourquoi on l'appelle notre avocate, notre médiatrice. Elle se tient au milieu, parce qu'elle est comme un canal intermédiaire au moyen duquel les eaux vives et les courants de la grâce découlent sur nous de leur unique source qui est Dieu. Elle est pour nous l'échelle de Jacob, le moyen d'aller d'un extrême à l'autre, de monter de la terre au ciel.

L'Arche d'alliance était tellement sanctifiée par la présence de Dieu, qui daignait y manifester son action, que la sainte Écriture semble quelquefois l'identifier avec Dieu lui-même. C'est ainsi que Moïse, s'adressant à l'Arche (Nombres, x, xxxv, xxxvi), disait : *Levez-vous, Seigneur, retournez, Seigneur.* De même David (Ps. lxvii, 8) s'écrie : *O Dieu, lorsque vous marchiez devant votre peuple, lorsque vous traversiez le désert.* C'était l'Arche qui précédait le peuple, et le Prophète dit que c'était Dieu lui-même, parce qu'il était avec l'Arche et ne s'en séparait point. Les Philistins ne l'ignoraient pas. Ayant appris que l'Arche du Seigneur était venue dans le camp (I Rois, iv, 7), ils tremblèrent et dirent : Dieu est venu dans le camp. Ainsi la sainteté de l'Arche était révérée à ce point qu'on lui donnait quelquefois le nom même du Seigneur.

La virginale Mère de Dieu fut plus sainte encore [1]. Elle s'est approchée si près de Dieu que non seulement elle paraît refléter

Collum per quod omnis influxus divinæ gratiæ fluens a Christo capite in mysticum corpus, pertransit ad corporis membra, sicut Salomon, *Cantic.* vii, testatus est de Christo prædicens : *Collum tuum*, quod est Virgo beata, *sicut turris eburnea.* D. Bernardinus Senens., Tom. I, serm. 52 *de Salutat. Angelica.*

Collum corporis Ecclesiæ ; ipsa enim capiti proxima, ipsa corpus capiti jungit, per ipsam cœlestis capitis influxus in membra descendunt. Robertus Bellarmin., in Concione *de Nativ. B. M.*

[1] Dea Dearum, nam si Deos sacra eloquia vocant, non tantum supercelestes essentias, sed et apud nos amantissimos Dei, et mirabiles viros, ex Dionysio, *de divinis Nominibus*, cur non Dea Dearum Virgo Dei amantissima, et mirabilissima? D. Albertus Magnus, *super Missus est*, cap. cxciv.

Dea ornata æternitatis pallio. D. Gregor. Nazianz., in tragœdia *de Christo patiente.*

Dea deiformitate actuum. Ernest. Prag., in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. cxiv.

Dea facta per gratiam, cui subditus fuit humilis Deus. Idem, in *Summa*, III part., tit. 31, cap. iii.

Dea Dearum ; — Dea peccatorum, vel dæmonum ; — Dea Ecclesiæ universalis. S. Bernardinus Senensis, Tom. I, serm. 16 *de superadmirabili gratia et gloria B. Mariæ.*

mais, en quelque sorte, posséder la divinité. S. Denis l'Aréopagite ayant été, comme nous l'avons dit ailleurs, amené en présence de la Vierge, peu s'en fallut qu'il ne la prît pour le vrai Dieu, ainsi qu'il l'avoue lui-même en toute franchise, dans la lettre qu'il écrivit à S. Paul et que nous avons déjà citée. S. Grégoire de Nazianze, S. Pierre Damien, S. Bernardin de Sienne et plusieurs autres personnages, illustres par leur science et leur sainteté, n'hésitent pas à donner à Marie ce titre, *Dea*, c'est-à-dire *Déesse*, non pas par essence assurément, mais par une sorte de participation gracieuse que Dieu daigne lui accorder. Le pieux abbé Guerric prête ces paroles à Jésus s'adressant à Marie, au jour où elle quitta la terre [1] : « Venez, ma bien-aimée... vous m'avez fait partager votre « nature humaine, je vous ferai partager ma nature divine. » La sublime dignité de Marie que plusieurs ont exprimée par ce mot *Dea*, *Déesse*, ne lui appartient pas par nature, mais par grâce. C'est ainsi que les saintes Ecritures appellent les autres bienheureux, des Dieux : *Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes :* « J'ai dit, vous êtes des Dieux, et tous, les fils du Très-Haut » (Ps. LXXXI, 6). Le Seigneur dit à Moïse (EXODE, VII, 1) : *Je vous ai établi le Dieu de Pharaon.* Cependant la sainte Vierge Marie participa à cette divinité d'une manière beaucoup plus excellente que les autres créatures.

L'Arche d'alliance était d'une sainteté telle qu'elle ne souffrait rien d'impur ni en elle, ni autour d'elle. Il y avait danger de mort pour qui s'en serait approché souillé de quelque crime. Le grand Prêtre, pour remplir auprès d'elle ses fonctions sacrées, devait être revêtu d'une tunique de lin dont l'éclatante blancheur était le symbole de l'innocence.

Cette pureté et cette sainteté de l'Arche figuraient parfaitement la pureté de Marie, dont rien de souillé n'approcha jamais. Si les pécheurs vont à elle, c'est afin d'être purifiés, et les justes se sanctifient davantage lorsqu'ils s'approchent de l'Arche d'alliance nouvelle, dont celle du peuple hébreu n'était que la figure.

Les juifs avaient un si grand respect pour l'Arche, que personne n'osait s'asseoir en sa présence; tous au contraire se prosternaient devant elle et la vénéraient, la face inclinée vers

[1] Ego sum qui patrem et matrem filiis honorandos commendavi; ego ut facerem quod docui, et exemplo essem aliis, ut Patrem honorarem, in terram descendi; nihilominus ut matrem honorarem, in cœlum reascendi. Ascendi et præparavi ei locum, thronum gloriæ : ut a dextris regis, regina coronata consedeat, in vestitu deaurato, circumdata varietate. Neque hoc dico, quod in parte thronus ei collocetur : quia potius ipsa erit thronus meus. Veni igit ir, electa mea, et ponam in te thronum meum. In te mihi quamdam regni sedem constituam, de te judicia decernam, per te preces exaudiam. Nullus mihi plus ministravit in humilitate mea. Communicasti mihi, præter alia, quod homo sum : communicabo tibi quod Deus sum. Flagitas osculum oris, quinimmo tota de toto osculaberis. GUERRICUS Abbas, Serm. 2. *in Assumpt. B. Mariæ.*

la terre ; c'est ce que nous montre le Psaume LXXXVIII, où il est dit : *Adorez l'escabeau de ses pieds*, c'est-à-dire, prosternez-vous devant l'escabeau de ses pieds, ou pour mieux dire devant l'Arche.

Mais la Vierge Marie, Mère de Dieu, est l'objet d'une vénération bien plus grande ; les rois, les empereurs, les princes et les monarques de l'univers se détournent de leur chemin : que dis-je ! ils descendent de leurs trônes pour venir la prier. Les pontifes avec leur dignité, les prêtres avec toute leur puissance, découvrent leur tête et s'inclinent devant son image. Les anges l'honorent comme leur souveraine et la mère de leur Dieu. Les extrémités de ses vêtements, ses sandales, sont des objets plus nobles et plus précieux que tous les sceptres, que toutes les couronnes et que tous les diadèmes des rois.

L'Arche d'alliance est appelée l'Arche de la puissance. On lit dans le Psaume CXXXI, verset 8, ces paroles : *Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre repos, vous et l'arche de votre sainteté.* Dans le texte hébreu, il y a : *Vous et l'arche où éclate votre puissance.* Dieu se servit en effet de l'Arche pour faire éclater sa puissance en plus d'une occasion. C'est ainsi que l'Arche entrant dans le fleuve du Jourdain portée par les prêtres (JOSUÉ, III), les eaux se retirèrent aussitôt en arrière. On lit encore dans le livre de *Josué* (VI), que l'Arche ayant fait sept fois le tour de Jéricho, les murailles de cette ville s'écroulèrent.

Mais la Vierge Marie, Mère de Dieu, en qui le souverain Maître se plut à répandre les trésors de sa sagesse et de sa puissance, fut encore beaucoup plus admirable que l'Arche. Par elle, toutes les idoles ont été renversées, les hérésies détruites et la tête du démon brisée. Les eaux du Jourdain sont séparées par cette Arche, lorsque, par la protection de la Mère de Dieu, les tribulations sont repoussées loin des affligés et des opprimés, de telle sorte que, soutenus par le secours divin, ils peuvent les traverser sans encombre. Les Philistins fuient loin de cette Arche, et Dagon tombe à ses pieds vaincu et mutilé, parce que le démon craint non seulement la sainte Vierge, mais encore tous ses dévoués serviteurs.

Judith ayant exterminé Holopherne et son armée, l'Écriture ajoute aussitôt ces paroles : *Tant qu'elle vécut, et plusieurs années après sa mort, il ne se trouva personne qui troublât Israël.* De même que les ennemis visibles redoutaient non seulement cette héroïne, mais encore le peuple qu'elle tenait sous sa protection ; ainsi les ennemis qui viennent de l'enfer craignent non seulement la sainte Vierge, mais encore tous ceux qu'elle couvre de sa protection. « Personne, dit sainte Brigitte[1] (*Révélat.*, liv. I),

[1] Nullus in vita hac est tam frigidus ab amore divino, quin si invocaverit nomen meum, cum integro proposito pœnitendi, statim ab ipso diabolus recedet. S. BRIGIT., lib. I *Revel.*, cap. IX.

« n'est tellement mort à l'amour de Dieu, que le diable ne se « retire de lui, s'il invoque le nom de Marie avec la résolution « sincère de faire pénitence. »

L'Arche d'alliance était comme une citadelle, une tour puissante qui défendait les Israélites. « Elle était, dit S. Athanase[1], « leur soutien dans tous leurs combats ; la présence de l'Arche « fut la cause de leurs triomphes, et son absence la cause de « leurs désastres. » Aussi Moïse disait-il, lorsqu'on élevait l'Arche (Nombres, x, 35) : *Levez-vous, Seigneur, et que vos ennemis soient dissipés, et que ceux qui vous haïssent fuient devant votre face.* En effet, l'Arche s'élevant, les ennemis de Dieu étaient dispersés, et ceux qui le haïssaient fuyaient loin de sa face.

La très sainte Vierge Marie est pour nous comme une citadelle très puissante, comme une tour très fortifiée. Tout le monde cherche un refuge auprès d'elle, tout le monde la demande, tout le monde l'invoque dans ses nécessités : « Ceux qui « habitent dans le ciel, dit S. Bernard[2], et ceux qui sont en enfer ; « ceux qui nous ont précédés et ceux qui nous suivront, les « enfants de nos enfants et ceux qui naîtront d'eux; tous se « tournent vers elle comme vers le centre, comme vers l'Arche « de Dieu, comme vers le principe des choses, comme vers celle « qui est chargée du monde. »

L'Arche était construite en bois de sétim, résistant, élancé. L'arbre qui donne ce bois croît dans les déserts de l'Arabie; il est très beau; le bois de sétim ne se corrompt pas, il est léger, odoriférant, d'un beau poli et d'une grande blancheur, ainsi que l'atteste S. Jérôme. Marie, cette Arche d'alliance mystique, étant composée de ce bois. Car le bois de sétim représente les vertus singulières, héroïques et éminentes de la Mère de Dieu. Ces vertus de Marie étaient assez puissantes pour résister à toutes les attaques des ennemis. Par son élévation, elle était proche de

[1] Et si quando bellum populo ingrueret, arca quæ legis volumina continebat omnes præcedebat, et id illis æque ad subsidium sufficiebat ac quælibet acies, nisi quoddam inter bajulos ejus, aut inter populum esset peccatum, aut hypocrisis, quæ prævaleret. Fide namque et probo, proprioque affectu est opus, ut lex orationi suffragetur. S. Athanasius, *Epist. ad Marcellinum, in Interpret. Psalm.*

[2] Ad illam enim sicut ad medium, sicut ad arcam Dei, sicut ad rerum causam, sicut ad negotium sæculorum respiciunt, et qui in cœlo habitant, et qui in inferno, ut eripiantur ; qui præcesserunt, ut prophetæ fideles inveniantur ; qui sequuntur, ut glorificentur. Eo beatam te dicent omnes generationes, genitrix Dei, Domina mundi, Regina cœli. Omnes, inquam, generationes : sunt enim cœli et terræ. *Pater Spirituum,* ait Apostolus (*Ephes.* III, 13), *ex quo omnis paternitas in cœlo et in terra nominatur.* Ex hoc ergo beatam te dicent omnes generationes, quæ omnibus generationibus vitam et gloriam genuisti. In te enim angeli lætitiam, justi gratiam, peccatores veniam, inveniunt in æternum. Merito in te respiciunt oculi totius creaturæ, quia in te, et per te, et de te benigna manus Omnipotentis quicquid creaverat recreavit. D. Bernardus, Serm. 2 *in Festo Pentecost.*

Dieu; par la beauté et l'ornement de son âme, elle charmait Dieu lui-même, qui conçut de l'amour pour sa beauté : ses vertus étaient exemptes de la pesanteur du péché ; elles exhalaient l'odeur des bons exemples, et leur parfum ravissait le ciel et la terre.

L'Arche était dorée au dedans et au dehors. Marie était aussi parée de l'or de la charité. A l'intérieur elle brillait de l'amour de Dieu, et à l'extérieur de l'amour du prochain. A l'intérieur elle menait la vie contemplative; à l'extérieur, la vie active, tout occupée qu'elle était à préparer ce qu'il fallait pour le divin Enfant. Elle était dorée au dedans et au dehors, parce qu'elle était douée d'une merveilleuse beauté d'âme et de corps. Le soleil dore et revêt pour ainsi dire de ses rayons le nuage qui l'enveloppe ; de même le Soleil de justice a doré de l'éclat de ses feux la Vierge qui l'avait contenu dans son sein.

Au-dessus de l'Arche d'alliance était une couronne d'or qui régnait tout autour. Marie, cette arche mystique, a aussi une couronne d'or. La couronne d'or indique le pouvoir souverain et la dignité royale ; elle est l'insigne des rois. La Mère de Dieu a donc une couronne. N'est-elle pas en effet la reine des anges et des saints, la souveraine de tout l'univers?

L'Arche était couverte du propitiatoire, ou d'un oracle, en or très pur, par lequel Dieu donnait ses réponses et manifestait au peuple ses desseins de miséricorde. Ce propitiatoire était au-dessus de l'Arche, comme Marie est au-dessus de tous les saints et les anges. Il était d'un or très pur : Marie est d'un or plus pur encore. Il était le trône et le siège de Dieu : Marie est plus parfaitement que lui ce trône et ce siège. Il était ainsi appelé parce que, de là, Dieu se montrait favorable à son peuple, à la prière du grand prêtre : c'est ce qu'enseigne S. Thomas[1]. La sainte Vierge ne cesse de rendre favorable par ses prières, un Dieu si justement irrité contre les crimes des hommes. Aussi les saints Pères l'appellent-ils en divers endroits de leurs écrits, le propitiatoire de la terre entière[2].

[1] Super arcam erat quædam tabula, quæ dicebatur propitiatorium, subter alas Cherubim quasi ab ipsis Cherubim portaretur, ac si imaginaretur, quod illa tabula esset sedes Dei; unde et propitiatorium dicebatur quasi exinde populo propitiaretur ad preces summi sacerdotis : et ideo quasi portabatur a Cherubim, quasi Deo obsequentibus. D. Thomas, I-II, quest. CII, art. 4, ad 6.

[2] Propitiatorium ex quo Deus hominibus in forma humana innotuit. S. Methodius, in homilia *Festi Purific. B. V. M.*

Propitiatorium laborantium. D. Ephrem, in Serm. *de Laude B. V. M.*

Propitiatorium mundi. S. Germanus, in suo *Mariali.*

Propitiatorium commune omnium christianorum. Idem, *ibid.*

Propitiatiorum plane novum, Deoque simillimum, purgandi vi præditum, et non manufactum. Idem, Orat. 1 *in Præsent. B. V. M.*

Propitiatorium nostrum, a multis peccatis redimens nos, et salvos faciens. S Joan. Damasc., in *Paracl. B. M. V.*

L'Arche avait de chaque côté de l'oracle deux Chérubins d'or. Les deux Chérubins dont le nom, suivant l'interprétation de S. Jérôme (*sur le chap.* x *d'Ezéchiel*), veut dire plénitude de la science, représentent l'intelligence et la mémoire de la sainte Vierge.

Dans cette Arche de l'Ancien Testament, étaient aussi renfermées une urne d'or remplie de manne, la verge d'Aaron qui avait fleuri, et les deux tables de la loi, ainsi que l'atteste S. Paul (Hébr., IX, 4). Le corps adorable de Jésus-Christ est la manne céleste donnée aux fidèles, dans l'Eucharistie, pour être leur nourriture. Cette manne, dont la première n'était que le symbole, fut renfermée pendant neuf mois dans le sein de la Vierge Marie, ce vase d'or d'une incomparable pureté. La verge d'Aaron se couvrant de feuilles, de fleurs et de fruits après avoir été desséchée, était encore Jésus dans la gloire de sa résurrection; mais elle était en même temps Marie, dont la fleur est Jésus[1]; fleur adorable renfermée dans l'Arche divine qui est le sein de la Mère de Dieu. Les tables de la loi étaient aussi en Marie, car les commandements de Dieu étaient si profondément gravés dans sa mémoire, si attentivement gardés par sa volonté, qu'elle n'en omit jamais la plus petite partie. La volonté de Marie était l'arche de la volonté de Dieu; la loi de Dieu était l'arche de la volonté de la Vierge, selon cette parole de l'Écriture : *Sa volonté fut dans la loi du Seigneur.*

Un voile précieux de couleur d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate, orné de broderies merveilleusement variées, dérobait l'Arche aux yeux de la foule. Un voile cachait aussi la bienheureuse Vierge Marie et la dérobait aux regards indiscrets. Ce voile fut le mariage dont il est dit dans S. Matthieu (XVIII) : *Marie, Mère de Jésus, ayant épousé Joseph.* La beauté virginale de

Propitiatorium omnium mortalium, judicem Filium suum propitium nobis reddens. Idem, *ibid.*

Propitiatorium aureum, quo operitur Arca, id est Ecclesia, seu congregatio fidelium. Ernest. Prag., in *Mariali*, cap. CXV.

[1] Ex his manifestum jam arbitror, quænam sit virga de radice Jesse procedens, quis vero flos super quem requiescit Spiritus Sanctus. Quoniam Virgo Dei genitrix virga est, flos Filius ejus. Flos ubique Filius Virginis, flos candidus et rubicundus, electus ex millibus; flos in quem prospicere desiderant angeli, flos ad cujus odorem reviviscunt mortui; et sicut ipse testatur, flos campi est, et non horti. Campus enim sine omni humano floret adminiculo, non seminatus ab aliquo, non defossus sarculo, non impinguatus fumo. Sic omnino, sic Virginis alvus floruit, sic inviolata, integra, et casta Mariæ viscera, tanquam pascua æterni viroris florem protulere : cujus pulchritudo non videat corruptionem, cujus gloria in perpetuum non marcescat. O Virgo, virga sublimis, in quam sublime verticem sanctum erigis! Usque ad sedéntem in throno, usque ad Dominum majestatis. Neque enim id mirum, quoniam in altum mittis radices humilitatis. O vere cœlestis planta, pretiosior cunctis, sanctior universis! O vere lignum vitæ quod solum fuit dignum portare fructum salutis! D. Bernardus, Serm. 2 *super Missus est.*

Marie, la dignité et l'honneur de la Mère de Dieu étaient protégés par ce voile qui mettait aussi à couvert le mystère de l'Incarnation. Oh! avec quelle admirable variété était brodé ce voile, où se mêlaient la céleste hyacinthe, la pourpre royale et la blancheur éclatante du lis!

Ce céleste mariage fut parfaitement symbolisé par l'hyacinthe qui rappelle l'azur des cieux. Ce fut un mariage royal, car il unit la reine du ciel et de la terre à Joseph, l'héritier légitime du trône de David, et c'est pourquoi la pourpre royale est jointe à l'hyacinthe. Ce fut aussi une union virginale, ce qu'indiquaient les lis dont le voile était parsemé. Quiconque a osé soulever ce voile et manquer de respect à cette arche mystique n'a jamais tardé à recevoir le châtiment de sa témérité: témoins Nestorius, Constantin Copronyme, Luther, Calvin et tant d'autres que la main de Dieu a frappés.

L'Arche d'alliance ne fut pas élevée sur un trône, mais sa place était à terre; on l'appelait le marchepied de Dieu. Cette humilité de l'Arche figurait l'humilité de la Vierge. Il n'est pas étonnant que cette Arche mystique de Dieu ait été remplie de tant de grâces; car plus quelqu'un est humble, plus il reçoit la grâce avec abondance : elle ne remplit pas les superbes mais les humbles.

Portons toujours, par une affectueuse dévotion, cette Arche de Dieu dans notre cœur; qu'elle soit notre défense contre les embûches de nos ennemis, notre secours dans les tribulations et notre consolation à l'heure de la mort! Salomon (III Rois, II, 26) dit au prêtre Abiathar, qui avait partagé l'usurpation d'Adonias, et qui par conséquent était coupable de trahison envers son roi : *Tu as mérité la mort, mais je ne te mettrai pas à mort aujourd'hui, parce que tu as porté l'Arche du Seigneur.* Il en sera de même pour nous, si nous portons cette Arche mystique dans notre cœur, si nous considérons attentivement les exemples qu'elle nous a donnés, et si nous les imitons dévotement.

Dès que l'Arche entra dans la maison d'Obededom, Dieu le bénit : combien plus bénira-t-il ceux qui introduiront dans leur cœur l'Arche de Dieu, dont l'ancienne n'était qu'une humble et imparfaite image?

§ V. — *Marie porte du ciel.*

Jésus-Christ est la porte par laquelle nous entrons dans les demeures secrètes des cieux, ainsi qu'il le dit dans S. Jean : *Ego sum ostium*, « Je suis la porte; » mais il a voulu que ce titre glorieux fût aussi décerné à sa Mère, et nous pouvons appeler Marie, la porte du ciel[1].

[1] Janua cœlestis. S. Joannes Damasc., in *Octæc. Græcor.* Janua cœli. D. Ildephonsus, Serm. 4 *in Assumptione Virg.* — D. Petrus

Avant que le Fils de Dieu descendît sur la terre, il n'y avait pas de porte au ciel ; aucune ouverture, quelque étroite qu'on la suppose, ne nous en permettait l'accès. La miséricorde de Dieu ne trouvait non plus aucune voie pour faire arriver ses rayons jusqu'à nous. Mais lorsque le moment choisi par l'éternelle Sagesse fut venu, lorsque les attraits de Marie eurent charmé le cœur de Dieu lui-même, le Verbe divin descendit jusqu'à nous

Dam., in Carminibus *de Assumpt. B. V.* — D. Anselmus, in hom. *de SS. Virg. Mariæ Concept.* — S. Laurent. Justin., Serm. *de Annunt. B. Virg.*

Janua cœlestis qua Dei Patris unica processit nobis reddita salutaris lætitia. D. Anselmus, in *Psal. B. Virg.*, part. I.

Janua cœlestis qua processit Emmanuel. Idem, *ibid.*

Janua cœlestis beneficii. Rupertus Abbas, lib. II *Comment. in Cant. Cantic.*

Janua cœlestis patriæ. Jacobus de Vorag., in *Mariali*, Serm. 7. M.

Janua Paradisi per quam Deus ingressus est mundum, ut reus quondam ingredietur cœlum. S. Thomas de Villanova, in Conc. 2 *de Assumpt. B. Virg.*

Porta cœlorum de qua Propheta vociferatus est his verbis : Ecce porta clausa, et nullus ingredietur per eam nec egredietur præterquam solus Dominus. Et erit porta clausa duci, quia dux ipse vocabitur et in ipsum sperabunt omnes gentes. D. Epiphanius, in Serm. *de Laud. Virginis.*

Porta cœli. D. Augustinus, Serm. 14 *de Nativ. Dom.* — S. Andreas Cret., Orat. 3 *de Dormitione B. V. M.* — S. Bernardinus Senensis, Serm. 1 *de glorioso Nom. Mariæ*, et multi alii.

Porta Paradisi. S. Joannes Chrysost., Orat. 7 *in SS. Virgin.*, et multi alii.

Porta Paradisi per quam itur ad incorruptionem. Anastas. Antioch., Orat. 3 *in Annunt. B. V.*

Porta cœlorum per quam unus transivit cœlorum Dominus, nemini secum aut ante se patere ejus aditum passus. S. Germanus Constant., Serm. *in Nativ. B. V. Mariæ.*

Porta cœlestis per quam clausa est janua quæ introducebat ad mortem. S. Joseph. Hymn., in *Mariali.*

Porta cœlestis per quam peccatoribus universis indulgentiæ aperiuntur, et patent ingressus. Idem, *ibid.*

Porta cœli ex qua mundo lux est orta. Goffridus Abbas, in Orat. *ad Matrem Domini.*

Porta cœli per quam Dominus noster parvulus propter nos, egressus est. Rupertus Abbas, lib. II *Comment. in Ezechiel.*

Porta maxima cœli per quam ad nos Verbum Dei caro factum de cœlo descendit. Idem, lib. III *de Divinis Officiis*, cap. xiii.

Porta cœli quæ egredientem exportavit, et ingressuros importat. B. Albertus Magn., *Super Missus est*, cap. clxxxi.

Porta cœli ad omnia magnalia Christi animas sibi devotas admiranda gratia inducens. D. Bernardinus Senens., Serm. *de Laud. Virgin.*

Porta cœli, quia per eam alta et sacra cœli et Scripturarum sacramentorum mysteria reserantur. Idem, tom. I, Serm. 16 qui est *de superadmirabili gratia et gloria B. Virg. Matris Dei.*

Porta cœli felix, quia omnes importat in cœlos per benedictum Filium suum. D. Antoninus, in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. xx.

Porta cœli felix, per quam bona spiritualia de cœlo nobis exportantur, et homines in cœlum importantur. Idem, *ibid.*, cap. v.

Porta cœli per quam exivit de cœlis ad nos, quidquid unquam gratiæ creatum venit in mundum. Idem, *ibid.*, cap. xx.

Porta cœli, quia per ejus suffragium et vitæ exemplum nos importat in cœlum. Idem, *ibid.*

par elle. La bienheureuse Vierge fut la porte par laquelle Dieu sortit du Ciel, si l'on peut ainsi parler, pour venir sur la terre, et grâce à laquelle, désormais, le ciel ne sera plus inaccessible aux descendants d'Adam. C'est par Marie que nous irons à Dieu.

Avant l'avènement de Jésus-Christ, personne n'entra au ciel. Ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob, ni les prophètes ni aucun autre juste n'obtint cette faveur. Le saint Evangile (Luc, xvi) nous montre Abraham dans les enfers avec Lazare. Dans la *Genèse* (xxxvii, 35), Jacob prononce ces paroles : *Je pleurerai toujours, jusqu'à ce que je descende avec mon fils au fond de la terre.* Le saint roi Ezéchias disait aussi (Isaie, xxxviii. 10) : *Je m'en vais aux portes de l'enfer.* Les mourants ne font pas même mention du chemin qui conduit au ciel, car ils ne connaissaient pas le ciel, dont les portes étaient alors fermées ; ils n'espéraient pas d'autre demeure que le sein de la terre. Dieu lui-même avait porté cette loi (Nombres, xxxv, 32) : *Les bannis et les fugitifs ne pourront revenir en aucune sorte dans leur ville avant la mort du pontife.* Le genre humain était exilé de son propre pays, c'est-à-dire de la céleste patrie, et il ne pouvait en aucune manière y revenir avant que le Christ, le souverain Pontife, fût mort. Marie nous a donné ce pontife. Par elle Dieu est descendu sur la terre pour tirer sa chair de son sein, pour mourir dans cette chair et opérer ainsi notre salut. C'est avec cette chair qu'il a pénétré dans le ciel, qu'il en a ouvert les portes, et qu'il nous a donné la certitude d'y entrer un jour. Le Christ est donc la porte par laquelle nous est ouverte l'entrée dans les secrètes demeures du ciel ; mais Marie est la porte qui nous ouvre l'entrée de la maison de Dieu. Lorsque le Fils de Dieu entr'ouvrit le ciel pour descendre jusqu'à nous, ce fut Marie qui lui servit de porte : *Tu regis alti janua*, comme chante la sainte Eglise : « Vous êtes « la porte du roi suprême, » *la porte qui ne sera pas ouverte, et par laquelle aucun homme ne passera, parce que le Seigneur Dieu d'Israël est passé par là*, dit Ezéchiel (ch. xliv). Ce fut par elle aussi que, revêtu d'un vêtement de chair, il nous ouvrit les demeures intérieures de sa maison. Aussi S. Augustin met-il ces paroles sur les lèvres de Marie[1] : « Je suis devenue la porte du « Ciel, la porte pour le Fils de Dieu. » S. Pierre Damien[2] s'écrie

[1] Porta facta sum cœli, janua facta sum Filio Dei. S. August., Serm. 14 *de Nat. Dom.*

[2] Exultemus, inquam, et sicut gaudere solemus in nativitate Christi, ita etiam gaudeamus in nativitate Matris Christi. Hodie nata est regina mundi, fenestra cœli, *janua Paradisi*, tabernaculum Dei, stella maris, scala cœlestis per quam supernus Rex humiliatus ad ima descendit, et homo qui prostratus jacebat, ad superna exaltatus ascendit ; hodie apparuit stella mundo, per quam sol justitiæ illuxit mundo, illa videlicet, de qua per prophetam dicitur : *Orietur stella ex Jacob.* S. Petrus Damian., Serm. *in Nativ. B. V. M.*

en célébrant la nativité de la très sainte Vierge : « Aujourd'hui « est née la Reine du monde, la fenêtre du ciel, *la Porte du* « *Paradis*, le tabernacle de Dieu, l'étoile de la mer, l'échelle du « ciel par laquelle le roi du ciel s'humiliant descendit sur la terre. « C'est par elle que l'homme qui gisait étendu à terre fut « élevé jusqu'au ciel même. » Le même docteur affirme que la sainte Vierge a été prédite et figurée d'avance par cette échelle mystérieuse que Jacob vit en songe, le long de laquelle les anges montaient et descendaient. Il ne faisait du reste que suivre la doctrine de S. Athanase, S. Augustin, S. Fulgence, S. Eleuthère, ou pour mieux dire, de la plupart des Pères et des Docteurs[1].

Mais quoique le mot métaphorique, échelle, représente assez bien la sainte Mère de Dieu, Marie se révèle mieux à nous sous le symbole de la porte ou de l'entrée du ciel, et l'Église aime à la saluer en lui donnant ce nom. « Salut, lui dit-elle, dans l'hymne « des Vêpres de son office, salut, étoile de mer, douce Mère de « Dieu toujours Vierge, Porte fortunée du ciel ! » Dans l'antienne des Complies, après la Purification, elle lui dit encore : « Salut, « Reine des cieux : salut, reine des Anges, tige sacrée d'où est « sorti le divin rejeton : salut, Porte par laquelle la lumière est « manifestée au monde ! Heureuse Mère du Rédempteur, s'écrie « encore la sainte Église, au temps de l'Avent, vous êtes pour « nous la porte du ciel toujours ouverte. »

En effet, la sainte Vierge Marie est vraiment la porte du ciel, non pas seulement par cette raison que c'est par elle que Dieu est venu vers les hommes, mais encore parce qu'en tout temps et en tout lieu, elle est ouverte à tous ceux qui implorent la miséricorde divine. Dans les temps anciens, la justice se rendait

[1] Scala quam Jacob vidit ad cœlos pertingere. D. Athanas., Orat *in Domini Occurs.* seu *in Purificatione B. M. V.*

Scala cœlestis, per quam Deus descendit ad terras, ut per ipsam homines ascendere mereantur ad cœlos D. August., Serm. 2 *de Nativ. Domini*, qui est 18 *de Temp.*

Scala cœlestis, quia per ipsam Deus descendit ad terras, ut per ipsam, homines ascendere mereantur ad cœlos ; ipsis enim licebit ascendere illuc, qui Deum crediderint ad terras per Virginem descendisse. D. Fulgentius, Serm. *de Laud. SS. Virg. ex partu Salvatoris.*

Scala cœlestis in quam gloria cœlestis descendit ad inferiora, quatenus humilitas ad cœli subveheretur altiora. S. Eleutherius, Serm. *in Festo Annunt. B. V.*

Scala viva, quam illud rerum omnium artifex, Dei Verbum, sibi ipsi condidit, cujus ima pars in terra firmata est, summa autem ad cœlos usque porrigitur, in qua Deus requievit, cujus locum Jacob conspexit, per quam Deus sine ulla migratione descendens, vel ut rectius loquar, indulgenter se dimittens, in terra visus est, et cum hominibus conversatus est. S. Joannes Damasc., Orat. 1 *de Nativ. B. V. M.*

Scala per quam supersubstantialis descendit in terram, nos vero in excelsum traduxit. S. Joseph. Hymnogr., in *Mariali.*

à la porte des villes. Ainsi tous ceux qui entraient ou sortaient étaient avertis de ne se rendre coupables en rien. En même temps les citoyens y voyaient une preuve que leur ville était l'asile de la justice. S'ils avaient quelque plainte à porter, il leur était aisé de le faire sans retard. Ce tribunal était ouvert et accessible à tous. C'est pour cela qu'Absalon se tenait aux portes de Jérusalem. Il y trouvait une occasion facile de soulever contre son père et d'entraîner dans son parti ceux qui venaient y plaider leurs procès. Dieu avait de même établi le trône de sa justice à la porte de la céleste Jérusalem, et le Chérubin vigilant, armé d'une épée flamboyante, qui gardait l'entrée du Paradis terrestre, marquait assez que nul n'entrerait dans le céleste royaume, si la justice de Dieu n'avait été d'abord pleinement satisfaite. Mais lorsque notre divin Rédempteur nous eut ouvert le ciel par sa douloureuse passion et sa mort sur la croix, à côté du trône de la justice s'éleva un autre trône, celui de la miséricorde. Marie devint pour nous, après Jésus-Christ, la porte du ciel, porte ouverte en tout temps et pour tous les hommes, justes ou pécheurs, qui viendront humblement, par elle, implorer la miséricorde du Seigneur.

Si, dans l'*Apocalypse* (XXI), les Apôtres sont appelés les douze portes de Jérusalem, c'est que par leurs mérites et leurs exemples, ils introduisent les autres dans le ciel. C'est avec bien plus de raison que nous devons appeler Marie la porte du ciel. Outre les exemples admirables qu'ont laissés à toutes les nations ses vertus et ses mérites, elle nous a donné le médiateur par qui toutes les nations ont été introduites dans le royaume des cieux.

Marie est aussi la porte du ciel, parce que par elle, comme par une porte, les saints ont accès auprès de Dieu pour lui offrir nos prières.

Autrefois les maîtres de requêtes recevaient, dans le vestibule du palais, les suppliques adressées au roi et les lui remettaient. Tous les saints sont nos référendaires, selon la parole du Psalmiste (Ps. XXXI,6) : « Tous les saints vous adresseront leur prière en temps opportun : » *Orabit ad te omnis sanctus in tempore opportuno.* Mais la très douce et très clémente Reine des cieux est comme le vestibule ou la porte de la cour céleste ; c'est par elle que les saints ont accès auprès de Dieu ; c'est par la Vierge qu'ils lui offrent humblement nos prières. Les fils de Zébédée, n'osant pas demander les premières places, envoyèrent leur mère les demander pour eux : *Ordonnez*, dit celle-ci à Notre-Seigneur (MATTH., XX, 30), *que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.* Il en est de même des saints dans le ciel ; ce qu'ils n'osent pas ou ne peuvent pas demander par eux-mêmes, ils le font demander par la sainte Vierge, Mère de Dieu. Car, que peut refuser le

Christ à sa propre Mère? Si la demande que la mère des fils de Zébédée lui adressait pour ses enfants a été accueillie par le divin Maître avec une bonté telle qu'il lui fit connaître, non pas le prompt acquiescement à son désir, mais l'empêchement que ses fils mettaient à l'accomplissement de leur souhait : *Ce n'est pas à moi*, dit-il, *à vous les donner*, ou, si l'on veut : « Je ne peux pas les donner à ceux qui ambitionnent les hon-« neurs, » imaginez avec quelle bienveillance il exaucera les désirs de sa Mère s'il n'y a pas quelque empêchement de notre part.

Marie est encore la porte du ciel, parce que tous ceux qui entrent dans le ciel y entrent à la suite de Jésus, par Marie. La terre que le péché d'Adam avait séparée du ciel a été réconciliée avec lui par l'entremise de Marie qui nous a donné Jésus. Et de même que la sainte Vierge a fait, par sa pureté et son humilité, descendre Jésus-Christ du ciel sur la terre, de même aussi, par ses exemples et ses vertus, elle a ouvert la première aux hommes la voie qui conduit au ciel. C'est pour cela que Jésus-Christ l'a mise à la tête de tous les hommes, et a voulu que personne ne pût être sauvé ni monter au ciel que par son consentement, que sous sa protection et sous sa direction. C'est ce qu'enseignent clairement plusieurs saints Pères. Citons ces paroles de S. Germain de Constantinople[1] : « Personne n'est sauvé que par « vous, ô Vierge très sainte ; aucun don n'est accordé à per-« sonne que par vous, ô Vierge très chaste ; nul n'obtient grâce « et miséricorde, sinon par vous, ô Vierge toute belle ! » S. Antoine IVe Par., tit. 15, dit après S. Anselme : « De même qu'il est « impossible que ceux dont la Vierge Marie a détourné les yeux « soient sauvés, ainsi est-il nécessaire que ceux vers lesquels « elle tourne ses regards, en intercédant pour eux, soient jus-« tifiés et glorifiés[2]. » S. Bernard partage aussi ce sentiment : « De même, dit-il, que celui que vous méprisez et dont vous « vous détournez périt nécessairement, de même aussi est-il « nécessaire que celui vers lequel vous vous tournez soit « sauvé[3]. »

On pourrait demander si la très sainte Vierge fut la porte du ciel pour les saints de l'Ancien Testament comme elle le fut pour nous, et s'ils doivent leur salut à Marie non seulement

[1] Nullus est qui salvus fiat, o Virgo sanctissima, nisi per te. Nemo est cui donum concedatur, nisi per te, o castissima ; cujus misereatur gratia, nisi per te, o honestissima. S. GERMAN. CONST., Serm. *de Zona*.

[2] Et impossibile est quod illi a quibus Virgo Maria oculos misericordiæ suæ avertit, salventur ; ita necessarium est quod hi ad quos convertit oculos suos pro eis advocans, justificentur et conglorificentur. S. ANTONIN., IVe part. tit. 15, cap. XIV.

[3] Sicut a te despectus et aversus, o Virgo, necesse est ut pereat : ita ad te conversus necesse est ut salvetur. S. BERNARD., Hom. *super Missus est*.

parce qu'elle a donné le jour au rédempteur commun, mais parce qu'elle aurait intercédé pour eux auprès de lui[1].

Pour résoudre ce problème, il faut nous rappeler que toute l'œuvre de la rédemption reposait, par la volonté très miséricordieuse de Dieu, sur le consentement de Marie à l'incarnation du Verbe. Recevant de Dieu, dans cette œuvre par excellence de la puissance et de la bonté divine, une part d'action si considérable, la Vierge, Mère de Jésus, ne pouvait pas ne pas connaître, au moins en général, les effets de l'acte que Dieu attendait d'elle. Ces effets ne regardaient pas seulement les siècles présents et futurs, mais aussi le passé. Tous les saints de l'Ancien Testament attendaient leur salut du consentement de Marie, tous n'étaient sauvés que par son intermédiaire ; il était donc juste qu'elle les connût en quelque manière, qu'elle désirât leur salut, intercédât en leur faveur, et fût ainsi, pour eux, la porte du ciel. Cette intercession ne pouvait avoir lieu dans l'ordre des temps qu'après l'immaculée Conception de cette auguste Vierge. Mais pour Dieu le passé et l'avenir se confondent dans l'éternel présent[2], et la

[1] Dictum est enim quod nulla gratia de cœlo, nisi ea dispensante, ad nos descendit. Hoc enim singulare officium ab æterno adepta est, sicut ipsa testatur dicens : *Ab æterno ordinata sum* (*Prov.*, XIII, 23), scilicet, dispensatrix gratiarum cœlestium. Totus mundus post primorum nostrorum parentum culpam, amore tantæ Virginis a Deo præservatus est. Maria namque per multa millia annorum, antequam nasceretur, primo et principaliter Adam et Evam, et totam ejus posteritatem præservavit in esse. Constat nempe, quod ex propria transgressione Adam et Eva non solum mortis, sed annihilationis exterminium meruerunt, et divina ultio, quæ personarum acceptionem ignorat, sicut nec culpam angelicam, sic nec etiam culpam humanam dimisisset impunem. Sed propter præcipuam reverentiam, et singularissimam dilectionem quam habebat ad Virginem præservavit; quia eam ab æterno super omnes creaturas Deo uniendas, quæ creatæ erant, super excessive dilexit ; propterea præservati sunt protoplasti, nec ut merebantur, in nihilum sunt redacti. Ratio hujus est, quia hæc benedicta puella, in lumbis erat Adæ, secundum seminalem rationem, potentiaque producendæ puellæ, in primis parentibus impressa erat, donec educeretur in actum. De ipsa namque nasci debebat Dei Filius, Jesus Christus, qui secundum corpulentam substantiam in Adam existens erat, solum de Virgine et de nulla alia educendus. Indulsit ergo misericors Deus primis parentibus, nec eos annihilavit : quia sic non fuisset exorta beata Virgo, nec per consequens Christus, sive Deus carnem vestiisset humanam. Ergo propter istam nobilem creaturam, Deus salutavit parentes primos de prima eorum transgressione (*Genes.* III); Noe de diluvio inundante (*Genes.* VII); Abrahamde cæde regis Chodorlahomor (*Genes.* XIV); judaicum populum de Ægypto et de impia Pharaonis manu (*Exod.* XII), et de mari Rubro (*Exod.* XIV), de vitulo in deserto (*Exod.* XXXII), de manibus diversorum regum et tyrannorum, scilicet, Nabuchodonosor, Danielem de captivitate Babylonica, etc. Et ut brevi cuncta comprehendam, omnes liberationes et indulgentias factas in veteri Testamento, non ambigo Deum fecisse propter hujus benedictæ puellæ reverentiam et amorem, quibus eam Deus in suam prædestinationem præhonorandam, cunctis operibus suis ab æterno præordinavit. S. BERNARDINUS SENENS., Tom. IV, 129 et p. 91.

[2] Merito dicitur, quia *in æternum vivit* (*Eccli.* XVIII, 1), quia beate vivere

prière de Marie s'élevait devant son trône, en faveur des saints patriarches, avant que le monde fût sorti du néant. Pour Marie, l'humanité fut sauvée de la ruine totale que le péché du premier homme avait méritée : pour Marie, Adam, Noé, Abraham, Jacob, le peuple d'Israël tout entier furent protégés mille fois contre le danger et arrachés à une peine certaine. A cause de Marie et pour l'amour d'elle, ils vécurent d'abord et reçurent non seulement les bénédictions d'ici-bas, mais des grâces de salut. Leur existence était nécessaire à celle de Marie. Dieu savait de plus que leur fille s'intéresserait à leur salut : il leur accorda donc l'existence, et avec la vie temporelle, la vie de la grâce et celle de la gloire.

Marie est donc bien la porte du ciel, et cette porte bienheureuse, *felix cœli porta*, est ouverte pour tous, *quæ pervia cœli porta manes*. C'est de la Sagesse éternelle, mais c'est aussi de Marie qu'il est dit dans la sainte Ecriture : *Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et il puisera le salut dans les trésors de la bonté du Seigneur*. Heureux ceux qui la cherchent et qui la trouvent ! heureux ceux qui entrent par cette porte ! De même que la dévotion et les honneurs que nous rendons à la Mère de Dieu sont un signe de prédestination, de même aussi l'irrévérence et la désobéissance envers Marie sont un signe de réprobation et une cause de damnation. Aussi la sainte Vierge se plaît-elle à visiter, à consoler au moment de l'agonie, et à introduire dans le ciel ceux qui l'ont honorée avec le plus de zèle durant cette vie. C'est ce que nous lisons de S. Arnulphe, de S. Dominique, de S. Hyacinthe, de S. Antoine de Padoue, de sainte Marie d'Oignie, de sainte Liduwine et de plusieurs autres saints. Au sortir de cette vie elle se montra à eux, les assistant et les emmenant avec elle au céleste royaume. Ceux au contraire qui n'ont pas honoré la sainte Vierge et qui l'ont blasphémée, sont morts misérablement : ils ont passé de la vie à la damnation éternelle. Si Jésus-Christ est dans l'Eglise comme un père dans sa famille, la sainte Vierge est aussi, par la grâce et la volonté de son Fils, comme une mère de famille. C'est pourquoi elle admet dans la grande famille les chrétiens qui lui sont dévoués, et rejette ceux qui sont ses ennemis.

nunquam desinit. Sed ille non solum in æternum, sed in æternum regnat et ultra (*Deuter.* XXXII), quia cuncta sæculorum volumina intra provisionis suæ continet sinum : et non tanquam præterita, vel futura, sed ut revera præsentia, suoque subjecta conspectui, perspicacissimo comprehendit intuitu ; qui suæ ditionis imperio regit omnia, cujus legibus obtemperant universa, qui omnes creaturas ad nutum sui disponit arbitrii ; omnibus vivendi moderatur, atque temperat ordinem, omnium formas distinguit, ac species, omnibus prout vult, congruas virium tribuit facultates ; a quo, et per quem est quidquid est ; sine quo quidquid est, procul dubio nihil est. S. Petrus Damianus, Tom. III, p. 273.

Vous qui voulez que le ciel vous soit ouvert, vous qui aimez la vie immortelle, vous qui cherchez les véritables délices, vous qui désirez entrer dans le ciel, honorez Marie, vénérez Marie, suivez les traces de Marie. Elle est la porte du Ciel, la porte du Paradis, par laquelle les hommes arrivent à Dieu. Frappez à cette porte, et Dieu vous ouvrira.

§ VI. — *Marie étoile du matin.*

Lorsque, à l'origine des choses, Lucifer se révolta contre Dieu, il entraîna dans sa chute une multitude d'esprits célestes, imitateurs de son orgueil et de sa révolte insensée. S. Jean, dans l'*Apocalypse* (XII), nous représente cet antique serpent tombant des sublimes demeures des cieux, et renversant avec sa queue le tiers des étoiles destinées d'abord à briller pendant toute l'éternité devant le trône du Dieu tout-puissant.

Pour remplir ces places devenues vides, Dieu crée, à divers intervalles, de nouveaux êtres semblables à des astres radieux, qu'il transfère dans le ciel à la place qu'occupaient les anges devenus les démons, selon cette parole du Roi-prophète (Ps. CIV, 6) : *Il exercera son jugement dans les nations, il relèvera les ruines.* Ces nouvelles étoiles sont les saints. Dans l'*Ecclésiastique* (IV, 6), il est dit de Simon, fils d'Onias, pontife et docteur illustre : *Il a brillé pendant sa vie comme l'étoile du matin au milieu des nuages, et comme la lune lorsqu'elle est venue en son plein.* Le prophète Daniel (XII, 3), s'exprime ainsi au sujet de tous les docteurs de l'Église : *Ceux qui auront été instruits dans la loi de Dieu brilleront comme les feux du firmament, et ceux qui auront enseigné à plusieurs la voie de la justice luiront comme des étoiles durant toute l'éternité.* L'Apôtre compare aussi la gloire des saints à l'éclat des étoiles : *Entre les étoiles*, dit-il (I COR., XV, 14), *l'une est plus éclatante que l'autre.*

L'auguste Vierge Marie est la plus resplendissante des étoiles qui scintillent à la voûte du ciel ; elle est l'étoile du matin, la plus belle et la plus brillante de toutes.

Le symbole de l'étoile convient admirablement à Marie. Il sert à nous faire mieux comprendre ses grandeurs ineffables et aussi ce qu'elle est pour nous. « Le soleil est Jésus-Christ, et Marie « est l'étoile, » dit Hugues de Saint-Victor. Le soleil brille pendant le jour, et l'étoile adoucit et éclaire les ténèbres de la nuit. Les justes sont éclairés en plein par la lumière de Jésus-Christ : les pécheurs assis dans les ténèbres de leur iniquité voient cependant arriver jusqu'à eux un rayon de douce lumière. L'étoile mystérieuse brille à leurs yeux ; sa lumière leur rend l'espérance, ils comprennent que le jour va venir, que le soleil va se lever pour eux, et leurs désirs hâtent cet heureux moment.

Si donc quelqu'un redoute d'aller à Jésus, qu'il s'approche de Marie, il ne trouvera rien en elle qui puisse lui causer quelque effroi[1].

Les docteurs de l'Église, dans leurs divers écrits, se plaisent à désigner Marie sous le symbole de l'étoile; la piété des fidèles aime à lui donner ce nom, que les prières liturgiques consacrent en plusieurs circonstances. Et c'est en vérité avec raison que la très sainte Vierge est appelée étoile : il est aisé d'en multiplier les preuves.

Plusieurs étoiles tirent toute leur lumière du soleil. Marie témoigne qu'elle tire aussi toute sa lumière du Soleil de justice, Jésus-Christ. *Celui qui est puissant*, dit-elle, *a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint.* Elle reflète si parfaitement la lumière divine, que l'Église n'hésite pas à lui appliquer plusieurs passages de la sainte Écriture, qui concernent en premier lieu la Sagesse incréée; telles sont ces paroles des *Proverbes* (VIII, 22) : *Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies.* Tels sont encore les *Cantiques des Cantiques :* ils sont un épithalame du Christ et de son Église ; mais en même temps ils sont l'épithalame de Dieu et de la sainte Vierge.

L'étoile reste toujours au firmament et ne descend jamais sur la terre ; la sainte Vierge a toujours mené une vie céleste ; toutes ses affections étaient dans le ciel. Elle n'appliqua jamais son esprit à des choses terrestres et charnelles. Aussi l'Epoux louait-il sa tête en disant : *Votre tête est comme le mont Carmel* (CANT. VII, 5).

De même en effet que le sommet du Carmel n'est jamais

[1] Totis ergo medullis cordium, totis præcordiorum affectibus, et votis omnibus Mariam hanc veneremur : quia sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam. Hæc, inquam, voluntas ejus est, sed pro nobis. In omnibus siquidem et per omnia providens miseris, trepidationem nostram solatur, fidem excitat, spem roborat, diffidentiam abigit, erigit pusillanimitatem ; ad Patrem verebaris accedere solo auditu territus, ad folia fugiebas : Jesum tibi dedit mediatorem. Quid non apud talem Patrem Filius talis obtineat? Exaudietur utique pro sua reverentia : Pater enim diligit Filium. An vero trepidas et ad ipsum? Frater tuus est et caro tua, tentatus per omnia absque peccato, ut misericors fieret. Hunc tibi fratrem Maria dedit. Sed forsitan et in ipso majestatem vereare divinam, quod licet factus sit homo, manserit tamen Deus. Advocatum habere vis et ad ipsum? Ad Mariam recurre. Pura siquidem humanitas in Maria, non modo pura ab omni contaminatione, sed et pura singularitate naturæ. Nec dubius dixerim exaudietur et ipsa pro sua reverentia. Exaudiet utique Matrem Filius, et exaudiet Filium Pater. Filioli, hæc peccatorum sint scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ. Quid enim? Potestne Filius aut repellere, aut sustinere repulsam ; non audiri aut non audire Filius potest? Neutrum plane. *Invenisti*, ait Angelus, *gratiam apud Deum.* Feliciter. Semper hæc inveniet gratiam, et sola est gratia qua egemus. Prudens virgo non sapientiam sicut Salomon, non divitias, non honores, non potentiam, sed gratiam requirebat. Nimirum sola est gratia qua salvamur. D. BERNARDUS, Serm. *in Nativ. B. V. M., de Aquæductu.*

envahi par les nuages et jouit toujours d'un air pur, ainsi l'âme de Marie n'était jamais troublée par des affections terrestres et nuageuses : elle était toujours rayonnante d'une sérénité céleste.

Une étoile, malgré son immensité qui dépasse ordinairement la grandeur de la terre, paraît toutefois petite à cause de son éloignement. Plus elle est élevée, plus ses dimensions se rétrécissent à nos yeux. La bienheureuse Vierge Marie, malgré la supériorité de sa grandeur sur celle non seulement de tous les rois et les princes de la terre, mais de tous les saints et de tous les anges, paraissait être de basse condition, par suite de son humilité. Plus elle était élevée, plus elle s'abaissait ; ainsi, au moment où l'Archange la proclamait pleine de grâce, lui annonçait la descente du Saint-Esprit en elle, l'appelait Mère de Dieu, Souveraine de l'univers, elle ne fut pas enorgueillie par de si grandes prérogatives, mais elle répondit : *Voici la servante du Seigneur :* « Voyez son humilité, s'écrie S. Ambroise[1], voyez « sa modestie : elle se dit la servante du Seigneur, elle qui est « choisie pour sa Mère ; une promesse si imprévue ne l'exalte « point. »

[1] *Ecce*, inquit, *ancilla Domini, contingat mihi secundum verbum tuum.* Vide humilitatem, vide devotionem. Ancillam se dicit Domini quæ mater eligitur : nec repentino exaltata promisso est. Simul ante illam dicendo, nullam sibi prærogativam tantæ gratiæ vindicavit, quæ faceret quod juberetur. Mitem enim humilemque paritura, humilitatem debuit etiam ipsa præferre. D. Ambrosius, *in Suc.*, lib. II, c. xvi.

Stella in apparentia habet magnam parvitatem. Quamvis enim quælibet stella dicatur esse major quam tota terra ; tamen punctualis et modica esse videtur. Eodem modo et Maria, quamvis esset maxima, tamen de se sentiebat humilia. Nam humilitatem habuit in animo, in verbo, in facto, in signo. In animo humilitatem habebat, quia nulli unquam se præponebat, sed alios sibi sicut Joseph, quem sibi præposuit dicens : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (*Luc.* II). Nunquam se ingerebat, sed omnibus locum dabat qui ad Filium suum ire volebant : quod notatur ubi dicitur (*Matth.* XII) : Ait quidam, *Mater tua, et fratres tui foris stant, quærentes te.* Bernardus : « Ubi Maria aliquando præsumptuosa fuisse invenitur ? foris stabat quæ- « rens loqui Filio, nec auctoritate materna, aut sermonem interrumpit, aut « habitationem in qua Filius erat irrupit. » — Secundo, habuit istam humilitatem in verbo, quia non vocavit se Matrem Dei, nec dominam mundi, nec reginam cœli, sed ancillam Christi, cum subdit : *Ecce ancilla Domini.* Idem : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* — Tertio habuit istam humilitatem in signo. Magnum quidem signum humilitatis fuit quod Filio suo jam in cœlum ascendente, et ipsa in hoc mundo, loco Filii, remanente, tamen in loco novissimo poni voluit, volens servare illud (*Luc.* XIV) : *Recumbe in novissimo loco.* Dicitur enim (*Act.* I), ubi enumeratis omnibus Apostolis subditur : Hi omnes erant unanimiter perseverantes in oratione cum mulieribus et Maria Matre Jesu. Sicut enim absente sole, inter cætera sidera, luna magis mundum illuminat, et tamen tenet infimum locum ; sic Maria, absente sole justitiæ et in cœlo regnante, inter mundi lumina magis mundum illuminavit, et locum novissimum tenuit. — Quarto, habuit istam humilitatem in facto, quia postquam jam erat Dei Mater effecta, ancillam Elisabeth se fecit, cum ei ministravit. Bernardus ait : « In montana Virgo cum festinatione

Une étoile demeure immobile à l'endroit du ciel qui lui a été fixé par le Créateur, ou suit imperturbablement le chemin qu'il lui a tracé. Marie était également d'une si grande constance, d'une fermeté si inébranlable, qu'elle suivait la volonté de Dieu, sans jamais s'en écarter en rien.

Les anciens regardaient la substance des étoiles comme incorruptible, inaccessible, par conséquent, à la dissolution que le temps amène pour les choses d'ici-bas. Marie a été exempte de toute corruption; sa chair n'a pas connu la dissolution du tombeau, ni son âme celle du péché [1].

Une étoile répand sa lumière avec un très grand éclat, sans lésion de sa substance: la bienheureuse Vierge aussi, sans porter atteinte à sa virginité, projeta de ses chastes entrailles le Christ, la lumière du monde. « De même que le rayon émis par une « étoile ne lui ôte rien de son intégrité, dit S. Pierre Damien [2], « de même le Fils de Dieu, naissant de la Vierge, a laissé sa « virginité inviolable. » Une étoile projette réellement son rayon sans diminution d'elle-même. Il en est de même de la bienheureuse Vierge: elle a enfanté le Christ, non seulement sans perte, mais plutôt avec augmentation de sa virginité.

Les étoiles influent sur les créatures d'ici-bas; elles les éclairent et contribuent à leur génération. Sans la lumière du soleil, de la lune et des étoiles, l'univers retomberait dans une sorte de chaos. La bienheureuse Vierge Marie influe également sur ce monde obscurci par les ténèbres du péché; elle l'éclaire, le protège et le conserve sous son patronage, de telle sorte que, si elle n'existait pas, le monde aurait péri depuis longtemps.

« abiit et Elisabeth salutavit, et in ejus ministerio, quasi mensibus tribus « stetit. » Deinde subdit : « Hic fuit Virginis ascensus ut difficile rumperetur « triplexfuniculus : fervebat siquidem in corde charitas, splendebat in carne « virginitas, et in obsequio eminebat humilitas. » Jacobus a Vorag., *Sermones aurei*, S. Serm. 11.

[1] Inter cætera corpora stella habet magnam dignitatem : nam secundum Philosophum, in stellis non cadit corruptio, nec casus, nec error. Sic et in ista stella nulla fuit corruptio, nec in sua nativitate, quia sine peccato nata fuit; nec in sua conceptione, quia de Spiritu Sancto generavit; nec in sua vita, quia nunquam aliquod peccatum commisit; nec in sua morte, quia nec mortis nexibus deprimi potuit. Secundo, in ipsa non fuit aliquis casus, quia cadere non potuit a gratia Dei, quia erat in gratia confirmata; nec a fide Dei, quia erat a Spiritu Sancto edocta; nec a charitate Dei, quia erat tota Deiformis effecta. Tertio non fuit in ipsa aliquis error, quia in suis affectionibus vel operationibus nunquam errare potuit, quia Pater eam semper gubernavit, Filius eam semper duxit, Spiritus Sanctus tandem ipsam in civitatem supernam introduxit. Unde propter ista tria potest dicere cum Propheta (*Psal.* LXXII) : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me*. Jacobus de Vorag., *Serm. aurei*, S. Serm. 9.

[2] Sicut radius procedit a stella, stella integra permanente ; sic Filius ex Virgine, virginitate inviolabili perdurante. S. Petr. Dam., Serm. 1 *de Epiph.*

« Otez ce soleil matériel, dit S. Bernard, où sera le jour? « Otez Marie, cette étoile de la mer, que trouverez-vous, sinon « les voiles d'une noire obscurité, l'ombre de la mort et des « ténèbres épaisses[1]? »

La hauteur des étoiles, au-dessus de nous, et leur distance de la terre sont incommensurables ; par sa dignité, la bienheureuse Vierge Marie est élevée et exaltée au-dessus de tous les chœurs des anges. *J'ai habité dans des lieux très hauts*, dit-elle dans l'*Ecclésiastique* (XXIV, 7), *et mon trône est dans une colonne de nuées.*

Une étoile, malgré son immobilité apparente, parcourt avec une rapidité extrême et une régularité parfaite, des distances qui épouvantent l'imagination[2] : de même la bienheureuse Vierge, malgré sa fermeté immuable, parcourait une si vaste carrière, dans la voie de la perfection et des mérites, qu'elle a surpassé tous les saints et tous les anges.

Les étoiles dirigent les voyageurs et surtout les navigateurs. Marie nous dirige également sur cette terre d'exil, et conduit heureusement au port ceux qui naviguent sur la vaste mer de ce monde.

Mais il est une différence entre Marie et les étoiles. Lorsque paraît le soleil, tous les autres astres se dépouillent de leurs rayons et semblent rentrer dans le néant : le divin Soleil de justice n'éclipse pas la beauté de Marie; il donne au contraire plus d'éclat à sa gloire. Elle est la femme de l'Apocalypse, revêtue du soleil et brillant de toute sa splendeur.

O la plus brillante des étoiles, vous qui avez reçu du Soleil de justice tant de rayons de lumière ; vous qui avez été destinée à éclairer l'univers, et établie pour le soulagement de ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, éclairez-nous, dirigez-nous, afin que nous puissions éviter les écueils terribles et dangereux de ce monde, et sous votre conduite parvenir en sécurité au port du salut éternel.

[1] Tolle corpus hoc solare, quod illuminat mundum : ubi dies? Tolle Mariam, hanc maris stellam, maris utique magni et spatiosi; quid nisi caligo involvens, et umbra mortis, ac densissimæ tenebræ relinquuntur? D. Bernardus, Serm. *in Nativit. V. M., de Aquæductu.*

[2] Stella habet in motu velocitatem; nam a motu cœli superioris, id est, firmamenti movetur citissime, quia quotidie omnia loca lustrat in circuitu. Motu vero proprio movetur lentissime, quia per centum annos, ut dicunt, moveretur per unum gradum. Eadem modo Virgo Maria non movebatur motu proprio, sed motu sui superioris, id est Spiritus Sancti. Nam ut mota fuit a Spiritu Sancto, ut conceptioni Filii Dei assentiret, statim acquievit. Mota fuit ut ad serviendum cognatæ pergeret, et mox ad montana conscendit. Mota fuit ut jam prægnans et vicina partui in Bethleem pergeret, statim perrexit. Mota fuit, ut rediret, statim rediit. Ecce quomodo non movebatur a seipsa, sed a Spiritu Sancto qui erat in ea, qui semper regebat ipsam. Jacobus a Voragine, *Sermones aurei*, S. Serm. 9.

Parmi les étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes, il en est trois auxquelles la piété des fidèles et la science des Docteurs ont particulièrement comparé la bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu. Ce sont l'étoile du matin, l'étoile du soir, et l'étoile de la mer. Marie ressemble à l'étoile du matin qui brille au moment de l'aurore, parce que de même que l'aurore ouvre la voie au soleil et dissipe les ténèbres de la nuit; de même Marie, dont il est écrit dans les *Cantiques* (VI, 9) : *Quelle est celle-ci qui s'avance brillante comme l'aurore?* nous a amené le Soleil de justice et le jour de la grâce, après avoir dissipé les ténèbres de nos crimes.

Elle est assimilée à l'étoile du soir, qui brille lorsque le soleil a disparu à nos yeux, et qui s'interpose entre le soleil et la terre, disaient les anciens astronomes, pour modérer les ardeurs de cet astre : Marie est demeurée au milieu des disciples, après que l'humanité du Sauveur eut disparu à leurs yeux, et elle s'interpose sans cesse entre sa justice redoutable et les pauvres pécheurs.

Elle est comparée à l'étoile de la mer[1] : « Je vous salue, étoile

[1] S. Thomas (*Opusc.* 8), dans l'exposition qu'il fait de la Salutation angélique, recherche la signification du nom de Marie, et s'exprime ainsi : « Convenit ei nomen Maria, quæ interpretatur stella maris : quia sicut per « stellam maris navigantes diriguntur ad portum, ita christiani diriguntur « per Mariam ad gloriam. »

S. Antonin (IV part., tit. 15, cap. XIII) donne jusqu'à six raisons qui justifient cette interprétation : Beatissima Virgo stellæ maris assimilatur, propter sex, quæ in illa stella inveniuntur, scilicet, substantiam, quantitatem, qualitatem, situm, statum et effectum.

Quantum ad substantiam, stella illa cœlestis incorruptibilis est, et origo lucis. Sic Virgo Maria fuit cœlestis conversatione, ut completius dicere possit cum Apostolo : *Nostra conversatio in cœlis est.* Incorruptibilis fuit mente et corpore; nam ut dicit D. Anselmus : Ea decuit ut niteret, qua major sub Deo nequeat reperiri. Origo fuit lucis ; nam ut canit Ecclesia : « Angelus consilii natus est ex Virgine, sol de stella qui illuminat omnem « hominem venientem in hunc mundum. »

Quantum ad quantitatem, stella maris est minima in apparentia nobis, sed maxima in seipsa. Sic Maria maxima in sanctitate in se, sed minima in sui mente, propter maximam humilitatem. Humilis in corde totum Deo tribuens ; humilis in ore seu locutione, cujus signum rarissima et brevis locutio ejus; humilis in opere, serviens cognatæ in partu loco ancillæ, ipsaque erat domina angelorum.

Quantum ad qualitatem, stella ista est superior, clarior et utilior, quia est in supremo poli. Et beata Maria est superior omnium sanctorum et angelorum, Deo propinquior, clarior est virginitate : stella semper rutilans, semper clara in fide fuit. Omnes aliæ stellæ, scilicet Apostoli et Mariæ cecidérunt amittentes lumen fidei divinitatis Christi. Utilis est valde stella maris fœcunditate. Et quis sanctus vel sancta utilior nobis ac Virgine, quæ nobis genuit Deum pariter et hominem omnium Salvatorem.

Quantum ad situm, dicit Exastenes, quod est una stella infima, quæ plus appellatur, per quem locum mundus ipse æstimatur versari. Quod nulli puræ creaturæ videtur potius convenire quam B. Mariæ, scilicet, mundum

« de la mer, » chante la sainte Église. Au milieu des dangers de la mer, le navigateur dirige ses regards vers cette étoile, afin qu'elle lui serve de guide et le retire du péril. Nous aussi, sur cette vaste mer du monde, nous portons nos yeux vers cette étoile si bonne, afin de ne pas sombrer dans l'abîme du malheur. De là ces paroles de S. Bernard[1] : « Ne détournez pas vos regards « de cet astre, si vous ne voulez pas vous briser sur des écueils. » (Homélie *sur le Missus est*). Nous aurons plus tard l'occasion de revenir sur ce sujet : c'est principalement l'étoile du matin que nous avons à considérer ici comme symbole de la très sainte Vierge[2].

L'étoile du matin s'appelle *Lucifer*, lorsqu'elle précède le soleil; *Vesperus*, ou étoile du soir, lorsqu'elle le suit. En qualité d'étoile du matin, elle précéda, avant l'Incarnation, Jésus-Christ

circa ipsam versari. Ad ipsam enim respicere videntur universi; superi, ut restaurentur, inferi in lymbo, ut liberentur; qui in mundo sunt, ut justificentur; qui ante nos fuerunt Prophetæ, ut verificentur in suis prophetiis de incarnatione Filii, qui in præsenti sunt, ut subleventur a tantis miseriis; qui futuri sunt, ut salventur.

Quantum ad statum, status stellæ est quasi sine motu, quia est vicina polo; et ita modicus est circuitus ejus, ut videatur non moveri. Est sine occasu, quia non occidit nobis ut aliæ stellæ, et sine errore. Sic beata Maria est sine motu inconstantiæ nunquam turbata : nam cum dicitur turbata in sermone angeli, non fuit illa turbatio iræ, sed admirationis, in tanta laude, ex humilitate. Sine occasu fuit alicujus peccati; nam, etsi *septies in die cadit justus*, ut ait Salomon (*Prov.* XXIV, 16), scilicet venialiter; hæc in die gratiæ remanens, nunquam cecidit. Fuit sine errore ignorantiæ eorum quæ pertinent ad salutem, unde dicitur (*Eccli.* XXIV, 24) *Mater agnitionis*.

Quantum ad effectum, stella illa attrahit ferrum, sua luce nautas dirigit et est contra aquilonem. Et beata Maria per insertam sibi misericordiam attrahit peccatores ad cœlum, per pœnitentiam, quam eis procurat; naufragantes in pelago hujus mundi ad portum salutis dirigit, unde canit Ecclesia : « Ad te pia suspiramus : Si non ducis deviamus : En ad te confugimus. » Et est contra aquilonem, id est contra diabolum.

[1] Ne avertas oculos a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis. S. Bern., Hom. *super Missus*.

[2] Stella matutina dirigens in hujus mundi pelago viatores illos ab erroris semita revocando. Idiota, *de Beata Maria Virg.*, part. III, Contempl. 7.

Stella matutina, nam sicut stellæ materia incorrupta est, sic materia beatæ Virginis incorrupta permanet, de qua natus est secundum carnem ille cujus animam Deus non reliquit in inferno, nec dedit Sanctum suum videre corruptionem. Ipsa enim Virgo secundum carnem penitus expers corruptionis fideliter est credenda, quæ incorrupta virginitate de se genuit, qui omnis incorruptionis est causa. Idem, *ibid.*, Contempl. 16.

Stella matutina splendidissima lucens antequam diescat, quia ortus ejus præcessit ortum Jesu Christi, benedicti Filii ejus, qui est lux et dies. Idem, *ibid.*

Stella nostra splendida et matutina, adhuc incumbentibus ignorantiæ tenebris, et jam jamque Deo propitio deficientibus præparata, ut per illam ad nos procederet Sol justitiæ, Christus Deus noster. S. Odilo, Serm. *de Annunt. B. Mariæ*.

Stella matutina. D. Bernardus, Serm. 3 *super Salve Regina*.

Soleil de justice; comme étoile du soir, elle suivit, au jour de son Assomption, son Fils monté au ciel.

L'étoile du matin marque la fin de la nuit précédente et le commencement du jour. Marie fut également la fin de la nuit, et le commencement d'un jour nouveau. Avant la naissance de Marie, les ténèbres du péché et la nuit de l'infidélité tenaient l'univers sous une si cruelle oppression, qu'il ne pouvait pas regarder le Soleil de justice, le Christ, le Messie promis. Dieu se fit donc devancer par l'étoile du matin, afin que les yeux du cœur, aveuglés en quelque sorte par la boue immonde des iniquités et, par suite, incapables de voir la grande et véritable lumière, s'habituassent d'abord à la clarté de l'étoile et pussent ensuite peu à peu, après l'éloignement des ténèbres du crime et l'évacuation du venin de l'infidélité, trouver plutôt une joie qu'un tourment dans la lumière de Jésus-Christ. Voilà pourquoi la gra-

STELLA matutina, quæ solis noviter orientis mundo lumen invexit. HENRICUS CLAREVAL., Tract. 11 *de Peregrinante civit. Dei.*

STELLA matutina, in cujus ortu, scilicet quando gratia et dilectio Mariæ oritur in corde justi, fugiunt fures, id est dæmones, quibus ipsa terribilis est, ad vestrorum acies ordinata : vigiles sunt alacriores, id est prælati, vel quicumque de sua salute solliciti, ægri animæquiores, operarii vigilantiores. RICHARDUS A S. LAUR., *de Laud. SS. Virg.*, lib. I.

STELLA matutina, lucens antequam diescat, quia ortus Mariæ præcessit ortum diei, id est Christi, qui lux est et dies. IDEM, *ibid.*

STELLA matutina, quæ vincenti promittitur in præmium, *Apocal.* II. IDEM, *ibid.*

STELLA matutina, quæ semper fuit in mane oriendi, et nunquam tendebat ad occasum peccati. IDEM, *ibid.*

STELLA matutina oriens ex alto. D. AMADÆUS, in *Canticis Psalterii B. Virg.*, cap. III.

STELLA matutina conferens calorem pulchræ dilectionis. B. ALBERTUS MAGN., Serm. 3 *in Nativ. B. M. V.*

STELLA matutina, quæ in ortu suo dissipavit nebulam tristitiæ, quæ obtexerat fideles omnes, adventum Christi magno cum desiderio præstolantes; omnes enim illi quibus revelatum fuit in spiritu, quod illa, quæ erat Mater Dei futura, jam esset nata, mirabiliter nimirum poterant exultare. IDEM, *ibid.*

STELLA matutina dans calorem dilectionis divinæ, refrenans furorem iracundiæ, dans temperantiam, sive temperamentum discretionis maturæ, jucunditatem conscientiæ, et humorem obedientiæ. JACOBUS DE VORAG., in *Mariali*, Serm. 10, S.

STELLA matutina, quæ fulsit in medio nebulæ superbiæ per humilitatem; in medio nebulæ avaritiæ per paupertatem; in medio nebulæ carnalis immunditiæ per virginitatem. IDEM, *ibid.*

STELLA diem ac Deum afferens. PHILOTHÆUS, in *Menæis Græc.*, *die* 16 *Julii.*

STELLA matutina prænuntians diem; sicut enim stellæ hujus officium est terrere fures, fugare lupos, relevare infirmos, excitare vigiles, lætificare viatores : ita Mariæ quoque officium est terrere dæmones, fugare hæreticos, consolare pusillanimes, excitare angelos et corda sanctorum ad laudandum Deum et lætificare viatores. ERNEST. PRAG., in *Mariali*, cap. VII.

STELLA matutina, quia exemplaris fuit. BARTHOLOMÆUS DE PISIS, lib. I *de Laud. Sanctiss. Virg.*, fructu 8.

cieuse Vierge Marie paraît tout éclatante de lumière, avant le lever du vrai Soleil ; voilà pourquoi notre étoile du matin devance le Sauveur. Dès l'apparition de cette étoile tout étincelante de clarté, on vit la sinistre obscurité du crime et de l'erreur se dissiper, le culte des idoles se sentit ébranlé, et les oracles des faux-dieux furent réduits au silence.

L'étoile du matin, ou l'aurore, devançant le soleil, le conduit avec elle. La bienheureuse Vierge Marie a introduit parmi nous le vrai Soleil de justice, *qui éclaire tout homme venant en ce monde*. Elle peut donc être appelée source de lumière. C'est le salut que lui adresse S. Grégoire le Thaumaturge[1] : « Je vous salue, pleine de grâce, source de lumière, qui éclairez « tous ceux qui croient en vous ! »

Et S. Méthode lui dit de même[2] : « A la première lueur, ô « très sainte Vierge, de cette éclatante lumière apportant au « monde le vrai Soleil de justice, l'horreur affreuse des ténèbres « disparut, et l'univers entier fut inondé des clartés les plus « pures de la vérité. »

L'étoile du matin annonce l'arrivée du soleil, ce qui oblige les serpents, les loups, les bêtes féroces et sauvages à rentrer dans leurs cavernes ; elle chasse les oiseaux nocturnes, et invite les oiseaux du ciel à commencer leurs chants. La bienheureuse Vierge Marie n'a pas seulement été la messagère du Soleil de justice, elle l'a porté dans son sein ; elle a mis en fuite les bêtes infernales, c'est-à-dire les démons ; elle a dissipé, comme des oiseaux de nuit, les vaines erreurs des gentils ; elle a excité les anges eux-mêmes et toutes les âmes saintes à célébrer les louanges du Seigneur, et ses invitations étaient plus puissantes que celles adressées à toutes les créatures, par les trois enfants délivrés des flammes de la fournaise de Babylone.

L'étoile du matin trouble les voleurs, fortifie les malades, embellit tout. Marie a chassé les voleurs qui sont les démons. Dès qu'elle eut donné naissance au Fils de Dieu fait homme, Satan comprit qu'il était dépossédé de son empire usurpé. Jupiter, Mars, Vénus, Saturne et les autres monstrueuses divinités qu'adoraient les hommes, prirent honteusement la fuite : c'est que, dit S. Bonaventure dans son *Miroir de la Vierge*[3], « les « ennemis visibles ne craignent pas autant toute une armée

[1] Ave gratia plena, fons lucis, qui cunctos in ipsam credentes illuminat. S. Greg. Thaum., Serm. *in Annunt. B. M.*

[2] Te, sanctissima Virgo, tanquam die clarissima mundo affulgente, justitiæque Solem illum producente, odiosus tenebrarum horror depulsus est, universusque terrarum orbis veritatis purissimæ est luce perfusus. S. Method., Hom. *de Purific.*

[3] Non ita metuunt hostes visibiles quasi castrorum aciem copiosam, sicut aereæ potestates Mariæ vocabulum, patrocinium, et exemplum. Cedunt et pereunt quasi cera a facie ignis. S. Bonavent., in *Speculo B. V. M.*

« rangée en bataille, que les puissances de l'air, le nom, le « patronage et l'exemple de Marie. Elles disparaissent et s'éva- « nouissent devant elle comme la cire auprès le feu. »

Marie, comme l'étoile du matin, réjouit les malades, c'est-à-dire les pécheurs, puisqu'elle a engendré le Soleil dont le prophète Malachie (IV, 2) a dit : *Le soleil de justice se lèvera pour vous, qui avez la crainte de mon nom, et vous trouverez votre salut sous ses ailes.* Elle fortifie de plus les malades, car, par son intercession, elle chasse les tentations de la concupiscence et les mauvaises pensées, et elle guérit toutes nos maladies.

Marie embellit tout. En effet, dès que, après tant de siècles de ténèbres, elle se montra au monde, et avec elle son divin Enfant, sa beauté, sa bonté, son humilité, son amour, sa clémence, sa miséricorde, sa bienfaisance, répandirent un si vif éclat que le monde parut plus beau aux yeux de Dieu et des anges, qu'il n'était avant la chute du premier homme, et la terre elle-même en tressaillit de joie. « Marie, dit S. Jean Damascène, fut « l'honneur et la gloire du genre humain, et l'ornement de « son sexe[1]. »

Parmi tous les astres de la nuit, l'étoile du matin est celui qui scintille le plus vivement. La bienheureuse Vierge Marie s'est élevée au-dessus des saints de l'Ancien Testament. Elle brille au milieu d'eux d'un éclat incomparable. Leurs rayons, à l'apparition de Marie, sont comme obscurcis, parce que leurs vertus comparées avec celles de la Mère de Dieu, perdent tout leur éclat. Que sont, dites-moi, en présence des perfections de Marie, l'innocence d'Abel, la justice de Noé, l'obéissance d'Abraham, la patience de Jacob, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, le courage de Josué, la charité de Samuel, l'humilité de David, le zèle d'Elie, l'abstinence de Daniel, l'éminente sainteté de Jean-Baptiste, la candeur de Siméon, la piété d'Anne, la sainteté d'Elisabeth ? De même qu'en comparaison de Dieu personne n'est saint, de même personne, mis en parallèle avec Marie, n'est parfait, pur et orné de vertus extraordinaires. Tel était le sentiment de S. Jérôme, qui, après avoir énuméré plusieurs saintes femmes de l'Ancien Testament, ajoute[2] : « Je me « tais sur Anne, Elisabeth et les autres femmes. Elles sont de « faibles lueurs pâlissant et s'éclipsant en présence de la « lumière éclatante de Marie. » Elle mérite donc bien le nom d'étoile du matin.

Au lever de l'étoile du matin, la rosée tombe pour rafraîchir les champs et féconder la terre : à la naissance de la Mère de

[1] (Maria) eximium humani generis decus, et mulierum ornamentum. S. Damasc.

[2] Taceo de Anna et Elisabeth et cæteris mulieribus, quarum velut igniculum clarum Mariæ lumen abscondit. S. Hieron., Serm. *de Assumpt. B. V. M.*

Dieu, une rosée abondante de la grâce descendit sur la terre, et au moment de l'Incarnation, la divine rosée, le Verbe de Dieu descendit dans son sein pour s'y revêtir de notre humanité.

On ne passe pas des ténèbres de la nuit à la lumière du jour, sans que l'étoile du matin ait répandu sa douce clarté : de même, il est impossible de passer des ténèbres du péché à la lumière de la grâce et des vertus, sans l'intercession de Marie.

Enfin, cette admirable étoile a été l'objet de l'attente et des vœux les plus ardents de nos pères des temps anciens, des patriarches, des prophètes, des rois, tant de la Judée que de la gentilité. *Gardien, que savez-vous sur cette nuit?* disaient-ils à Dieu dans *Isaïe* (XXI, 11) ; c'est-à-dire : O Dieu, qui êtes le gardien des hommes, quelle sera l'issue de cette nuit? Quelle sera la fin d'une si grande tribulation? Pendant combien de temps gémirons-nous dans cette nuit de l'ignorance, du péché et de toutes les misères? Quand viendra le Soleil de justice qui se lèvera le matin? Dieu leur répond : *Le matin est venu quoiqu'il soit encore nuit*, c'est-à-dire, le soleil n'est pas éloigné, puisque déjà l'on voit apparaître l'étoile du matin, la bienheureuse Vierge Marie, ma mère.

O céleste Étoile, qui avez dissipé les ténèbres éternelles et qui nous avez procuré la lumière véritable, éclairez par votre splendeur l'obscurité de notre aveuglement. Nous soupirons après le jour : retirez nos âmes de la nuit, et inondez-les de votre lumière. Dissipez, ô douce lumière, par l'éclat de votre nom, les ténèbres de nos erreurs et de nos péchés, afin que nous méritions, par votre secours, de participer un jour à la lumière éternelle.

LIVRE II

GLOIRE ET GRANDEUR DE MARIE CONSIDÉRÉE AU CIEL DANS SES RAPPORTS AVEC LES CRÉATURES

CHAPITRE PREMIER

ROYAUTÉ DE MARIE SUR LES ANGES ET LES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT

§ I. — *Marie véritablement reine*

Nous avons admiré la grandeur de Marie Mère de Dieu et les merveilleux privilèges qui la rapprochent de la divinité elle-même, autant qu'il est possible à une pure créature d'approcher du Créateur. Nous avons à considérer maintenant la bienheureuse Vierge dans ses rapports avec les créatures. Qu'est-elle au ciel pour les anges et pour nous? Reçoit-elle simplement nos hommages et jouit-elle de son bonheur, sans nous récompenser ni nous venir en aide? ou bien s'occupe-t-elle de nous, veille-t-elle sur nous, nous secourt-elle dans nos nécessités? Nous le savons, Marie est l'image la plus parfaite de son divin Fils : elle ne peut donc pas, plus que lui-même, être indifférente à ceux qu'il a rachetés au prix de tout son sang, et qu'il lui a donnés pour fils. Marie s'occupe de nous avec une sollicitude et une tendresse incomparables. Elle est notre reine, elle est notre mère, elle est notre appui, notre soutien de tous les instants.

La sainte Eglise, éclairée par l'esprit de Dieu, a toujours proclamé la royauté de Marie. Cette royauté est chère à ses enfants et c'est avec bonheur que nous invoquons la reine des cieux, la reine de miséricorde, la reine des anges et de tous les saints. Cette auguste Reine du ciel et de la terre possède tous les attributs de la royauté, mais il en est deux auxquels nous nous arrêterons plus longuement, dans le second livre de cette troisième partie ; ce sont la puissance et la miséricorde. S'il est bon en effet que nous connaissions toutes les grandeurs de la Mère de Jésus, qui nous adopte pour ses enfants, il est surtout nécessaire

que nous n'ignorions pas combien elle est puissante pour venir à notre aide, et combien sa miséricordieuse bonté la presse de nous secourir. Nous n'avons à considérer présentement que la légitimité du titre de reine qui lui est donné, et l'étendue de sa royauté.

La bienheureuse Vierge Marie est véritablement reine, et sa royauté repose sur le droit naturel, le droit divin et le droit humain[1].

[1] Regina, ob coronationem; coronata est enim in sua Assumptione. — Ob dignitatem participat enim regnum cœleste cum Filio. — Ob dotationem, cui sponsus suus rex, primo gratiam, secundo gloriam, imo et regnum cœleste, cum omnibus pertinentiis suis contulit, loco dotis. — Ob largitatem, largitur enim servis suis, vestes virtutum, thesauros meritorum et magnitudinem præmiorum. — Ob liberalitatem; liberalis enim est, quia liberalitas est virtus omnibus exposita, communis alloquio, dulcis obsequio, omnium bonorum familiaritatem retinens, quæ descriptio bene convenit liberalitati Mariæ. — Ob potestatem, qua potenter subvenit peccatoribus, ab ipsis fideliter invocata. — Propter parentelam et generis nobilitatem, quia regali ex progenie Maria, orta de tribu Juda, clara ex stirpe David. Fuit enim de tribu sacerdotali et regia, quia Christum paritura erat, qui est rex et sacerdos. — Propter unctionem, unde et dicitur ei : *Unxit te* Dominus omnium per creationem ; *Deus* Filius tuus secundum humanitatem *oleo lætitiæ*, quo Spiritus Sanctus proprie intelligitur, quo repleta est ex utero matris suæ ; non enim ad mensuram dedit ei Deus Spiritum Sanctum; cujus gratia non solum impleta est, sed cumulata, ut de ea plenitudine acciperet omnis mundus gratiam pro gratia. Richard. a S. Laur., *de Laud. SS. Virg.*, lib. VI.

Regina astans a dextris Dei, in vestitu deaurato, circumamicta varietate, eo quod secundum sexum fœmineum Regina, et Domina, et Mater Dei appellari debeat. D. Anastasius, Serm. *in Evang. de Sanctiss. Deipara.*

Regina proprie quandoquidem ipse Rex est, qui natus est ex ea. Idem, *ibid.*

Regina quæ assistens a dextris Filii ubique regnantis, quasi in vestitu deaurato incorruptionis et immortalitatis circumamicta et variegata, sacris, et solennibus verbis celebratur, non quidem secundum spiritualem simplicitatem, aut quasi sine corpore et carne assistat, sed quod induta sit (quantum spectat ad sanctissimam ejus carnem) incorruptibilitate et immortalitate. Idem, *ibid.*

Regina cunctis sublimior. D. Ephrem, Serm. *de Laud B. M. V.*

Regina præstantissima, ac per quam benedicta. Idem, *ibid.*

Regina omnium vere. S. Gregorius Nazianz., in tract. *de Christo patiente.*

Regina quæ habet non comparabilem cum aliis appellationem. S. Andreas Cret., Orat. 2 *de Dormit. B. M. V.*

Regina cujus decorem concupivit rex. Chrysippus, in Serm. *de S. Maria Deipara.*

Regina beata. — Regina gentium. — Regina inter sorores. — Regina nostri orbis. — Regina stans a dextris Dei in vestitu deaurato. S. Ildephonsus, *passim.*

Regina celebranda regem regum Christum enixa. Anonymus, in Canone *ad SS. Deiparam*, in *Rituali Græc.*

Regina, cujus regales fascias David inter prophetas, interque reges eximius Rex, mentis acie præfigurans, acclamavit : « Omnis gloria filiæ Regis « ab intus, in fimbriis aureis circumamicta varietatibus. » *Psal.* xliv. S. Germanus Const., Serm. *in Nativ. B. M. V.*

De droit naturel. Il est certain qu'elle est de race royale. Les témoignages les plus authentiques abondent. Ecoutez d'abord,

Regina super omnia mundi gloriosa. Idem, Orat. 1 *in Præsent. B. M. V.*

Regina cujus decus nulla reperiri lingua tam volubilis potest, quæ digne concinat. S. Joannes Damasc., in Carmine *de Pentecost.*

Regina ex lumbis David procedens, ut jurejurando promissum erat, ex qua Deus fructum suum super sedem suam se positurum receperat. Idem, in Orat. 4 *de Nativ. B. V.*

Regina omnium creaturarum, ut Mater Creatoris. Idem, in *Canticis Græc.*, Sono 1.

Regina suprema, stans a dextris Regis, qui ex utero ejus natus est, quemadmodum in psalmo scriptum est. Idem, in *Paracl. B. M. V.*

Regina adstans a dextris Christi, vere circumdata fimbriis aureis, meditatione sua et intercessionibus suis cœlorum regnum nobis acquirens. S. Joseph. Hymnog., in *Mariali.*

Regina Deo gratissima, a pessimorum dæmonum, qui nos conturbant vexatione et ab igne gehennæ liberans nos. Idem, *ibid.*

Regina nos regni cœlestis hæredes efficiens. Idem, *ibid.*

Regina a dextris Regis, splendens decore et circumamicta dote Trinitatis, universis simul gratiis, et ornata varietate et dignitate eorum, qui per ipsum fuerunt salvati. Joannes Geometra, Serm. *in Annunt SS. Dei Genitricis.*

Regina illa quam videntes filiæ Sion, beatissimam prædicaverunt, et reginæ laudaverunt eam. Idem, Serm. *de Assumpt. B. M. Virg.*

Regina nostra, cui debemus servire. Apostolus enim præcipit (I *Petr.* II, 18) : *Servi subditi estote in omni timore dominis.* Et si ille contra præceptum Domini facit, qui non servit istis dominis carnalibus, sine dubio reprehensibiles sunt, qui spirituali huic dominæ non serviunt. B. Ædredus Abbas, Serm. 2 *de Nativ. B. V.*

Regina admiranda et reverendissima. D. Bonaventura, in *Prælat. Psalterii B. M. V.*

Regina ad Regem æternum, ad Regem gloriæ ingrediens. Idem, in *Speculo B. M. Virg.*, cap. XI.

Regina ad regem omnibus regibus gloriosiorem solemnissima processione ingrediens. Idem, *ibid.*, cap. IX.

Regina continentium. — Regina gloriæ et honoris. — Regina justitiæ et misericordiæ. — Nostra salutifera. — Regina pietatis. — Regina plena omni gratia. — Regina potentissima. — Regina regis mater. Idem, *ibid.*, et in *Psalt. B. V. M.* passim.

Regina fulgore divinitatis circumamicta. Idem, in *Postillis super cap.* I *Luc.*

Regina gloriæ, stans a dextris Filii, vestita lucidissimis speculis, in quibus Sanctorum ommium merita miro modo elucescunt. S. Mechthildis, lib. I *Gratiæ Spirit.*, cap. XL.

Regina quæ Deo ineffabiliter carnem, veluti regiam quamdam purpuram, ex suis ipsius purissimis, virgineisque sanguinibus intexuit. Nicephorus Gregor., Orat. *in SS. Deiparam Virgin.*

Regina nostra, circa quam si virtutibus exornati fuerimus, et puritate refulgentes, expeditum ac liberum satellitium habebimus; si autem peccatis veluti quadam veste obscura ac tetra induti fuerimus, procul ab illius servitio, ac ministerio repellemur. Jacobus Monach., in *Mariali*, Orat. 3.

Regina purissimo regis amore colligata, quæ ad illius desiderium propriæ puritatis decorem apparavit. Idem, in *Marriali*, Orat. 3.

Regina reginarum quam viderunt reginæ cæteræ, et laudaverunt, et beatissimam prædicaverunt, id est in superlativo gradu et summo beatam. Idem, in *Mariali*, cap. CXXVI.

Regina summæ majestatis, semper augusta. Idem, *ibid.*

l'historiographe divin (S. Matth. 1) : *Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham.* Abraham était roi ; il a été la première souche d'une longue suite de rois. Depuis Isaac et Jacob jusqu'à David, ce furent des rois de fait, quoique n'en portant pas le nom. A partir de David, il y eut des rois nombreux de nom et de fait : rois choisis par Dieu même et placés par lui sur le trône. Abraham lui-même avait reçu le sceptre de ses mains. Les paroles suivantes de la *Genèse* (xii, 2) expriment bien la transmission du pouvoir souverain : *Je ferai sortir de vous un grand peuple et je vous bénirai. Je rendrai votre nom célèbre et vous serez béni.*

David et ses successeurs étaient rois, on ne peut pas le contester. Or la bienheureuse Vierge Marie tire son origine de David. S. Matthieu nous l'apprend, nous l'avons déjà vu. Il n'est pas le seul à nous le dire. Le prophète Isaie (xi, 1), le proclame de même lorsqu'il dit : *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé*, père de David, *et une fleur naîtra de sa racine.* Le rejeton de Jessé, c'est bien la très glorieuse Vierge Marie ; de *sa racine*, c'est-à-dire de son sein virginal, est sorti Notre-Seigneur Jésus-Christ, cette fleur divine d'une odeur si suave. L'Eglise admet cette interprétation, lorsque, dans l'office de l'Annonciation, elle applique à Jésus et à Marie ce texte du Prophète. Dans l'office de la Nativité de la très sainte Vierge, nous trouvons ces paroles : « Nativité de la « glorieuse Vierge Marie, de la race d'Abraham, sortie de « la tribu de Juda et de la célèbre famille de David. » Et un peu après : « Marie sortie d'une race royale brille d'un vif éclat. » D'où nous pouvons conclure, sans crainte de nous tromper, que Marie descend du saint roi David, qu'elle est sortie de la racine de Jessé.

L'Evangile confirme les oracles des Prophètes et les enseignements de l'Eglise catholique. Les deux généalogies de Notre-Seigneur, dont l'une au moins est celle de Marie, remontent à David et le font descendre de ce roi. Or, il ne suffisait pas, pour que Jésus fût effectivement le Fils de David, que Joseph appartînt à cette famille, il fallait surtout, et il était absolument indispensable que Marie descendît comme lui du saint roi, puisque c'était à elle seule que Jésus-Christ empruntait son humanité, et qu'elle seule pouvait lui transmettre les droits de David en même temps que son sang royal.

La sainte Vierge est reine de droit divin, parce qu'elle a été choisie comme Mère de Dieu, roi de tout ce qui existe. En sa qualité de Mère du Christ, elle partage avec lui le droit de régner et de commander. S. Athanase, dans son sermon *sur la Mère de Dieu*, tire cette conclusion que la mère d'un roi est nécessairement reine. Rupert confirme son sentiment en disant : « Dans le ciel, « Marie est reine des saints ; sur la terre elle est la reine de tous

« les royaumes. Puisqu'elle est la mère d'un roi couronné, de « ce roi que le Seigneur a constitué sur toutes les œuvres de ses « mains, elle est par conséquent constituée reine du royaume « de son Fils et le possède à bon droit [1] ». S. Damascène exprime ainsi le même sentiment : « Parce qu'elle est la Mère « du Créateur, elle est aussi la souveraine de tout ce qui existe [2]. »

Jésus-Christ est, de droit divin, le roi et le monarque de l'univers entier : la sainte Vierge, parce qu'elle est sa mère, est aussi de droit la reine de ce même univers [3]. Son titre de Mère de Dieu

Regina propter munditiam, coronata propter excellentem dignitatem. S. Brigitta, lib. III *Revel.*, cap. xvii.

[1] Hæc in cœlis regina sanctorum, et in terris regina regnorum est : quandoquidem est Mater regis coronati, quem constituit Dominus super opera manuum suarum ; ac proinde regina constituta totum in jure possidet Filii regnum. Rupert., *in Cant.* iv.

[2] Vere omnium rerum conditarum Domina effecta est, cum Creatoris Mater extitit. S. Damasc., lib. IV *de Fide*, cap. xv.

[3] Fateor non esse potestatem nisi a Deo ; at propter eamdem rationem a Virgine quoque Deipara est. Quæris quomodo? Eo quia una est utriusque potentia et unum individuum imperium. « Hæc, inquit Rupertus Abbas « (*in cap.* iv *Cant.*), in cœlis regina sanctorum, et in terris regina regno- « rum est ; quandoquidem est Mater Regis coronati, quem constituit Domi- « nus super opera manuum suarum, ac proinde regina constituta totum « jure possidet Filii regnum. » Quidni possideat Filii regnum si totum possidet ipsum Filium? Numquid non igitur ad omnia Filii bona jus habet? Sed adhuc expressius Arnoldus Carnotensis, inquiens (*de Laud. Virg.*) : « Nec a dominatione, vel potentia Filii Mater potest esse sejuncta. Una est Mariæ et Christi caro, unus spiritus, una charitas : et ex quo dictum est ei, *Dominus tecum*, inseparabiliter perseveravit promissum et donum. Unitas divisionem non recipit, nec secatur in partes ; et licet ex duobus factum sit unum, illud tamen ultra scindi non potest.

Ad quid noctes sectamur? quid vagamur per umbras? En lux clara, et veritas manifesta : Jesu pueri gesta D. Lucas describens, ait : *Et erat subditus illis.* Filius Dei, Verbum Patris subditum se Mariæ et Joseph præstavit. Quid clarius? Quis in meridie sic excæcutiens, ut Principem cum Deo Mariam non intueatur? Mirantur, et superadmirantur Patres hujus sublimis Dominæ vastissimum principatum, et Dei creatoris omnem subjectionem. « Ergo, inquit D. Ildephonsus, qui cuncta poscit, cœlestia, et ter- « restria simul regit, hunc sacratissima Virgo lacte carnis aluit et nutrivit « ad cujus deinde nutum universi reguntur ; sub ejus disciplina et arbitrio « infans Deus versatur. » D. Bernardinus Senensis totus extaticus effectus hæc meditans, inquit : « Ille qui Filius Dei est, et Virginis benedictæ, volens « paterno principatui quodammodo principatum æquiparare, ut si dicam « maternum, ipse qui Deus erat, Matri famulabatur in terra. Unde Lucas : « *Et erat subditus illis.* Atque ita sicut verum est : divino imperio omnia « famulantur, et Virgo ; ita quoque verum est : imperio Virginis omnia « famulantur, et Deus. » Et tandem stupore perculsus merito vociferatur : « O stupendum miraculum, et inauditæ altitudinis fastigium, ut a muliere « Dei Filius quadammodo recognoscere esse humanum videretur. » Tandem D. Bernardus, totus magnam in admirationem profusus (hom. 1 *super Missus est*), vix ista suo tam illuminato intellectu assequi valens, et mellifluus et igneus hujusmodi ita prosequitur : *Et erat subditus illis.* Quis? Quibus? « Deus hominibus. Deus inquam cui angeli subditi sunt, cui principatus « et potestates obediunt, subditus erat Mariæ. Mirare ergo utrumlibet et

la met en possession de cette souveraineté et lui communique le privilège de partager la gloire et l'autorité de son Fils. Jésus-Christ a dit (S. Matth., xxviii, 18) : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre.* La sainte Vierge Marie peut tenir le même langage que lui. Elle est une toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex.*

D'après le pieux et savant Gerson, chancelier de l'Université de Paris, le royaume de Dieu est divisé en deux parties : l'une est la miséricorde, et l'autre la justice. Or, la moitié de ce royaume, c'est-à-dire la miséricorde, Dieu le Fils l'a donné à sa Mère ; il a gardé pour lui la justice, selon ces paroles de S. Jean (v, 22) : *Le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils tout pouvoir de juger.* Et voilà pourquoi la bienheureuse Vierge Marie est appelée reine de la miséricorde.

Son royaume est tellement étendu, tellement vaste, qu'il embrasse la terre tout entière, l'immensité des cieux et toute la suite des siècles. Il est semblable à celui de Dieu, que le Psalmiste nous représente en ces termes (Ps. xciv, 4 et cxliv, 13) : *La terre, dans toute son étendue, est dans ses mains. — Votre règne est un règne qui s'étend dans tous les siècles.* Tout ce qui est soumis à la domination de Dieu est soumis également à la domination de Marie. Le Fils de Dieu a servi pendant sa vie mortelle cette grande reine : il lui était soumis, au témoignage de l'Évangile. Or, comme le fils est naturellement soumis à ses parents, tout ce que le fils possède, les parents le possèdent et le partagent avec lui. Le Christ étant de droit divin, en vertu de l'union hypostatique, roi et dominateur de toutes choses, la bienheureuse Vierge Marie est donc, naturellement et de droit divin, reine de tout ce qui existe. La dignité de Mère de Dieu est tellement sublime que nécessairement tout ce qui dépend de la puissance de Dieu lui est aussi soumis.

Enfin la Mère de Dieu est reine, de droit humain. On peut acquérir un royaume de cinq manières différentes, en vertu de ce droit : par l'hérédité, par la conquête, en l'achetant, en le recevant en don et par l'élection. La sainte Vierge est reine de l'univers de toutes ces manières.

Par l'hérédité. Elle a hérité légitimement du royaume d'Israël, puisqu'elle était de la race de David, et que, d'autre part, Joseph son époux était aussi l'héritier direct de ce saint roi, afin qu'aux yeux mêmes des Juifs, le droit de Jésus-Christ au trône de David fût incontestable. Ensuite, Notre-Seigneur est héritier de tout ce

« elige, quod amplius mireris, sive filii benignissimam dignationem, sive « Matris excellentissimam dignitatem. Utrinque stupor, utrinque miracu- « lum : et quod Deus fœminæ obtemperet, humilitas sine exemplo : et quod « Deo fœmina principetur, sublimitas sine socio. » Paciuchellius, *super Ave Maria,* Exercitatio vii.

qui existe, non seulement en tant que Dieu, mais comme homme. L'apôtre S. Paul nous le démontre par ces paroles de son *Épître aux Hébreux* (I, 2) : *Qu'il a fait héritier de toutes choses.* En raison de cette hérédité, le Christ possède le domaine direct, absolu, spirituel et temporel sur tous les royaumes du monde C'est le sentiment de S. Thomas, de Turrecremata, de S. Antonin, de Navarre et de beaucoup d'autres cités par Suarez (III part., q. XXII, art. 4). Or, si Jésus-Christ a le domaine direct et absolu, par droit d'hérédité, sur tout ce qui existe, la sainte Vierge, en vertu du même droit, possède le même domaine.

Par droit de conquête. — Jésus-Christ fut un guerrier véritable et triomphant. Il vainquit le démon, le monde, le péché, la mort et l'enfer. Il disait à ses disciples : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* S. Paul disait de lui (COLOS. II, 15) : *Et ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe, à la face de tout l'univers, après les avoir vaincues par lui-même.* Or la sainte Vierge a partagé ses travaux et ses victoires en lui donnant la vie, en soutenant son enfance, en le protégeant par la fuite, en supportant les fatigues des mêmes voyages, des mêmes travaux, en ressentant comme lui toutes les horreurs de sa Passion. Bien plus, elle lui a fourni des armes dont il s'est servi contre l'ennemi du genre humain ; comme lui elle s'est mise en ligne de bataille, elle a combattu, elle a vaincu. Si donc le Christ est roi par droit de guerre, la sainte Vierge Marie est reine en vertu du même droit.

Par droit d'achat. — Jésus-Christ en rachetant le monde a mérité de voir son nom exalté sur tous les autres noms, au point que devant lui, *tout genou doit fléchir dans les cieux, sur la terre et dans les enfers* (PHILIPP., II, 10). Or, Marie a concouru de plusieurs manières à la rédemption du monde ; mais elle y a concouru surtout en fournissant matériellement le prix de la rédemption, puisqu'elle a engendré le Rédempteur et qu'elle l'a nourri de son lait.

Par droit de donation. — Le Christ, comme homme, dès le premier moment de sa conception, a été établi roi sur toutes les nations. Il le déclare lui-même lorsqu'il dit (Ps. II, 6) : *J'ai été constitué roi par lui* (Dieu le Père) *sur Sion, sa montagne sainte.* Cette royauté, il ne l'a cédée à personne. Selon la remarque de S. Ambroise, il a légué la paix à ses disciples, son image à Véronique, le pardon à ses ennemis, le paradis au bon larron, ses vêtements aux soldats, sa Mère à S. Jean, S. Jean à sa Mère, son âme à son Père, son corps à Joseph et à Nicodème ; mais cette royauté qui lui a été donnée dès le premier instant de sa conception, il ne l'a remise à personne, ni à un homme ni à quelque autre créature. Il n'aurait pu le faire sans porter préjudice à

sa Mère. Personne au monde n'était digne de partager avec lui ce rang suprême, excepté Marie.

Par droit d'élection. — La gloire des ancêtres, la science, la sagesse, la prudence, la beauté et la force corporelle, telles sont les qualités qui désignent les rois au choix des peuples. On demande la gloire des ancêtres, afin de conserver l'honneur et le prestige de la royauté; la science, la sagesse, la prudence, afin que le royaume soit bien gouverné. On veut même la beauté et la force corporelle, parce que ces qualités rehaussent la majesté royale. Dieu, dans l'ancienne loi, conférait les dignités aux hommes les plus beaux, témoin Moïse, Saül, David, Salomon. La bienheureuse Vierge Marie possédait, au degré suprême, tous ces avantages. Personne, parmi les descendants d'Adam, ne fut plus noble qu'elle, plus sage, plus éclairé, plus prudent ni plus beau. A ce titre encore la royauté lui revenait de droit. Aussi tous les Pères et les saints de tous les siècles ont-ils proclamé à l'envi cette royauté, que l'Eglise célèbre et qui réjouit le ciel et la terre. Il est vrai que, pendant sa vie mortelle, Marie parut humble et pauvre sur la terre, mais ces apparences extérieures n'enlevaient rien à sa grandeur véritable, et l'humble épouse de Joseph l'artisan n'en était pas moins, devant Dieu et devant ses anges, comme elle l'est aujourd'hui pour l'univers entier, la reine du ciel et de la terre.

§ II. — *Étendue du royaume de Marie.*

Lorsque Dieu daigne choisir lui-même un nom, pour quelqu'une de ses créatures, il entre dans l'ordre de sa providence, que ce nom soit comme une définition de l'être qui le reçoit, et révèle au moins quelque caractère propre à le distinguer de tout autre. Dieu choisit lui-même, de toute éternité, le nom qu'il réservait à la glorieuse Vierge destinée à donner le jour au Verbe incarné. Il voulut qu'elle fût appelée Marie. Ce nom béni, cher aux anges et aux hommes, a plusieurs significations qui toutes se rapportent admirablement à la Mère de Dieu; mais nous nous arrêterons ici à une seule. *Marie*, en langue syriaque, a la signification de souveraine maîtresse, de reine. Ainsi l'ont enseigné les Pères [1]. S. Jean Damascène résumant leur doctrine dans le livre quatrième *de la Foi orthodoxe*, s'exprime ainsi : « La grâce, car « telle est la signification du nom d'Anne, a enfanté la souve- « raine : en effet Marie est devenue la souveraine de tout ce qui « existe en donnant le jour au Créateur. » Avant même la nais-

[1] Epiphanius, Serm. *de Laud. Virg.*; Hieronymus, lib. *de Nom. hebr.*; Chrysologus, Serm. 146; Eucherius, lib. II *Instruct.*; Anselmus, *de Excell. Virg.*, cap. viii; D. Bonaventura, in *Speculo Virg.*, cap. iii; Damascenus, lib. IV *Fidei orthod.*, etc.

sance de Notre-Seigneur, le rabbin Haccados avait écrit que la mère du Messie s'appellerait *Souveraine*, *Domina*, et qu'elle n'aurait pas d'autre nom. Aussi la sainte Église proclame-t-elle avec bonheur cette souveraineté de Marie. Elle salue la Mère de Jésus du nom de souveraine : *O gloriosa Domina, excelsa super sidera :* « O glorieuse Dame, élevée au-dessus des astres. » Pour exprimer mieux encore, s'il est possible, la puissance et la grandeur de Marie, elle la nomme la Reine des cieux : *Ave, Regina cœlorum ;* la souveraine des anges : *Ave, Domina angelorum.* Au jour de la Résurrection du Sauveur elle s'écrie avec ravissement : « Reine du ciel, réjouissez-vous, parce que celui « que vous avez mérité de porter est ressuscité : » *Regina cœli, lætare.*

Il est vaste l'empire de cette auguste souveraine : il embrasse le ciel, la terre et les enfers. Elle nous en fait elle-même connaître l'étendue, lorsqu'elle dit dans l'*Ecclésiastique* (XXIV, 7-11) : *J'ai habité dans les lieux très hauts, et mon trône est dans une colonne de nuée. J'ai fait seule le tour du ciel ; j'ai pénétré la profondeur des abîmes : j'ai marché sur les flots de la mer, et j'ai parcouru toute la terre. J'ai eu l'empire sur tous les peuples et toutes les nations. J'ai eu à mes pieds les cœurs de tous les hommes, grands et petits, à cause de ma puissance.* Le ciel, le purgatoire, la terre, tous les peuples, tous les puissants et les sages, tous les humbles et les petits qu'elle renferme, tel est le royaume de notre divine reine. Ce qui appartient à son Fils lui appartient. Elle peut dire avec lui : *Toute puissance m'a été donnée au ciel, sur la terre et dans les enfers.* Comment ne serait-elle pas la reine et la maîtresse de toute créature, celle qui est devenue la Mère du Créateur[1] ? Au ciel, elle a son trône à la droite du trône du Fils de Dieu dont elle est la Mère. Salomon fit placer un trône auprès du sien pour Bethsabée : Jésus ne pouvait en faire moins pour son auguste Mère lorsqu'il l'introduisit dans son royaume, au jour de l'Assomption. Elle reçoit au ciel tous les honneurs dus à sa dignité de Mère du Roi des rois ; mais sa royauté n'est pas seulement un titre glorieux : elle possède la puissance en même temps que l'honneur. Par son intercession les exilés rentrent dans leur patrie, et elle introduit qui il lui plaît dans le royaume de son Fils[2].

Marie est aussi la reine de la terre. *J'ai eu l'empire*, dit-elle,

[1] Mater Domini effecta est domina omnis creaturæ : quomodo enim subjiceretur creaturæ quæ Mater effecta est Creatoris ? Ideo merito dici potest ad quamlibet creaturam illud *Genes.* XVI : *Revertere ad dominam tuam, et humiliare sub manu ipsius :* quæ verba dicta fuerunt Agar de Saræ, quippe ipsa virgo vere est Sara, quæ princeps interpretatur, quæ verum genuit Isaac, scilicet Filium Dei. D. Bernardinus Sen., Serm. 2 *de Nom. Virg.*

[2] Regina cœlorum, pro eo quod regem peperit angelorum. D. Augustinus, in Serm. *de Assumpt. V. M.*

sur tous les peuples et toutes les nations. Est-il un lieu où le nom de Marie ne soit pas invoqué? Dès les premiers jours du monde, Adam et Ève commencèrent à honorer cette femme qui devait écraser la tête du serpent infernal, et à mettre en elle leur espoir. Ils la reconnurent pour leur souveraine, pour l'honneur et la gloire de leur descendance. Les ténèbres s'amoncelèrent sur

Regina a Deo rege omnium principe, in cœli reginam regaliter assumptam. S. Andreas Cret., Orat, 2 *de Dormit. B. M. V.*

Regina cœli terræque, quam omnis natura ratione utens hymnis celebrat. Leo Imperator, in Orat. *de Nativ. B. M.*

Regina cœlestis. D. Petrus Damian., lib. II *Epist.*, Epist. 14.

Regina cœli, quam Apostoli non sine maximo stupore demirantur. Idem, Serm. 1 *de Nativ. B. M. V.*

Regina cœli et terræ a Deo constituta. D. Bruno Carthus., in Serm. *de Nativ. SS. Virg.*

Regina cœli et terræ, quæ ex suis circumstantiis se talem ubique propalat in sanctorum visionibus, et signorum efficacia ex cœlestium Spirituum apparitione, hominum patrocinio, inferorum exactione. Guibertus Abbas, Serm. *in Omni Festiv. B. M.*, cap. II.

Regina cœlorum, quam circumsteterunt obstetricum vice, gloriam Deo concinentes angeli. Rupertus Abbas, lib. III *Comment. in Cant. Cantic.*

Regina cœlorum, toto jure possidens Filii regnum. Idem, *ibid.*

Regina regni cœlestis, ubi plenariam habet potestatem, quoscumque voluerit introducendi, quidquid voluerit impetrandi, quidquid a Filio petierit obtinendi : ideo potest vere dicere cum Filio (*Matth., in fine*) : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* Richardus a S. Laur., *de Laud. SS. V. Mariæ*, lib. VI.

Regina cœli dignissima. — Regina cœlorum piissima. — Regina fulgentissima cœli. — Regina nobilis cœlorum. Regina quæ regnat in cœlis. Regina regnantium. D. Bonaventura, *passim* in opusculis *de B. V. M.*

Regina cœli, ab æterno totaliter ordinata. B. Albert. Mag., in *Bibl. Mar., sup. lib. Prov.*

Regina cœli, et mundi, et angelorum, et hominum. Idem, *super Missus est*, cap. CXXIII.

Regina cœli, jus, et dominium, et usumfructum possessionis habens in rebus Filii sui. Idem, *ibid.*, cap. CV.

Regina cœli, per quam exules in hæreditatem cœlestis patriæ restituimur. Idem, Serm. 1 *in Nativ. B. M. V.*

Regina cœlorum, in cujus sacratissimo utero humanitas Redemptoris jucundissimum habitaculum invenit. Idem, in orat. *ad B. V. M.* incipiente : *Salve, in utero Virginali.*

Regina gloriosa cœli et mundi. Idem, *super Missus est.*

Regina cœlorum dulcissima et præclarissima. Henricus Suso, cap. XVI *Dialogi sapientiæ et ministri ejus.*

Regina cœlestis, in throno residens una cum Filio perpetualiter conregnatura, interpellans fideliter pro peccatoribus et fidelibus in omni negotio. Ernest. Prag., in *Mariali*, cap. CXVI.

Regina cœli : sicut enim absente rege terreno, regina regnum gubernat, ita quando rex noster Christus ex aliqua causa faciem suam abscondit, tunc Maria maxime misericordiam suam ostendit. Idem, in *Mariali*, cap. VI.

Regina cœli quam ipse Deus præelegit sibi in conjunctionem Deitatis et humanitatis. S. Brigitta, lib. III *Revel.*, cap. XVII.

Regina cœli et terræ, quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, et eadem terribilis dæmonibus, sicut castrorum acies ordinata. Ludov. Blosius, in *Endologia* 1 *ad B. M. V.*

le monde, mais le souvenir de la femme qui devait enfanter le Sauveur ne disparut jamais complètement ; au milieu des fables du paganisme élégant des Grecs, au fond des mystères des Égyptiens et des Babyloniens, dans les grossières légendes des peuples les plus barbares, on retrouve quelque chose de ce culte de Marie, de cet hommage rendu à sa royauté. Mais parmi les peuples chrétiens, qui pourra dire les honneurs dont elle est entourée, les hommages rendus à sa dignité, à sa puissance, à sa bonté ? Tous les chrétiens la saluent comme leur reine. Nous verrons ailleurs combien sont grandes la puissance et la miséricorde dont cette auguste reine use en notre faveur. Il nous suffit ici de constater que son empire ne s'étend pas seulement sur le ciel, mais aussi sur la terre. Heureux les peuples qui acceptent cet empire et rendent à leur reine l'hommage qui lui est dû ! Heureuses les âmes qui reconnaissent avec amour et confiance le pouvoir de cette aimable souveraine !

J'ai pénétré la profondeur de l'abîme, dit encore la très sainte Vierge, *et j'ai marché sur les flots de la mer*. L'abîme dont la bienheureuse Vierge a pénétré la profondeur, c'est l'enfer lui-même [1]. On peut dire que l'enfer n'échappe pas à la puissance de Marie et que, même en ce lieu d'horreur, c'est par la miséricorde que s'exerce son royal pouvoir. C'est elle qui a écrasé la tête du serpent infernal. En donnant le Sauveur au monde, en participant, autant qu'il était possible à une créature de le faire, à l'œuvre de notre rédemption, Marie, de concert avec son divin Fils, a remporté la victoire sur Satan. Elle lui a ravi une multitude infinie de malheureux sur lesquels il comptait exercer sa rage ; et même ceux qui, par leur faute, par leur obstination à ne pas profiter des grâces que Marie leur procure, tombent enfin dans l'enfer, même ceux-là ne sont pas sans éprouver quelque effet de la miséricordieuse bonté de Marie. Que de fautes ne leur a-t-elle pas fait éviter pendant le cours de leur vie, qui eussent aggravé leurs supplices dans des proportions infinies ? Et lorsque leur impiété, leur fureur pour accumuler les crimes résistait à tous les efforts de sa sollicitude et ne laissait aucun espoir de retour, que de fois n'a-t-elle pas obtenu pour eux qu'une mort précipitée vint au moins mettre un terme à la folie de leurs excès ? Nous lisons dans la Vie des Saints que plusieurs ont obtenu la résurrection de malheureux pécheurs, morts en état de damnation, pour qu'ils pussent faire pénitence et obtenir leur pardon. Ce que S. Martin et plusieurs autres ont obtenu de la miséricorde de Dieu, combien de fois, et plus parfaitement qu'eux, Marie a-t-elle dû l'obtenir ! Mais elle règne

[1] Demum nedum in cœlo, et in terra, sed et in inferno Domina est. Est Domina dæmonum in inferno, tam potenter eis dominans, ut de ipsa etiam

surtout dans le purgatoire, où la miséricorde peut trouver place à côté de la justice, et elle vient en aide aux pauvres âmes qui se purifient au milieu des souffrances, avec une tendresse vraiment maternelle. C'est de Marie, dit S. Bernardin de Sienne (Sermon 3 *sur le Nom de Marie*), qu'il est écrit dans l'*Ecclésiastique* (XXIV, 8) : *J'ai pénétré jusqu'au fond de l'abîme*. Grâce à son intercession, les âmes des saints de l'ancienne loi ont été délivrées des limbes, et chaque jour des milliers d'âmes voient tomber leurs chaînes, finir leurs épreuves, et les portes du ciel s'ouvrir pour leur livrer passage. « J'oserai, dit S. Ildefonse [1], « ajouter quelque chose encore. Oui, je pousserai jusque-« là ma pieuse témérité. L'univers entier se réjouit en ce jour « de l'Assomption de Marie, et se livre aux transports d'allégresse « les plus légitimes. Le Tartare frémit et pousse des hurlements « plaintifs, parce que la joie de ce jour procure quelque soula-« gement, apporte quelque rafraîchissement aux malheureux « renfermés dans les prisons de l'enfer. Non, je ne crois pas que « les ministres de la justice de Dieu, dans l'enfer, osent toucher « aujourd'hui les captifs, qu'ils savent rachetés par le sang de « celui qui a daigné naître de la Vierge, pour le salut du monde. » Plusieurs auteurs attribuent ces paroles à S. Odilon, abbé de Cluny, et font remarquer qu'il n'est pas permis de les entendre des damnés, mais seulement des âmes du purgatoire. S. Bernardin de Sienne [2] enseigne que la très sainte Vierge délivre particulièrement du purgatoire les âmes qui l'ont fidèlement servie pendant leur vie. Sainte Brigitte entendit la bienheureuse Vierge Marie lui dire : « Je suis la Mère de Dieu et la Mère de tous

accipi possit illud : *Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion.* Virga virtutis est Virgo Maria. Ipsa est virga Aaron florida per virginitatem et fructifera per fœcunditatem. Ipsa quoque est virga de qua dicitur (*Isa* XI, 1) : *Egredietur virga de radice Jesse.* Hæc virga, Virgo Maria, virga virtutis est contra inimicos infernales quibus magnæ virtutis merito a nobis laudatur, et merito a nobis exoratur, ut nos contra inimicos istos tueatur. D. BONAVENTURA, in *Spec. B. V. M.*, cap. VII.

[1] Dicam aliquid plus, si audeo, dicam fideli præsumptione, dicam pia temeritate. Totus mundus hodie condigna jubilatione lætatur et gaudet. Tartarus fremit, ululat et submurmurat; quoniam gaudium et lætitia hujus diei claustris infernalibus inclusis, aliquod remedium et refrigerium præstat. Non audent, ut opinor, ministri tartarei, hodie attingere eos captivos, quos recolunt redemptos illius sanguine qui pro mundi salute dignatus est nasci de Virgine. D. ILDEPHONSUS, Serm. 5 *de Assumpt.*

[2] B. Virgo in regno Purgatorii dominium tenet, propterea inquit : *Et in fluctibus maris ambulavi* (*Eccli.* XXIV, 8). Pœna siquidem Purgatorii ideo dicitur *fluctus*, quia transitoria est : sed additur *maris*, quia nimirum est amara. Ab his tormentis liberat B. Virgo maxime devotos suos, et hoc est quod ait : *Et in fluctibus maris ambulavi ;* scilicet visitans et subveniens necessitatibus et tormentis devotorum meorum, immo et omnium qui ibi existunt, quia filii ejus sunt, cum sint filii gratiæ. D. BERNARD. SENENS., Serm. 3 *de Nomine Mariæ.*

« ceux qui sont dans le purgatoire, parce que j'adoucis chaque « jour quelque peu par mes prières les peines qu'ils ont à souf- « frir pour expier leurs fautes. »

Telle est l'étendue du royaume de Marie. Lorsque nous parlerons de sa puissance et de sa miséricorde, nous verrons plus au long comment elle exerce les devoirs que le titre de reine lui confère sur la terre et dans le purgatoire. Nous avons maintenant à voir quels sont les sujets ou plutôt les princes de sa cour, dans le ciel où se manifeste la plénitude de sa gloire.

§ III. — *Marie reine des Anges.*

Le Fils de Dieu fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'est pas seulement le roi des hommes, il est aussi le roi des anges. Ces esprits bienheureux ont été tirés du néant pour lui ; ils ont été créés pour former sa cour, célébrer ses louanges, exécuter ses ordres, l'aider, selon leur pouvoir et la mission qu'ils recevraient, à diriger les âmes dans la voie du salut. S'ils ont reçu la grâce de la persévérance, au moment où Lucifer et les autres révoltés se levèrent contre Dieu et s'attirèrent l'éternelle damnation, ce fut en vue de Jésus-Christ, et, selon plusieurs saints docteurs, en vertu des mérites qu'il devait acquérir par sa passion et par sa mort. « Une même grâce, dit S. Fulgence, a été « faite à l'ange et à l'homme : à celui-ci pour se relever de sa chute ; « à celui-là pour ne point tomber ; au premier, pour ne pas rece- « voir de blessures ; au second, pour les guérir ; elle a éloigné la « faiblesse de l'un et en a préservé l'autre. Nourriture de l'ange « elle a été la médecine de l'homme. » Dans le sermon 22e *sur le Cantique des Cantiques*, S. Bernard dit à ce même sujet[1] :

[1] Quomodo ergo in principio erat [illegible]um, sed Verbum erat apud Deum, factum est autem quatenus esse inciperet et apud homines : sic nihilominus in principio sapientia erat, erat justitia, erat sanctificatio et redemptio, sed angelis : ut esset et hominibus, fecit eum hæc omnia Pater, et fecit quod Pater. Denique *qui factus est*, inquit, *nobis sapientia a Deo*. Non ait simpliciter, qui factus est sapientia, sed, qui factus est *nobis* sapientia ; quoniam quod erat angelis, factus est nobis.

At angelis, inquis, quomodo redemptio fuerit non video. Nec enim auctoritas scripturæ uspiam assentire videtur eos aliquando aut peccato exstitisse captivos, aut morti obnoxios, ut necessariam habeant redemptionem, exceptis dumtaxat illis, qui superbiæ lapsu irremediabili corruentes, redimi deinceps non merentur. Si itaque angeli nunquam redempti sunt, alii utique non egentes, alii non promerentes ; alii quidem quia nec lapsi sunt, hi autem qua irrevocabiles sunt : quo pacto tu dicis Dominum Jesum Christum eis fuisse redemptionem? Audi breviter : « Qui erexit hominem « lapsum, dedit stanti angelo ne laberetur ; sic illum de captivitate eruens, « sicut hunc a captivitate defendens. Et hac ratione fuit æque utrique re- « demptio, solvens illum, et servans istum. » Liquet ergo sanctis angelis Dominum Christum fuisse redemptionem, sicut justitiam, sicut sapientiam, sicut sanctificationem ; et nihilominus tamen hæc ipsa quatuor esse factum

« Celui qui a relevé l'homme de sa chute, a donné à l'ange « debout la force de ne pas tomber ; il a ainsi arraché l'un à la « captivité et en a préservé l'autre ; et par ce motif, la rédemp- « tion a été pour tous les deux, délivrant l'homme et conservant « l'ange. » S. Jérôme (*Commentaire sur l'Epître aux Ephésiens*) semble approuver cette opinion ; il dit : « La croix du Christ « doit avoir purifié non pas seulement ce qui est sur la terre, « mais encore ce qui est dans le ciel. La croix de Jésus-Christ « n'a pas seulement profité à la terre, mais au ciel ; pas seulement « aux hommes, mais aux anges ; et ainsi toute créature a été « purifiée par le sang de son Seigneur. » Ne pourrait-on pas interpréter dans le même sens ces paroles de l'Apôtre aux Ephésiens (I, 10) : *Il a résolu de réunir tout en lui*, c'est-à-dire en Jésus-Christ, *tant ce qui est au ciel que ce qui est sur la terre.*

Quoi qu'il en soit de cette opinion, peu probable du reste, à laquelle on ne trouve aucun fondement sérieux dans l'Ecriture, qui attribuerait le salut des anges aux mérites de la rédemption, Jésus-Christ n'en est pas moins le roi des anges, puisqu'il est leur Dieu, leur créateur, la voie, la vérité et la vie, la source de toute grâce, de tout mérite de gloire, non seulement accidentelle, mais encore essentielle, de tout accroissement de mérite, de grâce et de gloire aussi bien pour les anges que pour les hommes. S. Thomas nous enseigne que Jésus-Christ est le chef non seulement des hommes mais des anges, qui font avec nous une seule et même Église et qui reçoivent comme nous de sa plénitude : *De plenitudine ejus omnes nos accepimus ;* parce que la plénitude de la grâce qui est dans le Christ, est la cause de toutes les grâces qui sont dans les créatures intellectuelles[1]. Et il établit que le Christ est la tête de l'Eglise et qu'il répand sa grâce dans tous ses membres. Cette Eglise dont Jésus-Christ est le chef et sur laquelle il influe, ne comprend pas seulement les hommes, mais aussi les anges, selon la parole de l'Apôtre aux Colossiens (I, 10) : *Lui qui est le chef de toute principauté et de toute puissance.* La plénitude de grâce qui est dans Jésus-Christ lui a été conférée comme à un principe universel, d'où elle doit découler dans tous les êtres susceptibles de la recevoir, tels que les anges et les hommes. Telle est la doctrine qui ressort de la question VIIIe, IIIe partie, où le saint Docteur traite de la grâce de Jésus-Christ considéré comme chef de l'Eglise.

propter homines, qui invisibilia Dei nonnisi per ea quæ facta sunt, intellecta conspicere possunt. Sic ergo omne quod erat angelis factus, est nobis. Quid ? Sapientia, justitia, sanctificatio, redemptio. Sapientia in prædicatione ; justitia in absolutione peccatorum ; sanctificatio in conversatione quam habuit cum peccatoribus ; redemptio in passione quam sustinuit pro peccatoribus. D. Bernardus, Serm. 22 *in Cant.*

[1] Voir S. Thomas, III part., quest. VIII, art. 1, 2, 3, 4.

Jésus-Christ est donc le chef des anges, et, à son nom, tout genou doit fléchir au ciel. Ils tiennent de lui la grâce et la gloire; ils le reconnaissent évidemment pour leur roi, et, pour la même raison, ils reconnaissent pour leur glorieuse reine, la bienheureuse Vierge sa divine Mère ; car tous les fruits de grâce et de sanctification que Jésus-Christ a conférés à son Eglise, c'est par le moyen de la très sainte Vierge qu'il les a opérés. Aussi S. Bernardin appelle-t-il Marie non seulement la reine, mais la mère de ces esprits célestes : « La bienheureuse Vierge, dit-il, « a reçu de Dieu le Père une fécondité inépuisable pour enfanter « des élus, et pour faire naître les anges eux-mêmes à un « accroissement de délices [1]. » S. Antonin appuie ce sentiment d'une excellente raison. « Si les anges, dit-il, reçoivent la gloire, « la perfection et la béatitude de Jésus, qui a restauré toutes « choses sur la terre et dans les cieux, Marie étant la mère de « ce divin Rédempteur, est en quelque manière le principe et « la source de la gloire des anges, et peut à bon droit être « appelée leur Mère [2] ».

Marie est la reine de la cour céleste [3], parce qu'elle est la

[1] Beata Virgo ab ipso Patre æterno recepit fontalem fœcunditatem ad generandos omnes electos, et etiam ipsos angelos in aliquo gustu et gradu et experientia divinorum. S. Bernardin., tom. II, Serm. 11, art. 2.

[2] Si angeli recipiunt illuminationem, perfectionem et beatificationem a Jesu, per quem omnia restaurantur in cœlo et in terra : ergo B. Virgo, cum sit Mater Jesu, causa est aliquo modo gloriæ angelorum, ut apte dicatur mater eorum. S. Anton., Part. IV, tit. 15, cap. xiv.

[3] Regina angelorum et hominum. Matthæus Apost., *in Transitu B. M. V.* apud Amadæum, raptu 8.

Regina nostra cœlorum et angelorum. S. Joannes Apost., *Ibid.*

Regina angelorum. S. Lucas Evang., *Ibid.*

Regina cœli in qua pulchra, omnia magna, omnia excelsa sunt. S. Simon Apost., *Ibid.*

Regina angelorum omnium simul et hominum, ut quæ regem universorum procreavit. S. Joseph. Hymnog., in *Mariali.*

Regina universalis angelorum et hominum. Goffridus Abbas, Serm. 1 *in Nativ. Domini.*

Regina angelorum quam gloriantur angeli se habere Dominam, cum illam Dominus angelorum sibi elegerit in Matrem. Petrus Bless., Serm. 33.

Regina cœlestium potestatum cœli et terræ possidens principatum. Idem, Serm. 34.

Regina angelorum ad quam confugiendum in omni impugnatione dæmonum. Adam de Pers., in Serm. *de Assumpt. B. Mariæ.*

Regina cœlorum, cujus potestas super omnes ordines angelorum a Filio sublimata. Honorius August., in *Sigillo B. Mariæ Virg.*

Regina clamantium in cœlo : Sanctus, Sanctus, Sanctus. D. Bonaventura, in *Speculo B. V. M.*, cap. xi.

Regina virtutum cœli. Idem, in *Litan. Psal. B. M. V.*

Regina cœli, et mundi, et angelorum, et hominum. B. Albert. Magn., in *Bibl. Mar., super. libr. Proverb.*

Regina Seraphim et omnium angelorum. B. Albert. Magn., *super Missus est*, cap. clxxxix.

Mère de Dieu et que les anges n'en sont que les serviteurs. Elle se trouve donc d'autant plus élevée au-dessus d'eux, qu'il y a plus de différence entre le nom de serviteur et celui de mère; car de même que Dieu le Père ne dit jamais à aucun des esprits célestes, mais au Christ seulement, ces paroles du Psalmiste (Ps. CIX, 3) : *Vous êtes mon Fils ; je vous ai engendré aujourd'hui ;* de même, entre toutes les créatures, la sainte Vierge seule a pu dire, et dans le sens le plus vrai, à ce même Rédempteur : *Vous êtes mon Fils ; je vous ai engendré aujourd'hui.* En est-il un parmi les anges, qui puisse lui adresser ces paroles? Il leur suffit, et c'est beaucoup à leurs yeux, d'avoir été élevés par grâce à la dignité d'anges et de messagers du Seigneur, alors que, par nature, ils n'étaient que purs esprits, selon ce témoignage de David (Ps. CIII, 4) : *Des esprits, Seigneur, vous faites vos messagers,* vos anges. Marie au contraire sait qu'elle est véritablement la Mère de Dieu : elle donne avec confiance le doux nom de Fils à cette souveraine majesté que les anges servent avec le plus profond respect. Ce privilège élève la bienheureuse Vierge tellement au-dessus d'eux, qu'elle mérite à tous égards d'être appelée leur reine.

Marie est encore la reine des anges, parce qu'elle leur est incomparablement supérieure dans l'ordre de la grâce. Prenons l'un après l'autre les chœurs dont se compose la hiérarchie céleste ; examinons en détail les glorieux emplois et les vertus qui les distinguent, et nous trouverons que notre auguste Vierge les surpasse de beaucoup. S. Denis l'Aréopagite (livre *de la Hiérarchie céleste*), et S. Grégoire (homélie 34 *sur l'Evangile*) classent les anges en neuf chœurs principaux : les Anges, les Archanges, les Principautés, les Vertus, les Puissances, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Etudions successivement les fonctions confiées à chacun d'eux et l'excellence de leur nature, nous verrons que la glorieuse Mère de Dieu l'emporte de beaucoup sur chacun et sur tous.

Les Anges ont pour mission de protéger les hommes. Mais la sainte Vierge a été préposée à une garde bien supérieure. Elle n'était pas comme eux chargée de veiller sur un homme ordinaire, mais sur le Christ rédempteur, Dieu et homme tout ensemble.

Regina angelorum præcellentissima. Joannes Trithem., *de Miraculis B. M.*, lib. I, cap. XII.

Regina cœlorum terrarumque omnium angelorum dignitati prælata. S. Thomas de Villanova, Serm. 1 *de Annunt. B. M. V.*

Regina serenissima hominum et angelorum. Fridericus Fornerus, lib. V, cap. ult. *Palmæ triumph.*

Regina cœlitum potens, humanissima et decora valde. Idem, *ibid.*

Regina potentissima universitatis, instar acierum, ac exercituum angelorum spirituum (qui castra Dei vocantur) metuenda angelis tenebrarum, et omni altitudini contra Deum se extollenti. Dionysius Carthus., *in Cant.*, art. 21.

Non seulement elle fut pour lui une gardienne fidèle, mais elle le conçut, l'enfanta, le nourrit, le porta dans ses bras, lui fournit des vêtements et l'arracha au danger qui le menaçait, lorsque, pour le soustraire à la fureur d'Hérode, elle l'emporta dans la terre d'Egypte. Les anges d'ailleurs n'ont que la garde d'un seul homme, tandis que Marie est la gardienne de tout le genre humain[1] et de chacun de nous en particulier. Elle est notre Mère commune, notre auguste souveraine ; elle nous prend tous sous sa tutelle et nous protège tous, comme des serviteurs et des enfants chéris ; enfin les anges apportent aux hommes les célestes messages : c'est pour cela qu'ils sont appelés anges, c'est-à-dire messagers. Mais ce privilège appartient à Marie d'une manière plus étonnante et à un degré bien supérieur. Les anges, en effet, ne se servent, dans leurs missions, que de la parole humaine et d'un verbe créé. La sainte Vierge, au contraire, nous communique les mystères du ciel par le moyen du Verbe éternel, la parole incréée.

Les Archanges sont préposés à la garde des cités. C'est de ces esprits célestes que parle Isaïe lorsqu'il dit (XXVI, 6) : *Sur tes murs, ô Jérusalem, j'ai établi des gardiens ;* c'est-à-dire des archanges, comme l'interprète la glose. La sainte Vierge protège et défend toutes les cités ensemble, et toutes les églises qui sont au milieu d'elles : « Il n'est personne, dit la sainte Ecriture, qui puisse échapper aux doux rayons de sa bonté : » *Non est qui se abscondat a calore ejus* Ps. XVI. 18 . Aussi n'est-il aucune nation, aucune ville chrétienne qui ne tienne à se mettre sous le patronage et la tutelle de la Mère de Dieu, et qui ne soit fière de le prouver par les temples somptueux, par les autels et par les statues dressés en son honneur.

Les Principautés sont à la tête des provinces. Mais la bienheureuse Vierge Marie, en tant que Mère du Fils de Dieu revêtu de notre chair mortelle, a sous sa direction le Roi des rois lui-même : *Et erat subditus illis* : « Il leur était soumis, » dit S. Luc (II). Ensuite comme reine, Marie prend sous sa protection et défend avec sollicitude l'Eglise universelle[2]. C'est pour cette raison que

[1] Custos singularis et universalis hominum. Angeli enim custodiunt singulos homines ; ipsa vero custodit universaliter singulos, et singulariter universos. Albertus Magn., *super Missus est.*

[2] Princeps à tota Trinitate Ecclesiæ data, ut per eam princeps mundi, id est diabolus, qui dicitur princeps, id est principium captivitatis ejiceretur foras, scilicet à corporibus electorum. Richardus a S. Laur., *de Laud. Virgin.*, lib. VI.

Princeps a principatu, quia cœlorum facta est regina in sua assumptione, et sola cum Deo principatur in cœlo et in terra, et in mari, et in omnibus abyssis, unde et designatur per Israel, qui interpretatur princeps cum Deo. Idem, *ibid.*

Princeps illa de qua scribitur *Isa.*, XXXII : *Princeps ea quæ digna sunt prin-*

l'*Apocalypse* dit que la *lune*, qui est ici la figure de l'Église, se *trouve sous ses pieds*, ce qui veut dire qu'elle est sous le patronage particulier de la très sainte Vierge.

Les Puissances contiennent et repoussent les démons. Marie a écrasé la tête du serpent infernal. Elle est ainsi devenue redoutable au prince des enfers et nous défend vaillamment contre ses attaques[1]. Aussi comme sa puissance est celle d'une reine, elle surpasse, sans aucune proportion, toute la puissance qui revient aux ministres, tels que sont les anges.

Les Vertus opèrent des miracles ; mais la sainte Vierge n'est que miracle. S. Ignace martyr l'appelle la plus sainte de toutes les merveilles, un prodige céleste[2]; S. Ephrem, le plus merveilleux des miracles de l'univers, et S. Damascène, un océan de miracles, une source de prodiges. Et certes, c'est un miracle qui les surpasse tous, qu'une créature engendre son créateur, qu'une vierge mette au monde l'auteur de ses jours, qu'elle porte dans son sein celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, et qu'elle sustente de son lait celui qui nourrit le monde entier. Ajoutez qu'il n'est pas un seul endroit du globe que la sainte Vierge n'ait point illustré en y manifestant sa gloire par de nombreux miracles.

cipe cogitat, scilicet cogitationes pacis, et non afflictionis; unde sicut Filius ejus benedictus est princeps regum terræ, sic etiam ipsa nominatur princeps regum terræ, quia ad ejus principatum sanctissimum pertinent illi qui ut regnent in cœlo regnant in terra, et bene regunt se, et suos subditos. Idiota, *de Beata Virgine*, part. XIV, Contempl. 9.

Princeps omnium creaturarum, quantum ad defensionem, cohortationem et commissionem. Albertus Magn., in *Bibl. Mariæ, super librum Genesis.*

Princeps principum dicens *Proverb.* VIII : *Per me principes imperant*, et sicut spirituum, qui principatus appellantur, ministerium est suos subditos adjuvare, magnificare, et defendere ab hostium iniquorum oppressione injusta, ita Beata Virgo hæc eadem suis servulis fidelissime facere consuevit. Ernestus Prag., in *Mariali*, cap. I.

[1] Princeps Ecclesiæ, per quam princeps hujus mundi, id est diabolus, qui dicitur princeps, id est principium captivitatis, ejicitur foras, scilicet a cordibus electorum; iste enim princeps primam mulierem captivavit, sed a Maria principe captivatus est, quia scriptum est de ea, *Genes.* II, quod *conteret caput ejus*, non solum semel, sed quotidie etiam facit, quando ejus adjutorio diabolus expugnatur. Idiota, *de B. Virg.*, part. XIV, Contempl. 9.

[2] Prodigium cœleste. D. Ignatius, *Epist.* 1 *ad S. Joannen Evangelistam.*

Prodigium divinum, præclarissimumque. Dion. Carthus., lib. III *de Laud. Virg.*, a. 29.

Miraculum cujus excellentia ad stuporem perducit hominum mentem. D. Epiphan., lib. III *Advers. hæres*, hæres. 78.

Miraculum prætantissimum universi orbis terræ. D. Ephrem, in Serm. *de Laud. M. Virg.*

Miraculum revera magnum, quo nihil majus aut illustrius, ullo unquam tempore inventum est, nec aliquando inveniri poterit. S. Joan. Chrysost., Orat. *in Hypopan.*

Miraculum miraculorum. S. Joan. Damasc., Orat. 1 *de Nativ. B. V. M.*

Miraculum tota, quia singulariter et sine exemplo Mater et Virgo est. Guarricus Abbas, Serm. 3 *de Annunt. B. V. M.*

Les Dominations président et dirigent des anges inférieurs qui leur sont soumis et qui sont désignés par eux pour s'acquitter de différentes missions. C'est pourquoi le prophète Zacharie parle d'un ange qui donna cet ordre à un autre : *Cours*, lui dit-il (II, 4), *et parle à ce jeune homme*. Mais la bienheureuse Vierge Marie préside et commande à tous les chœurs célestes, comme une maîtresse de maison commande à ses serviteurs, comme une reine commande à ses sujets.

Les Trônes sont les esprits célestes dans lesquels le Seigneur habite d'une manière plus intime, et par le moyen desquels il manifeste les décrets de sa justice, selon ces paroles du Psalmiste (Ps. IX, 4) : *Vous êtes assis sur le trône pour juger selon la justice*. Mais la sainte Vierge est pour Dieu un trône bien supérieur à tous les anges, car le Seigneur habita dans Marie d'une manière bien plus intime encore [1]. Le Père éternel voulut que son Fils adorable, qui lui est consubstantiel comme Dieu, devînt, comme homme, consubstantiel à Marie. Les Trônes sont des esprits sublimes ; leur élévation est à peine le point où commence l'édifice de la grandeur de Marie. Ils entourent le Seigneur : Marie l'a porté dans son sein. Ils sont inébranlables dans leur fidélité : Marie a été possédée de Dieu de toute éternité, et pour elle il n'y eut jamais, comme il arriva pour les Trônes eux-mêmes, aucun danger de chute. Le Roi céleste se repose sur eux : Marie a porté Jésus dans ses bras. Leur présence fait connaître la dignité du roi suprême : Marie, par la grandeur incomparable qu'elle doit à son Fils, fait apprécier sa grandeur, comme autrefois, sur la terre, son origine royale faisait connaître que Jésus était le Fils de David, le roi d'Israël attendu depuis tant de siècles. Les Trônes approchent de Dieu, ils sont ses serviteurs familiers : Marie est sa mère et jouit avec lui de la familiarité qui peut régner entre une mère et son enfant.

Les Chérubins brillent par l'éclat de la science divine ; mais la sainte Vierge est plus éclairée qu'eux, elle a pénétré les abîmes de la divine sagesse, parce qu'elle a porté dans son sein *Celui en qui sont cachés les trésors de la sagesse et de la science de Dieu*, et qu'elle s'est entretenue familièrement avec lui.

Les Séraphins brûlent des feux du saint amour ; mais une charité plus grande encore que celle de ces anges embrasait le

[1] THRONUS Dei aliis thronis, id est divinis spiritibus, multa Deo familiaritate conjunctis, longe conjunctior, cum sit cum Filio Dei, de carne una. Hanc enim prærogativam dedit Pater Filio, ut sit ei consubstantialis, hanc prærogativam habet mater, ut sit ei consubstantialis. PETRUS BLESEUS, Serm. 33.

THRONUS qui habet proprietates illorum angelorum, qui throni dicuntur, id est maximam celsitudinem, regis circumdationem, stabilem collocationem, regis susceptionem, regis declarationem, familiarem apertionem. MAURITIUS DE VILLAPROB., Serm. 14 *Coronæ nov. B. M.*

cœur de la très sainte Vierge. Il est certain, il est incontestable que Marie a aimé Dieu plus que toutes les créatures ensemble ; celles-ci n'aiment le Seigneur que comme leur Dieu, leur créateur et leur père. Marie, au contraire, l'a aimé comme une mère aime son enfant.

C'est donc avec raison que cette glorieuse Vierge est appelée reine des anges, que toutes les phalanges célestes la révèrent comme leur auguste souveraine et leur puissante maîtresse, et que toutes sont ravies d'admiration en sa présence [1].

Les anges admirent en elle sa tendre sollicitude à garder chacun de nous ; les archanges, les soins assidus qu'elle prend de tous les lieux ; les principautés, la prévoyance merveilleuse avec laquelle elle veille sur tous les royaumes ; les puissances admirent le prodigieux pouvoir qu'elle a sur tous les démons ; les vertus, la facilité avec laquelle elle opère des merveilles ; les dominations, sa prééminence au-dessus de tous les anges : les trônes admirent la douce paix et l'inaltérable repos dont elle jouit en Dieu ; les chérubins, la profondeur de sa sagesse, et les séraphins, l'ardeur de son amour.

Enfin Marie est la reine des anges, parce qu'elle leur est incomparablement supérieure dans l'ordre de la gloire. Les saintes Écritures, en parlant de Bethsabée, mère de Salomon, s'expriment ainsi : *La mère du roi est assise sur un trône, à la droite de son fils* (III Rois, II, 19). Le trône de Marie est placé à la droite de Jésus-Christ, le puissant roi des cieux. Car de même que notre divin Rédempteur est assis à la droite de son Père, c'est-à-dire, comme l'explique S. Thomas (IIIe part., q. LVIII, art. 3), qu'il est établi dans la possession certaine et immuable des principaux biens de son Père, de même aussi la glorieuse Vierge Marie est établie dans la participation de la puissance et de la gloire de son Fils, et siège auprès de lui sur un trône élevé.

La sainte Vierge est donc la reine des anges. Tous la servent comme de fidèles sujets et de dévoués serviteurs ; tous lui rendent les plus grands honneurs et les plus respectueux hommages ;

[1] Ad hæc, nunc in cœlo angeli speciali cultu beatam Virginem tanquam veram Dei sui parentem, adorant; unde D. Athanasius (Serm. *de Deipara*) dixit : « Beatam te prædicant omnes angelorum et terrestrium hierarchiæ, « quæ et in cœlis benediceris, et in terra prædicaris. » Et D. Damascenus (Orat. 2 *de Dormit.*), agens de Assumptione Deiparæ in cœlum, inquit : « Hodierno die choreas agunt angeli, plaudunt archangeli, virtutes concelebrant, principatus exultant, potestates lætantur, dominationes gaudent, « throni festum diem agunt, cherubim laudibus efferunt, seraphim gloria « afficiunt; nec minus ipsi gloria afficiuntur, cum gloriæ parenti gloriam « tribuunt. » Unde noster S. Bernardinus (tom. III, serm. 3, art. 3) dixit : « Merito habent de illa omnes cœlestes spiritus confiteri et dicere illud « (IV Reg., X) : *Servi tui sumus : quæcumque jusseris faciemus.* » CARTHAGENA, Hom. *de Sacris Arcanis Mariæ*, lib. XVIII, hom. 4.

tous la vénèrent profondément et peuvent répéter ces paroles de la sainte Ecriture : *Nous sommes vos serviteurs ; tout ce que vous ordonnerez nous le ferons avec empressement.* Tandis que Marie vivait sur la terre, les anges bienheureux s'empressaient autour d'elle, ravis de contempler et de servir la Mère de Jésus-Christ leur Dieu. Et maintenant qu'elle règne dans les cieux, ils l'entourent de toute sorte d'honneurs, du plus profond respect et de la plus grande vénération. Des témoins irrécusables de cet hommage que la cour céleste rend à Marie, ce sont les sept anges dont parle l'apôtre S. Jean dans son *Apocalypse* (IV, 5) : *Du trône*, dit-il, *sortaient des éclairs, des tonnerres et des voix éclatantes. Et il y avait devant lui sept lampes allumées, ardentes, qui sont les sept Esprits de Dieu.* Or, par ce trône devant lequel les Esprits célestes se tiennent avec respect, il faut entendre la bienheureuse Vierge Marie qu'ils vénèrent profondément[1].

[1] Tu es solium illud regium cui astiterunt angeli Dominum et effectorem cernentes. D. JOAN. DAMASC., Orat. 1 *de Dormit. B. V.*

C'est le sentiment de Mayron, de l'ordre de S. François, docteur éclairé de sublimes lumières. Dans un sermon *sur la Création de l'âme de Marie*, il dit :

Mater Domini dicitur habere septem angelos notabiles, qui assistunt ejus throno, de quorum numero dicitur B. Raphael, ut dicitur in *Tobia*, juxta illud *Apocalypsis : Gratia vobis et pax*, etc.

C'est aussi le sentiment d'Amédée, autre religieux de l'ordre de S. François, homme illustre par la sainteté de sa vie, par le don des miracles et le don des prophéties. Les Annales de son ordre, parlant des révélations qu'eut ce saint religieux (liv. VI, ch. XXX), rapportent que, ravi en Dieu une première fois, il eut le bonheur de contempler la cour céleste, et entendit l'ange Gabriel qui disait : « Nous sommes sept anges qui vénérons « la Mère de notre Dieu. » Voici les noms de ces glorieux Esprits : Michel, Gabriel, Raphael, Uriel, Sehealtiel, Jehudiel et Barachiel. Le nom de Michel signifie : « Qui est semblable à Dieu? » Cet ange est ainsi appelé parce qu'il combattit pour Dieu contre Lucifer. — Gabriel veut dire : « Force de Dieu. » C'est le nom de celui qui annonça à Daniel et à la sainte Vierge les combats du Seigneur. — Raphael veut dire : « Médecine de Dieu, » parce que l'ange qui porte ce nom rendit la vue au vieillard Tobie et fut une admirable figure de Jésus venant sur la terre pour remédier à nos infirmités et guérir les maux de nos âmes. — Uriel signifie : « Lumière de Dieu, » parce que cet ange éclaire les hommes d'une céleste lumière en leur faisant connaître le vrai Dieu, et embrase leurs cœurs du feu du saint amour. — Sehealtiel veut dire : « Prière de Dieu, » parce que l'ange qu'on nomme ainsi prie sans cesse pour les hommes et les invite eux-mêmes à la prière. — Jehudiel : « Confession ou louange de Dieu, » parce que l'ange qui porte ce nom nous exhorte à proclamer et à louer le Seigneur. — Enfin Barachiel veut dire : « Bénédiction de Dieu, » parce que c'est le nom de l'ange qui nous pousse vivement à bénir le Seigneur et à lui rendre des actions de grâces. Les noms de Michel, Gabriel et Raphael se rencontrent souvent dans les saintes Ecritures. Celui d'Uriel est écrit en toutes lettres au IVe livre d'*Esdras* (IV et VI). Quelques auteurs croient trouver celui de Sehealtiel dans le chapitre XVI de la *Genèse*, celui de Jehudiel dans le chapitre XXIII de l'*Exode*, celui de Barachiel au chapitre XVIII de la *Genèse*. Mais de tous ces noms, l'Eglise ne reconnaît et ne vénère que les trois premiers.

Ces sept princes de la cour céleste, et avec eux tous les anges, sont donc aux ordres de l'auguste Vierge Marie et lui rendent de respectueux hommages. Ils nous enseignent, par leur exemple, à vénérer la Mère de Dieu, comme le demande sa royale dignité. Approchons donc avec humilité de son trône glorieux. Aimons Marie de toutes les puissances de notre âme, et mettons tous nos efforts à l'honorer d'un culte de profond respect et de la plus tendre dévotion. O douce reine, élevée au-dessus de tous les chœurs des Esprits célestes, veillez sur nous comme veillent les anges; protégez-nous, éclairez-nous, embrasez nos cœurs des feux du divin amour, afin qu'après le cours de cette vie, nous méritions, par votre intercession, d'être admis au bienheureux séjour de ces Esprits célestes.

§ IV. — *Marie reine des Patriarches.*

Marie assise sur un trône d'une splendeur incomparable, à la droite de son divin Fils, est la reine des cieux; tous les habitants de la bienheureuse patrie lui rendent leurs hommages et reconnaissent avec joie son empire. Elle est leur reine à tous; mais elle ne l'est pas seulement par le pouvoir et la dignité qu'elle a reçus de Dieu, elle l'est aussi par la supériorité de ses mérites. Les anges ont leurs dons particuliers, et nous avons vu que Marie l'emporte sur eux par l'excellence de ces mêmes dons. Les saints, comme les anges, se divisent en différents chœurs qui resplendissent chacun d'un éclat qui lui est propre. Il est juste que Marie leur reine possède au degré suprême chacune de ces excellences, chacune de ces glorieuses auréoles dont Dieu couronne les mérites des élus dans le ciel[1].

Ces sept anges sont en grande vénération dans la Sicile, à Naples, à Venise, à Rome et dans beaucoup d'autres villes de l'Italie et de l'Allemagne. Cornélius à Lapide, en commentant l'*Apocalypse*, raconte que l'invocation de leurs noms a suffi quelquefois pour chasser les démons du corps de ceux qu'ils obsédaient. JUSTIN DE MIECKOW, 380e Conf.

[1] *Ad thronum* igitur ejus, scilicet Virginem Mariam, *accedamus cum fiducia*. In ea non solum reperiuntur Dei perfectiones, ut Omnipotentis clementia, reverentia, patientia, fortitudo, longanimitas, providentia, et sic de aliis; sed etiam respice ibi et invenies Abel devotionem, Enoch contemplationem, Noe credulitatem, Abraham fidelitatem, Isaac patientiam, Jacob prudentiam, Joseph castitatem, Moysis charitatem, Phinees æmulationem, Aaron devotam oblationem, Judæ audaciam, Josue confidentiam, Othoniel rectitudinem, Samsonis fortitudinem, Booz æquanimitatem, Samuelis integritatem, Job redargutiones, Tobiæ correptiones et monitiones, David misericordiam, Salomonis pœnitentiam in Ecclesiaste, Heliæ zelum pietatis, Elisæi zelum æquitatis, Isaiæ stabilitatem, Hieremiæ magnanimitatem, Ezechielis, rigorem, Danielis fervorem, Matathiæ singultus, Judæque Machabæi cultumi Eleazari amorem patriæ, Raziæ virorem latriæ. In Novo Testamento Christ, Domini obedientiam, angelorum exultationem, Baptistæ confessionem, Petri longanimitatem, Pauli sublimitatem, Andreæ magisterium in cruce

Parcourons donc, comme nous l'avons fait pour les anges, les rangs des bienheureux qui se pressent auprès du trône de Marie et apprenons, en étudiant leurs grandeurs et leurs perfections, à mieux connaître notre Mère et leur souveraine.

Les premiers d'entre les saints dont Marie est proclamée la reine, par la voix de l'Eglise, sont les patriarches. Le mot *Patriarche* signifie chef de famille. C'est ainsi que les douze fils de Jacob sont appelés patriarches, parce qu'ils sont les chefs des douze tribus ; S. Paul (*Epître aux Hébreux*, VII, 4) donne le même nom à Abraham. L'Eglise, dans les Litanies de la Sainte Vierge, entend par patriarches un des ordres de la hiérarchie des saints, comprenant les premiers pères du genre humain et leurs descendants, tels que Adam, Abel, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, et tous les autres fidèles serviteurs de Dieu, dont il est fait mention dans la Genèse et les livres sacrés écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit. La sainte Vierge est appelée leur reine, parce qu'elle a réuni en elle, à un degré éminent, tout ce que l'on peut admirer dans Adam, Abel, Enoch, Noé, Abraham, Isaac et Jacob. Tout ce qu'il y a eu de grand et de louable dans Moïse, Josué, Gédéon, David et les autres rois, prophètes et patriarches, tout ce qu'on découvre en eux de grâce et de vertu, tout ce qu'ils ont dit de sage, tout ce qu'ils ont fait de glorieux, tout ce qu'il y avait de remarquable dans l'ancienne loi, de merveilleux dans le temple de Salomon, d'agréable à Dieu dans les sacrifices, tout ce qu'il y a enfin de sainteté et de gloire dans les Esprits célestes eux-mêmes, nous le trouvons d'une manière plus excellente encore dans Marie, comme dans un merveilleux abrégé.

Le premier des patriarches qui, dans le ciel, contribue à former la cour de Marie, est Adam. Il fut le père de tout le genre humain. Saint lui-même, il est le chef de l'ordre des saints patriarches. En effet, quoiqu'il ait été le premier prévaricateur, tous les auteurs catholiques affirment et soutiennent qu'il a

Jacobi desiderium in cruce, Joannis sapientiam, Thomæ scientiam, Alpheidis justitiam, Philippi refulgentiam, Bartholomæi nobilitatem, Matthæi veram sanctitatem, Simonis constantiam, Thadæi reverentiam, Mathiæ humilitatem, Marci sinceritatem, Lucæ vigilantiam, Barnabæ eminentiam, cum innumeris virtutibus legendis, et tangendis in sola philosophia, quam Deus pro salute nostra dignatus est mundo misericorditer revelare. S. Anton., *Bibliotheca Virgin.*, tom. II, p. 521.

Ratione suæ excellentiæ dicitur ipsa *pulchra ut luna* (*Cant.* VI), id est universalis Ecclesia, quia quidquid pulchritudinis habent sancti alii in parte, habet Maria in toto. Nulla ei defuit virtus, nec puritas angelorum, nec fides patriarcharum, nec scientia prophetarum, nec zelus apostolorum, nec patientia martyrum, nec sobrietas confessorum, nec innocentia aut humilitas virginum. D. Bernardus ait : Quantumcumque donum alicui sancto sit datum, tantæ Virgini non credimus esse negatum. S. Bern. Senens., tom. IV p. 84.

obtenu miséricorde. Le livre de la *Sagesse* (x,1) ne laisse pas de doute à cet égard, lorsqu'il dit en parlant de la Sagesse éternelle, et en même temps de Marie : *C'est elle qui conserva celui que Dieu avait formé le premier pour être le père du monde, ayant d'abord été créé seul. C'est elle aussi qui le tira de son péché.* C'est pourquoi S. Epiphane (*Hérésie* 46) donne à Adam le nom de saint. La bienheureuse Vierge Marie posséda si éminemment les dons et les grâces départis à ce saint patriarche, qu'elle doit être appelée moins sa fille que sa reine. Parcourons-les rapidement.

Adam, le premier dans l'ordre de la création, fut fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et établi prince du monde, père, seigneur, maître de tout le genre humain. La bienheureuse Vierge Marie, la première en dignité, a été non seulement créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais elle a été prédestinée de toute éternité à être sa Mère, et elle est ainsi devenue reine et maîtresse des anges et des hommes.

Adam fut créé dans l'innocence et la sainteté, comme le prouve S. Thomas (I part., quest. XCV, art.). La bienheureuse Vierge, dès le premier moment de sa conception immaculée, fut ornée de tous les dons de la grâce et de toutes les vertus.

Adam fut, dès son origine, rempli de sagesse et de science; la bienheureuse Vierge Marie, avant de venir au monde et dans le sein même de sa mère, fut non seulement remplie, elle aussi, de sagesse et de science, mais d'après le sentiment de plusieurs docteurs, elle reçut le don de la plus haute contemplation[1]. S. Bernardin s'exprime ainsi : « La bienheureuse Vierge, pen-

[1] Tanto enim lumine illustrata fuit beata Virgo, quum etiam esset in ventre matris, quod non tantum plena fuit lumine rationis, sed etiam altissimæ contemplationis. In quo quidem lumine perfecte hæc quatuor intellexit, saltem secundum genera singulorum, secundum quosdam. Primo, naturam creatam irrationabilem; secundo, naturam creatam rationabilem; tertio, naturam creatam spiritualem; quarto, naturam increatam divinalem. Quæ distinctio cognitionem Creatoris et omnis creaturæ in se comprehendit; quia in lumine Creatoris cognovit omnes alias creaturas, sicut propheta ait : *In lumine tuo videbimus lumen.* Ad tantam enim contemplationem sublimata est, ut perfectius etiam in ventre matris contemplaretur Deum, quam unquam fuit contemplatus aliquis in perfecta ætate : magisque in contemplatione Dei excessit dormiendo quam aliquis alius vigilando, sicut ipsa, *Cant.*, v, testatur dicens : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* S. Bernardinus Senens., Tom. IV, p. 130.

Beata Virgo habuit præter fidem, ab instanti conceptionis, scientiam per se infusam, auctoritate S. Anselmi, homil. super illud : *Intravit Jesus in quoddam castellum*, inquiens : « Ergo Dei virtus, et Dei sapientia, et omnes the-« sauri sapientiæ et scientiæ in Maria. » Et Richardi a S. Laurentio, in *Prolog.* : « Quidquid antiqui dixerunt de Sapientia divina, moderni expo-« nunt de Matre Sapientiæ. Sapientia autem et scientia infusa circa superna-« turalia coincidunt, et pro eodem sumuntur. » Probatur secundo ex S. Thoma, III part., q. XXVII, art. 5, ad 3 : « Non est dubitandum quin B. Virgo

« dant qu'elle était encore dans le sein de sa mère, eut l'usage « du libre arbitre[1]. » Il ajoute ailleurs : « La bienheureuse Vierge « fut éclairée d'une si vive lumière, dans le sein de sa mère, « qu'elle jouit non seulement de l'usage de sa raison, mais en- « core des faveurs de la plus haute contemplation[2]. » S. Thomas, il est vrai, est d'une opinion contraire et n'accorde qu'à Jésus-Christ seul l'usage du libre arbitre dans le sein de sa mère (III[a] part., quest. XXVII, art. 3); mais d'après Cajetan et d'autres auteurs, le Docteur angélique ne l'entendait ainsi que de l'usage permanent.

Adam fut créé dans l'état de justice originelle qui soumettait le corps à l'âme, les facultés inférieures à la raison, et la raison à Dieu. La bienheureuse Vierge Marie eut en elle les principaux effets de cette justice originelle, tels que l'appétit sensitif toujours guidé par la raison, une volonté soumise à Dieu au degré le plus parfait, de telle sorte qu'elle ne s'écarta jamais, en aucun point, de la volonté divine. Elle fut privée toutefois de quelques-uns des effets de cette justice originelle, comme l'absence de la douleur, de la tristesse, du travail, de la faim, de la soif, de l'impassibilité, de l'immortalité ; car si elle avait eu ces qualités, elle aurait été privée d'une grande partie de ses mérites.

Adam, après sa création, fut placé dans un paradis de délices (GENÈSE, II). La bienheureuse Vierge Marie fut elle-même un paradis vivant de délices, dans lequel Dieu fit éclore le germe de toutes les grâces, le modèle de toutes les vertus, le parfum de toutes les opérations divines ; ce paradis nous a donné Jésus-Christ qui est le véritable arbre de vie, et la source de ce fleuve des quatre évangiles qui, se répandant par toute la terre, en arrose la surface et la purifie de ses souillures[3].

« accepit excellenter donum sapientiæ, et gratiam virtutum, et etiam gra- « tiam prophetiæ : non tamen accepit ut haberet omnes usus harum et simi- « lium gratiarum, sicut habuit Christus, sed secundum quod conveniebat « conditioni ipsius. » SEDLMAYR., *Theolog. Mariana*, n. 681.

[1] Beata Virgo, etiam dum erat in utero matris, habuit usum liberi arbitrii. S. BERNARDIN., Tom. II, serm. 54, cap. II.

[2] Tanto lumine illustrata fuit B. Virgo, cum etiam esset in ventre matris, quod non tantum plena fuit lumine rationis, sed etiam altissimæ contemplationis. IDEM, Tom. I, serm. 61, art. 2, cap. III.

[3] Paradisus deliciarum est Virgo Maria. Nam sicut dicitur : *Plantaverat Dominus Deus Paradisum voluptatis*, id est Mariam, *a principio*, id est in partibus Orientis, in quo posuit hominem quem formaverat, quia Deus in ejus utero posuit Christum, quem operatione Spiritus Sancti formavit ; ille autem locus est valde amœnus, quia ibi sunt quæ in viridario faciunt amœnitatem, quæ etiam in beata Maria fuerunt.

Primum est diversitas arborum. Ista diversitas arborum fuit in Maria quæ dicit : *Quasi cedrus exaltata sum in Libano* (*Eccli.* XXIV), ubi ponuntur sex differentiæ arborum quæ fuerunt in ea, scilicet cedrus contemplationis excelsæ, cypressus odoriferæ famæ, palma gloriosæ victoriæ, rosa patientiæ, oliva misericordiæ et platanus fidei perfectæ... Non tantum in Paradiso

C'est pourquoi les saints Pères appellent parfois la bienheureuse Vierge un paradis. L'apôtre S. Jacques, dans sa *Liturgie*, la salue en ces termes : « Vous êtes le temple sanctifié, le paradis « spirituel[1]. » S. Ephrem lui adresse ces paroles : « Salut, para- « dis de délices, heureux séjour de la douceur et de l'immorta- « lité[2]. » S. Jean Chrysostome nous montre Dieu parlant en ces termes à l'ange Gabriel qu'il députe auprès de Marie : « Va au- « près de mon paradis doué de raison[3]. »

Adam fut chargé de garder et de cultiver le Paradis terrestre. *Dieu*, dit la Genèse, *plaça l'homme dans un paradis de délices pour qu'il le cultivât et qu'il le gardât.* A la sainte Vierge a été confiée la garde de Jésus-Christ, qu'elle a conçu, enfanté, réchauffé dans ses bras, nourri de son lait, vêtu et préservé de tout danger dans son enfance.

Dieu bénit Adam pour qu'il eût de nombreux descendants et qu'il remplît la terre. Il a donné une bénédiction plus étendue à la bienheureuse Vierge Marie, qui a été choisie pour mettre au monde Celui en qui devaient être bénies toutes les nations, c'est-à-dire par qui elles devaient recevoir la grâce, le salut et la gloire.

Dieu plongea Adam dans un sommeil mystérieux et extatique, pendant lequel son âme, disent plusieurs docteurs, fut portée à une telle élévation qu'elle atteignit le plus haut degré de la contemplation. La bienheureuse Vierge Marie fut plus favorisée encore : S. Antonin, Albert le Grand et plusieurs autres docteurs n'hésitent pas à avancer qu'en certaines circonstances de sa vie, elle

erat diversitas arborum, sed maxime fuit ibi lignum vitæ, id est in medio Paradisi, de quo sic dicit S. Augustinus : « Virgo Maria dicitur Paradisus, « cujus odor vivificat mortuos, cujus sapor dulcorat amaros, cujus umbra re- « frigerat miseros, cujus aspectus lætificat angelos. » — Secundo, in Paradiso fuit jucunditas rivulorum : *Fluvius egrediebatur*, etc. Qui quidem dividitur in quatuor capita, quia unum rivum mittit ad contemplativos, dans eis gratiam et devotionem orandi ; alium mittit ad activos, dans eis gratiam bene agendi ; alium mittit ad superiores, dans eis gratiam præsidendi ; alium mittit ad subditos, dans eis gratiam obediendi. — Tertio, fuit in Paradiso auræ tenuis gratum refrigerium : *Cum audisset vocem Domini deambulantis*, etc. Istud refrigerium in Maria fecit Spiritus Sancti gratia : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* — Quarto, in Paradiso fuit cantus avium, non corporalium sed spiritualium, id est angelorum : *Cum me laudarent astra matutina*, etc... Istæ aves, id est angeli cœlestes, ad honorem Virginis decantaverunt in suo ortu : *Judæis nova lux oriri visa est* (*Esther.* VIII). — Quinto, in Paradiso terrestri fuit dulcedo fructuum... Beata Virgo adveniens fructum attulit benedictum : *Benedictus fructus ventris tui.* JACOBUS DE VORAGINE, *Sermon. Aurei*, p. II.

[1] Tu es templum sanctificatum, paradisus spiritualis. S. JACOB. APOST., in *Liturgia.*

[2] Ave, paradise deliciarum, totiusque amœnitatis et immortalitatis. S. EPHREM, Orat. *de Deipara.*

[3] Vade ad paradisum meum ratione præditum. S. J. CHRYSOST., Orat. 1 *in Annunt.*

jouit de la claire vue de l'essence divine ; les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, à peine entrevus par Adam, n'eurent pas de secret pour elle.

Après Adam vient Abel, qui reçut le jour de nos premiers parents lorsqu'ils eurent péché, alors que le monde entier était déchu et plongé dans l'affliction. La naissance d'Abel ne put adoucir cette douleur : elle n'apportait aucun remède aux maux déchaînés par la désobéissance d'Adam et d'Ève. Il n'en fut pas ainsi de la naissance de Marie. Ses parents, Joachim et Anne, dont les noms signifient *préparation du Seigneur* et *grâce de Dieu*, étaient justes, et la céleste enfant à laquelle ils donnèrent le jour était toute pure et tout immaculée dès l'instant de sa conception. Lorsque Marie vint au monde, l'aurore du jour de la Rédemption parut ; sa naissance apportait le remède à tous les maux qui affligeaient l'humanité, et l'Église le proclame, lorsqu'elle chante : « Votre nativité, ô Vierge Mère de Dieu, a annoncé la joie au monde entier. »

Abel était doux, tranquille, bienveillant, modeste, sincère dans ses paroles, sans dissimulation ni duplicité. Il se fit remarquer par sa grande déférence pour son frère aîné, par son respect envers ses parents, son amour filial et sa piété envers Dieu. Marie, miroir de justice et Vierge fidèle, possédait mieux que lui ces précieuses vertus.

Abel fut saint et juste, puisque Notre-Seigneur lui-même l'a honoré de ce nom (Matth., xxiii). La sainte Vierge Marie fut très sainte et très juste. Elle fut la *sainte* par excellence, et les autres saints s'effacent devant elle comme les étoiles devant le soleil.

On peut croire qu'Abel demeura vierge, car il n'est aucunement fait mention de ses enfants dans la sainte Écriture. La virginité de Marie brille du plus merveilleux éclat. Elle est la Vierge des Vierges ; elle arbora l'étendard de la virginité et inspira l'amour de la pureté angélique aux hommes revêtus de chair.

Abel offrit à Dieu un sacrifice qui lui fut agréable, et pour cela il est appelé prêtre, par S. Augustin. Il offrit les premiers-nés et les plus beaux de ses agneaux. La sainte Vierge Marie offrit un sacrifice plus agréable à Dieu, lorsque ses mains virginales lui présentèrent dans le temple de Jérusalem, selon la loi de Moïse, son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, quarante jours après sa naissance.

Enoch, petit-fils d'Adam et fils de Seth, donna aussi l'exemple de quelques-unes des vertus que Marie devait pratiquer plus tard, mais il ne les porta pas au même degré de perfection. Il vécut dans l'innocence et la sainteté. L'Écriture (Genèse, iv, 26) fait un grand éloge de ses vertus et le loue particulièrement

d'avoir commencé à invoquer le nom du Seigneur, c'est-à-dire qu'il fut le premier à réunir les hommes pour prier Dieu en commun et lui rendre un hommage public par des sacrifices et des cérémonies. La bienheureuse Vierge Marie commença bien plus réellement à invoquer le nom du Seigneur, elle qui, par sa naissance, sa vie, ses exemples, ses enseignements, dissipa les épaisses ténèbres de l'erreur qui couvraient le monde entier.

Enoch passa sa vie dans la pratique de la piété et de la sainteté, comme s'il avait été constamment en la présence de Dieu et toujours occupé à lui rendre ses hommages ; aussi fut-il d'une prudence, d'une modestie, d'une dévotion admirables, accomplissant sans cesse la volonté du Seigneur comme un ami est heureux de faire celle de son ami, et un serviteur celle de son maître. C'est en effet ce que veulent dire ces paroles de la sainte Écriture (Genèse, v, 22) : *Enoch marcha avec Dieu.*

La sainte Vierge vécut si saintement qu'elle semblait non seulement exhaler le parfum de la divinité, mais encore la posséder en partage. De là l'étonnement de S. Denis l'Aréopagite s'écriant : « J'en prends Dieu à témoin, si la foi ne m'eût ensei-« gné le contraire, j'aurais cru que cette Vierge était Dieu[1]. »

Enoch fut si agréable à Dieu qu'il le transporta dans le Paradis terrestre (Ecclésiastique, xliv, 16), et c'est là, ou dans quelque autre séjour délicieux, si le Paradis a été détruit par le déluge, qu'il continue à vivre miraculeusement avec Elie. La sainte Vierge fut elle-même si agréable au Seigneur, qu'il voulut la transporter, avec une pompe royale et le majestueux appareil du triomphe, de cette vallée de larmes, non plus dans le Paradis terrestre, mais dans la gloire des Cieux, où il la fit asseoir à sa droite, au-dessus de tous les chœurs des anges.

Noé, un des plus célèbres patriarches que les saintes Écritures nous aient fait connaître, fut en quelque sorte, par ses vertus et l'ensemble de sa vie, la figure de la très sainte Vierge. Il vint au monde pour le salut de l'humanité et à sa naissance Lamech proféra ces paroles prophétiques : *Celui-ci nous consolera parmi nos peines et nos travaux, sur cette terre que le Seigneur a maudite* (Genèse, v, 29). Ce fut la naissance de Marie qui annonça le véritable salut du monde. Ce fut Marie qui procura la véritable consolation aux affligés et rappela la bénédiction de Dieu sur la terre en nous donnant le Sauveur.

La vie de Noé fut un mélange d'événements heureux et malheureux. S'il a joui quelquefois des consolations les plus

[1] Testor Deum, si fides aliud non docuisset, hanc Virginem ego Deum esse credidissem. S. Dion., *Epist. ad B. Paulum.*

précieuses, il a été éprouvé bien souvent par l'adversité. Sans doute, il lui fut donné de goûter des joies vives et nombreuses en se voyant l'objet des faveurs du Très-Haut et de la vénération profonde d'une nouvelle humanité qui lui devait le jour; mais à quelle douleur cruelle ne fut-il pas en proie, avant le déluge, à la vue des crimes des hommes et de leur aveuglement; après le déluge, au spectacle des ruines amoncelées et des désordres qui s'introduisirent si vite parmi ses descendants! Or la vie de Marie ne le cède en rien à celle de Noé sous le double rapport des épreuves et des consolations.

La femme de l'Évangile la proclame bienheureuse, mais Siméon nous fait connaître le glaive acéré qui doit lui déchirer le cœur.

Les fils de Noé, beaucoup moins vertueux que leur père, furent sauvés du déluge à cause de ses grands mérites. C'est la remarque de S. Jean Chrysostome : Dieu a l'habitude de récompenser les justes par le salut qu'il accorde aux autres, à cause d'eux. Eh bien! si le monde n'a pas péri encore, ce sont les mérites de Marie qui l'ont sauvé. Cela est si vrai que S. Fulgence n'a pas craint de dire[1] : « Le ciel et la terre se « seraient déjà écroulés, si les prières de Marie ne les avaient « soutenus. »

Abraham fut le grand patriarche, le vrai héros de l'Ancien Testament. Cependant sa gloire disparaît en présence de celle de Marie.

Il fut le père des croyants. Sa foi était vraiment admirable Il sut la conserver dans sa plénitude et son intégrité au milieu d'une nation perverse et violemment portée au culte des faux dieux. Aussi Moïse, Isaïe, S. Paul, S. Jacques l'ont exalté à l'envi.

Il posséda une espérance invincible. Mettant toute sa confiance en Dieu, il osa attaquer quatre rois avec une poignée de serviteurs, et obtint, avec le secours du Ciel, une victoire complète. Il crut que de son épouse stérile, et malgré sa propre vieillesse, il aurait un fils de bénédiction; ce fils, il l'attendit et l'obtint. Il crut aussi qu'une postérité innombrable sortirait de ce fils qu'il allait immoler de sa propre main. Alors vraiment il espéra contre toute espérance.

Son amour de Dieu était si grand que, pour s'attacher exclusivement au service du Seigneur, il abandonna ses parents, ses amis, ses biens. Il porta l'obéissance jusqu'à prendre pour l'immoler, son Fils unique et bien-aimé, héritier de tant de promesses et objet de tant de vœux, son Isaac, joie de son

S.[1] Cœlum et terra jamdudum ruissent, si Maria precibus non sustentasset. FULGENT., *Mythol.*, lib. IV.

cœur et vie de son épouse. Il le chargea du bois du sacrifice, l'attacha sur ce bois, et leva sur lui, pour l'égorger, son bras armé d'un glaive. Agir de la sorte, c'était aimer Dieu par-dessus tout.

Son cœur fut brûlant de charité pour le prochain ; il en donna des preuves éclatantes par les prières pleines de sollicitude et d'habileté qu'il adressa à Dieu en faveur des villes coupables de la Pentapole, et par les efforts qu'il fit pour arracher à leurs abominables superstitions les idolâtres au milieu desquels il se trouvait, et les ramener au culte du vrai Dieu.

Sa piété envers le Seigneur était sans bornes. Il marchait en la présence de Dieu avec un cœur parfait. Partout il érigeait des autels en son honneur et lui offrait des sacrifices.

Il eut une patience étonnante. Voyageur pendant cent ans, errant çà et là, et habitant sous des tentes, il ne se plaignit jamais. La faim, les privations, la stérilité n'abattirent point son courage. L'enlèvement de sa femme, la crainte de son déshonneur et le danger de mort qui le menaçait lui-même, enfin l'ordre si cruel à son cœur, d'immoler son fils unique, ne purent triompher de sa patience et de sa soumission.

Il aimait à pratiquer largement l'hospitalité. Lorsque les trois anges se présentèrent à ses regards, il courut au-devant d'eux et leur fit tant d'instances, qu'ils consentirent à s'arrêter chez lui.

Animé des sentiments d'une admirable humilité, il se méprisait lui-même et se soumettait à tout et à tous avec empressement. A la tête de nombreux serviteurs, d'une grande fortune, au milieu d'une abondance extraordinaire de biens, il s'exprimait comme quelqu'un qui n'était rien : *Je parlerai à mon Dieu*, disait-il, *moi, cendre et poussière. — Si j'ai trouvé grâce devant vous, ne soyez point sourd aux prières de votre pauvre serviteur. — Ne vous mettez point en colère contre moi, Seigneur, si j'ose vous parler encore une fois.* Or toutes les qualités, toutes les vertus qu'Abraham a possédées, toutes les actions éclatantes qu'il a faites, la bienheureuse Vierge Marie les a possédées à un degré bien plus grand, les a faites d'une manière bien plus éclatante. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le montrer, et il nous semble inutile d'y revenir ici.

Que dirons-nous d'Isaac promis par Dieu, désiré longtemps par ses parents, attendu par tous ; d'Isaac dont le nom signifie joie ; qui fut engendré par miracle et particulièrement aimé d'Abraham comme son fils unique ; d'Isaac dont la beauté et la grâce extérieures n'étaient que le resplendissement d'une beauté intérieure plus admirable encore ? Isaac ne faisait que reproduire quelques traits de l'image de Marie, plus attendue que lui, reçue avec plus de joie, conçue par un plus grand miracle,

plus belle et plus aimée de Dieu qu'Isaac ne l'était de son père; plus obéissante aussi que ce fils qui pourtant ne réclama même pas lorsque son père leva sur lui le glaive du sacrifice.

Jacob, fils de l'illustre patriarche Isaac, petit-fils d'Abraham, héritier de leurs vertus, des promesses et des bénédictions qu'ils avaient reçues, peut être comparé lui aussi à la bienheureuse Vierge ; mais il est loin de l'égaler.

Il lutte dans le sein de sa mère avec Ésaü ; il triomphe et acquiert la prééminence sur lui. La sainte Vierge, dès l'instant même de sa conception immaculée, lutte avec le démon, en triomphe, lui écrase la tête, en repoussant, sans se laisser toucher par lui, le péché originel, triste issue par laquelle il glisse comme un serpent agile, sa tête hideuse dans les âmes.

Jacob reçoit le droit d'aînesse et la bénédiction de son père dont Esaü était l'héritier naturel. La bienheureuse Vierge Marie obtient le premier rang sur toutes les créatures.

Fils et petit-fils d'un père opulent, Jacob vit seul, pauvre dépouillé de tout. Il n'a point de toit pour abriter sa tête ; pour lit il n'a que la terre, et pour oreiller qu'une pierre dure. — Issue d'une illustre race de rois, unique héritière de parents qui n'étaient pas dépourvus de biens, la bienheureuse Vierge Marie aime la pauvreté et la recherche avec passion. Elle n'a pas même un humble berceau pour coucher le divin Enfant au jour de sa naissance.

Les anges montent et descendent en présence de Jacob qui, du bas de l'échelle, contemple les mystères divins. Les anges descendent bien des fois en présence de Marie, l'entourent et la servent comme leur reine bien-aimée.

Jacob engendra douze fils qui devinrent douze patriarches, et lui donnèrent une famille très nombreuse. La bienheureuse Vierge Marie engendra un Fils unique, mais choisi entre tous, mille fois plus cher à son cœur qu'aucun autre fils ne le fut à sa mère ; et ce Fils lui a procuré, dans la foi, une multitude infinie d'enfants adoptifs.

Par son humilité et par ses présents, Jacob apaise son frère irrité et s'en fait un ami disposé à lui rendre tous les services possibles. La bienheureuse Vierge Marie, par son incomparable humilité et ses mérites immenses, apaise Dieu irrité contre nous, nous en fait un ami et nous le rend propice.

Jacob pleure son fils comme s'il était réellement perdu pour lui, comme s'il avait été dévoré par les bêtes féroces. Marie n'a pas seulement entendu, comme Jacob, parler des malheurs de son Fils, elle a vu de ses yeux ce Fils bien-aimé traîné, déchiré, mis à mort par des bourreaux sans pitié, et elle en ressentit une douleur sans bornes.

En apprenant que son fils Joseph vivait encore et avait une grande autorité dans l'Egypte, Jacob sembla sortir d'un rêve affreux et, saisi d'une joie indicible, il s'écria : *Je n'ai plus rien à souhaiter puisque mon fils Joseph vit.* Marie ressent un joie inénarrable en voyant son Fils unique, uniquement aimé, après la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, ressuscité, plein de vie dans un corps glorieux, en possession d'une puissance souveraine sur la terre et dans les cieux, et d'un nom devant lequel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

Jacob mourant s'inclina profondément devant le bâton de commandement de son fils Joseph, si puissant en Egypte. S. Jérôme, S. Antonin, S. Bonaventure soutiennent que ce bâton représentait la sainte Vierge Marie. Le patriarche Jacob, en s'inclinant devant lui, semblait voir à travers les siècles la glorieuse Vierge, et lui rendait ses hommages comme à la reine du monde.

Joseph arrive enfin. Il est le dernier des grands patriarches dont les Hébreux se reconnaissent impuissants à célébrer dignement les mérites.

Cet illustre patriarche reconnait aussi volontiers Marie pour sa reine, et s'efface devant elle. Il n'ose pas, humble serviteur, se comparer à sa maîtresse, à celle qui règne au ciel et sur la terre. Il fut aimé d'un amour de prédilection par le patriarche Jacob : Marie fut aimée plus qu'aucune créature par le Père éternel.

Il défendit courageusement son innocence et sa chasteté contre les attaques d'une femme sans pudeur. Marie fut la Vierge incomparable, la Vierge des vierges, plus pure que les Esprits célestes qui se tiennent devant le trône de Dieu.

La piété de Joseph fut au-dessus de toute expression. Ni les mauvais traitements, ni l'infâme trafic dont il fut l'objet, ni l'ignominieux esclavage, ni la captivité, ni quatre-vingts ans passés au sein de la puissance et des honneurs ne purent jamais l'ébranler tant soit peu. La piété de Marie fut plus grande encore, parce que son union avec Dieu était plus intime.

Joseph aima ses frères d'un amour sans égal, malgré leur indignité. Marie nous aime plus encore : elle a consenti pour nous au sacrifice de Jésus.

La patience de Joseph dépassa toutes les bornes. Odieusement vendu par ses frères, comme le dernier des esclaves, il ne lui vint jamais à la pensée, pendant ses treize années d'épreuves, d'envoyer des messages pour dénoncer leur indigne conduite à son père bien-aimé. Au milieu de toutes ses souffrances, dans les angoisses de l'exil et de la servitude, au fond des cachots et lorsqu'on le menaçait de la peine de mort, jamais

il ne voulut implorer le secours de Jacob. Il aima mieux s'abandonner tout entier à la sagesse du Seigneur. Que dis-je? Poursuivi pendant trois ans par les sollicitations criminelles de la femme de Putiphar, il ne voulut point la dénoncer à son maître; il se contenta de protester de son innocence par quelques paroles seulement, et n'insista pas. La bienheureuse Vierge Marie l'emporte encore sur le patriarche Joseph dans l'exercice de cette admirable patience. De quelles injures les païens, les Juifs, les hérétiques ne se plaisent-ils pas à abreuver l'auguste Mère de Dieu? Quels blasphèmes ne vomissent pas contre elle des chrétiens ingrats, qui ne doivent la vie qu'à sa bonté? Marie cependant ne s'irrite pas de l'outrage qu'elle reçoit de ces enfants dénaturés. Elle cache dans son cœur la peine qu'elle en ressent, et toujours Mère des miséricordes, elle répand ses bienfaits avec d'autant plus d'abondance qu'on ose l'offenser avec plus d'ingratitude.

Que dire de l'humilité de Joseph? Il était vice-roi d'Egypte; on le proclamait le sauveur du monde; cependant il n'y eut jamais d'orgueil dans son langage, de rudesse sur ses traits, de colère dans ses regards, de faste dans sa démarche, de violence dans sa conduite et dans son administration: il fit toujours preuve, au contraire, d'une merveilleuse modération et d'une admirable douceur; au comble de la gloire, il ne dédaigna pas de reconnaître ses frères; il ne rougit pas d'avouer l'humilité de son origine et de proclamer hautement, devant le roi et devant ses courtisans, qu'il n'avait été autrefois qu'un simple berger, ainsi que l'assuraient ses frères. Mais plus grande encore fut l'humilité qui brilla en la très sainte Vierge. Elle avait reçu la visite et les salutations pleines de respect de l'envoyé de Dieu: elle avait été proclamée pleine de grâce, fécondée par l'Esprit-Saint, élevée à la dignité de Mère de Dieu, exaltée au-dessus de toute créature, et elle se proclame humblement la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.*

Joseph apporta dans toutes les affaires une si grande prudence qu'aussi longtemps qu'il eut l'administration de l'Egypte, aucun peuple n'osa attaquer ce pays, aucune calamité ne vint la désoler. Il préserva le peuple de la famine, il procura à ses frères une terre où ils pussent habiter en paix et prospérer; il enrichit prodigieusement Pharaon, et lui gagna en même temps les cœurs de ses sujets. La bienheureuse Vierge Marie a fait preuve d'une prudence bien supérieure encore. C'est elle qui a préparé le froment des élus, non pas seulement pour sept années et pour une seule nation, mais pour toute la durée des siècles et pour le monde entier. Que dis-je, elle l'a préparé? Elle l'a produit elle-même dans ses chastes entrailles, et par lui elle a délivré le genre humain de la famine éternelle. Marie, à son tour, sait placer

les siens dans un fortuné séjour, c'est-à-dire dans l'heureux parterre de toutes les vertus. Par sa puissante intercession, elle les délivre des misères de cette vie pour les transporter dans la patrie céleste. Elle n'éprouve pas seulement la charité des fidèles pour le prochain, comme Joseph mit à l'épreuve l'amour de ses frères pour Benjamin ; elle enflamme cette charité, la fait grandir et l'excite par son exemple. Marie concilie l'amour et la reconnaissance des chrétiens à Jésus, son divin maître. Elle est le port du salut au sein duquel tout l'univers se réfugie ; par elle, chacun trouve grâce devant Dieu, et riches de ses faveurs, nous sommes affermis dans l'amour de Jésus. Elle est *la Vierge très prudente.*

Enfin Joseph était prophète. Il expliqua d'une manière admirable les songes envoyés par le Seigneur ; il eut connaissance des événements futurs et les prédit avec assurance. Ici encore la bienheureuse Vierge l'emporte de beaucoup : elle est la reine des prophètes.

Marie est donc vraiment la reine des patriarches. Soit que l'on considère l'éclat de la naissance ou les faveurs gratuites reçues de Dieu, elle les surpasse tous. Un double diadème resplendit sur son front. Elle a reçu l'un, de ses parents. Heureuse Mère ! elle tient l'autre de son auguste Fils. Les perles les plus belles et les plus précieuses les ornent tous les deux. Dans le premier qui est pour elle l'œuvre de la nature, on voit briller les noms des patriarches et des rois. Le second est l'œuvre de la grâce. Plus belle que toutes les pierreries les plus recherchées que la terre et la mer peuvent recéler dans leur sein, une perle incomparable orne ce diadème : c'est Jésus, le Dieu de toute beauté. Le front ainsi paré, l'auguste reine du ciel et de la terre brille au milieu de tous les patriarches et des rois comme un astre sans égal. Elle est vraiment leur reine. Elle réunit d'une manière admirable toutes les vertus et tous les dons célestes qui furent leur partage, toutes les louanges qui leur furent décernées ; elle embrasse et surpasse sans mesure toutes leurs dignités, à cause de celui qu'elle a conçu dans ses chastes entrailles, qu'elle a porté dans ses bras, qu'elle a serré sur son cœur, qu'elle a vêtu, qu'elle a nourri, à cause de Jésus son Fils, son Sauveur et son Dieu.

§ V. — *Marie reine des Prophètes.*

Dieu avait résolu d'opérer le salut des hommes que le péché d'Adam et d'Ève avait condamnés à la perte éternelle. Il ne voulut pas que le genre humain ignorât les desseins de la divine miséricorde en sa faveur, ni que les ayant connus une fois, il en perdît le souvenir dans la suite des temps. Aussi a-t-il, dans tous

les siècles, envoyé des prophètes à son Église. Il a manifesté par eux ses projets admirables, les a consignés sans équivoque dans des Livres sacrés, les a établis d'une manière éclatante et confirmés par des prodiges.

Sous la loi de nature, les serviteurs de Dieu, ceux qui formaient dès lors sa famille, son Église, eurent des prophètes : Adam, qui dans le sommeil ou plutôt l'extase dont parle la *Genèse* (II, 2), eut la révélation de la mystique alliance du Christ avec son Église ; Abel, dont le sang et le martyre crient et prophétisent encore, comme l'assure S. Paul : *Defunctus adhuc loquitur* (Hébr., XI, 4). Après lui Lamech prophétisa (Genèse., IV, 8). Enoch fut un prophète aussi. Parlant de lui, l'apôtre S. Jude s'exprime ainsi : *Parmi eux, le septième après Adam, Enoch prophétisa en disant : Voici venir le Seigneur.* Noé prédit le déluge, et c'est pour cela qu'il construisit l'arche à laquelle il dut son salut. Abraham reçut du Seigneur de nombreuses révélations au sujet du Messie qui devait naître de ses descendants, au sujet de la possession de la terre de Chanaan et des bénédictions abondantes que le Christ devait faire descendre sur toutes les nations. Après lui vinrent Isaac et Jacob dont les prophéties sont rapportées dans la *Genèse* (XXI, 4 ; XXVII et XLIX).

Sous la loi mosaïque, il y eut de nombreux prophètes : Moïse, Aaron, Josué, David, Elie, Élisée, et puis les seize autres dont les Livres saints rapportent les oracles et que l'on divise en quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel, et douze petits qui sont : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. On peut encore citer beaucoup d'autres personnages qui eurent, en différentes occasions, le don de prophétie. Sous cette même loi, le peuple juif possédait encore deux oracles fameux : ils avaient nom, *Urim* et *Thurim*, c'est-à-dire, *Doctrine* et *Vérité*. Ces noms étaient inscrits sur le Rational que le grand-prêtre portait sur sa poitrine, et c'est par eux que le Seigneur répondait aux questions qu'on lui adressait sur les événements futurs.

Dans le Nouveau Testament, les prophètes du Très-Haut furent les Apôtres et les autres personnages apostoliques dont parle S. Paul dans sa lettre aux Corinthiens (I Cor., XII, 28), en disant : *Dieu a établi dans son Eglise : premièrement, des Apôtres ; secondement des Prophètes, et troisièmement des Docteurs.* Parmi eux quelques-uns furent même à la fois prophètes et apôtres : S. Jean l'Evangéliste, par exemple, qui a écrit l'*Apocalypse*, ce livre mystérieux et tout entier prophétique ; S. Paul lui-même, qui a prédit bien des choses sur l'avènement de l'Antechrist et sur la fin du monde. Agab fut prophète aussi, car il annonça la captivité de S. Paul. Chacun des siècles chrétiens a vu des personnages illustres par leurs vertus, que Dieu

a daigné favoriser de lumières prophétiques. Citons pour les derniers siècles : S. Charles Borromée, S. Louis Bertrand, S. Ignace, S. François-Xavier, S. Philippe de Néri, etc.

Le don de prédire l'avenir n'a pas été réservé exclusivement aux hommes. Nous lisons dans les saintes Ecritures le nom de plusieurs prophétesses : Marie, sœur de Moise ; Déborah, épouse de Lapidoth ; Anne, mère de Samuel ; sainte Elisabeth, mère de Jean-Baptiste : Anne, fille de Phanuel; ce sont enfin les quatre filles de Philippe. Et depuis lors, on a vu souvent dans l'Église de Dieu de saintes femmes éclairées par des lumières surnaturelles : sainte Brigitte, par exemple, sainte Hildegarde, sainte Catherine de Sienne, sainte Gertrude, sainte Thérèse, et bien d'autres encore qui ont été favorisées de la connaissance de l'avenir. A ces prophétesses, on peut adjoindre encore les sibylles de l'antiquité, qui, par le mérite de leur virginité, dit S. Jérôme (livre Ier *contre Jovinien*), furent initiées aux secrets de Dieu, et eurent la gloire de prophétiser sur Notre-Seigneur Jésus-Christ avec tant d'assurance et de clarté, qu'elles semblaient décrire les choses futures comme des événements déjà passés ou se déroulant sous leurs yeux.

Mais au milieu de tous ces prophètes et de toutes ces prophétesses, la bienheureuse Vierge Marie tient le premier rang : elle est la reine des prophètes.

Le nom de prophète a un sens très étendu, et les saintes Écritures lui donnent plusieurs significations différentes.

En premier lieu, un prophète est un homme consacré tout entier aux chants religieux, et célébrant par état les louanges du Seigneur. C'est ainsi que, dans le Ier livre des *Rois*, on appelle fils des prophètes ceux dont les fonctions étaient de chanter les psaumes et les cantiques sacrés, ceux qui s'adonnaient avec soin à la connaissance de la loi et à l'étude des sciences divines. Samuel dit à Saül : *Vous rencontrerez une troupe de prophètes qui descendront du lieu saint, précédés de personnes qui ont des lyres, des tambours, des flûtes et des harpes ; et ces prophètes prophétiseront*, c'est-à-dire ces prophètes chanteront eux aussi les louanges du Très-Haut. C'est ainsi que les Livres saints (I Rois, XIX, 34) disent que Saül prophétisa lorsque l'Esprit du Seigneur s'empara de lui au milieu des prophètes qui chantaient les hymnes sacrés. Cela veut dire que, saisi tout à coup d'un merveilleux enthousiasme et comme inspiré par une puissance divine, Saül célébra avec eux les louanges du Seigneur.

En second lieu, un prophète, c'est un docteur; c'est celui qui enseigne aux autres les vérités chrétiennes. Ce n'est pas un docteur, un catéchiste ordinaire, c'est celui qui est inspiré dans sa doctrine par l'Esprit-Saint lui-même, et qui pousse avec ardeur les autres à la piété. C'est ainsi que S. Paul appelle

prophètes ceux qui instruisent les autres et les exhortent à la vertu : *Celui qui prophétise parle aux autres pour les édifier, les exhorter, les consoler* (1 Cor., XIV, 3).

En troisième lieu, un prophète est un homme doué du don des miracles. Nous lisons que le corps d'Elisée prophétisa après sa mort (Eccles., XLVIII), parce que son attouchement ressuscita un mort. C'est dans ce sens que S. Luc l'interprète dans le chapitre VII de son Evangile. Après avoir raconté la résurrection d'un jeune Naïmite, il dit que le peuple poussa ce cri : *Un grand prophète s'est élevé au milieu de nous.*

Enfin, dans le sens naturel et propre, un prophète est celui qui, par inspiration divine, connaît l'avenir et le prédit. Il plonge ses regards comme dans le lointain des siècles, y voit des événements que le commun des hommes ne connaît pas, et en parle suivant la perception qu'il lui est donné d'en avoir. Il annonce d'avance les choses qui doivent arriver.

On peut dire que la très sainte Vierge Marie a été prophétesse de ces quatre manières. Personne ne s'est rencontré aussi pieux ni aussi saint qu'elle. Elle était parfaitement capable de chanter les louanges de Dieu, puisque, élevée dans le temple avec les vierges consacrées au Seigneur, elle les avait chantées pendant toute son enfance. Docteur et guide des Apôtres et des Evangélistes, elle enseigna encore aux simples fidèles nos divins mystères, et les confirma dans la foi. Elle fit des miracles, car elle conçut dans ses chastes entrailles et enfanta sans blesser sa virginité, l'Emmanuel, c'est-à-dire le Dieu fait homme. Elle a prédit les choses futures, lorsqu'elle chanta ces magnifiques paroles : *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse :* paroles que les fidèles de tous les siècles ont répétées avec bonheur pour exalter cette auguste Vierge.

Mais Marie n'est pas seulement prophétesse, elle est, comme dit l'abbé Rupert [1], la grande prophétesse et la reine des prophètes.

[1] Prophetissa magna et capax omnium prophetarum sive prophetiarum. Rupertus Abbas, lib. V *Comment. in Cant. Cant.*

Prophetissa magna, quæ nihil Spiritu Sancto docente ignoravit. Idem, lib. I *Comment. in Cant. Cant.*

Prophetissa ad quam Isaias propheta jussus accessit, cujus in utero omnium prophetarum sanctorum completa est prophetia, nec enim quod carne concepit, mente ignorare potuit. Idem, lib. I *Comment. in Isaiam*, cap. XXXIV.

Prophetissa ad quam omnes omnino prophetæ sancti convenerunt; omnium enim, et singulorum divinæ gratiæ, et particulares prophetiæ in eam simul Spiritu Sancto superveniente concurrerunt. Idem, lib. I *de Operibus Spiritus Sancti*, cap. IX.

Prophetissa fidelis, ad quam non solus Isaias, sed prophetæ omnes accesserunt, quia prophetiæ omnium, et scripturæ omnes in ejus sensum cum superveniente in ea Spiritu Sancto convenerunt. Idem, lib. I *Comment. in Cantic. Cant.*

Deux motifs l'ont déterminé à lui donner ce nom. Le premier, c'est qu'elle a instruit les prophètes. Le second, c'est que tous les prophètes ont parlé d'elle. Il nous semble à propos de développer ces motifs et d'en ajouter quelques autres.

La sainte Vierge est appelée archiprophétesse ou reine des prophètes : premièrement, parce qu'elle a éclairé, dirigé les prophètes, et qu'elle a été leur raison d'être. Ils l'ont regardée comme l'unique objet et la fin dernière de leurs prophéties. On est obligé de convenir que N.-S. Jésus-Christ est le but final, le terme unique de la loi. L'apôtre S. Paul n'a-t-il pas dit dans son Épître aux Romains (x, 4) : *Le Christ est la fin de la loi?* Toute la loi en effet et tous les prophètes le regardent, le cherchent, tendent vers lui, comme vers leur fin, leur terme, leur but unique et dernier, et ils lui donnent ce nom. C'est ce qui a porté Tertullien à appeler Notre-Seigneur « le sceau de tous les prophètes [1]. » Puisqu'il en est ainsi, la sainte Vierge est donc l'unique objet et le but dernier de l'inspiration des prophètes; car les choses qui sont corrélatives par nature, le sont aussi, d'après le sentiment des philosophes, par la perception que l'on conçoit d'elles.

Secondement, la sainte Vierge est appelée reine des prophètes, parce qu'elle a mis au monde le Christ, le plus sublime des prophètes. C'est de lui que Moïse a dit dans le *Deutéronome* (XVIII, 15) : *Le Seigneur votre Dieu suscitera de votre nation un grand prophète.* Jésus-Christ en effet connaissait toutes choses, présentes, passées ou à venir, tandis qu'aux autres prophètes ne sont révélées que quelques notions particulières, et souvent d'une manière confuse ou peu distincte.

Troisièmement, tous les prophètes ont parlé d'elle. Nous l'avons vu ailleurs en parcourant les pages de l'Ancien Testament, mais il est utile de le rappeler ici. Que signifiait donc ce buisson

PROPHETISSA singularis; neque enim hæc particularem, ut singuli prophetarum, verbi gratiam, sed universam Spiritu Sancto superveniente, suscepit ex eo Verbi Dei substantiam. IDEM, lib. I *de Operibus Spiritus Sancti*, cap. IX.

PROPHETISSA magna quæ concepit et peperit Filium Dei. HUGO CAREN., *in cap.* XXIV *Eccli.*

PROPHETISSA per excellentiam, alios excellens in prophetia. ALBERT. MAGN., *super Missus est*, cap. CLI.

PROPHETISSA cum dixit : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* D. ANTONINUS, in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. III.

PROPHETISSA, et plus quam prophetissa, nam si de magno et sancto Joanne Baptista asseritur quod fuit propheta et amplius quam propheta, quoniam quem prædixit venturum monstravit præsentem; quanto magis B. Virgo fuit prophetissa, quoniam Christum, de quo nondum nato ex utero multa in suo cantico prophetavit, non solum monstravit præsentem pastoribus, Magis, Simeoni et Annæ, multisque aliis, sed et toti mundo peperit eum ac præsentem exhibuit? DIONYS. CARTHUS., *de Laudibus Virg.*, lib. II, art. 18.

[1] Signaculum omnium prophetarum. TERTULL., *Advers. Judæos*, cap. VIII.

ardent et ne se consumant pas décrit par Moïse? Que signifiaient l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, le tabernacle, gage de l'amour et de la protection du Seigneur, si ce n'est Marie? La reine assise à la droite, dont parlent les Psaumes de David, la rosée répandue sur la toison de Gédéon, la cité de Dieu, la maison du Seigneur, son lit de repos dont parle Salomon, la colonne de fumée de l'autel des parfums, le jardin fermé, la fontaine scellée, la source des jardins, le puits des eaux vives, l'aurore qui paraît, l'armée rangée en bataille, le sanctuaire de la sagesse, la Vierge qui conçoit et enfante, comme le chante Isaïe, la verge sortie de la tige de Jessé, la nuée légère, le volume scellé, la terre produisant le Sauveur, désignent bien Marie. Ce qui la désigne encore, c'est la femme qui doit environner un homme, selon Jérémie; c'est la porte fermée qu'Ezéchiel mentionne; c'est la montagne du sommet de laquelle une pierre se détache d'elle-même; c'est la montagne du Seigneur, celle de Pharaon, ou montagne ombreuse, selon les Septante; c'est la dernière maison, dont parle le prophète Aggée; c'est enfin le chandelier d'or décrit par Zacharie. Oui vraiment, Marie est la reine des prophètes, puisque Dieu la leur a montrée à travers les siècles, comme le but de leurs prophéties et le phare qui les illuminait. Voilà pourquoi S. Ephrem l'appelle « la gloire des prophètes [1] », S. Jérôme « l'oracle des prophètes [2] », Sergius, « l'honneur des prophètes [3] », André de Crète, « le « sommaire sublime des oracles divins qui ont retenti dans « toutes les âmes inspirées [4] », et « l'ornement des prophètes « et des patriarches, le héraut infaillible des oracles mystérieux « du Seigneur [5] »; et enfin S. Bonaventure la proclame, « la « vérité des prophètes ».

Quatrièmement. Marie est la reine des prophètes, parce qu'elle a été d'autant plus élevée au-dessus d'eux, que son nom et sa dignité l'emportent davantage sur leurs noms et leur dignité.

Parcourons maintenant tous les degrés de la prophétie, et nous verrons combien Marie est supérieure à tous les autres prophètes.

D'après S. Thomas d'Aquin (II-II, quest. CLXXIV, art. 3), la prophétie, au degré le moins élevé, consiste dans une inspiration intérieure qui pousse à faire un acte extérieur. Il est dit dans

[1] Decus prophetarum. S. EPHREM, Serm. *de Laud. Virg.*
[2] Vaticinium prophetarum. S. HIERON., *in cap.* VI *Mich.*
[3] Præconium prophetarum. SERG., Orat. *de Natal. Virg.*
[4] Summa divinorum oraculorum, de qua resonarunt omnes spiritus interpretantes. ANDR. CRET., Orat. 2 *de Dormit. B. M.*
[5] Prophetarum et patriarcharum omnium ornamentum, et investigabilium Dei oraculorum præconium verissimum. IDEM, Orat. *de Assumpt.*

nos saintes Écritures (Juges, xv), qu'un esprit s'empara de Samson et le poussa à briser ses chaînes. La bienheureuse Vierge Marie agissait toujours sous l'influence de l'esprit de Dieu, qui la conduisait avec d'autant plus de sollicitude, que sa docilité aux inspirations de la grâce était plus parfaite.

Le second degré dans la prophétie consiste en une lumière intérieure, qui fait connaître à quelqu'un des choses ne dépassant pas les limites des connaissances naturelles. Telles étaient la science et la sagesse de Salomon, dont il est parlé au IIIe livre des *Rois*. La lumière intérieure qui éclaira Marie ne lui révéla pas seulement des vérités de l'ordre naturel, mais elle posséda une connaissance parfaite des mystères les plus profonds de notre foi.

Prophétiser, en concevant clairement ce qu'on dit, mais en ignorant ce que l'on prophétise, tel est le troisième degré de la prophétie. Nous en trouvons un exemple frappant dans Caïphe prédisant la mort de Jésus-Christ et notre rédemption par cette mort précieuse, sans se rendre aucunement compte de ce qu'il annonçait. Les saints prophètes eux-mêmes ne comprirent pas toujours tout ce que l'Esprit-Saint leur inspirait, tout ce qu'ils annonçaient et tout ce qu'ils décrivaient. Dans son livre Ier *sur Abraham*, S. Ambroise enseigne formellement que les prophètes ne comprenaient pas toutes leurs prophéties. S. Augustin s'exprime ainsi dans la *Cité de Dieu*[1] : « Les prophètes avaient l'in-
« telligence de certaines choses, mais ils ne l'avaient pas de
« certaines autres. De même qu'un roi confie des secrets à des
« conseillers intimes, et leur en cache aussi qu'il garde tout à
« fait pour lui ; de même Notre-Seigneur a tenu caché le sens de
« quelques paraboles et celui de plusieurs autres choses, et ne l'a
« révélé à personne, pas même à ses apôtres. » — La bienheureuse Vierge Marie fut plus favorisée que tous ceux à qui Dieu dévoila ses secrets. On peut dire que son divin Fils n'eut pas de secret pour elle, et que rien de ce qu'elle pouvait désirer connaître ne lui fut caché. N'a-t-elle pas, du reste, coopéré de la manière la plus efficace aux plus saints et aux plus incompréhensibles des mystères, l'incarnation du Verbe et notre rédemption?

Un quatrième degré de la prophétie consiste dans les visions et dans l'interprétation des visions et des songes mystérieux dont les autres ont été favorisés. Joseph et Daniel eurent de ces songes et de ces visions, et ils interprétèrent par une inspira-

[1] Prophetæ quædam intelligebant, quædam non intelligebant. Sicut enim rex sua quædam secretariis revelat, quædam sibi servat, quæ nulli patefacit; sic et Christus parabolarum quarumdam, et aliarum rerum secreta sibi servavit, quæ nec apostolis, nec ulli alteri reseravit. S. Augustin., *de Civit. Dei*, lib. VII, cap. xxxiii.

tion divine les songes et les visions de Pharaon et de Nabuchodonosor. La sainte Vierge Marie fut favorisée de la vision des anges, mais de plus elle jouit de la présence et des entretiens de son divin Fils; elle voyait, elle entendait, elle comprenait, et elle profitait. Il était juste que celle qui possédait une plénitude incomparable de grâces eût des visions toutes célestes. En argumentant sur les révélations qui lui étaient faites, S. Anselme disait : « Le Christ, l'Apôtre nous le déclare, est la vertu et la « sagesse de Dieu : en lui se trouvent tous les trésors de sa « sagesse et de sa science; or le Christ est dans Marie ; tous « les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont donc en « elle[1]. »

[1] Christus, ut dicit Apostolus, est Dei virtus et Dei sapientia, et in eo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei ; at Christus est in Maria ; igitur omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei sunt in Maria. S. Anselm., Hom. *super Luc.*, cap. x.

Voici comment M. Olier parle des lumières que reçut Marie au moment de l'Incarnation : « Pour première communication, le Verbe, par qui tout a été créé, lui fait voir, comme nous l'avons déjà dit, l'ouvrage de sa puissance, qui est celui de la création du monde, et lui découvre les raisons de toute la composition de l'univers. Il lui manifeste ensuite tout l'ouvrage de la sanctification du genre humain dans l'Incarnation. *Celui qui est puissant* dans la création du monde, dit-elle, Dieu le Père, qui a fait paraître sa puissance dans la formation de ces grands cieux, de ce vaste océan, de cette terre : Celui-là, pour racheter les hommes, *a fait en moi une opération plus grande* encore, plus étendue, plus vaste infiniment : la génération de son Verbe incarné, qui n'est pas moins dans mes entrailles que dans le sein de son Père éternel, et qui me remplit moi-même de sa sainteté. L'œuvre de la création, manifestée à mon intérieur, m'est sans doute un sujet de consolation admirable, considérant la sagesse, l'amour et toutes les perfections de mon auguste époux qui y reluisent de toute part ; mais cet ouvrage des six jours, je le vois comme un jeu de sa puissance, comparé à la génération de son Verbe et à la participation de la divinité qu'il doit donner à l'Eglise.

En lui découvrant le mystère de l'Incarnation, qui est la source de toute sanctification, il lui manifeste aussi l'œuvre du rachat des hommes, tous les effets de grâce et de sainteté qui, du Verbe incarné, passeront dans tous ses membres jusqu'à la fin du monde ; en un mot, toute l'étendue de la miséricorde qu'il veut exercer sur ceux qui le craignent, de génération en génération jusqu'à l'Antechrist. Enfin, comme en sa qualité d'Épouse de Dieu le Père et de Mère du Fils, elle doit être le canal et l'instrument universel de toutes ses miséricordes, il lui en montre tous les effets qui se répandront sur chaque particulier, il les lui fait sentir, il les lui communique et les imprime dans son âme.

Il lui découvre donc toute la suite de ses desseins dans le monde : la ruine de l'empire du démon et de l'idolâtrie, la vocation des Gentils, la réprobation des Juifs et leur retour à lui sur la fin des temps. Le Verbe incarné ne se contente pas de lui manifester les desseins qu'il veut exercer dans le monde, depuis sa nativité temporelle jusqu'à la fin des temps; sa libéralité passe plus avant encore. Il lui découvre aussi les saints effets de puissance et de justice qu'il a opérés avant son Incarnation. Il lui fait voir spécialement cet acte admirable de sa justice qu'il exerça dans le ciel, sur les anges apostats, pour venger la gloire de son Père outragé...

Avoir des visions en pleine veille, ou entendre de ses propres oreilles la voix de Dieu, comme Samuel qui disait : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute*, tel est le cinquième degré de la prophétie. Parmi ceux qui l'ont possédé, les uns voyaient seulement la représentation de ce qui devait arriver, et entendaient des voix qui la leur expliquaient ; de ce nombre était Jérémie, lorsqu'il vit une chaudière ardente, et qu'une voix lui fit entendre qu'elle présageait l'incendie et la ruine de Jérusalem et des autres nations, par Nabuchodonosor. Les autres voyaient non pas un symbole, mais les événements eux-mêmes qui devaient arriver ou entendaient des voix qui les leur annonçaient clairement. La bienheureuse Vierge Marie posséda, au degré suprême, tous ces différents genres de prophétie. Aucune de ces lumières ne lui manqua. Les anges lui annoncèrent les mystères les plus relevés de la part de Dieu, et Notre-Seigneur lui-même daigna l'instruire, lui parlant comme un fils à sa mère. Si Jean-Baptiste a été le plus grand des prophètes, parce qu'il eut le bonheur de prêcher, de voir, de baptiser et de montrer au peuple celui dont les prophètes avaient seulement prédit la venue, que dire de Marie qui l'a porté dans son sein, enfanté, nourri de son lait, entouré de tous les soins que la plus tendre et la meilleure des mères peut donner à son enfant? Elle a entendu ses paroles pendant de longues années, dans l'humble demeure de Nazareth ; elle l'a entendu prêcher l'Évangile à ses disciples et à ses ennemis eux-mêmes. Rien de ce qu'il disait n'était perdu pour elle : Marie conservait tout dans son cœur et méditait les enseignements de son divin Fils et ses exemples avec une consolation infinie et des lumières incomparables.

C'est donc justement, ô Marie, que les prophètes vous révèrent comme leur reine ; c'est justement que la sainte Église vous invoque sous ce titre glorieux. O femme bénie entre toutes les femmes, la plus sainte de toutes les femmes, la première parmi les prophétesses, reine des prophètes, ô vous qui avez mérité d'avoir un si admirable commerce avec Dieu, Vierge admirable, faites que ce Fils que vous avez vu sur la terre opérant les mystères de notre rédemption, que vous avez entendu prêchant le royaume des cieux, que vous voyez régnant dans l'éternité glorieuse, nous le voyions à notre tour et que nous régnions perpétuellement avec lui. Ainsi soit-il.

Quel intérieur que celui de cette divine Vierge, quel sanctuaire! Quelles opérations de Jésus dans cette âme incomparable, le chef-d'œuvre de son amour. Olier, *Vie intérieure de la T.S.V.*, ch. vii, Explic. du *Magnificat*.

CHAPITRE II

MARIE REINE DES SAINTS DU NOUVEAU TESTAMENT

§ I. — *Marie reine des Apôtres.*

La bienheureuse Vierge Marie, Reine des Anges, des Patriarches et des prophètes, est aussi la Reine des Apôtres. Ces glorieux ambassadeurs envoyés de Dieu parmi les nations, pour prêcher Jésus-Christ et son Evangile, la reconnaissent pour leur souveraine et leur modèle. Ils sont heureux de former sa cour dans la gloire du ciel, comme ils furent heureux et fiers de la révérer sur la terre, et de mettre à profit ses saints exemples et ses précieux enseignements.

Le nom d'apôtre signifie *envoyé*. On le donne en général à tous ceux que Dieu a chargés parmi les hommes, d'une mission extraordinaire dans l'ordre de la prédication. En ce sens Moïse et les prophètes sont appelés apôtres par Tertullien (Liv. IV, *contre Marcion*), et Jésus-Christ lui-même, descendu du ciel sur la terre pour nous faire part de la bonne nouvelle, est l'Apôtre par excellence. S. Paul lui donne ce nom dans l'*Epître aux Hébreux* (III, 1). Ceux que le Souverain Pontife a chargés tout exprès d'annoncer les mystères de notre foi dans les contrées où on ne les avait jamais connus, et dans celles où on les avait oubliés, sont aussi appelés apôtres. S. Denis l'Aréopagite est l'apôtre de la France; S. Boniface, l'apôtre de l'Allemagne; le moine S. Augustin, celui de l'Angleterre; le roi S. Etienne, celui de la Hongrie; S. François-Xavier, celui du Japon. Mais si tous ces bienheureux personnages reçoivent, par extension, le nom d'apôtres, ce titre glorieux est le titre propre des douze que Notre-Seigneur Jésus-Christ a choisis pendant sa vie mortelle, de S. Mathias appelé par les autres apôtres à prendre la place de Judas Iscariote, dans les jours qui suivirent l'Ascension du Sauveur, et de S. Paul que Jésus-Christ, en possession de la gloire du Ciel, appela d'une manière toute miraculeuse à l'apostolat parmi les nations. Marie est la reine de tous les hommes apostoliques, mais c'est des apôtres de Jésus que la sainte Eglise aime à la proclamer souveraine. Ils ont été choisis comme fondements de la loi nouvelle; sur eux repose l'Eglise du Seigneur; leur voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, et le monde entier doit s'incliner sous leur autorité. Mais Dieu a confié à la très sainte Vierge Marie une dignité supérieure à leur dignité, des fonctions plus sublimes que leurs fonctions; il l'a ainsi constituée leur reine.

Sans doute, la dignité des apôtres est admirable. Ils prêchaient Jésus-Christ, ils combattaient pour Dieu : l'Esprit-Saint parlait par leur bouche ; ils étaient les propagateurs de la religion, les chefs de l'Eglise, les pontifes de la sainteté. Mais la dignité de Marie est bien plus admirable encore. Elle n'annonçait pas seulement Jésus-Christ au monde, elle le donnait, et les divins mystères que prêchaient les apôtres, elle avait eu la plus large part à leur accomplissement. Être Mère du Christ, du Dieu très bon et très grand, du Dieu qu'annonçaient les apôtres, peut-on imaginer quelque chose de plus sublime et de plus excellent? De plus l'apostolat est un ministère, voilà pourquoi l'un des apôtres disait (I Cor., IV, 1) : *Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ.* Et ailleurs (II Cor., III, 6) : *C'est lui aussi qui nous a rendus capables d'être les ministres de la nouvelle alliance.* Les *Actes des Apôtres* (I, 25) nous apprennent également que l'apostolat embrasse le ministère confié plus tard aux diacres. Et c'est avec raison, car les apôtres servaient Dieu et Jésus-Christ, en promulguant et en propageant l'Evangile. Aussi le prophète Isaïe (XVIII, 2) leur donne-t-il le nom d'anges : *Allez, anges rapides, vers cette nation arrachée et déchirée.* La sainte Vierge Marie s'est proclamée la servante du Seigneur, et elle a servi Jésus pendant sa vie mortelle avec un dévouement, une sollicitude incomparables : mais les services qu'elle lui rendait n'étaient point ceux d'une inférieure, ils étaient ceux d'une mère à l'égard de son enfant ; si, par humilité, elle se donne jusqu'à deux fois pour la servante du Seigneur, le saint Evangile a soin de proclamer bien haut, en toute circonstance, qu'elle a droit au titre glorieux de sa Mère. Elle est la servante sans doute, mais elle est surtout la fille, l'Epouse et la Mère de Dieu. Les ministres du Seigneur et, parmi eux, les premiers en dignité, les apôtres, ont donc raison de la reconnaître pour leur reine, et de lui rendre tous les devoirs dus à sa royauté.

Marie a d'autres titres encore au nom de reine des Apôtres. Ce fut elle qui les dirigea, les consola, les confirma dans la foi, les instruisit par ses paroles et ses exemples, lorsque le divin Maître, en possession de la gloire du Ciel, eut cessé de vivre au milieu d'eux.

Elle les a dirigés. Après l'Ascension glorieuse du Sauveur, les apôtres se trouvaient comme des plantes encore nouvelles, et pas assez fortement enracinées dans le bon terrain. Ils avaient donc besoin de direction, de conseils et de secours. Evidemment personne ne pouvait mieux les leur prodiguer que Marie. Elle était l'image véritable, la représentation sûre de Jésus-Christ. En la voyant, les apôtres semblaient se retrouver en présence de leur Maître, et de nouveau l'entendre conversant avec les hommes.

Elle les a consolés. Le départ de Notre-Seigneur pour le Ciel produisait dans l'Eglise militante une tristesse immense. Il était nécessaire que des consolations abondantes fussent accordées aux apôtres accablés. Ces consolations, qui donc pouvait les leur procurer plus douces et plus efficaces que la très sainte Vierge? Elle en qui se reflétaient, comme dans une vivante image, toute la force, toute l'humilité, toute la bonté, toute la charité, toute la modestie, toute la patience, en un mot toutes les vertus de son divin Fils. Et voilà pourquoi Notre-Seigneur la leur laissa, pour ainsi dire, comme un gage de son amour. Ceux qui s'éloignent de leurs parents aiment à leur offrir un portrait ou quelque autre souvenir, afin qu'ils se consolent de leur absence en contemplant ce qui les représente. C'est ainsi que Jésus-Christ a fait en quittant ce monde : il a donné à ses apôtres, pour être leur consolation, son portrait fidèle, la reproduction vivante de toute sa vie, en la personne de sa très glorieuse Mère. Combien de fois, en effet, cette admirable consolatrice ne les a-t-elle pas arrachés au péril par la puissance de ses prières? Combien de fois n'a-t-elle pas calmé leur tristesse et leur désolation, et ne leur a-t-elle pas procuré les secours dont ils avaient besoin? Sans aucun doute, elle fut pour eux comme un second Paraclet, un Paraclet visible; elle fut pour eux un docteur plein d'une science immense, une consolation de tous les moments, un médiateur et un refuge assurés; elle brilla sur eux au sein des afflictions les plus noires, avec le doux éclat de la lune : elle leur servit d'étoile au milieu de la tempête, et d'arche d'alliance, à la tête des armées qu'ils conduisaient au suprême combat. L'évêque S. Ignace, écrivant en Asie à S. Jean l'évangéliste, lui disait : « Plusieurs de nos amis « nous apprennent que Marie, Mère de Jésus, possède l'abondance « des grâces, qu'elle est calme et heureuse dans les tribulations « et les persécutions, résignée dans l'indigence et la détresse, « charitable jusqu'à rendre grâce à ceux qui l'outragent; en un « mot, qu'elle se réjouit au sein du malheur et qu'elle s'afflige « avec les malheureux et les affligés[1]. » Ce saint pontife, en s'exprimant ainsi, était bien l'écho de la vérité et n'apprenait rien d'étonnant. La sainte Vierge ayant été établie Mère et patronne de toute l'Eglise par ces paroles de Jésus-Christ à S. Jean : *Voilà votre mère!* et par celles-ci adressées à sa Mère : *Voilà votre Fils!* S. Jean représentait alors tous les chrétiens ; il était donc tout naturel que la sainte Vierge remplît les devoirs

[1] Quidam alii noti referunt Mariam Matrem Jesu omnium gratiarum abundantiam habere. Hanc illam esse in tribulationibus et persecutionibus hilarem, in penuriis et indigentia minime querulam et injuriantibus gratias agentem. Denique molestata lætatur, miseris et afflictis coafflicta. S. Ignat., *Epist. ad S. Joan. Apost.*

d'une mère à l'égard des apôtres et des fidèles malheureux, en leur prodiguant et ses conseils et ses consolations. Elle les remplit si bien, que tous ceux qui étaient tristes ou délaissés ne la quittaient jamais sans recevoir de bons conseils et des secours de toute espèce.

Elle les a confirmés dans la foi. Après l'ascension de leur divin Maître, les apôtres devaient beaucoup souffrir pour la gloire de son nom; jamais ils ne furent à l'abri des calomnies, des injures, des moqueries, des persécutions, des mauvais traitements, de l'exil, et même des coups et de la mort. De leur temps, être chrétien était un crime digne de la peine de mort. Un chrétien se trouvait dans la même position qu'un malheureux considéré comme traître à sa patrie. L'année qui suivit l'ascension fut témoin d'une grande persécution, dirigée par les Juifs contre l'Eglise. S. Etienne y périt sous une grêle de pierres, et s'il fut le premier martyr de Jésus-Christ, il ne fut pas le seul, puisque l'apôtre S. Paul, au livre des *Actes* (XXVI, 10), nous dit de lui-même : *J'ai mis en prison plusieurs des Saints, ayant reçu le pouvoir des princes des prêtres, et lorsqu'on les faisait mourir, j'y ai donné mon consentement.* Certains auteurs estiment à deux mille le nombre des chrétiens mis à mort dans cette première persécution. Au milieu de ces malheurs qui accablaient l'Eglise de Jérusalem, les fidèles avaient besoin de conseils, de consolations, de secours efficaces : Marie fut leur aide, leur consolatrice, leur pourvoyeuse infatigable. Pleinement à leur disposition, ils trouvaient en elle les secours de toute nature qui leur étaient nécessaires. Elle intercédait puissamment en leur faveur auprès de Dieu; ses courageux exemples les animaient, les aidaient, les fortifiaient. Les apôtres étaient les chefs qui conduisaient au combat les soldats de Jésus-Christ, mais Marie était la reine auprès de qui ces vaillants généraux venaient retremper leur courage et chercher la lumière. Elle-même sans doute avait à souffrir des outrages et des persécutions. Sa patience, sa générosité, sa joie d'endurer quelque chose pour Jésus-Christ, étaient autant de leçons dont les apôtres profitaient, comme ils profitaient de ses enseignements et de la sainteté de ses exemples.

Au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit avait révélé aux apôtres toute vérité, selon la promesse du divin Maître; mais par sa permission et avec son aide, Marie rendit plus clair, plus complet, plus facile et plus manifeste pour eux, l'enseignement reçu. Elle était bien apte à leur donner ces précieuses leçons, elle qui connaissait les mystères de Jésus, non seulement par les lumières de son intelligence et de la science révélée, mais par celles de l'expérience et du concours qu'elle avait prêté à leur accomplissement. Qui mieux qu'elle, en effet, pouvait parler de la conception et de la vie de Jésus-Christ dans ses chastes en-

trailles, de sa venue au monde, de sa première enfance dans le berceau, de son enfance en dehors du berceau, de son adolescence, de sa jeunesse, et enfin de sa mort et de sa résurrection? Qui avait été témoin comme elle de toutes ces merveilles? Témoin oculaire, elle en pouvait parler avec plus de détails, de clarté et de véracité que personne, et plus d'autorité pour faire accepter ses récits.

Il est naturel de penser que S. Jean, disciple bien-aimé du Sauveur, en sa qualité de gardien perpétuel et de fils adoptif de Marie, ait appris d'elle, pendant qu'ils demeurèrent ensemble, des mystères plus sublimes sur la divinité de Jésus-Christ. C'est ce qui expliquerait comment il a pu faire remonter son Evangile beaucoup plus haut que les autres apôtres, et débuter ainsi : *Au commencement était le Verbe*. Sans doute les autres Evangélistes n'ignoraient pas que Jésus-Christ fût le Verbe de Dieu fait chair. Mais S. Jean, habitué aux entretiens sublimes de Marie, était plus profondément pénétré qu'eux de ces adorables mystères. D'après une tradition constante et généralement admise, S. Luc reçut aussi de la bienheureuse Vierge Marie une multitude de renseignements précieux, qui lui permirent de rapporter les circonstances de la conception et de la naissance de Jean-Baptiste, de l'annonciation, de l'incarnation du Verbe, de la nativité, de la circoncision, de la présentation, de la fuite en Egypte. Elle lui raconta de quelle manière elle avait retrouvé son Fils bien-aimé dans le temple, au milieu des docteurs; elle lui donna des détails sur son séjour à Nazareth, sur son obéissance à son égard et à l'égard de Joseph, et sur les autres événements qu'il décrit avant de parler du baptême conféré par S. Jean-Baptiste. Assurément l'Evangéliste S. Jean n'ignorait rien de ce que S. Luc apprit de Marie, mais ayant écrit son Evangile plus tard, il n'avait pas à revenir sur les détails donnés par S. Luc, et son silence même en démontre l'exactitude.

Elle est donc bien la reine des Apôtres, celle qui a enseigné l'Evangile à ceux même que Jésus-Christ avait chargés de cette mission sublime, lorsqu'il les envoya prêcher la vérité à toute créature.

Enfin on peut dire encore que la très sainte Vierge instruisit les apôtres, non moins par ses exemples que par ses paroles. Les apôtres avaient eu sous les yeux, pendant deux ou trois ans, les exemples admirables de notre divin Sauveur; mais ce temps fut en vérité très court, et il était bon que les vertus pratiquées par Jésus le fussent de nouveau, d'une manière absolument parfaite, par une pure créature, pour qu'ils comprissent mieux comment ils devaient et pouvaient les imiter. Ce fut sans doute pour cette raison que Dieu permit que Marie demeurât bien des années encore sur la terre, après que son divin Fils fut re-

monté au ciel. Pendant ce temps, qui devait paraître long au Fils et à la Mère, sa vie, pleine des vertus les plus pures, fut le modèle que les apôtres et les autres fidèles s'appliquèrent à contempler et à reproduire. Elle fut pour eux la règle vivante, le modèle de la vertu, l'image fidèle de toute sainteté [1].

Aussi les apôtres n'ont-ils pas manqué de rendre à Marie, comme à leur souveraine, les hommages qui lui étaient dus pendant sa vie mortelle, et ceux auxquels elle avait droit lorsque Dieu l'eut mise en possession de la gloire céleste. Sans entrer dans le détail des sanctuaires élevés par eux en l'honneur de cette auguste Vierge, si l'on en croit d'anciennes traditions, nous dirons seulement que S. Pierre introduisit sa commémoraison dans la célébration de la messe, comme on peut s'en convaincre par la liturgie romaine (que le Pape Léon III *Lettre à Michel*) et, après lui, S. Thomas (III p., q. LXXVIII, 2) attribuent au prince des apôtres. La Liturgie composée par S. Jacques le Mineur est aussi une preuve manifeste du zèle avec lequel cet apôtre vénéra Marie; elle est remplie de ses louanges. Les Evangélistes, de leur côté, en proclamant la divinité de Jésus-Christ, la maternité virginale de Marie, la soumission du divin Enfant à sa Mère, ne rendent-ils pas à cette auguste reine le plus magnifique hommage? Ils ont ouvert la voie, et après eux tous les pontifes romains, tous les évêques catholiques, se sont fait une joie et un honneur de reconnaître Marie pour leur souveraine, de lui rendre leurs hommages et de mettre en elle toute leur confiance.

Fasse Dieu que les chrétiens imitent ces précieux exemples, qu'ils se dévouent et se consacrent à Marie, qu'ils servent Marie comme leur reine, qu'ils regardent Marie, l'étoile de la mer, comme sur cette mer orageuse du monde, qu'ils vénèrent et invoquent cette patronne bienveillante, cette puissante protectrice! Heureux celui qui l'invoque, qui la sert, qui se recommande sans cesse à sa miséricorde!

§ II. — *Marie reine des Martyrs.*

C'est la gloire des martyrs d'avoir rendu témoignage à la divinité de Notre-Seigneur, et de l'avoir aimé jusqu'à souffrir pour lui les plus cruels supplices. Cette gloire ne devait pas manquer à la bienheureuse Vierge Marie. Elle a rendu témoignage à Jésus-Christ, Fils de Dieu et son propre Fils ; elle a aimé le Sauveur jusqu'à souffrir avec lui et pour lui des douleurs mille fois plus cruelles que la mort. Parmi les innombrables témoins qui ont

[1] Formam disciplinæ, normam virtutum, totius figuram probitatis. S. Ambros., lib. II *de Virginibus*.

scellé leur foi de leur sang, il n'en est pas qui puissent marcher ses égaux ; elle est leur reine à tous, la reine des Martyrs.

On a donné différents noms aux douleurs et à la tristesse de la très sainte Mère de Jésus. S. Ambroise les appelle *angoisses de notre reine* ; d'autres, *pleurs de Marie* ; d'autres, *compassion de la Mère de Dieu*, et c'est sous ce nom de compassion que l'Eglise, dans une fête particulière, honore la mémoire des douleurs de Marie ; d'autres les appellent *transpercement*, par allusion au glaive qu'annonçait le vieillard Siméon. Nous donnerons ici aux douleurs et à la tristesse de Marie le nom de *martyre*, selon que nous y invite l'invocation mise sur les lèvres des fidèles par la sainte Eglise : « Reine des Martyrs, priez pour nous. » Ainsi ont fait S. Jérôme, S. Anselme, S. Héloïse, S. Bernard, Canisius et plusieurs autres, qui proclament Marie martyre et plus que martyre. S. Thomas semble lui refuser ce titre, il est vrai, mais sa négation ne porte que sur l'assertion de quelques auteurs, d'après lesquels la sainte Vierge aurait rendu le dernier soupir dans un martyre violent [1].

Cet illustre martyre fut évidemment prédit par le saint vieillard Siméon, lorsqu'il disait à Marie, au jour de la purification : *Un glaive de douleur transpercera votre âme.*

On trouve mentionnés dans les Ecritures sacrées plusieurs glaives différents : 1° le glaive matériel, dont il est dit en S. Mat-

[1] Martyr, quamvis in pace vita finierit. D. Hieronym., in *Epist. de Assumpt., ad Paulam et Eustochium.*

Martyr cujus animam pertransivit gladius. Guarricus Abbas, Serm. 1 *de Annunt. B. V. M.*

Martyr martyrum ob dolores quos sustinuit in passione Unigenti. Idem, *ibid.*

Martyr in anima. D. Bernardus, Serm. *de B. V. super Signum magnum.*

Martyr a martyribus specialibus glorificata. Honorius Augustodun., in *Sigillo B. M.*

Martyr in anima, nam gladius doloris, qui pertransivit animam ejus in Unigeniti passione, pro amarissimo ei martyrio computatur. Richardus a S. Laur., *de Laud. Virg.*, lib. III.

Martyr martyrum. Idem, *ibid.*

Martyr nostra. D. Bonaventura, in *Speculo B. V.*, cap. IV.

Martyr per acutum doloris gladium in passione Filii. S. Thomas Aquin., *in cap.* XII *Apocal.*

Martyr et plus quam martyr, in exercitu martyrum primatum tenens, quamvis in pace vitam finierit; nam quod vere passa sit Simeon propheta loquens ad eam dixit : Tuam ipsius animam pertransibit gladius. Alii quidem sancti pro Christo passi sunt in carne : beata vero Dei Genitrix in ea parte sui passa est, quæ impassibilis et immortalis habetur, id est in anima, vel mente : idcirco plus quam martyr fuit, quia spiritualiter et atrocius passa est, dum passionis Christi gladium in anima sua sustinuit : constat namque quia plus omnibus dilexit; ideo et plus doluit, in tantum et animam ejus totam pertransiret, ac possideret, vis doloris, ad testimonium eximiæ dilectionis; ejus nimirum dilectio forte fortior extitit, quia mortem Christi suam fecit. Ernest. Prag., in *Mariali*, cap. CXXXVIII.

thieu (XXVI, 52) : *Tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée ;* 2° le glaive de l'incrédulité ou du doute en matière de foi, dont furent frappés les apôtres lorsqu'ils abandonnèrent le Seigneur et prirent tous la fuite ; 3° le glaive de la parole de Dieu, dont parle l'Apôtre (HÉBR. IV, 12) : *La parole de Dieu est vivante et efficace, et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants ;* 4° le glaive de la persécution et de la tribulation, dont Joseph avait été transpercé et dont il est dit dans le Psalmiste (Ps. CIV, 18) : *Ses pieds furent resserrés dans les entraves ; le fer transperça son âme ;* 5° le glaive de la langue, dont parle encore le Psalmiste (Ps. LVI, 5) : *Enfants des hommes, vos dents sont des lances et des dards, votre langue un glaive aiguisé ;* 6° le glaive de la passion du Christ, dont il dit aussi, parlant au nom du Seigneur (Ps. XXI, 21) : *O Dieu, arrachez mon âme au glaive ;* 7° le glaive de l'amour, dont parle l'Epoux dans le *Cantique des Cantiques* (IV, 5) : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse ;* 8° le glaive de la compassion, dont il est dit dans Job (XVI, 15) : *Il m'a fait plaies sur plaies ; il s'est élancé sur moi comme un guerrier ;* 9° le glaive du jugement de Dieu, que vit l'apôtre S. Jean dans la bouche de celui qui portait une épée à deux tranchants (*Apocal.* XIX).

Un glaive matériel ne transperça pas la chair de la glorieuse Vierge Mère de Dieu ; personne ne prétend que sa mort ait été violente. En outre, la prophétie de Siméon ne dit pas que le glaive devait transpercer le corps de la Vierge, mais son âme : or l'âme ne peut pas être transpercée d'un glaive matériel. Le glaive de l'infidélité ne blessa pas non plus l'âme de la sainte Vierge, c'est-à-dire qu'en voyant son Fils, qu'elle savait être son Dieu, crucifié et mourant, elle ne fut point saisie de l'angoisse du doute ; la confusion ne se mit pas dans sa pensée. Toute l'Eglise enseigne et a toujours enseigné que la sainte Vierge ne faiblit jamais dans sa foi, que jamais elle ne commit une faute vénielle, que pendant le temps de la Passion du Sauveur, la foi de l'Église se concentra tout entière et demeura vive, constante, ardente, excellente, dans le cœur de la Mère de Jésus. La connaissance parfaite qu'elle avait des prophéties ; les mystères divins auxquels elle avait pris une si grande part ; les grâces de lumière incomparable dont elle était prévenue, ne permettaient pas qu'elle fût exposée à la plus légère hésitation. Mais l'inébranlable fermeté de sa foi ne s'opposait pas à une sorte de stupéfaction, à la vue d'un spectacle si étrange ; c'est, d'après S. Thomas, l'interprétation qu'il convient de donner à certaines paroles d'Origène disant que la foi de Marie eut un moment de défaillance[1].

[1] Quidam vero per gladium dubitationem intelligunt; quæ tamen non est intelligenda dubitatio infidelitatis, sed admirationis et discussionis. Dicit enim Basilius (in *Epist. ad Optimum* 317, in fine), quod « B. Virgo

Le glaive de la sévérité du jugement de Dieu ne transperça pas non plus l'âme de Marie. N'ayant jamais péché, le jugement divin n'avait pour elle rien de redoutable.

Mais six autres glaives ont transpercé l'âme de Marie.

Le premier fut le glaive de l'amour. S. Bernard dit : « L'amour « du Christ est la flèche choisie qui transperça l'âme de la Vierge, « parce qu'il n'est aucune partie de son corps virginal qui n'en « ait été frappée [1]. »

Le glaive de la parole de Dieu transperça l'âme de la Vierge. La sainte Vierge n'ignorait rien des opprobres, des tourments de la mort cruelle réservée à son divin Fils. Cette connaissance, comme une épée à deux tranchants, devait nécessairement transpercer de douleurs le cœur et l'âme de la Vierge. Ne portait-elle pas en elle, plus parfaitement qu'aucune créature, ce Verbe de Dieu dont il est dit (Hébr. IV, 12) : *Le Verbe de Dieu est vivant et efficace ; il perce plus qu'une épée à deux tranchants ; il entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles ; et il démêle les pensées et les mouvements du cœur. Nulle créature ne lui est cachée ; car tout est nu et à découvert devant les yeux de celui*

assistens cruci et aspiciens singula, post testimonium Gabrielis, post ineffabilem divinæ conceptionis notitiam, post ingentem miraculorum ostensionem, animo fluctuabat, « ex una scilicet parte videns eum pati abjecta, et ex alia parte considerans ejus mirifica. D. Thomas, III part., quest. XXVII art. 4, ad 2.

Sapientissima, et constantissima Virgo, quæ Filii sui passionem, passionisque modum clare et distincte præcognovit, magis quam David, Isaias, Daniel aut aliquis prophetarum, in passione ipsius nullatenus dubitavit, immo fidelissima mansit. Ideo Patrum verba exponentur, non de dubitatione infidelitatis, sed admirationis, naturalisque pietatis, qua quis de veritate aliqua omnino certissimus miratur, et per modum dubitationis stupet, seu discutit, qualiter res ita se possit habere. Dionysius Richel., lib. III *de Præcell. et dignitate Virg.*, cap. XXII.

Alii hoc gladio exprimunt scandalum quo offensa fuit Mater in cruciatu sui Filii. Videns enim Christum crucifixum fortassis cogitavit, quomodo qui natus est sine semine, et innumera edidit signa, quæ nemo alius fecit, cedit morti, et permittit se tot conviciis affici? Sed istis nugacissimis somniis non possum non reclamare. Nam Virgo Maria plena Spiritu, gratia, et sapientia, et quæ arcana sui Filii mysteria ad salutem omnium spectantia abunde intellexit, nunquam mente hæsitavit, nunquam ingenio titubavit; sed agnovit suum Filium debere sua passione adimplere Scripturas. Divulgato autem hujusce crucis tormento, detectæ sunt multorum cogitationes : nam apparuit proditor, apparuerunt qui Christum singulari amore dilexerunt, ut Joseph, et Nicodemus, et sanctissimæ mulieres, quæ humanitatis obsequia Christo præstiterunt. Adde quod manifestatæ sunt illorum cogitationes qui hac cruce inaudita scandalisati fuerant, verum sublato scandalo, ad sanam fidei mentem redierunt. Arboreus Laudonensis, *in cap.* II *Luc.*

[1] Est sagitta electa amor Christi, quæ cor Virginis pertransiit, quia nullam particulam in corpore virginali vacuam relinquit. S. Bernardus, a Mieckow latus.

dont nous parlons. Marie conservait dans son cœur toutes les paroles de Jésus et les méditait avec soin. Plusieurs étaient pour elle une source de douleurs indicibles, et elle retournait ce glaive dans la blessure [1]. Oh! combien fut aigu et pénétrant le glaive de cette parole prononcée par Jésus mourant sur la croix : *Femme, voilà votre Fils!* « Quel échange, s'écrie S. Bernard, Jean « à la place de Jésus, le serviteur à la place du Seigneur, le dis- « ciple à la place du Maître, le fils de Zébédée à la place du Fils « de Dieu, un homme et rien de plus, pour le vrai Dieu [2]. »

Le glaive du chagrin, de l'angoisse, de la tribulation transperça l'âme de Marie, comme l'explique S. Augustin en ces termes [3] : « On peut croire que la tribulation était désignée sous ce nom « de glaive, parce qu'elle blessa son âme maternelle par la vio- « lence de la douleur. » Quel tourment dut endurer l'âme de la très sainte Vierge lorsque le cruel Hérode cherchait Jésus pour le mettre à mort ; lorsqu'à l'âge de douze ans, le divin Enfant se déroba pendant trois jours à ses regards et à ses soins mater- nels ; lorsqu'elle le vit en butte, pendant sa vie publique, à toutes sortes d'embûches de la part de ses ennemis ; lorsque vint enfin le temps de consommer le sacrifice qui devait racheter les hommes [4] !

Qui pourrait douter que le glaive de la langue n'ait pénétré

[1] Istum gladium cor et animam Virginis profunde immersum habuit, quia Dei mysteria cæteris profundius penetravit, et verba Dei de Christi pas- sione et cæteris operibus semper in corde medullitus portavit, juxta illud : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.*. S. Am- BROS., *in cap.* II *Luc.*

[2] O qualis commutatio ! Joannes pro Jesu traditur, servus pro Domino, discipulus pro Magistro, filius Zebedæi pro Filio Dei, purus homo pro vero Deo. S. Bernardus a Mieckow citatus.

[3] De verbis Simeonis, ubi ait Virgini Matri Domini : *Et tuam ipsius ani- mam pertransibit framea*, in alia Epistola cujus exemplum etiam modo misi, dixi quid mihi videatur, quod etiam tibi inter cætera visum est. Et quod adjunxit : *Ut denudentur multorum cordium cogitationes*, hoc intelligendum puto, quia per Domini passionem, et insidiæ Judæorum, et discipulorum infirmitas patuit. Tribulationem gladii nomine significatum esse, credibile est, quo materna anima vulnerata est doloris affectu. D. Augustinus, *Epist.* 149, n. 33.

[4] Divus Ambrosius (*Sup. cap* II *Lucæ*) interpretatur gladium animam Vir- ginis transfigentem, fuisse cognitionem profundam, quam habebat futuræ passionis Filii sui, quæ quanto propinquior, tanto magis instar gladii anci- pitis animam ejus penetrabat. Cum enim prophetas legisset, opprobria, pressuras, et mortem dilecti Filii sui narrantes, non poterat hujusmodi co- gnitio instar gladii ancipitis animam ejus acriter non transverberare. Verba Divi Ambrosii hæc sunt : « Istum gladium cor, et anima Virginis profunde « immersum habuit, quia Dei mysteria cæteris profundius penetravit, et « verba Dei de Christi passione, ac cæteris operibus semper in corde medul- « litus portavit, juxta illud : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, con-* « *ferens in corde suo.*» Timotheus Hierosolym. (in orat. *de Pr. Simeone*) exponit gladium illum de dolore qui Marianum cor pertransivit, cum per triduum filium amisit. Carthagena, *Homiliæ catholicæ*, etc., lib. XXII, hom. 1.

très profondément dans les entrailles virginales de Marie, lorsqu'elle entendit appeler son divin Fils possédé du démon, séducteur du peuple, samaritain, transgresseur de sabbat, violateur de la loi ?

Le glaive de la Passion du Christ transperça l'âme de Marie, car le même glaive de la croix qui tua Jésus-Christ dans sa chair, blessa et transperça aussi sa Mère dans son cœur [1] et ses affections. C'est ce qu'avait dit Siméon : *Un glaive transpercera votre âme ;* c'est-à-dire, le glaive de la croix transpercera votre âme qui est l'âme de Jésus-Christ, non seulement parce qu'il en est le créateur et le rédempteur, mais aussi parce qu'il la possède en vertu de l'amour dont vous brûlez pour lui. Les blessures du Christ qui souffrait étaient bien celles de Marie qui compatissait [2].

Le mot qu'emploie Siméon, *transpercera*, signifie la douleur immense de la Vierge qui ne devait pas être superficielle, pour ainsi dire, mais pénétrer jusqu'au fond de son âme. Voilà pourquoi Sophronius dit : « Il est certain que Marie souffrit telle-« ment, que la puissance de sa douleur pénétra et posséda toute « son âme [3]. » Voilà pourquoi, parmi les instruments de supplice dont les bourreaux se servirent pour tourmenter l'adorable victime, les fouets, les épines, les clous, les marteaux, la croix, le fiel, le vinaigre, on ne compte pas le glaive ; il était réservé pour l'âme de Marie, c'était sa part dans les souffrances de la Passion.

Un dernier glaive, le glaive de la compassion, transperça l'âme de Marie. Euthymius a donné le nom de glaive à cette douleur très vive qui pénétra le cœur de la Mère de Dieu pen-

[1] Vere tuam, o beata Mater, animam pertransivit, quando crudelis lancea filio jam mortuo latus aperuit. Ipsius nimirum anima jam ibi non erat, sed tua plane ibi erat, et plus quam martyrem te non immerito prædicemus, in qua sensum corporeæ passionis excessit affectus compassionis. Revera fuit pertransiens animam et quasi perfingens usque ad divisionem animæ et spiritus. D. Bernardus, Serm. *de Annunt.*

[2] Martyr aliis martyribus gloriosior et mirabilior cum novo et inaudito martyrii genere fuerat decorata, et vere novum et inauditum fuit beatæ Virginis martyrium, quia cum alii martyres passi fuerint in corpore, beata Virgo passa fuit in anima et in corde, juxta prophetiam Simeonis dicentis : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* ; non enim potuit videre Filium sine affectu maerni doloris ; gladius siquidem passionis, qui pertransivit corpus, et membra benedicti Filii ejus, id est perfecte transivit, per compassionem pertransivit animam ipsius genitricis, et omnis Filii plaga fuit tribulatio, dolor et tristitia cordis Matris. Alii enim martyres, etsi tormenta sustinebant in corpore exteriori, tamen consolatione refrigerebantur in mente ; etsi enim corpora pertransibant gladii tormentorum pro Christo, tamen animæ eorum delectabantur in Christo : sed beata Virgo toquebatur in Christo, et totam ejus animam tribulationis et doloris vehementia possidebat. Idiota, *de B. Virgine*, part. XII, Contempl. 5.

[3] Constat quia Mariam tam doluit ut totam animam pertransiret, ac possideret vis doloris. S. Sphron., Serm. *de Assumpt.*

dant que son Fils était attaché sur la croix. Oh ! combien il fut pénible et cruel à la Vierge Marie d'être présente à la Passion de son Fils[1], de le voir chargé de chaînes et traîné de tribunal en tribunal, renié trois fois par Pierre, abandonné des autres disciples, déchiré par d'affreux coups de fouets, couronné d'épines aux pointes acérées, condamné iniquement au dernier supplice, placé au-dessous de Barrabas, portant sur ses épaules le lourd fardeau de la croix, subissant les tortures du crucifiement, mourant de la mort la plus ignominieuse, et le côte transpercé d'une lance !

N'est-ce pas assez de tant de souffrances pour que l'on puisse appeler Marie du glorieux titre de martyre, ou plutôt de Reine des Martyrs?

Il est vrai que le sang de cette auguste Vierge ne fut pas répandu par la main des bourreaux, et qu'elle ne mourut pas au milieu des supplices, mais cette circonstance n'est pas indispensable pour qu'un témoin de Jésus-Christ soit appelé martyr. L'Eglise catholique vénère S. Jean l'Évangéliste comme un martyr véritable, quoiqu'il ne mourût pas de mort violente. Plongé, par ordre de Domitien, dans une chaudière d'huile bouillante, il en sortit miraculeusement sain et sauf, plus beau encore et plus vigoureux. Or la sainte Vierge Marie supporta le martyre le plus cruel, pour confesser la foi de son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est vrai que la main du bourreau ne s'appesantit pas sur elle; mais l'immensité de sa douleur fut le glaive qui consomma son martyre.

L'erreur des hérétiques est donc bien profonde, lorsqu'ils représentent Marie comme stoïque, indifférente aux souffrances de Jésus, et plus dure que le rocher. En effet, si la mort de Jésus-Christ fendit les pierres les plus dures, ébranla la terre, ouvrit les tombeaux, obscurcit le soleil, couvrit la terre entière de ténèbres épaisses, peut-on penser que le cœur si tendre et si aimant de Marie fut insensible au point de surpasser en dureté

[1] Aspiciebam Dominum et Filium meum in cruce pendentem, et morte turpissima morientem, et tanto dolore vexabar in mente, quod non possum explicare sermone. Manabat sanguis ligno manibus, pedibusque confixis, de vultu ejus effluxerat pulchritudo omnis, qui tamen erat speciosus præ filiis hominum, quia iniquorum erat fœdatus sputis. Iste erat dolor mihi maximus, quia videbam me desertam ab ipso, quem virgo conceperam, et genueram; nec supererat alius, quia mihi erat unicus. Videbam mori, quem dilexit anima mea, et tota liquefiebam præ doloris angustia; dabam gemitus et suspiria: flebam dicendo, et plorabam per verba talia : O Fili chare, o benigne nate, o amor unice, fili mi dulcissime, da mori tecum et ne derelinquas me : nil mihi dulcius vere, quam tecum mori amplexata cruce; et nil amarius certe quam vivere sine te. Tu mihi pater, tu mihi filius, tu mihi sponsus, tu mihi thesaurus, tu mihi omne bonum. Nunc orbor patre, viduor sponso, desolor prole, omnia perdo, uno perdito te. D. Anselmus, Tractatus *de Compassione Virginis.*

les créatures inanimées elles-mêmes ? En outre, si elle n'avait pas eu cette commisération que la nature a mise dans le cœur des mères à l'égard de leurs enfants, elle aurait donné à penser qu'elle n'était pas la véritable mère de Jésus. Le sage Salomon reconnut de la manière la plus certaine, que la fausse mère était celle qui consentait volontiers à voir partager l'enfant, et que la véritable mère était celle qui, émue par son affection maternelle, aimait mieux être privée de son fils que le voir égorgé. Comment aurait-on pu reconnaître Marie pour la Mère de Jésus, si l'amour maternel ne l'avait pas émue, en le voyant si cruellement tourmenté, suspendu à la croix, percé de clous, dépouillé de ses vêtements ?

« Nous sommes nécessairement tristes, dit S. Augustin, lorsque « la mort nous sépare de ceux que nous aimons ; car quoique « nous sachions qu'ils ne nous ont pas abandonnés pour toujours, « et que nous les suivrons bientôt, cependant la mort étant, par « elle-même, en horreur à la nature, lorsqu'elle nous sépare d'un « être aimé, elle blesse en nous le sentiment de l'affection. Aussi « lorsque l'Apôtre nous avertit de ne pas nous abandonner à la « tristesse, il parle de la tristesse de ceux qui n'ont pas d'espé- « rance. Soyons donc tristes à la mort des nôtres, parce que nous « sommes forcés de les perdre, mais avec l'espoir de les re- « trouver. D'un côté, nous pleurons, de l'autre nous nous con- « solons : d'un côté notre faiblesse nous abat, de l'autre notre « foi nous relève ; d'un côté la condition humaine nous afflige, « de l'autre la promesse divine nous guérit[1]. » C'est ainsi qu'à la douleur incommensurable de Marie se trouvait unie une joie, une consolation profonde : elle fut remplie de joie à cause de sa parfaite conformité avec la volonté divine ; en proie à la douleur, à cause de la Passion de son Fils bien-aimé ; joyeuse des fruits de sa Passion, affligée de la multitude de ses souffrances. Car de même que Jésus-Christ, dans sa Passion, était en même temps joyeux et affligé : joyeux dans la partie supérieure de son être, en voyant s'accomplir la volonté de son Père et la rédemption du genre humain ; affligé dans la partie inférieure, à cause des souffrances de sa chair : ainsi la Vierge Marie s'affligeait des souffrances de son Fils et se réjouissait en même temps de

[1] Necesse est ut tristes simus quando nos moriendo deserunt quos amamus ; quia etsi novimus eos non in æternum relinquere nos mansuros, sed aliquantum præcedere secuturos ; tamen mors ipsa, quam natura refugit, cum occupat dilectum, contristat in nobis ipsius dilectionis affectum. Ideo non admonuit Apostolus, ut non contristemur, sed non contristemur sicut cæteri qui spem non habent. Contristamur ergo nos in nostrorum mortibus necessitate amittendi, sed cum spe recipiendi. Inde angimur, hinc consolamur. Inde infirmitas afficit, hinc fides reficit. Inde dolet humana conditio, hinc sanat divina promissio. S. Augst., Serm. 172 *in Epist.* I *ad Thess.*, IV.

sa gloire future et de la rédemption du genre humain ; mais cette consolation intérieure n'enlevait rien à l'amertume des souffrances de cette mère désolée, comme elle n'enlevait rien à celles de Jésus au jardin des Olives ou sur la croix, lorsqu'il s'écriait : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?*

On ne peut donc refuser à Marie le glorieux titre de martyre ; mais il faut dire plus : elle est la reine des martyrs, la reine de tous ceux qui ont souffert pour Jésus-Christ.

La dignité et l'excellence d'une reine dépendent entièrement de la dignité et de l'excellence du roi ; son union avec le roi lui donne droit au titre de reine et à tous les privilèges qui en découlent, parce que, selon la parole de la sainte Ecriture, *ils sont deux en une seule chair*. Il est certain que la très sainte Vierge fut intimement unie au Christ roi, non seulement par la chair, mais encore par l'affection et les mérites. Aussi ce qu'on attribue à Jésus-Christ en tant qu'homme, on peut très bien et l'on doit l'attribuer à la sainte Vierge.

Jésus est le roi des martyrs, Marie en est donc la reine. C'est de Jésus et de Marie que tout martyre prend sa source : de Jésus, en ce qu'il est sanglant ; de Marie, en ce qu'il torture le cœur. Le sang de Jésus-Christ fut la semence des martyrs qui ont souffert dans leur chair, et les larmes de Marie furent la semence des martyrs qui ont souffert dans leur cœur.

Elles furent vraiment grandes l'union et la sympathie de la très sainte Vierge avec Notre-Seigneur, car Marie était en même temps son père et sa mère[1], si je puis parler ainsi ; le Christ était vraiment l'os de ses os, la chair de sa chair et le sang de son sang. Aussi exista-t-il entre eux une telle conformité et une telle union, que le bien et le mal de l'un devenaient le bien et le mal de l'autre. Par conséquent, quoique les bourreaux ne cherchassent pas à faire souffrir Marie à cause de Jésus-Christ, cependant, en réalité, ils la tourmentaient elle-même en tourmentant son Fils[2] ;

[1] Pater Christi, non enim Christus alium patrem habuit in terris. D. Antoninus, in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. xli.

[2] Propterea cum nasceretur ex me, sensi ego, quod quasi dimidium cor meum nasceretur et exiret a me ; et cum ipse pateretur, sensi quod quasi cor meum patiebatur. Licet enim illud quod dimidium extra, et dimidium intra, et si illud pungitur, quod est extra, æque sentit dolorem, quod est intus ; sic ego cum flagellaretur et pungeretur filius meus, quasi cor meum flagellabatur et pungebatur. Ego ei fui propinquior in passione, nec separabar ab eo, et stabam vicinior cruci ejus ; et sicut hoc gravius pungit quod vicinius est cordi, sic dolor ejus gravior præ cæteris erat mihi. Cumque respexisset ad me de cruce, et ego ad eum, tunc de oculis meis quasi de venis lacrymæ exibant ; et cum ille me cerneret dolore confectam, in tantum amaricabatur de dolore meo, quod omnis dolor vulnerum suorum, quasi sopitus erat præ dolore meo, quem in me videbat. Propterea audacter dico quod dolor ejus erat dolor meus, quia cor ejus erat cor meum. Ideo, filia

la Passion de Jésus-Christ fut l'instrument de la passion et du martyre de Marie. « Ce que les clous et la lance faisaient sur la « chair du Christ, l'amour maternel de Marie pour son Fils le « faisait dans l'âme de la Vierge. » dit S. Bernard (sermon *sur la Passion*).

Le Christ attaché à la croix était comme une source de douleurs et d'afflictions : la sainte Vierge était comme un ruisseau plein jusqu'aux bords de ces eaux de tribulation. Le Christ était le sceau portant l'empreinte des instruments de supplice, des clous, de la lance ; la sainte Vierge était la cire recevant cette empreinte ; unie très étroitement à ce sceau sacré, non seulement par le sang, mais aussi par l'amour, il était impossible qu'elle ne reçût pas cette empreinte de la manière la plus exacte. C'est pourquoi l'époux mystique dit à son épouse : *Mettez-moi sur votre cœur comme un sceau*. Le Christ crucifié fut donc un sceau mystérieux qui imprima ses douleurs comme des insignes royaux dans le cœur de Marie, son épouse bien-aimée et sa Mère.

Marie était encore un miroir représentant de la manière la plus parfaite la Passion et la mort de Jésus-Christ. Tout ce qui arrivait au Sauveur était reproduit à l'instant par ce miroir fidèle. « Le cœur de Marie fut le miroir très limpide de la Passion du « Christ, l'image parfaite de sa mort[1]. » dit S. Laurent Justinien. Lorsqu'un blessé se regarde dans un miroir, ce miroir reçoit ses blessures et les représente ; ainsi la sainte Vierge, miroir très pur et très limpide, recevait en elle-même toutes les douleurs, tous les coups et toutes les blessures de son Fils, et les représentait de la manière la plus parfaite. S. Paul, guidé par son amour ardent envers Jésus-Christ, n'hésita pas à dire (GALATES, II. 20 : *Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*. A combien plus forte raison la sainte Vierge pouvait parler ainsi, elle qui était unie à Jésus-Christ beaucoup plus intimement par l'amour, et dire : « *Je vis, mais ce n'est pas moi* « *qui vis* ; je souffre, mais ce n'est pas moi qui souffre ; je meurs, « mais ce n'est pas moi qui meurs ; *c'est Jésus-Christ qui vit*, « souffre et meurt en moi. » Aussi S. Bernard dit avec vérité : « Les blessures de Jésus-Christ étaient les blessures de sa Mère « pleurant sa mort[2]. »

S. Jean Chrysostome contemple deux autels dans ce mystère de la très sainte Passion de Notre-Seigneur. Le premier, sur lequel

mea, cogita qualis eram in mortem filii mei et non erit tibi grave relinquere mundum. S. BRIGITTA, lib. I *Revelat.*, cap. VI.

[1] Cor Mariæ clarissimum fuit speculum passionis Christi, et perfecta mortis ejus imago. S. LAURENT. JUST., *de triumphali Christi Agone.*

[2] Vulnera Christi morientis, erant vulnera matris dolentis. S. BERN., *de Lament. Virg.*

le corps de Jésus suspendu à la croix était offert par la Passion ; le second, sur lequel l'âme de la Vierge était transpercée par la compassion.

La puissance de l'amour, dit S. Thomas, est telle, que celui qui aime semble être dans la personne aimée. D'où il résulte que Marie, transformée en son Fils, souffrit dans son âme la même douleur que Jésus souffrit dans son corps. C'est ce qu'elle a daigné révéler elle-même à Ste Brigitte[1] : « Lorsque mon Fils « était flagellé et maltraité, dit-elle, je sentais mon cœur flagellé « et maltraité. J'étais à côté de lui dans sa passion, et je ne me « séparais pas de lui : je me tenais au pied de sa croix. » L'abbé Guerric expliquant ces paroles de S. Jean (XIX, 25) : *Marie, Mère de Jésus, se tenait debout près de la croix*, dit : « Sans doute elle « était debout près de la croix de Jésus, elle dont l'âme était « crucifiée en même temps par les douleurs de la croix[2]. » Tout ce que Jésus souffrait dans sa chair, Marie le souffrait dans son âme ; le Christ s'immolait sur la croix, Marie s'offrait sur la même croix ; le Christ immolait sa chair, Marie immolait son âme ; et comme tous deux n'avaient qu'une même volonté, tous deux n'offraient qu'un même sacrifice : le Christ dans le sang de la chair, Marie dans le sang du cœur.

Le *Cantique des Cantiques* appelle Marie *un lis au milieu des épines*. Ce fut bien au moment de la Passion de Jésus-Christ que sa très sainte Mère mérita ce nom. Toutes les épines qui percèrent et déchirèrent le Fils, percèrent et déchirèrent la Mère, qui souffrit les mêmes douleurs que lui et compatit à ses souffrances. C'est ainsi qu'en partageant toutes les souffrances de Jésus-Christ, modèle et roi des martyrs, la bienheureuse Vierge Marie mérita d'en être la reine. Mais ce glorieux titre lui est dû pour d'autres motifs encore.

Marie est la reine des Martyrs parce qu'elle fut plus qu'un martyr, et qu'elle souffrit plus que tous les martyrs[3].

Dieu voulut que sa Mère eût les vertus et les mérites de tous les saints ; que dis-je ? il voulut non seulement qu'elle possédât mais qu'elle surpassât leur beauté : il voulut donc aussi qu'elle dépassât les grâces et les mérites des martyrs. Elle s'élève, en toutes choses, au-dessus de toutes les créatures, même dans ses souffrances, et l'on pourrait dire que les souffrances de cette très sainte Mère, pendant la Passion de son Fils, furent si grandes

[1] Propterea cum nasceretur ex me Filius meus, etc., voir p. 338, n° 2.

[2] Plane juxta crucem Jesu stabat cujus mentem dolor crucis simul crucifigebat. Guerr. Abbas, *in verb. Joan. : Stabat juxta crucem.*

[3] Voir au tome II, pages 497 et suivantes, tout ce qui concerne les souffrances de la très sainte Vierge au temps de la Passion de Notre Seigneur. Le lecteur excusera quelques répétitions nécessitées par l'identité des matières et le besoin d'être complet en l'une et l'autre occasion.

que celles des autres martyrs sembleraient des délices, si on les y compare.

En effet, quoique les autres saints aient souffert dans leur chair pour Jésus-Christ, cependant ils ne pouvaient souffrir dans leur âme qui est immortelle. La sainte Vierge Marie souffrit surtout dans son âme, et le glaive qui la transperça fut plus douloureux qu'aucun glaive matériel[1]. La grandeur presque infinie de son amour pour Jésus-Christ était la mesure de sa souffrance, et rien de créé ne saurait en concevoir la grandeur. Aussi S. Amédée dit-il[2] : « Marie a vaincu son sexe, elle a vaincu l'humanité et elle « a souffert plus que l'homme ne peut souffrir. Elle souffrait plus « que si elle eût été tourmentée dans ses propres membres, « parce qu'elle aimait incomparablement plus qu'elle-même celui « qui causait sa douleur. »

Marie ne répandit point son sang à la mort de son Fils, cependant elle était prête à le donner[3] ; elle ne souffrit pas le martyre du corps, mais celui du cœur, incomparablement plus douloureux, car les souffrances de l'âme surpassent de beaucoup celles du corps. « Les tourments les plus cruels, infligés aux corps « des martyrs, dit S. Anselme[4], sont légers, ou plutôt, ne « peuvent être comparés à vos souffrances, car leur immensité « a transpercé le plus profond et le plus intime de votre cœur « si doux. » S. Bernard dit : « La violence de la douleur trans- « perça tellement son âme, que nous avons raison de la pro- « clamer plus que martyre, parce que les souffrances de son « corps furent infiniment dépassées par les douleurs de son « âme[5]. »

Le même saint docteur dit encore : « Maintenant, ô Vierge,

[1] Alii sancti passi sunt pro Christo in carne, sed beata Virgo in ea parte sui passa est, quæ immortalis habetur, et ideo ut verum fatear, quia spiritualiter, et atrocius passa est gladio passionis, plus quam martyr fuit. D. Hieronymus, Serm. *de Assumpt.*

[2] Maria vicit sexum, vicit hominem, et passa est ultra humanitatem, torquebatur enim magis, quam si torqueretur in se; quia supra se incomparabiliter diligebat id unde dolebat. S. Amadæus, Hom. 5 *de B. Virg.*

[3] Ait enim Simeon, vel Dominus ad eam : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* Quod si gladius usque ad animam pervenit, quando ad crucem stetit tugientibus Apostolis, cum videret Dominum pendentem, etiam plus quam martyr fuit; quia in animo non minus amoris, quam mœroris est intus gladio vulnerata. Parata enim stetit, si non deesset manus percussoris. D. Ildephonsus, Serm. 2 *de Assumpt.*

[4] Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum, leve fuit, aut potius nihil, comparatione tuæ passionis, quæ nimirum sua immensitate transfixit cuncta penetralia tua, tuique benignissimi cordis intima. S. Anselm., *de Excellent. Virg.*, cap. v.

[5] Tum animam pertransivit vis doloris, ut plus quam martyrem non immerito prædicemus in qua nimirum corporeæ sensum passionis excesserit compassionis affectus. D. Bernardus, Serm. *in Signum magnum.*

« vous souffrez avec usure les douleurs que la nature vous a « épargnées dans votre enfantement. Vous n'avez pas senti la « douleur en enfantant votre Fils, vous l'avez ressentie mille fois « plus cruelle lorsque votre Fils est mort[1]. » S. Cyprien, S. Athanase, S. Jean Damascène, S. Anselme et plusieurs autres expriment la même pensée[2]. C'est ce que prophétisait Siméon instruit par l'Esprit-Saint : *Et un glaive transpercera votre âme.* Si le glaive de la Passion parvint jusqu'à son âme, elle fut certainement plus que martyre. C'est ce que confirme Jésus-Christ lui-même lorsque dans les *Révélations* de sainte Brigitte (livre IV, chap. XXVII) il s'adresse ainsi à sa Mère : « Je vous rends témoignage que dans « ma Passion vous avez été plus que martyre[3]. »

S. Antonin, archevêque de Florence, le prouve par ce raisonnement : « Celui qui donne sa vie a droit à l'auréole du martyre ; « celui qui donne la vie la plus précieuse et la plus chère, a droit « à la plus précieuse auréole du martyre. Or la sainte Vierge a « donné la vie la plus précieuse et la plus chère, c'est-à-dire la « vie de son Fils ; car elle a infiniment plus aimé la vie de son « Fils que S. Pierre n'a aimé sa propre vie, puisque la vie de son « Fils était la plus précieuse des vies et la rançon du monde « entier. Donc elle a droit à l'auréole la plus précieuse du mar« tyre[4]. » D'où l'on doit conclure que Marie est la reine de tous ceux qui ont donné leur vie pour Jésus-Christ.

Quelques nouvelles considérations sur l'immensité de la douleur de Marie, nous feront mieux comprendre encore combien elle a droit à ce titre.

Beaucoup de circonstances concourent à augmenter, jusqu'à l'infini, les douleurs de la Mère de Jésus au temps de la Passion. En premier lieu, il faut noter la complexion délicate, la tendresse miséricordieuse de Marie. Sans aucun doute, elle n'avait jamais eu sous les yeux le cruel spectacle d'un malheureux livré aux

[1] Nunc solvis Virgo cum usura, quod in partu non habuisti a natura. Dolorem pariendo Filium non sensisti, quem millies replicatum Filio moriente passa fuisti. Id., *de Lament. Virg.*

[2] Ipsa super naturam donorum digne effecta, doloris partus, quos effugit pariens, illos tempore passionis sustinuit, ex materna compassione viscerum lacerum reparturiens ; et quem Deum per nativitatem agnovit, illum ut maleficum interfectum videns, tanquam gladio cogitationis discerpitur. D. Joan. Damasc., *de Fide orthodoxa*, cap. XV.

[3] Testimonium perhibeo tibi, quod tu in passione mea plus fuisti quam martyr.

[4] Dationi animæ debetur aureola martyrii ; ergo dationi pretiosissimæ animæ et dilectissimæ debetur pretiosissima aureola martyrii. Sed beatissima Virgo dedit pretiosissimam et dilectissimam animam, id est vitam Filii. Ipsa enim in infinitum plus dilexit animam, id est vitam Filii, quam B. Petrus animam, id est vitam sui ipsius. Fuit enim pretiosissima vita Filii, cum pretium fuerit totius mundi. Ergo et habet pretiosissimam aureolam martyrii. S. Antonin., IV part., tit. 15, cap. XXIV.

derniers supplices, et lorsque, pour la première fois, elle vit un homme frappé de verges, ruisselant de sang, cloué à la croix, expirant au milieu des tourments les plus épouvantables, cet homme était son Jésus, son Fils bien-aimé. Elle qui souffrait de voir souffrir la plus intime des créatures de Dieu, voyait le Fils de Dieu devenu son propre Fils expirer sous les coups des bourreaux.

La sensibilité naturelle de Marie n'eût été rien encore si elle n'avait aimé son Fils d'un si ardent amour. On sait combien est grande l'affection d'un père pour ses enfants. Le saint patriarche Jacob fut, pendant presque toute sa vie, accablé de tribulations, d'afflictions, de persécutions ; cependant on ne voit pas qu'il se soit plaint. Mais lorsqu'il se crut assuré de la mort de son fils Joseph, il le pleura pendant longtemps. *Déchirant ses vêtements*, dit l'Écriture, *il se revêtit d'un cilice, pleurant son fils pendant longtemps*, et il le regrettait si vivement qu'il voulait descendre au tombeau. Le saint roi David n'ignorait pas la désobéissance d'Absalon, la haine que ce fils ingrat avait conçue contre lui, et son complot pour le renverser du trône : cependant, ayant appris sa triste fin, il ne sut que s'écrier : *Absalon, mon fils Absalon, qui me donnera de mourir pour toi?* Voilà la force de l'amour paternel : il veut donner sa propre vie pour la vie de son fils, quoique ce fils soit un rebelle.

Or, quelque profond que soit l'amour d'un père pour ses enfants, l'amour d'une mère est ordinairement plus fort encore, plus tendre, plus passionné. Aussi David, pour indiquer l'immensité de son amour envers Jonathas, dont on venait de lui annoncer la mort, disait : *Je pleure sur toi, Jonathas, mon frère, le plus beau d'entre les hommes, plus aimable que l'amour d'aucune femme. Comme une mère aime son fils unique, ainsi je l'aimais.* Que dire donc de l'amour de Marie, la Mère par excellence, celle que Dieu a jugée digne d'être la Mère de son Fils unique? Il est certain que la sainte Vierge aima son Fils Jésus-Christ de l'amour le plus grand et le plus parfait, et que, par conséquent, la douleur que lui causèrent ses tourments, surpassa toute douleur [1] : « Pieuse reine, dit S. Anselme s'adressant à Marie, je ne crois « pas que vous eussiez pu supporter sans mourir d'aussi « grandes douleurs, si l'Esprit de vie, l'Esprit de consolation, « l'Esprit de votre Fils bien-aimé, dont la mort causait votre « tourment, ne vous eût appris, par une inspiration intérieure,

[1] Pia Domina, non crediderim te potuisse ullo pacto stimulos tanti cruciatus, quin vitam amitteres, sustinere, nisi ipse spiritus vitæ, spiritus consolationis, spiritus sanctus dulcissimi Filii tui pro quo moriente torquebaris, te intus doceret, non esse mortem eum assumentem, sed magis triumphum ejus omnia subjicientem, quod in ipso fieri coram moribundo videbas. S. Anselm., *de Excell. Virg.*, cap. v.

« que ce que vous voyiez de lui, ce n'était pas la mort qui vous « l'enlevait, mais son triomphe qui soumettait toutes choses à « sa loi. »

Or, pour ce qui regarde l'amour de la très sainte Vierge, elle aimait son Fils d'un amour infini, pour beaucoup de motifs : 1° parce qu'il était son Père, son Pasteur, son Maître, son Seigneur; 2° parce qu'il était son Dieu digne d'un amour infini; 3° parce qu'il était un fils comme il n'y en eut jamais, ni pour le corps ni pour l'âme; 4° parce qu'il était son Fils unique qu'elle avait engendré seule. Sa douleur de le perdre devait donc être grande, puisque la violence de son affliction augmentait en proportion de la grandeur de son amour. Elle perdait son Père, son Pasteur, son Maître, son Seigneur, son Dieu, un Fils incomparable, un Fils unique, l'innocence et la sainteté même. Elle connaissait la dignité infinie de ce Fils et son amour sans égal envers ceux-là mêmes qui le traitaient si indignement. Elle pénétrait intimement la gravité de l'offense faite à Dieu par ceux qui, dans leur impiété extrême, donnaient la mort à Jésus-Christ, ce qui augmentait infiniment sa commisération et portait sa douleur à son comble. Elle voyait de ses yeux Jésus en proie aux souffrances les plus cruelles; elle entendait les outrages et les blasphèmes de ses ennemis; elle était là au pied de la croix, et rien de ce qui pouvait accroître son tourment ne lui échappait. Mais ce qui ajoutait une suprême amertume à son calice de douleur, c'était l'impossibilité pour elle de donner à son Fils aucun soulagement, aucune consolation. Elle vit son Fils unique, son enfant bien-aimé, tout nu, et elle ne put le couvrir. Elle le vit enchaîné, sans pouvoir le délier; elle le vit blessé sans pouvoir panser ses blessures; elle le vit accablé d'injures, sans pouvoir le défendre; elle le vit diffamé, sans pouvoir répondre pour lui; elle vit sa tête penchée, sans pouvoir la soutenir; elle le vit pleurer et sa tristesse l'empêcha de le consoler; elle l'entendit dire : *J'ai soif*, sans pouvoir lui donner de l'eau. O supplice! ô douleur! *O vous tous qui passez, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne!*

Marie est la reine des Martyrs à cause de l'immensité presque infinie de ses souffrances : elle l'est encore parce qu'elle a surpassé tous les autres martyrs par la noblesse et la durée de sa passion, par son courage et sa constance invincibles.

Ce qu'il y a de plus noble dans chaque genre reçoit le titre de roi. Le soleil est le roi des astres, le lion le roi des animaux, l'aigle le roi des oiseaux, la rose la reine des fleurs. Dans l'ordre des souffrances, la douleur et la passion de la Mère de Dieu l'emportent en noblesse et en dignité sur toutes les souffrances, et, à ce point de vue encore, Marie est véritablement reine, la reine des Martyrs.

Beaucoup de choses prouvent l'excellence et la noblesse de ses souffrances. Les autres martyrs ont souffert dans leur propre chair, qui fut parfois pour eux une occasion de péché, car ce que l'Apôtre dit aux Galates (v. 17) est vrai pour chacun de nous : *La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair.* Là, Marie ne souffrit point dans sa chair innocente, mais dans son âme si pure, si sainte, si obéissante à l'esprit ; elle souffrit dans la vie de son Fils, vie infiniment précieuse, qui suffit à la rançon du monde entier.

Les souffrances des autres martyrs avaient leur cause naturelle dans la séparation violente de l'âme et du corps ; tandis que la douleur de la sainte Vierge était causée, tout à la fois, par la nature et par la grâce.

Plus l'union est intime, plus l'amour est fort. L'union qui existe entre la mère et le fils est une union de nature. Mais, outre cette union, il y avait encore entre le Christ et Marie une union de grâce. Plus la grâce était abondante en eux, plus leur union était intime ; de l'union découlait l'amour, et de l'amour la souffrance. L'amour des séraphins pour Dieu est très ardent, mais il provient seulement de la grâce ; l'amour de Marie pour Jésus-Christ provenait d'une grâce plus abondante que celle des séraphins ; en outre, il provenait aussi de la nature, d'une nature pure et sans tache, et non pas impure et souillée. Cet amour si grand produisit dans Marie une douleur égale à lui. Qui pourrait en connaître la noblesse ? Qui pourrait en mesurer la grandeur ?

Les souffrances des autres étaient particulières : celles de la Vierge étaient universelles, car elle souffrait en Jésus notre Sauveur. Dans le corps de Jésus, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'était pas d'endroit épargné par les coups : ainsi, dans le cœur de Marie, il n'était pas un point épargné par la douleur.

L'amour dont les martyrs étaient embrasés pour Dieu, adoucissait leurs souffrances ; ainsi sainte Agathe était transportée de joie lorsqu'on la jetait dans les fers, et les apôtres se réjouissaient d'être jugés dignes de souffrir pour leur divin Maître. Au contraire, l'amour incommensurable de Marie pour Jésus, loin de calmer sa douleur, y ajoutait l'amertume la plus cruelle. En effet, s'il est doux de souffrir pour celui qu'on aime, comme les saints martyrs qui souffraient pour Dieu, il est bien pénible et bien amer de voir celui qu'on aime endurer des tourments indignes : tel fut pourtant le cruel spectacle que Marie eut sous les yeux.

La passion de la Mère de Jésus dura longtemps. Les tourments des autres martyrs se terminent à leur mort ; mais le cœur de la

sainte Vierge fut dans une douleur perpétuelle depuis la naissance du divin Enfant jusqu'à sa mort, et même après sa résurrection, jusqu'au jour où il l'introduisit dans la gloire de son royaume.

Le pieux et savant abbé Rupert met les paroles suivantes dans la bouche de Marie : « Ne considérez pas seulement l'heure où « je vis ce Fils si cher saisi par les impies, maltraité, moqué, « couronné d'épines, flagellé, crucifié, abreuvé de fiel et de « vinaigre, blessé par une lance, mort et enseveli; car alors il « est vrai, un glaive de douleur transperça mon âme, mais avant « ce moment, il l'avait déjà transpercée depuis longtemps : « j'étais prophétesse, et dès que je devins mère, je sus qu'il « souffrirait tous ces tourments. Lors donc que je réchauffais « mon Fils sur mon sein, quand je le portais dans mes bras, « que je l'allaitais de mes mamelles, j'avais toujours devant « les yeux la mort qu'il devait subir : quelle douleur dut éprouver, « à votre avis, mon amour de mère [1] ! »

Sainte Brigitte dit de même : « Mieux qu'un prophète elle « connut la Passion de son Fils; aussi lorsqu'elle l'allaitait, « elle pensait qu'il serait abreuvé sur la croix de fiel et de « vinaigre : lorsqu'elle le portait dans ses bras, il lui semblait « qu'il était attaché aux bras de la croix; lorsqu'il dormait, elle « pensait qu'il était descendu mort de la croix; lorsqu'elle le « caressait, elle pensait au baiser de Judas; lorsqu'elle l'enve- « loppait de langes, elle pensait aux cordes dont ses bourreaux « devaient le lier; lorsqu'elle le conduisait par la main, elle « pensait qu'il devait être conduit au tribunal pour être interrogé « par ses juges iniques [2]. »

Ainsi, dans presque toutes ses actions, Marie pensait à la Passion du Sauveur. Le glaive de douleur blessait déjà profondément son âme, qu'il devait achever de transpercer un jour. La

[1] Nolite solam attendere horam, vel diem illam in qua vidi talem dilectum ab impiis comprehensum, male tractari, illudi, spinis coronari, flagellari, crucifigi, felle et aceto potari, lanceari, mori et sepeliri; nam tunc quidem gladius animam meam pertransivit, sed antequam sic pertransiret, longum per me transitum fecit. Prophetissa namque eram, et ex quo Mater ejus facta sum, scivi eum ista passurum. Cum igitur talem Filium in sinu meo foverem, ulnis gestarem, uberibus lactarem, et talem ejus futuram mortem præ oculis haberem, qualem, quantam, quamque prolixam me putatis materni doloris pertulisse passionem? Rupert., lib. II, *in Cant.*

[2] Melius quam propheta, præscivit sui Filii passionem : ideo eum lactans cogitabat quod felle et aceto esset potandus in cruce; quando eum manibus gestabat, videbatur illi quod crucis brachiis esset confixus; quando dormiebat, cogitabat mortuum ex cruce depositum; quando osculabatur, Judæ osculum cogitabat; quando fasciis involvebat, funes cogitabat, quibus ligandus ab impiis carnificibus; quando manu ducebat, ducendum ad tribunalia, ut impiis judicibus sisteretur. S. Brigitt., in *Serm. Angel.*, cap. xvi et xvii.

parole de Siméon s'ajoutait aux oracles des prophètes pour lui faire connaître ce qui attendait son divin Fils, et sa vie n'était qu'un long martyre. Elle pouvait dire avec l'Epouse des *Cantiques* (I, 12) : *Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, et il demeura dans mon sein.* Et lorsque Jésus-Christ eut achevé l'œuvre de notre rédemption, lorsqu'il fut remonté au ciel, Marie cessa-t-elle de souffrir? Non, sans doute. Elle souffrait d'abord de vivre éloignée de son divin Fils, de demeurer exilée tandis qu'il régnait glorieux dans la véritable patrie. Elle souffrait de plus un martyre indicible, au souvenir des circonstances de sa douloureuse Passion, souvenir qui ne pouvait pas la quitter, scènes lugubres toujours présentes à ses yeux : « Pendant tout le temps de ma vie, après l'ascension de mon « Fils, » dit-elle au livre VI des *Révélations* de sainte Brigitte, « j'ai visité les lieux où il a souffert et accompli tant de merveilles, « et le souvenir de sa Passion était tellement gravé dans mon « cœur que, soit pendant mon repos, soit pendant mon travail, « je me la rappelais comme si elle se fût accomplie la veille [1]. » Voyez par là combien dans un seul martyre la sainte Vierge a souffert de martyres, de supplices, de tourments. Elle a donc surpassé tous les autres témoins de Jésus-Christ, leurs souffrances réunies n'égalent pas les siennes. Elle est, à juste titre, la reine des Martyrs.

Ce que l'on admire dans les serviteurs de Dieu qui ont eu l'honneur et l'inappréciable avantage de verser leur sang pour le divin Maître, c'est leur constance au milieu des tourments, la force d'âme invincible dont ils ont fait preuve. Il y a deux sortes de force d'âme. La première consiste à mépriser, par amour pour Dieu, les choses qui sont pénibles au corps. La seconde, à entreprendre, avec un grand courage, les choses les plus difficiles. La sainte Vierge, au pied de la croix, n'a-t-elle pas méprisé toutes les douleurs, et ne s'est-elle pas immolée elle-même au Père céleste, en même temps que son Fils? N'a-t-elle pas coopéré avec lui à l'œuvre de notre rédemption? Qui l'a vue abattue par l'adversité? Qui l'a vue brisée par les douleurs? Qui l'a vue se réjouir outre mesure dans la prospérité? On exalte Symphorose de Tibur qui, voyant ses sept fils martyrisés devant elle, contempla leurs tourments sans verser une larme et sans aucun trouble. Mais le courage de Marie brilla d'un plus vif éclat. Voyant son Fils unique, non pas un fils quelconque, mais le Fils de Dieu devenu son enfant, crucifié pour les péchés du monde entier, elle supporta cette douleur immense avec une

[1] Omni tempore, quo post ascensionem Filii mei vixi, visitavi loca in quibus ipse passus est, et mirabilia sua ostendit : sic quoque passio sua in corde meo fixa erat, quod sive comedebam, sive laborabam, quasi recens erat in memoria mea. S. Brigitt., lib. VI *Revel.*, cap. VI.

force d'âme et une constance que rien ne put troubler. Salomon, dans les *Proverbes* (XXXI), cherchait une femme invincible, héroïque, magnanime : *Qui trouvera*, disait-il, *une femme forte?* Marie fut cette femme vraiment magnanime et forte. *Marie, Mère de Jésus*, dit S. Jean l'Evangéliste, *se tenait debout auprès de la croix*. Malgré la douleur dont elle était pénétrée à la vue de son Fils traité si indignement, elle s'abstint de plaintes et de gémissements, elle n'éclata point en lamentations, elle ne se frappa point la poitrine, elle n'arracha point ses cheveux, enfin elle ne fit rien qui indiquât une faiblesse de femme, rien qui mît obstacle à la Passion de Jésus-Christ.

La Mère de Jésus était debout près de sa croix. Elle était debout, parce que, comme lui, elle était attachée à la croix, crucifiée : elle le représentait. Jésus sur la croix n'était pas assis ; il était debout : Marie, désirant ressembler à son Fils crucifié, n'était pas assise, mais debout, et elle pouvait dire, mieux que S. Paul : *J'ai été attachée à la croix comme Jésus-Christ.* Cette pensée inspirait à S. Bonaventure les paroles que dans un élan d'amour il adressait à la Vierge : « O ma reine, « où êtes-vous debout ? N'est-ce pas près de la croix ? Que dis- « je? Vous êtes tourmentée sur la croix avec votre Fils, car vous « êtes crucifiée avec lui. La seule différence, c'est qu'il a « souffert dans son corps et vous dans votre cœur. Toutes les « blessures dont fut couvert son corps adorable sont concentrées « en votre âme, et un glaive de douleur l'a transpercée. C'est « dans votre cœur, ô reine, que vous avez été percée d'une « lance, couronnée d'épines, moquée et injuriée, accablée « d'opprobres et de malédictions, abreuvée de fiel et de « vinaigre[1]. »

[1] *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.* O Domina mea, ubi stas? Numquid juxta crucem? Immo in cruce cum Filio cruciaris, ibi enim crucifixa es secum. Hoc solum restat, quod ipse in corpore, tu vero in corde es passa; nec non singula vulnera per corpus ejus dispersa, in tuo corde generaliter sunt unita, quia nempe tuam ipsius animam gladius pertransivit. Tu Domina, in tuo corde es lanceata, tu amaris clavis inclavata, tu de spinis coronata, tu illusa, et exprobrata, tu contumeliis et maledictis affecta, tu etiam felle et aceto potata. O dulcissima Domina, cur ivisti immolari pro nobis? numquid non sufficiebat nobis Christi passio nisi crucifigeretur et mater? O suavissimum cor amoris, cur conversum es in cor doloris? Aspicio, charissima Domina, cor tuum, et jam non est cor, sed fel amarum : myrrham et absinthium video. Quæro Matrem Dei, et invenio spinas, clavos, lanceam, spongiam atque acetum. In cruce quoque quæro Mariam, et invenio sputa, ludibria, flagella et vulnera, quia tota conversa es in ista. O vere Maria, quia amaritudine plena, quid fecisti ? Cur vas sanctitatis fecisti vas pœnalitatis? Vas tripudii et amoris, fecisti vas contumeliæ et horroris? O castissima Domina, cur non eras solitaria in camera tua? Quare ad Calvariæ locum venisti? Non erat tua consuetudo, venerabilis Domina, ad talia spectacula properare. Cur quæso non te tenuit verecundia virginalis? Cur non te tenuit

Elle était debout en présence de l'univers entier, au milieu de la terre, là où le Christ, souffrant d'être donné à tous en spectacle, opérait notre salut. Elle était debout, donnée elle aussi en spectacle à tous, au milieu des glaives et des lances des soldats qui crucifiaient son Fils, au milieu des fureurs et des injures des Juifs. Elle était debout, admirant cette merveille nouvelle et jusqu'alors inouïe. Et quelle était cette merveille ? C'était de voir souffrir Dieu, la source et l'auteur de toute gloire, de toute félicité, de toute béatitude et de toute vie. Elle était debout, remplie d'étonnement et d'admiration : elle réfléchissait aux ingénieuses inventions des desseins et de la sagesse divine, qui avait rendu possible que Dieu souffrît dans une chair mortelle.

Elle était debout, recevant dans son propre cœur les plaies, les opprobres et les blessures de son Fils. Elle était debout près de la croix, comme une mère se tient près de son fils malade, lorsqu'on fait jaillir son sang.

Elle était debout considérant de ses regards de mère les blessures ouvertes de son Fils. Elle était debout avec la plus grande force d'âme, la constance la plus admirable et la plus invincible.

Le monde était troublé, la terre tremblait, le soleil refusait sa lumière, et le cœur de Marie demeurait inébranlable. C'était le buisson ardent que les flammes de l'angoisse ne pouvaient consumer[1].

pavor muliebris ? Cur non te tenuit horror facinoris ? Cur non te tenuit turpitudo loci? Cur non te tenuit multitudo vulgi? Cur non te tenuit clamoris vehementia? Cur non te tenuit armorum frequentia? Cur non te tenuit stultorum vesania? Cur non te tenuit dæmoniacorum caterva? Sed hæc omnia non considerasti, Domina mea, quia cor tuum alienatum erat a te præ immenso dolore. Non eras quippe in te, sed in afflictione Filii, et in vulneribus unigeniti tui, in morte dulcissimi Jesu Christi. Non enim considerabas vulgus, sed vulnus ; non pressuram, sed fixuram ; non clamorem, sed livorem ; non horrorem, sed dolorem. D. Bonaventura, in libro cui titulus *Stimulus amoris*, cap. IV, *de Planctu Virginis*.

[1] Aspiciebat ancilla Dominum suum in cruce pendentem, morientemque turpissime, tantoque dolore vexabatur in mente, quod non potest explicari sermone. Manabat enim sanguis ex quatuor partibus rigantibus undis, ligno, manibus, pedibusque clavibus confixis. De vultu illius pulchritudo effluxerat omnis ; et qui erat præ filiis hominum speciosus, videbatur indecorus omnium. Videbat quod complebatur propheticum illud, in eo : Vidimus eum ; et non erat aspectus, neque decor, quia iniquorum livor, et verbera fœdaverant vultum ejus..... Videbam me deseri ab ipso quem genui ; nec supererat alius, quia mihi erat unicus, et ideo non poterat capi in me dolor meus. Vox mea fere perierat omnis, sed dabam gemitus et suspiria, volebam loqui, sed dolor verba rumpebat, quia verbum jam mente confectum, dum ad formationem protenderet oris, ad se revocabat imperfectum nimius dolor cordis. Vox tristis sonabat foris, vulnus denuncians mentis ; verba dabat amor quæ raucum sonabant. Nam lingua vocis magistra perdiderat usum loquendi. Videbam mori quem diligebat anima mea, et tota liquefie-

tout à coup à cette délicieuse contemplation ?... Ah ! le Maître de la nature tremble de froid ; un vagissement plaintif s'échappe de ses lèvres ; il semble tendre ses mains vers sa Mère.

» Alors rappelée à elle-même, Marie prend dans ses bras ce Fils adorable, et le presse affectueusement sur son cœur. Oh ! quel ange nous dira tout ce qu'il y avait de suavité dans ces premiers et chastes embrassements ? Comment définir les impressions qu'elle éprouve, et en même temps le rayonnement de sanctification et de grâce qui se transmet du Fils à la Mère ?

» Quelle mère, s'écrie le bienheureux Canisius (*De Maria Virg. lib.* IV, c. 11), a jamais salué avec une joie aussi grande la » naissance de son enfant ? Laquelle a jamais autant que Marie » ressenti le besoin de l'aimer ? Oh ! elle connaissait si bien les » perfections incomparables de ce Fils, infiniment supérieur en » dignité, non seulement à tous les autres enfants, mais à toutes » les autres créatures qui peuvent être appelées à l'existence ! » Quelles vives ardeurs devaient par conséquent enflammer » son noble cœur ! Avec quel ravissement de bonheur n'aura- » t-elle pas accueilli ce trésor de la bonté suprême ? O Vierge » aimable, couvrez de vos baisers ce divin Enfant ; serrez-le » contre votre poitrine ; savourez à longs traits le plaisir de le » regarder ; goûtez le charme de son sourire et de ses caresses ! » Ce Fils est réellement le vôtre ; il n'appartient qu'au Père » céleste et à vous. Ecriez-vous donc maintenant avec le pro- » phète (*Habac.* III, 18 ; *Isa.* LXI, 30) : *Pour moi je me réjouirai* » *dans le Seigneur et je tressaillerai d'allégresse en Dieu mon* » *Sauveur.* »

« Après avoir donné un libre cours aux émotions qui débordaient de son âme, Marie plaça l'Enfant divin sur ses genoux, et exempte des assujettissements auxquels la nature soumet les femmes, elle l'enveloppa elle-même de langes : *et pannis eum involvit* (Luc. II, 7).

» Réveillé par la voix de son Epouse, Joseph se lève et voit l'étable remplie d'une lumière extraordinaire. Aussitôt il s'empresse de se rendre auprès de sa sainte compagne entre les bras de laquelle il aperçoit le Verbe fait chair. Une langue humaine est impuissante à décrire les sentiments que ce spectacle fait naître en lui : la joie, l'admiration et l'amour se disputent tour à tour son cœur...

» Cependant la sainte Vierge ne découvre point, dans la grotte, de place convenable pour y faire reposer les membres délicats de son Fils. La pauvre crèche seulement se montre à moitié cachée dans un coin. Quelque misérable que soit cette crèche où les animaux ont tant de fois pris leur pâture, elle servira maintenant de berceau pour le Fils de Dieu [1]. Marie l'arrange

1. Baronius, ad ann. 1 Christi, n. 3, argumenta offert venerationis et cul-

à cette fin, et au milieu des adorations des anges, elle dépose le véritable pain de vie sur cet autel emblématique : *Et reclinavit eum in præsepio* (Luc. II, 7).

» Aussi le Souverain de l'univers n'a pour palais qu'une étable ; pour trône qu'une crèche dure et grossière ; pour manteau royal que quelques lambeaux d'étoffe ; pour toute sa cour que deux personnes indigentes et quelques animaux.

» En effet, une ancienne et respectable tradition admise par S. Jérôme, S. Grégoire de Nysse, S. Ambroise et d'autres pères encore, nous apprend qu'il y avait, auprès de la crèche du Sauveur, un bœuf et un âne. Le silence de l'Evangile, à cet égard, ne nous semble pas une raison suffisante pour rejeter cette tradition, dans laquelle on trouve une application frappante des paroles suivantes du prophète Isaïe (I, 13) : *Le bœuf a reconnu son Maître, et l'âne l'étable de son Seigneur, mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans entendement* [1]. »

tus, quem Fideles semper ei loco exhibuerunt, ubi natus est Jesus. Nam pace Ecclesiæ reddita ; spelunca illa mirifice fuit ornata, ipsumque Præsepe argenteo obductum : « O si mihi liceret videre Præsepe in quo Dominus jacuit ! Nos nunc Christiani quasi pro honore tulimus lateritium, et posuimus argenteum. Sed mihi pretiosius est illud, quod ablatum est : argentum et aurum meretur gentilitas : Christiana Fides meretur illud luteum, etc. » Sunt verba Chrysostomi, *in Luc*, cap. 2. Notat loco citato Baronius Chrysostomum existimasse præsepe e luto, seu petra fuisse, qua in re putat S. Doctorem deceptum esse. Præsepe enim illud extat in Liberina Basilica atque e ligno esse constat. Benedictus XIV, *de Festis D. N. J. C. cap.* XVII.

1. Pia et constans traditio est bovem et asinum in stabulo fuisse, cum natus est Jesus, etsi nihil ea de re quicquam legamus in Evangelio... Quæ quidem traditio haud ita infirmis nititur fundamentis. Iterum hic non inopportune offerimus locum Hieronymi in Epist. 168 ad Eustochium : « Inde Bethlehem ingressa, et in specum Salvatoris introiens postquam vidit Sacrum Virginis diversorium, et stabulum, in quo *agnovit Bos possessorem suum et Asinus Præsepe Domini sui*, ut illud impleretur, quod in eadem Prophetæ scriptum est : *Beatus qui seminat super omnes aquas ubi Bos et Asinus calcant*, etc. » Consonant Gregorius Nazianzenus, Nysseus, et Prudentius quos affert Baronius : eorumque sententiam amplexa post Ecclesia in Officio Circumcisionis Domini : « In medio duorum animalium jacebat in Præsepio et fulgebat in cœlo » Et in officio de Nativitate : « O magnum Mysterium, et adorabile sacramentum, ut animalia viderent Dominum natum jacentem in Præsepio.

Qui vero dicunt, hæc omnia allegorice intelligenda, et allatis e scriptura sacra locis, a Patribus allegoricum tribui sensum ii nihil agunt. Quid enim opus est allegorico sensu ad rem explicandam, quæ tam facile potest contingere, ut in stabulo, bos et asinus reperiantur ? Aliud porro est, rei alicujus gestæ narrationem allegorice intelligi posse, aliud debere. Res quædam gesta explicari quidem potest etiam allegorice ; et si quis ita eam explicet, non negat rem gestam esse : super veritate istius facti allusionem, seu allegoriam quodam modo inædificat, neque facti veritati dici potest ille adversari, nisi diserte se veritatem facti illius negare profiteatur. Quamobrem... ad excludenda a præsepio Domini vera animantia bovem et asinum, non sufficit adducere Patres dicentes, ea hoc vel illud figurasse ; sed

scélérats; comment Celui qui rendait la vie aux morts mourait lui-même sur l'arbre de la croix.

Elle était debout, parce que sa foi et son espérance soutenaient son intelligence, et que son amour soutenait son cœur[1]. Elle était donc pleine de foi, pleine d'espérance. Elle espérait pour son Fils la glorification de son corps; pour elle-même, la consolation; pour l'Eglise, l'accroissement; pour les justes, la grâce; pour les pécheurs, le pardon.

Elle était debout, embrassant par la pensée ces ineffables feux d'amour dont brûlait son Fils; car tant d'opprobres et d'injures ne l'exaspéraient point. Que dis-je? plus il trouva de malice humaine dans ses tourments, plus il accorda un généreux pardon. Elle était debout, réfléchissant comment le Seigneur si bon excusait la malice de ses bourreaux et disait à son Père : *Mon Père, pardonnez-leur.* Elle était debout, pensant à cette inexplicable bonté de Dieu qui n'épargna pas son propre Fils, pour des esclaves, et le livra à une mort si cruelle. Elle contemplait aussi sa justice. Elle était debout et réfléchissait à cette libéralité divine qui lui faisait verser son sang pour des pécheurs remplis d'ingratitude.

Elle était debout, donnant au monde entier un exemple vivant de constance[2]; car ni les tribulations, ni les angoisses, ni le

[1] Stabat fida custos, et mater anxia, se tota fide sustentans, dum cogitat nihil illic fortuito geri, sed volentem hunc agnum, ut pro omnibus immoletur, in hanc carnificiam esse pertractum sicut oraculis propheticis erat prænunciatum. Stabat ineffabilem amoris flammam mente revolvens, qua Filius ejus arderet, tot hostium probris atque injuriis non exasperatus, ut quidquid perditi homines molirentur, id ultro illis condonaret. Utque summam illorum crudelitatem excusaret, ac pro salute scelestissimorum sollicite precaretur. Stabat non sine stupore contemplans illam inexplicabilem Dei bonitatem, qui pro servis filium, in tam acerbam mortem traderet : et justitiam qui tam atroces ab innocente pœnas pro sontibus pendi gellet; et liberalitatem, qui scelerato mundo pretiosum illum donarat sanguinem et copiosam unigeniti redemptionem, etiam ingratissimis cuperet applicare. Stabat partim gratulabunda, quod filium tam gloriose certantem, hostesque omnes brevi victurum intelligeret; partim mœrore quasi confecta, quod solum calcantem torcular filium et non humano modo, sed et divina quasi ope destitutum, et undique suo conspersum sanguine, extremosque trahentem spiritus conspicaretur, se vero hoc unico in terris thesauro suo fraudatum iri deberet. Stabat suæ virtutis, atque constantiæ, quæ rebus adversis probanda erat, memorandum exemplum posteris præbitura, quando quidem nec tribulatio, nec angustia, nec periculum, nec persecutio, nec gladius, nec mors, nec vita, neque alia creatura illam separare posset a charitate Christi, cui mente penitus hærebat. Stabat sexu imbecillis, animo virilis et intrepida, ipsis etiam apostolis fortior, tanto licet impiorum et immanissimorum hostium agmine cirumsepta, tantoque sanctæ dilectionis igne succensa, ut neque Judæorum furore, neque militum sævitia, neque comprimentium turba, neque doloris acerbitate, a statione sua posset dimoveri. B. Canisius, lib. IV *de Deipara.*

[2] Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus. Quibus verbis charissimi nos docemur *primo,* Dominum Jesum fideliter, et perseveranter diligere, sicut

danger, ni les persécutions, ni le glaive, ni la mort, ni la vie, ni aucune créature ne pouvaient la séparer de l'amour du Christ, auquel elle était si intimement unie. Elle se tint debout au pied de la croix, si forte, si inébranlable, qu'elle paraissait avoir quelque chose de surhumain. Aussi, en ce moment, le Christ ne donna-t-il pas à la Vierge son nom de Marie ou celui de Mère, mais il l'appela *femme*, réfutant ainsi à l'avance l'hérésie future des Collyridiens qui, voyant l'âme de Marie si inébranlable au milieu de telles angoisses, l'adoraient comme une Divinité.

Elle était debout au pied de la croix, comme le porte-étendard intrépide de ce drapeau céleste, montrant manifestement sa force d'âme incomparable. Pierre était courageux ; il disait à Jésus : *Je suis prêt à aller en prison et à mourir avec vous.* Au jardin des Oliviers il tira l'épée et frappa un de ceux qui portaient la main sur son divin Maître ; cependant, lorsque l'adversité fut venue, lorsque Jésus fut au pouvoir de ses ennemis, il perdit courage, prit honteusement la fuite et renia trois fois celui qu'il avait promis de suivre jusqu'à la mort. Mais la sainte Vierge fut douée d'une force d'âme si éminente que, malgré toute la douleur causée par la mort de son Fils, elle ne fit rien de contraire à sa dignité ou à la raison ; elle ne se répandit pas en lamentations ; son âme ni son corps ne succombèrent sous le poids de la souffrance, et l'on manquerait à la haute opinion qu'il faut avoir de sa perfection incomparable, si l'on admettait avec quelques auteurs, qu'elle tomba en défaillance ou qu'elle perdit un moment la pleine possession d'elle-même.

Les saints Pères qui semblent le dire ne prétendent pas rapporter une vérité historique. Ils se servent d'une hyperbole et se livrent à de pieuses imaginations pour exciter les autres à prendre plus de part aux souffrances de Jésus et de Marie ; ils parlent le langage ordinaire et racontent ce qui arrive générale-

et istæ sanctæ mulieres omnibus aliis amicis, et discipulis fugientibus Christo usque ad mortem adstiterunt. Nam fidelis amicitia est, quæ in tribulatione non deserit, sed permanet etiam in tempore necessitatis, ut ait Salomon. *Secundo*, docemur eas salubriter imitari : nam cum starent omnes noti Domini Jesu a longe, istæ stabant juxta crucem prope. Sic multi stant longe a Jesu, quia in peccato perseverant, longe autem a peccatoribus salus, id est Jesus Salvator, ut dicit David. Sex juxta crucem Jesu stant qui cruci vere præsentia adhærent : Stemus, charissimi, imitando Matrem Jesu et sanctas mulieres spiritualiter juxta crucem, per pœnitentiam sequendo Christum, si volumus salvari, et cum Christo regnare, quia Dominus ipse ait (*Luc.* XIV) : *Qui non accipit crucem pœnitentiæ, et sequitur me, non est me dignus.* Denique *tertio*, docemur pie, et devote passionem Domini Jesu, et dolores compassionis beatæ Matris ejus contemplari, et oculis mentis intuendo compati, et deflere, ac gratias agere pro tanto beneficio nostræ redemptionis. O vere spectaculum flebile, o mysterium admirabile. Deum verum innocentissimum virorum in oculis suæ majestatis cruciatum pendere in cruce pro nostra utique salute. AUCTOR *Pomeri de B. Virgine*, lib. III, p. 4.

ment aux personnes en proie à une peine violente, pour que le peuple chrétien comprenne mieux ainsi la grandeur des souffrances de Marie, les sente plus facilement, les médite plus dévotement et y compatisse davantage. C'est aussi dans ce sens qu'il faut entendre les révélations faites à sainte Brigitte sur ce sujet. Marie parle un langage humain et raconte sa douleur à sainte Brigitte[1] d'après ce qui arrive ordinairement aux mères affligées.

Les souffrances de la bienheureuse Vierge ne cessèrent pas en même temps que celles de Jésus. Lorsque ce Fils bien-aimé eut rendu le dernier soupir, sa tendre Mère demeura au pied de la croix. Elle était là encore au moment où l'on descendit son corps adorable de l'arbre du supplice. Elle aida à son ensevelissement. Elle souffrit de son absence et elle repassa dans son cœur toutes les circonstances de sa Passion, en attendant sa résurrection glorieuse. Et quarante jours après, il fallait de nouveau se séparer de lui, le voir retourner dans sa patrie, aller prendre possession de son trône éternel, et demeurer veuve et privée de fils dans cette vallée de larmes. Tel fut le martyre de Marie, le plus cruel de tous les martyres, le plus long, le plus généreusement supporté, enfin le plus noble de tous à cause de l'union parfaite des souffrances de Marie avec celles de Jésus; tels sont les titres de cette auguste Vierge à la sublime dignité de reine des Martyrs.

§ III. — *Marie reine des Confesseurs.*

La multitude innombrable de bienheureux qui forment la cour de Marie au Ciel, ne se compose pas seulement des saints qui ont eu la gloire de verser leur sang pour Jésus-Christ, ou d'être comptés parmi ses ancêtres ou ses prophètes. Tous les prédestinés ne sont pas appelés à mourir par la main du bourreau, et le plus grand nombre des saints doivent, comme Marie et Joseph, se sanctifier humblement dans l'accomplissement parfait de leurs devoirs de chaque jour. Aussi, parmi les bienheureux que la sainte Église proclame dignes d'un culte public, voyons-nous tous les rangs de la société représentés, depuis le berger et même l'humble mendiant, vivant d'un morceau de pain que lui offre la charité, jusqu'au roi sur son trône, jusqu'au souverain pontife, successeur de Pierre et premier représen-

[1] Quoties audivi opprobria Filii mei, et mendacia, et insidias ei positas, toties animus meus motus est dolore, ita quod vix tenere se poterat; sed virtute Dei dolor meus modum et honestatem habuit, ne impatientia et levitas in me notaretur. Et quando vidi Filium meum ligari, et flagellari, et in ligno suspendi, corrui quasi exanimis, sed resumpto spiritu steti dolens, et sic patienter sufferens, ut nec inimici, nec alii in me aliud reperirent nisi gravitatem. S. Brigitta, lib. VI *Revel.*, cap. LVII.

tant de Jésus-Christ sur la terre. A tous ces bienheureux qui ont fini leur vie dans le Seigneur, d'une manière édifiante et sainte, par une mort naturelle, et qui, sans avoir donné leur sang pour la confession de la foi devant les persécuteurs, ont eu l'esprit du martyre, à cause de l'insigne sainteté de leur vie, l'Église a donné le nom de confesseurs. Leurs prières assidues, leurs jeûnes, leurs veilles, leurs cilices, leurs disciplines, leurs privations de toutes sortes, parfois la vie cloîtrée qu'ils ont menée volontairement pendant tout le temps de leur existence, les autres mortifications corporelles employées pour dompter la chair et s'immoler comme des victimes vivantes au Dieu tout-puissant : tout cela permet de les placer à côté des martyrs et leur confère un mérite non moins précieux que s'ils avaient versé réellement leur sang pour Jésus-Christ. L'Église le dit du grand confesseur S. Martin : « O âme très sainte, pour n'avoir « pas connu le glaive du persécuteur, vous n'avez pas cepen- « dant perdu la palme du martyre ! » Combien d'entre eux n'ont eu pendant toute leur vie que cette seule ambition, mourir pour confesser leur foi ! Dieu voulait qu'ils arrivassent au ciel par une autre voie, mais leur mérite et leur gloire n'en sont pas moins admirables.

La Mère de Dieu, Marie, est appelée leur reine, parce qu'elle a marché devant eux comme un guide et un modèle d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, de chasteté, de patience, d'oraison, de mortification, et de toutes les autres vertus. C'est en suivant ses exemples qu'ils sont devenus grands par l'humilité, riches par la pauvreté, rois par l'obéissance, anges dans un corps mortel, forts dans les persécutions, sublimes en oraison, menant une vie céleste dans la mortification, brillants en un mot, devant tout l'univers, de la splendeur de toutes les vertus. Elle est donc véritablement leur reine, ils l'ont honorée comme telle pendant qu'ils vivaient sur la terre, et l'une de leurs plus grandes joies au ciel est encore de célébrer sa royauté et d'entourer son trône de leurs hommages.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des vertus de Marie que les saints confesseurs ont imitées. Dans tout le cours de cet ouvrage, nous n'avons fait, pour ainsi dire, que parler des vertus et des excellences de cette auguste Vierge, et les bienheureux ne sont arrivés à la sainteté éminente qui les distingue que parce qu'ils ont reproduit en eux-mêmes quelques traits de ces perfections admirables. Il serait donc plus à propos de dire le culte qu'ils ont rendu à Marie, et le soin qu'ils ont apporté à imiter ses vertus.

Mais si l'on voulait compter ceux qui, pendant la longue suite des siècles, dans toutes les contrées de l'univers, au désert, dans les cloîtres, dans les maisons privées, ont fini saintement

et religieusement leur vie dans la paix de l'Église, il serait impossible de le faire.

L'immense collection des Bollandistes n'y suffit pas elle-même. Cependant, dans cette innombrable armée des serviteurs et des imitateurs fidèles de Marie, nous en choisirons quelques-uns que nous citerons, laissant au pieux lecteur désireux de plus de détails le soin de consulter lui-même les Vies des Saints qui sont entre les mains de tous.

Les saints qui vivent au milieu du monde sont tous de zélés serviteurs de Marie, comme leur sainteté même le prouve. On peut dire cependant, en général, que les réguliers honorent et vénèrent plus particulièrement la Vierge Mère de Dieu, comme leur reine et leur souveraine. Ils se dévouent à elle d'une manière spéciale, quand l'anneau des vœux, surtout du vœu de chasteté, les fiance à elle ; ils se conforment de plus près à sa très sainte vie, par les vœux d'obéissance et de pauvreté, par la pratique de la contemplation, l'amour de la solitude. Ils se rendent ainsi les émules de la Vierge obéissante, pauvre, chaste, solitaire et dévote. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la Vierge Mère de Dieu les comble de bienfaits et de dons singuliers, car la similitude attire d'ordinaire l'amour, et dans la Vierge brille le modèle de la vie religieuse. De là vient que nous lisons de plusieurs ordres, que leurs religieux ont paru, dans des visions miraculeuses, abrités sous le manteau de la Vierge, ou recevant leur habit et leur règle de cette sainte Mère. Ainsi les Servites ont reçu de Marie l'habit dont ils devaient se revêtir et la règle qu'ils devaient garder. Les Carmes, les Cisterciens, les Prémontrés, les Prêcheurs, les Olivétains se glorifièrent aussi d'avoir reçu leur habit de la sainte Vierge, comme on le voit dans leur histoire. Dans l'impossibilité de nous étendre longuement, c'est donc aux ordres religieux que nous emprunterons quelques exemples, pour montrer que Marie a toujours été la reine des Confesseurs.

Commençons par les plus anciens. Les chanoines réguliers de l'ordre de St.-Augustin, suivant leurs traditions historiques, tirent leur origine des Apôtres. S. Augustin leur donna des constitutions, et ordonné prêtre par l'évêque Valère, il vécut quelque temps avec eux selon la règle établie par les Apôtres. Dans la suite des temps, des réformes furent introduites d'où sortirent de nouvelles branches, telles que celles des chanoines de Latran et de Saint-Sauveur. Parmi les chanoines réguliers de l'ordre de St.-Augustin, une multitude de saints personnages brillèrent par leur dévotion à Marie. Nous n'en citerons que trois :

Thomas à Kempis, à qui plusieurs attribuent le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Entre autres preuves de sa piété, Thomas à Kempis donna celle d'une tendre dévotion à la très sainte Vierge

dès son plus bas âge. Plus tard, s'étant laissé aller à quelque négligence dans l'accomplissement des pratiques qu'il s'était imposées en son honneur, il en fut sévèrement repris par cette auguste Vierge elle-même, dans une vision ; reconnaissant sa faute, il la répara généreusement et servit Marie avec la fidélité la plus grande jusqu'à la mort.

Le bienheureux Jean Rusbroch mérita, en récompense de sa dévotion envers la sainte Vierge, de jouir de la présence de Jésus, de Marie et de plusieurs saints. On rapporte que Jésus-Christ lui dit : « Vous êtes mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes com-« plaisances. » Puis l'embrassant, il dit à sa Mère et aux troupes de bienheureux qui l'entouraient : « Voici mon fils de choix. »

Au bienheureux Stanislas de Casimire, la très sainte Vierge daigna apparaître, en récompense de sa dévotion, avec Jésus-Christ et S. Stanislas martyr, évêque de Cracovie. Il mérita d'entendre sortir de la bouche de Marie ces paroles : « Mon fils « Stanislas, réjouis-toi de ta grande dévotion envers moi et envers « S. Stanislas. Continue avec générosité. Une grande récompense « t'attend dans le Ciel, avec mes saints. »

Dans l'ordre des Bénédictins nous devons nommer tout d'abord S. Benoît. Ce glorieux patriarche de presque tous les ordres religieux en Occident, avait une profonde dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie. De l'ordre qu'il a fondé sont sortis plusieurs autres ordres religieux placés sous le patronage spécial de la très sainte Vierge, entre autres ceux de Cluny, des Cisterciens, Chartreux, Guilesmites, Olivétains, ceux de Vallombreuse, les Célestins, les Camaldules, tous célèbres par leur admirable et tendre dévotion envers la Mère de Dieu. On a vu sortir de cet ordre sacré de grands évêques, comme le pape S. Grégoire, l'archevêque de Tolède S. Ildefonse, et d'autres merveilleusement dévoués à la sainte Vierge. S. Odon, abbé de Cluny, premier réformateur de l'ordre de St.-Benoît, appelait en toute occasion Marie la Mère de la miséricorde, et il propagea merveilleusement son culte. S. Odilon, un de ses successeurs, marcha sur ses traces. Nous avons eu cent fois l'occasion de citer des paroles du bienheureux Rupert, abbé du même ordre, qui témoignent de son amour pour la très sainte Vierge.

L'ordre de Cîteaux, illustre rameau sorti de la féconde racine bénédictine, fut le premier ordre consacré à honorer la très sainte Vierge, au moins en Occident, car l'ordre des Carmes dont la Mère de Dieu est la patronne, se glorifie d'une origine plus ancienne mais qui le rattache à l'Orient. L'ordre de Cîteaux reçut de la sainte Vierge de nombreuses faveurs. Outre les révélations spirituelles et les apparitions intimes, la sainte Vierge visitait souvent les Cisterciens, entourée d'un brillant cortège de bienheureux. Elle les consolait visiblement, les instruisait, les aidait, les

dirigeait, les réconfortait dans leurs labeurs; elle était et elle est toujours la patronne, la souveraine, la consolatrice, la protectrice et l'avocate des Cisterciens. Ceux-ci, à leur tour, ont toujours honoré beaucoup la sainte Vierge. Aussi les grands serviteurs de Marie appartenant à cet ordre furent-ils nombreux. Il faut nommer d'abord S. Robert le fondateur ; après lui, l'illustre docteur S. Bernard, qui reçut de Marie les faveurs les plus signalées et qui fit tant, de son côté, pour propager son culte. « Vénérons « Marie, disait-il à ses religieux, vénérons Marie de toute « l'ardeur de nos cœurs, de toute l'affection de nos entrailles, de « tous nos vœux, parce que telle est la volonté de Celui qui a « voulu que nous possédions toutes choses par Marie[1]. » Nous pourrions citer encore S. Thomas, archevêque de Cantorbéry, les bienheureux Albéric et Etienne, abbés de Cîteaux ; Henri moine, Eustache abbé, Pierre, Théodbald, Arnulphe, Hostrad et cent autres.

S. Bruno, fondateur des Chartreux, fut de même un très fidèle serviteur de la sainte Vierge, et il la choisit pour patronne de tout l'ordre qu'il avait fondé. Voici à quelle occasion. Les suggestions perverses de quelques méchants qui blâmaient cette vie austère dans l'horrible désert de la Chartreuse, comme un suicide, le jetaient dans une grande perplexité. Lui et ses disciples se demandaient entre eux s'il leur convenait de continuer ce genre de vie, quand un vénérable vieillard, — on croit que c'était S. Pierre, — leur apparut et leur suggéra l'idée, pour se débarrasser de cette perplexité, de réciter chaque jour l'Office de la bienheureuse Vierge Marie. Cela dit, il disparut.

Denis le Chartreux, à qui plusieurs auteurs donnent la qualification de saint ou de bienheureux, doit être aussi rangé au nombre des plus zélés serviteurs de Marie. Il écrivit plusieurs ouvrages à sa louange pour exhorter les fidèles à mettre en elle leur confiance, et il commenta pieusement le *Cantique des Cantiques* dans le sens de l'application à cette divine Vierge.

S. Norbert, évêque de Magdebourg, fonda l'ordre des Prémontrés sous les auspices de Marie. Un ange lui présenta le vêtement blanc qu'il devait donner à ses religieux. On connaît la familiarité intime dans laquelle le bienheureux Herman, du même ordre, eut le bonheur de vivre avec Jésus et Marie.

L'ardent amour de S. Dominique, fondateur de l'ordre des

[1] Totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus et votis omnibus Mariam hanc veneremur, quia sic est voluntas ejus, qui totum nos voluit habere per Mariam. S. Bern., Serm. *de Aquæductu.*

In hom. 2 *super Missus*, ita fatur : In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca : non recedat ab ore, non recedat a corde, et ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum.

Frères Prêcheurs, pour la glorieuse Mère de Dieu, son zèle pour l'honorer, la ferveur du culte qu'il a, ainsi que sa famille spirituelle, rendu à Marie, sont plus éclatants que le soleil. Qu'il nous suffise de rappeler que ce fut par la récitation du rosaire qu'il surmonta et vainquit l'hérésie des Albigeois. S. Hyacinthe, de Pologne, formé à la piété par S. Dominique lui-même, imita la dévotion de son père spirituel pour la très sainte Vierge. On cite de lui ce trait : Tandis que les Tartares dévastaient la Russie et la Wolhynie, il se trouvait à Kiew. Il entra dans une église pour ôter le très saint Sacrement de l'Eucharistie et le dérober aux insultes des barbares. Or l'image de la sainte Vierge lui parla : « Pourquoi, dit-elle, me laisses-tu là toute seule ? Pourquoi « m'exposes-tu aux insultes des barbares ? Pourquoi ne m'em- « portes-tu pas avec mon Fils ? » Ce qu'entendant Hyacinthe, il prit d'une main la sainte hostie, et de l'autre une grande statue en albâtre de la bienheureuse Vierge Marie. Puis, ne trouvant point de navire, il se confia aux eaux du Borysthène, et traversa à pied sec, chargé de la statue dont le poids était grand, ce fleuve très profond et très rapide. La tradition veut qu'il ait porté ce pieux fardeau de la statue de la Mère de Dieu à Cracovie, et qu'il l'ait déposée dans l'église de son ordre, dédiée à la très sainte Trinité. Il avait pour compagnon et pour ami le bienheureux Herman, à qui la sainte Vierge, dont il ne perdait pas un moment le souvenir, accorda, entre autres faveurs, une science infuse et une éloquence merveilleuse pour annoncer la parole de Dieu. Avant ce don miraculeux, son intelligence avait toujours été très bornée, et un défaut de prononciation lui rendait la parole publique à peu près impossible.

S. Thomas de Pennafort embrassa l'institut de S. Dominique à quarante-huit ans, parce qu'il n'en connaissait point de plus puissant pour briser les forces du démon par la piété envers Marie la Mère de Dieu, à qui depuis longtemps il s'était consacré. Il ne cessait de l'invoquer afin de trouver auprès d'elle un refuge assuré. Aussi Marie le choisit-elle, en même temps que S. Pierre Nolasque et Jacques, roi d'Aragon, pour fonder en son honneur un ordre religieux ayant pour objet la délivrance des malheureux captifs tombés entre les mains des Turcs.

Citons encore les noms de l'illustre docteur S. Thomas d'Aquin, du bienheureux Albert le Grand, de S. Vincent Ferrier, de S. Antonin, archevêque de Florence, du bienheureux Jourdain de Saxe, du bienheureux Henri Suso, et parlons de l'ordre des Frères Mineurs.

Le saint fondateur de cet ordre illustre avait pour la Mère de Notre-Seigneur un indicible amour, parce qu'elle a rendu le Dieu de toute majesté notre frère, et parce qu'elle nous a fait obtenir miséricorde. Mettant en elle, après Jésus-Christ, sa principale

confiance, il la constitua son avocate et l'avocate des siens. Il jeûnait très dévotement en son honneur, depuis la fête des saints Apôtres Pierre et Paul jusqu'à la fête de l'Assomption. Il fut présenté avec S. Dominique, par la Mère de Dieu à Notre-Seigneur Jésus-Christ et offert pour ramener les âmes au Seigneur. Sa dévotion envers Marie obtint que la sainte Vierge choisit, en quelque sorte, pour sa demeure l'église de la Portioncule autrefois déserte, et fit accorder par son Fils l'indulgence plénière connue sous ce nom, si précieuse pour la sanctification des fidèles et le soulagement des âmes du Purgatoire.

S. Antoine de Padoue, qui aimait tendrement le divin Enfant Jésus, avait aussi pour sa Mère la dévotion la plus ardente. Mais que dire de S. Bonaventure dont les écrits respirent une si grande piété, une confiance si absolue en Marie ? « Honorez souveraine-« ment la glorieuse Reine, Mère de Dieu, » écrivait-il à un frère qui le consultait[1]. « Dans tous vos besoins, adressez-vous à elle « comme à votre refuge le plus sûr. Prenez-la pour avocate. « Confiez-lui votre cause en tout abandon et sécurité, parce « qu'elle est la Mère de miséricorde. Appliquez-vous à lui témoi-« gner un respect spécial, et pour que votre dévotion lui soit « agréable, efforcez-vous de toute manière de garder sa pureté « dans votre corps et dans votre cœur, et d'imiter ses exemples « avec humilité et douceur. »

S. Bernardin de Sienne manifesta dès son enfance une tendre dévotion envers la très sainte Vierge, et cette dévotion ne fit que grandir avec l'âge. Une fois revêtu du saint habit religieux, il s'adonna tout entier à louer la Mère du Sauveur. Il récitait chaque jour la couronne de Marie avec une admirable piété. Grâce à ses exhortations quotidiennes, l'usage de cette couronne devint général. Aussi la sainte Vierge lui apparut-elle et lui dit : « Bernardin, mon dévot serviteur, je me suis complu « dans ta dévotion. Voici que parce que tu m'as honorée chaque « jour de cette couronne, je t'ai obtenu de mon Fils la grâce de « prêcher et de faire des miracles Sache qu'à la fin tu te réjouiras « éternellement dans le ciel, avec moi, de ces allégresses que « tu glorifies chaque jour et auxquelles tu participeras. » Tout ce que ce saint reçut de Dieu en fait de grâces, il le reçut par le pieux souvenir des allégresses de la bienheureuse Vierge Marie, en l'honneur desquelles il récitait tous les jours la cou-

[1] Ut gloriosam reginam, Domini nostri Matrem benedictam in summo habeas honore, et ut in cunctis tuis necessitatibus, tanquam ad refugium tutissimum te convertas, illam in tuam assumens advocatam, devotissime ac secure tuam ei causam committes, quia Mater est misericordiæ. Quotidie stude ei specialem reverentiam exhibere, et ut tua devotio sit ei grata, ejus puritatem mente et animo in te servando, toto conatu nitere, humilitate et mansuetudine ejus vestigia imitare. S. Bonav., Epist. 25 *de Memor.*

ronne. C'est lui-même qui l'atteste, ainsi qu'il est marqué dans sa vie.

Alexandre de Halès, surnommé le docteur irréfragable et que quelques-uns appellent aussi la source de vie, avait une si grande affection pour la Mère de Dieu, qu'il résolut de ne jamais rien refuser de ce qu'on lui demanderait en son nom. Un Franciscain l'ayant su, et voyant l'éclatante célébrité dont jouissait ce docteur à l'Université de Paris, l'alla trouver et lui dit : « Au « nom de Marie, je vous conjure de nous venir. » Alexandre crut voir dans cette invitation l'appel de Dieu, et le suivit sur-le-champ pour embrasser la règle de S. François.

Rappelons enfin que la doctrine de l'Immaculée Conception fut toujours particulièrement chère aux enfants de S. François, et que le plus vaillant défenseur de cette doctrine parmi les Scolastiques fut un Franciscain, Scot, le docteur subtil.

Les Ermites de S. Augustin rétablis vers 1137 par Guillaume, duc d'Aquitaine, qui devint ensuite membre de cet ordre, comptent aussi dans leurs rangs d'illustres et nombreux serviteurs de Marie. Nous ne ferons que rappeler les noms de S. Nicolas de Tolentino, S. Herthinod le Goth, le cardinal Alexandre Oliva, S. Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence.

L'ordre des Carmes, depuis le commencement de son institution, a toujours rendu à Marie le culte le plus empressé et le plus pieux. Aussi, parmi les religieux appartenant à cet ordre, trouve-t-on d'illustres serviteurs de la très sainte Vierge : S. Albert, une des gloires les plus pures de cet institut; S. André de Fiesole, qui mérita de voir apparaître, entourée d'une multitude d'anges, la sainte Vierge qui lui dit : « Tu es « mon serviteur, parce que je t'ai choisi, et je me glorifierai en « toi ; » S. Simon Stock, à qui la Mère de Dieu donna le scapulaire en gage de son amour pour tout l'ordre ; S. François de Jésus, dont Jésus et Marie bénissaient d'une manière merveilleuse la charité envers les pauvres.

Les Servites ont été fidèles à leur nom : on les appela dès le principe, serviteurs de Marie, et ils se montrèrent toujours des serviteurs fidèles. Citons parmi les plus dévots à cette auguste Vierge, S. Philippe Beniti, que la Mère de Dieu daigna appeler elle-même à entrer dans cet ordre; le bienheureux François de Sienne qui, pour se délivrer de l'importunité des gens du monde, attirés par l'éclat de sa sainteté, obtint de Marie d'être subitement privé de l'ouïe, ce qui ne l'empêcha pas de prêcher avec beaucoup de fruit; le bienheureux Joachim de Sienne, célèbre par ses miracles et par sa dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie, qui l'avait averti d'entrer, dès l'âge de treize ans dans l'ordre des Servites.

Le fondateur de l'ordre des Minimes, S. François de Paule, se consacra aussi à la bienheureuse Vierge Marie dans l'église de la Portioncule, dès l'âge de treize ans. Il voulait appeler l'ordre qu'il fonda, la religion de Jésus et de Marie, et c'est le nom que lui donnent plusieurs anciens auteurs. Quoique très dévot à la sainte Vierge, il ne consentit jamais à accepter une statue de Marie en or, enrichie de pierres précieuses, que le roi Louis XI lui offrit à plusieurs reprises, parce qu'il avait, disait-il, une image en papier qui représentait la Mère de Dieu aussi bien que la statue d'or, ce qui lui suffisait. Il était un véritable serviteur de Marie, et il honora ce modèle admirable de la sainte pauvreté non seulement par sa dévotion, mais encore par son amour. Parmi les saints religieux de l'ordre des Minimes qui se sont distingués par leur dévotion envers la bienheureuse Vierge, on peut citer particulièrement le bienheureux Simon de Garcia, qui répétait sans cesse, et repandait autant qu'il le pouvait cette pieuse invocation[1] : « Salut, Fille de Dieu le Père ; salut, Mère « de Dieu le Fils ; salut, épouse du Saint-Esprit ; salut, temple « de la sainte Trinité[1] ; » le père François Binans, qui dut à sa dévotion envers Marie, d'échapper en plusieurs circonstances aux plus grands dangers ; le frère Jacques le Barbu : on vit sortir de sa bouche trois lis sur lesquels étaient inscrits en très beaux caractères les très saints noms de Jésus et de Marie ; le frère Gaspar Bono ; le frère Sanctus ; le frère Etienne Justinien et plusieurs autres, illustres par leurs miracles et par leur zèle pour le service de Marie.

La Compagnie de Jésus, qui se glorifie de porter le nom du Fils de la Vierge Marie, vénère et honore d'une dévotion et d'une piété spéciale cette très sainte Mère. On ne saurait compter tous les membres de cette compagnie qui se sont signalés par leur dévotion envers la très sainte Vierge et leur zèle pour sa gloire. S. Ignace, le premier de tous, avait pour l'auguste Reine du ciel un amour indicible. Dès le commencement de sa conversion, il la choisit pour patronne.

Sur le point de commencer une vie nouvelle, il entreprit le pèlerinage de Notre-Dame de Montserrat. En route il fit vœu de chasteté en l'honneur de la reine des Vierges. Il passa en prière la nuit de la fête de l'Annonciation, dans l'église de Marie, à Manrèse, tantôt debout à son autel devant son image sacrée, tantôt tombant à genoux, se recommandant du plus profond de son cœur à la sainte Vierge, pleurant les fautes de sa vie passée, se vouant de toute son âme à Dieu seul, pour qui il voulait désormais combattre sous la protection de la sainte Vierge. C'est

[1] Ave, Filia Dei Patris. Ave, Mater Dei Filii. Ave, sponsa Spiritus Sancti. Ave, templum totius Trinitatis.

ainsi qu'il commença une nouvelle vie et une nouvelle carrière militaire. Toute la suite de sa vie fut digne de ce commencement, et l'on ne saurait en rapporter une circonstance notable dans laquelle ne se soit manifestée sa dévotion envers Marie. S. François-Xavier, le bienheureux Gonsalve, S. Stanislas Kostka, S. Louis de Gonzague, S. François de Borgia, le bienheureux Pierre Canisius, Martin Gutirez, Balthasar Alvarez, le cardinal Tolet, François Coster, Gaspar Garcias, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Antoine Madritz, Thomas Sanchez, Robert Bellarmin, François Suarez, Alphonse Rodriguez, Claude Aquaviva, Barradius, et mille autres qu'il serait trop long de nommer, ont marché dignement sur les traces de leur saint fondateur, et glorifié Marie par leurs écrits, leurs prédications et surtout par l'imitation de ses vertus.

Citons encore pour terminer, la Congrégation de l'Oratoire qui s'est fait remarquer, elle aussi, par sa religion et sa piété envers la très sainte Mère de Dieu. S. Philippe de Néri, fondateur et premier supérieur de cette congrégation, donna mille preuves de la merveilleuse dévotion qui l'animait envers la très sainte Vierge. Il voulut que son image figurât sur le sceau de la Congrégation, qu'une église fût construite en son honneur, dont toutes les chapelles lui seraient consacrées, que l'on implorât fréquemment le secours de Marie par des oraisons jaculatoires, que l'on recourût à son intercession dans toutes les graves nécessités. Il obtint de nombreux miracles par l'entremise de Marie, et même la résurrection d'un enfant qui était mort sans baptême. Le cardinal César Baronius appartenait au même ordre. Il fut aussi un zélé serviteur de Marie dont il portait toujours l'image peinte sur son cœur. Ses *Annales*, ce magnifique monument d'érudition, cette forteresse inexpugnable élevée contre les ennemis de l'Eglise, fournissent mille preuves de sa tendre piété, de sa confiance en Marie, et de son zèle pour sa gloire.

Il faut nous arrêter ici. Nous en avons dit assez pour montrer que les saints confesseurs ont reconnu Marie pour leur souveraine. De leur immense multitude nous en avons cité quelques-uns à peine ; mais c'est assez, parce que nous savons que l'on peut dire de tous les autres ce que nous avons dit de ceux-là. Que ceux donc qui veulent devenir des saints imitent ces glorieux modèles. A leur exemple, qu'ils aiment plus ardemment, qu'ils honorent avec plus de ferveur, qu'ils servent avec plus de zèle la sainte Mère de Dieu, reine de tous, souveraine de l'univers. Qu'ils s'efforcent de les imiter non seulement en dévotion, mais encore en charité, en humilité, en bonté, en mansuétude, en patience et en toutes les autres vertus. Le vrai serviteur de Marie n'est pas celui qui se contente de répéter sou-

vent son nom sacré, qui porte et baise ses images, visite les temples dédiés à sa gloire, écoute volontiers ses louanges et ses cantiques, porte son chapelet, récite son rosaire ou son office. Le vrai serviteur de Marie est celui qui, outre ces actes de dévotion, s'efforce d'imiter la foi vive, l'espérance inébranlable, l'ardent amour de Dieu, la rare obéissance, l'admirable chasteté, la profonde humilité et les autres vertus de la sainte Vierge ; qui dans ses mœurs et sa conduite reproduit les mœurs et la conduite de Marie. Les sujets doivent imiter leur roi : Marie est la reine des Confesseurs ; quiconque ambitionne l'honneur de faire partie de sa cour à ce titre, n'a qu'une chose à faire, imiter ses exemples et lui rendre ainsi l'hommage le plus précieux qu'elle attende de nous.

§ IV. — *Marie reine des Vierges.*

Après les Confesseurs viennent les Vierges, fleurs gracieuses et embaumées de la sainte Église, illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, gloire et ornement de la grâce spirituelle, comme parlent S. Ignace et S. Cyprien. La bienheureuse Vierge Marie est aussi proclamée leur reine.

Nous avons parlé plusieurs fois déjà de la virginité de Marie et fait ressortir, autant qu'il était possible, les merveilleuses perfections dont brille ce privilège auguste de la Mère de Dieu. Mais lorsqu'on célèbre les grandeurs et les gloires de Marie, la matière loin d'être épuisée n'est jamais qu'effleurée à peine, et il reste toujours infiniment à dire. Ce n'est pas le sujet qui peut manquer à ses louanges : les anges eux-mêmes ne l'épuiseront pas pendant l'éternité bienheureuse.

On donne le nom de rois ou de reines à ceux qui commandent les autres et les surpassent en autorité, dignité, puissance, richesses et autres dons de la fortune.

La bienheureuse Vierge Marie surpassa les hommes et les anges, en chasteté et en intégrité virginale. Voilà pourquoi on l'appelle justement *reine de toutes les Vierges.*

La très sainte Trinité est la première Vierge. En effet, le Père n'est pas engendré, le Fils est engendré de toute éternité du Père seul, sans mère, sans division, sans corruption. Le Saint-Esprit n'est pas engendré : il procède de l'un et de l'autre. C'est pourquoi S. Grégoire de Nazianze avait raison de chanter dans son poème *sur la Virginité*[1] : « La Trinité est la première

[1] Virginitas, multum salve, a Deo data, largitrix bonorum,
Mater integritatis, Christi pars cœlestibus pulchritudinibus
Conjugii expertibus compar : sunt enim conjugii expertes
Primus quidem Deus ; deinde Dei chorus sempiterni.
At ille quidem origo luminum, lumen quod nec nominari potest,

« Vierge, puisque le Fils est né d'un Père sans commencement,
« car le Père ne tire son être de personne. »

Jésus-Christ est également le premier chef et maître de la Virginité. Il a été engendré de toute éternité du Père, sans commerce charnel, et il s'est incarné, dans le temps, d'une Vierge dont la virginité n'eut rien à souffrir de sa maternité.

La bienheureuse Vierge Marie est l'Épouse de la très sainte Trinité; elle est la Mère de Jésus-Christ. Comme épouse et comme mère, elle partage la royauté virginale de Dieu : elle est la reine des Vierges. Et parce que la virginité est commune aux anges et aux hommes, elle est la reine des purs Esprits, vierges par nature, et des créatures humaines, vierges par grâce et par vertu. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas dit

Nec apprehendi, fugiens animi celeritatem prope accedentis,
Omniumque mentes semper præcurrens ut desideriis
Trahamur ad altitudinem semper novam : hi vero lumina
Secunda post Trinitatem, quæ regiam majestatem obtinet.
Prima Virgo est sancta Trinitas : Filius rex ex Patre.
Principii experte, neque extrinsecus producto,
(Ipse enim omnibus est via et radix et principium),
Neque filium similiter ac homines generante.
Sed ut splendor ex splendore procedit. Ex Filio autem,
Non jam filius dilectus simili gloria præditus.
Sed manet totus Genitor, ac ipse etiam Filius tantummodo.
Filius, et solus ex solo : in unum coeuntes
Cum magno Spiritu, qui ex Patre similis procedit.
Unus Deus in tribus resplendens luminibus.
Ac talis quidem est Triadis pura natura. Ex illa autem,
Angeli splendentes, forma carentes, qui circa
Magnum thronum versantur : sunt enim mentes agiles,
Ignis et spiritus divini per aerem velociter currentes,
Ac cito magna facescunt præcepta.
Nullæ ibi nuptiæ, nullæ molestiæ, nullæ sollicitudines.
. . . . . .
Nunc ergo agite, edisseram mysteria Dei veneranda,
Et quo modo postremis Virginitas temporibus affulserit.
. . . . . .
Sic virginitas Christi pars semper existentis.
Prius quidem in paucis videbatur, et umbris abdita erat,
Quandiu lex coloribus obscure apparentibus
Regnavit et occultus splendor paucis affulsit.
At postquam Christus ex casta Matre Virgine
Jugi experte, Deo simili, incontaminata prodiens,
Necesse enim erat, ut sine nuptiis, nisi patre nasceret.
Sanctificavit fœminas, Evamque acerbam repulit,
Et carnis leges removit, ac per Evangelii prædicationem
Spiritui cessit littera, venitque in medium gratia.
Tunc profecto Virginitas mortalibus illuxit splendida,
Soluta mundo, ac mundum infirmum solvens,
Tanto præstantior nuptiis ac vitæ vinculis.
Quanto anima præstat carne, et terra latum cœlum,
Et vita fluitante, stabilis beatorum vita, et Deus homine.

S. Gregor. Nazianz., *de Virginitate.*

(MATTH., XXI, 30) : *A la résurrection, il n'y aura plus ni noces ni mariages. Ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel.* La virginité des anges est en quelque sorte le type de la virginité des hommes. « Jésus-Christ, » disait S. Athanase dans son *Apologie à l'empereur Constance*[1], « le Fils de Dieu fait homme « pour nous, après avoir vaincu la mort, entre autres dons, « nous a accordé de posséder sur la terre une image de la vie « des anges, la virginité. »

La Mère de Dieu surpasse non seulement les hommes, par sa pureté virginale, mais les anges eux-mêmes. Elle surpasse les anges, parce que les anges n'ont qu'une virginité spirituelle, tandis que la bienheureuse Vierge Marie possède la virginité corporelle en même temps que celle de l'esprit. Elle les surpasse encore, parce que la virginité est naturelle aux anges et, par conséquent, sans aucun mérite, tandis que celle de Marie appartient à l'ordre de la grâce et que, par conséquent, elle est méritoire. Elle les surpasse enfin, parce que la virginité est en quelque sorte nécessaire pour les anges et ne réclame aucun effort, tandis que celle de Marie est libre, volontaire et victorieuse.

La bienheureuse Vierge Marie s'élève aussi au-dessus des hommes, par la perfection de sa virginité, comme le ciel s'élève au-dessus de la terre[2]. Chez les hommes, en effet, la

[1] Dei Filius, Dominus et Salvator noster Jesus Christus, propter nos homo factus, qui mortem abrogavit, nostrumque genus a servitute corruptionis liberavit, cum aliis omnibus donis suis, illud quoque nobis impertivit, ut angelorum imaginem in terra haberemus, nempe virginitatem. Eas sane quæ hac virtute præditæ sunt, sponsas Christi vocare consuevit catholica Ecclesia; has ethnici cum vident, ut templum Verbi admirantur : certum quippe est nusquam hanc venerandam ac cœlestem professionem excoli, nisi duntaxat apud nos Christianos. Hoc enim maximum est argumentum, certam ac veram apud nos esse religionem. Has præ aliis beatæ memoriæ piissimus Pater tuus Constantinus Augustus honorabat. Has tua quoque pietas in litteris suis venerandas et sanctas plerumque nuncupavit. D. ATHANASIUS, *ad Constantium Apologia*, n. 33.

[2] REGINA Virgo, quæ regem Christum peperit. S. JOANNES DAMASC., in *Paraclet. B. V. M.*

REGINA summa puellarum. IDEM, in Orat. 4 *de Nativ. B. V. M.*

REGINA omnium prudentum virginum. D. FULBERTUS CARNOT., Serm. 3 *de Nativ. SS. V. Mariæ.*

REGINA Virginum. S. ODILO, in hymno *de Annuntiatione.*

REGINA Virgo regia de genere David regis. D. BONAVENTURA, in *Laude B. V. M.*

REGINA Virginum ; ipsa enim sola a maledicto legis quasi a servitute carceris et captivitatis virginitatem liberavit, et eam liberam ac gloriosam reddidit : et sic omnes virgines in quantum Virgines a servitute legis liberavit et suæ servituti mancipavit : et sic est effecta regina virginum ; omnes aliæ sunt ancillæ Virginis et pedisequæ. B. ALBERTUS MAGN., *super Missus est.*

REGINA omnium virginum. BERNARD. DE BUSTIS, in *Mariali*, Serm. 2 *de Coronat. B. V. M.*

virginité est accompagnée du combat contre la concupiscence, et de la possibilité de tomber dans le péché, si l'on n'excepte quelques saints personnages qui ont reçu de Dieu un privilège spécial. Chez Marie la virginité est sans combat de la concupiscence, et sans aucun péril de pécher, même véniellement. Sa virginité était donc d'un ordre plus élevé que celle des autres vierges ; elle l'a gardée avec une perfection incomparablement plus grande : elle a mérité une couronne virginale plus brillante, et c'est à bon droit qu'on l'appelle reine des Vierges.

S. Jean l'Évangéliste, dans son *Apocalypse* (XIV, 1, 3, 4), rapporte qu'il a vu l'Agneau debout, sur la montagne de Sion : *Je regardai encore*, dit-il, *et voici que l'Agneau était debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille, qui avaient son nom et le nom de son Père inscrits sur leur front... Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône, et devant les quatre animaux et les vieillards ; et nul ne pouvait dire le cantique, sauf ces cent quarante-quatre mille qui ont été achetés sur la terre. Ce sont eux qui ne se sont point souillés avec des femmes, car ils sont vierges. Ils suivent l'Agneau partout où il va.*

Cet Agneau, c'est Jésus-Christ, tant à cause de sa mansuétude que de son innocence. Quoi de plus innocent en effet qu'un agneau ? Quoi de plus doux ? Et quoi de plus innocent que le Christ, *qui n'a point commis de péché, et dans la bouche de qui la ruse ne s'est pas trouvée* (Ire *Épît.* de S. Pierre, II, 22) ? Quoi de plus doux ? *Il descendra comme la pluie sur une toison, et comme l'eau qui tombe goutte à goutte sur la terre*, dit le Psalmiste Ps. LXXI, 6 . Et l'apôtre S. Pierre dit encore (Ire *Épît.*, II, 23) : *Quand on le maudissait, il ne maudissait point ; quand il souffrait, il ne menaçait point.*

Il est debout sur la montagne de Sion, c'est-à-dire sur l'Église, dont il est le chef et dont le Psalmiste Ps. LXXXIII, 8) disait : *Le Dieu des dieux apparaîtra dans Sion.*

Ceux qui le suivent sont debout avec lui sur la montagne : ce sont les vierges : la montagne est la virginité qui surpasse de beaucoup toutes les hauteurs du monde et de la vertu ordinaire. De là vient que S. Grégoire de Nazianze dit que la virginité l'emporte sur le mariage autant que l'esprit sur la chair, le ciel sur la terre, Dieu sur l'homme.

REGINA virginum, quæ divinitatis arcana sublimissima contemplatione percipit : felices qui assistent ei divina ipsius sapientia fruituri. JOANNES A JESU MARIA, Tract. *de Amore cultuque Reginæ cœli*, I part., cap. III.

REGINA sapientissima, postquam adducuntur regi electarum virginum mulla millia, nam constituit te sapientia dives Filius tuus, magistram suavissimam domus, ac regni sui, ut melius quam Joseph, erudires principes ejus, prudentiam docere. IDEM, tom. II, *Theolog. myst.*, p. 62.

Ils sont debout sur la montagne, parce que celui qui veut être vierge s'efforce en quelque sorte de gravir une montagne très élevée. Visant à imiter la vie des anges et des saints, il doit fuir le sexe différent et s'enfoncer dans les retraites inaccessibles de la solitude, des cellules et des cloîtres.

Ces suivants du divin Agneau sont en grand nombre. Le chiffre donné par l'Apôtre est un nombre mystique, qu'il faudrait se garder d'entendre dans un sens purement littéral. En effet, depuis le commencement de l'Église, depuis tant de siècles, dans toutes les parties de l'univers catholique, chez les séculiers comme chez les religieux, une multitude innombrables de chrétiens de tout sexe a préféré la virginité au mariage, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Chrst. Tous ceux-là *ont le nom de l'Agneau et le nom de son Père écrits sur leur front,* parce qu'ils sont les familiers du Père céleste et du Verbe incarné ; à cette cour et dans cette famille, ils sont comme les premiers, les princes. Ils portent sur leur front le nom de Dieu et le sceau de celui dont ils représentent la pureté et l'intégrité, autant qu'il est possible, dans leur chair.

Ils chantent comme un cantique nouveau, louant Dieu de ce don de chasteté si nouveau, si rare, si précieux. La virginité, en effet, est une vertu nouvelle et propre au Nouveau Testament, surtout quand elle est confirmée par vœu. Elle était presque inconnue à l'Ancien.

Et nul ne pouvait dire le cantique, sauf ces cent quarante-quatre mille, parce que les autres saints désireraient en vain chanter ce cantique et recevoir la palme de la virginité : ils ne peuvent plus y aspirer; la virginité une fois perdue ne se recouvre pas.

Ils ont été achetés de la terre, c'est-à-dire, de préférence au reste des hommes qui sont sur la terre, ils ont obtenu cette pureté d'âme et de corps par le prix du sang de Jésus-Christ. Le Sauveur a considéré les vierges comme des pierres très précieuses et très dignes d'être rachetées; il a prié, travaillé; il a offert le prix de son sang à Dieu le Père, et l'a destiné et appliqué tout particulièrement à cette œuvre. De là vient que S. Athanase appelle la virginité « une opulence « inépuisable, une couronne qui ne peut se flétrir, le temple de « Dieu, la demeure du Saint-Esprit, une perle magnifique[1] ; » de là vient encore que dans le même endroit de l'*Apocalypse*, au verset suivant, il est dit que les vierges *ont été achetés parmi les hommes comme prémices à Dieu et à l'Agneau.* De même en effet que la nouveauté rend les premiers fruits de la saison

[1] Opulentia indeficiens, corona immarcessibilis, templum Dei, domicilium Spiritus Sancti, margarita speciosa. S. Ambros., lib. *de Virginitate.*

plus savoureux et plus agréables, de même la virginité est comme des prémices auprès de Dieu. Le peuple d'Israël fut autrefois, de préférence à tous les autres peuples, élu, aimé de Dieu, offert à lui comme prémices, pour être le peuple premier et saint ; de même, parmi les chrétiens, les vierges sont comme des prémices très nobles et très agréables à Dieu, pour qui on les sépare, et à qui on les offre.

Ils ne se sont point souillés avec les femmes, parce qu'après avoir surmonté les tentations de leur propre chair, ils ont gardé le célibat et brillé d'une chasteté virginale pour l'amour du Christ.

Ils suivent l'Agneau partout où il va, parce qu'ils sont les épouses de l'Agneau, suivant le texte de l'Apôtre (II Cor., xi, 2) : *Je vous ai fiancés comme une vierge chaste au seul Jésus-Christ.*

Ainsi comme l'épouse suit l'époux, ainsi les vierges accompagnent le Christ. Le Christ aime les vierges et s'y complaît comme en ses épouses.

Cet Agneau, guide et roi des vierges, est suivi de très près par la bienheureuse Vierge Marie, sa très douce Mère. C'est après elle et comme ses suivantes que viennent les autres vierges, suivant cette prophétie des Psaumes (Ps. xliv, 15) : *Les vierges seront amenées au roi à sa suite.* C'est vraiment *à sa suite*, car elle revendique à bon droit la principauté. Elle est la maîtresse, les autres sont les disciples ; elle est la souveraine, les autres sont les suivantes ; elle est la princesse et la reine, les autres sont les esclaves ; elle est la mère, les autres sont les filles.

Voilà pourquoi les saints Pères, voulant exprimer par diverses épithètes cette primauté de la Mère de Dieu parmi les vierges, l'ont appelée la gloire des vierges, la maîtresse de la virginité, l'image, le miroir de la chasteté, la puissance de la virginité, la couronne, le trésor de la virginité, le sommet et la tête de toutes les vierges, l'exemplaire de la virginité parfaite, la reine de la chasteté, la couronne des vierges et de tous les saints, la mère des vierges, la fleur et la gloire virginale, le porte-étendard de la virginité [1]. C'est elle en effet qui a levé ce

[1] Gloria virginum, qua Deus carnem assumpsit et puer factus est Deus noster qui est ante sæcula. S. Jacobus, in *Liturgia sive divina Missa.*

Gloria solida virginitatis. S. Methodius, Hom. *in Festo Purificat. B. Mariæ.*

Gloria virginum. S. Ephrem, Serm. *de Laud. B. V.*

Gloria Jerusalem, id est claustralium, dans eis formam et regulam obedientiæ, cum dixit : Fiat mihi secundum verbum tuum. Hugo Carens., *in cap.* vi *Cant. Cantic.*

Gloria virginitatis. S. Laurent. Justin., Serm. *de Nativ. B. V. M.*

Institutrix prima ordinis virginum. Ernestus Prag., in *Mariali*, cap. cxxxvi

Institutrix virginitatis. S. Thomas de Villanova, Serm. 2 *de Annunt. B V. M.*

glorieux étendard à l'honneur de son divin Fils, elle a excité les

Institutrix vitæ et professionis, quam tenent virgines. Idem, in Conc. 2 *de Nativ. V. M.*

Forma, non solum virginum, verum etiam omnium Ecclesiarum Dei, quantum virginitas et vita beatæ Mariæ speculum, et species fuit totius castitatis, et integritas virtutum, decus pudicitiæ et magisterium valde eximium probitatis. Venantius Fortunatus, Serm. 3 *de Assumpt. B. Mariæ Virg.*

Forma virginitatis pulchra, solem ipsum splendoribus superans. S. Joan. Damasc., Orat. 3 *de Assumpt. B. V. M.*

Forma virginitatis. S. Thomas de Villanova, Serm. 2 *de Annunt. B. V. M.*

Imago virginitatis, cujus unius vita omnium est disciplina. S. Ambrosius, lib. II *de Virgin.*

Imago virginalis. S. Proclus, Orat. 6 *de Laud. SS. Virginis.*

Speculum virginum, de quo refulget species castitatis et forma virginitatis. S. Ambrosius, lib. II *de Virginitate.*

Speculum virginalis munditiæ. S. Petrus Damian., lib. II *Epistolar.*, Epist. 14.

Speculum purissimum virginitatis. Cæsarius Cisterc., *de Miraculis B. M. V.*

Corona virginitatis. D. Cyrillus, Hom. 6, Ephesi dicta *contra Nestorium.*

Corona cœtus hierarchiarum, omnium sanctorum, ac virginum, ob immensum splendorem, atque fulgorem inaccessa. D. Ephrem, in Serm. *de Laud. B. M. V.*

Corona immarcessibilis virginitatis. S. Methodius, Hom. *in Festo Purific. B. Virg.*

Summa virginitatis. Joannes Picus, lib. I *in Cant. Cantic.*

Thesaurus integritatis. S. Germanus Constantinop., Orat. 1 *in Præsent. B. V. M.*

Thesaurus virginitatis. S. Joan. Damasc., Orat. 1 *de Nativ. B. V. M.*

Exemplar virginum, in quo licet virginibus sumere exempla vivendi, cum in eo magisterio expressæ probitatis, quid corrigere, quid effugere, quid tenere virgines debeant ostendatur. S. Ambros., lib. II *de Virg.*

Exemplar virginitatis. Richard. a S. Laur., *de Laudib. Virg.*, lib. III.

Exemplum castitatis omnibus. S. Hieronym., in *Epist. de Assumpt. ad Eustoch.*

Exemplum perfectionis virginibus. Idem, *ibid.*

Exemplum perfectæ virginitatis. D. Ildephonsus, Serm. 3 *de Assumpt. B. M. V.*

Signifera virginitatis. Richard. a S. Laur., *de Laud. S. M. V.*, lib. III.

Signifera virginum. S. Bonaventura, in Litaniis *Psalterii B. M. V.*

Signum virginale et cœleste, quod in cœlo apparuit Ecclesiæ militantis, ut omnibus bene vivendi præberet exemplum. D. Bernardinus Senens., Serm. *de Nativ. B. M. V.*

Signum virginale quod apparuit in cœlo gloriæ, cum scilicet in anima et corpore in cœlum assumpta est, ex quo tota curia cœlestis decoratur. Idem, *ibid.*

Primiceria voto fœminarum virginum. Joannes Episc. Hierosolymitanus, in libro *de Institut. primorum Monachorum.*

Primiceria virginitatis, sine corruptione fœcunda, sine gravamine gravida, sine dolore puerpera. Idiota, *de B. V. M.*, Contempl. 1.

Primiceria virginum. D. Fulbertus Carn., Serm. 3 *de Nativ. B. V. M.*

Primiceria virginitatis. D. Bernardus, Serm. *super Signum magnum.*

Primiceria virginitatis, quia prima vovit virginitatem, et ideo prima, quia ante eam nulla. Richard. a S. Laur., *de Laud. B. V.*, lib. III.

Primigenia virginum. S. Anselmus Lucenc., *super Ave Maria.*

Flos virginitatis a Deo germinans. S. Andreas Cretens., Can. *in Nativ. B. M. V.*

vierges, par son exemple, à conserver ce précieux trésor; elle les a aidés par son patronage, ses mérites et ses prières à le bien garder.

Citons quelques exemples de vierges des deux sexes qui, pour imiter la Mère de Dieu, ont gardé immaculée la fleur de leur virginité.

Le Sage nous apprend que la *dignité du roi résulte de la multitude des sujets* (Proverbes, xiv, 28); de même la dignité de la reine des vierges résulte de la multitude des vierges qui la suivent. La multitude de ceux qui ont gardé le célibat par vertu est presque infinie dans l'Église de Jésus-Christ. A l'exemple de la Vierge Mère de Dieu, ils ont méprisé les voluptés de la chair et mené une vie très chaste, très sainte, très innocente.

Parmi les hommes, le premier, par l'ordre chronologique comme par la dignité, est incontestablement S. Joseph, époux très digne et très chaste de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu. A la Vierge des vierges, il fallait un époux dont la virginité fût et demeurât parfaite, pour qu'il méritât d'être le gardien intègre et fidèle de celle de son épouse.

Après lui, il faut nommer S. Jean-Baptiste, sanctifié dès le sein de sa mère, et dont la pureté virginale fut si parfaite que Malachie (III, 1) l'appelle un ange : *Voici*, dit-il, parlant au nom du Seigneur, *que je vous envoie mon ange, qui préparera ma voie devant ma face.*

Les douze Apôtres, si l'on excepte S. Pierre et que, pour conserver le nombre mystique, on lui substitue S. Paul, brillèrent aussi de l'auréole de la virginité. Voici les paroles de Tertullien à ce sujet[1] : « Il n'y a que pour Pierre, dont je trouve mention de « mariage, quand il est question de sa belle-mère. Quant aux « autres, ne les voyant désignés en aucun texte, ni comme « maris, ni comme gendres, je dois en conclure qu'ils ont gardé « la continence. » S. Jérôme soutient la même opinion quand il dit : « Puisqu'il n'est écrit que de Pierre seul qu'il a été marié, « et que cela n'a point été dit des autres, nous devons en con- « clure qu'ils sont restés dans le célibat, puisque l'Écriture ne « dit point le contraire[2]. »

S. Jérôme (*Des Hommes illustres*) atteste aussi que l'évangéliste S. Luc passa toute sa vie dans le célibat, et qu'il a conservé immaculée la fleur de sa virginité, jusqu'au bout, à l'exemple de la Vierge Mère de Dieu. Il convenait qu'il en fût ainsi, car pré-

[1] Petrum solum invenio maritum, per socrum : cæteros autem cum maritos non invenio, aut spadones, intelligam necesse est continentes. Tertull., lib. *de Monogamia*, cap. viii.

[2] Cum de uno Petro scriptumsit, quod uxoremhabuerit, et de cæteris non sit manifeste relatum, intelligere debemus sine uxoribus fuisse, de quibus nihil tale Scriptura significat. S. Hieron., lib. I *Contra Jovian.*, cap. i.

destiné de Dieu pour écrire un Évangile, et choisi par la Vierge très pure pour expliquer les mystères de l'Incarnation du Sauveur, il fallait qu'il brillât de la pureté qu'attend de ses disciples une si grande Vierge. Il a mérité de peindre l'image de la Mère de Dieu tenant le Christ entre ses bras, pour réjouir et consoler les fidèles. Toutes choses qui attestent une grande familiarité avec la Mère de Dieu, amie des cœurs purs.

Une multitude innombrable de vierges des deux sexes a suivi, sous l'étendard de la Vierge Marie, ces exemples donnés par les premiers disciples du Sauveur. Du temps de S. Ignace martyr, presque contemporain des apôtres, il y avait à Philippes, et certainement dans un grand nombre d'autres villes, des congrégations de vierges et de veuves continentes. S. Ignace écrivant aux Philippiens (*Epître* IV), les salue en ces termes : « Saluez « la congrégation des vierges, la légion des veuves. » Baronius dit que ces collèges ou congrégations de vierges étaient de tout point semblables à nos monastères. Le même S. Ignace indique qu'elles avaient fait vœu de virginité, car il dit dans son *Epître* IX, adressée aux chrétiens d'Antioche : « Que les vierges « reconnaissent à qui elles sont consacrées. » S. Justin philosophe et martyr n'hésite pas à dire, dans l'apologie en faveur des chrétiens qu'il adressa en 147 à l'empereur Antonin le Pieux, que nulle part la chasteté n'est en honneur comme chez les chrétiens. Il ajoute : « Un grand nombre de fidèles des deux sexes, âgés « de soixante et soixante-dix ans, ont persévéré dans la conti- « nence depuis leur plus tendre jeunesse[1]. » Les écrits de S. Cyprien, S. Athanase, S. Ambroise, S. Jean Chrysostome, S. Augustin, ou pour mieux dire de tous les Pères et de tous les écrivains ecclésiastiques ou profanes, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, offrent de semblables témoignages.

S. Augustin (livre *de la sainte Virginité*) interpelle Jésus-Christ en ces termes : « Regardez dans votre église les bataillons de « jeunes gens vierges et de jeunes filles saintes[2]. »

Théodoret, qui florissait en l'an de Notre-Seigneur 423, raconte ce qui suit dans l'*Histoire de Théophile :* « Non seulement dans « notre contrée (Chypre dont il était évêque), mais encore dans « tout l'Orient, en Syrie, en Palestine, en Cilicie, en Mésopo- « tamie, en Asie, dans le Pont et dans toute l'Europe, il y a de « nombreux refuges de piété pour les hommes et pour les femmes. « On raconte en particulier que l'Égypte contient plus de cinq

[1] Permulti profecto sexus utriusque et sexaginta et septuaginta nati annos, qui a pueris disciplinam Christi sunt sectati, incorrupti et cœlibes perdurarunt; et glorior me per omne genus hominum nostrorum tales commonstrare posse. S. Justinus Mart., in *Apolog.*

[2] Respice agmina virginum puerorum, puellarumque sanctarum, in ecclesia tua. S. August., lib. *de sancta Virginitate.*

« mille monastères d'hommes, adonnés au travail des mains et « à la prière, louant le Seigneur et le célébrant dans leurs « hymnes[1]. »

S. Jérôme rapporte que, parcourant les laures (*Vie de S. Hilarion*, il y avait trouvé jusqu'à deux ou trois mille moines. Ailleurs (*Epître* VIIe, parlant du grand nombre de moines qui visitaient les lieux saints, il dit : « Nous recevons chaque jour « des troupes de moines venant de l'Inde, de la Perse et de « l'Ethiopie[2]. »

S. Jean Chrysostome dans sa VIIIe homélie *sur S. Matthieu* dit à son tour : « Si quelqu'un vient aujourd'hui visiter les solitudes « d'Egypte, il trouvera le désert changé en paradis, des troupes « innombrables d'anges revêtus d'un corps mortel, des popula- « tions de martyrs et des chœurs de vierges[3]. »

Cette magnifique efflorescence de la virginité ne s'est pas arrêtée depuis. Les lieux où elle s'était développée d'abord ont pu être changés de nouveau en un désert, mais la reine des Vierges a vu renouveler sans cesse, croître et se multiplier le nombre des vaillants enrôlés sous ses étendards. D'innombrables ordres religieux d'hommes et de femmes ont été institués ; partout se sont élevés des monastères, pieux asiles de la piété et de la ferveur, partout aussi on a vu d'autres âmes généreuses consacrer à Dieu leur virginité et rester cependant au milieu du monde pour se dévouer au soulagement des malheureux, au salut des pécheurs. On a vu des multitudes de martyrs verser leur sang pour conserver leur chasteté intacte. D'autres tentés gravement, et parfois jusqu'à la mort, ont vaillamment combattu. D'autres ont éteint les feux de la concupiscence par d'énergiques mortifications : ils ont merveilleusement déjoué ou fortement repoussé les attaques des suppôts de Satan qui voulaient leur dérober le trésor de la chasteté. D'autres ont préféré mourir que de se souiller par un commerce criminel. D'autres, pour défendre leur chasteté, ont exposé leur vie ou choisi volontairement la mort. D'autres se sont mutilés ou rendus difformes. D'autres ont conservé leur pureté virginale à l'abri des cloîtres

[1] Non solum in nostra regione (hoc est Cypro), sed etiam per totum Orientem, in universa Syria, Palæstina, Cilicia, Mesopotamia, Asia, Ponto et tota Europa sunt multæ et virorum et mulierum pietatis palæstræ. In Ægypto autem dicunt plus quam quinque millia virorum habere monasteria qui operantur, et interim Dominum laudant, hymnisque celebrant. THEODORET., in *Histor. Theophil.*, sect. 30.

[2] De India, Perside, Æthiopia monachorum quotidie turmas suscipimus. S. HIERON., Epist. 7.

[3] Si quis nunc ad Ægypti veniat solitudines, paradiso prorsus omnem illam videbit eremum digniorem, et innumerabiles angelorum cœtus, in corporibus fulgere mortalibus, et populos martyrum, et choros virginum. S. CHRYSOST., Hom. 8 *in Matth.*

et des solitudes, sous l'égide du Christ et la protection de sa très sainte Mère. D'autres enfin, après avoir contracté mariage, se sont réfugiés dans les ordres religieux pour conserver leur virginité. D'autres, tant hommes que femmes, vivant dans le mariage, ont conservé l'intégrité parfaite. D'autres enfin, devenus veufs, ont gardé saintement jusqu'à la mort la chaste continence que réclamait leur état.

Nous pourrions citer mille exemples de ces généreux combats livrés pour la chasteté sous le glorieux étendard de la reine des Vierges ; mais ce n'est pas ici le lieu, et il sera aisé à chacun de les trouver dans les Vies des Saints. Il nous suffit d'avoir montré que le titre de reine des Vierges appartient à Marie et que les vierges sont l'armée fidèle, la troupe d'élite de la Mère de Jésus.

Les anciens représentaient la virginité avec des armes, parce que la virginité fuit le repos, et combat attentivement les ennemis qui l'attaquent de toutes parts. Aussi l'Epoux admirant son Épouse vierge, s'écrie : *Quelle est celle-ci qui s'avance comme une aurore naissante, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille?* Pesez cette dernière expression, *terrible comme une armée rangée en bataille.* Qu'a donc à faire une vierge faible et délicate avec les camps? Qu'y a-t-il de commun entre une jeune fille et les guerriers armés? C'est pour nous apprendre que la virginité doit être armée, qu'elle doit toujours camper, toujours prête à repousser les assauts, toujours en activité et jamais oisive et négligente.

Retenons cette sentence de S. Augustin (livre *du Combat chrétien*) ; elle est précieuse : « Parmi toutes les luttes des chrétiens, « les plus dures sont celles de la chasteté. Les attaques y sont « continuelles et la victoire rare[1]. » S. Bonaventure confirme la même vérité dans un de ses Opuscules en disant: « Je suis évêque « et je parle en Jésus-Christ; croyez-m'en, car je ne vous trompe « pas. J'ai vu des cèdres du Liban, je veux dire des hommes que « leur contemplation rendait grands, des prélats de l'Église « tomber sous cette illusion. J'ai vu tomber ceux pour qui je « n'aurais pas plus redouté la chute que pour Jérôme et pour « Ambroise[2]. »

Qui donc pourrait espérer de conserver intact le trésor de la chasteté s'il n'était prévenu d'un secours particulier du Ciel? Mais la glorieuse Vierge Marie est la reine des Vierges. Elle

[1] Inter omnia christianorum certamina, duriora sunt prælia castitatis, ubi continua pugna, et rara victoria. S. August., lib. *de Agone christiano.*

[2] Episcopus sum, in Christo loquor; crede mihi quia non mentior; vidi cedros Libani, id est magna contemplatione viros magnos, prælatos Ecclesiæ, sub hac specie corruisse : vidi de quorum casu non magis præsumebam quam de Hieronymo et Ambrosio. S. Bonav., in Opuscul. quodam.

prend sous sa protection, elle admet à sa cour et dans les rangs de son armée quiconque désire sincèrement pratiquer la vertu qui lui fut si chère pendant sa vie mortelle, qu'elle ne l'eût pas sacrifiée à la dignité même de la maternité divine. Quiconque recourt à elle est sûr de recevoir aide et protection. Quiconque combat généreusement sous ses étendards sera victorieux.

§ V. — *Marie reine de tous les Saints.*

Lorsque Dieu résolut de céder enfin aux instances du peuple d'Israël et de lui donner un roi, comme il est rapporté dans la sainte Écriture, il choisit Saül, qui dominait tout le peuple de toute la hauteur des épaules, ainsi que l'atteste le *I*^er^ *Livre des Rois*. De même, ayant à choisir une reine des anges et des hommes, Dieu chercha une créature qui dépassât toutes les autres par l'amplitude des grâces, la grandeur des mérites, et il trouva la sainte Mère de son Fils unique, Marie, qu'il combla de tant de présents, orna de tant de dons, enrichit de tant de grâces, éleva finalement à une si haute gloire, qu'elle dépasse incomparablement tous les saints en grâces et en dignité. Elle est leur reine à tous, et nul ne pourrait contester ses droits à un titre si glorieux.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans son Église comme un roi dans sa cour, entouré d'une assemblée de sénateurs, d'officiers et de grands. Là se trouvent les princes, les généraux, les ambassadeurs, les secrétaires, les soldats, les gardes, les serviteurs et les servantes du palais.

Les princes sont les apôtres : *Vous les établirez princes sur toute la terre*, dit le Psalmiste (Ps. XLIV, 17).

Les généraux sont les évêques, de l'un desquels il est écrit : *Quoniam ipse erat dux Verbi* : « Il était le chef, » le conducteur *de la parole* ou du Verbe (ACTES, XIV, 11).

Les ambassadeurs sont les prédicateurs, selon la parole de S. Paul II Cor., v. 20 : *Nous remplissons une ambassade pour le Christ.*

Les conseillers sont les docteurs, par les conseils de qui l'Église se gouverne, après le Saint-Esprit. Les secrétaires sont les prophètes : *Vous m'avez manifesté les secrets et les mystères de votre sagesse*, est-il écrit au livre des *Psaumes* (Ps. II, 8).

Les soldats et les gardes sont les martyrs qui, pour défendre la foi et par amour pour Jésus-Christ, ont donné leur sang et leur vie.

Les serviteurs sont les anges : *Ce sont tous des esprits qui servent*, dit S. Paul (HÉBR., I,14).

Les servantes du palais du roi composent le chœur des vierges : *Elles suivent l'Agneau partout où il va* (APOCALYPSE, XIV, 4).

Voilà quels sont les serviteurs et les sujets qui composent la cour du roi et de la reine. Or cette reine n'est autre que la bienheureuse Vierge Marie[1], parce qu'elle est la fille bien-aimée du Père céleste, la très digne Mère du Fils, l'Épouse très belle et très aimée du Saint-Esprit, et que toutes choses lui sont soumises, même en quelque manière, le divin Roi dont il est écrit : « Et il « leur était soumis » : *Et erat subditus illis* (S. Luc. II).

La reine surpasse tous les personnages de la cour, princes, généraux, grands et seigneurs du royaume. Elle leur est supérieure en *dignité*, parce qu'elle est l'épouse du Roi ; en *autorité*, parce qu'elle partage la royauté ; en *richesse*, parce qu'elle est la maîtresse du trésor royal et des possessions de la couronne ;

[1] Regina omnium sanctorum in cœlo et in terra. S. Anselmus, in libro sive tractatu *de Concept. SS. Virginis.*

Regina sanctorum in cœlis. Rupert. Abbas, lib. III *Comment. in Cant. Cantic.*

Regina quam sequuntur omnes sanctorum acies ordinatæ secundum status suos, et proprias dignitates, et merita, ut sub ipsa et cum ipsa militant pro nobis contra hostem. Joannes Hailgrin., *in cap.* VI *Cant. Cantic.*

Regina totius cœlestis curiæ. D. Bonavent., in Cant. *Psalterii B. Mariæ.*

Regina reginarum, id est animarum virtuosarum, sanctarum, perfectarum, quæ cæteris eminent, sicut reginæ ancillis, atque ad assiduos summi Regis amplexus purissimos introducuntur; propter quod reginæ non immerito nuncupantur, et item quoniam carni et concupiscentiis, ac passionibus dominantur, tam plene, ut recte vocentur reginæ; nihilominus inter eas est ordo secundum quod una est sanctior alia : estque gloriosissima Virgo omnium earum regina, et cæteræ velut pedissequæ ejus sunt, sicut ait Psalmista : *Adducentur regi Virgines post eam.* Etenim quo aliqua sunt perfectiora ac eminentiora : et sicut in tota militante Ecclesia unus est Pontifex summus, cui soli inest plenitudo ecclesiasticæ potestatis, cujus respectu alii Prælati quantumlibet excellentes, sunt subditi, ac modicæ potestatis, sive auctoritatis; ita in universa triumphanti Ecclesia, imo in tota electorum universitate, inter electas creaturas in esse creato subsistentes, una sola est perfecta, et summo Deo charissima, et incomparabiliter magna et super omnium angelicorum ordinum altitudines elevata, atque cœlesti propinquissima sponso, piissima, purissima et dulcissima Virgo Maria. Dionys. Carthus., *de Laud. SS. Virg.*, lib. III.

Regina unica ac summa astans semper a dextris Filii sui, quæ ineffabiliter delectat Patrem æternum, et placet incomparabiliter sponso ac Filio suo. Idem, *in Psal.* XLIV.

Regina pura, quæ primi parentis Adæ lapsum et primæ matris Evæ mœrorem in gaudium convertit. S. Joannes Damasc., in Can. *SS. Deiparæ.*

Regina castissima absque omni labe mundissima. S. Josephus Hymnog., in *Mariali.*

Regina tota pura et immaculata. Idem, *ibid.*

Regina integerrima. Jacobus Monac., in *Mariali*, Orat. 4.

Regina misericordiæ, cujus candidissima puritas, ab omni sorde aliena, non modo solis et lunæ ac stellarum omnium, verum etiam angelorum ipsorum superat puritatem, utpote, quæ in maternis visceribus sanctificata, et naturam habens purissimam, nunquam contraxit peccatum, nec originale, nec actuale. Dionys. Faber, tract. 1 *de Concept. B. M.*

Regina cœli, ea nitens puritate quæ major sub Deo intelligi nequit. Joannes a Jesu Maria, in tract. *de Amore cultuque Reginæ cœli*, part. I, cap. II.

en *préséance*, parce qu'elle est assise sur le trône du roi et que tous se tiennent debout devant elle ; en *splendeur*, parce que le diadème et la pourpre royale brillent en sa personne ; en *honneurs*, parce que tous la vénèrent et qu'elle en est comblée plus que tous les autres. Tous ces biens, toutes ces grandeurs, toutes ces gloires, Marie les possède plus excellemment que tous les saints. Arrêtons-nous un instant à le démontrer.

Marie surpasse tous les saints en dignité. En effet, elle dépasse en grâce et en gloire tous les bienheureux, hommes et anges, même les chérubins et les séraphins, en sorte qu'aucune créature ne peut lui être comparée. De là vient que S. Epiphane, s'adressant à elle, lui dit[1] : « Dieu seul excepté, « vous êtes supérieure à tout. » S. Grégoire, dans son commentaire *sur le Ier Livre des Rois*, dit à son tour[2] : « La bienheureuse « Vierge Marie fut la montagne qui dépassa par la hauteur de « sa prédestination, toute hauteur de créature élue. » S. Pierre Damien[3] est du même avis. « Dans cette lumière inaccessible, » dit-il, « la bienheureuse Vierge Marie éclipse la dignité des « hommes et des anges, et en comparaison d'elle, nul n'a « d'éclat. » Il est juste qu'il en soit ainsi puisque Marie, étant Mère de Dieu, possède une dignité incompréhensible et en quelque sorte infinie; c'est la parole même de S. Thomas : « Elle a comme une dignité infinie, à cause du bien infini qui est « Dieu[4]. »

En outre, la bienheureuse Vierge Marie est plus élevée en dignité que tous les saints, hommes et anges, parce que dans le ciel, elle est comme une mère de famille. Les autres saints sont les fils, les serviteurs ou les servantes du Père de famille suprême, Jésus-Christ. De là vient que de même que dans une maison bien réglée, la mère de famille est supérieure en dignité à tous ceux qui l'habitent, même pris collectivement; dans le ciel, la bienheureuse Vierge Marie l'emporte sur tous les bienheureux individuellement ou collectivement pris.

Marie surpasse aussi tous les saints en autorité. Tout pouvoir lui a été donné au ciel et sur la terre, en sorte que ce que

[1] Solo Deo excepto, cunctis superior existis. S. Epiph., Orat. *de Laudib. Virg.*

[2] Mons fuit beatissima Virgo, quæ omnem electæ creaturæ altitudinem electionis suæ sublimitate transcendit. S. Gregor., *in lib. I Reg.*, cap. II.

[3] In illa inaccessibili luce B. V. Maria, utrorumque spirituum, id esthominum et angelorum hebetat dignitatem et in comparatione ejus nec debeant apparere. S. P. Damian., Serm. *de Assumpt. Virg.*

[4] Dico quod humanitas Christi, ex hoc quod est unita Deo, et beatitudo creata ex hoc quod est fruitio Dei, et beata Virgo, ex hoc quod est Mater Dei, habent quamdam dignitatem infinitam ex bono infinito quod est Deus. Et ex hac parte non potest aliquid fieri melius eis; sicut non potest aliquid melius esse Deo. D. Thomas, I part., q. XXV, art. 6, ad 4.

Jésus-Christ a dit (Matth. xxviii, 18) : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre*, la bienheureuse Vierge Marie peut le dire à son tour avec non moins de vérité, quoique dans un sens différent, car le pouvoir est commun à la Mère et au Fils, et le Fils tout-puissant a conféré la toute-puissance à sa mère[1], » dit Richard de S. Laurent. Jésus-Christ, dans le royaume de son Père, s'est attribué en partage l'exercice de la justice et de la vérité, et il a réservé la miséricorde à sa Mère. Il règne par la justice, Marie par la compassion et la bonté. Il a été établi juge des vivants et des morts ; sa Mère est l'avocate de tous les pécheurs et de tous les malheureux, quels qu'ils soient.

Quoique Marie ait tout pouvoir au ciel et sur la terre, c'est surtout dans le ciel que paraît sa puissance. De là vient qu'il est dit dans l'*Ecclésiastique* (xxiv, 15) : *Mon pouvoir est dans Jérusalem ;* le pouvoir, dis-je, de commander aux vertus angéliques et aux âmes saintes, d'agir en tout à son gré, et d'introduire qui elle voudra dans le royaume des cieux. En effet, tous les habitants du ciel, anges et hommes, se soumettent à elle et font profession d'être ses serviteurs, parce qu'ils reconnaissent lui devoir, après Dieu, la félicité éternelle. Il n'y a personne au ciel et il n'y aura jamais personne que la bienheureuse Vierge n'ait enfanté à la gloire suprême. De là vient que le bienheureux Albert le Grand l'appelle, « la Mère des saints, et « même des anges. » Voici en effet ce qu'il écrit sur le *Missus est :* « La Vierge est appelée Mère de tous les saints que Dieu a « régénérés par la grâce spirituelle, au moyen de la Vierge. Elle « est même appelée Mère des anges, parce que c'est sa média- « tion qui a réparé leur ruine[2]. » Il n'y a personne au ciel qui ait acquis la sainteté ou persévéré dans la grâce sans l'entremise de la Vierge. C'est pourquoi elle disait : « Ma demeure est « dans la plénitude des saints » : *Et in plenitudine sanctorum detentio mea*. Cette expression est extrêmement vraie, parce que non seulement la Vierge demeure dans la plénitude des saints, mais parce qu'elle maintient les saints dans cette plénitude et empêche qu'elle ne soit amoindrie. Elle maintient leurs vertus, pour qu'elles ne disparaissent point. Elle maintient leurs mérites, pour qu'ils ne périssent point. Elle contient les démons, pour qu'ils ne réussissent point ; elle retient son Fils, pour qu'il ne frappe pas les pécheurs. Aussi le bienheureux

[1] Cum eadem sit potestas et communis matris et filii, quæ ab omnipotente Filio omnipotens est effecta. Richard., lib. IV *de Laudibus Virginis*.

[2] Omnium sanctorum quos per spiritualem gratiam, mediante Virgine regeneravit Deus, dicitur Mater ipsa Virgo : immo etiam angelorum dicitur mater, quia ipsa mediante, eorum restaurata est ruina. B. Albert. Magn., *super Missus*.

André de l'ordre de S. Augustin et plusieurs autres pieux auteurs la nomment-ils avec raison, *la couronne des saints*, parce que les saints lui doivent leurs couronnes.

Remarquez avec Louis Novarini, que le ciel, avant l'assomption de la sainte Vierge, était appelé un désert. Le Fils de Dieu ne laisse-t-il pas *les quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert*, comme dit l'Évangile S. Luc. xv. 4 ? Par ce désert S. Grégoire et d'autres commentateurs entendent le ciel, appelé ainsi parce qu'il y manquait une brebis, le genre humain, et surtout parce qu'il y manquait la sainte Vierge, dont la présence a pu changer le désert en paradis. Aussi ne trouve-t-on plus que le ciel soit appelé désert après l'assomption, comme il le fut avant.

La bienheureuse Vierge Marie surpasse tous les saints en richesses. Il ne s'agit pas de celles que les mondains admirent et entassent, mais de ces richesses inestimables qui sont les dons les plus précieux du Seigneur, la grâce, les vertus, les mérites. Telles sont en effet les vraies et solides richesses, au témoignage de S. Grégoire. « Les seules richesses véritables, dit-il, sont « celles qui nous font riches en vertus. » La bienheureuse Vierge Marie fut comblée de ces sortes de biens, car par sa grâce, par ses vertus et ses mérites, elle a surpassé la grâce et les mérites des anges et des hommes pris collectivement. Voilà pourquoi il est écrit d'elle (Proverbes, xxxi, 29) : *Plusieurs filles ont amassé des richesses : vous seule les avez toutes dépassées*. Par ces filles on entend les anges et les âmes saintes qui possèdent des trésors de vertus : les anges, la pureté ; les patriarches, la foi ; les prophètes, l'espérance ; les apôtres, la charité ou le zèle ; les martyrs, la force ; les confesseurs, la patience, les docteurs, la sagesse ; les religieux, l'humilité, la pauvreté ou l'obéissance ; les anachorètes, l'austérité ; les vierges, la continence ; les époux, la fidelité conjugale. La bienheureuse Vierge Marie s'élève au milieu de tous ces bienheureux et les surpasse en toutes ces différentes vertus comme le cèdre du Liban s'élève au-dessus de l'hysope.

Marie l'emporte encore sur tous les bienheureux par le rang à part qu'elle occupe dans la hiérarchie céleste. Un sage ordonnateur place toutes choses aux endroits qui conviennent à leur dignité. C'est ce que Dieu qui a tout fait avec sagesse a parfaitement observé, et plusieurs théologiens en concluent que la très sainte Vierge forme à elle seule un chœur séparé des autres chœurs des anges et des bienheureux. Le pieux et savant Gerson, chancelier de l'Université de Paris, exprime ainsi cette pensée dans son quatrième traité *sur le Magnificat* : « La Vierge cons- « titue, dit-il, à elle seule, une seconde hiérarchie après Dieu trine « et un, premier et souverain hiérarque, auprès de qui l'huma- « nité du Fils a été seule élevée pour s'asseoir à la droite de la

« vertu divine[1]. » La même chose est enseignée par S. Bernardin, par Gabriel Biel, par S. Antonin qui le prouve ainsi dans la quatrième partie de sa *Somme :* « La Vierge est plus distante des « Séraphins en dignité et en gloire que les Séraphins ne le sont « des Chérubins. Mais le Séraphin est dans un ordre supérieur « au Chérubin, par l'excellence de la dignité. Donc la Vierge est « au-dessus de la hiérarchie des Anges. De même la distance « est toujours incomparablement plus grande entre un souve- « rain et son serviteur qu'elle ne l'est entre deux serviteurs. « Or tous les esprits célestes, les anges, sont des serviteurs, « ce qui n'empêche pas que leurs ordres diffèrent. La bien- « heureuse Vierge est la souveraine des anges ; par consé- « quent, elle est sans proportion au-dessus des Séraphins, « et elle a été exaltée au-dessus de toutes les hiérarchies an- « géliques[2] ».

La splendeur qui environne Marie au ciel montre aussi qu'elle est la reine de tous les Saints. Les justes, est-il dit dans S. Matthieu (XIII, 43), *brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.* L'éclat dont resplendissent ces innombrables soleils s'efface en présence de la gloire de Marie ; c'est sa lumière qui illumine les anges et les saints. « Tout ce qui est dans le ciel, « dit S. Anselme[3], est inestimablement embelli par la glorification « de la sainte Vierge. » S. Pierre Damien dit à son tour (sermon *sur l'Assomption*) : « La tige de Jessé, précurseur de la véri- « table lumière, reluisant dans cette lumière inaccessible, « éclipse si bien la dignité des ordres célestes, les âmes « saintes et les anges, que, en comparaison de la Vierge, ils ne « peuvent ni ne doivent paraître. »

A la Passion du Christ, le soleil et la lune furent obscurcis comme s'ils étaient éclipsés par la grande lumière de Jésus-Christ souffrant. En présence de la lumière de la Vierge, l'éclat des autres saints est également obscurci. S. Bonaventure salue ainsi Marie dans son *Petit Psautier :* « Salut, ô, Vierge éclatante « de blancheur, en comparaison de laquelle la lune semble noire,

[1] Virgo sola constituit hierarchiam secundam sub Deo trino et uno, hierarchia prima et summa, apud quem hierarcham humanitas Filii sola sublimata sedet a dextris virtutis Dei. GERSON, tract. 4 *super Magnificat.*

[2] Plus distat Virgo a Seraphim in dignitate et gloria, quam Seraphim a Cherubim ; sed Seraphim, per excellentiam dignitatis ordinem habet superiorem ad Cherubim : ergo Virgo erit super hierarchiam angelorum. Item plus improportionabiliter dominus differt a servo, quam servus a servo : sed omnes angeli sunt administratorii spiritus, id est servi, et tamen inter eos diversi ordines sunt : sed B. Virgo est Domina angelorum : ergo et improportionabiliter est supra Seraphim, et supra omnem hierarchiam angelorum exaltata. S. ANTONIN., IV part., tit. 15, paragr. 15.

[3] Omnia quæ in cœlo sunt, per glorificationem B. Virginis inestimabiliter decorantur. S. ANSELM., lib. *de Excell. Virginis*, cap. VIII.

« le soleil perd sa lumière et les étoiles s'éteignent[1]. » S. Jean la vit revêtue du soleil : *Un grand signe a paru dans le ciel : une femme revêtue du soleil, et la lune était sous ses pieds.* Cette femme est la très sainte Vierge. Le soleil qui la revêt est Jésus-Christ son Fils, divin soleil de justice. Elle est revêtue de la gloire de son Fils parce qu'elle lui paraît en quelque façon égale en gloire, comme on le peut conclure des paroles du Sauveur (S. Matthieu, x, 40) : *Celui qui reçoit un prophète en sa qualité de prophète, recevra la même récompense que le prophète*, parce qu'il est regardé de Dieu comme s'acquittant de l'office de prophète.

S. Grégoire l'explique par un bel exemple. « L'ormeau, dit-il, « n'a pas de fruit qui lui soit propre, mais il aide la vigne à sup- « porter son fruit ; de même les hommes de ce siècle, quoique « n'ayant point les dons des vertus spirituelles, cependant, « par cela seul qu'ils sustentent les saints remplis de ces dons « précieux, ne portent-ils pas la vigne avec les fruits, par leurs « largesses? Certes, lorsque la Mère de Dieu a reçu pendant neuf « mois le Christ dans la demeure hospitalière de son sein, « elle a ressemblé à l'ormeau privé de fruit qui porte le fruit de « la vigne dont les pampres d'or le revêtent. Aujourd'hui, dans « la patrie céleste, elle est devenue participante de la gloire de « son divin Fils, et on l'en voit toute revêtue[2]. »

Les honneurs que Dieu rend à Marie dans le ciel l'élèvent d'une manière non moins sublime au-dessus de tous les saints et de tous les anges. Ces honneurs, il est impossible d'en comprendre et d'en estimer la grandeur, à plus forte raison de l'exprimer.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous avertit lui-même que celui qui lui aura été fidèle sera honoré par son Père. *Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera*, dit-il (S. Jean, xii, 26). Celui qui aura servi le Christ avec plus de charité et plus d'humilité, recevra du Père plus d'honneur et de gloire. Or il est certain que personne n'a servi Jésus-Christ plus promptement, plus joyeusement, plus humblement, avec plus de ferveur et de soin en

[1] Ave tota dealbata
Virgo cui comparata
Luna nigra reputatur,
Sol cum stellis obscuratur!
S. Bonav., in *Psalt min.*

[2] Proprium fructum ulmus non habet, tamen portare fructum cum vite solet : sic et sæculares viri, quamvis spiritualium virtutum dona non habeant ; dum tamen sanctos viros donis spiritualibus plenos, sua largitate sustentant, quid aliud quam vitem cum fructibus portant? Certe cum Deipara ventris sui hospitio, per novem menses Christum suscepit, quasi ulmus infructifera fructum vitæ portavit, cujus aureis frondibus hic convestita fuit, et in patria cœlesti ejus gloria particeps effecta, eadem convestita cernitur. S. Gregor., Hom 20 *in Evang.*

cette vie, que la très glorieuse Vierge Marie, sa Mère. Il n'est donc pas de créature que le Père éternel ait honorée comme Marie, il n'en est pas qu'il ait élevée à une égale sublimité de grandeur et de gloire. Voilà pourquoi l'abbé Guerric met sur les lèvres du Sauveur ces paroles qu'il adresse à Marie au moment de son bienheureux trépas : « Venez, mon élue, j'établirai en vous « mon trône. Nul ne m'a plus servi dans mon abaissement : je « vous veux servir avec plus de libéralité que tout autre dans « ma gloire. Vous m'avez communiqué ce qui fait que je suis « homme : je veux vous communiquer les trésors de ma « divinité [1] ! »

Le Père céleste honore Marie au ciel comme une Fille bien-aimée; le Fils, comme une Mère très digne; le Saint-Esprit, comme une Epouse très belle. Les trois Personnes divines lui rendent, lui décernent et lui confèrent tout l'honneur possible.

Quelle intelligence peut comprendre, quelle langue peut exprimer combien furent grands les signes de respect et les témoignages rendus à Marie dès le jour de son assomption glorieuse, et renouvelés sans cesse par toute la cour céleste? Tous les chœurs des anges sont transportés d'une allégresse infinie à la vue de leur reine exaltée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Ils ne peuvent se lasser de célébrer ses louanges, de chanter ses grandeurs et ses miséricordes.

Qu'il imagine, celui qui le peut, combien est grand le respect rendu à Marie par les anciens patriarches et le chœur glorieux des Apôtres. Ce sont là les vingt-quatre vieillards, revêtus de vêtements blancs, portant sur leurs têtes des couronnes d'or que S. Jean dans l'*Apocalypse* raconte avoir vus. Ils sont des vieillards, à cause de leur ancienneté, de leur gravité, de leur prudence et de leur vertu. Ils sont vêtus de blanc, c'est-à-dire d'innocence, d'allégresse et de gloire. Leur tête est couronnée du diadème parce qu'ils sont rois, et parce que, en combattant généreusement, ils ont remporté de glorieuses victoires, et parce que, en vainquant, ils ont gagné le royaume de Jésus-Christ. Devant le trône de Dieu, ils reconnaissent avoir reçu leurs couronnes de Dieu par la Vierge. Aussi semblent-ils vouloir ne revendiquer aucun honneur pour eux-mêmes; ils le résignent, le rapportent et l'offrent à Dieu comme à leur vrai Seigneur et à sa très sainte Mère.

Contemple dans son esprit qui le pourra, les témoignages d'honneur et de dignité que le reste de la cour céleste offre et rend à la Mère de Dieu. Pour moi je ne puis l'exprimer. Réunis-

[1] Veni, electa mea, et ponam in te thronum meum. Nullus plus mihi ministravit in humilitate mea, nulli abundantius ministrare volo in gloria mea. Communicasti mihi quod homo, communicabo tibi quod Deus sum. GUERR., serm. 2 *de Assumpt.*

sez ensemble tous les honneurs qui sont dus et rendus à chaque ange et à chaque homme. On aura beau les multiplier et les grandir, jamais ils n'atteindront à la sublimité des hommages qui sont dus à la bienheureuse Vierge.

Enfin Marie surpasse en gloire et en béatitude tous les autres saints. La gloire consommée des saints est cette contemplation ineffable de l'essence divine, la possession de cette béatitude que l'œil n'a point vue, l'oreille n'a point entendue, ni le cœur de l'homme *jamais sentie* et que *Dieu a préparée à ceux qui l'aiment*. Si Dieu a préparé dans le ciel à ceux qui l'aiment, de si grandes choses, telles qu'on ne saurait les expliquer ni même les concevoir, que faut-il penser de la gloire réservée à sa Mère qui l'a conçu, engendré et aimé d'un amour incomparable? Ecoutez S. Thomas de Villeneuve dans son deuxième sermon *sur l'Assomption de la Vierge* : « Que dirai-je de vos délices, ô Marie? « Si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a point entendu, si le cœur « de l'homme n'a point senti ce que Dieu prépare à ceux qui « l'aiment, ce qu'il a préparé à celle qui lui a donné le jour, et « l'a aimé incontestablement plus que tous, qui le dira [1]? » Personne sans doute. S. Pierre Damien le reconnaît quand il dit : « La gloire qui devint son partage à sa sortie de ce « monde ne comporte ni commencement ni fin [2]. » C'est faire entendre que la gloire de Marie est immense et sans limites.

Plusieurs Pères ne craignent pas d'établir une sorte d'égalité entre la gloire de Marie et celle de l'humanité du Sauveur. Arnold de Chartres, dans son traité *des Louanges de la Vierge*, parle ainsi de Marie : « Elle a été établie au-dessus de toute créature, et qui « conque fléchit le genou devant Jésus se prosterne aussi devant « sa Mère. La Mère participe nécessairement à la domination et « à la puissance du Fils. La chair de Marie et la chair du Christ « sont une même chair; l'esprit et la charité leur sont communs. Depuis qu'il a été dit : « Le Seigneur est avec vous, la promesse « et le don ont persévéré. Pour moi, je dis qu'il n'y a pas « moins égalité que communauté de gloire entre le Fils et sa « Mère [3]. »

[1] Quid de tuis deliciis dicam, o Maria? Si oculus non vidit, nec auris audivit, neque in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se, quod præparavit gignenti se et procul dubio præ omnibus diligenti, quis loquatur? S. Thomas de Villanov., Serm. 2 *de Assumpt. Virg.*

[2] Gloria quæ eam de hoc mundo transeuntem excepit, principium ignorat, nescit finem. S. P. Damian., Serm. 45.

[3] Est illa constituta super omnem creaturam, et quicumque Jesu curvat genu, Matri quoque pronus supplicat et acclinis. Nec a dominatione, vel potentia Filii, Mater potest esse sejuncta. Una est Mariæ et Christi caro, unus spiritus, una charitas. Et ex quo dictum est ei : *Dominus tecum*, inseparabiliter perseveravit promissum et donum, et Filii gloriam cum Matre non tam communem judico quam eamdem. Arnold. Carnot., *de Laudibus Virg.*

Et maintenant que nous avons achevé d'expliquer les titres de Marie au nom glorieux de Reine, rendons grâces à Dieu de ce qu'il a daigné faire pour sa gloire. Inclinons-nous devant cette illustre reine du ciel et de la terre, offrons-lui nos humbles hommages, et disons-lui avec S. Ephrem : « Salut, paix, joie, « consolation et salut du monde. Salut, joie du genre humain. « Salut, gloire des patriarches et des prophètes. Salut, beauté « des martyrs et couronne de tous les saints. Salut, gloire et « salut de tous les solitaires. Salut, délices de l'univers. Salut, « résurrection de notre père Adam. Salut, consolation de tous les « saints[1]. » O reine admirable et digne de toute espèce d'hommages, recevez nos louanges quelque indignes qu'elles soient de votre grandeur, parce qu'au moins notre cœur est sincère. Fortifiez-nous, et faites-nous participer à votre gloire. *Ainsi soit-il.*

CHAPITRE III

MARIE REINE PUISSANTE PARCE QU'ELLE EST LA MÈRE DE DIEU

§ I. — *Marie attira Dieu sur la terre.*

Nous avons considéré la multitude infinie des sujets de la glorieuse Reine du ciel et de la terre et reconnu que les excellences de chacun d'eux, quelque sublimes qu'elles soient, s'effacent en présence de Marie comme les étoiles disparaissent lorsque le soleil se lève : il est temps d'arrêter notre pensée sur les attributs principaux de cette auguste reine, sa puissance et sa bonté pour nous. Il est beau de célébrer la gloire de Marie, mais il est bon et consolant de savoir combien elle est bonne, combien elle est généreuse envers ceux qui la servent, et combien est grande la puissance qu'elle a reçue de Dieu pour nous venir en aide.

Parlons d'abord de sa puissance. On conçoit assez que la Vierge à jamais bénie, choisie de Dieu pour être la Mère du Verbe incarné, la coopératrice du Rédempteur, ait reçu de la divine Sagesse la puissance et la bonté que réclament une si haute dignité et des fonctions si sublimes. Il serait inutile d'en

[1] Ave, pax, gaudium, consolatio et salus mundi. Ave, humani generis lætitia. Ave, patrum præconium et decus prophetarum. Ave, pulchritudo martyrum et corona sanctorum omnium. Ave, gloria et salus in solitudine degentium. Ave, pulchra hymnographorum omnium oratio. Ave, terrarum omnium oblectamentum. Ave, progenitoris illius Adæ resurrectio. Ave, sanctorum omnium consolatio. S. Ephrem, Serm. *de Laud. Virg.*

donner des preuves s'il n'était question que de nous convaincre de cette vérité. Mais nous avons besoin de nous en pénétrer, d'en jouir, d'y trouver notre consolation et notre force; c'est pourquoi nous nous arrêterons à développer quelques preuves qui feront mieux ressortir la grandeur de la puissance de Marie, la grandeur de sa bonté et de sa miséricorde envers nous.

La première considération qui peut nous aider à comprendre combien est grande la puissance de Marie, est celle-ci : lorsque le Fils de Dieu descendit sur la terre, qu'il voulut se rendre semblable à nous, ce fut Marie qui l'attira ici-bas et dans son propre sein. Depuis des milliers d'années, le monde existait, les hommes se multipliaient sur la terre. Parmi eux se trouvaient quelques saints perdus au milieu d'une multitude infinie de pécheurs. Les pécheurs, au moment de leur mort, tombaient irrémissiblement dans les abîmes de l'enfer; la justice de Dieu toujours inflexible les laissait périr, et n'envoyait pas le libérateur qui les eût éclairés et arrachés pendant leur vie au péché et, après leur mort, à la damnation. Les justes mouraient aussi, et ils étaient tristement relégués dans les limbes, attendant le Messie et gémissant parce que le jour de leur délivrance ne se levait pas. Dieu n'envoyait pas son Fils, et le Fils de Dieu ne descendait pas sur la terre, parce qu'il ne se trouvait aucun motif assez puissant pour l'y déterminer. Ne s'agissait-il pas, pour le Dieu infiniment grand et infiniment saint, de revêtir une nature faible, misérable, avilie par le péché, de s'abaisser au-dessous des derniers esclaves, de souffrir les plus cruels tourments?

Ce que les supplications ardentes des patriarches et des prophètes n'avaient pu faire, ce que les prières des anges eux-mêmes, désireux de voir combler les vides que la chute des mauvais esprits avait occasionnés dans leurs rangs, ce que la miséricorde même de Dieu, qui semble l'emporter sur sa justice, n'avait pu obtenir, Marie l'accomplit et ses prières l'obtinrent. A peine eut-elle atteint l'âge nécessaire à la réalisation du grand mystère, que le Père se hâta d'envoyer son Fils, le Fils s'empressa de venir vers sa Mère, et la vertu du Très-Haut couvrit Marie de son ombre. Elle seule fut assez puissante pour attirer Jésus-Christ et faire sonner enfin l'heure si longtemps attendue de notre Rédemption. « C'est elle, dit S. Augustin, « qui d'un élan sublime s'est élevée jusqu'au delà des cieux « et a fait descendre dans son propre sein le Verbe divin qui, « dès le commencement, reposait dans le sein du Père [1]. »

Comment la bienheureuse Vierge Marie opéra-t-elle cette

[1] Tantum se ad cœli vestigia sublevavit, ut Verbum in principio apud Deum de superna cœli susciperet. S. August., Serm. 33 *de Sanctis*.

merveille, et d'où lui vint une telle puissance? Il faut l'attribuer à ses ardents désirs, à la ferveur de sa dévotion, à la sainteté de sa prière. *La prière du juste pénètre les cieux ;* or qui est juste sinon Marie par qui le Soleil de justice s'est levé pour nous? Et comment aurait-elle pu atteindre à l'inaccessible dignité de Mère de Dieu, si ce n'est par sa prière, aussi ardente que pure, humble et persévérante?

Qui pourrait concevoir ce qui se passait dans l'âme de Marie? Quels transports, quels désirs brûlants, quels vœux n'adressait-elle pas au Ciel, pour voir, selon l'expression du Psalmiste, l'heureuse rencontre de la miséricorde et de la vérité. Sans doute les patriarches et les prophètes avaient demandé au Seigneur d'envoyer enfin Celui qu'il devait envoyer. Mais leurs prières et leurs supplications n'étaient qu'une ombre, une imparfaite image des prières, des supplications, des ardeurs de la très sainte Vierge. S. Bernardin de Sienne (*Sermon* 52, art. 1) compare le cœur de Marie au centre d'un miroir ardent où viennent se condenser les rayons du soleil. Ainsi tous les désirs des saints de l'Ancien Testament, toutes les pieuses ardeurs des saints qui devaient venir, aboutissaient au cœur de Marie et le transformaient en un foyer de désirs et d'amour sans mesure. Dans les révélations de sainte Brigitte, un ange compare les désirs de Marie à la passion violente qui s'était emparée de la reine de Saba, au récit merveilleux des richesses, de la sagesse et de la gloire du roi Salomon. Mais le *Cantique des Cantiques* est plus expressif encore. L'Esprit-Saint lui-même a voulu y retracer aussi vivement qu'il est possible au langage humain de le faire, les tendresses infinies de l'Epouse mystique pour son divin Epoux, de la Vierge Marie pour le Messie attendu. Qui ne serait attendri, à l'entendre parler de son bien-aimé? « O mer-
« veilleux amour! s'écrie S. Bernard, ô amour tout de feu!
« O étranges saillies! ô amour qui occupe tellement l'âme,
« qu'elle ne peut penser à autre chose qu'à toi! ô amour qui
« méprises tout sinon toi-même, qui te suffis à toi-même!
« Tu confonds l'ordre, tu ne tiens pas compte de l'usage, tu
« ignores toute mesure, tu triomphes en toi-même, et tu te
« réjouis en ta servitude! Considérez cette amante et voyez
« comme elle ne pense qu'à ce qu'elle aime, comme elle n'a ni
« cœur, ni esprit, ni parole que pour lui, comme elle ne vit ni
« ne respire que pour lui seul[1]. »

[1] *Num quem diligit anima mea vidistis?* O amor præceps, vehemens, flagrans, impetuose, qui præter te aliud cogitare non sinis, fastidis cætera, contemnis omnia præter te, te contentus. Confundis ordines, dissimulas usum, modum ignoras; totum quod opportunitatis, quod rationis, quod pudoris, quod consilii judiciive esse videtur, triumphas in temetipso, et redigis in captivitatem. En omne quod cogitat ista et quod loquitur te

Ainsi parle le saint docteur, mais les sentiments qu'il exprime sont bien ceux qu'éprouvait la très sainte Vierge, qui se consumait en désirs, dans l'attente du Rédempteur promis. Elle appelait Emmanuel de tous ses vœux, et ses prières ardentes hâtèrent davantage la venue du Fils de Dieu que celles de tous les saints ensemble. Autrefois l'ange Gabriel était venu révéler à Daniel, de la part de Dieu, l'époque où s'accomplirait le grand mystère de l'Incarnation. Le messager céleste disait au prophète que ses désirs ardents lui avaient mérité cette faveur. Les désirs de Marie furent plus puissants que ceux de Daniel : ce ne fut pas seulement un ange du ciel qu'ils attirèrent sur la terre, mais Dieu lui-même; ce ne fut pas simplement le temps où s'accomplirait le mystère qu'elle obtint de connaître, mais il lui fut donné de le voir s'accomplir dans son propre sein, et d'être la Mère de cet Emmanuel si longtemps attendu.

Les désirs ardents de Marie, et ses prières enflammées plus que celles des Séraphins, ne furent pas les seules causes de sa puissance auprès de Dieu. Sans doute ils auraient pu suffire, mais elle y ajoutait un attrait qui leur donnait un charme irrésistible : c'était celui de sa virginité. *Mon bien-aimé est à moi et je suis à mon bien-aimé, qui se complaît au milieu des lis*, dit l'Épouse des Cantiques, c'est-à-dire Marie. Son bien-aimé s'est donné à elle sans réserve, parce qu'il se plaît parmi les lis, et que Marie est le jardin fermé où croissent en abondance des lis merveilleusement beaux, dont la suave odeur s'élève comme un parfum délicieux jusqu'au trône de Dieu lui-même, les lis de la virginité la plus pure et la plus parfaite. Elle s'est donnée tout entière à son bien-aimé, parce que son bien-aimé aime les lis, qu'elle ne peut rien lui refuser de ce qu'il aime, et qu'elle est elle-même le lis par excellence, la Vierge des vierges, le modèle et le porte-étendard de leur bataillon sacré. Avant la naissance de Marie, Dieu cherchait en vain sur la terre le lis sans tache de la virginité voulue, aimée, consacrée à son culte. Il ne le trouvait pas. Lorsque Marie parut, lorsqu'elle se fut vouée à Dieu et qu'elle eut fait serment devant lui de conserver, par amour pour lui, ce [illegible] trésor ignoré jusque-là et méprisé des hommes, Dieu se laissa charmer par ses attraits. Il descendit sur la terre, et les montagnes et les vallées, les villes et les déserts, toutes les contrées du monde commencèrent à produire des lis en abondance. Une multitude innombrable de vierges se leva de partout. Elles se présentèrent au Seigneur à la

sonat, te redolet et aliud nihil : ita tibi ipsius et cor vindicasti et linguam. Ait : *Num quem diligit anima mea vidistis ?* Quasi vero hi sciant quid cogitet ipsa. Quem diligit anima tua de ipso sciscitaris? Et non habet nomen? Quænam vero tu, et ille quis? D. Bernardus, Serm. 79 *in Cant.*

suite de Marie et de Dieu qui se plaît au milieu des lis, *qui pascitur inter lilia*, trouva des charmes à faire sa demeure au milieu des enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (PROVERBES, VIII, 31). Les Pères ont célébré la puissance incomparable de la virginité de Marie pour attirer le Fils de Dieu sur la terre. « Cette fleur toute céleste, » dit S. André de Jérusalem dans un sermon *sur l'Annonciation*, « rendit une « si agréable odeur, que le Verbe divin se hâta de députer « l'ange Gabriel pour la lui conserver. » S. Grégoire de Nysse dit que le Verbe éternel descendit sur la terre, non sur un char de feu, comme Elie, mais sur les ailes de la pureté et de la virginité. Sainte Brigitte, au livre Ier de ses *Révélations*, rapporte qu'elle entendit un jour le Sauveur parlant en ces termes à sa bienheureuse Mère : « Ma Mère très honorée, vous êtes la belle « aurore dont l'agréable lumière a devancé et attiré le vrai « soleil du monde, qui n'est autre que ma divinité ; soleil qui « ne trouva rien de pareil à vous sur la terre, de sorte qu'il « s'arrêta sur vous, vous échauffa de son amour, et vous éclaira « de sa lumière par-dessus toutes les créatures. Aussi, par « votre moyen, les ténèbres furent dissipées, et les cieux « reçurent une nouvelle clarté. Je vous le dis en toute vérité, « votre pureté fut plus agréable à mes yeux que celle des « plus purs esprits. Elle fut l'aimant qui attira ma divinité, afin « d'embraser votre cœur du divin amour, afin que Dieu fût « conçu dans votre sein, que les hommes fussent tirés des « ténèbres où ils étaient plongés et que les anges reçussent la « joie qu'ils attendaient. »

Un illustre disciple de S. Bernard, l'abbé Guerric, compare le trône de Salomon à Marie. Salomon, parmi tous ses trésors, n'en trouva pas de plus précieux que l'ivoire, pour servir de matière à ce trône, l'ouvrage le plus achevé qui eût été vu jusque-là dans le monde. L'ivoire est l'emblème de la chasteté virginale. Dieu, qui voulait un trône digne de sa grandeur et de sa sainteté infinie sur la terre, arrêta, comme Salomon, son choix sur l'ivoire. Il créa Marie, et la pureté virginale fut en quelque sorte la matière première, l'élément par excellence de ce chef-d'œuvre unique de la toute-puissance, de la sagesse et de la bonté du Seigneur[1].

[1] In ipsa (siquidem Maria) quippe et ex ipsa, Sapientia ædificavit sibi domum, in ipsa et ex ipsa paravit sibi thronum ; cum in ea et ex ea corpus aptavit sibi, ita ad omnia perfectum et congruum, ut et domus ei sit ad quiescendum, et thronus ad judicandum, quod primo tabernaculum ei fuit ad pugnandum, et cathedra ad docendum. Vide autem ne forte ipsa sit *sedes David patris ejus*, quam ei dandam promittit angelus, non quod David in ea sederit, sed quod ex semine David assumpta et fabricata sit. Et certe si sedes David non est, tamen sedes tua Deus in sæculum sæculi ipsa est. Si quis autem etiam thronum illum grandem, quem rex Salomon sibi fecit

La charité ardente de Marie qui lui faisait désirer la venue du Messie, sa virginité plus pure que celle des Esprits bienheureux n'eussent pas suffi pour faire violence à la justice de Dieu et pour attirer enfin le Rédempteur sur la terre, si elles n'avaient été accompagnées de l'humilité la plus profonde et la plus sincère. Marie elle-même nous apprend que son humilité fut le charme qui attira et retint arrêté sur elle le regard bienveillant de Dieu : *Respexit humilitatem ancillæ* : « Il a regardé l'humilité de sa servante. » Et parce que Marie fut humble aux yeux de Dieu, il a fait en elle de grandes choses. S. Laurent Justinien[1] fait remarquer que, par le mérite de son humilité et par sa très ardente charité, la bienheureuse Vierge Marie a été chérie du Père, choisie du Fils, temple du Saint-Esprit, honorée d'une conception divine, figurée par les ombres de l'ancienne Loi, annoncée par les prophètes, préférée aux archanges et généralement à tous les bienheureux Esprits. Suivant la parole du Psalmiste, Dieu se retire des cœurs altiers et présomptueux ; il les regarde de loin avec dédain et mépris. Au contraire, il abaisse sa grandeur et sa majesté jusqu'à

de ebore, corpus ipsum interpretetur, quod pacificus noster hodie sumpsit ex Virgine non multum a vero vidibetur abhorrere.

Mihi sane magis mirari modo libet illud ebur tam pretiosum, immo et imprimibile virginalis castimoniæ, de quo scilicet sedem sibi facere delegit, qui sedet super Cherubim : *Hæc* inquiens, *requies mea in sæculum sæculi. Hic habitare præelegi eam* (Ps. CXXXI). Quam nitidum ebur illud, quod oculis tanti tamque divitis regis placuit, in cujus diebus argentum nullius est pretii! quam fragrans lignum quod nec a conceptu caluit! quam solidum, quod nec partus violavit! quam candidum simul et rubicundum quod candor lucis æternæ igneque Spiritus Sancti universa sui plenitudine replevit! Maria siquidem et ipsa candidior nive, rubicundior ebore antiquo, cui scilicet incomparabilem, et castitas candorem, et charitas seu martyrium rutilantem præ antiquis electis noscitur contulisse ruborem. Nam e suam ipsius animam pertansivit gladius, ut Mater summi Virginis et Martyris esset et virgo ipsa et martyr, candida et rubicunda, quemadmodum dilectus ejus candidus et rubicundus. Denique sicut Salomon in omnibus thesauris suis et opibus tantis nihil habuit tam pretiosum, quod in opus illud, magnificum scilicet thronum gloriæ suæ, judicaret ebori præferendum : sic Maria singularem præ omnibus electis angelorum et hominum invenit gratiam apud Deum, ut videlicet Dei conciperet et pareret Filium, atque ex ebore corporis ejus thronum sibi virtus Altissimi sine manibus excideret gloriosum. Gloriosus prorsus ille thronus ac mirabilis, de quo Scriptura perhibet : *Quia non est factum tale opus in universis regnis*. Quod facile testimoniis probaretur angelorum, qui semper et insatiabiliter in gloriam et decorem Dominici corporis prospicere concupiscunt. Quia etiam in universis regnis non est tale opus factum, quidquid factum est, flectat ei genu in omnibus regnis cœlestium, terrestrium et infernorum. Guerricus Abbas, Serm. 1 *de Annunt. B. V. M.*

[1] Hæc propter humilitatis meritum et ferventissimum charitatis affectum ab Altissimo adamatur, eligitur a Verbo, fœcundatur a Spiritu, divina prole ditatur, in Scripturis præfiguratur, archangelis, cœlestique omni præfertur militiæ. S. Laurent. Justinianus, lib. *de Casto connubio*, cap. IX.

la faiblesse des humbles : *Quoniam excelsus Dominus, et humilia respicit, et alta a longe cognoscit* (Ps. CXXXVII, 6). Marie se déclare humblement la servante du Seigneur au moment même où l'Ange lui déclare que Dieu l'a choisie pour sa Mère, et elle avoue dans son cantique qu'elle doit tout à cette humilité. Le divin Époux, le Verbe éternel était dans le lieu de son repos, dans le sein de son Père ; et la bonne odeur de l'humilité de Marie monta jusqu'à lui : *Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suavitatis :* « Pendant que le roi se reposait au lieu de son repos, le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur » (CANTIQUE, I, 11). S. Bernard dit que ce nard précieux est l'humilité de Marie [1].

Dieu que l'odeur des péchés et de l'orgueil des hommes avait éloigné de la terre, fut attiré par le parfum suave de l'humilité de Marie.

Écoutons S. Bonaventure, le docteur séraphique (*Miroir*, ch. XV) : « Marie a été bénie pour l'humilité qu'elle opposa à « l'orgueil. Les orgueilleux sont maudits, selon ce qui est écrit « (Ps. CXVIII) : *Vous avez menacé les superbes, et ceux qui « s'éloignent de vos commandements sont maudits.* Au lieu de « cette malédiction de l'orgueil, Marie a obtenu la bénédiction « de l'humilité, car nous pouvons entendre d'elle ce qui est dit « au livre IIe des *Paralipomènes* (XX, 26) : *Ils appellent ce lieu, la « vallée de bénédiction.* En effet, si toute âme est une vallée de « Dieu, selon cette parole d'Isaïe (XL, 4) : *Toute vallée sera remplie ;* « combien plus Marie a-t-elle été une vallée, elle qui fut si « profonde en humilité ! Et même qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle « soit la vallée des vallées, puisqu'elle a été la plus humble « parmi les humbles ? De combien de grâces cette vallée bénie « fut remplie, pour son humilité si profonde, si utile, si aimable ! « C'est ce qui fait dire à S. Augustin : O humilité vraiment « heureuse de Marie ! Elle a donné le Sauveur aux hommes ; « elle a enfanté la vie à ceux qui étaient soumis à la mort ; elle « a renouvelé les cieux, purifié le monde, et délivré les âmes « des ténèbres de l'enfer [2]. »

[1] Bonus humilitatis odor, qui de hac valle plorationis ascendens, perfusis circumquaque vicinis regionibus, ipsum quoque regium accubitum grata suavitate respergat. Est nardus humilis herba, quam et calidæ ferunt esse naturæ, hi qui herbarum vires curiosius explorant. Et ideo per hanc videor mihi non inconvenienter hoc loco virtutem humilitatis accipere, sed quæ sancti amoris vaporibus flagret. Quod propterea sane dico, quoniam est humilitas, quam nobis veritas parit, et non habet calorem ; et est humilitas, quam charitas format et inflammat. Atque hæc quidem in affectu, illa in cognitione consistit. D. BERNARDUS, Serm. *4 in Cantic.*

[2] O vere beata humilitas, quæ Deum hominibus peperit, vitam mortalibus edidit, cœlos innovavit, mundum purificavit, paradisum aperuit, et hominum animas æferis liberavit. O inquam vere gloriosa Mariæ humilitas quæ

C'est donc à l'humilité de Marie que le saint docteur attribue l'abondance infinie des grâces que la bienheureuse Vierge a reçues de Dieu, et par conséquent celle de ces grâces qui à elle seule surpasse sans mesure toutes les autres ensemble. « O humilité vraiment glorieuse de la Vierge! » continue S. Augustin, à la suite du texte cité par S. Bonaventure, « vous « avez été l'échelle céleste par où le Seigneur du ciel est « descendu sur la terre. *Il a regardé l'humilité de sa servante.* « Et que signifie ce mot : *il a regardé*, sinon : il a donné son « approbation à mon humilité ; il y a pris un singulier plaisir? » Ajoutons avec S. Bernard : « La sainte Vierge a plu au Seigneur « par sa pureté, mais elle a conçu par l'humilité[1]. »

Aux trois excellences que nous venons de reconnaître en Marie comme les causes de la venue du Fils de Dieu dans son sein virginal, il faut ajouter encore l'obéissance et le consentement à la divine volonté. Si Dieu n'avait pas reconnu cette soumission parfaite à sa volonté sainte, dans le cœur de la Vierge, le Verbe éternel fût demeuré dans le sein de son Père, et les parfums de l'amour, de la virginité et de l'humilité de Marie, n'eussent point suffi à l'attirer parmi nous. Qu'y serait-il venu faire en effet, si la seule demeure digne de le recevoir lui était demeurée fermée, si la seule Vierge digne d'enfanter un Dieu avait refusé les honneurs de la maternité divine? Mais la Vierge choisie de Dieu était obéissante, et la vie temporelle de Celui qui vint sur la terre pour faire, non pas sa propre volonté, mais celle du Père qui est dans les cieux, commença en vertu d'un acte d'obéissance de sa Mère. Le consentement de Marie au mystère de l'Incarnation était nécessaire. Dieu, selon la remarque de Guillaume le Petit[2], ne voulait pas emprunter notre nature, de la glorieuse Vierge, sans son consentement exprès, comme il avait jadis formé la première femme d'une côte prise à Adam pendant son sommeil. Il désirait que Marie

porta paradisi efficitur, scala cœli construitur, facta certe humilitas Mariæ scala cœlestis, per quam descendit Deus ad terras, *quia respexit*, inquit, *humilitatem ancillæ suæ*, et quid est dicere *respexit*, nisi comprobavit, placuit ei humilitas mea. D. Augustinus, Serm. 35 *de Sanctis*.

[1] Virginitate placuit, sed humilitate concepit. S. Bernardus, Serm. 1 *in Missus est*.

O humilitas angusta sibi, ampla divinitati; pauper et insufficiens sibi, sufficiens ei quem non capit orbis; copiose et deliciose reficiens eum qui et angelos pascit. In omnibus, inquit, requiem quæsivi, sed apud humilem ancillam inveni. Non est inventa similis in gratia humilitatis, ideo in plenitudine humilitatis requievit etiam corporaliter omnis plenitudo divinitatis. Guerricus Abbas, Serm. 3 *de Assumpt*.

[2] Nolebat Omnipotens carnem ex ipsa sumere non dante ipsa, sicut sumpsit ex dormiente Adam, unde formavit Evam. Ad futuræ matris excellentiam, non tantum ex ipsa sumere, sed etiam ab ipsa. Guillelmus Parvus, *in Cantic.* 4.

acceptât librement la dignité sublime qui lui était offerte. C'est que, selon l'enseignement de S. Thomas [1], l'incarnation n'était autre chose qu'un mariage solennel entre le Verbe divin et notre nature, il fallait donc le consentement des deux parties. D'autre part, Marie eût été un témoin moins autorisé de ce grand mystère s'il s'était accompli pour ainsi dire à son insu et sans un acquiescement volontaire de sa part. Mais l'envoyé de Dieu lui expose le désir du Très-Haut; la bienheureuse Vierge s'informe de la manière dont pourra s'accomplir le plus grand des mystères, sans que le précieux trésor de sa virginité consacrée au Seigneur souffre aucune atteinte, et en pleine connaissance de l'acte qu'elle pose et de ses effets, elle répond humblement : *Voici la servante du Seigneur;* c'est-à-dire, je ne mets plus d'obstacle à l'exécution des admirables desseins de sa Majesté; mon sein est aussi prêt à recevoir mon Seigneur et mon Dieu, que mon cœur est disposé à accomplir tout ce qu'il ordonnera. Je suis son ouvrage : qu'il emploie cet ouvrage selon son bon plaisir; pourvu qu'il tire sa gloire de moi, je suis contente.

« Que désirez-vous de plus? dit S. Eucher : elle a entendu, « elle a consenti, elle a conçu. » S. Augustin ne peut contenir son admiration. « O heureuse obéissance, s'écrie-t-il [2], « ô grâce singulière, ô parole d'humilité, qui a façonné un « corps à l'ouvrier de toutes choses! Dieu vient d'accomplir « en elle ce qu'il avait dès longtemps promis par son pro- « phète, en disant que l'obéissance lui était plus agréable que « les sacrifices et la science de Dieu que les holocaustes. La « voilà enfin la véritable obéissance plus agréable que tous les « sacrifices; la voilà cette volonté mieux reçue que toutes les

[1] Congruum fuit B. Virgini annuntiari quod esset Christum conceptura. Primo quidem, ut servaretur congruus ordo conjunctionis Filii Dei ad Virginem : ut scilicet prius mens ejus de ipso institueretur, quam carne ejus conciperet. Unde Augustinus (in lib. *de Virginitate*, cap. III) : « Beatior est « Maria percipiendo fidem Christi, quam concipiendo carnem Christi; » et postea subdit : « Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset nisi felicius « Christum corde quam carne gestasset. » Secundo, ut posset esse certior testis hujus sacramenti, quando super hoc divinitus erat instructa. Tertio, ut voluntaria sui obsequii munera Deo offerret, ad quod se promptam obtulit, dicens : *Ecce ancilla Domini.* Quarto, ut ostenderetur esse quoddam spirituale matrimonium inter Filium Dei et humanam naturam. Et ideo per annuntiationem expectabatur consensus Virginis loco totius humanæ naturæ. D. Thomas, III part., q. xxx, art. 1.

[2] O felix obedientia! o insignis gratia, quæ dum fidem dedit humiliter, cœli opificem corporavit. Implevit in ea Dominus quod dudum prædixerat, obedientiam malle quam sacrificium, et scientiam Dei plus quam holocaustum. Hæc fuit vera obedientia, omnique sacrificio gratior. Hæc voluntas cunctis hostiis acceptior; hinc promeruit gloriam, quam ipsa post modum hausit, quæ ait : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* D. Augustinus, Serm. 18 *de Sanctis.*

« offrandes. Ce consentement est le principe de la félicité « glorieuse qu'elle a prophétisée elle-même lorsqu'elle s'est « écriée : *Et voici qu'à cause de cela, toutes les générations me « proclameront bienheureuse.* »

Qui pourrait dire la joie infinie que la parole de Marie témoignant qu'elle consentait à la divine maternité, causa au ciel, sur la terre et dans les limbes[1] ? Qui pourra dire aussi l'immensité des mérites acquis par la très humble Vierge en prononçant cette seule parole : *Voici la servante du Seigneur?*

S. Bernardin de Sienne[2] n'hésite pas à dire que par l'acte de foi, d'obéissance et de religion accompli par Marie en consentant à devenir la Mère de Dieu, cette auguste Vierge mérita davantage que ne le firent jamais toutes les créatures ensemble, c'est-à-dire les anges et les hommes, dans toutes les actions, les pensées, les paroles, les souffrances de toute leur vie. Elle a mérité l'empire de l'univers, la plénitude de toutes les grâces de Dieu, de toutes les vertus, de tous les dons, de tous les fruits du Saint-Esprit. Elle a mérité la fécondité unie à la virginité, et le fruit de sa virginité féconde ne fut autre que le Fils de Dieu

[1] Isto unico responso complevit cœlum gaudio, angelis omnibus exultationem præbuit, captivo sæculo spem dedit, dæmones universos exterminavit, ac tantam lætitiam fecit nuncium, ac detentis in inferno Patribus libertatis gratiam repromisit, affectu quippe avido extensis in cœlum manibus propatulo cordis auditu hujusmodi præstolabantur responsum. Erat enim illis pro libertatis amore diuturna nimis expectatio, pavidaque observatio ne ob humilitatis virtutem reniteretur Virgo consensum negare. Verum ut datum a Maria percipere responsum, omnes pariter prorumpentes in laudes, Domino decantavere dicentes : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* S. Laurent. Justinianus, Serm. *de Annunt.*

[2] Si quis autem considerat virginei consensus, ad tantum mysterium, finalem terminum, clare intelliget quod omnis dignitas et perfectio inclusa in hoc quod est Mater Dei tam mente quam carne, comprehendatur in eo, quod quidem tanscendit in merito, in infinitum, quidquid aliud sub Deo homine cogitari, vel dici potest. Si igitur terminus tam ineffabilis fuit suo merito proportionatus; oportet quod meritoria perfectio hujus consensus fuerit perfectioni sui termini comproportionata. Ex his igitur colligi potest, quod Virgo beata in conceptionis Filii Dei consensu, plus meruit quam omnes creaturæ : tam angeli quam homines, in cunctis actibus, motibus, cogitationibus suis. Nempe omnes qui meruerunt, nihil aliud potuere mereri, nisi secundum varios status et gradus, gloriam sempiternam. Hæc autem Virgo, in illo admirando consensu, meruit totalem fomitis extinctionem, dominium et primatum totius orbis, plenitudinem omnium gratiarum, omnium virtutum, omnium donorum, omnium beatitudinum, omnium fructuum spiritus, cunctarum scientiarum, interpretationis sermonum, spiritus prophetiæ, discretionis spirituum, operationis virtutum. Meruit fœcunditatem in virginitate, maternitatem Filii Dei. Meruit quod sit stella maris, porta cœli, et super omnia, quod regina misericordiæ nuncupetur, ac talis nominis consequatur effectum. Unde merito (*Proverbiorum* XXXI, 29.) ut de ipsa B. Virgine Salomon ait : Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.

lui-même : elle est la Mère de Dieu. Bénis soient donc vos ardents désirs, ô Marie, bénie soit votre virginité, bénie soit votre humilité, bénie soit à jamais votre soumission parfaite à la très sainte et très miséricordieuse volonté de Dieu, bénies enfin soient toutes vos vertus, toutes vos excellences qui vous ont faite assez puissante pour obliger Dieu lui-même à descendre de son trône et à venir habiter parmi nous!

§ II. — *Marie concourt efficacement à l'œuvre de l'Incarnation.*

Le grand pape S. Léon nous enseigne que les paroles du prophète Isaïe (LIII, 8) : *Qui racontera sa génération?* ne doivent pas s'entendre seulement de la génération éternelle du Verbe, mais aussi de sa génération dans le temps. Toute parole humaine ou angélique est insuffisante pour en dévoiler les profonds mystères[1]. « Une merveille que la nature ignore, » dit S. Ambroise[2], « que la terre n'a jamais connue, que ne « pénétra jamais la raison, que l'esprit humain ne peut com- « prendre, qui jette le ciel dans l'étonnement et la terre dans « l'admiration, qui surpasse même la science des intelli- « gences les plus sublimes, voilà tout ce que renferme le mes- « sage divin que l'archange Gabriel vient remplir auprès de « Marie. »

L'Incarnation du Verbe est à proprement parler l'œuvre de Dieu. « C'est votre œuvre, ô grand Dieu, dit S. Bonaventure[3], « que l'admirable disposition que vous avez mise en la sainte « Vierge, pour qu'elle soit la digne mère de Dieu ; c'est votre « œuvre que l'ambassade de l'ange Gabriel, la descente du Saint- « Esprit en elle et l'union du Verbe divin avec la chair. » Bien des siècles avant que s'accomplît cette grande merveille, le prophète Habacuc avait dit : « C'est votre œuvre Seigneur : don- « nez-lui la vie au milieu des temps » : *Domine, opus tuum; in medio annorum vivifica illud.* Seigneur, semble dire le prophète, on nous a fait entendre, dès le commencement, que vous aviez un chef-d'œuvre à faire, qui, devait surpasser tout ce qui,

[1] Quia in Jesu Christo Filio Dei, non solum ad divinam essentiam, sed etiam ad humanam spectat naturam, quod dictum est per Prophetam : *Generationem ejus quis enarrabit?* Utramque enim naturam in unam convenisse personam, nisi fides credat, sermo non explicat. S. LEO papa, Serm. 9 *de Nativ. Domini.*

[2] Quod natura non habuit, usus nescivit, ignoravit ratio, mens non capit humana, pavet cœlum, stupet terra, creatura omnis cœlestis miratur, hoc totum est quod per Gabrielem Mariæ divinitus nuntiatur. D. HIERONYMUS, Serm. *de Assumpt.*

[3] Tuum enim, Domine, est opus tantæ Virginis præparatio, tuum opus est Gabrielis missio ; tuum opus Spiritus Sancti superventio ; tuum opus est Verbi et carnis unitio. D. BONAVENTURA, *Specul. B. V. M.*, cap. XIV.

jusqu'à ce jour, est sorti de vos mains. Nous l'avons attendu, nous l'avons espéré. Nous voici au milieu des temps : le moment n'est-il pas venu d'accomplir votre promesse? Ne permettez pas que ce projet, notre seul espoir, s'anéantisse. Faites enfin votre œuvre et mettez-y la dernière main.

Le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, dit le Psalmiste, sont simplement l'ouvrage des doigts de Dieu. *Je considère vos cieux, qui sont l'ouvrage de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez affermies* (Ps. VIII, 4); tous les prodiges que fit Moïse en la présence de Pharaon sont nommés aussi le doigt de Dieu; mais quand il s'agit de la merveille attendue dès la naissance du monde, David supplie Dieu de réveiller sa toute-puissance, et, à la vue de ce grand prodige qu'il regarde déjà comme accompli, il s'écrie : *Chantez au Seigneur un nouveau cantique, parce qu'il a fait des prodiges. Sa droite et son bras saint nous ont sauvés pour sa gloire. Le Seigneur a fait connaître le salut qu'il nous réservait. Il a manifesté sa justice aux yeux de toute la terre; il s'est souvenu de sa miséricorde* (Ps. XCVIII, 1, 2, 3). Le prophète Isaïe supplie le Seigneur de déployer toute la force de son bras : *Levez-vous, levez-vous, ô bras du Seigneur, armez-vous de force, levez-vous* (ISAIE. LI, 9). Marie elle-même célébrant le mystère accompli en son sein virginal, proclame hautement que Dieu a manifesté la puissance de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo* (Luc. I, 51). S. Thomas (Opusc. 60) nous enseigne que la grandeur de la puissance divine paraît surtout en ce point qu'elle joint des éléments qui semblent incompatibles et qu'elle maintient leur union, ce qui éclate principalement dans l'union en un seul être du corps humain et de l'âme. Mais il est une union plus extraordinaire encore, une œuvre où la puissance de Dieu se manifeste d'une manière incomparable, c'est l'union de l'humanité avec la divinité, accomplie dans le mystère de l'Incarnation du Verbe. Les cieux annoncent la gloire de Dieu et le firmament l'excellence de ses desseins, mais toutes les merveilles accomplies n'étaient que de simples ébauches. Dieu se jouait en créant le monde, mais il a fait enfin une œuvre dans laquelle il a déployé toute sa puissance, toute sa sagesse, toute sa bonté, toute sa miséricorde et toute sa justice : ce fut l'œuvre de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie.

Quelque grande que soit cette œuvre, il faut avouer cependant qu'une créature a pris une grande part à son accomplissement; Dieu ne l'aurait pas faite, il n'aurait pas pu la faire seul, s'il est permis d'ainsi parler. L'Incarnation du Fils de Dieu est bien l'œuvre par excellence de l'adorable Trinité[1], mais elle est en

[1] Opera externa Dei sunt quidem Trinitati communia, sed tamen quadam locutionis proprietate, opus conceptionis Christi est specialius attribuendum Spiritui Sancto, et hoc triplici de ratione a Doctore Angelico

même temps l'œuvre de Marie; l'Incarnation est l'ouvrage de l'amour de Dieu, de la bonté de Dieu, de la sainteté de Dieu, le don parfait, la grâce ineffable de Dieu; mais elle est aussi l'ouvrage de l'amour de Marie, de sa pureté, de sa virginité, de son humilité, de sa soumission parfaite à la volonté divine. C'est en Marie seule que Dieu daigne accomplir cette œuvre sans égale; il ne veut l'accomplir que par elle et avec elle. Sans doute le Père éternel engendre la divinité de son Fils; mais Marie n'engendre pas moins de son côté le Fils de Dieu fait homme. Quand nous affirmons[1] que de Marie est né le Verbe, le Fils unique de Dieu, Dieu lui-même, nous ne voulons pas signifier qu'elle lui ait donné la nature divine; nous affirmons qu'elle l'a engendré corporellement, en tant qu'elle l'a fait homme sans qu'il ait rien perdu comme Dieu, dans l'Incarnation; la génération du Fils étant venue de l'une et de l'autre source. Le Verbe est venu du Père, et la chair de la Mère[2], car Marie porta dans son sein, au moment de l'Incarnation, celui-là même qui dans sa propre essence était le Fils de Dieu et qui a la même divinité avec le Père. C'est ce Dieu que Marie a engendré, incarné et fait homme; et quoiqu'il eût, par le fait même de cette incarnation, deux natures, la nature divine et la nature humaine, il demeura réellement le même, un et indivisible. Ce n'est pas un homme qui porte Dieu en lui, mais Dieu portant la chair, ou plutôt, selon l'énergique expression de l'apôtre S. Jean lui-

assignata, quarum *prima* est quod Christi Domini Incarnatio, et inde conceptio sit opus divini amoris, juxta illud Joannis : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum daret* (Joann. xi, 16); amor autem Spiritui Sancto attribuitur, uti potentia Patri, et sapientia Filio. *Secunda* est quia est opus ex sola gratia profectum, et omnium maxime gratuitum, quod Spiritui Sancto adjudicatur. *Tertia*, quia Incarnatio servit ad peculiarem humanitatis sanctificationem, juxta dictum Angeli (Luc, i) : *Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei.* Sanctificatio autem est opus proprium Spiritus Sancti. Sedlmayr, *Theolog. Mariana*, nos 1108 et 497.

[1] Dum porro ex ea natum esse dicimus, non quod Verbi divinitas existendi principium ex ipsa traxerit, sed quia Verbum ipsum, quod ante sæcula, citra ullum tempus genitum est, ac sine exordio et sempiterne una cum Patre et Spiritu Sancto est, in extremis diebus salutis nostræ causa, in utero ipsius habitavit, et assumpta carne ex ea genitum est sine sui demutatione. S. Joan. Damasc., Tom. I, p. 222.

[2] Videndum quid operetur unum quodque horum, et unde sit origo singulorum. Est ab utraque partium, tam Patris scilicet quam Virginis, Filii generatio. Verbum de Patre, caro de Virgine. Petrus Cellens., lib. *de Panibus*, cap. xxi.

Sanctificata igitur superventu Spiritus Sancti Virgo, et virtute Altissimi gravida eum gestabat, qui ex sua propria essentia Dei erat Filius, pro unica ejus divinitatis natura; et gignit eumdem incarnatum et hominem factum secundum duarum naturarum proprietatem, eumdemque duplicem, et unum ex duabus constantem, immutabiliter atque indivisim credi oportere statuimus; non quidem Deiferum hominum, sed carniferum Deum. S. Athanasius, Sermo *de SS. Virgine.*

même : « Le Verbe de Dieu fait chair » *Verbum caro factum*. Ainsi, conclut Théodote d'Ancyre[1], le Fils unique de Dieu né du Père, est aussi né de la Vierge : il est né du Père comme Dieu, et le même Fils est né de la Vierge comme homme. Nier que celui qui est Dieu par nature ait été engendré par Marie, pour notre salut ; nier que Marie ait engendré un Dieu, c'est détruire l'Incarnation, c'est repousser la grâce, c'est avoir perdu le salut.

Pour éclairer autant qu'il est possible cet adorable mystère de la maternité divine de Marie, Théodote d'Ancyre a recours à une comparaison. Votre pensée intérieure, dit-il, est une production, un verbe de votre esprit. Après que votre esprit a enfanté ce verbe intérieur, si vous voulez le rendre sensible au dehors par l'écriture, vous formez des lettres avec votre main, et ainsi vous enfantez de nouveau votre verbe d'une certaine manière. Il existait déjà dans votre esprit avant que vous l'exprimiez par des lettres ; il était né ; mais votre main lui donne une naissance nouvelle par laquelle il devient visible. Votre pensée demeure en vous, mais elle est aussi dans ces caractères que vous avez tracés, elle en est inséparable. Appliquez cet exemple au mystère de l'Incarnation. Votre esprit qui produit son verbe, c'est Dieu le Père engendrant le Verbe divin de toute éternité, dans son sein. Votre main traçant les lettres et rendant ainsi visible votre pensée qui doit y demeurer indissolublement liée, c'est l'auguste Vierge Marie engendrant le Verbe éternel et le rendant visible par le corps dont elle le revêt. Non que par son enfantement elle ait donné commencement à la divinité, mais elle a rendu sensible aux yeux des hommes le Dieu incarné en elle[2].

[1] Ubi ergo nunc ille est qui clamat : heus, bone vir, Maria nequaquam Deum genuit ? Solvis, o homo ! Dei ad homines condescensionem : hoc enim est Deum hominibus condescendisse, quod natura Deus existens generationem hominibus salutarem subiit. Tollis generationem ? Solvis profecto et salutarem condescensionem. Improbas gratiam ? ergo et salutem perdidisti. Theodot., Episc. Ancyr., *Expos. symboli sanctorum*, n. 5.

Neque mihi dicas : Cum Unigenitus natus sit ex Patre, quomodo rursum nascitur ex Virgine ? Ex Patre natus est, ut Deus est ; ex Virgine nascitur ut homo. Nam et tuum quoque verbum, quædam mentis tuæ proles est. At posteaquam verbum illud quod mens tua peperit, elementis et litteris volueris exprimere, et in charta efformare, manu litteras describis, et verbum tuum quodammodo per manum denuo paris : non quod tum sui esse initium sumat, cum per manum scribitur (jam enim ante ex mente natum erat), sed quod tunc verbum per manum (litteras fingentem) initium, ut cerni queat, accipiat. Heic itaque cernis mentem : ibi considera Patrem ; heic verbum ex mente productum agnoscis : ibi Verbum essentiale, subsistensque ex Patre natum contemplare ; heic manum per litteras verbum parientem conspicaris : ibi intellige Virginem per corpus Verbum generantem, non quod ex suo partu divinitati initium dederit, absit ; sed quod Deum inhumanatum humanis aspectibus conspicuum reddiderit. Idem, *Hom. lecta in Synodo*.

[2] Voir Olier, *Vie intérieure de la très Sainte Vierge. Éclaircissements sur l'Incarnation.*

La bienheureuse Vierge Marie a donc travaillé de concert avec Dieu lui-même, à l'œuvre par excellence de la puissance divine ; d'où nous pouvons conclure combien est grande sa propre puissance.

Les saints docteurs ne se lassent pas d'admirer la profondeur des mystères renfermés dans l'Incarnation du Sauveur. « Quelles « sont les grandes choses que Dieu a faites en vous, ô glorieuse « Vierge, pour que vous méritiez d'être appelée bienheureuse, « s'écrie S. Augustin[1], sinon que simple créature, vous avez « enfanté votre Créateur, qu'humble servante, vous avez donné « la vie à votre Seigneur, que par vous Dieu a pu racheter le « monde, illuminer le monde, rappeler le monde à la vie? S. Pierre Chrysologue, l'éloquent archevêque de Ravenne, dit à son tour[2] : « O sainte Vierge ! Celui qui vous a fait a été fait de « vous ; de vous est sortie votre source ; vous êtes la Mère de « votre Père, et celui qui a porté la lumière au monde l'a voulu « emprunter de vous. »

N'est-ce pas la merveille des merveilles que l'on puisse dire en toute vérité que la créature a donné quelque chose à son créateur avant que d'avoir reçu de lui ? S. Paul, dans l'*Épître aux Romains* (XI, 35), demande, il est vrai, qu'on lui nomme quelqu'un qui ait donné le premier quelque chose à Dieu, pour avoir droit à une récompense : *Quis prior dedit illi ut retribuetur ei?* Le bienheureux martyr Méthode[3], évêque de Tyr, dit que Marie l'a fait lorsque, de sa propre substance, elle a fourni au Fils de Dieu la chair qu'il n'avait pas. S. Ambroise exprime la même pensée avec non moins de force et de clarté, lorsqu'il dit[4] : « La « bienheureuse Vierge trouvera en sa propre substance de quoi « faire une offrande à Dieu. Ce ne fut pas en effet d'une source « étrangère, mais de son propre fond, de ses propres entrailles « qu'elle prit ce qu'elle offrit à Dieu. »

Quelle merveille aussi que l'union en une seule personne de l'impassible et du passible, de l'immortel et du mortel, du ciel et de la terre, de Dieu et de l'homme ! On ne saurait mieux faire pour en donner une idée que de rapporter les paroles suivantes

[1] Quæ tibi magna fecit? quæ, gloriosa Virgo, ut dici beata merearis? Puto enim imo veraciter credo, ut creatura ederes creatorem, famula dominum generares ; ut per te Deus mundum redimeret, per te illuminaret, per te ad vitam redimeret? D. August., Serm. 35 *de Sanctis.*

[2] Virgo, concipitur ex te auctor tuus, ex te oritur origo, in tuo germine est genitor tuus, et ipse lucem mundi per te cœpit qui lucem mundo dedit. D. Chrysolog., Serm. 142.

[3] Tu enim carnem, quam aliquando non habuit, Deo mutuo dedisti. S. Methodius, Orat. *de Hypapante.*

[4] Habuit enim suum Virgo quod traderet; non enim alienum dedit Mater, sed proprium e visceribus suis. D. Ambros., lib. I *de Incarnationis Dominicæ sacramento*, cap. IX.

de S. Léon le Grand[1] : « La foi catholique exige que nous recon-
« naissions dans notre rédempteur l'union de deux natures.
« Chacune d'elles a conservé dans leur intégrité ses propriétés
« respectives, mais l'alliance qui unit les deux substances est
« tellement étroite, que depuis l'heureux moment où, pour le
« salut des hommes, le Verbe s'est fait chair dans le sein de la
« bienheureuse Vierge, il ne nous est plus permis de séparer
« l'homme de Dieu, ni de désunir Dieu d'avec l'homme qu'il a
« choisi, non pas même par la pensée. Il est bien vrai que cha-
« cune de ces deux natures se fait connaître par les actions diffé-
« rentes qui lui sont propres et qui la distinguent de l'autre ;
« mais il n'en résulte aucune désunion entre elles. Tout ce qui
« procède de l'une ou de l'autre se met en commun, et comme
« la majesté éclate dans la bassesse, ainsi l'humiliation paraît
« dans la grandeur, sans que l'unité y apporte aucune sorte de
« confusion, ou que la propriété déroge en rien à l'unité. Autre
« est la nature passible, autre est la nature impassible, mais
« l'honneur ou l'ignominie appartiennent à la même personne,
« et le faible n'est pas autre que le puissant ; le vainqueur de la
« mort est celui-là même que la mort a frappé. »

Et si vous voulez connaître l'auteur de cette union inexplicable, il faut bien avouer que le premier et principal auteur n'est autre que Dieu lui-même ; mais la vérité demande aussi que l'on proclame, avec S. Épiphane, la grande part réservée à Marie. Elle a coopéré efficacement à cet ouvrage merveilleux ; elle a travaillé avec Dieu à serrer le nœud inextricable qui joint ensemble la nature divine et la nature humaine. C'est en elle, avec son consentement libre, au moyen d'une substance empruntée à sa substance que la divinité s'est alliée avec l'humanité, la souffrance avec l'impassibilité, la vie avec la mort. « Remarquez, dit S. Bernard[2], comment la longueur devient

[1] Hoc fides catholica exigit, ut in Redemptorem nostrum duas noverimus convenisse naturas, et manentibus proprietatibus suis tantum, factam unitatem utriusque substantiæ, ut ab illo tempore, quo sicut humani generis causa poscebat, in beatæ Virginis utero Verbum caro factum est, nec Deum sine hoc quod homo factum est, nec hominem sine hoc liceat cogitare quod Deus est. Exprimit quidem sub distinctis actionibus veritatem suam utraque natura, sed neutra se ab alterius connexione disjungit. Nihil ibi ab invicem vacat, tota est in majestate humilitas, et tota in humilitate majestas, nec infert unitas confusionem, nec dirimit proprietas unionem. Aliud est passibile, aliud inviolabile, et tamen ejusdem est contumelia, cujus est gloria. Ipse est in infirmitate, qui et in virtute idem mortis capax, et idem victor est mortis. D. Leo papa, Serm. 3 *de Passione.*

[2] Ibi agnoscitur longitudo angusta, altitudo subdita, profunditas plana. Ibi agnoscitur lux non lucens, Verbum infans, aqua sitiens, panis esuriens. Videat, si attendat, tristari lætitiam, pavere fiduciam, salutem pati, vitam mori, fortitudinem infirmari, sed quod non minus mirandum est, ipsa ibi cernitur tristitia lætificans, pavor confortans, passio salvans, mors vivificans, infirmitas roborans. D. Bernardus, Hom. 2 *super Missus est.*

« courte, la largeur étroite, comment la hauteur s'abaisse et la « profondeur s'aplanit. Considérez la lumière obscurcie, la « parole muette, l'eau souffrant de la soif, et le pain affamé. Con- « templez la puissance qui obéit, la sagesse qui apprend et la « force qui a besoin de soutien. Admirez la joie en proie à la « tristesse, l'assurance saisie de crainte, la félicité souffrant, « la santé malade, la vie qui meurt; ou plutôt admirez la tris- « tesse tressaillant de joie, la crainte rassurée, la mort donnant « la vie, la faiblesse principe et source de toute force. » Telle fut l'œuvre par excellence de Dieu; telle fut l'œuvre pour laquelle le Tout-Puissant réclama l'aide de Marie. Ce Verbe dont parle l'apôtre S. Jean au commencement de son Evangile, ce Verbe qui était en Dieu dès le principe, et qui était Dieu, Marie l'a conçu dans son sein. Elle a été la Mère de celui par qui toutes choses ont été faites et sans qui rien n'a été créé. Elle a porté dans son sein le Fils unique de Dieu. Elle a donné la vie à Celui qui est la vie par essence et par qui vivent tous les êtres. « C'est pour cela, s'écrie S. Bernard[1], que toutes les générations « vous proclameront bienheureuse, ô Mère de Dieu, ô Dame de « l'univers, ô reine des cieux! vous qui leur avez enfanté à « toutes la vie et la grâce. C'est en vous que les anges ont « trouvé la joie, les justes la grâce, les pécheurs le pardon pour « l'éternité. Toutes les créatures ont bien raison de lever les « yeux vers vous, puisque c'est en vous, par vous et de vous « que la main bienveillante du Tout-Puissant a donné à ses créa- « tures une vie nouvelle. »

Contempler l'humanité sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le ciel sera, pour les anges et les bienheureux, une source infinie de joie pendant l'éternité tout entière. Mais que penser de Marie qui a revêtu Jésus de cette humanité, qui lui a donné cette couronne, l'a couvert de cette pourpre royale, a tissu de sa propre substance ce vêtement de gloire. Elle seule, de concert avec Dieu, a pu lui procurer cette humanité sainte, instrument du salut de tous, source inépuisable pour tous, de grâce, de consolation, de bonheur et de gloire[2].

Le Père éternel a consacré ce Pontife suprême par l'onction

[1] Eo te beatam dicent omnes generationes, Genitrix Dei, Domina mundi, regina cœli. Ex hoc ergo te beatam dicent omnes generationes, quæ omnibus generationibus vitam et gratiam genuisti. In te enim angeli lætitiam, justi gratiam, peccatores veniam invenerunt in æternum. Merito in te respiciunt oculi totius creaturæ, quia in te et per te, et de te benigna manus Omnipotentis quidquid creaverat recreavit. D. Bernardus, Serm. 2 *de Pentecost.*

[2] Omnino singularis atque incomparabilis gloria Virginis Matris, videre Deum regem omnium in diademate carnis quo coronavit eum, ut et Deum agnoscat et adoret, in corpore proprio, et corpus proprium glorificatum videat in Deo. Gurricus Abbas, Serm. *4 in Assumpt. B. V. M.*

sainte de la divinité, selon l'expression de S. Basile de Séleucie et de S. Jean Damascène ; mais Marie lui a donné la robe de fin lin et le riche manteau dont il est couvert. Il lui doit cette humanité dont la beauté ravit les regards des anges et lui gagne tous les cœurs, cette humanité qui lui a servi pour demeurer parmi nous, nous instruire par sa parole et ses exemples, nous racheter au prix de son sang, satisfaire à la justice de Dieu, procurer à son Père une gloire infinie, et mériter qu'à son nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers[1].

Mais la puissance de la bienheureuse Vierge Marie ne s'est pas épuisée dans l'acte, en quelque sorte divin, par lequel elle a concouru à l'incarnation du Fils de Dieu. Au contraire, cet acte lui-même était pour elle la source d'un pouvoir nouveau, éternel objet d'admiration pour les Séraphins eux-mêmes. Marie devenue mère de Dieu possédait, par le fait même de sa maternité, une autorité très réelle et très incontestable sur le Fils de Dieu incarné. Celui qui avait promulgué la loi : *Vous honorerez votre père et votre mère*, devait donner l'exemple de la fidélité à cette loi, pour qu'il lui fût permis de dire un jour : *Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait.* Voici donc Marie investie de la puissance maternelle sur Dieu lui-même.

Considérons ici quelle étrange vertu c'est que l'humilité, et quels effets elle produit.

L'humble Vierge Marie est retirée dans sa pauvre cellule. Profondément pénétrée de la pensée de son néant, elle se tient devant Dieu, le suppliant d'envoyer le Messie. Elle se croirait mille fois trop heureuse s'il lui était permis de voir et de servir la Vierge qui, d'après les prophètes, lui donnera le jour. Et voilà qu'un des premiers princes de la cour céleste vient à elle de la part de Dieu. L'honneur le plus sublime, un honneur divin est accordé à celle qui se croyait sincèrement indigne de toute faveur. Elle ose à peine prétendre à l'humble nom de servante du Seigneur, et l'ange Gabriel lui annonce qu'elle a été choisie pour en être la Mère, et que le Fils de Dieu n'attend que son consentement pour devenir son Fils.

Mère de Dieu, Marie ne cesse pas d'être humble, mais elle possède auprès de lui un véritable pouvoir. Elle en usera avec tout le respect que demande la dignité de son Fils, mais aussi avec l'autorité que lui confère sa maternité. Ce n'est pas seulement le pouvoir dont un ami peut jouir auprès de son ami. Nous

[1] In ea et ex ea corpus aptavit sibi, ita ad omnia perfectum et congruum ut et domus ei sit ad quiescendum, et thronus ad judicandum, quod prius ei fuit tabernaculum ad pugnandum, et cathedra ad docendum. D. P. Chrysologus, Serm. 140.

nous étonnons justement que Dieu ait accordé à Moïse (Exode, xxxi) un pouvoir de cette sorte, et qu'il soit allé jusqu'à lui demander la permission de châtier son peuple et de ne pas entraver l'œuvre de sa justice. Nous recueillons avec admiration ce que David (Ps. cxliv) dit des fidèles serviteurs de Dieu, que le Seigneur accomplira toutes leurs volontés, et notre étonnement n'a plus de bornes, lorsque nous voyons cette promesse littéralement accomplie dans la vie des saints, que nous lisons les admirables condescendences de Dieu en leur endroit, l'appréhension qu'il a de les contrister tant soit peu, la promptitude avec laquelle il leur accorde tout ce qu'ils désirent, les transports, pour ainsi parler, de son affection envers eux, et les témoignages qu'il leur en donne.

Néanmoins ce pouvoir, tout merveilleux qu'il est, peut se perdre en un instant; il ne repose sur aucun droit et dépend absolument de la pure libéralité de Dieu. Il n'en est pas ainsi du pouvoir de Marie, pouvoir maternel, fondé sur les lois les plus sacrées de la nature, pouvoir qui ne peut recevoir aucune altération, que rien ne saurait ni diminuer ni détruire. Aussi longtemps que Marie sera la Mère du Fils de Dieu, aussi longtemps conservera-t-elle sa puissance maternelle. Les anges et les saints de Dieu sont puissants auprès de lui; mais ils ne sont que des serviteurs qu'il daigne regarder comme des amis : Marie est sa Mère, sa Mère très digne, sa Mère très aimée, sa Mère très honorée, sa Mère à qui, tout Dieu qu'il est, il doit respect et obéissance. Le pouvoir de Marie fondé sur la nature a été reconnu formellement par son divin Fils, qui est venu non pour détruire la loi, mais pour l'accomplir, et dont la vie, pendant près de trente ans, se résume dans ces seuls mots : « il leur était soumis : « *Et erat subditus illis;* Jésus obéissait à Marie et à Joseph. Ce n'était pas une obéissance ordinaire, mais une obéissance parfaite, une soumission qui procédait d'un devoir réel et légitime. Fils de Marie, il ne pouvait pas méconnaître l'autorité de sa Mère; regardé comme Fils de Joseph, il ne pouvait pas, en lui refusant l'obéissance, donner un exemple d'insoumission, ou dévoiler avant le temps un mystère que la sagesse de Dieu ne voulait révéler qu'au temps marqué.

La soumission et l'obéissance de Jésus transportent d'admiration le pieux S. Bernard : « Un Dieu soumis à des hommes, « s'écrie-t-il ; un Dieu à qui les anges mêmes sont soumis, les « principautés et les puissances obéissent, soumis lui-même à « Marie, non seulement à Marie, mais à Joseph à cause de Marie! « De quelque côté que vous vous tourniez, vous avez également « de quoi être frappé d'admiration. Le seul embarras est de « savoir ce qui mérite le plus votre étonnement, de l'aimable « condescendance du Fils, ou du suprême honneur de la Mère.

« Des deux côtés même motif de vous étonner, même merveille « à admirer : d'un côté qu'un Dieu soit soumis à une femme, « voilà un exemple d'humilité sans précédent, et de l'autre, « qu'une femme commande à un Dieu, c'est un honneur que nulle « créature ne partage avec elle. Quand on chante les louanges des « vierges, on dit qu'elles suivent l'Agneau partout où il va « (Apoc. xiv, 4). Quelle n'est donc pas la gloire de celle qui le « précède et le conduit[1] ! »

§ III. — *Le Fils de Dieu nourri et élevé par Marie.*

Le choix d'une nourrice, pour l'enfant qui vient de naître, est d'une importance extrême. Les fonctions qu'elle doit remplir sont une seconde maternité. Heureuses les mères à qui il est donné d'être complètement mères de leurs enfants, et de ne pas céder à une mercenaire la part la plus douce, la plus consolante de leur maternité ! Heureux les enfants qui doivent à leur mère non seulement la vie, mais ces soins délicats que nécessite la première enfance, et cette nourriture que la providence de Dieu leur a préparée dans le sein maternel ! Toute la vie se ressentira du choix de la nourrice, et l'influence heureuse ou malheureuse n'aura pas seulement son écho dans la santé corporelle ; le moral lui-même en gardera des traces profondes. Que de familles se seraient épargné la ruine, la désolation et le déshonneur, si elles avaient compris le danger de livrer l'enfant qui vient de naître à la première femme venue, capable de lui donner le lait dont il a besoin pour entretenir une vie à peine commencée !

Dieu avait choisi pour Mère de son Fils descendu sur la terre la plus parfaite de toutes les mères. Il l'avait créée dans ce but, et, de toute éternité, il lui avait préparé les trésors incomparables de perfections que réclamait une vocation si sublime. Après la naissance du Fils de Dieu, il lui fallait une nourrice comme à tout autre enfant : Dieu voulait que cette nourrice fût digne de l'Enfant divin qui venait de naître. La bienheureuse Vierge Marie, la Mère de Jésus, était seule à la hauteur de fonctions si saintes. Ce fut elle qui nourrit de son lait le divin Enfant après lui avoir donné le jour.

[1] Deus hominibus, Deus, inquam, cui Angeli subditi sunt, cui Principatus et Potestates obediunt, subditus erat Mariæ, nec tantum Mariæ, sed etiam Joseph propter Mariam. Mirare ergo utrumlibet, et elige quid amplius mireris, sive Filii benignissimam dignationem, sive Matris excellentissimam dignitatem. Utriusque stupor, utriusque miraculum. Et quod Deus feminæ obtemperet, humilitas absque exemplo ; et quod Deo femina principetur, sublimitas sine socio. In laudibus virginum singulariter canitur quod sequuntur Agnum quocumque ierit. Quibus ergo laudibus judicas dignam, quæ etiam præit. D. Bernardus, Hom. 1 *super Missus est.*

Ne pourrait-on pas dire avec un pieux auteur[1] dont nous aimons à emprunter la doctrine, que l'un des plus doux et des plus puissants motifs que le Fils de Dieu ait eus de descendre sur la terre et de venir comme un simple pèlerin demander l'hospitalité, fut le désir d'être nourri, élevé et servi par cette Vierge incomparable, et, par ce moyen, la relever autant qu'une créature le peut être, au-dessous de la souveraine Majesté. Il faut bien que les innocents attraits de cette Mère vierge aient été admirables, puisqu'ils s'élevèrent jusqu'au ciel, et qu'ils eurent la puissance d'attirer le Verbe divin du sein de son Père éternel. Ils lui firent concevoir le désir d'être nourri de son lait et porté sur ses bras, de reposer sur son sein et de lui devoir son éducation. « Car ne vous figurez pas, » disait jadis le bienheureux Proclus au concile d'Éphèse, « que le Fils que la « Vierge a porté dans ses chastes entrailles ait été différent de « celui qui, de toute éternité, demeurait dans le sein du Père « éternel, et que l'enfant qui était entre les bras de Marie fût « autre que celui qui marchait sur les ailes des vents. » Aussi les saints Docteurs reconnaissent-ils des traits d'une si majestueuse grandeur en la Mère de Dieu qu'ils en demeurent tout étonnés. « Qu'entends-je? » s'écrie S. Grégoire le Thaumaturge (Sermon *sur l'Annonciation*), « et qu'est-ce que je vois ? Une vierge qui « enveloppe de langes Celui qui est revêtu de lumière, une vierge « qui couvre la nudité de Celui qui a formé toutes les créatures, « qui dépose dans une crèche Celui qui est assis sur les chéru- « bins, et que des millions d'anges glorifient dans les cieux ; qui « donne son lait maternel à Celui qui nourrit tout ce qui a la « vie. » S. Damascène (Sermon *sur la Nativité*) dit à son tour que Marie est plus noble que tout ce qui fut créé, parce qu'elle a fourni à l'ouvrier de toutes choses la chair et le sang qu'il a unis à sa divinité, qu'elle l'a nourri de son lait et que sa bouche a mille fois baisé le divin Enfant.

Que d'amour et de tendresse entre un tel Fils et une telle Mère ! Que de grandeur dans ces menus services que l'incomparable Mère rend à l'Enfant qui est son Dieu. Quel esprit se fût jamais figuré que Celui qui porte le monde dût être porté sur les bras d'une femme, que le pain des anges eût besoin de la nourriture dont usent les petits enfants, et que la vertu du ciel dût être réduite à une si profonde faiblesse? Comment remercier dignement le Seigneur de tant d'amour et de bienfaits[2] !

[1] Le P. Poiré, S. J., *La Triple Couronne*, traité 2, ch. IV.

[2] Jacebat in præsepio continens mundum, et infans erat Verbum. Quem cœli non capiunt, unius feminæ sinus ferebat. Illa regem nostrum regebat; in quo sumus, illa portabat; panem nostrum illa lactabat. O manifesta informitas, et mira humilitas, in qua sic latuit tota divinitas! Matrem cui subjacebat infantia, regebat potentia; et cujus ubera sugebat, eam veritate pascebat. D. Augustinus, Serm. 1 *in Natal. Domini.*

Une mère ne saurait, au témoignage des docteurs, déserter, sans de graves motifs, le devoir que la nature elle-même lui impose d'être la nourrice de son enfant. « L'exemple de Sara « doit exciter chez les mères une noble émulation, » dit S. Ambroise, « et leur rappeler que leur dignité maternelle leur fait un « devoir de nourrir leurs enfants. C'est leur honneur et leur « plus bel ornement ; c'est un puissant moyen de faire aimer les « enfants par leurs pères ; et les mères elles-mêmes aiment ordi- « nairement mieux l'enfant nourri de leur lait [1]. » La bienheureuse Mère du Sauveur n'avait pas besoin que l'exemple des saintes femmes qui l'avaient précédée lui rappelât cet heureux devoir. Le Ciel lui-même, qui l'avait expressément choisie pour rendre à ce Fils de Dieu ce service maternel, le lui enseignait assez, en lui donnant miraculeusement le lait destiné à nourrir le divin Enfant. Comme le dit la sainte Église [2], Marie aurait-elle pu repousser Celui qui l'avait choisie entre toutes les femmes pour qu'elle fût sa Mère? Aurait-elle consenti à se priver des caresses de son Fils bien-aimé pendant sa plus tendre enfance ? Aurait-elle cédé à une autre la moitié de ses droits et de sa dignité de Mère de Dieu? Aurait-elle laissé à une autre femme, comme une chose indifférente, la qualité de nourrice de son Créateur? Pouvait-elle faire si peu d'état de l'inestimable faveur annexée à cette qualité? Ne savait-elle pas que le lait qu'elle lui donnait, serait converti en la substance de Dieu et joint au Verbe divin en l'unité de sa personne, aussi bien que le précieux sang qu'il lui avait emprunté d'abord? C'est ainsi que les saintes âmes pèsent au poids du sanctuaire la qualité de nourrice de Dieu. Ce fut pour Marie une incomparable faveur d'être Mère de son Créateur ; mais, après cette faveur, celle qui en approche de plus près, c'est l'honneur d'être nourrice de Dieu, puisqu'en effet le corps sacré du Sauveur, que les saints et les anges adorent dans le ciel, que nous adorons et recevons dans l'Eucharistie, a été formé du sang très pur de Marie, et qu'il a été nourri du lait qu'elle lui a donné.

Mais que dire des soins apportés par la très sainte Vierge à l'éducation du divin Enfant ? Le roi Salomon a rendu hommage, dans le livre des *Proverbes* (IV et XXXI), à l'affection et à la prudence incomparables de sa mère Bethsabée. *Elle m'instruisait*, dit-il, *et me disait* : *Que votre cœur reçoive mes paroles ; gardez*

[1] Et dixit Sara : *Quis annuntiabit Abrahæ, quoniam lactet infantem Sara?* Moralis locus : Provocantur feminæ meminisse dignitatis suæ, et lactare filios suos. Hæc enim matrum gratia, hic honos quo filios propriis commendent viris. Denique eos plus amare filios solent, quos ipsæ matres lactaverint uberibus suis. D. Ambrosius, lib. I *de Abraham*, cap. VII.

[2] Nesciens mater Virgo virum, peperit sine dolore Salvatorem sæculorum ipsum regem angelorum, sola Virgo lactabat ubere de cœlo pleno. *Officiu in Circumcisione Dom.* Resp. ad Lect. VIII.

mes préceptes, et vous vivrez. Travaillez à acquérir la prudence. N'oubliez pas les paroles de ma bouche, et ne vous en détournez point. N'abandonnez pas la sagesse et elle vous gardera; aimez-la, et elle vous conservera. Or le commencement de la sagesse est de travailler à l'acquérir. Salomon suivit les conseils que sa mère lui donnait de concert avec le saint roi David, et il nous les conserva pour que nous en profitions à notre tour. Mais qui nous redira les paroles, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les leçons adressées à Jésus par Marie. Pourquoi les Évangélistes n'ont-ils pas recueilli et ne nous ont-ils pas transmis tous les traits de l'admirable sagesse de Marie, et ceux de son extrême humilité dans ses rapports avec le divin Enfant? Car le Fils de Dieu voulut, même en cela, être semblable à ses frères, selon la parole de S. Paul aux Hébreux (II, 11) : *Il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères, afin qu'il fût devant Dieu un pontife compatissant et fidèle en son ministère.* Il se soumit donc à recevoir les enseignements de sa sainte Mère, pour accomplir ainsi toute justice, comme il le dira plus tard à son humble précurseur.

Qui trouvera étrange qu'il ait appris de sa tendre Mère à marcher, à bégayer ces premiers mots qui ont tant de charme sur les lèvres de l'enfant? Marie savait bien que son Fils était la toute-puissance et la sagesse même de Dieu, mais elle savait aussi ce que ce Dieu infiniment puissant et sage attendait d'elle, et, avec une très profonde humilité, jointe à une obéissance incomparable, elle surmontait toutes les difficultés que son humilité même, jointe à la connaissance qu'elle possédait de la dignité de son Fils, opposait à l'accomplissement de ces devoirs. Créature de Dieu, elle instruisait son Créateur, et donnait des leçons de sagesse à la Sagesse incréée unie à la nature humaine. Elle avait consenti à devenir la Mère de Dieu, et désormais il lui fallait remplir envers Dieu lui-même tous les devoirs d'une mère envers son enfant. C'était un mystère où il était nécessaire de marcher à l'aveugle, d'accomplir tout ce que Dieu désirait d'elle, sans autre considération que celle du bon plaisir de la divine Majesté. Et comme son humilité l'abaissait à ses propres yeux, au-dessous de toute créature, de même son obéissance la faisait passer outre et remplir des devoirs mille fois trop sublimes pour les chérubins et les séraphins eux-mêmes. Quel spectacle ravissant pour le Ciel et pour l'adorable Trinité elle-même, que celui d'une telle Mère donnant ses soins à l'instruction, à l'éducation d'un tel Fils, et de cet Enfant divin se comportant comme les autres petits enfants, et s'essayant comme eux à profiter des leçons de sa Mère!

Mais c'était surtout dans les mille petits services réclamés d'elle par l'enfance du Sauveur que Marie goûtait une douceur

infinie et sans mélange. La sollicitude de Marthe et l'attention vigilante des Esprits célestes au service de Dieu n'étaient rien, comparées à celles de cette tendre Mère. Le docte abbé Rupert applique à Marie ces paroles du *Cantique* (IV, 10) : *La douce odeur de vos parfums surpasse celle de tous les aromates;* il dit qu'on ne peut établir aucune comparaison entre les œuvres de miséricorde des autres saints et les services que la Reine du Ciel a rendus à son Fils bien-aimé. S. Anselme, dans un sermon *sur l'Assomption*, nous invite à considérer la différence qui se trouve entre la sainte Vierge et tous ceux qui remplissent l'office de Marthe. Les autres fournissent un abri pour un jour ou deux à quelque voyageur bon ou mauvais; la Vierge a reçu et logé, non dans sa maison, mais dans son propre sein le Fils unique de Dieu, qui n'avait pas où reposer la tête. Les autres donnent au pauvre un vêtement grossier de toile ou de laine: la Vierge Marie a revêtu le Verbe incarné de sa propre substance. Les autres donnent du superflu de leur table, pour soulager ceux qui ont faim : Marie a transformé en lait son propre sang, pour servir à la nourriture de son Fils. Avec quelle diligence, avec quelle tendresse elle le couche, le lève, le berce, l'endort, l'éveille, le revêt, le réchauffe, le porte, l'accompagne, le suit, le sert, et fait tout ce qu'une mère peut faire pour son enfant! Y eut-il jamais une créature qui fît quelque chose pour Dieu avec un soin, avec une affection pareille à celle que cette incomparable Mère apporta aux moindres services qu'elle rendit à son Fils [1] ? Y eut-il jamais un fils qui honorât davantage sa mère et lui fût plus soumis? Marie se montre la très humble servante de Jésus, non moins par l'inviolable fermeté de sa foi que par les services qu'elle lui rend; mais Jésus n'oublie pas qu'elle est sa Mère, qu'elle l'a porté dans ses entrailles, dérobé à la poursuite d'Hérode, protégé contre mille dangers et mille souffrances. Aussi la soumission du divin Enfant envers sa sainte Mère est-

[1] Quam pium erat videre istud certamen, in secretis duorum Filii et Matris! Illa prævenire volebat genuflexionibus sibi genuflectentem, sed iste cui futura erant præsentia, præoccupabat reverentia tali prævenire volentem. Illa genuflexa Filium adorabat, sed ille ante adoratricem humiliter se inclinabat. Illa dicebat, Deus meus, non decet Deum feminæ inclinare, sed ipse respondebat, tamen istud decens est Matri Filium subdi. Sine me, o Fili, præceptum implere quod dixisti : *Dominum Deum tuum adorabis* (*Exod.* xx, 12). Ipse vero interibat : sine et tu Mater Filium tuum mandatum implere quod dixit, præscius Incarnationis suæ : *Honora patrem tuum et matrem tuam*. Istas duas conclusiones, quas persuadet evidens ratio sacræ litteræ probant, nam quod Filius esset Matri subditus, et reverens, testatur, cum de ipso duodecenni loquitur : *Descendit cum illis Nazareth, et erat subditus eis* (*Luc.* II, 51), id est Mariæ et Joseph. Firmissime credo, nunquam Filium, ita honorasse matrem sicut Christus Virginem matrem suam, et quod Mater summe veneraretur et diligeret Filium. S. Antoninus Flor., Tom. II, p. 697.

elle admirable. Marie était pour lui l'oracle d'où son Père lui faisait entendre sa parole et sa volonté.

« Néanmoins, malgré l'amour incompréhensible qu'il porte à sa Mère, dit M. Olier [1], malgré son obéissance religieuse à ses volontés, Jésus-Christ ne laisse paraître pour elle aucune faiblesse. Comme il vient réformer les défauts de nos cœurs et nous donner le modèle d'une conduite parfaite, il évite, lorsqu'il travaille à l'œuvre de son Père céleste, tout ce qui eût pu le faire soupçonner d'avoir, dans la personne de sa Mère, de l'attache à la chair et au sang. Il se conduit à son égard de manière à servir d'exemple aux ouvriers évangéliques qu'il doit laisser dans son Église après lui. Et c'est ce qu'il fit particulièrement paraître, en restant secrètement au Temple. Dans cette circonstance, il nous donne une instruction admirable de la manière dont nous devons agir envers nos parents, en ce qui regarde les ordres de Dieu sur nous. Quoique Jésus n'eût alors que douze ans, et qu'il fût encore sous la conduite extérieure de sa Mère; quoique Marie fût la plus sainte Mère qui ait été et qui sera jamais; quoiqu'il fût assuré qu'elle ne l'aurait pas détourné de faire la volonté de Dieu, et qu'au contraire elle l'aurait porté à l'accomplir dans toute son étendue et dans ses moindres circonstances, il ne voulut point néanmoins lui découvrir son dessein, ni lui demander conseil sur ce qu'il avait à faire. »

Par là, il nous apprit que dans les choses que Dieu demande de nous, il n'y a aucun conseil à prendre de nos parents, qui, ne nous ayant pas été donnés de Dieu pour la conduite de notre âme, ne sont pas aussi les instruments dont il veut se servir pour nous faire connaître ses volontés [2].

[1] *Vie intérieure de la très sainte Vierge*, ch. x.

[2] Quia igitur noverat Christus propinquos impedire frequenter salutem vel profectum salutis filiorum, ideo subtraxit se ad tempus a Matre, et Joseph patre putativo, non quod in aliquo impediretur, vel posset impediri ab eis in opere perfectorum operum, sed ad ostendendum quod communiter accidit in aliis parentibus, quia impediunt profectum salutis, quærentes in eis quæ sunt carnis. Cum autem perpendunt parentes carnis filios velle a se recedere, deserendo sæculum, religionem sanctam ingrediendo, multipliciter dissuadent et contradicunt, ne carnem deserant, dicentes in sæculo posse salvari, et Deo servire, et parentibus debere obedire, non contristare, ne maledicantur ab eis, majorisque laudis, et meriti esse, quia majoris laboris in sæculo tentationibus utpote frequentioribus resistere, quam in claustro sibi ipsi otio vacare, crudelitatem quoque fore parentes derelinquere. Quibus dicendum est a filiis : *In his quæ Patris mei sunt, oportet me esse* (*Luc.* II, 49), id est exerceri operibus spiritualibus, ad quæ vocat inspirando.

Nec est crudelitas ista parentes deserere propter Deum, sed magna pietas. Unde beatus Hieronymus in *Epistola* : « Licet in limine, senex jaceat pater », scilicet domus, ad retinendum filium, ne recedat ab eo, « et ex collo pendeat nepos, ac mater ubera, quibus te lactavit ostendat, per calcatum « perge patrem, per calcatam perge matrem, et siccis oculis ad vexillum

« Pour se conformer aux ordres de son Père, Jésus oublie « donc les saintes larmes de sa mère et la douleur de S. Joseph, si « affligés de son absence, et sacrifie de son côté les sentiments et « les tendresses raisonnables du plus saint et du plus aimant des « enfants[1]. Il était même disposé d'aller jusqu'au bout du monde, « si son Père céleste l'eût désiré de lui ; et quand il n'aurait jamais « dû revoir la très sainte Vierge en cette vie, et que même elle « eût été mille fois plus affligée encore de son absence, jamais la « douleur de sa mère, qu'il sentait lui-même si vivement, ni son « amour pour elle, ne lui aurait donné d'autre pensée. »

Mais en dehors de ces trois jours d'épreuve imposés à l'amour maternel de Marie, qui pourra jamais comprendre les consolations infinies que cette auguste Vierge ressentit pendant les trente années qu'il lui fut donné de passer au service et dans la société la plus intime de son divin Fils. Remplissant tout à la fois d'une manière plus parfaite les fonctions de Marthe et de Marie, elle ne perdit jamais, dit S. Cyprien, une seule minute du temps qu'elle devait à la vie active et au service du divin Enfant; et cependant son âme n'était jamais distraite des douceurs de la contemplation la plus sublime. « La Vierge Mère, » dit S. Basile de Séleucie (sermon *sur l'Annonciation*), « parfois s'enhardissait, « et puis elle se retenait incontinent; parfois l'affection prenait « le dessus, et soudain le respect l'arrêtait. Elle eût voulu baiser « et embrasser sans fin, mais la majesté qu'elle découvrait sur « ce visage d'enfant l'en empêchait. Cependant son âme se fon- « dait en douceur, et cette alternative de retenue et de confiance « redoublait les émotions et les embrasements de son cœur. »

S. Ildefonse admire combien doux et affectueux étaient les entretiens de la bienheureuse Mère et du divin Enfant, dont les splendeurs infinies n'étaient point entièrement voilées aux

« crucis avola. » Summum genus pietatis est in hoc esse crudelem. Unde et eundum volenti Christum sequi, sed prius expectare sepulturam patris, Christus ait.: *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos, tu autem vade*, relinquens patrem tuum, *et annuntia regnum Dei* (*Matth.* VIII, 22, et *Luc.* IX, 60). Et advertendum quod subtraxit se Christus a parentibus, cum esset duodecennis, cum scilicet communiter incipit in aliis pueris apparere scintilla usus rationis, cum concupiscentia incipit excitari, et titillare hominem ad malum, ut scilicet, tunc qui vult esse *in his quæ sunt Patris* spiritus et totum se tradere Deo, parentes, et mundum deserat, non expectans senectutem, vel juventutem, postquam fuerit sæculi oblectamenta expertus. S. Antoninus Florent., *Biblioth. Virginal.*, tom, II, p. 646, 647.

[1] Absit enim ut Matrem aspernatus sit, qui tanta cura de parentibus honorandis legem dedit. Absit, inquam, ut in terra fastidierit Matrem : cujus e cœlo concupivit decorem. Immo potius ordinabat in nobis charitatem, tam verbis quam exemplis, nobiscum agens, ut carnalium affectibus necessitudinum non solum Dei præponamus dilectionem, sed etiam eorum qui Dei faciunt voluntatem. Ille siquidem affectus de cordibus exigitur omnium nostrum, quos summa Patris adoptavit dignatio. Guerricus Abbas, Serm. 4 *in Assumpt. B. M.*

regards de Marie par son humanité[1]. Ne vous la figurez pas assise aux pieds de son Fils bien-aimé comme une autre Marie-Madeleine[2] : elle est la mère et Jésus est l'enfant. Celui que les saints anges n'osent regarder en face, tant sa beauté et sa grandeur infinie les éblouissent, Marie le regarde, elle l'embrasse, elle le couvre de ses maternelles caresses, elle le porte, elle le serre sur son cœur, le tient autant qu'elle veut entre ses bras. Quels ne devaient pas être ses transports, combien son amour pour le Seigneur ne devait-il pas croître à chaque instant, ainsi que la grandeur de ses mérites !

Dieu, dans son inépuisable bonté, a parfois favorisé les saints d'apparitions célestes qui leur faisaient goûter un bonheur, une joie qui ne sont pas de ce monde. Tout se passait dans leur imagination, ou bien quelquefois ils voyaient, non pas le divin Sauveur lui-même, mais une apparence de corps par laquelle il daignait se manifester à eux, soit sous la forme d'un petit enfant, soit tel qu'il était pendant sa vie publique, soit même attaché à la croix ou subissant quelques-uns des traitements cruels et ignominieux qu'il endura pour nous. Ce n'était pas le Sauveur lui-même, ce n'en était que la figure ; cependant il suffisait de cette seule représentation pour jeter hors d'eux-mêmes des saints tels que François d'Assise, Bernardin de Sienne, Antoine de Padoue, et cent autres non moins illustres par l'éclat de leurs vertus. C'était assez pour les embraser d'un feu intérieur qui les consumait et les faisait fondre comme la cire sous les rayons d'un soleil ardent. Ils s'écriaient que c'était trop, qu'ils ne pouvaient plus supporter ces célestes ardeurs. Que devons-nous penser de celles qui embrasaient Marie ? Ce n'était pas une fois en passant qu'elle voyait Jésus, qu'elle lui parlait et entendait sa douce voix, qu'elle le portait entre ses bras et le pressait sur son cœur, mais chaque jour, à chaque instant du jour et de la nuit, elle voyait son Jésus et jouissait de lui, comme une mère de son enfant. Ce n'était pas sur une vaine image que reposaient ses yeux, mais sur le Fils de Dieu lui-même devenu son Fils, et sur qui le Père éternel lui avait donné un pouvoir maternel et

[1] Quæ fuerunt inter se illorum colloquia, quam dulcia, quam amabilia, quando in matre fulgebat virginitas, et lætabatur fœcunditas, in Filio apparebat humanitas, et latebat divinitas. Quantum vel quale illud erat deificum ac virginale consortium, non dico nostrum, sed omnium hominum excedit intellectum. S. Ildephonsus, Serm. 5 *de Assumptione B. V. M.*

[2] Quid de Deo non sapiebat in qua sapientia Dei latebat, et in cujus utero sibi corpus aptabat? Hæc non tantum ad pedes, sed etiam ad caput Domini sedens, audiebat verbum ex ore ejus. Hæc conservabat omnia verba angelorum, pastorum, magorum, nec non ipsius Filii sui conferens in corde suo. Nemo unquam sicut ista gustavit quam suavis est Dominus. Inebriabatur ab ubertate domus Dei et torrente voluptatis ejus potabatur. S. Anselmus, Serm. *de Assumpt.*

paternel tout à la fois, sur le Fils de Dieu, qui l'aimait comme Dieu d'un amour infini, et comme homme d'un amour incompréhensible à tout autre qu'à lui. N'était-ce pas assez pour lui donner toutes les joies du ciel qu'il l'appelât une seule fois sa Mère, et qu'elle pût à son tour lui donner une fois le doux nom de Fils? Mais pendant trente années elle eut chaque jour cet inexprimable bonheur. Pendant toute la vie mortelle du Sauveur elle fut assise à la table de ce festin céleste, dont quelques miettes distribuées aux saints les plus illustres ont suffi à les combler de joie et à exciter la pieuse jalousie de tous les autres bienheureux.

Recevez, ô Marie, ces consolations, ces douceurs ineffables qui vous viennent de votre divin Fils et qui vous sont dues[1], mais soyez bonne pour vos enfants, et laissez tomber pour eux quelques miettes sous la table du festin!

Les consolations de Marie furent grandes pendant qu'elle rendit ainsi au divin Sauveur tous les services que réclamait sa tendre enfance[2], ou même un âge plus avancé; mais ce n'était pas seulement pour elle un bonheur, c'était une incomparable source de mérites. Elle pratiquait les vertus les plus sublimes, et elle les pratiquait avec un amour infini, une pureté d'intention ineffable à l'égard de la personne même du Sauveur. Elle savait qu'en donnant son lait au divin Enfant, ou plus tard en lui préparant son frugal repas, c'était la victime réclamée par la justice de Dieu pour le salut des hommes qu'elle nourrissait et préparait au sacrifice. « Courage, Vierge sainte, lui dit S. Ildefonse[3], « allaitez celui qui vous a créée, allaitez le pain du ciel et la « rançon du monde: donnez le sein à celui qui en son temps « tendra la joue pour être frappé pour vous aussi bien que « pour le reste des hommes. Nourrissez celui qui vous a faite ce « que vous êtes, afin de recevoir de vous le service qu'à présent « vous lui rendez. » *Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète*, dit Notre-Seigneur (Matth. x, 41), *recevra la même récompense que celle du prophète.* Quels sont donc vos mérites,

[1] O Mater misericordiæ saturare gloria Filii tui, et dimitte reliquias tuas parvulis tuis. Tu jam ad mensam, nos sub mensa catelli. Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita familia hæc famelica de te præstolatur alimoniam vitæ. Per te fructum vitæ communicavimus in mensa præsentium sacramentorum, per te eumdem fructum vitæ communicavimus in mensa perennium gaudiorum Jesum Christum benedictum fructum ventris tui, cui est honor et gloria per omnia sæcula sæculorum. Amen. S. Ildephonsus, Serm. 5 *de Assumpt.*

[2] Eadem Dei Genitrix et inde quidem beata, quia Verbi incarnandi ministra extitit temporalis, sed inde multo beatior quia ejusdem semper amandi custos manebat æterna. Clemens Alexandr., *Pædagog.*, lib. I, cap. III.

[3] Lacta, Maria, Creatorem tuum, lacta panem cœli, lacta pretium mundi, præbe lambenti mamillam, ut ipse pro te præbeat percutienti maxillam. Tu illi ut mater temporalem ministra substantiam, lacta eum qui fecit te ut talis fieret ex te. S. Ildeph., Serm. 1 *de Assumpt.*

ô Marie, quelle sera votre récompense, à vous qui avez reçu avec tant d'amour, nourri et élevé avec tant de sollicitude, non pas seulement un prophète, mais celui que tous les prophètes annonçaient, celui dont le plus grand des prophètes n'était pas digne de toucher la chaussure!

En qualité de Mère de Dieu, Marie possédait une puissance incomparable sur Dieu lui-même. En qualité de nourrice et de gouvernante du divin Enfant, elle affirmait cette puissance, elle en usait chaque jour et à chaque instant. Les dons de Dieu sont sans repentance et il ne retire pas, à moins que l'on s'en rende indigne, les grâces qu'il a une fois accordées. La puissance que Marie a exercée sur Dieu lui-même, en qualité de mère et de nourrice, elle la possède encore. Elle ne l'exerce plus comme aux jours de la divine enfance, mais elle n'est pas amoindrie. Recourons donc à elle avec pleine confiance. Sa tendresse maternelle n'a pas non plus diminué, mais ce n'est plus sur Jésus, roi éternel du ciel et de la terre, assis à la droite de Dieu, qu'elle peut exercer cette sollicitude que réclame seule la faiblesse. Nous sommes ses enfants ; nous sommes pour elle d'autres Jésus ; recourons à notre mère. Il lui semblera, en nous comblant des plus tendres faveurs, qu'elle se retrouve à Bethléem ou à Nazareth, et que c'est encore au divin Enfant qu'elle prodigue ses soins maternels en nous les prodiguant.

§ IV. — *Le Fils de Dieu époux mystique de Marie.*

Lorsqu'il s'agit des mystères de Dieu, toutes nos pensées doivent être divines, et parce qu'il manque à la langue humaine des mots pour exprimer parfaitement des merveilles inexprimables, il est nécessaire de recourir à des expressions qui paraîtraient étranges, s'il s'agissait des choses d'ici-bas, mais qui ont l'avantage de jeter quelque lumière sur les secrets adorables des grandeurs et des miséricordes de Dieu. C'est ainsi qu'après avoir contemplé en Marie les titres augustes de mère, de nourrice et de gouvernante du Seigneur, et en avoir déduit l'immensité presque infinie de sa puissance, nous devons lui reconnaître un autre titre encore, celui d'épouse du Fils de Dieu, et en tirer une conclusion semblable.

Marie, la Vierge des vierges, la Mère tout immaculée de Jésus, est l'épouse de son divin Fils. Le pieux et savant abbé Hugues de S. Victor s'en étonnait. « O merveille, disait-il[1],

[1] O res mira, ipse Filius Matris, et sponsus Virginis, integritatis auctor et fructus fœcunditatis! O admirabilis amator, o singularis dilector, quid dicis? Ipsa est genitrix tua, ipsa amica tua! Certe amica est tua, et genitrix tua, amica tua, quia intacta, et genitrix tua, quia fœcunda. Tu siquidem integritatis filius et fœcunditatis amicus, matrem habere Virginem et amicam

« le Fils de Marie fut aussi l'époux de la Vierge, et l'auteur de « l'intégrité fut pareillement le fruit de la fécondité! Vous « dites, ô divin amant, que celle qui vous a conçu comme Mère « est aussi votre bien-aimée? Comment ces deux qualités peu- « vent-elles s'accorder ensemble? Je vois bien comment, » répond le profond et subtil Docteur : « elle est votre bien-aimée « pour sa virginité; elle est votre Mère par sa fécondité. De « sorte que comme mère elle vous a premièrement engendré, « et puis d'elle et de vous ensemble est née votre Église qui « se glorifie aussi d'être vierge et mère conjointement. En « naissant vous avez pris de votre Mère la substance qui vous « permettait de souffrir et de mourir, et en mourant, vous avez « laissé à votre Épouse le sacrement de l'incorruptibilité; dans « l'un et l'autre cas vous avez montré votre admirable et sin- « gulier amour. »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le titre glorieux d'Épouse du Christ est décerné à la divine Vierge Marie. Nous le trouvons dans les écrits des Pères des premiers siècles, et S. Augustin, le plus grand des Docteurs, le lui a donné plusieurs fois [1]. Avant

prole lætantem, prius te genuit amica tua Mater et Virgo Maria, postea vero de te genita est amica tua, mater et virgo Ecclesia. Nascendo de sponsa tua accepisti substantiam infirmitatis, et moriendo, dedisti sponsæ tuæ sacramentum incorruptionis; utrobique dilector mirabilis, utrobique amator singularis. Hugo a S. Victore, Serm. *in Assumpt. B. V. M.*

[1] Sponsa Christi Filii sui. D. Augustinus, Serm. 6 *de Nativ. Domini.*

Sponsa Christi in carne sua virginitate servata. Idem, Serm. 14 *de Nativ. Domini.*

Sponsa Christi. S. Petrus Chrysologus, Serm. 140.

Sponsa et mater Christi omnium regis, quæ ab æterno fulsit creaturis omnibus sanctior. Anonymus, in *Menæis Græc., die* 29 *Julii.*

Sponsa, cujus promubus Spiritus Sanctus, ac Christus sponsus, qui dicit in Canticis : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te; veni de Libano sponsa.* S. Joan. Damasc., Orat. 4 *de Nativ. B. V. M.*

Sponsa Dei, quia sicut sponsus eligit sponsam ut sibi placeat, sic Deus eam elegit, ut cum Ecclesia : *Elegit eam Deus et prælegit eam*, quia sine exemplo illi complacuit, et sicut sponsa ornatur diversis ornamentis, sic ipsa ornata fuit diversis donis Spiritus Sancti : et sicut sponsa conjungitur viro, sic ipsa conjuncta est Jesu Christo, per verba de præsenti, cum dixit : *Ecce ancilla Domini.* Et sicut sponsa in thalamum sponsi introducitur, sic ipsa introducta est in thalamum sui sponsi, in Assumptione. Idiota, *de B. V.*, part. XIV, Contempl. 5.

Sponsa fidei Jesu Christi, ei fidem servans, nam cum tempore Passionis fides Apostolorum concussa vacillaret, ipsa sponsa fidelis sponso sine fidei titubatione constanter adhæsit. Idem, *ibid.*

Sponsa sapientiæ Dei ab æterno ordinata. Franco Abbas, lib. VI *de Gratia Dei.*

Sponsa et Mater Filii Dei Patris. Rupertus Abbas, lib. VII *de Glorificatione SS. Trinitatis.*

Sponsa mater sponsi sui, id est Filii, quia animam illius divinitati suæ conjunxit Filius, et quia Deus ipse homo factus, de ipsius utero, quasi sponsus de thalamo processit. B. Aelredus, Serm. *in Annunt. B. V.*

lui S. Epiphane célébrait les merveilles que le Ciel a opérées en Marie, qu'il appelait la Mère et l'Épouse céleste; il disait que l'ange Gabriel l'avait préparée à recevoir le Sauveur, son divin Époux; il lui appropriait les paroles du *Cantique des Cantiques*, où l'Époux mystique qui est Dieu la nomme sa sœur et son épouse. Avant S. Epiphane lui-même, S. Grégoire de Néocésarée remarquait, dans un sermon *sur l'Annonciation*, que le saint archange Gabriel avait été envoyé à une Vierge, épouse de Joseph, mais que cette Vierge avait été réservée intacte et digne de son principal Époux Jésus-Christ.

On pourrait citer encore une multitude d'autres témoignages constatant que ce nom d'Épouse de Jésus-Christ appartient de droit à sa bienheureuse Mère; c'est assez, pour le moment, de ceux que nous avons apportés. D'autres viendront s'y joindre à mesure qu'il sera nécessaire. Mais il est bon d'expliquer en quel sens nous devons comprendre ce titre glorieux d'Épouse du Verbe incarné.

La très sainte Vierge est aussi appelée l'Épouse du Père et l'Épouse du Saint-Esprit. Le Fils de Dieu, à son tour, est non seulement l'Époux de Marie, mais aussi l'Époux de toutes les âmes pures et saintes; mais ces alliances mystérieuses ne sont pas toutes contractées de la même manière et ne reposent pas sur la même base.

La bienheureuse Vierge Marie est l'Épouse du Père éternel, parce qu'elle est la Mère de son Fils unique[1], qu'elle l'a conçu dans ses chastes entrailles, qu'elle lui a donné le jour, qu'elle l'a nourri de son lait et lui a prodigué, avec une tendresse et une sollicitude infinie, tous les soins qu'une mère donne à son enfant. Elle est, dit S. Antonin[2], l'Épouse de Dieu le Père, parce que, par l'opération du Saint-Esprit, elle a engendré un Fils qui est tout à la fois son véritable fils et le Fils du Père.

Et S. Bernardin de Sienne[3] dit encore : « Le Père éternel l'a « saluée comme son Épouse, avec une douceur ineffable, en

Sponsa Filii sui, quia genuit ei virgines suo exemplo. Honorius Augustod., in *Sigillo B. M.*

Sponsa Filii, cui dedit ipse Filius duplicem dotem, unde dicta est *gratia plena*, et tandem gloria in excelsis, quia gratiam, et *gloriam dabit Dominus* (Ps. LIII). Richard a S. Laur., *de Laud. SS. Virginis*, lib. VI.

[1] Sponsa castissimæ dilectionis, singularissimæ fœcunditatis, sollicitissimæ educationis, quæ singulari munditia virginitatis, et amplius profundissimo abysso humilitatis, placuit altissimo Patri, cui et Filium suum unigenitum dedit, quem de suis castissimis visceribus concepit, et peperit, et diligentissime innutrivit. D. Bernardinus Senens., Tom. III, *de Assumpt.*

[2] Sponsa Dei Patris, ex qua virtute Spiritus Sancti, Filium generavit, communem Filium utrique. D. Antoninus, in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. v.

[3] Sponsa quam coram tota cœlesti curia æternus Pater dulcissime amplexatus est, et recognovit Matrem unigeniti Filii sui. D. Bernardinus Senens., Tom. I, Serm. 61 *super admirabili Gratia*, etc.

« présence de toute la cour céleste, et il l'a reconnue pour la « Mère de son Fils unique. » Ce n'est point ainsi que la bienheureuse Vierge Marie est appelée l'Épouse de son divin Fils.

Marie porte le titre d'Épouse du Saint-Esprit, parce que, selon la remarque de S. Anselme [1], il est descendu substantiellement en elle pour y accomplir l'œuvre de l'Incarnation du Verbe, et qu'il a eu une part active à cet adorable mystère. *Voici que le Saint-Esprit surviendra en vous*, dit l'Ange à Marie, *et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu* (Luc. I, 35). « Dans le mystère adorable de l'Incarnation, Dieu a fait trois « choses en la très sainte Vierge, » dit M. Olier : « la première « a été d'orner son âme de tous les dons et de toutes les « beautés les plus augustes et les plus magnifiques qui puissent « être communiqués à une simple créature ; la seconde, de former « le corps et l'âme de Jésus-Christ ; la troisième, d'envoyer la « divinité du Verbe à cette humanité au moment de sa forma- « tion. Le Saint Esprit, ou plutôt la très sainte Trinité, fait les « deux premières : la troisième est l'opération du Père seul. » Le Saint-Esprit est envoyé par le Père et le Fils, desquels il procède, pour former de la substance la plus pure de Marie, le corps adorable du Sauveur, et créer l'âme destinée à vivifier ce corps. En même temps, le Fils est envoyé du Père, duquel seul il procède de toute éternité, pour s'unir au corps et à l'âme que le Saint-Esprit lui prépare ; et le mystère des mystères s'accomplit en Marie, qui a donné son consentement et qui demeure entièrement passive sous l'action toute-puissante et infiniment miséricordieuse de Dieu.

Elle est donc l'Épouse du Saint-Esprit parce que cette adorable personne de la sainte Trinité a formé en elle l'humanité sainte du Sauveur [2], non pas en fournissant pour cette œuvre

[1] Ipse Spiritus Dei, ipse omnipotentis Patris et Filii, ipse per quem, et in quo amatur omne quod bene amatur, ipse, inquam, corporaliter venit in eam, singularique gratia præ omnibus quæ creata sunt sive in cœlo, sive in terra, in ipsa requievit, et reginam et imperatricem cœli et terræ fecit sponsam suam. D. Anselmus, *de Excellentia Virg.*, cap. IV.

[2] Il ne faudrait pas en conclure qu'il soit permis de dire que le Saint-Esprit est le père de Jésus-Christ. « Ceux qui naissent, dit S. Augustin (*Enchirid.*, de l'eau et du Saint-Esprit, ne sauraient être appelés les enfants de l'eau, mais on leur donne le nom d'enfants de Dieu le Père et de la sainte Église. C'est ainsi que le Fils de Dieu, né par l'opération du Saint-Esprit, est le Fils du Père, et non le Fils du Saint-Esprit : *Certe qui nascuntur ex aqua et Spiritu Sancto, non aquæ filios eos vitæ dixerit quispiam, sed plane dicuntur filii Patris et Matris Ecclesiæ. Sic ergo de Spiritu Sancto natus, est Filius Dei Patris, non Spiritus Sancti.* »

Voici plusieurs autres textes à l'appui de cette vérité :

Christus non potest dici filius Spiritus Sancti : quia nec per *creationem*, cum filiatio respiciat personam, quæ non est creata ; nec per *generationem*,

merveilleuse quelque chose de sa divine substance, mais en prenant celle de Marie, comme l'artisan prend la matière qui deviendra entre ses mains un vase de grand prix. Il n'est pas le père du divin Enfant, comme l'artisan n'est point le père du vase qu'il a formé ; il est pour quelque chose dans la naissance du Verbe incarné ; il préside au grand mystère de la conception virginale, et c'est assez pour que la bienheureuse Vierge Marie ait droit au titre divin d'Épouse du Saint-Esprit, et à toutes les grâces, à toutes les grandeurs qui découlent de ce titre.

Mais comment la bienheureuse Vierge Marie peut-elle être appelée l'Épouse de Jésus-Christ, son Fils et son Seigneur?

Le Verbe de Dieu, en revêtant notre nature, venait épouser l'Eglise, et il l'épouse en la personne de Marie au moment de l'Incarnation. Si l'ange Gabriel vint annoncer à Marie qu'elle serait la Mère du Sauveur ; s'il attendit son consentement, c'est qu'il s'agissait d'un mariage spirituel entre le Fils de Dieu et l'Eglise que Marie représentait et résumait complètement, parce qu'elle en était la partie la plus parfaite et la comprenait tout entière en soi par sa vertu. « C'était, dit S. Thomas d'Aquin[1], une « sorte de mariage spirituel entre le Fils de Dieu et la nature « humaine ; et pour cette raison, l'Ange de l'Annonciation « attendait le consentement que la Vierge allait donner au nom « de toute la nature humaine. »

quia nec per divinam naturam, cum non sit ab illo, nec per humanam cum non sit de substantia ejus ; nec per *adoptionem*, seu per *gratiam*, cum non sit in eo gratia adoptionis, sed unionis, per quam ille homo est Filius naturalis solius Patris. His vero tribus modis dicitur Deus Pater alicujus. INNOCENTII V, Pontificis Maximi, in *Sent. Com. in* III *Sent.*, distinct. 4, quest. 1.

Spiritus Sanctus non debet dici Pater Christi secundum deitatem, nec secundum humanitatem. Hanc conclusionem ponit B. Thomas, III part., quest. 32, art. 3, ubi sic ait : Nomina paternitatis et maternitatis et filiationis generationem consequuntur, non tamen quamlibet, sed tantum proprie generationem viventium, et præcipue animalium ; non enim dicimus quod ignis generatus sit filius ignis generantis, nisi forte secundum metaphoram... Christus autem est Filius Dei secundum perfectam rationem filiationis ; unde quamvis secundum humanam naturam sit creatus et justificatus, non tamen debet dici Filius Dei, neque ratione creationis, neque ratione justificationis, sed solum ratione generationis æternæ, secundum quod est Filius solius Patris ; et ideo *nullo modo debet dici Christus Spiritus Sancti, nec etiam totius Trinitatis* filius. JOANNIS CAPREOLI, in lib. III *Sentent.*, dist. 2, quæst unica.

Spiritus Sanctus talis humanitatis fabricator, pater dici non potest, quia de substantia sua nihil posuit, nec quoad divinitatem totam ab æterno procedentem a Patre ; nec quoad humanitatem totam genitam solum a gloriosa Matre. Et sicut figulus pater non dicitur vasorum quæ facit, ita non dicitur Spiritus Sanctus pater Christi, quamvis ex purissimis sanguinibus Virginis corpus fabricaverit templum divinitatis. Sicut dicit Magister, in III *Sentent.* ANTONIN. FLORENT., *Biblioth. Virg.*, tom. II, p. 625.

[1] Ut ostenderetur esse quoddam spiritale matrimonium inter Filium Dei et humanam naturam ; et ideo per annuntiationem expectabatur consensus Virginis loco totius humanæ naturæ. S. THOMAS, III part., quest. 33, art. 1.

S. Antonin [1] exprime la même pensée en termes à peu près identiques. S. Épiphane [2] montre le Père envoyant son divin Esprit porter à Marie les arrhes de cette merveilleuse union. Le bienheureux Aelrède [3] est ravi d'admiration à la pensée de ces noces célestes, où l'Époux est le Fils de Dieu, et l'Épouse la Mère du Fils.

On peut donc dire qu'au moment de l'incarnation, le Verbe de Dieu et sa Mère étant tous deux dans une seule chair [4], il épousa l'Église dans la personne même de sa Mère, et répandit en elle la plénitude des trésors qu'il devait communiquer au monde nouveau qui est son Église. L'Époux divin communiqua ses biens à son Épouse; le Fils donna tout droit à sa Mère sur ses richesses infinies.

Ces noces du divin Époux avec la Vierge des vierges ne furent point des noces stériles. Tous les enfants de Dieu naissent de cette bienheureuse union. Ils doivent la vie surnaturelle de

[1] Quia in mysterio Incarnationis quoddam matrimonium spirituale fiebat inter Deum et humanam naturam, quæ assumenda erat ex Virgine, ideo debuit in isto summo matrimonio consensus Virginis requiri, tanquam sponsæ faciendæ. S. Antoninus Florent., *Biblioth. Virginal.*, tom. II, p. 686.

[2] Pater misit arrhabonem de cœlo, Spiritum Sanctum; præparavit virginem unigenito Filio, cœlesti sponso. Ipsa est enim sponsa et thalamus, et ex ea sponsus procedit Christus, juxta suavem Davidis cantationem : *In sole posuit tabernaculum suum; et ipse tanquam sponsus procedens de tabernaculo suo* (*Ps.* XVIII, 6). O Sponsi desiderium summæ puritatis! propriam ancillam Sponsam et Matrem sibi despondet. Gabriel effectus conciliator Virginis cœli et terræ, incensum atque suffimentum una copulans. S. Epiphan., *de Laud. S. Mariæ.*

[3] Videte quales nuptiæ, et quam cœlestes : in quibus sponsus Deus, sponsa virgo, paranymphus Angelus. Sponsus Filius est; sponsa Mater est, quia animam illius sanctissimæ Virginis suæ divinitati conjunxit Filius, quia Deus ipse homo factus, de ipsius utero, quasi sponsus de thalamo processit. B. Aelredus, Reivallis Abbas, Serm. *de Annunt. B. V. M.*

[4] Matrimonium enim consistit in duobus, in mutuo consensu qui ibi fuit, quando Virgo respondit : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, et in conjunctione naturarum, quæ ibi fuit quando *Verbum caro factum est.* Et tunc fuerunt beata Virgo et divina Sapientia unus Spiritus et una caro. Si enim Eva dicta est esse una caro cum Adam, quia de costa ejus formata, ab eo tamen educta, et in nullo ab eo nutrita, multo melius dicetur caro Christi esse una cum carne beatæ Virginis : quia non de costa, sed de intimis visceribus, imo de purissimis sanguinibus Virginis educta, sicut dicit Damascenus, et non extra, sed intra ejus gloriosa viscera novem mensibus educata. Ideo dicitur : *Erunt duo*, id est Christus et Maria, *in carne una* virginali. Propter hanc convenientiam et multiplicem unionem inter Mariam et divinam Sapientiam, fere omnia quæ dicuntur de divina Sapientia, exponi possunt de Maria, et ei attribuuntur. Et forte propter hoc dictum est : *Dominus tecum....* In hoc matrimonii sacramento fiet illud novum et mirabile, scilicet quod *duo erunt in carne una*, id est Mater et Filius, Virgo et Christus, cum secundum debitum naturæ cursum tres consueverunt esse in carne una, scilicet pater, et mater, et filius. Ad hoc facit quod ipsa beata Virgo dicit *Cant.* VI : *Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi.* Richard. a S. Laurent., *de Laud. B. M.*, lib. I cap. V, et lib. VI, cap. VII.

leur âme à Jésus, et ils la doivent en même temps à Marie. Elle est leur mère parce qu'il est leur père, et que c'est par elle et pour elle qu'il est venu leur communiquer la vie en les adoptant comme ses enfants.

C'est ici que l'on peut comprendre la différence qui existe entre le titre d'Épouse du Seigneur donné à Marie, et ce même titre lorsqu'on le donne aux autres âmes saintes. On ne peut pas dire de ces autres épouses de Jésus-Christ, qu'elles sont une même chair avec leur divin Époux. Il n'existe entre elles et lui qu'une union purement spirituelle, une union d'adoption. De plus, cette union n'est pas féconde ou sa fécondité est bornée. Elles sont les épouses du Seigneur seulement pour produire, avec la coopération de la grâce, des fruits de bonnes actions, ou tout au plus un petit nombre d'enfants spirituels, qu'elles engendrent pour le ciel; tandis que l'Épouse par excellence du divin Époux, Marie, a concouru efficacement à donner au Seigneur toute l'immense multitude de ses enfants, sans en excepter un seul; et, si l'on fait entrer en compte les œuvres vertueuses, seuls fruits, le plus souvent, de l'union de Jésus avec les âmes saintes, il ne s'est pas fait un acte de vertu, depuis qu'il y a des saints, duquel elle ne puisse réclamer, après Jésus, la plus grande part de mérite. Elle a été choisie du Sauveur pour aider à la régénération de toutes les autres épouses, même des plus parfaites et des plus avancées dans les bonnes grâces du roi du ciel, pour être la Mère de tous les enfants de salut, pour être la maîtresse de tous les biens du Sauveur, la dispensatrice de tous ses trésors. Au roi du ciel et de la terre, il fallait une épouse qui partageât son trône et sa puissance, qui fît briller la douceur et la miséricorde à côté de la force et de la justice. Où serait la confiance de sujets, hélas! trop souvent infidèles, s'ils n'avaient pas pour reposer leur espérance la reine des miséricordes?

Au Père du siècle à venir, il fallait une épouse qui fût la mère de ses enfants. Dieu le Père avait associé Marie à sa fécondité, et l'avait rendue mère de son Fils unique. Dieu le Fils associe à son tour Marie à sa fécondité, et la rend mère de toutes les âmes rachetées et rendues à la vie par son sang, de toutes les âmes saintes dont il s'est fait le Père en mourant pour elles sur la croix. Il est le Père du siècle à venir, et elle en est la mère, la mère des vivants[1]. Nouvelle Ève, elle est l'épouse

[1] *Ave, gratia plena.* Hæc est quam adumbravit Eva quæ viventium mater, quodam ænigmatis involucro nuncupatur. Siquidem Eva tum *viventium* est appellata *mater*, cum jam illud audiisset : *Terra se, et in terram reverteris*, post admissum videlicet peccatum... Revera tamen a Maria Virgine, vita ipsa est in mundum introducta, ut viventem pariat, et viventium Maria sit mater. Quocirca *viventium* mater, adumbrata similitudine Maria dicitur.

du nouvel Adam. Associée à la fécondité du Père éternel qui a engendré son Fils unique en elle, et avec elle, elle est associée aussi à la fécondité du Fils qui engendre avec elle tous ses enfants spirituels, tous les membres de la sainte Église dont il est le chef[1].

Que conclure de cette dignité sublime d'Épouse du Père, d'Épouse du Saint-Esprit et d'Épouse du Fils de Dieu fait homme, apanage incommunicable de la bienheureuse Vierge Marie? Nous avons à considérer ici particulièrement sa puissance. Nous dirons donc que la puissance de Marie est en rapport avec sa dignité. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne peuvent refuser rien à cette Épouse qu'ils se sont choisie, qu'ils se sont préparée de toute éternité et qui a toujours été à la hauteur des faveurs sublimes dont ils l'ont prévenue. Malgré les imperfections et les défauts nombreux inhérents à la nature humaine, on trouve encore souvent dans les familles chrétiennes, que l'époux honore son épouse, en partageant avec elle son pouvoir, ou plutôt ils n'ont à eux deux qu'une seule et unique volonté, une seule et unique puissance. C'est ainsi qu'il en est entre ces divins Époux qui sont Dieu lui-même et la très sainte Vierge Marie. La toute-puissance de Dieu est entre les mains de Marie, et la volonté de Marie est entre les mains de Dieu. Aucun obstacle ne pourrait résister à la puissance de Marie, mais en même temps la soumission de Marie à la volonté de Dieu est absolue. Elle prie, elle supplie, elle intercède pour nous avec une persévérance qui ne se lasse pas, parce qu'elle sait que tel est le désir de Dieu et que sa justice s'adoucira en notre endroit, par égard pour ses supplications. Heureux ceux qui profitent de la puissance de Marie auprès de son divin

Quamobrem istæ voces : *Non cognovit eam donec peperit Filium suum primogenitum*, ad Mariæ gloriam spectant. Primogenitum vero nominat, non respectu ad Mariæ liberos habito, quasi alios peperierit, sed et ad omnes qui adoptionem illius beneficio consecuti sunt. S. Epiphanius, *Adversus hæreses*, lib. III.

Cur Evangelista Filium illius primogenitum vocat? Neque enim sacratissima semperque Virgo Deipara Maria, ullum unquam alium filium habuit? Quia Dominus noster Jesus Christus, qui carnem ex illa suscepit, cum verus alioqui Deus esset, secundum carnem factus est noster frater. Primogenitus itaque appellatus est quasi inter omnes fratres primatum obtinens. Titus Bostrensis, *in Luc.*, cap. I.

[1] Sed numquid solius Christi Mater est Maria? Imo certe, quod jucundissimum est, Maria non solum est Mater Christi singularis, sed etiam omnium Mater fidelium universalis. Unde B. Ambrosius ait : « Si Christus est credentium frater, cur non ipsa quæ genuit Christum credentium sit mater? » Ea, charissimi, omnes nunc gaudeamus, nunc gaudendo dicamus : Benedictus frater, per quem Maria est nostra Mater, et benedicta Mater, per quam Christus est noster frater. Hinc bene Anselmus ait : « Domina Mater, per quam talem fratrem habemus, quid gratiarum, quid laudis tibi retribuemus? » S. Bonaventura, *Speculum B. V. M.*

Époux; heureux ceux qui ne repoussent pas les grâces qu'elle leur obtient d'un Dieu trop justement irrité. N'oublions pas que Marie est puissante. Profitons de sa tendresse miséricordieuse et ne rejetons pas les avances qu'elle nous fait pour nous sortir de l'abîme et nous conduire à son divin Époux.

CHAPITRE IV

MARIE REINE PUISSANTE PARCE QU'ELLE A COOPÉRÉ A L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION

§ I. — *Elle est la réparatrice de l'humanité de concert avec Jésus.*

La coopération de la bienheureuse Vierge Marie au grand mystère de l'Incarnation du Verbe; sa dignité incompréhensible de Mère de Dieu, de nourrice et d'éducatrice du Roi des anges et des hommes lui confèrent une puissance en quelque sorte égale à celle de Dieu lui-même. Cependant la puissance de Marie repose sur une autre base encore, la part active qu'elle a prise, non plus seulement au mystère de l'Incarnation, mais à celui de la Rédemption, à l'œuvre du rachat des hommes, but final de l'Incarnation du Sauveur.

Cette part fut si grande que les Pères n'ont pas hésité à lui donner le titre de réparatrice ou de corédemptrice de l'humanité, et la sainte Eglise la salue comme notre vie, notre joie et notre espérance : *Vita dulcedo et spes nostra, salve;* toutes expressions qui sembleraient d'abord ne convenir qu'à Jésus-Christ lui-même; mais Marie est si parfaitement unie à son divin Fils, elle est entrée si profondément dans ses pensées et ses desseins, elle a pris une telle part à toutes ses œuvres, qu'on ne saurait la séparer de lui en tout ce qui n'est pas réservé à la divinité d'une manière absolument incommunicable. Il est le roi suprême : elle est reine avec lui; il est puissant : elle partage sa puissance; il est rédempteur : elle travaille avec lui à l'œuvre de la rédemption; il est, par la rédemption, le père du siècle à venir : elle en est la mère. Il fut, en tant que Dieu, le créateur de toutes choses : elle fut une des causes principales, la principale même, après l'humanité du Seigneur, de la création de toutes choses. Pourquoi donc ne lui donnerait-on par les titres auxquels elle a droit et qui ne sont que la constatation des grandeurs presque infinies dont Dieu a voulu la combler?

On peut dire que le premier titre du roi de gloire incarné est celui de Père du siècle à venir et de réparateur de l'humanité

déchue. C'est ainsi que le prophète Isaïe l'appelait bien des siècles à l'avance. *Un petit enfant nous est né*, dit le Prophète (IX, 6), *et un Fils nous a été donné. Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus ; et la paix qu'il établira n'aura pas de fin.* Cette paix n'est pas semblable à celle que les hommes peuvent donner. *Je vous donne ma paix*, dira-t-il lui-même au moment de quitter ses apôtres pour prendre possession de son éternelle gloire au Ciel : *Je vous donne ma paix, mais non pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne craigne pas ni ne se trouble : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi*, et mettez en moi toute votre confiance (S. JEAN, XIV, 1). Croire en Jésus-Christ, espérer en Jésus-Christ, repousser toute crainte, parce que ceux qui se confient en lui ne seront pas confondus, puisqu'il est Dieu et égal à Dieu, voilà ce qu'il recommande à ses disciples, à ce monde nouveau qu'il enfante et qui va puiser, dans son sang divin répandu sur la croix, une vie divine et immortelle. Il est le Père de ce monde. Il est le réparateur de cette humanité dans laquelle il laisse quelques éléments de la première création, le sang et la chair d'Adam et d'Eve, mais qu'il anime d'une vie nouvelle, qu'il éclaire d'une lumière nouvelle, qu'il soumet à des lois nouvelles, plus parfaites et plus saintes.

Ce titre de réparateur du monde, de Père du siècle futur coûtera cher au Fils de Dieu : il faudra qu'il l'achète au prix de mille travaux, de mille humiliations, de mille souffrances, au prix de tout son sang et de la mort sur la croix. *Nous voyons Jésus*, dit l'apôtre S. Paul (HÉBR. II, 9), *qui avait été rendu pour un peu de temps inférieur aux anges, couronné de gloire et d'honneur, à cause de la mort qu'il a soufferte ; Dieu, par sa bonté, ayant voulu qu'il mourût pour tous ; car il était bien digne de celui pour lequel et par lequel sont toutes choses, que voulant conduire à la gloire des fils nombreux, il consommât cette œuvre par la passion de l'auteur même de leur salut.* Voulant sauver les hommes et les élever à la dignité d'enfants de Dieu, Jésus-Christ ne crut pas trop faire en accomplissant cette œuvre de miséricorde et de puissance infinie au prix des souffrances de sa passion et de la mort sur la croix. Le prophète Isaïe avait révélé cette résolution du Fils de Dieu voulant racheter le monde à un tel prix, ou plutôt le pacte conclu à ce sujet entre lui et son Père. Il avait dépeint les souffrances de l'Homme-Dieu avec une telle vérité, une telle richesse de détails qu'il semblait, non pas annoncer, mais raconter un fait vu à l'instant même, de ses propres yeux. Ensuite il ajoutait : *Et le Seigneur l'a voulu briser dans son infirmité*, afin de le rendre le principe de la foi et du salut des pécheurs devenus ses enfants ;

Comme il livre son âme pour détruire le péché, il verra sa race durer longtemps; et la volonté de Dieu s'exécutera longtemps sous sa conduite. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié... C'est pourquoi je lui donnerai beaucoup d'hommes en partage; et il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort, et qu'il a été mis au nombre des scélérats; qu'il a porté les péchés de plusieurs, et qu'il a prié pour les violateurs de la loi (Isaie, liii. 10, 11, 12). Le Sauveur lui-même avait fait entendre qu'il devait mériter son titre de rédempteur et de réparateur au prix de la souffrance, lorsqu'il s'était comparé mystérieusement au grain qui doit être jeté en terre et y mourir pour fructifier au centuple. Et c'est à ce point qu'aboutissent presque toutes les anciennes figures et les promesses des prophètes.

Or Dieu ayant préparé à son Fils bien-aimé une épouse et une mère dignes de lui en tout, et la lui ayant donnée pour compagne dans l'œuvre de notre rédemption, il était conforme à la raison qu'elle y contribuât de sa part, autant qu'il se pouvait faire, et méritât ainsi d'être nommée la réparatrice du genre humain, comme il en est le réparateur.

Quoique notre divin Sauveur ait confié aux hommes seulement la mission d'aller prêcher l'Evangile à toutes les nations et de gouverner la sainte Eglise, il n'a pas néanmoins refusé aux femmes la faveur de travailler efficacement à étendre le royaume de Dieu, et l'on peut dire qu'en mille circonstances elles ont fait plus pour procurer le salut des âmes et la gloire du Seigneur, que les prédicateurs les plus zélés et les docteurs les plus illustres. Sans parler de sainte Marthe, que les anciens auteurs se plaisent à nommer l'apôtre de la Provence et des contrées voisines, l'histoire ne nous montre-t-elle pas ordinairement, à l'origine des royaumes chrétiens, une femme, une reine pieuse dont la douce et puissante influence se fait sentir et amène à la fin la conversion du prince barbare ou idolâtre, qui, devenu chrétien à son tour, établira le règne de Dieu dans son propre royaume? Le premier empereur chrétien, Constantin, avait pour mère sainte Hélène. Les faveurs du Ciel, les prodiges dont il fut témoin, contribuèrent sans doute pour leur part à le convertir au Seigneur; mais que d'autres avaient été témoins de miracles non moins grands, que d'autres avaient tremblé sur leur trône à la vue des prodiges opérés par les saints martyrs, et, comme autrefois Pharaon sous la verge de Moïse, n'avaient fait que s'endurcir davantage et s'enfoncer plus profondément dans le crime? Eût-il agi autrement que ses prédécesseurs, s'il n'avait pas subi la douce influence d'Hélène, s'il n'avait pas été préparé par elle à ouvrir ses yeux à la lumière, son cœur à la foi et à l'amour de Dieu? Sainte Clotilde fut, pour le roi Clovis son

époux, ce que sainte Hélène avait été pour Constantin. Sans doute les illustres évêques S. Remi et S. Vast contribuèrent à faire du roi barbare un chrétien; mais ils n'auraient rien fait, ils n'auraient eu aucun accès auprès de lui, si Clotilde n'avait préparé les voies et converti le cœur de son redoutable époux. Le Sicambre orgueilleux n'aurait jamais brisé, sur la parole de Remi, ce qu'il avait adoré, si Clotilde n'eût été là et n'eût en réalité tout fait. La sainte reine Berthe, issue de la maison royale de France, ou Adilberge, comme l'appelle le Pape S. Grégoire, l'apôtre de l'Angleterre, fut aussi l'heureux instrument dont Dieu se servit pour convertir le roi Edelbert, le premier de cette contrée qui se fit chrétien. Herménégilde, le premier roi des Goths qui professa publiquement la foi catholique en Espagne, le fit sur les instances de la sage Ingundis sa femme, petite fille de Clotaire et fille de Sigebert. La reine Thodolinde introduisit la vraie religion, ou du moins lui fit faire d'immenses progrès dans l'ancien royaume de Lombardie. On peut en dire autant de l'illustre Gisèle, femme de S. Etienne, roi de Hongrie. Elle seconda efficacement son saint époux et ne travailla pas avec moins de zèle au salut de son peuple.

Il faut avouer néanmoins que toute cette gloire est petite, si on la compare à celle que le sexe dévot, comme l'appelle la sainte Eglise, a reçue de la Vierge Marie, que tous les royaumes, toutes les nations du monde et tous les siècles sont obligés de reconnaître pour leur réparatrice, pour la compagne inséparable du Sauveur, pour son aide et sa coopératrice dans l'œuvre du salut des hommes. Elle a tellement relevé l'honneur de son sexe qu'il est impossible de le porter plus haut. « Ce qu'Eve avait ruiné », dit le grand Pape S. Innocent III[1], « Marie l'a sauvé. » Et S. Bernard[2] s'écrie : « Par votre moyen, ô Vierge sainte, le « ciel a été peuplé, l'enfer a été vidé, et les ruines de la céleste « Jérusalem ont été réparées. »

Ailleurs il dit encore[3] : « Eve avait été pour nous une média-

[1] Quod damnavit Eva, salvavit Maria. S. Innocent. III, Serm. 2 *de Assumpt.*

[2] Per te Virgo sancta, cœlum repletum est, infernus evacuatus est et ruinæ cœlestis Jerusalem instauratæ. D. Bernard., Serm. 4 *de Assumpt.*

[3] Crudelis nimium mediatrix Eva, per quam serpens antiquum etiam ipsi viro virus infudit : sed fidelis Maria, quæ salutis antidotum et viris et mulieribus propinavit. Illa enim ministra seductionis, hæc propitiationis : illa suggessit prævaricationem, hæc ingessit redemptionem. Quid ad Mariam accedere trepidat humana fragilitas? Nihil austerum in ea, nihil terribile. Tota suavis est, omnibus offerens lac et lanam. Revolve diligentius evangelicæ historiæ seriem universam : et si quid forte increpatorium, si quid durum, si quod denique signum vel tenuis indignationis occurrerit in Maria, de cætero suspectam habeas, et accedere verearis. Quod si (ut vere sunt) plena magis omnia pietatis et gratiæ, plena mansuetudinis et misericordiæ, quæ ad eam pertinent inveneris; age gratias ei qui talem tibi mediatricem beni gnissima miseratione providit, in qua nihil possit esse suspectum. Deni-que

« trice bien cruelle. Par elle, le serpent avait insinué son venin « dans le cœur de l'homme... Mais Marie s'est faite toute à tous, « et par sa très abondante charité elle a obligé les uns et les « autres. Elle a ouvert à tous le sein de sa miséricorde afin que « tous puisent de sa plénitude, le captif la délivrance, le malade « la santé, l'affligé la consolation, le pécheur le pardon, le juste « la gloire, l'ange la joie, et la sainte Trinité la gloire. » Ailleurs il dit encore[1] : « La Reine Vierge a tant de titres irrécusables « à nos respects, elle est élevée si haut en dignité qu'elle n'a pas « besoin qu'on lui prête de faux titres à notre vénération. Hono- « rez la pureté de son corps, la sainteté de sa vie, sa virginité « féconde et le fruit divin de ses entrailles. Publiez par quel « prodige elle mit au monde, sans douleur, le Fils qu'elle a conçu « sans concupiscence ; dites qu'elle est révérée des anges, dé- « sirée des nations, connue avant sa naissance des patriarches « et des prophètes, choisie de Dieu entre toutes les femmes et « élevée au-dessus d'elles toutes ; appelez-la des noms magni- « fiques d'instrument de la grâce, de médiatrice du salut et de « réparatrice des siècles ; enfin, placez-la dans les cieux au- « dessus des chœurs des anges eux-mêmes. C'est ce que l'Eglise « fait dans ses chants, et ce qu'elle veut que je loue en elle. « Autant j'accepte pour moi et j'apprends aux autres avec sécu- « rité ce qu'elle m'enseigne, autant, il faut l'avouer, je ressens « de scrupules pour admettre ce qui ne me vient pas par sa « bouche. » Résumons avec le pieux et savant docteur Richard de Saint-Victor l'enseignement des Pères sur ce point : « La sainte Vierge, dit-il[2], a été ornée de vertus si parfaites, elle

omnibus omnia facta est, sapientibus et insipientibus copiosissima caritate debitricem se fecit. Omnibus misericordiam suam aperit ut de plenitudine ejus accipiant universi, captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam, angelus lætitiam, denique tota Trinitas gloriam, Filii persona carnis humanæ substantiam ut non sit qui se abscondat a calore ejus. D. Bernardus, Serm. *in Signum magnum.*

[1] At valde honoranda est inquis Mater Domini : Bene admones : sed honor reginæ judicium diligit. Virgo regia falso non eget honore, veris cumulata honorum titulis, infulis dignitatum. Honora sane integritatem carnis, vitæ sanctitatem mirare : fœcunditatem in Virgine, prolem venerare divinam. Extolle nescientem vel in concipiendo concupiscentiam, vel in pariendo dolorem. Prædica reverandam angelis, desideratam gentibus, Patriarchis, Prophetisque prœcognitam, electam ex omnibus, prælatam omnibus. Magnifica gratiæ inventricem, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum ; exalta denique exaltatam super choros angelorum ad cœlestia regna. Hæc mihi de illa cantat Ecclesia, et me eadem docuit decantare. Ego vero quod ab illa accepi, securus et teneo et trado ; quod non, scrupulosius, fateor admiserim. D. Bernard., *Epist.* 174.

[2] Talis fuit in virtutibus, tantaque fuit ejus charitas, ut non solum ad ejus genera Judæos videlicet extenderetur, sed ad ignotos et notos, ad omnes denique homines dilatata fuit. Pro his indesinenter oravit, pro his sollicita fuit, pro his orando exaudita fuit, dicente ad eam angelo Gabriele : *Invenisti gratiam apud Deum*, scilicet quam quærebas. Omnium salutem

« a brûlé d'une charité si ardente, que ses bienfaits ne se sont « pas arrêtés à ceux de sa nation. Elle les a répandus univer- « sellement sur tous les hommes ; elle a prié pour tous ; elle a « été exaucée pour tous, selon la parole de l'Ange, qui lui dit : « *Vous avez trouvé grâce devant Dieu :* quelle grâce a-t-elle « trouvée, sinon celle qu'elle a cherchée? Elle a désiré le salut « de tous : elle l'a demandé avec d'instantes prières, et elle l'a « obtenu. C'est pourquoi on l'appelle à juste titre le salut du « monde. »

Il faut remarquer ici avec S. Ambroise[1] que N.-S. Jésus-Christ n'avait aucunement besoin d'aide dans l'œuvre de la rédemption du monde ; c'était en son nom que le prophète David disait (Ps. LXXXVII, 5) : *Je suis devenu comme un homme privé de tout secours.* Mais il n'en voulut pas moins faire à sa très sainte Mère, à sa très chère Epouse l'honneur de l'associer à cette œuvre et à cette conquête. « Un homme et une femme nous ont fait beau- « coup de mal, disait le pieux S. Bernard[2] ; mais, grâces soient « rendues à Dieu, un autre homme et une autre femme ont tout « réparé avec de grands avantages pour nous. Il n'en est pas « de la grâce comme du péché, et la grandeur du bienfait que « nous avons reçu dépasse de beaucoup la perte que nous avions « faite. En effet, dans sa prudence et sa clémence extrême, celui « qui nous avait créés n'a pas achevé de briser le vase à moitié

desideravit, quæsivit et obtinuit, imo et salus omnium per ipsam facta est; unde et mundi salus dicta est. RICHARD. A S. VICTORE, *in Cant.*, cap. XXVI.

[1] Jesus non egebat adjutore, qui omnes sine adjutore servavit : unde et dicit : *Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber.* D. AMBROS., *Epist. ad Eccles. Vercellens.*

[2] Vehementer quidem nobis, dilectissimi, vir unus et mulier una nocuere : sed gratias Deo, per unum nihilominus virum, et mulierem unam, omnia restaurantur; nec sine magno fœnore gratiarum. Neque enim sicut delictum, ita et donum, sed excedit damni æstimationem beneficii magnitudo. Sic nimirum prudentissimus et clementissimus artifex, quod quassatum fuerat, non confringit, sed utilius omnino reficit, ut videlicet nobis novum formaret Adam ex veteri, et Evam transformaret in Mariam Et quidem sufficere poterat Christus; siquidem et nunc omnis sufficientia nostra ex eo est : sed nobis bonum non erat esse hominem solum. Congruum magis, ut adesset nostræ reparationi sexus uterque, quarum corruptioni neuter defuisset. Fidelis plane et præpotens mediator Christus Jesus; sed divinam in eo reverentur homines majestatem. Absorpta videtur in deitatem humanitas, non quod mutata sit substantia, sed affectio deificata. Non sola illi cantatur misericordia, cantatur pariter et judicium : quia etsi didicit ex his quæ passus est compassionem, ut misericors fieret, habet tamen et judiciariam potestatem. Denique Deus noster ignis consumens est. Quidni vereatur peccator accedere, ne quemadmodum fluit cera a facie ignis, sic pereat ipse a facie Dei (*Deut.* XLI, 24, et *Hébr.* XII, 29). Jam itaque nec ipsa mulier benedicta in mulieribus videbitur otiosa : invenietur equidem locus ejus in hac reconciliatione. Opus est enim mediatore ad mediatorem istum, nec alter nobis utilior Maria. D. BERNARDUS, Serm. *in Signum magnum.*

« rompu, mais il l'a réparé avec tant de perfection, que de l'an-
« cien Adam il en a fait sortir un nouveau, et qu'Ève est devenue
« Marie. Assurément Jésus-Christ pouvait suffire à lui seul, car
« maintenant encore tout ce qui rend notre salut possible vient de
« lui ; mais il n'était pas avantageux pour nous que l'homme fût
« seul, il valait mieux que les deux sexes concourussent ensemble
« à notre réparation, puisque l'un et l'autre avaient pris part à
« notre corruption. Sans doute, nous avions un médiateur aussi
« fidèle que puissant dans la personne de Jésus-Christ, mais la
« Majesté divine unie à son humanité nous le fait redouter... Notre
« Dieu *est un feu qui dévore* (Deut. IV, 24); comment le pécheur ne
« craindrait-il pas en approchant de lui de périr devant sa face,
« comme la cire se fond et coule sous l'action du feu ?... Il nous
« faut donc un médiateur pour arriver à Jésus-Christ le médiateur
« suprême ; et je n'en vois pas d'autre que Marie. »

Mais il faut remarquer aussi que la faveur communiquée à la glorieuse Vierge Marie, de prendre une part active à l'œuvre de la rédemption, ne déroge nullement à la qualité de Sauveur qui n'appartient en propre qu'à N.-S. Jésus-Christ seul, et nonobstant ce privilège de participation, ce que le Fils de Dieu fait homme dit par la bouche de ses prophètes[1] n'en demeure pas moins parfaitement vrai : il est l'unique Sauveur, et il n'en est point d'autre que lui : jetant les yeux de toutes parts, il n'a rencontré personne qui pût lui prêter la main ; il n'a reçu de secours ni d'assistance que de son bras et de son zèle. Car il est vrai que, comme il n'appartient qu'à Dieu seul de sauver en qualité de cause principale ; ainsi ne convient-il qu'à Jésus-Christ, Dieu et homme, de satisfaire en rigueur de justice, et de mériter la grâce et la gloire à l'homme disgracié, je dis de la mériter en rigueur de justice. Dieu nous garde d'offenser Marie en voulant lui attribuer ce qui ne peut appartenir qu'à son divin Fils. Mais il nous est permis de dire, à la suite des Pères et des Docteurs, et en union avec la sainte Eglise tout entière, que la grâce de Marie a été si extraordinaire, ses actions tellement relevées au-dessus de celles de toutes les autres créatures, que Dieu a daigné y avoir égard dans le traité de paix qu'il a fait avec nous, et, par amour pour Marie, il a regardé notre pauvre humanité avec plus de compassion et de miséricorde.

[1] Deus justus et salvans ; et non est præter me. Isa. XLV, 21. — Ego Dominus Deus tuus, et salvator non est præter me. Ose. XIII, 4. — Circumspexi, et non erat auxiliator ; quæsivi et non fuit qui adjuvaret ; et salvavit mihi brachium meum ; et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. Isa. LXV, 5.

§ II. — *Elle nous a donné le réparateur.*

Si nous voulons rechercher les titres de la bienheureuse Vierge Marie à ce nom glorieux de réparatrice de l'humanité que lui décernent les saints, et qui fait sa gloire dans le ciel, le premier qui s'offre à nous est celui-ci : elle est la mère du Rédempteur, elle nous a donné le réparateur suprême, c'est par elle que nous est venu le salut envoyé de Dieu. « Rendons nos « hommages à celle qui est l'auteur de notre salut, » dit S. Sophrone[1], « attendu qu'en concevant son Créateur qui venait « du ciel, elle nous a procuré un rédempteur. » D'où découle cette conséquence nécessaire, que tirait autrefois S. Basile de Séleucie, qu'il nous est impossible de nous montrer reconnaissants envers notre Seigneur et souverain bienfaiteur, sans protester en même temps que nous devons à Marie de le posséder, parce que c'est d'elle et par elle que nous l'avons reçu. Si donc le Fils de Dieu est venu sur la terre pour ramener les égarés, éclairer les aveugles, rappeler les morts à la vie, rendre la liberté aux esclaves, se faire enfin tout à tous, il n'est aucun de ces bienfaits que nous ne devions à celle qui nous les a procurés, et par l'entremise de qui nous en avons la jouissance.

C'est pourquoi S. Jean Damascène appelle Marie la source de toutes les bénédictions qui ont été versées sur la terre ; c'est pourquoi aussi les saints ne se lassent pas de glorifier les entrailles bénies qui nous ont donné le fruit du salut[2]. Selon

[1] Veneremur salutis auctricem, quæ dum auctorem suum concepit de cœlo, nobis redemptorem præbuit in terra. S. Sophron., *Epist. de Assumpt.*

[2] O uterum impollutum habentem circulum cœlorum, qui Deum incomprehensum, in te comprehensum portasti ! O uterum cœlo ampliorem, qui Deum in te non coarctasti ! O uterum qui cœlum es septem circulis constans, et capacior illis existis ! O uterum septem cœlis sublimiorem atque latiorem ! O uterum qui es octavum cœlum, septem firmamentis celsiorem ! O uterum habentem inextinguibile lumen septies lucentis gratiæ. D. Epiphan., *de Laud. Virg.*

O uterum sacrum ! o uterum purissimum Deitatis habitaculum, Spiritus Sancti sacrarium, divini Verbi vehiculum triumphalem, Regis æterni currum, et veri Salomonis quadrigam ! O uterum cœlo capaciorem, empyreo illustriorem, Paradiso fructuosiorem ! Quid hoc ventre purius ? Quid sanctius ? Quid locupletius ? *Venter tuus sicut acervus tritici*, quo angeli saginantur, populi reficiuntur, et Spiritus satiantur illius panis, qui de cœlo descendit, quo qui pascitur, non morietur in æternum. *Vallatus liliis.* Quibus liliis, nisi quibus pulcher cibatur hinnulus qui pascitur inter lilia, lilium et ipse convallium. Liliorum medio vallatus liliis fœtus utitur cibo. Lilia vernantia, lilia crudentia, castitas, puritas, charitas, pietas, humilitas, benignitas, sanctitas. Ilis liliis, in utero cœlestis pascitur hinnulus ; his venter vallatus virgineus : vallus namque liliorum in Virgine plenitudo virtutum. Et bene vallatus liliis vallante se Deo, ut eo nulla parte peccato pateret aditus, intus Deitate plenus, foris virtutum vallo munitus. Quis hujus uteri valeat enarrare delicias ? Et ejus divitias digno queat explicare sermone. B. Thomas de Villanova, Conc. 1 *de Annunt*

la remarque du bienheureux Denis le Chartreux [1], la femme de l'Évangile qui éleva la voix du milieu de la foule pour glorifier Jésus, crut avoir assez fait en proclamant bienheureuses les entrailles qui l'avaient porté et le sein qui l'avait nourri. Avoir donné le jour à Jésus, telle est la grande gloire de Marie; avoir donné la vie au rédempteur, au réparateur de l'humanité, tel est son grand titre au nom de réparatrice et de corédemptrice du monde; telle est la source de la puissance sans borne que Dieu lui a donnée et dont elle a fourni la preuve en travaillant de concert avec son divin Fils à l'œuvre par excellence de la toute-puissance et de la miséricorde divines.

Pénétrés de cette pensée, les Pères comblent de bénédictions les jours de la naissance de la bienheureuse Vierge Marie, et ceux de la conception et de la naissance de son Fils, le Verbe incarné. « Au jour de la Nativité de Marie, » dit S. Jean Damascène [2], dans un sermon sur ce mystère, « ont été renouvelées les « alliances qui avaient été faites avec les hommes; en ce jour, « nous avons vu les prophéties accomplies; en ce jour, les « mystères auparavant cachés ont été découverts, et les hommes « ensevelis sous d'épaisses ténèbres ont été visités et éclairés. » Ailleurs il ajoute au jour de la Nativité de Marie, ceux de l'Annonciation et de la Nativité du Seigneur, et il dit que l'on y trouve le commencement, le milieu et la fin, la fermeté et l'assurance de tous les biens que nous pouvons désirer. S. Epiphane [3] dit qu'au jour de sa naissance, la glorieuse Vierge Marie a préparé un port assuré à ceux qui voguaient sur la mer orageuse de ce monde, sans savoir où prendre terre ni où s'arrêter. S. Grégoire de Néocésarée [4] dit que de ce jour, le monde a été renouvelé et éclairé d'une lumière céleste. Les espérances qui auparavant étaient imperceptibles ont commencé de prendre un corps, et les yeux des mortels ont pu voir des merveilles qui surpassent la portée de tout entendement créé. « Qui aurait jamais cru, » s'écrie quelque part S. Germain de Constantinople, « qui aurait jamais osé espérer que Dieu serait bienveillant

[1] Tanta est dignitas, sanctitas, et perfectio tua, o Christe, ut te satis commendare non valeam, sed merito etiam beatifico eam quæ te meruit generare, cujus membra beatifica protestor, ex tuo contactu, atque obsequio tibi impenso. Quis enim digne collaudet sacrosanctissimæ Virginis illius inviolatissimum, ac castissimum uterum, in quo Unigenitus Dei, Deus Majestatis immensæ prælegit incarnari, homo fieri, tot mensibus commorari, crescere, et nutriri, cujus post nativitatem suam ubera suxit? Dionysius Carthus., *in Luc*, cap. xi, 17.

[2] Omnium enim bonorum initium, medium et finis, securitas item et confirmatio in illa seminis experte conceptione, in illa divina inhabitatione, in illo denique a labe omni remoto partu posita fuit. D. Joan. Damasc., Orat. 1 *de Dormit. B. V.*

[3] Serm. *de S. Deipara.*

[4] Serm. *de Annunt. B. V. M.*

« pour nous à ce point, de passer par-dessus toutes les lois de « la nature, de se laisser prendre d'affection pour une Vierge, « et d'allier son incompréhensible Majesté à une créature si « vile et si basse que l'homme, afin de nous sauver? O Vierge « incomparable, ce fut par votre entremise que les pauvres « devinrent l'objet des bienfaits divins et participèrent aux « trésors de Dieu. Vous avez aidé les pécheurs à chercher « Dieu, et vous leur avez fait rencontrer le salut; et nous « sommes contraints d'avouer, en présence du ciel et de la « terre, que si le Verbe divin prenant pitié de nous, et s'incar- « nant en vous, ne fût venu nous secourir, nous étions sur « le bord du précipice, tout près de tomber dans l'enfer et « perdus sans ressource. »

Outre sa qualité de Mère du Rédempteur, la bienheureuse Vierge Marie a encore un autre titre au nom qui lui est donné de corédemptrice, de réparatrice du genre humain, et de mère du siècle à venir. Elle a offert généreusement pour nous ce divin Sauveur auquel elle a donné le jour, ce prix de notre rançon que Dieu a tiré de son sein béni afin de nous racheter. Mère et Épouse du Père du siècle à venir, elle possède nécessairement un pouvoir particulier qui ressort de ce titre. Usant de ce pouvoir, elle a consenti librement au sacrifice offert pour nous sur la croix par son Fils et son Époux divin, coopérant ainsi d'une manière très réelle et très spéciale à notre salut et à notre rédemption. Telle est la pensée des Pères.

Il faut nous rappeler que la bienheureuse Vierge Marie, en sa qualité d'Épouse du Sauveur, et beaucoup plus encore en qualité de Mère, avait sur lui une autorité naturelle, un pouvoir très réel et très légitime, auquel Jésus-Christ a donné sa sanction, en pratiquant pendant trente années de sa vie mortelle l'obéissance la plus parfaite. La personnalité divine du Sauveur ne nuisait en rien à la maternité de Marie, et ne lui enlevait aucun de ses droits. Aux noces de Cana, il est vrai, Jésus rappela à sa Mère, ou plutôt il nous fit connaître à tous, car Marie ne l'avait pas oublié, que pour les œuvres ressortant uniquement de sa nature divine, il ne dépendait de personne; mais lorsqu'il s'agit de s'offrir à Dieu en victime, de verser son sang sur la croix, de sacrifier pour nous la vie qu'il a reçue de Marie, les droits de cette bienheureuse Mère reparaissent et sont incontestables. Puisque, en toute rigueur, il tenait de sa sainte Mère la vie qu'il devait donner et la nature humaine qui avait à souffrir, elle avait droit sur toutes les deux; nul ne pouvait entreprendre de nuire à l'une ou à l'autre, qu'elle n'y fût offensée et que son droit ne fût violé, d'où il suit nécessairement qu'en offrant cette vie divine et cette très sainte humanité, elle livrait une chose qui lui appartenait, avec tout le

pouvoir et l'autorité que la nature peut donner à une mère.

En ce point, comme en tout autre, la volonté de Marie fut parfaitement d'accord avec celle du Père éternel, de sorte que le Père et la Mère consentirent l'un et l'autre à la mort de leur Fils et le livrèrent pour notre réparation. C'est en vertu de cette considération que le saint archevêque de Florence[1] applique à la bienheureuse Vierge les paroles que S. Paul avait dites de Dieu le Père (Rom., VIII, 32) : *Dieu n'a pas même épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous :* « Marie, dit-il, « n'épargna pas son propre Fils, mais elle l'offrit pour nous « tous à la mort. » Pour la même raison S. Bonaventure rappelle les paroles de Notre-Seigneur (S. Jean, III, 16) : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret ;* et les appliquant à la bienheureuse Mère de Jésus, il dit : « Elle a aimé le monde « au point de livrer pour lui son Fils unique. » S. Bernardin de Sienne s'écrie en empruntant les paroles de la Liturgie[2] et les complétant en quelque manière : « O merveilleuse condescen- « dence du Père et de la Mère de Jésus envers nous ! O trait « ineffable de la charité de l'un et de l'autre, qui pour racheter « l'esclave ont abandonné leur propre Fils à la mort, par un « excès de l'amour qu'ils nous ont porté. » Au psaume XXIe le Fils de Dieu, parlant lui-même par la bouche du prophète-roi, dit au Père éternel : *J'ai été jeté entre vos bras dès le sein de ma mère ;* dès le moment de ma naissance, elle m'a offert à vous pour être immolé comme une victime de réconciliation.

Pourrait-on n'être pas saisi d'admiration et de reconnaissance à la vue du concours de ces trois volontés pour l'œuvre de notre salut? Le Père, comme père, comme roi et comme souverain maître de toutes choses, donne son Fils ; le Fils, comme souverain pontife, entre dans le sanctuaire pour y verser son sang et pour se sacrifier lui-même ; la sainte Vierge, comme mère et comme épouse, le livre et, comme sacrificatrice, le présente à Dieu.

Selon la parole de S. Bernard, « lorsque Dieu voulut racheter « le genre humain, il en remit le prix entre les mains de la « très sainte Vierge[3] ; » d'où quelques théologiens ont pu conclure que s'il n'avait pas été résolu d'avance, d'une manière irrévocable, dans les conseils de Dieu, que Jésus-Christ donnerait sa vie pour le salut des hommes, la volonté de Marie aurait suffi pour déterminer le Sauveur à endurer tout ce qu'il a souffert pour nous. Non seulement cette Mère généreuse ne

[1] S. Antoninus, IV p., tit. 15, cap. XX, § 1.

[2] O mira circa nos tuæ pietatis dignitatio! O inestimabilis dilectio charitatis : ut servum redimeres, Filium redemisti. *Præconium cerei Paschalis.*

[3] Redempturus humanum genus, pretium contulit in Mariam. D. Bernardus, *in Signum magnum.*

s'opposa pas au sacrifice de son divin Fils, mais elle offrit elle-même à Dieu l'adorable victime, en unissant sa volonté à celle du Père éternel et à celle de Jésus-Christ. On peut même croire pieusement qu'elle encouragea le Sauveur à boire le calice amer de sa Passion. Les paroles de S. Bernard [1] que nous avons déjà citées, dans lesquelles il établit un contraste entre Marie et la première femme, insinuent cette pensée. « Ève, dit-il, fut l'instrument de la séduction, et Marie, de la « propitiation. Ève suggéra à l'homme une pensée de prévari- « cation, et Marie lui apporta la rédemption. » La bienheureuse Vierge fit en tout le contraire de ce qu'Ève avait fait, et répara le tort qu'elle nous avait causé. Ève avait, par ses pernicieux conseils, entraîné Adam à la prévarication, cause de notre ruine : Marie, par ses conseils, aida Jésus à marcher jusqu'au bout dans la voie de l'obéissance et du sacrifice, cause de notre salut.

Pour faire ressortir davantage combien fut grande l'œuvre à laquelle Marie donna ainsi la main, combien par conséquent était grand le pouvoir de cette auguste Vierge, il est bon de considérer les circonstances qui donnaient plus de prix à son sacrifice.

Quatre circonstances principales contribuent à relever l'importance et le prix d'une offrande : la qualité de son auteur ; celle de la personne qui la reçoit ; ce qu'il en coûte pour la faire ; enfin la générosité avec laquelle on accomplit cet acte. Ce sont là comme autant de sources d'où découlèrent pour Marie des mérites infinis.

Il n'importe pas médiocrement de quelle main vienne l'offrande qui est faite. Dieu agréa le sacrifice d'Abel et dédaigna celui de Caïn. S. Paul (Hebr., v. 7) nous assure que la personne du Sauveur était tellement considérée par le Père éternel, que sa prière était nécessairement exaucée : *Exauditus est pro sua reverentia* ; et c'est l'enseignement de tous les théologiens, que la satisfaction donnée par le Sauveur à la justice de Dieu fut d'un prix inestimable et d'un mérite infini. Sans doute, on ne saurait égaler Marie à son divin Fils, mais on peut dire qu'après Jésus elle fut l'être le plus agréable à Dieu, plus agréable même que toutes les autres créatures ensemble ; par conséquent, si son oblation n'avait pas, comme celle de Jésus, un mérite infini à cause de la personne qui l'offrait, elle était néanmoins d'un prix incomparable.

Quant à la seconde circonstance qui relève le mérite d'une offrande, la dignité de la personne à qui elle est présentée,

[1] Fidelis Maria, quæ salutis antidotum viris et mulieribus propinavit. Illa enim Eva ministra seductionis ; hæc propitiationis ; illa suggessit prævaricationem, hæc ingessit redemptionem. Idem, *ibid.*

Marie n'eut pas moins d'avantage sous ce rapport que son divin Fils lui-même, puisque ce fut au Père éternel que l'un et l'autre offrirent leur sacrifice. Il faut en dire autant du présent offert. Celui du Fils était celui de la mère, l'un et l'autre présentaient à Dieu la vie de l'Agneau sans tache, vie d'un prix infini parce qu'elle était celle du Fils de Dieu fait homme, et qu'elle subsistait dans la personne divine qui la rendait infiniment agréable à Dieu.

Nous parlerons bientôt plus en détail des difficultés que présentait l'offrande à faire au Seigneur, le sacrifice de la victime. Cependant citons ici quelques paroles de trois fidèles serviteurs de Marie. S. Bernard[1], parlant de la présentation du Sauveur au temple, s'exprime ainsi : « Offrez donc votre Fils, « Vierge consacrée, et présentez au Seigneur le fruit béni de « vos entrailles ; offrez pour notre réconciliation à tous cette « hostie sainte et agréable à Dieu. Certainement Dieu le Père « recevra en odeur de suavité cette victime nouvelle, cette « hostie infiniment précieuse dont il a dit lui-même : *Celui-ci « est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complai- « sances.* Mais il me semble, mes frères, que cette offrande « est bien aisée à faire, car on se contente de le présenter au « Seigneur, puis on le rachète pour quelques oiseaux et on le « remporte. Mais un temps viendra où cette Mère éplorée « n'offrira plus son Fils seulement dans le temple, par les mains « du vieillard Siméon, car il sera conduit hors de la cité pour « être immolé sur les bras de la croix ; un jour viendra où il « ne sera pas racheté au prix d'un sang étranger, mais il « rachètera les autres par son propre sang ; car son Père l'a « envoyé pour être la rédemption de son peuple. Cette seconde « oblation sera celle du sacrifice du soir : celle d'aujourd'hui « est l'offrande du sacrifice du matin. Celle-ci est plus douce,

[1] Offer filium tuum, Virgo sacrata, et benedictum fructum ventris tui Domino repræsenta. Offer ad nostram omnium reconciliationem hostiam sanctam Deo placentem. Omnino acceptabit Deus Pater oblationem novam et pretiosissimam hostiam, de qua ipse ait : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui (*Matth.* v, 15). Sed oblatio ista, fratres, satis delicata videtur, ubi tantum sistitur Domino, redimitur avibus, et ilico reportatur. Veniet quando non in templo offeretur, nec inter brachia Simeonis, sed extra civitatem inter brachia crucis. Veniet quando non redimetur alieno, sed alios redimet sanguine proprio, quia redemptionem eum misit Deus Pater populo suo. Illud erit sacrificium vespertinum, istud est matutinum. Istud quidem jucundius, sed illud plenius. Istud enim tempore nativitatis, illud jam in plenitudine ætatis. De utroque tamen potes accipere quod Propheta prædixit : *Oblatus est quia ipse voluit* (*Isa.*, LIII, 7). Nam et modo oblatus est, non quia opus habuit, non quia sub Legis edicto fuit, sed quia ipse voluit : et in cruce nihilominus oblatus est, non quia meruit, non quia Judæus potuit, sed quia ipse voluit. Voluntaria sacrificabo tibi, Domine, quia voluntarie oblatus es pro mea salute, non pro tua necessitate. S. Bernard., Serm. 110 *in Purific. B. Mariæ.*

« celle-là sera plus complète. L'une se fait aux premiers jours « de sa vie ; l'autre aura lieu dans la plénitude de son âge ; mais « dans l'un et dans l'autre cas on peut dire avec le Prophète : « *Il s'est offert parce qu'il l'a bien voulu.* » Et nous ajouterons : Il s'est offert parce que sa divine Mère l'a voulu aussi. Dans le temple, elle se tenait debout au pied de l'autel sur lequel son divin Enfant était présenté au Seigneur. Sur le Calvaire elle se tenait debout au pied de la croix, cet autre autel sanglant sur lequel ce même Fils achevait son immolation. Au temple comme sur le Calvaire, elle offrait à Dieu l'adorable victime ; au temple comme au Calvaire, le glaive de douleur transperçait son âme ; mais cependant que les circonstances étaient changées !

S. Arnould de Chartres[1], ami de S. Bernard, ne dit que quelques mots, mais ils sont profonds : « Ce n'étaient pas deux volontés « ni deux sacrifices que celui du Fils et celui de la Mère ; c'était « un même holocauste qu'ils présentaient à Dieu, l'un donnant « le sang de ses veines, et l'autre celui de son cœur ; ce qui « permet de croire qu'ils eurent aussi un même effet : le salut « du monde. » S. Bonaventure ajoute[2] : « Il ne faut pas douter « que la sainte Vierge n'ait voulu livrer son Fils pour notre « salut, et qu'elle n'ait conformé en tout sa volonté et son « affection à celle du Père et du Fils. Que de louanges et « d'amour ne devons-nous pas à cette Mère généreuse qui « aurait voulu, s'il avait été possible, endurer elle-même tous « les tourments de son Fils unique et qui cependant a consenti « à son sacrifice, pour le salut du genre humain ! »

Que dire enfin des sentiments dont le cœur de Marie était rempli, lorsqu'elle offrit ainsi l'adorable victime, et qu'elle signala sa puissance en concourant efficacement à la plus grande œuvre de Dieu. Le pieux et savant Gerson[3] dit que Marie, en voyant son bien-aimé Fils, l'unique objet de toutes

[1] Omnino tunc erat una Christi et Mariæ voluntas, unumque holocaustum ambo pariter offerebant Deo, hæc in sanguine cordis, ille in sanguine carnis : unde communem in mundi salute cum illo effectum obtinuit. Arnold. Carnot., tract. *de Laud. B. V.*

[2] Nullo modo dubitandum est quin virilis Mariæ animus, et ratio illius constantissima, voluit etiam tradere Filium suum pro salute generis humani, ut Mater per omnia conformis esset Patri et Filio. Et in hoc miro modo debet laudari, et amari, quod si fieri potuisset omnia tormenta quæ Filius pertulit, ita libentius sustinuisset ; et nihilominus placuit ei, quod Unigenitus ejus pro salute humani generis offerretur. D. Bonavent., in I, *dist.* 48, q. 2.

[3] Erige cordis aures ad voces spiritus sui dum proprium filium, dum dilectum oris sui, viscerum quoque, et votorum sensit crucifigi pro redemptione nostra, dans nobis illum utique cum gaudio, et exultatione, quæ summam superabat carnis angustiam. Alioquin quomodo implesset quod dicitur : Hilarem datorem diligit Deus. Gerson., in *Canticorde*, tit. 2, p. 3 *Alphab.*

ses pensées et de tout son amour, souffrir pour notre salut les tourments les plus cruels, l'offrait cependant à Dieu avec une sorte de joie qui surmontait ses angoisses maternelles. Elle accomplissait à la lettre les paroles de l'Écriture, où il est dit que Dieu tient pour agréable le présent offert avec un cœur joyeux : *Hilarem datorem diligit Deus* (II Cor. IX, 7). Au temps de la Passion de Notre-Seigneur, la bienheureuse Vierge Marie avait le cœur transpercé d'une indicible douleur. Elle ressentait vivement tout ce qu'endurait le divin Agneau devenu la proie des loups cruels. Elle voyait déchiré de coups, abreuvé d'humiliations, en proie aux plus cruelles souffrances, mourant du supplice des esclaves le Fils qu'elle avait porté dans son sein, nourri de son lait, élevé avec tant de soins et de sollicitude, ce Fils qui était son Dieu et son Rédempteur, ce Fils qu'elle aimait mille fois plus que sa propre vie. Mais en même temps, elle savait quels fruits de salut pour les hommes, et de gloire pour Dieu, sortiraient de ces souffrances ; son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut de nos âmes lui procurait alors une consolation presque infinie au sein de sa douleur amère. Il arrive que les eaux d'un fleuve impétueux traversent sans s'y mêler, celles d'un lac profond et tranquille; ainsi faisait l'amertume incomparable qui traversait le cœur de Marie : elle ne détruisait pas, elle ne troublait même pas la profonde paix de son âme : la douleur et la joie sans mesure existaient simultanément pour elle. La partie sensible de son être souffrait plus qu'aucune créature vivant sur la terre n'a jamais pu souffrir, mais la partie supérieure de son âme, parfaitement unie à la volonté de Dieu, se réjouissait dans l'accomplissement de cette très sainte et très adorable volonté. C'est ainsi que la mère des Machabées, que sainte Félicité et sainte Symphorose, que la mère de S. Méliton et de S. Symphorien, malgré la douleur qui bouleversait leurs entrailles maternelles, encouragèrent leurs enfants au martyre et se montrèrent heureuses de les voir remporter la victoire. « Tous les jours, disait S. Ambroise [1], des pères « offrent leurs fils à la mort pour Jésus-Christ, et ils les ensevelissent dans le Seigneur. Combien de pères, lorsque leurs « enfants ont reçu la couronne du martyre, reviennent pleins « d'allégresse du tombeau où ils ont déposé leurs restes! »

Marie, au pied de la croix, souffrait sans mesure des souffrances de Jésus, mais elle jouissait avec Dieu des joies infinies que l'adorable Trinité trouvait dans la soumission et le sacrifice réparateur de l'humanité sainte, immolée sur la croix. Elle n'avait pas d'autre volonté, d'autres désirs que les

[1] Quotidie offerunt patres filios suos, ut moriantur in Christo, et consepeliantur in Domino. Quanti patres, occisis martyrio filiis, lætiores ab eorum tumulo revertuntur! D. Ambrosius, lib. I *de Abraham*, cap. VIII.

désirs, que la volonté de Jésus, et si Dieu avait exigé d'elle comme autrefois du patriarche Abraham, qu'elle attachât son Fils unique sur l'autel du sacrifice, elle eût imité ce saint patriarche. Mais Dieu se contenta des dispositions de son cœur, plus parfaites mille fois que celles d'Abraham lui-même.

Abraham, par sa foi et son généreux sacrifice, mérita le nom glorieux de Père des croyants. Pourrait-on refuser à Marie les titres mieux mérités encore, par l'offrande qu'elle fit de son divin Fils, de réparatrice de l'humanité et de Mère du siècle à venir? Pourrait-on lui refuser la puissance que des titres si glorieux confèrent nécessairement?

§ III. — *Elle a partagé tous les travaux du divin Rédempteur.*

Le Fils de Dieu pouvait accomplir l'œuvre de notre rédemption par le moindre acte de sa volonté. Une prière, un mot, un seul désir exprimé à son Père, et c'en était assez pour payer les dettes de mille mondes. Mais si ce seul acte suffisait pour satisfaire à la justice de Dieu, ce n'était pas assez pour sa miséricorde. Et quand nous voyons combien les hommes ont de peine à se mettre généreusement au service de Dieu, quand nous les voyons, même les meilleurs, correspondre si imparfaitement aux miséricordes infinies de Dieu à leur égard, nous pouvons comprendre ce qu'il en eût été de l'humanité, si Dieu n'avait pas tant fait pour nous racheter. Nous savons que le Fils de Dieu s'est humilié pour nous, qu'il s'est fait obéissant, et obéissant jusqu'à la mort de la croix; nous avons présents à l'esprit tous les enseignements qu'il nous a donnés par ses exemples et par sa parole, toutes les preuves d'amour et de miséricorde dont son saint Evangile est rempli; nous n'ignorons ni ses généreuses promesses, ni ses redoutables menaces, et c'est à grand'peine si l'on trouve quelques âmes qui le servent avec un peu de ferveur. Qu'eût donc fait la pauvre humanité, si le Réparateur divin n'avait pas mis tout en œuvre pour nous faire comprendre l'importance du bienfait qu'il nous accordait, s'il n'avait pas encouragé notre faiblesse, réveillé notre apathie à force de travaux et de sacrifices?

Jésus-Christ pouvait dire comme Néhémias relevant les murailles de Jérusalem, après la captivité : « Je fais un grand travail : » *Grande opus facio* (II Esdras, VI, 3); mais pendant tout le temps qu'il employa à poser les fondements de la nouvelle Jérusalem et à construire les remparts de la cité de Dieu, Marie fut auprès de lui et l'aida dans tous ses travaux. Dès le moment de son incarnation dans le sein de la Vierge bénie, il reçut d'elle les premiers éléments de cette chair et de ce sang qui devaient servir d'instrument au salut des hommes. Quelques jours après,

le lendemain peut-être, Marie aida le Verbe de Dieu descendu sur la terre et revêtu déjà de notre nature et de nos faiblesses, à porter au Précurseur qui n'était pas encore né, la sanctification et la joie d'adorer son Dieu.

Elle souffre avec Jésus des inquiétudes et des souffrances de Joseph, à qui le mystère sacré accompli en son épouse n'avait pas encore été révélé.

Elle souffre à Bethléem, lorsque l'hospitalité est refusée au Roi suprême qui venait visiter les siens et que les siens ne voulaient pas recevoir.

Elle souffre du froid glacial de la grotte de Bethléem, de la dureté de la paille, de l'incommodité de la crèche, de toutes les souffrances que le divin Enfant veut endurer dès son entrée dans ce monde.

Elle souffre, lorsque la douloureuse cérémonie de la circoncision fait couler les premières gouttes de ce sang adorable, qui sera versé à flots pour le salut du monde.

Elle souffre, lorsque Siméon annonce les contradictions auxquelles Jésus sera en butte, et le glaive douloureux qui doit transpercer sa propre âme.

Elle souffre avec Jésus et pour Jésus, les fatigues et les privations de la fuite et de l'exil dans une terre étrangère; elle verse des larmes sur la douleur des femmes de Bethléem, dont les enfants sont les premiers martyrs qui versent leur sang pour rendre témoignage à son divin Fils.

Elle souffre à son retour dans la maison de Nazareth ; elle souffre des humiliations de Jésus, méconnu, méprisé par les indifférents, persécuté par les méchants, lui qu'elle reconnaît pour le souverain Roi du ciel et de la terre.

Elle souffre pendant les trois jours où elle est séparée de lui. Jésus souffre assurément de se tenir éloigné de sa Mère ; il compte les larmes qui coulent de ses yeux, et la douleur de Marie est plus amère pour lui que ne le furent jamais les tourments des martyrs. Marie souffre avec Jésus et pour Jésus : elle travaille ainsi avec lui à cette grande œuvre de laquelle il dira : *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des choses qui regardent le service de mon Père* (S. Luc. II, 49)?

Elle souffre, lorsqu'elle voit le divin Ouvrier épuiser ses forces dans un travail pénible, afin de gagner le pain de chaque jour, lorsque les bras de Joseph devenu vieux n'y peuvent plus suffire.

Elle souffre pendant la vie publique du Sauveur, lorsque attachée à ses pas, elle parcourt avec quelques pieuses femmes les villes et les bourgades de la Judée et de la Galilée, pour entendre la parole de vie, et pour fournir quelque nourriture au divin Maître et à ses disciples, qui, sans un pareil dévouement, eussent été

plus souvent encore exposés à manquer des aliments nécessaires et d'un abri pour le repos de la nuit.

Elle souffre de la dureté de cœur des Juifs qui ne reçoivent pas leur Sauveur, et ne profitent pas de la lumière qu'il fait briller à leurs yeux; elle souffre de l'ingratitude des malheureux qu'il a comblés de biens; elle souffre des outrages, des blasphèmes, des menaces auxquels son adorable Fils est sans cesse exposé. Elle n'ignore pas les desseins criminels de ses ennemis et les pièges qu'ils lui tendent.

Elle souffre surtout au temps de sa Passion. Jésus ne reçoit pas un soufflet ou un coup de verge qui ne se répercute profondément et bien cruellement au plus intime de l'être de sa Mère. Elle souffre avec lui et pour lui; elle est la Reine des martyrs. Nul n'a souffert autant qu'elle, ni aussi parfaitement qu'elle, mais surtout nul n'a souffert comme elle, en union avec le Rédempteur pour travailler à l'œuvre de la rédemption, pour l'aider à donner la dernière perfection à cette œuvre par excellence. Nous avons dit déjà combien furent grandes les douleurs de Marie pendant la Passion, et quoique ses douleurs soient un abîme immense où l'on peut s'enfoncer toujours, sans en trouver le fond, nous n'y reviendrons pas[1]; nous nous contenterons de tirer une ou deux conclusions avant de rechercher quels furent les fruits des souffrances de Marie.

La première conclusion est celle-ci : Si nous considérons l'excellence de la très sainte Vierge qui offrit son Fils pour notre

[1] Nous citerons cependant ces quelques lignes du pieux Arnould de Chartres sur les paroles de Jésus en croix : *Mulier, ecce Filius tuus.*

Moriebatur Virgo et mori non poterat, nec poterat ex facie colligi crux illa animæ et patibulum spiritus, in quo erat hostia viva, et beneplacens Deo, et medullatum holocaustum, quod cum ipsa incenderet, tantum conscientiæ ministerio utebatur, ipsaque sine strepitu, seipsam mactans in altario interiori et ligna et latices offerebat; nimirum in tabernaculo illo duo videres altaria, in pectore aliud, aliud in corpore Christi. Christus carnem, Maria immolabat animam; optabat vero ipsa ad sanguinem animæ et carnis suæ addere sanguinem; et elevatis cum Filio manibus, celebrare sacrificium vespertinum, et cum Domino Jesu corporali morte redemptionis nostræ consummare mysterium. Sed hoc solius summi sacerdotis privilegium erat, ut de sanguine munus intra sancta inferret; nec poterat ei hæc esse cum aliquo dignitas. Nam in reparatione hominis, nulli angelo, nulli homini cum illa fuit, aut esse potuit communis auctoritas, cooperabatur tamen plurimum secundum modum suum ad propitiandum Deum, cum tam propria, quam matris vota charitas Christi perferret ad Patrem, cum quod mater peteret, filius approbaret, pater donaret. Diligebat Filium Pater, et Filius Patrem, Mater vero post utrumque ardebat, unum erat quod diversa exhibebant officia, quod Pater bonus, quod Filius pius, quod Mater sancta intendebat, quod in commune elaborabat dilectio simulque se complectabantur pietas et charitas et bonitas, matre supplicante, Filio interpellante, Patre propitiante, Filius ad pectus matris et ubera, Pater ad Filii crucem et vulnera respiciebat. Et quid inter hæc tanta pignora non moverent? Arnold. Carnot., tract. *de Verbis Christi in cruce.*

rédemption, l'amour, l'affection, la générosité avec lesquels elle l'offrit, la qualité de son présent, l'excès de ses souffrances, le lien intime qui les unissait à celles du Sauveur, l'offrande que Jésus-Christ en faisait à son Père en même temps que celle de ses propres souffrances, la complaisance avec laquelle elles furent agréées de Dieu, nous ne croyons déroger en rien à la qualité d'unique Sauveur qui appartient à Jésus-Christ, ni faire tort à la grandeur de l'œuvre accomplie par lui, en disant que Marie mérita avec son Fils, quoique son mérite fût d'un degré de beaucoup inférieur, qu'elle contribuât à la réparation de l'humanité et au déluge de grâces dont Dieu a inondé le monde après la passion du Sauveur. Ce fut même en vue de cette coopération que Dieu la combla de tant de bénédictions, l'ennoblit de tant de privilèges. S. Anselme l'a dit en termes exprès[1] : « Par la « très pure sainteté et la très sainte pureté de son cœur très « pieux, elle a été élevée incomparablement au-dessus de toute « pureté et de toute sainteté créée, et elle a mérité d'être la « réparatrice du monde qui était perdu. » Le même saint docteur dit encore[2] : « Elle a mérité d'être seule entre toutes les autres, « la médiatrice de tant de biens. » S. Bernardin de Sienne[3] lui appliquant ce mot de l'*Ecclésiastique* (I, 7), que *toutes les rivières entrent dans la mer sans que pourtant elle regorge*, dit très bien cette mer immense de grâces ne franchit ses bornes que pour faire part à ses enfants des faveurs dont elle est comblée et leur procurer la grâce et le salut.

En second lieu, nous pouvons conclure que Dieu seul connaît, dans toute son étendue, l'immensité des grâces et de la gloire qu'il a concédées à Marie. S. Anselme[3] recherche pour quelles raisons Dieu ne voulut pas confier à un Esprit céleste, à un séraphin l'œuvre de la rédemption des hommes, mais se la réserva ; il dit qu'une pure créature, quelque parfaite qu'on la suppose, quelque puissance que Dieu lui ait donnée, était incapable d'accomplir une œuvre semblable ; mais il ajoute un autre motif. Si Dieu avait choisi un séraphin ou un chérubin pour être le rédempteur de l'humanité déchue, il aurait fallu faire avec ce rédempteur un partage indigne de Dieu. Le Créateur aurait passé au second rang, et les hommages de l'homme se seraient tout d'abord adressés, avec sa reconnaissance, à celui qui l'aurait racheté. Dieu ne veut pas d'un cœur partagé. Non seulement il

[1] Pura sanctitas et sanctissima puritas piissimi pectoris ejus omnem omnis creaturæ puritatem sanctitatemque transcendens, incomparabili puritate hoc promeruit, ut reparatrix perditi orbis dignissime fieret. D. Anselm., *de Excell. Virg.*, cap. IX.

[2] Quæ tantorum beneficiorum sola præ cunctis effici meruit mediatrix. Idem, *ibid.*

[3] Tom. III, Serm. 6, art. 3, cap. IV.

[4] S. Anselmus, *Deus homo*, lib. I, cap. V.

demande et exige notre amour, mais il le veut tout entier; on ne doit rien aimer qu'après lui et en lui.

Mais il ne craint plus rien lorsqu'il est question de sa divine Marie. Ce qu'il ne veut partager avec aucune créature, il l'a communiqué à la Mère et à l'Épouse de son cher Fils; il a mis sur sa tête la couronne de Réparatrice, la plus glorieuse qu'une créature puisse recevoir, après celle de la Maternité divine. Peut-on s'étonner du reste que Dieu ait accordé une faveur, quelque sublime qu'on la suppose, quelque incompréhensible qu'elle soit, à celle qu'il a choisie pour la Mère de son Fils, à celle à qui le Verbe divin a voulu demeurer humblement soumis? Après cet excès de charité qui a fait d'une humble Vierge la Mère de Dieu lui-même, Marie est devenue pour ainsi dire un membre de la famille de Dieu, elle n'est pas étrangère à l'adorable Trinité : ce que le Père éternel donne à la Mère de son Fils ne sort pas de la maison, c'est toujours un bien de famille. Pareillement, le Fils veut pour sa Mère tout le bien et tout l'honneur dont elle est capable, et le Saint-Esprit recherche tout ce qui peut rehausser encore sa grandeur, sa gloire et sa puissance.

§ IV. — *Elle a produit des fruits précieux par sa coopération*

Sans doute elle est puissante la créature sans égale dont Dieu a réclamé le concours pour mener à bien l'œuvre réparatrice qu'il avait résolue. Il suffit de savoir que Marie fut la coopératrice du Rédempteur, pour affirmer que rien au ciel, sur la terre et dans les enfers, ne peut, parmi les êtres créés, comparer sa force à la sienne. Cependant, pour en mieux reconnaître et admirer la grandeur, il est utile et édifiant de considérer quels furent les fruits particulièrement attribuables à la coopération de Marie : on connaît l'arbre à ses fruits et l'artisan à son œuvre.

Dieu avait comblé le premier homme de toutes sortes de biens, mais il était aisé de perdre de si nombreux et si précieux trésors. Un moment de faiblesse et de complaisance coupable pour la compagne que Dieu lui avait donnée et que le démon avait déjà séduite, suffit pour qu'Adam se plongeât, et avec lui toute sa postérité, dans un abîme insondable de maux. Nous apprécierons mieux ce qu'ont fait pour nous le divin Rédempteur et sa puissante coopératrice si nous nous rappelons quels sont les maux dont ils nous ont procuré la délivrance.

Le premier malheur auquel la désobéissance d'Adam nous avait livrés en proie était la disgrâce de Dieu. Sans doute, lorsque le Seigneur déclara à nos premiers parents qu'ils mourraient du jour où ils mangeraient du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, il parlait de la mort naturelle et de tout le cortège de maux et de corruptions qui la précèdent, l'accompagnent

et la suivent, mais il parlait surtout, si l'on en croit S. Eucher[1], S. Grégoire le Grand[2] et plusieurs autres, de la disgrâce de Dieu dans laquelle ils tomberaient à l'instant même où ils deviendraient coupables. Que l'on fasse de la mort corporelle la peinture la plus effrayante, tout ce que nos yeux pourront voir ou nos oreilles entendre, tout ce que notre imagination pourra se figurer, ne sera rien comparé à la mort de l'âme. Or Dieu est, par sa grâce, la vie de notre âme. Perdre la grâce de Dieu, obliger Dieu par le péché à nous la retirer, c'est donc perdre la vie, une vie infiniment plus précieuse que celle qui nous est commune avec les animaux, une vie réellement divine, le véritable souffle de vie que Dieu avait mis en l'homme et en lui seul. Le malheur est d'autant plus terrible que la perte est plus grande : or la vie naturelle est un pur néant comparé à la vie de la grâce. L'âme morte par le péché est en proie à une corruption d'autant plus effrayante que sa dignité était plus élevée ; elle devient l'ignoble pâture des démons. Tel était le sort prédit à Adam par ces paroles (Genèse, II, 17) : *Ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, car en même temps que vous en mangerez, vous mourrez de mort : — In quacumque enim die.* La mort corporelle ne frappa Adam et Ève que près de dix siècles après la sentence portée. Ce n'était donc pas d'elle qu'il s'agissait principalement, mais de la disgrâce qui ne se fit pas attendre.

Un second malheur suivit immédiatement le premier. L'homme vit la terre maudite à cause de lui, et condamnée à ne lui procurer qu'à la sueur de son front le pain de chaque jour. *La création entière*, dit S. Paul (Rom. VIII), *gémit et ressent des douleurs semblables à celles de l'enfantement ;* et pourquoi, sinon parce que la malédiction attirée sur elle par le péché d'Adam lui est un poids insupportable? Les éléments semblent conjurés contre l'homme pécheur dont le crime a rejailli sur eux, parce qu'ils étaient faits pour lui, et ils cherchent à se venger de celui qui fut cause de leur disgrâce.

En troisième lieu, l'homme coupable fut privé de son héritage. Ce fut une déchéance bien honteuse et bien digne de pitié que celle de nos premiers parents, lorsque Dieu les chassa ignominieusement du Paradis terrestre. Ce roi puissant, tout à l'heure encore honoré et obéi par tous les êtres d'ici-bas, revêtu de gloire et d'innocence, conversant familièrement avec les anges et avec Dieu lui-même, le voilà chassé comme un serviteur indigne, dépouillé de tout, perdu sur la surface de cette terre où il ne trouve pas un abri, ni rien pour apaiser sa faim, sinon quelques fruits sauvages, ni rien pour couvrir sa nudité et se défendre

[1] Lib. I *Comment. in Genesim.*
[2] *Regestri*, lib. VI, cap. CXCV.

contre les frimas, sinon la dépouille de quelques animaux qu'il devra mettre à mort, apprenant par cette expérience le sort qui lui est réservé à lui-même. Pauvre Adam! que deviendras-tu ainsi disgracié et chassé de la présence de Dieu?

Un quatrième malheur fut que l'homme vaincu par le démon devint ainsi le captif, l'esclave de son vainqueur. Sans doute Satan l'avait pris par surprise plutôt que dans une lutte ouverte et un combat loyal ; mais il importait peu, Adam avait désobéi au Seigneur; il était tombé dans les pièges de l'ennemi, et son sort était mérité : son vainqueur n'était que l'exécuteur de la justice divine, mais il profitait de son pouvoir pour entraîner son esclave dans des révoltes nouvelles, qui lui permettaient d'aggraver chaque jour le poids des chaînes dont il l'avait chargé.

Un cinquième malheur fut qu'Adam se vit plongé, avec sa postérité, dans les ténèbres de l'ignorance, ténèbres que le démon ne cessa d'aggraver, ténèbres que le Prophète appelle les ombres de la mort. Ces ténèbres devinrent bientôt tellement épaisses, que les hommes oublièrent jusqu'au Dieu qui les a créés, et se prosternèrent devant les idoles les plus viles, pour les adorer ou plutôt pour adorer le démon en elles.

Enfin le sixième malheur, celui qui mettait le sceau à tous les autres, était de ne pouvoir sortir de cet abîme de maux. Il n'y avait pas de salut possible, et toutes les créatures, se fussent-elles accordées pour s'offrir en sacrifice d'expiation à Dieu, un tel holocauste n'aurait pas suffi pour satisfaire à la justice divine. Les maux étaient sans mesure et sans fin, le malheur était sans remède, à moins que le remède ne vînt de Dieu lui-même.

Dieu, dans sa miséricorde infinie, eut compassion de l'œuvre de ses mains et voulut bien nous donner un Sauveur, qui ne fut autre que son Fils unique. Le premier bienfait que devait nous apporter le Fils de Dieu était notre réconciliation avec son Père, la fin de cette disgrâce si lamentable pour nous, la destruction de ce mur de séparation élevé par le péché entre l'homme et Dieu. Aussi le prophète Isaïe l'appelle-t-il le Prince de la paix, et S. Paul le nomme, d'une manière absolue, *notre paix : C'est lui*, dit-il Ephs. II, 14, *qui est notre paix ; c'est lui qui a rompu la muraille de séparation en sa chair*. Il est notre Médiateur, notre Pacificateur, mais il voulut que Marie eût sa part dans cette œuvre de miséricorde si grande et si difficile. Cette part, c'est de lui seul qu'elle la tient ; il est toujours la seule et l'unique source de notre paix, de notre réconciliation ; mais de son abondance infinie, il veut bien communiquer quelque chose à sa Mère, parce qu'elle est sa Mère et qu'il ne serait pas juste qu'elle n'eût pas une part à ses travaux, à ses triomphes et à sa gloire. Par la volonté de son divin Fils, elle a trouvé la grâce, dit

S. Pierre Chrysologue[1], mais une grâce tellement abondante qu'elle put la communiquer à toute créature.

S. Basile de Séleucie et, avant lui, S. Epiphane, pour représenter les obstacles qui s'opposaient à la réconciliation des hommes avec Dieu, et la puissance qui fut donnée à Marie pour concourir à cette œuvre, disent que ce fut elle qui renversa la muraille de division qui nous séparait du Seigneur. La doctrine de ces deux illustres Pères est fondée tout entière sur celle de S. Paul[2] dont nous avons cité les paroles. Le grand Apôtre dit du Sauveur: *Il est notre paix*, puisqu'il nous a réunis avec Dieu, rompant le mur d'entre-deux, et assemblant en soi-même les deux parties, l'offensé et l'offensant, afin de les réconcilier ensemble et de mettre fin, par sa propre mort, à leurs différends et aux inimitiés anciennes qui existaient entre eux. S. Epiphane et S. Basile ne font ici que communiquer à Marie, comme il leur arrive souvent, ce qui est dit de son divin Fils. Il a détruit la muraille de séparation, et ces saints docteurs en concluent que Marie aussi l'a détruite. Mais comment?

Selon la pensée de l'abbé Rupert, commentant le second chapitre du *Cantique des Cantiques*, le Fils de Dieu attendait avec une sorte d'impatience le moment de rompre cette muraille. Mais elle était solide comme l'airain. Depuis des milliers d'années, il cherchait à l'ébranler, à y faire une brèche à l'aide des patriarches et des prophètes qu'il envoyait; mais la muraille grandissait toujours, épaississant sans cesse, parce que les hommes accumulaient chaque jour crimes sur crimes. Il n'y avait plus, comme à l'origine, le seul péché d'Adam : toutes les générations avaient apporté à cette œuvre de séparation le contingent de leurs propres iniquités. Mais lorsque le divin Epoux entendit la voix de son Épouse, lorsqu'elle l'appela au secours de l'humanité perdue, rien ne put arrêter ses efforts, rien ne résista plus à sa puissance. Il descendit dans le sein de Marie et bientôt revêtu de notre chair, capable de souffrir et de mourir, il expira sur la croix; puis, ressuscitant glorieux, il monta au Ciel et introduisit dans la maison de son Père la nature humaine réhabilitée, et rentrée si avant dans les bonnes grâces de Dieu, qu'elle eut son trône placé à la droite du Père éternel. Désormais, pauvres disgraciés que nous étions, nous pouvons aller librement au Seigneur ; les vieilles querelles sont oubliées,

[1] Invenisti gratiam : Quantam? quantam superius dixerat, plenam et vere plenam quæ largo imbre totam funderet, et infunderet creaturam. D. P. Chrysolog., Serm. 142.

[2] Ipse enim est pax nostra qui fecit utraque unum, et medium parietem maceriæ solvens, inimicitias in carne sua. Legem mandatorum decretis evacuans, ut duos condat in semetipso in unum novum hominem, faciens pacem, et reconciliet ambos in uno corpore Deo per crucem interficiens inimicitias in semetipso S. Paulus, *ad Ephes.* II, 14, 15, 16.

la muraille qui nous séparait de lui est détruite. Jésus-Christ, le prince de la paix, a tout fait, mais il a tout fait avec Marie ; elle a aidé à la réconciliation, et c'est principalement à cause d'elle que Dieu l'a accomplie.

C'est pourquoi les SS. Pères lui donnent mille louanges et mille bénédictions. « Honneur à vous, » lui disait jadis, dans la très auguste assemblée du Concile d'Éphèse, son invincible défenseur, S. Cyrille d'Alexandrie, « honneur à vous encore une « fois, ô très douce Vierge, puisque, par votre moyen, la très « adorable Trinité est maintenant glorifiée par tout le monde, le « ciel est rempli d'allégresse, les anges se réjouissent, les dé- « mons se retirent désarmés et confus. L'homme retrouve sa « première splendeur, et l'univers, quittant le service de ses faux « dieux, retourne à la connaissance et à l'amour du Créateur. » Et S. Épiphane avait dit avant lui[1] : « Par vous, ô Vierge sainte, « la paix du ciel est descendue sur la terre ; par vous les hommes « ont recouvré les titres si désirables de serviteurs, d'amis, « d'enfants même de Dieu. Ils ont été faits les compagnons des « anges, depuis que vous leur avez acquis le droit de traiter et « de converser familièrement avec eux. Par vous, la connais- « sance des choses célestes a été communiquée aux habitants « de la terre ; par vous, la foi et l'amour nous ont unis au Fils « béni que vous avez donné au monde ; par vous et par votre Fils « enfin, nous avons été unis au Père, sans principe, et au Saint- « Esprit, égal en tout et par tout au Père et au Fils desquels il « procède, c'est-à-dire à la très sainte et très indivisible Trinité « tout entière. »

Notre réconciliation avec Dieu, tel est donc le premier fait qui nous prouve la puissance que la bienheureuse Vierge Marie a reçue de Dieu et en vertu de laquelle elle a coopéré à l'œuvre de notre rédemption.

La malédiction dont la terre avait été chargée par la juste colère de Dieu, était le second mal auquel la puissance et la miséricorde du Rédempteur devaient porter remède.

Dans un sermon sur la nativité de la très sainte Vierge, S. Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, compare la généalogie du Sauveur à une échelle mystique. Au sommet de l'échelle il remarque une femme, Ève, la mère de la mort et de la malédiction, au dernier échelon une autre femme, Marie, mère de la vie et de la bénédiction. Et ces biens dont Marie est la source, elle ne les procure pas seulement à ses descendants, comme Ève a procuré tous les maux à sa postérité, l'abondance de ses biens et de sa bénédiction est telle que les flots en remontent le cours des générations ; David, Abraham et Adam lui-même avec Ève

[1] *De Laudibus Sanctæ Mariæ Deiparæ.*

en ressentent les heureux effets. C'est la gloire de Marie d'avoir opéré cette transformation merveilleuse et changé en bénédiction la malédiction qui pesait sur les enfants d'Adam. « C'est elle, » dit S. Ildefonse[1], « et non une autre, par qui le cours de la « malédiction portée contre nos premiers parents a été arrêté, « pour donner place à une bénédiction qui s'étend sur l'univers « entier. » — « C'est elle », dit S. Pierre Damien[2], « par qui nous a « été ouvert le fleuve impétueux des bénédictions célestes, des- « tiné à faire disparaître toutes les souillures de l'antique malé- « diction. » La mort ayant fait son entrée dans le monde par une femme, il était nécessaire, dit le grand pape Innocent III[3], qu'il en fût de même de la vie. Voilà pourquoi Marie a réparé ce qui avait été détruit par Ève. S. Pierre Chrysologue[4], Tertullien[5], S. Bernard[6] et plusieurs autres enseignent la même vérité en termes à peu près semblables.

Le bienheureux Yves de Chartres[7] remarque qu'aux deux malédictions dont fut frappée la première femme, donner le jour à des enfants destinés à la mort, et les enfanter dans la douleur, furent opposées deux bénédictions dont Marie fut la source pour toutes les filles d'Ève, être mères d'enfants destinés à la vie éternelle du Ciel, et leur procurer avec joie ce principe de vie bienheureuse.

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » s'écrie Augustin[8], « vous qui avez enfanté la vie pour les hommes et pour les « femmes. La mère de notre race avait introduit le châtiment et « la perdition dans le monde; la Mère de Notre-Seigneur a ap- « porté le salut au monde. Ève fut l'auteur du péché, Marie

[1] Hæc est illa per quam omnis maledictio soluta est primorum parentum, et cœlestis benedictionis in toto venit mundo. S. Ildephonsus, Serm. 2 *de Assumpt.*

[2] Mariæ benedictionis novæ fluentum totum detersit maledictionis antiquæ contagium. S. P. Damianus, Serm. 2 *de Nativ. Mariæ.*

[3] Serm. *de Assumpt.*

[4] Benedicta tu in mulieribus, quia in quibus Eva maledicta torquebat viscera, nunc in illis gaudet, honoratur, suspicitur Maria benedicta. S. P. Chrysolog., Serm. 140.

[5] In Virginem adhuc Evam irrepserat verbum ædificatorium mortis, in Virginem æque introducendum erat Dei Verbum extructorium vitæ, ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeret in salutem. Tertull., lib. *de Carne Christi.*

[6] Nunc injungitur nova legatio angelo Gabrieli, et novam Virgo professa virtutem, novæ salutationis honoratur obsequio. Antiqua excluditur maledictio mulierum, novam nova mater accipit benedictionem. S. Bernardus, Serm. 2 *de Annunt.*

[7] Serm. *de Nativ. Domini.*

[8] Benedicta tu in mulieribus, quæ vitam viris et mulieribus peperisti. Mater generis nostri pœnam intulit mundo, auctrix peccati Eva, auctrix meriti Maria. Eva occidendo obfuit, Maria vivificando profuit. Illa percussit, ista sanavit. D. August., Serm. 2 *de Annunt.*

« l'auteur du mérite, Ève nous nuisit en nous donnant la mort, « Marie nous fut utile en nous donnant la vie. Ève nous blessa, « Marie nous guérit. »

Et S. Bonaventure[1] dit de même : « Marie est bénie plus que « toutes les femmes, et toute la malédiction qu'Ève avait attirée « sur nous est détruite par la bénédiction de Marie. » Qui osera désormais se plaindre de la femme et dire qu'elle est un instrument de perdition, le marteau, le glaive du démon? Voici qu'une femme, voici que Marie est devenue entre les mains de Dieu l'instrument du salut du genre humain, qu'elle rappelle les hommes à la vie et qu'elle ébranle et fait tomber en ruines le royaume de Satan. Les habitants de Béthulie disaient à Judith : *Le Seigneur vous a bénie dans sa puissance, parce que par votre moyen il a réduit à rien nos ennemis.* Ces paroles convenaient à Judith; mais combien sont-elles plus vraies encore si on les applique à Marie, dont Judith n'était que la figure!

Le pieux abbé Rupert, dans son commentaire sur le livre des *Cantiques*, représente le divin Epoux désireux d'apporter un remède aux maux qui affligent l'humanité, et disant à son Epouse; à la glorieuse Vierge Marie : *Levez-vous et hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle.* Hâtez-vous de venir, et que je vous voie sans tarder, car il me déplaît grandement de cette première femme que j'avais mise au monde, de cette Ève qui s'est rendue mon ennemie, en perdant son époux et en se couvrant elle-même de confusion. Ennemie par son orgueil, vipère par sa malice, mère de confusion par sa concupiscence. Mais vous, vous êtes mon amie par votre humilité, ma colombe par votre charité, et mon épouse par votre chasteté. Venez donc au plus tôt, car Ève a pris la fuite. Venez et croyez aux paroles de l'Ange, car celle-là a obéi au démon. Venez et brisez la tête du serpent, car il a brisé la force et la constance de celle-là.

La bienheureuse Vierge Marie est venue : « Adam, ô notre « père, réjouis-toi. » s'écrie S. Bernard[2] : « Ève, notre mère, ré-

[1] Benedicta tu plus quam omnes mulieres, ac per hoc quidquid maledictionis infusum est per Evam, totum abstulit benedictio Mariæ. D. Bonavent., in *Spec. Virg.*, cap. xii.

[2] Lætare, pater Adam, sed magis tu, o Eva mater, exulta, qui sicut omnium parentes, ita omnium fuistis peremptores; et quod infelicius prius peremptores, quam parentes. Ambo, inquam, consolamini super filia, et tali filia, sed illa amplius de qua malum ortum est prius, cujus opprobrium in omnes pertransivit mulieres. Instat namque tempus, quo jam tollatur opprobrium, nec habeat vir quid causetur adversus feminam : qui utique dum se imprudenter excusare conaretur, crudeliter illam accusare non cunctatus est, dicens : *Mulier quam dedisti mihi, dedit mihi de ligno, et comedi.* Propterea curre, Eva, ad Mariam, curre mater ad filiam. Filia pro matre respondeat, ipsa matris opprobrium auferat, ipsa patri pro matre satisfaciat... Muta ergo iniquæ excusationis verbum in vocem gratiarum actionis et dic : Domine, mulier quam dedisti mihi, dedit mihi de ligno vitæ, et comedi :

« jouis-toi. Vous ne nous aviez pas moins donné la mort que « vous ne nous aviez donné la vie : que dis-je? vous aviez été nos « meurtriers avant même d'être nos parents. Consolez-vous « maintenant l'un et l'autre, consolez-vous en cette fille, puis- « qu'une telle fille est née de vous. Console-toi surtout la pre- « mière, ô toi qui as été la source de tout mal : toi dont l'op- « probre est retombé sur toutes les femmes. Cet opprobre va « disparaître et l'homme n'aura plus rien à reprocher à la femme. « Il dira désormais : Seigneur, la femme que vous m'avez donnée « m'a présenté du fruit de l'arbre de vie, et j'en ai mangé, je « l'ai trouvé plus doux que le miel au palais, parce que dans ce « fruit vous m'avez donné la vie. O Vierge admirable et vraiment « digne de tout honneur, ô femme singulièrement respectable, « admirable par-dessus toutes les autres femmes, vous réparez « le mal qu'ont fait nos aïeux et vous rendez la vie à leurs des- « cendants. »

Telle fut la puissance de Marie pour nous délivrer de la malédiction que la faute de nos premiers parents avait attirée sur nous.

Mais Adam n'avait pas été seulement disgracié et maudit de Dieu, il avait été chassé du Paradis terrestre, privé de l'héritage que le Seigneur lui avait préparé d'abord ; il avait été chargé de liens par le démon, plongé dans les ténèbres de la plus dangereuse ignorance, livré à l'impuissance et au désespoir d'arriver jamais au salut.

A tant de maux la bienheureuse Vierge Marie apporte encore le remède. Notre héritage nous sera rendu, grâce au rédempteur et à l'avocat qu'elle nous donne. Et ce ne sera pas seulement le Paradis terrestre. Il est vrai que nous aurons encore à souffrir sur la terre, et que l'héritage auquel nous avons désormais des droits incontestables, n'est pas pour cette vie; mais qu'importe puisque la vie est courte et que nous jouirons des biens célestes pendant l'éternité tout entière? La terre nous donnera encore des ronces et des épines, mais elles se transformeront, si nous le voulons, en riches moissons de mérites. Nous mangerons encore notre pain à la sueur de notre front, mais nous le mangerons de compagnie avec le Fils de Dieu lui-même, venu sur la terre pour nous apprendre, par son exemple, à sanctifier notre travail ; nous le mangerons avec Marie, Mère de Jésus, reine du ciel et de la terre, dont la vie humble et pauvre a relevé la sainte pauvreté au-dessus de toutes les grandeurs que la terre peut

et dulce factum est super mel ori meo, quia in ipso vivificasti me. Ecce enim ad hoc missus est Angelus ad Virginem. O admirandam et omni honore dignissimam Virginem ! O feminam singulariter venerandam, super omnes feminas admirabilem, parentem reparatricem, posterorum vivificatricem ! D. Bernardus, Hom. 2 *super Missus est.*

donner. Il est vrai que la mère enfantera encore ses fils dans la douleur, mais il ne tiendra plus qu'à elle d'élever ses enfants au rang d'enfants de Dieu et de princes du céleste royaume.

L'œuvre admirable de la rédemption, cette œuvre pour laquelle Dieu lui-même a déployé toute la force de son bras, et à laquelle il a voulu que l'auguste Vierge Marie prît une part si glorieuse, ne détruit pas cependant le péché originel dans sa racine. Il est toujours vrai que nous naissons enfants de colère et objets de répulsion pour la sainteté et la justice de Dieu. Mais les chaînes par lesquelles le démon nous retient captifs, sont des chaînes rompues : il suffit du moindre mouvement, de la moindre bonne volonté pour les faire tomber en mille pièces. Les verrous de notre prison ne tiennent plus et les portes en sont brisées. Le démon ne retient plus désormais que des captifs volontaires, qu'il trompe par de vaines promesses, et qu'il asservit en exploitant leur ignorance, leur faiblesse et leurs instincts pervers. Marie n'a pas été seulement notre pacificatrice au plus haut des cieux, en contribuant à notre réconciliation avec la très sainte Trinité, elle a été aussi notre libératrice au plus profond des enfers. Là, elle a délié le nœud formé par la première femme ; elle a brisé la tête du serpent, et, le foulant aux pieds, lui a fait rendre la proie qu'il avait engloutie déjà ; elle a écarté les portes qui retenaient l'homme prisonnier, et lui a fait respirer enfin l'air si doux de son ancienne liberté ; elle a enchaîné le tyran avec les mêmes chaînes dont il se servait jadis pour attacher les autres.

Chrysippe, prêtre de Jérusalem [1], nous dépeint l'émoi et la terreur du démon lorsqu'il se vit ainsi vaincu et enchaîné : « Qu'est-ce ceci, disait-il en lui-même, d'où vient un changement « si soudain ? Comment celle qui jadis m'avait fidèlement servi « s'est-elle tournée contre moi, et a-t-elle conspiré ma ruine ? « Une femme m'a mis le sceptre en la main et la couronne sur « la tête : une autre femme me ravit le sceptre et foule aux « pieds ma couronne. D'où vient que je suis abattu, que je me « vois prisonnier, moi qui tenais les autres dans la captivité ? « Que croire de cette femme qui ravage mon empire ? Par le « moyen de son Fils elle a guéri les maux que j'avais causés ; elle « a délivré mes possédés, elle a ressuscité mes morts, elle a « élargi mes captifs, elle a vidé mes prisons, elle a ruiné mon « empire. »

Non contente de travailler avec tant d'efficacité à notre délivrance, la bienheureuse Vierge Marie a fait briller pour nous une lumière qui ne s'obscurcira plus. Elle fut l'aurore qui précéda le lever du soleil de nos âmes : c'est d'elle qu'il est sorti,

[1] *Oratio de laud. Mariæ.*

c'est par elle, c'est d'entre ses bras qu'il a fait briller ses premiers rayons. Que dis-je ? A peine le recélait-elle dans son sein virginal, que sa lumière divine éclaira les yeux de Jean le Précurseur qui n'était pas encore né. Par elle s'accomplit la prophétie d'Isaïe (IX, 2) : *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour de la vie s'est levé pour ceux qui marchaient dans l'ombre de la mort.* « Par elle », dit S. Bernard[1], « notre mortalité a commencé de relever la tête et s'est « tournée vers la lumière. » Le premier homme avait été créé à l'image de Dieu[2] et la lumière était en lui ; mais du moment qu'il eut péché, les ténèbres les plus épaisses l'envahirent de toutes parts, et allèrent grandissant de génération en génération. Mais lorsque naquit enfin Marie, un rayon de lumière parut aux regards des hommes. Elle était l'aurore : le véritable soleil allait se lever bientôt.

La lumière fut suivie de la joie et la sainte Église proclame, dans l'office de la Nativité de la très sainte Vierge, que cette Nativité glorieuse fut un message d'allégresse pour l'univers entier. Le bienheureux martyr S. Méthode[3] n'hésitait pas à dire que Marie est le commencement, le milieu et la fin de toutes nos allégresses.

Comment, en effet, n'aurait-elle pas apporté la joie au monde, celle qui faisait briller à ses yeux un rayon d'espérance ? Il n'y avait pour l'homme, écrasé sous le poids de la colère et de la malédiction divine, aucun espoir de salut, sinon dans le rédempteur qui devait venir. A ceux qui ne l'attendaient pas, il ne restait qu'un affreux désespoir, en présence d'un mal sans remède. L'humanité était comme le naufragé que les flots en furie vont achever d'engloutir. Il se consume en vains efforts, et la mort qui déjà le saisit lui paraît une délivrance. Mais s'il aperçoit une voile à l'horizon, si des sauveurs viennent à lui et lui font des signes d'encouragement, il renaît à l'espérance, et trouve de nouvelles forces pour aller au-devant du salut. Marie était la barque qui portait le Sauveur et qui rendit l'espérance au

[1] Per quam mortalitas nostra emersit ad lucem. D. Bernard., *Epist. ad Lugd.*

[2] In meridiano lumine, primus ille parens creatus est, factus ad imaginem conditoris, sed tanti privilegii dignitate rejecta, apostatæ spiritui falsa promissione delinitus inhæsit, et se cum posteritate sua æternæ morti destinavit et tenebris. Ab illa hora tenebræ factæ sunt super universam terram, usque ad Virginem, nec inventus est aliquis qui vel exiret de tenebris, vel tenebras dissiparet, sed mundo crescente concrevit, et tenebrosa vorago, donec in densissimum congloberata nigredinem humanum genus terribili nocte sepelivit. Sed nata Virgine surrexit aurora, quia Maria veri luminis prævia, nativitate sua mane clarissimum serenavit. S. P. Damianus, Serm. *de Assumpt.*

[3] Tu festivitatis nostræ principium, medium et finis. S. Method., Serm. *in Hypapant.*

genre humain, accablé de misères et fatigué par quatre mille ans d'attente, au milieu des affres de la mort.

Vous êtes donc puissante, ô Marie, ô Vierge sainte que le Seigneur a choisie pour être sa compagne et son aide sur la terre. Il avait dit dès le commencement : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-lui une aide semblable à lui.* Jésus était cet homme et vous êtes cette femme capable de venir en aide à Dieu lui-même dans l'œuvre la plus extraordinaire que sa toute-puissance pût accomplir. Vous êtes puissante, ô Marie, qui avez contribué à nous réconcilier avec Dieu, à changer la malédiction en bénédiction, à nous rendre notre héritage, à nous remettre au rang dont nous étions déchus, à briser nos chaines, à nous arracher d'entre les mains de notre ennemi, à dissiper nos ténèbres et à nous rendre l'espérance. Vous êtes puissante et, après Jésus, c'est en vous que nous voulons mettre toute notre espérance, c'est de vous, ô Marie, que nous attendons protection et salut.

CHAPITRE V

MARIE REINE PUISSANTE PARCE QU'ELLE A PART AU GOUVERNEMENT DU ROYAUME DE SON FILS

§ I. — *Elle concourt activement au gouvernement de l'Église et à son développement.*

On ne saurait penser sans admiration aux travaux et aux souffrances que le Fils de Dieu a voulu endurer pour conquérir son royaume, véritable royaume de conquête, selon la parole de S. Pierre[1] : *Vous êtes la nation sainte, le peuple conquis.* Qu'un homme, qu'un prince ambitieux s'expose à des fatigues et à des dangers, qu'il verse même son sang pour satisfaire une ambition vaine, un grand désir de commander et de voir des peuples entiers humblement soumis à sa loi, on le comprend encore, et l'orgueil inné à l'homme ne l'explique que trop. Mais Dieu n'agit pas par orgueil, et n'est-il pas d'ailleurs le souverain Roi du ciel et de la terre ? Peut-il arriver, dans son immense empire, autre chose que ce qu'il ordonne ou ce qu'il permet ? Cependant nous le voyons entreprendre une conquête difficile, car il devra, lui, le Tout-Puissant, y employer

[1] Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis; ut virtutes annuntietis ejus, qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. Qui aliquando non populus, nunc autem populus Dei. I *Epist. S. Petri*, II, 9, 10.

trente-quatre années passées parmi les hommes ; une conquête à laquelle il tient infiniment, car il n'épargne rien pour triompher enfin : travaux, humiliations, privations, souffrances, la mort même sur la croix, il acceptera tout, pour conquérir ce royaume qu'il ne possède pas, lui à qui tout appartient. Ce royaume est celui des âmes. Il veut y régner librement ; il veut que les hommes croient en lui, l'aiment de tout leur cœur, le servent librement et fidèlement, un peu par crainte et beaucoup par amour. La royauté spirituelle, tel fut le noble but de l'ambition du Fils de Dieu. Il en a fait la conquête avec l'assistance de Marie, et maintenant il gouverne avec elle encore ce royaume glorieux qui lui a tant coûté et dont il est fier en présence de son Père céleste, de ses anges et de ses élus.

Le temple de Salomon fut une image magnifique, mais cependant bien imparfaite, de ce royaume conquis par Jésus-Christ au prix de son sang. Sans doute le Fils de David avait conscience de la grande œuvre qu'il accomplissait. Il savait qu'il était la figure du Messie attendu, et que le temple qu'il élevait au Seigneur figurait le royaume de ce Messie, et ce fut pour n'être pas trop au-dessous d'une si noble entreprise, qu'il demanda et obtint la sagesse. Le temple qu'il bâtit fut la merveille du monde. Cependant, qu'était-il, comparé à celui que Jésus-Christ éleva ? au royaume dont il fit la conquête ? à l'Église contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais ?

La fin que se proposait Salomon était grande : il s'agissait d'élever un temple où l'on rendit à Dieu le culte qu'il avait réclamé lui-même, avec toute la solemnité et l'éclat possible sur la terre.

Les auteurs de ce temple n'étaient autre que Dieu lui-même qui en avait dressé le plan, et après lui David le plus saint, et Salomon le plus sage des rois.

Son étendue était grande : la sainte Écriture le compare à une cité, et c'en était bien une par le nombre de constructions accessoires qui s'y rattachaient, et la multitude des ministres employés au culte dans son enceinte.

Sa solidité semblait inébranlable, et on l'aurait dit destiné à exister jusqu'à la fin des siècles.

Il était élevé par lui-même, et de plus construit sur le sommet de deux hautes montagnes, ce qui donnait aux étrangers l'occasion d'appeler Dieu des montagnes, le Dieu que l'on adorait à Jérusalem.

Sa beauté était incomparable à l'extérieur comme à l'intérieur : il était véritablement la merveille du monde.

Les richesses qu'il contenait, la quantité d'or et d'argent que David et Salomon avaient consacrée à le construire et à l'orner, dépasse l'imagination.

Il était saint; Dieu avait daigné y manifester un moment sa gloire, et il avait choisi et consacré uniquement ce temple pour y recevoir les hommages publics et le culte solennel qui lui sont dus.

Sa renommée s'était répandue au loin ; les païens eux-mêmes, qui dédaignaient et méprisaient le peuple juif, reconnaissaient le temple de Jérusalem pour le plus superbe édifice du monde.

Pourquoi Dieu avait-il voulu que ce temple unique fût revêtu de tant d'excellences et de gloire, sinon parce qu'il était la figure de la sainte Église, la figure du royaume de Jésus-Christ, de ce royaume qui embrasse à la fois l'Église du ciel, l'Église d'ici-bas, et l'Église qui achève de se purifier dans les flammes du Purgatoire, avant d'être admise dans la maison de Dieu où rien de souillé n'entrera jamais? Toutes les grandeurs qui font du temple de Salomon un monument unique et incomparable, ne sont que de simples traits représentant d'une manière imparfaite les grandeurs du royaume de Jésus-Christ, de cette Jérusalem céleste dont lui-même est le temple, l'autel et la victime, de cette Église cimentée de son sang adorable.

C'est dans ce royaume infiniment glorieux que Dieu reçoit des hommages dignes de lui. La Sagesse éternelle de Dieu en a été l'architecte. Le Père éternel et le Saint-Esprit ont travaillé de concert à cette œuvre. L'ange de l'Apocalypse a mesuré avec sa verge d'or l'enceinte de cette cité céleste et de son temple, et les dimensions mystérieuses qu'il lui a trouvées, indiquent une étendue aussi vaste que le ciel, la terre et toute la création. Le temple de Jérusalem fut détruit par deux fois, quoiqu'il parût d'une solidité à défier les siècles et toutes les attaques : il n'en reste plus pierre sur pierre. Le temple bâti par le Seigneur ne sera jamais renversé ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église de Jésus-Christ. Elle ne s'élève pas seulement sur le sommet de deux montagnes, mais elle monte jusqu'au plus haut des cieux. C'est elle dont le saint roi David désirait la beauté lorsqu'il s'écriait (Ps. LXXXIII, 11) : *Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur Dieu des vertus. Mon cœur et mon âme brûlent d'une ardeur délicieuse pour le Dieu vivant. Un seul jour passé dans vos tabernacles vaut mieux que mille* parmi les délices de la terre. Les trésors de ce temple ou de ce royaume sont les trésors de Dieu lui-même, trésors d'un prix infini : auprès d'eux l'or et l'argent de David et de Salomon ont moins de valeur que la fumée qu'un souffle de vent dissipe. Le temple de Salomon était saint, mais non pas comme l'Église dont Jésus-Christ le chef est la sainteté même, et qui, sainte dans la personne de son chef, l'est aussi dans sa doctrine, dans ses sacrements, dans ses membres qui jouissent déjà de

la gloire, dans ceux qui sur la terre ou dans le purgatoire sont en possession de la grâce.

Ce royaume de Dieu n'est pas comme le temple, visible seulement pour ceux qui habitent Jérusalem ; il s'étend partout, il resplendit partout ; la lumière du soleil ne brille pas autant que l'éclat qu'il répand au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers eux-mêmes, où le nom seul du divin Roi suffit pour ébranler le trône de Satan ; car tout, même aux enfers, doit fléchir le genou au nom de Jésus.

Jésus-Christ gouverne ce royaume qu'il a voulu conquérir au prix de son sang. Mais il était juste qu'il conférât des droits semblables aux siens, à celle qui l'avait aidé dans la conquête de ce royaume.

Marie avait partagé les travaux, les combats et les souffrances de son divin Fils : il ne pouvait pas refuser de mettre en commun avec elle son bonheur, sa gloire et son autorité [1]. Et

[1] Domina totius mundi. S. Joan. Chrysostomus, *ad Fratres in Eremo*, et multi alii.

Domina, quæ omnibus est auxilio. S. Sabba, in *Menæis Græc.*

Domina universorum introducens in cœlorum regnum confitentes sibi. S. Germanus, Orat. *in Annunt. B. V. M.*

Domina cujus omnipotens est auxilium. Cosmas Hierosolym., in *Theogon.*, hymn. 6.

Domina, quæ universorum Domini materna auctoritate dominatum nacta est, cui si quis cuncta ancillari dicat, haud longe a scopo abierit. S. Joan. Damasc., in Orat. 4 *de Nativ. B. V.*

Domina, quia nos protegit tanquam turris fortissima, et adversarios nostros reprimit et expugnat, velut castrorum acies ordinata. Idiota, *de B. V.*, part. IV, Contempl. 5.

Domina per quam franguntur vincula, solvuntur delicta, reperiuntur perdita, renovantur vetera, roborantur infirma, exaltantur infima, incepta promoventur, imperfecta perficiuntur, perfecta consummantur, purgatur cor, refulget mens, et animus inflammatur, liquescit pectus, decoratur aspectus, desponsatur peregrina, traducitur sponsa, resolvitur anima. S. Anselmus Lucen., in *Medit super Ave Maria.*

Domina, sub cujus regimine debemus militare, ejusque dominationi nos totaliter committere, ut nos plenarie regat et gubernet. Idem, *super Salve Regina.*

Domina juxta Deum quem de suo utero Virgo Filium peperit residens, et jure materno cœlo terræque cum eodem Filio suo præsidens. S. Anselmus Cant., in libro *de Excellent. Virg.*

Domina cœlorum fide singulariter fortis, meritis privilegiata, potestate incomparabilis. Petrus Bles., Serm. *in Annunt. B. V.*

Domina potentissima. D. Bonaventura, in *Specul. M. V.*

Domina beatissima, commendabilis a superna potentia quam post Deum habet super omnes creaturas. B. Albert. Magn., in *Bibl. Mariæ, super lib. Esther.*

Domina mundi, quæ omnibus gubernationis ex sua benignitate exhibet effectum, et subsidium defensionis. Idem, in *Postillis super cap.* I *Lucæ.*

Domina vere, jure et proprie omnium quæ sunt in misericordia. Idem, *super Missus est*, cap. CXCIV.

Domina rerum universarum, cui Dominus principatum asseruit. Jacobus Monachus, Orat. *de Nativ. B. M.*

parce que l'œuvre du Rédempteur ne sera pas complètement achevée tant qu'il se trouvera encore un élu sur la terre, l'œuvre de Marie ne sera pas achevée davantage. Elle aidera Jésus dans le gouvernement de l'Église comme elle le fit pour la fonder; elle le secondera dans l'application de ses mérites, comme elle l'a secondé lorsqu'il a voulu les acquérir au prix de ses humiliations, de ses douleurs et de son sang.

Lorsque Notre-Seigneur fut sur le point de monter au Ciel pour prendre possession de son trône à la droite du Père, il dit à ses Apôtres, comme nous l'apprend S. Matthieu (XXVIII, 18, 19, 20 : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : Allez donc et instruisez toutes les nations... et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Ce que Jésus-Christ promettait ainsi, la bienheureuse Vierge Marie devait avoir aussi la consolation de le faire pour ses enfants bien-aimés, pour ceux qu'elle avait enfantés au prix de douleurs infinies, au pied de la croix de son Fils. Une pieuse tradition, rapportée par l'auteur de l'*Horloge des Grecs*, dit en effet que, trois jours après sa mort, la bienheureuse Vierge apparut aux Apôtres rassemblés dans le Cénacle. Avec une joie indicible, ils la virent tout à coup entourée de lumière et de gloire, et recueillirent ces paroles de sa bouche maternelle : *Je suis avec vous pour toujours.* Quoi qu'il en soit de cette tradition, toute l'histoire de l'Église témoigne de cette présence habituelle de Marie parmi nous.

On ne peut pas séparer de son Fils cette Mère très aimante,

Domina omnium sæculorum, quam nonnisi mundis et per virtutem vere nobilibus, caritate flagrantibus, morum probitate fulcitis, contemplari, laudari, et honorari justum, condecensque censetur; quemadmodum illustres, Domine, sæculi hujus, nonnisi nobiles, decoros facetosque pueros, ac ministros ordinatos coram se stare ac sibi servire permittunt. D. Antoninus, lib. I *de Laudibus Virg.*, art. 2.

Dominatrix unica cœli et terræ. S. Anselmus, lib. I *de Excell. Virg. Mariæ*, part. I, Contempl. 19.

Regina cœlorum et mundi, habens plenariam potestatem, et quidquid potest facere Filius ejus, ipsa illud potest ab ipso impetrare suis precibus. Idiota, *de B. V.*, part. IX, Contempl. 14.

Regina cœlestium potestatum cœli et terræ habens principatum. Petrus Bless., Serm. 34.

Regina regni cœlestis, ubi plenariam habet potestatem, quoscumque voluerit introducendi, quidquid voluerit impetrandi, quidquid a Filio petierit obtinendi. Ideo potest vere dicere cum Filio (Matth. ultim.) : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* Richard. a S. Laur., *de Laud. B. V. M.*, lib. VI.

Regina cœli : sicut enim absente rege terreno, regina regnum gubernat, ita quando rex noster Christus ex aliqua causa faciem suam abscondit, tunc Maria maxime misericordiam suam ostendit. Ernest. Prag., in *Mariali*, cap. VI.

Regina jus et cœli dominium et usumfructum possessionis habens in rebus Filii. Martinus de Magistris, in *Sum.*, p. IV, tit. 15, cap. XXIV.

et il semble que Jésus ne veuille, on dirait presque ne puisse rien faire sans sa Mère bien-aimée. Il gouverne sa sainte Eglise, l'Eglise triomphante, l'Eglise militante et l'Eglise souffrante : Marie, la bienheureuse Vierge Marie, est donc avec lui la gouvernante de ces trois parties de son vaste royaume. Elle est la Reine des Anges, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges, de tous les Saints ; sa royauté ne saurait être un vain titre. Or, ne le serait-elle pas, si le pouvoir réel n'était pas joint à l'éclat du rang? Dieu a conféré une partie de son autorité aux chœurs des Anges, aux Apôtres, et à ses autres ministres sur la terre. La Reine des Anges, des Apôtres et de tous les ministres de Dieu pourrait-elle ne la posséder pas plus entière, tout entière même? Il est vrai que c'est de Jésus qu'elle tient ce pouvoir, et qu'elle n'en peut user que selon la volonté et les désirs de ce souverain Roi ; mais qu'importe, puisque la volonté de Jésus et celle de Marie ne sauraient différer entre elles et que Dieu, en lui confiant sa toute-puissance, n'a pas à craindre qu'elle en usât autrement que pour la gloire divine et le salut des hommes?

L'ange qui instruisait sainte Brigitte lui dit un jour que Jésus-Christ retournant au Ciel laissa encore Marie quelque temps sur la terre, pour qu'elle dirigeât les apôtres, consolât les martyrs, fût le modèle des confesseurs, le miroir des vierges et des veuves, l'asile commun de tous les affligés, la colonne de la foi. Elle fut la femme forte dont parle Salomon au dernier chapitre du livre des *Proverbes* et dont il est dit dans la traduction des Septante : *Non est sollicitus de his quæ in domo vir ejus :* « Son mari n'a pas à s'inquiéter de ce qui se passe dans sa mai-« son. » Il peut s'absenter en toute sécurité, car elle a l'œil à tout, et la main aussi ferme que douce et prudente dans le gouvernement. Quel bonheur pour la sainte Eglise d'avoir une reine si bonne et si puissante, en même temps que pleine de sollicitude!

Le développement, l'extension de la foi, et l'agrandissement du royaume de son Fils, tel est le premier objet qui réclame les soins de la bienheureuse Vierge en sa qualité de gouvernante de la sainte Eglise. Les Apôtres et les Evangélistes, instruits par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, et éclairés des lumières de l'Esprit-Saint qui descendit en eux pour leur faire connaître toute la vérité, n'en reçurent pas moins de la Mère du Sauveur mille enseignements précieux. Elle était au milieu d'eux une source d'eau vive où ils pouvaient puiser sans cesse, un foyer lumineux qui ajoutait à leurs propres lumières. Ce qu'elle fut pour les Apôtres qui auraient pu, en apparence, se passer de son secours, puisque le Saint-Esprit leur avait tout

donné pour les rendre propres à éclairer le monde, elle le fut, à plus forte raison, pour les autres fidèles qui, prévenus de moins de grâces, éprouvaient un plus grand besoin d'être éclairés et dirigés dans le sentier de la foi chrétienne.

En quittant la terre pour aller au ciel partager la gloire de son divin Fils, Marie ne pouvait pas cesser de porter intérêt au développement du royaume de Dieu et de la foi que Jésus avait apportée sur la terre. Ce qu'elle ne fera plus par elle-même, elle suscitera de nouveaux apôtres, des missionnaires, des prédicateurs remplis de zèle et de science pour le faire en sa place. On pourrait dire que tous les grands serviteurs de Dieu, qui ont produit dans la sainte Église des fruits abondants de conversion et de salut, furent autant de commissionnaires envoyés par la très sainte Vierge. On ne citera pas un seul de ces grands convertisseurs des âmes, qui ne fut en même temps un zélé serviteur de Marie. Et sans entrer dans le détail, on sait combien étaient dévoués à Marie les glorieux fondateurs des grands ordres religieux du moyen âge. Qu'on se reporte à ce que nous avons dit en considérant Marie comme la reine des Confesseurs. Ne sait-on pas d'ailleurs que tous les missionnaires qui vont annoncer l'Évangile, soit dans les contrées infestées par l'hérésie, soit chez les nations idolâtres, ne produisent quelques fruits qu'à la condition de mettre dans leurs intérêts la bienheureuse Mère de Dieu? De même un pasteur des âmes ne fait du bien dans sa paroisse que si Marie vient à son aide, que s'il la fait connaître, aimer et honorer. La science et l'éloquence sont précieuses sans doute pour évangéliser, mais ne servent que de peu si elles ne sont accompagnées d'une piété véritable : or il n'en est pas sans la dévotion à la Mère de Jésus.

Souvent la très sainte Vierge, pour rendre plus sensible le secours qu'elle apporte aux prédicateurs zélés de la parole de Dieu, leur a accordé des faveurs extraordinaires, et en particulier le don des miracles. Ce fut elle qui donna au bienheureux Albert le Grand cette science immense qui le fit regarder comme le prodige de son siècle.

Si donc nous voyons l'Église de Dieu répandue aujourd'hui dans l'univers entier, si nous voyons des autels élevés partout à la gloire de Dieu, et partout des missionnaires s'épuisant dans un labeur pénible, mais donnant avec joie leurs privations, leurs fatigues et leur sang pour faire briller le flambeau de la foi au milieu des ténèbres, nous pouvons dire que Marie a une grande part à cette merveille. C'est elle qui prie le maître d'envoyer des moissonneurs dans son champ. Elle fait plus que demander, elle envoie, de concert avec lui. C'est elle qui les soutient au milieu de leurs épreuves, qui leur obtient de surmonter les attaques du démon et de ses suppôts, de déjouer les ruses des *héré-*

tiques, ces hommes ennemis qui ne peuvent voir un champ commencer à produire un peu de bon grain, sans chercher aussitôt à y semer l'ivraie. Aussi la sainte Église la proclame-t-elle victorieuse des hérésies : « Réjouissez-vous, lui dit-elle, « ô Vierge Marie, parce que seule vous avez terrassé toutes les « hérésies dans l'univers entier. » Et dans les pays chrétiens et catholiques, lorsque trop souvent ceux qui détiennent l'autorité se servent contre Dieu lui-même et contre son Église du pouvoir reçu de lui, que deviendrait la sainte Église, que deviendraient les fidèles, si la bienheureuse Vierge ne venait pas à leur aide, arrêtant, par ses supplications, les coups de la colère trop légitime de Dieu, et les soutenant, les encourageant, les rappelant à une vie plus pure et plus fervente, par ses apparitions multipliées dans les temps de trouble et de persécution, et par les merveilles, les miracles sans nombre qu'elle opère à la connaissance et à la vue de tous [1].

Nous avons dit que la bienheureuse Vierge Marie est la reine de tous les anges et de tous les saints qui sont au ciel. Elle les gouverne donc, et les anges qui chantent les louanges du Seigneur dans la céleste patrie, sont soumis à ses ordres. Les anges chargés de diriger les mondes innombrables que Dieu a fait sortir du néant ; ceux qui veillent sur la sainte Église, sur les nations, sur les cités, sur chacun des enfants de Dieu en par-

[1] Gubernatrix animarum nostrarum, in hujus vitæ plenæ amaritudinibus mari. S. Joan. Damasc., *in Paracl. B. M.*

Gubernatrix in necessitatibus ad animarum salutem. Idem, *ibid.*

Gubernatrix nobis in pelago gravissimarum vitæ difficultatum versantibus, dirigens nos ad portum salutis, et servans nos. S. Joseph. Hymnogr., in *Mariali.*

Gubernatrix nostra ad portum divinæ voluntatis. Idem, *ibid.*

Gubernatrix nostra, ad portum pœnitentiæ. S. Joann. Damasc., *in Paracl. B. M.*

Gubernatrix nostra ad portum suum. Idem, *ibid.*

Gubernatrix nostra benignissima in tempestate vitæ hujus. Idem, *ibid.*

Gubernatrix nostra, dum inter pelagi fluctus versamur, a mundi scandalis, a dæmonum hominumque malorum violentia, a periculis, atque ab exitio liberans nos. Idem, *ibid.*

Gubernatrix nostra firma, in omni vita nostra, liberans nos a multorum lapsuum tempestate. Idem, *ibid.*

Gubernatrix nostra in hoc mari vitæ nostræ, incurrentium fluctuum procellam mitigans, et ad tranquillum pœnitentiæ et refrigerii portum deducens nos recurrentes ad divinam protectionem suam. Idem, *ibid.*

Gubernatrix nostra, nos peccatorum tempestate deprehensos et in discrimine constitutas regens, atque ad tranquillum compunctionis portum dirigens. Idem, *ibid.*

Gubernatrix præmii. S. Anselmus Lucensis, *super Salve Regina.*

Gubernatrix sanctæ vitæ. Bernardinus de Bustis, Serm. 2 *in Assumpt. B. M. V.*

Gubernatrix cœlorum et universi orbis. Paulus de Heredia, in tract. *de Concept. Virg. M.*

ticulier lui sont donc soumis, et lui doivent obéissance et respect : pour eux la volonté de Marie est la volonté de Dieu lui-même. Sous la direction de cette auguste gouvernante, les patriarches s'intéressent encore à ceux qui sont leurs enfants par le sang ou au moins par la foi ; les prophètes, à ceux qui ont ouvert les yeux à la lumière qu'ils avaient entrevue et annoncée ; les Apôtres, à la sainte Église qu'ils ont fondée ; les martyrs, à la foi qu'ils ont scellée de leur sang et illustrée par leur courage ; les confesseurs, aux imitateurs de leurs vertus ; les vierges, aux enfants bien-aimés de leur céleste époux ; tous les saints, à tant d'âmes appelées à partager avec eux l'éternelle félicité. Sous sa direction sur la terre, direction qui, pour n'être pas toujours visible, n'en est pas moins profondément efficace, les successeurs des Apôtres et leurs coopérateurs, depuis le Pontife suprême assis dans la chaire de S. Pierre jusqu'au plus humble prêtre usant sa vie au service de Dieu et des âmes, inconnu du monde mais grand devant le Seigneur, tous accomplissent la mission qui leur est confiée, et bienheureux sont ceux sur qui le regard de Marie peut s'arrêter avec complaisance, comme sur des serviteurs bons et fidèles! Sous sa direction, des multitudes de vierges ou de saints religieux travaillent sans relâche à s'avancer dans les voies de la perfection, ou se dévouent au service des malheureux et au salut des âmes. Ils travaillent pour Dieu, ils observent les lois et les conseils de Dieu, ils trouvent leur force et leur consolation dans les enseignements, les sacrements et la grâce de Dieu. C'est de Dieu qu'ils tiennent tout et ils n'ont en propre que leurs faiblesses et leurs fautes, mais la main de Marie se trouve partout où se fait sentir la main miséricordieuse de Dieu : Jésus ne gouverne pas seul son royaume, parce que la justice n'est pas le seul attribut de la puissance royale : il y faut joindre la miséricorde, et c'est l'exercice de la miséricorde qu'il a particulièrement confié à sa divine Mère. Gouvernez donc, ô Marie, gouvernez l'Église de votre divin Fils. Etendez sur vos humbles sujets, qui souffrent et qui combattent, votre tendre sollicitude, et déployez en leur faveur toute la puissance de votre bras. Donnez à l'Église la paix, cette paix que Jésus laissait à ses apôtres en remontant au ciel, la paix du cœur, la paix d'une conscience pure, d'une âme où règne la charité ; mais donnez-lui aussi cette paix extérieure dont elle a besoin pour accomplir pleinement sa mission sur la terre. Confondez ses ennemis et ses persécuteurs, ou plutôt opérez une merveille plus grande encore et plus digne de vous ; convertissez les afin qu'à leur tour ils connaissent combien vous êtes bonne et combien il est doux de vous avoir pour Mère.

§ II. — *Elle est la protectrice de l'Église.*

Il ne suffit pas à un roi de gouverner sagement et avec vigilance les états que la providence de Dieu lui a confiés : il faut encore qu'il les protège contre tout danger. Jésus-Christ, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, gouverne sagement son royaume ; la bienheureuse Vierge Marie s'y emploie avec lui et ne cesse d'y apporter la sollicitude la plus empressée ; mais en même temps ce roi par excellence protège son royaume et veille avec soin à la sécurité de ses heureux sujets. Marie veille encore avec lui : elle est la protectrice en même temps que la gouvernante de l'Eglise, et sa main est assez puissante pour écarter de nous les dangers dont nous sommes menacés.

David, énumérant les qualités royales que devait posséder Salomon son fils, ou plutôt le Messie dont Salomon n'était que la figure, le montre comme le véritable protecteur de son peuple : *O Dieu*, dit-il au Psaume LXXIe, *donnez au roi la droiture de vos jugements et au fils du roi la lumière de votre justice. Afin qu'il juge votre peuple selon les règles de la justice, et vos pauvres selon l'équité de ses jugements. Il jugera les pauvres d'entre le peuple ; il sauvera les enfants des pauvres et il humiliera le calomniateur. Et il demeurera autant que le soleil et la lune : son règne s'étendra sur toutes les générations. Il délivrera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui n'avait personne qui l'assistât. Il aura compassion de celui qui est pauvre et dans l'indigence, et il sauvera les âmes des pauvres. Il rachètera leurs âmes des usures et de l'iniquité des méchants, et leur nom sera en honneur devant ses yeux. Aussi vivra-t-il longuement, tous lui apporteront des présents, les peuples glorifieront Dieu à cause de lui et ils béniront son nom à jamais.* Mais l'éloge que le roi-prophète faisait de Salomon est peu de chose si on le compare à ce que la sainte Écriture nous fait connaître de l'admirable manière dont le roi des anges et des hommes protège et défend son Église.

Pour qu'un protecteur soit en tout digne de ce nom, trois qualités lui sont nécessaires : une grande affection envers ceux qu'il protège et défend, une vigilance continuelle et attentive, et enfin la force nécessaire pour surmonter les obstacles qui s'opposeraient à ses bons desseins.

Quel amour pourrait-on comparer à celui de Jésus-Christ pour sa sainte Église, son épouse bien-aimée achetée au prix de tout son sang? Il est pour l'Eglise entière et pour chacun des membres qui la composent, un roi, un père, un tuteur, un époux, un pasteur, un chef; il possède à un degré infini toutes les qualités que réclament ces différents titres.

La sollicitude est nécessairement en proportion de son amour.

Il ordonne, par la voix du prophète Isaïe, à ceux qu'il a rachetés au prix de son sang, d'être sans crainte et de se confier en lui en toute circonstance. *Et maintenant*, dit le Prophète[1], *voilà ce que dit le Seigneur qui vous a créé, ô Jacob, et qui vous a formé, ô Israël. Ne craignez point parce que je vous ai racheté et que je vous ai appelé par votre nom. Vous êtes à moi. Ainsi, lorsque vous marcherez au travers des eaux je serai avec vous, et les fleuves ne vous submergeront point ; lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point brûlé, et la flamme sera sans force contre vous. Parce que je suis le Seigneur votre Dieu, le Saint d'Israël, votre sauveur.* Ailleurs[2] il promet d'étendre une nuée sur la montagne de Sion pour protéger ses fidèles pendant le jour, et de les guider pendant la nuit par une colonne de flammes; leurs tentes ne seront pas brûlées par les ardeurs insupportables du soleil, inondées par les pluies, renversées et emportées par les vents et les tourbillons impétueux. Il veillera sur eux avec la tendre sollicitude d'une mère pour son enfant.

La force ne manquera pas à ce protecteur qui est le Tout-Puissant, et ses sujets n'ont rien à redouter. Il sera pour eux comme une muraille de feu[3], il les défendra comme le lion défend la proie que les chasseurs voudraient lui arracher. Sur sa montagne sainte ils n'auront rien à redouter des tigres et des léopards ; les serpents les plus venimeux ne pourront leur nuire et les bêtes les plus farouches oublieront leurs instincts féroces.

Telle est la protection que Notre-Seigneur Jésus-Christ accorde à son Eglise sur la terre. Mais il n'est pas seul à la couvrir d'une telle protection ; Marie partage en tout les soins et la sollicitude de son divin Fils.

La sainte Ecriture compare plus d'une fois l'Église, soit à une

[1] 1. Et nunc hæc dicit Dominus creans te Jacob, et formans te, Israel. Noli timere, quia redemi te, et vocavi te nomine tuo : meus es tu. Cum transieris per aquas, tecum ero, et flumina non operient te ; cum ambulaveris in igne, non combureris, et flamma non ardebit in te. Quia ego Dominus Deus tuus, sanctus Israel, salvator tuus. Isa., xliii, 1, 2, 3.

[2] Et creabit Dominus super omnem locum montis Sion, et ubi invocatus est, nubem per diem, et fumum et splendorem ignis flammantis in nocte : super omnem enim gloriam protectio. — Et tabernaculum erit in umbraculum diei ab æstu, et in securitatem et absconsionem a turbine et a pluvia. Isa., iv, 5, 6.

[3] Absque muro habitabitur Jerusalem, præ multitudine hominum et jumentorum in medio ejus. Et ego ero ei, ait Dominus, murus ignis in circuitu, et in gloria ero in medio ejus. Zachar., ii, 4, 5.

Quomodo si rugiat leo et catulus leonis super prædam suam, et cum occurrerit ei multitudo pastorum, a voce eorum non formidabit, et a multitudine eorum non pavebit : sic descendet Dominus Deus exercituum, ut prælietur super montem Sion et super collem ejus. Sicut aves volantes sic proteget Dominus Deus exercituum Jerusalem, protegens et liberans, transiens et salvans. Isa., xxxi, 4, 5.

Non nocebunt et non occident in universo monte sancto meo. Isa., xi, 9.

cité, soit à un vaisseau, soit encore à une citadelle que les efforts des ennemis ne sauraient emporter.

Marie veille avec une tendre affection aux besoins des habitants de la cité. Elle dirige le vaisseau avec habileté et prudence parmi les écueils, et lui fait surmonter la fureur des vents et des flots soulevés par la tempête. Elle est la force invincible de la citadelle. Sous sa protection, avec son aide, ceux qu'elle abrite dans ses murs n'ont rien à redouter des efforts de leurs ennemis.

L'apôtre S. Jean nous apprend dans l'*Apocalypse*, qu'il vit un ciel nouveau et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. *Et moi, Jean*, dit-il, *je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem qui, venant de Dieu, descendait du ciel, parée comme une épouse qui se pare pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes : et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu demeurant lui-même au milieu d'eux sera leur Dieu* (Apocal. xxi, 1, 2, 3). Cette Jérusalem nouvelle, dont il donne plus loin la magnifique description, est la figure du Ciel, séjour de l'éternel bonheur, où les fidèles serviteurs de Dieu jouiront à jamais de la présence de leur Maître et partageront avec lui ses trésors, sa gloire et sa félicité. Mais il s'est rencontré des docteurs qui n'ont pas hésité à reconnaître l'Église militante, en même temps que l'Église triomphante, dans cette Jérusalem mystérieuse. A leur sens, la lumière de Dieu qui éclaire cette cité n'est autre que la très sainte et très douce lumière des enseignements de Jésus. La muraille de jaspe représente la solidité inébranlable de la croyance catholique. Les douze portes formées de pierres précieuses sont l'emblème des pasteurs, des docteurs, de tous ceux qui font connaître la foi et introduisent ainsi les âmes dans l'enceinte de l'Église. Les douze fondements sont les douze Apôtres. L'immense étendue des murailles fait connaître l'immensité de l'Église. L'or du pavé est la charité qui unit et enrichit les chrétiens. L'eau vive qui passe au milieu de la ville, figure les sacrements. Les arbres qui portent des fleurs et des fruits en toute saison, sont les justes dont les saints désirs et les actions vertueuses ne manquent jamais dans l'Église. *La clarté de Dieu illumine cette cité bienheureuse*, dit le saint Apôtre, *et sa lumière est l'Agneau. Le trône de Dieu et de l'Agneau y sera et ses serviteurs le serviront sans trouble.* Là aussi brille de tout son éclat, au milieu d'une gloire incomparable, ce grand prodige que Jean contempla dans le ciel, la femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles. La Reine des vierges conduit le chœur des épouses de l'Agneau qui le suivent partout où il va, chantant en son honneur un cantique qu'elles seules peuvent chanter. La Mère a son trône à côté du trône de son Fils, comme Bethsabée eut le sien

à la droite du trône de Salomon. Du haut de ce trône sublime, elle contemple au-dessous d'elle tous les saints qui lui doivent leur bonheur et leur gloire, parce qu'elle a donné le jour à leur Rédempteur, et qu'ils ont reçu par son entremise les grâces infinies acquises au prix du sang de son Fils. Mais elle contemple aussi, et avec quelle tendresse, quelle sollicitude! ceux de ses enfants qui ne sont pas encore en possession de la couronne d'immortalité glorieuse. Elle voit leurs travaux, leurs souffrances, leurs dangers, elle s'afflige de leurs chutes, se réjouit de leurs triomphes, fait le compte de leurs mérites, et prépare déjà la couronne qu'ils obtiendront un jour. On ne peut pas douter qu'il n'en soit ainsi, puisque tout chrétien digne de ce nom vit de la même vie que Jésus-Christ et peut dire comme S. Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi.* Les membres de l'Eglise sont les membres de Jésus qui a dit : *Je suis la vigne, et vous êtes les branches ; je suis le chef, et vous êtes les membres.* Marie voit donc en nous son Fils unique et bien-aimé lui-même : et pour qu'il n'y ait pas lieu à équivoque, pour que nous n'ignorions pas que Marie est notre Mère, et qu'elle remplira toujours envers nous les devoirs de la sollicitude maternelle, Jésus-Christ, sur le point de rendre le dernier soupir, nous l'a donnée solennellement pour Mère et nous a donnés à elle pour ses enfants dans la personne de Jean.

Le devoir de Marie est donc tout tracé. Avec une tendresse maternelle, avec un amour infini, elle veillera aux besoins des habitants de la cité qui est l'Eglise, de la cité où sont renfermés ses enfants, ces autres Jésus-Christ enfantés par elle sur le Calvaire, au prix de souffrances mille fois plus cruelles que celles qui lui furent épargnées, à la naissance de son divin Enfant. « Eh quoi! » s'écriait S. Pierre Damien[1], « pourriez-vous, ô Marie, parce que vous êtes « dans la gloire de Dieu et pour ainsi dire divinisée, ne plus vous « préoccuper du salut de vos enfants! Non, non, vous savez au mi- « lieu de quels dangers vous nous avez laissés : vous savez à quel « point de misère nous en sommes réduits par suite de nos offenses. « Vous n'êtes pas tellement absorbée dans la contemplation des « œuvres de la justice de Dieu qu'il ne vous reste plus de misé- « ricorde pour nous ; et si le bonheur dont vous jouissez vous a « rendue impassible, il ne vous a pas cependant enlevé toute « compassion pour nos souffrances. »

L'apôtre S. Paul, écrivant à son disciple S. Timothée, évêque d'Ephèse, lui dit (II Tim. IV, 5) : *Pour vous, veillez et livrez-vous à*

[1] Numquid quia deificata, ideo nostræ salutis oblita es? Nequaquam, Domina, scis in quo discrimine nos reliqueris, ubi jaceant, quantum delinquerint servi tui. Non enim ita memorans justitiæ Dei solius, ut misericordiam in nos non habeas, neque ita es impassibilis, ut sis incompassibilis. S. Petrus Damianus, Serm. 1 *de Nativ.*

tous les travaux de votre ministère. La vigilance, une vigilance active, est le premier devoir de quiconque doit gouverner et protéger les autres. Il faut, comme il est dit des animaux mystérieux d'Ézéchiel, être tout couvert d'yeux, et ne jamais se livrer au sommeil. *Celui qui garde Israël*, dit le Psalmiste, *ne dormira pas ni ne sommeillera* (Ps. CXX, 4). Il faut se rendre compte de toutes les circonstances de temps, de lieu et de personnes, tout peser avec attention et prudence, ne pas oublier le passé, examiner le présent et prévoir l'avenir, parer à tous les dangers. Personne, après Jésus, n'a rempli aussi parfaitement que Marie ces conditions d'un gouverneur qui ne se contente pas de donner des lois et de punir les coupables, mais qui protège ses sujets et veille à leur sécurité parce qu'il les aime. Elle est notre reine, elle s'est faite notre protectrice et notre avocate, parce qu'elle nous aime, et jamais en aucun temps, en aucune circonstance, elle ne détourne de nous ses regards pleins d'affection et de miséricorde. Marie, l'astre brillant, la lumière glorieuse d'où est sorti le Soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, est pour nous la mère la plus tendre, et c'est avec une piété maternelle inexprimable qu'elle considère tous ses enfants répandus dans l'univers entier. Qui pourra dire jamais avec quelle compassion elle regarde les pauvres pécheurs, avec quelle bonté elle les accueille, avec quelle joie elle les reçoit et les présente à son divin Fils lorsqu'ils se convertissent; avec quelle puissance elle les arrache au démon, ou les défend contre ses attaques lorsqu'il s'efforce de les entraîner dans l'abîme; avec quelle libéralité elle pourvoit à tous leurs besoins[1]?

[1] **Omnium hominum** spectat conditiones, status, sexus, ætatis gradus, **miserias**, necessitates, indigentias; et eos qui fuerunt, qui sunt et erunt, **ut omnibus prosit**, quæ pro omnium salute instituta est advocata. Nullo **tempore avertit faciem suam a vobis**, semper in vos illos suos misericordes **oculos defixos tenet**. Quam propterea piissimus L. Blosius salutabat : « Ave, **sidus** fulgentissimum, et jubar clarissimum Maria, ex quo sol justitiæ, **Christus Deus noster** ortus est. Tu Virgo illa ultra omnem honestatem **gratiosa**, quæ **benignis** oculis pios Ecclesiæ filios intueris in toto orbe terrarum. **Dulce nomen** tuum recreat defessos, serenus splendor tuus **illuminat cæcos**, suavis odor aromatum tuorum lætificat justos, benedictus fructus sacri uteri tui satiat beatos, tu angelorum, hominumque laudes prima **post** Dominum promereris. » Et noster B. Henricus Suso introducit Christum **sic** animæ colloquentem : « Considera ut mellitissima Mater **mea cœlestis** patriæ regina, quam **tu** ita medullitus amas, omnes illos cœli **incolas** felicitate, exultatione, et dignitate excedat, ac superemineat, **deliciis** affluens, et præ teneritudine innixa super me dilectum suum, circum**data** floribus rosarum, et liliis convallium. Cerne ut ejus absolutissima **formositas**, et pulchritudo omnes cœli cives gaudio, et voluptate afficiat; **et** ut ipse quoque ad illam exhilarescas, ac animo erigaris. Conspice **ut eadem** piissima misericordiæ Mater clementissimos ac blandissimos oculos **suos**, tam benigne, ac dulciter ad te, cæterosque peccatores omnes ipsam **implorantes** convertat, quantaque auctoritate et potentia eos tueatur, **et mihi Filio suo reconciliet.** » PACIUCHELLIUS, *in Salve Regina*, Exercit. XI.

Nous voyons un admirable exemple de cette puissance de Marie et de son empressement à en user, lorsqu'aux noces de Cana elle obtint de son divin Fils le premier miracle qu'il ait fait en public. Pourquoi, lorsqu'elle s'aperçoit que le vin est sur le point de manquer, entre-t-elle dans ce détail dont elle n'était pas chargée, et en avertit-elle son divin Fils? Pourquoi se presse-t-elle et n'attend-elle pas que le vin manque complètement, ou que l'on demande son intervention ou celle de Jésus? Pourquoi Jésus avance-t-il, en faveur de Marie, l'heure à laquelle il avait résolu de manifester sa divinité par des signes évidents et des prodiges incontestables? « Marie, » dit S. Bernardin de Sienne, « sentait qu'elle était auprès de Jésus l'avocate des « hommes, et trouvant dans la gêne qui menaçait les nouveaux « époux, l'occasion d'exercer son ministère d'avocate, elle se « hâtait pieusement de leur venir en aide[1]. » Jésus, de son côté, pouvait-il refuser quelque chose à sa Mère et ne pas accorder ce qu'elle était en droit d'attendre de lui, non seulement parce qu'il était son Fils, mais aussi parce qu'il l'avait appelée à partager sa sollicitude pour le gouvernement de la sainte Eglise et le soulagement de tous ceux qui souffrent. « Pendant la vie, » disait S. Bernard[2] à ses frères, « le vin fait quelquefois défaut « à notre table; je veux dire que la dévotion et la ferveur de la « charité nous manquent quelquefois. Que de fois, en effet, ne « suis-je pas forcé, mes frères, après que vous avez prié et « gémi, de supplier la Mère de miséricorde, de rappeler à son « aimable Fils que vous n'avez plus de vin? Quant à elle, soyez- « en sûrs, mes frères bien-aimés, c'est moi qui vous le dis, si « vous frappez à la porte de son cœur avec piété, elle ne fera « point défaut à notre misère, car elle a le cœur miséricordieux « et elle est la mère de la miséricorde. En effet, si elle a compati « à l'embarras de ceux qui l'avaient invitée, elle compatira bien « plus à nos privations si nous l'invoquons avec piété[3]. »

[1] Omnium hominum advocatam se sentiens officium advocationis et piæ auxiliatricis assumpsit. S. Bernardinus Senens., Tom. III, Serm. 9.

[2] Hic ergo nonnunquam vinum deficit, gratia scilicet devotionis, et fervor charitatis. Quoties mihi necesse est, fratres, post lacrymosas querimonias vestras, exorare matrem misericordiæ, ut suggerat benignissimo Filio quoniam vinum non habeatis? Et ipsa, dico vobis, charissimi, si pie a nobis pulsata fuerit, non deerit necessitati nostræ, quoniam misericors est et mater misericordiæ. Nam si compassa est verecundiæ illorum, a quibus fuerat invitata, multo magis compatietur nobis, si pie fuerit invocata. D. Bernardus, Serm. 2 *in Dom. post Epiph.*

[3] S. Bernardin de Sienne supplie Marie de nous procurer le vin qui nous manque, le vin de l'amour de Dieu : il le fait en ces termes :

Vocem tuam audivimus quater in Evangelio, o Domina rerum. Primo ad Angelum, secundo ad Elisabeth, tertio ad Filium : *Fili, quid fecisti nobis sic?* Quarto item ad Filium : *Vinum non habent.* Quarum harum inquirimus? Illam utique, *vinum non habent.* Necessaria nobis hæc est. Defecit

L'Église de Dieu sur la terre n'est pas seulement une cité dont la bienheureuse Vierge Marie aime et protège les habitants, elle est encore un vaisseau guidé par sa main maternelle au milieu des dangereux récifs dont l'océan du monde est hérissé.

On a comparé mille fois la sainte Eglise à un vaisseau. Elle est la barque dont Pierre tient le gouvernail; les Apôtres et leurs successeurs viennent à son aide dans ce ministère important; les rames et les avirons sont maniés par les docteurs et les prédicateurs de l'Évangile; tous les passagers trouvent l'occasion de rendre quelque service, chacun selon ses aptitudes; le souffle de l'Esprit-Saint enfle les voiles et supplée à l'insuffisance des forces humaines, pour faire voguer cette barque ou plutôt ce vaisseau plus vaste que l'arche de Noé. Marie n'aura-t-elle aucune fonction à remplir sur ce vaisseau?

Ce n'est pas vainement que la sainte Église la proclame l'Étoile de la mer, et que tous les fidèles la saluent de ce nom. Le vaisseau de l'Église a besoin du secours de Marie, et son aide ne lui manque pas. Dieu sait comme elle déploie les voiles, fait lever les vents propices, prévoit les fâcheuses rencontres, évite les mauvais pas, apaise les orages, calme les tempêtes, et au milieu de tant de dangers, conduit le précieux navire au port du salut. Notre-Seigneur a promis que la sainte Église ne succomberait pas sous les attaques de ses ennemis, que la barque de Pierre ne ferait pas naufrage ; mais c'est par Marie qu'il donne à son Église de surmonter toutes les épreuves, de sortir victorieuse de tous les dangers. Autrefois le saint patriarche Abraham implora le salut des villes coupables, et il l'aurait obtenu de la divine miséricorde, si les dix justes dont lui-même avait fixé le chiffre s'étaient trouvés dans les cinq villes corrompues. Moïse implora la miséricorde de Dieu plus d'une fois pour le peuple à la tête dure que le Seigneur lui avait donné à conduire. Ses instances étaient si vives et la force de sa prière si grande, que Dieu semblait se mettre à grâce auprès de son serviteur pour qu'il lui laissât exercer sa justice et punir

vinum in cadis nostris, *vinum* scilicet *lætificans cor hominis*. Non causamur de vino in quo est luxuria; illud inquirimus, de quo Propheta : *Quod germinat virgines*. Harum pincerna tu. Vexilla regis prodeunt in nobis, te agente pro nobis. Calix in manu tua vini meri. In manu tua, in potestate tua; vini meri, amoris divini. Dic, Domina rerum, dic pro nobis Filio tuo : Vinum non habent. Calix hujus vini inebrians quam præclarus est ! Inebriat, calefacit, acuit, audaces facit, et fortes et obliviosos, discretos, somnolentos. Inebriat amor Dei ad contemptum mundi ; calefacit quia ferventes facit; acuit, quia erudit; facit audaces contra adversa et fortes; a carne, mundo et dæmonibus invincibiles; obliviosos eorum, scilicet quæ retro sunt; discretos erudiens ad justitiam; somnolentes ad temporalia et tædiosos, et ad invisibilia contemplanda pronos et promptos. Hoc vinum lætificat cor hominis. Hoc a te et per te speramus. S. Bernardinus, *super Salve Regina*, tom. II.

les coupables comme ils le méritaient. Marie n'est pas moins puissante au ciel que Moïse et Abraham ne l'étaient sur la terre, et sa prière n'a pas moins de crédit. Elle n'est pas animée d'une moindre compassion pour ceux qui sont en danger, et elle ne déploie pas moins de zèle pour leur venir en aide, non seulement dans les cas extraordinaires, mais dans les moindres circonstances où son secours peut être nécessaire.

S. Germain, patriarche de Constantinople, constate la miséricordieuse bonté en même temps que la puissance de la protection que Marie étend sur nous, et il s'écrie dans un sermon *sur l'Assomption* : « Sans vous, ô bienheureuse Vierge, nul « n'échappe aux hasards et aux périls de cette vie. Où trouve- « rait-on quelqu'un qui protège comme vous les pécheurs, et « tende une main secourable à ceux qui ont quitté le bon che- « min? Vous seule, avec un courage et un cœur maternels, avez « obtenu le pardon des malheureux coupables pour qui per- « sonne autre que vous, n'eût osé tenter d'apaiser la juste « colère du Seigneur. Mais le moyen que vous soyez éconduite, « vous la véritable et immaculée Mère de notre Juge. Il faut « nécessairement qu'il vous accorde ce que vous lui demandez. « Voilà pourquoi l'affligé a recours à vous plutôt qu'à tout autre, « pourquoi le malade implore votre assistance, et le guerrier « qui redoute la défaite demande votre secours. Il n'est rien de « si difficile dont vous ne veniez à bout, ni rien de si avancé « que vous ne renversiez. Vous cassez les décrets qu'on prétend « porter contre nous : vous arrêtez le courroux de Dieu, les me- « naces de sa justice et les châtiments dus à nos péchés. Aussi « le peuple chrétien recourt-il à vous en toute occasion et « multiplie-t-il les prières qui vous sont adressées. Ces sollici- « tations toujours renouvelées sont la source de faveurs tou- « jours nouvelles, et les faveurs que nous avons reçues de vous « nous invitent à vous en demander de plus précieuses encore. « Comment aussi pourrions-nous ne pas aller à vous qui êtes « notre espérance immuable, notre meilleur refuge, notre salut « assuré, notre ferme défense, notre infaillible secours, notre « mur inexpugnable, notre fort imprenable [1]. » Tels étaient les sentiments du saint patriarche, fidèle serviteur de Marie.

[1] Nemo periculà evadit nisi per te, Virgo Dei Mater. Nemo misericordiæ consequitur gratiam, nisi per te, o Dei gratia plena. Quis enim pro peccatoribus adeo propugnat? Quis eorum qui nulla correptione emendantur, patrocinium ex adverso suis se opponens vocibus, tam acriter suscipit? Quivis enim eorum, qui et opem interdum ferre possent, successionem nobis in ficulneæ illa parabolà comminatam, timens, ne ob sententiam a Deo latam in arborem infructuosam, propugnatio precibus facta irrita foret, ad fundendas pro nobis preces segnior erit. Tu vero materna, qua polles, apud Deum auctoritate, ad quantum vis enormia lapsis peccata superabundantem impetras veniam. Neque enim unquam datur te non

Interprète des sentiments et des croyances de son Église, il était heureux de rendre à la Mère de Dieu les plus précieux hommages. Il reconnaissait son pouvoir, il glorifiait l'ineffable bonté, le zèle infatigable qu'elle déploie en notre faveur, et c'était dans sa divine maternité qu'il voyait la source de tant de grandeur, de puissance et de miséricorde.

Quelle consolation pour nous dans cette union parfaite qui existe entre Jésus et Marie! Il semble que le Fils et la Mère n'ont en vue que notre bonheur, et nous recueillons les fruits les plus précieux de l'amour infini qui les unit. Tout ce que le Fils accorde de grâces, il l'accorde pour l'amour de sa Mère. Tout ce que la Mère demande, elle le demande pour l'amour de son Fils. Le Fils veut que tout le bien qu'il fait à ses enfants ait sa source dans les égards qu'il doit à sa Mère; la Mère, en considération du Fils, aime les enfants qu'il s'est acquis au prix de tout son sang. Le Fils donne à sa Mère tout pouvoir sur sa sainte Eglise, et la Mère, pour être agréable à son Fils, aime d'une affection sans bornes l'Eglise que le Fils lui confie : aimable entente et merveilleux concert d'où résultent pour nous tous les biens que nous possédons. Nous pouvons dire avec S. Bonaventure[1] qu'elle est « le pilote qui conduit le vaisseau du monde pour qu'il ne fasse pas naufrage; » avec S. Jean Damascène[2], qu'elle est « notre pilote tant que notre barque « devra lutter contre les scandales du monde, la violence des « démons et des hommes corrompus; c'est elle qui nous déli- « vrera de tous les dangers et du naufrage éternel. »

Nous avons comparé la sainte Église de Dieu à une cité où Dieu a rassemblé, sous la garde vigilante et miséricordieuse de Marie, tous ses fidèles serviteurs ou plutôt ses enfants. Mais à

exauditam dimitti, cui per omnia, et propter omnia, et in omnibus veræ et intemeratæ Matri suæ obsequitur Deus. Quocirca qui angustiis premitur, ad te merito confugiet; qui morbo laborat, tibi adhæret; qui oppugnatur te armis munitam hostibus objecit. Indignationem, et iram, et tribulationem, immissionem per angelos malos tu avertes; minas justas et meritæ condemnationis sententiam tu invertis; mirifico complectens amore populum Filii tui insignitum nomine. Quapropter tuus quidem populus Christianus, suorum conscius factorum, suas veretur libere offerre preces Deo; te vero precabundus, o sanctissima, confidenter adit et experientia edoctus, tuorum erga nos multitudine beneficiorum, sæpe sæpius suis etiam te cogit precibus. Quis te non adiret, spem incommutabilem, patrocinium validissimum, pervigilem intercessionem, salutem indeficientem, subsidium firmum, inconcussum præsidium, murum inexpugnabilem, turrim propugnaculi munitissimam. S. German. Constant., Serm. 2 *de Dormitione SS. Dei Genitricis.*

[1] Nauta mundi ne mergamur in profundo. D. Bonaventura, in *Psal. min. B. Virginis.*

[2] Gubernatrix nostra dum inter pelagi fluctus versamur, a mundi scandalis, a Dæmoniorum, hominumque malorum violentia a periculis atque ab exitio liberans nos D Joan. Damascenus, *in Paracl. B. M.*

une cité dont les richesses immenses éveillent nécessairement l'avidité des ennemis, il faut une citadelle capable de la défendre; une citadelle imprenable, qui serve de refuge en cas de besoin aux habitants et à leurs trésors, qui soit pourvue d'armes et de provisions de toutes sortes.

On lit au second *Livre des Rois* (ch. IV), que David, ayant régné six ans à Hébron, s'empara de la forteresse de Jérusalem assise sur la montagne de Sion, et que l'ayant conquise sur les Jébuséens, il résolut d'en faire la capitale et la principale place forte de son royaume. Nous avons parlé déjà de la tour de David, et nous avons montré combien cet emblème convient parfaitement à l'auguste Vierge Marie. Qu'il nous suffise donc de dire ici qu'il n'en est pas de plus propre à nous faire comprendre combien est grande la puissance de Marie pour nous protéger.

Ce n'est pas David, c'est le Saint-Esprit lui-même qui a tracé le plan de cette tour admirable qui est Marie. Ce ne sont point des hommes qui l'ont construite : la toute-puissance de Dieu était nécessaire pour un si bel ouvrage. Avant d'édifier la cité de David et la tour de Sion, le saint roi avait éloigné les Jébuséens. Dieu ne permit pas que jamais le Jébusécn, c'est-à-dire le démon, souillât par sa présence la tour sacrée qu'il voulut construire. David déploya, pour élever sa tour, tout ce que l'industrie humaine peut procurer de ressources. Dieu épuisa, si l'on peut ainsi parler, les trésors de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, pour construire la véritable tour de David, pour faire de Marie la merveille de la création. La tour de David était sur le sommet d'une montagne et dominait un horizon immense. Dieu a élevé si haut la Mère de son Fils, qu'elle dépasse les plus hauts sommets, et que de tous les points du ciel et de la terre, les anges et les hommes peuvent voir et admirer sa grandeur, sa force et sa beauté. David fonda sa tour sur le roc vif, et la voulut assez forte pour tenir en respect tous les ennemis de son peuple. Dieu a posé les fondements de Marie sur le sommet des plus hautes montagnes, et leur a donné une force que rien ne saurait ébranler : à la vue de ce fort imprenable, les ennemis de la sainte Eglise comprennent qu'ils sont vaincus d'avance. David avait fait de sa tour un arsenal garni de toutes sortes d'armes offensives et défensives. Dieu a fait de Marie une tour de protection, où ne manque rien de ce qui peut servir à la défense de son peuple. David trouva la tour qu'il avait construite si belle et si parfaite qu'il voulut lui donner son propre nom. Le Seigneur n'a pas fait moins d'honneur à sa Mère : il lui a donné le titre glorieux de Cité de Dieu.

Vous êtes donc, ô Marie, la tour que le véritable David a construite pour protéger sa cité. Vous êles le boulevard, e rempart

inexpugnable de la sainte Église. Vous êtes l'unique refuge des pécheurs, l'unique espérance des désespérés, après Jésus votre divin Fils. O vous qui êtes exposés à quelque danger, vous que le péché accable, que la persécution assiège, que les tentations troublent sans cesse, recourez à Marie. Auprès d'elle vous trouverez toutes les armes nécessaires pour vaincre : la foi des apôtres, le courage des martyrs, la pureté des vierges, la sagesse des docteurs, la pauvreté des anachorètes, la piété des confesseurs, en un mot toutes les vertus des saints. Car jamais un saint n'a possédé quelque vertu qui ne brille en Marie d'un éclat incomparablement plus beau. Voilà la forteresse invincible, la tour inexpugnable, qui jamais n'a payé tribut au démon, et dans laquelle il n'a jamais trouvé aucun accès [1].

§ III. — *Elle est le chef des armées de l'Église.*

Salomon fut un roi pacifique, et l'on ne voit pas que, pendant tout le cours de son règne long et glorieux, il ait jamais marché à la tête d'une armée, ou remporté quelque grande victoire sur les ennemis de son peuple. Cependant, si l'on y regarde bien, on reconnaîtra que ce roi si ami de la paix était en même temps redoutable pour quiconque eût osé l'attaquer. Croit-on que les nations voisines, vaincues et asservies par David, n'auraient pas secoué bien vite le joug de son fils, ou que les partisans d'Adonias n'auraient pas tenté de lui ravir sa couronne, si la force de ses armées ne les avait tenus en respect? Mais les soldats de Salomon étaient innombrables, leurs chefs vaillants, habiles et fidèles, et l'on n'ignorait pas que le roi lui-même, le plus sage des hommes, se fût, au besoin, montré le plus vaillant des capitaines. Les rois le craignaient, les peuples demeuraient soumis, et les rébellions intérieures

[1] Vere turris David, illius, inquam, David qui superbum Goliam quinque lapidibus de torrente, id est quinque vulneribus, et crucis baculo, gloriantem in Calvariæ monte prostravit. Facta est hæc turris Ecclesiæ propugnaculum, et peccatorum unicum refugium, ut ad ipsam confugiant omnes rei, omnes mœsti, omnes afflicti, et ea protegente liberentur ab hoste. O homo, in quacumque tribulatione, ad Mariam fuge, sive peccatis afflictus, sive persecutionibus attritus, sive tentationibus turbatus, hanc turrim petito, ad Mariam confugito. Mille enim clypei pendent ex ea, et contra omnem æstum tribulantis, et ad omnem faciem prosequentis dæmonis, tutissimum in ea clypeum invenies, quo te protegas. Ibi est enim omnis fortium armatura, ibi fides Apostolorum, ibi fortitudo Martyrum, ibi puritas Virginum, Doctorum sapientia, Anachoretarum paupertas, devotio Confessorum, ibi denique omnium Sanctorum virtus agglomerata reperitur. Nihil enim usquam alicui Sanctorum speciali privilegio concessum est, quod non a principio vitæ accumulatius perfulgeat in Maria. Ecce castellum fortissimum, ecce turrim inexpugnabilem, quæ nunquam diabolo præstitit tributum aut fidem. S. Thomas Villanov., Conc. *de Assumpt.*

n'avaient garde de se manifester. *J'ai résolu*, disait ce grand prince[1], *de prendre la sagesse avec moi pour la compagne de ma vie, sachant qu'elle me fera part de ses biens, et que, dans mes peines et mes ennuis, elle sera ma consolation. Elle me rendra illustre parmi les peuples. C'est elle qui me donnera l'immortalité, et c'est par elle que je rendrai la mémoire de mon nom éternelle. Par elle je gouvernerai les peuples, et les nations me seront soumises. Les rois les plus redoutables craindront lorsqu'ils entendront parler de moi : je ferai voir que je suis bon à mon peuple, et vaillant dans la guerre.*

Jésus-Christ, le véritable Prince de la paix, selon la parole d'Isaïe, plus sage que Salomon, puisqu'il est la Sagesse incréée de Dieu, est aussi plus puissant que lui et plus redoutable à ses ennemis. Il nous avertit lui-même qu'il est venu sur la terre apporter non pas la paix, mais le glaive : *Non veni pacem mittere sed gladium* (S. Matth. x, 34). Le prophète Isaïe[2] nous le représente couvert du sang de ses ennemis vaincus : *Je les ai foulés aux pieds dans ma fureur*, dit-il, *et leur sang a rejailli sur ma robe, et tous mes vêtements en sont souillés.* S. Jean[3], dans l'*Apocalypse*, nous le représente dans tout l'appareil terrible et glorieux du guerrier qui revient triomphant après un grand combat. *Je vis le Ciel ouvert*, dit-il, *et il parut un cheval blanc : et celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, qui juge et qui combat justement. Ses yeux étaient comme une flamme de feu, et il avait sur la tête plusieurs diadèmes; et il portait écrit un nom que nul autre que lui ne connaît. Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et le nom qu'on*

[1] Proposui ergo hanc adducere mihi ad convivendum, sciens quoniam mecum communicabit de bonis, et erit allocutio cogitationis et tædii mei. Habebo propter hanc claritatem ad turbas. Præterea habebo per hanc immortalitatem; et memoriam æternam his qui post me futuri sunt, relinquam. Disponam populos, et nationes mihi erunt subditæ. Timebunt me audientes reges horrendi : in multitudine videbor bonus, et in bello fortis. Sapient. viii, *passim*.

[2] Ego qui loquor justitiam et propugnator sum ad salvandum. Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari? Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum, calcavi eos in furore meo, et conculcavi eos in ira mea : et aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea, et omnia indumenta mea inquinavi. Isa. lxiii, 1, 2, 3.

[3] Et vidi cœlum apertum, et ecce equus albus, et qui sedebat super eum vocabatur Fidelis et Verax, et cum justitia judicat, et pugnat. Oculi autem ejus sicut flamma ignis, et in capite ejus diademata multa, habens nomen scriptum quod nemo novit nisi ipse. Et vestitus erat veste aspersa sanguine : et vocatur nomen ejus Verbum Dei. Et exercitus qui sunt in cœlo, sequebantur eum in equis albis, vestiti byssino albo et mundo. Et de ore ejus procedit gladius ex utraque parte acutus, ut in ipso percutiat gentes; et ipse reget eas in virga ferrea : et ipse calcat torcular vini furoris iræ Dei omnipotentis. Apocalyps. xix, 11 *et seqq.*

lui donne, c'est le Verbe de Dieu. Les armées célestes le suivaient sur des chevaux blancs, vêtus de lin fin et pur. Et il sortait de sa bouche une épée à double tranchant, pour en frapper les nations : car il les gouvernera avec une verge de fer ; et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur et de la colère du Dieu tout-puissant.

Qui pourrait reconnaître à ces traits Jésus doux et humble de cœur, Jésus qui n'achève pas de briser le roseau à demi rompu, qui se garde d'éteindre entièrement la mèche qui fume encore ? C'est que si la miséricorde du Seigneur est infinie, sa colère est terrible contre ceux qui, méprisant les avances qu'il leur fait, s'obstinent dans leur iniquité et dans la lutte engagée contre Dieu.

Puisque l'Agneau de Dieu, l'Agneau qui prend sur lui les péchés du monde et les lave dans son propre sang, ne faisant entendre ni une plainte ni un murmure contre ceux qui l'immolent, est cependant un combattant si redoutable ; s'il a exterminé seul ses ennemis, tant sa puissance est grande ; si l'innombrable armée qui le suit n'a pas eu même à tirer le glaive, et a pu conserver blanches et immaculées les robes de fin lin dont les guerriers sont revêtus : ne nous étonnons pas qu'une vierge timide et modeste, que la Mère de Jésus, douce et humble de cœur comme son divin Fils, soit aussi un adversaire redoutable pour les ennemis de Dieu qui sont ses propres ennemis. La Mère est digne en tout de son Fils, l'Epouse partage toutes les gloires de l'Epoux et toutes ses grandeurs.

Tous les anges du ciel, tous les saints du ciel et de la terre composent l'armée du Seigneur, et après Jésus la bienheureuse Vierge Marie est le chef vaillant qui conduit cette armée au combat et à la victoire. Elle triomphe de ses ennemis, et parce que les ennemis qui l'attaquent sont aussi les nôtres, elle nous montre par son exemple comment nous devons les combattre : elle nous prête son assistance pour nous aider à les vaincre.

Le premier ennemi que Marie doit combattre, parce qu'il est son ennemi implacable, en même temps que celui de Dieu et le nôtre, c'est Satan, avec la multitude innombrable d'esprits mauvais qu'il a entraînés dans sa révolte.

Dès l'origine du monde, Dieu déclara qu'il y aurait des inimitiés sans remède entre la femme par excellence et le démon, et que cette femme lui écraserait la tête. Conçoive qui le peut, la haine qu'une telle parole dut allumer chez cet esprit orgueilleux qui n'avait pas reculé devant la pensée de s'égaler à Dieu lui-même. Déjà il haïssait l'humanité qu'il voyait destinée à combler les vides que sa rebellion avait causés dans les rangs des esprits bienheureux ; mais être humilié au point d'être

foulé aux pieds, ignominieusement vaincu par une femme, c'était pour lui le comble de la honte. Nous voyons dans l'*Apocalypse* une magnifique image des gloires de Marie et, en même temps, de la colère et de la haine dont Satan ne cesse de la poursuivre. S. Jean voit tout à coup paraître un grand signe dans le ciel[1] : c'est la femme revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Elle était en mal d'enfant, et poussait des cris de douleur. Cette femme était la sainte Eglise, qui, sur la terre, ne cesse de donner des enfants à Dieu, au milieu de combats et de souffrances de toutes sortes, malgré la gloire dont son divin Epoux l'a revêtue. C'était aussi Marie, Mère de Jésus, Marie dont le démon reconnaissait les grandeurs et les privilèges incomparables, et dont il aurait voulu ravir et emporter le Fils, mais ce Fils était Dieu lui-même; Marie qui ne cesse de nous enfanter à la vie de la grâce, après nous avoir enfantés une première fois au pied de la croix de Jésus.

Le dragon infernal ne put rien contre le Fils de Marie; ce fut aussi en vain qu'il la poursuivit elle-même jusque dans le désert. Mais impuissant contre elle, il se rejette sur les enfants spirituels de Marie et leur fait une guerre sans relâche[2]. Cependant le succès de ses attaques ne correspond pas aux efforts de sa haine. Mille fois il se voit enlever la proie qu'il croyait tenir dans ses filets, et chacune de ces déceptions et de ces défaites ajoute encore, s'il est possible, à sa haine et à sa colère.

On peut dire, en un certain sens, que le démon redoute davantage le pouvoir de Marie que celui de Dieu lui-même. Non pas que le pouvoir de Marie soit plus grand que celui de Dieu;

[1] Et signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. Et in utero habens, clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat. Et visum est aliud signum in cœlo : et ecce draco magnus rufus, habens capita septem et cornua decem : et in capitibus ejus diademata septem : et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli, et misit eas in terram : et draco stetit ante mulierem quæ erat paritura : ut cum peperisset filium ejus devoraret. Et peperit filium masculum qui recturus erat omnes gentes in virga ferrea : et raptus est filius ejus ad Deum, et ad thronum ejus, etc. Apocalyps. XII.

[2] Et mulier fugit in solitudinem, ubi habebat locum paratum a Deo, ut ibi pascant eam diebus mille ducentis sexaginta. Et postquam vidit draco quod projectus esset in terram, persecutus est mulierem, quæ peperit masculum : et datæ sunt mulieri alæ duæ aquilæ magnæ, ut volaret in desertum in locum suum, ubi alitur per tempus et tempora et dimidium temporis, a facie serpentis. Et misit serpens ex ore suo post mulierem, aquam tanquam flumen, ut eam faceret trahi a flumine. Et adjuvit terra mulierem, et aperuit terra os suum, et absorbuit flumen, quod misit draco de ore suo. Et iratus est draco in mulierem, et abiit facere prælium cum reliquis de semine ejus, qui custodiunt mandata Dei et habent testimonium Jesu Christi. Et stetit supra arenam maris. Apoc. XII, 6, 13 *et seqq.*

ce serait un blasphème de le dire, un crime de le penser: Marie ne possède, en fait de puissance comme pour toutes ses autres grandeurs, que ce que Dieu lui donne. Mais Dieu ne s'écarte pas ordinairement des règles qu'il a établies, aussi bien dans l'ordre surnaturel que dans l'ordre naturel. Les démons ont l'expérience de la conduite de Dieu réglée par sa sagesse, sa bonté et aussi sa justice infinie; ils peuvent prévoir, d'une manière à peu près certaine, la conduite du Seigneur envers telle ou telle âme qu'ils ont entrepris de perdre. Il n'en est pas de même de la conduite de Marie. Elle est la représentante, non pas de la justice de Dieu, mais de sa miséricorde. Elle ne fera rien assurément qui soit en désaccord avec la sagesse de Dieu, mais elle mettra dans le plateau de la miséricorde, l'appui de son intercession toute-puissante, et fera pencher la balance de ce côté au moment où le démon se croyait sûr de la victoire.

On conçoit donc que la haine du démon contre Marie n'ait pas de bornes et que, ne pouvant faire aucun mal à sa personne sainte, il l'attaque avec fureur en tout ce qui lui est cher.

Mais ses attaques sont toutes destinées à se tourner en d'irrémédiables défaites pour lui. Marie, au contraire, y trouve l'occasion des plus glorieuses victoires.

Le démon a été vaincu par Marie une première fois, lorsque Dieu lui annonça que cette femme lui écraserait la tête.

Il a été vaincu, lorsque Marie fut conçue immaculée. Pendant quatre mille ans et plus, le démon avait pu se préparer au combat contre la femme destinée à lui écraser la tête, et voilà que, dès le premier moment de son existence, elle est plus forte que lui, et triomphe en un lieu où il se croyait inattaquable.

Il a été vaincu par Marie encore petite enfant. Entre les bras de sa mère, elle était déjà la terreur du démon, et pendant tout le cours de sa vie, ses paroles et ses actes, son humilité, sa virginité, son amour de la pauvreté infligèrent des défaites sans nombre à Satan, et lui écrasèrent la tête[1].

Il a été vaincu à ce point que jamais il n'a osé s'approcher pour la tenter, si l'on en croit l'enseignement de plusieurs illustres docteurs, et en particulier de Richard de Saint-Victor[2], de S. Ber-

[1] Quid est caput serpentis contere nisi principalem Diaboli tentationem resistendo superare? Contrivit Maria servando virginitatem et humilitatem, quia ex hoc extinxit mentis superbiam, et illa carnis concupiscentiam. Contrivit caput astutiam ejus, nempe sapientiam terrenam, per paupertatem spiritus. S. Fulbertus Carnot., lib. *de Laudibus Virginis.*

[2] Virgo tenebrarum principibus terribilis fuit, ut ad eam accedere eamque tentare nunquam præsumpserint. Deterrebat enim eos flamma charitatis, incendebant orationes et fervor devotionis, stupebant immunem a peccatis. Richard. a S. Vict.

nardin de Sienne, de l'abbé Rupert. La flamme de charité qui brûlait en son cœur épouvantait les malins esprits, l'ardeur de ses oraisons, la ferveur de ses dévotions, son exemption de toute faute les brûlaient et les tourmentaient cruellement. De même qu'un essaim de mouches ne saurait approcher d'un grand feu, l'essaim innombrable des démons s'écartait loin de Marie et ne pouvait soutenir ni l'éclat de ses perfections, ni l'ardeur de son amour pour Dieu et pour les âmes. Un rempart de feu la dérobait en quelque sorte à leurs regards ; il voilait les mystères qui s'accomplissaient en elle et que l'ennemi de tout bien ne devait pas connaître avant le temps.

Il a été vaincu lorsque cette très sainte et très auguste Vierge a donné le jour au Fils de Dieu fait homme, à celui qui venait sur la terre pour détruire par sa propre mort l'empire de la mort et de Satan.

Il a été vaincu lorsque Marie, acceptant de mourir afin de ressembler, même en ce point, à son divin Fils, rendit dans un élan d'amour son âme à Dieu, son Père, son Fils et son Époux, et que son corps virginal ressuscité trois jours après sa mort, comme celui de Jésus, fut emporté triomphalement au ciel, au milieu des concerts des anges et des bienheureux.

Il a été vaincu, lui qui avait cru asservir à jamais le monde au moyen d'une femme, lorsqu'il vit une autre femme, la nouvelle Ève, assise sur un trône à la droite de Dieu son Fils, au-dessus des chérubins, des séraphins et de tous les chœurs des anges.

Il a été vaincu depuis dix-huit siècles, et il le sera jusqu'à la fin des temps, par Marie qui ne cesse de lui arracher ses victimes, de déjouer ses ruses, et de mettre un frein à ses violences. Le nom seul de Marie suffit à le faire trembler ; une invocation à cette Reine toute-puissante, à cette Mère toute miséricordieuse, suffit pour l'obliger à fuir[1]. Que si quelqu'un demande comment il arrive que le démon vaincu tant de fois trouve encore une force si grande pour nuire aux hommes, les abuser et les entraîner dans l'abîme, nous répondrons avec S. Augustin (sermon 177 *du Temps*,) que la puissance dont il dispose aujourd'hui chez les peuples chrétiens n'est plus rien, comparée à celle qu'il exerçait avant la venue du Sauveur :

[1] Tu nequissimi hostis contra servos tuos invasiones, sola tui nominis invocatione sanctissima repellens, tutos atque incolumes servas. S. Germanus Constant., Orat. *in Zonam Deiparæ*.

Non sic timent hostes visibiles castrorum aciem copiosam, sicut aereæ potestates Mariæ vocabulum, patrocinium et exemplum. Fluunt et pereunt sicut cera a facie ignis ubicumque inveniunt crebram hujus nominis recordationem et sollicitam imitationem. D. Bonaventura, *Spec. Virg.*, cap. III.

qu'elle est peu de chose même en regard du joug effroyable sous lequel il écrase encore aujourd'hui certains peuples malheureux pour qui n'a pas lui jusqu'ici le flambeau de la foi. Nous avouerons aussi que la cause de ses triomphes est moins sa propre force que notre faiblesse et notre lâcheté. Il est comme un dogue enchaîné, il peut aboyer, mais il ne mordra que les imprudents qui s'approcheront de lui. Enfin il trouve de dangereux alliés qui lui ouvrent la porte de bien des cœurs, l'avarice, l'ambition, la sensualité, et lorsqu'il a pris possession d'une citadelle, il est difficile de l'en chasser.

Marie victorieuse des démons, l'est, par là même, de tous les autres ennemis de Dieu, car le démon est leur chef: ils ne font qu'accomplir sa volonté. Parmi ces suppôts de Satan qui font à Dieu, à Marie et à la sainte Église une guerre acharnée, il faut citer au premier rang les hérétiques. C'est à Marie qu'il est réservé de vaincre leur orgueil et leur endurcissement. S. Athanase reconnaissait en elle la ruine de toutes les hérésies ; S. Cyrille dans son homélie *contre Nestorius*, la nommait la règle de la vraie foi. Sophronius[1], S. Bernard[2], l'abbé Rupert[3], s'accordent à proclamer qu'elle seule a triomphé de la perversité des hérétiques. Est-ce à dire que les S. Athanase, les S. Epiphane, les S. Augustin, les S. Hilaire, les S. Jérôme et tant de docteurs illustres par leurs vaillants combats, par leurs savants écrits quelquefois scellés de leur sang, n'ont pas contribué à vaincre les hérésies? Nous ne voulons rien retrancher de leur gloire, mais s'ils étaient de généreux soldats, des héros invincibles de l'armée de Dieu, Marie était le chef de cette armée. Ils combattaient sous son drapeau, avec son assistance. Après une grande victoire, c'est le chef de l'armée qui est déclaré vainqueur, c'est lui qui recueille la plus ample moisson de gloire, quoique tous ceux qui ont vaillamment combattu aient leur ample part de mérite. Or, Marie est le chef de l'armée qui combat les hérésies et en triomphe.

La première raison en est dans l'antagonisme que Dieu a établi, dès le commencement, entre Marie et le serpent, inspirateur des hérésiarques, chef suprême de ces ennemis acharnés de la gloire de Dieu et de celle de Marie. Elle est l'ennemie née de Satan, c'est elle qui doit lui écraser la tête ; c'est donc à elle que revient l'honneur et le devoir de marcher à la tête des phalanges fidèles qui luttent contre les malheureux séduits par la

[1] Hæc est Virgo quæ sola interemit omnem hæreticam pravitatem. Sophron., Serm. *de Assumpt.*

[2] Sola contrivit universam hæreticam pravitatem. D. Bernard., Serm. *in Signum magnum.*

[3] Sicut ante nos dictum est : Tu es sola Virgo quæ universam hæreticam pravitatem interemisti in universo mundo. Rupert., lib. I *in Cant.*

ruse de Satan. C'est à elle aussi que revient le principal honneur de la victoire.

La seconde est que le Fils de Marie n'est autre que le Fils de Dieu lui-même, envoyé par le Père pour dissoudre les œuvres de Satan, selon le témoignage de l'apôtre S. Jean[1]. La gloire du Fils rejaillit sur la Mère et le triomphe de l'un est le triomphe de l'autre. Elle est son aide et sa compagne dans l'œuvre de la rédemption et du salut des hommes, son aide et sa compagne, par conséquent, pour s'opposer aux efforts de quiconque travaille à perdre ce qu'il a voulu sauver au prix de son sang.

La troisième est que cette auguste Vierge ayant conçu le Verbe de Dieu qui est la vérité substantielle, la vérité première source de toutes les autres, elle est par conséquent la Mère de toute vérité, et l'extirpatrice de toute erreur et de tout mensonge[2].

La quatrième est que Marie aida de ses conseils et dirigea les Apôtres dans les combats qu'ils eurent à livrer contre les premières hérésies, car l'homme ennemi, comme parle l'Évangile, ne tarda pas à semer l'ivraie dans le champ du père de famille. Marie vivait encore, que plusieurs sectes d'hérétiques s'étaient montrées. Qui pouvait plus efficacement que Marie venir en aide aux Apôtres en ces circonstances difficiles? Aussi plusieurs auteurs, et en particulier le pieux et savant abbé Rupert, dans son V^e^ livre *sur les Cantiques*, enseignent-ils que Jésus-Christ laissa sa Mère après lui sur la terre pour qu'elle soutînt l'Eglise naissante et la fît triompher des premières hérésies.

S. Bernard[3] donne une cinquième raison dans le sermon qu'il a fait sur la femme de l'*Apocalypse*. Il dit que les mystères de Marie, mais en particulier sa divine maternité, sont la clef de toutes les erreurs, la dissipation absolue de toutes les hérésies qui ont reçu le coup mortel, du jour où la sainte Église réunie en concile déclara solennellement que la bienheureuse Vierge Marie est bien réellement la Mère de Dieu, Jésus-Christ, fils unique de Dieu et fils unique de Marie, Dieu parfait et homme parfait, en une seule et même personne : telle est la clef de tous

[1] In hoc apparuit Filius Dei ut dissolvat opera Diaboli. I JOAN. III, 8.

[2] Ideo de ea Ecclesia digne canit : cuncta hæreses sola interemisti in universo mundo, quando scilicet totam veritatem Dei sic concepit, quod esset etiam ipsius genitrix veritatis. S. BERNARDINUS SENENS., Tom. II, conc. 51.

[3] Signum magnum, nimirum ipsa est quondam a Deo promissa mulier serpentis antiqui caput pede contritura, cujus plane calcaneo in multis versutiis insidiatus est, sed sine causa. Sola enim contrivit universam hæreticam pravitatem. Alius non de substantia carnis suæ Christum edidisse dogmatisabat; alius, parvulum non peperisse, sed reperisse sibillabat; alius post partum viro cognitam blasphemabat; alius Dei Matrem audire non sustinens, magnum illud nomen Theotocon impiissime sugillabat : sed contriti sunt insidiatores, conculcati supplantatores, confutati derogatores, et beatam eam dicent omnes generationes. D. BERNARD., Serm. *in Signum magnum*.

les mystères que les hérétiques s'efforçaient d'attaquer. Savoir cette vérité et s'y tenir fermement attaché, est le seul moyen d'arriver au salut. Nul ne connaissait comme Marie ces mystères sacrés accomplis dans son sein virginal. Nul par conséquent n'avait une puissance comparable à la sienne pour combattre les hérésies et Satan leur inspirateur.

Marie a donc remporté la victoire sur les hérésies et sur les hérétiques eux-mêmes. Elle a combattu l'erreur jusqu'à la faire disparaître entièrement. Que sont devenus les Ebionites, les Priscillianistes, les Antimorianites et tant d'autres ? Ils semblaient être des géants, et l'on ne découvre même plus leurs traces. On ne saurait pas qu'ils ont existé, si leurs noms et leurs erreurs ne se trouvaient relatés dans les écrits des saints et des savants docteurs qui durent les combattre. On frémit au récit de la mort terrible et ignominieuse dont presque tous les hérésiarques et leurs principaux fauteurs ont été frappés[1]. Que de fois la très douce et très miséricordieuse Vierge n'arrêta-t-elle pas la colère de Dieu prête à les foudroyer ? Mais, à la fin, la gloire de Dieu et le salut des âmes l'exigeant, elle permit à la justice de son divin Fils de punir les coupables. C'était encore un acte de miséricorde, puisque leur mort mettait un terme à leurs crimes, et que les circonstances qui l'accompagnaient étaient propres à épouvanter ceux qui auraient été tentés de marcher sur leurs traces.

Après les hérétiques viennent les impies, les blasphémateurs et tous les malheureux qui font partie des sociétés secrètes, dont le démon est l'inspirateur et le chef suprême. Autrefois les lois qui répriment si sévèrement les paroles outrageantes proférées contre les détenteurs de l'autorité publique, réprimaient sévèrement aussi les outrages mille fois plus criminels adressés à Dieu lui-même, à la sainte Vierge et aux saints. Il en résultait que jamais des paroles blasphématoires n'offensaient les oreilles

[1] Cérinthe périt avec les siens sous les ruines d'un établissement de bains publics qui s'écroula soudain (S. Irénée, liv. III, c. v) ; Ebion était avec lui. — Simon le Magicien voulut, avec l'aide du démon, contrefaire l'ascension du Sauveur, dans le cirque de Rome, en présence d'une foule immense, il tombe du haut des airs et périt misérablement. — Carpocrate et les autres disciples de Simon n'eurent pas une fin plus heureuse que leur maître (Eusèbe, lib. II, c. I). — Manès ayant voulu guérir par ses sortilèges le fils du roi de Perse, occasionna sa mort, et le roi le fit écorcher vif et livrer aux chiens pour être dévoré (Nibéphore, l. VI *Hist. eccl.*, c. xxxi). — Julien l'Apostat périt dans un combat, percé par un javelot qu'une main demeurée inconnue avait lancé, et il confessa que sa mort était un coup de la justice divine Novat fut mis à mort. Jovinien et Nestorius périrent en proie à d'horribles maladies qui les réduisaient au désespoir, dans les lieux d'exil où ils furent relégués. Constantin Copronyme eut une fin à peu près semblable (Théoph. in *Miscellan.*). On sait ce que furent la mort de Luther, celle de Calvin, Œcolampade, et après eux Voltaire, qui semblait résumer toute leur impiété et toute leur haine contre Dieu et Marie.

pieuses, ni n'attiraient la colère de Dieu sur les individus et sur les peuples. Dieu était respecté et tout le monde y gagnait. Aujourd'hui, hélas! il n'en est plus ainsi; il semble à plusieurs qu'outrager Dieu soit une chose indifférente sinon louable. Aussi les blasphèmes les plus horribles se multiplient et attirent sur la terre des châtiments qui n'ouvrent que rarement les yeux aux coupables. Mais le jour de la justice complète et sans miséricorde viendra, Dieu aura son tour. En attendant, les exemples ne manquent pas de malheureux impies frappés par une mort subite au moment même où ils se livraient à leurs blasphèmes et à leurs sacrilèges. Chose digne de remarque, ces exemples de châtiments sont plus fréquents pour les blasphémateurs qui s'attaquent à la bienheureuse Vierge Marie que pour ceux qui outragent Dieu lui-même. Jésus-Christ a plus de soin de l'honneur de sa Mère que de son propre honneur.

Au siècle où nous sommes, la multitude des impies, des incrédules, des membres de sociétés condamnées par l'Église et se proposant pour but principal, la guerre à Dieu et à ses saints, est immense. Le démon a répandu partout des ferments de haine et de révolte. Ils se sont développés prodigieusement. Mais partout en même temps la dévotion à Marie a grandi; son culte a pris un éclat, une universalité qu'on ne lui avait jamais connus. Jamais le démon ne s'est montré plus fort que de nos jours; jamais, même au temps des Césars persécuteurs de Rome païenne, il n'a eu sous la main d'instruments plus dociles, plus empressés à le servir dans sa guerre contre Dieu; cependant la sainte Église protégée par Marie croît en force, en étendue et en beauté, devant Dieu et devant les hommes; c'est elle qui triomphe au moment où tous les suppôts de Satan croient avoir posé la pierre sépulcrale sur sa tombe. Il y a quinze siècles, Dioclétien fit élever un monument dans Rome en mémoire de la destruction du Christianisme. Les cendres du César romain sont depuis longtemps dispersées à tous les vents; son monument n'a servi qu'à constater son impuissance contre l'œuvre de Dieu, et le nom Chrétien qu'il proclamait détruit, éclate plus beau et plus triomphant que jamais.

§ IV. — *Elle est le secours du peuple Chrétien.*

Dans l'*Apocalypse* il est dit que la bienheureuse Vierge Marie est revêtue du soleil. Comme le soleil se lève indifféremment sur les bons et sur les méchants, ainsi la sainte Vierge Marie, sans examiner les mérites, se montre propice et toute miséricordieuse à ceux qui l'invoquent d'un cœur pieux et sincère. Néanmoins ses faveurs sont surtout pour les Chrétiens qui

sont ses enfants. Elle les aime davantage, elle leur vient en aide avec plus d'empressement et les assiste plus souvent.

Le secours est fondé sur l'amour. Quand je vois un ami succomber à la tâche, j'accours et je l'aide en compatissant à sa peine, en lui donnant du courage, en le soutenant, en portant avec lui son fardeau. Je suis le pied de celui qui boite, l'œil de l'aveugle, le bâton du vieillard, s'il est aimé de moi. Marie nous aime, il est naturel qu'elle vienne à notre secours.

En aimant les Chrétiens, la sainte Vierge aime en eux Jésus-Christ son Fils. Mère du Christ, elle est la mère de tous les Chrétiens, et l'amour qu'elle a pour son divin Fils, elle l'a pour les Chrétiens qui sont les membres de Jésus-Christ; car l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain procèdent de la même source, dit S. Thomas[1] : Dieu est la raison de l'amour que nous devons au prochain.

Les Chrétiens sont les enfants de Dieu. *Ils ne sont pas nés du sang ni de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même*, selon la parole de S. Jean (I, 13). S. Paul (Rom. VIII, 14) dit aussi : *Tous ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu sont ses enfants.*

Puisque les Chrétiens sont semblables à Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, à qui le Père céleste a dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui*, il suit que la sainte Vierge aime ceux dans lesquels elle retrouve la chère image de son Fils : car *ceux qu'il a connus dans sa prescience éternelle, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils* (Rom. VIII, 29).

Les Chrétiens sont incorporés à Jésus-Christ : *Vous êtes le corps de Jésus-Christ et les membres de ses membres* (I Cor. XII, 27). Le baptême nous dit encore le même saint apôtre, fait du Christ et de nous une seule et même chose, il nous incorpore à lui, nous ente sur lui : *Nous avons participé à la grâce de Jésus-Christ* (Hébr. III, 14). Écoutons Notre-Seigneur lui-même, s'adressant à S. Paul encore persécuteur : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* c'est-à-dire : pourquoi persécutes-tu mes fidèles, mes chrétiens, mes membres, le corps dont je suis la tête? Il n'est donc pas étonnant que les Chrétiens, étant le corps de Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge Marie les aime davantage, les protège et les aide comme les membres de son propre Fils.

Les Chrétiens sont le patrimoine de Dieu, comme les Juifs dans l'ancienne loi étaient le patrimoine, l'héritage que Dieu

[1] Ratio autem diligendi proximum Deus est; hoc enim debemus in proximo diligere ut in Deo sit. Unde manifestum est quod idem specie actus est quo diligitur Deus, et quo diligitur proximus. D. Thomas, II-II, q. XXV, art. 1.

s'était choisi parmi tous les peuples : *Si vous écoutez ma voix, vous serez mon patrimoine* (Ecclésiastique, xix, 5). Les Chrétiens et les justes sont, dans la loi nouvelle, le patrimoine de Dieu : ici-bas par sa grâce, dans le ciel par sa gloire. S. Paul, dans son *Epître aux Colossiens*, appelle ce patrimoine, le partage des saints, le royaume du Christ, la famille de Dieu : *Rendant grâces à Dieu le Père, qui par la foi nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints, qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé* (Coloss. i, 12). Il dit encore : *Vous n'êtes ni des hôtes ni des étrangers, mais les citoyens du Ciel, les serviteurs de Dieu.*

De même qu'un père de famille aime son héritage, qu'un roi et qu'une reine enrichissent tous les jours le trésor royal d'objets précieux; ainsi Dieu honore les Chrétiens et les justes, les enrichit de grâces, de vertus, de dons, de joie, de richesse, de sagesse et de bonheur. Par la même raison, Marie les chérit d'une manière spéciale, les assiste dans leurs peines puisqu'ils sont les saints de Dieu et ses propres enfants incorporés à Jésus-Christ.

Les Chrétiens sont saints par leur vocation, par le baptême, par une dette et une obligation sacrée; sanctifiés par le baptême, ils sont appelés à vivre saintement, et tout, dans leur vie et dans leur conduite, doit être saint. C'est pour cela que l'Apôtre, dans toutes ses Epîtres, donne le nom de saint à tous les Chrétiens à qui il les adresse, soit de Rome soit de Corinthe, soit d'Ephèse, et c'est dans le même sens que S. Pierre appelle les Chrétiens *la nation sainte*, c'est-à-dire sanctifiée d'abord, par le baptême qui efface le péché originel, et sanctifiée tous les jours par la pénitence qui efface les péchés actuels. Les Chrétiens sont comme les esclaves du Christ, car par le baptême ils ont été asservis à son culte et à ses volontés pour sa gloire. C'est d'eux que Dieu a dit dans Isaïe : *Et toi, Israël, mon esclave* (xl, 8). Il nous a, en effet, rachetés de l'esclavage du péché et de la tyrannie du démon. Pourquoi donc nous étonner que la Mère de Dieu aime les Chrétiens, et les aime beaucoup? Et comment ne se montrerait-elle pas empressée à subvenir aux besoins des saints, des serviteurs de Dieu? « Nous « aimons à cause de leur vertu ceux mêmes que nous ne con- « naissons pas, » remarque Cicéron dans le livre *de l'Amitié;* comment la sainte Vierge n'aimerait-elle pas ceux qui sont saints par leur vocation, par le baptême et par stricte obligation? Oui elle les aime et pourvoit à leurs besoins.

Notre-Seigneur a mis sa Mère à la tête de son Eglise et de tous les Chrétiens, pour en être la Mère, la reine, l'assistante et la patronne. S'il a demandé à S. Pierre, en lui confiant son Eglise, un amour plus dévoué que celui de tous ses autres

Apôtres : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que tous ceux-ci?* si ce n'est que lorsque Pierre lui répond : *Seigneur, vous savez que je vous aime*, que Jésus ajoute : *Pais mes brebis;* ce divin Sauveur, par cela même qu'il place sa Mère à la tête de l'Eglise, a dû verser dans son cœur un amour qui lui fît gouverner et nourrir en reine et en mère le cher troupeau qu'il lui confiait. La sainte Vierge aime donc les Chrétiens d'un amour spécial, en leur qualité d'enfants de Dieu, de serviteurs du Christ : elle les comble de faveurs, de dons, de privilèges tout particuliers ; elle vient à leur secours dans toutes leurs peines, leurs afflictions, leurs embarras, leurs angoisses.

Elle les assiste d'une manière efficace pour l'accomplissement des commandements de Dieu et des conseils évangéliques; pour la pratique de toutes les vertus; pour s'élever à la perfection; elle les fortifie contre les épreuves, et leur vient en aide dans quelque nécessité qu'ils se trouvent. Et de quelle manière les secourt-elle? De toutes les manières. Elle leur vient en aide, en public, en secret, par elle-même et par les anges, par ses conseils, sa puissance, ses exemples, sa doctrine, soit qu'on la prie, soit même bien souvent qu'on ne l'invoque pas. On ne saurait suffire à raconter ses bienfaits, ses actes sans nombre d'assistance, de protection dévouée. Il est plus facile de les repasser avec amour dans son cœur que de les exprimer par la parole.

Mais qui sont les Chrétiens dont Marie est particulièrement le secours?

Tous ceux qui portent le nom de Chrétiens ne méritent pas de le porter, et le nombre de ceux qui en sont véritablement dignes est petit. Il y a peu de vrais Chrétiens, parce qu'il y en a peu dont la conduite soit en rapport avec le nom qu'ils portent.

Les Chrétiens portent le nom de Jésus-Christ; ils doivent donc en reproduire les mœurs et la vie. S. Grégoire de Nysse, au commencement de son Traité *sur la Signification du nom de chrétien*, dit : « Le christianisme est l'imitation de la vie de « Dieu. » Son ami l'illustre S. Basile dans son Homélie x^e^, se pose cette question : « Qu'est-ce que le christianisme? » Il répond : « C'est l'assimilation de notre vie à la vie divine, au- « tant que la fragilité de la nature humaine peut le permettre[1]. » S. Augustin, dans son livre *sur la Vie de Jésus-Christ*, déclare que « le Chrétien véritable est l'imitateur de Jésus-Christ[2]. » Il développe sa pensée en ces termes[3] : « Qui dit Chrétien dit « justice, bonté, intégrité, patience, chasteté, prudence, humi-

[1] Christianismus quid est? Assimilatio Dei, quatenus eam assequi potest humanæ fragilitas naturæ. S. Basil., Hom. 10 *Hexam.*

[2] Christianus est Christi imitator. S. August., lib. *de Vita Christi*, cap. I.

[3] Christianus justitiæ, bonitatis, integritatis, patientiæ, castitatis, pruden-

« lité, humanité, innocence et piété. » Il ajoute un peu plus loin[1] : Le Chrétien est celui qui peut s'écrier en toute vérité : « Je n'ai porté de préjudice à personne, je vis honnêtement « avec tout le monde. » Dans le chapitre XIV, il donne à son sentiment toute son extension. « Le Chrétien, » dit-il[2], « est celui qui « est miséricordieux envers tout le monde, qui ne rend point « injure pour injure : qui ne souffre pas qu'on opprime le faible « en sa présence : qui vient au secours des malheureux; qui « donne aux indigents : qui console les affligés; qui partage la « douleur et les larmes de ses semblables ; qui tient sa maison « ouverte à tous ceux qui veulent y entrer; qui met à la dispo- « sition du pauvre sa table et ses biens. Il sert Dieu nuit et jour; « il médite sans cesse ses commandements; il se fait pauvre « pour que Dieu puisse l'enrichir, petit aux yeux des hommes « pour paraître grand à ceux des anges et de Dieu. Son cœur « respire la franchise et la loyauté ; son âme est parée de « l'éclat de la simplicité et de la pureté sans tache; sa cons- « cience fidèle ne lui reproche rien ; son esprit ne cherche que « Dieu ; il n'espère qu'en Jésus-Christ ; ses désirs sont dans le « ciel et non pas sur la terre ; ce qui est terrestre, il le mé- « prise afin de mieux posséder ce qui est céleste. » Telle est l'idée que l'illustre S. Augustin se fait du véritable Chrétien. S. Ambroise nous a transmis la même doctrine dans un sermon *sur l'Annonciation*. S. Irénée exprime le même sentiment dans son livre *contre les Hérésies*.

Les Chrétiens tels que ces illustres docteurs nous les représentent, sont précisément ceux que la Vierge Marie affectionne. Elle est heureuse d'accorder ses secours à ceux qui s'étudient à n'être pas chrétiens de nom seulement, et qui s'appliquent encore à faire toutes les bonnes œuvres que ce nom réclame. Mais toutes ces œuvres, nous ne pouvons les accomplir qu'en

tiæ, humilitatis, humanitatis, innocentiæ, pietatis est nomen. IDEM, *ibid.*, cap. VI.

[1] Christianus est qui potest justa voce dicere : Nemini hominum nocui, juste vixi cum omnibus. IDEM, *ibid.*

[2] Christianus ille est qui omnibus misericordiam facit; qui omnino non movetur injuria; qui opprimi pauperem se præsente non patitur; qui miseris subvenit; qui indigentibus succurrit; qui cum mœrentibus mœret; qui dolorem alterius sicut proprium sentit; qui ad fletum alieni provocatur; cujus domus communis est; cujus janua nemini clauditur; cujus mensam pauper nullus ignorat;... qui Deo diu noctuque deservit; qui ejus præcepta indesinenter meditatur; qui pauper mundo efficitur, ut Deo locuples fiat; qui inter homines habetur inglorius, ut coram Deo et angelis ejus gloriosus appareat; qui in corde suo nihil habere videtur simulatum, confictum; cujus simplex et immaculata est anima; cujus conscientia fidelis et pura est; cujus tota mens in Deo est; cujus omnis spes in Christo est; cui cœlestia potius quam terrena desideria; qui humana spernit, ut possit habere divina. IDEM, *ibid.*, cap. XIV.

imitant la très sainte vie de Jésus-Christ. Par cette imitation, nous nous parons véritablement de la vie de notre divin Maître comme d'un vêtement d'une valeur inestimable.

Le Seigneur parlant par le prophète Aggée (II, 24) à Zorobabel, lui dit : *Je vous garderai comme mon sceau.* Le Christ est notre sceau, comme Zorobabel était le sien. Il faut donc que notre vie soit l'image de la sienne pour demander que nous soyons appelés chrétiens, non pas seulement parce que nous en avons reçu le nom, mais encore parce que nous reproduisons en nous Jésus-Christ lui-même. Et voilà pourquoi S. Jean Chrysostome, vers la fin de son cinquième discours *contre les Juifs*, s'écrie : « Tu es chrétien; eh bien! souviens-toi que tu « n'as reçu le nom de chrétien que pour imiter Jésus-Christ, « et montre-le par ton application à accomplir les œuvres que « sa loi t'impose. »

Place moi, dit l'Époux des Cantiques (VIII, 6), *place moi comme un sceau sur ton cœur et sur ton bras.* Nous devons placer le Christ comme un sceau sur notre cœur afin qu'il y imprime l'image de ses vertus; nous devons le placer comme un sceau sur notre bras droit et sur notre main, afin que sur eux il imprime l'image de ses œuvres. Celui qui ne vit pas comme Jésus-Christ est la contrefaçon défigurée de Jésus-Christ, mais il n'est pas chrétien. Il ne peut donc pas compter sur la protection de Marie; il n'est pas aimé d'elle, et elle ne protège efficacement que ceux qu'elle aime.

L'arche de l'Ancien Testament était le rempart et la force des Hébreux au milieu des combats [1], et le livre de la Loi un gage assuré de victoire, mais à la condition que le peuple se montrât fidèle à la loi, et que ceux qui portaient l'Arche d'alliance ne fussent pas indignes, par leurs iniquités, de cette fonction sainte. Dans ces conditions, remarque S. Athanase, les Hébreux étaient sûrs de la protection divine, toujours et contre tous. Nous pouvons appliquer cela à la glorieuse Vierge Marie. Elle seule, après Dieu, en sa qualité de Mère de son divin Fils, peut nous protéger contre toutes les adversités, pourvu qu'en l'appelant à notre secours, nous ne soyons pas souillés de quelque péché

[1] Sane cum in terram promissionis ingressus est Jesus Nave, conspectis gentium castris, regibusque Amorrhæorum, omnibus ad bellum congregatis, vice telorum gladiorumque Deuteronomium legit ad aures omnium, verbaque legis in memoriam revocavit, atque cum iis populum ceu armis instruxisset, inimicos superavit. Rex autem Josias, invento libro, et ad omnium aures perlecto, non ultra inimicos reformidavit. Et si quando bellum populo ingrueret, arca quæ legis volumina continebat omnes præcedebat, et id illis æque ad subsidium sufficiebat ac quælibet acies, nisi quoddam inter bajulos ejus, aut inter populum, esset peccatum, aut hypocrisis, quæ prævaleret. Fide namque et probo proprioque affectu est opus, ut lex orationi suffragetur. S. Athanas., in *Interpret. Psal. ad Marcell.*, n. 32.

grave et que notre cœur crie vers elle avec confiance et simplicité.

Marie est le secours de tous les Chrétiens dignes de ce nom, dans les combats qu'ils ont chaque jour à livrer contre l'ennemi de leurs âmes. Nous en parlerons un peu plus loin en montrant qu'elle est le *Refuge des pécheurs : Refugium peccatorum*. Mais elle est aussi le secours du peuple chrétien tout entier. Nous en trouvons mille fois la preuve dans l'histoire des siècles passés.

Aucun soldat, aucun chef chrétien, quelque intrépide qu'il fût, dit Mieckow, à qui nous empruntons toute cette doctrine, n'a jamais remporté une victoire signalée sur les ennemis de la foi chrétienne, et surtout sur les infidèles ou sur les barbares, sans le secours puissant de la Vierge Marie. Il est dit d'elle dans le *Cantique des Cantiques* (IV, 4) : *Votre cou est comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards. Mille boucliers y sont suspendus, avec toutes les armes des vaillants.* Ces paroles lui sont appliquées, non seulement parce qu'elle peut protéger les siens de toutes les manières, mais pour cette raison aussi que les empereurs, les rois et les chefs d'armée les plus vaillants n'ont jamais remporté de victoires et obtenu de triomphes sur les nations barbares, sans lui attribuer, après Dieu, leurs hauts faits d'armes et leurs brillants succès. Nous ne citerons que peu d'exemples, renvoyant le lecteur aux annales de la sainte Église.

Narsès, général en chef des armées de l'empereur Justinien, avec l'aide de la Vierge, Mère de Dieu, délivra l'Italie, dont les Goths s'étaient emparés et qu'ils tenaient depuis soixante ans sous le joug. Fervent et dévoué serviteur de Marie, il put par elle remporter sur Totila, roi des Goths, des victoires nombreuses et signalées. Lorsqu'il fallait livrer bataille, la bienheureuse Vierge Marie lui apparaissait pour lui donner ses ordres. Procope, Evagrius, Nicéphore, le Diacre Paul dans son *Histoire des Lombards*, nous apprennent qu'ils ne se permettaient jamais de combattre en dehors des moments qu'elle lui indiquait. Baronius reproduit ces faits et leur donne pour date l'année de Notre-Seigneur 553[1].

[1] Justinien, que S. Grégoire le Grand appela un empereur de pieuse mémoire, n'était pas indigne d'avoir un tel serviteur de Marie à la tête de ses armées. Il éleva de nombreuses et magnifiques églises en l'honneur de la Mère de Dieu, dont une à Jérusalem, et plusieurs à Carthage. Baronius dit à ce propos dans ses *Annales* (tom. VII, ad ann. 584) :

In primis autem grati animi signum illud rependit, cum ob gratiarum actionem, veluti triumphales quosdam fornices, et cujus fultus præsidio, et intercessione ad Deum vicerat, ipsi Dei Genitrici semperque Virgini Mariæ Carthagine nobiles ædificavit ecclesias. Quodammodo enim visi sunt mutuis officiis atque etiam beneficiis certasse Dei Genitrix atque Justinianus. Cum enim hic adversus improbas Nestorianas ejus defendisset summum omnium titulum dignitatis, quo vere Dei Mater appellaretur ; ab ipsa datum est ei ut imperio potiretur, et cum ipse complures erexisset ecclesias, ab ea

L'empereur Héraclius remporta aussi plusieurs victoires extraordinaires et miraculeuses par l'entremise de la très sainte Vierge dont il faisait porter l'image en tête de ses armées[1].

L'an 626 de Notre-Seigneur, son frère Théodore remporta sur les Perses une victoire miraculeuse, en implorant le secours de Dieu, au nom de la bienheureuse Vierge Marie. Au plus fort de la mêlée, des grêlons d'une grosseur prodigieuse tombèrent sur les barbares et en écrasèrent un grand nombre. L'année suivante Héraclius lui-même remporta sur ce même peuple une victoire non moins extraordinaire, dont il rapporta toute la gloire à Marie. Sous le même empereur encore, la très sainte Vierge délivra Constantinople assiégée par les barbares qui s'entre-tuèrent les uns les autres : à peine quelques-uns échappèrent-ils à cet affreux carnage.

Une autre fois encore, Constantinople fut miraculeusement délivrée des Sarrasins qui la tenaient assiégée depuis trois ans. L'image de Marie portée sur les remparts suffit pour mettre en fuite une armée dont rien ne semblait plus pouvoir retarder le triomphe. Baronius fixe l'époque de ce miracle en l'an 718, sous le règne de l'empereur Léon II l'Isaurien.

Ce fut cette même année que Pélage, roi des Asturies, rem-

repensum est, ut quam facile universam Africam subjugaret, qui rursum ab accepta a Deo tam ingentia munera pluribus ipsam basilicis honoravit, quas Carthagine extruendas curavit.

Plusieurs auteurs lui attribuent l'institution de la fête de la Purification ; au moins lui donna-t-il un plus grand éclat à l'occasion d'une peste qui désolait Constantinople. Citons encore, comme témoignage de sa dévotion envers Marie, le serment qu'il exigeait de ceux qui recevaient l'investiture de quelques hautes fonctions :

Testor ego jurejurando omnipotentem Deum, et Unigenitum Filium ejus Dominum nostrum, et S. Spiritum, necnon sanctam et gloriosam Dei Genitricem, et perpetuam Virginem Mariam, quod sacratissimis et pientissimis dominis nostris Justiniano et Theodoræ conjugi, occasione concessi mihi ab illorum pietate officii, puram conscientiam et genuinum præstaturus sim servitium. Apud Hipp. Maracc., *Cæsares Marian.*

[1] Heraclius Imperator, collecta armorum multitudine adversus Chosroam movit iter, ferens secum sanctæ Dei genitricis iconem, quæ apud Biszantium est, non hominis manu sed divino miraculo pictam; et paulo post Heraclius iconis Dei Genitricis fultus auxilio, omnes adversarios suos in bello peremit, aut turpiter in fugam coegit. Theophanes, *ex Georgio Pisida.*

En mémoire des victoires d'Héraclius gagnées par le secours de Marie, on célébrait à Constantinople une fête solennelle. Pendant toute la nuit qui la précédait, les fidèles se tenaient debout dans le lieu saint, chantant sans interruption des hymnes à Marie, pour lui témoigner leur reconnaissance. On lit dans le *Rituel des Grecs*, apud Gretzerum, lib. III *Comment. in cap.* 12 *Codini :* Achatistos quasi carens sessione dictus est, quod totus populus tota nocte stando hymnum Deiparæ concinuerit, quodque cum in omnibus aliis ædibus ex more sedere liceat, in istis divinæ Matris erecti omnes stantes auscultamus. Precibus pugnatricis et invictæ Matris suæ, Christe Deus, ab omnibus nos libera calamitatibus, et miserere nobis, tanquam salus, clemens et humanus. Hipp. Maracc., *Cæsar. Marian.*

porta une victoire insigne sur les Maures. Pour échapper au joug de ce peuple ennemi, il s'était retiré dans une caverne, avec les débris de la nation des Goths, se recommandant avec ferveur à Marie, et remettant entre ses mains, sa vie et celle de ses compagnons. Les Sarrasins voulurent forcer l'entrée de la caverne, mais les pierres, les traits et les flèches qu'ils lançaient retournaient avec violence contre eux. Pélage fortifié par la grâce de Dieu et profitant de la terreur qui s'était emparée de ses ennemis, se mit à leur poursuite. Il tua vingt-cinq mille Sarrasins et Alemon leur chef; il précipita les soixante mille qui restaient, du sommet du mont Ausone dans les eaux d'un fleuve qui coulait au-dessous. La caverne fut consacrée à la Mère de Dieu et reçut le nom de Sainte-Marie de Cavadonga.

Toujours par la protection de Marie, André, général des armées de Basile, empereur de Constantinople, se signala contre le roi des Sarrasins. Ce prince barbare lui avait envoyé des lettres dans lesquelles il disait : « Je verrai bientôt si le Fils de Marie et si « Marie elle-même vous seront de quelque secours, lorsque je « me mettrai à votre poursuite avec mon armée. » André suspendit ces lettres pleines de blasphèmes aux pieds d'une image de la Mère de Dieu en s'écriant : « Voyez, ô Mère de Dieu, voyez, « ô Fils de Dieu, quelles injures ce barbare profère contre votre « peuple ici présent. » Et puis il marche au combat. Bientôt le chef ennemi est tué, son armée innombrable est mise en fuite et on en fait un grand carnage. L'empereur Basile avait mérité par son zèle à honorer Marie et à lui bâtir des églises, que cette auguste Vierge prit ses intérêts et combattit pour lui[1].

Avec l'aide de la Mère de Dieu, Urbain II, souverain pontife, arracha la Terre-Sainte à la domination des infidèles. Ayant ordonné au concile de Clermont, tenu en l'an 1095, à tous les clercs de réciter le samedi l'office en l'honneur de Marie, quatre ans après, c'est-à-dire dans le courant de l'année 1099, la ville de Jérusalem tomba entre les mains des croisés victorieux.

[1] Videns civilem et infimæ notæ plebiculam, in platea, quod Forum appellatur, commorantem necessariis victui ad hefissimam, quod nullum prope sacrarium haberet, animi sui curæ obliviscentem, perpulchrum templum et venerandum Dei Matri in ipsa platea construxit, quo imbres, ac hyemes vulgus arceret, salutisque suæ oblectamentum et præsidium haberet. Aliud item gloriosissimæ Deiparæ in Chalcopratiis divinum templum maxime venerandæ sacræque Urnæ, humile et lumine carens utrimque absidibus, quæ lumen exciperent erectis, tectoque in sublime elato, altitudine illustravit, et luminis splendoribus condecoravit. In aspide celeberrimi divinique templi, quod a magna Dei sapientia nomen sumpsit, Deiparæ imaginem absque semine Matrem Filium ulnis gestantem effinxit et Apostolorum principes Petrum et Paulum utrimque apposuit. Sed et in nomen et memoriam sempiternam Deiparæ Virginis, divinum pulcherrimumque templum extruxit, in quo convenire ars et divitiæ, et fervens fides, et semper liberalissima munificentissimaque voluntas, etc. IDEM, *ibid.*

Si Alphonse VIII, roi de Castille, obtint de brillants succès sur les Maures, ce fut aussi avec l'aide de la Mère de Dieu, dont l'image brillant sur son étendard mettait en fuite les infidèles. Ce fut ainsi que, dans un seul combat, les Chrétiens ne perdirent que vingt-cinq ou trente hommes, tandis que deux cent mille Sarrasins furent massacrés. C'est ce que le roi Alphonse écrivit lui-même au pape Innocent III. Jamais l'Espagne ne fut témoin d'une victoire plus éclatante.

Alphonse IX eut un succès semblable sur les mêmes ennemis, et l'obtint de même par l'intercession de la très sainte Vierge.

Avec le secours de Marie, Jacques Ier, roi d'Aragon, surnommé le Victorieux, enleva trois royaumes aux Sarrasins, et construisit deux mille temples en son honneur.

Parlerons-nous des rois de France, dont un si grand nombre se sont montrés les dévoués serviteurs de la Mère de Dieu et ont obtenu d'elle les grâces les plus éclatantes, au point que l'on a pu dire de la France : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ :* « Le royaume de France est le royaume de Marie ? »

Clovis, le premier des rois chrétiens, apprit de S. Remi, son père spirituel, à chérir tendrement la sainte Vierge. Ce roi, à peine sorti des ténèbres de la barbarie, n'eut rien de plus à cœur que d'élever une magnifique église à Strasbourg, en l'honneur de la très sainte Vierge. Il en fut récompensé, et mérita d'être le fondateur d'un royaume que Marie protégea toujours et ne laissa jamais devenir la proie de l'hérésie.

Charlemagne, ce sage législateur et cet illustre guerrier, toujours victorieux de ses ennemis, ne marchait jamais au combat sans porter avec lui une image de la Mère de Dieu. Les églises et les monastères qu'il fonda en son honneur furent innombrables [1].

[1] Charles, dit Eginhard, bâtit à Aix une cathédrale de toute beauté, et l'orna d'or et d'argent, de fenêtres, de grilles et de portes d'airain massif. Il fit venir pour la construire, les colonnes et le marbre de Rome et de Ravenne, car on ne pouvait les avoir d'ailleurs. C'est le pape Léon III qui doit avoir consacré cette cathédrale dédiée à la sainte Vierge. Cependant Eginard qui raconte la présence de Léon dans Aix, immédiatement après Noël 804, ne parle pas de cette fondation. Quoi qu'il en soit, voici un extrait du diplôme de fondation de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, et du monastère qui y était annexé :

« Sed et ibidem (ad Aquas Grani nimirum) Monasterium S. Matri Domini nostri Jesu Christi omni labore ac sumptu quo potui, ædificavi, lapidibus ex marmore pretioso adornavi, quod Domino adjuvante et cooperante, sic formam suscepit, ut nullum ipsi quæat æquiparari.

Prætorea a Domino Leone Romano Pontifice hujus templi consecrationem, et dedicationem fieri impetravi, præ nimia devotione quam erga idem opus habui. Decebat enim, ut idem templum, quod cunctis monasticis ædificiis in regno nostro forma et structura præesse videtur, in honorem sanctæ Dei Genitricis regali studio a nobis fundatum, dignitate consecrationis præcelleret, sicut ipsa Virgo super omnes choros Sanctorum præcel-

Son fils Louis le Pieux, qui lui succéda sur le trône, imita sa confiance en Marie et sa fidélité à la servir et à l'honorer. Mais entre tous les rois, il serait difficile d'en nommer un dont la dévotion pour la Mère de Dieu surpassât celle de S. Louis. Il assistait chaque jour à l'office public célébré en l'honneur de la très sainte Vierge, et si quelque circonstance grave l'empêchait de le faire, il le récitait en son particulier. Tous les samedis, il servait à dîner à trois pauvres en son honneur, après leur avoir humblement lavé les pieds. Il lui dédia l'église des Chartreux de Paris, avec le monastère qu'il leur avait fait bâtir. Il édifia la Sainte-Chapelle et il fit avancer les travaux de la basilique de Notre-Dame, dont les fondements avaient été jetés par Philippe-Auguste. Enfin il serait difficile de trouver une province en France où ce grand et saint roi n'ait fait élever quelque église dédiée à la sainte Vierge.

On pourrait nommer encore le pieux roi Robert, Charles V, Charles VIII, François Ier, Louis XIII qui consacra son royaume à Marie, Louis XIV qui, au milieu de ses grandeurs comme de ses revers, malgré ses faiblesses et ses fautes, ne manquait point de réciter chaque jour le chapelet.

Les Chroniques de toutes les nations chrétiennes nous fourniraient de semblables exemples ; on ne peut tout dire. Contentons-nous de rappeler en terminant que le saint pape Pie V, pour remercier Marie de la victoire de Lépante, qui brisa à jamais la puissance des Turcs, inséra dans les litanies de Lorette l'invocation : *Auxilium Christianorum* : « Secours des Chrétiens, priez pour nous. » L'illustre Pie VII voulut témoigner aussi à Marie sa reconnaissance pour la protection évidente qu'elle avait accordée à la sainte Eglise dans des circonstances extrêmement difficiles, et il institua la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Dans les temps non moins difficiles que l'Eglise traverse à la fin du XIXe siècle, c'est encore de Marie qu'elle attend son salut, et la pieuse confiance de Pie IX et de Léon XIII ne sera pas trompée.

Disons en peu de mots comment il se fait que la Vierge Mère de Dieu soit le secours et la force des guerriers.

Le Christ, ce guerrier suprême qui devait combattre contre le démon pour la délivrance du genre humain, s'exerça au combat en quelque sorte dès le sein de la bienheureuse Vierge Marie. Il s'y était mis « comme dans un camp retranché, » selon la parole de S. Zénon (Sermon 4 *sur la Nativité*). Le Psalmiste, au nom

lens exaltata est. Illic vero Domino Apostolico, et omnibus prædictis nobilibus, et egregiis personis congregatis : merui ab omnibus obtinere, præ nimia devotione quam erga ipsum locum et Matrem Domini nostri Jesu Christi habebam, ut in templo eodem Sedes Regia locaretur et locus regalis et caput Galliæ trans Alpes haberetur, etc. Hipp. Maracc., *Cæsares Marian.*

de l'humanité déchue, lui avait adressé cette prière : *Prenez vos armes et votre bouclier, et levez-vous pour me secourir* (Ps. XXXIV, 2). Afin d'exaucer ce vœu, le Christ avait pris pour armure, dans ce sein virginal, la nature humaine. Lorsqu'il en sortit, il se trouvait tout armé contre le démon. Il le frappa non comme un cavalier du haut de son cheval, mais du haut de la croix à laquelle il était suspendu comme un malfaiteur. *C'était en elle*, dit le prophète Habacuc (III, 5), *que sa force se trouvait cachée.* Or, puisque c'est Marie qui a donné au Christ son armure, qui l'a mis à même de vaincre et de terrasser l'ennemi des hommes, dont Job a manifesté la force par ces paroles : *Il n'y a point de puissance sur la terre qui puisse lui être comparée ;* puisqu'elle nous a rendus assez forts pour repousser ses attaques, n'est-il pas tout naturel que les guerriers se placent sous sa protection ?

Heureux soldats, ceux qui savent l'invoquer et obtenir la victoire par son secours ! Plutarque nous a transmis, dans ses Apophthegmes, la réponse de Léonidas, à celui qui osait lui dire : « Vos ennemis sont si nombreux que vous ne pourrez « plus voir la lumière du soleil à travers les flèches qu'ils « lanceront sur vous. » Cette réponse la voici : « Eh bien ! tant « mieux ; nous combattrons plus agréablement à l'ombre. » L'ombre de Marie est beaucoup plus favorable aux guerriers que celle des flèches, car elle peut d'un seul acte de sa volonté, éloigner et rendre inoffensifs tous les traits de nos ennemis.

Plaise à Dieu que les jours viennent où les armées et leurs chefs ne craindront pas d'honorer publiquement la Mère de Dieu et d'implorer son secours ! Alors les victoires seront faciles à gagner, et ce ne seront pas des victoires inutiles ou même funestes, comme celles que remportent souvent des armées qui ne l'honorent pas et qui rougiraient d'implorer son appui.

Dieu, dans la sainte Écriture, nous promet avec serment qu'il nous servira d'appui en toute circonstance : *Celui qui craint le Seigneur,* nous dit-il dans l'*Ecclésiastique* (XXXIII, 1), *ne sera surpris d'aucun mal ; mais le Père le conservera dans la tentation et le délivrera de tous maux.* Au livre des Psaumes (Ps. XCI), nous lisons ces magnifiques promesses : *Celui qui demeure ferme sous l'assistance du Très Haut, se reposera avec sécurité sous la protection du Dieu du Ciel. Il dira au Seigneur : Vous êtes mon défenseur et mon refuge. Il est mon Dieu et j'espérerai en lui ; parce qu'il m'a délivré lui-même du piège du chasseur et des paroles cruelles de mes ennemis. Il vous mettra comme à l'ombre de ses ailes et vous espérerez. Sa vérité vous environnera comme un bouclier, et vous ne craindrez rien de tout ce qu'on peut craindre pendant la nuit.*

Dieu dit encore dans le *Deutéronome* (XXXII, 10), qu'il nous garde comme la prunelle de ses yeux, et David (Ps. XVI, 8) lui demande de veiller sur lui avec cette sollicitude extrême : *Custodi me ut pupillam oculi.* Il dit ailleurs (*Ps.* XXX, 20) que la douceur de Dieu est si grande pour ceux qui le craignent, qu'il leur procure en lui-même un asile assuré contre leurs persécuteurs : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te! Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum. Proteges eos in tabernaculo tuo a contradictione linguarum.*

Et Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ne nous a-t-il pas fait comprendre, par les images les plus délicates et par les affirmations les plus claires, que la bonté de Dieu et son attention à nos besoins surpassent tout ce que peut imaginer la plus vive tendresse. Ne sommes-nous pas à ses yeux plus que l'herbe des champs et que l'oiseau du ciel? N'a-t-il pas compté les cheveux de notre tête, pour qu'il ne s'en perde aucun sans sa permission? Ne cherche-t-il pas à rassembler les pécheurs sous ses ailes, comme la poule, ses petits, pour les dérober au danger?

Telle est la miséricordieuse sollicitude de Dieu pour nous. Mais nous savons qu'il en a principalement confié l'exercice à sa bienheureuse Mère [1], et que c'est par ses mains que nous

[1] S. Bernardin de Sienne n'hésite pas à rapporter à Marie toutes les miséricordes dont Dieu a usé envers les hommes avant la naissance de cette auguste Vierge. Voici comment il s'exprime :

Indulsit misericors Deus primis parentibus, neque eos annihilavit, quia si fecisset non vidisset exorta B. Virgo, nec per consequens Christus, sive Deus carnem vestisset humanam. Ergo propter istam nobilem creaturam, Deus salvavit parentes primos de prima eorum transgressione; Noe de diluvio inundante; Abraham de Ur Chaldæorum, Isaac de Ismaele, Jacob de Esau, Judaicum populum de Ægypto et de impia Pharaonis manu, et de mari Rubro, de manibus diversorum regum et tyrannorum, scilicet Nabuchodonosor, de captivitate Babyloniæ et Assyriorum; David de leone et ursu, de gigante Golia et de Saule infensissimo ejus hoste. Et ut brevi sermone cuncta comprehendam, cunctas liberationes, et indulgentias factas in Veteri Testamento non ambigo Deum fecisse solum propter hujus benedictæ puellæ reverentiam, et amorem, quibus eam Dominus in æterna sua prædeterminatione honorandam cunctis operibus suis ab æterno præordinavit. S. Bernard. Sen., Tom. I, serm. 61, art. 1, cap. II.

Un autre pieux auteur parle en ces termes de la protection dont elle couvre l'Église :

Cum autem in mundo accrescant mala, iniquitates et peccata, credisne, quare parcit nunc mundo ipse Deus, qui olim multo etiam his minora peccata acrius punivit, prout in Testamento legitur, quod videlicet Sodomitas submersit, totum mundum diluvio delevit, pro esu et concupiscentia carnium in deserto, filios Israel viginti tria millia occidit, et pro multis aliis similibus legimus filios Israel acriter punivisse; imo omnem gentem Israeliticam prædictam pro offensis et pro legis prævaricationibus de terra promissionis perdidisse comperimus. Quomodo ergo credi potest, quod nunc acerbius mundum non flagellaret, et non exterminaret, cum videamus multo pro nunc abundare graviora in mundo peccata? Totum hoc fecit

arrivent ses bienfaits. Il nous a donné Marie pour gardienne et pour protectrice, et il entend que nous nous adressions à elle en toute occasion. Ce qu'il fait par elle, il le fait par lui-même, et l'une des plus grandes joies que nous puissions lui occasionner, c'est de montrer en elle une confiance sans bornes, principalement au milieu des dangers qui nous menacent de toute part.

Dieu n'eut pas plutôt privé l'homme de la protection dont il l'entourait pendant les jours de son innocence, dans le Paradis terrestre, que toutes les créatures fondirent en quelque sorte sur le malheureux révolté, pour venger l'outrage fait à leur Créateur. Désormais les dangers sans nombre naîtront sous ses pas; il deviendra souvent pour lui-même l'ennemi le plus cruel et le plus dangereux. Si Dieu ne mettait un frein à la fureur de tant d'ennemis, rien ne pourrait retarder d'un moment la perte de l'homme déchu et coupable.

Mais la bienheureuse Vierge Marie, dont la puissante intercession fait prévaloir la miséricorde sur la justice, dans les conseils de Dieu, nous vient en aide. Elle nous prend sous sa protection, elle nous abrite sous son manteau. Les anges contemplent avec étonnement les merveilles de ses faveurs et lui rendent des actions de grâces immortelles, tandis que ceux qui les reçoivent n'ont souvent pas d'yeux pour les voir, ni de cœur pour les sentir. Néanmoins, nous entrevoyons bien, comme à travers un nuage, quelques traits de sa providence et du soin qu'elle a des siens. Nous comprenons que sa protection grandit avec les dangers que nous courons. Quelquefois même elle daigne, par des apparitions irrécusables, nous avertir des périls qui nous menacent et de la nécessité de revenir à la pratique plus généreuse de la vertu chrétienne.

Que n'a-t-elle pas fait pour arracher à des dangers même purement corporels ses fidèles serviteurs, ou de pauvres pécheurs qu'elle voulait ramener à la vertu par ce moyen?

Elle les a délivrés lorsqu'ils allaient périr au milieu des eaux de la mer, du courant des fleuves ou des inondations ; elle les a préservés du feu et des embrasements; elle a détourné d'eux les coups de la foudre, les fureurs des vents et des tempêtes; elle les a tirés du milieu des neiges, des glaces, de mille autres passes dangereuses où ils auraient certainement péri; elle les a sauvés maintes fois au milieu des naufrages; elle les a protégés et conservés sains et saufs sous la ruine des édifices; elle a brisé les fers des captifs, sauvé des condamnés à mort, éloigné les pestes et les maladies conta-

propter B. Virginem et ejus merita. Auctor *Pomerii*, lib. II, Serm. *de B. V. M.*, part. 2, cap. II.

gieuses, calmé les guerre civiles, éloigné les ennemis, guéri les blessés et les malades. Enfin, parmi les maux qui affligent l'humanité, vous n'en trouverez pas un auquel Marie n'ait porté remède lorsqu'on l'en a priée, et qu'il a été utile de le faire, au salut des âmes et à la gloire de Dieu. Si vous en doutez, parcourez les recueils où l'on a rassemblé les récits de quelques-unes de ces merveilles opérées pour venir en aide à ceux qui sont dans le danger. Allez aux lieux des grands pèlerinages et dans les plus humbles sanctuaires de Marie; comptez si vous le pouvez les témoignages de reconnaissance qui se sont accumulés pendant des siècles, et pour plusieurs, seulement en quelques années.

Disons donc avec S. Bernard : « O Vierge bienheureuse, s'il est un « seul homme qui vous ait invoquée dans ses besoins et se sou- « vienne de n'avoir pas été secouru, il peut ne point parler de « votre miséricorde. Pour nous, les moindres de vos servi- « teurs, nous vous félicitons sans doute de vos autres vertus, « mais c'est plutôt nous-mêmes que nous félicitons de votre « miséricorde. Nous louons votre virginité, nous admirons « votre humilité : mais nous sommes malheureux, et votre « miséricorde fait surtout nos délices; nous l'embrassons « avec plus d'amour, nous la méditons plus souvent, nous « l'invoquons à chaque instant. C'est elle en effet qui a demandé « et obtenu la réparation du monde entier et le salut de tous « les hommes. Il est évident que la sollicitude de celle à qui « il a été dit : *Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grâce*, « s'est étendue à tout le genre humain. Or la grâce qu'elle a « trouvée est celle qu'elle cherchait. Qui donc, ô Vierge bénie, « pourra mesurer la longueur et la largeur, la sublimité et la « profondeur de votre miséricorde? Sa longueur? Elle vient « en aide jusqu'au dernier jour à ceux qui l'invoquent. Sa lar- « geur? Elle remplit le globe de la terre, et l'on peut dire de « vous aussi que toute la terre est pleine de votre miséricorde. « Sa sublimité s'élève jusqu'à réparer les ruines de la cité « céleste, et sa profondeur a obtenu la rédemption pour ceux « qui étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort. « Oui, c'est par vous que le ciel a été rempli, que l'enfer a « rendu ses captifs, que les ruines de la bienheureuse Jéru- « salem ont été relevées, que la vie perdue a été restituée aux « malheureux qui l'attendaient. C'est ainsi que votre très puis- « sante et très douce charité nous témoigne une compassion « infinie et vient à notre aide avec un empressement égal à cette « compassion [1]. »

[1] Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est, qui invocatam te in necessitatibus suis sibi meminerit defuisse. Nos quidem servuli tui cæteris in virtutibus congaudemus tibi, sed in hac potius nobis ipsis. Laudemus

§ V. — *Elle est la trésorière de l'Église.*

Un royaume n'a pas seulement besoin d'être gouverné, protégé, défendu victorieusement contre ses ennemis; il lui faut des richesses, qui sont une force plus grande peut-être que celle des armes, lorsqu'elles sont judicieusement employées. Les richesses du royaume de Dieu sont infinies; or, c'est à Marie qu'il appartient de les garder et d'en être la dispensatrice.

On pourrait s'étonner que la sainte Ecriture nous décrive avec tant de détails les richesses de David, et surtout celles de Salomon son fils. Les trésors que possédait Salomon étaient tels que jamais aucun roi, au témoignage du Saint-Esprit lui-même, n'en amassa de semblables (II Paralip., IX). Ses revenus étaient immenses, et les tributs que lui payaient les nations voisines augmentaient encore tant de richesses. Aussi l'or et l'argent étaient-ils communs de son temps à Jérusalem, au point que l'Ecriture les compare aux pierres qui jonchent les chemins.

Nous savons que Salomon était une des figures de Notre-Seigneur. Il le représentait comme Prince de la paix; ses trésors immenses étaient l'image des trésors incomparablement plus grands et plus précieux que possède le chef de l'Église, Jésus-Christ, et qu'il ne réserve pas pour son propre usage, mais qu'il distribue généreusement entre tous ses sujets, selon leurs besoins et les desseins de sa libéralité envers eux.

Le trésor le plus précieux de Jésus-Christ est sa grâce. L'apôtre S. Paul (Rom. v, 15) nous fait entendre combien est abondant ce trésor du Seigneur, lorsqu'il dit : *Il n'en est pas du don de Dieu comme du péché d'Adam; car nous avons été condamnés par le jugement de Dieu pour un seul péché, au lieu que nous sommes justifiés par la grâce, après plusieurs péchés.* Le péché d'Adam avait passé jusqu'à nous, mais ce n'était qu'un

virginitatem, humilitatem miramur; sed misericordia miseris sapit dulcius, misericordiam amplectimur carius, recordamur sæpius, crebrius invocamus. Hæc est enim quæ totius mundi reparationem obtinuit, salutem omnium impetravit. Constat enim pro universo genere humano fuisse sollicitam, cui dictum est : *Ne timeas, Maria, invenisti gratiam,* utique quam quærebas. Quis ergo misericordiæ tuæ, o benedicta, longitudinem et latitudinem, sublimitatem et profundum queat investigare. Nam longitudo ejus usque in diem novissimum invocantibus eam subvenit universis. Latitudo ejus replet orbem terrarum, ut sua quoque misericordia plena sit omnis terra. Sic et sublimitas ejus civitatis supernæ invenit restaurationem, et profundum ejus sedentibus in tenebris et in umbra mortis obtinuit redemptionem. Per te enim cœlum repletum, infernus evacuatus est, instauratæ ruinæ cœlestis Jerusalem, expectantibus miseris vita perdita data. Sic potentissima et piissima charitas et affectu compatiendi, et subveniendi abundat effectu, æque locuples in utroque. S. Bern., Serm. 4 *in Assumpt. B. V. M.*

seul péché. La grâce de Jésus-Christ détruit ce péché, et avec lui, tous les autres que nous avons pu commettre par notre propre volonté, fussent-ils innombrables comme les gouttes d'eau de la mer. Le péché d'Adam nous condamnait à demeurer privés de la vue de Dieu. La grâce de Jésus-Christ nous rend nos droits à la vision béatifique, et nous remet les tourments sensibles que nous avions mérités. Le péché d'Adam nous avait fait perdre la grâce par laquelle il nous était possible de persévérer. La grâce de Jésus-Christ nous donne de nouveau la force de la persévérance, et même celle de nous relever, si nous le voulons, autant de fois qu'il nous arriverait de tomber. Le péché d'Adam a introduit dans le monde la mort naturelle. La grâce de Jésus-Christ nous ouvre la porte de la vie éternelle. Le péché d'Adam n'a pas remonté plus haut que ses descendants; il ne s'est transmis qu'aux hommes. La grâce de Jésus-Christ a remonté jusqu'aux anges qui en ressentiront éternellement les bienheureux effets.

Concevez, si vous le pouvez, combien est immense la multitude des hommes qui ont été, qui sont ou qui seront; tenez compte de toutes les bonnes pensées qu'ils ont jamais eues, de toutes leurs bonnes paroles, de toutes leurs actions vertueuses : pour toutes et pour chacune d'elles, il a fallu que Dieu puise dans le trésor de ses grâces. Mais que d'autres hommes pourraient exister et n'existeront jamais? que de grâces leur pourraient être accordées et ne le seront pas; puisqu'ils ne sortiront pas du néant? que de grâces aussi ont été accordées, ou pourraient l'être, sans que leur effet se produise, par la faute des hommes qui n'y correspondent pas? Il y a des grâces pour tous, pour tous les sexes, les âges, les états, pour toutes les vocations, toutes les épreuves, toutes les circonstances; des grâces pour aider à l'accomplissement des devoirs les plus ordinaires et les plus faciles, comme pour la pratique des devoirs les plus difficiles, des vertus les plus héroïques et les plus sublimes; des grâces qui préviennent les âmes les plus éloignées de Dieu, qui excitent encore les plus ferventes, qui sont la récompense de la fidélité, ou qui sont données comme un dernier secours, même aux plus impies. Il y a la grâce de la persévérance finale et aussi la grâce qui va chercher les âmes du purgatoire, âmes saintes sans doute, mais bien dignes de compassion, au milieu des flammes expiatrices qui les purifient. Et si Dieu avait créé mille millions de mondes, les trésors infinis de sa grâce pourraient, sans s'épuiser, suffire à la sanctification de tous leurs habitants.

N'avons-nous donc pas sujet de nous écrier avec l'Apôtre (Rom. xi, 33) : *O altitudo divitiarum!* O sublime grandeur des trésors de la grâce de Dieu ! C'est par sa mort sur la croix que

Jésus-Christ les a rassemblés pour nous : qu'il en soit à jamais béni et qu'il soit aussi béni à jamais d'avoir confié la clef de ces trésors à celle qu'il nous a donnée pour Mère.

Bossuet, dans un sermon *sur la Conception de la très sainte Vierge*[1], explique en ces termes, à son royal auditoire, sur quels fondements repose notre dévotion à l'auguste Mère de Dieu. « *Personne*, dit le saint Apôtre I Cor. III, 11), *ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis, c'est-à-dire Jésus-Christ.* Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion à la sainte Vierge; parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge mère, depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité. Elevez vos esprits, mes frères, et considérez attentivement combien éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée, avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde[2]. Mais il faut encore ajouter que Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce, mais un instrument volontaire, qui contribue à ce grand ouvrage, non seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine; si bien que ce grand ouvrage de l'Incarnation qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti[3] : tant il était nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils est fait homme, et les hommes ont un sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit S. Ambroise[4], et après lui S. Thomas,

[1] IIIème Sermon, prêché à la cour le 8 décembre 1669.

[2] On lit dans la Bulle de Pie IX pour la définition de l'Immaculée Conception :

Ineffabilis Deus, cum ab omni æternitate præviderit luctuosissimam totius humani generis ruinam, ex Adami transgressione derivandam... ab initio et ante sæcula Unigenito Filio suo Matrem, ex qua caro factus in beata temporum plenitudine nasceretur, elegit atque ordinavit, tantoque præ creaturis universis est prosecutus amore, ut in illa una sibi propensissima voluntate complacuerit.

[3] En faisant dépendre le mystère de l'Incarnation du consentement de Marie, Dieu l'établit, par là, comme la médiatrice du don sacré qu'il va faire au monde, la dépositaire amoureuse et fidèle de son trésor pour notre rachat, et apprend à toute l'Église à aller à Marie comme au tabernacle ou au sanctuaire où habite et repose l'objet de ses délices et de ses complaisances. Olier, *Vie intérieure de la Très Sainte Vierge*, chap. IV.

[4] Uterus Mariæ Spiritu ferventi qui supervenit in eam, replevit orbem

« c'est de ses bénites entrailles qu'est sorti avec abondance cet « esprit de sainte ferveur qui étant premièrement survenu en « elle, a inondé toute la terre. Elle a reçu, dit S. Thomas[1], « une si grande plénitude de grâce, qu'elle est parvenue à une « union très intime avec l'Auteur de la grâce, et a mérité de « recevoir en elle celui qui est rempli de toutes les grâces : en « l'enfantant, elle a, en quelque manière, fait découler la grâce « sur tous les hommes. »

« Il a donc fallu, Chrétiens, que Marie ait concouru par sa charité à donner au monde son Libérateur. Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ, par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus; et *les dons de Dieu sont sans repentance* (Rom. xi, 29); il est, et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à votre salut, dans le mystère de l'Incarnation qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances. »

Le grand orateur montre ensuite comment nous recevons par l'intervention de Marie la grâce de la vocation, et il cite l'exemple du Précurseur.

« Jésus, dit-il, vient à Jean sans qu'il y pense ; il le prévient, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi et auparavant insensible : pensiez-vous à Dieu, ô pécheurs, quand il a été vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit? Dans ces ténèbres où vous vous cachiez, quelle soudaine lumière vous a paru tout à coup comme un éclair? Quel nouvel instinct a touché vos cœurs? Vous ne le cherchiez pas, et il vous appelait à la pénitence. Vous fuyiez, et il a bien voulu vous trouver; mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. S. Jean-Baptiste ainsi prévenu semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserre; c'est à la voix de Marie qu'il est excité : *Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein* (Luc. i, 44).

terrarum, cum peperit Salvatorem. S. Ambr., *de Institut Virg.*, cap. xii.

[1] Tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima Auctori gratiæ, ita quod eum qui est plenus omni gratia, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo gratiam ad omnes derivaret. S. Thomas, III part., quest. xxvii, art. 5, ad 1.

« C'est Marie, » dit S. Ambroise[1], « qui a élevé Jean-Baptiste « au-dessus de la nature ; et cet enfant, touché de sa voix, « avant que d'avoir respiré l'air, a attiré l'esprit de la piété. » Et selon le même S. Ambroise[2], « la grâce dont Marie fut rem- « plie était si grande, qu'elle ne conservait pas seulement en « elle le don de la virginité, mais qu'elle conférait encore à « ceux qu'elle visitait, la marque de l'innocence. C'est à sa « voix que l'enfant a tressailli dans le sein de sa mère, obéis- « sant avant d'être engendré. Il n'est pas étonnant qu'il ait per- « sévéré dans une intégrité parfaite, lui que la Mère du Sauveur « oignit pendant trois mois comme de l'huile de sa présence et « du parfum de sa pureté. »

Bossuet montre en second lieu, en prenant pour exemple le miracle des noces de Cana, que la grâce de la justification est donnée par l'entremise de Marie comme l'a été celle de la vocation, et il dit : « Qui ne sait que ce grand miracle, sur lequel a été fondée la foi des Apôtres fut l'effet de la charité et des prières de Marie? Lorsqu'elle demanda cette grâce, il semble qu'elle ait été rebutée : *Femme*, lui dit le Sauveur, *qu'y a-t-il entre vous et moi? mon heure n'est pas encore venue* (S. Jean, II, 4). Quoique ces paroles paraissent rudes, et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connaît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites merveilleuses de l'Époux sacré. Elle sait tous les secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les âmes fidèles ; elle sait qu'il nous rebute souvent, afin que nous apprenions à emporter par l'humilité, et par une confiance persévérante, ce que la première demande n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle Mère, à qui son Fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement? Et que ne lui donnera-t-il pas, quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre, puisqu'il avance en sa faveur, comme dit S. Jean Chrysostome (Hom. 22 *sur S. Jean*), l'heure qu'il avait résolue? Jésus qui semblait l'avoir refusée, fait néanmoins ce qu'elle demande.

« Mais, qui n'admirera que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge? Ce miracle, en cela différent des autres : miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet?

[1] Levavit (Maria) Joannem in utero constitutum, qui ad voces ejus exilivit... prius sensu devotionis, quam Spiritus infusione vitalis animatus. S. Ambros., *de Inst. Virg.*, cap. XIII.

[2] Cujus tanta gratia, ut non solum in se virginitatis gratiam reservaret ; sed etiam his quos viseret integritatis insigne conferret... Ad vocem Mariæ exultavit infans obsecutus antequam genitus. Nec immerito mansit integer corpore, quem tribus mensibus oleo quodam suæ præsentiæ et integritatis unguento Domini mater exercuit. S. Ambros., *de Instit. Virg.*, cap. VII, n. 50,

Marie le désire, c'est assez. Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans celui-ci, qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? Cela s'est-il fait par une rencontre fortuite? ou plutôt ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de nous faire entendre, ce que remarque S. Augustin[1] en interprétant ce mystère, que « la « Vierge incomparable étant Mère de notre Chef selon la chair, « a dû être, selon l'esprit, la mère de tous ses membres, en « coopérant par sa charité à la naissance spirituelle des enfants « de Dieu? »

« Vous voyez que nous entendons ce mystère comme l'ont entendu, dès les premiers siècles, ceux qui ont traité avant nous les Ecritures divines. Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à la naissance des enfants de Dieu : voyons la part que Jésus lui donne dans leur fidèle persévérance.

« Paraissez donc, continue le grand orateur dans son magnifique langage, paraissez, enfants de miséricorde et de grâce, d'adoption et de prédestination éternelle, fidèles compagnons du Sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin : accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître, et le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jusqu'à la croix, pendant que les autres disciples prennent la fuite, puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui, il est la figure des fidèles persévérants, et vous voyez aussi que Jésus-Christ le donne à sa Mère : *Femme*, lui dit-il, *voilà votre fils* (S. Jean, XIX, 26). « Elle est, » dit S. Ambroise[2], « confiée à Jean l'Evangéliste, qui ne connaît point le « mariage. Aussi je ne m'étonne pas qu'il nous ait révélé plus de « mystères que tous les autres, lui à qui le trésor des secrets « célestes était toujours ouvert. »

« Chrétiens, j'ai tenu parole. Ceux qui savent considérer combien l'Ecriture est mystérieuse, connaîtront par ces trois exemples que Marie est, par ses pieuses intercessions, la Mère des appelés, des justifiés et des persévérants... Quelle autre peut parler pour nous plus utilement que cette divine Mère? »

Telle est la magnifique synthèse par laquelle Bossuet nous donne à comprendre, d'après l'enseignement de l'Ecriture et des Pères, que toutes les grâces nous viennent par Marie. Ajoutons

[1] Carne mater Capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus, quia cooperata est charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesia. S. August., *de Sancta Virgine.*

[2] Eademque postea Joanni Evangelistæ est tradita conjugium nescienti. Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum. S. Ambros., *de Instit. Virg.*, cap. VII.

encore quelques considérations à ces sublimes enseignements.

En parlant de la prédestination de la bienheureuse Vierge Marie, nous avons établi que tous les autres saints doivent leur propre prédestination à celle de cette auguste Vierge. Dieu a fait Jésus premièrement pour lui-même, il a fait Marie pour Jésus, et toutes les autres créatures, il les a faites pour Jésus et Marie[1].

Quiconque ne subsiste pas en Jésus-Christ, ne vit pas de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, usurpe la place qu'il occupe en ce monde, et il use d'un bien auquel il n'a pas droit, lorsqu'il se sert des créatures. Tout le monde extérieur et naturel a été fait pour Jésus et Marie, il en est de même du monde surnaturel, du monde de la grâce. Marie était présente avec Jésus à la pensée de Dieu, lorsqu'il prépara toutes choses[2] et parmi les choses

[1] Christus ergo et B. Virgo sunt causa finalis, ob quam creatum est universum, ac proinde ejusdem sunt causa formalis, puta exemplaris, scilicet idea. Ordo enim gratiarum, in quo primus est Christus et B. Virgo, est idea et exemplar juxta quod Deus creavit et disposuit ordinem naturæ, totiusque universi. CORNELIUS A LAPIDE, *in Eccli.*, cap. XXIV.

Mira effigies primogenitæ Dei Mariæ, quæ cum adhuc esset in divinæ mentis sacrario, creatori omnipotenti Deo præsens erat, et opera creationis promovebat et componebat. Sacram hanc prærogativam recognoscit ipsa in se : *Quando præparabat cœlos, aderam*, etc. (*Prov.* VIII, 27). Aderat in effigie, refulgebat in idea, tanti apud Deum Patrem habita, ut cum mundus conderetur, nihil in eo creari, nihil voluerit fabricari, cui non assisteret ipsa. Ipsa est quæ prima fundamenta mundi jecit : qua propter Bonaventura, Psal. CXVIII : « Dispositione tua », inquit perseverat mundus, quem « et Tu cum Deo fundasti ab initio ». Esto, serius producta fuerit : primum apud Deum locum tenuit, ac proinde creaturarum omnium prima rite et recte censenda est. Contingere interdum solet, ut summus Pontifex, in Cardinalium creatione primum locum viro primario reservet, quem in sui pectoris scrinio retinet; cumque declaratus tandem fuerit cæteris creaturis præferatur. Ergo cum immaculata concipitur Maria, cæteris creaturis prælertur, quæ in sua creatione præventa rationis usu, suum recognoscit auctorem et Deum invocat Patrem. PETRUS BIVERUS S. J., in *Sacro Oratorio piarum imag. Mariæ.*

Post Christum Dominum beatam Virginem esse causam finalem omnium creaturarum, propter gloriam enim ejus etiam factæ sunt, indicatur *Proverb.* VIII his verbis : *Quando præparabat*, scilicet Deus, *cœlos, aderam; quando appendebat fundamenta terræ, cum eo eram cuncta componens.* Quæ Verba, ut plures Patres exponunt, intelliguntur de Sapientia increata, seu de Christo Domino, ut homine, et de beata Virgine in sensu secundario. Insinuant aliqui Patres, præcipue Andras Cretensis, in serm. *Assumptionis B. M.* « Hic est, inquit, scopus qui excogitatus est ante sæcula, ad quem nimirum « omnia opera divina post humanitatem Christi Domini relata sunt, » etc. J. B. NOVATI, *de Eminentia V. Mariæ.*

[2] *Ego feci ut in cœlo oriretur lumen indeficiens.* Ad litteram : Ego fui causa cur Deus creavit lucem, cœlos, mare, flumina totumque universum. Hujus enim creatio ordinata fuit in justificationem et glorificationem sanctorum, factam a Christo per beatam Virginem, tanquam ad suum finem : ordo enim naturæ creatus est et institutus est propter ordinem gratiæ. Quia ergo beata Virgo fuit Mater Christi, ac consequenter fuit medium nostræ redemptionis, ac totius ordinis gratiarum a Christo instituti, hinc pariter

que Dieu préparait, la vocation, la justification, la persévérance des justes tenaient le premier rang, par conséquent les grâces par lesquelles les prédestinés arriveraient à la possession de tels biens. Ces trésors infinis, il était réservé à Jésus de les mériter, et à Marie d'y puiser la première pour elle-même, et d'enrichir de leur surabondance tous ceux que Dieu prédestinait de concert avec elle, et à cause d'elle.

Aussi les anciens auteurs qui ont écrit sur les gloires de Marie, ne se lassent-ils pas de l'appeler la trésorière de Dieu[1], la trésorière des grâces du Seigneur[2], la trésorière des grâces de Jésus-Christ[3]; la trésorière du Père éternel[4]; la trésorière du l'Esprit-Saint[5]; la trésorière du Très-Haut[6]; la trésorière des biens célestes[7]. La Vierge Marie, dit Jacques de Voragine, est la trésorière de Dieu. Dieu possède le triple trésor de la puissance du Père, de la sagesse du Fils, de la miséricorde du Saint-Esprit. Or c'est à Marie qu'il a confié le soin de disposer de ses richesses.

Le Père lui a confié le trésor de sa puissance, et elle s'en est servie pour attirer Dieu lui-même sur la terre, pour briser l'orgueil et le pouvoir de Satan, et nous introduire dans la gloire du Ciel.

Le Fils lui a confié le trésor de sa sagesse. C'est pour cela qu'elle s'appelle elle-même, au livre de l'*Ecclésiastique* (XXIV. 24), la Mère de l'intelligence : *Ego Mater agnitionis*. Elle puise dans ce trésor pour nous conduire au port du salut, et mérite aussi d'être saluée du nom d'Étoile de la mer. Elle y puise encore pour gouverner toutes choses avec prudence et sagesse, pour le bien de la sainte Eglise et pour le salut de nos âmes.

Le Saint-Esprit lui a confié le trésor de sa miséricorde, et

fuit causa finalis creationis Universi : Universi enim finis est Christus, ejusque Mater et Sancti : ut scilicet, sancti in universo hoc per Christum et B. Virginem, gloria et gratia donentur. Quare creationis Universi causa finalis fuit prædestinatio Christi, B. Virginis et Sanctorum. Licet enim Universi partes quædam sint Christus et B. Virgo, ideoque eo posteriores in genere causæ materialis tamen in genere causæ finalis sunt priores. Quare inter creationem Universi, et nativitatem Christi ac B. Virginis, est mutua quædam contradependentia : nec enim Deus nasci voluit Christum et B. Virginem nisi in universo hoc; nec vicissim voluit Universum hoc existere sine Christo et B. Virgine. Imo propter illos illud creavit. Totum enim Universum ad Christum et B. Virginem, ordinemque gratiarum, velut ad sui complementum et finem referri et ordinari voluit. Vide nostrum Suarez, Vasquez, Valentiam, Canisium, etc. CORNEL. A LAPIDE, *in Eccli.*, cap. XXVI.

[1] IDIOTA et S. BERNARDINUS SENENS.
[2] RICHARD. A S. LAUR.
[3] ALBERTUS MAGN.
[4] JACOB. A VORAG.
[5] S. BERNARD. SENENS.
[6] BERNARD. DE BUSTIS.
[7] IDEM.

elle dispense largement cette richesse précieuse sans en rien retenir. *Elle a ouvert sa main à l'indigent*, est-il écrit au livre des *Proverbes* (XXXI, 25); *elle a étendu ses bras vers le pauvre.* Elle donne à tous et ne rebute personne : *Venez tous à moi*, dit-elle, *vous qui me désirez et remplissez-vous des fruits que je porte* (ECCLÉSIASTIQUE, XXIV, 26).

Elle ne fait pas attendre ses générosités et n'exige pas de longues supplications. Pourrait-elle ne pas mettre en pratique ces conseils de l'Esprit-Saint (ECCLÉSIASTIQUE, IV, 1) : *Mon fils, ne privez pas le pauvre de son aumône et ne détournez pas les yeux de lui. Ne méprisez pas celui qui a faim et n'aigrissez pas le pauvre dans son indigence. N'attristez pas le cœur du pauvre et ne différez pas de donner à celui qui souffre. Ne rejetez point la prière de l'affligé, et ne détournez point votre visage du pauvre. Ne donnez point sujet à ceux qui vous demandent, de vous maudire derrière vous.* Elle répartit ses dons avec sagesse, et les accorde de préférence à ceux qui en ressentent vivement le besoin et qui les désirent véritablement, afin qu'ils soient mieux appréciés et que, reçus avec plus de reconnaissance, ils deviennent plus utiles et en attirent d'autres. Elle accorde à chacun selon ses besoins, car les mêmes grâces ne sont pas nécessaires ni même utiles à tous.

S. Jean Damascène, dans un sermon *sur l'Assomption*, compare la très sainte Vierge à un nuage qui laisse tomber sur la campagne une pluie salutaire. L'eau du nuage sert à produire mille fleurs, mille fruits différents, selon les espèces variées des plantes qui la reçoivent. Ainsi en est-il des eaux que laisse tomber sur nous la Nuée mystique, féconde en toutes sortes de grâces. Ici elles amollissent le cœur endurci du pécheur ; là elles réconfortent le faible et consolent l'affligé ; ailleurs elles donnent au juste l'héroïsme que réclame la pratique des plus sublimes vertus. A l'un elle aide à vivre pieusement; à l'autre elle aide à bien mourir.

S. Bernard emploie une autre image et compare Marie à un canal destiné à conduire des eaux bienfaisantes dans une contrée jusque-là desséchée et aride. C'est du ciel que ce canal mystérieux prend son point de départ ; c'est du ciel qu'il apporte les eaux de la grâce à notre terre désolée par le vent brûlant du péché. Non pas que Dieu n'ait pu être lui-même le distributeur de ses dons, mais il a voulu nous faire la faveur de nous donner une médiatrice qui pût obtenir pour nous tout ce qu'elle demanderait en notre faveur. Nos mains ne sont pas toujours assez pures pour s'élever avec confiance vers le Seigneur, et notre prière mériterait souvent d'être rejetée comme indigne de sa souveraine Majesté. Marie est notre Mère sans être en même temps notre juge. Une mère ne repousse jamais les supplications

de ses enfants, et un Fils tel que Jésus ne refuse jamais rien à sa Mère [1]. Dieu, en remettant ainsi le trésor de ses grâces et la plénitude de tout bien entre les mains de cette auguste Vierge, voulait nous apprendre à nous tourner vers elle comme vers notre plus sûre espérance et nous exciter ainsi à lui rendre tout l'honneur et tous les hommages qui lui sont dus [2].

Il nous reste à préciser en quel sens nous devons entendre que toutes les grâces qui nous viennent de Dieu nous sont données par l'entremise de Marie.

On peut l'entendre de trois manières : 1° Toutes les grâces nous viennent par Marie, parce que l'auteur même de la grâce nous a été donné par elle, c'est d'elle que le Fils de Dieu a pris la chair et le sang, l'humanité sacrée par laquelle il a mérité pour nous toutes les faveurs qui nous sont accordées. 2° Toutes les grâces nous viennent encore par Marie, parce qu'elle s'entremet comme médiatrice entre Dieu et nous, et qu'elle obtient pour l'humanité en général tous les secours nécessaires au salut des hommes. 3° Enfin toutes les grâces nous viennent par Marie, parce qu'elle veille attentivement à tous les besoins de chacun de nous et que toutes les grâces de Dieu, quelque particulières qu'elles soient, nous les devons à son intercession.

De ces trois propositions, la première ne saurait être mise en doute ; elle se confond avec les dogmes saints de l'Incarnation et de la Rédemption.

La seconde découle évidemment de la fonction que Marie a reçue de Dieu de veiller sur l'Eglise, en qualité de reine et de mère ; elle ressort nécessairement de sa coopération à l'œuvre de la Rédemption.

La troisième pourrait donner matière à quelques discussions, si l'on ne savait pas que Marie, notre souveraine et notre mère, ne peut pas ne pas s'intéresser aux enfants que Jésus lui a donnés, pour tenir en quelque manière sa place auprès d'elle,

[1] Cæterum quidquid illud est, quod offerre paras, Mariæ commendare memento, ut eodem alveo ad largitorem gratiæ gratia redeat quo influxit. Neque enim impotens erat Deus, et sine hoc aquæductu infundere gratiam, prout vellet ; sed tibi vehiculum voluit providere. Forte enim manus tuæ, aut sanguine plenæ, aut infectæ muneribus, etc. S. Bernardus, Serm. *de Aquæductu*, n. 18.

[2] Altius ergo intuamini, quanto devotionis affectu a nobis eam voluerit honorari, qui totius bene plenitudinem posuit in Maria ut proinde, si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare, quæ ascendit deliciis affluens. Hortus plane deliciarum, quem non modo afflaverit veniens, sed et perflaverit superveniens auster ille divinus, ut undique fluant et effluant aromata ejus, charismata scilicet gratiarum. Tolle corpus hoc solare, quod illuminat mundum : ubi dies? Tolle Mariam, hanc maris stellam, maris utique magni et spatiosi : quid nisi caligo involvens, et umbra mortis ac densissimæ tenebræ relinquuntur. Idem, *ibid.*, n. 7.

pour être l'objet de ses soins, de sa tendresse maternelle, comme il le fut lui-même pendant sa vie sur la terre. Marie ne peut négliger aucun de ceux que son Fils a rachetés au prix de son sang. Elle veut nécessairement connaître tous leurs besoins, entendre toutes leurs prières, et tout ce que la Mère de Dieu désire connaître, évidemment elle le connaît. Or pourrait-elle connaître quelqu'un de nos besoins et ne pas nous venir en aide[1] ?

Réjouissons-nous donc d'avoir auprès de Dieu une telle médiatrice. Réjouissons-nous, parce que si nous sommes pauvres des biens de la grâce, dans cette terre d'exil et cette vallée de larmes, la trésorière de Dieu chargée de distribuer ses largesses est notre mère et elle nous aime. Mais n'oublions pas de lui témoigner notre reconnaissance pour les biens infinis que sa main libérale a répandus sur nous. L'oubli et l'ingratitude détourneraient de nous des bienfaits dont l'abus nous rendrait plus coupables. La reconnaissance au contraire, et l'attention à profiter des grâces que Marie nous donne, encourageront cette tendre Mère à se montrer de jour en jour plus libérale envers nous.

§ VI. — *Elle est l'assistante du Juge suprême.*

Jésus-Christ, roi du ciel et de la terre, est aussi le souverain Juge de toute créature. Il nous l'a dit lui-même dans l'Évangile selon S. Jean[2] : *Comme mon Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. Je juge selon que j'entends* de mon Père que je dois juger, *et mon jugement est très juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé*, qui est la sagesse essentielle et la souveraine justice. Autrefois le Roi-Prophète demandait à Dieu, pour Salomon son Fils, la grâce d'être un juge selon son cœur. *O Dieu*, disait-il (Ps. LXXI, 1), *donnez au roi la droiture de vos propres jugements, et la lumière de votre justice, afin qu'il juge votre peuple selon les règles de la justice, et vos pauvres selon l'équité de vos jugements.* David parlait en roi et en père : il demandait pour son peuple un juge équitable ; il demandait pour son fils d'être ce juge, dont les arrêts sembleraient dictés par la sagesse et la justice de Dieu lui-même. Mais David par-

[1] Adeo pietate replentur ubera tua ut alicujus miseriæ notitia tacta lac fundant misericordiæ, nec possis miserias scire et non subvenire. RICHARD A S. VICTORE, *in Cant.*

[2] Il faudrait citer ici une grande partie du discours adressé aux Juifs par Notre-Seigneur, après la guérison du malade de la Probatique. Nous renvoyons le lecteur au chapitre v de l'Evangile selon S. Jean, à partir du verset 19e.

lait aussi en prophète. Il désirait et il annonçait la venue de ce juge en faveur de qui former des vœux était inutile, parce qu'il serait le juge infiniment éclairé, infiniment juste ; le juge dont l'autorité sans appel et dont la puissance pour faire exécuter ses arrêts ne connaîtrait aucun obstacle. Il priait pour Salomon, son fils et son successeur, mais il entrevoyait, dans un avenir encore lointain, celui dont Salomon lui-même ne serait qu'une pâle image, celui qui pourrait dire en toute vérité, en parlant de lui-même : *Le Père ne juge personne, mais il a donné tout pouvoir de juger au Fils, et mon jugement est la justice même, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé*. Et ce n'est pas seulement comme Dieu que Jésus-Christ est établi souverain Juge : Tertullien, S. Augustin, S. Jérôme, l'abbé Rupert, S. Thomas et après eux les théologiens assurent que le pouvoir de juger souverainement appartient au Rédempteur et lui a été donné, comme homme, afin que les hommes pussent voir, des yeux mêmes de leur chair, leur Juge et leur Sauveur, et l'entendre de leurs oreilles. *Je sais*, disait le saint homme Job XIX, 25, *que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour, et je verrai mon Dieu dans ma propre chair. Je le verrai moi-même et non un autre ; et je le contemplerai de mes propres yeux. C'est l'espérance que j'ai et qui reposera toujours dans mon cœur.*

Ce Juge suprême a l'autorité pour juger ; il a aussi la sagesse, puisqu'il est la Sagesse incréée de Dieu, ou plutôt Dieu lui-même. Sagesse dont celle de Salomon n'était qu'un imperceptible reflet, une étincelle comparée au soleil.

Il a l'équité, parce qu'il est la justice elle-même : *Seigneur, j'ai reconnu que vos jugements sont la justice même,* disait le roi-prophète : *Cognovi, Domine, quia æquitas judicia tua* (PSAL. CXVIII, 75).

Il a la force et la puissance nécessaires à quiconque veut se mêler de rendre la justice, pour réprimer l'insolence des méchants, les mettre dans l'impossibilité de nuire, et leur infliger le châtiment que méritent leurs crimes. Où trouvera-t-on une force semblable à la force de Dieu ? *La sagesse et la puissance sont en lui*, dit Job XII, 16 ; *s'il détruit, nul ne pourra édifier ; s'il tient un homme enfermé, nul ne pourra lui ouvrir. Il multiplie les nations et il les perd, et il rétablit, s'il lui plaît, ce qu'il a renversé. Il tient dans sa main l'âme de tout ce qui vit, et tous les esprits qui animent une chair humaine.* Quel pouvoir comparable à celui du souverain Juge, dont le seul nom fait courber le genou à toute créature, au ciel, sur la terre, et dans les enfers, et par la seule volonté de qui subsistent toutes choses ?

Rien ne manque donc à Jésus-Christ notre juge pour exercer dignement cette fonction sacrée que le Père lui a confiée :

Neque enim Pater judicat quemquam; sed omne judicium dedit Filio : « Le Père ne juge personne, mais il a donné tout pouvoir « de juger à son Fils. »

Exercera-t-il seul ce pouvoir? Et s'il veut que Marie soit sa compagne et son aide en cette circonstance, comme en toute autre, s'il veut ajouter cette dignité nouvelle à toutes les autres dignités dont il l'a revêtue, quelle part lui réservera-t-il dans le jugement que le Père lui a remis entre les mains?

Evidemment il n'appartient pas à une mère, et à la plus tendre des mères, d'être, à proprement parler, le juge de ses enfants. On ne peut attendre d'elle qu'elle prononce jamais la sentence de condamnation, quelquefois absolument nécessaire contre les criminels. Si elle recherche leurs fautes, si elle discute leur culpabilité, elle ne peut avoir qu'un seul but : les justifier, les excuser au moins jusqu'à un certain point; et si l'excuse est tout à fait inadmissible, supplier le juge d'adoucir les rigueurs de la sentence, et même d'accorder un pardon entier au malheureux dont le sort est entre ses mains.

Telle sera donc la fonction de Marie auprès du Juge suprême. Elle sera notre médiatrice et notre avocate; elle intercédera auprès de Jésus-Christ et obtiendra miséricorde pour ses enfants coupables. On lit au chapitre IIe du troisième *Livre des Rois*, que Bethsabée, mère de Salomon, se présenta devant son Fils, afin d'obtenir une faveur pour Adonias qui l'en avait priée. Salomon vint au-devant d'elle, la salua profondément, et il s'assit sur son trône, et l'on mit un trône pour Bethsabée qui s'assit à son tour. Elle dit alors à Salomon : Je n'ai qu'une petite prière à vous faire : ne me donnez pas la confusion d'être refusée. Le roi lui dit : Ma mère, dites ce que vous me demandez, car il ne serait pas juste de ne pas satisfaire à vos désirs. Cependant la prière de Bethsabée ne fut pas exaucée, parce que la faveur que réclamait Adonias n'était qu'un piège tendu à Salomon dont il voulait ravir le sceptre et la couronne. La bienheureuse Vierge Marie a son trône placé auprès du véritable Salomon, régnant dans tout l'éclat de sa gloire et jugeant son peuple. Elle demande aussi des faveurs; mais elle n'a pas à craindre que son Fils lui refuse quelque chose malgré tout son amour, parce que les faveurs qu'elle réclame ne peuvent nuire ni à la royauté de Jésus, ni à sa propre puissance. Adonias aurait peut-être renversé Salomon de son trône, s'il avait obtenu Abisag pour épouse, comme le demandait Bethsabée : mais quel pécheur renversera jamais Jésus de son trône éternel, parce que Marie lui aura obtenu quelque grâce, propre à le convertir et à l'arracher au péril de la damnation?

Marie est donc notre avocate, notre médiatrice auprès de

Jésus-Christ son Fils et son juge. Il est la justice : elle est la miséricorde.

S. Irénée appelle Marie l'avocate d'Ève[1]; S. Ephrem, l'avocate à l'heure de la mort et du jugement, l'avocate unique des pécheurs et de tous les abandonnés[2]; S. Grégoire de Nazianze, notre avocate bienveillante et pleine de sollicitude auprès de son Fils[3]; S. Jean Damascène, l'avocate des chrétiens, l'avocate qui gagne toutes les causes qu'elle plaide[4]. S. Anselme dit que Dieu l'a instituée avocate des accusés pour qu'au lieu du jugement et des supplices qui les attendent, ils obtiennent leur pardon et une récompense éternelle. S. Bernard dit qu'elle est notre avocate auprès de son Fils[5]; S. Bonaventure, qu'elle est l'avocate des malheureux[6]; le bienheureux Albert le Grand, qu'elle est notre avocate en présence du Juge souverainement sage, pour nous défendre contre le plus rusé des ennemis, dans une cause désespérée[7]; il dit encore que le Saint-Esprit nous l'a choisie lui-même pour avocate[8]; qu'elle est très sage, très éloquente et très fidèle[9]. Ce titre d'avocate et de médiatrice est un de ceux que les pieux serviteurs de Marie se sont plu à lui donner souvent, pour marquer l'intérêt qu'elle nous porte et le bien qu'elle nous fait auprès de Dieu dont nous avons tant de fois irrité la justice.

Il est vrai que Notre-Seigneur est aussi appelé notre avocat par l'apôtre S. Jean dans sa première Épître (II, 1) : *Mes petits enfants*, écrit-il, *je vous mande ceci par lettre, afin que vous ne pécheiez point. Si néanmoins quelqu'un pèche, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste par excellence.* S. Paul, dans l'Épître aux Romains (VIII, 34), nous fait connaître aussi qu'il intercède pour nous : *Qui etiam interpellat pro nobis.* Il semble donc que nous n'ayons pas besoin d'autre avocat que celui qui est nécessairement exaucé, parce qu'il est Dieu et Fils de Dieu : *Je savais bien*, dit-il à son Père, *que vous m'écoutez toujours* S. JEAN, XI, 42. Il n'en est pas ainsi cependant, et l'affaire de notre salut est tellement grave que le Juge souverainement juste, mais aussi rempli de bienveillance pour nous, veut nous donner plusieurs avocats, plusieurs médiateurs. Jésus-Christ est notre intercesseur auprès du Père, mais il est aussi notre juge. Il est ce juge des vivants et des morts en

[1] Lib. I *Adv. Hæreses.*
[2] In *Threnis*, et in serm. *de Laud. B. V.*
[3] In *Tragædia de Christo patiente.*
[4] In *canone de S. Trinitate.*
[5] *Super Salve Regina.*
[6] Serm. *de Aquæductu.*
[7] In *Corona B. V.*
[8] In *Bibl. Mar. super Jeremiam.*
[9] *Super Missus est*, cap. CXXXV. — In *Biblia Mar. super libr.* III *Reg.*

Cantiques, figure de Marie, dit de son bien-aimé qui est Jésus : *Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe.* Et quelle place choisit-elle pour ce bouquet de myrrhe. Elle le met sur son cœur pour l'y garder toujours : *Inter ubera mea commorabitur.* Ce bouquet de myrrhe est le symbole des amertumes, des plaies et de la mort de Jésus-Christ. Sans doute le cœur de Marie sera rempli, en mille circonstances, des plus ineffables consolations ; mais le bouquet de myrrhe sera toujours là, le souvenir des souffrances de son Fils ne la quittera jamais. « Sache bien, disait-elle à sainte Brigitte, que lorsque je revê-» tais l'enfant de la tunique que j'avais faite moi-même, pour » protéger son corps très saint, mes yeux se remplissaient aus-» sitôt de larmes, et tout mon cœur était en proie à de cruelles » angoisses. Mon âme était remplie d'amertume parce que je » savais bien comment on enlèverait un jour cette tunique des » épaules de mon Fils, au temps de sa Passion, lorsque, malgré » son innocence, il serait attaché tout nu sur la croix, par les » Juifs [1]. » Marie plus éclairée que tous les prophètes, et pour qui les mystères les plus profonds des Ecritures n'avaient pas de secrets, n'ignorait aucune des circonstances de la Passion. Comment n'y eût-elle pas pensé sans cesse et comment son cœur maternel y fût-il demeuré insensible [2] ?

Une des causes les plus propres à exciter la compassion, est la dignité de la personne qui souffre, jointe à l'indignité de ceux qui la font souffrir.

Pourrait-on imaginer qu'il existât, au ciel ou sur la terre, une victime dont la dignité fût plus grande que celle de la personne même du Fils de Dieu. « La liberté des captifs est en-« chaînée dit S. Bernardin, la gloire des anges est outragée ; » le Dieu de toutes choses est flagellé ; la candeur de la lumière » éternelle et le miroir sans tache est souillé de crachats. Marie

1. Scias quod quandocumque ego induebam ipsum illa tunica, propter utilitatem sui sanctissimi corporis, tunc oculi mei statim replebantur lacrymis et totum cor meum torquebatur tribulatione et dolore et affligebatur intensa amaritudine, ex eo videlicet quod ego bene noveram modum, quo in futurum illa tunica ab eodem Filio meo esset separanda, scilicet tempore passionis ejus quando ipse nudus et innocens a Judæis crucifigeretur. *Revel.* S. Brigit.

2. Nolite solam attendere horam, vel diem illam, in qua vidi talem dilectum, ab impiis comprehensum, male tractari, illudi, spinis coronari, flagellari, crucifigi, felle et aceto potari, lanceari, mori et sepeliri ; nam tunc quidem gladius animam meam pertransivit, sed antequam sic pertransiret, longum per me transitum fecit ; prophetissa namque eram et ex quo Mater ejus facta sum, scivi eum ista passurum. Cum igitur talem Filium in sinu meo foverem, ulnis gestarem, uberibus lactarem et talem ejus futuram mortem præ oculis haberem, qualem quantamquamque prolixam me putatis materni doloris pertulisse passionem ? Rup. Ab. l. I *in Cant.*

maintenant c'est un brillant soleil qui illumine le ciel et la terre[1].

Arrêtons-nous un moment à considérer les excellences de l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, et ce qui fait qu'elle l'emporte incomparablement sur celle de tous nos autres avocats, de tous les médiateurs que nous avons auprès de Dieu.

La première excellence de l'intercession de la très sainte Vierge est son universalité. On lit dans la Kabale des Hébreux qu'il y a au ciel une créature élevée au-dessus de toutes les autres, et chargée de représenter à Dieu tous les besoins des hommes. Les rêveries des rabbins juifs ne sont pas ici sans recouvrir quelque vérité. Il existe une créature qui se tient auprès du Seigneur et qui, avec une grande autorité, lui représente nos besoins. Ce n'est pas celle à laquelle ils ont donné le nom de *Mitatron*, que l'on peut traduire, la *Princesse des faces*, parce qu'elle est devant la face de Dieu, mais c'est la très sainte et très miséricordieuse Vierge Marie notre Mère. C'est à elle que tous sans exception peuvent et doivent avoir recours. C'est à elle de soutenir les forces de ceux qui courent dans les voies du salut, à l'odeur de ses parfums ; à elle de soulager les fatigués, de relever les tombés, de procurer aux morts eux-mêmes une nouvelle vie. Comme un arbre au feuillage épais, dont les rameaux s'étendraient sur toute la terre, elle nous protège contre les rayons ardents de la justice de Dieu, contre le vent brûlant de sa colère[2]. Les autres saints accordent leur protection à un peuple particulier, à un diocèse, à une ville, à ceux qui ont l'honneur de porter leur nom, ou qui implorent particulièrement leur secours ; Marie couvre du manteau de sa sollicitude l'univers entier. Toutes les nations de la terre et tous leurs habitants, les grands et les petits, les puissants et les faibles, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les justes et les pécheurs eux-mêmes sont l'objet de ses soins maternels. Aussi loin que s'étend l'empire du souverain Juge, aussi loin s'étend aussi la puissante protection de sa Mère. Disons plus encore, puisque la vérité le demande. Nul d'entre les anges, nul d'entre les saints, depuis le premier des séra-

[1] Magna erga miseros fuit misericordia Mariæ adhuc exulantis in mundo, sed multo major est misericordia ejus jam regnantis in cœlo. Unde pro splendore prioris misericordiæ, fuit pulchra ut luna, pro splendore vero posterioris misericordiæ est electa ut sol. Nam quemadmodum sol superat lunam magnitudine splendoris, sic priorem misericordiam superat magnitudo posterioris. D. Bonaventura, in *Spec. B. V.*, cap. viii.

[2] Currimus, o Maria, post te in suavitatem unguentorum tuorum : adjuva currentes, trahe lassos, subleva lapsos, ut introeamus et nos tecum. Quasi Terebinthus extendisti ramos tuos super latitudinem terræ, et ecce confugimus ad te ut sis nobis in umbraculum diei ab æstu, et in securitatem, et in absconsionem a turbine et a pluvia. B. Zacharias Christopolitanus, Serm. *de Assumpt B. V.*

phins jusqu'au petit enfant mort avec la seule grâce de son baptême, n'obtient rien de Dieu pour nous, que par l'entremise de Marie ; et s'ils intercèdent auprès du Seigneur avec efficacité, c'est que leurs prières arrivent jusqu'à son trône, présentées par sa Mère. Ils ont recours à elle comme à la favorite de Dieu, comme à la distributrice de ses grâces, comme à l'avocate générale de ce monde, comme à celle dont les prières ne sauraient être repoussées[1]. Marie, de son côté, n'a besoin de personne, et nul ne s'entremet entre elle et son divin Fils. Elle possède, dit S. Germain de Constantinople, un pouvoir indépendant de tout autre que de Dieu ; elle n'a besoin de personne autre lorsqu'elle veut obtenir quelque grâce de lui.

La seconde excellence de l'intercession de Marie consiste en la généralité des causes pour lesquelles on l'implore[2]. Nous avons recours à tous les saints du paradis, mais il est certaines grâces que l'on implore plus particulièrement et que l'on obtient avec plus de facilité de chacun d'eux. Dieu leur a donné un pouvoir spécial, pour venir à notre aide en quelques circonstances plutôt qu'en d'autres. Mais il n'en est pas ainsi de Marie. Son intercession est efficace en toute circonstance. Nous l'invoquons contre les maladies, contre les fléaux de Dieu, en toutes sortes de mauvaises rencontres. Nous recourons à elle en temps de paix, en temps de guerre, en temps de famine, en temps de peste, dans la prospérité, dans l'adversité, dans tous les dangers. Nous demandons par son entremise les biens de la fortune, ceux du corps et ceux de l'âme, la grâce et la gloire ; en un mot, tout ce qui est renfermé dans les trésors de la puissance et de la libéralité de Dieu, nous pouvons l'obtenir par l'intercession de Marie plus sûrement que par toute autre voie. La sainte Eglise a inséré dans l'office de la très sainte Vierge cette prière toute pleine de confiance : « Sainte Marie, secourez les « malheureux, aidez les pusillanimes, fortifiez les faibles, « priez pour le peuple, intervenez en faveur du clergé, intercé- « dez pour le sexe pieux des femmes. Que tous ceux qui hono- « rent votre mémoire ressentent les effets de votre secours. » Cette pieuse invocation est empruntée à S. Augustin[3], et Arnould

[1] Cæteri sancti jure quodam patrocinii pro sibi specialiter commissi plus possunt prodesse in curia cœlesti, quam pro alienis. Beatissima Virgo, sicut est omnium regina, sic est omnium patrona et advocata et ipsi est cura de omnibus. Idiota, *Contempl. de Virg.* in Prologo.

[2] O Maria mons montium, Virgo virginum, sancta sanctorum, ad omnes quidem convertimur sanctos, sed ad te præcipue præ cæteris oculos nostros levamus. Rupertus, *Prolog. in Cant.*

[3] Sancta Maria succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro clero, intercede pro *devoto Monachorum cœtu*, sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem. S. August., Serm. 18 *de Sanctis*, et Arnoldus Carnot., tractat. *de Laud. Virg.*

de Chartres l'a répétée après lui en termes à peu près identiques. S. Ephrem appelle Marie le rempart des fidèles, le salut du monde, le propitiatoire des affligés[1]. S. Bonaventure, dans l'hymne composée en son honneur à l'imitation du *Te Deum*, la nomme la force de ceux qui combattent, l'avocate des pauvres, le refuge des pécheurs, le port de ceux qui font naufrage, le soulagement des malheureux, l'aide de ceux qui périssent, le guide qui fait avancer les justes et remet dans le droit chemin ceux qui s'égarent[2].

Que ceux qui le peuvent comprennent donc combien est grande la puissance de Marie, combien sont innombrables et, pour ainsi dire, infinis les services qu'elle rend à la sainte Eglise, à tous les enfants de Dieu. Les anges et les saints du Ciel lui présentent leurs requêtes en faveur de ceux qui les implorent ; en même temps, de tous les points de la terre, s'élève vers elle un concert de supplications. Elle écoute tout avec bonté ; elle fait droit à toutes les demandes selon que le réclame le véritable intérêt de ceux qui la prient ; elle intercède auprès de son divin Fils, et elle puise à pleines mains dans ses trésors ; elle envoie ses rapides messagers, les anges soumis à ses ordres comme à ceux de Jésus-Christ lui-même. Et toutes ces merveilles s'accomplissent sans empressement et sans trouble. La paix infinie, le bonheur incomparable qui est son partage, n'en est pas altéré. Admirons une telle grandeur, et réjouissons-nous à la pensée que celle dont elle est le partage nous aime mieux qu'une mère n'a jamais aimé ses enfants.

La troisième excellence de l'intercession de Marie est la connaissance profonde qu'elle a de nos besoins et de tout ce qui peut contribuer à adoucir la juste colère de Dieu allumée contre nous. *La loi de la clémence est dans sa bouche*, est-il dit au livre des *Proverbes* (XXXI, 26). Sa parole, parole toute de clémence, est comme une loi que Dieu respecte lui-même, parce que cette clémence n'est jamais en opposition avec les exigences de la sagesse et de la justice.

En elle, selon la parole du Psalmiste (Ps. LXXXIV, 11) : *La miséricorde et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont donné le baiser* de réconciliation. Dieu seul connaît tous les bons offices qu'elle rend aux hommes, presque à tous les instants de leur vie. Combien de fois Dieu aurait étendu la main pour nous châtier, si Marie n'avait été là pour intercéder en notre faveur et arrêter les coups de la justice divine ! Un jour nous

[1] Oratio *de Laud. Virg.*

[2] Tu agonizatrix pugnantium, advocata pauperum, miseratrix et refugium peccatorum. Tu portus naufragantium, miserorum solatium, peccantium refugium. Tu promotrix justorum et congregatrix errantium. S. BONAVENTURA, *in Te Deum Mariæ.*

admirerons au ciel tous ces secrets de la miséricordieuse intercession de Marie en notre faveur, et nous l'en bénirons éternellement.

La quatrième excellence de l'intercession de Marie réside dans sa douceur, son affabilité, qui permettent de l'aborder aisément et sans aucune crainte. Elle est vraiment l'espérance des timides et des désespérés. Tout le monde peut recourir à elle, et personne n'a rien à redouter, car il n'y a rien de dur ni d'amer dans ses paroles. Elle est notre avocate ; mais elle n'oublie pas qu'elle est aussi pour nous la plus tendre des mères. Qui pourrait dire assez sa bonté, sa douceur, sa piété maternelle [1]?

La sainte Église est heureuse de proclamer solennellement la clémence, la douceur, la piété de la Vierge Marie : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* Elle est douce pour ceux qui l'aiment, douce pour ceux qui la contemplent, douce dans ses affections, douce dans ses paroles, douce dans ses caresses, douce dans ses bienfaits. C'est qu'après la bonté infinie de Dieu, celle de Marie vient la première, et qu'il n'en est aucune qu'on puisse lui comparer. La bonté, par sa nature même, tend à communiquer ses biens, et Marie fait sentir partout les effets sa bonté. Ceux dont les besoins sont les plus pressants devien-

[1] **Si fieri posset,** quod arenæ pulvis et unda,
Undarum guttæ, rosa, gemma, lilia, flores,
Æthera, cœlicolæ, nix, grando, sexus uterque,
Ventorum pennæ, volucrum, pecudum genus omne
Sylvarum rami frondes, avium quoque pennæ,
Ros, gramen, stellæ, pisces, angues et aristæ,
Et lapides, montes, convalles, terra, dracones,
Linguæ juncta forent, minime depromere possent
Quæ sis, vel quanta, o Virgo Regina Maria :
Quæ tua sit *Pietas,* nec littera, nec capit ætas.

PETRUS COMESTOR, apud Vincent. Belov., lib. XXX.

De Alexandro Severo prodit Lampridius : « Moderationis tantæ fuit ut nemo unquam ab ejus latere submoveretur, ita se omnibus blandum, affabilemque præbebat, ut amicos non solum primi et secundi loci, sed etiam inferioris ægrotantes inviseret. » O cœli, terræque Imperatricem et Dominam, ac Reginam misericordiæ Mariam! O quam dulcis, quam affabilis, quam placida! non tantum amicis et sanctis, non solum perfectis, et justis primæ classis; sed et infirmis, imperfectis, sauciatis, catorum bile amaricatis, et cunctis sua suffragia deposcentibus! O quam recte de ea concinitur : *Favus distillans labia tua sponsa, mel et lac sub lingua tua, et eloquium tuum dulce* (CANT. IV, 11, 3)! Totum quod loquitur dulce est; quod cogitat, quod sapit, dulcissimum est. Dulcis in corde, dulcis in ore : qua dulcedine sua iram Judicis lenit, nostras amaritudines pellit. Hinc D. Bonaventura (*super Salve Regina*) seraphice meditatur : « O clemens indigentibus, o pia exorantibus, o dulcis diligentibus! O clemens pœnitentibus, o pia proficientibus, o dulcis contemplantibus! O clemens laborando, o pia largiendo, o dulcis te donando! O clemens consolando, o pia blandiendo, o dulcis osculando! O clemens in effectu, o pia in affectu, o dulcis in affatu! O clemens in conceptu, pia in aspectu, dulcis in amplexu! Clemens in subjectis, pia in correctis et dulcis in dilectis. O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria. » PACIUCHELLIUS, *in Salve Regina*, Excitat. XV.

nent naturellement les objets de ses soins les plus empressés. Elle n'a pas horreur des pécheurs, elle ne repousse pas ceux qui furent une des causes de sa divine Maternité. Elle n'est le juge de personne, elle est l'avocate, elle est la Mère de tous et surtout des pécheurs [1].

La cinquième excellence de l'intercession de Marie, à laquelle nous nous arrêterons, est le crédit dont elle jouit auprès de Dieu [2].

On peut dire avec Suarez, fidèle interprète de la tradition, que

[1] Verum et nobis peccatorum amarulentia affectis dulcis est, ut vere dicatur : *O dulcis Virgo Maria.* Ad quid hoc? Virgo et ut purissima est, tota innocentia prædita; et erga criminatos dulciter se gerit, et mirum in modum benigna, et suavissime affabilis est? Nonne attributa opposita illi magis congruere videbantur, nempe asperitas, rigor et indignatio? Quæ conventio lucis ad tenebras? Quæ societas templo Dei et idolis? Quæ proportio nivis ad fuligines? Quomodo tam sancta, tam pura, tam innocens, et immaculata teterrimos peccatores non horret, non execratur, non projicit a facie sua? Et cœlum non abominatur cœnum? Et a tenebricosis se non avertit? Si similitudo amoris est causa, nonne dissimilitudo veluti quoddam odium inducere? Vicarium sibi Dominus non Joannem, sed Petrum elegit, ut qui gravissime deliquerat, non abjiceret delinquentes. Quem Doctorem Gentium constituit? Paulum. Quis extitit Paulus? Peccatorum primus, blasphemus et persecutor Ecclesiæ : ut qui atrocissimorum sibi flagitiorum conscius exlabat, flagitiosos recipere, amplexari et venia donare non dubitaret. Quamam ergo ratione semper Virgo Maria peccatoribus dulcis est? Quia post Deum omnium optima est; et cum bonum suapte natura sui ipsius sit diffusivum, quanto quis majorem possidet bonitatem, tanto magis ad alios, et quoad potest ad omnes eam profundere nitetur. Hæc sanctissimæ Virginis propensio maxima est, hæc ejus dignitas eminentissima, ut in eadem sede morentur majestas, et amor; ut sit dulcis, benigna, et materna pietate suavis omnibus, etiam immeritis et indignis. Magnam contulit laudem Seneca Gallioni, cum dixit : « Nemo mortalium uni tam dulcis, quam hic omnibus ». O quanto justius Virgini Deiparæ id debet ascribi? Et quis unquam fuit, vel est qui eam erga se dulcissimam non inveniat? IDEM, *ibidem.*

[2] Voici en quels termes le P. Noël résume la doctrine de Suarez (T. XV *de Incarnat.*, disp. 23) concernant l'intercession et l'invocation de la T. S. V.

An B. Virgo in statu viæ, nostræ saluti cooperata sit, et nunc in statu patriæ adhuc cooperetur, adeoque adoranda sit.

Dico 1 : Beata Virgo non fuit per modum causæ efficientis propria ac principalis causa nostræ salutis; solus enim Deus potest gratiam et gloriam conferre. Sed quamvis B. Virgo non nos redemerit, nec aliquid de condigno nobis meruerit, quia mediator Dei et hominum solus est Christus, tamen impetrando, de congruo merendo, et suo modo Christi incarnationi cooperando, nostræ saluti utcumque cooperata est, non meruit de congruo incarnationem : quamdiu fuit viatrix petendo et orando, meruit nobis de congruo salutem, concepitque ac genuit nostræ salutis auctorem.

Dico 2 : B. Virgo in cœlo pro nobis orat ac intercedit. De fide contra hæreticos antiquos et novos, habeturque ex communi Ecclesiæ sensu ac traditione; et probari potest ex testimoniis et rationibus, quibus probatur generaliter sanctos orare pro nobis. Si enim alii pro nobis intercedunt, multo magis intercedit B. Virgo. Quod autem Angeli et Sancti homines pro nobis intercedant, patet ex his : *Ego obtuli orationem tuam Domino* (TOB. XII, 12); id est Angelus. *Ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum, de manu Angeli coram Deo* (APOC. VIII, 4). Sic etiam S. Petrus : *Dabo autem*

s'il pouvait arriver que le Ciel se divisât et qu'il s'y rencontrât diversité d'avis et d'inclination sur quelque affaire, la sainte Vierge Marie formant seule un parti, et tous les bienheureux un autre, elle l'emporterait sans difficulté sur eux tous. Si toutes les étoiles du firmament, si toutes les feuilles des arbres, si tous les grains de sable du rivage de la mer étaient changés en intercesseurs, ils n'auraient pas tous ensemble autant de crédit auprès de Dieu que sa bienheureuse Mère toute seule. Car « Dieu vous a « tellement exaltée, ô Marie, » s'écrie S. Anselme [1], « qu'il a « voulu que toutes choses vous fussent possibles avec lui. Il « vous suffit de vouloir : votre volonté ne rencontrera rien « d'impossible. »

S. Anselme [2] assure encore que souvent nous obtenons plus facilement et plus vite ce que nous demandons par l'entremise de Marie, qu'en nous adressant directement à Notre-Seigneur lui-même. Non pas, dit le saint Docteur, que l'on puisse établir une comparaison entre les mérites de Marie, sa puissance et les mérites, la puissance de Jésus d'où découle tout ce que l'on admire en sa Mère. Mais Dieu tient tellement à honorer cette

operam et frequenter habere vos post obitum meum, ut horum memoriam faciatis (II Petr. I, 15). Testimonia vero sanctorum Patrum Augustini, Ephrem, Bernardi, Bonaventuræ, etc., quæ id de B. Virgine asserunt, nimis multa sunt, ut hic apponantur. Et certe ratio ipsa id demonstrat : B. enim Virgo hic in via orabat pro nobis, multo magis nunc in patria, maxima cum intueatur in Verbo nostras necessitates, et ea quæ apud nos geruntur; Deusque gaudeat, et cupiat ejus pro nobis intercessionem interponi, præcipue per merita Filii sui, et in ejus nomine, non tantum generatim, sed etiam speciatim, pro talibus et talibus hominum necessitatibus. Atque ejus intercessio longe est efficacior quam aliorum sanctorum.

Dico 3 : B. Virgo ab hominibus invocanda et oranda est. De fide contra eosdem hæreticos, habeturque communi totius Ecclesiæ usu ac consensu, perpetuaque sanctorum traditione. Præterea in canone Missæ, et in Liturgiis Jacobi, Basilii et Chrysostomi, sæpe fit invocatio B. Virginis; orant et orandum docent sæpissime Patres in suis scriptis, Augustinus, Anselmus, Anastasius, Nazianzenus, Nyssenus, etc., et in sexta synodo (act. 18), imperator Constantinus fidei articulis suscribens ait « se sperare salutem « consequi a multorum munerum datore Deo, intercessionibus sanctæ « immaculatæ Deiparæ. » Deinde hic inter homines, non solum oramus eum qui rem optatam dare potest, sed etiam eum qui potest apud alium intercedere. Cum igitur B. Virgo possit apud Deum intercedere, cur non possemus eam rogare, non defectu fiduciæ in Deo, sed præ humilitate, timendo accedere immediate, ad ipsam Dei majestatem, sæpe volentis non per se solum, sed per merita et preces suæ matris dare quod rogatur? Unde *præ omnibus sanctis est oranda, quia ejus intercessio seu oratio est dignior, efficacior, sollicitior, universalior pro omnibus rebus et necessitatibus. Ideo nullus est dies in quo populus christianus sive in officio canonico, sive in missa, sive ad pulsum campanæ bis terve datum, B. Virginem non deprecetur.*

[1] Te sic Deus exaltavit, ut omnia secum possibilia esse donaverit. Tu velis et nequaquam fieri non poterit. D. Anselmus, *de Excell. Virg.*, cap. xii.

[2] Velocior interdum est salus, memorato nomine Virginis, quam invocato nomine Filii. Et id non fit quod ipsa major, et potentior eo sit, etc. Idem, *ibid.*, cap. vi.

auguste Vierge qu'il se hâte d'accorder toutes les grâces demandées en son nom. Il est plus jaloux de l'honneur de sa Mère que de son propre honneur. Il peut nous refuser quelque chose, ou tarder à nous exaucer, pour des raisons dignes de sa souveraine sagesse, et de sa justice : mais ni sa justice, ni sa sagesse, quelque infinies qu'elles soient, ne l'obligeront à nous donner un prétexte de croire que sa divine Mère manque de crédit auprès de lui, et que la parole de l'Ange n'est pas éternellement vraie : *Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu.*

Dieu a voulu que la Mère de Jésus fût grande, pour être digne de son Fils, et lorsqu'un tel ouvrier met la main à l'œuvre, qui pourrait poser des bornes à la perfection de son ouvrage? « Tout en vous est excellent, ô Mère de Dieu, » s'écrie S. Germain de Constantinople, « tout est grand, et toute puis-« sance créée s'efface devant vous. Aussi votre protection « est-elle plus efficace qu'il n'est possible de l'imaginer [1]. »

S. Georges de Nicomédie ajoute [2] : « Par vous, nous espérons « obtenir le royaume du ciel ; vous nous aidez dans l'œuvre « difficile de notre salut; vous êtes notre secours, notre « patronne, l'avocate qui présente notre défense, et nous nous « glorifions de mettre ainsi toute notre confiance en vous. « Puisque vous le pouvez, faites que nos prières soient « exaucées pour notre plus grand bien. Vous êtes Mère et « vous avez auprès de votre Fils une autorité qu'il ne saurait « récuser. Tout doit céder à votre force, s'incliner devant votre « puissance. »

En effet, il est bien difficile à un fils digne de ce nom, de refuser quelque chose aux instances de sa mère. Mais si le fils est Jésus et la mère Marie, pourrait-on concevoir que le vœu maternel ne fût pas exaucé? « Demandez tout ce qu'il vous « plaira, » disait S. Laurent Justinien [3], « Jésus-Christ ne vous « repoussera pas, lui qui a voulu naître de vous, vous honorer « comme sa Mère, reposer dans votre sein, vous donner place « auprès de lui; lui enfin qui vous a fait ce que vous êtes. »

[1] Omnia tua admirabilia sunt, o Deipara, omnia ingentia, et aliorum vires superantia. Propterea et patrocinium tuum majus est quam intelligentia apprehendi potest. S. Germanus Const., *de Laud. B. Virg.*

[2] Per te nos regnum cœlorum speramus assecuturos; te nostræ salutis adjutricem; te nostri auxilii patronam habemus; te proponimus, cujus ore nostra dicatur excusatio; te nostræ fiduciæ circumferimus gloriationem. Da petitioni convenientem (potes enim) eventum : habes ut mater in filium quæ recusari non potest fiduciam; habes vires insuperabiles, robur inexpugnabile. S. Georgius Nicomed. Orat. *de Oblatione B. Virg.*

[3] Non te repellet qui nasci voluit ex te, honoravit te, requievit in te, teque collocavit apud se, qui fecit te Jesus Christus Dominus noster. S. Laurent. Justin., Serm. *de Nativ. Virg.*

« Et S. Fulbert de Chartres [1] : « Recevez ce que nous pré-
« sentons, obtenez ce que nous demandons, éloignez ce que
« nous craignons; ce serait folie de chercher quelqu'un plus
« capable que vous d'apaiser la colère de notre Juge, puisque
« vous avez mérité d'être sa Mère et la Mère de notre Rédemp-
« teur. » Selon la remarque de S. Ildefonse [2], celle à qui nous devons le prix de notre rançon a nécessairement plus de crédit que tout autre intercesseur lorsqu'elle s'entremet en notre faveur auprès de son Fils. C'est une parole puissante que celle qui sort de la bouche d'une Mère.

Jésus ne peut donc rien refuser à sa Mère, et le Père éternel ne peut rien refuser à Jésus qui lui représente le sang qu'il a versé pour nous [3]. Le Père éternel aime son divin Fils, et le Fils, à son tour, aime Marie d'une affection sans bornes. Allons donc à Marie : insinuons-nous dans ses bonnes grâces et nous pourrons tout obtenir de la bonté de Dieu; nous n'aurons rien à craindre sous la protection de cette Mère si tendre, si libérale et si puissante. Ses mérites parleront pour nous, et la miséricorde de Dieu triomphera de sa justice [4].

§ VII. — *Elle est l'ouvrière des grandes merveilles*

La puissance de Dieu est toujours infinie, même lorsqu'elle s'exerce dans les plus petites choses, et la création d'un grain de sable dépasse les forces d'une simple créature, aussi bien que la création du ciel et de la terre. Mais parce que les merveilles de la nature que nous avons sans cesse sous les yeux, finissent par nous devenir indifférentes, Dieu s'est réservé quelques œuvres extraordinaires qu'il accomplit en dehors des

[1] Accipe quod offerimus, impetra quod rogamus, excusa quod timemus; quia nec potiorem meritis invenimus quam te ad placandam iram Judicis, quæ meruisti esse Matrem Redemptoris et Judicis. S. Fulbertus Carnot., Serm. *de Assumpt.*

[2] Neque enim dubium est eam quæ meruit pro liberandis proferre pretium, posse plus omnibus liberatis impendere suffragium. S. Ildephonsus, Serm. *de Assumpt.*

[3] Securum accessum jam habet homo ad Deum, ubi mediatorem causæ suæ Filium habet ante Patrem, et ante Filium Matrem. Christus nudato latere Patri ostendit latus et vulnera; Maria Christo pectus et ubera; nec potest ullo modo esse repulsa ubi concurrunt et orant omni lingua diserius hæc clementiæ monimenta et pietatis insignia. Arnoldus Carnot., tract. *de Laud. Virg.*

Interveniat pro nobis, Domine Jesu Christe, apud tuam clementiam gloriosissima Virgo Maria dignissima Mater tua, cujus sanctissimam animam in hora passionis et mortis suæ doloris gladius pertransivit. Innoc. Papa III, *Oratio.*

[4] O Domina Dei Genitrix Maria, et incorrupta Mater Verbi æterni Dei et hominis Jesu Christi : non meis sed tuis armatus meritis, cum isto viro, scilicet Verbo Dei luctari cupio. Rupertus Abbas. *Prolog. in Cant.*

lois naturelles, et dans lesquelles sa toute-puissance éclate plus particulièrement à nos yeux [1].

Après le passage de la mer Rouge, lorsqu'ils eurent vu l'armée des Égyptiens tout entière ensevelie dans les flots qui s'étaient entr'ouverts, pour livrer passage au peuple de Dieu, Moïse et les Israélites chantèrent un cantique au Seigneur ; ils disaient [2] : *Qui d'entre les forts est semblable à vous, qui êtes grand dans votre sainteté, terrible dans votre colère, et digne de toutes louanges, à cause des merveilles que vous avez faites? Vous avez étendu la main et la terre les a dévorés? Vous avez répandu votre souffle, et la mer les a engloutis. Ils sont tombés comme du plomb au fond des grandes eaux.* C'est par de semblables prodiges que Dieu oblige les plus aveugles à reconnaître qu'il est le Tout-Puissant, le Maître absolu de toutes choses, de la création et des lois qui la régissent. Par l'union hypostatique, l'humanité sacrée de Notre-Seigneur entre en possession de cette même toute-puissance ; et Jésus-Christ nous en donne mille fois la preuve dans les miracles qu'il opère par son attouchement ou par sa parole. C'est le Fils de l'homme qui parle et le miracle s'accomplit, non pas précisément parce qu'il est le Fils de l'homme, mais parce qu'il est en même temps le Fils de Dieu [3].

[1] Miracula quæ fecit Dominus noster Jesus Christus, sunt quidem divina opera, et ad intelligendum Deum de visibilibus admonent humanam mentem. Quia enim ille non est talis substantia quæ videri oculis possit, et miracula ejus quibus totum mundum regit universamque creaturam administrat, assiduitate viluerunt, ita ut pene nemo dignetur attendere opera Dei mira et stupenda in quolibet seminis grano : secundum ipsam suam misericordiam servavit sibi quædam, quæ faceret opportuno tempore præter usitatum cursum ordinemque naturæ, ut non majora, sed insolita videndo stuperent, quibus quotidiana viluerant. Majus enim miraculum gubernatio totius mundi, quam saturatio quinque millium hominum de quinque panibus : et tamen hæc nemo miratur : illud mirantur homines, non quia majus est, sed quia rarum est. Quis enim nunc pascit universum mundum, nisi ille qui de paucis granis segetes creat? Fecit ergo quomodo Deus.... Hoc ergo admotum est sensibus, quo erigeretur mens, et exhibitum oculis ubi exerceretur intellectus, ut invisibilem Deum per visibilia opera miraremur, et erecti ad fidem, et purgati per fidem, etiam ipsum invisibiliter videre cuperemus, quem de rebus visibilibus invisibilem nosceremus. S. Augustinus, *in Joan. Evang.*, tract. 24.

[2] Flavit spiritus tuus, et operuit eos mare; submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus. Quis similis tui in fortibus, Domine? Quis similis tui, magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia? Extendisti manum tuam, et devoravit eos terra. Exod. xv, 10, 11, 12.

[3] Omnipotentia Dei simpliciter et secundum totam suam perfectionem non fuit communicata, nec potuit communicari Christi animæ; adeoque Christus, ut homo, non fuit omnipotens (D. Thomas, Bonaventura, Gabriel, Durandus, etc.), nam concilia definierunt duas in Christo naturas mansisse inconfusas, suasque proprietates, facultates et operationes duplices post unionem retinuisse; nam cum manserit duplex natura, ergo et duplex potentia. Sed potentia naturæ humanæ non est ipsamet potentia divinæ na-

C'est à la bienheureuse Vierge Marie que le Fils de Dieu doit son humanité. La substance de Marie a fourni les premiers éléments de la substance du corps adorable dans lequel il a vécu, travaillé, souffert pour nous sauver, et la chair de Jésus qui opérait de si grandes merveilles avait d'abord été la chair et le sang de Marie. Etait-il possible qu'il ne rejaillît pas quelque chose de la toute-puissance du Fils jusqu'à la Mère. Sans doute, absolument parlant, il eût été possible que Marie ne reçût pas de Dieu une puissance plus grande que les autres créatures ; mais cela n'aurait semblé digne ni d'elle ni de Dieu. Il fallait que quelque proportion existât entre le Fils et la Mère, autant du moins qu'il était possible de l'établir

turæ, est enim creata et finita ; ergo non est Dei potentia, seu omnipotentia quæ est unica et increata. Nec hæc per seipsam potest communicari naturæ humanæ, alioquin fieret confusio naturarum, nec per donum creatum, quia hoc semper erit finitum et omnipotentia minus. Christus ut homo, dum interdum a Patribus vocatur omnipotens, vel sic eum vocant per communicationem idiomatum, vel intelligunt per unionem hypostaticam esse Christi humanitati communicatam specialem vim faciendi supra naturam ea opera quæ Dei sunt propria, saltem ut divinitatis organo et instrumento.

Humanitas Christi ex vi solius unionis cum Verbo, formaliter ac præcise sumpta, non est facta potentior, quam ex natura sua erat, ad producendos reales et physicos effectus (secus ad effectus morales meriti et satisfactionis, de quibus hic non agitur) ; unio enim præcise non est principium formale reddens humanitatem potentem operandi, quia ipsa natura est principium operandi, non vero subsistentia quæ est tantum conditio requisita ad operandum : natura igitur humana unita Verbo retinuit suam eamdem substantiam, ea mdem potentiam, eamdem existentiam, licet per unionem acceperit alienam subsistentiam.

Cum Christus per suam humanitatem vera miracula patrarit, necessario sequitur illi fuisse communicatam virtutem supernaturalem ad miracula ista patranda. De fide. Hanc enim exigebat et personæ dignitas, et doctoris officium : Ut autem sciatis quia Filius hominis habet in terra potestatem remittendi peccata, dicit paralytico : Surge, etc. (*Matth.* IX, 6).

Hæc virtus miraculorum fuit in Christo homine permanenter per modum habitus, quia illa gratia data est Christi humanitati quasi proprietas consequens unionem : unio autem est permanens et perpetua. Deinde voluntas Christi hominis, licet humana sit, est tamen voluntas personæ divinæ ; ergo absolute volendo debuit semper esse efficax.

Christus homo, per actiones suæ humanitatis, non tantum morali modo, ut volunt Alensis, Bonaventura, Richardus, etc. Sed etiam reali et physico patravit opera miraculosa, et animas justificat, gratiam conferendo, et alia ejusmodi (D. Thomas, Paludanus, Vega, Sotus, etc.). Probatur : 1° quia scriptura hanc physicam et realem affectionem indicat sic : Virtus de illo exibat, et sanabat omnes (*Luc.* VI, 19) ; Ego sensi virtutem de me exisse (*Luc.* VIII, 46). Hinc miracula faciebat tangendo, liniendo, imperando, et per ejusmodi humanitatis actiones. 2° Quia Verbum per humanitatem tanquam instrumentum, suas actiones, maxime miraculosas, efficiebat divinas. 3° Istam physicam efficientiam suis verbis declarant Patres, Gregorius, Chrysostomus, Athanasius, Ambrosius, etc. Itaque non repugnat Christi humanitatem sine nova qualitate addita per potentiam obedientialem elevari ad efficienda physice opera supra naturam suam. NOEL, Theologiæ SUAREZ *Summa*, part. II, XIV *de Incarnat.* disput. 31, sect. 1, 2, 3.

entre la créature et son Créateur, entre le fini et l'infini. Les Pères, fidèles interprètes de la parole de Dieu, la nomment la Toute-Sainte, la Toute-Belle, la Toute-Sage, la Toute-Bonne : pourquoi lui refuserait-on d'être, après Dieu et par sa grâce, la Toute-Puissante? l'Ouvrière des grandes merveilles?

Autrefois les apprentis qui voulaient être admis dans quelque corporation ouvrière au rang de maîtres, devaient produire une œuvre remarquable, preuve évidente de leur habileté ; on la nommait leur chef-d'œuvre.

Le grand Artisan de toutes choses, lorsqu'il vint prendre rang parmi les hommes pour travailler à l'œuvre de notre salut, produisit, comme preuve de son habileté, son chef-d'œuvre, et ce fut Marie. Il voulut montrer jusqu'à quel degré presque infini de grandeur, de perfection et de sainteté, il pouvait élever une créature. Marie, à son tour, produisit son chef-d'œuvre et ce chef-d'œuvre fut Jésus-Christ. Il est vrai que Dieu eut la plus grande part dans ce travail merveilleux. Mais Marie n'y mit pas moins la main ; c'est bien à elle aussi que nous devons ce Roi du ciel et de la terre dont l'humanité est adorée par toute créature : *In nomine Jesu omne genu flectatur* (Philip. II, 10). Par son tout-puissant *Fiat*, elle a procuré une vie nouvelle à l'auteur même de la vie. Salomon avait bâti un temple magnifique au Seigneur : Marie a construit de sa propre substance le temple divin dont Jésus-Christ lui-même disait aux Juifs (S. Jean, II, 19) : *Détruisez ce temple, et je le rétablirai en trois jours*. Et le saint Evangile ajoute : *Or il entendait parler du temple de son corps*, dont le temple matériel élevé par Salomon n'était que la figure. Peut-on comparer l'or, l'argent, le marbre, le bois incorruptible mis en œuvre pour construire cet édifice, la merveille du monde, à la chair adorable hypostatiquement unie au Verbe de Dieu ? Si la glorieuse Vierge Marie avait créé le ciel et la terre, les anges et les saints, en vertu d'une délégation reçue de Dieu pour accomplir cette œuvre, elle n'aurait pas accompli une aussi grande merveille que celle de l'Incarnation du Fils de Dieu. Former de nouveaux cieux, créer des séraphins plus parfaits encore que ceux qui se tiennent devant le trône de Dieu et chantent l'éternel Hosanna, ne prouverait pas si glorieusement la puissance de la Vierge, que d'avoir, avec deux mots, donné l'être au Roi du ciel, et au Seigneur des anges. Il y a plus loin de l'homme à Dieu que du pur néant à la créature. Il est plus merveilleux de faire un Homme-Dieu que de tirer du néant tout l'univers, dit un ancien docteur de la Sorbonne. Pourquoi donc ne l'appellerions-nous pas la Toute-Puissante Marie, puisque l'objet et la mesure de son pouvoir, c'est le Tout-Puissant lui-même, à qui l'on ne saurait comparer aucune des merveilles de la nature, de la grâce ou de la gloire ?

Est-il encore quelque chose, après l'Incarnation du Verbe, qui soit véritablement digne de notre admiration? Si l'on parle de notre salut, de la réparation du monde, de la grâce et de la gloire accordées aux hommes : Marie a mis la main à toutes ces œuvres. C'est avec son concours que Dieu les accomplit. Les saints sont les chefs-d'œuvre de la grâce et comme autant de miracles vivants et éternels de la gloire. Or on peut affirmer que ce sont tous aussi des ouvrages de Marie. Dieu nous l'a fait comprendre, lorsqu'il voulut que Jean, le plus grand des enfants des hommes, fût sanctifié à la parole de cette auguste Vierge. Il nous l'a fait comprendre encore lorsque, aux noces de Cana, il fit, à sa prière, le premier de ses miracles destiné à éclairer ses disciples et à leur donner la foi.

Qu'on lise la Vie des saints et l'on reconnaîtra que dans le cours des siècles, Marie a été pour eux ce qu'elle avait été pour Jean et les premiers apôtres. Qui pourrait compter les âmes pures dont elle a sauvegardé l'innocence, et les pécheurs qu'elle fait rentrer chaque jour, quelquefois par les voies les plus extraordinaires, dans le chemin du salut? Ce sont là des œuvres de sa miséricorde et nous en reparlerons plus tard, mais ce sont aussi des œuvres de sa toute-puissance. La compassion et la bonté ne suffisent pas pour accomplir des miracles plus grands que la résurrection des morts. Pour sauver les âmes, il faut que Marie arrête cent fois la mort prête à frapper, qu'elle confonde tous les desseins de Satan, qu'elle fasse en quelque façon violence aux lois ordinaires de la justice de Dieu.

Est-il nécessaire de rappeler les miracles innombrables opérés par son intercession? On dirait volontiers, comme autrefois S. Jean des miracles de Notre-Seigneur, que tous les livres du monde ne suffiraient pas à en contenir le récit. Et sans remonter aux siècles passés, les prodiges qu'elle opère de nos jours, particulièrement en quelques lieux de pèlerinage, ne sont-ils pas aussi éclatants que la lumière du soleil? Qui n'a vu de ses yeux quelqu'un de ces malades abandonnés des médecins, et soudainement guéris à la grotte de Lourdes ou dans quelque autre sanctuaire consacré à Marie? Nous ne nous y arrêterons donc pas. Chacun a sous la main ou peut aisément trouver des relations de ces faits merveilleux qui sembleraient amoindris par l'impossibilité où nous serions de les présenter en assez grand nombre et avec des détails suffisants. Il était impossible du reste qu'il n'en fût pas ainsi, et que Marie ne possédât pas, pour l'avoir reçu de Dieu, un pouvoir absolu sur toutes choses. Elle a participé de si près à l'union de la divinité de son Fils avec l'humanité, que quelque chose des effets de cette union a dû passer jusqu'à elle. La chair de Jésus, cette chair adorable à laquelle la divinité est unie hypostatique-

ment, n'avait-elle pas été d'abord la chair de Marie? N'a-t-elle pas, jusqu'à un certain point, continué de l'être pendant les mois qui ont séparé l'Incarnation du Verbe du jour de sa nativité? Peut-on porter du feu dans son sein et n'en pas ressentir les effets? Si la croix, sur laquelle Jésus-Christ n'a été attaché que trois heures seulement, et qui fut pour lui un instrument de torture et d'ignominie, a été tant honorée; si elle est devenue l'instrument de tant de merveilles dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce; si la frange de la robe de Notre-Seigneur guérissait les malades : comment la Mère qui a porté le Fils de Dieu dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui l'a tant de fois tenu entre ses bras et pressé sur son cœur, qui pendant trente-trois ans s'est montrée pour lui la mère la plus dévouée, la plus aimante, la plus remplie de sollicitude, n'aurait-elle pas reçu de lui des honneurs et une puissance incomparablement plus grande? L'ombre des Apôtres guérissait les malades, un linge, le moindre objet qui avait été à leur usage opérait des prodiges et en opère encore : peut-on s'étonner de la puissance de Marie dont les rapports avec Jésus furent ceux d'une tendre Mère avec un Fils bien-aimée? Outre l'union naturelle existant entre cette auguste Mère et son divin Fils, il y avait l'union des âmes plus étroite encore, l'union surnaturelle de la grâce. Au chapitre xve de l'Evangile selon S. Jean, nous lisons cette promesse du Sauveur : *Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé.* Marie, selon que S. Luc nous en avertit jusqu'à deux fois (II, 19, 51), conservait précieusement toutes les paroles de Jésus dans son cœur. Non seulement elle demeurait en lui par la foi et il demeurait en elle par la grâce, mais elle avait été pour lui un temple matériel, une demeure, un sanctuaire trois fois saint, où il avait longtemps prolongé son séjour avec d'ineffables délices : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov. VIII, 31). Il est encore écrit (S. Marc, XI, 22, 23) : *Ayez de la foi en Dieu. Je vous le dis en vérité : Quiconque dira à cette montagne : Ote-toi de là et te jette dans la mer, et cela sans hésiter dans son cœur, mais croyant que tout ce qu'il aura dit arrivera; il le verra en effet arriver.* Et quelle foi faut-il pour opérer un tel prodige? Notre-Seigneur nous l'enseigne lorsqu'il dit dans S. Luc (XVII, 6) : *Si vous aviez seulement de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce mûrier : déracine-toi et va te planter dans la mer et il vous obéirait.* Que fera donc celle dont il est dit : *Vous êtes bienheureuse, Marie parce que vous avez cru.* Celle dont la foi, l'espérance, la charité, ont atteint un degré de perfection supérieur à ce que les Esprits célestes eux-mêmes peuvent imaginer? Lorsque Dieu l'a choisie pour être la Mère du

Roi éternel, pouvait-il lui refuser une puissance en rapport avec cette dignité sublime? Lorsque le Fils de Dieu se soumit à elle et devint son Fils, pouvait-il ne pas ordonner à toutes les créatures qui obéissent à ses lois, d'obéir de même à Marie dont il était l'enfant soumis? Lorsqu'au jour de son Assomption glorieuse il la mit en possession du trône sublime préparé pour elle au-dessus de toute créature, pouvait-il lui refuser la puissance, apanage légitime de la Reine du ciel et de la terre, de la Fille, de l'Épouse et de la Mère du Dieu tout-puissant?

Mais c'est principalement dans l'ordre du salut que Marie exerce le pouvoir sans bornes qu'elle a reçu de Dieu.

Instituée notre Mère par Jésus-Christ mourant sur la croix, elle a tout ce qu'il faut pour s'acquitter admirablement de ses fonctions maternelles, et pour disposer toutes choses en faveur de notre salut. S'il nous était donné de voir à découvert les causes de bien des choses qui se passent autour de nous, et qui souvent nous étonnent, nous reconnaîtrions, en mille circonstances, l'action bienveillante et protectrice de cette tendre Mère; nous admirerions les opérations merveilleuses de la grâce qu'elle accomplit dans les âmes, non seulement par la disposition des objets extérieurs qu'elle nous présente par l'entremise des bons anges, mais encore par son action immédiate sur nos âmes. Mais ces mystères sont cachés à nos yeux. Contentons-nous de les honorer en silence, et louons éternellement Dieu qui nous a donné une souveraine ou plutôt une Mère si puissante dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers

---

CHAPITRE VI

MARIE NOTRE MÈRE

§ I. — *Elle est véritablement notre Mère.*

Nous devons bénir le Seigneur de la gloire incomparable dont il a revêtu sa Mère, et des privilèges admirables dont il l'a comblée, mais la bonté de Marie nous touche de plus près. Nous admirons la Femme de l'Apocalypse, dont le soleil forme le vêtement, dont la lune est le marche-pied, dont les étoiles sont la couronne. Mais nous aimons surtout la Vierge douce et humble de cœur comme son Fils, la Mère pleine de tendresse et de sollicitude pour ses enfants; la reine compatissante et miséricor-

dieuse au milieu de ses grandeurs presque infinies, Marie enfin qui est la Mère de Dieu et qui néanmoins n'oublie pas ses autres enfants, tout petits qu'ils soient, et les aime comme si chacun d'eux était pour elle un fils unique, un autre Jésus.

C'est qu'en effet la bienheureuse Vierge Marie est véritablement notre Mère. Jésus-Christ dénué de tout, nu, attaché sur la croix, et près de rendre le dernier soupir, semblait n'avoir plus rien qu'il pût nous donner. Mais il lui restait encore sa Mère, et il savait combien le secours d'une mère est indispensable à des enfants faibles, languissants, impuissants à suffire à eux-mêmes, et à se défendre contre le danger. « Qui se serait imaginé, dit le P. Ventura[1], qu'il pût disposer ainsi de sa Mère en notre faveur et la mettre à même de nous servir de consolation, de secours et d'appui ? Mais ce à quoi nos désirs ne pouvaient atteindre, ce qui était au-dessus de nos conceptions, sa sagesse infinie le lui a fait inventer, et son amour le lui a fait accomplir. Il voit, au pied de sa croix, cette tendre Mère qui s'associe à ses sacrifices et à ses souffrances pour le salut du monde ; il voit avec quelle générosité, avec quel courage cette femme sublime offre et immole son propre fils pour la rédemption des hommes ; il la voit animée de la charité la plus ardente et touchée de la plus tendre compassion pour notre malheur.

« Il voit, d'un autre côté, combien il serait avantageux aux hommes, pour lesquels il mourait, de leur assurer la tendre sollicitude d'un cœur si noble, si grand, si héroïque et en même temps si plein d'indulgence, de tendresse et de bonté. Il nous assure donc cette sollicitude, et nous la garantit par un titre sacré, inviolable, perpétuel. Cette femme héroïque est créée, constituée et proclamée notre véritable mère : *Ecce filius tuus.*

« Au sujet de ces paroles si affectueuses de Notre-Seigneur à ses Apôtres : « Je ne vous laisserai pas orphelins » : *Non relinquam vos orphanos*, S. Augustin nous dit[2] : « Encore bien que le Fils « de Dieu nous ait rendus les enfants adoptifs de son propre « Père, et que nous ayons ainsi, par la grâce, le même Père « qu'il a par nature, il a voulu néanmoins, lui qui est devenu « notre frère, montrer qu'il avait pour nous tout l'amour et le « sentiment paternel, et c'est ce qu'il a exprimé en disant : *Je ne « vous laisserai pas orphelins.* » Or cette promesse si pleine

[1] *Marie, mère de Dieu et mère des hommes*, I part., chap. IX ; traduct. de Rupert, édition Vivès.

Nous avons considéré déjà Marie comme mère des fidèles, IIe partie, liv. II, ch. VIII, § VI. L'importance du sujet et le nouveau point de vue auquel nous l'envisageons, nous feront pardonner d'y revenir.

[2] Quamvis Filius Dei nos suo Patri adoptaverit filios, et eumdem Patrem nos habere voluerit per gratiam, qui ejus Pater est per naturam ; tamen paternum affectum ipse circa nos demonstravit, cum dicit : *Non relinquam vos orphanos.*

d'amour qu'il nous a faite pendant sa vie, et qui exprimait si bien les sentiments paternels qu'il a pour nous, cette assurance de ne pas nous laisser orphelins, non seulement il l'a remplie après sa résurrection en visitant ses disciples, et après son ascension en leur envoyant le Saint-Esprit, pour être leur consolateur et leur avocat, mais il l'a remplie d'une manière toute spéciale, dit S. Ephrem, en nous donnant Marie pour mère, et c'est pourquoi Marie est appelée par ce Père de l'Eglise, l'asile et le refuge des orphelins, *Susceptio orphanorum.*

« Qu'elle est donc pleine d'affectueuse sollicitude, dit encore le P. Ventura, la charité de notre divin Rédempteur ! Rien ne lui échappe, rien n'est oublié, dès qu'il s'agit, non pas seulement de ce qui est nécesssaire, mais encore de ce qui pourrait être utile à notre salut, afin que l'œuvre de sa miséricorde surabonde de toutes les richesses de sa bonté ! Il nous avait réconciliés avec Dieu par la vertu de son sang, il nous avait donné ce même Dieu pour père, lui-même était devenu notre frère ; et voilà qu'il veut donner à cette filiation qui nous rattache à Dieu le Père, à cette fraternité qui nous est commune avec Dieu le Fils, une base plus large, un titre nouveau, un lien plus sensible, il veut faciliter à notre faiblesse et à notre timidité les moyens d'aller à lui avec plus de sécurité et de confiance, il veut enfin que nous ayons une médiatrice auprès de lui, un guide, une espérance, un encouragement et un appui ; et pour cela il a fallu que sa Mère devînt la nôtre. Et pour nous faire un tel présent, sa miséricorde n'a pas attendu nos prières ; elle les a prévenues, elle est venue au-devant de nous, selon la prophétie de David : *Deus meus et misericordia ejus præveniet me* (Ps. LVIII, 11). Pour nous faire mieux apprécier cet inestimable don, il nous l'a fait sous forme de legs testamentaire et de donation pour cause de mort ; et il nous l'a donné quelques moments avant de mourir, comme le dernier signe qu'il pût nous laisser de sa tendresse, comme le dernier gage de son amour.

« C'est un dogme fondamental de la foi catholique que le Fils de Dieu s'est incarné pour tous les hommes, qu'il a souffert et donné sa vie pour tous, qu'il a satisfait pour tous, qu'il a mérité à tous les hommes la réconciliation et le pardon, qu'il a acquis à tous un droit réel à ses biens, à ses privilèges, à son amitié, à sa fraternité, puisqu'il a pris et expié les péchés de tous; qu'enfin personne n'a été exclu des bénéfices du prix qu'il a offert, ni du mérite de son sacrifice : *Pro omnibus mortuus est Christus* (II Cor., v, 14). Néanmoins il est de fait que tous n'étant pas chrétiens, tous ne sont pas enfants de Dieu; que par conséquent tous ne sont pas de vrais disciples, de vrais amis, de vrais frères de Jésus-Christ ; que ceux-là le sont seulement qui, étant incorporés avec lui par le baptême, lui demeurent unis par

le double lien de la foi en sa doctrine et de la fidélité à ses préceptes.

« Il en est de même par rapport à Marie : bien que, par sa coopération à la rédemption et à la naissance spirituelle de tous, elle soit devenue la mère de tous, comme Jésus-Christ est le rédempteur de tous, en fait, cependant, elle n'est la mère que de ceux qui ont vraiment Dieu pour père et Jésus-Christ pour frère, c'est-à-dire qu'elle n'est réellement la mère que des vrais catholiques, de ceux qui forment avec Jésus-Christ ce même corps spirituel dont il est le chef, et que nous appelons l'Église.

« Nous ne devenons enfants de Dieu et de Marie que par notre union avec Jésus-Christ. Ce n'est que par lui et en lui que nous avons ce titre ; mais cette union fait que nous ne formons en lui et avec lui qu'un seul Fils de Dieu, un seul Fils de Marie, puisque nous ne formons avec lui et en lui qu'un seul tout, un seul composé mystique, un seul corps.

« Pour comprendre mieux encore cette sublime doctrine, remarquons d'abord que le Père éternel engendre son Verbe de sa seule substance. Ce Verbe de Dieu, en tant que Verbe engendré dans l'éternité, est donc seulement Fils de Dieu, et Marie n'a aucune part à cette génération éternelle. Mais ce même Verbe, cette personne divine engendrée de toute éternité est née de Dieu seul, et Dieu lui-même a pris un corps humain qu'il s'est formé du sang très pur de Marie ; il s'est uni à ce corps par une union hypostatique ou personnelle, intime, substantielle, indissoluble, union qui, sans confondre les deux substances, forme de Dieu et de l'homme, en Jésus-Christ, une seule personne, *non confusione substantiæ, sed unitate personæ*, en sorte qu'en Jésus-Christ Dieu et homme, l'homme est vraiment Dieu. Marie ayant donc conçu et enfanté ce composé mystérieux et indissoluble, dans lequel on peut, avec toute la rigueur du langage théologique, affirmer de Dieu tout ce que l'on affirme de l'homme, on dit avec raison et l'on doit dire que Marie a engendré le Verbe de Dieu, qu'elle a mis Dieu au monde, qu'elle l'a élevé, et qu'elle est vraiment la Mère de Dieu. Encore bien que Marie n'ait fait que fournir une portion de son sang pour former cette humanité que Dieu a prise et qu'il s'est associée d'une manière si intime, toutefois, comme Dieu s'est uni substantiellement à cette humanité, Marie est appelée et elle est véritablement la Mère de Dieu. Il en est de même pour tout ce qui nous concerne (toutes proportions gardées) : encore bien que, selon la nature, Marie n'ait engendré que Jésus-Christ, toutefois, comme Jésus-Christ nous a unis intimement à lui-même jusqu'à former de nous tous avec lui un même corps dont il est le chef, il s'ensuit que Marie, par cette union si intime de son propre Fils avec nous, est devenue en Jésus-Christ

notre mère à nous aussi, et que nous sommes ses enfants. Mais comme, en Jésus-Christ, Dieu et l'homme ne forment, en vertu de l'union hypostatique, qu'une seule et même personne, qu'il n'y a pas deux Jésus-Christ et deux fils de Marie, mais un seul Jésus-Christ et un seul fils ; de même les vrais chrétiens, en vertu de leur union en un même corps, ne forment qu'un seul et même fils de Marie ; et comme notre union avec Jésus-Christ s'est formée sur le Calvaire, c'est là aussi que nous sommes devenus en Jésus-Christ non plus les fils mais le fils de Marie.

« Sur le Calvaire Dieu se montre le plus tendre père pour les hommes, puisqu'il sacrifie et livre à la mort son propre Fils, pour se créer et se donner dans les hommes des enfants adoptifs. Là aussi est le frère, le rédempteur, la victime de tous les hommes, non seulement parce qu'il partage avec eux tous la nature humaine, et qu'il est comme eux vraiment fils d'Adam, mais encore parce qu'il satisfait pour tous, qu'il prie pour tous, qu'il ouvre ses bras à tous, et qu'il les appelle tous à prendre part au fruit de son sang et à l'héritage de son amour. Mais cette paternité de Dieu, cette paternité de Jésus-Christ à l'égard de tous les hommes est une paternité et une fraternité dans un sens très large ; une paternité et une fraternité de compassion, de miséricorde que l'on pourrait presque dire facultative et de disposition. En fait et en réalité, les vrais enfants de Dieu, les vrais frères de Jésus-Christ, ceux qui forment véritablement son héritage, sa famille, son corps, ce sont les vrais chrétiens qui sont incorporés à lui et qui, aussi longtemps qu'ils persévèrent dans cet état, participent à tout ce que Jésus-Christ possède, à tout ce que Jésus-Christ est en lui-même.

« De même encore Marie, par sa coopération à l'œuvre de notre salut, à notre régénération, est la mère de tous les hommes, puisque c'est pour tous les hommes qu'elle a offert sur le Calvaire ce même Fils qu'elle avait enfanté pour tous. Mais cette sorte de maternité à l'égard de tous les hommes est plutôt aussi de droit et virtuelle que réelle ; c'est une maternité de compassion et d'amour. Dans le fait, les vrais enfants de Marie ce sont ceux-là seulement qui sont en réalité les vrais enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, ceux qui ne forment avec lui qu'une seule et même chose.

« Ce n'est pas, certes, que cette mère ne s'intéresse au malheur de tous ceux qui, comme les infidèles et les hérétiques, n'appartiennent pas au corps de l'Église, ou de ceux qui vivent en dehors de l'esprit de l'Eglise comme les pécheurs. Car, comme Jésus-Christ étend encore sur eux sa miséricorde en les appelant à la lumière de la foi et à la vie de la grâce, en intercédant sans cesse pour les pécheurs auprès de son Père,

ainsi que l'enseignent S. Jean et S. Paul, comme Jésus-Christ se montre de la sorte le frère de tous les hommes, de même Marie coopère par son intercession, par ses prières, à la propagation de la foi, à la conversion des pécheurs; par son extrême sollicitude, elle continue à montrer pour ces infortunés tous les sentiments et la tendresse d'une mère, et elle est leur mère aussi par la compassion qu'elle leur porte, par tout ce qu'elle fait pour les aider, les porter au bien, les consoler; n'a-t-elle pas même reçu à cet égard une mission spéciale de Jésus-Christ? Cela n'empêche pas que ses enfants en toute justice, ses enfants véritables, ceux qui ont à son amour un droit égal à celui que Jésus-Christ y a lui-même, ce sont ceux en qui, selon l'expression de S. Paul, Jésus-Christ est vivant: *Vivit vero in me Christus* (Galat. II, 20); ce sont ceux en qui et avec qui Jésus-Christ n'est plus qu'une seule et même chose, qui sont en lui et par lui un seul et même fils par rapport à Dieu et à Marie; c'est nous qui sommes de vrais catholiques, de vrais enfants de l'Eglise; c'est l'Eglise elle-même qui, avec Jésus-Christ et avec les hommes, forme un corps dont Marie est la Mère; ce sont là, ou plutôt c'est là le véritable fils, le fils réel et effectif que Jésus-Christ lui désigne d'une manière spéciale et lui laisse dans la personne de Jean : *Ecce filius tuus.* »

Ainsi l'ont compris tous les saints et ils ont été heureux de proclamer Marie notre mère[1]. Elle est, disent-ils, la mère des membres

[1] Mater membrorum Christi quod nos sumus, quia cooperata est charitate, ut fideles in Ecclesia nascerentur qui Christi Capitis sunt membra. S. August., in libro *de Sancta Virginitate.*

Mater vere viventium per gratiam. S. Petrus Chrysologus, Serm. 140.

Mater credentium, quia Christum genuit credentium fratrem. — Mater electorum, quia Christum genuit electorum fratrem. Ambros. Ausbert., homil. *in Festo Purific.*

Mater omnium in Deum credentium. S. Anselmus, in oratione *ad B. V.*

Mater justorum, quia nutrit eos et adoptat ut filios. Richard. a S. Laur., *de Laud. Virg.*, lib. II.

Mater populi christiani per gratiam. Idem, *ibid.*

Mater omnium bonorum bonitate gratiæ et gloriæ. B. Albert. Magn., *Super Missus est*, cap. clxxxii.

Mater omnium bonorum, juxta illud *Sapientiæ*, vii : Quatenus omnium bonorum mater est. Idem, *ibid.*

Mater omnium peccatorum se volentium emendare, et habentium voluntatem in Deum amplius non peccare. S. Brigitta, lib. IV *Revel.*, cap. cxxxviii.

Mater omnium qui sunt in Purgatorio, quia omnes pœnæ quæ debentur purgandis pro peccatis suis in qualibet hora, propter preces ejus quodammodo mitigantur. Eadem, *ibidem.*

Mater omnium qui sunt in superno gaudio. Eadem, *ibidem.*

Mater nostra, ex nostra post Filium generatione. Gerson., tract. 5 *super Magnificat.*

Mater pia miserorum, quia Mater misericordiæ. Idem, tract. 5 *super Magnificat.*

du Sauveur, la mère des vivants, la mère de ceux qui ont la foi, la mère des justes, la mère du peuple chrétien, la mère de tous les bons, la mère de tous les pécheurs, la mère de ceux qui souffrent dans le purgatoire, la mère des bienheureux qui se réjouissent dans le ciel, la mère des malheureux et la mère commune de tous ceux qui doivent arriver au salut, la mère de tous enfin, parce qu'elle est la Mère de Dieu, père et cause première de tous les hommes. Elle nous a conçus par son amour, elle nous a enfantés par ses travaux et ses douleurs au temps de la Passion de son Fils. Elle est enfin la plus douce, la plus aimante, la plus généreuse et la plus miséricordieuse des mères. « Au même instant « où elle consentit à être la Mère de Dieu, dit S. Bernardin de « Sienne, elle consentit aussi à être la mère de tous les enfants de « Dieu, et dès lors elle les porta dans ses entrailles. » — « Quoi, s'écrie S. Bonaventure [1], « croyez-vous que la Vierge qui est « d'une façon singulière la Mère du Sauveur, ne soit pas encore « la mère commune de tous les fidèles? La vérité nous enseigne « que Marie a eu deux fils : l'un Dieu et homme tout à la fois, « l'autre qui est simplement l'homme. Du premier elle est mère « par nature et de l'autre spirituellement. » Lorsque Dieu donna l'être au premier homme, il le donna également à la multitude innombrable de ses descendants. Il en fut de même de Marie. Lorsqu'elle enfanta le Fils de Dieu fait homme, elle enfanta aussi la multitude des croyants appelés à vivre de la vie de Jésus.

Mater communis salvandorum. S. Laurent. Justin., Serm. *de Purificat. B. V.*

Mater cunctorum hominum. Idem, Serm. *de Sept. Verbis B. M.*

Mater electorum per dilectionem. S. Bernardinus Senens., tom. I, serm. 55.

Mater incipientium, procurando illis reconciliationem cum Deo, sicut in figuram mulier sapiens illa Thecuites reconciliavit Absalonem patri suo David, II *Reg.* IV. S. Antoninus, in *Summa*, part. IV, tit. 15, cap. II.

Mater nostra cara; — Mater nostra dignitate et honore; — Mater nostra ex maxima affectione; — Mater nostra ab antiquitate; — Mater nostra ob curam; — Mater nostra spiritualis quæ vivificat nos, quos prima mater occiderat. Idem, *ibid.*, *passim.*

Mater omnium in cœlum ascendentium; — Mater omnium in Virginitate; — Mater omnium per imitationem; — Mater omnium per regenerationem; — Mater omnium qui sunt in gloria sanctorum (etiam qui eam præcesserunt tempore) in gloria consequenda. Idem, *ibid.*, *passim.*

Mater omnium, quia Mater Dei qui est pater et origo omnium. — Mater omnium, quia omnes concepit per affectum dilectionis, et peperit per labores et dolores, in Passione Filii. Idem, *ibid.*, tit. 15, cap. XXVI.

Mater pia generans bonos, et nutriens eos in necessitatibus. Idem, *ibid.* cap. V.

[1] Sed numquid solius Christi mater est Maria? Imo certe, quod jucundissimum est, Maria non solum est Mater Christi singularis, sed etiam mater omnium fidelium universalis. — Duo Filii Mariæ sunt, homo Deus et homo purus, unius enim corporaliter, alterius corporaliter mater est Maria. S. Bonaventura, in *Spec.*, cap. VIII et III.

Elle est la Mère de l'Agneau et du Pasteur tout ensemble[1]. Un seul Fils a été le fruit de ses entrailles et elle a donné naissance à tout le peuple chrétien. C'est dans son sein que l'Église a contracté avec Dieu l'union mystique qui doit durer toujours[2]. Elle est la bonne terre dans laquelle est tombé le grain de froment mystérieux destiné à mourir pour produire une multitude d'autres grains semblables à lui[3]. C'est à elle qu'appartient proprement le nom de *Mère des vivants*, tandis que la première Eve ne fut en réalité que la mère des morts[4]. Autrefois Abraham fut fidèle à Dieu, et cette fidélité procura à Sara son épouse le bonheur d'être mère d'une multitude infinie d'enfants descendants de son fils unique Isaac. Le fils de Sara était la figure du fils de Marie ; en donnant le jour au seul Jésus, Marie l'a donné en même temps à tous ceux qui vivent de la vie de Jésus. C'est d'elle qu'est sorti le glorieux chœur des Apôtres, l'armée des martyrs, la multitude innombrable des confesseurs, des vierges, des veuves, de tous les bienheureux. En un mot, tout ce qui bénit Dieu aujourd'hui dans le ciel et l'y bénira à jamais est le fruit des entrailles de Marie.

Nous avons établi dans la première partie de cet ouvrage (Livre I, ch. III, § 2, 3) que la prédestination de la bienheureuse Vierge Marie fut la cause de celle non seulement des élus en général, mais de chacun d'eux en particulier.

Elle n'existait encore que dans la pensée de Dieu et déjà nous lui devions notre prédestination au bonheur éternel. « Le Père éternel, dit un pieux auteur, coordonnait avec elle l'adorable

[1] Quis te non admiretur... Agni Pastorisque Matrem, a cunctis bonorum conciliatricem agnitam ? Cuncta tua admirabilia sunt, vera, justificata in semetipsa, ac desiderabilia omnia, et dulciora super mel et favum... Misericordias tuas quis intelliget? Verum hisce satis te laudatam, o admiranda, censeo, utpote impares nos qui laudes celebremus tuas. Habes a Deo amplissimam illam eamque summam triumphi lauream : christianum illi ex tua carne populum concilias se, tuique generis prolem divinæ ejus, ac expressæ imagini conformem reddidisse. S. Germanus, Serm. 2 *in Dormitione B. V.*

[2] Hæc est Virgo in cujus utero omnis Ecclesia subharratur et conjuncta Deo fœdere sempiterno creditur. S. Ildephonsus, Serm. 2 *de Assumpt.*

[3] Vere autem alvus ille Mariæ crater tornatilis, in quo erat sapientia, quæ miscuit in cratere vinum suum indeficientem cognitionis piæ gratiam divinitatis suæ plenitudine ministrans. In quo Virginis utero simul acervus tritici, et lilii floris gratia germinabat ; quoniam et granum tritici generabat, et lilium. Granum tritici secundum quod scriptum est : *Amen, amen dico vobis, nisi granum tritici cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet.* Sed quia de uno grano tritici acervus est factus, completum est illud propheticum : *Et convalles abundabunt frumento ;* quia granum illud mortuum plurimum fructum attulit. D. Ambrosius, *de Institut. Virg.*, lib. I, cap. XIV.

[4] Ac proinde ista Eva Mater vitæ appellatur, variegataque permanet ad primitias vitæ immortalis cunctorum viventium. S. Athanasius, Serm. *de Annunt. B. V.*

mystère de l'Incarnation[1]. Elle était aussi présente à ses yeux que si déjà elle eût été au monde. Le consentement de Marie nécessaire à l'Incarnation, sur lequel reposait tout l'édifice de la religion qu'il préméditait, toutes les figures et les prophéties, toute l'économie du salut, il le prévoyait et le connaissait avant tous les temps. Il voyait déjà au fond de l'âme de la très sainte Vierge, remplie de foi, de sagesse, de soumission, quels seraient sa pensée et son sentiment, sachant la force et la vertu de la grâce dont il devait la remplir. Connaissant donc sa volonté et la disposition de son cœur, et tirant déjà d'elle son consentement, qu'il voyait aussi réellement que quand elle le confirma à l'ange, il déterminait avec elle, de toute éternité, le saint mystère de l'Incarnation.

« Il en usait de même dans la vocation de tous ses enfants adoptifs, qui sont les membres de Jésus-Christ, l'achèvement de ce grand mystère et desquels Marie, Mère du Verbe selon la chair, devait être véritablement la Mère selon l'esprit. Si, dans les desseins de Dieu, l'Epouse devait être donnée à l'Epoux, comme une *aide semblable à lui*, ce n'était pas seulement pour qu'elle contribuât à la naissance des enfants, mais encore pour qu'elle concourût, par sa sollicitude maternelle, par sa tendresse et sa bonté, par la sagesse de ses conseils, à leur éducation et à leur établissement. Sans doute, en nous prédestinant à devenir les membres de son Fils, le Père nous a appelés, selon le décret de sa volonté et par un pur effet de sa grâce, qu'il nous a donnée en Jésus-Christ, avant tous les siècles ; nous ayant déjà créés en lui, et ayant préparé les œuvres saintes qu'il désirait que nous fissions pour sa gloire. Mais en appelant ainsi chacun de nous, en lui préparant, dès l'éternité, la mesure des moyens intérieurs et extérieurs de sanctification qu'il lui donne dans le temps, Dieu consultait avec sa sainte Épouse, qu'il tenait présente à son Esprit. Il voyait dans son fond, ce qui lui eût agréé à l'égard de chacun d'eux, ce qui eût pu lui plaire, si elle eût été au monde ; et agissait selon les intentions de Marie conformes aux décrets divins, et selon ses désirs qu'il prévoyait déjà, avec agrément et complaisance pour elle, examinant et recherchant toujours ce qui était le plus conforme à ses inclinations. D'ailleurs il connaissait par les siennes propres quelles seraient celles de sa sainte Épouse, à cause de l'étendue de la sagesse dont il devait la remplir, qui était une sagesse conforme à la sienne, voulant lui donner, en qualité d'épouse, ouverture et capacité pour conduire tous ses enfants d'adoption, et gouverner ce grand ouvrage de l'Église : semblable en cela à ces princes qui, ayant épousé des princesses qui sont

[1] M. Olier, *Vie intérieure de la très sainte Vierge, passim.*

encore en bas âge, contractent pour elles, se promettant de leur faire agréer et ratifier, quand elles seront en âge, les actes qu'ils ont faits par avance en leurs noms; ce que font encore tous les jours les tuteurs pour leurs pupilles.

« Ainsi le Père éternel l'ayant choisie pour son aide très semblable à lui dans la formation de sa famille, forme avec elle Jésus-Christ dans toute son étendue, le chef et tous ses membres, sa postérité et ses descendants[1]. Avec Dieu le Père elle est la Mère de Jésus-Christ selon la chair et de son Eglise selon l'esprit; conjointement avec elle, le Père éternel appelle en Jésus-Christ qui il veut, pour devenir les membres de son Fils : et ainsi, avec son époux le père des élus, Marie est la Mère des prédestinés. C'est par elle qu'il communique à chacun d'eux la vie que son divin Fils est venu apporter au monde. Il nous en a donné une preuve sensible et éclatante, immédiatement après l'Incarnation, en portant cette vie à S. Jean le Précurseur, par le ministère de Marie.

« Cet enfant que personne ne devait surpasser devant Dieu, ni Salomon, ni David, ni Abraham, S. Jean, quoique destiné dans l'ordre de la grâce à être le plus grand des enfants des hommes qui eût paru depuis la naissance du monde jusqu'à son temps; lui qui devait produire sur les cœurs ce que n'avaient pu ni la loi ni les Prophètes; cet enfant, qui a reçu d'avance, et de Dieu même, un nom étranger à sa famille, nom qui, par sa signification, annonce la grâce que Jésus-Christ vient substituer à la loi; S. Jean qui doit amener les pécheurs à la pénitence, être le flambeau de l'Eglise, et attirer le monde au Sauveur: lui-même est néanmoins conçu dans l'iniquité, comme le reste des enfants d'Adam; il est esclave du démon, ennemi de Dieu, et demeure six mois entiers dans ce malheureux esclavage.

« Dieu ne s'empresse pas de l'en retirer plus tôt, quoiqu'il l'eût pu aisément. C'est qu'ayant résolu d'engendrer à la vie de la grâce, par Marie, tous ses enfants d'adoption, dont S. Jean doit être le premier : il attend, pour le délivrer du malheur de sa conception, que Marie soit réellement devenue, par l'Incarnation, sa propre Epouse et la Mère du Verbe incarné. Il ne donne donc, par lui-même, à S. Jean, que la naissance temporelle, se réservant de lui communiquer par Marie, avec la justification, l'esprit et la grâce de précurseur.

[1] Unde ab ipso Deo Patre recepit fontalem fœcunditatem ad omnes generandos electos et etiam ipsos Angelos, in aliquo gustu et gradu et experientia divinarum, quum etiam ab ipso exordio creationis et glorificationis eorum præviderit eam futuram Matrem Dei. Igitur ipsa Virgo ex hoc habet a Patre rationem primitatis et sublimitatis regalis et imperialis super omnem naturam. S. Bernardinus Senens., tom. IV, p. 121.

« Usant du droit d'Épouse du Père et de Mère du Fils de Dieu, Marie achève dans S. Jean l'ouvrage du Père éternel[1]. Par elle, Dieu le purifie de la souillure originelle comme il le fait par le sacrement de la régénération, et il le remplit aussitôt de toute grâce intérieure et extérieure. Il verse sur lui par Marie la lumière de la foi en Jésus-Christ ; car S. Jean voit son Sauveur et tressaille dans les entrailles de sa mère, comme le saint patriarche Abraham l'avait vu et s'était réjoui en le voyant. Par Marie qu'il remplit de sa puissance, il communique encore à S. Jean l'esprit et la grâce nécessaires à sa mission d'apôtre du Père, destiné à faire connaître Jésus-Christ au monde. »

C'est ainsi que la bienheureuse Vierge Marie exerce ses fonctions de Mère envers les élus de son Fils, et donne la preuve de sa maternité. Quelles ne doivent pas être la bonté, la mansuétude, la miséricorde d'une reine qui voit dans tous ceux qui lui sont soumis, non pas seulement ses sujets, mais ses véritables enfants ?

§ II. — *Marie nous aime comme ses enfants.*

La sainte Église applique à la bienheureuse Vierge Marie ces paroles de l'*Ecclésiastique* (XXI, 24) : *Ego Mater pulchræ dilectionis* : « Je suis la Mère de la belle dilection [2] », parce qu'elle est

[1] Mater spiritualis genuit Joannem Baptistam modo speciali, non solum levans eum de terra, quando natus est, quia præsens in partu ejus, sed etiam et magis, quando (ut de sacro fonte, Spiritu Sancto, et aqua gratiæ baptizatus est Joannes) in utero sanctificatus ad vocem Virginis quando salutavit Elisabeth. S. ANTON. FLORENT., *Biblioth. Virg.*, tom. III, p. 475.

[2] Quænam est ista pulchra dilectio, cujus Virgo sanctissima Genitrix est? Glossat Ugo Cardinalis : « *Mater pulchræ dilectionis*; id est Christi, qui est pulchra dilectio. Vel dilectionis gratuitæ, quæ pulchra dicitur ad differentiam carnalis, vel mercimonialis, quæ turpis est. » Nam juxta Ciceronis (*de Amicitia*) sententiam : Amicitiam si ad fructum nostrum referamus, non erit ista amicitia, sed mercatura quædam utilitatum nostrarum. Et quia Epicurus dicebat, se amicitiam exercere, ut haberet, qui sibi ægro assisteret, succurreret in vincula conjecto, vel inopi; Seneca eum acuter impugnabat. Qui se spectat et propter hoc ad amicitiam venit male cogitat. Ita quam describis negotiatio est, non amicitia : quæ ad commodum accedit, quæ quid consecutura sit, spectat. Detrahit amicitiæ majestatem suam, qui illam parat ad bonos casus. » PACIUCHELLINUS, *in Salve Regina*, Excit. VII, n. 8.

Speciosissimi amoris Matrem Virgo se nuncupat : *Ego Mater pulchræ dilectionis, et timoris et agnitionis et sanctæ spei.* Est enim Mater timoris reverentialis per profundissimam humilitatem. Mater est agnitionis, scilicet fidei, per firmissimam veritatem. Mater est sanctæ spei ad omne bonum, et supernam felicitatem. Mater est denique omnium virtutum, et quorumcumque charismatum, quæ in nos desursum descendunt; sed in primis se dilectionis esse matrem merito gloriatur, quia tota est amor erga nos quos recepit in filios. Ludovicus Blosius in hanc contemplationem raptus, Patrum dicta recolens, sic fatur : « Plane sub Deo et Domino nostro Jesu Christo, nihil divinius Matre ejus intelligi potest. Hujus Virginis Matris bonitas, misericordia, pietas, amicitia, benignitas, clementia, fidelitas, bene-

la Mère de Notre-Seigneur Jésus Christ source de tout amour, et parce qu'elle nous procure la faveur inestimable d'aimer à notre tour son divin Fils, et de retrouver ainsi ses faveurs que nous avions perdues par le péché.

Dieu est tout amour, *Deus charitas est* (I Joan. IV, 8), et le bel amour est celui qui procède de Dieu et qui retourne vers lui comme vers son centre et sa fin. Marie a puisé plus que toute autre créature à cette source infinie de l'amour, elle l'a puisé si largement que tous ses enfants profitent de son abondance. Elle aime Dieu, et en même temps elle nous aime en Dieu et pour Dieu, autant que peut aimer celle que le Tout-Puissant a enrichie des dons les plus sublimes. Elle est Fille de Dieu, Mère de Dieu, Epouse de Dieu : Fille du Père, Mère du Fils, Épouse du Saint-Esprit; c'est-à-dire Fille d'amour, Mère d'amour, Epouse d'amour, amour infiniment pur et qui n'a rien de commun avec les pensées terrestres, parce qu'il s'agit d'un amour dont Dieu est le principe et la fin, et la Vierge des vierges le sujet.

La foi nous enseigne que Dieu le Père est amour ; il ne nous est pas permis de douter qu'il n'ait richement doté sa chère Fille Marie de ce bien précieux qui est lui-même, lorsqu'il la donna à son Fils unique pour Mère et pour Epouse. C'est par amour qu'il a donné son Fils au monde, par amour qu'il l'a uni à notre nature, par amour qu'il lui a choisi une mère et une épouse : le premier et le plus précieux don qu'il devait faire à sa Fille bien-aimée destinée à une alliance si noble et si divine, ne devait-il pas être le don de son amour, au degré le plus élevé qu'il soit possible à une simple créature de le recevoir.

Voilà la première source de l'amour de Marie pour Dieu et pour tous ceux que Dieu a faits à son image.

La seconde source de son amour est l'union ou pour mieux dire l'unité maternelle qui existe entre elle et son divin Fils. Jésus nous dit lui-même qu'il est venu apporter le feu sur la terre : *Ignem veni mittere in terram* (Luc. XII, 49); ce feu est l'amour divin apporté sur la terre pour embraser le monde. La

volentia, et charitas erga homines tanta est, ut nullis verbis explicari possit. Ipsa in potestate, sapientia, dilectione, et cunctis charismatibus, donis, perfectionibus, atque excellentiis, super omnes creaturas benedicto Filio suo redemptori nostro quam simillima et proxima est. Unde et nullum tam exsecrabilem peccatorem orbis habet, quem ipsa abominetur, et a se repellat, quemque dilectissimo nato suo (modo suam precetur opem) non possit, scilat, et velit reconciliare. Quandiu tempus gratiæ agitur, nequit benignissimos oculos suos a miseris, ac pœnitentibus peccatoribus ipsam invocantibus avertere. Con inuas pro eis fundit preces, ut germana soror, materque fidissima curam salutis eorum gerit. Enimvero in æternum perire non potest quisque illam devote et perseveranter colit atque invocat. » Paciuchellius, *in Psal.* Lxxxvi, Excit. xxii, n. 5.

bienheureuse Vierge Marie est le premier réceptacle où il fut déposé : son cœur fut le premier à ressentir toutes les ardeurs de ce divin feu concentrées en lui : pouvait-il n'être pas transformé en cet amour lui-même[1]. Marie donna le jour à Jésus-Christ le Dieu d'amour, mais elle ne demeura pas stérile après ce premier enfantement. Nous sommes aussi ses enfants, les fruits de son inépuisable dilection pour Dieu[2]. C'est dans son sein que l'amour infini de Dieu est descendu pour se répandre de là sur toute créature[3]; dans son sein qu'il s'est fait tout à la fois prêtre et victime, afin d'accomplir l'œuvre de notre rédemption, cette merveille incompréhensible de l'amour de Dieu pour nous. C'est dans le sein de Marie qu'il est descendu, lorsqu'il a voulu nous enseigner, de sa propre bouche, une loi nouvelle, la loi de la charité : pouvait-il ne pas donner à Marie la première cet enseignement précieux? Il le fit et elle profita si bien de ses divins enseignements, qu'en un instant elle surpassa en charité les séraphins eux-mêmes.

La troisième source de l'amour de Marie est le Saint-Esprit, amour substantiel de la Sainte-Trinité, fontaine de vie, feu descendu du ciel, charité et onction spirituelle, comme le nomme la sainte Église. Quelle communication du feu divin de sa charité ne dut-il pas faire à Marie sa très chaste Epouse, lorsque, par son opération mystérieuse, fut accompli le mystère d'amour, l'alliance du Verbe divin avec notre nature. « Qui pouvait-on trouver, » dit S. Bonaventure (*Miroir de la Bienheureuse Vierge*, VI), « qui eût de semblables droits à ses grâces et à ses « faveurs que sa très sainte Epouse qui allait devenir par lui « Mère du bel amour, ainsi qu'il en était le Père. O que cette « naissance du bel amour est noble! O qu'elle est sainte! O qu'elle « est divine! O que cet amour est beau puisqu'il vient de Dieu,

[1] Nisi forte dubitare quis potest in affectum pietatis transiisse Mariæ viscera, in quibus ipsa, quæ ex Deo est, charitas novem mensibus corporaliter requievit. S. Bernard., Serm. 1 *de Assumpt.*

[2] Cujus viscera semel quidem fœta, sed nunquam effœta, nunquam desinent fructum parturire pietatis. Benedictus siquidem fructus ventris tui, gravidam te, o pia Mater, inexausta pietate reliquit; ex te quidem semel nascens, sed in te semper manens et affluens, et in horto concluso castitatis fontem signatum charitatis semper abundare faciens; qui licet signatus sit, foras tamen derivatur, et in plateis aquæ ejus nobis dividuntur. Guerricus Abbas, Serm. *in Assumpt.*

[3] In hujus utero Majestas Altissimi mirabiliter liquefacta sicut adipe, et pinguedine replevit terras, infudit cœlos, inferia respersit. Hic exinanivit semetipsum excelsus, et immensus mensuram bonam, et confertam, et coagitatam mittens in sinum nostrum. Hic divinis manibus unctus est oleo lætitiæ; et sicut ad altare in summum Pontificem consecratus. De hoc altari ad aram crucis ascendens proprio cruore, tanquam alterius generis oleo perfusus, jam non solum consecratus, sed consecrans totum corpus machinæ mundialis cœlesti ligamine copulavit. S. Petrus Damian., Serm. *in Annunt.*

« qu'il aboutit à Dieu, qu'il est de Dieu, en Dieu et pour Dieu seul! « Lorsque je dis pour Dieu seul, je ne prétends pas que ce soit « à l'exclusion de ses chers enfants, en faveur de qui elle a été « si abondamment prévenue des bénédictions d'amour, mais « seulement afin que tous sachent que, comme cet amour a une « origine céleste et divine, ainsi tendait-il toujours à Dieu comme « à son centre et à l'unique lieu de son repos. »

L'amour n'est pas inactif et se prouve par les effets qu'il produit. Or il n'est pas de mère aimant ses enfants comme Marie a aimé Jésus, et comme elle nous aime. Ne parlons ici que de l'amour qu'elle a pour nous, et des effets de cet amour[1].

Si l'on trouvait rassemblées dans un seul cœur de mère, toutes les affections, toutes les tendresses, toutes les sollicitudes, toutes les générosités de toutes les mères du monde pour leurs enfants, ce ne serait pas encore assez pour comparer cette mère à Marie, parce que Dieu l'a faite pour être la Mère de son divin Fils, et en second lieu la Mère de tous ceux qui deviendraient, par la grâce, les membres de Jésus-Christ, vivant de sa vie et n'étant avec lui qu'un seul tout, comme les membres avec leur chef, les branches avec la vigne.

La bienheureuse Vierge Marie a commencé d'être la Mère du Fils de Dieu, lorsque, donnant le consentement qui lui était demandé, elle conçut le Sauveur. [illegible] é ation du Saint-Esprit.

[1] Magna est attentione considerandum Christum post præfata verba : *Mulier, ecce Filius tuus*, et illa quæ ad Joannem locutus est : *Ecce mater tua*, statim dixisse : *Sitio*. Et cur nam tunc se sitire testatur? Ex eo quod Virgo Maria officio functa est, cum vix esset Mater constituta. Ubi Dominus eam Matrem nostram decrevit, sitire statim cœpit nostram salutem quam antea tantopere desideraverat, quasi Virgo Mater nostra effecta illud desiderium mirifice adauxisset. Quo mentem referens Arnoldus Carnotensis sic recte philosophatur : « Responsum erat de cruce Matri; his pie provideque dispositis, Christus inter supplicia sitit. Ego sacramentum hanc sitim intelligo in qua non tam desideratur potus, quam hominum salus; neque enim ab irrisoribus et inter ærumnis poterat beneficium exspectari, qui omnes ad impietatem prout paratiores erant augere injurias quam miserere vel compati. »

Ut cognovit Virgo se Matrem hominum constitutam, majori flagravit amore, et suis pro filiis ardentissimas preces adhibuit, vota cumulavit, orationes vehemen issimas est ejaculata quidquid erat, poterat, meruerat, exantlaverat, obtulit; adeo ut Christi æstuantem sitim exardescere multo intensius efficeret, qui idcirco clamavit : *Sitio;* sicque ei ad nostram redemptionem explendam stimulos acriores adjungeret. Nullo non tempore ad nos salvandas bonus Jesus fervens et impatiens (si ita loqui fas est), amator cucurrit, juxta Davidicum vaticinium : *Exultavit ut gigas ad currendam viam* (*Ps.* XVIII, 6). Hoc est, ut D. Augustinus explanat, natus est, crevit, docuit, passus est, resurrexit, ascendit. Cucurrit viam, non haesit in via. » At post quam ejus sanctissima Genitrix in Matrem hominibus data est, et pro peccatorum salute interpellavit, sitire Christus vehementius cœpit, ut celerius curreret ad remissionem, peccata omnia, quantum in se erat, condonaturus. PACIUCHELLIUS, *in Psal.* LXXXVI, Excit. XXII.

Elle commence d'être notre Mère, elle nous conçoit dans son chaste sein lorsqu'elle nous reçoit comme un don spécial, comme un dépôt confié à sa fidélité et à son amour. Elle nous porte comme une mère porte son enfant, nous façonne peu à peu à la vie de la grâce et forme Jésus-Christ en nous, pour parler comme le grand Apôtre : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (Galat., iv, 19). Heureux ceux qui restent longtemps dans le sein de Marie, subissant avec bonheur et docilité la douce et bienfaisante influence de son amour maternel et de sa sollicitude[1] !

Elle nous met au monde, lorsqu'elle nous fait voir les premiers rayons de la céleste lumière, et qu'elle nous fait connaître pour quelle fin nous sommes créés. Elle nous donne le lait, lorsqu'elle verse en nos âmes les premières connaissances, et qu'elle y insinue les premiers désirs de la vertu. Elle nous porte sur ses bras, lorsqu'elle étend sur nous sa protection toute spéciale. Elle nous caresse, lorsque, par l'onction de la grâce qu'elle nous obtient de Dieu, elle nous convie à bien faire, et augmente en nos cœurs la confiance qu'elle veut que nous ayons en elle. Elle nous apprend à marcher, lorsqu'elle nous introduit dans le chemin de la vertu et qu'elle nous en fait expérimenter les premières difficultés. Elle nous offre une nourriture plus solide, lorsqu'elle nous donne l'occasion de mesurer nos forces en nous ménageant quelque épreuve ou quelque tentation. Elle pourvoit à nos besoins, lorsque avec une attention sans pareille, elle procure tout ce qui est nécessaire à l'ornement de notre âme dans les voies de la grâce et de la perfection. Car, bien que notre divin Rédempteur nous ait acquis tous ces trésors précieux, il lui en laisse l'entière disposition, il entend que nous les recevions de ses mains, et que ce soit un effet de sa bonne volonté à notre endroit. Enfin elle nous garde l'héritage de notre Père céleste et le sien ; elle le fait profiter pendant le temps de notre minorité, jusqu'à ce qu'elle nous mette en main le gouvernement de nos biens. Pourquoi ne dirions-nous pas d'elle ce que S. Cyprien[2] disait de la sainte Église, qu'elle est l'unique Mère d'un grand nombre d'enfants que successivement elle engendre par une céleste fécondité ; que nous lui devons notre naissance ; que nous

[1] Expecta formari : carnalis es adhuc : conceptus es eo ipso quod accepisti nomen Christi : sacramento quodam natus es in visceribus matris : Bonum est ut formatus exeas, ne arbortivus exeas. Generet te Mater, non abortiat. Si patiens fueris usque quo formeris, usque quo in te certa sit doctrina veritatis, continere te debent materna viscera. Si autem impatientia tua concusseris latera matris tuæ, cum dolore quidem excutit foras, sed magis tuo malo quam suo. D. August., *in Epist. ad Galat.*

[2] Una est Mater fœcunditatis successivibus copiosa. Illius fœtu nascimur, illius lacte nutrimur, spiritu ejus animamur. Hæc filios regno quos generavit assignat. D. Cyprianus, lib. *de Unitate Eccles.*

sommes nourris de son lait et animés de son esprit ; qu'elle nous garde pour être présentés à Dieu, et nous prépare à la royauté qui nous est destinée.

Celui qui ne reconnaît pas Marie pour sa Mère ne doit donc pas prétendre à avoir Dieu pour Père. O Marie, puisque vous êtes notre Mère et que vous nous aimez si tendrement, donnez-nous la grâce de correspondre à vos bontés ; donnez-nous un cœur qui vous aime et qui soit assez pur pour mériter d'être offert à Jésus.

Si l'on demande maintenant quelles sont les qualités de l'amour de Marie pour nous, nous dirons que :

1° Il est ardent[1], comme on doit nécessairement le conclure de son origine qui n'est autre que Dieu lui-même.

[1] Mirabatur D. Bernardus charitatem erga se suosque monachos, nobilis et religiosæ Matronæ, nomine Beatricis : « Miror, inquit (*Epist.* 118) tuæ devotionis studium, tuæ erga nos dilectionis affectum. O bona Domina, quid tibi et nobis? Unde tanta sollicitudo de nobis? Si filii, si nepotes, si vel aliqua extrema propinquitatis linea tibi juncti essemus, tua crebra beneficia, frequentes salutationes, innumera denique tui amoris insignia, quæ quotidie experimur, non tam nobis miranda viderentur, quam ex debito suscipienda. Nunc autem cum genere tantum Dominam non matrem te cognoscamus, non mirum si miramur, sed mirum si satis mirari possumus. Quis enim notorum, vel cognatorum nostrorum curam habet de nobis? Quis unquam de nostra salute interrogat? Quis, inquam, non dico sollicitus, sed vel memor nostri est in sæculo? Amicis, propinquis, vicinis nostris facti sumus tanquam vas perditum; sola nos oblivisci non potes? Inquiris de esse et statu sanitatis nostræ, de via quam nuper egimus, de monachis, quos ad alium locum transtulimus. » Sed tepor hic erat si ad flagrantissimam Virginis charitatem æquiparetur. Amor cæterorum parentum ad suos filios, potius malignitas, atque odium censendum respectu amoris, quo nos Virgo Deipara dilexit. Domina utique nostra, sed Mater est. O quam sollicita est de nobis! O quam in sua nos transtulit viscera, atque descripsit. O quot in nos beneficia omni momento erogat! O quam semper memor est nostri! Nonne ipsa testatur : *Memor ero Rahab et Babylonis?* Quid plura? Nostros in se quoscumque persensit dolores.

Perrexit acerba sollicitudine conflictata Chananæa ad Jesum, suppliciter expostulans : *Miserere mei, Domine fili David : filia mea male a dæmonio vexatur.* Quid ais, mulier? Quænam est, quæ à Spiritu nequam torquetur? Tune an nata tua? Tu ipsa inquis : *Filia mea.* Cur igitur non precaris : Miserere filiæ? Ad quid : *Miserere mei?* Optime respondet Glossa : « Non dicit : *Miserere filiæ*, sed *miserere mei*, quia dolor filiæ dolor est matris. » Erumnas tortionesque filiæ in suomet corde genitrix patiebatur. Sic de sancta Monica matre sua refert D. Augustinus, eam partus dolores pertulisse quum liberos in Dei offensiones incurrere advertebat. « Nutricat, inquit (lib. IX *Confess.*, cap. IX) filios, toties eos parturiens, quoties abs te deviare cernebat. » Hæc Virgini Deiparæ aptat Richardus à S. Laurentio : « Maria, ait, est mulier Chananæa, quæ clamat ad Deum pro filia, id est peccatrice anima, cujus etiam personam misericorditer in se transformat, dicens : *Miserere mei, fili David.* » Ac si nostras calamitates, nostra vulnera in se præsentiat, nostroque dolores ut suos existimet, ac propterea pro nobis misericordiam exposcat, veluti si ipsamet misericordia egeret. An et fere partus dolores pro nobis non sustinuit, quum nos apud crucem parturiit? PACIUCHELLIUS, *in Psal.* LXXXVIII, Excit. XXII.

2° Il est plein de sollicitude, toujours agissant, toujours attaché à son objet.

3° Il est extrêmement ingénieux, inventant sans cesse de nouveaux moyens afin de se faire connaître.

4° Il est très obligeant, attendu que ses uniques délices sont de faire du bien.

5° Il s'intéresse à tous les besoins des siens, et il ne saurait leur voir une peine sans se hâter d'y porter remède.

6° Il surpasse en douceur tous les amours du monde. « Il n'y « a rien d'austère en Marie, rien de terrible, elle est toute dou« ceur et ne nous offre que le lait et la laine, » dit S. Bernard[1] son dévot serviteur. S. Ambroise[2] la compare à la manne, le plus doux des aliments, manne virginale apprêtée par la main des anges; manne blanche et pure comme la neige ; manne délicate et d'une exquise saveur qui résume toutes les douceurs créées du ciel et de la terre. S. Augustin[3] la compare à la terre autrefois promise aux Israélites, terre si fertile en toutes sortes de biens que la sainte Écriture dit, pour en donner une idée, qu'on y voyait couler le lait et le miel.

7° Une autre qualité de l'amour de Marie est sa fermeté et sa constance qui ne se laissent ébranler par aucune difficulté. « Je « sais, ô ma Souveraine, » dit S. Pierre Damien[4], « que vous « êtes très bonne et que vous nous aimez d'un amour invincible, « à l'exemple de votre divin Fils qui en vous et par vous nous « a aimés d'un amour infini. » Bénissons Dieu de ce qu'il a voulu que l'amour de Marie pour nous fût à ce point inébranlable ; qu'adviendrait-il de nous, hélas ! s'il ne résistait pas à toutes les occasions que nous lui donnons de se changer en colère, ou au moins en indifférence? Mais elle nous rassure au *Cantique des Cantiques*[5], en nous disant que son amour est fort comme la mort, et que le zèle qu'elle a pour notre bien est aussi ferme que l'inflexible destin de l'enfer ; que ses ardeurs passent celles

[1] Nihil austerum in ea, nihil terribile ; tota suavis est, omnibus offerens lac et lanam. D. Bernardus, *in Signum Magnum.*

[2] Quin potius ipsam Mariam manna dixerim, quia est subtilis et splendida, suavis et virgo, quæ velut cœlitus veniens, cunctis populis cibum suaviorem melle defluxit. S. Ambrosius, *in Psal.* xxi.

[3] Ipsa enim est terra promissionis, cum toties per Prophetas promissa fuerit. D. Augusr., Serm. 110 *de Tempore.*

[4] Scio, Domina, quia benignissima es, et amas nos amore invincibili quos in te et per te Filius tuus et Deus tuus summa dilectione dilexit. S. Petrus Damianus, Serm. 1 *de Nativ. Virg.*

[5] Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum : quia fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio ; lampades ejus, lampades ignis flammarum. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam : si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam. *Cant. Cantic.* viii, 6, 7.

du feu et des flammes, que toutes les eaux qui tombent du ciel et celles qui coulent dans les rivières ne suffiraient pas pour éteindre l'amour qui brûle dans son cœur; et que, lorsqu'elle a fait tout ce qu'elle a pu, il lui semble qu'elle n'a rien fait.

Vous qui appartenez à Marie et qui vous dites ses enfants, pourrez-vous jamais aimer assez une Mère qui vous a tant aimés? *Sic nos amantem qui nos redamaret?*

8° La dernière qualité de l'amour de Marie, c'est qu'il est éternel. Elle a commencé à nous aimer dès le premier instant de notre existence. On peut même dire que son amour pour nous a commencé d'agir dès l'instant de notre prédestination, puisque si nous sommes du nombre des élus, si Dieu nous a choisis, l'amour que la bienheureuse Vierge Marie devait avoir pour nous, pesa dans la balance en notre faveur. Et lorsqu'existant elle-même, il lui fut donné de nous connaître, grâce aux lumières incomparables que Dieu lui donne comme à la coopératrice de l'œuvre de la Rédemption, elle se mit à l'œuvre pour nous témoigner son amour. Désormais elle nous poursuivra de sa tendre sollicitude pendant toute notre vie ici-bas, et ce sera une de nos joies les plus douces dans le royaume des cieux. Là, nous l'aimerons à notre tour sans craindre de cesser jamais de le faire; là, elle nous fera connaître ce qu'elle a fait pour nous, et nous l'en bénirons à jamais.

§ III. — *Marie veille sur tous ses enfants.*

Une des plus nobles figures de la Vierge Mère de Dieu, que nous trouvions dans la sainte Ecriture, est Rébecca, épouse d'Isaac et mère de Jacob. Rébecca avait deux fils, Esaü qui représentait les réprouvés, les ennemis de Dieu, et Jacob, image des âmes pures et innocentes, fidèles à Dieu leur père et pleines d'amour et de tendresse pour Marie leur mère. Le patriarche Isaac était dans cette famille la figure du Père éternel; mais s'il représentait Dieu, il avait néanmoins quelques-unes des faiblesses et des ignorances de l'humanité. Esaü était son fils aimé, et Jacob ne tenait que la seconde place dans le cœur de son père, quoique le choix de Dieu lui assignât la première et qu'il en fût digne par ses vertus.

On sait quelle habileté Rébecca trouva dans son amour maternel pour redresser l'erreur qui allait se glisser dans la conduite d'Isaac, en procurant à Jacob, son fils bien-aimé, la bénédiction paternelle à laquelle il avait droit, et qui devait être pour lui la source de tous les biens. Et lorsque le stratagème de Rébecca eut atteint le but proposé, lorsqu'Isaac eut béni Jacob et compris que telle avait été la volonté de Dieu, Rébecca n'eut pas de repos qu'elle n'eût mis son protégé à l'abri de la colère d'Esaü.

Elle ne pouvait faire plus, mais elle savait que la bénédiction d'Isaac ne serait pas vaine, et que le temps viendrait où tous les bien désirés pour Jacob lui seraient enfin accordés.

Qui oserait prétendre que Rébecca ne fut pas une bonne mère pour Ésaü lui-même? Qui pourrait croire que cette sainte femme n'eut pas veillé avec une tendresse extrême sur ce fils aîné, depuis sa plus tendre enfance jusqu'au jour où les passions violentes auxquelles il s'abandonna, déchirèrent son cœur maternel et creusèrent entre elle et Esaü une sorte d'abîme? Qui oserait penser que, même alors, Rébecca ne continua pas d'aimer tendrement Esaü, de veiller sur lui, de pourvoir à ses besoins? La sainte Écriture nous fait connaître qu'elle prenait soin des vêtements précieux de ce fils peu digne de ses attentions maternelles.

Mais nous savons que sa sollicitude pour Jacob ne la quittait pas, que sa tendresse et son dévouement pour lui l'emportaient de beaucoup.

Il en est ainsi de Marie. Elle est une bonne et généreuse mère pour tous les enfants de Dieu, pour tous ceux qui ont été régénérés dans les eaux sacrées du baptême, et sont devenus ses enfants en devenant les membres de Jésus-Christ. Cependant ses soins, ses attentions de choix, sa tendresse maternelle s'exercent particulièrement en faveur des véritables fidèles. Elle aime Esaü et elle préfère Jacob. C'est à Jacob qu'elle procure les bénédictions de Dieu ; c'est de Jacob qu'elle éloigne les dangers ; c'est Jacob qu'elle désire voir comblé des faveurs les plus précieuses.

Les saints Pères ne trouvent pas d'expressions qui leur paraissent suffisantes pour nous donner une juste idée de la sollicitude dont nous sommes l'objet de la part de Marie, nous qui nous faisons gloire d'être du nombre de ses enfants. S. Bernard[1] la compare à la femme forte dont parle Salomon au livre des *Proverbes*, en ce point nommément, que la lampe de sa vigilance et de ses soins ne s'éteint jamais pendant la nuit, c'est-à-dire, pendant le temps que ses enfants sont obligés de vivre sur la terre ; elle les éclaire, elle les accompagne toujours sans jamais les perdre de vue : *Non extinguetur in nocte lucerna ejus* (Prov. xxxi, 78). S. Augustin[2] lui reconnaît une sollicitude égale à la puissance qu'elle a reçue de Dieu, c'est-à-dire incomparablement plus grande que ne peut l'être celle de tous les autres saints. Le pieux Idiota s'élève encore plus haut. Il monte jusqu'au trône du Sauveur, et compare l'ardeur que Marie déploie pour intercéder en notre faveur

[1] Serm. 2 *in Assumpt.*

[2] Sicut apud Deum est B. Virgo potentior, ita et præ omnibus sanctis est nobis sollicitior. D. Augustin., Serm. *de Assumpt.*

auprès de son divin Fils, à celle que Jésus-Christ lui-même apporte à plaider notre cause auprès de son Père[1]. C'est là seulement que cet humble et savant Docteur rencontre la véritable idée des attentions que la bienheureuse Vierge Marie a pour ses enfants. Car de même qu'elle n'a pas d'autre règle de son amour pour eux que celui que son Fils bien-aimé leur porte, de même aussi ne veut-elle pas d'autre modèle du soin qu'elle en doit avoir, que celui qu'elle voit en lui.

La sollicitude de la bienheureuse Vierge Marie s'étend à tout ce qui nous regarde. Il n'est rien de petit pour elle, lorsqu'il s'agit de ses enfants. Le gouvernement de toutes les choses d'ici-bas ne fatigue aucunement l'attention du Seigneur: rien n'échappe à son regard, rien n'échappe à son action, ni l'astre qui parcourt dans l'immensité des cieux son incommensurable carrière, ni le petit être dont les plus puissants instruments nous font à peine entrevoir l'existence; il voit, il connaît tout, il donne à tout l'existence, le mouvement, la vie. Cependant son éternel repos n'en est pas troublé, et sa félicité infinie n'en éprouve aucun dommage. La bienheureuse Vierge Marie a reçu de Dieu la grâce de pouvoir, elle aussi, s'occuper de mille choses à la fois, sans trouble et sans inquiétude, et parce qu'elle est notre mère, rien de ce qui nous concerne n'échappe à sa sollicitude. Le propre de l'amour, lorsqu'il est tendre et ardent, c'est d'avoir l'œil à tout ce qui peut causer quelque satisfaction à la personne aimée. Il n'y a pas un cœur aussi brûlant d'amour que le cœur de Marie; il n'y a pas une mère aussi parfaitement mère que cette auguste Vierge : il n'y a donc personne, au ciel ou sur la terre, plus attentif qu'elle aux besoins de ses enfants, plus empressé à leur procurer tout ce qui leur est réellement utile, ou agréable sans danger. Elle sait tous nos besoins; elle s'intéresse à tous et, en tout et toujours, elle est prête à venir à notre aide, de la manière qu'elle sait nous être la plus avantageuse. Que de fois ne l'a-t-on pas vue opérer des miracles pour éviter, ne fût-ce qu'une légère confusion, à ses véritables serviteurs? Mais sans entrer dans le détail de récits que l'on peut lire dans la vie des saints, rappelons seulement que le premier miracle opéré par Jésus-Christ pour inaugurer sa mission publique, le fut à la prière de Marie, afin d'éviter aux jeunes époux un désagrément léger en lui-même et de peu de conséquence.

Pourquoi refuserait-on de croire que Marie n'en agisse encore souvent de même, et que, en dehors des miracles nombreux constatés par des témoins irrécusables, elle ne nous

[1] Est advocata nostra apud Filium, sicut Filius apud Patrem; imo apud Patrem et Filium procurat negotia et petitiones nostras. IDIOTA, in *Prologo Contempl. de B. Virg.*

vienne en aide en mille circonstances, ordonnant toutes choses, à notre insu, pour éloigner de nous les maux et nous procurer les biens que son cœur maternel désire pour ses enfants? On peut croire que les âmes pieuses sont bien rares qui n'ont pas été quelquefois, et même souvent favorisées ainsi par cette tendre Mère : et non seulement les âmes pieuses, mais même les indifférents, même les pécheurs endurcis.

Si la bienheureuse Vierge Marie daigne s'occuper de nos moindres affaires, pourrait-elle négliger celles dont dépend le salut de notre âme, par exemple le choix d'un état de vie, la vocation particulière de chacun de nous? C'est une chose grave que de choisir la voie où l'on doit s'engager et marcher pendant sa vie entière, pour arriver au bonheur éternel. Malheur à ceux dont le choix est mauvais! Il leur sera bien difficile sinon impossible de sauver leur âme.

En ce moment critique, Marie leur vient en aide et leur fait entendre les précieux conseils de la divine sagesse.

La sagesse ne *crie-t-elle pas*, comme dit Salomon (Prov. VIII, 1), *et la prudence ne fait-elle pas entendre sa voix? Elle se tient le long du chemin, sur les lieux les plus hauts et les plus élevés*, afin de se faire mieux entendre; *elle se met au milieu des sentiers, près des portes, à l'entrée de la ville et elle dit : C'est à vous, ô hommes, que je parle; c'est aux enfants des hommes que ma voix s'adresse.* Et que leur annonce-t-elle : *Heureux ceux qui gardent mes voies. Heureux l'homme qui m'écoute et veille tous les jours à l'entrée de ma maison et qui se tient à ma porte; car celui qui m'aura trouvée trouvera la vie et il puisera le salut dans le trésor du Seigneur. Mais celui qui péchera contre moi blessera son âme; me haïr c'est aimer la mort.*

La bienheureuse Vierge Marie n'ignore pas qu'après le moment où nous passerons de la vie au trépas, il n'en est point d'où dépende davantage notre éternité, que celui où nous faisons choix d'un état de vie. Aussi s'empresse-t-elle de venir en aide à tous ceux qui l'invoquent en de telles circonstances. Souvent même elle prend l'avance et donne les lumières qu'on ne lui avait pas demandées; elle aplanit les obstacles qui se dressaient dans le chemin qu'on était appelé à suivre. Les vocations miraculeuses sont innombrables; mais qui pourra imaginer jamais la multitude de celles que Marie a favorisées et qui ont été suivies grâce à sa sollicitude maternelle et à ses soins de chaque instant? Ceux mêmes qui sont appelés à mener dans le monde la vie commune ne s'y sanctifient qu'avec son secours. Que deviendraient-ils dans ce chemin épineux, dans ce désert infesté de bêtes venimeuses et de brigands, si Marie ne les y gardait? Dieu a voulu qu'ils demeurassent au milieu des dangers; mais ils ont une puissante protection, et Marie les con-

duira sûrement dans cette voie pénible, puisqu'ils sont [illegible]aimés à parvenir ainsi à la vie éternelle.

Lorsque Marie a introduit ses enfants bien-aimés dans la voie qui doit les conduire au ciel, sa main maternelle ne cesse de les guider, de les soutenir, de les relever s'ils font quelque chute. Elle encourage leurs efforts, elle les réprimande de leurs fautes, les châtie quelquefois et les presse de mille manières pour qu'ils se corrigent de leurs défauts et avancent dans la vertu. Elle est notre mère et elle se fait notre maîtresse et notre guide. Les enfants sont la gloire de leur père et de leur mère, lorsqu'ils sont réellement vertueux et enrichis de rares qualités. Marie veut que nous soyons sa couronne et sa gloire. *Ecoutez*, nous dit-elle encore au livre des *Proverbes* (VIII), *écoutez-moi, car je vais vous dire de grandes choses; et mes lèvres s'ouvriront pour annoncer la justice. Ma bouche publiera la vérité; mes lèvres détesteront l'impiété. Tous mes discours sont justes et ils n'ont rien de répréhensible. Recevez donc les instructions que je vous donne avec plus de joie que si c'était de l'argent, et préférez la doctrine que je vous enseigne à l'or le plus pur: car la sagesse est plus estimable que ce qu'il y a de plus précieux; et tout ce qu'on peut désirer ne saurait lui être comparé. Je suis la sagesse; j'habite dans le conseil de Dieu, et je me trouve présente parmi les pensées judicieuses des hommes. C'est de moi que vient le conseil et l'équité; c'est de moi que vient la prudence et la force. J'aime ceux qui m'aiment; et ceux qui veillent dès le matin pour me chercher me trouveront.*

Telles sont les paroles que l'Esprit de Dieu met dans la bouche de l'auguste Vierge Marie. Nous n'ignorons pas que, littéralement, il s'agit ici de la sagesse incréée, du Verbe de Dieu; mais nous savons aussi que la sainte Église elle-même n'hésite pas à les entendre en second lieu de Marie, comme l'ont fait les anciens Pères et après eux les saints Docteurs de tous les âges.

Remercions le Seigneur de nous avoir donné une telle maîtresse, si capable de nous instruire et si pleine de bonne volonté pour nous. Quels profits ne tirerons-nous pas de ses leçons si nous y prêtons attentivement l'oreille, si nous nous efforçons de suivre ses préceptes en imitant les exemples de ses vertus! Regardons les saints : ils ont écouté Marie, ils ont profité des secours de Marie, ils ont imité les exemples de Marie, et ils se sont élevés à une perfection qui les rapproche des Chérubins et des Séraphins. Ce qu'ils ont fait nous pouvons le faire. Marie fut pour eux la meilleure des mères; elle ne demande qu'à l'être aussi pour nous; mais il nous faut reconnaître ses bontés, désirer ses faveurs et nous efforcer d'y correspondre avec une perfection chaque jour plus complète.

§ IV. — *Marie a ses préférés.*

On a vu de tout temps les grands de la terre choisir, parmi leurs sujets, des favoris qu'ils admettaient dans leur intimité, comblaient d'honneurs et élevaient au plus haut degré de la puissance. Ils témoignaient ainsi de leur liberté et de leur pouvoir pour élever ou abaisser les hommes, mais surtout ils cherchaient à se procurer les doux charmes de l'amitié, que ne sauraient remplacer complètement les hommages profonds mais obligés, et par conséquent froids et suspects, dont la majesté royale est entourée.

Dieu, le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs, a aussi ses favoris : ce sont les prédestinés, ceux qui sont entrés déjà, ou qui entreront à leur tour en possession du royaume céleste. Dieu les a choisis dans toute la plénitude de sa puissance et de sa liberté. *Nous savons*, dit l'apôtre S. Paul (Rom. VIII, 28), *que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, qu'il a appelés selon son décret, pour être des saints. Car ceux qu'il a connus par sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son fils, afin qu'il soit l'aîné entre plusieurs frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés* [1].

[1] Voici une partie du commentaire de S. Thomas sur ce texte important : Dicunt autem quidam quod prædestinatio hic accipitur pro præparatione, quæ est in tempore, qua scilicet Deus præparat sanctos ad gratiam; et hoc dicunt ad distinguendum præscientiam a prædestinatione. Sed si recte consideretur, utrumque est æternum, et differunt ratione. Nam sicut dictum est (supra, 4) super illud : *Qui prædestinatus est*, prædestinatio importat præordinationem quamdam in animo eorum quæ quis est facturus. Ab æterno autem Deus prædestinavit beneficia quæ sanctis suis erat daturus. Unde prædestinatio est æterna. Differt autem a præscientia secundum rationem, quia præscientia importat solum notitiam futurorum; sed prædestinatio importat causabilitatem quamdam respectu eorum. Et ideo Deus habet præscientiam etiam de peccatis, sed prædestinatio est de bonis salutaribus. Unde Apostolus (*ad Ephes.* I, 11) : *Prædestinati secundum propositum ejus, ut simus in laudem*, etc.

Circa ordinem autem præscientiæ et prædestinationis, dicunt quidam quod præscientia meritorum bonorum et malorum est ratio prædestinationis et reprobationis, ut scilicet intelligatur quod Deus prædestinet aliquos quia præscit eos bene operaturos et in Christum credituros. Et secundum hoc littera sic legitur : *Quos præscivit conformes fieri imaginis Filii ejus, hos prædestinavit*. Et hoc rationabiliter diceretur quidem si prædestinatio respiceret tantum vitam æternam, quæ datur meritis : sed sub prædestinatione cadit omne beneficium salutare quod est homini ab æterno divinitus præparatum : unde eadem ratione, omnia beneficia quæ nobis confert ex tempore, præparavit nobis ab æterno. Unde ponere quod aliquod meritum ex parte nostra præsupponatur, cujus præscientia sit ratio prædestinationis, nihil est aliud quam gratiam ponere dari ex meritis nostris, et

Non seulement la faveur de Dieu donne le bonheur du ciel aux prédestinés, mais cette même faveur s'étend à tous les biens de l'ordre naturel ou surnaturel qui doivent concourir à les conduire à leur fin.

Dès l'origine du monde, nous voyons des exemples de la faveur que Dieu accorde à quelques-unes de ses créatures, tandis que d'autres en sont privées. Abel et après lui Seth sont les favoris de Dieu : Caïn au contraire est laissé au rebut ; ses sacrifices ne sont pas agréés. S. Paul nous dit, après le prophète Malachie, que Dieu a aimé Jacob, mais qu'il n'a pas aimé Esaü : *Jacob dilexi. Esau autem odio habui.* Était-ce après qu'ils eurent produit chacun des œuvres de vertu ou d'iniquité ? Non : car avant qu'ils fussent nés, dit l'Apôtre (Rom. IX, 11) *et avant qu'ils eussent fait aucun bien ni aucun mal, afin que le décret de Dieu demeurât ferme selon son élection éternelle, non à cause de leurs œuvres, mais à cause de la vocation et du choix de Dieu, il fut dit à la mère : L'aîné sera assujetti au plus jeune, selon qu'il est écrit : J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü*[1]. Le peuple d'Israël fut le peuple choisi, le favori de Dieu.

quod principium bonorum operum est ex nobis et consummatio est ex Deo. Unde convenientius sic ordinatur littera : *Quos præscivit, hos et prædestinavit fieri conformes imaginis Filii sui* ; ut ista conformitas non sit ratio prædestinationis, sed terminus vel effectus. Dicit enim Apostolus (*Ephes.*, I, 5) : *Prædestinavit nos in adoptionem filiorum Dei.* Nihil enim aliud est adoptio filiorum, quam ista conformitas ; ille enim qui adoptatur in filium Dei, conformatur Filio ejus. Primo quidem in jure participandæ hæreditatis, sicut (supra, eodem v, 17) dictum est : *Si filii et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* Secundo, in participatione splendoris ipsius, etc. D. Thomæ *Comment. in Epist. ad Rom.*

[1] Dicit autem hic quædam Glossa, quod id quod supra dictum est : *Major serviet minori*, dictum est secundum præscientiam. Quod autem hic dicit : *Jacob dilexi, Esau autem odio habui*, est intelligendum secundum judicium, quia scilicet Deus propter bona opera dilexit Jacob, sicut et omnes sanctos diligit (*Prov.* VIII, 17) : *Ego diligentes me diligo.* Esau vero odio habuit propter peccata, sicut scriptum est (*Eccli.* XXII, 3) : *Altissimus odio peccatores habet.* Sed, quia dilectio hominis prævenitur a dilectione Dei secundum illud (I *Joan.* IV, 10) : *Non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos*, oportet dicere quod ante Jacob dilectus sit a Deo, quam ipse Deum dilexerit. Nec potest dici quod Deus ex tempore eum diligere inceperit : alioquin ejus affectus esset mutabilis. Et ideo oportet dicere quod Deus ab æterno Jacob dilexit, ut dicitur (*Jerem.* XXXI, 3) : *In charitate perpetua dilexi te.* Est autem in his verbis Apostoli considerandum quod tria ponit in Deo pertinentia ad sanctos, videlicet, electionem, per quam intelligitur prædestinatio et electio Dei, quæ quidem realiter sunt idem in Deo, sed differunt ratione. Nam ipsa Dei dilectio dicitur secundum quod vult bonum alicui absolute. Electio autem dicitur secundum quod per bonum quod alicui vult, eum alteri præfert. Prædestinatio autem est secundum quod hominem dirigit in bonum quod ei vult, diligendo et eligendo. Et ideo secundum rationem prædestinatio sequitur dilectionem, sicut et voluntas de fine naturaliter præcedit directionem aliquorum in finem. Electio autem et dilectio aliter ordinantur in Deo et in homine. In

Quelles merveilles de puissance, de bonté et de miséricorde Dieu n'a-t-il pas accomplies en faveur de ce peuple trop souvent rebelle, qui mérita à la fin d'être rejeté, mais non pas irrévocablement, car il doit retrouver une place au sein de l'Église même dont il était la figure.

Entre tous les favoris de Dieu, la bienheureuse Vierge Marie tient le premier rang. Dieu l'a élevée si haut qu'elle voit au-dessous d'elle, à une distance incommensurable, toutes les autres créatures. Reine du ciel et de la terre, elle choisira aussi des êtres privilégiés, sur lesquels sa main libérale laissera tomber de préférence les faveurs les plus précieuses, les dons les plus nombreux. Après les favoris de Dieu, ceux de Marie viendront les premiers, ou plutôt ils seront les mêmes; car Marie pourrait-elle ne pas aimer ceux qui sont aimés de son divin Fils, et Jésus, à son tour, pourrait-il être indifférent à l'égard de ceux qui sont chers à sa Mère bien-aimée?

Tous les chrétiens sont enfants de Marie; mais ils ne le sont pas tous au même point. Ils n'ont pas tous un droit égal à l'amour, aux sollicitudes infinies, aux faveurs sans cesse renaissantes de cette auguste Mère, parce qu'ils ne participent pas tous également à la vie de Jésus, qu'ils ne sont pas tous prédestinés à être également conformes à ce divin modèle. Marie comble de faveurs tous ses enfants sans exception: elle est pour tous la meilleure des mères; mais ceux chez qui elle reconnaît plus de traits de ressemblance avec Jésus-Christ son Fils, ont des droits particuliers; ceux-là surtout sont

homine enim electio præcedit dilectionem; voluntas enim hominis movetur ad amandum ex bono quod in re amata considerat, ratione cujus ipsam prælegit alteri et prælectæ suum amorem impendit. Sed voluntas Dei est causa omnis boni quod est in creatura; et ideo bonum per quod una creatura præfertur alteri per modum electionis, consequitur voluntatem Dei, quæ est de bono illius, quæ pertinet ad rationem dilectionis. Unde non propter aliquod bonum quod in homine eligat Deus eum diligit: præfert eum aliis eligendo. Sicut autem dilectio de qua hic loquitur, pertinet ad æternam Dei prædestinationem, ita etiam odium de quo hic loquitur, pertinet ad reprobationem qua Deus reprobat peccatores.

Nec est dicendum quod ista reprobatio sit temporalis, quia nihil temporale est in voluntate divina, sed ab æterno: quæ quidem, quantum ad aliquid convenit cum dilectione, vel prædestinatione; quantum autem ad aliquid, differt. Convenit quidem quantum ad hoc quod, sicut prædestinatio est præparatio gloriæ, ita reprobatio est præparatio pœnæ (*Isa.* xxx, 33): *Præparata est ab heri Topheth a rege præparata.* Differt autem quantum ad hoc quod prædestinatio importat præparationem meritorum quibus pervenitur ad gloriam; sed reprobatio non importat præparatio peccatorum quibus pervenitur ad pœnam. Et ideo præscientia peccatorum potest esse aliqua ratio reprobationis, ex parte pœnæ quæ præparatur reprobatis, in quantum scilicet Deus proponit se puniturum malos propter peccata quæ a seipsis habent, non a Deo. Justos autem proponit se præmiaturum propter merita quæ a seipsis non habent (*Ose*, xiii, 9): *Perditio tua ex te Israel, tantum in me auxilium tuum.* D. Thomæ *Comm. in Epist. ad Rom.*, cap. ix.

ses enfants. Ce sont eux qu'elle comblera des plus grands honneurs, qui auront auprès d'elle le plus grand crédit, qui entreront avec elle dans des rapports d'intimité vraiment incroyables.

Abraham fut le favori de Dieu sur la terre, et Dieu fit de lui le père d'une multitude de peuples, le père de tous ceux qui ont la foi en Jésus-Christ, et le père de Jésus-Christ lui-même.

Joseph, fils de Jacob, fut le favori de Dieu, et comme marque de sa faveur, Dieu lui donna la première place dans le royaume d'Egypte, après Pharaon.

Moïse fut le favori de Dieu. Il entendit sa voix et s'entretint avec le Seigneur comme un ami avec son ami. Dieu fit de lui le sauveur, le gouverneur, le législateur de son peuple choisi. Il lui remit en quelque sorte sa toute-puissance entre les mains ; il lui accorda un tel crédit auprès de sa divine Majesté, qu'il en vint, lorsqu'il voulait punir le peuple prévaricateur, jusqu'à supplier Moïse de laisser agir sa justice.

David fut le favori de Dieu, et Dieu le prit tout jeune encore, l'arrachant à son humble condition de gardien de troupeaux, pour faire de lui le plus vaillant des guerriers, le plus éclairé des prophètes et le plus saint des rois.

La bienheureuse Vierge Marie n'a pas moins fait pour ses favoris ici-bas. On pourrait en citer d'innombrables exemples, car il est difficile de nommer un saint dont la vie n'offre pas quelque marque extraordinaire de l'amour particulier dont la bienheureuse Vierge Marie l'a prévenu. Nous n'en rapporterons qu'un seul, et on nous pardonnera de nous y arrêter un moment, parce qu'il s'agit de l'un des plus illustres serviteurs de Marie, dont nous avons eu souvent l'occasion de citer les écrits en l'honneur de cette auguste Reine.

Le bienheureux Albert le Grand n'était encore qu'un humble novice, désireux de se donner tout entier au service de Dieu, dans l'ordre des Frères Prêcheurs. « C'était une grande conquête pour cette congrégation, pour ainsi dire encore dans son berceau, dit le P. Giry. Mais elle se vit bientôt sur le point d'en être privée par une tentation dont Albert fut attaqué. Il y avait, parmi les novices, des esprits vifs et brillants qui faisaient un progrès extraordinaire dans la philosophie. Lui au contraire, par la pesanteur naturelle de son esprit qui l'arrêtait à tous moments, n'avançait pas beaucoup ; il avait presque autant de maîtres que de condisciples. Il en conçut un tel déplaisir qu'il lui vint une forte pensée de quitter l'habit et de s'en retourner dans le siècle, sous prétexte qu'il n'était pas propre à un ordre dont les principaux exercices demandaient que l'on fût savant. Cependant la divine bonté qui en

voulait faire une des plus éclatantes lumières de son Eglise, ne permit pas qu'il fût vaincu dans ce combat. Tandis qu'il roulait cette pensée dans son esprit, il s'endormit, et pendant son sommeil il eut un songe mystérieux ou une vision. S'imaginant qu'il était monté sur le mur du couvent, avec une échelle, pour s'en aller, il aperçut quatre dames d'une grâce et d'une beauté incomparables, qui l'environnèrent et l'empêchèrent de descendre de l'autre côté; et comme il faisait toujours effort pour se sauver, elles lui demandèrent avec une extrême bonté ce qui l'obligeait à une fuite si lâche et si indigne de sa sagesse et de sa vertu. « C'est, répondit-il, que mes compagnons me devancent dans l'étude et me laissent beaucoup derrière eux, parce que j'ai l'esprit trop tardif : je ne puis pas endurer cette confusion. » Alors une de ces dames, qui était la sainte Vierge, lui releva le courage, l'assurant que désormais il aurait l'esprit si beau, si subtil et si pénétrant, qu'il n'y aurait aucun art qu'il n'apprît, ni aucune difficulté qu'il ne conçût et ne pénétrât facilement. Elle lui demanda même de quelle science en particulier il voulait avoir l'ouverture et la clef ; et comme il repartit, selon la portée de son esprit et l'état de ses études, que c'était de la philosophie, elle lui accorda ce qu'il désirait, l'avertissant néanmoins que, parce qu'il avait préféré une science humaine à la doctrine sacrée, sur la fin de ses jours, il perdrait cette connaissance naturelle qui lui aurait été donnée comme par infusion, n'ayant que ce qu'il aurait acquis par son travail.

« A son réveil, il connut que ce songe n'était pas une pure imagination, mais un effet surnaturel de son adorable maîtresse : car il se vit tellement changé, qu'il n'y avait plus rien dans les auteurs les plus obscurs qu'il n'entendît par leur seule lecture, et la philosophie lui devint si aisée et si familière, qu'il en aurait fait des leçons aux plus habiles docteurs. Il eut aussi la même ouverture pour les secrets de la théologie. Que s'il rencontrait quelque point difficile, il avait aussitôt recours à Marie, et il en sentait d'abord l'explication naître dans son esprit, sans qu'il fît pour cela aucun effort. Cependant, craignant que ces hautes connaissances ne lui donnassent de la vanité, il supplia cette aimable Vierge de lui octroyer principalement une foi pure et entière. Elle lui apparut de nouveau, et elle l'assura que Dieu l'avait choisi pour éclairer l'Église universelle de sa doctrine, et qu'il conserverait jusqu'à la mort le précieux dépôt de la foi.

« Ces faveurs extraordinaires le mirent aussitôt en grand crédit parmi les savants, et on allait à lui comme à un oracle, pour avoir la solution des questions les plus épineuses de la nature. Enfin on ne l'appelait plus le frère Albert, mais par excellence, le *Philosophe*. »

Tout le monde sait quelle gloire mérita, par son génie et par ses vertus, cet humble novice qui se croyait d'abord incapable de suivre sa vocation. La bienheureuse Vierge Marie veilla sur lui jusqu'au bout. A la fin de sa carrière, ce qu'elle avait prédit lui arriva : il demeura court au milieu d'une leçon qu'il faisait. Alors, prenant congé de ses écoliers, il leur raconta en détail ce qui lui était arrivé. Il ne lui restait plus qu'à se préparer à une sainte mort, digne couronnement d'une sainte et glorieuse vie.

Que dire du pouvoir des enfants bien-aimés de Marie sur le cœur de cette tendre Mère? Les histoires anciennes nous en donnent des preuves à chaque page; mais par la miséricorde de Dieu, nous n'avons pas besoin de recourir aux histoires anciennes. Nous voyons de nos yeux les guérisons les plus extraordinaires opérées par son intercession, non seulement à Lourdes et aux autres lieux de grands pèlerinages, mais partout où on l'invoque avec confiance, dans les sanctuaires les plus ignorés, dans les plus humbles demeures. Nous voyons des conversions plus merveilleuses encore que les guérisons des malades, obtenues par quelques neuvaines, par le port d'une simple médaille insinuée, à l'insu d'un pécheur endurci, dans les vêtements qu'il porte. On obtient tout de Marie lorsqu'on est véritablement du nombre de ses enfants et qu'on sait la prier, comme les enfants prient une mère bonne et bien-aimée. Elle exauce celui qui l'implore pour lui-même, et elle ne repousse pas les prières qu'on lui adresse pour les autres [1].

Qui pourrait lire sans émotion les mille témoignages de tendresse que la bienheureuse Vierge Marie s'est plu à donner à des âmes pures et chastes qui l'aimaient comme leur Mère? Qu'on lise les Vies de S. Bernard, de Ste Catherine de Sienne, de sainte Brigitte, de la bienheureuse Marie Razzi, de S. Philippe de Néri, de sainte Marie d'Oignie, de S. Jean de la Croix, de Ste Thérèse, du bienheureux Herman de Steindval, de S. Hyacinthe, de S. Stanislas Kotska, du pieux Thomas à Kempis et de mille autres qu'il serait trop long de nommer, et l'on sera ravi d'étonnement et de reconnaissance à la vue de la bonté, des attentions, de la condescendance incomparables de Marie. Il peut se rencontrer, il est vrai, des critiques sévères qui, du

[1] Celui qui écrit ces lignes a été témoin, dans la communauté même dont il était l'aumônier, de deux guérisons soudaines, absolument inexplicables au point de vue médical, et de plusieurs autres grâces du même genre, où l'intervention de Marie était visible quoique moins incontestable. Une des malades, atteinte de trois infirmités reconnues incurables, fut transportée mourante à Lourdes, où elle recouvra une santé parfaite dès son arrivée, en recevant la sainte communion.

haut de leur sagesse, repousseront inexorablement toutes ces manifestations de la tendresse maternelle de la bienheureuse Vierge pour ses enfants. Ceux-là n'ont rien compris encore au cœur de Marie et à celui de Jésus. Qu'ils demandent humblement la lumière : Marie ne leur refusera pas ce don ; ils sentiront alors, ils comprendront et ils croiront.

Heureux donc ceux qui possèdent les faveurs de Marie. Mais comment nous est-il possible de les acquérir?

Nous poserons ici quatre principes. Le premier est que cette faveur, si digne de nos désirs, ne dépend pas entièrement de nous. Elle est hors de notre portée, et nous n'y arriverons que si Marie daigne nous l'accorder gracieusement. Elle participe en ce point, comme en plusieurs autres, à la grandeur de Dieu : c'est elle qui donne la première, et sans avoir rien reçu de nous. « Dieu nous préserve, » disait S. Augustin[1], « de cette « présomptueuse pensée, que nous ayons devancé, sa libéralité « par quelque mérite : car, en tout et par tout, sa miséricorde « nous prévient, et c'est en toute vérité que le Psalmiste lui « adressait ces paroles : *Vous l'avez prévenu des bénédictions « de votre douceur.* »

Le saint docteur explique ensuite que ces bénédictions de douceur ne sont autres que certains bons mouvements qui devancent l'usage de notre liberté et qui nous attirent à l'amour de la vertu et du bien ; mouvements si nécessaires que sans eux, non seulement nous n'achéverions jamais aucun bien, mais nous ne saurions pas même commencer[2].

Il en est ainsi de la faveur dont Marie prévient ses enfants, et cette considération doit exciter dans nos cœurs une profonde reconnaissance. La vérité est que nous ne l'avons pas choisie les premiers, mais que sa douceur est venue au-devant de nous, et que, par les inventions les plus tendres de son amour, elle nous a conviés à désirer de prendre part à sa faveur.

Un second principe est celui-ci : de même que la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu et notre mère, choisit parmi ses enfants, sans aucun mérite préalable de leur part, ceux qu'elle prétend favoriser plus particulièrement, de même aussi elle garde toute sa liberté pour le degré de faveur qu'il lui plaît d'accorder à chacun d'eux. Il en est, proportion gardée, de Marie comme

[1] Avertat Deus hanc amentiam ut in donis ejus nos priores faciamus, posteriorem ipsum, quoniam misericordia ejus præveniet me ; et ipse est cui veraciter fideliterque cantatur (*Psal.* XX) : *Quoniam prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.* D. August., lib. II *Contra duas epist. Pelagi.*

[2] Benedictio dulcedinis est gratia Dei, qua fit in nobis ut nos delectet et capiamus, hoc est amemus quod præcipit nobis. In qua si nos non prævenit Deus, non solum non perficitur, sed neque inchoatur ex nobis. Idem, *ibid.*

du Saint-Esprit, dont S. Cyrille, evêque de Jérusalem[1], dit que bien qu'il soit un, ses grâces néanmoins sont fort différentes et très inégales, et qu'il les départ comme bon lui semble. Marie ne vient pas au-devant de tous avec un même visage, et ne regarde pas tous ceux qu'elle appelle avec les mêmes yeux. Il y a divers étages au palais de la faveur aussi bien qu'en la maison de Dieu. Qui osera trouver à redire parce qu'elle use de son droit et de son pouvoir comme elle juge à propos? Qui pourra blâmer en elle ce qu'il ne saurait trouver mauvais dans un homme mortel? Ceux qu'elle élève au-dessus des autres lui doivent une reconnaissance infinie; mais pour petite que soit la faveur qu'elle communique aux autres, elle dépasse toujours de beaucoup leur mérite, et ils ne pourront jamais lui en témoigner une suffisante reconnaissance.

Un troisième principe est que Marie accorde sa faveur à des âmes capables d'en profiter. Ses favoris ne ressemblent pas à ceux des rois de la terre, dont la faveur royale ne fait souvent que développer l'orgueil et les instincts mauvais. Selon la remarque de S. Cyrille[2] dont nous venons d'invoquer le témoignage, Dieu ne donne pas les choses saintes aux chiens, mais où il rencontre un sujet bien disposé, là il imprime plus volontiers le sceau de sa grâce. Marie agit de même. Elle choisit, il est vrai, parmi ses enfants, ceux qui seront l'objet particulier de ses faveurs, sans avoir égard à leurs mérites; néanmoins s'ils ne correspondent pas à ses bontés, elle suspend le cours de ses libéralités de choix. Il lui faut de ces âmes généreuses qui font honneur aux faveurs reçues, et qui en méritent de nouvelles par de généreux efforts; des âmes pour qui ses bienfaits sont autant d'aiguillons qui les poussent à mieux faire. Ceux qui prétendraient jouir de ses bontés dans l'inaction et la paresse spirituelles, ne sauraient être les bienveillants de Marie, ni prétendre à de nouvelles faveurs.

Le quatrième principe est que tous les moyens qui servent à nous avancer dans la grâce de Dieu, nous font pénétrer plus avant aussi dans la faveur de Marie, qui n'est qu'une participation de celle Dieu lui-même. Les mêmes degrés qui nous approchent de Jésus, nous approchent aussi de sa Mère.

Néanmoins on peut dire en particulier que l'on gagne aisément les faveurs de la très sainte Vierge par la correspondance à l'amour qu'elle a pour nous, par un amour ardent et généreux envers son divin Fils[3], par une entière et ferme confiance en

[1] Spiritus Sanctus cum sit unus et idem, et non divisibilis, unicuique dividit gratiam prout vult. S. Cyrill. Jerosolym., *Cateches.* 16.

[2] Non dat Deus sancta canibus; sed ubi videt propositum, illic salutare sigillum (gratiæ) et admirandum imprimit. Idem, *Cateches.* 1.

[3] Procurate jam vobis tales amicos et advocatos qui loquantur pro

sa protection et en sa bonté, par une imitation attentive de ses vertus héroïques, enfin par les pratiques d'une dévotion tendre et éclairée. Aimons et servons Marie : Jésus nous comblera de ses faveurs. Aimons et servons Jésus : nous serons les enfants chéris et favorisés de Marie.

CHAPITRE VII

MARIE NOTRE MÈRE EST NOTRE ESPÉRANCE PENDANT CETTE VIE

§ I. — *Elle peut et elle veut nous faire du bien.*

L'espérance est un ressort puissant pour mouvoir notre volonté[1], sans elle que ferait-on ici-bas ? Quel homme se con-

offensis debitisque vestris, verbum bonum Deo valde gratum; et recipiant vos in æterna tabernacula sua post hujus vitæ pericula et laboriosa certamina. Non enim invenietis fideliores amicos et potentiores in cœlo et in terra, quam Jesum regem angelorum et Mariam dominam nostram, reginam cœlorum. Si amatores Christi estis, tollite crucem Christi, sequimini crucem, stetis juxta crucem, amplectimini crucem, non relinquatis crucem, donec veniatis ad Jesum Christum veram lucem, qui dicit : *Ego sum lux mundi :* qui sequitur me, *non ambulat in tenebris.* Si consolari in tribulatione quæritis, accedite ad Mariam Matrem Jesu juxta crucem stantem, flentem et dolentem, et omnia gravamina vestra, aut cito recedent aut leviora fient. Eligite hanc benignissimam Matrem Jesu præ cunctis parentibus, et amicis vestris, in Matrem specialem, et advocatam ante mortem; et salutate eam angelica salutatione frequenter, quia hanc vocem audit valde libenter. Si malignus hostis vos tentat et a laude Dei et Mariæ impedit, non curetis, nec laudare et orare cessetis, sed eo ardentius Mariam invocate, Mariam salutate, Mariam cogitate, Mariam nominate, Mariam honorate, Mariam semper glorificate. Mariæ inclinate, Mariæ vos commendate, cum Maria in cella manete, cum Maria silete, cum Maria gaudete, cum Maria dolete, cum Maria vigilate, cum Maria orate, cum Maria ambulate, cum Maria sedete, cum Maria Jesum quærite, cum Maria Jesum in ulnis portate, cum Maria et Jesu in Nazareth habitate, cum Maria in Jerusalem ite, cum Maria juxta crucem Jesu state, cum Maria Jesum plorate, cum Maria Jesum sepelite, cum Maria et Jesu vivere et mori desiderate. Fratres, si ista bene cogitatis et exercetis, diabolus fugiet a vobis, et in spirituali vita proficietis. Maria pro vobis libenter orabit, et Jesus libenter Matrem suam exaudiet pro sua reverentia. Parum est omne quod agimus; sed si per Mariam, et filium ejus Jesum humili et contrito corde ad Patrem accedimus, misericordiam consequemur, et gratiam in hoc tempore, et gloriam in futuro cum ipsis sine fine. Thomas a Kempis, 3 p., Serm. 2.

[1] Jam mala finissem letho, sed credula vitam
Spes favet, et melius cras fore, semper ait.
Spes alligat agricolas; spes sulcis credit aratris
Semina, quæ magno fœnore reddat ager.
Hæc laqueo volucres, hæc captat arundine pisces,
Cum tenues hamos abdidit ante cibus.

damnerait à des travaux, à des efforts souvent stériles, s'il n'avait quelque espoir d'atteindre un but désiré? L'espérance rend le travail moins pénible, donne du courage et fait oublier la souffrance. Elle est nécessaire pour tous et en toute circonstance, mais elle est indispensable surtout pour vivre chrétiennement et suivre sans s'égarer le chemin difficile de la vertu. C'est elle qui donne aux martyrs le courage d'affronter et de supporter sans faiblir les plus affreux tourments; c'est elle qui arrache au monde et à ses séductions tant d'âmes choisies de Dieu, pour les plonger dans une vie de solitude d'humilité et de mortification. C'est elle qui donne aux pécheurs la force de briser leurs chaînes et de secouer le joug du démon. L'espérance retient notre barque et l'empêche de se briser contre les récifs dont la mer de ce monde est partout hérissée. *L'Espérance sera à notre âme comme une ancre ferme et assurée* (Hébr. vi. 19). S. Laurent Justinien la compare à une colonne qui soutient tout l'édifice de la vie spirituelle. Si la colonne vient à manquer, l'édifice tombe en ruines; si le navire est privé de son ancre, il flottera au hasard et sera le jouet des flots et des tempêtes : si l'âme venait à perdre l'ancre de l'espérance, qui pourrait la sauver du naufrage, lorsque soufflerait le vent de la tentation[1]? Mais en qui mettrons-nous notre espérance, sinon en quelqu'un qui puisse et qui veuille nous sauver?

Dieu seul est notre souverain Maître; c'est lui qui régit toutes choses au ciel et sur la terre, et lui seul, en dernière analyse, peut venir efficacement à notre aide. Mais dans sa sagesse et sa miséricorde infinie, il a daigné nous donner Marie pour avocate et par la voix de sa sainte Eglise, il nous invite à lui rendre hommage comme à la Reine, à la Mère de miséricorde : *Salve, Regina Mater misericordiæ*, comme à la source de l'espérance, de la joie, de la vie enfin : *Vita dulcedo et spes nostra, salve.* Dieu ne sacrifie rien de sa propre dignité en élevant si haut sa Fille bien-aimée, son Epouse, sa Mère. Si nous nous attachons aux pas de Marie pour implorer son aide, si nous nous prosternons devant son trône, si nous lui répétons mille fois qu'elle

Spes etiam valida solatur compede vinctum,
Crura sonant ferro, sed canit inter opus.
Tibullus, lib. II.

[1] Spes est quasi columna quod totum spirituale ædificium substentat, qua deficiente ædificium corruit, et in barathrum desperationis concidit. Est etiam anchora animæ eam servans, ne procellis tentationum irrumpatur; de qua Apostolus : *Firmissimum solatium habeamus*, etc. Igitur si te videas fluctuare in mari isto, noli divelli ab hac anchora, antequam intres hunc portum. Fluctuat navis in anchoris, conquassatur veterum suorum recordatione delictorum mens, sed non diffidat, non præmia divina posse obtinere desperet. Novit Dominus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum. Non fatigantur neque debilitantur sperantes in Domino. S. Laurent. Justin., *de Lib. vitæ*, cap. II, *de spe*.

est notre unique espérance [1], c'est à cause des dons qu'elle a reçus de Dieu ; toute la gloire dont elle est environnée, toutes les louanges qui lui sont adressées remontent jusqu'à Dieu, premier fondement de notre espérance, et première cause de la félicité éternelle qui doit en être l'objet suprême [2]. C'est dans ce sens que S. Bernard la proclame *toute* la cause de son espérance : *Filioli, hæc peccatorum scala, hæc tota ratio spei meæ, hæc mea maxima fiducia* (Sermon *sur la Nativité*). Il n'exclut pas la cause supérieure qui est Dieu, ni les causes inférieures, mais c'est dans la protection de Marie, c'est dans son intercession auprès de Dieu, c'est dans ses mérites qu'il place principalement son espérance, et cette espérance est parfaite ; elle ne connaît ni défaillance, ni hésitation. S. Augustin [3] dit de même à Marie, dans un sermon *sur l'Annonciation* : « Vous êtes l'unique espé-« rance des pécheurs, parce que c'est par vous que nous espé-« rons obtenir le pardon de nos fautes, par vous que nous « croyons arriver à la récompense. » S. Ephrem [4] dit aussi : « C'est en vous seule, ô Vierge très fidèle, qu'il nous est donné « de mettre notre confiance. Malheureux que nous étions, nous

[1] Tibi nos quoque hodierna die assidemus, o Domina, Dei Genitrix et Virgo, animas nostras ad spem tuam, non secus ac ad firmissimam quamdam anchoram alligantes, mentem, animam, corpus, totos denique nos tibi dicantes, ac consecrantes, psalmis et hymnis spiritualibus, quantum possumus honorantes. S. Joan. Damasc., Orat. *de Dormitione B. V. M.*

[2] S. Thomas demande s'il est permis d'espérer en quelque créature, ou si nous devons mettre en Dieu seul toute notre espérance. Il répond :

Spes duo respicit, scilicet bonum quod obtinere intendit, et auxilium per quod illud bonum obtinetur. Bonum autem, quod aliquis sperat obtinendum, habet rationem causæ finalis ; auxilium autem, per quod aliquis sperat illud bonum obtinere, habet rationem causæ efficientis. In genere autem utriusque causæ invenitur principale, et secundarium ; principalis enim finis est finis ultimus ; secundarius autem finis est bonum, quod est ad finem. Similiter principalis causa agens est primum agens, secundaria vero causa efficiens est agens secundarium instrumentale. Spes autem respicit beatitudinem æternam, sicut finem ultimum ; divinum autem auxilium sicut primam causam inducentem ad beatitudinem. Sicut ergo non licet sperare aliquod bonum præter beatitudinem, sicut ultimum finem, sed solum sicut in quod est ad finem beatitudinis ordinatum : ita etiam non licet sperare de aliquo homine, vel de aliqua creatura, sicut de prima causa movente in beatitudinem. Licet autem sperare de aliquo homine vel de aliqua creatura, sicut de agente secundario et instrumentali, per quod aliquis adjuvatur ad quæcumque bona consequenda in beatitudinem ordinata. Et hoc modo ad sanctos convertimur, et ab hominibus etiam aliqua petimus ; et vituperantur illi de quibus aliquis confidere non potest ad auxilium ferendum. D. Thomas, II-II, q. xvii, a. 4.

[3] Tu es spes unica peccatorum, quia per te speramus veniam omnium delictorum, et in te nostrorum est expectatio præmiorum. D. Augusr., Serm. *de Annunt.*

[4] Non nobis est alia, quam in te fiducia, o Virgo sincerissima. Ex ulnis siquidem maternis tibi, Domina nostra, dediti sumus miseri, tuique clientes appellati. D. Ephrem., *de Laud. Virg.*

« vous avons été consacrés dès les bras de nos mères, et placés « sous votre protection. »

S. Paul proclamait qu'il était l'aide et le coopérateur de Dieu dans l'œuvre de la conversion des infidèles : *Adjutores Dei sumus* I Cor., III[9]; Marie l'est à plus forte raison, à cause de la puissance incomparable que Dieu lui a donnée, et de l'ineffable miséricorde qu'il a mise pour nous dans son cœur maternel.

Il nous servirait peu que quelqu'un fût en mesure de nous venir en aide, s'il ne le voulait pas. Il ne nous serait pas plus utile de rencontrer quelqu'un plein de bonne volonté, mais dans l'impossibilité de nous rendre service. S. Thomas, expliquant ces paroles du Psalmiste (Ps. IX, 11) : *Ils espéreront en vous ceux qui connaissent votre nom, Seigneur, parce que vous n'avez jamais abandonné ceux qui vous cherchent*, enseigne que l'espérance a besoin de deux appuis, le pouvoir et la bonne volonté. Nous trouvons l'un et l'autre en Marie : « Tout pouvoir, » dit S. Bernard *sur le Salve Regina*, « lui a été donné au ciel et sur la « terre; notre vie et notre âme sont entre ses mains. » Il dit ailleurs[1] : « La bienheureuse Vierge montant au ciel accordera « aussi des faveurs aux hommes. Pourquoi ne le ferait-elle pas? « ni la volonté ni la puissance ne lui manquent. Elle est la Reine « des cieux et elle est miséricordieuse; disons plus : elle est la « Mère du Fils unique de Dieu. Quelle preuve plus grande « pourrait-on donner de sa puissance et de sa bonté? » La puissance de Marie est si grande que nous pouvons lui donner le nom de *toute-puissance*. S. Paul ne dit-il pas de lui-même : *Omnia possum in eo qui me confortat* (PHIL., IV, 14) : « Je puis tout en celui qui me fortifie? » Que dites-vous, ô Paul, vous pouvez tout? vous vous arrogez donc la toute-puissance, cet attribut qui n'appartient qu'à Dieu? Il est vrai que Dieu seul la possède essentiellement; mais il fait participer qui il lui plaît à cet attribut divin. Tout est possible à celui qui s'appuie sur lui[2]. Qui donc pourrait refuser à Marie, reine de tous les anges et de tous les saints, à Marie, Mère de Dieu, une toute-puissance qu'il n'a pas refusée à d'humbles serviteurs? Si Bethsabée eut tant de crédit auprès de Salomon, que ne pourra pas une telle Mère

[1] Ascendens in altum Virgo beata dabit ipsa quoque dona hominibus. Quidni daret? Siquidem nec facultas deesse poterit, nec voluntas. Regina cœlorum est; misericors est : denique Mater est Unigeniti Filii Dei. Nihil enim sic potest potestatis ejus seu pietatis magnitudinem commendare. D. BERNARD., Serm. 1 *de Assumpt.*

[2] Quidni omnia possibilia sunt innitenti super eum qui omnia potest? Quanta fiduciæ vox : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Nihil omnipotentiam Verbi clariorem reddit, quam quod omnipotentes facit omnes qui in se sperant. *Denique omnia possibilia sunt credenti.* An non omnipotens, cui omnia possibilia sunt? D. BERNARD., Serm. 85 *in Cant.*

auprès d'un tel Fils[1]? On voit dans la Vie de plusieurs saints que Dieu exauçait si promptement leurs désirs qu'il leur laissait à peine le temps de les exprimer. Souvent le miracle devançait la prière. Qu'en sera-t-il donc de Marie? « O notre Souveraine », s'écrie S. Anselme[2], « ayez seulement la volonté que nous soyons sauvés et il nous deviendra impossible de ne l'être pas. »

La bienheureuse Vierge Marie peut donc nous venir en aide, mais le voudra-t-elle? Qui pourrait en douter? Elle est la Mère de miséricorde, elle est notre Mère : elle ne peut donc pas demeurer indifférente à nos maux et n'être pas touchée de compassion pour nous. Le bien, par sa nature même, demande à se communiquer, *bonum suapte natura sui diffusivum est*, et plus le bien est grand, plus il ressent le besoin de se donner et de s'étendre. Après la divine bonté, il n'en est pas que l'on puisse comparer à celle de Marie, il n'est donc personne, après Dieu, qui désire autant qu'elle faire du bien et venir en aide à ceux qui ont besoin. Notre-Seigneur Jésus-Christ disait autrefois à ses Apôtres : *Si vous, qui êtes méchants, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de vrais biens à ceux qui les lui demandent* (S. Matth. vii, 11)? On peut en dire autant pour la bienheureuse Vierge Marie : elle est notre Mère, elle est la bonté même après Dieu. Nous pouvons donc tout espérer de sa libéralité. S. Basile[3] nous recommande la confiance : « Ne craignez « rien, ô pécheurs, nous dit-il, mais en toute circonstance « suivez Marie et invoquez-la. C'est elle que Dieu a chargée de « vous venir en aide dans tous vos besoins. »

Le Docteur Angélique[4] nous enseigne que la vertu d'espérance ne va pas sans la certitude d'obtenir la béatitude future, objet de l'espérance. Il le prouve par ces paroles de l'Apôtre

[1] Tu, o Virgo, maternum sustines ad Deum robur, iisque qui enormibus se peccatis manciparunt, eximiam remissionis gratiam concilias : et his qui supra modum omnem deliquerunt, modo quodam eminenti veniam expendis. Fieri enim non potest, ut non exaudiaris, cum tibi tanquam veræ et immaculatæ Matri suæ quoad omnia, per omnia, et in omnibus ipse Deus morem gerit. Hinc merito ad te afflictus confugit, infirmus tibi adhærescit, bello petitus te hostibus opponit. Indignationem, iram, tribulationem, immissionem per angelos malos evertis, justasque minas et sententiam æque condemnationis commutas, ingenti amore omnem populum Filii tui nomen implorantem complexa. Hinc et populus tuus christianus perpendens rerum suarum statum fidenter tibi suas ad Deum preces deferendas committit. S. Germanus, *de Dormit. B. V. M.*

[2] Tantummodo velis salutem nostram, et nequaquam salvi esse non poterimus. D. Anselm., *de Excellent. Virg.*, cap. xii.

[3] Ne diffidas, o peccator, sed in cunctis Mariam sequere, et invoca ipsam, quam Deus voluit in cunctis subvenire. D. Basilius, Serm. *de Annunt.*

[4] D. Thomas, II-II, q. xviii, art. 4.

(II Tim., I, 12 : *Scio cui credidi et certus sum*, etc. : « Je sais à qui je me suis confié, et je suis certain qu'il est assez puissant pour me garder mon dépôt jusqu'au grand jour ». Il le prouve encore par cette raison, que l'espérance participe à la certitude de la foi, et enfin par celle-ci, que l'espérance ne s'appuie pas principalement sur une grâce que l'on posséderait déjà, mais sur la toute-puissance et la miséricorde divines, par qui celui même qui n'a pas la grâce peut l'obtenir et arriver ainsi à la vie éternelle. Or, quiconque a la foi est absolument certain de la toute-puissance de Dieu et de sa miséricorde. On peut dire quelque chose de semblable pour l'espérance que nous devons avoir en Marie pendant notre vie mortelle. Il faut qu'elle soit inébranlable et sans ombre d'un doute, parce qu'elle nous conduit à espérer en la miséricorde de Dieu, miséricorde qui opère en nous par celle de Marie devenue l'aide et l'instrument de la bonté de Dieu; ce qui permet à la sainte Église de saluer en Marie notre espérance : *et spes nostra, salve*. Aussi Gerson, le pieux et illustre chancelier de l'Université de Paris, aimait-il à lui adresser cette prière[1] : « Vierge glorieuse, espoir certain et refuge assuré des « pécheurs, assistez-moi. »

Le Roi-Prophète disait à Dieu (Ps. XXX) : *Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu à jamais*. S. Bonaventure[2], adresse à Marie les mêmes paroles : « J'ai espéré en vous, » lui dit-il. « ô ma Souveraine, je ne serai pas confondu, recevez-« moi dans votre grâce. Vous êtes ma force, mon refuge, ma « consolation, ma protection. J'ai crié vers vous du milieu de « mes épreuves et vous m'avez exaucé. »

Au livre de l'*Ecclésiastique* (XIV, 24), la bienheureuse Vierge Marie nous dit elle-même : *Je suis la Mère de la belle dilection, de la crainte, de la science et de l'espérance sainte*. Recourons donc à elle avec une confiance entière. Ceux qui implorent son secours ne sauraient être abandonnés, elle est le salut des désespérés eux-mêmes. Si nous allons à elle, nous verrons tous nos

[1] Virgo gloriosa, spes certa et refugium singulare peccatorum, adesto mihi. Gerson, *de Mendic. Spir.*

Erasme, dont les écrits sont si souvent répréhensibles, a cependant adressé cette belle prière à Marie :

Certa fiducia, en ego pronus tuis advolvens pedibus, quibus etiam cœlites ipsi se substernant; præsentes tuo numini supplex tendo manus. Succurre, quæso, mea servatrix, mea salus, meum unicum castissimumque refugium, Maria. Erasmus, in *Pæane ad Virg.*

[2] In te Domina speravi, non confundar in æternum : in gratia tua suscipe me. Tu es fortitudo mea, et refugium meum; consolatio mea, et protectio mea. Ad te Domina clamavi, dum tribularetur cor meum : et exaudisti me de vertice collium æternorum. Educes me de laqueo quem absconderunt mihi, quoniam tu es adjutrix mea. In manus tuas, Domina, commendo spiritum meum, totam vitam meam, et diem ultimum meum. D. Bonavent., in *Psalt. B. V. M.*

désirs satisfaits. N'est-elle pas la Mère de Dieu en même temps que notre Mère ?

§ II. — *Elle nous comble de bienfaits et nous délivre de mille maux.*

Lorsque Dieu promit à Moïse son serviteur de se manifester visiblement à lui, il lui dit : « Je vous montrerai tout bien : » *Ego ostendam omne bonum tibi* (Exode, xxxiii, 19). En effet, Dieu est le bien qui contient tous les autres, le bien unique capable de rassasier tous les désirs des créatures et d'être à soi-même la source d'une félicité sans bornes. Il est la fontaine d'où découle tout bien, et la fin où il doit tendre, sous peine de perdre sa bonté. On peut, toute proportion gardée, en dire autant de la bienheureuse Vierge Marie. Dieu nous l'ayant donnée pour mère, il est juste qu'elle pourvoie aux besoins de ses enfants. Aussi aller à elle, c'est aller à la source de tous les biens[2]. Cependant il faut reconnaître qu'elle les tient de Dieu, tandis que Dieu les possède par lui-même et qu'il en est la source première. Pharaon disait autrefois à son peuple qui s'adressait à lui dans ses besoins : *Allez à Joseph ;* et Joseph lui-même envoyait au saint vieillard Jacob ce message : *Venez à moi, et je vous ferai part de tous les biens de l'Egypte.* Joseph n'était pas le roi ; mais le roi lui remettait entre les mains sa puissance et ses trésors. C'est ainsi, mais plus complètement encore, que Jésus, le roi suprême, remet entre les mains de Marie ses trésors et sa puissance et qu'il nous dit : « Allez à ma mère et elle vous « donnera part à tous les biens de mon royaume ».

Il y a trois sortes de biens. Les premiers qui sont hors de nous, tels que les richesses, les honneurs, les grandeurs, la noblesse, la famille, les amis, le succès dans les entreprises. Les seconds sont les biens du corps, c'est-à-dire la santé, la force, la longue vie et le reste. Les troisièmes et les plus précieux sont les biens de l'âme, naturels et surnaturels, tels que le bon caractère et le bon cœur, la vivacité de l'intelligence, la fermeté et la droiture de la volonté et du jugement, la science,

[1] Tu es spes nostra. Sperent ergo in te qui noverunt nomen tuum, quoniam non dereliquisti quærentes te, Domina. Quis non sperabit in te quæ etiam adjuvas desperatos? Non dubito quod si ad te venerimus, habebimus quod volemus. In te ergo speret qui desperat, qui deficit ad te currat. *Salve.* Quis ergo de cætero nos a tui salutatione poterit prohibere, ex quo sic es vita dulcedo et spes nostra? *Salve.* Quis ergo, ex quo Regina nostra es, a tua reverentia nos poterit separare vel impedire? Primo es, Domina, salutanda, ut per te gratia impertietur ; secundo, ut per te ad gloriam veniatur. S. Bernard., *Super Salve Regina.*

[2] Inventa Maria, invenitur omne bonum. Idiota, *Contempl. de B. Virg.*, in prœmio.

les vertus et tous les dons de la grâce et de la gloire. Tous ces précieux trésors sont entre les mains de Marie, et elle peut les donner à qui il lui plaît, comme Joseph distribuait à son gré le froment réservé dans les greniers de l'Égypte. Ils sont en telle abondance que les libéralités les plus grandes ne sauraient les épuiser. Au contraire, ils semblent s'accroître à mesure que Marie puise en notre faveur. Mais en nous les procurant, elle a pour but de nous faire entrer plus avant sous la dépendance de son divin Fils, comme Joseph qui rendit Pharaon maître absolu non seulement des biens, mais de la personne même de ses sujets.

Nous qui sommes les serviteurs de Marie, ou plutôt ses enfants, ne craignons donc pas de nous adresser à elle dans toutes nos nécessités.

Si l'on désire, avec une intention droite et pure, les biens de la fortune, on peut les lui demander en toute confiance. Il est vrai qu'elle nous répondra peut-être comme autrefois Jésus-Christ lui-même aux fils de Zébédée : *Vous ne savez ce que vous demandez ;* car les biens de la fortune sont ordinairement pour ceux qui les possèdent, une source de tentations et de dangers de toutes sortes. S'ils devaient contribuer à notre perte, il est évident que Marie ne nous les procurerait pas. Une bonne mère donne-t-elle une pierre à son enfant qui lui demande du pain, ou lui donne-t-elle un serpent lorsqu'il désire un œuf? Mais si les biens demandés ne doivent pas nuire à notre âme, s'ils doivent au contraire contribuer à notre avancement dans la vertu, Marie s'empresse de nous venir en aide, comme elle l'a fait en mille occasions. L'histoire des saints et celle des monastères et des communautés religieuses, même de nos jours, en fournissent des preuves sans nombre. Contentons-nous de rapporter un fait emprunté à S. Grégoire de Tours[1]. Il y avait à Jérusalem, de son temps, un monastère dédié à la Mère de Dieu, et richement doté pour subvenir aux besoins des pèlerins pauvres. Par suite de plusieurs circonstances malheureuses, ce monastère se trouva un jour réduit à une extrême indigence. Non seulement il n'y avait plus rien pour secourir les pauvres, mais les religieux eux-mêmes manquaient de pain et des choses les plus indispensables à la vie. Ils supplièrent donc leur abbé de chercher quelque moyen pour remédier à la famine qui les pressait, ou de leur permettre de sortir du monastère, et d'essayer de pourvoir à leur nourriture. L'abbé les apaisa comme il put ; il leur dit que Celle qui avait donné au monde affamé le pur grain du céleste froment ne permettrait pas que le blé vînt à manquer complètement dans sa propre maison ; et les ayant conduits à

[1] Lib. I *de Gloria Martyrum*, cap. II.

l'église, il passa la nuit avec eux en prières. Le matin venu, on trouva le grenier tellement rempli de blé qu'il fut très difficile d'en ouvrir la porte. Une autrefois, dans un besoin semblable, et après avoir passé de même la nuit en prières, le sacristain entrant dans l'église pour découvrir l'autel à l'ordinaire, le trouva chargé d'or et d'argent. Marie apprenait ainsi à ses enfants qu'ils ne doivent jamais désespérer de son secours, lorsqu'il leur est indispensable.

Si vous désirez les honneurs, les hautes dignités, il est à croire que Marie ne se hâtera pas d'exaucer vos vœux, parce que, suivant la remarque de S. Jean Chrysostome[1], il est très difficile de n'être pas ébloui par l'éclat des grandeurs, et pour en arriver à mépriser ce vain éclat, il faut une vertu plus qu'humaine et quasi angélique. Cependant, s'il était bon pour vous d'être placé sur le chandelier pour répandre plus au loin l'éclat de votre lumière, Marie a disposé des sceptres et des couronnes : les plus illustres Pontifes lui ont dû les honneurs dont ils furent revêtus : seulement ceux qui furent ainsi favorisés de Marie avaient mérité ces honneurs, ils ne les lui avaient pas demandés.

S'agit-il de biens plus précieux? Que de pieuses mères ont obtenu de Marie la naissance d'un enfant longtemps désiré en vain. Ce fut par l'intercession de la bienheureuse Vierge que Blanche de Castille obtint la grâce de donner le jour à S. Louis, la merveille des rois. S. Ildephonse dont nous avons tant de fois cité les précieux écrits en l'honneur de Marie, fut de même le fruit des prières de sa pieuse mère. On en pourrait citer cent autres. D'autres fois, à la supplication de pauvres mères déso-

[1] Ne pensons point, mes frères, aux moyens d'avoir des dignités, des honneurs, des charges ecclésiastiques, mais aux moyens d'avoir de véritables vertus. Les dignités portent d'elles-mêmes à faire beaucoup de choses qui ne plaisent pas à Dieu. Il faut avoir une vertu grande et héroïque pour n'en user que selon les règles de son devoir. Un homme qui est sans charge se purifie et se perfectionne par l'humilité même de son état. Mais celui qui est dans une dignité, est semblable à un homme qui demeurerait avec une fille d'une rare beauté, et qui serait obligé de n'arrêter jamais les yeux sur elle. C'est ainsi que ceux qui sont puissants dans l'Eglise doivent craindre de se laisser éblouir par l'éclat de leur puissance.

Telle est la puissance; elle en pousse beaucoup à traiter injurieusement les autres; les dignités ont allumé la colère dans leur cœur; elles ont rompu le frein de leur langue, pour ouvrir leur bouche aux paroles insolentes et injurieuses, et enfin elles ont été à leur égard comme une tempête furieuse qui rompt tous les mâts et les cordages d'un vaisseau, et qui le fait périr au milieu des flots. Croyez-vous un homme heureux lorsqu'il est environné de tous ces périls, et son état vous paraît-il bien digne d'envie? Il faudrait, ce me semble, avoir perdu le sens pour en juger de la sorte. Que si ces périls secrets et invisibles ne vous touchent pas assez, représentez-vous encore combien ces personnes qui sont en charge sont exposées aux flatteries, aux jalousies et aux médisances. Appelez-vous donc cet état un état heureux et digne d'envie? S. Jean Chrys., *Com. sur S. Matth.*, Hom. 40, traduction Jeaunin.

lées, elle rendit miraculeusement la vie à des enfants morts avant d'être nés, pour qu'ils reçussent le baptême. Car elle a aussi entre les mains des grâces de vie et de santé; comme nous l'avons déjà dit, les miracles qu'elle a opérés de tout temps et particulièrement de nos jours, en faveur des malades et des infirmes, sont innombrables.

Dieu a dit à l'homme dès l'origine, aussitôt après sa chute : *Tu te nourriras de pain à la sueur de ton front*. Quelquefois même ce pain, péniblement acquis à force de fatigues, vient à manquer, et la cruelle faim se fait sentir, la famine s'étend avec toutes ses horreurs.

Marie éloigne la famine et rassasie ceux qui ont faim, comme autrefois la veuve de Sarepta réconforta avec un pain cuit sous la cendre le prophète Elie tombant d'inanition. Nous avons rapporté comment elle secourut un monastère de Jérusalem; citons encore un fait. Rien en effet d'admirable comme ce que nous lisons dans la Vie du pieux et vénérable Albert, de l'ordre des Carmes, aussi célèbre par la sainteté de sa vie que par l'éclat de ses miracles. La ville de Messine, assiégée par Robert, roi de Naples, se trouvait dans la plus grande disette; les magistrats et les habitants allèrent implorer l'aide du saint religieux et le supplièrent d'adresser à Dieu et à sa sainte Mère de ferventes prières, pour qu'ils prissent en pitié la désolation de la ville.

A la prière d'Albert, arrivent trois vaisseaux chargés de provisions, qui disparaissent on ne sait comment, après avoir ravitaillé la ville. On crut que c'étaient les anges qui, sur l'ordre de la sainte Vierge, avaient amené ce convoi. Ainsi nous le rapporte l'historien Surius.

Un fait semblable est celui de sainte Catherine de Sienne préparant, sous l'inspiration de la Mère de Dieu, avec un peu de farine altérée, des pains excellents, pour l'usage des pauvres. Sans doute la bienheureuse Vierge Marie ne vient que rarement en aide à ses serviteurs par des miracles aussi évidents; mais ils sont nombreux chaque jour ceux qui périraient de besoin, sans les moyens secrets qu'emploie la bonne Mère pour leur procurer le pain nécessaire à leur existence!

Elle éteint aussi la soif. La Mère de Dieu est cette belle Rachel qui rafraîchit Eliézer, le serviteur d'Abraham, desséché par la soif, en lui disant : *Buvez, mon seigneur* (Genèse, xxiv, 18). Elle est cette Marie mystique qui obtint, durant quarante ans, de l'eau aux Israélites traversant le désert. Et cette eau sortie du rocher ne cessa de les suivre miraculeusement dans cette solitude (Exode, xvii, 6). En effet, c'est une tradition chez les Hébreux que la fontaine qui, sur l'ordre de Dieu, jaillit du rocher, ne le quitta plus, soit que le rocher marchât avec eux, soit que le

fleuve formé par l'eau du rocher s'élevât sur les coteaux pour descendre ensuite dans la vallée, ou plutôt que, par une disposition particulière de la Providence, il trouvât un lit préparé de telle sorte qu'il ne fût jamais hors de la portée des Juifs lorsqu'ils changeaient de lieu de campement. S. Paul confirme cette tradition lorsqu'il dit : « Le rocher allait à leur suite : » *Consequente eos petra* (I Cor. 10,4).

Qui put obtenir un si grand miracle? Le rabbin Salomon cité par Lyranus et le rabbin Isaac cité par Génébrard disent que ce fut Marie, sœur de Moïse. En effet, à la mort de Marie, l'eau manqua aussitôt : *Marie étant morte en cet endroit, y fut ensevelie; et le peuple manquait d'eau*, lisons-nous dans les *Nombres* (xx, 1-2). Ce qui nous fait comprendre que ce furent les mérites de Marie qui, pendant quarante ans, donnèrent cette abondance aux Hébreux, puisque l'eau cessa à sa mort. Si donc Marie, sœur de Moïse, a pu obtenir une telle faveur au peuple juif, est-ce que Marie, la Mère de Dieu, n'obtiendra pas à l'Eglise ces fleuves de grâces dans lesquels la pauvre humanité viendra se désaltérer, non seulement pendant quarante ans, mais jusqu'à la fin des temps? Certainement elle le fera ; car elle est plus élevée en dignité et plus agréable à Dieu. Celle-là était la sœur de Moïse ; celle-ci est la Mère de Dieu. Celle-là a sauvé le jeune Moïse de la mort, en lui amenant sa mère pour nourrice ; celle-ci, au contraire, a sauvé l'Enfant Jésus de la fureur d'Hérode, et l'a nourri elle-même de son lait. Celle-là, dans l'ancienne loi, a été favorisée, il est vrai, du don de prophétie ; mais celle-ci ferme l'ère des prophètes : elle a été la prophétesse qui a donné le jour au prophète par excellence. Celle-là, il est vrai, en qualité de vierge, a dirigé vers la terre de Chanaan le peuple hébreu ; mais celle-ci, par l'éclat de ses vertus, dirige tous les Chrétiens qui marchent vers le ciel. Si donc la Marie des Hébreux leur a procuré une eau abondante, à plus forte raison notre Marie à nous rafraîchira son peuple desséché par la soif. Voilà pourquoi l'Ecriture sainte et les saints Pères donnent à la bienheureuse Vierge Marie les dénominations de fontaine, de puits, d'aqueduc, etc.

Dans le *Cantique des Cantiques* (iv, 15), elle est appelée la fontaine des jardins, le puits des eaux vives. S. Epiphane, dans ses discours *sur la Mère de Dieu*, lui dit : « *Je vous salue, pleine* « *de grâce*, vous qui rafraîchissez sans cesse ceux qui ont soif, « par la douceur de vos eaux vives[1]. »

« Je vous salue, » dit S. Jean Chrysostome, vous le puits « d'une eau toujours vive[2]. » S. Bernard appelle la divine

[1] Ave, gratia plena, quæ sitientes perennis fontis dulcedine satias. S. Epiphan., Orat. *de Deipara.*

[2] Ave, quæ es puteus semper viventis aquæ. S. Chrysost., *de B. V.*

Vierge un aqueduc, faisant allusion à ces paroles de l'*Ecclésiastique* (XXII, 41) : *Je suis sortie du paradis comme un aqueduc.* S. Méthode s'adresse en ces termes à la sainte Vierge[1] : « Vous « êtes cette citerne de Bethléem après laquelle le roi David « a soupiré comme après la source de vie. S. Bonaventure « l'appelle la pourvoyeuse des joies de Dieu, l'échanson de la « cour céleste. » Nul doute que nous ne mourions de soif, si elle ne nous ouvrait sans cesse les sources abondantes de sa miséricorde. Elle éteint d'abord la soif spirituelle de notre âme, et elle pourvoit ensuite à la soif de notre corps.

Nous dirons plus loin comment Marie rend la santé aux malades. Qui pourrait énumérer les infirmités qu'elle a guéries, les remèdes salutaires donnés à chaque maladie, les plaies qu'elle a soignées, les épidémies qu'elle a chassées. Combien de fiévreux lui doivent leur guérison, de paralytiques l'usage de leurs membres, d'aveugles la douceur de la lumière, et d'insensés leur retour à la saine raison! Que de moribonds elle a retirés du seuil du trépas! Combien de malheureux, ayant déjà fait le sacrifice de leur vie, doivent à cette bonne mère leur retour à l'espérance et à la santé! Il faudrait des volumes sans nombre, si l'on voulait recueillir les miracles de ce genre relatés par les auteurs les plus sérieux[2]. Les ouvrages de piété écrits de notre temps en l'honneur de la très sainte Vierge en sont remplis, et nous y renvoyons le lecteur.

Les infirmités spirituelles ne sont pas moins nombreuses que les infirmités corporelles : leur gravité est plus grande encore. Le péché de nos premiers parents a non seulement blessé notre corps, il a porté le désordre dans notre âme par les ténèbres qui ont obscurci notre intelligence et par le penchant violent qui pousse notre volonté aux plaisirs mauvais, et la rend paresseuse pour les bonnes œuvres. De là, la colère, la concupiscence, la crainte et tant d'autres tentations qui agitent notre pauvre cœur. Heureusement pour nous, la glorieuse Vierge Marie, lorsqu'on recourt à elle avec piété et confiance, guérit de sa puissante main ces plaies de notre âme.

Elle éclaire l'intelligence et instruit les ignorants. Marie est en effet cette sage Déborah, qui apprenait aux Israélites leurs divers emplois (SAGESSE, XLIV). C'est la prophétesse Holda, initiant le pauvre peuple aux mystères de Dieu (IV ROIS, XXII, 14),

[1] Tu Bethlemitica illa cisterna, quam veluti vitæ refocillatricem David desideravit. S. METHOD., in *Hypapantem*.

[2] Ce travail a été fait pour les siècles passés par Jean Boniface, Juste Lipse, Césaire, Jean Trithème, Pierre-Antoine Spinelli, Frédéric Iomère, Jean de Carthagène, Abraham Bzowski, Valérien de Lithuanie et plusieurs autres. Mais que sont les faits rapportés par eux si on les compare au nombre infini de ceux qu'ils ont ignorés!

Voilà pourquoi il est dit d'elle, au livre des *Cantiques* (IV, 4) : *Votre cœur est semblable à la tour de David, qui a été bâtie avec des tours de défense ;* et selon l'hébreu : *a été établie pour la science, pour enseigner.* Aussi la sainte Vierge dit-elle dans les *Proverbes* (VIII, 33) : *Écoutez la science et soyez sages.* C'est d'elle en effet que nous tenons ce que nous savons ; elle est l'inspiratrice des Docteurs. Combien nombreux sont ceux qui lui doivent le don précieux de la foi, les connaissances humaines et celles de la voie du salut! S. Grégoire le Thaumaturge reçut de S. Jean l'Évangéliste, par l'ordre de la sainte Vierge, les communications les plus profondes sur l'impénétrable mystère de la très sainte Trinité. S. Thomas d'Aquin, cet astre brillant de l'Eglise, avait sucé la science dès son berceau, avec la Salutation Angélique, comme Ezéchiel avait été instruit des mystères de Dieu, en dévorant le volume que l'Ange lui avait donné. Plusieurs témoins oculaires rapportent que Suarez, le grand théologien, soumettait à la sainte Vierge toutes les difficultés qu'il rencontrait dans ses études. Plusieurs fois on le vit tomber à genoux pour remercier la bonne Mère d'avoir éclairé ses doutes. C'est donc à la sainte Vierge que Suarez doit sa grande science et la sagacité qui le distingue dans les questions les plus ardues. Odon, évêque de Magdebourg, acquit aussi un rare savoir, grâce à la Mère de Dieu ; mais il se rendit coupable de très graves fautes, et mérita de le perdre par son ingratitude.

Nous avons déjà dit qu'elle avait procuré au bienheureux Albert le Grand cette science incomparable qui fit de lui la merveille de son siècle : citons encore Herman, que ses infirmités corporelles ont fait surnommer le *Contracté*. Entré au monastère de St-Gall, de l'ordre de S. Benoît, il gémissait profondément parce qu'il se trouvait aussi disgracié du côté de l'esprit que du côté du corps. Son intelligence ne s'ouvrait à rien. La bienheureuse Vierge Marie daigna lui apparaître, et lui donna à choisir entre la santé corporelle et les dons de l'intelligence.

Le choix du pieux Herman fut bientôt fait : il conserva ses infirmités, mais il reçut des dispositions extraordinaires pour les sciences sacrées et profanes, et après huit cents ans, on admire encore la profondeur de ses écrits en même temps que l'on est édifié par la piété qu'ils respirent.

L'abbé Rupert ne fut pas moins illustre. Tout son désir était de bien entendre les saintes Ecritures, mais son intelligence bornée se trouvait arrêtée à chaque pas. Il avait toute confiance en Marie, et son espérance ne fut pas trompée. Un jour qu'il priait ardemment, elle lui dit : « J'ai exaucé tes « prières. Les secrets des saintes Lettres te sont ouverts, en « sorte que nul aujourd'hui ne t'égale pour les comprendre. « Cependant qu'un tel don purement gratuit ne te fasse pas

« négliger le travail et l'étude. » Rupert fut fidèle aux recommandations de Marie. Nous avons eu l'occasion bien des fois déjà de citer ses œuvres, et de constater ainsi tout à la fois le don qu'il avait reçu de Marie, et la reconnaissance qu'il en avait gardée.

Que dire des progrès que font dans la vertu ceux qui s'adressent à Marie et la prennent pour soutien et pour guide dans le chemin quelquefois difficile de la perfection chrétienne? On peut affirmer sans crainte de se tromper, que quiconque fait des progrès véritables dans les voies spirituelles, les fait grâce à son secours. La foi, l'espérance, la charité, la chasteté, la pureté du cœur, le discernement des esprits, la constance, l'esprit de pénitence sont des dons de Dieu : mais pour les obtenir aisément c'est à elle qu'il faut recourir. Tous les saints l'ont expérimenté, et l'on en citerait difficilement un qui n'ait pas donné des preuves nombreuses et évidentes de sa dévotion envers la très sainte Vierge. Mais parce que nous ne pouvons pas étudier à ce point de vue la vie de tous les saints, contentons-nous de jeter un regard autour de nous. Dans le monde, trouverons-nous une seule personne possédant les vertus que nous venons d'énumérer, et d'autres encore qui conviennent à une âme véritablement chrétienne, qui ne soit pas en même temps profondément dévouée au culte de Marie, qui ne mette pas en elle toute sa confiance, qui n'espère pas obtenir par elle la persévérance dans le bien et la grâce d'avancer encore? Voyons aussi les âmes appelées à une vie plus parfaite et renfermées dans le cloître, ou s'adonnant aux œuvres extérieures de la charité la plus parfaite envers les petits et les malheureux. La plupart des ordres religieux ou des congrégations auxquelles elles appartiennent ont été fondés par l'inspiration de Marie, ou en vue de l'honorer particulièrement : une multitude même portent son nom. Il n'est pas de religieux ni de religieuse, il n'est pas de prêtre ni de pontife, soucieux de son salut et de son avancement dans la vertu, qui n'aime Marie, qui ne la prie avec confiance.

C'est que la bienheureuse Vierge n'éclaire pas seulement l'intelligence, elle guérit la volonté de sa faiblesse et lui donne la constance pour le bien. En effet, elle fournit aux hommes les moyens d'abandonner l'erreur pour s'appliquer à la vertu, mépriser le monde, se jeter dans les bras de Dieu et s'arracher entièrement aux préoccupations d'ici-bas, pour ne s'occuper que des biens célestes.

Elle est cette mère de Salomon qui, sans cesse préoccupée de l'inexpérience et des débordements du roi son fils, tâchait de le former à la bonne conduite et à la piété (Prov. xxxi, 1). Ainsi l'auguste Vierge Mère de Dieu est tout entière occupée à dissiper, par l'éclat de sa sagesse, les ténèbres de notre ignorance,

à pousser vers Dieu notre volonté rebelle, tantôt par de tendres avertissements, tantôt par des reproches sévères.

La sainte Vierge communique à cette partie de notre âme qui est susceptible de crainte et de courage, une force héroïque qui nous fait briser le joug du démon, vaincre ses séductions, marcher le cœur ferme au milieu des tribulations, mépriser les attaques de l'ennemi, les affronter même avec une sainte intrépidité.

Enfin la sainte Vierge règle, selon la droiture et l'honnêteté, cette partie de notre âme où réside la concupiscence. Elle assoupit l'ardeur des passions, brise les liens des habitudes criminelles et fait que l'homme, ne voulant que le bien, repousse les mauvais désirs, résiste aux attraits de la volupté et reste insensible à la fumée des honneurs, sans que l'amour de l'argent et l'ardeur des passions puissent lui faire oublier le chemin du ciel. Par sa douceur, elle arrête les emportements de colère; par son humilité, elle étouffe l'orgueil; par sa chasteté, elle éteint le flambeau de la volupté; elle tempère par sa libéralité la soif de l'avarice, et par sa pureté sans tache, elle purifie de toute souillure.

Cette bonne Mère chasse les tentations, les mauvaises pensées et toutes les faiblesses; en un mot, elle guérit l'homme en quelque sorte des blessures du péché originel, et fait que non seulement il peut travailler au bien, mais s'élever par les actions les plus héroïques au sommet de la perfection chrétienne. On peut fort bien lui appliquer aussi ce passage de l'*Ecclésiastique* (XLIII,25) : *A sa parole la tempête s'est tue, et la mer, à sa pensée, s'est apaisée.* C'est-à-dire, quand elle a parlé pour nous, ou que nous lui avons parlé dans la prière, le vent de la tentation a cessé, et quand nous pensons pieusement à elle, elle calme l'abîme de notre cœur semblable à la mer, selon cette parole de Jérémie (XVII, 19) : *Le cœur des hommes est mauvais et impénétrable : qui pourra en sonder les profondeurs?* Celui qui invoque dévotement Marie se représente la Vierge douce, humble, bonne, retenue, chaste, miséricordieuse, resplendissante, en un mot, de toutes les vertus; et par ce miroir de beauté, il chasse de son esprit et de son cœur les pensées, les désirs mauvais, pour ne se nourrir que de choses saintes et vaquer aux bonnes œuvres. Marie est comme le serpent élevé par Moïse dans le désert, dont la vue seule guérissait des morsures mortelles; tous ceux qui fixent sur elle les yeux de leur âme sont immédiatement délivrés des mauvaises tentations.

Enfin, la sainte Mère de Dieu nous guérit de toutes les infirmités qui vicient notre caractère; elle console les âmes tristes, réjouit les affligés, affermit ceux qui chancellent, relève ceux qui sont tombés, calme ceux que la colère excite, et nous affran-

chissant ainsi des ennuis, des perplexités, des scrupules, des afflictions, nous rend la paix, le courage, et anime notre esprit et notre cœur de joies célestes, comme on le voit par l'exemple de ces pieuses âmes qui s'abandonnent à la protection de Marie.

Citons en témoignage Cornélius de Lapierre, le commentateur le plus grave et le plus savant de la sainte Ecriture. Voici ce qu'il rapporte dans son *Commentaire sur les Proverbes de Salomon* (chap. VIII) : « J'ai été témoin de ce que je dis : exerçant durant « vingt ans les fonctions de confesseur dans la chapelle de la « Vierge, du nom d'Aspricole, près de Louvain, chaque année « je recevais par centaines, je dirai même par milliers, les pèle- « rins qui venaient se confesser, et tous ils me communiquaient « les vœux qu'ils venaient adresser à la bonne Mère. Celui-ci « me disait qu'il avait fait son pèlerinage pour consulter la « sainte Vierge sur l'état de vie qu'il devait choisir ; celui-là, pour « lui consacrer sa virginité. Les uns venaient lui demander la « délivrance des scrupules ou d'autres tentations ; d'autres, de « les arracher aux étreintes de la volupté ; celui-ci, de lui don- « ner le courage pour une œuvre importante ; cet autre enfin, de « l'aider à terminer un procès et des querelles intestines. Tous « ils me disaient qu'ils venaient l'invoquer avec piété ou lui « adresser des actions de grâce. »

Courage donc, et quelle que soit notre infirmité, allons à cette source de guérison, et nous y trouverons le salut. Si la faim et la soif vous pressent, la Mère de Dieu vous donnera du pain et une eau rafraîchissante ; si la maladie vous consume, elle vous guérira ; si l'ignorance, le caprice et la passion vous aveuglent, elle éclairera votre âme ; si la crainte, les scrupules et les noirs chagrins vous agitent, elle dilatera votre cœur par l'effusion d'une sainte joie ; si la pauvreté se fait sentir, elle vous ouvrira ses trésors ; si les eaux de la tribulation menacent de vous submerger, recourez à elle : Marie viendra à votre aide et vous donnera la victoire sur vos ennemis. « Oui, » nous dit S. Bernard, « Marie ouvre à tous le sein de sa miséricorde, « afin que tous reçoivent de sa plénitude[1]. »

§ III. — *Elle rend la santé aux malades.*

Parmi les invocations que la sainte Église adresse à la bienheureuse Vierge Marie, il y a celle-ci : *Salus infirmorum, ora pro nobis* : « Salut (ou santé) des infirmes, priez pour nous. »

[1] Ipsa omnibus misericordiæ sinum aperuit, ut ex ejus pulchritudine accipiant universi. S. Bern., Serm. *de Aquæd.*

Plusieurs fois déjà nous avons eu l'occasion de parler des guérisons merveilleuses, des secours si généreux et si multipliés que Marie accorde aux malades, mais il sera utile d'y revenir encore et d'en traiter avec plus de détails. Il est bon en effet de nous pénétrer de cette pensée, que nous trouverons auprès de Marie un remède efficace à tous nos maux, de quelque nature qu'ils soient et quelle que puisse être leur gravité.

Marie est le secours de tous ceux qui souffrent. Que le corps ou l'âme soit en proie à la douleur, elle sait également en calmer les angoisses, en adoucir toutes les amertumes. Lorsque nous l'invoquons en sa qualité de *Salut des infirmes*, nous lui demandons particulièrement qu'elle vienne en aide à ceux que la maladie et les autres souffrances corporelles affligent. Cependant n'oublions pas qu'outre la faim, la soif, la nudité, tous ces maux, toutes ces infirmités cruelles et répugnantes que le péché a introduites parmi nous, comme autant de châtiments de la justice de Dieu, il y a les maladies de l'âme souvent plus cruelles encore, auxquelles la bienheureuse Vierge Marie se fait une joie de porter remède, lorsqu'on l'implore. Nous sommes les tristes victimes de l'obscurité, de l'ignorance, du penchant au mal, de la crainte, des terreurs, de la concupiscence; nous sommes tentés par le monde, par la chair, par le démon; les passions les plus diverses se disputent notre cœur et le troublent tour à tour. *Les infirmités des hommes se sont multipliées*, dit le Psalmiste (Ps. xv, 4). Mais heureusement pour nous, Marie est notre Mère et elle est toute-puissante pour venir en aide à ses enfants.

Les plus graves auteurs pensent que la sainte Vierge a possédé le don de guérir les malades, durant sa vie terrestre et particulièrement après la résurrection et l'ascension du Sauveur. S. Thomas ne l'admet pas cependant, pour la raison qu'elle n'était pas appelée à prêcher l'Évangile en public. Mais Suarez, commentant ce passage du Docteur Angélique, établit cette thèse: « Il est vraisemblable que la sainte Vierge a fait beaucoup de « miracles durant sa vie, après la résurrection et l'ascension de « Jésus-Christ. » Quoiqu'elle ne fût pas appelée à prêcher publiquement l'Évangile, cependant l'intérêt de l'Eglise, le bien des fidèles, voulaient qu'elle fût reconnue pour la Mère de Dieu, et honorée comme telle. Tout cela en effet tendait à faire connaître et aimer Notre-Seigneur. D'ailleurs n'avons-nous pas l'exemple d'une multitude de confesseurs, de vierges illustres par leurs miracles, quoique la volonté de Dieu les retînt dans la solitude des cloîtres ou des déserts, et qu'ils n'eussent reçu aucune mission d'enseigner les peuples autrement que par l'exemple de leurs vertus et la renommée de leur sainteté! La sainte Vierge a donc pu être appelée durant sa vie la santé des infirmes; il

est fort possible que ses contemporains l'aient saluée et invoquée sous ce nom : *Salus infirmorum*[1].

La sainte Vierge possède le don de guérison parce que c'est elle qui a enfanté le Médecin suprême de tous les maux du genre humain, le Sauveur Jésus, qui a dit de lui-même dans S. Matthieu (IX, 12) : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades qui ont besoin de médecin.* Nous pouvons rapporter ici ce que dit l'*Ecclésiastique* (XXXVIII, 4) : *Le Très-Haut a tiré de la terre tous les médicaments.* De quelle terre bienfaisante parle ici l'Esprit-Saint par la bouche de l'Ecclésiastique, sinon de la bienheureuse Vierge Marie? C'est elle qu'entrevoyait le Psalmiste lorsqu'il chantait (PSAL. LXXXIV, 2) : *Seigneur, vous avez béni votre terre;* Isaïe s'écriait (XLV, 8) : *Que la terre s'ouvre et produise le Sauveur.* Marie est cette terre bénie. Elle a donné à l'humanité celui qui peut seul guérir tous les maux; elle

[1] S. Germain, patriarche de Constantinople, affirme que la sainte Vierge opéra de nombreux miracles pendant sa vie mortelle. On lit dans son *Mariale*, fragm. XVII :

Beata Virgo adeo claruit in vita miraculis quod innumeros ægros et debiles curavit, et dæmones ab obsessis effugavit, qui audito ejus nomine solo, mox exierunt, et ad ejus intuitum horride clamabant; ferre enim vultum Dei Matris non volebant. Eadem beata Virgo cum vixit, tres mortuos suscitavit. Primus quidem filius fuit cujusdam viduæ pauperculæ, qui erat ei unicus, et per illum victu sustentabatur, rogata ab ea, ut Filium suum Jesum invocaret; mox beata Virgo orante, ille defunctus suscitatur, et matri lacrymanti restituitur. Item quidam discipulus Apostolorum, Simeon appellatus, innuptam filiam virginem habens, quæ subita morte decesserat, ad beatam Virginem flens accessit, et rogans : Maria quoque eam ad vitam revocavit, quæ in Mariæ consortium remansit usque ad ejus Assumptionem. Item matrona quædam Judith nomine christiana, cum geminos simul filios parturiret, mortua est; cujus parentes et amici beatam Virginem Mariam exorantes, ipsa ad corpus accessit, et invocans Jesum, vivam hanc erexit. Item quædam mulier devota de numero fidelium, Mariæ nota, cum unicum parvulum filium haberet, eum in agro leo rapuit et detulit; hæc cum flens, filium diu quæsivisset, nec invenisset, accessit ad Mariam conquerendo. Cui ipsa : O mulier, fiduciam habe in Deum Jesum Filium meum, qui potens est tuum natum reddere vivum sanumque puerum. Moxque leo sanum ipsum reportavit et ante foreis matris collocavit. Item tres juvenes innocentes ad mortem condemnati, cum ducerentur vincti ad mortem, multique eos sequerentur, quidam Christianus ait : Invocate dominam Mariam, et in ejus Filium credite, et salvabimini. Quod cum illi fecissent, cum lacrymis Mariam invocantes, ut eriperentur, mox vincula eorum soluta sunt, et quidam eorum qui eos occidere volebant, in fugam versi, sunt rapti maligno spiritu. Alii vero luminis acrisia sunt percussi et sic illi soluti sunt, et abierunt ad Mariam, adorantes eam, gratias egerunt, et fidem Christi receperunt. Quotquot etiam veniebant ad eam, curabantur, curvi, claudi, debiles, atque cæci nati, leprosi, paralytici, surdi, muti, hydropici, epileptici, febricitantes, et caducum morbum patientes, et fluxum sanguinis atque phrenetici. Ex omni etiam provincia multos et varios languentes ad Mariam ducebant, et curabantur omnes. Per eam quoque fœminæ plurimæ prægnantes, de partus periculo sunt liberatæ, cum nomen ejus invocabant. Sed et multi in carceribus detenti, ejus merito sunt redempti. S. GERMAN. CONST., in *Mariale*.

a enfanté l'auteur du salut. Le remède tout-puissant, seul capable de rendre à l'homme la santé et la vie, est sorti de Marie; il est donc juste de la nommer la *santé des infirmes*. Citons encore un texte du livre des *Proverbes* (III, 8) : *Elle est l'arbre de vie pour tous ceux qui voudront la posséder*. Quoique beaucoup de docteurs appliquent ce passage à Notre-Seigneur, à sa croix adorable et à la sagesse, cependant les âmes tendrement dévouées à Marie l'entendent aussi de leur protectrice. De même que l'arbre de vie planté au milieu du Paradis terrestre avait la propriété de donner l'immortalité à ceux qui mangeaient de son fruit, selon le sentiment de S. Augustin et de S. Chrysostome, ou de préserver des infirmités de la vieillesse, comme le dit le Docteur Angélique [1]; ainsi la sainte Vierge est placée au milieu de l'Eglise pour veiller sur les jours de ceux qui l'invoquent et pour leur assurer l'immortalité. La vie et le salut de chacun dépendent, il est vrai, principalement de Jésus-Christ, qui a dit : *Je suis la voie, la vérité et la vie*, mais ce salut et cette vie nous viennent aussi de la bienheureuse Vierge Marie, du sein de laquelle est sortie la vie du monde, remède efficace pour toutes les maladies du corps et de l'âme. L'Evangile nous rapporte que le simple attouchement de Notre-Seigneur rendait la santé aux malades : *Il sortait de lui une vertu secrète qui guérissait chacun.* Or cette vertu sainte qui sortait du Sauveur était aussi dans sa sainte Mère, puisque c'est en elle et par elle qu'a été formée cette chair de Jésus, destinée à servir de remède à toutes les infirmités des hommes. C'est donc avec raison que la Mère de Dieu est appelée la santé des infirmes; c'est de son sein que sont sorties la vie, la santé du genre humain. Voilà pourquoi S. Jean Damascène, dans son sermon *sur la Mort de la sainte Vierge*, lui prête ces paroles [2] : « Je suis comme un laboratoire de médecine pour « les pauvres malades. Je suis cette fontaine de guérison qui ne « tarit jamais. »

Marie est encore appelée la santé des infirmes à cause de l'excellence de sa foi.

En effet, c'est à la foi qu'on attribue les miracles, selon cette parole de S. Matthieu (XVII, 9) : *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : d'ici allez là-bas et elle obéirait.* Or, quelle n'a pas été la foi de la sainte Vierge! Autant donc elle a surpassé tous les saints par sa foi, autant elle les surpasse par la puissance qu'elle possède de guérir miraculeusement les hommes. Elle a plus de pouvoir que tous les saints ensemble. Une jeune fille ravie par des voleurs sur la terre d'Israël et conduite dans la maison de Naaman le Syrien,

[1] I part., q. XCVIII.

[2] Ego quasi officina medicinæ ægrotantibus, ego fons perrennis curationum. S. J. Damasc., Serm. *de Dormit. Virg.*

gémissait de voir son maître frappé de lèpre. Elle lui dit : *Je voudrais bien que mon maître allât trouver le prophète de Samarie ; certainement il le guérirait de sa lèpre* (IV Rois, v, 3). Docile à la voix de sa servante, Naaman va trouver Elisée, et il est guéri. Il est bien étonnant, dit Notre-Seigneur lui-même, que de tant de lépreux qui se trouvaient en Israël, quand vivait le prophète Elisée, l'étranger, l'impie, l'idolâtre Naaman le Syrien, ait été seul guéri : *Multi leprosi erant in Israël sub Elisæo propheta ; et nemo eorum mundatus est nisi Naaman Syrus.* « La raison la voici, » dit Mendoza commentant ce passage du *Livre des Rois*, « c'est que cette jeune fille dont la foi était si vive ne s'était ren- « due garante que pour lui. » Si donc la foi d'une jeune Israélite a eu assez de vertu pour obtenir la guérison de son maître, quelle ne doit pas être l'efficacité des prières de la sainte Vierge pour la guérison de ceux qui l'invoquent! Ici ce n'est pas une servante qui prie pour son maître, ce n'est pas même seulement une sœur qui prie pour ses frères, mais une Mère qui supplie Jésus son propre Fils pour le salut de ses enfants adoptifs.

Marie est encore appelée la *santé des infirmes*, parce que tout est remède chez elle. Son nom seul guérit. Le nom de Marie est en effet comme ce baume qui coule agréablement sur les membres des infirmes et les pénètre avec efficacité. Il ressemble à cette huile qui, par ses onctions, ranime et adoucit, donne la force, la flexibilité et la guérison. Plus que le nom de tous les saints, celui de Marie nous repose de nos fatigues, guérit tous nos maux éclaire notre aveuglement, touche notre endurcissement, nous encourage dans nos défaillances. Marie est la vie et la respiration de ses serviteurs, le salut des infirmes, le remède des pécheurs. Richard de S. Victor, expliquant ces paroles de l'*Ecclésiaste* (VII, 2) : *Un bon nom vaut mieux que les parfums les plus précieux*, les applique ainsi à la bienheureuse Vierge : « Le nom de Marie guérit les maux du pécheur avec plus d'ef- « ficacité que les onguents les plus recherchés ; il n'est pas de « peste, si désastreuse soit-elle, qui ne cède aussitôt à ce nom « béni[1]. »

Notre divin Sauveur, si je ne me trompe, a voulu nous le recommander lorsque, ressuscitant des morts, le premier nom qui sortit de sa bouche fut celui de Marie. En effet, s'adressant à Madeleine, la première à qui il apparut après sa résurrection, il lui dit : *Marie* (S. Jean, XX, 16), pour nous apprendre que le nom de Marie renferme la vie en lui-même, et s'harmonise si bien avec la vie immortelle, qu'il mérite de sortir le premier de la bouche

[1] Mariæ nomen dolori peccatorum medetur melius quam unguenta. Nulla enim pestis est tam efficax, quæ ad nomen Mariæ non cedat continuo. Richard. a S. Vict., Comment. *in Eccl.*

du Sauveur déjà en possession de l'immortalité. Cette réflexion est de Césaire dans son homélie *sur la Visitation*.

Enfin la Vierge Marie mérite à bon droit ce titre de *santé des infirmes*, parce qu'elle est la source continuelle de toutes les guérisons. Quelle que soit notre maladie, élevons vers la Vierge des regards pleins d'une pieuse confiance : nous recevrons la guérison de nos infirmités, ou au moins, ce qui vaut souvent mieux pour nous, la force de supporter nos maux avec patience. Marie est la piscine probatique dont parle S. Jean l'Evangéliste (v, 2, etc.), dans laquelle l'ange du Seigneur, c'est-à-dire l'Ange du grand conseil, comme l'appelle Isaïe, est descendu au temps de l'Incarnation, et l'eau a été agitée, lorsque Marie se troubla à la salutation de l'Ange ; et ceux-là seuls furent guéris qui crurent en un seul Dieu en trois personnes[1].

Les eaux de la piscine de Marie sont certainement plus salutaires que les eaux de celle de Jérusalem. Dans cette dernière, après l'agitation de l'eau par l'ange, un seul malade était guéri. Dans la piscine virginale, la santé est rendue non seulement à un seul, mais à tous ceux qui s'y rendent, à des malades presque en nombre infini. Car Marie, mère de tous les mortels, a été établie pour être le salut de tous.

Donc, si nous cherchons notre salut, si nous soupirons après la vie et la santé, courons à Marie, honorons Marie, invoquons Marie, jetons-nous dans cette piscine. Quelle que soit notre maladie, s'il est bon pour nous d'en être délivrés, nous le serons. O Marie ! unique soulagement à tous nos maux, remède de toutes les douleurs du cœur, ranimez le courage de vos serviteurs dévoués, en proie à toutes sortes de maladies. Protégez-nous, soutenez-nous, donnez-nous la force, la consolation et la santé.

[1] Piscina probatica a Domino fœcundata. — Piscina probatica in quam descendit magni consilii Angelus. — Piscina solitudinis. Petrus Bles., Serm. 1 *in Advent. D.*

Piscina probatica in quam Angelus Domini descendebat secundum tempus, et movebatur aqua et sanabatur unus; tempore enim Incarnationis descendit Angelus magni consilii in Virginem Mariam, et mota est aqua, quoniam ad novam salutationem turbata fuit Virgo et sanatus est unus, id est quotquot crediderunt in Deum Trinum et unum, et uni, id est Christo adhæserunt per fidem suæ incarnationis, et ideo de intemerata Virgine cantatur :

Tu piscina puritatis,
Rore plena pietatis
In quam Deus Majestatis
Voluit descendere.

In quam reus et conversus,
Si contritus et reversus
Se disponat, erit tersus
A peccati vulnere.

Idiota, *de B. V.*, part. XIV, Contempl. 28.

On demandera peut-être : Pourquoi dire que Marie est la santé des infirmes, et non pas seulement qu'elle est leur médecin, qu'elle leur rend la santé, ce qui serait plus conforme à la réalité des choses?

La bienheureuse Vierge Marie est appelée la santé des infirmes, non en ce sens que sa propre santé soit elle-même celle des infirmes, mais parce qu'elle nous a procuré la santé du corps et de l'âme en engendrant Jésus-Christ, notre médecin et notre remède, et en nous obtenant la guérison du corps et de l'âme. Lorsque nous voulons exprimer que quelqu'un possède à un degré éminent certaines vertus, par exemple, la sagesse, la modestie, la bonté, nous disons qu'il est la bonté, la sagesse, la modestie même. Cette manière de s'exprimer est très usitée dans les divines Écritures. S. Jean, dans sa première Épître (II, 2), dit en parlant de Notre-Seigneur : *Il est lui-même notre pardon pour nos péchés;* comme s'il voulait dire : il pardonne lui-même nos péchés. David (Psal. VIII, 4), parlant à Dieu le Père dans la personne du Christ, dit aussi : *Vous êtes, ô mon Seigneur, ma protection et ma gloire*, c'est-à-dire : Vous êtes mon Seigneur, en qui je me glorifie et me glorifierai toujours. L'apôtre S. Paul parle de même; il dit (I Cor. I, 30) : *Le Christ nous a été donné à tous pour être notre sagesse, notre justice, notre glorification et notre rédemption.* C'est-à-dire que Jésus-Christ a été la cause efficiente de notre sagesse, de notre justice et de notre rédemption.

C'est dans ce sens que Marie est la santé des infirmes. Elle est le médecin par excellence ; elle procure à tous la santé du corps et de l'âme : il n'est pas de maladie qu'elle ne guérisse lorsqu'on invoque son secours, et qu'il est utile aux malades de revenir à la santé.

Recourons donc à elle, nous tous qui désirons la guérison de nos maux et disons-lui : O Marie, santé des infirmes, joie des malades! Vous qui avez guéri le monde entier réduit à un état désespéré, nous vous en supplions, soutenez-nous dans nos épreuves. Accablés par la tribulation, nous avons besoin de votre aide, défendez-nous, soulagez-nous dans nos peines ; éteignez en nous les feux de la concupiscence ; donnez-nous la patience dans les persécutions et les calomnies; guérissez-nous de tant de maladies diverses qui nous affligent, afin que libres enfin de tant de maux, nous méritions de louer et de servir votre Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

§ IV. — *Elle est le refuge des pécheurs.*

Notre-Seigneur Jésus-Christ, source de toute pureté, ne repoussait pas les pécheurs; il les appelait à lui, il leur parlait, il leur faisait du bien, il allait jusqu'à manger à leur table, il se faisait tout à tous pour les gagner à son Père céleste. La bienheureuse Vierge Marie partage les sentiments de son Fils. C'est à elle que le Fils de Dieu a emprunté la chair dont il s'est revêtu, pour exercer envers nous l'œuvre par excellence de sa miséricorde. Il était donc nécessaire qu'elle fût largement associée à la clémence divine, et si Dieu est appelé le Père des miséricordes, on peut également lui donner le nom de Mère de miséricorde; c'est pourquoi la sainte Église salue et invoque en elle le refuge des pécheurs : *Refugium peccatorum, ora pro nobis.*

Lorsque l'Esprit Saint, à qui l'on attribue la conversion des pécheurs, couvrit la bienheureuse Vierge Marie de son ombre, il lui inspira ces sentiments de miséricorde et de compassion pour les pécheurs, afin qu'elle leur pardonne, les invite au repentir, leur soit un adoucissement et une consolation dans leur pénitence.

On ne peut pas douter du zèle de la bienheureuse Vierge pendant sa vie mortelle, pour exciter les pécheurs à la pénitence et à la détestation de leurs fautes. C'est par son secours que le bon larron s'est converti et a mérité d'entendre cette parole : *Vous serez aujourd'hui même avec moi dans le Paradis.* « Le bon larron, dit S. Pierre Damien[1], s'est repenti grâce aux « prières de la bienheureuse Vierge, placée entre la croix de « ce malheureux et celle de son Fils. » Et un peu plus loin, dans le même sermon : « Le larron s'est converti sur la croix; « pourquoi pas avant? pourquoi n'a-t-il pas ouvert les yeux « lorsqu'il suivait Jésus sur la route du Calvaire, lorsqu'il le vit « portant sa croix et qu'il l'accompagnait? Il se convertit lorsque « Marie était debout auprès de la croix; alors de voleur il de- « vint martyr, parce que Marie intercédait pour lui. » Apprenez de là que nous ne pouvons périr, si la Vierge reste debout pour nous, si elle étend sur nous les ailes de sa protection.

Si donc la très sainte Vierge, pendant sa vie sur la terre, a été le refuge des pécheurs, le rempart de l'innocence, de la sainteté et des vertus, et jeta dans le cœur des hommes, par la

[1] Bonum latronem resipuisse, quia Beatissima Virgo, inter crucem Filii et crucem latronis posita, Filium pro latrone deprecabatur... Latro in cruce conversus est; sed cur non ante? cur non resipuit, cum Jesum in via sequebatur? cum crucem suam ferentem vidit et comitabatur? Tunc conversus est, cum Maria juxta crucem stabat : tunc ex latrone factus est martyr, cum pro eo Maria deprecabatur. S. Petr. Damian., *in Serm. quodam.*

vue de ses exemples, la semence de toutes les bonnes œuvres, avec quelle plus grande sollicitude ne doit-elle pas, aujourd'hui qu'elle règne dans la gloire du ciel, s'intéresser à ces mêmes pécheurs, et faire entrer dans leur âme tous les germes de l'innocence et des vertus! « La miséricorde de Marie envers « les malheureux a été grande pendant son exil sur la terre, » dit S. Bonaventure[1]; « mais cette miséricorde est bien plus « grande pendant son règne dans le ciel. Elle manifeste maintenant « une plus grande clémence envers les hommes, par des « bienfaits innombrables, parce qu'elle voit mieux aujourd'hui « nos innombrables misères. »

Il était juste que son Fils, après l'avoir comblée sur la terre des prérogatives les plus riches, l'ornât dans le ciel de la gloire la plus étendue. Si donc, pendant sa vie mortelle, elle eut compassion des pécheurs et intercéda pour eux; elle doit, dans la gloire, prier son Fils avec d'autant plus d'instances qu'elle connaît plus à fond nos infirmités: la patrie céleste n'a pas diminué, mais augmenté son amour pour nous; sa complète impassibilité ne l'a pas rendue inaccessible à la compassion, mais se trouvant à la source de la miséricorde, elle a dû y puiser avec plus d'abondance encore, pleine de sécurité pour elle, mais remplie de sollicitude pour nous. La félicité sans mesure du ciel dilate les cœurs et ne les resserre pas, elle réjouit les âmes, mais n'altère pas leurs affections; elle ne restreint pas la charité, elle l'élargit. Aussi n'est-il pas de nation qui n'ait ressenti les effets de la bienfaisance de Marie. Nous avons tous reçu de sa plénitude. Écoutons S. Bernard[2]: « Qu'il puise sous silence votre miséricorde, ô bienheureuse « Vierge Marie, celui qui se souvient de n'avoir pas été exaucé « dans ses besoins lorsqu'il a imploré votre assistance. »

Aucun pécheur n'a donc le droit de désespérer, puisque notre indignité non plus que la grandeur de Marie ne nous interdisent son approche et l'espérance assurée de trouver un asile dans le sein de sa miséricorde.

Mais d'où vient à Marie cette miséricordieuse tendresse pour de pauvres pécheurs comme nous?

Marie est la mère non seulement des justes, mais des pécheurs. L'amour de cette divine Mère envers les pécheurs comme pour les justes, est si grand qu'on ne trouve rien sur la

[1] Magna fuit erga miseros misericordia Mariæ adhuc exultantis in mundo, sed multo major erga miseros est misericordia ejus jam regnantis in cœlo. Majorem per beneficia innumerabilia nunc ostendit hominibus misericordiam, quia magis nunc videt innumerabilem hominum miseriam. S. Bonavent., in *Specul. Virg.*, VIII.

[2] Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, qui te invocatam in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse. S. Bern., Serm. 4 *de Assumpt. Virg.*

terre qui puisse lui être comparé. Réunissez ensemble les affections les plus tendres de toutes les mères pour leurs enfants, celles de tous les pères, l'amour plein de sollicitude des nourrices, le violent attachement des animaux pour leurs petits, vous n'avez rien dit encore. L'amour de Marie pour ses serviteurs s'élève à un degré presque infini au-dessus de toutes les affections terrestres.

La vision de S. Jean, dans l'*Apocalypse*, peut nous donner une idée de l'immensité de cet amour. *Il parut un grand prodige dans le ciel*, dit l'apôtre bien-aimé de Jésus; *c'était une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête.* Il ajoute aussitôt : *Elle était grosse et elle criait comme étant en travail, et elle ressentait les douleurs de l'enfantement* (XII, 1, 2). D'où vient que la bienheureuse Vierge a ressenti les douleurs de l'enfantement, elle qui a donné, sans douleur, le jour au Fils de Dieu? Pourquoi ces cris et ces douleurs de la maternité, puisqu'elle a mis au monde notre Sauveur au milieu d'une joie indicible? Il ne s'agit pas ici de la naissance du Christ, qui est venu au monde sans douleur pour sa Mère, mais de l'enfantement des pécheurs qui, par leur obstination dans le mal, causent souvent une douleur profonde au cœur maternel de Marie. Le pécheur est un autre *Bénoni* ou *fils de la douleur*, il est pour Marie une cause d'affliction toutes les fois qu'il offense Dieu. Marie l'enfante quand il renaît de l'impiété à la foi, et de l'état de péché mortel à la vie de la grâce; elle dit aux pécheurs avec l'Apôtre : *Mes petits enfants, pour qui je ressens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus soit formé en vous* (GALAT. IV, 19). Les pécheurs peuvent donc recourir avec assurance à Marie et la reconnaître pour leur véritable mère.

Marie est la seconde Ève qui répare les désastres causés par la première. Notre première mère nous a légué, par sa chute, toutes les infirmités du corps, du cœur et de l'âme. La bienheureuse Vierge Marie guérit toutes ces plaies et toutes ces maladies.

Marie est notre patronne, notre avocate, notre médiatrice. Elle nous assiste de ses conseils, prend notre défense devant la justice de Dieu, et apaise la colère divine par ses longues supplications. Le *Cantique des Cantiques* (III, 6) la compare à une légère vapeur d'aromates qui s'élève devant le trône de Dieu. Nous savons par le Livre de la *Sagesse*, qu'Aaron apaisa le courroux de Dieu par l'odeur de l'encens : *Et sa prière*, dit-il (XVIII, 21), *montant vers vous comme l'encens qu'il vous offrait, il résista à votre colère.* Ainsi, mais plus parfaitement, la prière de Marie monte dans le ciel, devant le trône de Dieu, comme la fumée de l'encens le plus pur ; elle résiste à la colère

du Seigneur et nous réconcilie avec lui. Elle est notre avocate parce qu'elle plaide sans cesse la cause de notre salut auprès de son Fils, N.-S. Jésus-Christ.

Aussi S. Bernard l'appelle-t-il la chargée d'affaires de tous les siècles[1]. « C'est vers elle, dit-il, comme vers la chargée « d'affaires de tous les siècles, que tous portent les regards, » parce qu'elle traite auprès de Dieu les affaires de tous, avec soin et diligence. « Elle est, » dit le pieux Idiota[2], « notre « avocate auprès de Dieu le Père. Ou plutôt elle est chargée « de représenter nos intérêts auprès du Père et du Fils, et de « leur exposer nos besoins. » S. Bernard exprime ainsi la même pensée[3] : « La Mère se présente à son Fils et le Fils à « son Père. La Mère montre à son Fils le sein qui l'a porté et « les mamelles qui l'ont nourri ; le Fils montre à son Père son « côté et ses plaies. »

Quel succès ne doivent pas avoir auprès de Dieu des affaires traitées par une avocate si puissante dans la cour céleste! Aussi la sainte Eglise aime-t-elle à lui adresser fréquemment cette prière : *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte* : « Hâtez-vous donc, ô notre « avocate : tournez vers nous vos regards si pleins de misé- « ricorde ! »

Elle est notre médiatrice par excellence, parce qu'elle a plus de crédit que tous les autres saints auprès de Dieu ; parce qu'elle a plus de zèle pour nous venir en aide ; parce qu'elle ne prie pas seulement pour nous, mais elle invite, elle excite les autres saints à être nos intercesseurs ; elle présente à Dieu leurs prières pour leur donner une efficacité nouvelle auprès de lui. S. Anselme disait à Marie : « Si vous vous taisez, ô ma « Souveraine, personne ne priera ; mais si vous intercédez « pour nous, tous nous aideront et prieront avec vous. » Pendant sa vie mortelle, la Vierge Mère de Dieu a clairement dévoilé cette vérité, lorsqu'elle invitait les apôtres et les autres disciples à la prière, par ses paroles et ses exemples.

Nous lisons en effet dans les *Actes* (I, 14) : *Ils persévéraient tous unanimement dans la prière avec les femmes qui avaient*

[1] Ad illam enim sicut ad medium, sicut ad arcam Dei, sicut ad rerum causam, sicut ad negotium sæculorum respiciunt, et qui in cœlo habitant, et qui in inferno, et qui nos præcesserunt, et nos qui sumus, et qui sequentur. D. Bernard., Serm. 2 *in Pentecost.*

[2] Est advocata nostra apud Filium, sicut Filius apud Patrem. Immo apud Patrem et Filium procurat negotia et petitiones nostras. Idiota, *de B. Virg.*, part. XVI, Contempl. 7.

[3] Mater stat ante Filium, Filius ante Patrem. Mater ostendit Filio pectus et ubera, Filius ostendit Patri latus et vulnera. S. Bern. a Meckow citatus.

[4] Te Domina tacente, nullus orabit : te autem orante, omnes juvabunt, et orabunt. S. Anselm., lib. *Orat. Eccl.*

suivi Jésus, et avec Marie Mère de Jésus. Les Apôtres persévéraient dans la prière, parce que Marie était avec eux. Leur conduite en une autre occasion confirme cette assertion. Les trois disciples que Jésus avait pris avec lui dans le jardin des Oliviers, et à qui il avait recommandé la vigilance et la prière : *Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation*, ne veillent pas et ne prient pas, ils dorment : *Il les trouva endormis* (S. Matth. xxvi, 41). Mais dans le Cénacle, ils veillent, ils prient. D'où vient cette différence? La réponse est toute prête : Parce que dans le jardin, le Christ s'étant éloigné d'eux pour entrer en oraison, ils n'avaient pas auprès d'eux la Vierge, sa Mère; dans le Cénacle au contraire, bien que le Christ fût déjà monté au ciel, ils étaient en présence de sa Mère qui, par les invitations et les excitations de son exemple, les rendait persévérants dans la prière. Si donc, pendant son séjour sur la terre, la bienheureuse Vierge Marie portait les autres saints à la prière, que sera-ce maintenant dans le ciel, où elle brûle d'une charité plus parfaite?

Marie est aussi la cité de refuge. L'Ancien Testament fait mention de quatre asiles : l'arche, la montagne, le temple et les cités de refuge.

Au temps du déluge, Noé se sauva dans l'arche avec sept autres personnes. Loth trouva son salut sur la montagne, pendant l'incendie de Sodome et de Gomorrhe. Le temple était un asile assuré pour les Juifs qui s'y réfugiaient après avoir commis un crime. La loi de Moïse avait ordonné l'établissement de six villes de refuge, dans lesquelles se retiraient ceux qui avaient versé le sang humain, contre leur volonté. Sous le Nouveau Testament nous avons aussi quatre asiles pour nous sauver de la colère de Dieu. L'arche de Noé représente l'humanité de Jésus-Christ et sa passion; tous ceux qui ont recours à elles se préservent du déluge des péchés. Les montagnes sont les saints qui ne touchent à la terre que par leurs corps, mais dont les pensées s'élèvent jusqu'aux cieux, selon ces paroles de S. Ambroise[1] : « Votre montagne c'est Paul, « c'est Pierre, ce sont les autres Apôtres. » Tout homme qui fuit sur ces montagnes ne tombe pas dans l'abîme des vices. Le temple, c'est l'Église de Dieu; tous ceux qui se jettent dans son sein par le baptême, la pénitence et les autres sacrements, y trouvent le salut. La cité de refuge, c'est la bienheureuse Vierge Marie, qui nous soustrait non seulement à la cruauté des hommes, mais aussi à la colère et à la justice divines lorsque nous cherchons un abri sous son égide. S. Jean

[1] Mons tuus Paulus est, mons Petrus, mons alii Apostoli. S. Ambros., lib. VIII *in Luc*, cap. xvii.

Damascène dans son sermon *sur le Sommeil de la Vierge*, prête à la Mère de Dieu ces paroles[1] : « Je suis la cité de refuge « pour tous ceux qui fuient auprès de moi. »

Les villes de refuge offraient un asile contre la mort uniquement à ceux qui avaient versé le sang de l'homme contre leur volonté, d'après le témoignage de l'*Exode* (XXI, 25); mais la bienheureuse Vierge, par l'immensité de sa miséricorde, est une vaste cité qui reçoit dans son sein tous les fugitifs, même chargés de toutes sortes de crimes, et leur obtient de Dieu pardon et miséricorde. Sainte Brigitte rapporte au livre VIe de ses *Révélations*, que la sainte Vierge lui dit un jour : « Je suis « l'avocate des pécheurs auprès de Dieu; il n'est pas dans « le Purgatoire une peine qui, à cause de moi, ne soit adoucie « ou rendue plus facile à supporter. Personne, quel que soit « le poids de ses iniquités, n'est privé de mes miséricordes « pendant sa vie; car c'est à cause de moi que les tentations « du démon deviennent plus faibles. Il n'est pas d'homme si « repoussé de Dieu, à moins que la malédiction qui pèse sur lui « ne soit accomplie (par la damnation), qui ne puisse se « réconcilier avec lui et obtenir son pardon, s'il implore mon « assistance. »

Elle est aussi un mur de défense pour ceux qui se réfugient auprès d'elle, qui l'invoquent dévotement et qui suivent généreusement ses exemples. Placée comme un rempart entre Dieu et nous, par sa présence et sa médiation, elle arrête, apaise et adoucit la justice divine prête à nous frapper et à nous anéantir, à cause de nos crimes; elle nous met à l'abri des traits de cette justice, qui ne peuvent nous frapper lorsqu'elle s'interpose comme notre médiatrice.

Elle est la verge de Moïse qui frappa la pierre et en fit sortir tout un fleuve d'eau vivifiante. Nos crimes avaient irrité la justice de Dieu : il était devenu dur pour nous et aride comme la pierre : mais au contact de Marie, son cœur s'attendrit et il commença de laisser couler les eaux de sa grâce avec une abondance inépuisable.

Au dire des anciens, Atlas soutenait le monde sur ses épaules. Marie soutient l'univers. Il y a longtemps que la justice de Dieu aurait sévi sur nous dans toute sa rigueur, et que les malheureux descendants d'Adam auraient disparu de la surface de la terre, si Marie n'avait interposé sa médiation.

Elle est aussi la montagne sur laquelle les cerfs timides trouvent un refuge : *Les hautes montagnes servent de retraite aux cerfs*, dit le Psalmiste (Ps. CIII, 18).

[1] Ego civitas refugii ad me confugientibus. S. DAMASC., Serm. *in Dormitione V. M.*

Elle est aussi cet arbre grand, élevé, étendu, sous lequel habitent et paissent les animaux domestiques et les bêtes sauvages. Son immensité embrasse toutes les extrémités de la terre, car elle étend sur tous les rameaux de sa bienfaisance ; elle remplit l'univers de ses bienfaits, elle pénètre jusqu'aux enfers, et elle s'élève au-dessus des cieux. Les justes qui sont au ciel et ceux qui vivent encore sur la terre, peuvent se féliciter également de devoir à la plénitude de sa grâce, ceux-ci leur renouvellement et ceux-là leur délivrance. Les feuilles de cet arbre, c'est-à-dire les paroles de la Vierge, sont d'une beauté incomparable ; elles ont tellement charmé le Fils de Dieu, qu'il descendit du plus haut des cieux sur la terre, aussitôt qu'elle eut parlé. A peine Marie avait-elle prononcé ces mots : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*, que déjà le Fils de Dieu était venu, du plus haut du ciel, s'incarner dans son sein. Son fruit c'est l'Homme-Dieu, fruit infiniment précieux, puisqu'il est la source intarissable de tous les biens. Avez-vous faim ? Il est le pain de vie. Avez-vous soif ? Il est le puits des eaux vivifiantes et le vin qui fait germer les vierges. Etes-vous malade ? Il est votre santé. Etes-vous affligé ? Il est votre vie et votre espérance. Au-dessous de cet arbre habitent les animaux et les bêtes, c'est-à-dire les pécheurs [1], que le Psalmiste compare aux plus vils animaux, lorsqu'il dit (Ps. XLVIII, 12) : *L'homme qui avait été élevé aux honneurs, n'a point compris* que sa gloire n'est que passagère. Il a voulu jouir des biens présents, et *il a été comparé aux bêtes qui n'ont point de raison : il leur est devenu semblable.*

Tous ces animaux divers habitent donc sous l'arbre de Marie, parce qu'ils vivent dans ce monde sous sa protection.

Nous lisons dans le XIe livre des *Révélations* de sainte Gertrude quelque chose de semblable, mais plus expressif encore. Il lui semblait voir se réfugier sous le manteau de la Vierge sans tache, une multitude de petits animaux de toutes sortes, figure des pécheurs qui ont pour Marie une dévotion spéciale. Cette Mère de miséricorde les accueillait avec bonté, les couvrait de son manteau, les caressait avec sa main délicate et les flattait amicalement comme on le fait aux petits chiens. Par là, Marie

[1] Quem transformatum vitiis vides, hominem existimare non potes, **sed** fuisse hominem, adhuc ipsa humana corporis relicta species ostentat. **Avaritia** fervet, similem lupo dixeris; ferox atque inquietus linguam **litigiis** exercet, cani comparabis; insidiator occultus surripuisse fraudibus **gaudet, vulpeculis** exæquatur; iræ intemperans fremit, leonis animum gestare **credatur**; pavidus et fugax non metuenda formidat, cervo similis **habeatur;** segnis ac stupidus torpet, asinus **vivit;** levis atque inconstans studio **permutat,** nihil ab avibus differt; fœdis immundisque libidinibus immergitur, sordidæ suis voluptate detinetur. **Ita homo probitate deserta, vertitur in belluam.** BOETIUS, lib. IV, **Prosa 3.**

montrait avec quelle miséricorde elle écoute tous ceux qui l'invoquent, avec quelle tendresse maternelle elle défend et protège les hommes les plus coupables, s'ils mettent leur espérance en elle, jusqu'à ce qu'elle les réconcilie avec son Fils par une véritable pénitence.

Cette protection pour les pécheurs ne répugne pas à l'élévation de la bienheureuse Vierge au sommet de la sainteté, car la protection et l'assistance qu'elle leur offre ne déprécient pas ni ne diminuent sa sainteté, ni sa pureté. Plus elle met de diligence à secourir les pécheurs, plus ces deux vertus brillent en elle avec éclat. Les pécheurs qu'elle ramène ainsi à son Fils, sont autant de pierres précieuses qui enrichissent son trône et relèvent l'éclat de son diadème.

Il faut remarquer cependant que la bienheureuse Vierge Marie n'est pas le refuge et la défense de tous les pécheurs sans exception. Elle veut du bien à tous, elle leur en fait à tous; mais sa protection n'est vraiment efficace et ne produit tout le bien qu'elle désire, que lorsqu'elle s'exerce en faveur de ceux qui la recherchent et la réclament avec instances. Ses véritables protégés sont les pécheurs qui conçoivent dans leur âme un sincère regret de leurs fautes, s'efforcent de les réparer par la pénitence, amendent leur vie, l'honorent selon Dieu, la vénèrent avec piété, s'étudient à l'imiter avec courage. On peut comparer Marie à Abigail, qui désarma le courroux de David contre Nabal : Nabal l'insensé, figure du pécheur, après avoir échappé une fois au châtiment que David lui réservait, fut cependant tué plus tard. Le pécheur doit craindre le même sort, si, malgré l'aide et le patronage de la sainte Vierge, il ne s'amende pas, s'il ne corrige pas ses mœurs dépravées ; il subira la mort et la mort éternelle, s'il ne se dépouille pas de la folie de son péché.

Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, dit Marie dans l'*Ecclésiastique* XXIV, 26. Elle appelle donc à elle et promet de défendre et de combler de biens ceux qui la désirent selon Dieu, ceux qui l'aiment, l'honorent et s'efforcent de l'imiter dans la mesure de leur pouvoir.

Qui pourrait compter ceux qui, enchaînés par de mauvaises habitudes, ou par l'aveuglement de l'esprit, se convertissent chaque jour à Dieu, et font pénitence de leurs fautes, grâce à la protection de la bienheureuse Vierge Marie? Mais les malheureux qui abusent de la bonté de Dieu, méprisent sa miséricorde, irritent sa justice et amassent des trésors de malédiction pour le jour des colères, elle ne les favorise pas et ne les défend pas. Elle n'est pas le refuge des blasphémateurs, des parjures, des ennemis de Dieu et de la sainte Eglise, des persécuteurs ouverts ou hypocrites, des suppôts de Satan, aussi longtemps qu'ils

s'obstinent dans le mal. Elle n'est pas le refuge des ingrats, des criminels, des scélérats, des voluptueux, des traîtres, s'ils ne reviennent pas à de meilleurs sentiments. Elle n'est pas le refuge des magistrats injustes, des juges iniques, des mauvais conseillers, qui aiment et ne condamnent pas leur propre iniquité. Elle n'est pas le refuge des riches avares et sans pitié, des débauchés, des marchands trompeurs, des impudiques, des adultères, s'ils ne changent pas de vie. Tous ces pécheurs ne trouveront pas grâce auprès de Marie, tant qu'ils ne se dépouilleront pas de la folie de leur crime et de leur impiété. Elle fera tout pour les amener à une conversion sincère, mais s'ils refusent obstinément de se convertir, elle ne pourra ni les réconcilier avec son divin Fils, ni leur ouvrir le Ciel. Leur perte l'affligera, mais ils n'en seront pas moins perdus.

Si donc nous voulons obtenir sa bienveillante protection, efforçons-nous de nous en rendre dignes. La Vierge Mère de Dieu est pure et elle aime les cœurs purs ; elle est chaste et affectionne les âmes chastes ; elle est humble, patiente, obéissante, douce et elle aime à protéger, à défendre tous ceux qui l'imitent dans la pratique de ces vertus. C'est pourquoi, pratiquons la chasteté, si nous voulons attirer sa bienveillante protection, car elle a en horreur la fange du vice impur, les affections, les pensées, les paroles criminelles et obscènes ; elle déteste les excès de la colère ; elle ne peut pas admettre la jalousie, l'inhumanité et les querelles ; elle rejette la vaine gloire qui s'épuise dans des fatigues inutiles ; elle résiste au faste, à l'orgueil, à l'esprit de vengeance qui ne peut oublier une injure. Mais elle trouve son bonheur dans le jeûne, la mortification et la prière ; la pureté, la chasteté et la virginité font ses délices ; elle aime la tranquillité de l'âme et la paix du cœur ; elle serre entre ses bras, comme des filles chéries, la charité, l'humilité et la miséricorde.

Accourons donc tous auprès d'une Mère si bonne, auprès de notre patronne, notre avocate et notre fidèle médiatrice, nous qui sommes accablés sous le poids de nos fautes, opprimés par l'affliction, chargés de beaucoup de crimes, incertains de notre salut et abandonnés de tous. En elle et par elle, les coupables trouveront le pardon, les affligés la consolation, les délaissés un asile, les insensés la sagesse, les pécheurs la justification, les justes la persévérance. Disons-lui avec un de ses plus humbles et plus fidèles serviteurs[1] :

[1] O benignissima Virgo Maria, ego perversus et iniquus peccator me tentatum sentio, et prostratum ab inimicis, quibus in multis peccatis consensum præbui, et cum opere complevi. Adjuva ergo, clementissima Virgo Maria, perditæ gratiæ reparatrix, et da mihi pœnitentiam de commissis; impetra veniam de præteritis, tribue in præsentibus cautionem, præsta in

« O très douce Vierge Marie, je suis un malheureux pécheur, « grandement coupable. Je suis tenté et comme foulé aux pieds par « mes ennemis, car, hélas ! j'ai consenti bien des fois à leurs « insinuations perverses, et j'ai commis l'iniquité. Venez donc « à mon aide, ô Vierge très clémente ; renouvelez en moi la « grâce que j'ai perdue ; donnez-moi la contrition sincère des « fautes que j'ai commises. Obtenez-moi le pardon de ma con- « duite passée, la force dans les combats présents, la grâce « de résister victorieusement désormais à toutes les attaques « de mes ennemis. Ainsi soit-il. »

§ V. — *Elle est la consolatrice des affligés.*

Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive*. Aussi les justes ne reculent pas devant la souffrance et ne refusent pas la tribulation, mais ils demandent au Seigneur de leur venir en aide au milieu des épreuves, et de les consoler dans leurs peines. Le Prophète royal dit au Seigneur (Ps. CXVIII. 76) : *Répandez sur moi votre miséricorde, afin qu'elle soit ma consolation*. Il demande la miséricorde, non pour ne pas sentir l'adversité, les tortures du chagrin, l'oppression du malheur, mais pour être consolé et soulagé. La bienheureuse Vierge Marie est, après Dieu, la grande consolation des affligés, et la sainte Eglise nous invite à l'invoquer sous ce nom. Pour le faire avec plus de fruit, il est bon de savoir de quelle manière il faut entendre que Marie est la consolatrice des affligés, et quels sont ceux dont elle est surtout la consolatrice.

Dieu est appelé notre premier consolateur ; il est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, selon la parole de l'apôtre S. Paul aux Corinthiens (I Cor. I. 3). C'est pourquoi lorsque nos pères de l'ancienne Loi lui demandant un allégement à leurs maux, lui disaient avec David (Ps. LXXXVIII) : *Aidez-nous, Seigneur, notre salut, et pour la gloire de votre nom, Seigneur, délivrez-nous*, il leur envoya le Christ, le consolateur du monde, l'astre du ciel, la splendeur de la lumière éternelle, le soleil de justice, qui consola le monde plongé dans la tribulation et l'angoisse, éclaira la noire obscurité de son infidélité et de son ignorance, l'arracha des ténèbres et des ombres de la mort où il était assis, le guérit, le justifia et le rendit heureux.

La consolation la plus véritable et la plus légitime est celle que nous procurent le salut et la rédemption des péchés. Par son ascension dans le ciel, Jésus-Christ remplit l'Eglise triomphante

futuris adversus omne malum fortissimam resistentiam. Amen. IDIOTA (cujus nomen, RAYMUNDUS JORDANUS), in *Contemplationibus de B. V. M.*

d'une grande joie. Il avait promis de donner à l'Église militante une consolation invisible, et il accomplit cette promesse au jour de la Pentecôte, lorsqu'il envoya le divin Paraclet. Mais pour remplacer la consolation visible que cette Eglise recevait de sa présence corporelle, il lui laissa sa Mère, la Vierge Marie. Cette bonne Mère la consola amplement, en effet, de la privation de la vraie joie du monde, de l'absence de son Fils monté au ciel.

Après l'ascension de Jésus-Christ, Marie a été l'aide, la consolatrice, la conseillère, l'asile et comme l'arche des Apôtres et des fidèles dans leurs épreuves. Ils trouvaient en effet auprès d'elle, secours, conseils et consolations en abondance. Au sujet de ce texte : *Elle était debout au pied de la croix*, S. Bernard nous dit[1] : « C'était réellement un grand sujet de consolation « pour les hommes, de voir sur la terre une Mère dont le Fils « régnait dans le ciel. » Aussi n'y avait-il personne parmi les premiers chrétiens qui ne désirât la voir. S. Denis l'Aréopagite vint la visiter avec un grand nombre d'autres personnes.

Il sentit, en la voyant, son âme inondée d'une douceur si grande qu'il disait : « Si je n'avais déjà connu par la foi la divi- « nité du Christ, je la regarderais et l'honorerais comme le véri- « table Dieu[2]. » S. Ignace martyr, brûlant du désir de la contempler, écrivait à S. Jean l'Evangéliste[3] : « Si vous voulez bien « me le permettre, je monterai dans les quartiers de Jérusalem « où habitent les saints, pour les visiter, pour voir surtout « Marie, Mère de Jésus, qui est, dit-on, l'objet de l'admiration et « des désirs universels. »

Nous lisons dans les œuvres de sainte Brigitte qu'un ange lui fit cette révélation[4] : « Dieu permit à la Vierge Marie « de demeurer sur la terre jusqu'à son assomption, pour l'affer- « missement des bons, et la correction de ceux qui s'égarent. » Elle était, en effet, l'institutrice des Apôtres, la force des martyrs, la lumière des confesseurs, le miroir éclatant des vierges, la consolation des veuves, la mère bienfaisante des époux, l'affermissement de tous les fidèles dans la loi catholique.

Marie fut pendant ce temps-là la force des martyrs. Elle les animait à supporter avec un cœur joyeux toutes sortes de tortures, pour le nom de Jésus ; pour leur salut, et pour celui de

[1] Vere magnum hoc erat hominibus solatium, videre Matrem in terra, cujus Filius dominaretur in cœlo. S. Bern. a Mieckow cit.

[2] Nisi jam per fidem divinitatem Christi cognovissem, eam pro Deo haberem ac venerarer. S. Dionys., Epist. *ad Paulum.*

[3] Si licitum est mihi apud te, ad Jerosolymæ partes volo ascendere, et videre sanctos qui ibi sunt : præcipue Mariam Matrem Jesu, quam dicunt universis admirandam, cunctis desiderabilem. S. Ignat., Epist. *ad Joann.*

[4] Virgo Maria ante assumptionem ad bonorum confortationem, et errantium correctionem remanere permissa est. S. Brigitt., Serm. Angelic.

tous, elle s'exposait aux plus grandes tribulations; par ses prières, elle leur obtenait de Dieu l'esprit de force et de courage. Jérôme Gratien (L. I *de S. Joseph*) écrit de la bienheureuse Vierge Marie, que pendant la lapidation de S. Etienne, elle se répandait en prières pour lui. On montrait encore à Jérusalem, aux siècles passés, une pierre où la Vierge priait à genoux pendant le martyre de ce saint Diacre. C'est donc à la Mère de Dieu que l'Eglise doit d'avoir le grand S. Etienne, premier martyr, comme elle doit à Etienne le bonheur de posséder le grand Docteur des nations, l'apôtre S. Paul.

Marie, pendant son séjour sur la terre, compatissait au sort des affligés et relevait leur courage. Tel est le témoignage formel de S. Ignace dans sa Ire Epître[1]. « Elle compatissait au sort « des malheureux, dit-il; elle partageait leurs souffrances « qu'elle se hâtait d'alléger. »

Les martyrs de ce temps, et tous ceux qui souffrirent pour le nom de Jésus-Christ, se réfugièrent auprès de Marie, et cette bonne Mère les relevait de leur abattement, ranimait leur courage dans les souffrances, et leur obtenait par ses prières la patience et la force de supporter, sans se plaindre, toutes les persécutions. En outre la bienheureuse Vierge endurait elle-même toutes sortes d'adversités avec courage et tranquillité d'âme: elle montrait, au milieu des peines de la vie, un visage toujours serein, la tristesse ne s'emparait jamais de son cœur, elle marchait le front calme et joyeux. S. Ignace martyr écrit à son sujet dans l'Epître déjà citée : « Marie, Mère de Jésus, est « joyeuse dans les afflictions : elle ne se plaint jamais dans l'indi- « gence et le dénuement : les injures elles-mêmes n'excitent que « sa reconnaissance[2]. » Aussi ses exemples étaient-ils une source précieuse de soulagement, de courage, de joie même, pour tous les fidèles en proie à la tristesse et à l'adversité.

Ne nous étonnons pas que la présence de Marie fût pour ceux qui souffraient une puissante consolation au milieu de leurs épreuves. Il avait suffi autrefois d'une simple figure de cette auguste Vierge pour fortifier le patriarche Jacob, obligé de fuir la maison paternelle, pour échapper à la vengeance d'Esaü qui voulait sa mort. Il vit, pendant son sommeil, une échelle mystérieuse au sommet de laquelle Dieu était appuyé, et qui offrait à tous la facilité d'entrer au ciel. Cette échelle était la figure de Marie. Une autre fois, le même saint patriarche dut soutenir une lutte mystérieuse contre un ange, pendant une nuit entière; mais au lever de l'aurore il se sentit consolé, et

[1] Maria miseris et afflictis condolebat coafflicta, nec seguiter subveniebat. S. IGNAT., Epist. 1.

[2] Maria Mater Jesu in afflictionibus est hilaris, in penuriis et indigentiis non quærula, injuriantibus grata. S. IGNAT., *ibid.*

il reçut la bénédiction de Dieu. Cette aurore naissante était encore la figure de Marie. Enfin, arrivé à l'heure de la mort, il s'attristait de laisser ses fils en Egypte après lui; mais ayant tourné ses regards vers le sommet de la verge que Joseph tenait à la main, il se sentit réconforté. Cette verge était encore Marie, tige mystérieuse au sommet de laquelle le Christ Notre-Seigneur s'épanouit comme une fleur. Si donc un emblème, une simple figure de Marie portait la consolation dans les cœurs affligés, quel soulagement sa présence ne devait-elle pas leur procurer ! En prenant possession de la gloire céleste, elle ne s'est pas dépouillée de ses sentiments de compassion et de miséricorde. Aujourd'hui encore elle allège les afflictions et les adoucit d'autant plus qu'elle est plus élevée. De là vient que S. Bonaventure[1] appelle Marie le refuge assuré de tous les affligés, et que S. Jean Damascène la salue ainsi[2] : « Je « vous salue, vous qui soulagez toutes les inquiétudes ! Je vous « salue, remède de tous les maux du cœur! »

C'est à juste titre que Marie est appelée la consolatrice des affligés[3], principalement en sa qualité de Reine du ciel, parce qu'elle voit les misères et les perplexités des hommes, et qu'elle s'empresse d'y subvenir. On l'a comparée à ces animaux mystérieux d'Ezéchiel et de S. Jean, couverts d'innombrables yeux, car rien n'échappe à ses regards, et les maux qu'elle voit, elle y compatit et les soulage. Marie ne remet pas son assistance au lendemain : ceux qui souffrent sont ses enfants ; elle se hâte de leur venir en aide.

S. Jean, dans le sein de sa mère, gémissait sous le poids de la tache originelle. A peine la bienheureuse Vierge eut-elle conçu le Fils de Dieu, qu'elle se hâta de monter jusqu'à la demeure de Zacharie et d'Elisabeth pour lui porter la consolation et le secours qu'il attendait.

Les *Actes des Apôtres* disent de Notre-Seigneur, *qu'il passa en faisant le bien* et en guérissant tous les malades. Par les bienfaits ainsi semés sur son passage, il donnait à comprendre qu'il fait le bien avec promptitude et empressement. Il inspira

[1] Refugium nostrum in omni necessitate nostra. — Refugium pauperum in tribulatione. — Refugium pereuntium. — Refugium singulare, hac in vita vacillante. — Refugium sui gregis. D. Bonavent., in *Psalt. B. V. M.*

[2] Ave unicum molestiarum levamen, ave omnium dolorum cordium medicamentum. S. Damas., Serm. *de Dormitione B. Virg.*

[3] Consolatrix nostra quæ mœrores sedavit et oppressorum molestias lenivit, cunctasque oppressiones sustulit. S. Ephrem, Serm. *de Laud. B. M. V.*

Consolatrix in Christo gementium. — Consolatrix pientissima infirmorum. — Consolatrix piissima miserorum. — Consolatrix prompta tristium. — Consolatrix promptissima afflictorum. — Consolatrix viventium. — Consolatrix una gementium. Joan. Trith., in Orat. *ad B. V.*

à sa Mère la même promptitude à faire le bien, la même hâte pour venir en aide aux malheureux.

Enfin Marie nous obtient, dans toutes sortes de malheurs, la grâce de verser des larmes qui nous consolent et nous sauvent. L'Esprit-Saint est appelé *notre consolation*, parce qu'il fait couler des larmes qui lavent nos péchés. *Il prie pour nous par les gémissements ineffables* qu'il produit en nous, dit l'apôtre S. Paul Rom. VIII, 26. C'est dans ce sens que la bienheureuse Vierge Marie est appelée encore la *Consolatrice des affligés*, parce qu'elle les fait pleurer pour qu'ils demandent avec plus d'ardeur et qu'ils obtiennent plus facilement le secours divin et les consolations de l'Esprit de Dieu.

Si l'on demande quelles sont les afflictions auxquelles la bienheureuse Vierge Marie s'empresse de porter remède, celles qu'elle adoucit en y versant le baume de la consolation céleste, il faudrait énumérer toutes les tristesses qui affligent la pauvre humanité. Elle aide à supporter en paix et même avec joie, la pauvreté, les dénûments de toute espèce, les travaux, les persécutions, les oppressions des ennemis, la captivité, les divers genres de maladies, l'heure de la mort, le jour du jugement, les flammes du Purgatoire.

La pauvreté est une grande affliction, si on la considère au point de vue purement humain et naturel. Le pauvre n'a guère d'amis, et la pauvreté, pour quiconque n'est pas animé d'un grand esprit de foi, est une tentation perpétuelle. Elle pousse naturellement au crime et elle est l'ennemie des vertus. Satan s'enhardit jusqu'à tenter Notre-Seigneur, lorsqu'il le vit pressé par la faim. La pauvreté est un fardeau lourd à porter : l'homme le mieux doué est souvent écrasé sous ce poids ; il ne peut ni développer ses facultés naturelles, ni même faire, dans la vertu, les progrès auxquels il était appelé.

Mais la bienheureuse Vierge Marie vient au secours des pauvres. Elle est leur consolatrice, d'abord par son exemple. Elle supportait la pauvreté avec courage et la pratiquait avec tant de joie que les Mages, venus de l'Orient auprès de la crèche du Sauveur, la reconnurent à cette seule marque pour la Mère de Dieu. « Elle faisait voir par sa joie dans un si grand dénû-« ment qu'elle était la Mère du Christ, » dit un ancien commentateur de l'Evangile selon S. Matthieu. Cet exemple de la Mère de Dieu, pauvre et n'ayant qu'une crèche à donner pour berceau à son divin Enfant, relève les pauvres de leur abattement, les console dans leurs privations, adoucit leur indigence et leur détresse.

Les chrétiens de la primitive Eglise vivaient dans la pauvreté. Après avoir vendu leurs biens, ils en déposaient le prix aux pieds des Apôtres. D'où leur venait un si grand

détachement des choses de la terre? qui leur inspirait tant de goût pour l'indigence ? l'exemple de Jésus-Christ et celui de Marie.

Ces modèles d'amour pour la pauvreté adoucissaient leurs souffrances dans la privation, les encourageaient, les réjouissaient dans leur dénûment. Telle fut la cause de leur renoncement à toutes les richesses, et de leur joie au milieu de l'indigence la plus complète.

Marie console aussi les pauvres par l'intérêt qu'elle leur porte et qu'elle a manifesté tout particulièrement aux noces de Cana. La sainte Vierge alla aux noces et, le vin manquant, elle dit à Jésus : *Ils n'ont pas de vin*. Nous ne lisons pas qu'on avertit Marie d'intercéder pour l'indigence des époux. Mais par son intuition propre, et en vertu de sa promptitude et de son inclination à faire du bien, sans retard, elle supplia son Fils. La compassion seule fut le mobile de cet acte de bienfaisance. Il faut remarquer aussi que ce fut pendant le repas que la Vierge s'aperçut du manque de vin, pour nous montrer que sa nourriture et ses délices sont de secourir notre indigence.

Ce ne fut pas sans une intention particulièrement mystérieuse que Jésus voulut que sa Mère lui demandât du vin. Pourquoi du vin ? Parce qu'il est le symbole de la joie. *Le vin réjouit le cœur de l'homme*, est-il écrit au livre des *Proverbes* (XXXI, 15). Ainsi lorsque la Mère de Dieu demanda du vin à son Fils, elle s'annonça clairement comme la consolatrice future des affligés, des cœurs tristes, des pauvres surtout. Personne ne lui demandait rien : mais obéissant à un sentiment de prévenante compassion, elle intercédait auprès de son Fils. S. Bernard en tire cette conclusion : « Si elle a fait cela sans y être invitée, « que sera-ce lorsqu'on implorera son assistance ? »

Les Apôtres se trouvaient aussi à Cana ; mais aucun ne s'aperçut du manque de vin et n'intercéda pour les pauvres. La Vierge seule remarqua cette circonstance, et seule elle pria son Fils en faveur des époux.

Un jour la foule qui suivait Notre-Seigneur dans le désert était pressée par la faim et la soif.

Or, parmi une si grande multitude, nul d'entre ceux qui entouraient Jésus ne se préoccupa de cette détresse, nul ne lui suggéra d'avoir pitié de ce peuple qui le suivait depuis trois jours, ni d'apaiser sa faim et de lui donner assez de forces pour ne pas tomber de défaillance en chemin. Les disciples étaient là ; mais loin de secourir la foule, effrayés par la difficulté de procurer un secours efficace, ils semblaient détourner leur Maître de tout acte de miséricorde; ils disaient en effet : *Comment pouvons-nous trouver dans ce lieu désert assez de pain pour rassasier tout ce peuple?* Chose étonnante, parmi tant de milliers

d'hommes, personne n'avertit le Seigneur de l'absence de toute nourriture ; personne n'intercède, et lorsqu'il prend l'initiative et semble attendre qu'on lui demande d'user en cette circonstance de son pouvoir divin, les disciples eux-mêmes l'en dissuadent plutôt. Quelle différence avec ce qui se passa aux noces de Cana en Galilée ! D'où vient cette différence? La consolatrice des affligés était à Cana, mais elle ne se trouvait pas avec la foule dans le désert. D'où nous pouvons conclure que Marie voit mieux toutes nos misères et qu'elle est plus prompte à nous venir en aide et à nous consoler, que tous les saints et que les apôtres eux-mêmes. Elle ne se contente point de remarquer les nécessités patentes du pauvre ; elle scrute son indigence cachée : l'œil de sa miséricorde pénètre dans l'intime de son âme, afin de porter secours à son dénûment secret.

Donc, quelle que soit notre détresse, ayons recours à la bienheureuse Vierge. *Abandonnez à Dieu tout le soin de vos affaires, et lui-même vous nourrira*, dit le Psalmiste (Ps. LIV, 25) ; faisons de même envers Marie ; abandonnons-lui le soin de tout ce qui nous regarde. Elle veille sur nous, elle nous rassasie quand nous sommes pressés par la faim, et elle étanche notre soif ; elle comble de biens les indigents : elle est notre mère.

Les travaux, les persécutions, les infortunes de toutes sortes, sont encore une occasion pour Marie de venir en aide à un nombre infini d'affligés qui implorent son secours.

Le travail imposé à l'homme pour l'expiation du péché est une affliction : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*, a dit le Seigneur en chassant Adam du jardin de délices. Marie est la consolatrice de ceux qu'un travail pénible fatigue et afflige. Que n'eut-elle pas fait pour soutenir et consoler son saint époux sur la terre? Les épreuves ne manquèrent pas à Joseph. Outre les souffrances, les fatigues, les périls, les incommodités de toutes sortes qu'il rencontra dans ses divers voyages, et particulièrement dans la fuite en Égypte, il devait se livrer sans relâche à de durs et pénibles travaux pour gagner, avec son pain de chaque jour, celui de Marie et du divin Enfant. Nous ne voyons pas cependant qu'il ait jamais fait entendre une plainte. C'est qu'il avait auprès de lui la sainte Vierge sa compagne ; avec elle, il ne sentait ni la fatigue, ni quelque incommodité que ce fût ; le danger ne l'effrayait point et, dans son indigence, il se croyait riche. La seule présence de Marie suffisait pour changer ses fatigues en repos, ses afflictions et ses angoisses en ineffables consolations. Ce que Marie fit pour Joseph, elle le fait pour tous ceux qui ont recours à elle. « Elle abrite sous « son aile celui qui travaille, » dit le bienheureux Amédée[1], et

[1] Laborantem sub umbra protegit. B. AMADEUS, Hom. 4 *de Laud. Virg.*

le bienheureux Albert le Grand commentant ces paroles : *L'ange Gabriel fut envoyé*, dit à Marie[1] : « Vous êtes le repos de ceux « qui travaillent et la consolation des affligés. »

Etes-vous persécuté? Marie vous consolera comme elle fut la consolatrice des premiers chrétiens, que poursuivait la rage des païens et des juifs. Elle leur disait ce que son divin Fils et ce qu'elle-même avaient supporté avec résignation, pendant trois ans de persécutions, de privations, d'afflictions inexprimables ; elle leur laissait voir la joie qui débordait de son cœur quand on l'offensait, et qu'elle avait ainsi quelque chose à souffrir pour Jésus et à cause de son nom. « Marie, Mère de Jésus, » dit S. Ignace[2], « était contente dans les persécutions et reconnais- « sante envers ceux qui l'offensaient. »

Que de fois n'a-t-elle pas délivré les captifs, visité et consolé les prisonniers et les martyrs au fond de leurs cachots ! Que de fois ne les a-t-elle pas soutenus au milieu des supplices les plus cruels et ne les a-t-elle pas assistés d'une manière sensible au moment même de leur mort! Nous ne pouvons citer ici des exemples que l'on retrouve un peu partout et qui nous entraîneraient trop loin[3].

Que ne pourrait-on pas dire encore sur les consolations sans nombre procurées aux affligés de toutes sortes par la très sainte Vierge? Les orphelins l'appellent leur mère ; les pupilles, leur protectrice ; les coupables, leur avocate ; les captifs, leur libératrice ; les voyageurs égarés, leur guide ; les vieillards, leur lumière, leur bâton de vieillesse ; les malades, leur remède ;

[1] Quies laborantium et solatium afflictorum. B. Albertus Magn., *Super Missus*.

[2] Maria Mater Jesu in persecutionibus est hilaris, injuriantibus grata. S. Ignat., Epist. 1.

[3] Il en est un cependant qui n'est peut-être pas assez connu, et qu'on nous pardonnera de reproduire ici.

Sur la demande de la sainte Vierge, Joseph d'Arimathie réclama courageusement à Pilate le corps de Jésus, qu'il embauma et plaça dans son propre tombeau. Mais il encourut pour ce fait la haine et la colère des Juifs. Les princes des prêtres le jetèrent en prison. S. Grégoire de Tours nous l'apprend. Il ajoute que, au moment de la résurrection de Jésus-Christ, quand les gardes étaient tout effrayés de l'apparition de l'ange, et que le corps avait disparu du tombeau, le même esprit céleste avait délivré Joseph, les murs de la prison s'étant d'eux-mêmes élevés dans les airs (*Hist. des Francs*, liv. I, ch. xxi). Pierre de Noel ajoute (Liv. IV, ch. ii) que la prison de Joseph d'Arimathie avait été scellée et qu'il en sortit sans que le sceau fût brisé, grâce à l'ouverture laissée par les murs suspendus. Des auteurs aussi sérieux méritent qu'on les croie. Il est très probable que la sainte Vierge, qui avait été la cause du danger auquel s'était exposé Joseph, le délivra de la prison par ses prières. Ce miracle n'est pas plus étonnant en lui-même que la délivrance de S. Pierre par l'ange, et qu'une multitude d'autres très authentiques. Il paraît du reste bien peu probable que les Juifs n'aient pas persécuté Joseph d'Arimathie, dont la pieuse conduite les condamnait si hautement.

les pauvres abandonnés, leur défense ; les navigateurs, le port assuré ; les naufragés, l'étoile de la mer ; les combattants, leur bouclier ; les vainqueurs, leur couronne et leur triomphe ; tous enfin voient en elle la mère de la miséricorde, leur espérance, leur douceur et leur vie. Et partout, dans toutes les contrées du monde, les édifices les plus majestueux consacrés à la gloire de Marie semblent vouloir porter jusqu'au ciel et perpétuer jusqu'à la fin des temps les hommages et la reconnaissance des affli- elle a secourus et comblés de biens.

CHAPITRE VIII

MARIE NOTRE ESPÉRANCE POUR LA VIE FUTURE.

§ I. — *Elle est notre secours à l'heure de la mort.*

Le moment le plus redoutable pour les hommes est celui de la mort. O mort ! que ton souvenir est amer à l'homme qui vit heureux dans l'abondance ! Quelles douleurs quand l'âme est arrachée du corps ! Quelle tristesse à la pensée qu'il faudra bientôt quitter les richesses, les plaisirs, les honneurs, les amis et surtout la vie qui nous est si chère ! Tous les péchés qu'il a commis se présentent à l'esprit du mourant, si Dieu lui fait cette dernière grâce, pour qu'il en conçoive une véritable contrition. A ce moment suprême, il comprendra enfin la vanité du monde, qu'il n'a jamais sentie ni voulu regarder. Il verra à l'avance le juste et redoutable tribunal de Jésus-Christ, devant lequel il lui faudra rendre compte de ses paroles, de ses actions et même de ses pensées. L'enfer avec ses flammes éternelles et le ver rongeur de la conscience s'entr'ouvrent devant lui. Sera-t-il son partage, ou la miséricorde de Dieu l'en délivrera-t-elle ? Il n'en sait rien : nul ne peut dire s'il est digne d'amour ou de haine. A ce moment terrible, les démons, s'ils ne sont pas absolument sûrs de leur proie, ou si Dieu n'enchaîne pas leur puissance, redoublent d'efforts ; ils ne négligent rien pour tromper le mourant, soit en lui inspirant une fausse paix qui est pour l'âme une léthargie mortelle, soit en s'efforçant de le jeter dans le désespoir[1].

[1] Pensandum est, cum jam peccatrix anima vinculis incipit carnis absolvi, quam amaro terrore concutitur, quantis mordacis conscientiæ stimulis laceratur. Recolit vetita quæ commisit ; videt mandata quæ negligenter implere contempsit ; dolet indulta pœnitentiæ tempora sese inaniter percipisse ; plorat immobilem districtæ ultionis articulum sibi inevitabiliter imminere. Manere satagit, ire compellitur. Recuperare vult perdita et non

Les plus grands saints ont redouté le terrible moment de la mort, et ce n'était pas sans quelque raison, puisqu'une seule pensée coupable peut alors faire perdre à l'homme le fruit de toute une vie passée dans la pratique de la vertu et le précipiter dans le malheur éternel. S. Jérôme rapporte que S. Hilarion, âgé de quatre-vingts ans, et illustre par les miracles qui naissaient sous ses pas, avait à combattre contre cette frayeur à ses derniers moments; il disait : « Sors, ô mon âme, que crains-tu? « Sors, pourquoi hésites-tu? Il y a soixante et dix ans bientôt « que tu sers Jésus-Christ, et tu redoutes de mourir? » S. Arsène, après de longs et généreux combats, lorsque Dieu l'appela pour recevoir sa couronne, fut saisi de terreur au milieu des angoisses de la mort. Lui dont la sainteté était comparable à celle des anges, versait des larmes abondantes, au point que ses disciples surpris s'écriaient : « Eh quoi, vous aussi, père, vous craignez « la mort? » Et Arsène leur répondait : « En vérité, cette crainte « de la mort dont vous me voyez saisi, ne m'a jamais quitté un « seul instant, depuis que je me suis adonné sérieusement au « service de Dieu. »

S'il en est ainsi des saints, que faudra-t-il penser des pécheurs? Si les cèdres du Liban sont ébranlés, qu'en sera-t-il des joncs à

auditur. Post terga respiciens totius transactæ vitæ cursum, velut unum brevissimum deputat passum. Ad se oculos dirigit, et infinitæ perennitatis spatia deprehendit. Plorat itaque, quia amisit, quam in brevi spatio acquirere potuit, omnium lætitiam sæculorum. Deflet etiam se, propter tam brevem illecebrosæ carnis voluptatem, inenarrabilem perpetuæ suavitatis amisisse dulcedinem. Erubescit quod propter illam substantiam, quæ vermibus erat obnoxia, illam neglexit, quæ choris angelicis erat inferenda. Jam radios mentis attollit, et cum delectiarum immortalium gloriam contemplatur, eam, propter inopiam vitæ hujus perdidisse, confunditur. Cumque sub se reflectit oculos ad hujus mundi convallem tanquam caliginem supra se vero miratur æterni luminis claritatem, liquido comprehendit, quod nox erat, et tenebræ quod amavit. O si residuum pœnitentiæ tempus mereri posset, quam duræ conversionis iter arriperet! Qualia et quanta promitteret! Quantis se devotionum vinculis innodaret! Interea dum hebescentes oculi contabescunt, dum pectus palpitat, dum raucum guttur anhelat, dentes paulatim nigrescunt, et quamdam velut rubiginem contrahunt, pallescunt ora, et membra cuncta rigescunt. Dum hæc itaque, et hujusmodi tanquam vicinæ mortis præcedentia famulantur officia, adhuc omnia gesta simul, et verba, nec etiam ipsæ cogitationes desunt, et cuncta hæc amarum adversus authorem testimonium reddunt. Coacervantur omnia ante oculos respicientis, et quæ respicere refugit, coactus et invitus attendit. Adest præterea hic horrenda dæmonum turba, et illic virtus angelica. In eo, qui medius est, liquido deprehenditur cui possessori vindicetur. Nam si pietatis in eo videntur insignia, invitationis blanditiis delinitur, atque harmonicæ melodiæ dulcedine, ut exeat, provocatur. Quod si eum parti sinistræ meritorum nigredo et fœditatis squalor adjudicet, mox intolerabili terrore concutitur, repentini impetus violentia conturbatur, præcipitatur, invaditur, ac de miseræ carnis ergastulo violenter eripitur, ut ad æterna supplicia cum amaritudine pertrahatur. S. Petrus Dam., lib. VII, Op. 19.

moitié desséchés? Si les saints que les anges protègent et viennent assister à l'heure de la mort, pour emporter triomphalement au ciel leurs âmes purifiées et ornées de mille vertus, sont saisis de terreur, que deviendront ceux que des légions de démons entourent, attendant avidement le moment où il leur sera permis de saisir leurs malheureuses âmes, pour les emporter dans les enfers. C'est à cause des terreurs de ce moment, et du danger auquel les mourants sont exposés, que Dieu nous a donné le sacrement de l'Extrême-Onction[1]. Le démon nous fait une guerre de tous les instants; mais il n'ignore pas que si nous échappons à ses pièges en ce moment suprême, nous sommes sauvés à jamais, comme aussi nous sommes à jamais perdus, s'il nous entraîne au désespoir, à quelque faute grave, à l'impénitence finale, pour laquelle il n'existe pas de remède. S. Jean l'Évangéliste nous avertit dans l'*Apocalypse* que le démon descend vers nous enflammé d'une grande colère, parce qu'il lui reste peu de temps pour nous nuire : *Descendit ad vos diabolus, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet* (Apoc. XII, 12). Il n'a pas craint de s'attaquer aux plus fidèles serviteurs de Dieu, et à Jésus-Christ lui-même, pourquoi hésiterait-il pour s'attaquer à nous[2]. Que ferons-nous donc au milieu de tant de dangers? Qui sera notre force, notre consolation, notre protection? La bienheureuse Vierge Marie. Jamais sa protection ne nous fait défaut, mais c'est surtout à l'heure de notre mort qu'elle nous couvre de son ombre salutaire, à cette heure de suprême danger, où les tentations sont plus fortes et les démons plus acharnés à notre perte.

[1] Le saint Concile de Trente expose en ces termes les motifs de l'institution du sacrement de l'Extrême-Onction :

Clementissimus Redemptor noster, qui servis suis quovis tempore voluit de salutaribus remediis adversus omnia omnium hostium tela esse prospectum, quemadmodum auxilia maxima in sacramentis aliis præparavit, quibus Christiani conservare se integros, dum viverent, ab omni graviori spiritus incommodo possint; ita Extremæ Unctionis sacramento, finem vitæ, tanquam firmissimo quodam præsidio, munivit; nam etsi adversarius noster occasiones per omnem vitam querat, et captet, ut devorare animas nostras quodammodo possit; nullum tamen tempus est, quo vehementius ille omnes suas versutias intendat ad perdendos nos penitus et a fiducia etiam, si possit, divinæ misericordiæ deturbandos, quam cum impendere nobis exitum vitæ perspicit. Concil. Trident., Sess. 14 *in Doct. de Extr. Unct.*

[2] Necessaria plane insuperabilis protectio veritatis, non modo interim in carne degenti, sed postmodum exeunti : et nunc quidem, ob periculosos conflictus, tunc vero ob monstruosos occursus spirituum malignorum. Nempe sanctissimam illam gloriosi Martini animam voluit pars inimica nocere, et cruenta bestia, sciens quod modicum jam tempus haberet, tota profecto insania malitiæ infatigabilis, non est verita prope assistere ei quoque, in quo nihil habebat. Immo vero ad ipsum Regem gloriæ accedere imprudentissima temeritas illa præsumpsit, sicut ipse testatur : *Venit enim Princeps mundi hujus, et in me non invenit quidquam.* S. Bernard., **Serm. 7 *in Ps.* XC.**

Le saint roi David redoutait la mort ; mais pour se rassurer il avait sa prière et sa confiance en Dieu. *Si même je marchais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais pas les maux, parce que vous êtes avec moi*, dit-il au Seigneur. *Votre verge et votre bâton m'ont consolé* (Ps. XXII, 4). Dieu est avec lui, quel mal pourrait lui arriver ? O verge admirable, ô bâton précieux, soutien inébranlable ! Mais quelle est cette verge et que faut-il entendre par le bâton ! La bienheureuse Vierge Marie est cette verge qui nous console dans toutes nos tribulations, la verge d'Aaron couverte miraculeusement de fruits, la verge de Moïse instrument des plus grandes merveilles[1]. Le bâton est la croix de Notre-Seigneur. Ce bâton a non seulement frappé, mais blessé mortellement le démon notre implacable ennemi. Malheur à nous, si Jésus et Marie ne nous prêtaient pas leur assistance au jour de notre mort, et ne nous défendaient pas contre les attaques qu'il nous faudra subir ! Quiconque se présentait devant le roi Assuérus, sans avoir été demandé par lui, était infailliblement condamné à mort, si ce roi n'étendait sa verge vers lui en signe de protection[2]. Nul ne peut espérer paraître devant le Juge suprême, le Roi des rois, et n'être pas condamné à la mort éternelle, si la verge protectrice ne s'étend vers lui.

La confiance en Marie, la protection de Marie n'est-elle pas aussi la verge que Jésus-Christ ordonne à ses disciples de porter avec eux, lorsqu'ils vont prêcher l'Evangile ?

L'apôtre S. Paul adresse ces paroles d'encouragement et de consolation aux affligés et persécutés : *Si Dieu est pour nous, qui donc sera contre nous ? Qui osera accuser les élus de Dieu ? Qui pourra condamner ceux que Dieu justifie* (Rom. VIII, 31) ? C'est en vain que le monde et l'enfer déploient toute leur furie ; celui qui aime Dieu et qui mérite ainsi sa protection, verra toutes ces attaques tourner à son plus grand bien[3] : *Diligentibus Deum*

[1] Virga dicitur B. Virgo ; baculus crux. Hæc duo vere consolantur nos in omni tribulatione nostra. Ugo, Cardinalis.

Hæc est virga illa qua retunduntur impetus adversariorum dæmoniorum. Virga Aaron per quam fiunt signa et mirabilia. Baculum autem crucis intellige quo non solum verberatus est, sed et occisus est insatiabilis ille homicida, qui mortibus hominum pascitur, et nutritur. In Virgine virga et baculo crucis, miserorum spes et consolatio continetur. S. Petrus Dam., Serm. *de Assumpt.*

[2] Hæc est virga regis Assueri qui interpretatur Beatitudo, quia extensa super illum qui ingrediebatur ad eum salvus erat ; et qui non tangebatur ab ea occidendus ejiciebatur. Accedentes enim ad Deum per orationem in morte, tot sunt demerita ac peccata nostra, quæ nos circumstant ut, nisi interveniant preces Virginis, reprobentur ut præsumptuosæ orationes nostræ et rei mortis indicimur, nisi ipsa subveniat. Hanc fortassis etiam ob causam mandaverit Dominus Jesus, discipulis suis in via portare virgam, scilicet spem suffragii Virginis gloriosæ. D. Anton., IV p., tit. 25, art. 24.

[3] Quis enim non est contra nos ? Contra nos est enim ipse orbis tyranni,

omnia cooperantur in bonum (Rom. VIII, 28). Aussi est-ce la coutume des saints de compter au nombre de leurs bienfaiteurs ceux qui les poursuivent de leur haine et de leurs mauvais traitements. Qui donc a fait du saint homme Job un objet d'admiration pour le ciel et la terre, sinon l'acharnement du démon à le persécuter ? Ainsi en a-t-il été pour les Apôtres ; les Juifs, les Gentils, les faux frères, les princes, le peuple, la faim, la pauvreté, mille autres choses encore étaient contre eux, et pourtant rien n'était contre eux. Car c'est là même ce qui les a rendus glorieux devant Dieu et devant les hommes. Contre le fidèle attentif à observer exactement les lois de Dieu, l'homme et le démon ne peuvent rien ; tous leurs efforts ne font qu'augmenter ses mérites et orner sa couronne.

Ce que l'Apôtre disait de Dieu, on peut le dire aussi de la bienheureuse Vierge Marie. Elle protège ceux qui l'aiment, ceux qui mettent en elle toute leur confiance. Pendant tout le temps de leur vie, elle veille sur eux avec sollicitude, mais ses soins maternels redoublent, son anxiété, pourrait-on dire, s'accroît lorsque vient le moment de leur mort. C'est alors surtout qu'elle les défend contre les attaques de leurs ennemis. Si Marie est pour nous, qui sera contre nous ? Si elle plaide notre cause, qui osera nous accuser auprès de son divin Fils[1] ? Ceux qui aiment Marie et qui la servent, peuvent lui adresser ces paroles du Roi-Prophète au Seigneur (Ps. XXII, 4) : *Si je marchais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais point les maux, parce que vous êtes avec moi.* Ils peuvent avoir confiance en la miséricorde du Seigneur, parce qu'elle est leur avocate auprès de lui, et qu'elle plaide admirablement leur cause[2]. Ils peuvent espérer tout de

populi, cognati, cives. Verumtamen, ut contra nos sint tantum abest, ut nocere queant, ut causa etiam nobis, nolint, velint, coronarum sint, innumerorumque bonorum procuratores, divina sapientia insidias illorum ad nostram salutem convertente. Vides quemadmodum nemo contra nos sit? Ipsum etiam Job splendidum fecit quod armatum contra se diabolum sustinuit. Is enim et amicos, et uxorem, et ulcera, et familiares, innumeraque alia machinamenta adversus illum permovit, et tamen nihil horum omnino contra eum fuit. Neque adhuc tamen hoc illi magnum qui erat, quamquam revera magnum esset, sed quod multo est majus omnia hæc pro ipso erant. Quoniam enim pro ipso Deus erat, pro ipso simul erant omnia, etiam quæ contraria videbantur. D. Chrysost., Hom. 15 *in Epist. ad Rom.*

Ubi diabolus præliatur, ibi Christus assistit. Ubi diabolus assidet, ibi murorum spiritualium septa defendit. Cum audis multos persequentes et tribulantes me, noli timere ; quia potes dicere : Si Deus pro nobis, quis contra nos? D. Ambr., Serm. 1 *in Psal.* CXVIII.

[1] Protexit Maria. Quis enim apud Filium illum accusare audeat cui Matrem viderit patrociniantem? Et si Maria pro nobis, quis contra nos? Et si ipsa est quæ justificat, quis est qui condemnet? Richard. a S. Laur., lib. II.

[2] Felix religiosus ille contemnens omnia solatia mundi, qui Dominam nostram sanctam Mariam elegit sibi Matrem consolantem et totius vitæ suæ custodem protegentem. Nulli dubia, quin pia et misericors Mater,

sa puissance, puisqu'elle a écrasé la tête de leur plus terrible ennemi, et que l'enfer tremble et les démons s'enfuient épouvantés, au seul nom de Marie. Elle a sous ses ordres toutes les milices célestes, non seulement pour écarter les démons, mais pour faire à l'âme qui montera vers Dieu une escorte d'honneur; « car la divine Vierge reçoit les âmes des mourants [1], » dit S. Vincent Ferrier. Dans sa lettre à Eustochie, S. Jérôme écrit : [2] « La bienheureuse Vierge n'assiste pas seulement les mourants, « mais elle vient au-devant des âmes, après la mort. » Elle remplit ce ministère de miséricorde par les anges qui lui sont soumis, particulièrement par l'archange S. Michel. Ce prince de l'armée céleste est en effet spécialement chargé de recevoir nos âmes à notre dernier soupir; l'Eglise le chante [3] : « Que le « chef S. Michel les introduise dans le séjour de l'éternelle vie. » C'est lui que la Vierge Marie charge surtout de recevoir, à leur mort, l'âme de ses protégés. S. Bonaventure, cet illustre docteur de l'Église, l'a enseigné. Écoutons ses paroles [4] : « Michel, le chef

consolatrix pauperum, et orphanorum adjutrix, loquetur libenter pro fideli servo suo de mundo pergenti, verbum bonum et suave, placando faciem dilecti Filii sui Redemptoris nostri precibus suis sanctis dicens : Fili mi amantissime, miserere animæ famuli tui amatoris et laudatoris mei, sicut tu bene nosti et vidisti ; de cujus ore Angeli sæpius mihi devotæ salutationis gaudia nuntiarunt, qui etiam ad laudandum nomen sanctum tuum et meum, plures secum fratres invitare consuevit. Hic erat notarius noster, scribens sacros libros, et amator sanctæ Crucis, libenter orans, et psalmos canens, qui audito nomine sancto tuo atque meo, reverenter solebat ad nos inclinare, et genuflectendo salutare. Transiens per viam et videns a longe crucem, memor Passionis tuæ exhibuit tibi reverentiam inclinando se ad crucem. Cernens etiam in Ecclesia, vel in aliquo loco pictam imaginem meam, vel te in sinu meo jacentem aut sedentem vel quasi mortuum inter brachia mea pendentem, statim compassus est, et doluit, flevit et oravit, genua flectit, et adoravit. Hic sine osculo amoris non recessit, sed tota die ac nocte dolores sanctorum vulnerum tuorum et fletus oculorum meorum in corde suo abscondit, et intime mihi compati studuit. Memor esto ergo horum, Fili mi charissime, et da ei nunc invenire misericordiam coram te, mecum omnibus sanctis et angelis tuis, pro instantia magna supplicante. Thomas a Kemp. III, p., Serm. 2.

[1] Divina Virgo animas morientium suscipit. S. Vincent Ferr., Serm. *de Assumpt.*

[2] Morientibus B. Virgo non tantum succurrit, sed etiam occurrit. S. Hieron., *ad Eustoch.*

[3] Signifer sanctus Michael repræsentet eas in lucem sanctam. *Offic. Defunct.*

[4] Michael dux et princeps militiæ cœlestis cum omnibus administratoriis tuis, Virgo, paret præceptis in defendendis et suscipiendis de corpore animabus fidelium, specialiter tibi Domino die ac nocte se commendantium. S. Bonav., in *Specul. B. Virg.* Lect. 3.

Voici en quels termes brûlants le Docteur Séraphique réclame l'assistance de Marie pour l'heure de la mort :

Domina, quid multiplicati sunt qui tribulant me? Multi insurgent adversum me. Ne tradas me in manus inimicorum meorum, et in die mortis meæ conforta animam meam. Deduc me ad portum salutis, et spiritum

« et le prince de la milice céleste, avec tous ses anges, vos ser-
« viteurs, obéit à vos ordres, Vierge sainte, pour protéger et
« recevoir à la mort les âmes des fidèles, surtout de ceux qui
« vous invoquent nuit et jour, ô notre grande Reine! » Avec quelle promptitude, avec quelle ardeur les envoyés du Ciel n'accourent-ils pas à notre secours! Leur charité les presse, la volonté de Dieu les presse, mais la bonne Marie, si heureuse de ce que les anges font pour nous, surtout au moment de la mort, les presse aussi et les excite.

C'est surtout au moment de notre mort que Marie vient à notre secours, parce que Jésus son Fils nous l'a donnée pour Mère au moment de sa propre mort. Il n'est pas étonnant que ce souvenir redouble encore sa tendresse et ses soins pour nous, en ce redoutable passage. D'ailleurs un véritable ami ne fait jamais défaut à son ami qu'il voit dans une situation critique, surtout en danger de mort. Comment donc la bonne Mère, la Mère de la grâce, pourrait-elle nous délaisser au moment suprême qui décidera de notre éternité? Que l'on parcoure la vie des saints, et l'on trouvera à chaque pas des preuves et des exemples de la sollicitude qu'elle témoigne pour ses enfants, à l'heure de la mort.

Aussi l'Église répète-t-elle tous les jours à la bienheureuse Vierge : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres « pécheurs, maintenant et *à l'heure de notre mort*, ainsi soit-il. Elle chante aussi : « Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, « protégez-nous contre l'ennemi de notre salut, et recevez-nous « au moment de notre mort. » Ailleurs, elle la salue du nom d'Étoile de la mer : « Je vous salue, étoile de la mer! » et la prie d'éloigner tout danger de notre chemin : « Préparez-nous « une voie assurée, » afin que nos âmes battues par les flots sur cette vaste mer semée d'écueils et de monstres marins ne fassent pas naufrage au moment de la grande tempête, qui est le moment de notre mort, mais qu'elles arrivent au port du salut. De même que Moïse, en frappant la mer Rouge de sa baguette, a ouvert aux enfants d'Israël un chemin sûr pour la terre promise, Marie notre Mère, figurée par la verge de Moïse,

meum redde factori et Creatori meo. Domina, ne in furore Dei sinas corripi me, neque in ira ejus judicari. Propter honorem nominis tui, Domina, propitietur nobis fructus gloriosi ventris tui. De porta inferni, et de ventre abyssi, tuis sanctis precibus libera nos. Aperiantur nobis januæ sempiternæ ut enarremus in æternum mirabilia tua. Quia non mortui, neque qui in inferno sunt laudabunt te, Domina; sed qui tua gratia vitam æternam obtinebunt. In exitu animæ meæ de hoc mundo, occurre illi, Domina, et suscipe eam. Consolare eam vultu sancto tuo; aspectus dæmonum non conturbet illam. Esto illi scala ad regnum cœlorum, et iter rectum ad paradisum Dei. Impetra ei a Patre indulgentiam pacis, et sedem lucis inter servos Dei. Sustine devotos ante tribunal Christi, suscipe causam eorum in manibus tuis. S. Bonavent., in *Psalt. B. V. M.*

prépare à ses enfants voyageurs en ce monde un chemin sûr pour la terre promise du ciel où, contemplant Jésus, ils jouiront de l'éternelle allégresse : *Iter para tutum, Ut videntes Jesum, Semper collætemur.*

En devenant la Mère de Notre-Seigneur, Marie est devenue la Mère de tous ceux qui croient en lui, et par conséquent leur appui et leur vie à tous. Elle a assisté Jésus mourant : *La Mère de Jésus était debout au pied de la croix*, nous dit S. Jean (XIX, 55). Dès le moment de notre naissance, elle veille sur nous avec tendresse, comme elle veillait sur le divin Enfant lui-même ; pendant toute notre vie, son regard maternel nous suit, sa main nous soutient et nous protège à l'heure de la mort, elle est avec nous sur notre calvaire, elle nous assiste comme elle assistait son Jésus : c'est alors surtout qu'elle se rappelle les paroles du Sauveur : *Mulier, ecce filius tuus :* « Femme, voilà votre fils. »

Satan n'osera donc pas approcher de celui qui s'est mis sous la protection de Marie. De même qu'on ne saurait atteindre le favori que le souverain garde à côté de lui, de même le démon ne pourra jamais nous atteindre et nous perdre, si notre âme est étroitement unie à Dieu et, après Dieu, à la Vierge sa Mère.

Jésus-Christ est notre grand consolateur, notre défenseur tout-puissant à l'heure de la mort ; mais il a voulu partager ces fonctions miséricordieuses avec sa Mère, pour nous communiquer ses grâces avec plus d'abondance encore, lorsque nous en avons un si grand besoin, à cause de celle qu'il en a établie le canal et la distributrice. Jésus et Marie ont fait tous les deux ce qu'il faut pour nous adoucir les horreurs de la mort ; en acceptant l'un et l'autre de goûter le trépas, ils l'ont dépouillé de ces terreurs qui glacent l'homme d'épouvante. Ceci est évident pour Notre-Seigneur et n'est pas moins vrai pour Marie. « Ce n'est « pas la mort qui vous a rendue bienheureuse, ô Marie, c'est « vous qui l'avez embellie et rendue toute gracieuse en la dé- « pouillant de ce qu'elle avait de lugubre, » dit S. Jean Damascène[1]. La paix, le bonheur, l'allégresse qui remplissent les âmes justes, au moment terrible de la mort, leur vient de Marie, après Jésus son Fils.

O Marie, notre Mère, ô notre protectrice toute-puissante et toute miséricordieuse, venez donc avec bonté au-devant de nous, quand l'heure de notre départ de ce monde aura sonné ! Fortifiez-nous en nous montrant votre visage auguste. Que votre main éloigne la vision horrible du dragon infernal ! Soyez pour nous l'échelle du ciel, le droit chemin du paradis. Accompagnez

[1] Non te mors beatam reddidit, sed tu ipsa mortem exornasti, ut quæ ejus mœstitiam sustuleris, ac mortem gaudium esse plenum feceris. S. Damasc., Orat. *de Assumpt.*

vos serviteurs dévoués au tribunal de Jésus-Christ ; prenez leur cause en mains et faites, par votre miséricorde, qu'ils soient reçus dans la patrie. Venez au secours de nos âmes : préservez-les, à l'heure de la mort, des pièges du démon. Soyez leur consolation ; secourez-les après leur dernier soupir, et rendez-les à jamais heureuses en leur ouvrant le ciel.

§ II. — *Elle nous assiste au jour du jugement.*

La frayeur des justes eux-mêmes, à la pensée du jugement qu'il leur faudra subir, peut nous donner une idée de la frayeur et des angoisses des âmes au pied du redoutable tribunal de Jésus-Christ. La vie de l'homme sur la terre est un état de lutte perpétuelle. l'âme qui paraît devant Dieu n'ignore pas qu'elle a été souvent vaincue dans cette lutte, et si parfois elle s'est relevée, grâce au secours tout-puissant de Dieu et à l'aide de Marie, elle ignore en définitive le résultat final de tant de combats : est-elle victorieuse ou vaincue, juste ou coupable aux yeux de Dieu? *Personne*, dit la sainte Ecriture, *ne sait s'il est digne d'amour ou de haine*. Job, quoique juste, s'écriait cependant en tremblant : « Pensez-vous que là du moins je trouverai le repos ? » *Putasne saltem ibi erit requies mihi* (Job, xvii, 16)? David juste aussi, puisqu'il était selon le cœur de Dieu, disait : « J'ai tremblé à la pensée de vos jugements : » *A judiciis tuis timui* (Ps. cxviii, 120). Voilà pourquoi S. Grégoire a écrit[1] : « Quelle ne « doit pas être notre frayeur à la pensée du souverain Juge, « quand ceux dont le Juge lui-même a proclamé la sainteté ne se « croient pas en sûreté? » Selon la pensée d'un ancien Père, si les âmes pouvaient périr, elles mourraient assurément lorsqu'elles paraissent devant le souverain Juge.

Eh bien! en ce jour de terreur, de désolation et d'épouvante, il ne nous sera pas impossible de trouver un peu de paix, d'espérance et de consolation. Marie qui a enfanté Jésus, Marie, la reine et la mère de miséricorde, ne nous délaissera pas. Il n'est pas d'affliction si grande qui ne trouve un rafraîchissement en cette auguste Vierge. Le prophète Isaïe, parlant de la nuée qui défendait les Hébreux des ardeurs du soleil, ajoute : *Ce pavillon les protégea contre la chaleur, les vents et les pluies* (Isa. iv, 6). Ce pavillon, c'est la Vierge Marie[2]. Au grand jour du jugement,

[1] Perpendamus quanta debemus formidine venturum judicem expavescere, quando et illi qui a judice laudati sunt, adhuc de retributione judicii in suis vocibus securi non sunt. S. Gregor., lib. XIII *Moral.*

[2] Umbraculum meridiani, id est refugium contra æstum persecutionis urentis, et ferventis, sicut sol in meridie urit et fervet, vel contra incentiva libidinis. — Richard. a S. Laur., *de Laud. B. V. M.* — Umbraculum quod virtus Altissimi Ecclesiæ præparavit. Idem, *ibid.*, lib. XII.

elle défendra ses serviteurs contre le feu de la colère divine, ce feu dont parle S. Pierre (II Epit. III, 12) : *Les éléments seront consumés par les ardeurs du feu.*

Au livre de l'*Ecclésiastique* (XXIV, 19), Marie est comparée au platane placé sur le bord des eaux, ou dans les places publiques, parce qu'elle est prête à abriter tous les pécheurs qui recourent à elle, et à éteindre le feu des passions. Elle nous défend contre la concupiscence de la chair, parce qu'elle est vierge ; contre le souffle des vanités humaines, parce qu'elle a aimé et pratiqué l'humble pauvreté ; contre les ardeurs du soleil, parce qu'elle est la Mère du Soleil de justice ; contre sa colère, parce qu'elle est devenue la Mère de miséricorde, la source de toute consolation, en enfantant la véritable consolation, Jésus-Christ notre juge. Elle déploie sur nous le pavillon protecteur qui nous défend contre la rigueur de sa justice.

Ce n'est pas sans motif que la sainte Vierge habita la vallée de Josaphat, qu'elle y mourut et y fut ensevelie, selon S. Jérôme et plusieurs autres docteurs. Ce sera en effet, selon la croyance commune, dans la vallée de Josaphat qu'aura lieu le grand jugement. Marie a voulu vivre, mourir et être ensevelie en ce lieu, pour nous montrer que, même au jour du jugement, elle n'abandonnera pas ses enfants, qu'elle sera la patronne et l'avocate des pécheurs, la consolation des affligés.

Quelques Pères, entre autres S. Epiphane, pensent que l'arche de l'Ancien Testament reparaîtra au dernier jour, pour abriter les justes qui ont vécu sous la loi de Moïse[1]. « L'arche, » dit S. Epiphane, « apparaîtra la première, elle sortira du sein du « rocher et s'arrêtera sur la montagne de Sion, et tous les saints « iront à elle ; c'est là qu'ils attendront le Seigneur et échappe- « ront à Satan qui voulait les perdre. » Or l'arche n'était que la figure de Marie. Si l'on attribue une telle puissance à l'arche, simple figure, quelle ne sera pas la puissance de la Vierge en faveur de ses serviteurs fidèles?

Nous pouvons donc et nous devons compter sur le secours et l'assistance de la bienheureuse Vierge au jour de jugement, si nous avons su nous rendre dignes qu'elle s'intéresse à nous, ou plutôt, si nous lui avons laissé la possibilité de le faire. C'est elle qui, après l'exil de cette vie, nous montrera Jésus, le fruit

Umbraculum infirmorum, refrigerans umbra misericordiæ, quos reverberat sol radiis justitiæ. Alb. Mag., *Super Missus est.*, c. CLX.

Umbraculum peccatoris pœnitentis, eidem ponens umbram suam, quasi noctem in meridie, ut habitent apud eam fugitivi, et Dei timentes sententiam Judicis. Ernest. Prag., in *Mariali*, c. XXXIX.

[1] In resurrectione primum arca resurget, et prodebit de saxo, inque Sion monte locabitur, et omnes Sancti ad eam confluent, ut illic suscipient Dominum et fugient inimicum, qui perdere illos affectabat. S. Epiph., *de Proph. vita, in Jerem.*

béni de ses entrailles, si nous l'en supplions avec la sainte Église. Ce sera *Jésus*, c'est-à-dire notre *Sauveur*, qu'elle nous montrera, et auprès de qui elle nous introduira. Le Juge redoutable sera encore pour nous le bon et miséricordieux Sauveur de nos âmes, grâce à sa maternelle et toute-puissante intercession : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.* C'est à Marie qu'il appartient de montrer Jésus dans sa gloire, comme il lui appartenait de le montrer dans son humilité. Elle le présenta à Jean-Baptiste encore dans le sein de sa mère, afin que Jean-Baptiste fît à son tour connaître aux hommes, selon la mission qu'il en avait reçue de Dieu, ce rédempteur que la voix de Marie lui avait révélé. Elle montra Jésus à Joseph, puis aux bergers, dans l'étable de Bethléem. Elle le montra aux Mages : elle le montra aux habitants de l'Egypte, à ceux de Nazareth. Elle le montra aux noces de Cana, et révéla sa puissance et sa divinité aux premiers Apôtres destinés à prêcher l'Evangile dans le monde entier. Elle le montra à toute la ville de Jérusalem, à tous les justes et à tous les pécheurs des siècles à venir, sur la montagne du Calvaire, lorsqu'elle se tint debout au pied de la croix, rendant témoignage à la divinité de son Fils, et acceptant d'être la mère de tous ceux qu'il rachetait au prix de son sang. Elle lui rendit témoignage et fit éclater sa divinité dans le Cénacle, en attirant sur les Apôtres le Consolateur promis, au jour de la Pentecôte. Elle le montra pendant les années qu'elle passa encore sur la terre, en faisant revivre sous les yeux des disciples, une image parfaite de toutes ses vertus. Elle continue de le montrer depuis qu'elle est dans la gloire du ciel, en procurant à tous les élus de Dieu les grâces nécessaires, soit pour conserver l'innocence, soit pour la recouvrer s'ils ont eu le malheur de la perdre, et en leur obtenant la dernière et la plus précieuse des grâces, la persévérance finale.

Marie ne fut pas seule à montrer Jésus pendant sa vie mortelle, et elle n'est pas seule encore à le faire maintenant qu'elle règne dans la gloire. S. Joseph l'a montré, Jean-Baptiste l'a montré : les Juifs et les Gentils s'adressaient aux Apôtres et leur disaient : *Nous voudrions voir Jésus* (S. Jean, XII, 21), et les Apôtres les conduisaient au divin Maître. Mais elle fut la première à le montrer; personne ne l'a jamais montré qu'après elle et par elle. Personne n'est donc plus apte qu'elle à nous conduire auprès de ce divin Jésus, à nous le montrer, non pas tant comme un juge que comme un ami et un sauveur, lorsque nous serons appelés à paraître devant lui.

Les anciens Pères désiraient avec ardeur la venue du Messie. Ils voulaient le contempler de leurs yeux ; ils s'écriaient comme David (Ps. LXXIX, 2) : *O vous qui gouvernez Israël et qui condui-*

sez Joseph comme une brebis, écoutez-nous. Vous qui êtes assis sur les Chérubins, manifestez-vous devant Ephraïm, Benjamin et Manassé. Excitez et faites paraître votre puissance et venez pour nous sauver. Mais Dieu ne se rendit visible aux hommes que lorsque la voix de la tourterelle se fit entendre sur la terre : *Vox turturis audita est in terra nostra* (CANT. II, 12), c'est-à-dire lorsque Marie, la plus sainte, la plus humble et la plus douce des créatures, unit sa prière irrésistible à celle des saints qui l'avaient précédée. Elle prononça ces mots : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*, et, au même instant, *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.* Le Dieu invisible s'est rendu visible, il nous est apparu, il s'est montré à nos regards. *La bénignité et l'humanité du Sauveur notre Dieu est apparue*, a dit l'Apôtre S. Paul (TIT. III, 4). Selon la remarque de S. Bernard, avant que l'humanité du Sauveur n'existât et ne se montrât aux regards des hommes, sa bénignité existait, puisque la miséricorde de Dieu est éternelle. Mais qui pouvait en connaître, en soupçonner même la grandeur infinie? Il fallait que le Verbe de Dieu s'incarnât dans le sein de Marie, pour nous donner une idée de la grandeur de ses bontés pour nous[1]. Si donc vous voulez contempler Dieu devenu visible; si vous voulez jouir de sa bénignité, allez à Marie. Imitez les pasteurs de Bethléem. L'ange leur annonce une grande joie : le Sauveur est né. Il leur indique comment ils pourront le trouver et le reconnaître. Allez, leur dit-il : *Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* Les bergers, tout à l'heure effrayés, sont maintenant remplis de joie. Le bonheur leur donne des ailes, ils volent à Bethléem, et que voient-ils? L'évangéliste (S. Luc, II, 12) nous le dit : ils trouvèrent : *Marie, Joseph et l'Enfant.* L'ordre suivi dans cette énumération par l'écrivain sacré est à remarquer. Ce n'est pas d'abord le Sauveur nouveau-né que trouvent les bergers, mais Marie, parce que l'on ne parvient à Jésus que par elle. On ne reconnaît Jésus, on n'est admis auprès de Jésus que par l'entremise bienveillante de Marie. Vous tomberiez dans une erreur bien grave et bien irré-

[1] Priusquam appareret humanitas, latebat benignitas; siquidem et prius erat. Nam et *Misericordia Domini ab æterno est.* Sed unde tanta agnosci poterat? Promittebatur sed non sentiebatur; unde a multis nec credebatur. Multifarie namque multisque modis loquebatur Patribus in Prophetis, *Ego*, inquiens, *cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (JER. XXIX, 11). Sed quid respondebat homo, afflictionem sentiens, pacem nesciens? Quousque dicitis : Pax, pax, et non est pax? Propter hoc Angeli pacis amore flebant, dicentes : *Domine, quis credidit auditui nostro* (ISA. LIII, 1)? Sed nunc credent homines vel visui suo, quia *in sole posuit tabernaculum suum* (Ps. XVIII, 6). Ecce pax non promissa, sed missa; non dilata, sed data; non prophetata, sed præsentata.... Venit in carne ut vel sic carnalibus exhiberetur, et apparenti humanitate benignitas agnosceretur. Ubi enim Dei innotescit humanitas, jam benignitas latere non potest. S. BERNARD., Serm. 1 *de Epiph.*

parable, si vous pensiez arriver jusqu'à Jésus et jouir de lui sans que Marie vous vienne en aide.

C'est donc à la bienheureuse Vierge Marie qu'il faut nous adresser, si nous voulons aller à Jésus[1] dans cette vie et si, au moment qui suivra la mort, nous voulons paraître, non pas devant un juge irrité, mais devant un Sauveur qui nous dira avec une bonté infinie : *Venez, les bénis de mon Père*. Marie est notre médiatrice auprès de Dieu, notre avocate pendant le cours de notre vie; c'est encore à elle qu'il appartient de l'être à l'heure du jugement.

Il ne faudrait pas cependant se faire d'illusion et concevoir la vaine pensée que la bienheureuse Vierge Marie, après la mort d'un pécheur coupable de quelque faute mortelle, plaiderait la cause de ce malheureux, et obtiendrait pour lui un pardon impossible. Le temps de la miséricorde est passé pour lui, et la justice réclame inexorablement tous ses droits. Mais ce que Marie ne fait pas après la mort du pécheur, elle le fait avant. Elle implore pour lui son divin Fils et lui obtient les secours particuliers dont il a besoin, un sincère regret de ses fautes, la grâce de les confesser et d'en recevoir l'absolution, la grâce précieuse du saint viatique et de l'extrême-onction, la grâce d'une indulgence plénière, les mérites attachés à de pieuses invocations, à la patience et à la soumission au milieu des souffrances et mille autres secours que sa sollicitude prépare à ses enfants, pour qu'ils se présentent sans trop de crainte au redoutable tribunal. C'est en ce sens qu'il convient d'entendre les histoires rapportées dans les Vies des saints et dans les révélations. Au moment même où l'âme est séparée du corps, sa sentence est prononcée, le jugement est irréformable. Mais l'intervention de Marie a précédé ce jugement; ses prières ont influé sur la décision du souverain Juge, qui, pour être agréable à sa Mère, a multiplié les grâces et offert au mourant mille moyens d'échapper à la damnation éternelle.

Qu'on nous permette de rapporter ici une de ces visions des plus autorisées, qui font comprendre combien est grande la puissance de Marie, pour nous venir en aide à l'heure du jugement.

Sainte Brigitte nous apprend que, dans une vision, la sainte Vierge daigna lui manifester ce qui s'était passé à l'occasion de

[1] Confitemini Domino, quoniam bonus; confitemini Matri ejus, quoniam in sæculum misericordia ejus. Amor illius expellit peccatum a corde : et gratia illius expiat conscientiam peccatoris. Via veniendi ad Christum est appropinquare ad illam : qui autem fugerit eam, non inveniet viam pacis. Qui obduratus est in peccatis, sæpe invocet eam, et lux in suis tenebris orietur. Qui tristatur in corde suo, clamet ad illam et dulcoranti stillicidio inebriabitur. D. Bonavent., in *Psal. Virg.*

la mort et du jugement de son fils Charles, décédé depuis peu de jours. La sainte crut se trouver dans un vaste palais, au milieu duquel s'élevait un trône majestueux. Au même instant paraît Jésus-Christ, le Maître souverain, entouré d'une multitude infinie d'anges et de bienheureux. Il s'assied sur son trône ; à ses côtés se tient debout la Vierge bénie, comme un avocat chargé de défendre un accusé, et voilà que l'âme de Charles est placée en face du Juge, ayant à sa droite le bon ange et à sa gauche le démon. S. Brigitte vit ensuite beaucoup d'autres choses ; en voici l'abrégé : le démon porta deux accusations, l'une contre la bienheureuse Vierge, l'autre contre l'âme de Charles[1].

[1] Il est bien entendu qu'il ne s'agit dans cette vision que de figures propres à faire comprendre combien est grande la fureur des démons contre les âmes des mourants, la miséricorde de Marie et la puissance de son intercession, la justice impartiale du souverain Juge, en même temps que son empressement à satisfaire, autant qu'il est possible, aux désirs de sa sainte Mère.

Voici du reste le résumé de la doctrine de Suarez sur le jugement particulier :

Christus homo est vere ac proprie judex, ejusque actus est verum judicium : *Dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est* (Joan. v, 22). Ipse enim habet claram causæ cognitionem, ac fert sententiam juxta legem a Deo latam et sancitam...

Hujus potestatis objectum et materia propria sunt actiones humanæ morales, quatenus illis juxta justitiæ æquitatem pœna aut præmium tribuendum est.

Dico 1° : Quamvis Christus secundum se non indigeat causæ discussione, utpote ipse sciens omnia hominum acta, in ordine tamen ad illos judicandos, dicitur interdum in Scriptura se habere tanquam disceptans cum reo, donec illum convincat, ut patet ex Joel, III, 2 : *Congregabo omnes gentes, et deducam eas in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis.* Deinde cum sit duplex judicium, aliud finale, quod profertur, dum omnia hominis merita vel demerita finita sunt ; aliud non finale quod exercetur cum hominibus, quamdiu in hac vita degunt, in ordine ad singula eorum merita, vel demerita ideo non tantum illud finale, sed etiam hoc non finale competit Christo ; ad ejus enim honorem pertinet, ut homines etiam hic viventes, intelligant ex illius voluntate ac misericordia, aut ex severa illius justitia pendere suam aut salutem aut damnationem, juxta Joan. v, 22 : *Omne judicium dedit Filio.* Et Psal. xcvii, 22 : *Judicabit orbem terrarum in justitia, et populos in æquitate.*

Dico 2° : Christus non tantum finale judicium universale erga omnes in fine mundi exercebit, sed etiam particulare erga singulos homines, in eorum morte, statim exercet : de fide enim est justos qui nihil habent purgandum, statim post mortem recipere æternæ beatitudinis præmium ; animas autem in peccato mortali decedentes, statim damnari ad pœnas æternas. Ideo dicitur : Facile est coram Deo in die retribuere unicuique, juxta vias suas... et in fine hominis denudatio operum illius (*Eccli.* xi, 28, 29). Sic etiam Augustinus (*de Anima*, lib. II, cap. iv) : « Illud rectissime et « valde salubriter creditur judicari animas, cum de corporibus exierint, « antequam veniant ad illud judicium quo eas oportet jam redditis corpo- « ribus, judicari. » Hinc sequitur hoc particulare judicium ita fieri in morte cujusque, ut cuique pronuncietur et innotescat sententia quæ ad ipsum

Son réquisitoire contre la sainte Vierge était divisé en deux parties. Il lui reprochait d'abord de n'avoir pas respecté sa juridiction, et de lui avoir fait violence.

« Quand Charles était à toute extrémité, et même à l'agonie, dit-il, j'ai voulu, c'était mon office, m'approcher avec mes compagnons, pour le tenter et l'amener dans notre camp, et votre Mère m'en a empêché. Non seulement elle n'a pas permis que nul d'entre nous arrivât jusqu'au lit de Charles, elle nous a éloignés de sa chambre et même de la maison. Vous le voyez, mes droits ont été méconnus : on m'a fait violence. C'est à vous que j'en appelle contre votre Mère, ô Juge équitable ! vous qui ne faites pas acception de personne.

« J'ai encore d'autres griefs, ajouta le démon. Quand l'âme de Charles eut quitté son corps, c'était à moi de la recevoir, à moi

spectat : sitque certus de sua æterna, vel gloria vel pœna, etiam si in purgatorio aliquandiu se detinendum esse videat, antequam ad gloriam perveniat. Sic etiam animæ infantium cum peccato originali decedentium, statim cognoscunt statum suum, et quod in eo sint perpetuo permansuræ. An autem cognoscant etiam causam, ob quam istum statum accipiant, et rationem, tum culpæ quam in se habent, tum pœnæ quæ est visionis beatificæ carentia : an vero tantum apprehendant illum statum tanquam sibi connaturalem, incertum est.

Dico 3° : In judicio particulari, definitiva sententia, nec post, nec ante mortis instans, sed in ipso mortis instanti, profertur : quia ante istud instans nondum completa est hominis vel malitia vel meritum, nec tempus ad agendam pœnitentiam denegatur usque ad mortem. Unde illæ visiones quas Gregorius et Beda referunt de Chrisaorio, et de quodam monacho qui paulo ante mortem audierunt suæ damnationis sententiam, ita sunt explicandæ, ut interdum permiserit Deus peccatores eo tempore ita affligi ac terreri a dæmonibus, ut de sua salute desperarent, quamvis revera tunc temporis nondum foret sententia prolata. Nec enim differtur sententia usque ad instans post mortem, quia statim ac separatur a corpore anima, accipit suam retributionem juxta merita aut demerita.

Dico 4° : Quamvis non sit tam certum exerceri particulare hoc judicium per Christi humanitatem, quam est certum universale per illam esse exercendum, tamen probabilius per illam exercetur, pertinetque ad ejus potestatem judiciariam. Ad hoc autem judicium exercendum non est opus ut anima judicanda statim ac separatur a corpore, deferatur in cœlum et præsentetur Christo, quatenus homini, ad audiendam sententiam, ut quidam æstimarunt : de animabus enim damnandis aut purgandis, hoc incredibile est. Nec opus est ut Christus e cœlo descendat, ad singulos morientes, sed anima in instanti mortis intellectualiter elevatur ad audiendam Christi judicis sententiam per intellectualem locutionem aut illuminationem, quæ non pendet a loco, prolatam ; hocque vocatur ad ejus tribunal duci absque mutatione locali. Et verisimile est animam eo instanti cognoscere se judicari : nimirum vel salvari vel damnari imperio non solum Dei, sed etiam Christi hominis. Unde Christus in uniuscujusque morte, non secundum præsentiam localem advenit, sed secundum efficaciam, per quam facit ut unusquisque suum statum agnoscat, imperiumque ac sententiam judicis audiat ; et viillius statim tendat ad suis meritis aut demeritis debitum. An autem animæ damnatæ vel purgandæ tunc ipsam Christi humanitatem clare intueantur, necne, incertum est. *Theologiæ Suarez Summa*, a J. Noël, part. II, XV *de Incarn.*, disp. 52.

de la conduire à votre tribunal; cette charge n'appartient à nul autre qu'à moi. Eh bien, votre Mère, Juge équitable, portant la faucille dans ma moisson, a reçu cette âme, l'a prise sous sa protection et l'a présentée à votre tribunal. Puisque mes droits ont été ainsi violés, je vous demande que justice me soit faite, que l'âme de Charles soit remise entre mes mains et que désormais votre Mère cesse de me faire violence. »

Ainsi parla le démon contre la bienheureuse Vierge Marie. Ensuite, se tournant vers l'âme, il porta aussi contre elle une double accusation : l'une sur les péchés de son enfance, l'autre sur ceux de sa jeunesse, et conclut à ce qu'elle lui fût adjugée à ces deux titres.

Alors la sainte Vierge répondit qu'il était vrai qu'elle avait empêché le démon de s'approcher de Charles mourant, et surtout de s'emparer de son âme après la mort, mais elle démontra que c'était à bon droit, parce que Charles, pendant sa vie, l'avait toujours honorée, propageant son culte, célébrant sa gloire, ayant sans cesse son nom sur ses lèvres et dans son cœur.

« Mon honneur voulait, ajoutait la pieuse Vierge, que je n'abandonnasse pas, en ce moment suprême, aux importunités du démon, une âme qui m'avait été aussi dévouée, et qui se préparait, par les réflexions les plus salutaires, à retourner à son créateur, dans la crainte qu'elle ne fût troublée et même souillée par les suggestions perverses de ce méchant esprit. Il répugnait encore plus à ma dignité de délaisser dans l'éternité une âme qui, durant sa vie mortelle, m'avait tant honorée. C'est donc avec raison que je l'ai prise sous ma protection, je n'ai fait tort à personne, je suis restée dans mes attributions. » Ainsi parla la bienheureuse Vierge.

En réponse à la seconde accusation, l'ange gardien de Charles dit qu'il avait fait, il est vrai, quelques chutes dans son enfance et dans sa jeunesse, mais qu'il n'avait jamais manqué d'examiner soigneusement sa conscience, de gémir de ses fautes, de les laver, dès qu'il le pouvait, au tribunal de la pénitence, et de rentrer en grâce avec Dieu.

De là il concluait que le démon n'avait aucun titre pour revendiquer une âme destinée au salut éternel, et il demandait que sa conclusion fût confirmée par la sentence du souverain Juge.

Alors Notre-Seigneur, après avoir entendu, comme il convenait, les parties, et examiné les raisons opposées de part et d'autre, rendit la sentence : « Retire-toi de moi, démon ennemi, et vous, âme bénie, venez à moi. »

Tel est le récit qui se trouve dans les *Révélations* de Ste Brigitte, examinées et approuvées par le concile de Constance. Ce

n'est en quelque sorte, il est vrai, qu'une parabole, mais sous cette enveloppe factice se trouve un grand fond de vérité, et l'on peut en conclure combien bonne, douce, puissante et forte est la protectrice, la consolatrice, le soutien des malheureux et des affligés, au terrible jugement de Dieu. « De même, » dit un pieux auteur[1], « qu'une mère cache son fils sous son manteau quand « le père veut le frapper, ainsi la sainte Vierge cache ceux qui « se réfugient auprès d'elle pour échapper à la justice de Dieu. » Si Marie ne peut plus s'opposer à la condamnation du malheureux que la mort a surpris en état de péché mortel, elle peut détourner les accidents, retarder la mort, employer mille moyens pour que le pécheur vienne à résipiscence avant son dernier moment, et si ce pécheur l'a honorée et priée avec dévotion pendant sa vie, elle obtiendra pour lui, non pas d'être déclaré juste en se présentant devant Dieu, mais de paraître à ce redoutable tribunal, justifié de ses fautes, sinon par les sacrements dignement reçus, au moins par une contrition qui suffise à le faire rentrer en grâce avec Dieu. C'est ainsi que Marie conduit à Jésus ses fidèles serviteurs et leur montre son divin Fils après l'exil de cette vie.

§ III. — *Elle vient en aide aux âmes du Purgatoire.*

Il est de foi que les âmes qui meurent dans la grâce, mais qui n'ont pas encore complètement satisfait à la justice de Dieu achèvent de souffrir dans le Purgatoire les peines dues à leurs péchés. Nous trouvons dans l'Ancien Testament des textes qui ne laissent aucun doute sur la foi de la synagogue au Purgatoire, par exemple ce texte du livre IIe des *Machabées* (XII, 46) : *C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* Dans le Nouveau Testament, les textes sont plus nombreux et non moins clairs ; c'est ainsi que S. Paul voulant donner une preuve de la résurrection, en appelle à la pratique générale de prier et de se mortifier en faveur des défunts. *Si les morts ne ressuscitent pas*, dit-il (I Cor. XV, 29), *quelle raison auraient ceux qui se sont baptisés* d'un baptême de larmes et de pénitence *pour* soulager *les morts ?* A quoi serviraient les actes de vertu, les sacrifices, les prières offerts à Dieu en faveur des défunts, si toutes les âmes, au moment de la mort, étaient immédiatement mises en possession du bonheur du Ciel, ou précipitées dans le lieu de tourments où il n'y a pas de rédemption et de pardon possible? Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'Evangile de S. Luc (XVI, 9), nous dit lui-

[1] Sicut pia mater abscondit filium suum sub pallio, quando pater vult eum verberare, sic beata Virgo refugientes ad se Christi iustitiam formidantes. RICHARD. A S. LAUR., *de Laud. Virg.*, lib. II.

même : *Faites-vous des amis avec les richesses de l'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à mourir, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels;* c'est-à-dire, faites l'aumône aux pauvres, qui vous aideront par leurs prières à être reçus au sein de l'éternelle félicité au sortir de cette vie. Ailleurs il dit encore, en parlant du péché contre le Saint-Esprit (MATH. XII, 32) : *Il ne sera remis ni dans ce siècle ni dans l'autre;* d'où l'on peut conclure évidemment que certains péchés sont remis dans la vie future, aussi bien que dans la vie présente.

Les conciles de Florence et de Trente définissent expressément l'existence du Purgatoire, et les Pères les plus autorisés nous font connaître combien grands sont les tourments des âmes qui gémissent dans les flammes de ce lieu de purification. S. Augustin, commentant le Psaume XXXVIIe, dit [1] : « Ce feu sera « plus douloureux que tout ce que l'homme peut souffrir en « cette vie. » Et ailleurs [2] : « Ce feu, quoiqu'il ne soit pas éter- « nel, est excessivement ardent. Il surpasse tous les tourments « qu'on peut souffrir en cette vie. » Le vénérable Bède commentant ces paroles : *Seigneur, ne me châtiez pas dans votre colère,* nous enseigne [3], « que ce châtiment est plus grand que le châ- « timent des plus grands scélérats, que les supplices des mar- « tyrs, que tout ce que l'homme peut imaginer de plus ter- « rible. »

La même chose nous est enseignée par S. Césaire d'Arles, par S. Anselme, par S. Bernard *sur la Mort d'Humbert* [4], et par plusieurs autres.

« La moindre souffrance du Purgatoire, » dit aussi le Docteur Angélique, « surpasse les plus grandes souffrances de cette « vie. » Tout cela est confirmé par les révélations que nous

[1] Gravior erit ille ignis quam quidquid homo potest pati in hac vita. S. AUGUST., *in Psal.* XXXVII.

[2] Hic autem ignis, et si æternus non sit, nunc tamen modo gravis est; excedit enim omnem pœnam quam unquam aliquis passus est in hac vita. IDEM, lib. *de vera et falsa Pœnit.*

[3] Illa correctio gravior est quam quid unquam passi sunt latrones, vel sancti martyres, vel quidquid gravius excogitare potest homo. VEN. BEDA, *in Psal.* XXXVII.

[4] De reliquo, fratres, dico vobis, si sequeremini vestigia ejus, non tam facile in vanis cogitationibus et otiosis sermonibus, in jocis et scurrilitatibus laberemini, quia in his multum perditis et de vita vestra et de tempore vestro. Volat irrevocabile tempus; et dum creditis vos cavere pœnam istam minimam, incurritis ampliorem. Illud enim scitote, quia post hanc vitam in purgatibus locis centupliter quæ fuerint hic neglecta, reddentur usque ad novissimum quadrantem. Scio ego quia durum est homini dissoluto apprehendere disciplinam, verboso silentium pati, vagari solito stabilem permanere. Sed durius et multo durius erit, futuras illas molestias tolerare. Et homo iste qui hic sepultus est (sicut ipse cognovi) super hujusmodi tentamenta sustinuit, sed cum multo luctamine pugnavit et vicit, etc. S. BERNARD., Serm. *de Obitu Humberti.*

lisons dans le vénérable Bède, dans sainte Brigitte, S. Antonin et plusieurs autres[1].

Voici d'après Suarez en quoi consistent les peines que souffrent les âmes du Purgatoire :

La première est la peine du dam, c'est-à-dire de la privation de la vue de Dieu. C'est le plus cruel de leurs tourments, quoiqu'il ne soit pas comparable à celui qu'endurent les damnés pour la même cause, parce que les âmes du Purgatoire savent que leur privation ne sera pas éternelle, et que par conséquent, elle n'est pas accompagnée de désespoir. Mais elle est cruelle, car ces âmes devraient être en possession de la vue de Dieu : elles le savent, elles le sentent, et elles savent que la privation qui leur est infligée est le juste châtiment de fautes dont elles se sont rendues volontairement coupables.

Outre la tristesse incompréhensible et inexprimable provenant de cette privation, elles éprouvent un autre genre de souffrances. Quoique séparées de leurs corps, elles ressentent quelque chose d'analogue à l'effet que produit sur les vivants, soit l'ardeur du feu, soit quelqu'autre agent de tortures corporelles. Il est nécessaire qu'il en soit ainsi, lorsque la délectation sensible produite par le péché n'a pas été suffisamment expiée pendant la vie. La justice de Dieu le demande ; il faut que l'on soit puni par où l'on a péché.

Quoique la sainte Ecriture ne nous dise rien de positif, et que la sainte Eglise ne se soit pas prononcée sur ce point, tous les théologiens supposent que le Purgatoire est un lieu corporel et, d'après l'opinion commune, ce lieu est situé vers le centre de

[1] Pœna purgatorii minima excedit maximam pœnam hujus vitæ. S. Thom., IV, dist. 21, q. 1, art. 1, quest. III.

[2] Dico 1° : Animæ purgatorii pœnam damni patiuntur; imo hæc est illarum gravior pœna (D. Thomas, Bonaventura, Richardus, etc.). Probatur, quia cum jam versentur in statu, in quo sunt capaces visionis divinæ, et patriæ ingressus, ab hoc ingressu arcentur et detinentur, ob pœnæ reatum nondum plene persolutum, quæ de betur culpæ remissæ, et quoad aversionem a Deo, et quoad conversionem ad creaturam. Atqui hæc est causa damni, ergo. Se autem hujus pœnæ esse causam agnoscunt et dolent.

Dico 2° : Præter tristitiam provenientem ex apprehensione et cognitione privationis seu retardationis visionis Dei (quæ lata significatione potest dici pœna sensus, cum quivis dolor ex apprehensione alicujus mali proveniens, ad pœnam sensus spectet), animæ tamen purgatorii aliam propriam ac peculiarem pœnam sensus, ab alio dolore quasi externo ortam, similitudinem habenti cum dolore sensibili qui in nobis ab igne vel ab alia actione naturæ contraria excitari solet, patiuntur : ita communiter theologi, et communis Ecclesiæ sensus. Cum enim peccator ob inordinatam delectationem erga creaturam dignus sit pœna isti delectationi contraria, id est sensus pœna, si in hac vita plene non satisfecit, in alia debebit illa pœna sensus puniri et purgari. Id æquitas divinæ justitiæ vindicativæ postulat : *Quantum glorificavit se in deliciis, tantum date illi et tormentum* (Apoc. XVIII, 7). *Theolog. Suarez Summa*, part. III, XVII *de Sacramentis*, disput. 46.

la terre. Les prières de l'Église et différents textes de la sainte Écriture ne permettent guère d'en douter. Il ne doit pas être éloigné de l'enfer où sont les damnés, ni des limbes où sont les âmes des enfants morts sans avoir été purifiés par les eaux sacrées du baptême.

Quoi qu'il en soit, en ce lieu d'angoisses, de tribulations, de tourments, la bienheureuse Vierge Marie est pour ces pauvres âmes une grande consolation, un grand soulagement. Nous citerons l'enseignement de plusieurs saints, et le témoignage de ceux qui, condamnés aux flammes du Purgatoire, ont éprouvé eux-mêmes sa douce assistance, ou ont été témoins du soulagement accordé par cette bonne mère à d'autres pauvres âmes.

1° S. Vincent Ferrier[1] : Marie est bonne pour les âmes « du « Purgatoire, car elle leur procure les prières des fidèles. »

2° S. Bernardin de Sienne, s'appuyant sur ces paroles de l'*Ecclésiastique* (XXXV, 8)[2] : *Je me suis promenée au milieu des flots de la mer*, s'exprime ainsi : « La bienheureuse Vierge pos- « sède la souveraine puissance dans le Purgatoire; voilà pour- « quoi elle dit : *Je me suis promenée au milieu des flots de la* « *mer;* car le supplice du Purgatoire est appelé flot de la mer, « parce qu'il est très amer, quoique passager. » Eh bien! la sainte Vierge délivre de ces tourments ceux qui lui sont dévoués.

3° Notre-Seigneur, dans les révélations de sainte Brigitte, appelle sa divine Mère le soulagement des âmes qui gémissent dans les flammes du Purgatoire : « Vous êtes ma mère, vous « êtes la mère de miséricorde, vous êtes la consolation de ceux « qui souffrent dans le Purgatoire et la joie des voyageurs exilés dans le monde. »

4° Cette Vierge bénie dit à son tour, dans les mêmes révélations : « Les âmes du Purgatoire se réjouissent en entendant « mon nom, comme le malade sur son lit de douleur, quand il « entend une parole de consolation. »

5° Le pieux abbé Blosius, ne craint pas d'affirmer qu'à chaque instant les flammes du Purgatoire sont adoucies par les prières de Marie. Voici ses paroles[3] : « Sainte Brigitte a entendu la « sainte Mère de Dieu elle-même dire : « Je suis la Mère de « Dieu et la Mère de tous ceux qui sont dans le Purgatoire. « Aussi j'adoucis à chaque instant par mes prières les châti-

[1] Maria bona existentibus in purgatorio, quia per eam ibi detentæ animæ habent suffragium. S. Vincent Ferr., Serm. 2 *de Nativ.*

[2] Beata Virgo in regno purgatorii dominium tenet, propterea inquit: *Et in fluctibus maris ambulavi.* Pœna siquidem purgatorii dicitur *fluctus,* quia transitoria est; sed additur *maris,* quia nimirum est amara. S. Bernardin., Serm. 2 *de glorioso Nom. Mariæ,* art. 2.

[3] Tu es mater mea; tu mater misericordiæ; tu consolatio eorum qui sunt

« ments qu'ils sont obligés de subir pour l'expiation de leurs « péchés[1]. »

6° Bernardin de Bust, de l'Ordre des Frères Minimes, raconte, dans son livre sur Marie[2], que la sainte Vierge, sur le point de mourir et de monter au ciel, demanda à son Fils de pouvoir conduire avec elle dans la gloire céleste toutes les âmes du Purgatoire, et qu'elle l'obtint[3].

Jean Gerson, chancelier de Paris, enseigne clairement dans sa *Paraphrase du Magnificat*, que le jour de l'Assomption de Marie, une immense multitude d'âmes furent délivrées du Purgatoire, et firent cortège à la bienheureuse Vierge qui s'élevait triomphante pour siéger à la droite de son Fils. « La raison, « dit-il, c'est qu'il était juste que le jour où la reine de « miséricorde, la dispensatrice des grâces, était solennelle-

in purgatorio; tu lætitia eorum qui peregrinantur in mundo. S. Brigitt, lib. I *Revel.*, cap. xvi.

[1] Qui in purgatorio sunt, gaudent nomine meo audito, quemadmodum æger jacens in lecto, cum audit verbum solatii. Eadem apud Dion. Carthus., lib. III *de Laud. Virg.*, cap. ult.

[2] Audivit S. Brigitta ipsam beatam Dei Genitricem Virginem dicentem : Ego sum Mater Dei, et Mater omnium qui sunt in purgatorio : quapropter omnes pœnæ quæ debentur purgandis pro peccatis ipsorum, per preces meas qualibet hora aliquo modo mitigantur. Blos., in *Monili spirituali*, cap. xiii.

[3] Le P. Poiré (*Triple Couronne de la bienheureuse Vierge*) rapporte ainsi en son naïf langage plusieurs révélations de sainte Brigitte sur ce sujet :

Nous avons diverses preuves de cette vérité, és Révélations de sainte Brigitte. Car en un endroit (liv. I, chap. v), le Sauveur accorde à sa très sacrée Mère une triple miséricorde en faveur des âmes, pour qui elle l'avait supplié, et un adoucissement de la triple peine qu'elles souffraient en la veuë, en l'oïë et en l'attouchement. En outre elle lui promet que celles qui se trouveraient engagées dans les plus grandes rigueurs des tourments du Purgatoire, passeraient aux moïennes; qu'à celles du moïen étage serait permis de monter au lieu des plus légères; et qu'à celles à qui il ne resterait plus que bien peu à païez seraient tout à fait délivrées. En un autre lieu (liv. VI, ch. xix), la même Vierge priant pour l'allègement des peines d'un cavalier fort dévôt, et grand aumônier, qui lui avait été recommandé par la bienheureuse sainte Brigitte, son très honoré Fils lui fait grâce, pour l'amour d'elle, de l'une des trois peines qu'il souffrait en la veuë, sçavoir est de l'effroyable vision des démons; de l'une des trois qu'il endurait en l'ouïe, c'est-à-dire de la confusion que lui causaient les reproches de sa vie passée, dont il était sans cesse tourmenté par les ennemis de son salut; et de l'une des trois qui le travaillaient en l'attouchement, qui était le froid des étangs glacés où il était jeté pour acquitter ses froideurs au service de Dieu. Ailleurs, elle prescrit ponctuellement à cette sainte Veûve, toutes les satisfactions qu'il faut que l'on fasse pour la délivrance de l'âme d'un certain seigneur de qualité, pour qui elle a imploré la faveur. Bref, pour n'en pas enlasser davantage, en un quatrième endroit, elle l'asseure que l'âme d'un certain prêtre solitaire, de qui la même sainte Brigitte avait autrefois reçu quelqu'assistance spirituelle, serait au Ciel avant que son corps fut en terre, et qu'à sa considération la peine de langueur qu'elle souffrait pour n'avoir que tièdement désiré de voir Dieu, lui serait notablement allégée.

« ment couronnée, les pauvres captifs eussent leur pardon. »

Et ce n'est pas seulement le jour de son Assomption que la sainte Vierge procure la délivrance des âmes du Purgatoire, mais chaque année, quand l'Eglise célèbre ce glorieux anniversaire, beaucoup de pauvres âmes obtiennent, par son intercession, la remise de leur peine. On peut le croire sur le témoignage d'un docteur aussi grave et aussi digne de foi que S. Pierre Damien, dont la science, la sainteté et l'autorité brillent d'un vif éclat dans l'Eglise de Dieu. Voici ce qu'il rapporte (Liv. III, *Ep.* 52) : « Un saint religieux, le prêtre Jean, m'a « assuré comme indubitable le fait suivant qui s'est passé à « Rome, il n'y a que quelques années. Le jour de la fête de « l'Assomption de la sainte Vierge, quand le peuple romain, « selon l'habitude, se rendait en foule, la nuit, pour prier, chan- « ter les litanies et visiter avec des flambeaux les diverses « églises de la ville, une femme aperçut près de la basilique « élevée sur le Capitole en l'honneur de la Mère de Dieu, une de « ses amies, morte depuis près d'un an. Comme la foule l'em- « pêchait d'arriver jusqu'à elle, elle imagina d'aller l'attendre « au détour d'une petite rue, persuadée qu'elle pourrait ainsi « lui parler. N'êtes-vous pas une telle mon amie défunte? lui « dit-elle. — Oui, c'est bien moi. De grâce dites-moi en quel état « vous êtes maintenant.—Jusqu'aujourd'hui j'ai beaucoup souffert « pour un péché que j'avais commis bien jeune avec des filles « de mon âge. Je le confessai, il est vrai, à un prêtre ; mais, ô « douleur! l'oubliant en quelque sorte, je n'en fis point péni- « tence. En ce jour la Reine du monde a prié pour nous, et m'a « délivrée avec beaucoup d'autres des lieux d'expiation. Le « nombre des âmes arrachées aujourd'hui par son intervention « aux tourments du Purgatoire est si grand qu'il excède celui de « la population romaine. Voilà pourquoi nous visitons tous les « sanctuaires consacrés dans tout le monde à notre glorieuse « souveraine, chantant avec bonheur des cantiques d'actions de « grâces à cette bonne Mère, pour la grande faveur qu'elle « nous a obtenue. — Comme cette femme doutait de ce qu'elle lui « disait ; elle ajouta : Afin que tu sois toi-même la preuve de la « vérité de mon récit, sache que tu mourras l'année prochaine, « le jour même de cette fête. Si, chose impossible, tu vivais « plus longtemps, tu me convaincrais de mensonge. Et au « même instant elle disparut. — Bientôt cette femme se revêtit « d'un cilice, et toute préoccupée de sa fin prochaine et de ce « qu'elle avait entendu, elle mena une vie plus régulière. Bref, « à la fin de l'année, la veille de la fête elle tomba malade, et le « jour de l'Assomption elle mourut. » S. Pierre Damien termine son récit par cette réflexion. « Remarquons avec tremblement « que la femme que nous avons nommée plus haut a souffert

« d'affreux supplices pour une faute qu'elle avait confessée, « mais dont elle avait oublié de faire pénitence, jusqu'à ce que « la Vierge immaculée l'eût délivrée. »

Ce n'est pas seulement le jour de la fête de son Assomption que la sainte Vierge vient en aide aux âmes du Purgatoire, et qu'elle les délivre de leurs affreux tourments, mais à toutes ses solennités, et particulièrement le jour de Noël[1], ce jour où elle mit au monde le Fils de Dieu, revêtu de notre humanité pour nous sauver. Dans la *Vie de sainte Lutgarde*, Thomas de Cantimpré, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, rapporte le fait suivant : « La duchesse de Brabant, fille de Philippe, roi de France, se trouvant sérieusement malade, envoya vers sainte Lutgarde, qu'elle aimait depuis longtemps, et qui habitait un monastère situé dans ses États, lui demandant de prier pour elle. Sainte Lutgarde le fit, mais Dieu le voulant ainsi, la duchesse mourut après avoir reçu tous les sacrements. Elle apparut ensuite à sainte Lutgarde, et lui raconta comment, contre son espérance, la sainte Vierge qu'elle avait beaucoup aimée durant sa vie, l'avait affranchie de toutes les peines du Purgatoire. »

Enfin, quand la justice de Dieu ne permet pas que ces âmes soient immédiatement retirées de ce lieu d'expiation, la sainte Vierge, par ses prières et ses mérites, adoucit et abrège leurs souffrances; elle le fait, poussée par sa tendresse et en vertu de sa toute-puissance et du crédit qu'elle a auprès de son Fils. Aussi l'Eglise catholique, dans ses prières pour les morts, recommande-t-elle avec les plus vives instances, à la bienheureuse Vierge Marie, tous les fidèles défunts : « Par l'intercession « de la bienheureuse Marie toujours Vierge et de tous les saints, « faites qu'ils arrivent à la société de l'éternelle félicité[2].

On sait combien sont nombreuses les indulgences attachées par les souverains Pontifes en faveur des âmes du Purgatoire,

[1] Narrat Dionysius Carthusianus : Duo socii erant, quorum unus circa festum omnium Sanctorum defunctus est; alter vero continuis fletibus se affligens, nihil pro defuncto orabat. Cui post festum Nativitatis Christi defunctus apparuit, dicens : Nihil mihi profecisti, et quasi improperans ei fletum : Ecce, inquit, beatissima Virgo Maria singulis annis, in festo Nativitatis Christi, ad Purgatorii loca descendit, et multas inde animas eripit, quoniam in nocte solemnitatis illius Christum regem gloriæ peperit. Cumque in proxima Nativitatis Christi solemnitate descenderet, et multas eriperet animas, sperabam, quod precibus tuis fuisset me etiam reductura; sed non fecit. Verum quoniam proxima nocte Dominicæ Resurrectionis, solet descendere ad Purgatorium, pro eductione animarum, eo quod nocte illa Sanctos de limbo eduxit : rogo ne cesses pro me cum lachrymis orare, ut me illa nocte dignetur erigere. Dionys. Carthus., Serm. 2 *de Assumpt.*

[2] Deus veniæ largitor, et humanæ salutis amator, quæsumus clementiam tuam, ut nostræ congregationis fratres, propinquos et benefactores, qui ex hoc sæculo transierunt, beata Maria semper Virgine intercedente, cum omnibus sanctis tuis, ad perpetuæ beatitudinis consortium pervenire concedas. *Officium Defunct.*

à certaines prières et à diverses pratiques de dévotion ayant pour but d'honorer la très sainte Vierge. Il est naturel de penser qu'elle est la distributrice de ces faveurs accordées à cause d'elle et en son honneur. Pour ne parler que du scapulaire, il existe une Bulle du Pape Jean XXII, qui est communément appelée la *Bulle Sabbatine*. Ce Pontife y dit que la sainte Vierge lui étant apparue un jour durant sa prière, lui déclara qu'elle ferait la faveur à ses enfants du Mont-Carmel et aux confrères de son scapulaire, qui seraient condamnés aux flammes du Purgatoire, de les en délivrer miséricordieusement, le samedi d'après leur mort, pourvu qu'ils aient observé durant leur vie les conditions suivantes : la première, de porter assidûment le saint scapulaire jusqu'à la mort; la seconde, de garder inviolablement la virginité, ou la continence, ou la chasteté conjugale, chacun selon l'état où il était en donnant son nom à la Confrérie ; la troisième, de réciter les heures canoniales; ce qu'on explique du petit office de la sainte Vierge, ou, si l'on ne sait pas lire, de jeûner les jours ordonnés par l'Eglise, et de faire maigre tous les mercredis et les samedis de l'année, excepté le jour de Noël tombant en quelqu'un de ces jours, et les temps de maladie ou de quelque autre empêchement légitime.

Un décret du Pape Paul V (1613) défend, à la vérité, de représenter en des images la sainte Vierge comme descendant dans le Purgatoire, pour en tirer les âmes des fidèles qui y satisfont à la justice de Dieu, parce que c'est par le ministère des anges, à la suite de son intercession, et non immédiatement par elle-même, qu'elles en sont délivrées; mais il permet de prêcher et de publier que l'on peut croire pieusement, touchant le secours des âmes des confrères du scapulaire qui sont décédés dans la grâce de Dieu, et ont observé les conditions marquées, que la sainte Vierge les assiste de ses intercessions, de ses suffrages et de sa protection spéciale, principalement le jour du samedi que l'Eglise a consacré à sa vénération[1].

La bienheureuse Vierge Marie vient encore en aide aux âmes du Purgatoire, soit avant qu'elles se séparent de leurs corps et quittent cette vie, en leur procurant une telle abondance de mérites qu'elles n'ont aucun besoin de se purifier avant d'aller au ciel, soit en leur procurant une telle abondance de satisfactions, qu'elles puissent faire part à d'autres de leur plénitude, et leur faciliter d'entrer avec elles en possession du bonheur céleste.

Elle leur vient en aide indirectement, en excitant les personnes encore vivantes à les secourir, par le saint sacrifice de la Messe, par leurs prières et par les autres œuvres satisfactoires. Elle

[1] *Vie des Saints*, par le P. Giry, 16e de juillet.

inspire même à quelques âmes vraiment généreuses d'abandonner, entre ses mains maternelles, tous les mérites d'expiation qu'elles peuvent acquérir pendant leur vie, pour les répartir à son gré : acte justement appelé héroïque, et approuvé par l'Église.

Elle permet quelquefois à ces âmes de venir elles-mêmes réclamer des prières qui aideront à leur délivrance. S'il arrive que certaines apparitions ne sont que de purs effets d'une imagination surexcitée, il en est d'autres rapportées par les auteurs les plus graves et les plus instruits, qu'on ne saurait mettre en doute, sans faire preuve d'une incrédulité passant toute limite. Heureux donc les fidèles serviteurs de Marie : même au milieu des flammes et des tourments, elle leur tendra la main et les soulagera.

§ IV. — *Elle procure du soulagement aux réprouvés eux-mêmes.*

La miséricorde et la puissance de Marie s'étendent si loin, qu'elles ne s'arrêtent même pas au delà du lieu de souffrance où les âmes des justes achèvent de se purifier avant d'entrer dans le royaume du ciel où rien de souillé n'entrera jamais. Quelque hardie et téméraire que semble à la première vue cette proposition : « La miséricorde de Marie s'étend jusqu'aux malheureux réprouvés, » elle n'en est pas moins conforme à la vérité. En y réfléchissant un peu, il est aisé de s'en convaincre.

Marie est appelée souveraine et reine sans restriction aucune, parce que son royaume embrasse tout ce qui existe, le ciel, la terre et les enfers eux-mêmes. Pour le ciel, pour la terre et même pour l'enfer, elle est une reine et une mère de miséricorde. Il n'est pas de lieu où ne s'exerce sa puissance ; il n'est pas de lieu surtout où sa miséricorde ne répande des bienfaits. Elle dit dans l'*Ecclésiastique* : « J'ai pénétré dans la profondeur « de l'abîme : » *Profundum abyssi penetravi* (Eccl. xxi, 8). Cet abîme, selon S. Bernardin de Sienne, n'est autre que l'enfer; la bonté de Marie s'est fait sentir jusque-là.

Mais, dira-t-on, comment la bienheureuse Vierge Marie prêtera-t-elle son assistance aux damnés qui, selon l'enseignement de l'Église, n'ont plus part aux bienfaits de la rédemption?

Marie leur vient en aide de différentes manières.

Il en est, parmi les hommes, qui seraient infailliblement perdus pour l'éternité, si la Mère de miséricorde n'intercédait pour eux, Elle prie, elle les protège et leur obtient d'échapper à la damnation. Nous pourrions leur appliquer les paroles que le roi Salomon adressait à Abiathar, partisan d'Adonias : *Tu as mérité la mort, cependant je ne te tuerai pas aujourd'hui, car tu as porté l'arche du Seigneur devant mon Père* (Rois, i, 26). Oui, beaucoup

brûleraient pour jamais dans l'enfer s'ils n'avaient porté dans leur cœur, par le sentiment d'une pieuse dévotion, la douce Marie, l'Arche d'alliance mystique. Par sa puissance sur le cœur de Jésus, par ses prières et ses supplications, elle a fait de ces condamnés des amis de Dieu; elle les a délivrés des supplices de l'enfer et leur a ouvert le royaume du Ciel [1]. C'est pour constater cette vérité que la piété chrétienne aime à répéter cet adage : « Un enfant de Marie ne saurait périr : » *Filius Mariæ nunquam peribit.*

Marie soulage les damnés et les délivre de l'enfer, en ce sens que, par ses prières et sa protection, elle les affranchit du péché qui est le chemin de l'enfer, qui est même un enfer anticipé, car celui qui tombe dans le péché sera livré aux flammes éternelles et leur appartient déjà, à moins qu'il ne se repente de sa faute. Aussi la Vierge Marie est-elle comparée à la terre qui porte son fruit : *Et terra nostra dabit fructum suum.* Comme la terre porte ses habitants, la Vierge Marie porte les pécheurs pour qu'ils ne tombent pas dans l'enfer. « Marie est cette terre placée entre « nous et l'abîme, » dit Richard de S. Laurent [2]. « De même que « la terre s'entr'ouvrant, Coré, Dathan et Abiron furent ensevelis « vivants dans l'enfer, si Marie nous refusait son appui, nous tom- « berions immédiatement dans le péché, et de là dans cet abîme. »

Marie est encore la consolation des damnés, parce qu'elle a fait revenir à la vie, pour qu'ils fissent pénitence, plusieurs malheureux morts en état de péché mortel. Il est évident que la sentence définitive du Juge n'avait pas été portée contre eux, car Dieu ne revient pas sur cette sentence; mais elle avait été suspendue quoique justement méritée. Le coupable avait connu le sort qui lui était dû; il avait trempé ses lèvres dans la coupe amère des douleurs infinies. Dieu savait l'intérêt que Marie portait au malheureux pécheur et au lieu de le plonger à jamais dans l'abîme, il attendait l'intercession qui devait le sauver. Telle est la doctrine de S. Thomas (*De la Vérité*, quest. VI, art. 6).

Que Marie ait la puissance de suspendre ainsi en certaines circonstances la sentence du souverain Juge, afin de procurer à un pécheur le moyen de faire pénitence, nous ne pouvons en douter; les recueils des prodiges opérés par elle en donnent de

[1] In adventu Filii tui clementissimi Dei nostri, cum assistemus omnes judicandi : Tu, quæso, per maternam potentiam, valida manu tua ab æterno igne nos eripiens, fac ut sempiterna consequamur bona; gratia illius, et benignitate hoc præstante, qui a te genitus est, Dominus noster Jesus Christus, cui gloria, et imperium nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen. S. Germanus Const., Serm. *de Zona B. V. M.* .

[2] Maria terra, quia nobis interponitur et abysso, qua subtracta, sicut Core, Dathan et Abiron statim descenderunt in infernum viventes : sic subtracto nobis adjutorio Mariæ, statim labimur in peccatum et inde in infernum. Richard. a S. Laur., lib. VIII *de Laud. Virg.*

nombreux exemples, surtout pour les enfants morts avant d'avoir reçu le saint Baptême. D'ailleurs, comment hésiter à le croire, lorsque nous savons que plusieurs saints ont ressuscité des morts certainement décédés en état de péché mortel, et par conséquent irrévocablement damnés, si Dieu n'avait suspendu la sentence en leur faveur, à cause des mérites de ses serviteurs. C'est ainsi que Ste Thècle, vierge et martyre, priant pour sa mère morte dans l'idolâtrie, obtint qu'elle ressuscitât et devint chrétienne. La bienheureuse Agnès rendit la vie au fils du préfet, que le démon avait frappé de mort et qui, sans nul doute, aurait été précipité dans l'enfer, pour avoir tenté de la violer. Dans l'Ecriture sainte nous voyons le fils d'une veuve ressuscité par Elisée; le jeune homme ressuscité par le Sauveur près de Naïm, et surtout Lazare. Etaient-ils tous trois en état de grâce? Supposé qu'ils eussent été en cet heureux état, la justice de Dieu aurait alors suspendu la sentence qui les rangeait au nombre des bienheureux. Pourquoi ne pourrait-elle pas aussi bien suspendre celle qui précipiterait un pécheur dans l'enfer, lorsque Marie le demande. Dieu ferait-il moins pour honorer sa Mère que pour manifester la sainteté de ses serviteurs, tels que Martin, François-Xavier, l'apôtre S. Paul et plusieurs autres ?

Ajoutons encore que la bienheureuse Vierge Marie vient en aide aux damnés en adoucissant réellement leurs supplices. C'est le sentiment commun des théologiens que, par la miséricorde infinie de Dieu et par la tendre compassion de Marie, les tourments de ces malheureux ne sont pas en rapport avec leurs crimes, c'est-à-dire qu'ils sont punis moins qu'ils ne le méritent. Tel est l'enseignement de Rutilio Bensoni, évêque de Lorette. « Par un effet de la miséricorde de Dieu, dit-il, et par « l'intercession de la sainte Vierge, les châtiments des damnés « ne sont pas proportionnés à leurs crimes[1], » sans toutefois que les droits de la justice soient violés; car à la demande de sa Mère, le Seigneur sait faire miséricorde et rester juste.

Plusieurs auteurs recommandables pensent qu'en souvenir de l'Assomption de la sainte Vierge dans le ciel, tous les damnés reçoivent en ce jour de fête un grand adoucissement à leurs souffrances. On peut alléguer en faveur de cette opinion qui ne repose que sur une supposition gratuite, ces paroles de S. Odilon de Cluny, dans un sermon sur l'Assomption de la très sainte Vierge[2] : « Je dirais plus si je l'osais; oui, je le dirais d'après

[1] Quantitas pœnæ damnatorum, ex Dei misericordia, et intercessione B. Mariæ Virginis citra conditionem taxatur. Rutilius Benson., cap. xxxiii.

[2] Dicam aliquid plus, si audeo, dicam fideli præsumptione, dicam pia temeritate. Totus mundus hodie condigna jubilatione lætatur, et gaudet, tartarus tantummodo ululat, fremit et submurmurat; quoniam gaudium, et lætitia hujus diei claustris infernalibus inclusis aliquod remedium et

« une conjecture qui me paraît certaine, au risque d'être taxé « de témérité. En ce jour, tout le monde est dans la joie, dans « l'allégresse, l'enfer hurle seul, frémit et se plaint, car la joie « de ce saint jour a pénétré jusque dans les cachots éternels, et « rafraîchi leurs malheureux captifs. Oui, en ce jour, Satan et « ses anges n'osent pas toucher leurs victimes, en pensant « qu'elles ont été rachetées par le sang de Celui qui, pour le « salut du monde, a daigné naître de la Vierge. » Remarquez que ce Père ne dit pas que les damnés soient exempts de toute peine le jour de l'Assomption, mais seulement que les démons n'osent pas les toucher, ce qui sans doute est déjà pour ces malheureux une bien grande consolation, quoique d'autre part ils souffrent beaucoup.

Marie n'abandonne pas même ceux que leur obstination dans le mal perdra irrémédiablement. Elle n'ignore pas la fin qui les attend. Comment cette tendre mère leur viendra-t-elle en aide? Tantôt elle éloignera d'eux l'occasion des péchés qui aggraveraient leurs tourments; tantôt elle les excitera à des œuvres véritablement bonnes, qui, sans être méritoires pour le ciel, s'ils ne sont pas en état de grâce, leur seront cependant comptées au tribunal de Dieu; parfois même elle ira jusqu'à leur procurer avec Dieu une réconciliation momentanée qu'il ne tiendra qu'à eux de rendre définitive. S'ils ne le font pas, au moins cette réconciliation les déchargera de tous les péchés commis jusqu'à ce moment. Ainsi leurs souffrances seront moindres, et c'est à Marie qu'ils le devront. Enfin, à défaut d'autre moyen de leur venir en aide, elle obtiendra que leur vie, dont chaque instant ne sert qu'à accumuler de nouveaux crimes et à leur préparer de plus grands châtiments, ne se prolonge pas. Le démon voudrait que le pécheur qui est dans la volonté d'offenser Dieu durant toute sa vie, vécût longtemps pour qu'il souffrît davantage après sa mort; mais la miséricorde de Marie, selon que cette auguste Vierge l'a déclaré elle-même à sainte Brigitte, s'oppose à ce calcul et déjoue ce complot de Satan, en abrégeant, contrairement à ses desseins, la vie mortelle de ce pécheur.

Enfin la sainte Vierge est appelée la consolatrice des damnés, parce qu'elle soustrait leurs corps à la fureur des démons. Si, comme elle l'a révélé à sainte Brigitte, elle n'y mettait point opposition, bien souvent en effet, ils entraîneraient avec eux dans l'enfer le corps des pécheurs, ou leur feraient subir sur la terre toutes sortes d'ignominies.

refrigerium præstat. Non audent, ut opinor, ministri tartarei hodie attingere suos captivos, quos recolunt redemptos illius sanguine, qui pro mundi salute est dignatus nasci de Virgine. S. Od. Cluniac., Serm. *de Assumpt. B. Mariæ.*

De tout ce que nous avons dit, il est aisé de conclure quel crédit, quelle vertu, quelle puissance, la sainte Vierge possède auprès de Dieu, pour venir en aide aux damnés eux-mêmes, qui sont tout à fait indignes de la miséricorde divine et condamnés pour l'éternité.

O Vierge Marie, Mère de Dieu, reine du ciel et de la terre! ô Marie notre Mère! vous êtes donc le secours de tous ceux que presse le danger, vous êtes la source de toute liberté, de toute consolation. Les pécheurs trouvent un refuge assuré près de vous; ceux qui gémissent sous le poids des travaux, des épreuves, des persécutions, des souffrances de toutes sortes, obtiennent un soulagement à leurs peines, aussitôt qu'ils recourent à vous. Que de désolations, que de tristesses et d'angoisses vous calmez chaque jour! Vous êtes le salut des chrétiens et le danger n'existe plus pour eux, s'ils vous appellent à leur secours. Vous êtes leur gloire et leur protection. Répandez donc sur nous vos miséricordes et vos grâces, ô Marie. Illuminez-nous de vos célestes clartés et rafraîchissez-nous sous l'ombre salutaire de votre protection. Soyez notre guide parmi les ténèbres et les écueils de ce monde, faites-nous échapper au danger terrible de l'éternelle réprobation, et introduisez-nous enfin dans la bienheureuse patrie, pour y jouir éternellement avec vous du bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Ainsi soit-il[1].

[1] Ave, periclitantium adjutrix, jucunda libertas, fons gratiæ et consolationis. Ave, peccatorum refugium atque diversorium. Ave, laborantium propitiatorium. Ave, spes omnium populorum adversis casibus afflictorum, dulce conversorum solamen atque præsidium. Ave, virorum pariter atque mulierum regina et patrona. Ave, nostra consolatrix, quæ mœrores sedasti, et oppressorum molestias lenivisti, cunctasque oppressiones sustulisti. Ave, clavis regni cœlestis. Ave, portus tutissimus in hac vita navigantium. Ave, firma salus universorum christianorum ad te sincere et vere recurrentium, Ave, nostra protectio insignis et gloria. Aspira, o dies dierum, claritatem tuam super nos, inclina salutis tuæ refrigerii umbras a nobis : et licet contegant nos umbræ de cogitatione terrenorum, non nos contegant tenebræ in inferno damnatorum : sed semper aspiremus ad lumen illud æternum felicitatis nostræ. Amen. S. Ephrem, apud Mieckow.

FIN DE LA TROISIEME PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME

TROISIÈME PARTIE

MARIE AU CIEL

LIVRE PREMIER

Gloire et Grandeur de Marie considérée dans ses rapports avec Dieu et dans sa propre excellence.

CHAPITRE PREMIER

IMMENSITÉ DE LA GLOIRE DE MARIE. — SES CAUSES.

I. — Idée générale de cette immensité..... 1
II. — La grâce de Marie pendant sa vie mortelle, première cause de l'immensité de sa gloire..... 3
III. — Les mérites de Marie, seconde cause de l'immensité de sa gloire..... 9
IV. — L'amour de Marie, troisième cause de l'immensité de sa gloire. 13
V. — Les rapports d'affinité de Marie avec Dieu, quatrième cause de l'immensité de sa gloire..... 15
VI. — Gloire particulière du corps de Marie..... 25
VII. — Marie proclamée sainte..... 28

CHAPITRE II

MATERNITÉ DIVINE DE MARIE.

I. — Marie mère de Dieu..... 33
II. — Marie mère du Christ..... 43
III. — Marie mère du Créateur..... 48
IV. — Marie mère du Sauveur..... 56

CHAPITRE III

LA MÈRE DE DIEU COMPARÉE AUX AUTRES MÈRES.

I. — Marie mère de la divine grâce..... 63
II. — Marie mère très pure..... 70

III. — Marie mère très chaste et vierge dans la conception de son Fils..... 80
IV. — Marie mère parfaitement vierge dans la nativité de son Fils. 90
V. — Marie mère et vierge sans tache, après la naissance de son Fils..... 94
VI. — Marie mère aimable..... 103
VII. — Marie mère admirable..... 112

CHAPITRE IV

VIRGINITÉ INCOMPARABLE DE MARIE.

I. — Marie vierge des vierges..... 117
II. — Marie vierge très prudente..... 123
III. — Marie vierge vénérable..... 132
IV. — Marie vierge digne de louanges..... 140
V. — Marie vierge puissante..... 148
VI. — Marie vierge clémente..... 153
VII. — Marie vierge fidèle..... 159

CHAPITRE V

TITRES EMBLÉMATIQUES DE MARIE.

I. — Marie miroir de justice..... 167
II. — Marie siège de la sagesse..... 174
III. — Marie cause de notre joie..... 183
IV. — Marie vase spirituel..... 196
V. — Marie vase d'honneur..... 204
VI. — Marie vase insigne de dévotion..... 212

CHAPITRE VI

AUTRES TITRES EMBLÉMATIQUES.

I. — Marie rose mystique..... 224
II. — Marie tour de David et tour d'ivoire..... 233
III. — Marie maison d'or..... 243
IV. — Marie arche d'alliance..... 254
V. — Marie porte du ciel..... 264
VI. — Marie étoile du matin..... 272

LIVRE SECOND

Gloire et Grandeur de Marie considérée au Ciel dans ses rapports avec les créatures

CHAPITRE PREMIER

ROYAUTÉ DE MARIE SUR LES ANGES ET LES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT.

I. — Marie véritablement reine..... 283
II. — Étendue du royaume de Marie..... 290
III. — Marie reine des anges..... 295

IV. — Marie reine des patriarches..... 304
V. — Marie reine des prophètes..... 316

CHAPITRE II

MARIE REINE DES SAINTS DU NOUVEAU TESTAMENT.

I. — Marie reine des apôtres..... 325
II. — Marie reine des martyrs..... 330
III. — Marie reine des confesseurs..... 354
IV. — Marie reine des vierges..... 364
V. — Marie reine de tous les saints..... 375

CHAPITRE III

MARIE REINE PUISSANTE PARCE QU'ELLE EST LA MÈRE DE DIEU.

I. — Marie attira Dieu sur la terre..... 384
II. — Marie concourt efficacement à l'œuvre de l'Incarnation..... 394
III. — Le Fils de Dieu nourri et élevé par Marie..... 403
IV. — Le Fils de Dieu époux mystique de Marie..... 412

CHAPITRE IV

MARIE REINE PUISSANTE PARCE QU'ELLE A COOPÉRÉ A L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION.

I. — Elle est la réparatrice de l'humanité de concert avec Jésus... 420
II. — Elle nous a donné le Réparateur..... 427
III. — Elle a partagé tous les travaux du divin Rédempteur..... 435
IV. — Elle a produit des fruits précieux par sa coopération..... 439

CHAPITRE V

MARIE REINE PUISSANTE PARCE QU'ELLE A PART AU GOUVERNEMENT DU ROYAUME DE SON FILS.

I. — Marie concourt activement au gouvernement de l'Église et à son développement..... 449
II. — Elle est la protectrice de l'Église..... 458
III. — Elle est le chef des armées de l'Église..... 468
IV. — Elle est le secours du peuple chrétien..... 477
V. — Elle est la trésorière de l'Église..... 492
VI. — Elle est l'assistante du Juge suprême..... 502
VII. — Elle est l'ouvrière des grandes merveilles..... 514

CHAPITRE VI

MARIE NOTRE MÈRE.

I. — Marie est véritablement notre mère..... 520
II. — Elle nous aime comme ses enfants..... 530
III. — Elle veille sur tous ses enfants..... 537
IV. — Elle a ses préférés..... 542

CHAPITRE VII

MARIE NOTRE MÈRE ET NOTRE ESPÉRANCE PENDANT CETTE VIE.

I. — Marie peut et veut nous faire du bien..... 550
II. — Elle nous comble de bienfaits et nous délivre de mille maux. 556
III. — Elle rend la santé aux malades..... 565

IV. — Elle est le refuge des pécheurs..... 572
V. — Elle est la consolatrice des affligés..... 581

CHAPITRE VIII

MARIE NOTRE ESPÉRANCE POUR LA VIE FUTURE.

I. — Elle est notre secours à l'heure de la mort..... 589
II. — Elle nous assiste au jour du jugement..... 597
III. — Elle vient en aide aux âmes du Purgatoire..... 605
IV. — Elle procure une sorte de soulagement aux réprouvés eux-mêmes..... 613

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIEME.

Paris. — J. Mersch, imp., 4bis, Av. de Châtillon.

252.54
J 825
35893
JOURDAIN, Z.C.
AUTHOR
Somme des Grandeurs de Marie
TITLE Tom. 3
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
[redacted]
OCT 3 1986
35893